[redacted]



[redacted]





[redacted]

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE





[redacted]

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE

comprenant

le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824

par

F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE

4



BRUXELLES

WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

8, rue d'Assaut

1843

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Insurrection de Samos. — Levée et organisation de troupes régulières. — Fureur des Turcs asiatiques. — Désordres commis par eux aux Dardanelles. — Arrivée de la flotte mahométane à Mityléne ou Lesbos. — L'escadre grecque se met à sa poursuite. — Beau fait d'armes de quatre bricks grecs : — détruisent un vaisseau de ligne ennemi. — Fuite de l'armée navale ottomane. — Projet des Grecs sur Smyrne ; — se dirigent vers Cydonie. — Incendie et destruction de cette ville. — Les insurgés sauvent les habitants. — Chrétiens vendus par les barbares. — Descente des Samiens sur les côtes de l'Asie mineure. — Massacres de Smyrne. — Belle conduite de M. David, consul de France. — Zèle, charité, protection de la marine royale française envers les Grecs. — Assassinat des autorités turques. — Ochlocratie musulmane. — Bâtiment sarde sacrifié ; — son équipage assassiné. — Causes et conséquences de cette affaire.

Sans s'occuper de la pensée des cabinets de l'Europe, les Grecs appareillaient pour se porter à la rencontre de la flotte ottomane, qui se disposait à entrer dans l'Archipel, avant d'attaquer Samos. Cette île s'était insurgée, comme nous l'avons dit, à la nouvelle de l'assassinat du patriarche Grégoire. Les primats rassemblés à Vathi, bourgade située vers l'embouchure de l'Imbrasos, fleuve autrefois consacré à Junon, ayant proclamé l'indépendance, le peuple avait massacré le cadi et ses satellites, qui s'étaient rendus odieux par leurs iniquités.

Les campagnes avaient suivi cet exemple. Les Turcs qui s'y trouvaient disparurent ; des actions de grâces retentirent dans toutes les églises ; et les paysans, ivres de joie, allumèrent un si grand nombre de feux sur les montagnes, qu'on aurait cru qu'ils célébraient encore une fois la victoire de Mycale, si on n'avait pas bientôt appris que c'était le triomphe de la croix dont ils venaient d'inaugurer l'étendard.

Le conseil des anciens, présidé par l'archevêque, décréta de députer immédiatement deux de ses archontes à Psara, pour y faire part de la révolution qui venait de s'opérer. Les consuls des puissances chrétiennes, qui étaient presque tous des indigènes, s'empressèrent de sacrifier leurs emplois à l'honneur de servir leur patrie. Les hommes en état de porter les armes se présentèrent pour la défendre, et, dans l'espace de deux jours, on réunit six mille hommes, animés d'un excellent esprit. On ne tarda pas à recevoir du canon que les Psariens envoyèrent, et le port fut fortifié de manière à ne rien craindre du continent, dont l'île n'est séparée que par un bras de mer d'un mille, qu'on peut franchir sur des radeaux.

Cette espèce de canal entre dans le système de défense de Samos, où l'on n'aborde que par le port Vathi, l'île n'offrant, dans une circonférence de plus de vingt-deux lieues, à l'exception d'une plage aboutissant aux montagnes, que des côtes inaccessibles aux plus faibles barques. Ce mouillage est lui-même borné à peu de distance par des contreforts escarpés, dans lesquels on ne pénètre qu'à la faveur de défilés, susceptibles d'être défendus en faisant rouler des roches qui forment des avalanches de pierres, plus meurtrières que le feu de l'artillerie. Les Samiens connaissaient l'avantage de la position qu'ils occupaient ; et une idée salutaire qu'ils conçurent les plaça tout à coup à la tête de l'insurrection. Ils se considérèrent comme le lieu d'asile des chrétiens de l'Asie mineure ; et la terre témoin du supplice de Polycrate tressaillit sans doute d'allégresse, lorsqu'on proposa, dans le conseil des anciens, de former des corps disciplinés à l'européenne, afin de défendre ce boulevard de l'indépendance.

Plusieurs Samiens avaient combattu sous nos drapeaux pendant l'expédition d'Egypte ; d'autres avaient servi en Russie ; et quelques jeunes gens s'étant soumis à l'apprentissage de la manœuvre, devinrent les instructeurs des milices montagnardes. Vers le commencement de mai, trois mille Samiens marchaient au pas, chargeaient par temps,

lorsque les persécutions suscitées contre les chrétiens de l'Asie mineure firent refluer vers eux une multitude de proscrits. Le dénombrement des soldats qui vinrent ainsi grossir leurs rangs se montait, au premier juin, à plus de quatre mille, tous gens de cœur. On n'avait encore mis en pratique que le système de stratégie par compagnies : mais alors on les amalgama en régiments ; et les officiers français de *la Chevrette*, corvette commandée par M. Richard, qui eurent occasion de les voir manœuvrer, furent étonnés de leur belle tenue. Les chefs étaient coiffés du casque hellénien, les soldats vêtus du costume héroïque ; et si les mousquets n'eussent pas annoncé la différence des temps, on les aurait pris pour les vainqueurs de Tigrane.

Au récit de ce prodige politique, les Turcs frémirent, et les Grecs de Scala-Nova [1], de la Carie, de la Doride, de la Lycaonie, qui purent échapper à leurs poignards, s'embarquèrent en foule pour Samos. L'île qu'ils encombraient allait se trouver dans le même embarras que Psara, par cette surabondance de population, si l'approche du danger n'avait pas obligé les femmes et les enfants, qui faisaient partie des réfugiés, à se retirer dans des îles éloignées. Dans cette crise, l'archevêque de Samos devint le soutien de tous les infortunés. Il pourvut à leur embarquement, et il resta au milieu de dix mille combattants, qu'il eut le rare bonheur de maintenir dans une union parfaite. Il avait persuadé au sénat de les tenir en haleine ; on résolut d'attaquer le continent, car *la guerre doit nourrir la guerre*.

La première expédition qu'on fit en Asie fut de deux mille hommes, qui revinrent chargés de butin et suivis d'un grand nombre d'esclaves turcs des deux sexes, qu'on ne relâcha qu'après en avoir tiré une copieuse rançon. Huit jours après, les Samiens descendirent de nouveau au fond du golfe de Mycale, où la supériorité de la discipline leur procura la victoire contre une multitude de barbares qui se battirent avec acharnement. Enfin, ils renouvelèrent si souvent leurs excursions, que la partie de l'Anatolie qui fait face à Samos fut abandonnée à plus de six lieues à la ronde par les mahométans.

Les Turcs, qui ne se vengent jamais qu'en lâches, répondaient à

[1] Il paraît que ce port est celui d'Éphèse, dont le port ou échelle était Myos, qui, dit un ancien voyageur, *n'est esloignée que d'une demi-lieue du Méandre, appelée par les Turcs Couch-Adas, c'est-à-dire l'isle des oiseaux ; et par les marchands estrangers, Scala-Nova.* — Relation du Voyage du Levant du sieur Duloir, page 35. Paris, 1654.

chaque victoire des Samiens par le meurtre des chrétiens, que le gouvernement turc livrait à leurs ressentiments. Ainsi, pour les préparer au carnage, on ferma les yeux sur quelques assassinats qui eurent lieu à Smyrne, dans les premiers jours de juin, car les grands coups ne devaient être portés qu'à l'apparition de la flotte turque. Elle était sortie de Constantinople, vers le milieu du mois de mai, avec des équipages composés de vagabonds de race franque, de galériens tirés du bagne, et d'un ramassis de brigands armés, commandés par un vice-amiral qui ne leur cédait en rien pour l'ignorance.

C'était une des créatures du capitan-pacha Cara-Ali, qui était resté en arrière pour organiser une seconde escadre, avec laquelle il devait rejoindre son protégé à Mitylène, où le rendez-vous était fixé. Après avoir louvoyé pendant quinze jours sur la Propontide et l'Hellespont, les défenseurs du croissant, dont les joyeux entretiens roulaient chaque jour sur le plaisir d'incendier les vaisseaux grecs, de dévaster les îles, et de rapporter des cargaisons de têtes à Constantinople, mouillèrent aux Dardanelles. Le sultan les croyait, comme on l'a su depuis, déjà arrivés à Mitylène ; et, l'œil fixé sur les mers, il en attendait des nouvelles, lorsqu'il apprit que ses braves se trouvaient encore à peu près aux portes de la capitale. Ils s'étaient, au reste, signalés à leur premier atterrage, en égorgeant une soixantaine d'artisans grecs, domiciliés dans la ville asiatique des Dardanelles. Ils avaient ensuite pillé des maisons, des églises, brûlé et saccagé le village de Maïto, situé de l'autre côté du détroit ; ce n'était rien, puisqu'il n'avait péri que des chrétiens, pourvu qu'on remît en mer. L'ordre leur en fut de nouveau expédié, et celui qui en était porteur ne les quitta qu'après leur avoir vu doubler le cap Sigée.

Le grand iman avait prédit aux mahométans que *les infidèles baisseraient pavillon à l'aspect du croissant*. On cinglait dans cette confiance vers Imbros, lorsqu'on découvrit l'avant-garde de l'escadre grecque, courant bord sur bord, avec l'étendard de la croix déployé. La tenue de ces petits navires, leur marche rapide, la précision des manœuvres qu'ils exécutèrent autour des citadelles flottantes des barbares, commencèrent à les inquiéter. Cependant les Grecs *prirent chasse ;* et les Turcs, ayant continué leur route vers Ténédos, aperçurent bientôt une autre division chrétienne, qui s'éloigna comme

la première à son approche. Mais, en fuyant ainsi, les bâtiments des insurgés semblaient se multiplier et sortir, comme autant de divinités menaçantes, du sein des ondes, de sorte que les Osmanlis, qui les avaient observés depuis le cap de Sigée, arrivèrent escortés par soixante et dix bricks à Lesbos. Leur escadre, si fière de sa supériorité lorsqu'elle était au mouillage de l'Hellespont, entra précipitamment dans la rade d'Euripe, que les modernes appellent le Port des Oliviers, sans oser brûler une amorce contre l'ennemi, qui ne cessa pas de naviguer dans ses eaux.

Une pareille audace consterna les Turcs, qui n'appelaient les insulaires que du nom de *taouchans*, ou lièvres ; et, tremblants eux-mêmes comme ces animaux timides, ils étaient vaincus d'avance. Bientôt les murmures succédèrent à la crainte ; et les équipages se plaignirent de l'imprudence de leurs chefs, qui les avaient trompés. Ceux-ci, qui ne devaient leurs commandements qu'à des intrigues de sérail, n'étaient pas moins inquiets ; car ils s'attendaient à chaque instant à être brûlés dans la rade où ils se trouvaient ; sans considérer qu'avec les vaisseaux qu'ils montaient, il suffisait d'appareiller, pour obliger les Grecs à prendre la fuite.

Les Hydriotes le savaient. Ils connaissaient l'insuffisance de leurs moyens pour attaquer l'ennemi ; mais ils comptaient sur la présomptueuse ignorance des Ottomans, qu'ils épiaient, afin de profiter de leurs fautes. Dans le cas où ils voudraient tenir la mer, une tempête, une mauvaise manœuvre, les mettait à leur discrétion ; et, s'ils restaient au mouillage, ils avaient pourvu aux moyens de les anéantir. Ils n'attendaient qu'une occasion favorable. Dix-huit navires transformés en brûlots ([illegible])[1], chargés de matières inflammables et de

[1] Les brûlots grecs, suivant ce que j'ai appris du capitaine Philippe Jourdain, sont différents de ceux qui ont été employés jusqu'ici dans la marine.

Ce sont de vieux bâtiments remplis de matières inflammables, telles que poudre et roche à feu pulvérisée répandue dans le bâtiment. Les cordages sont couverts d'étoupes trempées dans un mélange de roche à feu, de salpêtre, de camphre, d'huile de pétrole, de lin, d'esprit-de-vin, etc. Des conducteurs sont établis de l'entre-pont à ces cordages, de manière que le feu puisse se communiquer de suite à toutes les parties du grément. Des coulisses sont placées dans l'intérieur du navire, afin de porter le feu dans toutes ses parties ; et une de ces coulisses, communiquant aux autres, vient aboutir à une des fenêtres du bâtiment, à l'arrière. Un échafaudage est placé près des fenêtres, en dehors ; c'est sur ce banc de quart que se place le capitaine, pour embraser le brûlot ; tandis que son canot, avec l'équipage, est tout prêt à le recevoir aussitôt qu'il y a mis le feu. Le capitaine, qui est toujours choisi parmi les

projectiles incendiaires, leur assuraient la victoire. On avait fait choix d'hommes déterminés pour les lancer. On avait l'œil au vent, on soupirait après l'instant d'attaquer l'ennemi, dont on ne connaissait pas encore tout le découragement ; et les amiraux grecs, Jacques Tombazis, Panagiotis Botadzès, Kallandroutzis et Hadgi Anargyris, au lieu d'exciter leurs marins, ne s'occupaient qu'à modérer leur ardeur.

C'étaient des pères qui commandaient à des enfants soumis à leurs ordres, parmi lesquels on ne remarquait qu'une volonté. Chefs et matelots servaient le même dieu, parlaient une langue commune, étaient animés d'un sentiment unanime, celui de vaincre ou de mourir pour la patrie. Quel contraste avec l'armée ottomane ! Elle venait, après de longues contestations, de débarquer trois mille hommes, que le vice-amiral avait logés dans la ville capitale de Lesbos, de manière à s'y préparer une retraite, en cas de revers. On avait en conséquence placé chaque famille grecque dans un réduit, situé entre deux maisons, occupées par des soldats mahométans ; et, après avoir désarmé tous les Lesbiens, on tint un conseil de guerre, afin d'aviser aux moyens de se tirer du mauvais pas dans lequel on s'était engagé.

L'escadre ottomane, qui se composait de cinq vaisseaux de ligne, quatre frégates, et d'autant de corvettes, n'osant pas tenir la mer, le conseil résolut *d'expédier un vaisseau de haut bord à Constantinople, pour prier le capitan-pacha de venir au secours des navires de sa hautesse, réfugiés dans la rade d'Euripe de l'île de Mitylène.* Comme les Grecs s'étaient retirés depuis quelques jours vers les parages de Samos, afin de donner envie aux Turcs de sortir de leur position, on trouva sans peine un officier mahométan assez déterminé pour risquer la traversée jusqu'aux Dardanelles. Il pouvait faire ce trajet dans moins de vingt-quatre heures ; et le capitaine auquel cet honneur échut en partage, ayant mis à la voile avec un vaisseau de soixante et quatorze canons, monté par neuf cent cinquante marins, trouva la mer libre. Pas une seule voile suspecte ne se montrait dans le détroit, ni sur le golfe d'Adramytte ; il voguait à pleines voiles vers le promontoire Lectum, il touchait aux atterrages de l'Asie mineure, lorsque quatre

meilleurs matelots, observe, avant le coucher du soleil, le vaisseau qu'il veut brûler, et pendant la nuit il dirige et conduit le brûlot sur l'ennemi. Lorsque la proue est engagée dans les agrès, le feu ayant été mis à temps, le capitaine s'embarque dans sont canot et va avec son equipage se rallier à un bâtiment qui l'attend.

bricks hydriotes, cachés au milieu des Hécatonnèses, parurent, en manœuvrant vers le cap d'Antissa.

Le capitaine turc les aperçoit, et, le vent changeant subitement, il veut revenir au port qu'il vient de quitter. Il range la côte septentrionale de Lesbos au plus près, il donne à pleines voiles dans le port Sigrium, qui n'a que quelques brasses d'eau à l'entrée, son bâtiment touche et s'échoue. L'équipage, consterné, parle d'armer les chaloupes et de se sauver à terre, quand les bricks grecs, au nombre de quatre, atteignent le vaisseau ottoman. Il pouvait encore les foudroyer malgré son désastre, et le capitaine songea en conséquence à tenter le sort d'un combat. Animé par la certitude d'être pendu, il avait compris qu'une victoire seule pouvait réparer sa faute ; mais il ne devait pas même avoir la consolation de résister.

Les Grecs, qui avaient tourné le vaisseau ottoman avant d'être sous sa volée, s'avançaient en brigades de deux bricks chacune, qui arrivèrent sous leurs basses voiles, l'une de l'avant, l'autre de l'arrière du vaisseau immobile. Le capitaine mahométan, en armant ses chaloupes de quelques pièces de trente-six, pouvait repousser les Grecs, et les enlever en venant à l'abordage. Leurs bricks ne portaient chacun que dix-huit pièces de douze, et au plus cent cinquante matelots ; ainsi les chances étaient encore du côté des Turcs. Mais ceux-ci, par une folie qui ne pouvait entrer que dans leur tête, croyant qu'il suffisait de faire du bruit pour épouvanter des *taouchans* (lièvres), commencèrent un feu de tribord et bâbord, dès qu'ils virent la manœuvre de leur ennemi, en se contentant d'embusquer des soldats sur les hunes et dans les haubans, afin de l'éloigner dans le cas où il oserait braver la canonnade.

Les Grecs, profitant alors de la faute des Turcs, se dirigèrent à proue et à poupe, en se tenant à la portée de leurs canons de manière à ce que la mousqueterie des barbares ne pût les atteindre, tandis que leurs boulets, qui parcouraient le vaisseau dans toute sa longueur, y portaient le carnage et la confusion. Les panneaux de l'arrière furent enfoncés, les mâts du vaisseaux volèrent en éclats, ses agrès furent mis en pièces, ses canons de chasse culbutés, et les ponts, ainsi que les gaillards, étant couverts de cadavres et de débris, le commandant comprit qu'une plus longue résistance était inutile. Son équipage était tué ou blessé aux trois quarts, et les hurlements de ceux qui restaient le déterminèrent à se sauver.

Les Hydriotes, après avoir balayé tout ce qui était en vue, venaient de clouer des chemises soufrées et des toiles goudronnées au corps du bâtiment, auquel ils avaient mis le feu [1]. Les flammes se développaient, déjà elles gagnaient les haubans, lorsque cent cinquante Turcs environ, reste d'un équipage superbe, se précipitèrent dans leurs embarcations, afin de gagner le rivage.

Aussitôt les Grecs, certains de la perte du vaisseau, tournent leur artillerie contre les barques turques, en coulent une à fond, et, montant sur leurs canots, ils attaquent à coups de gaffes, ou crocs, les barbares, qui n'échappent à leur poursuite qu'en se jetant à la mer. La grande chaloupe seule des Osmanlis, parvenue à se sauver à Mitylène, y annonce que quatre bricks ennemis venaient de brûler le vaisseau auquel elle appartenait. Le vice-amiral de sa hautesse avait entendu de son bord le bruit du canon, qui ne cessa de tirer pendant trois heures que le combat avait duré, sans oser venir au secours des siens. Il se contenta de maudire les chrétiens, et de convoquer un divan, pour délibérer sur le parti qu'on avait à prendre.

Appareiller avec les quatre vaisseaux et les armements qui lui restaient, chercher les Grecs, tomber sur leur escadre et la précipiter au fond des mers, eût été la résolution d'un homme tel que Khassan-pacha, qui, vaincu par l'escadre d'Orlof à Tchesmé, se releva plus terrible, pour battre ses ennemis à Lemnos. Mais la Turquie ne nourrit plus depuis longtemps que de lâches et féroces assassins! Le vice-amiral, de l'avis de son conseil, ordonna d'appareiller.... pour fuir avant que les Grecs se fussent ralliés. Sa marche ne fut point entravée. En passant devant Porto Sigri, il y vit les quatre bricks grecs occupés à pêcher les canons du vaisseau qu'ils avaient eu la gloire de détruire. Il força de voiles à leur aspect, tandis que ceux-ci ne cessèrent de le poursuivre qu'en vue des Dardanelles, où ils le saluèrent ironiquement de quelques coups de canon, dès qu'il eut mouillé sous la protection des batteries du château d'Asie.

Satisfaits de la fuite des Turcs, les quatre bricks victorieux, revirant aussitôt de bord, vinrent annoncer à leur escadre la brillante affaire de Porto Sigri. Des transports de joie et des salves d'artillerie pu-

[1] Les Grecs n'avaient point encore mis les brûlots en usage, et ils osèrent aller clouer des chemises soufrées au corps d'un vaisseau. L'amiral Halgan, à qui j'ai entendu raconter ce fait d'armes, en parlait comme d'un des coups de main les plus audacieux de la marine de notre siècle.

blièrent aussitôt le triomphe de la croix. On expédia des paquebots dans toutes les îles, où ce récit causa un enthousiasme aussi grand que celui de la bataille de Salamine, aux beaux jours de la Grèce antique. Les marins surtout sentirent redoubler leur courage ; ils demandaient à cueillir des lauriers. Les quatre bricks semblaient les avoir tous moissonnés. Aucune voile ennemie ne paraissait plus dans la mer Égée, mais l'Asie s'offrait à leurs regards. On égorgeait leurs frères à Smyrne, et on se décida à les sauver, en s'emparant de cette grande ville, où toutes les populations chrétiennes de l'Anatolie auraient trouvé un refuge.

Les Européens qui habitent Smyrne n'ont peut-être jamais eu connaissance de ce projet des Hellènes ; je serais tenté moi-même de le révoquer en doute, si je n'en avais les dispositions principales sous les yeux, tant les plans qu'il renfermait étaient étendus et disproportionnés avec les idées qu'on prêtait alors à des hommes qui venaient à peine de rompre leurs chaînes. Mais les Grecs sont toujours de la race audacieuse de Japhet, à laquelle rien ne semble impossible.

Témoins de la résolution des Samiens, qui avaient opéré des descentes hardies dans le golfe de Latmos, et de l'épouvante qu'ils avaient répandue parmi les barbares, depuis Milet jusqu'à Ephèse, les navarques conçurent ainsi leur plan d'opération. Tandis que les Samiens partiraient du voisinage de Mycale à une époque convenue, les habitants de Cydonie, qu'on se proposait de faire insurger, marchant en sens contraire vers le même point, attaqueraient les Turcs, au moment où l'escadre grecque réunie aux îles d'Ourlak paraîtrait en vue de Smyrne. Six mille hommes déterminés suffiraient pour faire tête aux janissaires et à la populace turque, qui n'est brave que contre des poltrons tels que les chrétiens de cette ville opulente. On devait respecter les propriétés, donner les garanties les plus fortes aux Francs, et épargner les Turcs, qu'on transporterait dans les îles pour répondre de la sûreté des Grecs répandus dans les provinces voisines, contre lesquels on proposerait aussitôt de les échanger. Telle était la base de ce projet.

Les chefs qui l'avaient médité se fondaient en même temps sur les embarras dans lesquels le sultan se trouvait au sein de sa capitale, autour de laquelle il avait attiré une grande partie des hordes mahométanes de l'Asie mineure. S'en dégarnirait-il au moment où tout annonçait une rupture avec la Russie? A la vérité, d'autres bandes

pouvaient sortir des extrémités de l'Anatolie, contrée qui renferme une population turque huit fois plus nombreuse que celle des Grecs. Mais, levées en masse, sans approvisionnements, ces nuées de Tartares se dissiperaient, pour peu qu'on leur opposât de résistance, en supposant même qu'ils vinssent jusqu'à Smyrne. On se flattait d'ailleurs qu'ils pourraient bien être occupés dans leur propre pays. Des indices à peu près certains faisaient croire que l'ambassadeur de Russie à Théran poussait Feth Ali Cha à se venger des Turcs, contre lesquels ce monarque avait d'anciens ressentiments. Ce diplomate, qui était Monténégrin d'origine, assisté d'un Ionien de Céphalonie, nommé Képhalas [1], ne manquerait pas de redoubler le zèle, quand il apprendrait l'insurrection des Grecs, ses coreligionnaires ; ainsi la guerre entre la Turquie et la Perse paraissait inévitable. Abstraction faite de cette considération éloignée, l'invasion de Smyrne déterminait irrévocablement l'insurrection de Chios. La diversion qu'elle produirait paralysait tous les efforts des Turcs, qui, ne pouvant plus envoyer de troupes dans la Grèce, donnaient le temps aux Moraïtes de consolider leur indépendance. Il fut donc résolu de se porter vers Cydonie.

Cette ville, que les Turcs appellent Aïvali [2], nom qui correspond à celui de Cydonie, habitée par trente-cinq mille Grecs, heureux sous le gouvernement paternel de leurs propres magistrats, n'aurait jamais songé à entrer dans les vues des indépendants, si les Turcs ne se fussent chargés eux-mêmes du soin de la faire insurger. Le pacha de Brousse, soupçonnant le projet des Grecs, dès qu'il eut connaissance de la retraite de l'escadre ottomane, s'était mis en mesure de les prévenir. Il détacha donc trois mille hommes, afin de prémunir Aïvali contre une attaque, et pour la tenir en respect, si elle osait se soulever. Les habitants, qui avaient les Turcs en horreur, se crurent perdus en apprenant ces dispositions, et imaginèrent, pour se sauver, d'informer les autorités de Smyrne des desseins des Hydriotes contre leur ville. La confusion allait ainsi commencer. Déjà les Grecs, pour se venger des habitants de Chios, qu'ils accusaient de perfidie depuis

[1] Cet intrigant avait été corsaire sous pavillon anglais. C'est le même qui a publié à Paris en 1817 une carte grecque, en trois feuilles, des côtes et ports de la Turquie d'Europe.

[2] Voyez, pour la description, le tome V, page 130, n° 1, de mon Voyage dans la Grèce.

qu'ils avaient refusé d'accéder à l'insurrection, s'étaient présentés devant leur capitale sur laquelle ils avaient lancé quelques boulets. Remettant ensuite à la division navale de Psara le soin de soulever Cydonie, ils entraient dans le golfe Herméen, et c'en était peut-être fait de Smyrne, si, comme on vient de le dire, leur plan n'avait pas été communiqué aux mahométans.

Les Cydoniens, en déjouant ces projets, croyaient avoir acquis des droits à la reconnaissance des Turcs ; mais déjà les troupes bithyniennes s'avançaient vers leur ville. A leur apparition, les habitants s'amentèrent, et le lieutenant du pacha de Brousse, qui y fit son entrée le 13 juin, avec six cents hommes, s'aperçut, aux rixes de ses soldats avec les bourgeois, que sa présence était vue avec déplaisir. Les archontes, qui composaient le synode municipal, l'invitèrent à faire bivaquer ses troupes sur un coteau voisin ; et, moitié gré, moitié force, il dut déférer à leur demande. Irrité de cette mesure, qu'il regardait comme un affront, il fit partir un courrier qui revint le lendemain, conduisant un renfort de trois mille janissaires, avec lesquels il prit possession des principaux quartiers de Cydonie.

Malgré la mauvaise composition de ce corps, il se conduisit avec modération ; mais leur général ayant demandé de l'argent, la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre lui et les primats, qui repoussèrent ses demandes, en faisant valoir leurs priviléges et la misère publique. En effet, la ville avait perdu sa prospérité par l'émigration des négociants, qui s'étaient retirés à Psara, et ce qu'il y avait encore de familles aisées s'étant réfugiées dans la petite île de Mosconisi, située à l'entrée de la baie, le bas peuple, resté seul, refusa de payer les contributions de guerre.

Chacun commença alors à déménager, et la population de la ville était à peine de dix-huit mille âmes, lorsque la flotte grecque parut en vue de Cydonie, au nombre de soixante et dix vaisseaux. Le coup de main sur Smyrne était manqué, et le premier soin de l'amiral fut d'embarquer les habitants retirés à Mosconisi, qui passèrent à bord des bâtiments hydriotes et spetziotes, avec leurs richesses et leurs effets. Dans ce moment, ce qui restait de chrétiens, ainsi que les consuls étrangers, partirent, sans que les Turcs s'y opposassent ni même à l'enlèvement de leur mobilier.

Ces choses se passaient le 15 juin ; et quoique le lieutenant du

pacha de Brousse eût reçu de nouveaux renforts, il restait sur la défensive. Les pavillons européens flottaient sur les maisons consulaires, la ville était presque déserte, lorsque, sur les neuf heures du matin, une foule de barques grecques, armées de canons et chargées de troupes, s'avancèrent vers le môle. Alors les Turcs, qui s'étaient embusqués dans les maisons voisines du port pour les repousser, commencèrent le combat, qui s'engagea avec furie des deux côtés. Cependant les Grecs, parvenus, à la faveur de leur artillerie, à aborder au quai, y jetèrent quelques centaines de soldats, qui chassèrent les Osmanlis et leur tuèrent beaucoup de monde ; mais ceux-ci, arrivés au centre de la ville, se rallièrent ; et, après s'être battus avec courage, ils se débandèrent en mettant le feu à plus de cinquante endroits de Cydonie.

Le combat avait duré pendant deux heures, et les Grecs restés maîtres de la place, s'étant répandus dans les maisons, enlevèrent tout ce qu'on pouvait emporter, sans qu'aucun marin osât s'approprier le moindre objet. Heureux de sauver leurs frères, que la proscription aurait anéantis, ils n'eurent à regretter qu'un petit nombre d'habitants, qui se noyèrent en s'embarquant avec trop de précipitation. Le feu continuait cependant, mais il ne put ralentir leur zèle ; et, attaqués par les Turcs au milieu des ruines et de l'incendie, ils en tuèrent cinq cents avant le coucher du soleil. Alors la flotte grecque appareilla, emportant les pénates et les habitants de la nouvelle Ilion, qui firent voile pour se rendre à Psara.

Cependant les infidèles, témoins de ce qui se passait, crurent pouvoir profiter de la nuit pour butiner au milieu des décombres de la ville, où ils ne furent pas plutôt entrés, que les Grecs, débarqués à l'improviste dans une anse voisine, tombèrent sur eux, et en taillèrent en pièces plus de huit cents. Telle fut la catastrophe de Cydonie, fondée en 1740, par un ecclésiastique vénérable, nommé Œconomos. Ses soins y avaient introduit le goût du travail, les manufactures et les lettres qui y florissaient ; deux jours suffirent pour anéantir le fruit de plus de quatre-vingts ans de sollicitudes philanthropiques : Cydonie a cessé d'exister.

Les barbares, qui s'étaient flattés de s'y enrichir, exaspérés de leurs pertes, tournèrent aussitôt leur rage contre les habitants des campagnes qui étaient sans défense ! Un grand nombre tombèrent sous leurs coups ; et ceux que la cupidité épargna furent conduits aux marchés voisins, où on les vendit comme esclaves.

Smyrne sortait, dans ce moment, d'une crise qu'on attribuait aux provocations de quelques émissaires secrets du pacha de Janina, car alors l'imputation de tous les crimes publics retombait sur la tête d'Ali Tébélen. Ses agents étaient deux derviches qu'on avait pris, disait-on, en flagrant délit, lorsqu'ils haranguaient la populace mahométane pour l'exciter à l'anarchie, qui fut toujours la fidèle auxiliaire de la puissance de ce tyran. Mais, soit que le fait fût exact ou non, on vit clairement que le signal des attentats publics était donné, et dès le 2 juin, le sang des Grecs commença à couler sous les poignards des milices mahométanes qu'on avait réunies dans l'intention de les transporter en Morée.

Depuis l'insurrection des îles, il avait fallu renoncer à ce projet; et quoique le gouverneur de Smyrne, qui avait interdit aux soldats de sortir de leur camp, levât journellement de fortes contributions, sous prétexte de subvenir aux besoins des gens de guerre, cela ne leur donnait pas de pain. Ils se répandirent alors dans les campagnes, et après les avoir saccagées, ils entrèrent en ville, sans égard pour la consigne militaire, qui est partout moins puissante que le besoin impérieux de la faim. Aussi ne s'adressèrent-ils d'abord qu'aux boutiques des boulangers, qui furent pillées, sans que les janissaires se mêlassent autrement de la police, que pour aider à voler et à assassiner les Grecs propriétaires de ces établissements. Charmés de ce début, les fanatiques qui siégeaient au divan favorisèrent les désordres. A chaque instant on apprenait de nouveaux assassinats, et les doutes sur les provocateurs cessèrent, quand le pacha de Smyrne osa répondre à M. David, consul de France, qui le conjurait de prendre des mesures de salut public : *Les Grecs doivent mourir.*

Leur dernière heure parut arrivée le 14 juin, quand un janissaire ayant blessé légèrement un Turc candiote [1], ce misérable, qui était

[1] Cette particularité, qui a paru douteuse à quelques personnes, est rapportée en ces termes par M. Raffenel, témoin oculaire. « Un janissaire altéré de sang et « furieux de ne pouvoir répandre celui de ses semblables, car les rues étaient « désertes, déchargea son pistolet sur un pourceau qu'il aperçut ; mais par suite de « la maladresse naturelle à ces barbares, au lieu d'atteindre le but qu'il s'était pro- « posé, la balle prit une direction contraire et fut blesser un musulman crétois, « qui cherchait des victimes. Le meurtrier, non moins lâche que criminel, craignant « peut-être la vengeance du Crétois, s'écria que le coup était parti d'une fenêtre, et « qu'un Grec en était l'auteur. Il n'en fallut pas davantage. » — Histoire des événements de la Grèce, ch. 11, pages 246-247.

peut-être dans le secret du comité des assassins, présidé par le pacha, s'écria que le coup qui l'avait frappé partait de la fenêtre d'un maison grecque qu'il indiquait en montrant la plaie faite par la balle qui l'avait atteint.

A cette vue, les Turcs, attroupés, se précipitent dans le quartier grec, qui était heureusement évacué depuis quelques jours, et ils pillent ce qu'ils trouvent, lorsque, arrivés à une porte barricadée, ils entendent des cris et voient bientôt après une famille qui se sauvait par les terrasses dans l'intention de gagner le faubourg des Francs. Ils tirent contre ces êtres tremblants qui, arrivés à l'extrémité de leur quartier, se trouvent séparés du lieu qu'ils voulaient gagner par la tranchée d'une rue. Elle était étroite, comme le sont la plupart de celles de l'Orient. Alors le père de cette famille plaçant une planche pour joindre la plate-forme qu'il fallait atteindre, une de ses filles franchit ce pont aérien au milieu d'une grêle des balles ; une seconde lui succède ; toutes deux ont passé avec un rare bonheur ! Mais le danger presse, les assassins, qui ont gagné les terrasses, approchent ! saisissant alors un enfant entre ses bras, le père, suivi de son épouse, d'un fils et de quelques domestiques, se précipitent tous ensemble sur une planche qu'ils craignaient, un instant auparavant, de voir briser sous les pas d'un seul d'entre eux, et ils arrivent sains et saufs dans la demeure protectrice qu'ils cherchaient.

Douze maisons saccagées et une vingtaine de Grecs égorgés, dit un témoin oculaire auquel j'emprunte ces détails, n'étaient que les prémices d'une plus grande catastrophe. Les chrétiens qui restaient s'entassaient dans les consulats, et surtout sous le pavillon de France, quand la malveillance répandit le bruit que la Russie avait déclaré la guerre à la Porte Ottomane. Cette nouvelle émanait du pacha, que sa duplicité rendait différent des magistrats civils de Smyrne, qui devaient bientôt expier leur conduite honorable. Aussitôt le consul de l'empereur Alexandre devint l'objet de l'attention des fanatiques, dont la rage fut encore exaltée par l'arrivée en rade d'un vaisseau russe de sept cents tonneaux.

Il avait l'aspect d'une corvette de guerre, et on dit aussitôt qu'il appartenait aux insurgés. Plus de douze mille forcenés, réunis devant la douane, crient qu'il fallait le saisir ; et le pacha, au lieu de se montrer dans cette occasion, se renferma dans son palais, en abandonnant le timon des affaires à la populace qui demanda que le

vaisseau fût visité ; on y consentit. Elle l'exigea à trois reprises, et trois fois ses envoyés déclarèrent qu'il était en règle. Mais on ne voulait pas être désabusé, et on allait se porter aux dernières extrémités, lorsqu'un courrier venant de Cydonie annonça les événements qui s'étaient passés dans cette ville. La fureur prenant aussitôt une autre direction, trois mille assassins se répandent dans la ville, en faisant main basse sur tous les Grecs qu'ils rencontent, et la nuit seule parvint à suspendre leur rage.

Quelle nuit ! depuis longtemps les Turcs ne dormaient plus ! Ils la passèrent dans les cafés à s'exciter au carnage, et, le 16 au matin, ils surprirent une foule de chrétiens de la dernière classe, qu'ils massacrèrent. Les infortunés, croyant qu'on n'en voulait qu'aux gens riches, se rendaient aux travaux des champs, lorsqu'ils tombèrent avec leurs femmes et leurs enfants sous les coups des barbares, qui prirent plaisir à les couper en morceaux. Chargés de ces horribles lambeaux, ils viennent se présenter devant le consulat de Russie, qu'ils auraient saccagé, si les chaloupes armées de la station française ne fussent accourues à son secours. Alors parut, tel qu'un ange sauveur, M. Le Normand de Kergrist, officier dont s'honore la marine royale. Un coup de canon, tiré à poudre par une des embarcations qu'il avait expédiées, suffit pour mettre en fuite les intrépides janissaires, et le consul de Russie fut sauvé.

Le calme semblait rétabli [1], lorsqu'à dix heures du matin on vit les Turcs reparaître autour du consulat de France pour sommer M. David de leur livrer les Grecs réfugiés sous le pavillon du roi. Ils poussaient d'affreuses vociférations, quand le consul, se présentant à ces bandes furibondes, leur fit reprocher, par l'entremise d'un interprète, *leurs crimes, leur audace, et leur intima l'injonction de se retirer*, en leur disant, *qu'ils ne répandraient le sang des Grecs qu'après l'avoir égorgé lui-même.* Ce discours, l'attitude du consul du roi, en imposèrent aux furieux, qui entouraient la seconde enceinte de sa demeure, et l'apparition des chaloupes de la station parvint encore une fois à dissiper ces hordes de brigands.

La conduite de M. le consul de France, celle de M. Le Normand de Kergrist, de M. Ferrand qui commandait une gabare, réunis à une corvette de S. M. britannique, *la Medina*, ayant rendu le courage

[1] Raffenel, Histoire des événements de la Grèce, ch. 4.

aux Francs, chacun s'empressa d'accueillir les Grecs. Notre marine royale, arme toujours bien méritante, et glorieuse jusque dans ses revers, tendit sans distinction une main secourable à tous les proscrits. La marine marchande imitant son exemple, vaisseaux de haut bord, navires de commerce, barques, et jusqu'aux simples canots couverts du pavillon de France, devinrent l'asile des chrétiens. Les capitaines, les officiers, les matelots, les soldats, partagèrent avec eux habillements, linge, nourriture et jusqu'à leur argent. Les hamacs furent transformés en berceaux pour recevoir les enfants. Les entreponts se changèrent en hôpitaux destinés aux malades, aux vieillards, aux femmes, tandis que les officiers et les équipages bivaquaient sur le tillac des bâtiments, qui protégeaient une foule de nacelles rangées autour d'eux comme de timides oiseaux sous les ailes de leur mère. Protection touchante, à laquelle le roi très-chrétien daigna accorder une mention honorable, et qui sera dans les annales de la marine française un fait non moins glorieux pour elle qu'une victoire navale.

Pendant que les chrétiens orthodoxes de Smyrne respiraient à l'abri du pavillon de France, les assassins qui voulaient tout anéantir entouraient la demeure du mollа, chef suprême du culte mahométan, en demandant un *islam*, pour être autorisés à égorger les Grecs et à incendier la ville... Vainement ce vénérable magistrat leur représente l'énormité d'un pareil attentat, en faisant parler la religion ; son sang coule, et il meurt victime de son refus généreux ; l'ayan bachi, chef du contentieux et de la police de la ville, expire à son tour sous les coups des rebelles, qui, maîtres de toutes les places, se partagent l'autorité.

Aussitôt le carnage cesse, les flambeaux préparés pour l'incendie s'éteignent, et les chefs, produit impur de la licence, font cesser le désordre. Le premier acte qu'ils rendent est pour licencier le vaisseau russe qui avait servi de prétexte à la rébellion, après en avoir enlevé une cinquantaine de Grecs qu'on disait être Ioniens. Ils furent conduits devant le consul d'Angleterre, qui, trop consciencieux pour les réclamer en masse, en abandonna une partie, que les Turcs assassinèrent.

Telle fut la fin de la sédition ; mais le fanatisme ne pouvait être

[1] Voyez Raffenel, Hist. des événements de la Grèce, pages 264 et suiv.

satisfait qu'après s'être vengé de ceux qui avaient contrarié ses fureurs. Nous l'avons dit, et ce fait, avancé par M. Raffenel, n'ayant pas été démenti [1], nous regardons comme constant, que les ministres des puissances chrétiennes à Constantinople avaient autorisé les agents de la Porte à visiter les navires européens, afin de les empêcher de favoriser l'évasion des Grecs. La principale disposition de cette concession inouie portait : *que les bâtiments européens, à bord desquels on découvrirait des Grecs passagers, seraient provisoirement séquestrés par le gouvernement turc, s'ils étaient arrêtés dans le port, et par les capitaines ottomans qui les prendraient en mer.*

L'ambiguité de ce passage ne disant pas si le bâtiment seul devait rester au pouvoir des capteurs, ou si l'équipage était compris dans la même pénalité, les officiers mahométans ne manquèrent pas de l'interpréter dans le sens le plus étendu. Cette décision avait été, dit-on, signifiée aux consuls par leurs ambassadeurs sans aucune autre instruction ; ceux-ci en firent part aux armateurs, et les Grecs se trouvèrent irrévocablement condamnés à rester sous la hache de leurs bourreaux. Comme il n'est point de jurisconsulte en Europe, ni même de tyran, qui ne sente toute l'horreur d'une pareille violation du droit public, qu'il nous soit donc permis de croire que si cette infâme transaction fut confidentiellement tolérée, elle n'a jamais, malgré l'assertion de M. Raffenel, été légalement avouée.

Le principe que le pavillon couvre la cargaison du bâtiment se trouvait ainsi suspendu, quand un navire sarde [2], qui se trouvait mouillé en dehors de la rade de Smyrne, à côté d'une gabare et de

[1] Voyez Raffenel, Histoire des événements de la Grèce, pages 264 et suiv.

[2] On assure que les expéditions du bâtiment sarde lui avaient été délivrées par les autorités anglaises de Gibraltar, et qu'il ne parut pas aux portes de Smyrne avec le pavillon de France. Cette allégation que nous consignons est infirmée par le récit de M. Raffenel, et par le témoignage même de nos officiers de mer. Voici le récit de cet événement qu'on a contredit quant au pavillon ; c'est au lecteur à prononcer.

« Le capitaine sarde, qui avait déjà embarqué beaucoup de Grecs étant revenu en « chercher d'autres qui lui payaient un grand prix pour leur évasion, se rendit en « ville dans son bateau, contrarié, disait-il, de ne pouvoir aborder avec son navire. « Il se présenta à la chancellerie de France et il exhiba ses expéditions. Le roi de « Sardaigne n'envoie point de ministre à Constantinople, d'où il suit que, n'ayant « pas d'agent dans les places turques, ses sujets sont obligés de se mettre sous une « protection étrangère et choisissent celle de la France préférablement aux autres. « Cependant en cette occasion le capitaine sarde ne se fit point reconnaître légalement par les officiers civils du consulat ; il dit que les entraves apportées par le

plusieurs vaisseaux français, s'obstina à embarquer des proscrits. Il avait spéculé sur le salut des Grecs, qui lui payaient à grand prix leur évasion ; et, lorsqu'il mit à la voile, il en avait embarqué deux cent cinquante, qu'il devait transporter à Ténos. Il se trouvait déjà à deux lieues du rivage, lorsqu'une goelette algérienne expédié par le pacha de Smyrne pour le saisir, lui donna la chasse, et l'obligea à se réfugier sous la protection de la frégate *la Jeanne d'Arc*, qui s'opposa à l'entreprise du barbaresque. Celui-ci invoquant aussitôt les nouveaux traités que le capitaine français ne connaissait pas, on informa le consul de France de ce qui se passait, et, en attendant sa réponse,

» gouvernement turc au commerce le décourageaient trop pour mouiller en rade, » lors même qu'il y serait autorisé ; enfin il annonça l'intention de repartir sous peu » de jours pour l'île de Ténos dans l'Archipel.

» Mais il était bien résolu à ne point retourner sur ses pas, sans avoir utilisé son » voyage. Un grand nombre de misérables de toutes les nations, qui depuis le com- » mencement des troubles s'étaient érigés en courtiers, pour procurer des embar- » quements aux Grecs, moyennant de grosses rétributions, lui trouvèrent de suite » deux cents personnes qui se rendirent pendant la nuit à bord de son navire, » malgré les risques du trajet, puisque des bateaux chargés d'espions turcs rôdaient » continuellement dans la rade. En moins de huit jours, le Sarde eut entassé dans » son bâtiment au delà de deux cent cinquante personnes. Mais cet homme insa- » tiable, comme le sont tous les gens de cette espèce, voulut encore attendre pour » compléter le nombre de trois cents passagers. Les Turcs s'étaient aperçus de ses » manœuvres. Le pacha en fit même avertir le consul de France, qui s'empressa » d'en écrire au commandant de la frégate française mouillée auprès du Sarde. Le » commandant fit venir le prévenu, et lui ordonna de mettre à la voile s'il ne voulait » s'exposer aux plus grands malheurs. Mais l'imprudent ne tint aucun compte de » ces sages avis, il eut même l'audace de répondre au capitaine français *qu'il ne » dépendait ni de lui ni de son gouvernement, et qu'il était surpris de ses remon- » trances*. Alors on le laissa agir.

» Le lendemain il embarqua encore une vingtaine de Grecs, et, comme son char- » gement était à peu près complet, il se décida enfin à partir. Une goelette de guerre » algérienne était déjà à la voile pour l'arrêter, et il avait fait à peine deux ou trois » lieues, que l'ennemi se trouvait déjà dans ses eaux. Alors, désespérant d'échapper, » le capitaine arbore son pavillon, croyant en imposer à l'ennemi ; mais ce fut en » vain : les Turcs approchaient de plus en plus, en tirant même à boulet sur le » navire, qui vire de bord, force de voiles pour se rapprocher de la frégate française » L'Algérien le suit. Arrivé sous le canon de la frégate, il jette l'ancre, et l'Algérien » arme aussitôt ses chaloupes pour en prendre possession ; mais l'imprudent capi- » taine s'était avisé trop tard pour son malheur d'arborer le *pavillon français*. On » voit sa détresse de la frégate ; le commandant envoie ses embarcations armées au » secours du fugitif ; il en était temps, car les Algériens étaient sur le point de » s'élancer à bord. Les marins français les repoussent, en les menaçant même de » tirer sur eux, s'ils osent insulter plus longtemps un pavillon qu'ils doivent res- » pecter. » — Hist. des événements de la Grèce, pages 266, 267, 268, 269.

on reçut à bord du vaisseau du roi tous les passagers embarqués sur le caboteur sarde.

Des entrevues eurent lieu entre le pacha et le consul, et on convint, hélas ! qu'on remettrait entre les mains d'un homme déjà couvert de crimes le bâtiment sarde, dans l'état où il se trouvait au moment où il avait été poursuivi par *l'Algérien*. On promit, à la vérité, qu'il n'arriverait rien de fâcheux ni à l'équipage, ni à sa cargaison d'hommes; et, comme si l'expérience n'avait pas prouvé mille fois qu'on ne peut jamais se fier à la parole d'un Turc, race sans honneur et sans foi, une lettre du consul de France autorisa M. de la Mare de la Meillerie, capitaine de *la Jeanne d'Arc*, à se désister de la protection accordée à des infortunés. Il eut le malheur et la faiblesse d'y consentir. O douleur ! jour néfaste ! puisse la postérité ne point ajouter foi à ce triste événement !

Plus de cinquante bateaux, chargés de janissaires frénétiques, accourus de Smyrne pour être témoins du triomphe du barbaresque, se pressent aussitôt autour du navire confisqué. Ils y arborent le pavillon ottoman, au bruit de l'artillerie de la goëlette algérienne, qui célèbre sa victoire. Elle remorque sa prise ; elle vogue entourée d'assassins, en tirant quelques coups de canon en signe de triomphe. En approchant du port, *l'Algérien* est accueilli par des décharges de mousqueterie, les forts et les bâtiments turcs le saluent ; et, pendant toute la journée, les barbares se livrent à la joie que leur inspire la prétendue conquête d'un bâtiment français [1], arraché à une de nos frégates.

Mais abrégeons ce funeste récit. M. de la Meillerie, qui avait reçu à bord de la frégate *la Jeanne d'Arc* l'équipage et les passagers qu'elle portait, dut les remettre entre les mains du consul de France [2].

[1] Je renvoie à l'ouvrage de M. Raffenel ceux qui désireraient connaître plusieurs autres détails de cette affaire, que ma plume se refuse à transcrire. Il me suffit de dire que le capitaine génois et son équipage furent suppliciés de la manière la plus infamante. Trois d'entre eux eurent la tête tranchée sur la place publique, un matelot et le capitaine furent pendus avec des cigares à la bouche, afin de les désigner comme francs.

[2] M. de la Meillerie n'avait pas cru devoir céder à la multitude ottomane les deux cents infortunés qui étaient venus réclamer sa protection. Il les envoya sous bonne escorte au consul de France, avec les matelots européens. Celui-ci les reçut dans ses vastes magasins, et ne les remit que vaincu par les assurances du pacha..... Il se retira dans ses appartements, le cœur navré, pour n'être pas témoin des cris et du

Celui-ci s'en dessaisit entre celles du pacha, qui lui promit de les traiter avec une sollicitude toute paternelle. On écrivit des deux parts à Constantinople, afin d'obtenir les ordres nécessaires à la solution d'une affaire entièrement nouvelle dans la diplomatie de l'Orient.

Plusieurs jours s'étaient écoulés. On négociait ; on discutait ; on espérait ; et, au moment où l'on se flattait du succès, on apprit que le capitaine sarde, son équipage et les passagers grecs avaient passé par la main des bourreaux. Quelques-uns des Génois s'étaient fait mettre en pièces plutôt que de livrer volontairement leur tête ; et, à l'exemple de ce qui était arrivé à Constantinople, lorsque le patriarche y fut assassiné par ordre du Grand Seigneur, après avoir laissé les cadavres des suppliciés exposés pendant trois jours aux regards de la multitude, on les livra aux juifs, qui les traînèrent dans les rues, et les jetèrent ignominieusement à la mer.

désespoir de ces malheureux, etc., etc. — Histoire des événements de la Grèce, pages 273 et suiv.

CHAPITRE II.

Allégresse des Grecs de l'Archipel. — Arrivée de l'amiral Balgan. — Insurrection de l'île de Crète, — proclamée par les Sphaciotes. — Abadiotes, peuplade. — Turcs bloqués dans les places fortes. — La Canée : idée de cette ville. — Dévastations des hordes musulmanes. — Beau caractère d'Élèz aga, satrape de la Carie, — chargé de l'expédition contre Samos. — Désordres et anarchie à Scala-Nova. — Massacres à Cos, à Rhodes, à Chypre. — Seconde arrivée de la flotte turque dans l'Archipel, poursuivie par la flotte grecque. — Avantage que celle-ci obtient avec ses brûlots. — Marine française compromise, pourquoi. — Insurrection de la Macédoine transaxienne — Alarmes répandues à Salonique. — Les juifs font cause commune avec les Turcs. — Grecs battus en plusieurs rencontres ; — se réfugient dans la presqu'île de Cassandre. — Moines du mont Athos. — Le protarque Diamantis accourt au secours des Macédoniens. — Zongos bat les Turcs en Thessalie — Mavrocordatos et le général Normann arrivent en Morée. — Prise de Navarin et de Monembasie. — Affaires de l'Acarnanie et de l'Épire. — Blocus de Tripolitza. — Aperçus sur cette entreprise. — Portrait de Démétrius Hypsilantis. — Embarras de Khourchid. — Turcs écrasés dans une mosquée de Janina par les bombes d'Ali-pacha.

Le récit des désastres de Cydonie et des massacres de Smyrne étant parvenu à Hydra, au milieu des transports de joie qu'y causait la victoire de Mitylène, Cyrille, évêque d'Egine et des îles du golfe de Saros, en prit occasion pour rappeler aux Grecs leurs devoirs envers la patrie. Ministre du Tout-Puissant, il n'eut point recours aux artifices de l'éloquence pour enflammer les fidèles. Simple comme la vérité, il annonça au peuple qu'une flotte turque, plus formidable que celle qui avait abordé à Lesbos, commandée par le capitan-pacha Cara Ali en personne, se trouvait aux Dardanelles. Son projet était d'attaquer Samos ; et la teneur du firman, daté de l'*étrier impérial*, du Tartare usurpateur de la couronne des Constantins, portait *que tous les Samiens au-dessus de l'âge de huit ans seraient passés au fil de l'épée*[1]. A ces mots, un cri unanime se fit entendre sous les portiques et dans le temple du Seigneur : *Levez-vous, vents de la vengeance ! à la voile, Hydriotes, partons !*

[1] Spectateur Oriental, n° 13, col. 3.

Tout était préparé depuis plusieurs jours pour mettre une seconde division navale en mer ; et les éléments, d'accord avec les vœux des marins, les ayant favorisés, les vaisseaux qu'ils montaient se réunirent dès le lendemain aux escadres combinées de l'Archipel.

Un pareil empressement était bien opposé aux nouvelles répandues à Smyrne, où la calomnie représentait les Grecs consternés et en proie aux discordes civiles. Ils avaient assassiné, disait-on, leurs amiraux. Le sénat d'Hydra était sous le joug de la populace. Les marins de Spetzia exigeaient trois mois de solde avant de s'embarquer, les riches armateurs songeaient à quitter un sol volcanisé ; les Moraïtes étaient indignés de ce que le frère d'Hypsilantis ne leur avait apporté, au lieu de trésors, que son manteau et son épée; Ali, pacha de Janina, qu'on préférait au plus pur sang des chrétiens, était réconcilié avec le sultan. A ces mensonges imprimés le journal turc de Smyrne ajoutait de lâches insinuations contre la probité des Hydriotes, qu'il rendait suspects de piraterie ; tant il est vrai qu'il n'y a rien de sacré pour la plume empoisonnée du méchant [1]. Mais les Grecs allaient répondre à tant d'injures par des martyres et des triomphes inouïs. Un homme de bien, député de l'Europe civilisée, venait d'arriver dans les mers de la Grèce, pour être spectateur de la gloire des Hellènes, et rendre témoignage de la vérité.

L'amiral Halgan, dont la réputation ne peut être comparée qu'à sa modestie et aux nobles qualités de son cœur, était *le modérateur, sans peur et sans reproche*, que la majesté du roi très-chrétien avait envoyé, pour faire respecter son pavillon, au milieu des Grecs et des barbares, qui se trouvaient engagés dans une guerre atroce. L'ambition de ce chef était toute pour la gloire des descendants augustes d'Henri IV, et sa passion dominante ne respirait que l'amour de l'humanité. Homme de mer et Français, l'équité lui prescrivait une sévère neutralité entre les parties belligérantes, sans lui défendre de compatir au malheur, quelle que fût la condition de ceux qu'il frappait. Il connaissait les hommes et les choses. Il avait prévu les événements par une campagne qu'il avait faite en 1817 dans le Levant. Il savait l'affront fait à notre pavillon par les Turcs, dans l'affaire du bâtiment sarde, que les lois divines et humaines prescrivaient de protéger. Mais le mal était sans remède ; et dès qu'il eut

[1] Spectateur Oriental, n° 13, col. 5 et 6.

établi son quartier général à bord de la frégate *la Guerrière*, il entra dans ces mers nouvellement illustrées par les Hellènes vainqueurs à Sygrium et à Mycale.

La Grèce, qui pouvait déjà se vanter de quelques beaux faits d'armes, était à la veille de plus grands événements. La persécution, favorable à sa cause, venait de lui donner de nouveaux défenseurs. La Crète, soumise au gouvernement militaire le plus inhumain, opprimée par ses agas, sans la permission desquels aucun Grec ne pouvait se marier ni sortir de son canton, où les populations asservies étaient solidaires en masse des fautes particulières, venait d'arborer l'étendard de la croix. Pendant tout le mois de juin, les Candiotes (espèce la plus féroce de l'empire ottoman), qui habitent les places fortes situées au septentrion de l'île, avaient assassiné une foule de chrétiens, pendu plusieurs ecclésiastiques, profané des églises, lorsque, après un massacre considérable de Grecs, qui eut lieu à la Canée le 24 du même mois, les barbares se crurent assez forts de la terreur qu'ils inspiraient, pour sommer les peuplades du midi de l'île de livrer leurs armes.

Une pareille demande devait exaspérer les habitants du mont Ida, qui ont vu passer successivement Romains, Vandales, Sarrasins, Génois, Vénitiens et Turcs, sans avoir soumis leur tête au joug de l'esclavage. Sujets de la Porte, après les désastres qu'ils éprouvèrent en 1770 [1], les montagnards n'avaient jamais payé d'autre redevance que les provisions de glace et de neige nécessaires à la sensualité des Turcs de Rhétymos et de la Canée. Chaque hiver ils fournissaient quelques sacs des marrons renommés qu'on récolte dans les monts Blancs, comme une redevance d'hommage au sérail du sultan ; mais livrer leurs armes était un affront que les femmes mêmes des Sphaciotes n'auraient pu entendre sans frémir d'indignation.

Le territoire de Sphakia, dans l'île de Candie, est, de temps immémorial, autonome, ou régi par ses lois. Ses habitants, établis au penchant méridional du mont Ida, que les modernes appellent *Monts Blancs*, à cause de ses neiges presque perpétuelles, ont un port situé sur la mer d'Afrique, que les navigateurs trouvent après avoir reconnu deux îles nommées *Gozzo di Candia*.

[1] Soulevés et abandonnés à cette époque par les Russes qui les sacrifièrent, les Turcs, au nombre de quinze mille, étant parvenus à pénétrer dans leurs montagnes, les obligèrent à reconnaître l'autorité du sultan.

La ville ou bourgade de Sphakia n'est éloignée, par terre, de Rhétymos ou Rhétymne que de quelques lieues, et c'est au diaphragme escarpé du mont Ida, qui coupe l'île dans son grand diamètre, à ses ravins, à ses éboulements, que les Sphaciotes étaient redevables d'être restés presque libres, comme leurs ancêtres, dont ils ont conservé le courage, la force, et l'usage de danser armés, ainsi que celui de s'expatrier pour servir à l'étranger. Nous avons fait connaître précédemment la valeur de ceux qui moururent avec tant de gloire au combat de Skullen sur le Pruth [1]. Ainsi, dès que les chefs de Sphakia connurent les desseins des Turcs, ils députèrent vers les Abadiotes, leurs voisins, avec lesquels ils s'entendirent pour terminer quelques-uns de ces différends ordinaires aux peuples nomades, qui sont accoutumés à vider leurs querelles particulières en famille.

Cette autre peuplade, issue d'une colonie militaire que les Sarrasins envoyèrent, dit-on, dans le neuvième siècle, en Candie, sous la conduite d'un cheik nommé Abadia, s'y est perpétuée jusqu'à nos jours, en conservant la religion primitive de Mahomet, qui est un pur déisme. Cependant, comme il est probable qu'ils ne renoncèrent pas tout à coup au sabéisme, on remarque parmi les Abadiotes quelques traces du culte ancien des astres, qui fut l'idolâtrie presque naturelle des hommes, lorsqu'ils s'éloignèrent de la foi des patriarches. Ainsi les Abadiotes se prosternent devant la lune, quand la partie éclairée de son disque leur apparaît en plein, et ils célèbrent les néoménies, en dressant sous des andrachnés des tables chargées de fruits, où les pauvres, à l'exception des lépreux [2], sont admis comme les coryphées de la fête. Du reste, les Abadiotes, pareils aux Bédouins, ont la peau basanée, de belles dents, des yeux brillants quoique déprimés dans leurs orbites, la taille grêle, le caractère sombre et farouche. Les députés de Sphakia leur ayant fait connaître que la liberté des nomades était menacée par les Osmanlis, on rompit le pain et on mangea le sel avec la chair des chevreaux, en jurant l'oubli du passé, et une union constante contre les oppresseurs des libertés publiques.

[1] Liv. v, ch. 11, de cette histoire.

[2] Les lépreux, qui sont encore nombreux dans l'île de Crète, vivent ordinairement relégués dans des cabanes isolées, qu'entourent de petits jardins. Quelques-uns moins infectés restent dans leurs familles, où ils propagent cette maladie affreuse, qui serait éteinte depuis longtemps, si on l'avait confinée dans les ladreries, comme cela s'est pratiqué autrefois en France.

Les Sphaciotes, qui venaient de rentrer dans leurs foyers, avaient, dans l'incertitude de leur négociation avec les Abadiotes, répondu à la sommation du vizir de la Canée, qu'ils ne pouvaient pas se dessaisir de leurs armes, mais qu'ils étaient prêts à les unir aux siennes pour la défense de la Crète, leur commune patrie. Ils espéraient par cette réponse concilier avec leurs usages le respect dû à l'autorité, lorsqu'ils apprirent que les pachas de Candie, de la Canée et de Rhétymos se concertaient pour les attaquer avec des forces considérables.

Quoique les vieillards fussent intimidés par le souvenir des ravages que les Turcs avaient exercés dans le canton de Sphakia, après l'insurrection de la Grèce en 1770, le martyre du patriarche Grégoire, celui des prélats de l'église orthodoxe et d'une foule de chrétiens égorgés dans les différentes provinces de la Hellade, ne leur laissant que le choix de vaincre ou de mourir, on ne délibéra plus que sur les moyens de prévenir les infidèles.

On expédia aussitôt à Malte deux barques chargées d'huile, de cire vierge et de miel, avec ordre d'échanger ces produits contre des munitions de guerre, des armes, et de faire connaître au commerce de cette ville qu'on avait une grande quantité de denrées à vendre, pour des objets pareils à ceux qu'on demandait. Cette mesure fut suivie de la résolution de prendre l'offensive. On traça le plan qu'il fallait suivre, en ralliant tous les Grecs capables de porter les armes, qui sont répandus à la surface d'une des plus grandes îles de l'Archipel. Ces tribus éparses, qui ne présentaient que des victimes aux barbares, pouvaient donner une masse de vingt mille guerriers ; il fut décidé de s'en servir pour relancer l'ennemi dans les places fortes, où on le tiendrait bloqué par terre, jusqu'à ce qu'on se trouvât en mesure de l'assiéger régulièrement. Soit que cette dernière circonstance tardât ou non à se réaliser, on avait pour premier résultat l'avantage de dérober la population grecque à une extermination aussi certaine qu'imminente. Un pareil avis fut reçu avec transport ; et les Sphaciotes, ayant inauguré l'étendard de la croix, mirent à leur tête plusieurs d'entre eux qui avaient servi à l'étranger, et descendirent, au nombre de neuf cents, dans les plaines fertiles habitées par les mahométans.

La Canée, voisine de l'antique Cydon [1], que Métellus soumit aux

[1] Les restes de Cydon se trouvent à trois lieues à l'ouest de la Canée près du village d'Iérauci.

Romains, ne présente plus qu'un port aussi mal entretenu que difficile à aborder aux vaisseaux de guerre. La ville, relevée par les Vénitiens, offre bien encore quelque régularité, des fontaines, une enceinte construite d'après le système de fortification qu'on suivait au dix-septième siècle ; mais le château tombe en ruine, et il ne reste de son superbe arsenal que les voûtes à l'abri desquelles on construisait les galères. La place renferme environ neuf mille Turcs, trois mille juifs et douze cents chrétiens, objets du mépris et de la haine des deux sectes ennemies de la croix. Telle est la moderne Cydon, située à la lisière d'une campagne entrecoupée de jardins négligés, de bois d'oliviers, de vignobles, de champs de blé, séparés par des ruisseaux bordés d'agnus-castus, de myrtes et de lauriers-roses. A peu de distance, on aperçoit le monastère de Sainte-Eleuthère[1], nom qui rappelle la liberté, exilée depuis longtemps de cette terre captive.

Les Turcs, qui en avaient égorgé les religieux, étaient occupés à le dévaster, quand ils apprirent que les Sphaciotes se trouvaient dans la plaine. Ils volèrent à leur rencontre, et le combat s'étant engagé le 2 juillet, son issue ne fut pas un seul instant douteuse. Les infidèles, accueillis par une grêle de balles, prirent la fuite en poussant de grands cris, sans emporter leurs morts dont les insurgés brûlèrent les cadavres, en ne se réservant que les armes ; et après une tentative aussi inutile qui eut lieu le 6 du même mois, les Turcs furent contraints de se retirer dans l'enceinte de la Canée.

Cette détermination soudaine, qui avait confondu les desseins des trois pachas de la Candie, ne fut pas plutôt connue, que les Grecs coururent de toutes parts aux armes. Appelés aux combats par un de ces Crétois de race historique, dont les ancêtres avaient feint d'embrasser le mahométisme depuis la conquête, Koumourlis, déchirant son turban, proclame la divinité de Jésus-Christ et le règne de la croix. Ses frères, ses neveux, qui, depuis deux siècles, ne s'unissaient qu'entre eux afin de conserver en secret la foi chrétienne, imitant son exemple, rassemblent les paysans, lèvent des compagnies, tandis que leurs femmes et leurs filles, reprenant les noms de Marie, d'Hélène, de Catherine et de Louise, se portaient au pied des autels pour attester la vérité du Dieu vivant, en demandant à renouveler leur baptême. A leur voix, le monastère de Saint-George, voisin de Rhétymos, fut

[1] Ἐλευθερία, Liberté.

transformé en forteresse par les paysans du mont Kentro, qui portent dans leurs enseignes l'image de saint Tite, disciple de l'apôtre. Les chrétiens qui habitent les riches vallées de Mirabel, de Messaria, et les villages voisins de Platania, rivière dont les eaux baignaient autrefois les murs de Dictynne, ayant à leur tour proclamé l'indépendance, les Turcs, partout battus, durent se renfermer dans les places de Candie et de la Sude, où ils se vengèrent sur les Grecs des défaites qu'ils avaient éprouvées en rase campagne. Il y eut beaucoup de sang répandu, et plusieurs Francs furent obligés de s'embarquer précipitamment à bord du brick de notre marine royale, qui les transféra à Smyrne, où ils apportèrent la nouvelle de l'insurrection générale de la Crète aux cent villes.

L'amiral Halgan venait de rentrer en rade de Smyrne[1], et sa présence rendit le courage aux habitants, qui voyaient s'élever de nouveaux orages autour de leur horizon. Son nom, déjà honorablement connu dans l'Orient, lui avait concilié la confiance des Turcs, qu'on est toujours sûr de capter, quand on a les moyens et la volonté de se faire respecter. Il avait été témoin de la fuite de leur capitan-pacha, devant l'escadre grecque, aux atterrages de Mycale, où le labarum venait de se couvrir d'une gloire nouvelle.

Nous avons dit ailleurs que le sultan avait résolu d'exterminer les Samiens; et les hordes qui s'étaient souillées de sang dans les massacres de Smyrne, se croyant conviées à de nouvelles hécatombes humaines, résolurent de se porter du côté de Scala-Nova, ville moderne située non loin de l'embouchure du Caÿstre, dans le golfe d'Éphèse, où sa hautesse avait ordonné de réunir une armée de débarquement. Ces bandes dévastèrent, chemin faisant, tous les villages grecs, dont les habitants furent exterminés; chose à laquelle on ne faisait plus attention, tant on était habitué à ces scènes d'horreur. Mais lorsque les campagnes désolées n'offrirent plus que des ruines et des cendres, le désordre éclata parmi les barbares. Ils se débandèrent, et, marchant comme les bêtes féroces qui cherchent leur proie, ils arrivèrent à Scala-Nova, guidés par le besoin du carnage.

[1] Il avait, dans le cours de sa traversée depuis Melos, réglé le service de la station navale du roi dans les mers du Levant. Elle se composait, indépendamment de *la Guerrière*, sur laquelle il avait hissé son pavillon, des frégates *la Jeanne d'Arc* et *la Fleur de Lis*; des corvettes *l'Ariége* et *la Bonite*; des gabares *la Lionne*, *l'Émulation*, *la Lamproie*, *la Truite*, *la Chevrette* et *l'Active*; des bricks *l'Olivier* et *l'Écho*, et des goëlettes *le Furet* et *l'Estafette*.

Élèz-aga, successeur des satrapes de la Carie, issu d'une famille aussi ancienne que la dynastie ottomane, commandait dans cette ville, devenue un des comptoirs ou échelles de l'Asie mineure. La pauvreté était aussi inconnue dans ses domaines, que l'arbitraire aveugle, qui tarit jusqu'aux sources de la prospérité. Il avait perdu une partie des propriétés de ses ancêtres, à l'époque où la fiscalité du sultan Mahmoud dépouilla les vieux barons de l'empire des biens-fonds qu'ils tenaient depuis le temps de la conquête, pour en former des sangiacs, que le divan vendait à des pachas annuels. Privé du titre de *deré-bey* ou *prince des vallées*, réduit à la simple condition d'aga, Elèz était encore trop opulent pour ne pas tenter la cupidité d'un maître devant qui le plus grand des crimes est la richesse.

Appelé à Constantinople sous un prétexte vague, il avait eu le bonheur, à force de sacrifices pécuniaires, de repasser le seuil de l'antre impérial qu'on ne franchit guère plus impunément que le rivage des morts. Le monarque, dont le cœur ne s'attendrit qu'au bruit de l'or, lui avait fait grâce, dans l'espérance de dépouiller encore l'abeille industrieuse du territoire que le Méandre fertilise de ses eaux. Élèz en avait été quitte pour de l'argent : et depuis ce temps, en ménageant les Grecs qui l'enrichissaient, sans se compromettre aux yeux d'un gouvernement ombrageux, il avait réussi à se concilier l'affection des chrétiens et l'estime des mahométans.

Telle était sa position, lorsque l'insurrection éclata : et le sultan, se souvenant alors de son esclave, le chargea de diriger l'expédition méditée contre Samos. On n'avait rien à débourser. Elèz-aga comptait, disait-on, vingt mille hommes employés à son service pour la police de son gouvernement. Scala-Nova, qui était un des dépôts de l'artillerie de l'empire, devait équiper l'armée d'opération qu'on lui laisserait le soin de nourrir. Après avoir réduit Samos, on espérait l'embarquer pour la Morée ; et Khalet-effendi, auteur de ce plan, se flattait qu'arrivé au terme de ses campagnes, il trouverait le moyen de faire pendre un homme dont la succession, convoitée depuis longtemps, lui donnerait des trésors et l'occasion de former, à ses dépens, quatre ou cinq pachaliks qu'il distribuerait à ses créatures.

Elèz-aga, qui ne pouvait refuser l'honneur qu'on lui faisait en le nommant sérasquier, prétendait maintenir, comme par le passé, le bon ordre dans son pays. La chose était d'autant plus difficile, que les Samiens, en ravageant et en emmenant une foule de Turcs esclaves,

avaient excité un sentiment général d'exaspération contre tout ce qui était Grec. Les Osmanlis demandaient du sang ; mais, comme leur chef prétendait qu'ils ne devaient faire couler que celui des insurgés, il réprima sévèrement les assassinats que ses troupes osèrent se permettre. Sa fermeté en imposa ; et la multitude se serait contenue, si les janissaires n'avaient pas commencé à murmurer, en l'accusant de partialité en faveur des chrétiens. Il sentit qu'il se compromettait ; il dut employer des moyens de conciliation ; et le seul homme juste dans ces temps de calamité, avait déjà été forcé de tolérer de coupables excès, quand l'arrivée de plusieurs corps étrangers lui causa de nouveaux embarras.

Le gouvernement sanguinaire de Smyrne, jaloux de la conduite honorable d'Élèz-aga, voulait se débarrasser d'une multitude de voleurs, d'assassins et de Candiotes, qui l'importunaient. Pour y parvenir, il résolut de composer de ces misérables un régiment destiné à faire partie de l'expédition qu'on préparait dans le golfe d'Éphèse. Il fit, en conséquence, publier au nom du sultan *que tous les musulmans qui s'enrôleraient pour la conquête de Samos, pourraient y satisfaire pleinement leur zèle religieux ; qu'on les autorisait à passer au fil de l'epée tous les dgiaours ; qu'ils n'épargneraient que les enfants mâles au-dessous de l'âge de huit ans, qu'on destinait à être circoncis, et les femmes ou filles qui seraient vendues au profit des vainqueurs* [1].

Une pareille annonce était de nature à enflammer une populace avide de carnage. Des hordes nombreuses se mirent aussitôt en route, et leur entrée à Scala-Nova fut signalée par des meurtres. Mais Élèz-aga reçut très-mal les premiers assassins, qu'il fit saisir et pendre, sans faire attention aux cris des fanatiques. Cet exemple était de nature à effrayer des lâches ; il aurait obtenu un effet salutaire, si d'autres

[1] Pour savoir à quoi s'en tenir sur le sort réservé aux peuples conquis par les Turcs, nous transcrirons, sans oser le traduire, ce qu'en dit le pape Pie II, et Bossuet, dans sa dixième philippique. *Referunt Turcas esse populum lambentem, fellatorem, lesbiatorem, fœminarum omnium concubitum degustantem et delibantem, addimus et vere fornicatorium, utpote qui non tantùm virgines violant etiam ante ora patrum, sed etiam masculos captivos indomitæ libidinis hi homines sibi substernunt. In foro venales nudosque exponunt viros, fœminasque videndas et etiam omnibus contrectandas, etiam qua pudor naturæ debetur, nudas currere, saltare jubent, quo vitia, sexus, ætas, corruptio vel integritas appareat.* Lib. I, epist. CXXXI.

bandes plus furieuses ne se fussent réunies aux premières, en demandant *du pain et du sang*. Il ne fut plus possible au sérasquier d'arrêter le torrent. Ses soldats se rangèrent du côté des rebelles, et, menacé lui-même, pendant vingt-quatre heures, il vit, du haut de son palais dans lequel il était renfermé avec un petit nombre de serviteurs tremblants, le pillage des maisons, des boutiques et des bazars. Il s'attendait à périr comme le vertueux molla de Smyrne, quand un de ses officiers, qui était parvenu à réunir quelques milliers de soldats fidèles, accourut à son secours. Fondant tout à coup sur les séditieux, il les charge avec intrépidité, et parvient à chasser les pillards de la ville, qu'ils abandonnent en emportant le fruit de leurs brigandages.

L'ordre reparut ; mais il ne devait pas être de longue durée. Elèz-aga n'avait obtenu qu'un sursis à l'exécution des projets sanguinaires de la populace militaire. Il arrivait sans cesse de nouvelles troupes de Turcomans, dont les milices bivaquées autour de Scala-Nova enflammaient la cupidité, en étalant devant eux le produit de leurs exploits, et en les plaignant de n'être pas arrivés assez à temps pour prendre part au butin.

A cette vue, les Yeureucks asiatiques, méprisant les ordres qui défendaient d'entrer à Scala-Nova, y pénétrèrent. Ils se promenaient par groupes dans les rues, en examinant les maisons qui annonçaient à l'extérieur l'opulence de leurs propriétaires, qu'ils se flattaient bientôt de saccager ; mais leurs regards avides n'apercevaient aucun Grec. La plupart s'étaient réfugiés à Samos, aux approches de l'orage, et chaque nuit il se sauvait encore quelques-uns de ceux qui n'avaient pu fuir dans les premiers instants de la crise. Des familles entières osaient même s'aventurer sur des radeaux construits en planches, pour franchir un détroit qui, dans cet endroit, a plusieurs lieues de largeur, et quelques hommes robustes tentèrent même de le passer à la nage. Un grand nombre de ces malheureux périrent, et il n'en restait plus que douze ou quinze cents dans la ville, que les patrouilles d'Elèz-aga protégeaient, quand un Grec, qui n'avait pas mangé depuis deux jours, sortit pour se procurer quelques aliments. Les Turcs de son voisinage le prévinrent du danger auquel il s'exposait ; mais sa femme, ses enfants étaient au moment de mourir de faim, et, comme ceux qui l'avertissaient n'avaient pas de pain à lui donner, il résolut de tout oser pour s'en procurer.

Les rues étaient désertes ; le Grec avait réussi à acheter quelques vivres, et il rentrait chez lui, quand il fut rencontré par trois Turcs asiatiques, dont un, déchargeant ses pistolets contre cet infortuné, le blessa sans l'abattre. A la vue de son sang, le Grec, se jetant sur son meurtrier, saisit le coutelas qu'il portait à la ceinture, et le lui plonge tout entier dans le corps. Les barbares, à cet aspect, prennent la fuite, tandis que le chrétien, frappé mortellement, tombait à quelques pas de celui qu'il avait immolé.

Soudain le cri de mort, porté jusqu'aux bivacs des barbares, frappe les airs. *Un dgiaour vient d'assassiner un musulman!* Les hordes, à ces mots, se précipitent sur la ville. Les troupes restées fidèles au sérasquier s'unissent à elles ; le massacre des Grecs commence. On brise les portes des maisons ; des familles entières sont égorgées ; les magasins et les marchés publics sont dévastés. Les consuls étrangers n'ont que le temps de se réfugier à bord d'un vaisseau marchand. Elez-aga échappe aux poignards, et les monstres ne cessent d'égorger que quand ils croient qu'il n'y a plus de sang à répandre. Ils saisissent alors des haches avec lesquelles ils brisent les maisons construites en bois ; et, pour célébrer les funérailles des victimes de leur rage, ils se retirent en mettant le feu à la ville. Telle fut la catastrophe de Scala-Nova, dont quelques habitants turcs parvinrent à sauver un petit nombre de maisons, qu'on voit maintenant au milieu des ruines qui couvrent une place de commerce naguère heureuse et florissante.

Après ce désastre, digne de l'armée d'expédition, qui préféra piller une ville sans défense, plutôt que de courir les chances ordinaires de la guerre, les Asiatiques, qui se montaient à plus de trente mille hommes, se débandèrent. Leurs chefs emmenèrent avec eux les femmes et les enfants Grecs, qu'ils vendirent comme des esclaves faits en pays étranger. La plage d'Ephèse resta déserte ; et, comme on ne manqua pas de rejeter ce qui s'était passé sur la faiblesse d'Elez-aga, on profita d'un malheur qu'il n'avait pu conjurer, pour l'exiler à Chios. Ses biens furent séquestrés ; on substitua un pacha stupide à sa place ; et la Carie ainsi que la Magnésie pleurèrent la perte d'un homme qui les avait pendant longtemps gouvernées avec une modération sans exemple.

Cette vertu est proscrite dans les temps de révolution. Samos n'eut pas plutôt arboré l'étendard de la croix, que d'horribles persécutions s'élevèrent contre les chrétiens partout où ils se trouvaient en

contact avec les Turcs. Cos, que les modernes nomment Stanchio, île, dit Thévet, *telle que soubz le ciel n'y a lieu plus plaisant que celuy-là, veu les beaux jardins odoriférants, que vous diriez que c'est un paradis terrestre*, fut couverte d'un voile funèbre. Les mahométans réclamaient des têtes et le pillage, avec la même fureur que les Romains dégénérés demandaient du pain et des spectacles. Constantinople avait donné le signal du carnage ; et le beau platane de Cos [1], qui prêta, dit-on, son ombrage aux disciples d'Hippocrate, fut transformé en gibet. On y pendit plusieurs ecclésiastiques ; et les deux autels votifs consacrés aux Asclépiades, bienfaiteurs de l'humanité, furent chargés des têtes de leurs descendants ; le glaive effaça neuf cents chrétiens du livre de vie. Ils auraient tous péri, si le pacha retranché dans la forteresse n'eût réprimé les cannibales. Au milieu de l'anarchie, le consul, et un vaisseau de la marine royale de France, sauvèrent une foule de proscrits, qui se retirèrent dans les îles de Nisyros, autrefois célèbre par son temple de Neptune, à Télos, aujourd'hui Piscopia, et jusqu'aux atterrages d'Halicarnasse.

La commotion fut encore plus violente à Rhodes. Cette île, que l'antiquité fabuleuse regardait comme la borne solsticiale de l'astre du jour, à une époque dont les Pélasges avaient conservé le souvenir, Rhodes, rendue à jamais illustre par la mémorable résistance du grand maître d'Aubusson et des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, fut couverte de funérailles. Informés que les corsaires grecs avaient jeté à la mer une foule d'hagis ou pèlerins qui revenaient de la Mecque, la fureur des mahométans ne connut plus de bornes. Clergé, primats, artisans périrent sous le fer des assassins, qui ne s'arrêtèrent qu'après être fatigués de frapper ; et la patrie du sage Cléobule devint le tombeau du quart d'une population chrétienne qu'on évaluait à douze

[1] Le platane de Cos est visité par tous les voyageurs. Il ombrage l'*agora*; et quoique privé maintenant d'une de ses plus belles branches, il est toujours un objet d'admiration. Les supports en pierre dont on l'a étayé doivent être très-anciens, puisque les rameaux qu'ils soutiennent sont tellement serrés dans leurs écorces, qu'ils les soulèvent quand ils sont agités par le vent. On voit tout auprès deux autels consacrés, dit-on, à Esculape ; mais il ne reste de son culte que des inscriptions votives, et du souvenir d'Hippocrate que son nom, sous lequel on désigne une fontaine thermale située à une lieue de la ville. Le docteur Clarke y vit dernièrement, dans une pauvre boutique, un marchand grec lisant en attendant pratique, l'Odyssée d'Homère, manuscrite, avec des commentaires. Voilà les hommes que les barbares ont égorgés ! A la vérité, ceux-ci ne lisent pas, et c'est peut-être pourquoi ils ont trouvé grâce aux yeux de certaines gens.

mille ames[1]. Là, comme à Cos, on vit des Turcs pousser leurs chevaux jusque dans la mer, pour tirer des coups de fusil contre les îles situées à l'horizon, dans lesquelles les Grecs s'étaient réfugiés, et dont la crainte des croiseurs ennemis leur interdisait l'approche.

Chypre, ainsi que nous l'avons rapporté succinctement, avait éprouvé vers la fin de mai quelques secousses fatales; mais ses habitants, aussi doux que les noms d'Idalie, de Paphos et d'Amathonte, n'ambitionnant rien de plus prospère que leur condition, avaient désarmé les Turcs amollis par le climat d'une île sans cesse échauffée du souffle des zéphyrs. On ne soupirait de part et d'autre qu'après le bonheur de la paix! Les souvenirs de l'enfance entre des hommes élevés sous les mêmes cabanes, nourris souvent du même lait, laboureurs unis d'intérêts, ou pasteurs, avaient triomphé du fanatisme. L'église et la mosquée se toléraient; et on aurait échappé au malheur des temps, si la Porte Ottomane, fidèle à son plan d'oppression, n'avait voulu gouverner avec le cimeterre partout où il existait des chrétiens.

Méhémet Ali, gouverneur de Nicosie, quoique le plus fourbe et le plus méchant des hommes, était parvenu à rassurer les chrétiens, que la Porte non moins perfide ne cessait de qualifier dans ses firmans du titre de ses *plus fidèles raias*. Au mois d'avril, à la suite d'un conseil, où l'on avait appelé les archevêques, les évêques et les hégoumènes, on avait désarmé les habitants des campagnes. On se croyait tranquille, quand un courrier, porteur d'un ordre autographe du sultan, prescrivit à Méhémet Ali de réunir tous les ordres du peuple et du clergé dans une assemblée générale pour entendre les ordres souverains du sultan.

Ils s'empressent de se rendre à Nicosie, où l'on vit successivement arriver les prélats, les abbés des divers monastères, les archontes des villes, des bourgs et villages ravis de connaître l'acte de garantie d'un monarque qui daignait abaisser ses regards sur leurs misères et leur rendre la sécurité. On savait qu'il ne s'agissait de prononcer que sur le sort de quelques Grecs incarcérés avec un archidiacre, à cause d'une correspondance équivoque qu'on leur attribuait. On pouvait même se flatter qu'ils seraient déchargés de l'accusation.

[1] La population entière de Rhodes est évaluée à 37,000 individus répandus sur une surface de 44 lieues carrées; les deux tiers sont Turcs, et il y a un millier de juifs. L'île contient deux villes, cinq hameaux mahométans, cinq bourgs et quarante et un villages grecs.

Cependant l'approche du grand divan convoqué à Nicosie, la présence armée des enfants d'Agar, inspiraient des craintes, et les Grecs infortunés ne voyaient cette réunion qu'en tremblant. Ils s'y rendent, mais à peine avaient-ils pénétré dans les cours du sérail que les portes de ce charnier se referment sur ses victimes. L'archevêque est saisi et pendu, les évêques sont attachés à un vaste gibet, tandis que les bourreaux altérés de sang font tomber les têtes de plus de deux cents religieux, archontes et chefs des villages.

Le traître Méhémet Ali dépêche aussitôt un exprès à Larnaca, pour enjoindre à son vaivode de faire arrêter les principaux habitants de cette ville. Saisis au sein de leurs familles et dans les églises où le peuple était rassemblé à cause de la solennité du dimanche, on les conduit au château de la Scala, où ils apprennent la première nouvelle du massacre de Nicosie. On insulte à leurs douleurs! on leur attache les mains derrière le dos, et le cafetan-aga, escorté de quelques cavaliers, conduit ainsi sept cent trente chrétiens garrottés à Nicosie. Une horde de trois cents Turcs les suit en les accablant d'injures, tandis que d'autres crient qu'ils amènent Odyssée, Colocotroni, Hypsilantis, et ils font leur entrée au milieu de mille clameurs, dans la capitale du royaume de Cypre. On force les victimes de défiler au milieu des cadavres de leurs compatriotes, avant de les conduire en prison où l'on avait préparé les instruments des tortures, afin de leur faire révéler où se trouvaient leurs richesses..... Vainement on leur offrit le moyen de l'apostasie pour racheter leur vie, tous demandèrent et méritèrent la couronne du martyre. Ainsi fut accomplie la volonté suprême du sultan Mahmoud II, qui poursuivait son plan d'extirpation du christianisme.

Le pacha d'Alep avait reçu ordre de lever des troupes destinées à occuper militairement le royaume de Chypre; des chasseurs d'hommes allaient être établis au milieu de ce qui restait de prospérité et d'industrie. On n'eut pas plutôt reçu cette nouvelle, qu'on vit arriver ces bandes, plus dévorantes que les colonnes de sauterelles qui ravissent trop souvent l'espérance de l'année dans les plaines de Famagouste et de Nicosie. Elles avaient été embarquées, les unes dans le golfe de Satalie, tandis que celles qui avaient fait le tour par la Syrie sortaient des ports de Saint-Jean-d'Acre et de Tripoli. Ces dernières s'étaient grossies d'une foule de Syriens et d'Arabes des environs de Palmyre, qu'on avait longtemps opposés aux Wahabis, et elles arri-

vèrent toutes ensemble au nombre de plus de dix mille à l'échelle de Larnaca.

Le sang chrétien commença aussitôt à couler. Les bazars furent pillés, les fermes voisines de la ville dévastées, les Grecs qui les habitaient mis en pièces, et ceux que le hasard sauva de la fureur des barbares, ne se crurent en sûreté qu'en se réfugiant dans l'intérieur du pays. C'en était fait de Larnaca, sans la fermeté de M. Méchin, consul de France, dont les remontrances, soutenues par le canon d'une gabare de la marine royale, décidèrent le gouverneur du sultan à parquer les hordes syriennes dans les places fortes de l'île, mesure incomparablement plus funeste que les maux qu'elles avaient causés, puisqu'elles portèrent la désolation dans des lieux restés jusqu'alors exempts de souillures et de massacres.

Tel était l'état des choses en Orient, quand la flotte du sultan, sortie, le 14 juillet, des Dardanelles, manœuvra séparée en deux divisions pour se rendre à Samos. La première colonne passa au vent de Lesbos et reconnut Psara, tandis que la seconde, longeant les côtes de l'Asie mineure, vint louvoyer à l'entrée du golfe Herméen. Après y avoir tenu la croisière pendant quelques heures, elle força de voiles en portant le cap au sud, et les deux escadres, s'étant réunies en vue d'Éphèse, se trouvèrent composées de quatre vaisseaux de ligne, d'autant de frégates, de douze bricks et de plusieurs avisos, qui entrèrent, le 16, par la passe d'Arbongos, dans le canal de Samos.

Le capitan-pacha, qui avait pris langue en touchant au cap Colonne, informé des désastres de Scala-Nova, crut en imposer aux Samiens en lâchant quelques bordées contre les rochers de cette île; mais il ne tarda pas à se convaincre qu'il n'était plus au temps où l'apparition d'une corvette turque faisait trembler l'Archipel. Il dut revirer de bord en voyant qu'il perdait inutilement ses boulets, et il s'enfonça dans le golfe d'Éphèse, où il laissa tomber l'ancre près des ruines encore fumantes de Scala-Nova. Des ordres avaient été donnés pour rassembler les débris des hordes qui avaient saccagé la ville; et il les embarqua à la hâte, afin de tenter un coup de main du côté de Vathi, qui est le seul point accessible de Samos. Les insulaires feignirent de reculer à l'approche de leurs ennemis; et, quand les chaloupes en eurent débarqué quelques centaines qu'ils laissèrent s'éloigner assez de la plage pour n'être plus protégés par l'artillerie des vaisseaux, ils leur coupèrent la retraite et les égorgèrent. A cette vue, les chaloupes

qui apportaient des renforts rebroussèrent chemin en poussant des cris de fureur ; et le capitan-pacha se crut absous de toute honte en faisant voler en éclats les rochers du rivage, contre lesquels il déchargea le poids de sa colère.

La mer était couverte de fumée ; et au bruit de la canonnade, qui ébranlait les échos, on aurait pu s'imaginer que la flotte turque avait livré un combat sérieux, lorsqu'en cinglant au nord elle découvrit l'escadre grecque, forte de cent cinquante voiles, qui sortait en colonnes de bataille du canal de Chios. Le plus fort des vaisseaux grecs ne portait que trente canons de vingt-quatre. Quelle résistance pouvait présenter cette multitude de bâtiments, contre des navires garnis de bouches à feu de trente-six, dont les proues tonnantes étaient couvertes d'obusiers et de caronades? Mais il fallait autre chose que des instruments de destruction, car la palme de la victoire n'est accordée sur mer qu'à la valeur jointe à l'expérience, et les Turcs n'avaient ni l'une ni l'autre. Les Grecs, au contraire, possédaient ces qualités. Soldats intrépides, marins habiles, ils sentaient qu'incapables de se présenter en ligne devant l'ennemi, à cause de la disproportion de leurs vaisseaux, ils ne devaient que l'observer, afin de le prendre en défaut pour en tirer avantage. Ils résolurent donc, après l'avoir étonné par le nombre, de l'éblouir par leurs manœuvres.

Tels que les dauphins qui se jouent au milieu des vagues, les Grecs exécutèrent, pendant toute la journée du 20 juillet, les évolutions les plus brillantes de la stratégie navale. Le lendemain, au moment où les Turcs, exaspérés de se voir provoqués par des bricks, se couvraient de voiles afin de leur donner la chasse, le navarque ayant fait signal de lancer deux brûlots, les infidèles se dirigèrent aussitôt, vent arrière, vers le canal de Samos. Maîtres, par ce changement de front, du champ de bataille, les chrétiens ayant ainsi séparé neuf navires de transport du corps de l'armée ottomane, ils les serrèrent contre la côte de Mycale, où ils parvinrent à les brûler après les avoir forcés à s'échouer. Donnant ensuite la chasse au capitan-pacha, ils le poursuivirent pendant toute la nuit du 22 juillet, en portant leurs fanaux allumés, tandis que celui-ci avait éteint ses feux, qu'il ne ralluma qu'en vue de Cos, où il se réfugia.

La corvette française *la Bonite*, qui s'y trouvait, le vit arriver sur cette rade avec quatre vaisseaux de ligne, cinq frégates et douze bricks. Cette escadre était montée par une grande quantité de marins occi-

dentaux, et composée de bâtiments en bon état; mais il leur manquait ce qui faisait la force des Grecs, *le courage*. Ils avaient fui, ces coupables Francs, salariés par les ennemis de la croix; et plusieurs ne rougirent pas de se plaindre par lettres, qu'ils avaient déjà reçu des coups de bâton de la part des Turcs..., digne et légitime récompense de leurs services.

Le capitaine du brick de la marine royale *l'Olivier*, qui avait été témoin de la victoire des Grecs aux atterrages de Mycale, en apporta la nouvelle le 28 juillet à Smyrne, où l'on représentait les Samiens divisés, fuyant dans leurs montagnes, et l'escadre grecque sans énergie. Le capitaine de *la Bonite* [1] confirma, bientôt après, cette victoire. Il était tombé, le matin du 25 juillet, au milieu de soixante-cinq vaisseaux grecs, qui se trouvaient dans le canal de Samos, occupés à réparer quelques avaries causées par un coup de vent. Les Samiens étaient instruits que le capitan-pacha devait former une nouvelle entreprise contre eux; qu'il se proposait de réunir à ce sujet tous les contingents de l'Asie mineure à Assem-Kalessi; qu'il avait juré de réduire leur île en poussière, et que le mois d'août ne se passerait pas sans de nouveaux combats.

En attendant, les Ottomans, profitant du nouveau droit maritime institué à Constantinople, continuaient à en faire ressentir les conséquences au commerce des Francs [2]. Deux navires autrichiens arrêtés près de Smyrne par un corsaire turc, qui leur tua trois hommes et dispersa leurs équipages, avaient été conduits à Chios. Vainement les patrons avaient exhibé leurs expéditions, on soutenait qu'ils étaient hydriotes; et, en attendant plus ample information, le pacha s'était adjugé l'argent et les objets précieux qui se trouvaient sur leurs bords. On avait perdu le droit de se plaindre d'un pareil procédé, et il en fut de cette affaire comme de celle du bâtiment sarde; elle alla s'enterrer dans les cartons de la chancellerie de sa majesté apostolique à Constantinople.

La haute diplomatie ne s'occupe pas de spécialités! Machiavel et Richelieu, qui déplorent la nécessité où l'on se trouve parfois d'employer d'honnêtes gens dans les affaires, sont à cet égard, auprès de

[1] Charles-Felix Serval, natif de Bastia en Corse, chevalier des ordres du roi, de la Légion d'honneur et de Saint-Louis, mort le 15 août suivant à Smyrne.

[2] Spectateur Oriental, 1er août, n° 10, col. 6.

certains hommes, des autorités qu'ils tiennent pour irrécusables. Dans d'autres temps un saint Louis, ou un autre Wladimir, quoique barbare, n'auraient pas entendu de sangfroid de pareils blasphèmes! Mais il semblait qu'on ne pouvait souffrir trop d'affronts, pourvu que les mahométans, qui foulaient aux pieds toute pudeur sociale, parvinssent à éteindre l'insurrection de la croix dans le sang des Grecs.

Salonique avait offert, sous ce rapport, une situation assez satisfaisante, qu'on me pardonne cette ironie de l'indignation, que tout lecteur a déjà partagée et partagera sans doute, en lisant cette histoire que j'écris moi-même en frissonnant d'horreur! Turcs et juifs s'y étaient gorgés de sang innocent. Les places publiques avaient été couvertes de pals, les créneaux du château des Sept-Tours chargés de têtes, les églises transformées en prisons; et la terreur était telle, que sans la présence du chevalier Bottu, consul de France, les négociants étrangers auraient quitté une ville prête à dévorer sa population chrétienne. Ces excès dérivaient d'une source commune, le fanatisme, et ils eurent pour résultats de forcer les Grecs à l'insurrection.

Les paysans de la Macédoine, informés qu'on en voulait à leur existence, avaient refusé d'obéir aux firmans qui leur prescrivaient de rendre les armes. Travaillés depuis longtemps par les émissaires secrets d'Ali-pacha de Janina, ils avaient donné des signes non équivoques de mécontentement dès le mois de mars. On avait remarqué qu'ils ne fréquentaient plus les marchés qu'avec une sorte de réserve, qu'il circulait dans les campagnes des étrangers et des prêtres inconnus, et qu'il existait une fermentation sourde dans les esprits. Néanmoins la tranquillité régnait encore, et il est vraisemblable que les chrétiens de la Chalcidice seraient restés sur la défensive, si quelques bâtiments hydriotes, qui parurent sous le pavillon de la croix, ne leur eussent annoncé l'assassinat du patriarche Grégoire.

On courut aux armes, non pour attaquer les sacriléges, mais afin de se préserver de leur fureur aveugle. Ainsi, dans les premiers moments, l'insurrection éclata du côté des Grecs, dans l'intérêt de leur conservation, et l'irritation porta à son tour les Turcs aux excès que nous avons déplorés. Mais autant ceux-ci furent cruels, autant ils se montrèrent lâches quand on parla de réprimer la rébellion de la province. La peur, qui exagère ce qu'elle craint, portait jusqu'à cin-

quante mille le nombre des insurgés ; et on les croyait aux portes de la ville, quand ils étaient encore fort éloignés. Le janissaire-aga commença alors à réorganiser ses cohortes ; et les israélites qui avaient coopéré aux massacres, jugeant avec raison qu'ils n'avaient pas de quartier à espérer si les Grecs l'emportaient, offrirent leurs services. Le gouverneur les accepta ; et on vit peut-être pour la première fois, depuis la destruction du temple, des compagnies de juifs endosser le harnais militaire. Le peuple *sans autel et sans roi*, s'unit aux soldats d'Islam, sous les drapeaux de Mahomet ! Ainsi tout fut extraordinaire dans une guerre où les puissances de l'enfer s'étaient liguées contre la croix. Les sectateurs de Moïse et de Mahomet se préparèrent à entrer en campagne pour combattre les enfants de Jésus-Christ ; et les noms de Caïn et d'Achmet, de Judas et de Moustapha, de Baruk et d'Idris, furent confondus comme les vieilles antipathies des deux peuples circoncis.

Les Grecs, commandés par le capitaine Manuel papas, qui occupaient le mont Kortiach, se portèrent à la rencontre des Turcs, dès qu'ils les aperçurent. Ils leur étaient supérieurs en nombre, et ils avaient déjà obtenu quelques avantages, lorsque arrivés au corps de bataille de l'ennemi, celui-ci, qui avait de l'artillerie, ne tarda pas à changer la face du combat. En vain les Grecs essayèrent de suppléer par l'audace aux canons qui leur manquaient, ils furent foudroyés chaque fois qu'ils voulurent les affronter. Dans leur désespoir, ils osèrent s'avancer le sabre à la main, car ils ne connaissaient pas l'usage de la baïonnette ; mais le glaive leur fut aussi inutile contre la cavalerie, qui tenait la plaine, que leur bravoure contre les boulets ; et, après trois heures de combat, ils se retirèrent sur Galatzitta, en abandonnant leurs blessés et leurs morts. Alors les Turcs, restés maîtres du champ de bataille, assistés d'une foule de juifs, s'occupèrent à ramasser des têtes, avec lesquelles ils firent leur entrée triomphale à Salonique.

Le pacha, qui avait ordonné de mutiler tous les cadavres, afin d'en envoyer les oreilles à Constantinople, n'oublia pas d'y joindre celles des Turcs et des Hébreux ; de manière que la sublime Porte fut décorée de guirlandes composées des tristes dépouilles de ses ennemis et de ses défenseurs. Enfin, le sérasquier, ayant obtenu, peu de jours après, un nouvel avantage contre les Grecs, resta maître, plusieurs lieues à la ronde, du territoire de Salonique.

Sur ces entrefaites, Achmet-bey de Iénidgé, qui était demeuré inactif, à cause du petit nombre de ses troupes, ayant reçu des renforts de Sédès, bourgade distante de deux lieues de Salonique, se dirigea contre Vasilica, qu'il emporta après une défense opiniâtre. Tous les chrétiens y furent passés au fil de l'épée, à l'exception des femmes et des enfants en bas âge, qui furent réduits en esclavage. Il se porta ensuite sur Galatzitta, qu'il trouva évacué ; et, prolongeant l'Amnias par sa rive droite, il arriva au village de Polyhièros, qu'on croit être l'ancienne Olynthe, devant lequel il déploya son corps d'armée. La résistance fut vive de la part des Grecs qui s'attendaient à périr ; et le nombre des morts, qu'on compta sur le terrain, prouva que chacun d'eux avait vendu sa vie au prix de celle de quatre ennemis.

Là, comme partout, les Turcs signalèrent leurs victoires par de froides cruautés ; et la campagne de Crossœa, comprise entre le Réchios et l'Amnias, devint le théâtre de leurs brigandages. Traitant leur propre pays en ennemi, ils incendièrent les riches hameaux de Kiératin ou Antigade ; de Panomi, qui a succédé à Egon ; de Phanaraki, qu'on croit être l'antique Smyla ; de Kolyndros, où fleurit Combrea ; de Tomba, construction moderne peu éloignée de Lipazos ; d'Ormilia, jadis appelé Bolgea ; et d'Agios Mamas, construit des ruines d'Olynthe. Les populations chrétiennes, fuyant devant Achmet-bey, s'entassèrent dans la presqu'île de Pallène ou Cassandria, à l'entrée de laquelle il se trouva arrêté par des ouvrages de fortification que les Grecs avaient établis autour de la bourgade de Pinaca, située au col de la presqu'île, qu'on avait séparée du continent par un large fossé.

Les infidèles se contentèrent, pour le moment, de faire observer cette position par quelques ortas de janissaires, tandis que le gros de leurs bandes reprenait le chemin de Salonique avec des caravanes de femmes et d'enfants, qu'ils vendirent dans les bazars, depuis cinq jusqu'à vingt talaris par tête de *bétail chrétien*. Plusieurs israélites achetèrent des enfants, qu'ils firent circoncire, d'autres... je n'ose achever ; tandis que des spéculateurs faisaient emplette des jeunes Grecques, qu'ils envoyèrent vendre plus tard à Smyrne, d'où elles furent transportées sous pavillon européen [1] à Bengazi, ville située

[1] C'est à cette occasion, et pour de pareilles forfaitures, qu'une ordonnance du roi a défendu à notre marine marchande de se prêter à cette nouvelle traite des blancs, que d'autres chrétiens ne rougissent pas d'exercer.

dans le golfe de la Sidre, qui est habitée par des colons turcs originaires de la Macédoine.

La Chersonèse de Pallène, primitivement appelée Phlégré et maintenant Cassandre, se déploie entre les golfes Thermaique et Toronaique, que les modernes nomment bogaz de Salonique et de Saint-Mamas, dans une étendue de huit lieues marines, depuis les Portes Cassandriennes jusqu'au promontoire Canastrœum ou Paliouri. L'isthme, que les insurgés avaient coupé par une tranchée de sept cents toises environ, était défendu, en arrière de ce fossé, par le bourg de Pinaca, qui est probablement l'ancienne Potidée.

La position de cette place, située à la base des montagnes qui séparent la presqu'île dans son grand diamètre, en fit de tout temps un point si important, qu'elle fut tour à tour l'objet de l'ambition d'Athènes, de Sparte, de Corinthe et des rois de Macédoine. Les Grecs devaient naturellement en faire un des boulevards de leur indépendance, en liant leurs opérations avec les *Mademites* employés à l'exploitation des mines de métaux précieux, que la Porte Ottomane, héritière des domaines de Philippe, continue à fouiller avec quelque succès.

Cette race d'hommes durs et belliqueux aurait été l'avant-garde des moines du mont Athos, parmi lesquels il se trouvait une foule de profès qui avaient été pirates et voleurs de grand chemin avant d'endosser la haire en expiation des dérèglements de leur vie. Les Hellènes avaient compté sur cette coopération, sans réfléchir que les pères de la montagne sainte, divisés par d'interminables querelles théologiques, étaient de ces grands esprits de collége, pareils à ceux qui se perdaient en arguties scolastiques quand le canon de Mahomet II battait Constantinople. Les cloîtres, où l'on n'admet pas même de poules dans les basses-cours, tant la chair de ces cénobites appréhende les faiblesses de la tentation, formaient leur univers. La pendaison d'un patriarche était, pour quelques-uns d'eux, une bonne fortune qui donnait l'espoir d'avancer aux hégoumènes, parmi lesquels on choisit le haut clergé; et, pourvu qu'on ne touchât pas à ses revenus, l'égoïsme monacal aurait appris, sans regret, le naufrage complet de la patrie. Les vieillards seuls levèrent les mains au ciel, pour appeler ses bénédictions sur les Hellènes; mais ceux-ci auraient eu plus besoin de l'artillerie des anachorètes, que de leurs vœux, dans les circonstances où ils se trouvaient. Quelques pièces de

canon, dont on aurait dégarni les créneaux de la Sainte-Laure, auraient rendu service aux Palléniens, que la marine grecque s'empressa de secourir dès qu'elle connut leur détresse. Les Psariens leur envoyèrent quelques canons montés sur des affûts de marine, qu'ils reçurent en même temps qu'un renfort de cinq cents Schypetars chrétiens, commandés par le béotarque Diamantis.

Ce noble cœur de lion avait pris terre avec ses palicares à Paliouri, vers la fin du mois de juin, au moment où les événements que j'ai rapportés avaient lieu. Il traversa aussitôt la presqu'île, et il se trouva le 4 juillet à Pinaca, lorsque Jousouf-pacha, qui avait succédé à Achmet-bey dans le commandement de l'armée ottomane, résolut d'attaquer les Portes Cassandriennes. Ses soldats, accoutumés aux succès, se portèrent avec bravoure à l'assaut du fossé, et, deux fois repoussés, ils parvinrent à le franchir dans une troisième charge. Ils marchaient vers Pinaca, lorsque accueillis par une vive fusillade, leur avant-garde retomba sur son centre, et, Diamantis ayant fait un mouvement vers la tranchée qu'ils venaient de passer avec tant d'audace, le cri fatal de *sauve qui peut* se fit entendre dans leurs rangs. Aussitôt ils se débandèrent, et ils prirent la fuite en laissant sur le terrain cinq cents morts, sept drapeaux et plusieurs caissons remplis de munitions de guerre, qui tombèrent au pouvoir des Grecs.

Malgré ce revers, Jousouf-pacha continua à bloquer l'entrée de la presqu'île de Cassandre. Il avait de l'artillerie de campagne, une cavalerie nombreuse; et les Grecs n'ayant rien de pareil à lui opposer, il savait qu'ils ne pouvaient pas l'attaquer en plaine. Rassuré sur ce point, il crut convenable de se débarrasser des Schypetars, partisans secrets d'Ali Tébélen, qu'on accusait d'avoir crié les premiers *sauve qui peut*, et d'entretenir des intelligences avec leurs compatriotes, quoique d'un rit différent, qui se trouvaient à Pinaca. Ils furent licenciés; mais ils n'eurent pas plutôt quitté le camp de Jousouf, qu'ils formèrent une multitude de bandes qui interceptèrent les communications. Il ne fut plus possible d'envoyer des convois par terre, de Salonique au camp d'Agios Mamas, qui en était éloigné de vingt lieues; et comme on ne courait pas de moindres chances par mer, à cause des croiseurs hydriotes, on se trouva dans une position plus embarrassante qu'auparavant.

Ainsi qu'il arrive souvent dans l'adversité, les mauvaises nouvelles se succédaient avec rapidité. Les environs de Serrès étaient infestés de

brigands. Une révolte avait éclaté à Hiérissos et dans une partie du mont Athos, où les paysans grecs s'étaient réfugiés dans la crainte d'être égorgés par les troupes asiatiques dirigées vers l'Épire et la Morée, qui massacraient jusqu'aux populations turques. Enfin, les choses ne se présentaient pas sous un aspect plus favorable du côté de la Romélie.

Au milieu de ces événements, Mahmoud-pacha de Larisse demandait instamment qu'on lui envoyât des renforts. Il avait été battu par Zongos, chef militaire du mont Othryx. Les montagnards du Pélion et de l'Ossa étaient en pleine révolte. Théoclet de Macrinitza, littérateur distingué, appelait les habitants du mont Olympe aux armes ; et s'il parvenait à les soulever, le sort de Salonique n'était pas moins compromis que celui de Larisse, qui perdaient réciproquement leur ligne d'opération par le fait de l'insurrection des villages situés sur le Vardar. Déjà le bey de Catherin, beau-père de Véli-pacha, fils du vieux satrape de Janina, n'était plus qu'un rebelle déguisé, auquel il était impossible de se fier. On avait la preuve qu'il remuait les populations de Vodena [1], de Verria [2], de Iénidgé [3], de Naoussa [4], ainsi que les paysans déjà exaspérés par les brigandages des troupes mahométanes expédiées au secours de Khourchid pacha.

L'état de la Morée n'était pas plus favorable aux mahométans. Mavrocordatos, parti de Marseille où il s'était embarqué, venait d'arriver à Missolonghi. Il avait vendu ses cachemires au nombre de quarante-cinq, pour acheter des armes et de munitions de guerre, qu'il apportait aux Hellènes. Il ne devait pas tarder à être suivi d'une seconde expédition, composée de Constantin Caradjea, qui se trouvait à bord du Pégase, brick commandé par le comte Vitalis, de Zante [5]. Il prenait terre le 4 août, en même temps que le général wurtembergeois Normann et une foule d'officiers arrivaient en Morée. Chaque jour on y voyait débarquer quelques zélateurs des Grecs ; mais Ma-

[1] Vodéna. Voyez mon Voyage dans la Grèce, tome I, 110, et n° 2 ; tome II, 380 et n° 1.

[2] Verria. *Idem.*, tome I, 110, et n° 1, 431, 432 ; tome V, 412, 414, n° 1.

[3] Iénidgé, *Idem.*, tome II, 380, 443, 448, 453, 454.

[4] Naoussa ou Niagousta et Gnaousta. *Idem*, tome II, 432, 448, et n° 1, 384.

[5] Indépendamment de l'argent laissé par Mavrocordatos, le comte Vitalis, qui se rend à Livourne avec son vaisseau, où il réunit les dons volontaires de ses compatriotes, y chargea des munitions de guerre, des armes et deux canons de campagne, qu'il apporta ensuite à Missolonghi.

vrocordatos était celui qui fixait particulièrement l'attention des Hellènes. Il avait dépassé sa trentième année; plusieurs Péloponésiens l'avaient connu à Constantinople et à Bukarest, lorsqu'il y était employé auprès de l'hospodar Caradjca, son oncle, qui avait recueilli autant de richesses et de malédictions publiques, que son neveu y avait acquis d'honneur par son désintéressement. Une physionomie ouverte, douce et noble, une patience admirable, des manières gracieuses, lui méritaient les suffrages qu'il obtint. Le général Normann, dont la cavalerie trahit la France aux champs de Leipzig, brûlait de réparer cet affront, et ces chefs ne tardèrent pas à occuper un rang distingué.

Navarin, bloqué par Grégoire, évêque de Modon, tenait encore, quand, le 6 août, *le Pégase*, commandé par M. Vitalis, relâcha dans ce port, où les vaisseaux *l'Achille*, commandé par le capitaine Nicolas Botadzis, et le brigantin *le Pancration*, monté par Anastase Colandroutzos de Spetzia, formaient le blocus maritime. L'évêque de Modon, à la vue du *Pegase*, descend au rivage, portant en main la croix, bénit les généreux enfants de la Grèce qui arrivaient à son secours, en les informant de la détresse des barbares. Cinq cents Turcs épuisés de fatigue et tellement harassés, disait l'évêque (en se servant des paroles d'Ézéchiel), que *parmi eux toute tête était devenue chauve et toute épaule pelée*, ne pouvaient pas tenir longtemps. Le prélat craignait que les assiégés réduits à capituler ne fussent assassinés par les Grecs, sans que son autorité pût conjurer ce malheur.

Il fallait se garder de justifier les crimes des Turcs par des représailles impies, et le sénat de Calamate rendit un décret tendant à prévenir de pareils désordres. Le vizir d'Égypte, Méhémet-Ali, avait donné, disait-on [1], à cet égard, un exemple digne d'être suivi par les Hellènes, en faisant noyer dans le Nil trois Candiotes mahométans qui avaient essayé de troubler l'ordre public en provoquant le massacre des chrétiens. Enfin, il était dans l'intérêt des Grecs d'être humains, afin d'inspirer assez de confiance aux Turcs bloqués dans les forteresses, pour les amener à capituler. Ces raisons déterminèrent l'envoi de Cantacuzène au camp qui se trouvait devant Monembasie, afin de hâter, par sa présence, la soumission de cette place réduite aux abois.

[1] Cette assertion, comme on le sait maintenant, était un mensonge officieux du *Spectateur Oriental*.

Nous avons raconté les commencements de ce siége, improvisé par les Maniates, en disant avec quelle atroce barbarie les Turcs, qui insultèrent à leur lâcheté, transformèrent une milice de poltrons en héros. Les barbares, resserrés dans leur île par Pierre Mavromichalis, après avoir passé par tous les degrés de privations, en mangeant chevaux, ânes, mulets, et leur dernière poignée de blé, que des spéculateurs ne rougirent pas de vendre au prix de cinquante francs la livre, osèrent proférer ce cri, qu'on entendit autrefois dans le cirque de Rome : *Date pretium carni humanæ* (autorisez la vente de la chair humaine !

Déjà plusieurs enfants avaient disparu; et le ciel, vengeur des crimes, permit que les Turcs fussent condamnés à chercher leur proie dans la chair de leurs ennemis. Dans les sorties qu'ils faisaient, c'était pour eux un coup de fortune de pouvoir rapporter les cadavres des Grecs qu'ils tuaient, et dont les débris se vendaient jusqu'à trois francs la livre. Cette ressource même ne tarda pas à leur manquer. Réduits à vivre d'algue marine et de la mousse qui croît entre les récifs, en les assaisonnant avec l'huile, qu'ils avaient en abondance; atterrés par la misère et les maladies, ils consentirent à se rendre, le premier août, à Cantacuzène [1]. Le traité portait qu'on leur donnerait des vivres pour huit jours, pendant lesquels ils se prépareraient à partir, et qu'on les embarquerait avec leurs effets pour les transporter dans l'Asie mineure. Ils se soumirent à ces conditions qu'ils étaient loin de mériter; et ils les auraient remplies, si un émissaire secret du capitan-pacha ne les avait avertis qu'il était au moment de les secourir.

Ils reprirent les armes; et un cri de fureur éclatant aussitôt dans le camp des Maniates, ces hommes, naguère tremblants au bruit du canon, franchirent le pont qui réunit Monembasie à la terre ferme. Ils arrivèrent à la porte de la citadelle, à laquelle ils mirent le feu, à défaut de haches pour la briser; ils entrèrent dans l'enceinte, et Cantacuzène étant parvenu, malgré leur fureur, à sauver les Turcs, ceux-ci reçurent à genoux la capitulation qu'ils avaient violée, et on les embarqua sur trois vaisseaux spetziotes. Mais on ne put em-

[1] La première édition portait qu'elle se rendit à D. Hypsilantis, et cela fondé sur ce qu'il était généralissime; mais ce fut Cantacuzène qui agit et traita en son nom, comme lieutenant de ce généralissime.

pêcher les Maniates de faire main basse sur les dépouilles des agas de Monembasie, qui s'éloignèrent nus et affamés d'un pays où leurs ancêtres avaient été conduits par la faim et la soif du pillage, cause immuable de toutes les expéditions guerrières des Tartares depuis Gengiskan jusqu'au dix-neuvième siècle [1].

Ainsi finit le siége de Monembasie, objet de tant de versions différentes. Les Grecs ne pouvaient débarquer les prisonniers sur les terres mahométanes, sans s'exposer à une mort certaine de leur part et de celle de leurs coreligionnaires, comme cela s'était pratiqué après la capitulation de Calaritès, dans le Pinde [2], ils les déposèrent sur un écueil voisin de Samos. Ils y auraient sans doute péri, si M. Bomfort, agent de France à Scala-Nova, ne fût accouru à leur secours avec un bâtiment de commerce, sur lequel il les ramena dans le golfe d'Éphèse, où ils abordèrent le 19 août.

La prise de Monembasie complétant la conquête de la Laconie, car Bardouni, Potamia et Mistra étaient depuis longtemps occupés par les insurgés, les Maniates, satisfaits de leur butin, crurent la guerre terminée. Leur horizon politique ne s'étendait pas au delà de la vallée du Taygète! *Nous sommes braves dans nos montagnes*, disaient-ils; *que les ennemis viennent nous y attaquer!....* Il fallut quelque temps pour les amener à des sentiments de patriotisme plus élevés; et l'éloquence du vénérable évêque d'Hélos put seule les arracher à un égoïsme fatal, en leur persuadant que leur patrie, comme le Dieu qu'ils adoraient, était menacée par un ennemi qui avait juré une guerre d'extermination, non à tel ou tel coin de la Grèce, mais à la Hellade entière.

Sur ces entrefaites Navarin avait capitulé. Les Turcs que l'évêque de Modon, Grégoire, était parvenu à arracher à la fureur du soldat, conduits sur une île déserte, n'avaient pas tardé à y périr de misère. Les détails de ce déplorable événement furent connus dans l'Achaïe, par l'arrivée du *Pégase*, qui, après avoir débarqué plusieurs philhellènes à Calamate, avait atterré dans le golfe de Patras avec Caradjea qu'il transporta à Missolonghi. Ils espéraient y trouver Mavrocor-

[1] Les fusils, les pistolets, les sabres furent enlevés par les Maniates; mais on trouva dans la place quatre-vingt-dix canons, deux mortiers et douze cents barils de poudre à canon.

[2] Voyez livre V, ch. 6, de cette histoire.

datos, mais il était déjà rentré dans le Péloponèse pour assister au siége de Tripolitza [1].

Déterminés par les discours du prélat d'Hélos Anthimos, excités par l'exemple de Constance Zacharias, de Krévata, chef des Spartiates, de Képhalas, et de plusieurs autres capitaines, les Maniates se décidèrent à marcher sous les ordres de Pierre Mavromichalis contre Tripolitza. Ils partirent au nombre de dix-huit cents environ, précédés du drapeau de la croix, portant la devise de leurs aïeux Η ΤΑΝ Η ΕΠΙ ΤΑΣ, tandis qu'un nombre à peu près égal d'Arcadiens, conduits par Colocotroni et Canélos, prenaient position dans le mont Tricorypha ou Ménale. Ainsi, trois ou quatre mille paysans à peine vêtus, armés de fusils dont les batteries étaient tenues en place avec des cordes, ou de piques qu'ils avaient eux-mêmes fabriquées, osèrent attaquer la capitale du Péloponèse [2]. Mais telle était leur confiance et l'espoir qu'ils avaient mis en Dieu, qu'ils bravaient jusqu'à la misère. *Nous sommes des kourélias* (déguenillés); *qu'importe*, disaient-ils, *nous nous armerons et nous nous équiperons avec les dépouilles de nos ennemis.*

Avec de pareils hommes on peut tout espérer. Le blocus avait commencé vers la fin de mai, à près de trois lieues de distance de Tripolitza, qui renfermait une garnison de plus de quatorze mille hommes, parmi lesquels on comptait beaucoup de cavalerie. Cette accumulation de forces provenait des populations d'Arcadia, de Caritène, de Phanari, de Londari, de Mistra et de tous les lieux où il se trouvait des Turcs, qui avaient monté à cheval au premier signal de l'insurrection parti de Calavryta. Le kiaya-bey, ou lieutenant général de Khourchid-pacha, y avait concentré sa maison militaire, ainsi que les spahis et les timariots des vingt cantons de la province. Arnaout oglou avait également appelé autour de lui ses tenanciers,

[1] Pendant son séjour à Manodendri, mouillage éloigné de trois milles de Patras, M. George Vitalis eut le chagrin d'apprendre qu'un convoi de poudre expédié de Livourne, par le sieur Patrinos, pour les Souliotes, avait été séquestré à Corfou en vertu des ordres de Thomas Maitland. Dans sa navigation sur la côte, M. Vitalis qui portait pavillon anglais ayant dû se rendre à bord d'une corvette turque, la trouva pointée par don Vincenzo Micarelli, chanoine palermitain attaché à la chancellerie du consulat d'Autriche. C'est ce même individu qui est encore aujourd'hui le correspondant du nommé Pilate, éditeur de l'*Observateur autrichien*.

[2] Voyez, Mémoires de M. Voutier, l'un des officiers français qui se trouvaient au siége de Tripolitza, page 63.

ainsi que Kyamil, bey de Corinthe, qui n'avait pu se rapatrier depuis le commencement des troubles ; et Elmas-bey, l'Épirote, après avoir dévasté l'Argolide, s'y était jeté avec trois mille Schypetars : de sorte que la population turque de la ville, jointe à ces forces, portait le total des hommes armés au delà de dix-huit mille. Enfin la ville, enceinte de murs garnis de tours, défendue par un château pourvu d'artillerie, renfermait dans son sein les trésors, la force et les espérances des mahométans de toute la Morée.

Quelle était donc la témérité des Grecs, ou quels étaient leurs moyens pour oser approcher d'une place semblable? c'est ce qui ne peut s'expliquer qu'en faisant connaître les localités.

Le plateau de la Tégéatide, à l'extrémité occidentale duquel est située la ville de Tripolitza, sur un renflement de la base du mont Ménale, forme un bassin de coupe irrégulière, entouré de montagnes noirâtres et déboisées. Dans cette circonscription, son plus grand diamètre, pris du N. N. O. au S. E., est de six lieues, sur trois de rayon d'occident en orient, jusqu'à l'entrée du Trochos ou Kaki Scala, chemin taillé en spirale, par lequel on descend dans la vallée qui aboutit à Lerne. A l'orient d'hiver s'ouvre le défilé de la Laconie; au midi, celui de la Messénie par Londari ; à l'occident, le sentier de Caritène ; et, dans la partie du nord-ouest, le tracé de route qui conduit par Mantinée, aujourd'hui Milias, et par Vitinis, en remontant la vallée du Ladon, à Calavryta. C'est dans cet encadrement que se trouve Tripolitza, qui reçoit ses eaux courantes de la source de Perdico Vrisi, située au midi, d'où elles sont conduites à la ville par un souterrain ou aqueduc sans arcades, de construction antique.

Maîtres des hauteurs où ils étaient embusqués, les Grecs, trop prudents pour s'avancer en plaine, laissèrent vaguer les barbares à travers les campagnes de la Tégéatide qu'ils eurent bientôt épuisées avec la nombreuse cavalerie et les bouches inutiles qu'ils avaient à nourrir. Les Grecs s'avançaient, pendant ce temps, méthodiquement; et, à mesure qu'ils recevaient des renforts, ils s'emparaient successivement des défilés où ils se retranchaient : de sorte qu'ils les occupaient tous à l'exception du Trochos, quand D. Hypsilantis arriva à l'armée de blocus de Tripolitza [1], où sa présence, qui excita d'abord

[1] Parti d'Hydra, il vint débarquer à Astros. Le second jour, il arriva à Verséna, où il refusa le titre de président parce qu'il ne lui fut offert que par la gérousie ou sénat

l'enthousiasme, ne tarda pas, comme on le dira, à amener la discorde.

Ce chef, sans être dépourvu de quelques connaissances, n'avait rien de ce qu'il faut pour parler aux yeux d'un peuple à demi barbare. Quoique à peine âgé de vingt-huit ans, une tête entièrement chauve, quelques rides, une voix grêle et nasillarde, lui donnaient l'aspect d'un homme de quarante ans. Petit, maigre, gêné dans ses manières, embarrassé dans sa pose, tout disait que ce n'était pas un soldat, quoiqu'il eût fait la campagne de 1814, avec le grade de capitaine de hussards, attaché à l'état-major général de l'armée russe. Du reste, il était loyal et bien élevé, mais ces qualités ne pouvaient guère être appréciées dans sa position, rendue tout à fait fausse par le titre de délégué et de plénipotentiaire de son frère Alexandre, sur lequel les chefs des insurgés concevaient des arrière-pensées contraires sans doute à sa probité. Enfin, pour comble de disgrâce, Hypsilantis n'était entouré que d'intrigants accourus à sa suite des bords du Danube, qui, n'étant mus que par un intérêt aveugle et frappés de la conscience de leur nullité, ne cherchaient qu'à éloigner de lui tous les hommes capables de l'éclairer et de le seconder efficacement [1].

Les choses étaient dans cet état à la fin du mois de juin, au centre du Péloponèse. Constance Zacharias, et quelques chefs de Soulima s'étaient chargés d'observer les places de Coron et de Modon, de manière à disputer à leurs garnisons les ressources qu'elles pourraient tirer des campagnes, lorsque les insurgés de l'Achaïe reparurent au monastère d'Omblos, situé dans le mont Panachaïcos, d'où l'on découvre la plaine de Patras.

Les fièvres et les dissanteries, qui avilissent le courage du soldat accoutumé à braver la mort, livraient, dans cette ville, une guerre cruelle aux Turcs, sans leur faire perdre leur férocité. « On ne brûle » plus rien, écrivait un témoin oculaire [2], parce qu'il n'y a plus rien » à brûler, mais la misère et l'effroi sont au comble, sur cette terre » de larmes que Dieu semble avoir abandonnée sans retour. Treize

à la Gérousie qui n'était composé que de dix membres. Il leur développa cependant ses prétentions, mais ceux-ci répondirent *qu'il acceptât leurs lois, ou qu'il allât où bon lui semblait.*

[1] Il feignit de songer, après l'accueil qu'on lui fit à Vervena, à se rendre en Romélie ; quand les chefs qui commandaient devant Tripolitza l'invitèrent à prendre le commandement du blocus, en qualité d'archistratègue.

[2] Correspondance particulière de M. H. Pouqueville.

4.

» Grecs, sauvés de la mort à prix d'argent, qui vivaient depuis deux
» mois dans le consulat de France, ayant obtenu la liberté de retourner
» dans leur village, sont sortis de cet asile, munis d'un reis
» bouourdi de Jousouf-pacha. A peine éloignés d'un tir de pistolet,
» les Turcs les saisissent. Les hommes, au nombre de trois, ont
» aussitôt la tête tranchée, tandis que les femmes et les enfants,
» livrés à la brutalité du soldat, sont traînés au château et déclarés
» esclaves, malgré le sauf-conduit qui leur assurait la liberté. Paisibles
» ou révoltés, graciés ou proscrits, voilà le sort réservé à tous
» les chrétiens de la Grèce; l'ordre cruel est parti de Constantinople. »

Au milieu de ce conflit, Khourchid-pacha, qui continuait le siége des châteaux de Janina, n'avait pas renoncé à l'espérance de comprimer l'insurrection de l'Acarnanie. Parvenu à secourir Arta, et à y établir Hassan-pacha, l'un de ses lieutenants, il résolut de faire un mouvement pour reprendre les châteaux de Playa et du Téke, que les Grecs occupaient depuis plus de deux mois. Maître du poste des Cinq-Puits, et par conséquent de la grande route qui conduit de Janina au golfe Ambracique, il fit partir son sélictar avec trois mille hommes. Il avait ordre de prendre à l'Arta un égal nombre de soldats, qui contourneraient le golfe pour se réunir, près d'Actium, à une division sortie de Prévésa, afin de se porter contre les châteaux. On savait qu'ils étaient mal approvisionnés, car les commandants de sa hautesse, qui se les étaient laissé enlever, en avaient, au préalable, vendu la poudre et les boulets aux insurgés de Patras; et, depuis ce temps, les Grecs, non moins imprévoyants, en avaient enlevé l'artillerie. Khourchid pouvait donc se flatter d'un succès qui, tout insignifiant qu'il était, n'en ferait pas moins de bruit à Constantinople. Ce serait une sorte de compensation à la perte de Malvoisie et de Navarin, quoiqu'il n'y eût aucune parité entre deux espèces de moulins à vent ridiculement bastionnés, et ces places qui sont classées au nombre des villes de guerre de l'empire.

L'expédition venait de recevoir un commencement d'exécution, lorsque le sélictar de Khourchid-pacha, qui s'était mis en route de nuit, fut aperçu le 15 juillet, auprès du village de Comboti [1], par les avant-postes grecs. Il ne pouvait reculer; et le combat s'étant

[1] Comboti. Voyez tome II de mon Voyage dans la Grèce, pages 123 et 130.

engagé, les six mille soldats qu'il commandait furent si complétement battus, qu'il y perdit lui-même la vie. Hassan-pacha, qui s'était bien gardé d'être de la partie, crut ne pouvoir mieux venger l'honneur des armes du sultan, qu'en faisant égorger une foule d'otages innocents, dont il envoya les têtes au sérasquier, en lui écrivant effrontément que c'étaient celles des rebelles qui avaient péri à l'affaire de Comboti. Du reste, il le prévenait que l'issue de ce combat malheureux ne pouvait être attribuée qu'à la *fatalité;* excuse banale de l'impéritie des mahométans.

Les Grecs, après cette victoire, reparurent aussitôt sur les montagnes qui avoisinent Arta; et un nommé Ianaki, chef des insurgés de Lacca [1], ayant occupé le défilé de Coumchadèz, Khourchid perdit encore une fois ses communications avec le midi de l'Épire.

Le jeûne du rhamazan, qu'on observait alors dans le camp, ne lui permettait pas de chercher à les rétablir; car, durant cette période d'observance religieuse, les Turcs ne se battent guère plus volontiers que ne le faisaient les juifs pendant l'année sabbatique. Ils sont de mauvaise humeur, comme les *monosites*, ou gens qui ne font qu'un repas chaque jour [2]; et le sérasquier, au fait du tempérament de son armée, se crut obligé d'ajourner ses projets au commencement du mois d'août. Il devait à cette époque recevoir des renforts considérables de la haute Albanie, et il espérait se trouver en mesure de porter des coups décisifs.

Il laissa donc ses indociles soldats célébrer les syzygies et les quadratures de la lune du rhamazan, que des porteurs de falots annoncent, comme on fait encore dans nos campagnes, la mi-carême et les ténèbres. Ali-pacha semblait lui-même respecter les vieux usages populaires, ses troupes mahometanes venaient se visiter mutuellement aux avant-postes avec les impériaux. On se donnait le nom de frères; et la surveillance se relâcha tellement dans le camp de Khourchid, que son ennemi en profita pour savoir les moindres détails de ce qui s'y passait.

Il apprit que l'état-major du sérasquier, comptant sur la *trêve de*

[1] Contrée de la Cassiopie, enclavée dans la Selléide.

[2] Τοὺς μονοσιτοῦντας πικρότερα τὰ ἤθη ἔχειν μᾶλλον, τοὺς δὶς τροφαῖς χρωμένους. *Que ceux qui ne font qu'un repas par jour sont de mœurs plus acariâtres que ceux qui mangent deux fois.* Aristotel. in physic. Quæst. quemadmodum refert Apollon. in mirabilibus Historiis.

Dieu, observée pendant la fête du Baïram, qui est la pâque islamique des musulmans, devait se rendre à la grande mosquée située dans le quartier de Loutcha. L'incendie l'avait épargnée, et les deux partis avaient constamment respecté cette enceinte consacrée à la prière. Ali-pacha, qu'on disait être malade, affaibli par le jeûne, et revenu à des sentiments de piété que la peur, à défaut de principes, fait souvent renaître dans les cœurs les plus endurcis, laissait croire qu'il ne troublerait pas un jour de paix consacré par la religion; mais on s'abusait.

Le satrape, informé de ce qu'on méditait, avait secrètement ordonné à son ingénieur Caretto de tourner contre la mosquée trente bouches à feu composées de canons, de mortiers et d'obusiers. Il voulait, avait-il dit à ses soldats musulmans, auxquels il cachait son dessein, solenniser le Baïram par des décharges d'artillerie. Ils se rendirent, d'après cette assurance, à la mosquée de Calo-pacha, située dans l'enceinte de la forteresse assiégée; et il ne fut pas plutôt informé de l'entrée de l'état-major de l'armée impériale dans celle de Loutcha, qu'il donna le signal de tirer.

Qu'on se figure l'éruption soudaine d'une roche à feu vomissant une grêle de boulets, d'obus et de grenades enflammés; un édifice s'écroulant, une foule d'hommes accablés de toutes parts; et on n'aura qu'une faible idée de ce qui se passait dans la mosquée de Loutcha. Au bout d'un quart d'heure, la fumée s'étant dissipée, on vit un cratère ardent, et les grands cyprès qui entouraient l'édifice, brûlant comme des torches allumées, éclairer les funérailles de plus de soixante chefs et de deux cents soldats écrasés sous les ruines embrasées du temple consacré au culte de Mahomet.

Ali-pacha n'est pas mort, s'écria le tyran bondissant de joie; et ces paroles, jointes à la terreur du spectacle offert aux regards des assiégeants, portèrent la consternation parmi les soldats du séras-quier Khourchid-pacha.

CHAPITRE III.

Démolition des églises. — Orgueil de la Porte Ottomane. — Arrestation du banquier Danesi ; — réclamé par l'ambassadeur de Russie. — Déclaration du cabinet de Pétersbourg. — Réponse du divan à sa note. — Le baron de Strogonof quitte Constantinople ; — arrive à Odessa. — Pompe funèbre du martyr Grégoire. — Son panégyrique. — Vœu unanime des Russes pour la guerre. — Le baron de Strogonof rencontre son souverain à Louga. — Résignation philosophique d'Angelo, ancien chargé d'affaires de la Porte Ottomane à Paris. — Aventure et arrivée de Théodore Négris en Morée, — de Boleste. — Divisions dans le sénat de Calamata. — Sakeris ; son caractère. — Conciliabule de Missolonghi. — Pastorale du patriarche intrus Eugène. — Anathème prononcé contre sa personne et ses œuvres.

Au milieu des nouvelles désastreuses qui arrivaient à Constantinople, le divan frappé d'un esprit de vertige, semblait courir à une perte inévitable. Plus on lui avait fait de concessions, plus l'arrogance du sultan et de ses ministres s'exaltait. Au moment où les fidèles du rit orthodoxe célèbrent la fête de la seconde apparition de J.-C., que la liturgie nomme *Jour de la puissance*, Ἡμέρα δυνάμεως[1], on avait achevé de démolir ce qui restait d'églises dans les principales villes de la Turquie d'Europe. Les Turcs et les juifs d'Andrinople, pendant la durée de ces scènes sacriléges, n'avaient pas cessé de blasphémer, en criant : *O Christ, si tu es Dieu, manifeste ta puissance*. Les malheureux, en apostrophant ainsi dans leur démence *celui qui est* (ὁ ὤν), agissaient envers Dieu comme à l'égard des monarques à qui le cours des prospérités n'assure pas l'invincibilité. Cependant jamais la puissance de ce Christ, que les premiers fidèles appelaient le *Grand Orient*[2], ne s'était manifestée avec plus d'éclat que dans une insurrection impossible à expliquer autrement que par les signes authentiques de son bras formidable, qui s'était armé en faveur des chrétiens. Mais l'impiété est insensible aux avertissements du ciel. Ni les coups que les Grecs portaient au sultan, ni les fureurs de ses satellites, qui

[1] Suid. in voc. Ἡμέρα.

[2] Oriens, sic denominatur Christus. *Vid.* Zach. 3, 8, 6; 12. Luc. 1, 78. Malach. 4, 2.

avaient massacré à Smyrne les suppôts de son pouvoir, ne furent capables de le rappeler à la raison. La Sublime Porte se faisait au contraire une sorte de vanité d'irriter le ministre de Russie, qui avait des motifs personnels de mécontentement.

Le baron de Strogonof s'était retiré, comme on l'a dit, à Bouïoukdeyré, d'où il continuait, par le ministère de ses drogmans, à réclamer en faveur des sujets et des protégés de la Russie, les priviléges qui leur étaient garantis par les traités et le droit public. Ses plaintes étaient repoussées avec aigreur, on lui reprochait de s'intéresser aux proscrits. Enfin le grand vizir s'oublia au point de dire à son premier interprète *que le sultan regardait l'empereur Alexandre comme le ressort caché qui faisait mouvoir les Grecs.* Indépendamment de ce qu'une pareille déclaration attaquait dans son honneur l'ambassadeur, qui avait improuvé, par une note officielle, l'insurrection des provinces ultra-danubiennes, on pouvait y entrevoir les prémisses d'une rupture prochaine.

La Porte, à qui l'*Observateur autrichien* donnait généreusement d'innombrables armées, abusée par cette éphéméride, qui lui faisait connaître des forces et des ressources qu'elle n'eut jamais, avait l'air de souhaiter la guerre. On présume que c'était pour inspirer de la confiance aux Turcs ; mais à quoi sert la confiance, le nombre de ses hordes et le fanatisme à une nation incapable de soutenir les regards de cent mille Russes, qui arriveraient à jour fixe à Constantinople, s'il entrait dans les vues du cabinet de Pétersbourg de rejeter les Tartares circoncis au delà du Bosphore? M. de Strogonof agissait donc de manière à mériter le suffrage de son maître ; et on peut dire qu'il ne s'éloigna jamais de la lettre de ses instructions, en se contentant, aussi longtemps qu'il lui fut possible, de mépriser les bravades du ministère de sa hautesse. Il est probable qu'il l'aurait couvert de confusion par son attitude calme, si celui-ci n'eût commis un attentat direct aux droits de la Russie, en faisant arrêter un nommé Danési, trésorier de l'ambassade, et considéré particulièrement de M. de Strogonof.

Le divan en voulait à la caisse de ce banquier, qu'il accusait, à cet effet, de fournir des fonds aux révoltés, et d'entretenir avec eux une correspondance criminelle. On avait égorgé, en 1816, sur une accusation moins sérieuse, la famille arménienne des Douch Oglou, qui n'avaient d'autre crime que leur richesse ; et Danési, coupable au même chef, ayant réclamé sa qualité de sujet russe, on le précipita,

pour toute réponse, au fond d'un cachot. La mort n'aurait pas tardé à frapper sa tête, si le baron de Strogonof ne se fût empressé de demander la mise en liberté de ce publicain, qui, ayant été naturalisé Russe, ne pouvait et ne devait être justiciable que de l'autorité de son souverain, les hommes ne naissant la propriété d'aucun monarque [1].

Le grand vizir répondit arrogamment aux instances du baron de Strogonof que Danési, qui avait acheté la protection de l'ambassadeur, étant né raïa, n'en était pas moins resté dans cette condition ; qu'en conséquence il serait jugé par son maître légitime, et puni s'il était reconnu coupable. Le ministre russe, comprenant qu'on élevait une discussion interminable, jugea convenable de représenter, avec tous les ménagements possibles, que le sultan se mettait, par le refus de reconnaître les droits de son souverain, sur un pied entièrement hostile. On ne fit nulle attention à cette menace indirecte, et Danési resta en prison. Mais un ambassadeur de Russie, éconduit de la sorte, ne devait pas demeurer tranquille. Le baron de Strogonof ayant donc envoyé le lendemain son premier interprète notifier au grand vizir que la Porte encourrait le ressentiment de son puissant souverain, si Danési n'était pas élargi, le chatir azem ne lui fit d'autre réponse que d'ordonner de transférer le prisonnier au château des Sept-Tours, lieu fameux par le puits du sang, dans lequel on précipite ceux qu'on veut punir sans scandale public. Alors l'ambassadeur, M. de Strogonof, se trouva dans la nécessité de prendre les ordres de sa cour, son mandat ordinaire ne lui permettant plus de faire des démarches ultérieures.

L'Europe chrétienne était dans l'attente d'un grand événement. Le courrier expédié à Pétersbourg par le baron de Strogonof était à peine en route, que la Porte fit arrêter un autre protégé russe, qui était aussi bon à dépouiller que Danési. Cette violence équivalait presque à une déclaration de guerre ; et l'ambassadeur, se regardant comme en pays ennemi, s'occupa à faire emballer ses archives. Temporisant cependant encore, afin de ne pas laisser soupçonner la longanimité de son souverain, ni sa propre modération, il sut gagner le temps nécessaire pour attendre le retour de son messager. Il lui apporta l'ulti-

[1] Le pouvoir arbitraire, sous lequel un citoyen reste exposé aux insultes de la force et de la violence, confirme cette assertion, car le despotisme est l'absence de tout gouvernement.

matum de l'empereur Alexandre, qui n'accordait qu'un délai de huit jours au sultan, pour y donner une réponse catégorique. Dans le cas où le conseil méticuleux de sa hautesse tergiverserait, le baron de Strogonof avait ordre de quitter la Turquie, d'enjoindre aux consuls de se retirer des échelles avec leurs nationaux, d'emmener les protégés et sujets russes établis à Constantinople. Le résumé de la déclaration de l'empereur de toutes les Russies était de la teneur suivante :

« Forte de la justice de ses réclamations, assurée d'avoir inspiré à » ses alliés la conviction de la pureté de ses vues, la Russie, en pre- » nant la défense d'un intérêt général, n'a pas articulé jusqu'à pré- » sent les titres plus particuliers sur lesquels elle pourrait fonder sa » démarche auprès du gouvernement turc. Il ne dépendait que d'elle » néanmoins d'invoquer les stipulations du traité de Kaïnardgi [1], et le » droit de protection qu'il l'autorise à exercer en faveur de la religion » grecque dans tous les États de sa hautesse. Il lui était également » permis de relever une infraction évidente du traité de Bukarest, » en citant les propositions que S. E. le reis-effendi a insérées au pro- » tocole de la conférence du 25 avril [2] ; propositions tendantes à » rendre illusoires tous les droits que ce traité assure à la cour de » Pétersbourg sur la Valachie et la Moldavie, et qui enlève même » aux habitants de ces malheureuses provinces la perspective d'un » terme à leurs souffrances. Il ne tenait qu'au gouvernement russe » de prouver qu'en vertu de ces mêmes traités, il ne peut jamais sé- » parer l'intérêt qu'il témoignera au gouvernement turc de l'intérêt » qu'il doit porter aux chrétiens qui peuplent la Turquie européenne.

» La Russie veut encore, disait-on, à l'égard du gouvernement » turc, ce qu'elle a toujours voulu. Elle prétend, en lui faisant con-

[1] Ces dispositions sont contenues dans les articles 16 et 17 du traité conclu dans le camp près de Koutschouk Kaïnardgi, le 10-21 juillet 1774 ; l'article 7 de la convention explicative de ce traité, conclue à Constantinople le 10 mars 1779 ; les articles 2 et 4 du traité de Iassi, 29 décembre 1791 ou 9 janvier 1792 ; l'article 3 du traité de Bukarest, 16-28 mai 1812.

[2] Ces droits sont ceux stipulés dans les articles des traités que nous venons d'indiquer. La Turquie avait conçu depuis longtemps le projet de faire administrer prévôtalement les provinces ultra-danubiennes, d'en retirer le gouvernement aux princes grecs du Phanal, de leur substituer les boyards, en attendant qu'elle pût les renverser pour mettre à leur place des pachas. Elle a réussi jusqu'à présent dans une partie de ses desseins : il s'agissait aussi alors de leur évacuation par les Turcs qui les désolaient.

» naître avec franchise les dangers auxquels il s'expose, lui indiquer » la voie de son salut ; et, s'il persiste à s'en écarter, elle veut le pré» venir d'avance de l'attitude qu'il l'obligerait à prendre.

» Si, comme l'empereur aime à le penser, c'est contre le gré de la » Sublime Porte que s'exécutent en Turquie les mesures dont gé» missent la religion et l'humanité, S. M. I. désire que sa hautesse » prouve qu'elle possède encore le pouvoir de changer un système » qui, tel qu'il est, ne permettrait plus aux gouvernements chrétiens » de traiter ni de composer avec le gouvernement turc.

» Qu'alors les églises détruites ou pillées soient remises sur-le» champ en état de servir à leur sainte destination ; que sa hautesse » rendant à la religion chrétienne ses prérogatives, en lui accordant la » même protection que par le passé, en lui garantissant son inviola» bilité à l'avenir, s'efforce de consoler l'Europe du supplice du pa» triarche de Constantinople et des profanations qui ont suivi sa » mort. Qu'une sage et équitable distinction s'établisse entre les au» teurs des troubles, les hommes qui y prennent part, et ceux que » leur innocence doit mettre à l'abri de la sévérité du divan. Qu'à » cet effet, on ouvre un avenir de paix et de tranquillité aux Grecs » qui sont restés soumis, ou qui se soumettront dans un délai donné, » et qu'en tout état de choses, on se ménage les moyens de distin» guer les innocents des coupables.

» L'empereur écartera de sa pensée, jusqu'au dernier moment, » l'hypothèse contraire à celle dont il vient d'être question. Si ce» pendant le gouvernement turc témoignait, contre toute attente, » que c'est par suite d'un plan librement arrêté [1], qu'il prend les » mesures au sujet desquelles le soussigné lui a déjà exposé l'opinion

[1] On voit, par cette insinuation, que la Russie avait eu quelque connaissance du plan d'extirpation du christianisme dans la Turquie, et qu'Ali-pacha n'en avait pas imposé aux Souliotes à cet égard. Elle se couvrait de gloire par une déclaration aussi pleine de franchise. Elle abordait le fond de la question : les Grecs avaient été poussés à l'insurrection par le désespoir, et ils combattaient pour leur existence menacée. Rien n'a changé sous ce rapport : pourquoi a-t-on changé à leur égard? Pourquoi, *loin de leur donner asile, de les protéger, de les assister*, les a-t-on chassés de la Bessarabie? Quelles églises les Turcs ont-ils réédifiées comme on le demandait? Quelle satisfaction ont-ils donnée pour le meurtre du patriarche? Que dis-je!... Quelle voix a réclamé contre les massacres de Chios? C'est par des incendies, des blasphèmes et de nouveaux assassinats que la Porte a répondu jusqu'à ce jour à toutes les remontrances qu'on lui a faites, et le feu du ciel n'a pas encore foudroyé les sacriléges! *O altitudo!*

» de son auguste maître, il ne resterait à l'empereur qu'à déclarer » dès à présent à la Sublime Porte, qu'elle se constitue en état » d'hostilité ouverte contre le monde chrétien ; qu'elle légitime la » défense des Grecs, qui dès-lors combattraient uniquement pour se » soustraire à une perte inévitable ; et que, vu le caractère de cette » lutte, la Russie se trouverait dans la stricte obligation de leur offrir » asile, parce qu'ils seraient persécutés ; protection, parce qu'elle en » aurait le droit ; assistance, parce qu'elle ne pourrait pas livrer ses » frères de religion à la merci d'un aveugle fanatisme.

» En faisant ces déclarations à la Sublime Porte, l'empereur croit » avoir rempli, jusqu'au scrupule, tous ses devoirs envers elle. Il lui » a prouvé qu'observateur fidele des traités, il souhaitait sincèrement » sa conservation, puisqu'il lui a indiqué les mesures qui pouvaient » la sauver ; qu'il a même manifesté le désir de coopérer à son salut. » Il le lui prouve aujourd'hui, puisqu'il lui fait savoir les seules con- » ditions auxquelles la Sublime Porte peut éviter une entière ruine.

» Il a été enjoint au soussigné de laisser un délai de huit jours à » la Sublime Porte pour répondre à la présente communication.

» En cas que le gouvernement turc exauce les vœux et réalise les » espérances de S. M. I., en adhérant à ses propositions, le soussigné » est autorisé à convenir avec la Sublime Porte d'un nouveau délai, » qui lui donnera la faculté de démontrer à l'Europe, par le témoi- » gnage des faits, que non-seulement elle accepte les conditions qui » doivent constater de sa part un retour à des principes modérés, et » qui ont été indiquées plus haut, mais encore qu'elle s'empresse » de les remplir ; et que non-seulement elle ne veut pas le mal, mais » encore qu'elle peut et sait l'empêcher. »

» Dans toute autre alternative, le soussigné a reçu l'ordre d'an- » noncer à la Sublime Porte qu'il quitterait immédiatement Con- » stantinople, avec tous les employés et individus appartenant à la » légation de S. M. I.

» *Signé :* le baron de STROGONOF.

» Bouioukderé, 6-18 juillet 1821. »

La note du monarque orthodoxe de Russie, car ce n'est plus ici l'ambassadeur, mais le souverain qui parle, était de nature à dissiper les fumées du sang qui échauffaient la tête du sultan et de ses ministres. Cependant ils essayèrent, en exagérant le bruit des *dangers auxquels le baron de Strogonof était exposé*, de voir si ces alarmes,

propagées à dessein par la police du bas-empire ottoman, ne parviendraient pas à l'intimider. Mais le délai fatal étant expiré sans obtenir de réponse, ce ministre, indifférent à toutes les menaces dont il connaissait la source, s'embarqua sur le vaisseau destiné à le transporter à Odessa. Il avait rempli les devoirs d'un diplomate modéré ; les conséquences impérieuses de ses instructions ne lui permettaient plus de recevoir la réponse à l'ultimatum de son maître, qu'on lui apporta après le terme de rigueur exprimé dans leur contenu. Il s'éloigna, tandis que le divan expédiait à Pétersbourg un courrier porteur de sa note, et que le baron, de son côté, y en envoyait un autre pour faire connaître les motifs de sa conduite.

S'il est vrai, comme l'a dit un écrivain digne de l'école de Platon [1], *que le dernier des chrétiens honnête homme est plus moral que le premier des philosophes de l'antiquité,* on remarquera que la notification de la Russie est l'œuvre de la modération, quand on la comparera à la réponse émanée de l'étrier impérial, que nous rapporterons sommairement. L'une, quoique altière et dédaigneuse, rachetait ce qu'elle avait de spécial par l'empreinte du christianisme, qui lui donnait un air de magnanimité, tandis que l'autre, sortie de l'antre des assassins du patriarche Grégoire, n'attestait que la rage des vieux ennemis de la croix.

« Il est évident [2] que toutes les règles et les dispositions politiques » qui ont été observées dès les temps anciens dans mon sublime empire, sont fondées sur les commandements de cette pure loi dont » la solidité et la durée sont garanties par Allah jusqu'au jour » même de la résurrection.

» La nation grecque, cause de tant de désordres et de discussions, » se trouve être, de père en fils, sujette et tributaire de la Sublime » Porte, qui, jusqu'à ce jour, l'a favorisée au delà même de ce qui » est compatible avec la qualité de sujet. Les ecclésiastiques surtout, » qui sont les chefs de la nation, et les Grecs du Phanal, estimés et » honorés, jouissaient des plus grands priviléges [3]. En aucun temps

[1] M. de Chateaubriand, Gen. du Christ., liv. vi, ch. 11, page 381, 6e édition, Paris 1816.

[2] C'est le sultan qu'on fait parler. Voyez l'*Observateur autrichien*, du 7 septembre 1821.

[3] Necati donne à la nation turque le titre de *ex-lex*, et elle est en effet, par son culte et ses institutions, hors de la loi commune des nations. Les Grecs sont,

» le gouvernement ne s'est ingéré dans les matières concernant leur
» religion [1], on n'a point gêné le libre exercice de leur culte [2], ni
» touché à leurs églises [3] ; on leur permettait, sur leur demande, de
» les réparer ou rétablir ainsi que la loi musulmane le comporte [4].
» Cependant les Grecs, méconnaissant tant de faveurs, ont arboré
» l'étendard de la révolte contre la Sublime Porte, leur clémente
» protectrice [5]. Néanmoins toujours miséricordieuse et magnanime,
» elle s'est empressée d'envoyer sur-le-champ des lettres du vizir
» au patriarche, pour l'inviter à exhorter sa nation à la soumission [6],
» en étouffant le germe de la rébellion, que nourrissaient des raias
» égarés, tant dans la capitale que dans les autres parties de l'em-

depuis quatre siècles, régis par le droit de conquête, en état d'occupation sans titre, de saisie permanente, et par conséquent autorisés en droit public à reprendre de vive force ce que la violence leur a ravi. Quant à leurs priviléges, ils se réduisent à la concession tacite d'usage tendant à la conservation, non d'hommes, mais d'animaux utiles à l'intérêt du conquérant.

[1] Pourquoi a-t-on érigé dans le ministère ottoman un tribunal ecclésiastique, uniquement composé de Turcs, sous le nom de Piscopos Calemy, qui dicte les choix du Synode, vend les places de la cléricature, désigne les patriarches et les prélats qu'il veut faire élire, porte la simonie dans l'Église, trace aux chrétiens le serment sacrilége qu'ils doivent prononcer en justice dans les termes suivants, où la divinité de J.-C. est méconnue, conformément à la croyance du Coran : *Je jure par ce dieu qui envoya du ciel l'évangile à J.-C.?*

[2] Les violences exercées contre les chrétiens pour les forcer à l'apostasie, que tous les historiens rapportent, la défense des cloches, des signes extérieurs, etc. Le ridicule de cette assertion saute aux yeux de quiconque connaît la Turquie.

[3] Dès le premier jour de la conquête de Constantinople, Mahomet II, étant entré à cheval dans Sainte-Sophie, s'assit sur l'autel, qu'il fit démolir, et changea cette basilique en mosquée. Les plus belles mosquées de la Turquie ont toutes été des églises, et les provinces sont couvertes de débris des temples chrétiens. La Porte n'a pas craint de faire une pareille réponse, au moment où elle venait de faire abattre les églises dans la capitale et dans les principales villes de son empire.

[4] C'est à prix d'argent que les Grecs obtenaient quelquefois de rebâtir des églises, conformément à la loi qui spécifie qu'elles seront réédifiées sur le même emplacement avec les vieux matériaux employés à leur construction, et sans qu'il soit permis d'en ajouter d'autres.

[5] Il faut nier l'histoire, et supposer la chrétienté aveugle, pour oser avancer une pareille proposition. Les mahométans, qui ont ensanglanté le globe, régi les chrétiens avec le glaive, osent s'arroger le titre de cléments, de magnanimes ! Il serait plus facile de réhabiliter la mémoire d'Attila et de faire l'éloge de la peste, que de prouver qu'ils méritent ces titres. Qu'avaient fait les malheureux habitants de Janina et de la Livadie, quand on les égorgea avant l'insurrection ? etc., etc.

[6] Il l'a fait, et on ne peut reprocher à sa mémoire que d'avoir usé de trop de déférence envers l'autorité, en lançant l'anathème contre Alexandre Hypsilantis.

» pire. Mais, tout au contraire, le patriarche, chef visible de la » nation, était en même temps le chef secret du complot. C'est » ainsi qu'à Calavryta, bourg de la Morée, lieu de sa naissance, et » dans d'autres endroits, où il a publié ses anathèmes, les raïas furent » les premiers à se soulever et à tuer nombre de musulmans[1].

» La Sublime Porte a acquis la certitude que le patriarche a pris » une part active au complot, et que l'insurrection des raïas de Cala» vryta était son ouvrage, aussi bien que celui d'autres instigateurs, » d'abord par les écrits qui lui sont tombés entre les mains, ensuite » par la déclaration authentique de plusieurs individus de la nation » grecque, restés fidèles à leur devoir[2]. Or, tout gouvernement a » le droit d'arrêter et de punir sans miséricorde de pareils malfai» teurs; car, en fait de rébellion, on ne doit absolument distinguer » ni rit, ni condition; et c'est pourquoi la Sublime Porte, après » avoir acquis la conviction de la culpabilité du patriarche et de ses » partisans, a déposé le premier; et afin que ce poste ne restât pas » vacant, elle *lui a donné* un successeur. Ayant ainsi dépouillé le » patriarche de sa dignité, et l'ayant réduit à la qualité de simple » prêtre, on lui a fait subir la peine capitale pour en faire un » exemple, sans attacher aucune importance particulière au temps » et à l'heure de son exécution[3], sans prétendre vilipender la religion » chrétienne.

» Le traité de Kaïnardgi stipule, en effet, que la religion chré» tienne sera protégée; mais la religion est une chose, et le crime en » est une autre. Les Grecs innocents jouissent de la plus grande » tranquillité; et si elle a été un moment interrompue sur quelques

[1] Le patriarche Grégoire est né à Dimitzana, et non pas à Calavryta; mais le sultan ne sait pas plus ce que c'est que l'une ou l'autre de ces villes, que ce qui se passe dans le restant de son empire. Au demeurant, il y a autant de mensonges que de mots dans toute cette partie de la note turque.

[2] Il fallait produire ces pièces, citer ces témoignages; mais on n'a fait le procès à personne; et le patriarche ayant été condamné sans être jugé, son supplice est un assassinat.

[3] Le patriarche a été pendu comme patriarche, vêtu de ses habits pontificaux, après la célébration des saints mystères, le jour de Pâques, à la porte de son église en haine de sa religion, parce qu'elle étoit celle des Russes; ainsi il y a eu intention de vilipender le christianisme. Son cadavre a été traîné par les juifs à travers les rues de Constantinople. Mahmoud II s'est transporté à Alai kiosque pour le voir passer sous ses fenêtres, et il n'y a rien de plus lâche en cela que la dénégation employée pour s'excuser d'une pareille atrocité.

» points, elle ne tardera pas à renaître, d'après les mesures efficaces » que la Sublime Porte se propose de prendre [1].

» Au reste, les annales de l'empire ottoman présentent d'autres » exemples de patriarches qui ont subi la peine capitale, et il ne sera » pas hors de propos de faire observer que la Sublime Porte n'ignore » point que, sous le règne de Pierre I[er], czar de Russie, le patriarche » russe a été mis à mort pour les crimes dont il s'était rendu cou- » pable ; que même, à cette occasion, la dignité patriarcale fut en- » tièrement supprimée dans l'empire [2]. »

Passant ensuite à l'examen de la note de l'ambassadeur de Russie, la Porte continuant à s'enfoncer dans le dédale des dénégations et des récriminations les plus intempestives, terminait son élucubration politique, en demandant que l'empereur Alexandre consentît à l'extradition des transfuges qui avaient trouvé asile dans ses États. Il lui fallait encore du sang ! Cette réponse à l'ultimatum de Pétersbourg portait la date des derniers jours de la lune de schelval, l'an 1238 de l'hégire. Elle fut communiquée successivement au comte de Lutzof internonce d'Autriche, que M. de Strogonof avait laissé chargé des intérêts de son gouvernement, et à M. le vicomte de Viella chargé d'affaires de France. Son contenu prouve, qu'indépendamment des raisons majeures qui empêchèrent le baron de Strogonof de la recevoir, un ambassadeur de Russie n'en aurait pas eu plutôt pris communication, qu'il l'aurait renvoyée au lieu d'où elle était émanée.

Pendant que ces répliques fallacieuses se fabriquaient dans les offices du sultan par les soins de quelques diplomates étrangers, le baron de Strogonof abordait aux rivages d'Odessa. On venait d'y célébrer les funérailles du martyr Grégoire, patriarche œcuménique de Constantinople, pour lequel la diplomatie de son maître ne témoignait qu'une froide commisération, comme on a pu le remarquer dans la note que nous avons rapportée.

Les marins du capitaine Nicoletto Schiavo de Céphalonie, qui avaient suivi de loin les traces que le cadavre de la victime laissait imprimées

[1] Il est probable qu'elle délibère encore ; mais en attendant, les Grecs ont déjà appris aux Turcs à devenir plus modérés qu'ils ne l'étaient.

[2] Justifier un crime par l'exemple d'un autre crime, et une barbarie sacrilège récente par une autre barbarie, quelle manière de répondre ? Cependant nous ne craignons pas d'affirmer, en ce qui concerne l'insulte faite ici à la Russie, que cette partie de la réplique n'est pas d'invention turque.

dans la fange, avaient remarqué l'endroit où on l'avait jeté à la mer, et étaient parvenus à le retrouver. Ils le déposèrent d'abord sous le hangar d'un pauvre pêcheur grec, chez qui plusieurs personnages pieux se rassemblaient chaque nuit, pour rendre les devoirs de la sépulture aux corps des chrétiens que les vagues de la Propontide rejetaient sur la plage. Les restes du saint, purgés de toute souillure par les flots, étaient parfaitement conservés, et la strangulation qui avait coloré son visage, donnait à ses traits un caractère de majesté extraordinaire.

Un diacre, assisté du vénérable archimandrite D. Païsios, qui s'était réfugié sur le vaisseau de Nicoletto Schiavo [1], plaça sur la tête du patriarche la couronne de térébinthe, réservée aux martyrs. On parfuma sa barbe avec la vapeur odorante de l'aloès. On oignit ses membres d'essences précieuses, et ses pieds furent baignés des larmes du petit nombre de ceux qui les baisèrent en prononçant le dernier adieu usité dans la cérémonie de l'*aspasmos* [2]. Le corps revêtu du costume des religieux de l'ordre de saint Basile, sous lequel Grégoire, anachorète au sein des grandeurs, avait demandé depuis longtemps à être enterré, fut renfermé dans un cercueil, auquel on donna extérieurement la forme d'un ballot de marchandises. On l'embarqua sur un navire fin voilier portant pavillon anglais, qui transporta la dépouille mortelle du juste aux rivages de ce Pont moins célèbre désormais par les larmes d'Ovide, que par le tombeau d'un pauvre Arcadien du mont Ménale. Ainsi furent dérobées aux descendants des Scythes caucasiens, qui ne furent connus dans l'antiquité que par le rôle de bourreaux qu'ils remplissaient à Athènes, les tristes reliques du patriarche orthodoxe et œcuménique de Constantinople.

Elles arrivèrent à Odessa, dans les premiers jours du mois de mai, sous la garde de quelques ecclésiastiques échappés aux massacres. Les autorités russes les reçurent avec respect ; elles furent déposées au lazaret, et on écrivit à Pétersbourg, afin de prendre les ordres de l'empereur Alexandre, qui prescrivit les honneurs qu'on devait rendre à la mémoire du chef de la communion orthodoxe. Le 18 juin, correspondant au 2 juillet 1821, fut en conséquence fixé pour la céré-

[1] Ces détails m'ont été donnés et confirmés au mois de mai 1824, par D. Païsios, à son passage par Paris, lorsqu'il se rendait à Londres.

[2] *Aspasmos*, *embrassement*, cérémonie usitée dans les funérailles des chrétiens grecs.

monie funèbre de Grégoire[1] ; le lendemain on procéda à l'inhumation des restes mortels du martyr.

Ce jour destiné au triomphe de la religion, le comte de Langeron gouverneur d'Odessa, les autorités civiles et militaires, et une foule de peuple, s'étant rendus à l'église de la Transfiguration, Constantin,

[1] Cette pompe funèbre se trouve racontée en ces termes dans la *Gazette de Pétersbourg*, 11 septembre 1821.

Cérémonial observé à l'enterrement du patriarche Grégoire, assassiné le jour de Pâques à Constantinople, relation publiée par ordre du gouvernement russe.

Le vendredi 17 juin 1821 (v. s.), de grand matin, le chevalier Feofil, professeur de théologie au lycée Richelieu, et archimandrite, se rendit à la maison de quarantaine, dans la tour de laquelle reposait le corps du saint patriarche, et fit, à l'aide de l'inspecteur de quarantaine, les préparatifs nécessaires pour le convoi. Le corps, qui était dans le meilleur état, et qui, deux jours auparavant, avait été déposé dans un nouveau cercueil, fut retiré de la tour, à cause du peu d'espace, et placé dans la cour du lazaret, sous un dais et sur une estrade préparés à cet effet. A huit heures, tout étant prêt pour le convoi, on commença à sonner les cloches de la cathédrale de Preobraschenski (Transfiguration), et des autres églises gréco-russes d'Odessa. Le clergé, ainsi que plusieurs officiers civils et militaires invités par S. E. le comte Alexandre Théodorowitz Langeron, se réunirent dans le lazaret. Un peu avant sept heures, le comte de Langeron y arriva lui-même, et au bout de quelques instants, au son de toutes les cloches, se présentèrent aussi LL. EE. les archevêques métropolitains de Sylistrie, Grégoire, métropolitain de Hiéropolis, Démétrius, évêque de Bender et d'Ackermawis.

Après que le petit office des morts eut été chanté par LL. EE. pour le patriarche, le corps fut porté par les prêtres, au son des cloches et au bruit du canon de tous les vaisseaux et de la garde des incendies, sur le corbillard placé sous le dais, pendant que la sainte liturgie commençait à se chanter dans la cathédale de Preobraschenski, où le corps devait être transféré.

Le cortége eut lieu dans l'ordre suivant : il s'ouvrit par la grande croix, au devant de laquelle deux chantres portaient des lanternes allumées. Puis venaient les bannières de toutes les églises gréco-russes sur deux rangs ; ensuite quatre diacres portaient la couverture de la bière. Derrière eux, et à quelque distance, un chantre portait la crosse archiépiscopale, et d'autres chantres portaient également, sur deux coussins cramoisis, le manteau et la croix, avec le portrait de J.-C. Venaient ensuite les choristes, et un chantre avec un grand cierge sur son flambeau. Le clergé suivait ceux-ci deux à deux. Enfin venaient les archevêques, devant qui deux diacres portaient les flambeaux à trois et à deux cierges, et qui étaient suivis d'un premier diacre et d'un diacre avec des encensoirs. Derrière LL. EE., et à quelque distance, suivait le corbillard avec le corps du patriarche ; quatre diacres marchaient aux coins avec des encensoirs. Six prêtres soutenaient le dais, et douze habitants de distinction portaient des deux côtés des cierges allumés. A côté des chevaux, qui étaient couverts de housses noires, marchaient six hommes vêtus de deuil avec des

prêtre économe de la métropole de Constantinople prononça l'oraison funèbre du patriarche.

Le texte de son discours roulait sur cette sentence de la sagesse divine : *Il fut honoré parmi les siens, et sa gloire sera éternelle!*

L'historien regrette que sa tâche ne lui permette pas de rapporter

torches, et six autres devant la voiture. Le cortége était fermé par le comte de Langeron, qui suivait le convoi avec les employés civils et militaires.

Le convoi s'arrêta en trois endroits différents pour lire l'Évangile et la messe des morts : 1° à l'entrée de la ville, où le métropolitain de Hiéropolis, Grégoire, lut l'Évangile; 2° entre l'école grecque et le lycée Richelieu, où l'Évangile fut lu par l'évêque de Bender et d'Ackermawrs; 3° non loin de la cathédrale, derrière le corps de garde, où l'Évangile fut lu par l'archimandrite Feofil. Quand le convoi passa devant le corps de garde, les musiciens jouèrent une marche lugubre, ainsi qu'il est d'usage dans de pareilles cérémonies. Des gendarmes et des Cosaques avaient été rangés en haie des deux côtés des rues par lesquelles le convoi défila, et où une foule de personnes de différentes religions étaient rassemblées.

Le corps porté dans la cathédrale pendant que le protohiéros et deux prêtres de cette église chantaient la liturgie, fut placé avec le dais sur un catafalque élevé de quatre marches, et autour duquel brûlaient douze cierges. Devant le catafalque on plaça sur des tabourets les coussins avec le manteau et la croix archiépiscopale. Jusqu'à ce que la liturgie fût terminée, les diacres qui étaient aux quatre coins du catafalque, ne cessèrent pas d'encenser. Après la liturgie, LL. EE. et le reste du clergé célébrèrent l'office des morts ; après quoi l'Évangile fut lu devant le corps. On continua de faire lire alternativement des évangiles par des prêtres et des diacres, tant le jour que la nuit, jusqu'à l'enterrement, qui eut lieu le troisième jour, 19 juin.

Le matin de ce jour, à huit heures, on commença à sonner les cloches de la cathédrale, ce qui continua pendant une heure. Vers neuf heures, deux archimandrites en manteau se rendirent, avec le reste du clergé et des choristes, dans la maison habitée par S. E. l'évêque de Bender et d'Ackermawrs, Démétrius, etc., qui se portèrent à la cathédrale au son des cloches. A leur entrée, on commença la liturgie. Dès qu'elle fut finie, tout le clergé de la ville et celui des divers autres lieux de l'éparchie de Kichenef, qui s'y étaient rendus à cette occasion, célébrèrent ensemble l'office des morts ; après quoi le patriarche prédicateur et économe, Constantin, de Constantinople, prononça l'oraison funèbre en grec.

L'office terminé, le corps fut enlevé dans le même ordre qu'il était sorti du lazaret, et au son de toutes les cloches. l'Évangile fut lu en quatre endroits, et le corps, ainsi transporté dans l'église grecque, où le petit office des morts fut chanté, fut placé dans le caveau préparé dans l'église même, au nord de l'autel. Le troisième jour après l'enterrement, S. E. l'évêque de Bender et d'Ackermawrs, Démétrius, chanta dans cette église une messe pour le défunt, après quoi une messe des morts fut lue sur le tombeau du patriarche d'heureuse mémoire.

C'est ainsi que, par les ordres du très-pieux autocrate de toutes les Russies, Alexandre I[er], les derniers devoirs sacrés de la foi et de la charité chrétienne furent rendus à Grégoire, saint patriarche de l'église orthodoxe grecque, qui a souffert le martyre.

en entier ce que ce panégyrique, prononcé dans un idiome aussi mélodieux que le sujet était nouveau, contenait de touchant. Il dirait la naissance de Grégoire qui reçut le jour aux bords enchanteurs de l'Alphée ; ses études sacrées et profanes ; son zèle pour *la maison du Seigneur* ; les difficultés de son apostolat quand il combattait dans les rangs des confesseurs de Jésus-Christ ; sa douceur et sa charité lorsqu'il parvint à l'épiscopat ; ses sollicitudes après que ses frères du saint synode l'eurent élevé au patriarcat de l'église orthodoxe. Il raconterait comment, deux fois arraché de la chaire de Gennade et deux fois rappelé à son poste, le pilote évangélique revint au timon de la nef divine pour obtenir de son Dieu la palme immortelle du martyre. Mais il serait impossible de faire passer dans l'esprit des lecteurs l'émotion profonde que les accents de l'orateur chargé de retracer l'agonie du martyr produisirent parmi ses auditeurs : car il est des temps de scepticisme, où la vérité même paraît au-dessous du vraisemblable.

Grecs, Russes, Cosaques, Zaporaviens, Bockchirs, Tartares, Mingréliens, Géorgiens, barbares, tous fondirent en larmes... Mais après avoir versé des pleurs abondants, on crut entendre gronder le tonnerre, quand l'orateur s'écria [1] : « Dieu de miséricorde, roi su-

[1] Ὦ Θεὲ τοῦ ἐλέους, Ἐπουράνιε τῆς κτίσεως Βασιλεῦ! ἐπίβλεψον ἐξ οὐρανοῦ καὶ ἴδε τὴν κάκωσιν τοῦ λαοῦ σου. Ἕως πότε, Κύριε, θέλει ἐξυβρίζει τὸ πανάγιον ὄνομά σου ὁ ἐχθρὸς τοῦ Σταυροῦ, ἕως πότε θέλει χύνει τὸ ἀθῷον αἷμα τῆς ἐκλεκτῆς σου κληρονομίας; Κύριε τῶν Δυνάμεων, ἰδοὺ βλέπεις τὴν μανίαν τῶν Ἀσσυρίων· τὴν ἁγίαν Σιὼν σου κατέστρεψαν, τοὺς ἱεροὺς σου ναοὺς ἐβεβήλωσαν, τὰς σάρκας τῶν ὁσίων σου τὰς ἔρριψαν εἰς τὰ θηρία τῆς γῆς καὶ θαλάσσης. Ἰδοὺ, δέσποτα, ἐσμικρύνθημεν παρὰ πάντα τὰ ἔθνη, ἐλογίσθημεν ὡς πρόβατα σφαγῆς*· διὰ τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν μᾶς ἔδειξας πολλὰ καὶ σκληρὰ, μᾶς ἐψώμισας δάκρυα καὶ πικρίαν ἐπότισας ἡμᾶς οἶνον κατανύξεως. Ἀλλ᾽ ἱκανούσθω, Κύριε, ἡ ὀργή σου. Ὦ Κύριε σῶσον δή, ὦ Κύριε εὐόδωσον δή. Μὴ παραδώσῃς ἡμᾶς εἰς τέλος, καὶ μὴ ἀποστήσῃς τὸ ἔλεός σου ἀφ᾽ ἡμῶν διὰ ὅλους σου τοὺς ἁγίους καὶ διὰ τοὺς νέους σου μάρτυρας. Ὁ Θεὸς, ὁ Θεὸς τῶν πατέρων ἡμῶν, ὁ ποιήσας τὰ ἔνδοξα πάντα, ὁ κτίζων νέα ἐκ παλαιῶν, καὶ τὸ πᾶν ἐκ τοῦ μηδενός· ὁ δημιουργήσας τὸ φῶς, καὶ ἀναστῶν ἐκ τῶν τάφων τοὺς νεκροὺς εἰς ἐλευθερίαν· ἄστραψον τὸ κράτος τῆς παντοδυναμίας σου· ῥέξον τὴν ὀργήν σου ἐπὶ τὰ ἔθνη τὰ μὴ γινώσκοντά σε· ἀπόστειλον τὸν ἄγγελόν σου Σωτῆρα τοῦ τεταπεινωμένου λαοῦ σου. Βασιλεῦ ἅγιε, ἐπάκουσον τὰς φωνὰς τῆς δεήσεώς μου, καὶ τὸν χριστόν σου, τὸν πιστὸν καὶ φιλανθρωπότατον Αὐτοκράτορα στερέωσον, δόξασον, ἁγίασον, ὑπόταξον ὑπὸ τοὺς νικηφόρους του πόδας πάντα ἐχθρὸν καὶ πολέμιον ἀπὸ περάτων ἕως περάτων, ἕως οὗ ἀνταναιρεθῇ ἡ Σελήνη**. Τὸ φιλάδελφον ἔθνος τῶν γενναίων Ῥώσσων εὐλόγησον, τὴν πόλιν ταύτην καὶ πᾶσαν πόλιν τῶν πιστῶν ἀβλαβεῖς διατήρησον, καὶ πάντας τοὺς εὐσεβεῖς λατρευτὰς τοῦ ὀνόματός σου παράλαβε εἰς τὴν βασιλείαν σου. Ἀμήν.

* Ψαλμ. ΜΓ´ 23.
** Ψαλμ. ΟΑ´ 7.

» prême de la création, daigne abaisser tes regards vers nous! Vois
» les malheurs de ton peuple! Jusqu'à quand, Seigneur, l'ennemi
» de la croix blasphèmera-t-il ton nom! Jusqu'à quand coulera le
» sang de ton héritage d'élection? Dieu des forts! tu es témoin de
» la fureur des Assyriens! Ils ont dévasté la sainte Sion, massacré
» tes ministres, renversé tes autels, dispersé ou jeté à la mer les
» restes de tes justes. Maître souverain, devenus le rebut des nations,
» nous sommes maintenant rangés au nombre des troupeaux destinés
» à la boucherie. N'as-tu point assez puni nos fautes, en nous accablant
» de maux, en nous nourrissant d'amertume et de larmes, en nous
» abreuvant du vin de la douleur? Apaise, Seigneur, ta colère! Sauve-
» nous, Seigneur! Seigneur, sois-nous exorable! Ne te retire pas
» du milieu de tes enfants pour jamais; au nom de tes saints et de
» tes martyrs, daigne nous rendre ta miséricorde!

» O Dieu, Dieu de nos pères, source inépuisable de grâce, répa-
» rateur, créateur, auteur de la lumière, qui rends les morts vain-
» queurs du tombeau, saisis ta foudre redoutable. Frappe de ta
» colère les nations qui te méconnaissent. Mais envoie ton ange con-
» solateur vers ton peuple avili! Roi saint, entends les voix suppliantes
» du malheur. Dirige ton christ le pieux et philanthrope autocrate
» (Alexandre), glorifie, sanctifie sa personne; courbe sous ses pieds
» victorieux ses ennemis, d'un bout à l'autre du monde, et qu'ils lui
» soient soumis aussi longtemps que l'astre des nuits brillera dans le
» firmament. Bénis à jamais les Russes nos frères, les cités de leur
» vaste empire, la ville où nous sommes, et ouvre à tous les adora-
» teurs de ton nom les portes de ton royaume! »

Ces paroles étaient en harmonie avec la disposition des esprits dans le vaste empire de Russie. On racontait publiquement que l'autocrate avait déclaré la guerre aux mahométans, en disant : *Du Bosphore aux colonnes d'Hercule, que la croix remplace le croissant!* De toutes parts ses armées s'ébranlaient, en dirigeant leur marche du septentrion au midi, tandis que les infidèles, frappés d'aveuglement, entassaient les hordes accourues du fond de l'Asie autour de Constantinople. La garde était sortie de Pétersbourg, et l'empereur Alexandre, qui avait quitté sa capitale, s'avançait à petites journées vers son quartier militaire. Les populations et les prêtres accourus sur son passage le bénissaient, en le saluant des noms de *pieux*, d'*orthodoxe*, et de *nicéphore* : le Seigneur lui avait remis l'épée de Gédéon, sa sa-

gesse présageait de superbes destinées à l'Europe chrétienne, il allait accomplir les plans depuis si longtemps médités et attendus. Des soldats enflammés du désir de confondre l'orgueil d'Islam avaient déjà manifesté le mépris que les Turcs leurs inspirèrent de tout temps, en prenant dans les exercices du polygone les insignes du croissant pour cible. C'était là le but contre lequel les jeunes artilleurs s'exerçaient au tir du canon à Varsovie, sous les yeux du grand-duc Constantin, désigné par son aïeule pour être le restaurateur du trône orthodoxe d'Orient. On avait permis l'entrée en Russie des journaux favorables à la cause des Grecs. Les écrits polémiques qui proclamaient la sainteté de leur cause étaient lus sous la tente et dans les villes; l'illustre et vénérable mère d'Auguste avait répandu des larmes à la nouvelle de la mort du patriarche Grégoire; et le ciel et la terre se déclaraient en faveur des Hellènes, qui avaient proclamé leur indépendance sous l'étendard de la croix.

Le baron de Strogonof était sorti d'Odessa sous ces auspices, il ne pouvait manquer d'être comblé des faveurs de son maître. Il rencontra ce monarque à Louga, entouré de son armée; il lui parla de sa mission, et reçut pour réponse l'ordre... d'*aller l'attendre à Pétersbourg!... Le Seigneur avait changé le cœur de Salomon*. Quel pouvait être le motif d'une pareille métamorphose, quand tous les vœux et les espérances étaient tournés vers le petit-fils de la grande Catherine? Vainement on prétendit alors que la nouvelle sibylle d'Endor, qui succéda dans Paris à la mystique Catherine Théos, opéra ce prodige! l'assertion était aussi injurieuse que téméraire. Il faut attendre pour s'expliquer à ce sujet... *Quod si vita suppeditet.... Seposui : rarâ temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere, licet*[1]. Le conseil des rois n'est que trop souvent semblable à l'*agora* d'Athènes, dont parle Xénophon[2].

Les Grecs qui ne comptaient plus sur l'assistance de la Russie, depuis qu'elle avait désavoué Alexandre Hypsilantis, que les Autrichiens retenaient, pour raison à eux connue, dans les prisons de Montgatz, durent voir de plus haut la défense de la cause qu'ils avaient embrassée. Nous avons rapporté comment, d'après cette résolution, chaque île et chaque individu avaient concouru à la défense

[1] Tacit. Hist., lib. I, cap.
[2] Xenoph. de Rep. Athen., lib. III.

de la patrie. Nous dirons bientôt de quelle manière George du mont Olympe, échappé au désastre de Dragachan, sut occuper assez longtemps les Turcs au delà du Danube, pour les empêcher de tourner leurs armes contre les chrétiens de la Morée, qui profitaient de la diversion opérée par Ali-pacha, pour s'organiser.

Chaque jour leur amenait quelques partisans utiles par leurs talents militaires, ou par quelques connaissances politiques. Du nombre de ces derniers était Théodore Négris, que la Porte avait jugé convenable de nommer son chargé d'affaires auprès de S. M. T. C. Il avait saisi cette occasion pour s'éloigner d'un pays où l'on a plus besoin de se faire pardonner son mérite, que de le découvrir pour parvenir aux emplois. Il savait de quelle façon le sultan récompense ses serviteurs, qui n'ont pas tous le bonheur du sieur Angelo, que tout Paris a connu, pendant un grand nombre d'années, comme chargé de représenter sa hautesse auprès de la cour de France.

Ce Cincinnatus des diplomates byzantins, auprès duquel Théodore Négris avait puisé des renseignements relativement à la mission qu'on lui confiait, venait de reprendre modestement au faubourg de Galata les balances de débitant de tabac, qu'il avait quittées pour servir son souverain en qualité de ministre. Il se plaignit à son successeur de l'ingratitude des maîtres du monde, de l'insensibilité des tribunaux de France, avec lesquels il s'était brouillé pour des dettes qu'on ne paye pas chez nous comme en Turquie. Négris avait ainsi quitté Constantinople, averti de sa condition future par celle de son devancier, et n'étant pas de l'humeur philosophique d'Angelo, il s'empressa de se rendre aux premiers croiseurs grecs qu'il rencontra dans l'Archipel. Il jeta ses lettres de créance à la mer, en montra de supposées, qu'il disait tenir d'Alexandre Hypsilantis, fut convaincu de les avoir fabriquées, se rendit à Calamate, où il ne tarda pas à être nommé chancelier du sénat. Tel fut le premier ministre du département des affaires étrangères des Hellènes, qui se recrutaient, ainsi que Rome naissante, de tous les hommes de bonne volonté que la Providence leur envoyait.

Le sénat de Calamate avait ses orages. La vanité de la naissance, l'orgueil non moins ridicule des richesses, l'aristocratie grecque du Péloponèse, la capacité que chacun reconnaissait en soi, les services vrais ou supposés rendus à l'Etat, y faisaient naître des jalousies, qui avaient été déjà plus d'une fois nuisibles à la chose publique. L'archevêque Germanos s'était retiré dans son village natal. On ne pouvait

plus supporter sa morgue, ou plutôt son esprit, et peut-être ni l'un ni l'autre, car il voulait rendre le clergé dominant au conseil ainsi que dans les camps.

D. Hypsilantis, devenu généralissime, n'avait pas tardé à porter ses regards du côté de l'Etolie, où l'on se décida à envoyer Mavrocordatos et Sakéris, hommes généralement estimés et estimables. Ce dernier, mûri par de bonnes études, joignait aux avantages corporels, la connaissance de presque toutes les langues parlées sur le continent. A Paris, on le prenait pour un Français; à Pétersbourg, il semblait être du pays, et ses connaissances, jointes à une modestie qui rehaussait les qualités de son cœur, l'avaient rendu cher à tous ses amis. Il était né à Tripolitza, qu'il salua des hauteurs du mont Ménale, après quatorze ans d'absence; et les généraux qui en formaient le blocus lui ayant conféré le grade d'hypotaxiarque ou lieutenant-colonel, il partit pour se rendre à Missolonghi.

Cette ville était gouvernée par douze archontes, qui semblaient nés des dents du serpent que Cadmus sema dans les champs de la Béotie. Chaque jour, ils menaçaient de s'entr'égorger, et il fallut la patience de Mavrocordatos, qui fut habilement secondé dans cette conjoncture difficile par André Louriotis d'Arta. Ce jeune Epirote, qui avait quitté Livourne pour venir partager les dangers de ses compatriotes, mit tout en usage afin de réconcilier les Etoliens[1], et de les ramener à des sentiments de concorde. Quand on eut opéré ce rapprochement, on s'occupa de creuser un fossé à l'extrémité des lagunes du côté qui regarde la seconde Plevrone, où l'on plaça les deux canons apportés par le brick *le Pégase*. On convoqua les chefs des armatolis, qui avaient combattu jusqu'alors sans unité de plan. Ils se rendirent au congrès avec Tahir Abas, Alexis Noutzas, et Hagos Bessiaris, conseillers d'Ali-pacha, que le satrape avait envoyés avant l'insurrection de la Morée, pour soulever les montagnards de la Hellade.

C'était un spectacle nouveau pour les Grecs, et surtout pour les étrangers rassemblés à Missolonghi, qui n'avaient jamais entendu prononcer qu'avec horreur le nom d'Ali Tébélen, de se trouver assis face à face, dans un congrès, avec ses principaux ministres. Tahir Abas, couvert de son sayon de poil de chèvre, leur retraçait par ses

[1] André Louriotis est le même que le gouvernement hellénique a envoyé à Londres et ensuite à Paris, afin de traiter un emprunt.

formes athlétiques les montagnards de la Chaonie, contrée toujours aussi sauvage que les hommes qui l'habitent. Son extérieur âpre, la sévérité de son front, la brièveté de l'expression qu'il avait contractée dans l'habitude du commandement sans réplique qu'il avait exercé, annonçaient celui qui avait été, pendant vingt ans, le chef de la police et des bourreaux du tyran de l'Épire.

Hagos Bessiaris, atteint d'une aphonie chronique, n'était plus reconnaissable que par quelques inspirations du courage qui l'avait rendu fameux parmi les Schypetars. Quant à Alexis Noutzas, les Grecs n'eurent pas de peine à comprendre qu'il ne faisait des vœux que pour la cause de son maître. Pendant son séjour à Souli, il n'avait jamais parlé qu'avec dérision des Hellènes, en se moquant de leurs projets d'indépendance. « Ils ne pouvaient, » dans son idée, « et ne » devaient aspirer qu'à être gouvernés par le vizir Ali-pacha, qui » leur avait déjà octroyé à peu près autant de priviléges qu'ils pou- » vaient en souhaiter. Il fallait donc travailler à défendre un prince » qui, après les avoir reçus depuis longtemps à sa cour, ne manque- » rait pas, dès qu'il serait délivré de Khourchid-pacha, et par consé- » quent à jamais séparé du gouvernement de Constantinople, de les » admettre concurremment avec les Turcs à tous les emplois publics. » Blasphémant à ce sujet la cause de la croix, et ne voyant de mauvais, dans l'administration de l'empire ottoman, que l'exclusion qui éloignait les Grecs du pouvoir, peu importait à Noutzas le sort des chrétiens. Il était à cause de cela d'avis d'abuser les paysans, afin de se mettre à la place de ceux qui avaient jusqu'alors gouverné : tel était le fond de sa pensée.

Tahir, plus sincère, prétendait « que la liberté, » chose à laquelle il n'avait, disait-il, jamais rien compris, « étant un mot vide de sens, » on devait chasser, au préalable de toute innovation, les Osmanlis de » l'Albanie. Cela fait, disait-il, Ali-pacha qui nous devra son salut, » instruit par le malheur, affaibli par les années, laissera chacun de » nous vivre en paix, et manger tranquillement son pain à l'ombre » de sa treille. Souli restera sur le pied où il existait anciennement. Varnakiotis, Rhengos, les Hyscos, les Tchellacova, Lépe- » niotes, Stournaris, Colocotroni, commanderont l'Aspropotamos, » Agrapha, le Xéroméros, le Vlochos et l'Olénos, ainsi que cela se » pratiquait anciennement. Nous autres Turcs, nous vous traiterons » avec équité ; » et Hagos Muhardar ayant parlé dans le même sens,

les chefs étoliens, qui avaient donné le mot aux députés des Hellènes, résolurent, sans rien approfondir, de se servir des instruments du despotisme, pour en venir à leurs fins.

On décida en conséquence de se réunir, chrétiens et mahométans, afin d'assiéger Arta, et de se porter, dès qu'on aurait réduit cette place, sur Janina. On donna cent barils de poudre à Tahir, qu'on aurait mieux fait de retenir en otage, ainsi que ses collègues. Par ce moyen on crut opérer une diversion favorable à la Morée, vers laquelle on savait qu'Omer-pacha et le vizir Négrepont se proposaient de diriger un corps formidable de troupes. On se sépara ainsi, avec l'intention formelle de s'assister et de se tromper mutuellement; car Tahir Abas et les siens étaient moins sincères que les chefs des Hellènes; mais ce plan lui-même fut bientôt contrarié [1].

L'invasion que les Grecs voulaient conjurer venait de s'accomplir; la Hellade regorgeait de sang; le farouche Omer Brionès et le sérasquier de Négrepont, Khar Hadgi Ali-pacha, avaient forcé le défilé des Thermopyles. « Athènes, leur écrivait-on, a éprouvé le sort de Patras!
» Ni les dieux qui la fondèrent, ni le dieu plus puissant des chrétiens,
» ni son nom révéré, n'ont pu la sauver. Athènes tant de fois désolée
» vient d'être anéantie par Omer Brionès. Thèbes et la Cadmée ont
» subi le même sort. Plusieurs bourgades des cantons de Patradgik
» et d'Agrapha sont réduites en cendres. Les populations épouvan-
» tées ont fui dans les escarpements du mont Œta et du Parnasse,
» n'ayant pour ressources que leur courage, pour cri que la liberté,
» et pour signe de ralliement que la croix, à laquelle est attachée
» leur suprême espérance. On ne sait ce qu'est devenu Odyssée. »

Ce cri d'alarme, sorti du consulat de France, retentissait à Missolonghi, à Hydra et dans la Morée, comme le dernier coup de la cloche qui annonçait les funérailles de la liberté à peine renaissante, quand on y eut connaissance d'une encyclique du patriarche Eugène, que le sultan avait donné pour successeur au martyr Grégoire. Cette pastorale basée sur un commandement du vizir, en date du 17-5

[1] Ce fut en remontant vers Arta que Tahir Abas, voyant les mosquées de Vrachori renversées, et le drapeau de la croix substitué partout au croissant, comprit qu'il ne pouvait y avoir de fusion entre les chrétiens et les mahométans. Il dissimula cependant, croyant que ce qui se passait était l'ouvrage des artifices de la Russie, et il ne leva le masque qu'après s'être assuré que les Grecs étaient abandonnés à eux seuls.

août, adressée à tous les Grecs ecclésiastiques et laïques, leur annonçait que le moment du pardon général était arrivé.

Après le protocole des déceptions usitées, cette étrange amnistie portait : « Quiconque connaît la puissance de l'invincible empire » ottoman, concevra à peine l'étendue de sa clémence et de sa phi- » lanthropie ; car, vous le savez, N. T. C. F., notre vie et nos pro- » priétés ont toujours été aussi respectées que celles des musulmans. » Ces faveurs étaient grandes, et notre nation, objet de la sollici- » tude paternelle du sultan, aurait dû, en y réfléchissant, bénir le » souverain qui gouverne ses peuples, à l'exemple de la miséricorde » divine. Mais, hélas ! N. T. C. F., un grand nombre de Grecs, né- » gligeant les devoirs de la reconnaissance, ont osé prendre les armes » contre notre très-clément et très-puissant empereur. Cependant, » malgré une telle conduite, sa hautesse, ne voulant pas sévir contre » tous les traîtres et les rebelles, a exigé de notre église des brefs » d'excommunication. Ils ont été accordés par deux fois, N. T. C. F., » sans que les fauteurs de la révolte, sourds aux ordres synodiques et » apostoliques, aient cessé de persister dans leur désobéissance dia- » bolique. Loin de là, ils poussent le peuple dans l'abîme, ils s'en- » durcissent dans le crime, et ils couvrent du masque de la religion » la haine qu'ils portent à tous les musulmans.

» La Sublime Porte devait user de rigueur, envers des factieux » aussi opiniâtrément attachés au crime ; mais son système étant » fondé sur la commisération et la clémence qu'elle a toujours dé- » ployées, elle daigne manifester des sentiments de philanthropie, » par un ordre suprême qui nous enjoint, N. T. C. F., de vous en- » voyer nos lettres d'exhortation, relativement à la subordination » qu'elle exige de vous.

» Nous vous écrivons donc, N. T. C. F., et nous vous notifions, » en vous exortant au nom de l'Esprit Saint, à déposer les armes et » à rentrer avec sincérité dans la soumission. Alors la Sublime Porte, » comme une mère charitable, vous protégera. Agissez comme nous » vous le disons, en vous conformant aux ordres de la Sublime Porte, » et gardez-vous d'y contrevenir. Constantinople 17-5 août 1821. »

A cette dépêche patriarcale était joint un firman adressé aux pachas, gouverneurs et officiers de l'empire, par lequel il leur était sévèrement ordonné de protéger les raïas fidèles.

Le journal de Smyrne, en rapportant cette pièce, que nous avons

abrégée, disait : « Depuis quelque temps, nous avons la douleur de » voir encore des assassinats. Ces jours derniers, un pauvre batelier » grec et son fils ont été blessés dangereusement ; hier, un tonnelier » a été tué par deux Turcs, qui n'ont pas même pris la peine de » fuir. » L'autorité, qui était aussi indifférente sur le meurtre des raïas qu'elle avait l'injonction de défendre, venait également de faire pendre sans enquête cinq Grecs, accusés d'avoir tué sur la route de Magnésie un courrier mahométan qui se portait bien. Et le cabinet ottoman osait parler de clémence !

Hélas ! quand la Porte l'aurait voulu, chose qui n'entra jamais dans la pensée de son monarque, il n'était plus en son pouvoir de calmer les passions qu'elle avait déchaînées ; « il ne s'agissait même » plus pour les Grecs, » comme l'a dit M. de Bonald, « de liberté et » de bonheur, il s'agissait d'existence [1]. Il ne dépendait plus des » puissances chrétiennes, pas même de la puissance ottomane, de » faire habiter dans les mêmes lieux les Grecs et les Turcs ; ces der- » niers (ces paroles sont prophétiques) ne sont peut-être plus en » état d'entretenir des relations d'amitié avec les chrétiens. »

Les Hellènes, dominés par ces pensées d'un homme d'État, pleins de l'amour du Dieu qui les avait suscités, foulèrent aux pieds l'ency- clique d'Eugène, *successeur intrus* de Grégoire. Les prélats du Pélo- ponèse anathématisèrent cet apostat, qui fut solennellement qualifié du titre de *Judas Iscariote*, et l'armée chrétienne répondit à la pas- torale du *loup couvert de la peau de l'agneau* par les cris de vaincre ou de mourir.

[1] Ζωὴ ἢ παντελὴς ὄλεθρος

CHAPITRE IV.

Les Souliotes s'emparent de Regniassa. — Leur stratégie particulière. — Tentative qu'ils font contre Arta. — Ils inquiètent Khourchid; — rétrogradent pour combattre les Chamides; — les battent. — Succès de Marc Botzaris, — dans l'Athamanie, à Plaka. — Secours arrivés à Khourchid-pacha; — négocie avec Ali-pacha. — Appel des Souliotes aux habitants de Parga. — Les Toxides révoltés s'emparent de Tebelen; — marchent contre Janina; — se dispersent. — Renforts considérables que reçoit Khourchid. — Rupture des négociations avec Ali-pacha. — Déblocus d'Arta. — Projets contre les Grecs en général. — Préparatifs des Turcs contre l'Acarnanie, — la Macédoine, — et la Thessalie. — Diamantis soulève les insurgés de Cassandre. — Forces des Grecs. — Expédition dirigée contre la Morée. — Blocus de Tripolitza. — Combat du Trochos, ou Kaki Scala. — Nicétas avec quatre-vingt-dix Grecs bat trois mille cinq cents Turcs. — Arrivée de quelques officiers étrangers devant Tripolitza. — Considération sur les auxiliaires des Grecs. — Idée de l'état des insurgés. — Signe extraordinaire de ralliement. — Le démagogue Antonious est banni d'Hydra.

La victoire répondait à ce cri des braves dans les montagnes de l'Épire. Les Souliotes, que nous avons en quelque sorte perdus de vue, au milieu des événements qui se succédaient à Constantinople, sur les côtes de l'Asie mineure et dans l'Archipel, après avoir arrangé leurs différends avec les Schypetars de la Thesprotie, avaient résolu de remplir leurs engagements avec Ali-pacha, en inquiétant l'armée impériale campée devant Janina. Ils avaient plus d'une fois poussé des reconnaissances jusqu'en vue des tentes de Khourchid-pacha, lorsqu'un de leurs détachements surprit et mit en déroute, le 15 mai, près de Lélovo, le bey Tahir Papoulis, issu de la trop célèbre famille qui désola la Morée en 1770. Ce chef, qui avait succédé à Jousouf-pacha dans le gouvernement de la Cassiopie, irrité de sa défaite, ayant osé s'avancer jusqu'à Candja [1], fut de nouveau vaincu et fait prisonnier, avec quatre cents hommes. On le conduisit à Souli avec ses soldats, et ils y furent employés, en attendant rançon, aux travaux de l'agriculture, dans la Paralie qui avoisine le marais Achérusien.

[1] Voyez tome II, pages 51, 54, 63, 74, 77 de mon Voyage dans la Grèce.

Le polémarque de Souli qui avait ouvert la campagne par ce succès, résolut aussitôt de porter la guerre en dehors des montagnes, afin d'environner d'une insurrection lointaine l'armée du sérasquier Khourchid[1]. Son but était de donner la main aux Acarnaniens qui, depuis les derniers avantages obtenus contre Hassan-pacha, avaient à peu près abandonné le blocus d'Arta. Le temps de la récolte les rappelait aux travaux de la campagne, et les soldats de la patrie, obligés de travailler pour exister, étaient retournés à leurs champs. Ils fauchaient leurs foins et foulaient leurs grains, tandis que quelques détachements, embusqués dans les forêts du Macryn-Oros et du Sparton-Oros, suivaient de l'œil les mouvements des Turcs. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire, ainsi que les bandes retranchées dans les montagnes de l'Athamanie, depuis que les Turcs s'étaient emparés des villes de Calaritès et de Syraco.

La conquête de ces deux places et le répit que la saison donnait à l'ennemi pouvaient avoir des conséquences fatales à la cause des Grecs, lorsque les Souliotes, accoutumés à récolter à la pointe de l'épée, résolurent d'occuper la scène. Ils savaient qu'une foule de Grecs et de Toxides du Musaché et de l'Illyrie accouraient pour se ranger sous les drapeaux du sérasquier. Il fallait les prévenir, et le glaive seul pouvait refroidir le zèle de ces hordes avides, auxquelles on promettait le pillage des trésors d'Ali ainsi que le butin de l'Épire.

Afin de masquer son plan, Nothi Botzaris détacha quatre cents hommes du côté de Variadès, pour tenir en échec un pacha chargé d'occuper, avec treize cents hommes, la tête de ce défilé. L'attention de l'ennemi ayant été appelée vers ce point, qui conduit de Janina à Souli, Marc Botzaris se porta rapidement vers Regniassa, espèce de tour retranchée qu'il emporta de vive force, et dans laquelle il mit garnison.

On conquérait ainsi, non-seulement un poste militaire, mais une plage maritime, au moyen de laquelle on entrait en communication avec les croisières grecques, qui auraient rendu les plus grands services à la cause des chrétiens, si les autorités anglaises des îles Ioniennes, moins équitables que les Algériens, n'eussent pas inventé un droit de

[1] Les positions occupées par les Souliotes à l'ouverture de la campagne étaient : Glychys, Tzangari, Phanari, Regniassa, Zalongos, Candja, Bourdari, Lelovo, Plecha et Variadès.

navigation uniquement favorable aux infidèles. Les Souliotes débouchèrent ensuite dans les vallées de la Cassiopie, et, au bout de quinze jours, ils réussirent à faire insurger cette province.

Religieux jusqu'au scrupule envers leurs adhérents, ils songèrent aussitôt à pourvoir à leur sûreté. Ils savaient que le pays qu'ils avaient soulevé deviendrait le théâtre de la guerre, et ils engagèrent les habitants à transporter leurs familles dans les montagnes de Souli. On y fit passer les grains, les meubles et les objets consacrés au culte, en laissant les troupeaux à la garde de quelques pasteurs tranformés en éclaireurs.

Ces espèces de vedettes avaient pour instructions de signaler par des feux allumés sur les montagnes les vaisseaux qui approcheraient de la côte, les Turcs qu'ils découvriraient dans les vallons ; leurs télégraphes, pareils à ceux dont les Grecs se servaient dès le temps du siége de Troie, furent combinés de manière à faire connaître la force et l'espèce d'ennemis qu'on avait à combattre. Les Souliotes établirent ensuite entre eux des moyens de se connaître dans leurs marches nocturnes. Ils consistaient à battre le briquet de manière à en tirer des étincelles susceptibles d'être aperçues à cinq cents pas, d'élever, en les agitant une ou plusieurs torches de bois gras enflammées, et le nombre des signes qu'on faisait par ce moyen composait une espèce de langage. On indiquait aussi le village auquel on appartenait, au moyen du chant de certains oiseaux, que les montagnards contrefont avec un talent merveilleux. On pourvut enfin aux moyens propres à rallier les traînards, en convenant de leur indiquer, avec des branches brisées, des incisions pratiquées sur le tronc des arbres, la direction qu'on aurait prise à travers les forêts.

On convint en même temps du choix des repaires indispensables aux dépôts des munitions de guerre et de bouche, qu'on ne pouvait traîner avec soi, sans embarrasser les mouvements d'une troupe dont les attaques et les retraites s'exécutaient au gré de circonstances toujours imprévues. Les cavernes des montagnes furent ainsi transformées en magasins de réserve, et surtout en hospices destinés aux blessés, qu'il fallait soustraire, en cas de revers, à la barbarie des Turcs. Les moines, les prêtres et quelques religieuses furent chargés de la garde de ces dépôts, de sorte que partout où l'on faisait la guerre, le soldat était à peu près assuré de trouver sous sa main assistance, refuge, et par conséquence des éléments certains de succès. Ces moyens n'étaient

pas au reste nouveaux pour les Épirotes, qui semblent avoir inventé de temps immémorial la guerre de montagnes.

Ces précautions étant adoptées, les Souliotes passèrent l'Aracthus, au-dessous de l'antique Ambracie, après avoir laissé garnison dans l'acropole, qui est encore dans un assez bon état de conservation, et ils se dirigèrent vers Arta. Leur projet était de s'en emparer, et, dans le cas où l'entreprise serait au-dessus d'un coup de main, de la faire bloquer par un corps d'observation, tandis qu'ils se porteraient vers Janina. Ils avaient écrit, à ce sujet, aux capitaines Gogos Bacolas et Coutelidas, qui commandaient dans les montagnes de l'Athamanie, de se tenir prêts à descendre dans les Catzana Choria [1], contrée située au midi du bassin de la Hellopie. Le capitaine Stounaris, chef militaire de la vallée de l'Achélous, devait repasser le Pinde afin d'attaquer Calaritès et Syraco. On avait mandé aux habitants belliqueux de Godistas, qui habitent l'enceinte construite en maçonnerie pélasgique de Climène, ville des Dolopes, d'être prêts à occuper le pont de Dypotami, situé au confluent des branches pindique et haliacmique [2] de l'Inachus, à sa sortie de la Perrhébie.

Les Souliotes, partis de l'Amphilochie le 8 juillet, devaient suivre la grande route de la Parorée [3], et se trouver le 10 à l'issue du défilé de Saint-Dimitri, tandis que le corps d'observation qu'ils tenaient à Variadès attaquerait le pacha campé dans cet endroit. Khourchid, inquiété sur quatre points à la fois, et harcelé en même temps par Ali-pacha, qui n'aurait pas manqué de faire des sorties, se serait trouvé dans un embarras d'autant plus grand que son adversaire aurait pu lui débaucher son armée. Abstraction faite de cette considération, il semblait que les Souliotes, pour combiner un pareil plan, avaient lu ce que Tite-Live rapporte de la mémorable campagne d'Amynander, roi des Athamanes, contre Philippe, père de Persée dernier roi de Macédoine [4], si on ne savait pas qu'une sorte d'instinct ramène toujours les armées sur les grands champs de bataille tracés par la nature.

Mycale venait de proclamer, à vingt siècles de distance, la gloire des descendants des vainqueurs de Tigrane ; Marathon avait été témoin

[1] Voyez mon Voyage dans la Grèce, tome II, pages 83, 119, 162, 163, 166, 182.
[2] Dypotami, *Ibid.*, tome I, page 152 ; tome II, page 226.
[3] Parorée, *Ibid.*, tome II, pages 64, 66, 67, 83, 90, 120, 203.
[4] Tome II, ch. 28.

des premiers succès des Athéniens ; l'Épire touchait au moment de revoir ses enfants triompher aux mêmes lieux où leurs ancêtres avaient combattu, lorsque les Souliotes apprirent que les Thesprotes venaient de rompre le traité de paix conclu avec eux. Ils s'empressèrent aussitôt de prévenir leurs alliés de rester dans leurs positions, jusqu'à nouvel avis, tandis qu'ils se replieraient vers la Cassiopie, où un ennemi perfide les attaquait.

Les Chamides de Margariti [1], toujours mahométans, n'avaient pu voir sans une profonde humiliation les chrétiens de la Selléide traîner en esclavage le bey Tahir Papoulis et ses soldats. Il était plus que cruel pour les beys eux-mêmes, longtemps seigneurs de cette contrée, de la savoir labourée par des Turcs livrés au bras séculier des femmes de Sainte-Vénérande, qui les attelaient au joug, et les excitaient avec les aiguillons qu'on emploie pour les bœufs, à tracer des sillons que les sueurs de leurs tyrans fertilisaient ainsi pour la première fois. Le fanatisme des sectateurs du prophète s'était ranimé à cet aspect ; et le capitan-bey, avec une partie de son escadre mouillée à Syvota, profitant de la disposition des esprits, avait engagé ses coreligionnaires à venger la cause d'Islam.

Un contrat quel qu'il soit, suivant les casuistes mahométans, n'est obligatoire envers les infidèles qu'autant qu'il convient aux élus du prophète de le respecter, et il ne peut même être valable, quand il est conclu entre des Turcs et des chrétiens rebelles. Les Chamides, moins déterminés par ces considérations, que par la crainte d'être un jour attelés à la charrue et aiguillonnés par les dames patriciennes de la Selléide, commencèrent la guerre sans dénoncer les hostilités. Ils s'étaient portés dans le canton de Lemari, où ils avaient brûlé cinq ou six villages, volé des moutons, fait quelques esclaves chrétiens, lorsque les Souliotes furent informés de leur agression.

Vainqueurs sans éprouver de résistance, les Chamides s'étaient avancés jusqu'à Prévésa. Ils venaient offrir leurs services intéressés à Bekir-Dgiocador, qui les connaissait trop bien pour les admettre dans la place qu'il commandait. Il prétexta, ce qui n'était que trop véritable, la disette des vivres qu'il éprouvait et le manque d'argent, pour s'excuser de ne pas les prendre à sa solde, ainsi que le besoin qu'il avait de ses poudres pour leur en refuser ; en les invitant à vivre aux dé-

[1] Margariti. Voyage dans la Grèce, tome I, pages 436 à 480.

pens des Grecs, leurs ennemis communs. Les Chamides durent se retirer avec cette réponse accompagnée des sarcasmes de tous les bons Osmanlis, qui les accablèrent des épithètes de *cendrillons*, *culhanes*, de *bohémiens*, *tchinguenès*, et d'*arnabouts* ou *impurs*, dont ils gratifient volontiers les Schypetars. Ceux-ci s'étaient éloignés le front rouge de colère et de honte, en remontant vers la Cassiopie, quand les feux allumés sur les montagnes, indiquant aux Souliotes les traces de leurs ennemis, firent qu'ils les atteignirent sur les bords de la rivière de Naxie, que les Turcs traversèrent pour se retrancher à Castraskia.

C'en était fait des Chamides réfugiés dans cette palanque délabrée, au nombre de plus de huit cents, car, au premier avis de leur trahison, le polémarque de la Selléide avait envoyé dévaster leurs apanages et enlever leurs troupeaux. Des détachements avaient été expédiés pour leur couper la retraite du côté d'Elia, ainsi qu'au bac de l'Achéron, et leur perte était inévitable. Christos Tzavellas, qui les tenait bloqués, voulait en faire un exemple capable d'intimider les parjures. Assisté des paysans, il entourait déjà la palanque de fascines, auxquelles il se proposait de mettre le feu et de chauffer à blanc les murs d'enceinte, de manière à brûler vifs ceux qui y étaient renfermés. Les piles du bûcher s'amoncelaient, et les Turcs demandaient inutilement à capituler, quand douze chefs des plus âgés, franchissant un tas de branchages, vinrent tomber aux pieds des Souliotes. Ils s'offraient en victimes expiatoires pour leurs palicares; ils invoquaient la mort sans pouvoir l'obtenir, lorsqu'un d'eux osa rappeler *le souvenir de Cardiki qui couvrira d'une honte éternelle la mémoire d'Ali-pacha.* Soudain un cri unanime s'élève: *Que les Chamides soient respectés!* On relève les agas, on leur pardonne, et on convient qu'ils rentreront dans leur pays, après avoir déposé les [redacted]

Cette affaire, qui avait interrompu le plan des Souliotes, se termina le 14 juillet, au moment où le pacha campé à Variadès, dans la Parorée, avec ses treize cents hommes, mettait bas les armes devant Marc Botzaris, pour être conduit esclave dans les marais de l'Achérusie, où il fut employé ainsi que les siens, à la culture du maïs et du riz. Ce fut alors que les superbes Osmanlis, car ils étaient presque tous Asiatiques, coiffés d'un bonnet de coton, livrés au fouet des femmes souliotes et maniant péniblement le hoyau, apprirent à con-

naître à quel prix les raïas subjugués mangeaient, depuis plus de quatre siècles, le pain de la douleur. Grande et inutile leçon sans doute, comme le sont toutes celles de l'histoire, qui n'éclaire personne; car l'adversité sert plutôt à irriter qu'à instruire les dominateurs qu'elle a frappés.

L'orgueilleux pacha avait remis son sabre à Marc Botzaris qui, franchissant les monts Olichiniens avec six cents hommes, descendit dans la plaine de Passaron. Il y trouva Ismaël Pachô-bey, campé avec deux mille janissaires d'élite. Divisés par d'anciennes haines de famille, les deux chefs ne tardèrent pas à en venir aux mains. On se battit sur les gradins du théâtre qui retentit autrefois des acclamations d'un peuple civilisé, dans l'acropole consacrée à Pallas, au milieu des ruines d'un temple voisin, et Pachô-bey, vaincu, ne trouva de salut que dans le camp du sérasquier Khourchid.

Marc Botzaris se porta le même jour, qui était le 22 juillet, près de Saint-Théodore, chapelle voisine de Cosméras; et, après une seconde affaire dans laquelle il vainquit encore les Turcs, il établit son camp à Rapchistas, grand village éloigné d'une lieue et demie de Janina. Ali-pacha découvrit ainsi, le 16 juillet au matin, du haut de ses donjons, l'étendard de la croix qui flottait au milieu du camp des chrétiens.

Maîtres du terrain, les Souliotes songèrent, sans perdre de temps, à se réunir aux insurgés de l'Athamanie, afin de resserrer l'armée ottomane, et de la séparer de toutes ses communications. Informé que le sérasquier avait intention de renforcer ses garnisons de Calaritès et de Syraco, Marc Botzaris s'empressa d'occuper la position centrale de Plara, située dans une des régions les plus ardues de l'Athamanie. Il essaya ensuite d'attirer à lui les habitants de Godista, mais ils restèrent inactifs à cause qu'il ne put leur fournir sept cents talaris que leur avidité exigeait, sous le vain prétexte de les employer à l'achat de munitions de guerre. Il était engagé dans ces négociations, quand il vit paraître un corps de deux mille Turcs, qu'il combattit avec tant d'avantage pendant les journées des 29 et 30 juillet. Il parvint à les disperser, après leur avoir tué quatre cents hommes, fait deux cents prisonniers avec deux beys de distinction, prit des chevaux et des bagages; mais le brave de la Selléide qui avait remporté cette victoire, avec six cents de ses palicares, atteint d'une balle à la cuisse, se trouva forcé de suspendre ses opérations jusqu'au 6 août.

Il se préparait à marcher contre Calarités, quand il fut informé que Khourchid venait de recevoir des renforts considérables. Le kiaïa de Moustai, pacha de Scodra, lui avait amené trois mille Guègues, qui n'étaient que l'avant-garde de quinze mille hommes sortis de la haute Albanie. Il avait de plus apporté une quantité prodigieuse de provisions de bouche, pour le camp impérial. Enfin on apprit que c'était à des troupes sorties des Dibres, qui avaient filé par la Thessalie, qu'Omer Brionès était redevable d'être entré dans la Béotie et d'avoir délivré Athènes. Ce mouvement concerté avec le sérasquier annonçait un plan général d'opérations offensives, qu'il pouvait exécuter sans être obligé de lever le siége de Janina.

Ce projet avait d'ailleurs été changé par le mouvement des Chamides, auquel les Grecs avaient donné plus d'importance qu'il n'en méritait; car en y réfléchissant, ils se seraient aperçus que le polémarque resté à Souli, avait des moyens suffisants pour les châtier. On aurait ainsi terminé une entreprise qu'il ne fut plus possible de réorganiser : tant il est vrai que, si on peut quelquefois improviser la victoire, les combinaisons stratégiques ne sont jamais que le fruit de la maturité et de l'expérience.

Marc Botzaris, instruit par les leçons d'un père nourri à l'école de la guerre et du malheur, loin de fatiguer la fortune, songea à resserrer ses positions. Il laissa, en conséquence, à Placa un détachement qui, en s'appuyant aux insurgés du mont Djoumerca et pivotant au centre de l'Athamanie, pouvait se porter soit en Thessalie, soit vers l'Acarnanie, et même du côté de la Selléide, sans qu'il fût possible aux Turcs de lui couper la retraite. Il se rendit ensuite à Rapchistas, point d'où il était en communication directe par Variadès et Cosméras jusqu'à Souli; et, pour lier ses opérations, il fit renforcer la garnison du caravansérai des Cinq-Puits. Ce fut dans cette situation militaire qu'il résolut d'attendre les événements de la campagne, qui prenaient une tournure alarmante.

En effet un incendie causé par les bombes des assiégeants venait de brûler une partie des magasins qu'Ali-pacha possédait dans le château du lac. A la suite de cet événement, propre à ébranler sa résolution, on avait entamé des conférences. Le kiaïa de Moustai-pacha, qui fut gendre de Véli, était le négociateur que Khourchid avait choisi pour amener à un arrangement le vieux satrape, auquel il dit ces mémorables paroles : *Songez-y, vizir, les infidèles portent sur leurs*

drapeaux l'emblème de la croix, vous n'êtes plus qu'un instrument entre leurs mains, craignez de devenir la victime de leur politique. On pouvait donc appréhender un rapprochement. La Porte, menacée par la Russie, était capable d'ajourner ses ressentiments, et de se servir de celui qu'elle voulait détruire, pour anéantir une insurrection plus redoutable qu'un vieillard dont elle tenait les fils en sa puissance. Mieux inspirée, elle lui aurait pardonné, à la seule condition de ranger de nouveau la Hellade sous son sceptre de fer; et, dans ce cas, les Grecs se seraient trouvés dans une position telle que tous leurs efforts n'auraient pas tenu, peut-être pendant un an, contre les intrigues du tyran de l'Épire.

Cette idée était effrayante; car il y avait absence de gouvernement parmi les Hellènes, guidés d'après les règlements provisoires de leur sénat de Calamate, qui n'avaient pas force d'exécution au delà du golfe de Lépante. De vives inquiétudes régnaient surtout parmi les Épirotes, à qui la défection des Chamides devait être bien plus funeste, quoique réprimée, que ne le furent aux Moraïtes les secours prêtés par les Anglais à Jousouf-pacha, gouverneur de Patras. Aussi, en rapprochant ces deux événements, qui coûtèrent depuis tant de larmes et de sang, ne manqua-t-on pas d'attribuer le soulèvement des mahométans thesprotes aux suggestions des agents de la Grande-Bretagne. Enfin, les doutes se changèrent en certitude, quand on fut informé de ce qui était arrivé à Parga, au moment où les secours de la haute Albanie arrivaient au camp de Khourchid-pacha.

Les Parguinotes, qui avaient rejeté avec dédain la proposition de rentrer dans leurs foyers, à la condition de devenir raias du sultan, n'avaient pas cessé pour cela de soupirer après leur patrie. Assis sur les rives fleuries de Corcyre, ils redisaient leurs malheurs à la stérile pitié de l'étranger, sans pouvoir se consoler de l'exil honorable qu'ils s'étaient imposé pour fuir la tyrannie. Les regards fixés sur le bras de mer qui les séparait de l'Épire, ils avaient entendu le cri d'indépendance sorti des montagnes de la Grèce [1]. On venait de leur adresser une

[1] *Appel des Souliotes aux habitants de Parga.*

20 juin 1821

Parguinotes, le serpent a été écrasé sous la croix. Les habitants de Souli combattent pour affranchir l'Épire. Fuyez loin de la terre où dominent vos ennemis. Il n'y a qu'esclavage pour les Grecs, là où flotte le drapeau britannique. Les Anglais sont les amis des barbares; fuyez, accourez sous nos drapeaux. Paraissez aussi,

proclamation, et ils crurent le moment favorable pour reconquérir la terre paternelle, quand ils apprirent l'affranchissement des chrétiens de la Selléide. Ils retrouvèrent les armes qu'ils avaient soustraites aux regards soupçonneux des Anglais, et ils se préparèrent à rentrer dans Parga.

Une faible garnison turque occupait cette place. Ils se flattaient de la surprendre; et, en s'emparant d'un bien dont l'iniquité les avait dépouillés, ils ne pouvaient que mériter l'applaudissement de ceux mêmes qui les avaient sacrifiés. Avec les fonds qu'ils possédaient, ils étaient parvenus à se procurer des munitions de guerre. Ils avaient nolisé, sans éprouver d'obstacles, une certaine quantité de barques qui devaient les transporter au cap Chimærium; et la police, qui n'ignorait pas ce qu'ils méditaient, semblait tolérer leur entreprise. Ils le croyaient, tant ils étaient éloignés de présumer qu'elle ne cherchait qu'une occasion d'éloigner les hôtes qui étaient pour le gouvernement britannique un reproche vivant de sa déloyauté, et de les perdre sans retour.

Ils partirent; mais à peine avaient-ils dépassé le cap Blanc de Corfou, qu'ils découvrirent l'escadre entière du capitan-bey, qu'on avait informé de leur projet. Ils se dirigèrent aussitôt vers le port de Paxos; mais en vain ils se crurent en sûreté au fond de cet asile et protégés par le pavillon de S. M. britannique qu'ils portaient. Ils y furent saisis par les barbares, auxquels les troupes de débarquement échappèrent en se sauvant à terre. Les barques capturées avec leurs marins, traînées à la remorque par les armements turcs, jusqu'à Prévésa, y furent confisquées, et leurs équipages condamnés à mort, sans que le consul Meyer intervînt en faveur d'hommes couverts du pavillon de son souverain, et pris dans un de ses ports.

Cet honneur était réservé à M. Dubouchet Saint-André consul du roi de France, qui parvint à sauver plusieurs patrons et un équipage entier, composé d'Anconitains sujets du souverain pontife, qu'il ren-

noble jeunesse de l'Ionie; Ions généreux, débarquez sur nos rivages; vous serez la légion d'élite. La bannière sacrée de la croix flotte partout sur la cô e d Épire. Parganiotes, Ioniens, unissez vos efforts à ceux des Souliotes; nos étendards portent une croix et une couronne de laurier. Liberté, religion, patrie, voilà notre devise. Frères, que la paix soit avec vous. Nous vous disons la vérité; mais il est des hommes qui veulent vous abuser.

Les capitaines de Souli :

MARC BOTZARIS; CHRISTOS TZAVELLAS.

toya dans leur patrie sous la bannière des lis. Une conduite aussi belle ne pouvait rester ignorée. Elle formait un contraste trop frappant avec celle du consul anglais, qu'on n'oubliera pas plus que l'ordonnance du lord haut commissaire, qui déclara *déchus du droit de cité, et bannis à perpétuité des îles Ioniennes*, les Parguinotes coupables d'avoir entrepris de relever les autels de J.-C. à côté des tombeaux de leurs aïeux.

On sortait à peine de cette crise, quand les Souliotes parurent devant Prévésa. Les Chamides, auxquels ils avaient fait grâce, les ayant informés de la disette qu'éprouvait Békir Dgiocador, ils croyaient qu'en le resserrant par terre ils le forceraient à capituler. Ils savaient d'ailleurs qu'un nommé Passano d'Ancône, homme dévoué au vizir Ali-pacha, se trouvait au fond du golfe Ambracique, avec un corps de Céphaloniens, où il attendait que quelques armements légers qu'il faisait réparer fussent prêts pour inquiéter la ville du côté de la mer. Environnés de ces dangers, les Turcs prétendirent se venger sur les Prévésans des alarmes que leur causaient les Souliotes. Ils parlaient de les égorger ; et les scènes dont Constantinople avait été le théâtre se seraient reproduites en Épire, sans la fermeté de M. Dubouchet Saint-André. Placé dans une position délicate, il sut en imposer à un fanatisme d'autant plus redoutable, qu'il était exaspéré par la présence des chrétiens rangés sous l'étendard de la croix. Enfin, il eut la gloire d'empêcher l'effusion du sang, de sauver la ville et de calmer une effervescence qui se dissipa dès que les Souliotes eurent reçu ordre de leur polémarque de se rapprocher de leurs montagnes[1].

On était au comble des alarmes. Khourchid-pacha couvrait les routes de ses courriers, depuis qu'il était entré en négociation avec Ali Tebélen. Il en expédiait quelquefois deux par jour à Constantinople, qui entretenait avec lui une correspondance non moins active, de sorte que jamais aucun congrès ne fit un tel étalage d'estafettes

[1] M. Dubouchet terminait le rapport succinct d'un événement qui lui faisait tant d'honneur, par cette phrase : *Je célébrerai demain la fête de saint Louis, en faisant distribuer du pain aux chrétiens, ainsi qu'à quelques pauvres Turcs cardikiotes, et nous crierons tous ensemble vive le roi!* Un ancien officier de la Rochejacquelein, devenu consul de France, ne pouvait agir ni s'exprimer plus convenablement : il accomplissait ainsi la volonté d'un monarque protecteur de tous les infortunés. Pourquoi à aucune époque les ambassadeurs des puissances chrétiennes à Constantinople, ne sont-ils jamais intervenus pour empêcher l'effusion du sang chrétien ?

inutiles, et il ne manqua que des gazettes pour solenniser ces sortes d'allées et de venues. Cette confusion durait depuis plus de trois semaines, quand on apprit que le satrape épirote, qui avait profité du temps des conférences pour remplacer les approvisionnements que l'incendie lui avait fait perdre, en achetant secrètement, du kiaïa de Moustaï-pacha de Scodra, une partie des vivres que celui-ci avait apportés au camp impérial, avait rejeté l'ultimatum de la Porte Ottomane.

Le conciliabule entre Ali et Khourchid avait roulé sur les bases que nous avons rapportées précédemment, en parlant de l'armistice proposé au pacha dès le mois de janvier. On lui offrait de nouveau une amnistie, à condition qu'il « remettrait les châteaux de Janina, qu'il payerait les frais de la guerre et qu'il se retirerait au fond de l'Asie mineure pour y vivre dans une condition privée, sans autre garantie de ces concessions que la clémence du sultan. » Les contre-propositions du vizir Ali, qui était aussi invariable dans sa haine que dans ses résolutions, portaient : « qu'avant toutes choses Ismael Pachô-bey, son ancien domestique, coupable de perfidie à son égard, serait pendu pour le bon exemple ; il consentait ensuite à payer une somme déterminée pour les frais de la guerre, à condition que l'armée impériale sortirait de l'Épire, et qu'on lui laisserait à vie le gouvernement de cette province ; enfin il s'engageait à réprimer à ses dépens l'insurrection des provinces qui s'étendent depuis le golfe Ambracique jusqu'aux Thermopyles. Il donnait pour gages de sa foi ses fils et leurs familles qui étaient prisonniers du sultan. On ne put s'accorder ; et Khalet-effendi insistant sur la soumission sans garantie, avec la clause du pardon sous le bon plaisir de sa hautesse, Ali, qui comprenait trop bien le sens de cette phrase, pour y soumettre le destin de sa tête, déclara qu'il remettait la décision de ses affaires au sort des armes.

Il n'avait jamais eu d'autre espérance ; et les troubles de la moyenne Albanie, qui éclatèrent au moment de la rupture de ces négociations, prouvèrent qu'il ne s'était pas abusé un seul instant sur l'issue qu'elles devaient avoir.

Les Toxides du Musaché [1], que ses émissaires avaient soulevés, ve-

[1] Musaché, province. Voyez mon Voyage dans la Grèce, tome I, tome II, tome III et tome V, dans la table des matières.

saient de s'emparer du château de Tébélen, qu'il avait fait bâtir après l'incendie qui consuma son palais en 1818. Ils adressèrent aussitôt un appel aux peuplades guerrières de l'Acrocéraune, du mont Ismaros [1] et du Mertchika [2]. On vit, en conséquence, les tribus des Mali-Scruèles, ou Têtes-Nues [3], de l'Argénik [4], de Ducatès [5] ; les Loudgiarides [6] de Cormovo et de Lécli ; les Abantes [7] de la Suchista, les peuplades de l'Arborie [8], accourus à cet appel national, se ranger sous les drapeaux de leurs agas mahométans, afin de marcher contre l'armée turque. Chrétiens et mahométans, redevenus Épirotes et frères, rivalisaient de zèle et ne connaissaient plus qu'un ennemi ; c'était l'Osmanli ! A leur approche le canton entier de Pogoniani [9], qui n'est habité que par des Grecs, s'insurgea en leur faveur, de sorte qu'ils arrivèrent au nombre de six mille hommes à Dzidza, village éloigné de quatre lieues de Janina. Au même instant, Ismael Podez, sélictar du vizir Ali, s'emparait du pont d'Ostanitza, sur l'Aous, avec quinze cents hommes, de façon que toutes les communications avec la moyenne Albanie se trouvèrent simultanément interceptées.

Le vizir Ali-pacha, qui avait conçu un pareil plan, aurait pu se flatter d'être délivré, s'il avait été exécuté concurremment avec les attaques de Marc Botzaris, dont on a rendu compte. Khourchid-pacha, cerné dans ses retranchements, privé de communications, aurait été taillé en pièces, ou réduit à tendre des mains suppliantes à son ennemi. Mais les Schypetars arrivaient au moment où le séraskier venait de recevoir un renfort des troupes sorties de la haute Albanie, ainsi qu'une foule de contingents qui portaient son armée à trente-quatre mille hommes d'infanterie et à plus de dix mille hommes de cavalerie. Il eût été téméraire non-seulement de l'attaquer alors dans ses lignes, mais d'oser descendre dans le vallon de Janina, à cause de sa cavalerie, qui battait la plaine avec une telle supériorité de moyens, que les Souliotes dûrent regagner précipitamment les montagnes.

[1] Ismaros ou Tomoros. Voyez mon Voyage dans la Grèce, dans la table.
[2] Mertchika. *Ibid.*
[3] Mali Scruèles. *Ibid.*, tome I, page 232.
[4] Argénik. *Ibid.*, tome I, pages 232, 279, 382 ; tome II, page 247.
[5] Ducatès. *Ibid.*, dans la table des matières.
[6] Loudgiarides. *Ibid.*, tome I, pages 346, 349, 363, 419.
[7] Abantes. *Ibid.*, dans la table.
[8] Arborie, ancienne Abantide. *Ibid.* — [9] Pogoniani ou Palæo Pogoni. *Ibid.*

On fit cependant quelques tentatives. Il y eut des escarmouches; mais, ainsi qu'il arrive à toutes les levées en masse, qui ne sont bonnes que pour un coup de main, les tribus barbares, accourues avec enthousiasme, manquant bientôt de vivres, regagnèrent peu à peu leurs pays, et se dispersèrent en pillant les villages chrétiens qui s'étaient unis à leur parti. Elles avaient vu de loin la fumée des bivacs de Khourchid-pacha; et, fières de ne pas avoir été battues, elles publièrent que l'ennemi n'avait osé les attaquer. Il n'en fut pas ainsi des Grecs du canton de Pogoniani. Compromis dès l'instant qu'ils s'étaient insurgés, il ne leur restait d'autre parti à prendre que celui de combattre. Ainsi, ils durent se joindre aux Souliotes; et comme ceux-ci étaient sur le point d'être attaqués, ce secours leur arriva à propos.

Khourchid-pacha, qui avait vu se dissiper les levées insurrectionnelles des montagnards de l'Épire, au lieu d'employer la totalité de ses forces contre Ali-pacha, résolut de combattre les Souliotes qui défendaient les positions de Placa des Cinq-Puits et de Variadès, où Marc Botzaris s'était contenté de laisser des postes d'observation depuis l'arrivée des renforts au camp impérial. Son intention était de faire attaquer ces trois points isolés, de manière à ce qu'ils ne pussent se secourir; et le 21 août il détacha trois colonnes, dont chacune était composée de deux mille hommes. Celles qui étaient destinées contre Variadès et les Cinq-Puits avaient ordre d'amuser l'ennemi, tandis que l'effort principal aurait lieu contre Placa. Dès qu'on aurait débusqué les Grecs de ce poste, on devait les poursuivre jusqu'aux Cinq-Puits, tandis que les deux autres divisions fondraient sur Variadès, de façon qu'après s'en être emparé, on manœuvrerait avec six mille hommes contre la dernière station des insurgés, qui interceptait les communications entre Janina et l'Arta.

Ce plan, aussi spécieux que mal combiné, étant parvenu à la connaissance des Souliotes, ils résolurent de prendre l'offensive; et les Turcs, qui n'avaient compté que sur la victoire, auraient été exterminés, si les chrétiens, qui les attaquèrent au kan de Saint-Dimitri, manquant de munitions, n'avaient pas été obligés de ménager leur feu. Cependant ils les menèrent battant jusqu'à l'entrée de la plaine de Janina, dans laquelle ils n'osèrent entrer, lorsqu'ils virent la cavalerie turque se déployer. Khourchid-pacha la conduisait en personne, avec une partie de son armée; de sorte que les Hellènes, au nombre de quatre mille, se retirèrent, sans dépouiller les morts, dont les gi-

ternes bien approvisionnées leur auraient fourni des cartouches. Ainsi leur échappa le fruit de la victoire qu'ils avaient obtenue ; et le défaut de provisions, joint aux fatigues d'une guerre continuelle, les contraignit à regagner la Selléide.

Khourchid, aussi persévérant que ses ennemis étaient infatigables, n'eut pas plutôt appris leur retraite, qu'il songea à Hassan-pacha, qui commandait à l'Arta. Il décida de le relever de son poste, en lui substituant Ismaël Pachô-bey, auquel il donna six cents tchoadars avec une escorte de cavalerie, qui eut ordre de couvrir sa marche jusqu'au delà des Cinq-Puits. Ils partirent ainsi dans la persuasion de franchir ce passage ; mais, arrivés à la tranchée des montagnes de la Parorée, les Souliotes, quoique en petit nombre, les ayant attaqués, ils furent repoussés avec perte. Cependant Ismaël, qui connaissait le pays, ayant fait fausse route, après avoir congédié la cavalerie, parvint à dérober sa marche à l'ennemi, et à gagner Arta, où il arriva le 31 août. Il y remplaça Hassan-pacha, qui partit immédiatement avec mille hommes pour remonter à Janina.

Il se flattait de faire la route heureusement, en se contentant d'éviter l'approche des Cinq-Puits. Ismaël lui avait tracé le chemin qu'il devait tenir, lui avait même donné des guides, et ces précautions le rassurèrent au point de marcher sans se faire précéder par des éclaireurs. Il s'avançait ainsi, plein de cette confiance ordinaire aux barbares, lorsque, engagé dans le pas de Coumchadèz, il fut subitement attaqué par les Grecs. Marc Botzaris, qui s'y trouvait avec cinq cents hommes, l'assaillit avec une telle impétuosité, qu'il lui tua la moitié de son monde, prit sa caisse militaire, ses drapeaux et le força de rentrer précipitamment dans la ville, qu'il venait à peine de quitter.

Tel était le flot mobile des événements qui agitaient l'Épire, théâtre ensanglanté, sur lequel la lutte des chrétiens contre leurs oppresseurs avait pris naissance ; car il faut rapporter le principe de la commotion au vizir Ali-pacha. L'étincelle de ce vaste incendie était partie du château de Janina, quand le satrape révéla aux Grecs les projets formés contre leur existence par le fanatisme de la Porte Ottomane. Il avait cru, par ce moyen, les armer en sa faveur : mais quand il connut la tournure que les affaires avaient prise en Morée et dans l'Archipel, il maudit la révolution qu'il avait excitée ; car, s'il sentait qu'il courait à sa perte en traitant avec son gouvernement, il

comprenait également qu'il n'était plus, entre les mains des Hellènes, qu'un agent de leur émancipation.

Cependant, en envisageant cet avenir, il s'était encore flatté de le dominer. C'est pourquoi il avait proposé à Khourchid de devenir *le glaive destructeur de la révolte*. Il ne découvrait encore parmi les Grecs que des ambitions sans patriotisme; il pouvait acheter les chefs qui ne voyaient dans leur succès qu'un moyen de se vendre, s'ils avaient trouvé sûreté à traiter. Ainsi on en serait venu à ce que Tahir Abas avait déclaré dans le congrès de Missolonghi. Les Hyscos, les Gôgos, Colocotroni, auraient été traités sur un pied d'égalité parfaite avec les agas; il les aurait contenus les uns par les autres, et c'en était fait de l'affranchissement des Hellènes. Aussi les insurgés dirent, et ont souvent répété depuis : *qu'ils n'eurent jamais de meilleur auxiliaire que le sultan et son ministre khalet-effendi, qui s'obstinèrent à repousser les propositions d'Ali-pacha.*

La fortune, qui avait commencé à sourire à Khourchid, venait de lui accorder de nouvelles faveurs, en renforçant son armée jusqu'à quarante mille hommes; ce qui lui permit de fait passer les contingents tirés de la Romélie sous les drapeaux de ses lieutenants. Ainsi, au commencement de septembre, il parvint à reprendre le caravansérai des Cinq-Puits, et à refouler entièrement les Souliotes dans leurs montagnes. Peu de jours après, il débloqua Arta, rétablit ses communications avec Prévésa, et chassa les Acrocérauniens, qui tenaient quelques corps d'observation aux environs d'Argyro-Castron. Enfin, les orages ne se dissipent pas avec plus de rapidité devant le souffle de l'aquilon, que ne le firent ces bandes qui entouraient naguère le camp du généralissime des mahométans. Khourchid, libre sur tous les points, prit à sa solde le paquebot de Barthold, chancelier du consulat de S. M. B. à Patras, qui avait été jusqu'alors à la disposition de Jousouf-pacha, pour porter et rapporter sa correspondance.

Non content de tolérer cet abus, le gouvernement des îles Ioniennes permit à une compagnie d'agioteurs de s'établir à poste fixe à Zante, afin d'approvisionner les forteresses occupées par les Turcs; et Khourchid-pacha, informé de l'arrivée prochaine de la flotte turque dans la mer Ionienne, se prépara à attaquer les Hellènes partout où ils pouvaient être vulnérables.

Ismael Pachô-bey, qui se trouvait à l'Arta, reçut en conséquence trois mille cinq cents hommes, avec lesquels il devait entrer dans

l'Acarnanie, tandis que son fils y pénétrerait du côté d'Actium pour s'emparer des châteaux de Playa et du Téké. Hassan-pacha, qui avait été battu en dernier lieu au pas de Coumchadèz, avait ordre, pendant cette campagne, de tenir garnison à l'Arta avec mille hommes qu'on lui laisserait. Hagos-Lou Ali-pacha, schypetar guègue, qui occupait avec quinze cents hommes la position de Placa, était chargé d'observer les insurgés de l'Athamanie, embusqués dans les escarpements du Djoumerca et de l'Agnanda. Il était vraisemblable qu'ils se jetteraient dans la vallée de l'Achéloüs pour se joindre au capitaine Stournaris, chef des Aspropotamites, dès qu'ils se verraient débordés par Ismael Pachô-bey : alors Hagos-Lou les poursuivrait à travers l'Agrande, et partout où il serait dans le cas de les atteindre. Enfin le Macédonien Jousouf-pacha, qui avait une garnison de mille hommes à Lépante, restait à la disposition du capitan-pacha. On lui enjoignait de se concerter avec cet amiral, qui lui amenait, disait-on, dix mille hommes de débarquement pour la grande expédition, dont le but principal était de faire lever le siége de Tripolitza.

Le harem du sérasquier Khourchid, ainsi que ses trésors, se trouvaient renfermés dans cette place ; il avait conjuré Khalet-effendi, le grand amiral, et tous les membres du divan, de tourner leurs regards vers la Morée. C'était dans l'espoir que ses vœux seraient exaucés, qu'il s'était dévoué à continuer le siége de Janina : car il aurait sans cela sollicité la grâce de se mettre à la tête de l'avant-garde des armées qui devaient entrer dans le Péloponèse.

Cette province allait donc être aussi vigoureusement attaquée par terre que par mer. Bairam-pacha, Asiatique renommé par sa bravoure, se trouvait à Livadie avec un corps de deux mille cinq cents hommes. Khar Hadgi Ali, pacha de Négrepont, en comptait quatre mille cinq cents sous ses drapeaux. Omer Brionès, qui commandait à Athènes, avait quatre mille hommes, et un certain Achmet-pacha, campé à Eleusis, conduisait une colonne de deux mille deux cents hommes. Ces divisions ainsi échelonnées, se liant par les places fortes de Talente, de Zeitoun, de Bodonitza et de Volo, à la Thessalie, devaient être soutenues par une armée de dix-huit mille janissaires rassemblés à Larisse.

Les sérasquiers de ce grand corps de bataille, qui étaient Seïm et Memich pachas, offraient plus que des chances de succès à la cause des Turcs, car ils avaient longtemps fait la guerre dans le Curdistan

sous les ordres du feu grand vizir Kior Jousouf-pacha, et de Khourchid pendant l'expédition contre les Serviens. Enfin on organisait une armée de réserve à Iénidgé Vardar, sous la direction de deux pachas nommés Ali et de Békir, frère de Ryamil, bey de Corinthe, qui devaient contenir les paysans du mont Olympe, et surveiller les mouvements des rebelles de la Macédoine transaxienne.

Il était probable que ces troupes passeraient à Larisse, dès qu'elles seraient en état d'entrer en campagne; car les Grecs macédoniens causaient plus d'embarras au pacha de Salonique, qu'ils ne devaient inspirer d'inquiétudes à l'armée d'opération destinée à agir contre la Hellade.

On a dit comment les Grecs de la Macédoine, trop peu nombreux pour tenir la campagne, avaient été rejetés dans la presqu'île de Pallène, et de quelle manière le capitaine Diamantis, accouru à leur secours, était parvenu à arrêter les barbares à l'entrée des portes cassandriennes. Depuis la fin de juillet, les affaires des Turcs n'avaient fait qu'empirer de ce côté. Chaque jour le nombre des soldats du sérasquier qui commandait dans la Chalcidice diminuait par le fer ennemi, les maladies et la désertion. Le janissaire aga de Salonique devait, dès qu'il était nuit, faire des rondes continuelles autour de la ville, afin d'éloigner les maraudeurs et les fuyards qui menaçaient d'en franchir l'enceinte pour commettre des désordres. M. Rombeau, consul de Russie, qui s'était deux fois réfugié sous le pavillon de France, avait dû s'embarquer sur la corvette de notre marine royale *la Truite*, et se retirer. Les chrétiens qu'on avait incarcérés dans les églises, transformées en prisons, continuaient à y être renfermés; et ce n'était guère que pour les torturer afin d'en arracher de l'argent, ou pour les envoyer au supplice, qu'on en faisait sortir quelques-uns qu'on livrait à la rage des juifs. La consternation était générale, et les grands personnages turcs eux-mêmes, qui se voyaient placés entre le ressentiment des insurgés et la crainte de la soldatesque musulmane, n'auraient pas balancé à se réfugier à Constantinople, s'ils avaient pu faire le trajet de mer avec sûreté.

Leurs alarmes étaient exagérées; mais combien celles des Grecs auraient été accablantes, si l'esprit de Dieu, qui les avait suscités, n'eût exalté leur courage! Les Thermopyles n'avaient pour défenseurs que deux mille cinq cents hommes; mais ils étaient commandés par Odyssée, Dyovouuitis et Jean Gouras, capitaines que l'oracle de la

Sainte Vierge de l'antre de Trophonius avait surnommés *la terreur des barbares*, en déclarant *qu'ils valaient à eux seuls l'armée turque rassemblée à Larisse.* Makrys occupait les montagnes d'Agrapha avec huit cents hommes; Zongos en conduisait quatre cents à travers les escarpements du mont Othryx; Stournaris en commandait six cents dans la vallée de l'Achélous.

Gogos Bacolas et Koutélidas se trouvaient avec sept cents hommes dans l'Athamanie. Les Souliotes présentaient un effectif de cinq mille soldats, et ils avaient une garnison de soixante et douze hommes à Regniassa. Hyscos, Lépéniotis, un neveu de Hadgi Antoni, occupaient l'Agraïde avec neuf cents palicares. Varnakiotis et Rhengos étaient cantonnés aux environs des lacs de l'Acarnanie avec six cents armatoles. La bande de Passano, forte de deux cent cinquante Céphaloniens, errait dans le voisinage du Sparton-Oros. Quatre héroïnes étoliennes, qui avaient formé des compagnies d'amazones et d'adolescents, s'étaient chargées de défendre le pont de Caracos et de Dgénelli. Missolonghi avait une garnison de mille à douze cents hommes, et Anatolico comptait quatre cents défenseurs.

Les levées en masse des cantons du mont OEta, de l'Étolie Épictète, de la Doride et de la Locride hespérienne, étaient suffisantes pour observer les mouvements des Turcs qui étaient renfermés dans les forteresses de Padradgik et de Lépante. Comme on avait conçu des craintes sur Galaxidi, depuis que le vaisseau anglais *le Cambrian* était venu reconnaître ce port, on conseilla aux habitants d'en fortifier la passe. Mais ils négligèrent cet avis, parce qu'il fallait quelques dépenses; et, semblables à l'avare qui songe à sa bourse au moment du naufrage, ils devaient périr avec leur fortune, parce qu'ils ne consultèrent que l'intérêt particulier, qu'on ne sépare jamais impunément de l'intérêt général.

Depuis son arrivée au camp où se trouvait M. Gordon qui avait fait cadeau de trois obusiers aux Hellènes, D. Hypsilantis était au plus haut point de faveur [1]. Non content de l'influence qu'il exerçait, en se faisant maladroitement qualifier du titre de prince [2], il avait convoqué en assemblée générale les députés des provinces à Zaracova. Là, après avoir tracé un plan d'organisation, il s'était fait nommer

[1] M. Gordon leur a donné à diverses reprises plus de cinq cent mille francs.

[2] C'est à cette époque que se rapporte l'arrivée de Mavrocordatos à Missolonghi.

président de la gérousie, généralissime, lorsqu'il s'avisa de demander aux membres du congrès s'ils avaient des pouvoirs pour lui conférer ces titres ? Il fut étonné d'apprendre d'eux qu'ils n'avaient aucune mission de leurs compatriotes, et il dut revenir au camp devant Tripolitza.

Chaque jour les soldats de l'armée du blocus s'aguerrissaient ; et, parvenus de proche en proche à s'emparer des principaux défilés, un de leurs chefs, Nicétas, s'avança pour occuper l'entrée du Trochos ou Kaki Scala. Il y prenait à peine position avec quatre-vingt-dix Grecs, lorsqu'il vit approcher le kiaia-bey en personne, suivi de trois mille fantassins et de cinq cents cavaliers. Il venait au-devant d'un convoi de cent charges de farine, expédiées de Lerne, où elles avaient été déposées par un des nombreux bâtiments anglais chargés d'approvisionner les barbares. C'était la première fois que les Grecs se trouvaient en face des Turcs ; car ils ne les avaient encore aperçus que du haut des montagnes... Nicétas ordonne aussitôt à sa troupe de faire halte; il la place à l'endroit où le défilé commence à se rétrécir, appuyant sa droite contre la montagne sur laquelle est bâti le hameau de Doliana, et sa gauche au bord d'un torrent qui lui servait d'épaulement et de fossé.

Les mahométans, surpris de cette résolution, s'arrêtent en criant aux Grecs : *Idolâtres, rendez les armes !* — *Impurs*, répond Nicétas, *il faut les gagner*. A ces mots, les chrétiens, épouvantés du nombre des ennemis, frissonnent, leurs genoux chancellent, et leurs mains tremblantes soutenaient à peine le poids de leurs fusils, lorsque Nicétas commande de tirer sur la cavalerie turque, qui chargeait, suivant son usage, en se couvrant les yeux de la main gauche. *Ils n'osent nous regarder, camarades, feu !...* Il dit, et plus de quarante barbares tombent sur la poussière. Les Turcs font un mouvement rétrograde, se rallient, chargent ; et, repoussée plusieurs fois, l'infanterie que le kiaia-bey fit avancer, après avoir inutilement continué à fusiller pendant cinq heures, prend la fuite.

Dans ce moment, deux cents paysans grecs, restés spectateurs de la lutte du haut des montagnes où ils étaient embusqués, étant accourus au secours de Nicétas : *C'est à présent que vous venez, cornus* (keratades), s'écria-t-il ; *n'importe, tombons sur les Turcs*. En achevant ces mots, il tire son sabre ; et tous, imitant son exemple, se précipitent sur ses pas. Le frère du kiaia-bey est mortellement blessé ; Ali-bey de Phanari est tué ; une foule de barbares tombent ; et leur lieutenant

général, grâce à la vitesse de son cheval, parvient à regagner Tripolitza, après avoir perdu six cents hommes et le convoi qui resta au pouvoir des chrétiens.

Un succès aussi extraordinaire, qui valut à Nicétas le surnom de Turcolékas ou *pourfendeur des Turcs* [1], ayant enhardi les insurgés, ils descendirent du mont Ménale afin de prendre leurs lignes de blocus à un mille de Tripolitza, et le kiaïa-bey fut contraint de se renfermer dans la place avec douze mille hommes, en conservant néanmoins, à cause de sa cavalerie, la libre sortie par la porte orientale qui donne sur la plaine. Alors commença, à proprement parler, le siége de la capitale moderne du Péloponèse. Les postes des Grecs, d'après ce mouvement, furent répartis entre Colocotroni, Pierre Mavromichalis, Anagnostaras, Canelos, chef de la famille des Déli-Ianéi, Nicétas, Iatracos, Krévata, ainsi que plusieurs autres chefs, qu'on fera connaître à mesure qu'ils entreront en scène ; car il est impossible de nommer tous les braves sortis du sein des montagnes qui se distinguèrent par leur courage.

On vit en même temps arriver au camp l'archevêque Germanos et le pieux évêque d'Hélos Anthimos, que son éloquence remplie d'onction avait fait surnommer l'amphion de la sainte épanastasie ou insurrection dont il était le nouveau Pierre l'ermite. Son costume, moitié clérical et moitié guerrier, lui aurait sans doute mérité le sobriquet de *Cucullus*, donné au grand aumônier des croisés, si la simplicité de ses mœurs et son éloquence n'avaient pas été en rapport avec celles des insurgés. Quelques jours après, parurent Thanos Canakaris de Patras, Londos de Vostitza, Orlandos d'Hydra, André Zaïmis de Calavryta, l'héroïne Bobolina de Spetzia, aux formes athlétiques, le navarque Condouriotis, et une foule de primats, pour aviser aux moyens de salut public.

Informé que le Péloponèse était menacé par les forces de terre et de mer du sultan, qu'on a précédemment énumérées, il fallait aviser à des mesures telles, que l'armée n'en fût informée qu'au moment de leur exécution. Les soldats qu'on avait réunis étaient tout ce qu'ils pouvaient être, des hommes indisciplinés, mais braves. Il se passait

[1] Nicétas est né au village de Turcolekas. Les Grecs, jouant sur ce mot, l'avaient d'abord appelé, au lieu de Nicétas, Turcolekas, Turcopelekas, *le pourfendeur des Turcs*. Ils le nommèrent ensuite Turcophage, comme on verra dans le récit des affaires de l'Argolide.

peu de jours sans qu'ils en vinssent aux mains avec les Turcs, sur lesquels ils obtenaient quelque avantage ; et jamais le coucher du soleil, qui les ramenait au camp, n'avait lieu sans qu'après avoir échangé des coups de fusil avec les mahométans, on se fût réciproquement assailli d'injures et d'anathèmes. Il était à craindre qu'en traînant les affaires en longueur, la saison des pluies ne les portât à rentrer dans leurs villages, qu'ils auraient regagnés, s'ils avaient prévu surtout qu'une invasion compromettait la sûreté de leurs familles.

En examinant la circonférence de la Morée, il était impossible de prévoir sur quel point la flotte turque, qu'on disait chargée de trente ortas de janissaires[1], opérerait son débarquement ; car une armée navale a presque toujours l'avantage du choix des atterrissements pour accomplir ses projets. Sous ce rapport la presqu'île était à peu près accessible de toutes parts ; les Grecs n'occupaient encore sur le littoral que les deux forteresses de Monembasie et de Navarin. La première était hors de ligne pour contrarier une descente. La seconde, quoiqu'un excellent port de guerre, ne devait pas être le but d'une entreprise sérieuse ; car elle ne donne accès que du côté de Modon et de Coron. Débarquer au fond du golfe de Messénie, ne pouvait avoir pour but qu'un fourrage ; et comme on y avait posté le capitaine Baleste avec ses compagnies régulières, auxquelles les Maniates se seraient réunis, on pouvait être tranquille ; mais on n'était pas aussi rassuré relativement aux atterrages de l'Argolide.

Cependant les Grecs, qui fondaient en partie leurs succès sur l'ignorance de leurs ennemis, avec autant de raison qu'ils avaient compté sur les fureurs de la Porte Ottomane pour se déshonorer aux yeux de la chrétienté, étaient persuadés qu'indépendamment des fausses mesures qu'elle adopterait, jamais son capitan-pacha ne se risquerait à attaquer Hydra. Il avait déjà éprouvé l'effet des brûlots grecs aux atterrages de Mycale, et il était probable qu'il n'oserait pas s'enfoncer dans un golfe où il pourrait être incendié par les Hydriotes et les Spetziotes. Mais il pouvait ravitailler Nauplie, et s'il jetait dix mille hommes dans cette place, il fallait songer à quitter les environs de Tripolitza. On pria donc les navarques de veiller de ce côté, lorsqu'au grand étonnement de l'assemblée ils s'y refusèrent unanimement.

« Depuis le commencement de l'insurrection, dirent les députés

[1] Quinze mille hommes.

» d'Hydra, la marine grecque a seule soutenu le poids de la guerre;
» son sang a coulé dans vingt rencontres; elle a dépensé les économies
» de ses armateurs, et, obligée d'acheter jusqu'au biscuit pour nourrir
» les matelots, jamais les commandants de terre ne sont venus à son
» secours. Nous accusons ici la cupidité de Colocotroni, des Déli-Ianeï
» et de ceux qui se sont emparés des dépouilles et des propriétés im-
» mobilières des Turcs : ils sont gorgés de richesses: ils récoltent,
» ils vendangent, ils possèdent des chevaux et des troupeaux, sans
» rendre aucun compte. Ils se sont substitués aux pachas et aux
» agas, tandis que, privées du commerce, nos banques sont vides, et
» que nos marins, vieux de fatigues, expirent de besoin! Est-ce là
» cette régénération dont nous nous étions flattés, et à laquelle nos
» cœurs aspiraient? Nous déclarons donc que, satisfaits de veiller à
» la sûreté de nos îles, nous retirons, à dater de ce jour, les croisières
» qui bloquent Nauplie : telle est notre résolution. »

Colocotroni allait répliquer, quand l'archevêque Germanos, prenant la parole, lui reprocha son insatiable avidité, en le sommant, ainsi que les autres capitaines, de se justifier de leurs malversations. — *Prêtre*, s'écria Colocotroni en fureur, *retourne à l'autel*; et mettant la main sur ses armes, *ou crains ma colère!...* — *Soldat, chasseur d'hommes, tremble toi-même*, répliqua tranquillement Germanos; *car si une goutte du sang des ministres du Seigneur était répandue par les mains de tes pareils, il en coulerait bien d'autre.*

A cette réponse, Colocotroni, pâle et interdit, garda le silence; mais en vain D. Hypsilantis, qui présidait le conseil, essaya de rétablir l'ordre. L'éloquence du pieux archevêque d'Hélos n'obtint pas plus de succès. Alors les navarques se retirèrent, et reprirent le chemin de Lerne, tandis que Bobolina, obligée de se conformer à leur décision, parce qu'elle était soumise, en sa qualité d'officier de mer, aux ordres de l'amirauté, faisait hommage de ses vaisseaux à la patrie. Elle pria D. Hypsilantis de les pourvoir de chefs et d'équipages, en faisant des vœux pour que Nauplie ne fût pas ravitaillée par les infidèles.

Une pareille division, dans les circonstances où l'on se trouvait, laissait entrevoir de grands malheurs; cependant, dans le parti que prenaient les Hydriotes, on pouvait encore espérer que, relativement à leur position topographique, ils ne laisseraient pas envahir l'Argolide. Un incident qui venait d'avoir lieu dans le golfe de Lépante,

servit même les Grecs, de manière à leur démontrer que les Turcs se dirigeraient sur Patras pour lier leurs opérations avec celles des armées du continent, en s'établissant dans le golfe.

Une division navale de S. M. B., pilotée par le consul d'Angleterre à Patras, leur révéla ce secret en faisant la mouche [1] de la flotte ottomane qu'on attendait. En attaquant la Morée à l'occident, les Turcs avaient une réserve assurée à Zante, d'où ils communiquaient facilement, à l'abri des îles Ioniennes, sur les côtes de l'Épire. Après avoir ravitaillé Patras, s'ils avaient autant de troupes de débarquement qu'on le disait, ils se porteraient immanquablement contre Tripolitza ; et, dans cette hypothèse, on serait en mesure de les voir venir, pourvu que les Hellènes obtinssent quelques avantages du côté des Thermopyles, et surtout dans l'Attique, afin de contenir l'armée ennemie qui s'avançait dans la Grèce orientale. On conclut donc que, loin de quitter le blocus de Tripolitza, il fallait le resserrer, parce qu'étant enveloppé de montagnes, on pouvait se soutenir contre un ennemi supérieur en forces, en occupant le plateau de la Tégéatide.

En effet, le Péloponèse, que les anciens représentaient, dans leurs types monétaires, sous l'emblème d'une tortue, a, topographiquement parlant, la figure de cet amphibie : ses longs promontoires, son col terminé par les hautes montagnes de l'isthme, qui pyramident entre les deux mers, ne sont que le développement d'une voûte escarpée d'un accès très-difficile à escalader dans sa partie culminante. De Patras à Tripolitza la route la plus directe est de vingt-huit lieues ou six marches en montagnes ; ainsi on pouvait surprendre l'ennemi, qui se trouvait déjà prévenu, au moyen de l'occupation de Calavryta par Zaïmis et Sotiris, assistés de l'évêque Procope. Sa route par l'Élide, quoique en plaine pendant dix-huit lieues, devenait impraticable à cette distance, où la presqu'île est coupée par le diaphragme des montagnes qui encaissent l'Alphée jusqu'au Nymphæum de la Triphylie ; une armée pourvue de bagages, d'artillerie, se trouvait ainsi dans l'impossibilité de franchir les monts Lycée, le Borée, ainsi que le Ménale. Les assiégeants étaient donc à couvert de ce côté. On a déjà dit qu'il était vraisemblable que l'ennemi ne tenterait pas de descendre à l'embouchure du Pamisus ; car, indépendamment des

[1] Mouche, en termes de marine, sert à désigner le bâtiment explorateur chargé de découvrir et de reconnaître la position de l'ennemi.

obstacles qu'on a énumérés, il aurait eu devant lui les montagnes, dont les contreforts s'embranchent avec les chaînes du Taygète : les Grecs n'étaient donc vulnérables que du côté de la Corinthie, quoique la presqu'île fût accessible sur plusieurs points.

Les Turcs, maîtres de Patras, des châteaux, de la ville et de la navigation du golfe de Lépante, devaient aborder par mer au Léché, et attendre, sous le canon de l'Acro-Corinthe, le succès des opérations des pachas qui se trouvaient au delà de l'isthme. Alors, dans le cas où ils auraient obtenu des avantages, ils pénétraient par l'Argolide, dans la Tégéatide ; et si, à cette époque, les insurgés n'étaient pas parvenus à réduire Tripolitza, ils n'avaient plus d'autre ressource que celle de se réfugier dans les montagnes de l'Arcadie. Il y avait donc urgence pour agir, avant que les armées de Romélie en vinssent aux mains ; mais il fallait plus que de la confiance dans la valeur humaine ; car douze mille hommes d'insurrection, au plus, étaient tout ce qu'on pouvait opposer à plus de cinquante mille mahométans.

On délibérait ainsi sur la manière d'attaquer Tripolitza, lorsqu'on vit arriver au camp de généreux étrangers qui venaient offrir leurs services aux Hellènes ; c'étaient, indépendamment de ceux qu'on a nommés, des Allemands. Hélas ! ils avaient aussi favorablement jugé les Grecs avant de les connaître, qu'ils les ont injustement déprisés après les avoir entrevus.

Les défenseurs de la liberté qui avaient jusqu'alors abordé aux terres de la Hellade étaient en grande partie des gens de qualité, chamarrés de cordons, suivis de domestiques, portant des titres de comtes, de barons et de chevaliers. Aucun ne croyait sans doute retrouver les fêtes d'Athènes, ni les vierges de Sparte, mais beaucoup se flattaient d'être pourvus d'emplois supérieurs ; ils prétendaient être au moins généraux, colonels ! et, ce qui caractérise malheureusement trop les enfants de Mars de notre siècle, il y en avait très-peu parmi eux qui n'aspirassent à faire une grande fortune ! Quel fut leur désenchantement ! quelle fut même la surprise des étrangers désintéressés qui n'avaient pas la moindre notion de la Grèce ! Ils se flattaient d'y rencontrer un gouvernement établi ; des légions organisées ; une régie de fournisseurs ; des hôpitaux ; enfin, ce qu'on possédait en Amérique, au temps de la guerre de l'indépendance. Rien de tout cela n'existait ; et, au lieu de s'adresser à un congrès qui avait déclaré les droits de l'homme, ils ne virent qu'une réunion de paysans

qui avaient proclamé le règne de la croix ! Les Franklin, les Payne, les Waren du sénat hellénien étaient quelques évêques pareils à ceux de la primitive église, sans luxe et sans autre titre que celui de *Sainteté;* des religieux qui portaient les stigmates du martyre ; d'anciens chefs de bande, et des laboureurs blanchis sous le poids du travail. Ils invoquaient le nom de J.-C., de la Vierge, des confesseurs de la foi ; et ils demandèrent aux chrétiens occidentaux s'ils voulaient mourir avec eux pour le triomphe des saintes lois de l'évangile ?

Combattre et souffrir, tel était le langage adressé aux philhellènes, et le spectacle qui s'offrait à leurs regards. Ils voyaient, au lieu des superbes enfants de Sparte et de Tégée, un peuple couvert de la livrée de la misère, des paysans armés de quelques vieux fusils, ou de pistolets, et n'ayant souvent ni l'un ni l'autre, qui se disaient soldats ! des malheureux, passant de la terreur à l'espérance, selon la chance du jour ; faisant, comme les enfants d'Israël au temps du siége de Jéricho, tantôt des processions pour prendre l'Acro-Corinthe, pensant par ce moyen renverser ses remparts, et tantôt s'enfuyant à l'approche de quelques centaines de Turcs. Chrétiens intrépides au milieu des tortures, ils étaient consternés après un revers, et se relevaient avec transport à la vue du croissant, quand ils avaient appelé le dieu rédempteur à leur aide ; tels étaient les insurgés. Timides, imprudents, lâches et courageux tour à tour. Manquant souvent de pain, dormant dans le creux des vallées, ou sur le haut des montagnes, dévorés par les fièvres, exténués de fatigues, et parlant un idiome harmonieux, qui pouvait seul indiquer leur origine. Mais ce signe caractéristique ne put même leur faire trouver grâce auprès de leurs enthousiastes, devenus leurs détracteurs.

Croassant quelques vers de l'Iliade et de l'Odyssée, comme les Grecs n'entendaient pas la langue d'Homère défigurée par nos prononciations académiques, les étrangers portèrent l'injustice jusqu'à méconnaître les enfants de la Hellade pour les descendants du peuple héroïque qui habita la terre de Pélops au temps de sa splendeur. Presque tous s'éloignèrent bientôt en maudissant la barbarie et l'ingratitude des Grecs, qui allaient se dépouiller, aux yeux du monde, de la lèpre de l'esclavage, dont ils n'étaient pas encore dégagés.

Une voix souveraine leur avait annoncé qu'ils devaient être libres, parce qu'ils étaient chrétiens. La croix leur avait révélé la céleste origine de l'homme ; le peuple, comme plusieurs étrangers l'avaient

observé, s'électrisait, sans en comprendre le sens, en prononçant le mot *archè*, ΑΡΧΗ [1]. C'était un cri de ralliement, un mot de passe, une espèce de talisman qui éblouissait la multitude, et on répétait en se saluant cette expression qui fut celle d'Alexandre Hypsilantis, ainsi que son titre [2], lorsqu'il passa le Pruth, au delà duquel la victoire l'attendait, si d'autres motifs que la trahison des siens ne l'avaient pas obligé de renoncer à son entreprise. Mais quel était cet *archè ou gouvernement?*

Le clergé le voyait dans une théocratie comparable à la république de Platon, et par conséquent impossible à mettre en pratique. Les chefs militaires l'appliquaient à la puissance du glaive qui devait être remis entre les mains du prince que Catherine II avait désigné aux envoyés de la Grèce comme devant être un jour leur monarque; et un démagogue, nommé Antonious, le plaçait dans la souveraineté du peuple.

Le sénat d'Hydra, craignant que la multitude, séduite par ce tribun des carrefours, ne fît main basse sur leurs banques, ordonna de saisir et d'embarquer cet homme mystérieux [3], qui disparut ainsi au milieu des mers qui l'avaient apporté sur les plages de la Grèce. Comme il ne fallait pas risquer que quelques niveleurs entraînassent le peuple dans de fausses résolutions, on décida en même temps de procéder à la formation d'un gouvernement dont le besoin se faisait généralement sentir.

On reçut, en attendant cette déclaration, quelques communications diplomatiques de la part de M. Bradish, agent des États-Unis d'Amérique; mais, il faut le dire à l'honneur des Grecs, qui n'étaient en position d'éconduire personne : soit que les *carbonari* d'Italie, ou

[1] ΑΡΧΗ *principe* ou *archie*, terme spécialement appliqué à la *monarchie*, parce qu'elle a quelque chose d'un ordre supérieur. On dit aristocratie, c'est-à-dire *pouvoir des grands*; *démocratie*, pouvoir *du peuple*; ochlocratie, *pouvoir de la lie du peuple*, parce qu'il peut y avoir *pouvoir* partout où il y a force, mais jamais *archie* sans *légitimité*.

[2] Alexandre Hypsilantis prenait le titre de lieutenant général de l'*archie*, qu'on a, sans le comprendre, ainsi que les Grecs le définissent, traduit par celui de gouvernement. Cela peut servir à expliquer pourquoi le gouvernement grec a pris le titre de ΠΡΟΣΩΡΙΝΗ, ou provisoire.

[3] Antonious. Il y a quelque chose de si extraordinaire dans l'apparition de cet homme, qu'il m'est impossible de m'expliquer sur son compte. Il n'est pas temps encore de soulever le voile qui nous cache sa fin tragique.

les *liberales* d'Espagne, trouvassent les principes des Hellènes disparates des leurs ; soit qu'ils dédaignassent d'entrer en rapport avec des hommes qui ne combattaient que pour l'autel et la patrie, jamais il n'y eut aucune relation entre les Grecs et les contrées frappées de l'anathème de la Sainte-Alliance.

CHAPITRE V.

Considérations sur la cause des Grecs ; — ils surprennent un convoi turc. — Mouvements maritimes. — Chypre, événements. — Femme française mariée au pacha de Jérusalem. — Couvent catholique du mont Carmel détruit. — Les Anglais favorisent ouvertement les Turcs. — Arrivée de leur escadre à Zante ; — elle débloque le capitan-bey. — Martyre de l'évêque de Coron, et de Timothée, diacre de Messénie ; — de sa sœur et d'un jeune enfant. — Victoire des Thermopyles. — Déroute des Turcs. — Combats partiels devant Patras. — La flotte turque, pilotée par le bâtiment anglais *la Zénobie*, attaque et détruit Galaxidi. — Siége de Tripolitza, — dirigé par des officiers français. — Leurs noms. — Mavrocordatos est envoyé en Étolie. — Cantacuzène quitte la Morée. — D. Hypsilantis, trompé, se rend à Calavryta. — Elmas-bey et ses toxides capitulent. — Avidité de plusieurs chefs grecs. — Mécontentement de leurs soldats. — Bombardement de Tripolitza. — Assaut et prise de la ville par les Grecs. — Versions diverses à ce sujet. — Doutes relatifs au rapport de M. Vautier. — Dévastations. — Départ des schypetars ; — leur attitude menaçante. — Massacre horrible des Turcs et des juifs ; — Joseph, évêque d'Andreosa, délivré, prie pour ses ennemis. — Affaires de Zante. — Assassinat d'un Anglais. — Émeute, ses conséquences funestes. — Allées et venues de la flotte ottomane ; — elle fait voile vers le Levant.

Victorieuse ou anéantie, les couronnes de la gloire étaient réservées à la Grèce. Le sang de ses martyrs, les succès éclatants que ses escadres, couvertes du pavillon de la croix, avaient obtenus à Sygrium et à Mycale, avaient porté la terreur parmi les barbares, deux fois battus à l'attaque de Samos, où ils perdirent l'élite de leurs soldats ; car c'étaient des Asiatiques de Trébizonde, de Synope et de Cérasonte, qu'on avait embarqués à Constantinople dans la persuasion que les chrétiens ne pourraient pas soutenir la férocité de leurs regards. Les têtes d'un grand nombre tapissaient la plage de Vathi, sur laquelle ils avaient abordé ; et le capitan-pacha, témoin de leur défaite, avait depuis cinglé vers Rhodes. Il y préparait de nouveaux armements ; et le bruit, généralement répandu, qu'il se proposait de tirer vengeance des Samiens, lui fournissait des recrues, qui lui arrivaient avec assez de facilité, depuis que les Grecs avaient évacué le poste de Château-Rouge. Il reçut aussi les divers contingents des grands feudataires de la Lycie, qui habitent entre le pro-

montoire Sacré et l'embouchure du Calbis. Après cette opération, il mit à la voile, afin de prendre sous son escorte plusieurs vaisseaux, que les agas d'Eski-Hissar, de Mélassos, d'Assem Kalési, d'Upha-Bophi, de Kapousch, d'Ortaki, de Guzel Hissar, de Thyrra et d'Akhissar ou Thyatire, avaient chargés de troupes destinées à servir sous ses ordres.

Smyrne, impatiente de se délivrer d'une soldatesque effrénée, qui campait, depuis plusieurs mois, à l'entrée de sa rade, avait de son côté nolisé des vaisseaux, sans s'inquiéter du sort de ceux qu'on y entassait. Malgré le désir qu'on avait de se défaire de semblables hôtes, les préparatifs de l'expédition s'exécutèrent avec une telle lenteur, que cette division navale n'appareilla qu'au moment où des courriers vinrent annoncer l'approche de la flotte ottomane. Les hordes qu'elle devait convoyer sortirent aussitôt du golfe Herméen. Elles étaient escortées par une goëlette et un trabacolo de la marine algérienne, qui n'eurent pas plutôt gagné le large, que les Barbaresques revirèrent de bord, en faisant leurs adieux et des souhaits de bon voyage à ceux qu'ils n'osaient pas se risquer d'accompagner plus loin.

Ils les avaient quittés en vue des Spalmadores ; et les bâtiments de transport, trouvant devant eux une mer nette, s'exhalaient en bravades. Un vent propice les poussait ; lorsque après avoir doublé le cap septentrional de Chios, ils aperçurent une flottille grecque de douze bricks, qui portait sur eux toutes voiles dehors. Il était également impossible de rétrograder et de gagner le mouillage de Chios. Les Turcs, effrayés de leur position, manœuvrèrent aussitôt vers la terre ferme, dans l'intention de s'y échouer ; mais les Grecs, gagnant de vitesse, les suivirent et les attaquèrent, sans leur laisser le temps d'exécuter leur dessein ni de se préparer au combat.

La canonnade commença par pelotons. Les Turcs, ranimés par le courage du désespoir, y répondirent avec vivacité ; plusieurs fois même, ils se présentèrent franchement bord à bord avec leurs adversaires, qui, profitant du mouvement de la vague, lorsqu'elle découvrait la carène des vaisseaux ottomans à leur artillerie, y causaient de grands dommages. Enfin, ceux-ci se trouvant, après un engagement de deux heures, dans l'impossibilité de résister, se jetèrent dans leurs embarcations, en mettant le feu aux navires qu'ils abandonnaient. Un grand nombre se noyèrent en cherchant à gagner la terre ; les blessés

devinrent la proie des flammes, et les Grecs restés maîtres du champ de bataille, ayant repêché les canons des vaisseaux ennemis, s'en emparèrent, en faisant retentir la plage des cris mille fois répétés de : *Victoire à la croix.*

Les barbares, qui abordaient en cet instant à la côte d'Asie, n'eurent pas plutôt repris haleine, qu'ils fondirent sur les paysans grecs, occupés aux travaux des champs, et égorgèrent tous ceux qu'ils purent atteindre. Puis, prenant la direction de Scala-Nova, ils entrèrent dans cette ville, pour y signaler leur rage par de nouveaux massacres; et ils seraient retournés à Smyrne, si le capitan-pacha ne se fût empressé de les embarquer.

Cependant sa flotte, enchaînée par la frayeur, divinité non moins puissante et peut-être la même que celle qui retenait l'armée d'Agamemnon au port d'Aulis, restait tranquille spectatrice du désastre de ses convois. En vain les vents propices s'élevaient, quand deux brûlots lancés par les Grecs, le 5 septembre, étant arrivés jusque sous sa poupe, il se décida à appareiller. Le 6, il faisait route vers la Morée; et les insurgés ayant donné le signal de dispersion, le bruit se répandit à Smyrne qu'ils avaient pris la fuite devant la flotte ottomane; mais il n'en était pas ainsi. Les Turcs naviguant dans un ordre serré, presque toujours beaupré sur poupe, attestèrent que la crainte était de leur côté. Ils agirent avec la même réserve, lorsqu'ils s'approchèrent de Coron et de Modon, qu'ils ravitaillèrent, et jusqu'à Zante, où ils mouillèrent le 14 septembre, à six heures et demie du soir, au nombre de trente-quatre voiles.

Pendant ce temps, les vaisseaux grecs de Psara cinglaient vers Chypre, dans l'intention de secourir leurs frères qui tombaient en détail sous le glaive des Asiatiques. Une affreuse anarchie dévorait cette île, naguère si paisible. Les firmans obtenus à la sollicitation de la légation de France à Constantinople, afin d'y rétablir l'ordre, n'avaient pas été écoutés; le coupable vizir qu'on devait destituer avait été maintenu dans ses fonctions à l'époque du renouvellement des barats. Les villages étaient déserts; les récoltes se trouvaient abandonnées sur le terrain; les Grecs, réduits au désespoir, allaient être poussés à la révolte; les Turcs indigènes s'exaspéraient; les troupes étrangères attendaient avec impatience le signal ou le prétexte de quelques insurrections, quand la gabare française *la Lionne*, commandée par le capitaine Ferrand, arriva pour sauver encore une fois Larnaca d'une ruine qui semblait inévitable.

Le consul du roi, M. Méchin, avait seul fait tête à l'orage. Il aurait sans doute succombé, car le commandant turc de la ville, l'aga des janissaires, et le trésorier, étaient ainsi que lui inscrits sur les listes de proscription du pacha. Leur crime était de s'être montrés favorables aux chrétiens, en dérobant plusieurs d'entre eux à la mort : tous les Européens ou Francs devaient périr, et Larnaca aurait été abandonnée au pillage des soldats étrangers. Ainsi ce fut encore à la marine du roi très-chrétien que tant d'infortunés durent leur salut. L'histoire ajoutera que la sollicitude de Louis XVIII veillait, du sein de sa capitale, sur toutes les victimes désignées, en les faisant non-seulement couvrir de son pavillon, mais en songeant à leurs besoins : car des milliers de rations de biscuit furent envoyées de Toulon, et mises à la disposition de l'amiral Halgan, pour nourrir une foule de malheureux que la faim, à défaut du fer des barbares, aurait moissonnés : une pareille charité est préférable aux plus beaux triomphes.

Le navarque grec, apprenant ce qui était arrivé en Chypre, changea de résolution. Son apparition n'aurait pu qu'y ranimer la fureur des mahométans ; il ordonna même aux croiseurs d'abandonner les stations qu'ils tenaient, en se contentant d'engager les Samiens à faire de nouvelles descentes sur le continent, afin d'obliger les Asiatiques qui se trouvaient en Chypre d'accourir à la défense de leur pays. Il savait d'ailleurs que les Syriens seraient bientôt rappelés de cette île ; le pacha de Saint-Jean-d'Acre, qui les avait expédiés, se trouvant dans une mésintelligence telle avec le gouvernement du sultan, que tout annonçait une guerre civile en Palestine.

Je ne dirai point ici quel zèle inconsidéré a fait expulser nos missions de Jérusalem. Protégées, ainsi que les pèlerins de l'Occident, par les capitulations de nos rois, une femme veilla longtemps avec sollicitude sur ces priviléges qu'elle défendit avec zèle. Elle ne descendait ni du sang des Luzignans, ni de celui des Fatimites. Ce n'était pas une de ces filles privilégiées de la Providence, pareilles à la bergère de Nanterre ou à la vierge de Vaucouleurs, ni même une illustre solitaire telle que la nièce de Pitt, lady Stanhope, qui remplit maintenant de l'éclat de son nom le désert de Damas. La postérité épique n'en fera ni une Armide, ni une autre Zaïre ; car son nom n'a rien de romantique ; madame Grénouillot, femme d'un tambour de la neuvième demi-brigade, capturée pendant l'expédition des Français en

Syrie en 1799, était passée de la caserne au harem du pacha de Jérusalem, qui n'avait pas dédaigné de lui donner sa main et l'empire sur les odalisques de son bercail. J'ignore si elle renonça à son dieu, mais je puis assurer qu'elle resta toujours Française de cœur. Elle avait été le constant appui des chrétiens latins jusqu'en 1815, temps où son époux, promu à une préfecture militaire voisine de l'Euphrate, quitta Jérusalem. Depuis cette époque, la France perdit dans la Palestine ses priviléges historiques. Des indiscrétions relativement à je ne sais quelles cérémonies ambitieuses qu'on pratiquait dans la chapelle consacrée au dieu d'humilité, les intrigues de quelques drogmans du Phanal, les imprudences de quelques missionnaires plus pieux que clairvoyants causèrent l'affliction des ministres de l'église d'Occident.

Retirés la plupart dans un monastère du mont Carmel, ils y attendaient le retour des jours de grâce, quand le fougueux pacha de Saint-Jean-d'Acre, Suleyman, frère d'armes d'Aboulouboud-pacha, qu'on verra figurer dans les troubles de la Macédoine, osa attenter à cet asile catholique. En vain le consul de France, M. Ruffin, essaya de le couvrir de la protection de nos rois; le vizir, qui prétendait que les Grecs pouvaient s'en emparer et en faire une forteresse, ordonna de le démolir. Le consul dut quitter son poste; et le pacha de Ptolémaïs, sans être inquiété, venait de rompre avec la Sublime Porte. Il avait retiré ses troupes de l'île de Chypre; et le navarque informé de cet événement, déployant aussitôt ses voiles, cingla vers le Péloponèse, où il rejoignit l'escadre grecque.

Les Ioniens, juges compétents de la politique britannique, qui ne considéra jamais le bien de l'humanité comme but, mais comme moyen jusque dans ses actions de haute philanthropie, avaient eu le pressentiment des événements qui commençaient à s'expliquer. Dès le 14 août les agents de l'Angleterre et de l'Autriche, puissances conjurées contre la croix [1], répandaient le bruit que quinze mille Turcs avaient pénétré en Morée par le défilé de l'isthme de Corinthe, ce qui signifiait, en d'autres termes, qu'ils comptaient sur une pareille

[1] Le 20 août, MM. Vitalis, Negris, Caradjea, se trouvant encore une fois au monastère de Mégaspiléon [illegible], voisin de Patras, avaient vu une frégate et un schooner de la marine impériale d'Autriche escorter un brick chargé de provisions pour les Turcs du château de Patras. — Extrait du journal du brigantin *le Pégase*, capitaine [illegible]

invasion. Le lendemain, au moment qu'une division navale autrichienne entrait au port de Zante, une barque venant de Modon, montée par huit Turcs, fut favorablement accueillie par le commodore de S. M. B. Elle venait chercher des vivres, qu'on lui donna, tandis qu'on repoussait un bâtiment couvert du pavillon de Jérusalem, qui arrivait du mont Athos. Quelques moines en composaient l'équipage! Ils imploraient le secours de leurs frères : « Cinquante » mille chrétiens de tout âge et de tout sexe, disaient-ils, étaient » réfugiés dans leurs monastères. Ils commençaient à manquer de » vivres ; et, bloqués par huit mille Turcs, ils étaient au moment de » périr, si on ne les assistait. » On se moqua de leur détresse ; mais leurs paroles, qui parvinrent aux oreilles des Hydriotes, ne furent pas perdues.

L'alarme redoubla vers les premiers jours de septembre, lorsqu'on vit se croiser et se succéder des vaisseaux de guerre autrichiens, et quand une frégate anglaise, qui était venue de Smyrne à Zante en six jours, répandit le bruit de la défaite des Grecs dans les mers de Samos. La police s'occupa aussitôt à propager ces faux rapports ; et une polacre esclavonne, entrée le 10 septembre en rade, y donna une espèce d'authenticité, en déposant qu'elle avait rencontré trente-trois bâtiments de guerre turcs devant Navarin. Son rapport fut confirmé le lendemain par d'autres avis ; et le 12, les feux allumés sur les montagnes du Péloponèse annoncèrent l'approche des mahométans.

Le 13, un esclave chrétien, racheté par le consul de France, déposa au bureau de santé que le drogman d'Angleterre, Barthold, avait donné avis à Jousouf-pacha de l'arrivée prochaine d'une escadre ottomane : il avait vu plusieurs fois, pendant sa captivité, le nommé Schelling, consul des cortès d'Espagne, pointer les canons contre les Grecs ; tant il est vrai que les suppôts de l'anarchie et du despotisme peuvent mutuellement s'étayer. Ces détails ne disaient que trop aux Zantiotes la conduite qu'ils devaient tenir. Cependant ils s'étaient rendus en foule au rivage, et la tristesse répandue sur leur physionomie annonçait mieux qu'on ne saurait l'exprimer, le déplaisir que leur causait l'arrivée de la flotte ottomane. Quelques banqueroutiers seuls, qui espéraient restaurer leurs affaires à la faveur du pillage de la Morée, témoignaient une joie féroce.

Le 15 septembre, l'armée navale turque, composée de quatre

vaisseaux de ligne, d'autant de frégates, de huit corvettes, de quatorze bricks et de deux schooners, fit voile avant le jour pour Patras. Le vent était favorable ; cependant, vers le soir, on la vit avec surprise reparaître et jeter de nouveau l'ancre dans la rade de Zante. Dans la matinée du 16, le gouverneur S. M. B. se rendit sous la poupe du vaisseau amiral turc, avec lequel il eut un long entretien. A la suite de cette conférence, le port fut traversé, pendant toute la journée, de barques qui portaient à bord des vaisseaux ottomans des tonneaux remplis de biscuit et d'autres provisions, ce qui fit dire que, tandis que le roi de France donnait le pain de l'aumône aux Grecs, les Anglais fournissaient aux barbares les moyens d'exterminer les chrétiens. Le 17, l'escadre mahométane avait repris la mer, en laissant en arrière quatre bricks destinés à charger des munitions de guerre et de bouche. Tant que le transport des ravitaillements que les Anglais procuraient aux Turcs dura, le peuple qui couvrait le rivage de la mer ne cessa de maudire le gouvernement fournisseur du sultan, les hommes employés à ce service, et sans la garde nombreuse destinée à les protéger, ils auraient été massacrés.

D'après ces faits, on se demandera peut-être un jour, comment le lord haut commissaire Maitland osa articuler le mot de neutralité dans le discours qu'il prononçait alors au sein du parlement ionien. Il fallait faire peut-être moins d'estime de ceux qui le composaient, que n'en faisait Domitien du sénat de Rome prosterné à ses pieds, en s'écriant devant le turbot devenu historique : *Tua servatum consume in secula rhombum*; ce n'était cependant là que le prélude d'affronts plus humiliants réservés aux Ioniens.

Avant d'en dérouler la série, disons comment, le jour même où l'escadre mahométane abordait à Zante, les Turcs qui composaient la garnison de Patras étaient aux prises entre eux. Jousouf-pacha se trouvait obligé de vivre retranché au milieu de sa troupe, qui, n'ayant plus à piller que lui seul, en voulait aux richesses qu'il avait entassées dans la forteresse de Patras et surtout de Lépante. La soldatesque, qui s'était déchirée de ses propres mains, venait de se réunir pour exterminer les spéculateurs enrichis des dépouilles des Patréens [1]; mais quand la flotte turque doubla le promontoire Araxe, la scène changea subitement.

[1] Le consul des cortès Schelling, qui les avait servis avec tant de zèle, avait re-

Les révoltés accourent au rivage en poussant des cris de joie, pour saluer vingt bâtiments de guerre, qui laissent tomber l'ancre au mouillage de la douane. Le capitan-pacha, qui avait remis d'avance des instructions à son vice-amiral, satisfait d'avoir étalé ses forces navales à la vue des troupes qu'il venait secourir, fait aussitôt signal à la division qui se trouvait sous voiles de cingler vers l'Épire, afin de rallier l'escadre du capitan-bey mouillée à Syvota en Épire.

Les Turcs pouvaient librement naviguer dans cette mer close, dont l'étendue est fixée à quarante milles à l'occident des îles de l'heptarchie ionienne, sans avoir rien à craindre, les Anglais ayant eu soin d'en défendre l'accès aux Grecs. Le vice-amiral ottoman laissa en passant devant Missolonghi, deux de ses vaisseaux qui étaient chargés d'en examiner les passes : et cette place ainsi que toutes les côtes de la Morée furent déclarées en état de blocus. Mais elles étaient en état de défense ; car les Hellènes, revenus de l'étonnement causé par l'incendie d'un chebec appartenant à Mavrocordatos, couraient de toutes parts aux armes.

Un frère du Pindare moderne de la Thessalie, Yves Rigas, venait, disait-on, d'aborder dans l'Étolie, et les hymnes de la liberté retentissaient au milieu du mont OEta et de la Doride. A leurs accents, des bandes de paysans conduits par des prêtres couronnés de lauriers descendaient aux bords des vastes pêcheries qui environnent Missolonghi, ville située sur les vases de l'Achélous, que six milles de lagunes environnent de leurs inextricables détours. Pour en rendre l'approche plus difficile, les Grecs avaient échoué quelques vieux navires à l'entrée du canal qui conduit au mouillage de Vasiladès. Ils avaient enlevé les balises et tous les signes indicateurs propres à diriger les esquifs à travers ces labyrinthes, où s'égarent chaque jour les pêcheurs les plus expérimentés. On avait pris soin en même temps de ménager des embuscades au milieu des roseaux qui bordent cette multitude de canaux ; de façon que deux grandes chaloupes turques, ayant osé s'y aventurer, furent prises et submergées avec leurs équipages.

cueilli le prix mérité de sa conduite. Il venait, après avoir reçu une ample distribution de coups de bâton, d'être contraint de s'embarquer précipitamment pour Ithaque. Il se plaignait de la jalousie du chancelier britannique, qui lui avait suscité cette avanie, à laquelle il n'aurait été sensible qu'autant que la douleur physique lui en aurait rappelé le souvenir, si les Turcs n'avaient pas mis son échoppe au pillage, et repris dans un moment ce qu'il avait gagné.

Cet échec ayant découragé les agresseurs, le vice-amiral, qui se crut encore une fois à Samos, dirigea sa route vers l'Epire, où il arriva sans avoir aperçu aucune voile suspecte. Il déposa quelques munitions navales à Prévésa, se rendit à Syvota, où, arrivé le 19 septembre, il rallia l'escadre du capitan-bey, et en repartit le 30. Elle se composait, au sortir du canal de Corfou, de neuf frégates ou corvettes et de vingt et un bricks de guerre, avec lesquels elle rejoignit l'amiral qui se trouvait sur la rade de Patras.

On se demandait, en voyant ces mouvements, ce que devenait la flotte grecque qui était naguère la terreur des Osmanlis? On savait que Psara avait trente bricks, Spetzia soixante, et Hydra quatre-vingts, avec douze brûlots, servis par une foule de marins expérimentés; mais on les représentait dans un état de division alarmant. On prétendait que, travaillés par de perfides conseils, les chefs se disputaient le pouvoir, que les matelots demandaient une paye considérable, et qu'on avait découvert une conspiration qui tendait à livrer Hydra aux infidèles. Plus ces bruits étaient absurdes, et peut-être à cause de cela même, plus ils trouvaient de gens prompts à les accueillir. On en avait dit autant des mésintelligences survenues entre D. Hypsilantis et le sénat de Calamate, après la prise de Monembasie. Ces nouvelles sortaient des bureaux de la police anglaise, qui ne put, malgré sa sollicitude osmanlique, dérober la connaissance du journal d'un observateur, placé auprès du capitan-pacha, dont nous avons extrait les faits principaux qu'on va lire.

Avant de quitter les atterrages de Mycale, l'amiral du sultan s'était fait précéder par des émissaires chargés de semer la discorde entre les Grecs, et de tenter la fidélité de leurs chefs. Presque tous ces espions étaient des aventuriers levantins; et un d'entre eux nommé Listock, Ragusais d'origine, parti de Smyrne sous le pavillon français qu'il avait usurpé, eut soin de se faire capturer. Conduit à Monembasie, on saisit entre ses mains une correspondance criminelle qui éclaira les insurgés sur les projets des Turcs, de sorte que le capitan-pacha, instruit à temps de ce mécompte, dut renoncer à surprendre cette place.

Il se flattait d'être plus heureux à Hydra; mais il fut obligé d'ajourner une entreprise dont on fondait les espérances sur les démêlés des commandants grecs de terre ferme avec les chefs de l'amirauté des Cyclades.

Après avoir doublé le promontoire Ténare, la flotte ottomane porta le cap vers le fond du golfe de Messénie. Elle croyait surprendre le sénat de Calamate, saisir les Phanariotes D. Hypsilantis et Cantacuzène. Elle aurait ensuite porté la désolation dans la florissante vallée du Pamisus, les champs du Stény claros devaient être ravagés, leurs hameaux incendiés, les habitants exterminés, leurs femmes et leurs enfants traînés en esclavage. On approchait de la plage en se repaissant de ces idées; les canots des bâtiments de haut bord, protégés par quelques canonnières chargées de troupes de débarquement, s'avançaient en bon ordre vers la partie du littoral appelée *Bocca di Calamata*, quand le capitaine Baleste, avec trois cents hommes de troupes régulières, marcha l'arme au bras, précédé de deux pièces de campagne, à la rencontre des barbares qui regagnèrent précipitamment leurs vaisseaux. La flotte turque, se couvrant au même instant de voiles, se dirigea au sud et vint laisser tomber l'ancre au port de l'antique Colonis.

Pour célébrer la bienvenue de l'amiral ottoman auquel il fallait des victimes humaines, les Turcs de Coron avaient pendu l'évêque, le diacre, les prêtres et les primats de leur ville. Il est inutile de dire qu'avant de les attacher aux gibets, on avait épuisé sur eux toutes les tortures imaginables, afin de les faire apostasier. Ils avaient résisté avec honneur; et le prélat, auquel on avait versé de l'huile bouillante dans les oreilles, ouvrit la marche triomphale des condamnés. Il était suivi du jeune diacre de Messénie, que j'entendais, en 1816, soupirer chaque soir les malheurs de Sion [1]. Il avait mérité la gloire d'obtenir la palme du martyre.

Muse plaintive de la Messénie, Delavigne [2], chantre mélodieux des douleurs de ses enfants, prends ta lyre harmonieuse! redis sur le mode élégiaque comment, le jour où les chrétiens célèbrent la nativité de la reine des anges, le jeune diacre Timothée (j'ignorais son nom, quand il invoquait le Seigneur au bruit monotone des vagues de la mer) marcha au supplice, en cherchant à éloigner sa sœur qui portait dans ses bras un jeune enfant. Les barbares avaient égorgé son époux! il ne lui restait que Timothée. Hélène, ainsi s'appelait la chrétienne, demandait son frère chéri, en le nommant son soutien, son unique

[1] Voyez tome V, ch. 142, de mon Voyage dans la Grèce.
[2] M. Casimir Delavigne, auteur des Messéniennes.

soutien sur la terre! l'enfant, caché sous les boucles de sa longue chevelure, pressait le sein maternel. Elle embrassait les genoux des bourreaux, qu'elle conjurait d'épargner son frère. Elle les arrêtait dans leurs apprêts sanguinaires, elle venait de passer la main dans le lacet fatal qu'on jetait au cou de Timothée, quand un des monstres, saisissant l'enfant, le lance contre un mur et le tue. La mère, à ce spectacle, se précipite sur le meurtrier, et reçoit la mort de la main de celui qui venait de déchirer son cœur. Le fer qui la perça ne sembla lui causer aucune douleur. Telle qu'un pavot tranché par le soc de la charrue, quand le soleil ardent de la canicule embrase les champs du Sténycleros, la tête d'Hélène s'incline, son sang coule, et elle a vécu, au même instant où les martyrs ainsi que Timothée avaient cessé de prononcer le nom de Jésus-Christ.

Les Thermopyles vengeaient l'assassinat des chrétiens de Colonis. Les mânes de Léonidas et des trois cents durent tressaillir dans leurs cénotaphes! Les noms d'Anthéla, de Dyras, de Callidrome, et de Cyrtones, allaient figurer de nouveau sur la scène du monde. Les sérasquiers Hadgi Békir-pacha, Seim Ali et Mémich, sortis de Larisse le premier septembre, avaient transféré leurs quartiers à Thaumacos. Leur dessein était de pénétrer à travers la Béotie et l'Attique, dans le Péloponèse. Les corps d'armée turcs échelonnés dans cette direction, après avoir franchi l'isthme, se seraient joints au capitan-pacha. L'automne suffisait pour exterminer les insurgés; la réduction d'Ali Tébélen, qui en était la conséquence inévitable, terminait la campagne et ramenait dans la Hellade le règne du despotisme, avec la paix des tombeaux.

Arrivés le 4 septembre sur les bords du Sperchius, les sérasquiers envoyèrent en avant un corps de deux cents explorateurs, montés sur des chevaux de Thessalie, afin de reconnaître les défilés. Ces cavaliers, qui étaient des délis ou fous, garde ordinaire des satrapes, partirent en poussant de grands cris. C'était, à en croire la gazette privilégiée de Vienne, chargée d'entretenir des myriades de soldats au sultan, l'avant-garde d'une armée presque aussi nombreuse que celle de Xerxès. A la fougue de ces barbares, on aurait pu craindre que la Grèce ne tombât sous leurs coups, si tous leurs compagnons d'armes eussent été animés d'une pareille fureur. Tuant isolément quelques paysans qu'ils rencontraient, se détournant pour brûler les chapelles qui s'offraient à leurs regards, la Hellade crut revoir les soldats de

Mardonius dévastant ses hameaux et renversant les temples des dieux. On présumait qu'ils avaient passé le Dyras. Ils devaient reparaître chargés de guirlandes d'oreilles et de butin, lorsqu'au déclin du jour sept de ces redoutables cavaliers revinrent annoncer la perte de leurs camarades, et que les défilés, tant la frayeur est exagératrice, étaient remplis par des milliers d'insurgés.

Malgré cet échec, les sérasquiers turcs, se confiant dans la supériorité de leurs forces, car ils étaient au nombre de plus de dix-huit mille combattants, résolurent de se porter en avant. Ils étaient persuadés que des raïas élevés dans l'abjection prendraient la fuite en entendant *ronfler le canon* [1] et en voyant flotter dans les airs *les drapeaux toujours victorieux* du sultan. On fit en conséquence distribuer le pilaf rouge aux soldats [2], les faquirs récitèrent des *duas*, on offrit un courban ou sacrifice de cinquante béliers noirs [3] à Azraël, génie mystérieux des tombeaux, qui remplace dans la mythologie orientale Mercure conducteur des âmes. On partit de Molos et on s'avança vers le Sperchius, fleuve de tout temps funeste à ceux qui envahirent la Grèce. Sur ses bords reposent, à côté des Perses et des Gaulois, les ossements des Bulgares conduits par leur roi Samuel [4], et ceux des chevaliers français qui combattaient sous l'oriflamme du comte Boniface de Champagne. On passa sans obstacle la Hellada, au pont d'Allamana, nom barbare qui a remplacé celui d'Anticyre. Les Grecs n'étaient qu'au nombre de deux mille cinq cents pour résister à tant de barbares, mais ils étaient commandés par Odyssée, Dyovouniotis et Jean Gouras.

Ces capitaines, formés à l'école d'Ali Tébélen, qui leur avait appris à mépriser les Osmanlis, aperçurent, le 7 septembre au matin, le mouvement général des Turcs. Ils leur laissèrent traverser le Dyras et le Mélas; de sorte qu'après avoir engagé leur cavalerie dans le défilé d'Elaphos (du cerf), dénomination moderne des glorieuses

[1] *Le canon qui ne mange pas de miel* (bal-iemez top) métaphore turque.

[2] C'est du riz bouilli avec des tomates, ou coloré avec une substance végétale rouge, qu'on fait manger aux soldats turcs au moment d'une bataille, en commémoration de cette figure orientale : *Je te donnerai à dévorer la chair de tes ennemis, et je t'abreuverai de leur sang*. Ce symposium ou repas contribue puissamment à exalter leur imagination.

[3] Dobsson.

[4] Stritt. Bulgaric., ch. 12, §§ CLXX, CLXXI. Cedren., tome II, page 717. Zon., tome II, page 227. Glyc., page 311.

Thermopyles, les barbares se flattaient de déboucher bientôt dans la Livadie. Ils poussaient des acclamations de joie en approchant du tertre qui couvre les cendres de Léonidas et de ses Spartiates, que les Grecs appellent maintenant *Vasilika*, ou Butte du Roi, car aucun souvenir ne s'est effacé de la mémoire des habitants de cette contrée ! Les satellites de la tyrannie allaient souiller de leurs pas le territoire sacré des héros qui se dévouèrent pour la patrie, quand attaqués subitement par le Souliote Palascas, ancien officier d'artillerie au service de Russie, les soldats de Baïram-pacha firent retentir les échos du Tichius et du Callidrome des vociférations de *Dgiaour gueldi !* (l'infidèle paraît.) La fusillade s'engagea aussitôt, car les Turcs ne pouvaient faire agir leur cavalerie, et le canon qu'ils tirèrent dans l'idée d'épouvanter les Grecs ne servit qu'à montrer la fausse combinaison de leurs moyens d'attaque.

Gouras, qui commandait mille hommes, le terrain ne permettant pas d'en employer un plus grand nombre, faisait pleuvoir, pendant ce temps, une grêle de balles sur les mahométans. Leurs cavaliers qui cherchaient à les éviter tombaient dans des fondrières formées par les alluvions que la mer a déposées jusqu'à la distance de six à sept cents toises de distance du sol primitif. L'artillerie éprouva le même sort ; de façon qu'au coucher du soleil les Turcs comptaient plus de sept cents morts, au nombre desquels se trouvaient le sérasquier en chef, Baïram-pacha, son lieutenant Mémich-pacha, le Boulouk-bachi Phrassaris, Soumin-bey, quinze bimbachis ou commandants de mille hommes, et plusieurs derviches. Ces derniers, qui précédaient l'armée impériale montés sur des ânes, chantaient des hymnes en l'honneur du prophète, pour exciter les soldats, auxquels ils *annonçaient la victoire ou le paradis réservé à ceux qui meurent dans les combats.* Ils lançaient, en mémoire d'un miracle opéré en pareille occasion par Mahomet, des poignées de sable contre les Grecs, qui leur répondaient à coups de fusil, de façon qu'ils tombèrent victimes de leur imprudence. La mort de ces fanatiques, arrivée au commencement de l'action, fut regardée comme un signe avant-coureur de la déroute, qui aurait eu lieu dès les premières décharges, si les Turcs avaient pu se dégager des anfractuosités d'un défilé dans lequel ils étaient assaillis au détour de chaque angle de rocher. Ils durent donc, pendant tout le cours d'une journée, rester en butte au feu des chrétiens, et ils profitèrent de la nuit pour enlever les blessés.

Ils avaient ainsi regagné le torrent du Mélas, quand le combat recommença au retour de l'aurore. Odyssée, qui n'avait pu prendre part à l'action de la veille, fondant sur eux avec impétuosité, leur enleva alors neuf pièces de canon, quarante-trois drapeaux, la caisse militaire, ainsi qu'une grande quantité de bagages et de chevaux.

Ils étaient parvenus, à ce prix, à se dégager de ses mains, en laissant le terrain couvert de cinq cents morts et de plus de mille blessés, lorsqu'ils arrivèrent au pont d'Allamana, où ils durent encore défiler sous le feu de Dyovouniotis, qui les avait devancés aux bords du Sperchius. Alors le désordre devint général; et Seim Ali-pacha, grièvement blessé, ne parvint à regagner Cyrtones, qui a donné son nom à Zeitoun, que pour y expirer au milieu de ses serviteurs. Le corps d'armée de Hadgi Békir-pacha, témoin de la défaite, se débanda et ne rentra à Larisse que pour déserter en masse dès que son général fut mort des suites d'une blessure qu'il reçut en traversant le Trachis, dont il força le passage en se faisant jour au milieu des bandes d'insurgés descendues du mont Othrix.

Pendant que les barbares fuyaient à travers les plaines de Pharsale, où les Grecs, qui n'avaient pas de cavalerie, se gardèrent bien de les poursuivre, les Schypetars chrétiens de la Mégaride, aux ordres de Grégoire Dikaios, embusqués dans le défilé de l'isthme du Péloponèse, étaient attaqués par l'avant-garde du sérasquier Omer Brionès.

Nous retrouvons ainsi au poste des dangers un chef des hétéristes que nous avions perdu de vue depuis qu'abandonnant les rives du Danube il fut recueilli à son débarquement dans le golfe Pagasétique par Théoclet, supérieur des monastères du mont Pélion. Il avait remarqué des démonstrations hostiles depuis qu'un aviso détaché de la flotte du capitan-pacha avait paru dans la baie de Livadostro; et il ne tarda pas à découvrir qu'il communiquait avec les Turcs campés près des fontaines de l'antique Pagès. Dikaios avait à peine neuf cents hommes sous ses ordres, et c'était avec ces forces qu'il fallait résister à plus de cinq mille Turcs pourvus d'artillerie de campagne! D'autres soldats que des chrétiens animés du sentiment d'une religion devenue leur pensée dominante, se seraient débandés, si elle n'eût élevé leur courage au-dessus des dangers.

Dikaios, rappelant aux Grecs ce qu'ils devaient à Dieu et à la patrie, leur fait jurer de vaincre ou de mourir sous l'étendard de la croix. Un prêtre célèbre la liturgie à l'ombre des pins qui couvrent

les monts OEniens [1]. Du haut du tertre où le ministre du Seigneur vient de prier pour le salut du peuple, il n'a pas plutôt répandu sa bénédiction sur les chrétiens, qu'ils marchent à l'ennemi en entonnant le Δεῦτε, παῖδες, *Allons, enfants des Grecs.*

A ces chants, à la vue du labarum, les Turcs asiatiques, pour qui ce spectacle était nouveau, s'étonnent : dès la première décharge ils prennent la fuite. Ils se débandent ; et dans le délai de vingt-quatre heures la Mégaride, ainsi que le territoire d'Éleusis, sont libres jusqu'aux sources d'eaux salées qu'on trouve au débouché de la voie sacrée, en entrant dans la plaine de Thria [2].

Tel fut le brillant exploit de l'hétériste Dikaios, qui repoussait les barbares, tandis que D. Hypsilantis délibérait avec Mavromichalis sur les moyens de leur fermer l'entrée de l'isthme. Ce fut vers cette époque que le nom même d'hétériste cessa d'être prononcé dans la Grèce. On verra plus tard s'expliquer les causes de ce changement.

Les événements que nous venons de rapporter ne laissant plus au capitan-pacha l'espérance de faire lever le blocus de Tripolitza, il devait songer à sauver sa responsabilité par quelque action propre à en imposer au sultan et à la milice de Constantinople. La division navale du capitan-bey, et plusieurs armements barbaresques, l'avaient rallié. Le 24 septembre, un bâtiment anglais, nolisé à Constantinople par le ministre turc, lui avait apporté de nouvelles munitions de guerre. D'autres vaisseaux de transport, escortés par une frégate et un brick de S. M. B., devaient le suivre. Cependant plus le capitan-pacha accumulait de moyens de prendre l'offensive par terre, et moins il entrevoyait de chances, quand une tentative ranima le courage de ses soldats.

[1] Peut-être à l'endroit même où le chantre des martyrs (il était alors, comme moi, voyageur aux terres barbares) vit tomber un Grec frappé d'un coup de fusil de ce douanier turc qui faisait naguère la police du défilé, en tirant à balles sur les chrétiens auxquels il arrivait de chercher à frauder le droit de *pied fourchu.*

Voici ce que rapporte M. de Chateaubriand : les gardes aperçurent un paysan qui traversait la montagne hors du chemin ; ils lui crièrent de descendre ; celui-ci n'entendit point la voix. Alors le commandant se leva avec effort, prit sa carabine, ajusta longtemps entre les sapins le paysan, et lui lâcha son coup de fusil. Le Turc revint, après cette expédition, se rasseoir sur sa natte, aussi tranquille, aussi bonhomme qu'auparavant. Le paysan descendit à la garde, blessé en toute apparence, car il pleurait et montrait son sang. On lui donna cinquante coups de bâton pour le guérir. — Itinér., tome I, page 148. Paris, 1811.

[2] Thria. Voyage dans la Grèce, tome IV, page 113.

Deux jours après son arrivée à Patras, les troupes qu'il avait débarquées, jointes à la garnison, attaquèrent les Grecs sur trois points. Repoussées du côté d'Omblos et de Sichéna [1], elles se replièrent avec quelque perte, tandis que la colonne qui s'était dirigée vers la plaine obtenait un succès complet. Il n'en fallut pas davantage pour exalter la présomption musulmane. Un poste avancé de cinq cents Grecs campés au voisinage du Glaucus fut sabré ; et les prisonniers, conduits à Patras, ayant été livrés à la fureur des soldats, servirent à les encourager, en leur procurant le plaisir de les tourmenter, et d'assouvir leur brutalité sur les femmes, qu'ils vendirent ensuite à l'encan.

Ce commerce, qui se faisait au milieu des ruines de Patras, était exercé par les juifs, les bohémiens et quelques brocanteurs anglais. Ces derniers ne s'occupaient, à la vérité, que des subsistances nécessaires à la nourriture de douze mille Turcs, et des équipages de la flotte. Tout bâtiment qui ne portait pas le pavillon de S. M. B. ne pouvait vendre et acheter que par l'entremise du drogman anglais qu'on a déjà signalé. Quoique méprisé de Jousouf-pacha, celui-ci ne faisait rien sans le consulter ; c'était l'âme de ses conseils. La police des îles Ioniennes entretenait, par ce canal impur, une correspondance active avec le quartier général ottoman ; et ses agents disaient hautement que, si la Russie se déclarait en faveur des Grecs, les Turcs remettraient les places fortes de Morée entre les mains des généraux de la Grande-Bretagne.

Nous rapportons ces faits sans dire qu'ils fussent l'ouvrage du ministère britannique ; mais il est certain qu'il n'a rien ignoré de la conduite de ses agents ; et, comme il ne les a ni désavoués ni châtiés, l'historien peut en conclure qu'il les a approuvés.

Le 27 septembre, à deux heures après midi, on ressentit à Zante un tremblement de terre, événement non moins sinistre que les signaux des vigies qui annonçaient l'approche d'un vaisseau sur lequel se trouvait le lord haut commissaire Thomas Maitland. Sa grâce débarqua le lendemain au bruit du canon, au son des cloches et au murmure confus des malédictions du peuple, qui priait Dieu de l'éloigner d'un pays auquel sa présence, disait-il, avait toujours porté malheur. Les vœux publics furent exaucés ; car il partit le surlendemain, au moment

[1] Omblos et Sichena. Voyez tome III, pages 516, 530 ; tome IV, pages 3, 225, et 342 de mon voyage.

où une de ses proclamations annonçait, sur le ton d'une victoire, la mort de Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre! Infortunée! sous quels auspices elle visita la Grèce! son nom y retentissait sans doute pour la dernière fois! Le 30, on apprit, d'une manière positive, que les Turcs se préparaient à pénétrer dans le golfe de Corinthe.

Les Galaxidiotes, informés du dessein des barbares, avaient fortifié à la hâte le goulet qui donne entrée dans leur rade. Ils se croyaient à l'abri de toute tentative, et ils l'étaient, si un génie implacable dans sa haine ne se fût armé en faveur de leurs ennemis. C'était celui des émissaires anglais qui avaient sauvé l'acropole de Patras lorsqu'elle était prête à se rendre aux Hellènes, et soulevé les Turcs Chamides quand les Souliotes touchaient au moment de fondre sur le camp de Khourchid-pacha.

Nous avons dit que le vaisseau *le Cambrian* avait visité le port de Galaxidi, pour reconnaître ce mouillage; et un bâtiment de la marine marchande anglaise se chargea d'y conduire les Turcs, tandis que le chanoine palermitain Don Vincenzo Micarelli pilotait le vice-amiral turc. La *Zénobie*, nolisée sous prétexte d'y transporter des troupes, cinglant à la tête de l'avant-garde de la flotte ottomane, parut, le 2 octobre au matin, devant Galaxidi. Elle aborda sans hésiter sur un point que les Turcs n'auraient jamais osé accoster; et les Grecs, consternés à la vue du pavillon anglais, apprirent, par des cris partis de son bord, *que la Grande-Bretagne était l'alliée de la Sublime Porte, et qu'elle faisait cause commune avec elle.* Le capitaine anglais fait en même temps débarquer et mettre en position un mortier, qu'il pointe contre les Grecs. Il ose y mettre le feu, signal convenu de l'attaque! Les Grecs perdent courage; à la vue des hommes coiffés de chapeaux, qui couvraient les gaillards des vaisseaux ennemis, ils ne doutent plus de leur infortune.

Le capitan-pacha pénètre en même temps dans le port. Le canon des infidèles tonne, les femmes et les enfants fuient dans les montagnes, la population entière se disperse, Galaxidi est au pouvoir des mahométans. Malheur aux vieillards et aux infirmes! Les flammes annoncent la présence des dévastateurs; le sang coule sous leurs mains; les églises sont livrées aux profanations, lorsqu'une pensée suggérée sans doute par l'enfer vient arrêter les barbares. Les autels sont méthodiquement dépouillés; les vases destinés aux sacrifices, le viatique conservé au fond du sanctuaire, les croix, les images du Sauveur, de

Les révoltés accourent au rivage en poussant des cris de joie, pour saluer vingt bâtiments de guerre, qui laissent tomber l'ancre au mouillage de la douane. Le capitan-pacha, qui avait remis d'avance des instructions à son vice-amiral, satisfait d'avoir étalé ses forces navales à la vue des troupes qu'il venait secourir, fait aussitôt signal à la division qui se trouvait sous voiles de cingler vers l'Epire, afin de rallier l'escadre du capitan-bey mouillée à Syvota en Epire.

Les Turcs pouvaient librement naviguer dans cette mer close, dont l'étendue est fixée à quarante milles à l'occident des îles de l'heptarchie ionienne, sans avoir rien à craindre, les Anglais ayant eu soin d'en défendre l'accès aux Grecs. Le vice-amiral ottoman laissa en passant devant Missolonghi, deux de ses vaisseaux qui étaient chargés d'en examiner les passes; et cette place ainsi que toutes les côtes de la Morée furent déclarées en état de blocus. Mais elles étaient en état de défense; car les Hellènes, revenus de l'étonnement causé par l'incendie d'un chebec appartenant à Mavrocordatos, couraient de toutes parts aux armes.

Un frère du Pindare moderne de la Thessalie, Yves Rigas, venait, disait-on, d'aborder dans l'Etolie, et les hymnes de la liberté retentissaient au milieu du mont OEta et de la Doride. A leurs accents, des bandes de paysans conduits par des prêtres couronnés de lauriers descendaient aux bords des vastes pêcheries qui environnent Missolonghi, ville située sur les vases de l'Achélous, que six milles de lagunes environnent de leurs inextricables détours. Pour en rendre l'approche plus difficile, les Grecs avaient échoué quelques vieux navires à l'entrée du canal qui conduit au mouillage de Vasiladès. Ils avaient enlevé les balises et tous les signes indicateurs propres à diriger les esquifs à travers ces labyrinthes, où s'égarent chaque jour les pêcheurs les plus expérimentés. On avait pris soin en même temps de ménager des embuscades au milieu des roseaux qui bordent cette multitude de canaux; de façon que deux grandes chaloupes turques, ayant osé s'y aventurer, furent prises et submergées avec leurs équipages.

cueilli le prix mérité de sa conduite. Il venait, après avoir reçu une ample distribution de coups de bâton, d'être contraint de s'embarquer précipitamment pour Ithaque. Il se plaignait de la jalousie du chancelier britannique, qui lui avait suscité cette avanie, à laquelle il n'aurait été sensible qu'autant que la douleur physique lui en aurait rappelé le souvenir, si les Turcs n'avaient pas mis son échoppe au pillage, et repris dans un moment ce qu'il avait gagné.

Cet échec ayant découragé les agresseurs, le vice-amiral, qui se crut encore une fois à Samos, dirigea sa route vers l'Épire, où il arriva sans avoir aperçu aucune voile suspecte. Il déposa quelques munitions navales à Prévésa, se rendit à Syvota, où, arrivé le 19 septembre, il rallia l'escadre du capitan-bey, et en repartit le 30. Elle se composait, au sortir du canal de Corfou, de neuf frégates ou corvettes et de vingt et un bricks de guerre, avec lesquels elle rejoignit l'amiral qui se trouvait sur la rade de Patras.

On se demandait, en voyant ces mouvements, ce que devenait la flotte grecque qui était naguère la terreur des Osmanlis? On savait que Psara avait trente bricks, Spetzia soixante, et Hydra quatre-vingts, avec douze brûlots, servis par une foule de marins expérimentés; mais on les représentait dans un état de division alarmant. On prétendait que, travaillés par de perfides conseils, les chefs se disputaient le pouvoir, que les matelots demandaient une paye considérable, et qu'on avait découvert une conspiration qui tendait à livrer Hydra aux infidèles. Plus ces bruits étaient absurdes, et peut-être à cause de cela même, plus ils trouvaient de gens prompts à les accueillir. On en avait dit autant des mésintelligences survenues entre D. Hypsilantis et le sénat de Calamate, après la prise de Monembasie. Ces nouvelles sortaient des bureaux de la police anglaise, qui ne put, malgré sa sollicitude osmanlique, dérober la connaissance du journal d'un observateur, placé auprès du capitan-pacha, dont nous avons extrait les faits principaux qu'on va lire.

Avant de quitter les atterrages de Mycale, l'amiral du sultan s'était fait précéder par des émissaires chargés de semer la discorde entre les Grecs, et de tenter la fidélité de leurs chefs. Presque tous ces espions étaient des aventuriers levantins; et un d'entre eux nommé Listock, Ragusais d'origine, parti de Smyrne sous le pavillon français qu'il avait usurpé, eut soin de se faire capturer. Conduit à Monembasie, on saisit entre ses mains une correspondance criminelle qui éclaira les insurgés sur les projets des Turcs, de sorte que le capitan-pacha, instruit à temps de ce mécompte, dut renoncer à surprendre cette place.

Il se flattait d'être plus heureux à Hydra; mais il fut obligé d'ajourner une entreprise dont on fondait les espérances sur les démêlés des commandants grecs de terre ferme avec les chefs de l'amirauté des Cyclades.

Après avoir doublé le promontoire Ténare, la flotte ottomane porta le cap vers le fond du golfe de Messénie. Elle croyait surprendre le sénat de Calamate, saisir les Phanariotes D. Hypsilantis et Cantacuzène. Elle aurait ensuite porté la désolation dans la florissante vallée du Pamisus, les champs du Sténycleros devaient être ravagés, leurs hameaux incendiés, les habitants exterminés, leurs femmes et leurs enfants traînés en esclavage. On approchait de la plage en se repaissant de ces idées; les canots des bâtiments de haut bord, protégés par quelques canonnières chargées de troupes de débarquement, s'avançaient en bon ordre vers la partie du littoral appelée *Bocca di Calamata*, quand le capitaine Baleste, avec trois cents hommes de troupes régulières, marcha l'arme au bras, précédé de deux pièces de campagne, à la rencontre des barbares qui regagnèrent précipitamment leurs vaisseaux. La flotte turque, se couvrant au même instant de voiles, se dirigea au sud et vint laisser tomber l'ancre au port de l'antique Colonis.

Pour célébrer la bienvenue de l'amiral ottoman auquel il fallait des victimes humaines, les Turcs de Coron avaient pendu l'évêque, le diacre, les prêtres et les primats de leur ville. Il est inutile de dire qu'avant de les attacher aux gibets, on avait épuisé sur eux toutes les tortures imaginables, afin de les faire apostasier. Ils avaient résisté avec honneur; et le prélat, auquel on avait versé de l'huile bouillante dans les oreilles, ouvrit la marche triomphale des condamnés. Il était suivi du jeune diacre de Messénie, que j'entendais, en 1816, soupirer chaque soir les malheurs de Sion [1]. Il avait mérité la gloire d'obtenir la palme du martyre.

Muse plaintive de la Messénie, Delavigne [2], chantre mélodieux des douleurs de ses enfants, prends ta lyre harmonieuse! redis sur le mode élégiaque comment, le jour où les chrétiens célèbrent la nativité de la reine des anges, le jeune diacre Timothée (j'ignorais son nom, quand il invoquait le Seigneur au bruit monotone des vagues de la mer) marcha au supplice, en cherchant à éloigner sa sœur qui portait dans ses bras un jeune enfant. Les barbares avaient égorgé son époux! il ne lui restait que Timothée. Hélène, ainsi s'appelait la chrétienne, demandait son frère chéri, en le nommant son soutien, son unique

[1] Voyez tome V, ch. 142, de mon Voyage dans la Grèce.
[2] M. Casimir Delavigne, auteur des Messéniennes.

soutien sur la terre! l'enfant, caché sous les boucles de sa longue chevelure, pressait le sein maternel. Elle embrassait les genoux des bourreaux, qu'elle conjurait d'épargner son frère. Elle les arrêtait dans leurs apprêts sanguinaires, elle venait de passer la main dans le lacet fatal qu'on jetait au cou de Timothée, quand un des monstres, saisissant l'enfant, le lance contre un mur et le tue. La mère, à ce spectacle, se précipite sur le meurtrier, et reçoit la mort de la main de celui qui venait de déchirer son cœur. Le fer qui la perça ne sembla lui causer aucune douleur. Telle qu'un pavot tranché par le soc de la charrue, quand le soleil ardent de la canicule embrase les champs du Sténycláros, la tête d'Hélène s'incline, son sang coule, et elle a vécu, au même instant où les martyrs ainsi que Timothée avaient cessé de prononcer le nom de Jésus-Christ.

Les Thermopyles vengeaient l'assassinat des chrétiens de Colonis. Les mânes de Léonidas et des trois cents durent tressaillir dans leurs cénotaphes! Les noms d'Anthéla, de Dyras, de Callidrome, et de Cyrtones, allaient figurer de nouveau sur la scène du monde. Les sérasquiers Hadgi Békir-pacha, Seïm Ali et Mémich, sortis de Larisse le premier septembre, avaient transféré leurs quartiers à Thaumacos. Leur dessein était de pénétrer à travers la Béotie et l'Attique, dans le Péloponèse. Les corps d'armée turcs échelonnés dans cette direction, après avoir franchi l'isthme, se seraient joints au capitan-pacha. L'automne suffisait pour exterminer les insurgés; la réduction d'Ali Tébélen, qui en était la conséquence inévitable, terminait la campagne et ramenait dans la Hellade le règne du despotisme, avec la paix des tombeaux.

Arrivés le 4 septembre sur les bords du Sperchius, les sérasquiers envoyèrent en avant un corps de deux cents explorateurs, montés sur des chevaux de Thessalie, afin de reconnaître les défilés. Ces cavaliers, qui étaient des délis ou fous, garde ordinaire des satrapes, partirent en poussant de grands cris. C'était, à en croire la gazette privilégiée de Vienne, chargée d'entretenir des myriades de soldats au sultan, l'avant-garde d'une armée presque aussi nombreuse que celle de Xerxès. A la fougue de ces barbares, on aurait pu craindre que la Grèce ne tombât sous leurs coups, si tous leurs compagnons d'armes eussent été animés d'une pareille fureur. Tuant isolément quelques paysans qu'ils rencontraient, se détournant pour brûler les chapelles qui s'offraient à leurs regards, la Hellade crut revoir les soldats de

de quelques officiers étrangers qu'il laissa pour continuer cette vaine pyrotechnie à laquelle on donnait le nom de bombardement.

Malgré ce qu'on lit dans les mémoires de M. Vautier, la vérité de l'histoire nous prescrit de rapporter quelques faits différents de ceux qu'il raconte, au sujet d'un événement décrit d'après les rapports d'autrui, puisqu'il ne se trouvait pas à la prise de Tripolitza. Ainsi, nous dirons que le lendemain du départ d'Hypsilantis, les Turcs ayant demandé à entrer en pourparlers se rendirent au quartier de Colocotroni, où se trouvaient réunis les chefs de l'armée grecque, la célèbre Bobolina, et plusieurs capitaines hydriotes, accourus pour assister à la prise d'une ville dont la chute ne pouvait être éloignée.

Après avoir fumé la pipe pendant une heure et s'être regardés sans rien dire, Colocotroni prit la parole en demandant quatre-vingt mille bourses aux Turcs, pour obtenir la faculté de conserver les effets à leur usage, et de s'embarquer dans le golfe de Calamate, afin d'être transportés, soit en Égypte, soit dans l'Asie mineure. Ceux-ci se récrièrent sur l'énormité de cette somme ; et le cheik Nedgib-effendi, assisté de trois commissaires, déclara qu'il ne pouvait rien conclure sans se concerter avec les assiégés. Cela fut accordé en convenant d'une suspension d'armes de deux jours, au bout de laquelle les Turcs donneraient une réponse catégorique.

Dès le lendemain de cette convention, Colocotroni et les capitaines des Schypetars chrétiens, qui n'avaient pas cessé d'être en correspondance avec Ali-pacha de Janina, reçurent des propositions d'Elmas, fils de Métchébono, chef des Toxides, qui faisaient partie de la garnison de Tripolitza. Il sortit de la place pour se rendre au camp des Hellènes, et des lettres du visir son maître, qui lui furent remises, le déterminèrent à traiter. On convint, sans se séparer, que les deux mille Albanais qu'il commandait retourneraient dans leur pays avec armes et bagages, sans être visités ni contrôlés, à la seule condition que ni lui ni les siens ne serviraient plus contre les chrétiens, quelle que fût la nature des ordres qu'ils recevraient.

Le 28 septembre les Toxides partirent sous l'escorte de Panos, fils de Colocotroni. Ce fut, dit M. Vautier [1], un spectacle touchant, de voir ces braves soldats, affaiblis par les privations, mais l'œil fier

[1] Mémoires de M. Vautier, pages 85, 86. Ce tableau est tracé d'imagination, comme l'affaire personnelle de cet auteur en avant de Peta.

encore, défiler lentement au milieu des Grecs, qui regardaient avidement leurs armes brillantes et leurs riches vêtements, tandis que la population de Tripolitza, accourue sur les remparts, attestait, par un morne silence, qu'elle prévoyait le sort qui lui était réservé, après avoir perdu ses plus fermes soutiens.

Les Turcs, qui se flattaient encore d'être secourus par l'armée battue aux Thermopyles, dont ils ignoraient la catastrophe, et par des renforts nombreux de janissaires qu'ils attendaient aussi inutilement de Patras, essayèrent encore une fois de négocier pour gagner du temps.

Mais chacun ne songeait plus qu'à sa sûreté, lorsqu'on vit paraître le saraf (banquier) du vizir, qui demandait à traiter pour les Israélites. Il portait de magnifiques pistolets en or, dont Colocotroni le dépouilla, en disant : *Juif et armé, cela ne va pas.* Il trouva également à sa convenance l'argent qu'il lui donna en le renvoyant avec des paroles évasives.

A la faveur de ces entrevues, les femmes de Khourchid-pacha, informées que Bobolina était au camp des Hellènes, demandèrent à l'entretenir. Elle se rendit à leur invitation; et l'avidité porta plusieurs capitaines à la suivre, afin de s'aboucher avec les chefs de la garnison turque. A l'exemple de leurs officiers, un grand nombre d'insurgés se mirent à échanger du pain contre des armes; et les choses en vinrent au point qu'il s'établit une espèce de foire, où l'on se vendait les moyens de perpétuer indéfiniment la guerre. Cependant les soldats furent les premiers à voir avec inquiétude ce brocantage scandaleux. Ils pensaient, avec raison, que Bobolina ne rendait pas des visites désintéressées aux dames du harem de Khourchid, et que plus d'un enfant de Lycurgue préférait l'or et les bijoux des Turcs et des Israélites à la monnaie de fer de leurs aïeux. Ils murmurèrent, demandant hautement que les communications fussent rompues; voyant qu'on ne les écoutait pas, ils tirèrent sur les Turcs, qu'ils forcèrent à rentrer dans la place, le 2 octobre, et avec lesquels ils se fusillèrent toute la nuit, tandis que les Albanais se battaient dans la ville avec les assiégés[1].

Il ne fut plus question de conférences, et la journée du 4 se passa

[1] Cette particularité prouverait qu'Elmas-bey et les siens n'étaient pas tous partis le 28 septembre; on verra bientôt d'autres détails qui semblent confirmer cette version, qui, comme une foule de détails, n'appartient qu'indirectement à l'histoire.

sans aucune espèce d'événement. Le lendemain (5 octobre, à midi, tout était également tranquille, quand un cri se fait entendre : *A l'assaut ! les Hellènes escaladent les murailles !* L'armée se précipite à ces mots vers Tripolitza... Un soldat de Colocotroni avait remarqué, de la redoute qui battait la porte septentrionale, que la muraille était mal gardée en cet endroit ; il y était monté ; ses camarades commandés par Manolakis de Prastos dans la Cynurie l'avaient suivi ; l'armée entière volait à son secours.

Au même instant, les Turcs font feu du château et de quelques tours ; mais les soldats de Pierre Mavromichalis, auquel le commandement en chef était dévolu, voyant ce que faisaient ceux de Colocotroni, escaladent les remparts. Ils s'emparent, dans un clin d'œil, d'une des principales tours ; ses canons sont tournés contre le château, dont on démonte les batteries, et tous les soldats pénètrent dans la ville.

On demande les otages. Le saint archevêque de Monembasie, les évêques de Christianopolis, de Dimitzana et d'Amyclée, n'étaient plus. Une voix accuse les Turcs de les avoir empoisonnés, et ce cri, joint à la résistance qu'ils opposaient dans quelques maisons où ils s'étaient retranchés, exaltant la fureur des Hellènes, le mot terrible : *Pas de quartier*, est prononcé [1].

Le lecteur peut choisir à son gré la relation la plus horrible que les historiens nous ont transmise du sac des villes, dans les siècles bibliques, où l'on égorgeait jusqu'aux animaux, et il aura le tableau fidèle de la prise de Tripolitza. Pour nous, fatigués de retracer des scènes de carnage, nous nous contenterons de dire, en frissonnant d'horreur, que huit mille Turcs, portant les armes, furent passés au fil de l'épée, et qu'un nombre plus considérable de femmes... nous n'avons pas le courage d'achever.

Le sang des Grecs innocents assassinés à Constantinople, sous les yeux et, en quelque sorte, dans le sein de celui qui, comme monarque,

[1] Voici ce qu'on lit dans les notes qui m'ont été communiquées par M. Raybaud : « Les Albanais, qui se trouvaient encore en ville, se retirèrent dans le palais du » pacha, en invoquant la capitulation qu'ils avaient conclue, et ils sortirent sans » qu'on y mît obstacle; ils vinrent de là occuper la position que les Grecs avaient » abandonnée pour saccager Tripolitza, et on avait tellement peur d'eux, qu'on ne » songea pas à les inquiéter. Ils ne partirent que le 7 en prenant la route de Vitina, » bourgade éloignée de six lieues de Tripolitza, pour se rendre sur le golfe de » Lépante, d'où ils passèrent à Missolonghi. »

devait à tous justice et protection, ne peut excuser les crimes de Tripolitza ! On épargna cependant, empressons-nous de le dire, car les Turcs, en pareil cas, n'ont jamais rien respecté que pour le polluer, on épargna le harem de Khourchid-pacha, ainsi que ses femmes, l'ancien vaivode de Patras, Moustapha-bey, homme toujours propice aux Grecs. Kyamil, bey de Corinthe, dut la vie à des raisons politiques que nous rapporterons ailleurs ; le kiaïa-bey de Khourchid et le cheik Nedgid-effendi, avec leurs harems, furent également protégés. Les vainqueurs, qui ne perdirent guère plus de deux cents hommes, pillèrent, indépendamment du trésor qui appartenait au fisc, des richesses considérables que les beys de Corinthe, d'Arcadia, de Mistra, de Bardouni, et autres lieux, avaient entassées dans Tripolitza ! Mais le plus précieux objet qui pouvait tomber entre leurs mains, fut le pieux Joseph, évêque d'Andréossa, qu'ils découvrirent au fond d'un souterrain. Son premier soin fut d'intercéder pour ses geôliers et ses bourreaux, qu'il eut la consolation de racheter au prix de ses souffrances. Ainsi, au milieu de tant d'atrocités, l'imagination se repose encore avec plaisir sur quelques bonnes actions.

Pendant que les Grecs saccageaient Tripolitza, D. Hypsilantis assistait à la destruction de Galaxidi, qu'il vit de la rive opposée du Péloponèse, où il était descendu dès qu'il fut arrivé à Calavryta. Il n'avait pu secourir les Galaxidiotes ; et il adressa aux chefs des Hellènes un détail de cette catastrophe, à laquelle ils ne firent aucune attention. Ils n'étaient occupés qu'à piller, sans s'inquiéter même d'enterrer les morts. Tous les coins et recoins de la ville furent fouillés ; et chaque soldat des bandes victorieuses, ayant rempli sa bourse, se hâta de regagner son village, croyant sa fortune faite et la guerre terminée par la prise de Tripolitza.

Le capitan-pacha, aussi content de son expédition contre Galaxidi, sortait en même temps du golfe des Alcyons. En touchant à Patras, il récompensa ceux qui lui avaient servi d'espions, aux dépens des Galaxidiotes, en donnant aux uns des barques, à d'autres des trabacolis. Pour consoler le consul des cortès, que les Laliotes de l'acropole de Patras avaient régalé de la bastonnade, il lui fit cadeau d'une polacre que celui-ci chargea de raisins de Corinthe, qui ne lui coûtèrent rien, et il s'enfuit, corps et biens, à Trieste. Quant au brick anglais *la Zénobie*, ce navire déshonoré resta au service de Jousouf-pacha, qui sut profiter de sa franchise pour l'envoyer plusieurs fois à Smyrne et en Égypte.

Le 5 octobre au matin, les vigies de Zante signalaient plusieurs bâtiments sortant du golfe de Patras, et le 6 une grande partie de la flotte ottomane avait jeté l'ancre sur la rade, tandis que plusieurs autres vaisseaux de la même nation restaient en vue. A chaque instant il en arrivait quelques-uns, traînant à la remorque les débris de la marine marchande galaxidiote. Les arrivages continuèrent ainsi pendant trois jours, qui furent autant de jours de deuil et de désespoir pour les Zantiotes. Ils frémissaient d'indignation, quand les Turcs, qu'ils auraient voulu mettre en pièces, célébraient, à l'entrée au port de chaque navire grec, leur lâche victoire, par des décharges d'artillerie. A tout instant les échos de Zante retentissaient du bruit du canon des barbares, auquel une bande de musiciens, au service de je ne sais quel vaisseau ou régiment anglais, répondait par des airs tirés de l'opéra de Cendrillon de Rossini.

Jamais le croissant n'avait peut-être reçu de pareils honneurs ; et une chose plus essentielle pour lui, furent les vivres qu'on s'empressa de fournir à la flotte ottomane, qui en avait le plus pressant besoin. On la servit, sous ce rapport, avec tant de célérité, qu'elle se trouva en mesure de reprendre la mer dans la journée du 8 octobre après midi. La police, non moins courtoise que le gouverneur anglais, dans les filets de laquelle toutes les lettres du continent venaient s'arrêter, avait pris soin de retenir celles qui commençaient à faire mention de la prise de Tripolitza. On craignait que cette nouvelle ne refroidît le courage de l'amiral turc et de ses chiourmes qui avaient si bravement capturé des vaisseaux marchands abandonnés. Qu'aurait-on fait de tant de héros dont la peur se serait emparée ? Comment pourvoir pendant longtemps à leur subsistance ? Aussi, quoique bien accueillis à leur arrivée, on les fêta encore à leur départ, à cause du plaisir qu'on avait de les voir appareiller. Mais de quel côté allaient-ils se porter ? Les versions différaient à cet égard.

Les uns prétendaient que le capitan-pacha se dirigeait vers Navarin, afin de reprendre cette place, qui était défendue par l'évêque de Modon et le comte Mercati de Zante. Les partisans des Turcs, mieux informés, assuraient que l'amiral, qui avait reçu du sultan l'ordre exprimé en termes positifs, *de calciner Hydra, et de lui en rapporter les cendres*, allait se porter contre cette île rebelle. Il partait avec une armée qui se composait en tout de quatre-vingt-huit voiles. Déjà on calculait les jours, les heures et les instants qui devaient faire

connaître les nouveaux désastres des chrétiens. Cependant l'empressement que l'armée ottomane avait mis à s'éloigner répandait des doutes sur les grands projets que ses partisans lui prêtaient.

Le 11, les sémaphores annonçaient l'apparition de deux flottes ; le peuple de Zante s'écria tout à coup que l'armée navale de la croix était en vue. C'étaient effectivement les escadres combinées d'Hydra de Spetzia, de Psara et de Casos, distinguées par leurs banderoles [1].

A neuf heures du matin, les cloches de la ville sont mises en vol, et carillonnent ensuite en signe d'allégresse, sans qu'on en sache encore la cause ; la police l'ignore, et n'ose s'y opposer. Le canon de S. M. B., la musique soldée de ses troupes, avaient fêté les Turcs ; les églises grecques saluaient à leur tour quinze à vingt vaisseaux grecs qui s'avançaient en ordre de bataille. Les uns portaient le pavillon rose, et les autres le pavillon bleu avec la croix, lorsqu'une goëlette se détache de ce groupe de vaisseaux, pour apporter une lettre au gouverneur anglais. On lui fait baisser son pavillon, qu'elle hisse de nouveau en remettant à la voile. Pendant ce temps, les cloches continuent à sonner ; et un vaisseau génois, qui entre au port, annonce publiquement la prise de Tripolitza : des chants, des cris de joie éclatent de toutes parts ; la journée du 11 s'écoule dans le bonheur.

Le soir, un bruit sourd annonce que les flottes ennemies sont aux prises ; on a vu disparaître successivement les vaisseaux hydriotes, ils sont battus, pris, coulés à fond, anéantis. Les Grecs passent des transports du plaisir dans l'affliction.

Les partisans turcs triomphaient, lorsque, le 12 octobre, avant le jour, on entendit, dans le sud-est de Zante, une canonnade assez vive. Dans un moment les habitants furent sur pied ; et quand le soleil se leva, on aperçut plusieurs vaisseaux grecs qui manœuvraient à l'entrée du golfe de Cyllène, tandis que la flotte ottomane fuyant devant le Labarum se repliait en prolongeant les rivages, protecteurs pour elle seule, de la riche Zacynthe.

Les paysans qui s'étaient portés sur le mont Scopos, rapportèrent bientôt qu'un brick turc, séparé de l'armée du capitan-pacha, était attaqué par plusieurs armements grecs. Il était midi, le bruit du

[1] Elles avaient mis en mer le 21 mars sous les ordres de Miaoulis Vocos et de Nicolas Apostolos de Psara, qui avaient pour chefs d'escadre MM. Pinozzi et Bulgari.

canon faisait retentir la ville. On sut que, démâté et criblé de boulets, le navire ottoman venait de s'échouer dans la baie de Chiari. Le gouvernement anglais, qui avait jugé à propos d'expédier des troupes de ce côté pour y maintenir l'ordre, reçut presque en même temps l'avis que ses soldats étaient attaqués par les habitants de la campagne.

L'alarme se répand incontinent dans la ville. On court aux armes, des canons sont braqués sur les places, les lieux publics sont fermés, la flotte mahométane rentre au port, et un ordre du jour défend aux habitants de sortir de leur demeure après le coucher du soleil. Le 13, une seconde proclamation met hors la loi quatre villages accusés de sédition; des canons de montagne sont expédiés afin de poursuivre les rebelles.

C'étaient de pauvres ignorants, que des provocations et des injures avaient portés à se venger. Dans leur fureur, ils avaient tué un soldat anglais, et blessé deux autres militaires dont l'un était officier. Un pareil attentat ne pouvait rester impuni; mais comme on avait besoin d'une conspiration, la police s'en empara pour l'exploiter dans des vues qu'elle n'avait pas cessé de manifester depuis le commencement de l'insurrection des Grecs, et les Ioniens allaient encore une fois répéter leur adage douloureux : *malheur aux faibles*, ἀλλοίμονον εἰς τοὺς ἀδυνάτους.

Le 15 octobre, au coucher du soleil, les sémaphores annonçant qu'il n'y avait plus de vaisseaux hydriotes en vue, le capitan-pacha profita de la nuit et du vent favorable, pour s'éloigner à force de voiles des parages de Zante.

Tel fut le résultat de cette campagne des Turcs; abordons maintenant aux rives du Tartare, pénétrons dans ses abîmes, et dénonçons à l'univers ce qui se passait dans les îles Ioniennes. *Si la vérité devient un scandale, que le scandale naisse et que la vérité soit dite; car, éclipsée momentanément, elle ne peut être étouffée*[1].

[1] Si de veritate scandalum, utilius permittitur nasci scandalum quam veritas relinquatur.... Occultari potest ad tempus veritas, vinci non potest. — S. Aug.

CHAPITRE VI.

Situation politique des Iles Ioniennes. — Conduite des agents de l'Angleterre à Zante. — Anecdote relative à la reine Caroline de Naples. — Outrages, sévices, déportations, persécutions contre les sujets russes. — Conséquences de l'émeute arrivée au port Chiari. — Loi martiale. — Supplices, mouvements ridicules des troupes anglaises. — Expulsion des familles grecques réfugiées dans l'heptarchie. — Châtiments infligés à ceux qui prient Dieu pour les insurgés. — Embargo sur les cloches, les vaisseaux et les chants religieux. — Coup d'œil sur la Morée. — Brigandages des Esclavons, et de quelques autres personnages à Patras. — Retour des Grecs dans cette ville. — Secours qu'ils reçoivent. — Massacre des Turcs de la garnison de Tripolitza par les Schypetars mahométans. — Fuite du capitan-pacha, ses pertes ; — son entrée triomphale à Constantinople. — Détails sur la campagne de George du mont Olympe dans les provinces ultra-danubiennes ; — ses actions ; — sa mort. — Déclaration de guerre du schah de Perse contre Mahmoud II, empereur des Turcs.

« L'opinion, milord, a déjà prononcé son verdict, dans la cause » des Grecs et des Turcs, par la censure publique, dont sir Thomas » Maitland a, pendant quelque temps, soutenu le choc, comme notre » représentant dans cette horrible partie du globe ; mais je ne cher- » cherai pas de meilleure preuve des actes et des désirs du gouver- » nement, que ce qu'a fait sir Thomas Maitland ; je suis intimement » persuadé qu'il ne s'est jamais départi de ses instructions, ni consé- » quemment de son devoir. Je l'ai connu toute ma vie, et, dans les » différentes situations d'une haute responsabilité où il a été placé, » sa conduite a toujours été exemplaire, et son caractère sans » reproche.[1]. »

Nous acceptons cet hommage rendu au lord haut commissaire, nous l'étendons même à la plupart des officiers supérieurs qui servaient sous ses ordres, en reversant sur les êtres immoraux dont ils étaient entourés les excès reprochés à son administration.

Il est facile de se convaincre, en se rappelant ce que nous avons

[1] Voyez lettre de lord Thomas Erskine au comte de Liverpool, au sujet des Grecs. Paris, Firmin Didot ; septembre 1822.

consigné dans le cours de cette histoire, que le gouvernement, protecteur politique de l'heptarchie ionienne, ne marcha que d'aberration en aberration, depuis la transaction infâme qui livra Parga au satrape de l'Épire. Cette faute ou plutôt ce crime social, fondé sur le silence d'un traité, fut provoqué par les instruments de la police qui causa les malheurs de cette reine, sœur de l'auguste Marie-Antoinette, qu'une violence atroce arracha du trône de ses aïeux [1], en donnant au monde l'exemple dangereux de la déportation d'une tête couronnée.

Les ennemis de Caroline, restés en possession du monopole de la

[1] Pendant le séjour de l'infortunée Caroline de Bourbon à Zante, elle fut environnée des témoignages d'amour et de respect des Grecs. Le comte.... m'a raconté qu'elle lui disait un jour : *J'ai cru pendant longtemps que je savais gouverner, je n'ai été détrompée que quand il n'était plus temps. Pour bien gouverner les hommes,* continua-t-elle, *il faut les avoir étudiés, ce que jamais je n'ai fait. Si Dieu permet que je remonte sur le trône dont on m'a fait descendre, je veux commencer une nouvelle vie.*

Elle tenait constamment devant elle un éventail sur lequel étaient peintes les villes de Naples et de Palerme, qu'elle regardait tristement. Souvent elle se plaisait à contempler des portraits de famille en miniature, qu'elle tenait dans un écrin, et à les montrer. *Voilà ma sœur Antoinette*, me dit-elle une fois, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux; *voilà Louis XVI son époux.* A ces mots, elle se leva et s'inclina respectueusement; elle était extrêmement agitée. *Madame, nous renaîtrons,* lui dis-je, *dans une meilleure vie. — Ah ! j'embrasse avec transport ces consolantes paroles;* et pendant plusieurs jours elle les répéta, en nommant *Antoinette et Louis XVI.*

Le nommé O.... depuis longtemps au service d'Angleterre, et employé dans les ténèbres de la police, surprit une correspondance entre cette souveraine et une cour étrangère. Ce fut cette découverte qui fit éloigner Caroline de Palerme, qu'elle n'a plus revu.

La reine fut abreuvée d'amertumes pendant son séjour à Zante, de la part du général Campbell. Ceux auxquels on permit de l'approcher avaient ordre d'écouter ses discours et de les rapporter à la police. On exigea des membres du gouvernement, qui, par amour et par devoir, désiraient présenter leurs hommages à S. M., d'être ses premiers espions. Tous préférèrent s'abstenir de se rendre chez la reine. S. M. s'était fait composer un petit vocabulaire en grec, pour demander les choses nécessaires à son usage. Ses yeux étaient sans cesse remplis de larmes, quand elle entendait les acclamations de ceux qui bravaient les baïonnettes pour crier Νὰ ζῇ ἡ Καρολίνα, *vive Caroline !* Lorsqu'on l'embarqua pour Constantinople, elle éleva la voix en disant : *Assurez les habitants de Zante que je pars satisfaite, très-satisfaite d'eux, et que je désire trouver l'occasion de leur témoigner ma reconnaissance.*

Ces paroles ne furent pas oubliées, et O...., qui se trouvait en 1821 leur surveillant, ne se ressouvint que trop de l'attachement qu'ils avaient porté à une reine proscrite. (Extrait du journal de M. Hugues Pouqueville.)

délation dans les Sept-Iles, ne virent pas plutôt éclater l'insurrection des Grecs, qu'ils résolurent de l'exploiter au profit de leur cupidité. Réunis à une foule de banqueroutiers, et de gens qui n'ont de patrie qu'où il y a des gains illicites à faire, ils auraient voulu nourrir une guerre perpétuelle. Il fallait pour cela se défaire des gens de bien, qui pouvaient le confondre ; se rendre nécessaire par le mensonge, redoutables au moyen de la calomnie, et dominer en circonvenant l'autorité. Fidèles ou plutôt féroces imitateurs des Turcs, qui égorgeaient le clergé et les archontes grecs, ils dirigèrent leurs complots contre les ecclésiastiques et les nobles. Quoique plus de six mille archevêques, évêques, religieux, religieuses, prêtres séculiers et primats, fussent tombés sous les fers des musulmans, ce n'étaient, disaient-ils, que des conspirateurs et des rebelles.

Essayons d'exposer cette série d'intrigues, afin de rendre hommage à la morale et à la religion; car, *on n'est point défenseur de la vérité, si du moment qu'on la connaît on ne la proclame pas sans honte et sans crainte*. Le temps des déclamations philosophiques est maintenant aussi loin de nos mœurs, que celui où des facteurs hollandais, établis au Japon, prêtaient leur artillerie au monarque de cette Tauride sanguinaire, pour anéantir les disciples de saint François-Xavier, leurs prosélytes, et le christianisme [1]. Réhabilitons aux yeux du monde les victimes de la grande persécution du XIX[e] siècle, s'il pouvait encore rester quelques doutes sur la sainteté de leur insurrection, en montrant la perfidie de leurs détracteurs. Ajoutons enfin que la cause des Grecs n'aura désormais pour ennemis que les ennemis de l'humanité et de la religion du Christ, si mes écrits parviennent à la connaissance des princes chrétiens.

C'était un malheur pour le gouverneur général des Iles Ioniennes, ainsi que pour ses administrés, de se trouver respectivement dans une fausse position, au milieu des événements qui agitaient la Grèce. Le

[1] En 1638 l'empereur du Japon ayant prié les Hollandais de l'assister au siége de Simabara, ville dans laquelle s'étaient réfugiés quarante mille chrétiens, qui ne cherchaient qu'à se dérober aux plus cruels supplices, on vit M. Kockeleer, alors directeur de la nation et du commerce batave, foudroyer les chrétiens avec son artillerie, céder une partie de ses canons aux Japonais, et obtenir les félicitations de la compagnie de marchands à laquelle il appartenait. Les grands du Japon, au contraire, en portèrent le jugement que méritent les apostats, dont on se sert, mais qu'on n'estime jamais. On daigna accorder pour récompense aux Hollandais quelques priviléges commerciaux. Voyez Kœmpfer, tome II, liv. IV, page 62, édit. in-fol.

lord haut commissaire revenait de Londres, purgé de plusieurs chefs d'accusation portés contre lui par les Zantiotes [1]. Afin de lui faire la cour, car nous présumons qu'il était étranger à ces mesures, on avait emprisonné, et même banni, ceux qui avaient osé écrire des pétitions contre sa grâce. Dans de pareilles circonstances, l'équité lui prescrivait formellement de résigner son mandat, et de supplier son souverain de lui donner un successeur, d'autant mieux qu'on disait sans détour qu'il haïssait les Zantiotes, dont il était généralement abhorré.

L'amour ni l'affection ne peuvent se commander; l'équité n'habite pas plus aux lieux où l'on donne le titre de *soleil de justice* aux dispensateurs du pouvoir, que dans ceux où tout pouvoir repose entre les mains d'un seul homme. En vain sa grâce avait voulu se réconcilier avec les Grecs de Zacynthe, en leur donnant sa statue, qui avait été payée du produit d'une de ces souscriptions qu'il n'est pas politique d'éluder : on s'était vu, pour d'autres motifs que ceux d'en écarter les zélateurs, obligé d'entretenir une sentinelle chargée de réprimer des sentiments différents de ceux de leur admiration. Les intrigants qui avaient intérêt à envenimer ces dispositions, en conclurent qu'il existait une conspiration flagrante contre le gouvernement de S. M. B.! Dès lors on se devint mutuellement suspect. C'était à peu près un crime égal de se taire ou de parler ; et le plus grand de tous roulait sous l'accusation d'être partisan des Russes. La moindre suspicion à cet égard était suivie du bannissement. La police, qui faisait tour à tour disgracier, exiler et mourir le comte Capo-d'Istria, pour cela seul qu'il était Ionien, chéri des Grecs et estimé d'un souverain qu'il servait avec le dévouement le plus honorable, avait l'oreille au vent sur les moindres bruits auxquels son nom se rattachait. Sa réputation était un épouvantail ! On le voyait partout; et il était à l'espionnage, quoique absent, ce que la vertu, exilée de la société des méchants, est pour eux, quand elle leur apparaît seulement en songe.

Les sbires répandus dans les cafés observaient et interprétaient, non plus les moindres propos, mais le sourire le plus innocent. Les

[1] Un fils de saint Louis a dit : *Je voudrais que l'Histoire de la régénération de la Grèce de Pouqueville fût imprimée à dix mille exemplaires, et répandue pour être lue par toute la terre.* Un vœu à peu près semblable a été exprimé, dit-on, par le roi de Wurtemberg, pendant son séjour à Marseille.

larmes que les malheureux laissaient parfois couler au pied des autels furent signalées comme séditieuses, et S. Ém. monseigneur Bulgari, évêque de Céphalonie, qui avait prié pour le patriarche de l'église orthodoxe, ainsi que pour ses coreligionnaires, fut, pour ce seul motif, chassé de son siége et transféré à Venise où il se trouve encore aujourd'hui. Les choses devaient prendre cette tournure ; car s'il est prouvé que la corruption descend des hauts parages de la société pour se répandre dans les classes inférieures, il est certain que la terreur remonte de la bassesse jusqu'au pouvoir, qu'elle subjugue, en le faisant servir d'instrument à ses passions, afin de le livrer avili aux fureurs de l'anarchie.

L'événement arrivé au mouillage du Chiari n'était qu'une rixe vulgaire. L'expédition à la tête de laquelle s'était mis un général ne trouva aucun rebelle en armes, et rentra ainsi que les canons de montagne, qu'on avait transportés à dos de mulet, sans avoir brûlé une amorce. On s'attendait qu'une enquête mettrait fin à cette affaire ; un procès régulier aurait atteint les coupables, mais les choses allaient prendre un cours bien différent.

Jusque-là, on n'avait que préludé par des calomnies contre le baron de Strogonof et le comte de Capo-d'Istria, dont on annonçait la disgrâce commune; mais une persécution directe s'était attachée au chevalier Vlassopoulos[1], consul général de Russie en Morée. Expulsé d'Ithaque sa patrie, où il s'était réfugié après le sac de Patras, repoussé de Zante, repoussé de Cérigo, il errait, plus agité qu'Ulysse, au milieu d'une mer infestée de pirates barbaresques et d'armements turcs. Il n'avait pu se retirer à Hydra, des raisons politiques le lui défendaient ; les échelles de la Turquie lui étaient fermées comme à tous les sujets russes ; et le serviteur du monarque d'un des plus vastes empires du monde ne trouvait pas un coin de terre hospitalière afin d'y vivre en paix, lorsqu'il toucha à Zante pour la seconde fois. Pour la seconde fois on le repoussa sans lui permettre de descendre à la plage, de parler ni d'écrire à personne; et, traité avec moins d'égards qu'un pestiféré, auquel on aurait ouvert l'enceinte du lazaret, on lui signifia d'aller s'expliquer à Corfou.

[1] Le chevalier Vlassopoulos a eu le rare bonheur de se faire pardonner ses qualités philanthropiques et l'amour qu'il porte à sa patrie. Il vit maintenant tranquille à Pétersbourg.

Il est pénible de rapporter ces faits. Nous nous contenterons donc de dire qu'à Zante, comme en Turquie, le clergé paraissait attirer principalement l'attention et la haine des comités d'espionnage. Ainsi un pauvre prêtre fut saisi, le 17 octobre, sur la place publique, et conduit à la citadelle. On l'accusait d'avoir tiré contre les Anglais dans l'émeute survenue à Chiari, comme si un homme coupable d'un pareil délit, à moins de le supposer en démence, serait venu se montrer au milieu d'une garnison qui devait le connaître. Enfin, on déclara l'île entière sous la loi martiale, parce qu'il avait éclaté des troubles dans un de ses villages; c'était là qu'on en voulait venir.

Les autorités civiles cessèrent leurs fonctions. On vit aussitôt des hommes promenés sur des ânes et flagellés par les rues; des arrestations nocturnes; et l'injure, établie en permanence, attaquer toutes les conditions. L'évêque catholique, qu'on avait invité à ne pas célébrer la procession du saint sacrement, n'ayant pu, au prix de toutes les concessions compatibles avec ses devoirs, se faire pardonner ses vertus, fut prié de s'éloigner, et on lui assigna Malte pour lieu d'exil. Oh! combien il regretta alors le couvent solitaire qu'il habitait sur le mont Quirinal! avec un peu moins de timidité, il aurait fait trembler ceux auxquels il céda [1].

Cependant on instruisait le procès du prêtre arrêté le 17 octobre. C'était un vieillard que les sbires se complaisaient à traîner, chargé de fers, devant les juges militaires institués pour accomplir les vengeances de l'inexorable loi martiale. Le peuple frémissait d'indignation, malgré les proclamations menaçantes de l'aréopage armé, qui n'annonçaient que des châtiments. Le 27 et le 29, il y eut des exécutions à mort. Elles étaient probablement équitables; mais la foudre ayant tombé sur les fourches patibulaires auxquelles les cadavres des suppliciés étaient attachés sans les frapper, quoiqu'elle eût détruit l'échafaudage, le peuple naturellement superstitieux, en conclut qu'ils étaient innocents.

Sur ces entrefaites on apprit que les paysans du village de Kanava, dans l'île de Cérigo, avaient massacré quarante Turcs poussés sur leur rivage par un accident de mer. Leur crime était atroce, les coupables étaient connus, déjà ils s'étaient sauvés à Archangel, village

[1] On donnait pour excuse que S. Ém. était appelée à Malte, afin d'assister à la consécration d'un évêque destiné à régir cette église.

situé sur la côte voisine de la Morée; et, pour la faute d'un village, la loi martiale passa de Zante à Cythère, qu'elle enveloppa de son reseau de fer.

Au moment où cette seconde excommunication politique était proclamée, on démolissait à Zante les maisons des contumaces et des condamnés. Par un mélange sans exemple de dérision et de cruauté, cette exécution se faisait au son des cloches et au bruit du tambour; et quatre-vingts sbires employés à cet ouvrage célébrèrent leurs glorieux exploits par une orgie, dans laquelle ils burent huit cents cartouches de vin. Heureux, s'ils s'étaient bornés à cette débauche! mais la justice du soldat ne s'apaise qu'avec du sang. Ils présidèrent, le lendemain, à l'exécution de deux malheureux, dont l'un était âgé de dix-huit ans; le terrorisme ne respecte aucun âge. On avait dressé, dès le matin, deux échafauds, sur lesquels on devait attacher en même temps le comte Kapnistis et son fils, accusés d'avoir donné asile au jeune Grec qu'on allait pendre; il s'était présenté chez eux, au sortir de la rixe, avec une blessure, qui ne permit pas à leur charité de lui refuser des soins que l'humanité aurait rendus recommandables même aux yeux des barbares. Cette considération n'avait point été admise par les juges; cependant, à force d'instances, on parvint à obtenir un sursis en faveur de M. de Kapnistis, vieillard généralement estimé. On réussit également à l'égard de son fils, à ce qu'il ne fût au tourniquet du carcan que le lendemain; et, par grâce spéciale du *prestantissime résident de S. M. B.*, on lui remit la peine du fouet, celle d'être promené sur l'âne, et d'avoir, ainsi que cela se pratiquait, des œufs pourris cassés sur la figure.

Il serait difficile, sans doute, de dire dans quel code de pareils châtiments ont été puisés; mais il est probable que c'est dans celui de quelque peuplade africaine, qu'on prit l'idée de contraindre les prisonniers renfermés dans la forteresse à monter sur les remparts, afin d'être témoins de la pendaison des condamnés. Étrange erreur de l'autorité! car ceux qu'on force d'assister aux exécutions, comme à des leçons de soumission et de conduite, n'en conservent qu'un plus vif désir de vengeance. L'appareil des supplices et des bourreaux ne sert qu'à leur persuader qu'on les tyrannise, et ils regardent comme autant de modèles de courage, et d'objets de leur vénération, ceux de leurs frères immolés par les dominateurs.

A quelques pas du lieu de ces exécutions, un Grec qui avait refusé

de porter de l'eau à des soldats anglais, recevait cinquante coups de bâton, sous les yeux d'un chef de sbires, qui fit en même temps déchirer par lanières les habits du patient. Enfin, le 2 novembre, le vieux comte Kapnistis, auquel on n'avait accordé qu'un sursis, fut attaché à la *berlina* ou carcan. Le nom de ses aïeux était inscrit au livre d'or de Venise. Pendant les trois heures d'agonie qu'il subit sans opprobre, car le crime seul fait la honte, les portes et les fenêtres des maisons de la grande rue de Zante furent fermées, et la place sur laquelle il était exposé resta déserte..... On dit que ce gentilhomme avait un parent employé à Odessa, au service de l'empereur Alexandre.

Il restait à opérer le désarmement des Ioniens : tous étaient coupables, ceux même qui les condamnaient, car les vœux publics et particuliers étaient favorables aux insurgés. La plupart des consuls, qui écrivaient à leurs gouvernements de pompeuses apologies des Turcs, étaient au fond du cœur partisans des Grecs, la politique n'avait pu en faire que des hypocrites ; car il n'y avait pas parmi eux un seul ami des barbares.

Dès le 18 juillet 1821, parut une proclamation du président de l'heptarchie ionienne, qui en rappelait une autre du 1er juin, adressée aux septinsulaires, afin de leur défendre d'embrasser la cause des insurgés. Elle déclarait ceux qui avaient désobéi à cet ordre, bannis à perpétuité et leurs biens confisqués, s'ils ne se rapatriaient dans le délai de cinquante et un jours, tandis qu'on avait accueilli des Anglais qui étaient venus au secours des Hellènes, de sorte que, ce qui était permis à Londres était un crime à Zante. En vertu d'une autre décision du 22 juillet, les bâtiments ioniens qui servaient contre les Turcs avaient été déclarés pirates et susceptibles d'être traités comme tels, chose qui n'était cependant fondée en droit, qu'autant qu'ils auraient navigué avec le pavillon anglais. On ne fit pas cette distinction, et on commit par conséquent une injustice à l'égard des nommés Denys Phorcas, de Céphalonie, et Gianakchéris, de Zante, qui guerroyaient à leurs risques et périls, sous les couleurs de la croix, comme le lord Cochrane le faisait en Amérique, sous d'autres auspices, sans que le parlement britannique eût jugé son cas pendable.

Malgré cet oubli des principes, les mêmes ordres, qualifiés de *paternels*, furent renouvelés par huit proclamations menaçantes, jusqu'au 16 octobre, date de la publication de la loi martiale. Elle était fondée sur le considérant des désordres survenus à Cérigo. A

compter du jour de la proclamation, *aucun vaisseau des parties belligérantes* (hors le cas de tempête) *ne pouvait être admis dans les ports ioniens. Tout individu qui communiquerait avec eux serait regardé comme coupable de rébellion ouverte contre le gouvernement ionien.* Un édit subséquent ordonna le désarmement général des septinsulaires.

On a vu comment le gouvernement ionien entendait la neutralité; car, tandis qu'il approvisionnait la flotte turque, il empêchait les bâtiments grecs de faire de l'eau à une fontaine tellement éloignée de la ville, qu'elle était hors des limites du lazaret. Ce fait et plusieurs autres, s'ils ne caractérisaient une haute injustice, seraient aussi fastidieux à rapporter, que les battues faites dans l'île pour opérer le désarmement des campagnes.

Dans d'autres temps, on se serait amusé de voir braquer solennellement, au coin des rues, des canons, qu'on rentrait dès qu'il tombait de la pluie; d'entendre des sbires déguenillés proclamer emphatiquement l'ordre d'être rentrés au logis à cinq heures et demie du soir, d'illuminer les fenêtres, comme si on eût voulu chasser les lémures : en déclarant les otages qu'on tenait resserrés dans la forteresse, responsables des moindres mouvements populaires. L'embargo mis sur les vaisseaux, sur les cloches et sur les voix humaines, coupables d'avoir invoqué les miséricordes de l'Eternel en faveur des martyrs de la foi, donnait de sinistres pensées. On apprenait chaque jour de nouvelles insurrections lorsqu'une proclamation plus menaçante et plus terrible que les précédentes intima aux réfugiés l'ordre de sortir des îles dans le délai de quinze jours.

A cette déclaration sans motif, les malheureux se rappelèrent le nom de l'honorable général Ross, qui les avait accueillis avec tant d'humanité. Il les avait secourus de sa bourse; avec quels accents ils invoquèrent le témoignage de ses bontés; mais il n'était plus là pour les protéger, l'homme bienfaisant avait repris le chemin de l'Angleterre. Depuis son départ, les Ioniens s'étaient cotisés pour subvenir aux besoins des réfugiés du continent. Ceux-ci ne demandaient et ne voulaient rien de l'autorité, que le feu et l'eau, qu'ils payaient, car tout étranger, quelle que fût sa patrie, était tenu de se munir d'une carte de sûreté, qui devait être renouvelée chaque mois. La rapacité du fisc y avait soumis vieillards, adultes, femmes, filles; et nous pourrions citer un enfant de deux mois et demi, qui payait sa

carte [1], dont le prix, fixé arbitrairement, était assez élevé pour que cet impôt fût onéreux.

Le code turc n'exige le caratch ou capitation, que des chrétiens mâles parvenus à l'âge de douze ans, terme regardé suffisant pour porter le joug de la servitude. Il était réservé aux agents d'une nation civilisée d'étendre les droits fiscaux jusque sur l'enfance, de permettre que les sbires prélevassent un droit de quatre sous sur chaque agneau qu'on faisait rôtir en plein vent; et il est probable que des exemples aussi généreux fructifieront un jour dans quelques contrées de la Turquie.

O noble et philanthropique Angleterre! territoire sacré de la vertu, un cri d'indignation, parti des rivages de la Grèce, ne te dira jamais la moitié des maux que tes Verrès subalternes ont fait endurer à ses enfants. Ton auguste parlement se lèverait tout entier pour demander leur mise en jugement, si un Ionien te disait : « J'ai vu des femmes » tourmentées par le mal de mer, expirer dans les douleurs de l'enfantement aux portes de Zante et de Corfou [2], dont on leur refusait » l'entrée, parce qu'elles étaient du sang des chrétiens qui combattaient pour l'autel et la patrie. J'ai vu les filles, les épouses, les » mères et les enfants des Grecs du Péloponèse, que des sbires traînaient par les rues, jetés au delà des barrières, afin de les forcer de » rentrer dans leur triste patrie! J'ai vu une femme chargée d'années, qui ne demandait que quelques jours de grâce pour mourir » en paix, portée sur un fauteuil par ces misérables et jetée sur la » plage d'où on la chassait. J'ai été témoin de démarches plus multipliées et plus difficiles (que pour obtenir la grâce d'un condamné),

[1] C'était par extension d'abus, car l'ordre n'atteignait que les enfants au-dessus de l'âge de six ans.

[2] Deux barques non pontées, chargées de femmes, de vieillards et d'enfants fugitifs, entraient dans ce moment (novembre) à Corfou. On en contraignit une de s'éloigner dès qu'elle eut acheté des vivres, et elle périt corps et biens, au nombre de cinquante-quatre individus, dans les parages d'Avlone. La seconde, ancrée derrière le môle, portait une jeune femme que la pudeur empêchant de satisfaire certains besoins, au milieu d'une foule de sbires, fit expirer d'une inflammation abdominale : elle était mère de deux enfants! On remorqua son cadavre avec des crocs jusqu'à l'enceinte du lazaret où elle fut inhumée. Ce jour fut celui d'un deuil public pour les chrétiens. Mais ni ce malheur, ni les larmes des femmes et des enfants, entassés dans une nacelle ouverte, ne purent faire révoquer l'ordre du lord haut commissaire. Il fallut partir; le ciel veillait sur ces infortunés; ils arrivèrent à bon port à Ancône.

» qu'il fallut faire pour arracher le sursis du bannissement, en faveur » d'une femme âgée de cent dix ans ! Elle était mère du major Sava, » doublement suspect comme officier retraité du service de Russie, » et comme ayant un fils au collége de Pétersbourg. »

Mais comment parler de l'innocente et inoffensive famille d'un Grec nommé Barouka, et de ses malheurs [1] ? Comment, sous le gouvernement d'hommes aussi équitables, dit-on, doués de nobles sentiments, tant d'atrocités purent-elles se commettre ? Nous n'entreprendrons pas de l'expliquer autrement que par ce que nous venons de rapporter.

Portons nos regards vers le Péloponèse. A voir les catastrophes qui se succédaient, on aurait cru que le néant allait reprendre son empire dans cette presqu'île, plus de cent fois saccagée depuis le règne de Pélops. *Si Dieu*, écrivait à l'amiral Halgan M. Hugues Pouqueville, témoin oculaire des événements qui ensanglantaient la presqu'île, *n'abaisse un regard de compassion, si un rayon de la miséricorde céleste ne tombe pas sur cette terre désolée, la lutte engagée entre le maître et l'esclave finira comme celle des fils de Laïus. Le gouvernement turc n'existe plus que dans les acropoles ; la terre est baignée de sang.*

Tout était horrible, tout était criminel ; et tandis que les agents anglais se signalaient par de froides cruautés, le ministère autrichien [2]

[1] Échappée au massacre de Patras, dépouillée d'une fortune honorable, elle s'était retirée à Ithaque, pays d'antique hospitalité, en attendant que des jours plus heureux lui permissent de rentrer en Morée, quand l'ordre fatal de s'éloigner lui fut signifié. Il fallut obéir. Elle s'éloignait, montée sur une barque ionienne, couverte du pavillon anglais, quand un pirate barbaresque l'enleva dans le trajet. Le vieillard, père et soutien de quatorze femmes, filles et enfants, le visage balafré d'un large coup de sabre, est traîné à bord de l'Algérien avec sa famille. Chargés de chaînes, on les conduisit à Alexandrie d'Égypte, où ils furent vendus. Leur destin était un perpétuel esclavage, si le consul de France, M. Drovetti, n'eût pas trouvé le moyen d'acquitter leur rançon. Il les confia au commandant d'une corvette anglaise, qui les rapporta à Zante ; mais quatre de ces infortunés avaient péri. Que leur sang retombe sur la tête de ceux qui les bannirent !

[2] On venait d'adresser aux consuls d'Autriche la déclaration suivante :

Déclaration du gouvernement de S. M. I. et R. A., relativement aux réfugiés Grecs, adressée à la haute chambre de commerce de Trieste.

La volonté suprême de S. M. l'empereur et roi est que les Grecs fugitifs qui ont pris part à la révolte des provinces turques ne puissent plus à l'avenir s'établir dans

frappait les Hellènes d'un décret de réprobation : la conduite des marins de l'Adriatique n'était pas moins révoltante que celle des barbares. Un seul d'entre eux, Baretti (son nom mérite d'être prononcé avec respect, car il fut humain et compatissant), est digne d'être excepté. Les autres, profitant de la satiété des Turcs, qui étaient gorgés de butin, n'avaient pas cessé, depuis le mois d'avril, d'exploiter les ruines de Patras. Le pillage des magasins qui renfermaient de gros objets était devenu leur partage ; personne ne leur contestait les poutres, les portes et les fenêtres des maisons épargnées par le feu, dont ils faisaient des cargaisons qu'ils emportaient jusque dans les provinces illyriennes. La discorde n'existait, à cet égard, qu'entre eux ; car plusieurs fois ces misérables en vinrent aux mains pour se disputer les plombs, ou quelques pans de boiseries. Plus souvent ils s'accordaient, en jouant les dépouilles des églises, le partage des croix, des images du Christ et des saints, qui se faisaient par la voie du sort. La couleur d'une carte, un coup de dés, le hasard du jeu de la *moure*, ou la courte paille, décidaient à qui appartiendrait un objet sacré. Non moins superstitieux que rapaces, ils les parfumaient

ses États ; en conséquence ils n'y seront plus admis, et les bâtiments du commerce sont prévenus qu'ils doivent leur refuser le passage pour les États autrichiens.

Par suite d'une détermination prise récemment par S. Exc. le chancelier d'État prince de Metternich, de concert avec S. Exc. le ministre de la police, comte de Sedlnitzky, les Grecs qui arriveront par terre ou par mer, et avec un *passe-port quelconque*, seront renvoyés sur-le-champ ; on ne pourra les accueillir sous aucun rapport ; ils ne pourront pas même séjourner temporairement dans les États de S. M. A.

Conformément à ces dispositions, je préviens la haute chambre de commerce de Trieste, que lorsqu'il arrivera dans ce port des bâtiments grecs fugitifs, ils seront momentanément reçus dans la rade et même au lazaret, mais qu'on devra leur intimer l'ordre de repartir sur-le-champ, soit pendant leur quarantaine, soit lorsqu'elle sera terminée, soit avec le même bâtiment, soit en en nolisant un autre.

Les capitaines des navires du commerce et leurs armateurs sont également prévenus que, s'ils contrevenaient aux présentes dispositions en se chargeant dans la suite de ces passagers, ils s'exposeraient à les reconduire ailleurs à leurs dépens, sans préjudice des amendes auxquelles les contrevenants seraient condamnés.

Je fais part de cet arrêté à la haute chambre de commerce, afin qu'elle le communique à tous les négociants et armateurs, pour que ceux-ci en instruisent eux-mêmes les capitaines de leurs bâtiments. Qu'ils sachent bien qu'ils ne doivent pas recevoir de Grecs à leurs bords, en qualité de passagers, ni pour cette rade, ni pour aucun port des États de S. M. I. et R., faute de quoi ils seraient exposés à la responsabilité et aux peines prononcées ci-dessus.

Signé : baron de SPIEGELFELD.

Trieste, 9 octobre 1821.

ensuite avec les vapeurs de l'encens, et quand ils en avaient décoré les *cabines* de leurs vaisseaux, ils tremblaient souvent devant les images qu'ils avaient un moment auparavant profanées. Ce brigandage fut tout à coup arrêté par l'annonce de la prise de Tripolitza.

Cette nouvelle inattendue répandit la confusion parmi les Turcs et les brigands qui se croyaient tranquilles possesseurs des décombres de Patras. Dans un moment les Schypetars iapyges se précipitèrent sur les barques qui se trouvaient au port, et s'enfuirent, malgré leur aversion pour la mer alors bouleversée par la tempête, afin de regagner les côtes de l'Épire. Jousouf-pacha, se sauvant de son côté avec le drogman d'Angleterre, alla cacher son trouble derrière les remparts des châteaux du golfe de Lépante, tandis que quinze cents Laliotes se retiraient dans l'acropole de Patras, et que les bâtiments esclavons appareillaient en vue des Hellènes, qui se montraient sur les hauteurs du mont Panachaïcos.

Il était temps; car le 22 novembre, à quatre heures du matin, les insurgés entraient en ville, au nombre de quinze mille, sous les ordres de Colocotroni. Le canon du château occupé par les Turcs commença aussitôt à tirer. Une bombe venait de tomber dans le jardin du consulat de France, et les Grecs qui avaient remarqué sa direction se portèrent aussitôt de ce côté, en se précipitant dans les cours aux cris de *vive la nation française*, *vive le roi très-chrétien*, *vivent les Bourbons et le pavillon qui a sauvé nos frères!* A dix heures les archontes Certos, Papadiamantopoulos, Sotiris de Calavryta, Thanos Canakaris, Zaïmis et Londos arrivèrent au consulat de France, précédés d'une foule d'officiers, de taxiarques et de stratéges. Tous s'inclinèrent devant la bannière de France, en appelant les bénédictions du ciel sur la tête des descendants de saint Louis et de celui qui protégea leurs familles. Défilant ensuite avec ordre, ils vinrent respectueusement baiser la couronne qui décorait l'entrée de la maison consulaire, et ils firent signifier au gouverneur turc qu'il n'avait aucune capitulation à espérer, s'il dirigeait son feu contre l'asile sauveur sur lequel flottait l'étendard des lis.

Les combats commencèrent aussitôt. Mais comment entreprendre un siége sans artillerie? Cela n'était pas au pouvoir des Grecs, qui durent se contenter de former un blocus incomplet, parce qu'ils n'avaient pas d'armements pour tenir la mer, et que les bâtiments des puissances chrétiennes n'auraient pas même dans ce cas respecté les

lois du blocus, puisque les insurgés n'étaient encore qualifiés que de révoltés. Le 23, une goélette turque qui croisait sur la rade, débarqua une cinquantaine d'hommes à la plage. Ils eurent le temps de mettre le feu aux maisons de la marine, et ils se retirèrent avec perte de quatre hommes; un seul paysan et un prêtre qui les chargeaient à la tête d'un détachement périrent sous la mitraille de l'artillerie du bâtiment ennemi. Après cet engagement, l'armée resta maîtresse de toutes les positions, et les Laliotes, plus exaspérés que jamais, résolurent de renverser les édifices qui masquaient leur feu dans le lointain.

Sans s'inquiéter de la notification faite à Jousouf-pacha, ils tirèrent sur tous les points. Leurs premiers boulets atteignirent d'abord les consulats d'Autriche et d'Angleterre. Quelques jours après, les bombes tombèrent sur la maison de France, et un boulet ayant coupé le mât du pavillon, on se prépara à abandonner une demeure dévolue aux flammes. Mais comment y parvenir? Il n'y avait pas une barque au port, et la seule voile qui paraissait en ce moment à l'horizon était anglaise.

Elle se dirigeait du côté d'Aliki, port de Pharès, quand un canot détaché de son bord vint annoncer aux chrétiens qu'elle leur apportait des secours. Ceux qui la montaient étaient Grecs: *Victoire à la croix!* s'écrièrent-ils en accostant le poste campé au milieu des décombres de l'église Saint-André. Ὦ φίλτατον φώνημα, *ô voix chérie! Ils venaient de Livourne, ils avaient touché à Malte, ils apportaient deux mille six cents barils de poudre, six mille boulets, quelques bombes, vingt-quatre pièces de canon, adressés aux Hellènes, qui devaient ce secours généreux aux maisons de commerce Galati, Vlastos et Pestokis de Chios.* Un autre bâtiment, qu'on avait repoussé de Zante, chargé d'une quantité considérable de munitions de guerre fournies par des négociants grecs de Marseille, entrait en même temps dans le golfe de Cyllène.

C'était ainsi que les enfants de la Hellade, qui ne pouvaient pas directement prendre part à la lutte, y coopéraient par leur fortune; et on peut dire qu'à l'exception de quelques rhéteurs, plus propres en tout pays à provoquer qu'à braver les dangers, la patrie ne compta pas de fils ingrats. Quelques jeunes gens nés et corrompus dans les échelles du Levant, certains esprits de collége avaient seuls fui devant l'orage; tandis que les simples prêtres défenseurs du peuple, sol-

dats et martyrs, s'offraient en holocauste pour le triomphe de la foi.

Les Turcs consternés, à leur tour, n'avaient plus en perspective que des désastres depuis le succès de Galaxidi, qu'ils devaient à l'assistance des Anglais, ainsi que l'avantage de posséder encore la citadelle de Patras. La prise de Tripolitza rejetait loin pour eux l'espérance de soumettre le Péloponèse. Cette ville désolée avait été le tombeau de la population turque de la presqu'île; car, à l'exception des garnisons des places fortes situées aux rivages de la mer, il n'y avait plus de mahométans dans la Morée que ceux qui s'y trouvaient esclaves, et quelques malheureux auxquels Elmas-bey avait donné asile dans le rang de ses Albanais qui avaient capitulé.

Quoique les Grecs sussent parfaitement qu'il n'y avait réellement que six cents soldats de race albanaise, ils avaient fermé les yeux sur ce qu'ils regardaient comme une supercherie d'Elmas-bey, qui cherchait à sauver, à la faveur de son cartel, les mahométans ses coreligionnaires. Ils étaient ainsi partis avec leur protecteur sans être visités, emportant leurs ceintures remplies d'or, et on leur avait fourni des vivres jusqu'à la première étape grecque de l'Étolie ; mais ces soins étaient presque inutiles : l'estomac de la plupart d'entre eux, fatigué par la longue diète qu'ils avaient supportée pendant le siége, ne pouvait plus digérer les aliments qu'ils prenaient, et plus de deux cents avaient succombé, avant d'avoir atteint Missolonghi.

Arrivés dans cette ville, les Turcs Moraites avaient été reconnus sous le costume albanais, et on les aurait égorgés, sans l'intervention du capitaine Etolien Makrys, qui s'opposa à la fureur du peuple. On se contenta de les désarmer, et Elmas-bey traversa en vaincu une contrée, qu'il avait gouvernée en qualité de lieutenant du satrape de Janina, quand la fortune se prostituait aux caprices d'Ali Tébélen. On lui avait cependant permis, ainsi qu'aux siens, de conserver leurs armes, parce qu'ils devaient se réunir aux Toxides insurgés contre Khourchid-pacha, dès qu'ils seraient rentrés dans l'Épire leur patrie. Mais que ne peut la soif de l'or? A peine arrivés dans les forêts du Macryn-Oros, les perfides Schypetars, qui convoitaient les ceintures des Turcs, leurs compagnons d'infortune, massacrèrent sans pitié ces étrangers, afin de s'emparer de leurs dépouilles. Tel fut le sort des mahométans que le fer avait épargnés à Tripolitza. Après ce meurtre horrible, leurs assassins se dispersèrent à travers les montagnes, afin de regagner leurs villages, d'où nous les verrons sortir plus tard, allé-

chés par l'espoir du butin, et expier dans l'Argolide un forfait dont les annales de l'histoire n'offrent guère d'exemples.

Les Grecs, interprétant à leur manière le massacre de Macryn-Oros, y virent une suite des arrêts de la vengeance divine, qui leur permettait d'espérer que les Schypetars mahométans, divisés avec les Osmanlis par des antipathies nationales, seraient désormais les ennemis irréconciliables du sultan. Tout répondait ainsi à leurs vœux. Vainqueurs sur terre, vainqueurs sur mer, leurs escadres poursuivaient le capitan-pacha à travers les îles de l'Archipel. Attaqué au sortir de Zante, un de ses vaisseaux s'était échoué à Chiari, on lui avait enlevé depuis six transports à la hauteur des Strophades, et on était venu à bout de lui arracher quelques navires galaxidiotes auprès du cap Malée.

Cependant en passant devant Céos, île qui plus que toute autre méritait son ressentiment, car les habitants avaient fait main basse sur les Turcs que le hasard y avait poussés, l'amiral crut faire assez pour sa gloire en canonnant ses rivages. Mais le peuple de cette île eut lieu de se tranquilliser, en le voyant poursuivre sa marche. Mélos et les autres îles arborèrent pour signal de son apparition l'étendard de la croix. De toutes parts il comprit que la Grèce était libre, et qu'on n'envisageait plus la mort sur des terres affranchies, que pour la braver. Contre de tels ennemis il fallait combattre, et l'amiral, qui apercevait constamment la flotte grecque manœuvrant dans ses eaux, ne se crut en sûreté qu'après avoir laissé tomber l'ancre sous le canon des Dardanelles.

Ce fut ainsi que l'amiral turc termina son excursion de l'année 1821, en laissant les Grecs maîtres de la navigation dans l'Archipel. Oubliant que son armée avait été battue à Mitylène, à Mycale, à Samos, aux atterrages de Zante, aux Strophades, il ne se souvint que du ravitaillement de Coron, de Modon, de Patras, du débloquement de l'escadre du capitan-bey, qui se trouvait à Syvota, et surtout de la destruction de la marine grecque de Galaxidi. C'était là son plus brillant exploit. Il allait faire sa rentrée à Constantinople avec ses prises; mais, comme en s'en emparant leurs équipages s'étaient enfuis, il fallait remplir un pareil vide : car à quoi aurait servi de traîner des vaisseaux à la remorque, sans les montrer armoriés de cadavres?

Il ordonne en conséquence d'arrêter aux Dardanelles les Grecs qui se trouvaient sur les places publiques, puis faisant une battue en remontant les côtes de l'Hellespont, dans les villages et dans les bourgades

situés sur ses deux rives jusqu'aux portes de Constantinople, tous les chrétiens qu'on put attraper furent embarqués pour orner sa pompe triomphale. Destinés en sacrifice au despotisme, ces infortunés furent répartis sur les vaisseaux du sultan, sans pouvoir comprendre ce qu'on voulait faire d'eux.

Ils ignoraient leur sort, lorsque la permission d'entrer au port étant arrivée, on les saisit à un signal convenu : quelques-uns sont empalés avec des valets en fer qu'on amarre dans les haubans, et le reste est pendu aux vergues des bâtiments. On met aussitôt à la voile, le canon commence à tirer en passant devant la château des Sept-Tours; la flotte, ornée de pals et de chapelets de pendus, défile sous les murs du sérail, aux acclamations d'une populace en délire, qui proclamait le sultan *victorieux*, quoiqu'il n'y eût pas au nombre des suppliciés vingt rebelles. Mais qu'importe ! tous étaient chrétiens, et la mort des innocents, rentrant dans le plan général d'extermination, ne méritait pas qu'on s'informât où, ni comment des hommes dévoués à la mort avaient été faits esclaves. Le sultan, assis à son kiosque, eut la satisfaction de jouir d'un spectacle aussi agréable que l'avait été celui des funérailles du patriarche Grégoire, dont il vit traîner les restes sacrés dans la fange.

L'orgueil musulman, enivré de cette pompe barbare, ne l'était pas moins de ses succès dans les provinces ultra-danubiennes, où le brave George du mont Olympe venait de succomber.

Resté seul de tous les taxiarques après le combat de Dragachan, il avait essayé de renouer le plan de campagne qu'il avait inutilement proposé de suivre au timide Alexandre Hypsilantis. Il savait, d'après la composition de l'armée que celui-ci commandait, qu'il lui serait impossible d'attaquer les Turcs de front, et il lui avait conseillé de substituer aux manœuvres de la haute stratégie celles du système de partisans. Se débarrasser des bagages inutiles, armer les soldats à la légère, être partout, disparaître pour revenir, harceler l'ennemi, le fatiguer ; tel était son plan. La Moldavie et la Valachie seraient ainsi devenues le tombeau des barbares ; mais les avis de l'expérience d'un homme qui s'était signalé pendant la guerre des Serviens contre les Osmanlis, n'avaient pas été écoutés.

George, qui s'était séparé d'Alexandre Hypsilantis à Cosias, résolut de mettre ses projets à exécution. Il ne conservait pas l'espoir d'affranchir les descendants avilis des Daces, ils n'en valaient ni la

peine ni l'honneur ; mais, lié par ses serments aux Hellènes, il voulut faire une diversion assez puissante pour attirer sur lui les forces de la Turquie, afin de donner aux Péloponésiens le temps de se mettre en mesure de résister à leurs ennemis. Déjà quelques centaines des soldats qu'il commandait l'avaient rejoint. Il pensait à se réunir aux pandours qui se trouvaient dans la petite Valachie, lorsqu'il se vit obligé de renoncer à ce projet. Les forces des Turcs augmentaient dans cette province ; les Slaves, gorgés de butin, ne cherchaient à résister que pour se vendre aux meilleures conditions possible. Il prit en conséquence la détermination de se porter en Moldavie où il pénétra en traversant les montagnes, avec cinq ou six cents soldats décidés à partager sa fortune. Après plusieurs engagements qu'ils eurent à soutenir contre les barbares, ils arrivèrent au monastère de Kiatra, dans lequel George et sa troupe se fortifièrent autant que les localités le permettaient.

L'attention des Turcs se porta aussitôt de ce côté. La Porte Ottomane, toujours persuadée qu'elle serait tôt ou tard attaquée par la Russie, ordonna impérativement à ses pachas d'anéantir la bande de brigands commandés par George du mont Olympe. La chose semblait facile. Depuis le combat de Skullen, l'armée ottomane avait reçu des renforts si considérables, qu'il semblait que rien ne pouvait lui résister. Le sérasquier qui la commandait en était tellement convaincu, que, sans daigner sortir de Jassy, il détacha des troupes sous la conduite d'un de ses lieutenants, auquel il enjoignit de lui rapporter la tête d'un *raïa* qui osait résister aux *invincibles soldats* de sa hautesse.

Le lieutenant ne fut pas plutôt arrivé à Kiatra, qu'il envoya sommer George de *lui livrer sa tête* : mais le rebelle de la croix, loin de se soumettre au firman de sa hautesse, battit si complétement les invincibles, qu'après plusieurs tentatives non moins infructueuses ils durent changer de tactique, afin d'accomplir la volonté du sultan. On eut alors recours à la ruse ; c'est l'arme familière des lâches, et personne ne sait mieux la manier que les Turcs.

George était un de ces soldats qui sont aussi religieux que braves. Après une victoire, c'était aux autels de la Divinité que le guerrier du mont Olympe suspendait les couronnes qu'il avait obtenues sur le champ de bataille. Dans les temps antiques, il aurait, comme un autre Xénophon, offert des victimes sans nombre aux immortels ; sous la loi de grâce, il rapportait tout à son Dieu. Passant de la prière

aux combats, des combats à la prière, ses pensées n'étaient dominées que par l'amour de la patrie ; on le savait, et, pour la première fois peut-être, un ministre de l'Eternel abusa de la piété d'un chrétien, pour le livrer au glaive des musulmans.

L'archevêque de Romano, auquel le sérasquier ottoman s'était adressé pour perdre le taxiarque George, condescendit à ses désirs. Il écrivit, en conséquence, au guerrier du mont Olympe les lettres les plus affectueuses pour le féliciter sur son zèle à défendre la religion. Il bénissait ses entreprises, en le conjurant de se rendre au monastère de Séco, afin de sauver les reliques qu'on y avait déposées, et de s'y porter sur-le-champ, avec toutes ses forces, afin de préserver de la profanation ces signes sacrés du culte orthodoxe, qui étaient près de tomber entre les mains des infidèles.

Au reçu de cette dépêche qui lui fut apportée par un émissaire secret, George, croyant servir son Dieu et sa patrie, s'empressa de déférer à l'invitation de l'archevêque. On entrait dans le carême qui précède la fête de l'Assomption de la Vierge, quand le soldat de la croix, après avoir laissé une faible garnison à Kiatra, se mit en route pour se rendre au lieu que son supérieur ecclésiastique lui indiquait. Il ne fut pas surpris de rencontrer les Turcs, ni de se trouver environné de leurs embuscades, car la Moldavie était encombrée de leurs hordes. Ce n'étaient, au reste, que des occasions de se signaler, et il arriva au couvent de Séco après avoir tué un grand nombre de barbares.

Dès qu'il s'y fut établi, George se hâta d'en instruire l'archevêque de Romano, qui en donna avis au sérasquier turc, par l'entremise du boyard Stéphanaki, caïmacan de Moldavie. On mit aussitôt des troupes en mouvement qui accoururent de toutes parts ; elles croyaient emporter d'emblée l'enceinte d'un faible monastère, mais elles furent reçues avec tant de vigueur, qu'on fut réduit à employer l'artillerie de siége contre ses murailles. On n'avait pas prévu de tels obstacles, et, pendant le temps qu'on employa à transporter du canon, les maladies s'étant mises dans l'armée turque, elle ne fut en mesure d'agir qu'à la mi-octobre.

George avait rempli le but qu'il se proposait; la campagne de 1821 était perdue pour les barbares, ils ne pouvaient songer à agir contre la Hellade, et il ne lui restait, puisqu'il fallait succomber, qu'à s'offrir en holocauste à sa patrie. Le beau trépas des héros de Skullen devait

couronner l'entreprise glorieuse de George ; c'était son ambition suprême. Sans cesse le premier sur la brèche, après quinze jours de tranchée ouverte, il en fut rapporté criblé de blessures reçues dans un assaut qu'il soutint à la fin d'octobre. Etendu à quelques pas de là, sur un lit de camp que ses soldats lui avaient dressé avec leurs casaques, il les encouragea à tenir ferme, et n'expira qu'en apprenant qu'ils avaient repoussé les infidèles.

Ces braves, auxquels il avait recommandé d'emporter sa tête et de pourvoir à leur sûreté, restés sans général, pressés de toutes parts, profitèrent de la nuit qui suivit la mort de George afin de s'enfuir et de gagner les terres de l'Autriche. Quelques heures après, les Turcs s'emparèrent du monastère de Séco, dans lequel ils ne trouvèrent que les restes inanimés de George et des Grecs morts à ses côtés. Ils les mutilèrent, pour se venger de la perte de plus de sept mille hommes, que la prise de cette enceinte leur avait coûtée ; et, pour couvrir la honte d'un pareil succès, ils se répandirent dans les villages voisins, afin de se procurer des têtes pour envoyer à la Porte des sultans, où, sans cela, leur victoire n'aurait pas eu d'éclat. Ils parvinrent à composer par ce moyen, aux dépens des paysans moldaves qu'ils assassinèrent, une collection de chevelures suffisante pour en charger quatre barques qui arrivèrent à Constantinople, avec leurs poupes décorées de guirlandes de nez et d'oreilles.

L'entrée du palais de sa hautesse était décorée de ces trophées dignes d'orner l'antre des furies, quand un courrier, venu des bords de l'Euphrate, annonça que le schah de Perse venait de déclarer la guerre au monarque des mahométans sunnites, Mahmoud II. On disait en même temps que les Kizils-Bachs, ou *têtes rouges*, surnom qu'on donne aux Persans, s'étaient emparés de Van, et qu'ils s'avançaient vers Bagdad. On publia de plus que cette diversion, favorable aux Grecs, était l'ouvrage du cabinet de Russie. On prétendait le prouver, en racontant que son ambassadeur à la cour de Téhéran était un chrétien orthodoxe du Monténégro, animé d'une haine héréditaire contre les Turcs, qui avait pressé l'exécution d'un plan dont les conséquences contrariaient les combinaisons du divan.

CHAPITRE VII.

Mécontentement des janissaires à Constantinople. — Nouveaux troubles à Smyrne. — Belle conduite du consul et de la marine royale de France. — Spéculation atroce d'un caboteur esclavon, de concert avec une goélette algérienne. — Massacres dans l'île de Chypre. — Courage de M. Méchain. — Projet d'un rapprochement entre les Grecs et les Turcs. — Son impossibilité démontrée. — Est rejeté par la Porte Ottomane. — Arrivée de l'amiral Halgan dans l'Attique. — Situation d'Athènes. — Grecs réfugiés dans l'île de Salamine ; — leur détresse. — Paroles mémorables d'un de leurs guerriers. — Opinion d'un insulaire. — Anecdote d'un berger Dorien. — Expédition destinée à secourir les Crétois insurgés. — Translation du sénat de Calamate à Tripolitza, — et de cette ville à Argos. — Extermination des Grecs de l'île de Samothrace. — Affaires de la Macédoine transaxienne. — Origine et aventures de Mehemet Aboulouboud ; — nommé pacha de Salonique ; — s'empare de la presqu'île de Cassandre ; — et de celle de Sithonie ou Longos. — Son hypocrisie ; — négocie avec les religieux du mont Athos. — Soumission de la presqu'île de Cassandre. — Affaires de l'Eubée. — Mort glorieuse d'Élias, fils de Pierre Mavromichalis. — Les Grecs rentrent dans Athènes.

Les débris de l'orage qui devait fondre sur la Grèce, rejetés vers des plages lointaines, y formaient des tourmentes pareilles à celles qui avaient signalé les massacres du mois d'avril. Le mécontentement des janissaires, expliqué par les ulémas à Constantinople, comme les augures de Rome interprétaient jadis l'inappétence des poulets sacrés, s'était manifesté à la dernière revue de cette milice anarchique. Les soldats de Hagdi Bectadge ne s'étaient point précipités avec leur voracité accoutumée sur le pilau ou riz bouilli qu'on leur présente le jour de cette cérémonie. Ils avaient abordé les marmites, qui sont leurs gamelles et leurs enseignes militaires, avec indifférence. Quelques-uns d'entre eux avaient répandu des boulettes de riz par terre, et tous avaient touché leur solde sans faire retentir les airs des acclamations par lesquelles ils souhaitent de longues années au sultan, qu'ils surnomment le soleil de gloire et l'ombre de Dieu sur la terre.

Ils étaient mécontents de la guerre contre la Perse et contre les Grecs, qui avaient, disaient-ils, été poussés à la révolte par les vexations de Khalet-effendi. Quelques jours après, des pamphlets sati-

riques, dirigés contre ce favori, furent affichés dans plusieurs quartiers de Constantinople. On le chansonnait dans les corps de garde, ainsi que la Khasnadar Ousta favorite de sa hautesse, qu'on accusait de coûter plus à elle seule que l'entretien d'une armée. Quelques tchorbadgis (colonels), qui avaient voulu réprimer ces voix séditieuses, avaient été maltraités, et les caracouloudgis (marmitons) se seraient bien gardés d'administrer la moindre bastonnade pour ramener l'ordre dans les casernes. Ces murmures, avant-coureurs d'un changement violent de ministère, avaient engagé les marchands à tenir leurs boutiques fermées pendant plusieurs jours, et le divan à redoubler de surveillance pour comprimer une insurrection.

Telle était la situation de Constantinople vers la fin d'octobre; mais les choses ne se passaient pas aussi tranquillement dans les échelles de l'Asie mineure. Le consul de France P. David, qui avait traversé tant de séditions, était loin de jouir d'un calme qu'il méritait. Placé entre la cupidité et le brigandage, tour à tour loué pour le zèle qu'il avait déployé en sauvant les chrétiens, et blâmé pour les avoir défendus, il partageait avec la marine royale cette espèce d'hommage arraché à l'envie par l'ascendant de la bienfaisance, quand ce Ragusais déjà signalé, l'infâme Listock, qui avait usurpé le pavillon français, attenta à l'ordre qu'on était parvenu à rétablir avec tant de peine. Ce lâche spéculateur, uni à une société de brocanteurs non moins méprisables que lui, n'avait pas craint de demander escorte pour le vaisseau interlope que cette association ignominieuse expédiait à la Canée. Il ne devait, disait-il, y transporter que des passagers turcs, avec leurs pacotilles. L'escorte fut accordée; mais bientôt l'amiral Halgan, informé que le chargement du prétendu caravaneur français consistait en munitions de guerre, chassa celui qui avait cherché à le tromper.

Ce ne fut aussitôt qu'un cri dans les comptoirs de Smyrne, et certains Francs sans honneur, qui ne voient rien au-dessus des moyens de s'enrichir, vociférèrent contre l'amiral du roi très-chrétien, en disant *qu'il n'était attentif qu'à favoriser les Grecs*. Il n'en fallait pas davantage pour rallumer l'incendie, et ces paroles ayant été entendues de la population turque, on dut, pour calmer les fureurs du fanatisme et de la plus vile cupidité, accompagner l'interlope jusqu'à la hauteur de Cérigo, où le hasard voulut qu'il fût bientôt après capturé par les croiseurs grecs, et conduit, comme on l'a dit, à Monembasie.

Depuis ce temps, le repos public cessa. Dès le 17 octobre, les Crétois mahométans reprirent le cours de leurs assassinats. Des Grecs étaient tombés sous leurs coups sans qu'on eût élevé la voix ; mais quand on s'aperçut que les séditieux bourraient la charge de leurs fusils avec des mèches soufrées afin d'incendier le quartierdes Européens, on s'agita, et on parvint à décider une partie de ces scélérats à s'embarquer pour leur pays. Le consul de France permit de noliser deux bâtiments, et l'amiral Halgan ayant consenti à les faire convoyer, Smyrne fut délivrée de cent cinquante meurtriers, qui partirent les mains teintes du sang d'une foule de chrétiens. Mais le plus grand de tous les forfaits restait encore ignoré [1].

Un homme, né parmi une race avare et demi-sauvage de marins qui habitent les bords de l'Adriatique, exerçait la plus épouvantable de toutes les spéculations dont les annales de la marine du monde aient jamais conservé le souvenir. Nous tairons son nom ; son crime est au-dessus des lois qui n'ont pu prévoir rien de pareil ; c'est au ciel à le punir ainsi que ses complices. Il était d'accord avec cette goëlette algérienne qui accompagna jusqu'à l'entrée du golfe Herméen les bâtiments chargés de conduire au capitan-pacha le contingent de troupes que Smyrne lui fournissait. C'était le même pirate à qui on avait précédemment abandonné le malheureux bâtiment sarde dont nous avons parlé. Investi, depuis ce temps, de la surveillance du cabotage, il mouillait non loin du château construit pour défendre l'entrée de la rade de Smyrne, où sa goelette servait en même temps de ponton aux exécutions secrètes que le gouvernement turc ne cessait d'ordonner. Son tillac et ses bordages étaient teints de sang. Elle avait été le tombeau d'une foule d'infortunés, quand on soupçonna celui qui, à défaut des victimes que le pacha lui livrait, approvisionnait le vampire mahométan ; c'était, il faut cependant l'avouer, un chrétien, sujet de S. M. apostolique l'empereur d'Autriche.

A la faveur de son pavillon, le pourvoyeur du cannibale algérien faisait offrir scrètement aux Grecs, par l'entremise de ses courtiers, de les transporter à bord de quelques prétendus navires, qu'il disait être à l'ancre au delà du château, et entièrement à ses ordres ; les passagers devaient être conduits de là, en toute sûreté, dans les îles libres de l'Archipel. Empressées de se soustraire aux dangers, il arra-

[1] Voyez le *Spectateur oriental*, 3 novembre 1821, n° 27.

chait ainsi des sommes considérables à des familles grecques qu'il recevait avec leurs richesses sur son esquif. Profitant ensuite de l'obscurité des nuits pour se dérober aux patrouilles turques, il s'éloignait en silence, et ceux qui croyaient accoster un vaisseau sauveur, ne montaient à bord du barbaresque que pour y être égorgés.

Quelques milliers d'hommes périrent avant que ce trafic horrible fût découvert ; et, quoiqu'il inspirât une horreur générale quand il fut connu, les circonstances dans lesquelles on se trouvait, ou plutôt le crédit de ses complices, ne permirent pas de châtier exemplairement ce marchand de chair humaine. Nous ignorons s'il ne continue pas encore à souiller les bazars de Smyrne de sa présence. Quant au barbaresque, il dut s'éloigner avec sa goëlette, et rentrer dans un port des régences d'Afrique, après... La plume tombe de mes mains... Qu'un voile impénétrable couvre à jamais ce forfait !

Grecs infortunés, à quels horribles tyrans le ciel vous avait-il livrés ! Et c'est contre de si touchantes infortunes que quelques écrivains se sont déchaînés, sans craindre le jugement de la postérité. Mais poursuivons. Vers le même temps, l'île de Chypre était de nouveau livrée aux horreurs de l'anarchie [1]. Les mahométans indigènes, égarés par les insinuations perfides des soldats étrangers, se baignaient dans le sang de leurs compatriotes. Dès le commencement de septembre, les assassinats avaient recommencé ; et si tous les consuls européens se distinguèrent par leur humanité, il était réservé, là comme ailleurs, à celui de France de se signaler par son courage.

Son jour de gloire arriva le 6 octobre. La populace turque s'était soulevée en masse, aux nouvelles successives de la dislocation de l'armée mahométane qu'on avait rassemblée sur les côtes de l'Ionie, et du débarquement des Samiens dans l'Asie mineure. Elle voulait répondre aux succès des Grecs par des assassinats. Les barbares, transportés de fureur, s'emparaient d'un archevêque, de cinq évêques et de trente-six ecclésiastiques, qu'ils firent pendre vers le 15 octobre, la majeure partie des chrétiens de Larnacas et des autres villes fut égorgée en même temps. Les Européens étaient au moment de périr ; déjà un Cypriote, reconnu depuis trente-six ans en qualité de consul honoraire d'Espagne, avait été mis à mort ainsi que plusieurs protégés français, quand les séditieux se portèrent vers le consulat

[1] Voyez Raffenel, ch. 14.

du roi très-chrétien, en sommant M. Méchin de leur livrer une foule de Grecs réfugiés sous le pavillon de France.

Excités par le gouverneur, contre lequel M. Méchin avait obtenu des firmans, toujours inutiles quand ils ne sont pas appuyés par des moyens plus efficaces que l'autorité du sultan, ils avaient résolu d'enlever les proscrits de vive force. Ils faisaient avancer du canon pour forcer l'asile ouvert au malheur, quand la nuit, qui survint, suspendit l'attaque qu'ils remirent au lendemain. Campés autour de l'enceinte consulaire, ils reposaient comme à la veille d'un combat, lorsqu'au milieu de la nuit, un secours inespéré arrive aux chrétiens.

Quarante bâtiments de Psara se présentent à l'entrée de la rade; les brigands se débandent en fuyant dans les montagnes, et les victimes, arrachées à une mort certaine, montent à bord des navires, qui remettent à la voile. M. Méchin les vit s'éloigner, sans craindre le retour des Turcs, qui n'osèrent lui reprocher une action capable de couvrir de gloire le nom des consuls de France dans l'Orient, si tous n'avaient pas rivalisé de zèle pour faire bénir les Bourbons dans des contrées où leur nom se rattache au souvenir de l'expédition de saint Louis, roi d'immortelle et sainte mémoire.

Malgré tant de faits qui annonçaient que tout rapprochement était désormais impossible entre les Grecs et les Turcs, on ne songeait à Constantinople qu'aux moyens d'opérer une réconciliation, moins dans l'intérêt de l'humanité que dans celui de la politique, qui voulait s'opposer à une rupture entre la Russie et la Porte Ottomane. Celle-ci, pour masquer ses projets d'extermination, avait déjà fait parler le successeur intrus du martyr Grégoire, dont l'encyclique avait été lacérée et anathématisée par le clergé du Péloponèse.

Cependant on persistait à croire à Péra qu'on pourrait interposer une sorte de patronage entre des maîtres irrités et des esclaves qui se relevaient avec toute la supériorité des souvenirs de leurs ancêtres, et qu'on parviendrait au moins à gagner du temps. Dans cette double pensée, on voulut négocier, en proposant une amnistie. Des commissaires des quatre grandes puissances devaient se rendre à Hydra avec des envoyés du sultan, pour aviser aux moyens de conciliation, sans examiner sur quelle base on traiterait, quand un des personnages qu'on devait charger de prendre part à cette espèce d'armistice fallacieux, fit, dit-on, les observations suivantes.

Les démagogues se figurent que le respect qu'on porte aux mo-

narques qui abusent de leur autorité est une conséquence des préjugés dont on n'a pas la force de se débarrasser. Cependant des écrivains jaloux de la liberté n'ont pas hésité à soutenir qu'il n'est jamais permis de se révolter contre les souverains, quelque coupables qu'ils soient. « Il faut, dit un illustre romain, supporter le luxe et l'avarice des puissances, comme on supporte les années de stérilité, les orages et les autres déréglements de la nature. Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes : mais le mal n'est pas continuel ; et on est dédommagé par le bien qui arrive de temps en temps [1]. » Ces maximes, qui sembleraient insinuer que la soumission est une consolation suffisante aux opprimés, font la condamnation du despotisme oriental, féroce dans son essence, cruel envers les siens, et qui depuis le sixième siècle n'a cessé de baigner du sang des chrétiens les plus riches contrées de l'Asie et de l'Europe. Quelle portion de l'univers conquise, non par les Turcs, mais par un prince chrétien, regarderait, même après plusieurs siècles, comme légitimes, les successeurs de ceux qui les traiteraient avec une pareille férocité? Quel peuple s'est jamais résigné au point de perdre l'espérance d'un soulagement et de le tenter par la force, quand tout moyen de fléchir ses tyrans lui est ôté?

En vain dira-t-on que les principes d'ordre public commandent de réprimer toute rébellion, même contre le sultan ; on répondra que la légitimité du Grand Turc, et ses droits comparés à ceux des monarques européens, seraient une dérision des maximes qui assurent le bonheur et la stabilité des Etats de la chrétienté, si on osait les faire entrer dans le droit public de l'Europe. En effet, si on parle du temps pour baser leur légitimité, la durée de la résistance des Lacons du mont Taygète et des Epirotes de l'Acrocéraune, qui depuis quatre siècles ont fait tête aux infidèles, justifierait la régénération de la Grèce, abstraction faite de la légitimité imprescriptible des droits de la croix et de l'humanité.

Reprenons donc les choses dans l'état où elles se trouvent. Quand Mahmoud II, poussé par un esprit infernal, résolut en 1820 d'extirper le christianisme ; lorsqu'en 1821 il eut fait pendre le patriarche

[1] Quomodo sterilitatem aut nimios imbres et cætera naturæ mala, ita luxum et avaritiam dominantium tolerate. Vitia erunt donec homines, sed neque hæc continua, et meliorum interventu pensantur. — Liv. Hist., lib. iv, ch. 74, n. 4.

Grégoire revêtu de ses habits pontificaux à la porte de sa basilique, quel souverain aurait conseillé aux Grecs de rendre les armes au sultan? Certes, ce n'aurait été ni le petit-fils de saint Louis, ni le successeur de Pierre le Grand. Quel recours restait-il donc aux chrétiens? de prendre les armes, d'apparaître aux yeux du monde la croix et le glaive à la main, pour combattre leurs tyrans ou pour périr avec les saintes lois de l'Evangile proscrit par un despote à jamais étranger à la civilisation.

La Grèce ne peut donc plus rentrer dans sa condition première. En vain la Porte Ottomane prodiguerait les firmans pour annoncer l'oubli du passé ; sa volonté, les engagements par lesquels elle se lierait vis-à-vis de la chrétienté, seraient illusoires, parce qu'elle n'a plus le pouvoir de tenir ses promesses. Le fanatisme, la soif du sang et du pillage, le cri d'effroi du sultan, ont soulevé les Turcs asiatiques. Avant qu'ils quittent les armes, la population chrétienne, qu'on veut ramener au devoir, aura disparu en détail, à moins d'un miracle de la Providence. Dans les paroles de sa hautesse relatives à l'amnistie, qui annoncent clémence et pardon quand les massacres continuent de toutes parts, on remarque, malgré une perversité apparente, qu'il y a plutôt dissolution de toute espèce d'autorité que mauvaise foi.

On dit qu'il faut ménager à l'empire ottoman les moyens de maintenir la paix avec la Russie. C'est à peu près vivre au jour le jour ; car une paix entre la toute-puissance et la faiblesse n'est qu'une trêve éphémère. D'ailleurs, avant d'entrer sérieusement en accommodement, le sultan doit songer à dompter ses propres soldats. On a ouvert les barrières à la licence en armant une population féroce ; et son exaspération est telle, que, le 15 septembre dernier, on tirait à Lesbos sur un bâtiment français, parce qu'on croyait que son pavillon couvrait un navire moscovite, nom qu'il suffit de prononcer pour faire rugir tout musulman. Qu'on cesse donc de s'y méprendre. La Russie, qui connaît aussi bien que nous les Turcs, doit leur imposer la paix. Elle y est forcée par une nécessité plus impérieuse que la volonté de son souverain, à moins qu'elle ne consente à ratifier les forfaits du gouvernement turc, et à marcher à la suite de toutes les légations européennes à Constantinople.

Pour ce qui est de l'équilibre politique qu'on met en avant, acception faite de la force d'inertie et de la puissance de l'habitude, il resterait à déterminer de quel poids réel était autrefois dans la balance du

monde l'empire des Paléologues, lorsque Mahomet II dominait dans l'avide conseil du dernier de ces princes, pour se faire une idée de l'importance actuelle de la Turquie en Europe. La question de la puissance militaire serait également résolue, en réfléchissant que, s'il suffit en 1454 au conquérant de tomber dans le port de Constantinople avec quelques barques traînées à travers les montagnes, pour renverser un empire qui n'existait plus que de nom, on en concluait que le sort éprouvé par l'empereur grec est réservé au sultan ; car la chose est facile, depuis qu'il existe vingt vaisseaux de ligne à Sébastopolis. L'accroissement de puissance de la Russie qu'on craint arrivera donc tôt ou tard, à moins que de nouvelles combinaisons ne s'opposent à cet événement.

Nous en dirons autant relativement aux intérêts commerciaux de la France. Qu'on se garde bien de les confondre, ni ceux de l'Europe entière, avec les intérêts de quelques Francs fixés en Orient, où ils vivent étrangers à leur mère patrie ; car ce serait déplacer la question en passant des vues générales à des spécialités diamétralement opposées.

Le commerce des Européens dans le Levant n'est et ne fut jamais rien que par les Grecs. Anéantis, il se réduirait aux besoins particuliers des Turcs, réduits maintenant à une monnaie presque fictive, qui n'auraient à échanger que quelques produits spontanés de leur sol contre l'importation de l'Europe. Victorieux, tout renaît au contraire avec les Hellènes. Une nouvelle carrière et des débouchés importants s'ouvrent à l'industrie humaine, et le monde retrouve une terre ensevelie depuis des siècles sous le cataclysme ignominieux de la barbarie. Mais ce n'est pas le moment d'entrer dans les vastes considérations que comporte cet objet.

On parle de médiation afin d'opérer un rapprochement entre les Turcs et les Grecs. *Les quatre grandes puissances amies y interviendront ; on présentera une déclaration aux* REBELLES... Je m'arrête à ce mot qui préjuge la question, en décelant l'esprit de partialité dans lequel on procédera. Je demanderai maintenant comment on entrera seulement en pourparlers ? de quelle manière on établira la discussion ?... Mais que dis-je ! il me semble qu'il faudrait au préalable que le passé n'eût pas existé, afin qu'on n'eût point à effacer les souvenirs qu'il a laissés, et les conséquences inévitables qui en résulteront. Cette considération est digne d'une sérieuse attention.

Nous demanderons ensuite : Si les Grecs, plus habiles que les puissances médiatrices à lire dans leur avenir, rejettent leur intervention, deviendraient-elles alors hostiles à leur égard ? Qu'on ait vu de sang-froid le chef de l'église orthodoxe pendu au milieu des pompes du culte, les cadavres de plusieurs milliers de chrétiens élevés sur des pals, accrochés à des gibets, gisants dans les ruisseaux abandonnés aux chiens et aux oiseaux de proie, cela peut se concevoir : ceux qui condamnent l'insurrection des Grecs ne les ont pas assassinés. Mais voudraient-ils devenir les auxiliaires de leurs bourreaux [1] ? Non, sans doute. Contentons-nous donc de supposer qu'en prenant une attitude menaçante on détermine les Grecs à reprendre leurs fers : pourra-t-on, dans cette hypothèse, leur refuser des sûretés pour leur vie, celle de leurs familles et de leurs propriétés ? Qui les garantira dans un pays où il n'existe pas de gouvernement, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à la libre disposition de vie et de mort qui appartient non-seulement au sultan, à ses délégués, mais au moindre aga, et dans les temps actuels, à tout individu coiffé d'un turban, qui a le droit privé du glaive, par cela seul qu'il est mahométan ? Cette garantie viendrait-elle de la part des puissances médiatrices ? Quel homme, connaissant les habitudes et les mœurs de la Turquie, voudrait accepter une pareille responsabilité pour son pays ? Fera-t-on, dans ce cas, la guerre, afin de redresser une foule d'injustices et d'assassinats partiels ? car tels sont les rapports établis depuis la conquête jusqu'à nos jours, entre les Turcs et les chrétiens, que les fils d'Islam n'ont jamais cessé de gouverner avec une verge de fer. Faut-il présumer que les mœurs de quatre siècles vont changer sur la sommation de quelques Européens ? ou plutôt n'est-il pas raisonnable de croire que, les religions et les positions sociales s'étant froissées, tout nagerait dans le sang, dès qu'on aurait remis les opprimés sous la main des oppresseurs ?

Qu'on renonce donc pour toujours aux idées chimériques de médiation et de patronage. Les Grecs, comme les Hollandais de Philippe II, ayant conquis dans le commerce, auquel un fisc avide, mais imprévoyant, leur a permis de se livrer, des armes pour combattre

[1] Hélas ! ils le sont devenus en permettant de noliser des bâtiments destinés à transporter les troupes qui ont égorgé les chrétiens de Casos, de Psara et de l'île de Crète.

leurs tyrans, il n'y a plus pour eux, après l'aurore de l'émancipation qu'ils ont entrevue, que le néant ou la liberté.

Ces sages observations n'étaient plus admissibles quand elles parvinrent à Constantinople; la Porte avait déclaré aux ambassadeurs des quatre grandes puissances qu'elle n'admettrait aucune espèce de médiation; et, comme elle ne les avait pas priés de se mêler de ses affaires, elle dédaigna de donner d'autres explications.

Enivrée du succès de son capitan-pacha, qui avait détruit la marine marchande de Galaxidi, elle croyait le Péloponèse subjugué. Aussi, au lieu d'envoyer des négociateurs à Hydra, elle s'était hâtée de charger le kiaia-bey de passer en Morée afin d'y mettre le séquestre sur les biens des Grecs émigrés. Le reis-effendi fit communiquer cette mesure à l'ambassadeur d'Angleterre, qui la trouva fort judicieuse, lorsqu'on eut connaissance de la prise de Tripolitza.

Afin de ne pas avoir l'air de reculer, on envoya à Nauplie deux maîtres des requêtes, sur le compte desquels on n'a jamais eu de renseignements. Il en fut de même de ceux que la Porte expédia dans l'île de Crète pour y promulguer le mandement apostolique du faux patriarche; ils disparurent.

La Grèce ne devait plus avoir de rapprochement avec ses oppresseurs que pour les combattre, et ses bienfaiteurs recueillaient de toutes parts des tributs de reconnaissance. Dès qu'un bâtiment de la marine royale de France paraissait en vue des îles de l'Archipel, son approche était annoncée par des chants d'allégresse. MM. le Normand de Kergrist et Bégon de la Roussière avaient rendu tant de services aux chrétiens, que la corvette *l'Écho* et le brick *l'Olivier* étaient accueillis partout avec des transports de joie, tels que les Turcs en auraient conçu de l'ombrage, si ceux qui les commandaient n'avaient tendu une main également secourable aux deux partis. Toute la marine du roi très-chrétien était dans ce cas; il restait à l'amiral Halgan à jeter les bases d'une reconnaissance éternelle entre la France et les Hellènes.

Parti de Smyrne à bord de la frégate *la Guerrière*, il arriva bientôt aux rivages de l'Attique. Athènes était au pouvoir des Turcs. « *Des* » *récoltes sur pied*, écrivait-il, *au milieu d'un pays désolé, font naître* » *plus d'une pensée, si l'Europe, avec sa haute civilisation, n'ar-* » *rête la marche funèbre des événements... Être ou n'être pas, voilà*

» *toute la question pour les Grecs. Est-il plus naturel de voir des* » *Tartares que des chrétiens exister dans cette partie de l'Europe?* »

Cinq cents Schypetars mahométans et trois cents Turcs indigènes occupaient l'acropole de Cécrops. La ville offrait l'image d'une place prise d'assaut. Les maisons étaient ouvertes; les portes, les fenêtres et les planchers en avaient disparu. Il ne subsistait, en beaucoup d'endroits, que des murs noircis par la fumée, et les barbares rallumaient chaque jour des incendies partiels pour détruire ce qui existait. Le couvent français des capucins avait été réduit en cendre; les bas-reliefs du monument de la tribu Acamantide, qui en faisait partie, gisaient à demi calcinés parmi les décombres[1]. Des débris immondes, des restes de cadavres d'hommes et d'animaux souillaient les rues, dont le silence était à peine interrompu, le jour, par les pas de quelques cavaliers, qui sortaient pour aller à la découverte; la population entière de l'Attique avait disparu.

Comme au temps où les Grecs furent obligés de fuir devant les hordes des Xerxès, leurs descendants, abandonnant le continent à l'approche d'autres barbares, s'étaient retirés dans l'île de Salamine, avec les images et les dépouilles des temples du Seigneur. Entourés d'ennemis, en proie aux besoins, seuls avec leurs tristes pensées, ils conservaient dans le malheur l'attitude de la plus sublime résignation. Vainement les Ottomans avaient *daigné leur accorder la grâce de venir faire la récolte, à condition de payer les tributs accoutumés;* ils avaient rejeté cette offre avec hauteur, en disant : *qu'ils ne voudraient pas même, si le sort des armes les remettait en leur pouvoir, s'abaisser à leur demander la vie*[2] !

Réunis aux populations d'Éleusis et de Condura[3], les Grecs vivaient, campés par familles, au milieu d'une île *nourricière d'abeilles*, mais qui ne fournit presque rien aux besoins des hommes. Le couvert d'un olivier rabougri, l'ombre d'un rocher, les grottes, étaient des lieux enviés, qu'on tirait parfois au sort pour abriter les vieillards, les malades, les femmes et les enfants. On éprouvait les plus

[1] Ces précieux débris ont été recueillis et apportés à Paris par l'amiral Halgan.

[2] On rapporte à ce sujet qu'un Grec et sa femme ayant été pris dans une excursion, le paysan qui cherchait à sauver sa vie, en se disant d'un village éloigné, fut interrompu par son épouse, qui s'écria : *Laisse là cet indigne subterfuge; crains-tu de mourir pour ton Dieu?* Cette déclaration leur mérita la palme du martyre.

[3] Bourgade de la Mégaride. Voyez tome IV, pages 133 et 134, de mon Voyage dans la Grèce.

cruelles privations, et la plus pressante de toutes était la soif. Exposées à l'ardeur dévorante du soleil, les femmes qui nourrissaient partageaient quelquefois le lait destiné à leurs enfants entre eux et les blessés, et le déclin du jour était pour les réfugiés une espèce de retour à la vie.

Ils s'embarquaient alors furtivement pour aller picorer des raisins sur le continent, tandis que les autres voguaient vers des sources connues, afin d'y faire de l'eau, au risque d'être fusillés par l'ennemi embusqué sur les plages. Avec quelle joie on rentrait dans l'île, chargé des fruits de la terre de Cécrops, et de tonneaux d'eau puisés dans ces fontaines toujours sacrées (car on les nomme encore *agiasma*), qui étaient au pouvoir des barbares!

Cet état de choses durait depuis plus de deux mois. Pendant ce temps on avait eu à supporter le poids de l'atmosphère embrasée par la canicule, quand un cri de joie annonça l'apparition de *la Guerrière!* Le nom du vainqueur des Perses à Salamine ne retentit peut-être jamais avec plus d'enthousiasme sur ces plages. C'était le premier vaisseau ami que les Grecs revoyaient après des jours de désolation. Ses sabords béants, garnis de canons, ne portaient que des armes protectrices du malheur; l'amiral qui le commandait était un ami de l'humanité, et son pavillon, celui des Bourbons toujours propices aux Grecs... Le peuple accourt aussitôt en foule au rivage; un Athénien, coiffé d'un casque antique, s'en détache, monté sur une nacelle; il s'approche en demandant à parler à l'amiral Halgan. On lui permet de monter à bord. Il trouve des hommes disposés à plaindre les malheurs de ses compatriotes. On s'informe des réfugiés qui se trouvent dans l'île de Colouri [1], il soupire; on parle de la condition précaire et des dangers d'un peuple dont l'insurrection était regardée comme prématurée; il répond avec fierté : *Nous les avons prévus ces dangers; beaucoup d'entre nous succomberont, mais ceux qui leur survivront seront libres* [2].

[1] Nom moderne de Salamine.

[2] M. Blanquière a été mal informé quand il dit que l'insurrection des Grecs ne devait s'opérer qu'en 1825. Elle aurait éclaté en 1815, sans l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe, qui fit changer de direction à la politique russe. Milosch la fit manquer en 1817, lorsqu'il assassina Czerni George. Ce fut alors que les Grecs résolurent de mettre Ali-pacha en avant, de le faire proscrire par le sultan, afin d'être en mesure d'agir.

A ces mots, qui semblaient sortir du fond des tombeaux d'Harmodius et d'Aristogiton, des larmes mouillent les yeux des Français : *Enfants d'une race héroïque*, dirent-ils, *les Grecs méritent d'être libres.* Tous les braves sont frères : le guerrier qui avait semblé étranger, à cause de son costume, est renvoyé avec des paroles de bienveillance et d'amitié. Le soleil, qui blanchissait dans ce moment les faîtes du Pentélique, ayant éclairé le sable doré des plages de l'Attique et l'île de Salamine, il n'y eut pas un seul marin français qui n'eût voulu y descendre pour faire cause commune avec les Hellènes.

Le vaisseau voguait sur le champ de bataille, témoin de la gloire de Thémistocle ; on se trouvait à quelques encablures du cénotaphe de ce héros, et la brise parfumée qui se jouait dans les voiles partait de cette terre *où règnent un souffle divin et des génies amis des hommes* [1]. Quelques fumées, qui s'élevaient des foyers établis dans l'île, auraient fait croire jadis que les Grecs offraient des hécatombes aux mânes d'Ajax, fils de Télamon : mais c'était la nourriture de la douleur que les femmes athéniennes préparaient. Des racines sauvages, bouillies avec quelques poignées de farine de maïs, des poissons que les pêcheurs harponnaient dans le canal d'Eleusis, qu'on faisait rôtir sur la braise ardente, et des pains cuits sous la cendre, qu'on se partageait entre familles, pour nourrir des êtres que la fièvre du courage soutenait plus efficacement que de pareils aliments ; telle était la cause de ce spectacle, aussi intéressant que les sites historiques dont on était entouré. On donna aux chrétiens la nouvelle de la rentrée de la flotte du capitan-pacha dans l'Hellespont. Ils venaient d'apprendre la prise de Tripolitza, ils étaient informés de la victoire que leurs frères avaient remportée aux Thermopyles, et ils se flattaient de rentrer bientôt dans l'Attique.

C'était sous ces auspices, alors fort incertains, que l'amiral Halgan quitta les Grecs, pour reprendre le large. En approchant des îles, il recueillait, avec les témoignages d'affection qu'on prodiguait aux Français, l'expression de l'opinion publique relativement aux événements de la Hellade. Il avait entendu la résolution des habitants de l'Attique ; ailleurs un Grec lui parlait en ces termes : « Que la Morée » et l'Archipel soient libres, à la charge d'un tribut annuel, garanti » par les puissances, que nous payerons, autant que le gouvernement

[1] *Les Martyrs.* Chateaubriand.

» turc subsistera en Europe. Dans cet état de choses, notre beau
» pays se remplira d'habitants accourus de toutes les parties du
» monde, tandis que les mahométans, épars dans ces contrées, se
» retireront spontanément. Si la chrétienté n'écoute point ce vœu,
» qu'elle abandonne alors la question à elle-même. Les ruines de la
» Grèce sont fécondes, et peut-être il s'élèvera un grand homme
» parmi nous. Le sang des proches crie vengeance des deux côtés,
» il n'y a point de réconciliation possible ; sur le bruit seul qui se
» répandrait d'un rapprochement forcé, la Grèce épouvantée imite-
» rait le noble exemple de Parga. »

C'est ainsi que les Grecs s'exprimaient en repoussant toute idée de domination, et l'amiral qui acquérait la conviction de l'impossibilité d'une amnistie, après avoir prolongé la côte orientale de l'Attique, vint mouiller à Thauricos, que les modernes surnomment la Mandri.

Aucune voix humaine ne se faisait entendre dans cette région, et vingt-quatre heures s'étaient écoulées, quand un berger des environs de Marathon, attiré par la présence de la frégate française, osa s'approcher du rivage. Il avait laissé son troupeau dans les escarpements du Pentélique, il regardait le vaisseau en soupirant, mais il hésitait à manifester le désir d'être reçu sur son bord, quand l'amiral lui proposa de l'embarquer. — *Nous te conduirons où tu voudras ; as-tu une famille ? — Je l'ai fait passer à Céos. — Nous t'y transporterons. — Hélas vous êtes de si grands seigneurs, et cela coûte si cher. — Eh ! combien crois-tu que je te demanderai ? — Je l'ignore mais je n'ai qu'une piastre* (14 sous) *vaillant. — Donne ta bourse ;* (il la présente). — *Et mes moutons ! — Où sont-ils ? — Là-haut. — Amène-les. — J'en ai beaucoup ! — N'importe, nous nous en chargeons.* — L'amiral qui avait reçu la bourse du pâtre la remplit pendant ce temps, et, quand il reparut, il la lui remit. — *Tiens, voilà le prix de ton passage, nous t'en faisons présent...* Il ne pouvait en croire ses yeux, et son bonheur fut au comble lorsqu'on l'embarqua avec son troupeau, pour le transporter à Céos, où il retrouva sa femme et ses enfants !... Bon amiral Halgan, le berger de la Diacrie croira sans doute avec raison que vous étiez un de ces génies bienfaisants, exilés depuis longtemps de l'Attique, qui reparûtes sur ses bords afin de l'enrichir et de le sauver.

Vers le même temps, M. Vautier, élève de première classe de la marine royale de France, qui avait donné sa démission pour embras-

ser la cause des Grecs, arrivait à Mélos. Il venait, disait-il, recueillir des renseignements, afin de concourir à la campagne de Crète, et, ayant rencontré deux députés de Sphakia, qui lui apprirent sans doute ce qu'il voulait connaître, il se hâta de rentrer en Morée.

Le sénat venait de décréter, sur la proposition de D. Hypsilantis, que dix-huit cents hommes seraient mis sous les ordres de Michel Comnène Aphendoulief, pour se rendre dans l'île de Crète. Vingt bâtiments d'Hydra, de Spetzia et de Psara, choisis parmi ceux du plus fort échantillon, devaient les y transporter, et établir des croisières devant les ports occupés par les Turcs. Leurs instructions portaient de s'approcher, tous les sept à huit jours, des places fortes; d'y donner l'alarme en les canonnant, afin d'en épouvanter les garnisons, et de les obliger à s'y tenir renfermées, tandis que les insurgés les resserreraient le plus possible par terre. On mettait en même temps en commission trois vaisseaux hydriotes, pour faire une tournée dans les îles et sur les côtes de l'Asie mineure, afin de recueillir tous les Grecs crétois, dont le nombre était évalué à sept ou huit mille, qu'ils ramèneraient dans leur patrie, pour renforcer le parti de l'insurrection. Enfin, on résolut, à l'exemple des Grecs après la défaite des Perses à Salamine, que six vaisseaux seraient désignés par l'amirauté d'Hydra, pour percevoir les tributs que les îles payaient auparavant au sultan.

Les commissaires étaient autorisés, au lieu d'argent, à accepter la moitié des impôts, ou la totalité, suivant l'exigeance des cas, en produits territoriaux. Dans cette hypothèse, ils devaient diriger les denrées céréales vers la Crète, île qui ne produit pas une quantité suffisante de grains pour la consommation de ses habitants, tandis que les produits, tels que cotons, huiles, laines, cire, miel, seraient apportés à Hydra, afin d'y être vendus au profit du trésor public.

A peu près à cette époque, D. Hypsilantis, qui était de retour de son inutile promenade dans la partie septentrionale du Péloponèse, reçut des députés du mont Olympe. Les habitants qui s'étaient insurgés demandaient des secours en armes, en munitions, et quelques chefs pour les diriger. On désigna deux officiers étrangers pour commander l'artillerie de montagne qu'on leur promit; mais cette expédition confiée à des mains inhabiles n'eut aucun succès. La fortune de la Hellade ne pouvait triompher que par la valeur de ses enfants, et la plupart des philhellènes n'avaient que trop prouvé qu'ils n'ambi-

tionnaient pas plus les couronnes du martyre, que les palmes de la gloire[1].

Les Grecs, harassés par les fatigues, mal nourris, habitant dans une ville remplie de cadavres privés de sépulture, languissaient, atteints des maux dont la colère d'Apollon frappa l'armée des Atrides. La peste, se répandant de proche en proche, avait gagné plusieurs cantons ; mais Tripolitza semblait être le principal foyer des maladies, et il fallut transporter le siége du gouvernement à Argos. C'était là que furent convoqués pour la première fois, depuis qu'elle descendit du rang des nations, les états généraux de la Hellade qui renaissait avec le prestige de tous les souvenirs de son illustration héroïque. Mais, avant de fixer l'attention du lecteur sur ce congrès, il convient de parler des derniers combats d'une campagne, dans laquelle des pâtres armés de fusils de chasse, de frondes, de hoyaux et d'instruments aratoires, terrassèrent leurs oppresseurs.

On a vu par ce qui précède, que sans l'assistance de quelques étrangers cupides, la Hellade entière aurait été affranchie presque au début de son insurrection. Les Grecs, depuis ce temps, n'entrevirent plus le succès de leur indépendance qu'à travers un avenir parsemé d'orages. Comme ils n'avaient rien calculé, ni prévu militairement, ils avaient éprouvé des revers. Ce n'était même que par des revers qu'ils pouvaient redevenir une nation : car si leur émancipation avait été le résultat immédiat d'une secousse, ils seraient tombés de la servitude dans l'anarchie ; leurs malheurs, considérés sous ce point de vue, portaient ainsi avec eux une sorte de compensation.

La vertu a ses temps d'épreuve pour les peuples, comme pour les individus. Victorieux sur un point, les Hellènes succombaient souvent dans une autre contrée, sans que leur gloire fût entachée ; car les triomphes de leurs ennemis étaient toujours marqués au coin de la perfidie et de la lâcheté. Ainsi, tandis qu'on colportait, avec un zèle particulier, dans tous les coins de l'Archipel, la pastorale du faux

[1] Quelques-uns depuis ce temps se sont transformés en agents secrets des gouvernements, qu'ils trompent par des rapports tantôt mensongers et tantôt absurdes, car aucuns ne savent la langue du pays sur lequel ils donnent des notes plus que ridicules. Il faut espérer que de pareils commérages cesseront, au moment où la France et l'Angleterre concourent par des emprunts à favoriser l'émancipation des Hellènes.

patriarche et les paroles de paix du sultan, le sélictar du capitan-pacha répandait la désolation dans la Samothrace.

Cette île, que le sacerdoce antique avait choisie pour en faire le sanctuaire des mystères auxquels Orphée et plusieurs héros avaient été initiés, a conservé quelque chose de religieux jusqu'à nos jours. Les femmes y sont restées en possession de prédire l'avenir ; mais au lieu de héros et de rois, il n'aborde plus sur ses rivages que quelques matelots grecs qui viennent acheter des amulettes, afin d'obtenir des vents propices, ou quelques vieilles *bonnes* (*vaïaï*) chargées de consulter, si un amant chéri restera fidèle à leur *fille d'âme*, ou s'il lui rendra son amour quand il a trahi ses serments. Trois cents familles grecques vivaient dans cette île, satisfaites des ombrages frais de ses vallées, contentes du lait et des toisons de leurs brebis, sans se douter de la conflagration qui embrasait la Grèce quand les Turcs y abordèrent.

Jour de deuil ! la terreur et la mort se répandent aussitôt dans l'île. Le village de Castro est livré aux flammes, les Turcs parcourent les campagnes, ils fouillent les bois et les vallées. Les femmes et les enfants, abandonnés à leur luxure, sont ensuite chargés de chaînes ; la population mâle est égorgée, à l'exception de quelques individus qu'on met en réserve pour être pendus aux vergues des vaisseaux, quand le vainqueur fera son entrée à Constantinople. On les entraîne garrottés avec leurs innocentes familles à bord des navires, sur lesquels on embarque des cargaisons de têtes destinées à orner la porte du palais des sultans ! Tribut de rigueur ! Les femmes condamnées *aux lieux infâmes* (suivant le droit de la guerre des mahométans) obtinrent cependant une commutation de peine de l'avidité de leurs maîtres, qui les vendirent, ainsi que leurs enfants, au marché de Soultanié Kalessi. On n'oublia pas de faire parade des têtes étalées par piles sous les fenêtres du vice-consul de France.

Une voix pareille à celle qu'on entendit dans Rama, quand Israël pleurait la mort de ses enfants, retentit soudain aux rives de la Chalcidique, où chacun regrettait, les uns un parent, les autres un ami. Un orateur chrétien, empruntant les paroles du souverain pontife Pie II, s'écrie : « Les Turcs ont tout avili, tout souillé. Les temples » du Dieu que nous adorons changés en mosquées, nos autels renversés, les reliques des saints et des martyrs qui règnent avec le » Christ livrées aux chiens et aux pourceaux, les images sacrées

» abandonnées à la profanation, attestent la honte de la chrétienté » indifférente à nos malheurs, et nous disent que c'est à nous seuls » de venger les outrages faits à la majesté du Dieu vivant. Que cette » nuit soit signalée par une illustre victoire [1]. » Les Grecs qui défendaient l'entrée des portes Cassandriennes résolurent donc d'attaquer les avant-postes de l'armée turque, campée aux environs de Saint-Mamas. Cet élan de courage était le dernier éclat d'un phare qui jette une lumière brillante avant de s'éteindre ; car les chrétiens commençaient à sentir qu'ils allaient être bientôt forcés d'abandonner la presqu'île, dans laquelle leur bravoure s'était signalée par de mémorables faits d'armes.

Informés que le sérasquier Jousouf-pacha, qu'ils avaient repoussé dans huit assauts consécutifs, méditait une attaque formidable, ils résolurent de le prévenir, et de laver dans le sang des infidèles le sang des chrétiens versé dans l'île de Samothrace. La vengeance est si douce à des cœurs ulcérés, celle des Grecs était si légitime, que les dissensions qui s'étaient élevées entre Manolis Papas, le primat Ianakos et le béotarque Diamantis cessèrent devant l'intérêt du moment. Il fallait tromper l'ennemi pour le battre plus sûrement, et les trois chefs, s'étant concertés, firent intercepter par Jousouf-pacha une lettre conçue de manière à lui donner avis : que huit cents Grecs se préparaient à attaquer son avant-garde, et qu'il pouvait les envelopper dans une position qu'on indiquait, sans qu'aucun d'eux échappât à ses coups. C'était un défilé que les Grecs avaient garni de pieux surmontés de ces casquettes rouges dont ils se coiffent, disposés de manière à représenter un de leurs campements isolés.

Au reçu de cet avis, Jousouf-pacha s'étant inconsidérément em-

[1] Ce passage, qui semble écrit pour les événements actuels, mérite d'être cité :

Omnia fœdat, omnia polluit. Templa Dei nostri pseudoprophetæ traduntur, divinæ altaria proteruntur, ossa martyrum, et aliorum sanctorum jam cum Christo regnantium, aut porcis aut canibus objiciuntur; franguntur statuæ, picturæ delentur, nec matris Domini, reginæ cœlorum gloriosæ, Mariæ virginis imagini parcitur ; quin et ipsum Salvatoris Christi crucifixi simulacrum cum magno clamore, majori irrisione, præcedentibus tympanis ac tubis in castra defertur ; huc atque illuc rapitur, conspuitur, luto provolvitur. O nefas inexpiandum ! o ignominiam Christianæ gentis ! o dedecus nostri nominis sempiternum ! huic signo, in quo redempti et salvati sumus, Turcarum fœtidum genus illudit, et quasi nos signum non signatum calamus. Hic est, inquit, christianorum Deus.

ÆNEAS SYLVIUS, pontifex PIUS II, de Constantinople. Cl. i. contra Turcas oratio.

pressé de faire monter à cheval ses Deli-bachs, ceux-ci n'aperçurent pas plutôt les prétendus insurgés, qu'ils donnèrent dans le piége tendu à leur crédulité. Ils venaient de pousser le cri de guerre, lorsqu'ils furent assaillis par un feu de mousqueterie si violent, que le sérasquier, qui les suivait, n'arriva que pour voir trois cents de ses meilleurs soldats tués et les Grecs rentrer en bon ordre à Pinaca. Vainement il voulut les y poursuivre ; foudroyés par l'artillerie d'un brick hydriote qu'on apercevait de la partie du golfe de Salonique, ses soldats durent s'arrêter à l'entrée de la presqu'île de Pallène. Cet événement eut lieu le 31 octobre, et les Grecs apprirent le même jour, que le sérasquier Jousouf venait d'être remplacé, au commandement de l'armée turque, par Méhémet Aboulouboud, pacha de Salonique.

C'est ici que va entrer en scène une de ces créatures sorties du sein de la tyrannie, et formée, comme elle, pour le malheur des hommes ! Méhémet Aboulouboud, né parmi les peuplades chrétiennes de la Géorgie, avait été fait prisonnier par les Turcs à l'âge de dix-huit ans. Conduit à Constantinople, il y renia le Dieu de ses pères pour embrasser l'islamisme, et, deux ans après, vendu comme esclave à Djézar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, il fit ses premières armes à l'école de ce lâche bourreau de l'humanité.

Au retour de la campagne, dans laquelle Kléber vainquit à Héliopolis l'armée du grand vizir Kior Jousouf-pacha, Méhémet Aboulouboud, qui s'était trouvé à cette bataille, ne fut pas plutôt rentré à Saint-Jean-d'Acre, qu'il fut accusé d'un commerce de galanterie avec les odalisques de Djézar. Sous ce prétexte, vrai ou supposé, plusieurs mameluks du satrape furent égorgés ; et Aboulouboud, avec un de ses camarades nommé Suleyman, parvenus à se dérober au glaive, se réfugièrent dans le magasin des poudres qui était renfermé dans le palais du tyran. Devenus ainsi les arbitres de son sort, ils menacèrent de se faire sauter, si on ne les laissait partir sains et saufs. Cette manière de demander grâce ne pouvait guère être refusée, et Djézar, qu'elle étonna, leur ayant permis de se retirer, les deux amnistiés, après avoir erré pendant quelque temps, rentrèrent au service du seul maître qui pouvait leur convenir ; car le crime s'attache partout au crime.

Djézar étant mort, et Suleyman lui ayant succédé, Aboulouboud fut nommé mousselim ou gouverneur de Jaffa, et son début dans la

carrière du pouvoir fut signalé par une avidité et une cruauté dont Djézar n'avait pas donné un exemple aussi complet. Des victimes nombreuses tombaient chaque jour sous le fer des bourreaux, et nulle propriété n'était respectée. Foulant aux pieds toute pudeur, il avait mis au nombre de ses exactions, l'usage de soumettre les pèlerins qui se rendent à Jérusalem ou à la Mecque, suivant la religion dans laquelle ils sont élevés, à aller lui chercher des pierres sur les côtes de la Syrie, pour élever des constructions militaires; travaux qui ne servaient, au fond, qu'à voiler ses déprédations d'un zèle apparent pour la sûreté de l'Etat.

Quoique accommodant en fait de concussions, Suleyman, fatigué des plaintes qui lui parvenaient chaque jour, ne put rester insensible aux cris du désespoir, et il résolut d'y mettre un terme. Il ne s'agissait que de trouver le moyen de retirer le pouvoir des mains d'Abouloubond, et il crut le découvrir en lui donnant un rendez-vous à douze ou quinze lieues de la ville. Il lui écrivit sur le ton de leur ancienne amitié, et à peine le déprédateur s'était-il éloigné de Jaffa, qu'un nouveau mousselim s'empara de la place et en chassa pour toujours ce féroce oppresseur. Il s'enfuit au désert; et, ne trouvant plus d'autre moyen de se venger, il écrivit à Constantinople qu'il avait laissé dans la ville d'où il avait été expulsé, plus de quarante millions en valeurs, dont il faisait présent au trésor impérial du sultan.

Au reçu de cette dépêche, le divan s'empressa d'expédier un capigi afin de s'emparer des dons du fugitif. Mais loin de lui en savoir gré, lorsque l'envoyé de sa hautesse eut pris connaissance de l'administration d'Abouloubond, il n'eut pas plutôt dévoilé ses crimes en adressant un mémoire au divan de Constantinople, qu'un ordre émané de l'étrier impérial fut expédié par un second capigi-bachi pour *prendre la tête* du criminel.

Informé du danger qui le menaçait, Abouloubond se décida à passer en Egypte, où l'on ne fut pas étonné de lui voir trouver un asile protecteur auprès de Méhémet-Ali, à qui tout est bon, pourvu qu'il grossisse le nombre de ses séides. Un homme tel qu'Abouloubond n'était pas à dédaigner pour le fils d'un chef de voleurs, devenu, à force d'intrigues et de sang, le moderne Pharaon de cette terre, où l'on rencontre à chaque pas des renégats, des faussaires, des parricides et jusqu'à ce soldat qui se plaisait à faire dévorer les nègres de Saint-Domingue par des chiens achetés à grands frais à la Vera-Cruz.

Ainsi le proscrit obtint non-seulement grâce à la cour de Méhémet-Ali, mais protection; car celui-ci le recommanda si efficacement à Constantinople, qu'il reçut la permission de l'envoyer dans cette ville, où il l'adressa à son capi-tchoadar, Nedgib-effendi.

Méhémet Abouloubond, averti par l'expérience qu'on n'est pas toujours, même en Turquie, criminel impunément, se fit dans la capitale un plan de conduite opposé à celui qu'il avait tenu jusqu'alors, et il réussit si bien, grâce aux recommandations de Nedgib-effendi, qu'il obtint le titre de capigi-bachi, avec lequel il fut expédié à Monastir, pour recueillir la succession d'un pacha décapité, dont les dépouilles revenaient au sultan. Fidèle au système d'hypocrisie qu'il avait adopté, il s'acquitta avec tant de zèle et de probité de sa mission, qu'il parvint à faire croire qu'on avait été trompé sur son compte. Alors passant d'une extrême sévérité au comble de l'indulgence, on ne crut pouvoir assez récompenser Abouloubond, qu'en le nommant pacha à trois queues de Salonique, où il fit son entrée le 20 octobre 1821.

Le satrape avait alors dépassé sa cinquantième année; une barbe blanche ombrageait sa poitrine, et sa taille élevée, une constitution forte, des manières libres, auraient déposé en sa faveur, si un œil gris, des mouvements brusques et un rire sardonique, n'eussent laissé reconnaître en lui le type caractéristique d'Ali, pacha de Janina.

Abouloubond l'emportait sur Ali Tébélen pour en imposer au vulgaire, parce qu'il n'était pas parvenu, comme celui-ci, au comble de la fortune. Simple dans sa mise, son habillement était le même en été comme en hiver; et, contre l'usage des grands de l'Orient, il ne portait jamais de pelisse. Sobre et frugal, il s'abstenait de vin, et on pouvait lui appliquer ces mots de Suétone, *fastidit vinum quia jam sitit cruorem*; car il n'était altéré que de sang! N'ayant aucune heure fixe pour dormir, il ne reposait que sur un sofa recouvert d'un tapis de peaux de gazelles, en se faisant enlacer des bras d'une voluptueuse odalisque, qui couchait, dit-on, en travers sur sa poitrine. Du reste, l'état de sa maison était entièrement militaire; des armes suspendues aux murs de ses chambres en faisaient le seul ornement, et ses cours remplies de chevaux enharnachés donnaient à son serail l'aspect d'un camp, toujours prêt à marcher à l'ennemi.

Nous avons rapporté comment Achmet-bey avait repoussé les insurgés dans la presqu'île de Cassandre, et les vains efforts du sé-

rasquier Jousouf pour s'emparer de cette position. Rien ne pouvait être plus agréable que ces revers à Méhémet Abouloubоud, qui entrevoyait à les surpasser un moyen de fortune auprès de son gouvernement. Il avait acquis, non des connaissances militaires pendant la guerre d'Égypte contre les Français, mais cette inspiration qui décide souvent de la victoire. Il sentait cependant qu'il lui serait plus facile de soumettre les rebelles, et surtout le mont Athos, par la ruse que par la force; mais comme il fallait avant tout tirer l'épée, il ne fut pas plutôt reconnu en sa qualité de vizir de la Macédoine cisaxienne, qu'il se décida à marcher contre la presqu'île de Cassandre.

Abouloubоud invita, en conséquence, les chefs civils et militaires de Salonique à se rendre chez lui, immédiatement après la cérémonie de son investiture. Il leur dit que son intention était d'agir avec autant de célérité que de vigueur contre les insurgés, mais en même temps de protéger efficacement les Grecs non révoltés ou qui se soumettraient : que tels étaient les ordres du Grand Seigneur, et qu'il les engageait à le seconder pour faire cesser toute espèce de violence; en leur signifiant qu'il était décidé à punir sévèrement quiconque contreviendrait à cette détermination.

Cette conduite du vizir produisit le meilleur effet sur l'esprit des Grecs, qui le bénissaient; et afin de mieux les abuser encore, connaissant la juste haine qu'ils portaient aux juifs, il affecta de les traiter avec rigueur en leur imposant de fortes contributions pour subvenir aux besoins de la guerre. Il caressa ensuite les Européens, et il porta la courtoisie jusqu'à dire au drogman de France, M. l'Auxerrois : *qu'ayant aperçu, le jour de son entrée à Salonique, les officiers de la corvette de S. M.* la Lamproie, *s'il avait seulement cent grenadiers français, il serait sûr de soumettre tous les insurgés de la Macédoine.* Peu de jours après cet entretien, Abouloubоud partit pour Cassandre, où il releva le sérasquier Jousouf-pacha, qui revint prendre le gouvernement de Salonique.

Il nous reste maintenant à faire connaître le récit de cette expédition, telle qu'elle a été racontée par Abouloubоud et par les Grecs, afin que le lecteur en comparant ces rapports juge, par l'exagération de l'un et de l'autre, de la difficulté qu'on rencontre à écrire l'histoire de deux peuples également intéressés à déprécier leurs adversaires.

Depuis leurs derniers succès, les Grecs, quoique en proie à une

épidémie, et affaiblis par les divisions intestines qui les travaillaient, avaient repris une telle confiance, qu'ils se regardaient désormais comme maîtres de la presqu'île de Pallène. Cependant, à l'arrivée du nouveau sérasquier, ils retirèrent prudemment leurs postes derrière le fossé qui défendait leurs positions avancées; et les relations de leurs chefs, que nous avons sous les yeux, font mention d'un combat à leur avantage qui aurait eu lieu dans la matinée du 11 novembre.

Suivant leur récit, l'action s'engagea sur toute la ligne entre des forces inégales; car les Turcs étaient au nombre de plus de quatorze mille, tandis que les insurgés avaient à peine trois mille hommes à leur opposer. Malgré cette énorme disproportion, les mahométans ne firent aucun progrès tant que dura le jour, à cause de la rapidité des mouvements des Hellènes, qui se portaient partout où les barbares chargeaient en masse. Mais quand la nuit fut venue, Abouloubouд ayant réussi à combler le fossé avec des fascines, sa cavalerie pénétra dans la presqu'île, et, les portes Cassandriennes étant forcées, les canonniers grecs furent sabrés sur leurs pièces. Alors les insurgés se seraient repliés sur la bourgade de Pinaca, située à trois quarts de lieue du col de l'isthme, au versant occidental des montagnes qui bordent le golfe de Saint-Mamas, où l'acharnement fut tel, qu'on se saisit corps à corps, en luttant avec toutes les ressources du désespoir.

Mais le récit du pacha turc nous paraît plus vraisemblable, à cela près seulement, qu'il refuse toute espèce de courage aux chrétiens; tandis que nous savons que le béotarque Diamantis maudit vingt fois les ténèbres qui dérobaient aux yeux des Turcs les traits de bravoure et d'audace des Hellènes.

Aboulouboud-pacha raconte à son tour qu'après avoir employé les premiers jours de son arrivée à reconnaître ses positions, il se détermina à attaquer les révoltés de front, sans douter un seul instant du succès, pour lequel il avait tout calculé et prévu. Dans la matinée du 11 novembre, Méhémet Aboulouboud étant disposé, fit sommer les chrétiens de se rendre, en leur offrant amnistie et pardon général du passé. La démarche était loyale; mais ceux-ci, ne voyant dans cette action qu'un effet de la crainte accoutumée des Turcs, et habitués à repousser leurs tentatives avec succès, rejetèrent toute espèce de proposition. Cependant le vizir crut devoir réitérer à l'entrée de la nuit la même sommation, en les prévenant qu'ils seraient attaqués à onze heures et en leur faisant connaître le signal du combat.

En effet, à l'heure indiquée et au coup de canon annoncé, Aboulouboud, qui avait fait ranger en bataille sa cavalerie, commanda le mouvement. Il marchait à la tête des assaillants, et, dès qu'il eut rempli le fossé, il entra au milieu d'une grêle de balles dans la presqu'île. Les Grecs n'eurent pas plutôt remarqué l'inutilité de leur premier feu pour arrêter l'ennemi, qu'ils se débandèrent, tandis que leur chef Manolis Papas se hâta de gagner les montagnes [1]. Le vizir ordonna alors à sa cavalerie de poursuivre les fuyards, en faisant main basse sur ceux qu'ils trouveraient armés, mais en épargnant les paysans, les femmes et les enfants.

Un grand nombre de Grecs tombèrent ainsi au pouvoir des vainqueurs; et Aboulouboud, fidèle au système qu'il s'était proposé de suivre jusqu'à l'entière exécution de ses projets, ayant fait amener les esclaves devant lui, les déclara libres. Afin de tout concilier, il fixa à un prix élevé la rançon de ceux qu'il affranchissait, et qu'il compta à ses soldats, auxquels il accorda un certain nombre de jours pendant lesquels ils continueraient à butiner. Il ne parut même pas trop fâché d'apprendre que les insurgés s'étaient embarqués sur des vaisseaux hydriotes qui croisaient dans le golfe. Il employa ensuite plusieurs séances à interroger les captifs qu'on lui amenait, les admonestant avec douceur, les consolant, et (tant son hypocrisie était profonde!) dans une de ces sortes d'audiences prévôtales, on le vit donner ses propres chaussures à un vieillard grec qui marchait nu-pieds. Enfin, si Aboulouboud eût été sincère, il aurait fait dans l'histoire la critique des césars Tite et Vespasien, qui vendirent le peuple de Dieu aux enchères publiques, parce qu'il avait osé leur résister: car, dès qu'il avait réuni quelques populations chrétiennes, il feignait de les renvoyer sous bonne escorte dans leurs villages [2].

Sur ces entrefaites, on vit arriver à Salonique plusieurs courriers porteurs du firman impérial qui confirmait Aboulouboud au sangiac de Macédoine; M. Bottu, consul de France, saisit cette occasion pour envoyer deux personnes complimenter le vainqueur philanthrope. Celui-ci, sensible à cette attention, leur dit qu'il reconnaissait

[1] Le vizir passe ici sous silence la conduite du béotarque Diamantis, et tout ce qui est à l'avantage des Grecs.

[2] M. l'Auxerrois, interprète de France à Salonique, m'a assuré avoir rencontré des centaines de ces malheureux qu'on conduisait enchaînés pour les vendre à Salonique, à Serrès, et jusqu'à Andrinople.

la *galanterie française*, et ne voulut pas qu'ils eussent d'autre tente ni d'autre table que la sienne. Il les combla d'attentions ; et, pendant les deux jours qu'ils passèrent dans son camp, il leur donna un officier pour leur montrer les lieux où l'action s'était passée, sans paraître mettre une grande importance au succès qu'il avait obtenu.

Non moins modeste à son retour à Salonique, Méhémet-Abouloubond répondit aux compliments qu'on lui adressait, en disant « que, si Cassandre n'avait pas été emportée plus tôt, c'était la » faute de ceux qui l'avaient attaquée, et que la crainte d'être en- » voyés ensuite en Morée leur avait fait traîner l'affaire en longueur » dans un intérêt particulier. »

Il en fut de même de la soumission de la péninsule de Sithonia ou Longos, qui se rendit sur une simple sommation. Satisfait d'ôter aux Grecs les armes et quelques pièces de canon, qui furent envoyées à Salonique, le vizir sembla respecter les habitants dans leurs personnes ainsi que leurs propriétés. C'était le premier Turc à face humaine, parmi tant de monstres qui désolaient la Romélie, que les chrétiens rencontraient ; et une circulaire qu'il publia produisit une telle sensation, que les Cassandriens réfugiés dans les îles de l'Archipel s'empressèrent de rentrer au sein de leurs montagnes, où ils reçurent des secours et les moyens de relever leurs maisons.

Tant de clémence, unie à tant de bonté, décidèrent les religieux du mont Athos à prêter l'oreille à quelques propositions d'accommodement, que leur fit Abouloubond-pacha. Il avait empêché ses soldats de marcher vers la sainte Thébaïde, après les avantages qu'il avait obtenus à Cassandre ; et on applaudissait à sa modération, quoiqu'on sût bien qu'il viendrait difficilement à bout de s'emparer de cette presqu'île, tant qu'elle ne serait pas bloquée par mer. Les moines l'avaient mise sur un pied de défense formidable, dès qu'ils avaient vu un mouhaliz turc cantonné à Hiérissos dévaster leurs fermes, situées entre le Chabrias, ou rivière d'Ormilias, et celle des Platanes. Ils avaient aussitôt placé garnison dans la tour qui défend l'entrée de la Chersonèse, puis, évacuant les monastères de Callitzé, situés près de l'ancienne cité d'Uranopolis, ainsi que ceux de Chilantari et de Vatopédie, ils avaient fortifié la chartreuse d'Agia Monéta, en se débarrassant de cinq à six mille vieillards, femmes et enfants, que des vaisseaux psariens transportèrent, avec une partie de l'argenterie des églises, dans les îles de l'Archipel.

A la nouvelle de ce qui se passait dans la péninsule de Pallène, on avait redoublé d'activité pour fortifier le monastère de Xénophon, lieu où les religieux, véritables cénobites, ont tout en commun, sans posséder même une cellule en particulier. La garde du couvent de Zographon fut confiée aux religieux bulgares, hommes robustes, qui avaient la plupart porté les armes parmi les Kersales, avant d'endosser l'habit séraphique. On approvisionna Saint-Paul et les ermitages habités par d'anciens soldats de Czerni George, en abandonnant Karès, espèce de factorerie établie au milieu des solitaires, qui y échangeaient les produits de leur industrie contre des objets provenant de l'étranger. On répara les fortifications de la grande laure, qui renfermait autrefois six cents moines, gardiens de la croix votée par Constantin, en commémoration de celle qu'il prétendit voir au ciel, quand une main sortant du sein des nuages lui présenta le labarum.

Malgré ces dispositions, comme il n'y avait pas unité de vues parmi les religieux de la montagne sainte, on entra en pourparlers avec le parlementaire d'Abouloubond, qui demandait l'artillerie, les armes et une forte contribution de guerre. A de pareilles propositions, d'autres hommes que le haut clergé, qui dominait au mont Athos, auraient pu soulever les populations de la Thrace, et couvrir les plaines de Philippes de soldats de la croix. Le spectre qui apparut à Brutus se serait ranimé pour épouvanter un divan chargé d'homicides. L'intérêt de l'Église prescrivait de rompre tout pacte avec l'impiété; et vingt mille hommes, avec l'assistance de la marine grecque, auraient fait du mont Athos un point de diversion capable de paralyser tous les efforts de Constantinople. Aussi les négociations furent longues ; et dès que la capitulation, portant remise des armes, de l'artillerie, de près de deux millions de piastres, et d'un certain nombre d'otages, fut conclue, Abouloubond partit de Salonique, afin de se rendre à Hiérissos, où il arriva au commencement de janvier 1822.

Il reçut en y entrant un sabre d'honneur, qui lui fut remis, au nom du sultan, par un capigi-bachi. Il toucha ensuite la rançon de la sainte Thébaïde, qu'on lui paya en numéraire et en argenterie des églises, en se réservant plus tard de rechercher les trésors qu'il croyait cachés dans cette contrée. Il manifesta à cet égard une arrière-pensée, qui ne put échapper aux religieux, lorsqu'il commença sous des prétextes illusoires, à faire pendre un grand nombre des pauvres curés des

campagnes ; mais ils n'étaient plus en mesure de faire des représentations convenables, leurs monastères étaient occupés par de fortes garnisons turques.

Aboulouboud ne tarda plus à jeter le masque. Il rentra à Salonique, le 10 mars, avec l'appareil d'un triomphateur barbare ; et on remarqua que celui qui avait refusé les compliments pour la victoire de Cassandre, accueillait avec beaucoup de plaisir les flatteries capables de rehausser l'importance de sa dernière expédition. Il ne parlait que *des grandes fortifications*, *de l'aspect formidable des grands monastères du mont Athos*; et, sans cesser de plaindre *les malheureux Grecs qui payaient les folies de leurs compatriotes*, il ne tarda pas à se montrer digne de l'école de Djézar-pacha, à laquelle il avait été élevé.

Les succès, ainsi que les revers, semblent se dérouler par séries ; la victoire suit la victoire, comme le malheur suit le malheur ; le même jour, témoin des avantages que Aboulouboud obtenait sur les Grecs, voyait les insurgés de l'Eubée au moment de subir le sort de ceux de la Macédoine.

Les habitants de cette île, plus esclave qu'aucune autre contrée de la Grèce, avaient contraint les Turcs à se renfermer dans les places fortes, dès les premiers jours de l'insurrection ; et ils les tenaient bloqués à Négrepont, ainsi qu'à Carystos. Aussitôt leurs voix, insultant au prophète, apprirent aux fils d'Islam que les descendants des Abantes renaissaient ; ils chantaient l'hymne de Rigas en face de leurs tyrans. Ils redisaient, avec ces souvenirs, le beau trépas des Hellènes aux rives du Pruth et de l'Oltau ; le gibet ennobli par le supplice du patriarche martyr Grégoire ; les victoires navales récentes de leurs Argonautes ; les lauriers cueillis par leurs frères aux Thermopyles, à Livadie, sur les bords de l'Eurotas, aux champs de la Messénie et dans la plaine de Tégée, quand un des capitaines de l'Eleuthérolaconie, Élias Iatranis, fils de Mavromichalis, prince du Magne, débarqua dans une calanque voisine de Carystos.

Ce brave, qui avait assisté à la prise de Tripolitza, amenait sept cents hommes, avec lesquels il ne tarda pas à vouloir essayer d'emporter une place dont on disait la garnison réduite aux abois. Rien ne lui en défendait les approches. Ses soldats s'avançaient sans obstacle ; ils étaient entrés dans un des faubourgs, et ils se livraient imprudemment au pillage. Lui seul, inquiet, craignant quelque surprise, resté avec sept de ses chefs les plus braves, redoutait un succès facile quand il vit apparaître une bande mugissante de Turcs.

Il veut rappeler sa troupe, mais elle avait sur les bras toute la population turque de Carystos ; et il n'a que le temps de se jeter dans un moulin peu éloigné de la ville. Il y est aussitôt enveloppé ; trois de ses amis tombent à ses côtés ; ses munitions s'épuisent ; il prend la résolution de sortir avec les quatre braves qui restaient, afin d'obtenir une mort glorieuse. Les Turcs le pressent en criant d'*épargner Élias, fils de Pétro-bey* ; et ses jours seuls sont respectés. Le cercle d'ennemis qui l'environne se resserre ; il fait vainement étinceler son sabre pour les provoquer : *Épargnez le fils de Pétro-bey !* répètent les Turcs. — *J'entends*, s'écrie Élias, *vous voulez le prendre : eh bien, mon glaive seul sera captif!* En prononçant ces mots, il se poignarde, et expire aux yeux des barbares. Infortuné ! on le proclamait à la même heure stratarque de l'Eubée, au milieu du sénat hellénique.

Soudain les Maniates, parvenus à sortir de Carystos, se débandent; ils s'enfoncent dans les forêts du mont Ocha, où ils sont accueillis en frères par les Eubéens, qu'ils n'avaient pas prévenus de leur entreprise... Ils y pleuraient la mort d'Elias depuis huit jours, quand ils furent rejoints par Cyriaque, son oncle, qui songea aux moyens de rassurer les esprits et de venger un neveu qu'il chérissait. Chef sage autant qu'intrépide, l'Eubée lui dut alors son salut ; mais le sort des combats, qui devait bientôt le transporter dans l'Epire, lui réservait d'autres palmes aux bords de l'Achéron.

L'ami, le compagnon d'Elias, Odyssée, allait venger les mânes de son frère d'armes. Dès que Omer Brionès eut abandonné l'Attique, le fils d'Andriscos résolut de s'emparer d'Athènes. Son ennemi y avait laissé garnison : fuyant, la torche à la main, il avait dévasté les bourgades répandues dans la plaine, brûlé Thèbes, Livadie, et anéanti un pays qu'il était contraint de quitter.

Entourés d'un désert, les Turcs restés dans Athènes, abondamment approvisionnés, se croyaient en sûreté. Aucun Grec ne se montrait, et les barbares n'allaient à la découverte que pour se livrer aux plaisirs de la chasse, en se retirant, dès qu'il était nuit, dans l'acropole, à cause de la peur que leur causait une ville couverte de ruines et de tombeaux, effroi des âmes criminelles. Ils se flattaient de passer ainsi l'hiver. Déjà le Parnasse se couvrait de neige, les montagnes de la Béotie se dépouillaient de verdure, quand les paysans du mont Cythéron, réunis aux palicares d'Odyssée, descendirent dans la plaine de Marathon. Ils suppliaient le dieu des batailles d'inspirer une sécu-

rité profonde à leurs ennemis ; et leurs vœux furent si complétement exaucés, qu'ils entrèrent, pendant la nuit du 17 novembre, dans Athènes, avec tant de précaution, que les Turcs n'aperçurent l'étendard de la croix que le 18 au lever du soleil.



LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

État des côtes de l'Asie mineure. — Affaires de l'île de Crète. — Arrivée de Michel Comnène Aphendoulief dans cette île ; — son portrait ; — ses proclamations. — Situation militaire et politique de la Crète. — Détails topographiques et économiques. — Noms des principaux chefs des insurgés. — Impéritie et duplicité de Comnène. — Plaintes portées contre lui. — Congrès de Vrachori. — Discours et sage conduite d'Alexandre Mavrocordatos. — Ses plans. — Prise du château de Lotharitza. — Les Souliotes marchent au secours d'Ali-pacha. — Il refuse leur assistance. — Lettre qu'il leur écrit. — Résolution de Marc Botzaris. — Adhésion du capitaine Caro Hyscos. — Ils attaquent l'Arta. — Leurs combats. — Sont appuyés par les Toxides, — qui les trahissent. — Mort de Kbars Ali-Khan et de Mehemet-bey de Clisoura. — Ses conséquences. — Déroute des Souliotes. — Déposition d'Ismael Pachô-bey. — Réunion de tous les Schypetars sous les drapeaux de Khourchid-pacha.

Des troubles tour à tour renaissants et apaisés, à Smyrne ; le supplice de quatre-vingt-trois Grecs du village de Dgiaour-Kéui, qui ne savaient ni lire ni écrire, accusés de correspondre par lettres avec les Samiens ; quelques désordres survenus à Scala-Nova ; des Francs battus ou insultés suivant l'usage immémorial de l'Orient ; Chios menacée d'un débarquement de la part des insurgés ; la paix des tombeaux dans l'île de Chypre, tel était l'état des choses sur les côtes et dans les îles voisines de l'Asie mineure. L'escadre du capitan-pacha, retirée aux Dardanelles, laissait la mer au pouvoir des escadres grecques, quand Michel Comnène Aphendoulief abordait dans l'île de Crète.

Un extérieur difforme, des mouvements gênés, des jambes grêles et torses, des cheveux ou plutôt des espèces de crins noirs collés sur un front livide, des yeux perdus au fond de leurs orbites, un regard aussi faux que son accent moitié tartare et moitié valaque, une vanité égale à sa poltronnerie, annonçaient que ce chef était indigne de com-

mander les superbes Crétois, auxquels il se fit connaître par une proclamation en date du 2-14 novembre. Il leur annonçait « que la
» patrie renaissante l'envoyait vers eux pour prendre le gouvernement
» du pays. Monembasie qui, assiégée autrefois par terre et par mer,
» résista, disait-il, pendant sept ans, s'est rendue le 22 juillet; Na-
» varin est tombé entre nos mains, et la capitale du Péloponèse,
» Tripolitza, a été prise d'assaut. Sur les deux éléments, nous nous
» sommes mesurés avec nos ennemis, et nous les avons repoussés....
» Corinthe et les Thermopyles les ont vus fuir honteusement devant
» les drapeaux de la croix.

» Cependant, dès nos premiers mouvements, des impies n'ont pas
» cessé de nous flétrir aux yeux des puissances chrétiennes. Il nous
» ont représentés comme un peuple dégénéré, divisé en factions, in-
» digne de la liberté, et animé par le seul instinct du pillage.

» L'Europe entière vous contemple, démentez l'imposture, mé-
» ritez d'être secourus! En tenant une conduite conforme à la justice,
» vous prouverez que vous êtes la postérité des sages Crétois amis des
» lois. Montrez que le christianisme qui vous guide est la source de
» la civilisation, le fléau de l'esclavage et de la barbarie. N'oubliez
» pas surtout que vous devez un jour rendre compte de vos actions à
» un Dieu qui voit tout, et maintenant à un gouvernement suprême
» chargé de récompenser et de punir.

» Réunissez-vous donc autour de moi, armez-vous de prudence et
» de courage. Vous avez enduré les calamités de plusieurs siècles
» d'injures; prouvez aujourd'hui qu'un peuple qui a conservé dans
» les fers son caractère et son énergie n'a qu'à le vouloir pour con-
» sommer l'œuvre de sa régénération. Vous avez été témoins des ou-
» trages faits à l'honneur de vos familles, de la spoliation de vos mai-
» sons, de la dévastation de vos campagnes, de la profanation de vos
» églises! Aux armes, braves Crétois! que la concorde vous unisse!
» et vos ennemis seront vaincus. Partout ils sont en fuite! Dans le
» Péloponèse, en Épire, sur le mont Olympe, Dieu a souri avec amour
» aux entreprises de nos frères. »

A la suite de cette adresse qui était plutôt l'œuvre d'un rhéteur que d'un soldat, Comnène forma une junte, publia un code militaire, une formule de serment conçu dans le sens de celui de l'hétérie, mais qu'allait-il faire? quelles mesures de salut public devait-il proposer aux Crétois? Étranger à leurs mœurs, à leur pays, et presque à leur langue, de

quel front pouvait-il se présenter au conseil ? Hypsilantis qui n'avait jusqu'alors fait presque que de mauvais choix, ni les Hellènes du Péloponèse, ne possédaient aucunes notions exactes sur la Crète. Ils savaient qu'il existait une contrée indépendante, nommée Sphakia, dont les habitants, insurgés depuis quelques mois avaient relancé les Turcs dans les places fortes où ils les tenaient bloqués. Ils avaient entendu prononcer les noms de Comourli, de quelques chefs des insurgés, et, sans rien approfondir, D. Hypsilantis s'était cru suffisamment éclairé pour deviner les besoins et les ressources des Crétois, qu'on va tâcher de faire connaître, en indiquant l'importance d'une île que les Vénitiens s'appliquèrent constamment à couvrir d'un voile politique aux yeux de l'Europe.

L'île de Crète, située entre les degrés de longitude 21° 8′ et 23° 58′, vers les 34° 55′ et 35° 40′ de latitude, a, dans sa plus grande longueur, prise du cap Crio [1] jusqu'au promontoire Salomon, situé à son extrémité orientale, cinquante-neuf lieues de France ; et dans sa plus grande largeur N. et S., mesurée du cap Sasselo au cap Martello, une étendue de treize lieues. Sa surface renfermée entre ces lignes peut être approximativement évaluée à trois cent soixante et onze lieues carrées. La chaîne de montagnes que traverse l'île, dans sa plus grande étendue, coupée en quatre endroits différents, offre autant de points de communication entre les parties septentrionales et méridionales de cette terre partout montueuse, dont les champs, disséminés en plateaux présentent plutôt une scène d'entablements qu'une véritable plaine, jusque dans les parties qui avoisinent la mer Égée.

La première des tranchées pratiquées dans le diaphragme montueux auquel les anciens donnaient le nom générique d'Ida, s'ouvre entre les mornes sourcilleux de Sphakia et de Kryavria, tandis que la partie qui se prolonge jusqu'à l'extrémité occidentale, retenant le nom des Sphaciotes, le conserve jusqu'à la hauteur de Rhétymos. Ainsi, il faut rapporter à la périphérie de cette contrée montueuse le port de Grabuzes, le golfe de Kyssamos, ceux de la Canée et de la Sode, situés sur la côte nord, ainsi que le mouillage de Sphakia qui se trouve dans sa partie méridionale.

[1] Les marins provençaux, qui altèrent tous les noms, l'appellent le cap *des Grabuges* ou *Grabuses*, ainsi que le cap Melek ou Malek, qu'ils nomment le cap *Meslier*. Dès les plus anciens temps la Crète fut divisée en trois régions. — Voyez Strab., X, page 476. Diod., V, §§ LXXVIII et LXXX.

Le mont Ida, qui pyramide à côté de la chaîne de Sphakia, dont il est séparé par un défilé que baigne une rivière ou torrent, connu maintenant sous la dénomination de Kryavria, compte au nombre de ses mouillages Rhétymos, l'Estandié et Candie, place forte de laquelle relèvent les plaines de ce nom, ainsi que celles de Messaro, qui se joignent par une suite de coteaux secondaires, appuyés au faîte majestueux sur lequel l'antiquité mythologique plaçait le tombeau de Jupiter Ægiochos, ou pasteur de chèvres.

La troisième partie de la Crète se détermine par le mont Icare, qu'un défilé et une rivière séparent des escarpements de l'Ida; et par les montagnes de Kavoutcy, situées à la partie la plus étroite de l'île, jusqu'à celles de Lassity, qui s'élèvent en face de la baie de Mirabel. C'est là que commence la quatrième contrée dans laquelle on cite la ville de Gira-Pétra, le port de Spina-Longa; enfin l'extrémité de l'île, qui n'est pas la moins ardue, se termine au mouillage de Palæo-Castron, situé entre les deux promontoires les plus orientaux. Des ravins, des abîmes, des torrents, font de l'ensemble et des détails topographiques de la Crète un labyrinthe plus inextricable que celui de Gnosse, et du peuple dominateur de ce beau royaume un minotaure aussi féroce que celui dont Thésée triompha.

Telle est la charpente géographique de la Crète, que les Turcs divisent en trois drapeaux, ou sangiacs, qui sont ceux de Candie, de Rhétymos et de la Canée [1], tandis que les Grecs, fidèles à leur nomenclature, ont conservé les divisions ecclésiastiques, comme pour protester, à la face de la chrétienté, de l'illégitimité de leurs oppresseurs [2].

[1] *Divisions topographiques turques.*

1. Sangiac de la Canée; s'étend depuis le cap de Buza jusqu'à la province d'Apocorna ou plutôt d'Apocorona, domaine des empereurs chrétiens de Constantinople; 2. Sangiac de Rhétymos, depuis le territoire d'Apocorona jusqu'à celui de Lambos; 3. Sangiac de Candie, depuis la province de Mylo-Potamos jusqu'au cap Samonium, vulgairement appelé Salomon.

[2] *Divisions topographiques grecques.*

1. Kyssamos; 2. Sélinos; 3. Cydonie; 4. Apocorona; 5. Sphakia; 6. Iles du Garé; 7. Rhetymos; 8. Mylo Potamos; 9. Avlo-Potamus; 10. Lambis; 11. Arcady; 12. Rizo-Castron; 13. Candie; 14. Messara ou Gortyne; 15. Gnosse; 16. Lassyty; 17. Malévisi; 18. Temenos; 19. Gira-Petra; 20. Sitia; 21. Mirabel; 22. Spina-Longa. — Extrait des Mémoires manuscrits de M. le lieutenant général comte Mathieu Dumas.

En suivant la marche de l'insurrection dont l'île de Crète est le théâtre, la province de Sphakia doit naturellement fixer l'attention du lecteur. Cette contrée, située dans la partie méridionale de l'île, s'étend, d'occident en orient, depuis Sélino jusqu'à Frango-Castelli, fortin flanqué de quatre bastions de construction vénitienne, et elle aboutit vers le nord aux cantons de Rhétymos et de Messara. La ville, qui fut presque détruite à l'époque de l'insurrection de 1770, renferme maintenant douze cents habitants, dont les demeures, suspendues aux flancs de deux montagnes situées en regard, couronnent une sorte d'entonnoir. Tel est le chef-lieu de la république de Sphakia. C'est aussi le seul établissement maritime qu'elle ait sur la côte, si on peut donner ce nom à un port tellement exposé aux vents qui soufflent de la partie du sud, que, les barques ne pouvant tenir sur un fond de roches vives, on les tire à sec sur la plage, où elles restent à la garde de Dieu ; car il n'y a pas une seule pièce de canon pour en défendre l'approche.

Cependant on trouve, à une lieue de distance, à l'ouest, une grève au pied des montagnes abruptes, ainsi qu'une aiguade près de laquelle on peut mouiller par huit et dix brasses de fond ; mais on y est encore exposé aux rafales du nord, qui tombent avec impétuosité de toute la hauteur des monts blancs, quand le souffle de Borée charge de neige le double faîte du mont Ida. Il en est de même des îles du Goze, où les portulans placent un mouillage imaginaire ; elles n'ont d'importance que par leur fertilité, car elles sont cultivées et habitées. Les Sphaciotes y recueillent de l'orge, du sel, en quantité suffisante pour leurs besoins, et ils y nourrissent quelques troupeaux. Ainsi on peut conclure qu'ils ne possèdent pas un seul port, quoiqu'ils soient marins, et que leurs barques remontent parfois jusqu'à Constantinople.

Tel était le refuge des derniers Crétois, issus des races pélasgiques; et en considérant leur repaire, on aurait pu croire que les aigles pouvaient seuls y pénétrer. En effet, à trois quarts de lieue de cette place, les villages de Colocassia, de Vouva et de Comitadès, situés à la distance respective d'un mille, dominent un chemin scabreux, dans lequel un ennemi peut être écrasé sous des avalanches de pierres, tandis que des embuscades et des corps de garde creusés dans le rocher permettent de tirer sans être aperçu. Il en est de même de quart de lieue en quart de lieue, où l'on trouve successivement les hameaux de

Patsanos et de Capsodanos. Cette direction conduit au village de Scatoli, éloigné d'une demi-lieue ; enfin, la frontière finit trois quarts de lieue plus loin, à Phodukinos, auquel on monte par une rampe d'un accès difficile.

Le second point par lequel on peut pénétrer dans le canton de Sphakia est le défilé d'Archiphoux, qu'il faut faire connaître en partant du centre pour se porter à l'extérieur. Après avoir suivi, pendant vingt minutes, le chemin dont on vient de parler, et passé devant Comitadès, on s'engage dans un précipice hérissé de rochers suspendus au-dessus de la tête du voyageur, qui aboutit à un portique taillé dans le roc qu'on franchit pour arriver sur le flanc de vastes précipices qu'on côtoie durant vingt-cinq minutes, jusqu'à un endroit où deux chevaux peuvent à peine passer de front. A cinquante minutes au delà on atteint la région des neiges, on passe au village d'Ybros, on sort des gorges, on marche sur le plateau d'Archiphoux, et à une lieue environ au delà, on découvre la mer au-dessus du cap Mélek. C'est par cette voie qu'on pénètre dans le territoire d'Apocorona, et de là à la Canée.

Les Grecs, dirigés par le polémarque de Sphakia, Roussos, homme renommé parmi les plus braves de cette contrée, avaient organisé un aréopage composé d'Anagnoste Protopadakys, de George Polyiannakis, des six frères Telyianakis dont le plus intrépide, surnommé le Turcomaque, se trouvait toujours aux avant-postes ; d'Anagnoste Papadakys, de Siphès, né aux environs de la Canée, et d'Antoine Mélidoros, appelé le *sans pareil*, qui avaient fortifié tous les points que nous venons d'énumérer. Ils s'étaient ensuite emparés de Proméros et de Vaphé, bourgade de cent cinquante feux, où ils avaient arboré l'étendard de la croix. Maîtres de la plaine et des coteaux, ils vendangeaient, ils récoltaient et ils se dédommageaient aux dépens des Turcs de la stérilité de leur pays, dont le miel et les fromages font la principale richesse. Comme ils ne pouvaient plus tirer de grains d'Egypte, ils avaient emmagasiné les orges de leurs agas, avec lesquelles ils nourrissaient leurs familles et leurs soldats. Que pouvait-on demander à de tels hommes ? ils avaient proclamé leur indépendance avec quinze cents montagnards, battu l'ennemi, et ils versaient leur sang pour la défense de la patrie. Mais l'imprudent Comnène ne tarda pas à les mécontenter, en voulant les astreindre à une discipline étrangère à leurs mœurs.

Nous avons tracé aussi succinctement qu'il était possible la position et la force de la ville de la Canée, pour montrer que les insurgés n'avaient pas de moyens suffisants pour en entreprendre la conquête autrement que par un blocus, auquel la marine grecque aurait coopéré. Maîtres d'une partie du cours de la rivière de Kladissos, de Sainte-Marine, de Darasots, de Galata et de Platania, ils s'étaient établis en force dans les bois, de manière à inquiéter le mouillage de Saint-Théodore. Ils recevaient par cette voie les recrues qui leur étaient envoyées des îles de l'Archipel ; mais ce port n'était pas toujours pour eux un point de communication bien assuré. Quoiqu'on le signale de très-loin par le cap Mélek ou *Drapanum* [1] ; quand les vents du nord soufflent du large, les terres de l'île de Crète sont tellement embrumées, qu'on peut également donner dans le golfe de la Canée. Plusieurs barques grecques avaient manqué d'être victimes de cette erreur ; ainsi il n'était pas possible de songer à un blocus régulier.

La Canée, qui est comptée au nombre des places fortes du second ordre de l'île de Crète, n'arrêterait sans doute pas longtemps une armée européenne. Mais les Grecs, bons pour un coup de main, n'osaient affronter une place ceinte de murailles flanquées de treize bastions, cavaliers ou batteries, garnis de cent quatre-vingt-douze bouches à feu, depuis le calibre de 18 jusqu'à celui de huit livres de balles. Ne devaient-ils pas tout craindre, s'ils y avaient réfléchi, de la part d'une garnison de plus de six mille hommes, qui pouvaient faire des sorties de mille à douze cents soldats ? Dès le commencement de la guerre, la Porte Ottomane y avait envoyé des munitions de guerre ; et si cette place n'avait pas en vivres les trente mille kilos de blé (environ dix-huit mille quintaux) prescrits par les règlements, les

[1] Le golfe de la Canée est formé par les caps Spada et Mélek ; et celui de la Sude, aussi sur la même ligne, par le cap Mélek et le promontoire Alméros. On ne peut les reconnaître entre eux qu'à une petite distance, sans distinguer les points qu'on vient d'indiquer. Ainsi un bâtiment venant de l'est, voulant donner dans le golfe de la Sude, se trouvant affalé dans celui de la Canée, n'aurait d'autre parti à prendre que d'aller à l'île de Saint-Théodore, distant d'une lieue et demie O. de la Canée, à 700 toises de la côte courant N. E. S. O. On distingue, dans cette dernière partie, des ruines d'un ancien château, qui fut la première conquête des Turcs. Il faut ranger l'est pour mouiller entre l'île et la côte, où l'on a de 6 à 7 brasses de fond, en ayant soin de porter une ancre à terre. Le vent traversier est de l'E. et E. N. E. — Mémoires manuscrits du lieutenant général comte Mathieu Dumas.

Francs établis à Smyrne étaient gens à ne pas laisser chômer les Turcs, tant qu'ils trouveraient un sequin d'or à bénéficier avec eux.

Les Crétois et leurs chefs connaissaient les plages sur lesquelles on pouvait débarquer, les endroits faibles de la ville ; et ils savaient qu'il aurait fallu pouvoir former un grand établissement militaire à la Sude ; mais il était encore plus difficile de s'emparer de cette position que de la ville de la Canée. Un port sûr, commode, où les vaisseaux sont à l'abri de tous les vents, aurait été d'un avantage incalculable pour enlever aux Turcs les moyens d'être secourus ; mais, encore une fois, comment attaquer des châteaux situés sur le plus grand des deux îlots qui ferment l'entrée de ce golfe? Comment aborder neuf batteries ou bastions armés de soixante-six bouches à feu? Ce n'était pas avec des proclamations, auxquelles Michel Comnène était plus exercé que dans l'art de la guerre, et on s'aperçut bientôt qu'il n'était pas meilleur administrateur que soldat.

Entêté des folles idées de sa naissance, qu'il rattachait à la dynastie des Comnène, il se regardait comme vice-roi de l'île de Crète en attendant mieux ; et les braves qui avaient proclamé l'indépendance, comme autant de grands vassaux ou d'ilotes futurs, pareils aux boyards et aux serviles habitants des provinces ultra-danubiennes. Il savait, et c'était à peu près tout ce qu'il avait appris, que le Grand Seigneur retirait annuellement de la Crète cent soixante mille piastres de capitation ou caratch, ainsi que cent vingt mille kilos de blé, qui lui étaient livrés par les seigneurs mahométans, devenus possesseurs des propriétés de la noblesse vénitienne, et il se crut doté d'une liste civile. Aussi ne parla-t-il plus, dès ce moment, de la Crète, que comme d'un royaume qui devait faire un État allié mais distinct de la Hellade.

Le rêve d'Aphendoulief était séduisant ; car depuis le cap Spada jusqu'à la ville de Candie, on compte, sur la bordure septentrionale de l'île, environ dix mille Grecs et près de vingt-deux mille dans les autres provinces, tous capables de porter les armes [1]. En regard de cette masse de chrétiens, se présentait une population mahométane

[1] La population grecque de l'île de Crète, malgré l'émigration de ses habitants, était évaluée comme il suit : trente-six mille Grecs payant caratch ; dix-sept mille enfants au-dessous de douze ans, et cinquante-cinq mille femmes de tout âge. On estimait dans ce nombre les hommes capables de porter les armes de vingt-deux à vingt-quatre mille. — Mémoires manuscrits du lieutenant général Mathieu Dumas.

armée, presque égale en nombre [1]. Chassée de tous les villages qu'elle occupait, elle s'était réfugiée dans les vingt-sept places de guerre, châteaux, palanques ou tours de la Crète ; mais ainsi divisée, surprise sans approvisionnements, autres que ceux qu'elle avait emportés, elle n'offrait pas cet ensemble formidable qui aurait pu comprimer l'insurrection. Le coup avait été manqué, grâce à la célérité des Sphaciotes, qui avaient empêché la jonction des pachas de Candie, de Rhétymos et de la Canée. On devait donc bloquer les forteresses dans lesquelles les Turcs s'étaient renfermés ; c'était le plan qu'avaient suivi les Péloponésiens. Ils s'étaient ainsi rendus maîtres de Navarin, de Monembasie et de Tripolitza ; mais il fallait un autre homme que Comnène Aphendoulief pour conduire une pareille entreprise, et on s'adressa au sénat hellénique afin d'obtenir son remplacement.

Il aurait dû rappeler aussitôt Comnène ; mais il ajourna l'examen des affaires de la Crète après celles du congrès que Mavrocordatos avait convoqué à Vrachori, ville capitale de l'Etolie. Le prince, qui y avait réuni les primats de cette province et des montagnes voisines pour aviser à la formation d'un gouvernement provisoire de la Grèce occidentale, était parvenu à concilier les esprits naguère aigris et divisés. Environné de l'estime générale des Grecs, ses paroles étaient des oracles, et ses oracles l'expression constante du patriotisme joint à la sagesse. On lui avait offert à plusieurs reprises le titre de président des états de l'Etolie, qu'il avait constamment refusé. Cette modestie, ainsi que sa prudence, avait décidé les chefs des Schypetars mahométans qui étaient du parti d'Ali-pacha, à députer à Vrachori Tahir Abas, Alexis Noutza, ainsi que plusieurs beys de l'Epire.

Après les avoir rassemblés en conseil, Mavrocordatos leur fit entendre, non par des discours étudiés, qui ne séduisent guère que les oisifs, mais par des faits, que les Épirotes, de quelque croyance qu'ils fussent, ayant toujours été également haïs, méprisés et opprimés par la Porte Ottomane, dont les mandataires avaient imprudemment dévoilé les perfides desseins, il était de l'intérêt de tous de se délivrer de

[1] La population turque était, disait-on, de cent trente mille âmes. Si on en retranche soixante et dix mille femmes, douze mille vieillards ou bouches inutiles, une foule de domestiques nègres, on verra que les mahométans ne peuvent guère compter sur plus de seize à dix-sept mille fusils. — Mémoires manuscrits du lieutenant général Mathieu Dumas.

l'ennemi commun ; que le temps était arrivé où les préventions religieuses devaient cesser entre des hommes qui avaient même origine et même patrie ; que la cause étant nationale, il fallait nommer des députés qui se réuniraient à Argos, et formeraient le congrès chargé de délibérer sur l'établissement du gouvernement provisoire de la Grèce.

Aussi conciliant que la persuasion, Mavrocordatos n'eut pas de peine à faire adhérer les Schypetars mahométans à cette proposition. Il leur laissa néanmoins le temps de conférer à ce sujet avec leurs tribus, voulant ainsi s'assurer de leurs dispositions positives. Quant aux Grecs, ils procédèrent immédiatement à l'élection de leurs députés, qui se mirent en route pour l'Argolide, où il fut bientôt appelé.

Cependant Mavrocordatos, qui ne perdait pas de vue la perfidie des Albanais, n'apercevait pas sans inquiétude s'accroître le nombre des partisans d'Ali-pacha. Chaque jour, les jalousies des chefs ottomans et leur orgueil en augmentaient le nombre. On était convenu, dans les conférences tenues à Vrachori, d'attaquer Arta ; mais il était à craindre que cette place ne passât des mains des Osmanlis dans celles des partisans d'Ali, ou que sa possession ne devînt un sujet de rupture entre des confédérés qui vivaient dans un état mutuel de suspicion. Il resolut donc de faire traîner les conférences, en consumant le temps en propositions de plans et de mesures insignifiantes, sans entreprendre rien de décisif avant que toutes les tribus albanaises fussent sincèrement attachées à la cause de la patrie, abstraction faite de la délivrance du proscrit pour qui seul elles avaient jusqu'alors combattu. Sans manifester cette arrière-pensée, il laissa la ville d'Arta sous le blocus éloigné de quelques corps d'observation, en faisant prévenir les Souliotes de continuer à harceler l'armée de Khourchid-pacha, qu'on espérait réduire aux abois pendant l'hiver qui approchait.

On touchait à la fin d'octobre, saison ordinaire des pluies, et le plan de Mavrocordatos semblait judicieux, lorsqu'on apprit la réduction du château de Litharitza. Une partie des Schypetars guègues qui en formaient la garnison, mal payés, fatigués de la longueur du siége, réfléchissant qu'il s'était écoulé plusieurs mois en sus du temps de leur engagement, gagnés par l'argent du sérasquier Khourchid, lui remirent la forteresse qu'ils défendaient et passèrent sous ses drapeaux.

Ali ne comptait plus alors que six cents soldats autour de sa personne. Il était à craindre que le découragement ne s'emparât de cette

poignée d'hommes, et qu'ils ne le livrassent à un général qui s'était montré débonnaire pour tous les transfuges. On pouvait appréhender encore que les tribus albanaises, apprenant la détresse de leur vizir, qu'elles ne pouvaient plus sauver, n'accourussent à Janina, dans l'espérance de prendre part à ses dépouilles. On devait croire que, les trésors du tyran tombant aux mains du sérasquier, il s'en servirait immanquablement pour soudoyer ces bandes avides, et séduire celles qui ne faisaient encore que d'entrer d'une manière équivoque dans la confédération des insurgés. On résolut donc dans le conseil des Grecs, de laisser les Acarnaniens seuls devant Arta, tandis que les Toxides, joints aux Souliotes, se dirigeraient vers Janina. Ils avaient ordre de tenter un coup décisif pour forcer les Osmanlis à lever le siége, ou pour jeter au moins quelques renforts dans le château du lac, afin de prolonger la belle défense qu'y faisait le vizir Ali-pacha. Ils savaient que Khourchid travaillait à entourer la place du côté de terre par une double circonvallation, et ils firent prévenir Ali de leur résolution.

Au reçu de l'avis qui lui annonçait un secours prochain, le satrape, convaincu depuis longtemps qu'il n'était plus que l'instrument de la fortune des Grecs, crut devoir refuser toute espèce d'assistance de leur part. Ses richesses ne lui montraient que des ennemis attentifs à saisir l'occasion de s'en emparer ; et, son avarice croissant en raison des dangers, il négligeait depuis quelques mois de payer ses défenseurs. Il se contenta donc de dire à ses capitaines, auxquels il fit part de l'offre des insurgés, qu'il comptait assez sur leur bravoure pour n'avoir pas besoin de renfort ; et comme quelques-uns le conjuraient de recevoir au moins deux ou trois cents palicares dans le château : *Non*, répliqua-t-il, *de vieux serpents sont toujours de vieux serpents ; je crains les Souliotes et leur amitié.*

Les guerriers de la Selléide qui ignoraient cette résolution s'avançaient ainsi que les Toxides vers Janina, lorsqu'ils reçurent la lettre suivante d'Ali-pacha : *Mes enfants bien-aimés, je viens d'apprendre que vous vous disposiez à faire marcher une partie de vos palicares contre Khourchid. Je vous préviens qu'étant inexpugnable dans ma forteresse, je méprise ce pacha asiatique, et que je puisse encore lui tenir tête pendant plusieurs années. Le seul service que je réclame de votre courage, c'est de réduire Arta et de prendre vif Ismael Pachô-bey, mon ancien domestique, l'ennemi acharné de ma famille, l'auteur des maux et des calamités qui accablent notre malheureux pays, qu'il a dévasté*

sous nos yeux. Redoublez d'efforts à cet effet : ce sera couper le mal dans sa racine et mes trésors seront la récompense de vos palicares, dont le courage acquiert tous les jours un nouveau prix à mes yeux. Fâchés de ce contretemps, les Souliotes revinrent occuper Coumchadèz d'où ils étaient partis.

Cependant leur marche avait répandu la consternation dans le camp des Osmanlis, qui se voyaient au moment d'être réduits à se défendre dans leurs lignes. Déjà Khourchid avait fait renforcer la position d'Ardamista par cinq cents hommes, et celle de Koutzoulios par quinze cents Asiatiques aux ordres du pacha de Khoutayé, qui lui avait nouvellement amené quelques renforts. Ces précautions avaient pour objet d'empêcher les insurgés de couper ses communications avec la Thessalie ; mais il fut bientôt rassuré par leur mouvement rétrograde.

Les Souliotes, quoique mécontents d'Ali, dont ils avaient deviné les motifs de défiance, résolurent, ainsi qu'il les en priait, d'employer leurs efforts pour s'emparer d'Arta. Mais comment affronter cinq mille hommes, qui en défendaient l'approche avec un parc d'artillerie? Le conseil était d'avis d'ajourner cette entreprise, jusqu'à ce qu'on se fût procuré du canon ; Marc Botzaris seul fut d'une opinion différente. Avide de toute espèce d'action d'éclat, aussi courageux que fécond en ressources, il résolut de tenter l'aventure ; et, ayant fait entrer dans ses vues le chef des Acarnaniens, Cara Iiyscos, il partit de Coumchadèz le 24 novembre, dans l'intention de se signaler aux yeux de la Grèce, après avoir obtenu de ses frères d'armes la promesse de marcher immédiatement sur ses pas. Arrivé en vue de la place avec deux cents braves, il fit occuper Mârat. La position de ce hameau à la rive droite de l'Inachus, la grande route qui conduit de là au pont qu'il faut passer pour entrer dans Arta, des vergers entourés de fossés situés le long du bord occidental de la chaussée, semblaient lui donner le temps de voir venir l'ennemi et de l'attendre de pied ferme, quand les Turcs débouchèrent inopinément sur la levée.

Soit qu'ils eussent été prévenus, ou qu'ils devinassent le projet de Marc Botzaris, les mahométans n'eurent pas plutôt aperçu ses drapeaux, qu'ils passèrent le pont de l'Inachus au nombre de huit cents cavaliers, précédés de quatre pièces de campagne servies par des canonniers de Constantinople. Marc les reçut avec fermeté, malgré l'infériorité de ses forces, jusqu'au moment où, pressé par le nombre

qui augmentait à chaque instant, il fut obligé de se réfugier, ainsi que les siens, dans les maisons du village de Mârat, qui devinrent autant de forteresses, d'où ils se défendirent avec acharnement. L'ennemi commençait à les y canonner, et il est probable que c'en était fait des palicares de la Selléide, quand Nothi Botzaris parut avec trois cents soldats.

L'aspect de ce vieillard, sembable aux ruines vénérables de la Grèce, dont la vue frappe d'étonnement, déconcerte les barbares, qui s'arrêtent à son aspect. Il les attaque, il les presse, et ils commençaient à céder lorsque Marc Botzaris, auquel ce secours avait donné le temps de respirer, rendu plus furieux par le danger auquel il venait d'échapper, se précipite sur eux ; il confond leurs masses, en semant avec ses braves la mort sur leurs pas ; il leur enlève un canon, et les poursuit jusqu'au pont devant lequel il est contraint de s'arrêter. Il était hérissé d'artillerie ; les Souliotes étaient harassés de fatigue. Les ordres du polémarque de la Selléide, la nuit, ennemie des résolutions généreuses, prescrivant le repos, les chrétiens prirent position en face des batteries ennemies.

A la faveur des ombres, on aperçut bientôt les feux des montagnes qui se répétaient jusqu'à Souli pour annoncer que ses guerriers étaient aux prises avec les Turcs ; et le bruit du canon ayant convoqué les insurgés embusqués dans le voisinage d'Arta, au champ d'honneur, Marc Botzaris, dirigé par les conseils du polémarque son oncle, n'attendit plus que le jour pour attaquer les barbares.

Le pont qu'il fallait forcer [1] se compose de douze arches appuyées en s'étageant à une grande arcade ogivale, qui forment autant de plates-formes, sur lesquelles on avait placé du canon et pratiqué des barricades. Au signal convenu, les Souliotes donnent tête baissée au milieu de ces ouvrages, franchissent les estacades avec la légèreté des chevreuils, emportent les batteries, et arrivent pêle-mêle avec les Turcs sur la rive gauche du fleuve. Ils se répandent aussitôt en tirailleurs dans les jardins au penchant des coteaux rocailleux de *Panagia-Kato*, et parviennent à s'établir militairement dans le faubourg de Mihourti, où l'on voit une vaste basilique recouverte de dômes, construite sous le règne des derniers empereurs chrétiens de Constantinople.

[1] Voyez la description de la ville d'Arta, tome II, ch. 36, de mon Voyage dans la Grèce.

Ce fut ainsi que s'accomplit la journée du 25 novembre. Le 26 au matin, les Turcs, commandés par le vizir Hassan, ancien capitan-pacha, Ismaël Pachô-bey, Ismaël Pliassa et Khars Ali Khan, pacha de Van, kasnadar du sérasquier Khourchid, s'étant avancés pour déloger les Souliotes de leur position, Marc Botzaris, qui avait prévu leur dessein, manœuvra par un mouvement de flanc, en prolongeant les montagnes de la Vierge, de manière à ce qu'ils ne pussent pas faire usage de leur cavalerie, et il les obligea à renoncer à leur tentative. Contraints à se replier dans la ville, les Turcs s'établirent en face des Souliotes qui garnirent leur front avec l'artillerie prise au passage du pont, de façon qu'on commença à se canonner de part et d'autre sans se faire beaucoup de mal.

Le jour suivant se passa en reconnaissances, chacun cherchant à s'établir avantageusement. Ainsi, tandis que les Souliotes occupaient le faubourg de Mihourti, la basilique de l'Annonciade, le revers de la montagne de la Vierge, le vizir Hassan s'emparait du consulat de France et de l'église de Sainte-Théodore, de manière à faire face au camp du capitaine Cara Ilyscos, qui commandait les Acarnaniens.

On s'attendait à un engagement prochain, quand les Toxides, partisans d'Ali-pacha, persuadés que les Souliotes ne combattaient que pour le satrape, vinrent se réunir à eux. Tahir Abas, Hago Bessiaris et Elmas-bey, qui avait été épargné par les Grecs à la prise de Tripolitza, rejoignirent ainsi, avec deux mille guerriers du mont Ismaros, Marc Botzaris, de façon que les soldats du Christ et de Mahomet se trouvèrent rangés sous les mêmes drapeaux. Animés d'un courage égal, les vieux rivaux se disputèrent le poste du danger; et, s'étant accordés à le partager, l'aigle de la Selleide attaqua l'ennemi le 28 au point du jour, en montant le premier sur les batteries dont il s'empara. Après en avoir chassé les Turcs, il rencontra Cara Ilyscos, auquel il se joignit; et les Toxides ayant emporté plusieurs positions, les insurgés se trouvèrent maîtres des deux tiers de la ville.

Voulant terminer sa conquête, Marc ne trouva de moyen d'empêcher ses soldats de se débander pour piller, et de déloger les Turcs, qu'en mettant le feu aux maisons et au consulat d'Angleterre; mais ce qui devait perdre l'ennemi le sauva; car l'incendie ayant éclaté avec fureur, il ne fut plus possible de joindre l'ennemi. Ainsi le vizir Hassan se réfugia dans l'archevêché, qu'il avait fait fortifier; Ismaël Pachô-bey se retira dans une mosquée voisine de Saint-Ménas; Is-

maïl Plissa, délogé du quartier juif, occupa les maisons situées au pied de l'acropole, et le kiaia de Khourchid prit le commandement de ce donjon. Tels furent, jusqu'au 29 novembre, les succès des chrétiens et des Schypetars mahométans confédérés. Il restait à emporter des postes retranchés, un château fort; et comme les Grecs ne s'entendent pas à faire des siéges, ils durent se contenter de bloquer les Osmanlis.

Khourchid-pacha, apprenant ce qui se passait du côté de l'Amphilochie, résolut de faire les derniers efforts pour secourir Arta. Il venait d'être rejoint par Omer Brionès, qui arrivait d'Athènes, avec les faibles restes de son corps de troupes; mais la tête de ce capitaine valait à elle seule une armée. On convint ensemble de faire marcher par trois chemins différents autant de divisions, composées chacune de deux mille hommes, afin de partager l'attention des insurgés, sans considérer qu'on pouvait ainsi se faire battre en détail. Omer Brionès en fit l'observation, et le sérasquier résolut alors d'appuyer cette opération en attirant les Chamides thesprotes dans son parti. Il savait qu'ils se trouvaient réunis à Paramythia pour délibérer sur la résolution qu'ils devaient prendre, soit en s'attachant au parti de sa hautesse ou bien aux Toxides, quand ils virent arriver les envoyés du sérasquier.

Le choix du généralissime était tombé sur deux cheiks éclairés, qui, ayant été admis dans le conseil des beys thesprotes, n'eurent pas de peine à leur persuader qu'Ali, ingrat et perfide, envers lequel ils avaient été coupables de défection dès le commencement des hostilités, était indigne de l'intérêt que lui témoignaient les Schypetars. Examinant ensuite l'insurrection de la Grece, qu'ils attribuaient aux Russes, ils prouvèrent « qu'elle était dirigée contre tout ce qui était » musulman. Que quelques agas n'eussent pas été fâchés de voir leur » tyran humilié : cela se concevait, ainsi que la générosité qui portait encore les Epirotes à secourir leur ancien vizir, qu'ils voyaient » au bord de l'abîme; mais ce qui ne pouvait se définir, à moins » d'un aveuglement qu'on devait regarder comme un châtiment » céleste, c'était de s'allier avec de vils chrétiens, qui proclamaient » leur indépendance sous le signe abhorré de la croix, et de s'unir » à des réprouvés nés pour servir. L'instinct seul de sa propre sûreté » ne devait-il pas ouvrir les yeux à tout ce qui était musulman, en » voyant leurs frères coiffés du bonnet de coton, fustigés par des

« femmes souliotes, cultiver les rizières du marais Achérusien ; les
» mosquées changées en églises, partout où les dgiaours étaient
» vainqueurs ; les musulmans sunnites vendus ou égorgés, et les
» Russes n'attendant qu'un signal pour profiter des dépouilles des
» vaincus et des vainqueurs. »

Ces considérations ayant déterminé les beys à abandonner le rebelle, les Chamides promirent non-seulement d'obéir à Khourchid-pacha, mais d'engager leurs frères à renoncer à un parti aussi contraire à leurs intérêts qu'à la religion du prophète. Ils députèrent en conséquence secrètement vers Tahir Abas et Hago Bessiaris, qui se trouvaient avec leurs Toxides au blocus d'Arta. Ceux-ci, ayant connu le vœu des Chamides, y adhérèrent, et ne songèrent plus qu'à se réhabiliter dans l'esprit des vrais croyants, en abandonnant leurs alliés. Ils ne mirent à cette détermination qu'une condition particulière, la déposition d'Ismaël Pachô-bey, qui était l'ennemi personnel de Tahir et de Hago Bessiaris ; et elle leur fut accordée, sauf à être exécutée en temps et lieu opportuns.

Prévenu de cette défection, Pachô-bey, qui ignorait la disgrâce dont il était menacé, vit avec plaisir Tahir Abas, Hago Bessiaris et Elmas-bey, suivis de leurs Toxides, se retirer. Ces deux chefs, pour déguiser leurs intentions perfides à Marc Botzaris, l'avaient averti que Khourchid se proposant de faire marcher contre eux trois divisions formant ensemble six mille hommes, il était instant de les prévenir en s'embusquant au débouché des défilés. Leur proposition fut agréée par Botzaris avec d'autant plus de plaisir, qu'il s'était déjà manifesté quelques mésintelligences entre les Toxides et les chefs des Acarnaniens. Il était au reste pénétré d'une si entière confiance sur le compte de Tahir et de Hago Bessiaris, qu'il demanda au polémarque son oncle de cesser toute espèce de surveillance, et d'aller se reposer de ses fatigues à Souli, présumant que l'issue de la campagne serait heureuse. Il écrivit dans les mêmes termes à Mavrocordatos, pour le remercier des secours qu'il lui offrait. En effet tout annonçait des succès, et un événement imprévu qui eut lieu le lendemain sembla justifier de plus en plus ces espérances.

Le 6 décembre, Khars Ali Khan, empressé de se venger d'un chef qu'il redoutait, manda Méhémet Cleisoura au château pour lui communiquer des avis importants. Celui-ci partit sans hésiter pour s'y rendre, avec sa suite ordinaire, qui était d'une trentaine d'hommes

armés, qu'on voulut empêcher d'entrer. Étonné de cette consigne outrageante envers un officier de son rang, il commande à ses tchoadars de passer *sur le ventre des gardes*. Plein de colère, il s'avance aussitôt vers la maison du gouverneur, où il éprouve, pour être admis, de nouveaux obstacles, qu'il surmonte de la même manière. Enfin, parvenu dans la salle de réception, il apostrophe le Curde, en lui demandant la raison d'une aussi étrange conduite à son égard.

Un coup de pistolet est la seule réponse qu'il reçoit ; mais la balle ne l'ayant pas atteint, Méhémet Cleïsoura tire à son tour, et tue Khars Ali Khan. Ses gardes fuient ; un cri se fait entendre ; la herse de la citadelle tombe ; les Asiatiques accourus entourent le pavillon dans lequel se trouvait le bey avec ses palicares. On combat avec fureur ; et, au bout d'une heure de résistance, les braves ayant succombé, on tranche leurs têtes ; et leurs cadavres, précipités du haut du donjon dans l'Inachus, apprennent aux Arnaoutes le sort d'un chef qu'ils chérissaient.

Transportés de fureur, les Schypetars s'insurgent, en vociférant : *Mort aux Asiatiques !* Vingt incendies éclatent à la fois; ils tuent les Osmanlis qu'ils rencontrent en se dirigeant vers le camp des Souliotes. Ils appellent ceux-ci du nom de frères ; ils les conjurent de les recevoir, de les aider à venger le sang de leurs camarades. Marc Botzaris leur tend les bras, et, sorti de ses lignes, il marche avec eux vers l'archevêché. Rien ne lui résiste ; l'ennemi pressé cède, s'enfuit, et le vizir Hassan est contraint, au coucher du soleil, d'abandonner sa position, à laquelle il met le feu avant de se retirer dans le château.

Les vainqueurs, restés maîtres du champ de bataille, campent au milieu des ruines fumantes. On partage les veilles, en attendant le jour qui doit ramener de nouveaux combats. Les Schypetars de l'Aous qui avaient obtenu l'honneur de former l'avant-garde, excités par leurs rapsodes, font entendre les sons du sistre épirote, inséparable compagnon de leurs plaisirs et de leurs travaux guerriers. Ils provoquent par intervalles leurs ennemis, en les menaçant de *leur tondre les moustaches et de les vendre comme des béliers !* Ils leur reprochent leur lâcheté en les qualifiant de *lièvres*, de *cynocéphales* ou *têtes de chiens*, et de *cœurs de cerfs*. Les rondes, pendant ce temps, parcourent les bivacs ; et quand les voix humaines cessent de fati-

guer l'écho merveilleux de Sainte-Théodore [1], le silence n'est plus interrompu que par le murmure du fleuve, ou le bruissement de la feuillée des bosquets toujours verts de l'Amphilochie. Les soldats s'assoupissent; combien d'entre eux ne se réveilleront plus que pour mourir!... Les coupoles des montagnes de l'Acarnanie commencent à blanchir, Leucade découvre ses faîtes toujours redoutés des matelots, la campagne s'éclaire... ô trahison! les troupes de Khourchid-pacha bordent la rive droite de l'Inachus. Le cri d'alarme se fait entendre... Les Arnaoutes de Méhémet Cleïsoura prennent l'épouvante, ils se débandent en répétant : *Sauve qui peut.*

Les Souliotes et les Acarnaniens, attentifs aux ordres de leurs capitaines, entourent Marc Botzaris, qui leur montre le ciel, en disant : *Dieu nous voit, mes frères, marchons à l'ennemi!*

Il dit, et tandis que Hyscos s'occupe à rassembler les blessés, le guerrier de la Selléide, dont les éclaireurs avaient déjà commencé la fusillade, s'avance à grands pas vers le pont de l'Inachus. Les Turcs occupaient en force la plate-forme de l'arche ogivale, qui forme le centre de cet édifice imposant. Il était impossible de les attaquer sur cette hauteur. Comment oser même affronter l'ennemi avec onze cents hommes? car les Acarnaniens devaient couvrir l'opération particulière dont leur chef était chargé. Botzaris commence néanmoins le combat avec résolution. Il réussit à attirer l'attention des Turcs, qui n'étaient heureusement commandés ni par Tahir Abas, ni par Hago Bessiaris : car, malgré leur défection, ils n'avaient pas voulu, ainsi que le firent les Saxons à Leipzig, tourner leurs armes contre ceux avec lesquels ils avaient versé leur sang. Il feint de vouloir donner l'assaut, tandis que Cara Hyscos, profitant d'un terrain fourré, à l'endroit où le fleuve s'engage entre des îles couvertes de buissons, y fait transporter sur des batelets les malades, qu'il dérobe ainsi à un massacre inévitable.

Soit que les Turcs n'aperçussent pas ce qui se passait de ce côté, ou qu'ils s'imaginassent que c'étaient quelques familles qui se dérobaient à la première fureur du soldat, ils n'y firent aucune attention. Il n'en fut pas de même de Marc Botzaris. A peine assuré que les Acarnaniens pouvaient se retirer sans danger à travers les rizières jusqu'à Copréna, port du golfe Ambracique, d'où les blessés seraient

[1] Cet écho est un des plus célèbres de la Grèce.

transportés par eau sur les plages du Macryn-Oros, il fait enclouer l'artillerie qu'il était forcé d'abandonner. S'éloignant ensuite à quelques portées de fusil du pont, il ordonne à quelques-uns de ses palicares de chasser devant eux un troupeau de buffles rassemblé à dessein, et il se précipite dans le fleuve en criant de le suivre. Tous entrent dans le lit de l'Inachus, et sa troupe, partie en nageant, partie accrochée aux buffles, pareille à un train de bois flottant emporté par les eaux, vient s'échouer au-dessous de la berge du village de Mârat. Poussant les buffles devant eux, les Souliotes qui les suivent, le sabre à la main, se font jour à travers la cavalerie ennemie, qui est culbutée par l'impulsion de ces animaux, que les blessures et le bruit des armes à feu avaient rendus furieux.

Alors Botzaris donne le signal de dispersion, en faisant crier : *Sauve qui peut !* et pour mot de ralliement, *A Loroux.* Tous se débandent et disparaissent aux yeux des Turcs. Plus rapides que les plus agiles coursiers, les Souliotes arrivent aux bords de l'Aréthon, le passent, brûlent le pont en clayonnage qui unissait ses bords, se rallient en pénétrant dans les vastes forêts de Candja.

Arta reçoit les Turcs, indifférents au spectacle d'une ville couverte de ruines, mais affligés de ne trouver aucune victime humaine à égorger. Les derviches entonnent le verset du Coran : *La victoire vient de Dieu*, et le lendemain Ismael Pachô-bey est solennellement déposé. On lui ôte les queues, embleme de son pouvoir ; il quitte le panache du commandement ; ses soldats s'éloignent et ses serviteurs l'abandonnent. Privé des marques de l'autorité, il a en quelque sorte cessé d'exister ; tant il est vrai que, sous l'influence du despotisme, un empereur, même de la Chine, dépouillé de sa robe jaune, n'obtiendrait pas un regard de la pitié. Les esclaves sont sans entrailles pour le malheur... On traine l'infortuné sérasquier en prison, et il n'accuse que le destin de son infortune.

Malgré ce commencement de satisfaction accordée aux partisans d'Ali Tébélen, on ne voyait reparaître ni les Toxides, ni leurs chefs. Depuis la mort de Méhémet Cleisoura, ils se tenaient à l'écart, détachés, à la vérité, de la cause des Grecs, mais restés neutres entre les parties belligérantes ; leur attitude n'était pas rassurante. On savait que, s'ils avaient renoncé à l'idée d'expulser les Osmanlis de l'Epire, ils nourrissaient toujours l'espérance de sauver le vieux satrape, qui était leur idole. Il convenait donc à Khourchid de les abuser pour

l'ennemi commun ; que le temps était arrivé où les préventions religieuses devaient cesser entre des hommes qui avaient même origine et même patrie ; que la cause étant nationale, il fallait nommer des députés qui se réuniraient à Argos, et formeraient le congrès chargé de délibérer sur l'établissement du gouvernement provisoire de la Grèce.

Aussi conciliant que la persuasion, Mavrocordatos n'eut pas de peine à faire adhérer les Schypetars mahométans à cette proposition. Il leur laissa néanmoins le temps de conférer à ce sujet avec leurs tribus, voulant ainsi s'assurer de leurs dispositions positives. Quant aux Grecs, ils procédèrent immédiatement à l'élection de leurs députés, qui se mirent en route pour l'Argolide, où il fut bientôt appelé.

Cependant Mavrocordatos, qui ne perdait pas de vue la perfidie des Albanais, n'apercevait pas sans inquiétude s'accroître le nombre des partisans d'Ali-pacha. Chaque jour, les jalousies des chefs ottomans et leur orgueil en augmentaient le nombre. On était convenu, dans les conférences tenues à Vrachori, d'attaquer Arta ; mais il était à craindre que cette place ne passât des mains des Osmanlis dans celles des partisans d'Ali, ou que sa possession ne devînt un sujet de rupture entre des confédérés qui vivaient dans un état mutuel de suspicion. Il résolut donc de faire traîner les conférences, en consumant le temps en propositions de plans et de mesures insignifiantes, sans entreprendre rien de décisif avant que toutes les tribus albanaises fussent sincèrement attachées à la cause de la patrie, abstraction faite de la délivrance du proscrit pour qui seul elles avaient jusqu'alors combattu. Sans manifester cette arrière-pensée, il laissa la ville d'Arta sous le blocus éloigné de quelques corps d'observation, en faisant prévenir les Souliotes de continuer à harceler l'armée de Khourchid-pacha, qu'on espérait réduire aux abois pendant l'hiver qui approchait.

On touchait à la fin d'octobre, saison ordinaire des pluies, et le plan de Mavrocordatos semblait judicieux, lorsqu'on apprit la réduction du château de Litharitza. Une partie des Schypetars guègues qui en formaient la garnison, mal payés, fatigués de la longueur du siége, réfléchissant qu'il s'était écoulé plusieurs mois en sus du temps de leur engagement, gagnés par l'argent du sérasquier Khourchid, lui remirent la forteresse qu'ils défendaient et passèrent sous ses drapeaux.

Ali ne comptait plus alors que six cents soldats autour de sa personne. Il était à craindre que le découragement ne s'emparât de cette

poignée d'hommes, et qu'ils ne le livrassent à un général qui s'était montré débonnaire pour tous les transfuges. On pouvait appréhender encore que les tribus albanaises, apprenant la détresse de leur vizir, qu'elles ne pouvaient plus sauver, n'accourussent à Janina, dans l'espérance de prendre part à ses dépouilles. On devait croire que, les trésors du tyran tombant aux mains du sérasquier, il s'en servirait immanquablement pour soudoyer ces bandes avides, et séduire celles qui ne faisaient encore que d'entrer d'une manière équivoque dans la confédération des insurgés. On résolut donc dans le conseil des Grecs, de laisser les Acarnaniens seuls devant Arta, tandis que les Toxides, joints aux Souliotes, se dirigeraient vers Janina. Ils avaient ordre de tenter un coup décisif pour forcer les Osmanlis à lever le siége, ou pour jeter au moins quelques renforts dans le château du lac, afin de prolonger la belle défense qu'y faisait le vizir Ali-pacha. Ils savaient que Khourchid travaillait à entourer la place du côté de terre par une double circonvallation, et ils firent prévenir Ali de leur résolution.

Au reçu de l'avis qui lui annonçait un secours prochain, le satrape, convaincu depuis longtemps qu'il n'était plus que l'instrument de la fortune des Grecs, crut devoir refuser toute espèce d'assistance de leur part. Ses richesses ne lui montraient que des ennemis attentifs à saisir l'occasion de s'en emparer ; et, son avarice croissant en raison des dangers, il négligeait depuis quelques mois de payer ses défenseurs. Il se contenta donc de dire à ses capitaines, auxquels il fit part de l'offre des insurgés, qu'il comptait assez sur leur bravoure pour n'avoir pas besoin de renfort ; et comme quelques-uns le conjuraient de recevoir au moins deux ou trois cents palicares dans le château : *Non*, répliqua-t-il, *de vieux serpents sont toujours de vieux serpents ; je crains les Souliotes et leur amitié.*

Les guerriers de la Selléide qui ignoraient cette résolution s'avançaient ainsi que les Toxides vers Janina, lorsqu'ils reçurent la lettre suivante d'Ali-pacha : *Mes enfants bien-aimés, je viens d'apprendre que vous vous disposiez à faire marcher une partie de vos palicares contre Khourchid. Je vous préviens qu'étant inexpugnable dans ma forteresse, je méprise ce pacha asiatique, et que je puisse encore lui tenir tête pendant plusieurs années. Le seul service que je réclame de votre courage, c'est de réduire Arta et de prendre vif Ismaël Pachô-bey, mon ancien domestique, l'ennemi acharné de ma famille, l'auteur des maux et des calamités qui accablent notre malheureux pays, qu'il a dévasté*

sous nos yeux. Redoublez d'efforts à cet effet; ce sera couper le mal dans sa racine et mes trésors seront la récompense de vos palicares, dont le courage acquiert tous les jours un nouveau prix à mes yeux. Fâchés de ce contretemps, les Souliotes revinrent occuper Coumchadèz d'où ils étaient partis.

Cependant leur marche avait répandu la consternation dans le camp des Osmanlis, qui se voyaient au moment d'être réduits à se défendre dans leurs lignes. Déjà Khourchid avait fait renforcer la position d'Ardamista par cinq cents hommes, et celle de Koutzoulios par quinze cents Asiatiques aux ordres du pacha de Khoutayé, qui lui avait nouvellement amené quelques renforts. Ces précautions avaient pour objet d'empêcher les insurgés de couper ses communications avec la Thessalie; mais il fut bientôt rassuré par leur mouvement rétrograde.

Les Souliotes, quoique mécontents d'Ali, dont ils avaient deviné les motifs de défiance, résolurent, ainsi qu'il les en priait, d'employer leurs efforts pour s'emparer d'Arta. Mais comment affronter cinq mille hommes, qui en défendaient l'approche avec un parc d'artillerie? Le conseil était d'avis d'ajourner cette entreprise, jusqu'à ce qu'on se fût procuré du canon: Marc Botzaris seul fut d'une opinion différente. Avide de toute espèce d'action d'éclat, aussi courageux que fécond en ressources, il résolut de tenter l'aventure; et, ayant fait entrer dans ses vues le chef des Acarnaniens, Cara Hyscos, il partit de Coumchadèz le 21 novembre, dans l'intention de se signaler aux yeux de la Grèce, après avoir obtenu de ses frères d'armes la promesse de marcher immédiatement sur ses pas. Arrivé en vue de la place avec deux cents braves, il fit occuper Mârat. La position de ce hameau à la rive droite de l'Inachus, la grande route qui conduit de là au pont qu'il faut passer pour entrer dans Arta, des vergers entourés de fossés situés le long du bord occidental de la chaussée, semblaient lui donner le temps de voir venir l'ennemi et de l'attendre de pied ferme, quand les Turcs débouchèrent inopinément sur la levée.

Soit qu'ils eussent été prévenus, ou qu'ils devinassent le projet de Marc Botzaris, les mahométans n'eurent pas plutôt aperçu ses drapeaux, qu'ils passèrent le pont de l'Inachus au nombre de huit cents cavaliers, précédés de quatre pièces de campagne servies par des canonniers de Constantinople. Marc les reçut avec fermeté, malgré l'infériorité de ses forces, jusqu'au moment où, pressé par le nombre

qui augmentait à chaque instant, il fut obligé de se réfugier, ainsi que les siens, dans les maisons du village de Mârat, qui devinrent autant de forteresses, d'où ils se défendirent avec acharnement. L'ennemi commençait à les y canonner, et il est probable que c'en était fait des palicares de la Selléide, quand Nothi Botzaris parut avec trois cents soldats.

L'aspect de ce vieillard, sembable aux ruines vénérables de la Grèce, dont la vue frappe d'étonnement, déconcerte les barbares, qui s'arrêtent à son aspect. Il les attaque, il les presse, et ils commençaient à céder lorsque Marc Botzaris, auquel ce secours avait donné le temps de respirer, rendu plus furieux par le danger auquel il venait d'échapper, se précipite sur eux; il confond leurs masses, en semant avec ses braves la mort sur leurs pas; il leur enlève un canon, et les poursuit jusqu'au pont devant lequel il est contraint de s'arrêter. Il était hérissé d'artillerie; les Souliotes étaient harassés de fatigue. Les ordres du polémarque de la Selléide, la nuit, ennemie des résolutions généreuses, prescrivant le repos, les chrétiens prirent position en face des batteries ennemies.

A la faveur des ombres, on aperçut bientôt les feux des montagnes qui se répétaient jusqu'à Souli pour annoncer que ses guerriers étaient aux prises avec les Turcs; et le bruit du canon ayant convoqué les insurgés embusqués dans le voisinage d'Arta, au champ d'honneur, Marc Botzaris, dirigé par les conseils du polémarque son oncle, n'attendit plus que le jour pour attaquer les barbares.

Le pont qu'il fallait forcer [1] se compose de douze arches appuyées en s'étageant à une grande arcade ogivale, qui forment autant de plates-formes, sur lesquelles on avait placé du canon et pratiqué des barricades. Au signal convenu, les Souliotes donnent tête baissée au milieu de ces ouvrages, franchissent les estacades avec la légèreté des chevreuils, emportent les batteries, et arrivent pêle-mêle avec les Turcs sur la rive gauche du fleuve. Ils se répandent aussitôt en tirailleurs dans les jardins au penchant des coteaux rocailleux de *Panagia-Kato*, et parviennent à s'établir militairement dans le faubourg de Mihourti, où l'on voit une vaste basilique recouverte de dômes, construite sous le règne des derniers empereurs chrétiens de Constantinople.

[1] Voyez la description de la ville d'Arta, tome II, ch. 36, de mon Voyage dans la Grèce.

Ce fut ainsi que s'accomplit la journée du 25 novembre. Le 26 au matin, les Turcs, commandés par le vizir Hassan, ancien capitan-pacha, Ismaël Pachô-bey, Ismael Pliassa et Khars Ali Khan, pacha de Van, kasnadar du sérasquier Khourchid, s'étant avancés pour déloger les Souliotes de leur position, Marc Botzaris, qui avait prévu leur dessein, manœuvra par un mouvement de flanc, en prolongeant les montagnes de la Vierge, de manière à ce qu'ils ne pussent pas faire usage de leur cavalerie, et il les obligea à renoncer à leur tentative. Contraints à se replier dans la ville, les Turcs s'établirent en face des Souliotes qui garnirent leur front avec l'artillerie prise au passage du pont, de façon qu'on commença à se canonner de part et d'autre sans se faire beaucoup de mal.

Le jour suivant se passa en reconnaissances, chacun cherchant à s'établir avantageusement. Ainsi, tandis que les Souliotes occupaient le faubourg de Mihourti, la basilique de l'Annonciade, le revers de la montagne de la Vierge, le vizir Hassan s'emparait du consulat de France et de l'église de Sainte-Théodore, de manière à faire face au camp du capitaine Cara Hyscos, qui commandait les Acarnaniens.

On s'attendait à un engagement prochain, quand les Toxides, partisans d'Ali-pacha, persuadés que les Souliotes ne combattaient que pour le satrape, vinrent se réunir à eux. Tahir Abas, Hago Bessiaris et Elmas-bey, qui avait été épargné par les Grecs à la prise de Tripolitza, rejoignirent ainsi, avec deux mille guerriers du mont Ismaros, Marc Botzaris, de façon que les soldats du Christ et de Mahomet se trouvèrent rangés sous les mêmes drapeaux. Animés d'un courage égal, les vieux rivaux se disputèrent le poste du danger; et, s'étant accordés à le partager, l'aigle de la Selléide attaqua l'ennemi le 28 au point du jour, en montant le premier sur les batteries dont il s'empara. Après en avoir chassé les Turcs, il rencontra Cara Hyscos, auquel il se joignit; et les Toxides ayant emporté plusieurs positions, les insurgés se trouvèrent maîtres des deux tiers de la ville.

Voulant terminer sa conquête, Marc ne trouva de moyen d'empêcher ses soldats de se débander pour piller, et de déloger les Turcs, qu'en mettant le feu aux maisons et au consulat d'Angleterre; mais ce qui devait perdre l'ennemi le sauva; car l'incendie ayant éclaté avec fureur, il ne fut plus possible de joindre l'ennemi. Ainsi le vizir Hassan se réfugia dans l'archevêché, qu'il avait fait fortifier; Ismaël Pachô-bey se retira dans une mosquée voisine de Saint-Ménas; Is-

maël Pliassa, délogé du quartier juif, occupa les maisons situées au pied de l'acropole, et le kiaia de Khourchid prit le commandement de ce donjon. Tels furent, jusqu'au 29 novembre, les succès des chrétiens et des Schypetars mahométans confédérés. Il restait à emporter des postes retranchés, un château fort; et comme les Grecs ne s'entendent pas à faire des siéges, ils durent se contenter de bloquer les Osmanlis.

Khourchid-pacha, apprenant ce qui se passait du côté de l'Amphiloque, résolut de faire les derniers efforts pour secourir Arta. Il venait d'être rejoint par Omer Brionès, qui arrivait d'Athènes, avec les faibles restes de son corps de troupes; mais la tête de ce capitaine valait à elle seule une armée. On convint ensemble de faire marcher par trois chemins différents autant de divisions, composées chacune de deux mille hommes, afin de partager l'attention des insurgés, sans considérer qu'on pouvait ainsi se faire battre en détail. Omer Brionès en fit l'observation, et le sérasquier résolut alors d'appuyer cette opération en attirant les Chamides thesprotes dans son parti. Il savait qu'ils se trouvaient réunis à Paramythia pour délibérer sur la résolution qu'ils devaient prendre, soit en s'attachant au parti de sa hautesse ou bien aux Toxides, quand ils virent arriver les envoyés du sérasquier.

Le choix du généralissime était tombé sur deux cheiks éclairés, qui, ayant été admis dans le conseil des beys thesprotes, n'eurent pas de peine à leur persuader qu'Ali, ingrat et perfide, envers lequel ils avaient été coupables de défection dès le commencement des hostilités, était indigne de l'intérêt que lui témoignaient les Schypetars. Examinant ensuite l'insurrection de la Grèce, qu'ils attribuaient aux Russes, ils prouvèrent « qu'elle était dirigée contre tout ce qui était » musulman. Que quelques agas n'eussent pas été fâchés de voir leur » tyran humilié : cela se concevait, ainsi que la générosité qui portait encore les Épirotes à secourir leur ancien vizir, qu'ils voyaient » au bord de l'abîme; mais ce qui ne pouvait se définir, à moins » d'un aveuglement qu'on devait regarder comme un châtiment » céleste, c'était de s'allier avec de vils chrétiens, qui proclamaient » leur indépendance sous le signe abhorré de la croix, et de s'unir » à des réprouvés nés pour servir. L'instinct seul de sa propre sûreté » ne devait-il pas ouvrir les yeux à tout ce qui était musulman, en » voyant leurs frères coiffés du bonnet de coton, fustigés par des

« femmes souliotes, cultiver les rizières du marais Achérusien ; les
» mosquées changées en églises, partout où les dgiaours étaient
» vainqueurs ; les musulmans sunnites vendus ou égorgés, et les
» Russes n'attendant qu'un signal pour profiter des dépouilles des
» vaincus et des vainqueurs. »

Ces considérations ayant déterminé les beys à abandonner le rebelle, les Chamides promirent non-seulement d'obéir à Khourchid-pacha, mais d'engager leurs frères à renoncer à un parti aussi contraire à leurs intérêts qu'à la religion du prophète. Ils députèrent en conséquence secrètement vers Tahir Abas et Hago Bessiaris, qui se trouvaient avec leurs Toxides au blocus d'Arta. Ceux-ci, ayant connu le vœu des Chamides, y adhérèrent, et ne songèrent plus qu'à se réhabiliter dans l'esprit des vrais croyants, en abandonnant leurs alliés. Ils ne mirent à cette détermination qu'une condition particulière, la déposition d'Ismaël Pachô-bey, qui était l'ennemi personnel de Tahir et de Hago Bessiaris ; et elle leur fut accordée, sauf à être exécutée en temps et lieu opportuns.

Prévenu de cette défection, Pachô-bey, qui ignorait la disgrâce dont il était menacé, vit avec plaisir Tahir Abas, Hago Bessiaris et Elmas-bey, suivis de leurs Toxides, se retirer. Ces deux chefs, pour déguiser leurs intentions perfides à Marc Botzaris, l'avaient averti que Khourchid se proposant de faire marcher contre eux trois divisions formant ensemble six mille hommes, il était instant de les prévenir en s'embusquant au débouché des défilés. Leur proposition fut agréée par Botzaris avec d'autant plus de plaisir, qu'il s'était déjà manifesté quelques mésintelligences entre les Toxides et les chefs des Acarnaniens. Il était au reste pénétré d'une si entière confiance sur le compte de Tahir et de Hago Bessiaris, qu'il demanda au polémarque son oncle de cesser toute espèce de surveillance, et d'aller se reposer de ses fatigues à Souli, présumant que l'issue de la campagne serait heureuse. Il écrivit dans les mêmes termes à Mavrocordatos, pour le remercier des secours qu'il lui offrait. En effet tout annonçait des succès, et un événement imprévu qui eut lieu le lendemain sembla justifier de plus en plus ces espérances.

Le 6 décembre, Khars Ali Khan, empressé de se venger d'un chef qu'il redoutait, manda Méhémet Cleïsoura au château pour lui communiquer des avis importants. Celui-ci partit sans hésiter pour s'y rendre, avec sa suite ordinaire, qui était d'une trentaine d'hommes

armés, qu'on voulut empêcher d'entrer. Étonné de cette consigne outrageante envers un officier de son rang, il commande à ses tchoadars de passer *sur le ventre des gardes.* Plein de colère, il s'avance aussitôt vers la maison du gouverneur, où il éprouve, pour être admis, de nouveaux obstacles, qu'il surmonte de la même manière. Enfin, parvenu dans la salle de réception, il apostrophe le Curde, en lui demandant la raison d'une aussi étrange conduite à son égard.

Un coup de pistolet est la seule réponse qu'il reçoit; mais la balle ne l'ayant pas atteint, Méhémet Cleïsoura tire à son tour, et tue Khars Ali Khan. Ses gardes fuient; un cri se fait entendre; la herse de la citadelle tombe; les Asiatiques accourus entourent le pavillon dans lequel se trouvait le bey avec ses palicares. On combat avec fureur; et, au bout d'une heure de résistance, les braves ayant succombé, on tranche leurs têtes; et leurs cadavres, précipités du haut du donjon dans l'Inachus, apprennent aux Arnaoutes le sort d'un chef qu'ils chérissaient.

Transportés de fureur, les Schypetars s'insurgent, en vociférant : *Mort aux Asiatiques!* Vingt incendies éclatent à la fois; ils tuent les Osmanlis qu'ils rencontrent en se dirigeant vers le camp des Souliotes. Ils appellent ceux-ci du nom de frères; ils les conjurent de les recevoir, de les aider à venger le sang de leurs camarades. Marc Botzaris leur tend les bras, et, sorti de ses lignes, il marche avec eux vers l'archevêché. Rien ne lui résiste; l'ennemi pressé cède, s'enfuit, et le vizir Hassan est contraint, au coucher du soleil, d'abandonner sa position, à laquelle il met le feu avant de se retirer dans le château.

Les vainqueurs, restés maîtres du champ de bataille, campent au milieu des ruines fumantes. On partage les veilles, en attendant le jour qui doit ramener de nouveaux combats. Les Schypetars de l'Aous qui avaient obtenu l'honneur de former l'avant-garde, excités par leurs rapsodes, font entendre les sons du sistre épirote, inséparable compagnon de leurs plaisirs et de leurs travaux guerriers. Ils provoquent par intervalles leurs ennemis, en les menaçant de *leur tondre les moustaches et de les vendre comme des béliers!* Ils leur reprochent leur lâcheté en les qualifiant de *lièvres*, de *cynocéphales* ou *têtes de chiens*, et de *cœurs de cerfs*. Les rondes, pendant ce temps, parcourent les bivacs; et quand les voix humaines cessent de fati-

guer l'écho merveilleux de Sainte-Théodore [1], le silence n'est plus interrompu que par le murmure du fleuve, ou le bruissement de la feuillée des bosquets toujours verts de l'Amphilochie. Les soldats s'assoupissent; combien d'entre eux ne se réveilleront plus que pour mourir!... Les coupoles des montagnes de l'Acarnanie commencent à blanchir, Leucade découvre ses faîtes toujours redoutés des matelots, la campagne s'éclaire... ô trahison! les troupes de Khourchid-pacha bordent la rive droite de l'Inachus. Le cri d'alarme se fait entendre... Les Arnaoutes de Méhémet Cleïsoura prennent l'épouvante, ils se débandent en répétant : *Sauve qui peut.*

Les Souliotes et les Acarnaniens, attentifs aux ordres de leurs capitaines, entourent Marc Botzaris, qui leur montre le ciel, en disant : *Dieu nous voit, mes frères, marchons à l'ennemi!*

Il dit, et tandis que Hyscos s'occupe à rassembler les blessés, le guerrier de la Selléide, dont les éclaireurs avaient déjà commencé la fusillade, s'avance à grands pas vers le pont de l'Inachus. Les Turcs occupaient en force la plate-forme de l'arche ogivale, qui forme le centre de cet édifice imposant. Il était impossible de les attaquer sur cette hauteur. Comment oser même affronter l'ennemi avec onze cents hommes? car les Acarnaniens devaient couvrir l'opération particulière dont leur chef était chargé. Botzaris commence néanmoins le combat avec résolution. Il réussit à attirer l'attention des Turcs, qui n'étaient heureusement commandés ni par Tahir Abas, ni par Hago Bessiaris; car, malgré leur défection, ils n'avaient pas voulu, ainsi que le firent les Saxons à Leipzig, tourner leurs armes contre ceux avec lesquels ils avaient versé leur sang. Il feint de vouloir donner l'assaut, tandis que Cara Hyscos, profitant d'un terrain fourré, à l'endroit où le fleuve s'engage entre des îles couvertes de buissons, y fait transporter sur des batelets les malades, qu'il dérobe ainsi à un massacre inévitable.

Soit que les Turcs n'aperçussent pas ce qui se passait de ce côté, ou qu'ils s'imaginassent que c'étaient quelques familles qui se dérobaient à la première fureur du soldat, ils n'y firent aucune attention. Il n'en fut pas de même de Marc Botzaris. A peine assuré que les Acarnaniens pouvaient se retirer sans danger à travers les rizières jusqu'à Copréna, port du golfe Ambracique, d'où les blessés seraient

[1] Cet écho est un des plus célèbres de la Grèce.

transportés par eau sur les plages du Macryn-Oros, il fait enclouer l'artillerie qu'il était forcé d'abandonner. S'éloignant ensuite à quelques portées de fusil du pont, il ordonne à quelques-uns de ses palicares de chasser devant eux un troupeau de buffles rassemblé à dessein, et il se précipite dans le fleuve en criant de le suivre. Tous entrent dans le lit de l'Inachus, et sa troupe, partie en nageant, partie accrochée aux buffles, pareille à un train de bois flottant emporté par les eaux, vient s'échouer au-dessous de la berge du village de Mârat. Poussant les buffles devant eux, les Souliotes qui les suivent, le sabre à la main, se font jour à travers la cavalerie ennemie, qui est culbutée par l'impulsion de ces animaux, que les blessures et le bruit des armes à feu avaient rendus furieux.

Alors Botzaris donne le signal de dispersion, en faisant crier : *Sauve qui peut!* et pour mot de ralliement, *A Loroux*. Tous se débandent et disparaissent aux yeux des Turcs. Plus rapides que les plus agiles coursiers, les Souliotes arrivent aux bords de l'Aréthon, le passent, brûlent le pont en clayonnage qui unissait ses bords, se rallient en pénétrant dans les vastes forêts de Candja.

Arta reçoit les Turcs, indifférents au spectacle d'une ville couverte de ruines, mais affligés de ne trouver aucune victime humaine à égorger. Les derviches entonnent le verset du Coran : *La victoire vient de Dieu*, et le lendemain Ismaël Pachô-bey est solennellement déposé. On lui ôte les queues, emblème de son pouvoir; il quitte le panache du commandement; ses soldats s'éloignent et ses serviteurs l'abandonnent. Privé des marques de l'autorité, il a en quelque sorte cessé d'exister; tant il est vrai que, sous l'influence du despotisme, un empereur, même de la Chine, dépouillé de sa robe jaune, n'obtiendrait pas un regard de la pitié. Les esclaves sont sans entrailles pour le malheur... On traîne l'infortuné sérasquier en prison, et il n'accuse que le destin de son infortune.

Malgré ce commencement de satisfaction accordée aux partisans d'Ali Tébélen, on ne voyait reparaître ni les Toxides, ni leurs chefs. Depuis la mort de Méhémet Cleïsoura, ils se tenaient à l'écart, détachés, à la vérité, de la cause des Grecs, mais restés neutres entre les parties belligérantes; leur attitude n'était pas rassurante. On savait que, s'ils avaient renoncé à l'idée d'expulser les Osmanlis de l'Épire, ils nourrissaient toujours l'espérance de sauver le vieux satrape, qui était leur idole. Il convenait donc à Khourchid de les abuser pour

arriver à ses fins en se servant de leurs chefs pour l'aider à tromper celui qui ne s'était soutenu et ne prolongeait encore son existence criminelle que par des perfidies. On entama en conséquence des pourparlers; et les agas des Schypetars mahométans s'étant rangés sous les drapeaux du sultan, l'Épire demeura attentive au dénoûment du grand drame qui touchait à sa fin.

CHAPITRE II.

Les Acarnaniens sont secourus par Makrys. — Mavrocordatos se rend en Morée. — Dissensions entre les insurgés qui bloquaient Patras ; — ils sont battus par Jousouf-pacha. — perfidies des émissaires anglais. — Incendie du consulat de France. — Constance et anarchie des Grecs. — Intrigues. — Translation du gouvernement hellénique à Argos. — Discours d'ouverture. — Réunion et formation d'un congrès à Épidaure ; — ses délibérations et ses résolutions. — Rapport sur la situation de l'île de Crète. — Arrivée de M. le Normand de Kergrist à Athènes. — Blocus, siége, capitulation de l'Acrocorinthe. — Massacre des Turcs. — Mavrocordatos élu président. — Constitution provisoire. — Acte d'indépendance. — Loi sur les finances. — Chagrins de D. Hypsilantis. — Arrivée de deux émissaires anglais à Corinthe pour traiter du rachat du harem de Khourchid-pacha. — Départ du capitaine Baleste pour l'île de Crète. — Préparatifs des Grecs pour la campagne de 1822.

A la première nouvelle de l'attaque d'Arta par Marc Botzaris, le capitaine Makrys était parti avec deux mille Etoliens pour secourir les Souliotes et empêcher que cette place, venant à être prise, ne tombât entre les mains des partisans d'Ali Tébélen. Il avait fait diligence, mais il sortait à peine des forêts du Macryn-Oros, quand il apprit les revers des insurgés ; et il arriva à temps pour secourir Cara Iyscos. On se consola mutuellement; et informés, bientôt après, que les Souliotes, de retour dans leurs montagnes, avaient châtié les perfides beys thesprotes, on crut qu'il ne restait rien de mieux à faire que de se cantonner à Comboti. On était ainsi en mesure d'observer le mouvement des ennemis restés maîtres d'Arta, de pousser des reconnaissances jusqu'à Péta, et de défendre l'accès des vastes forêts qui couvrent de leur abri protecteur l'Acarnanie, dans toute sa région septentrionale. On informa Alexandre Mavrocordatos de ces dispositions, en lui faisant part de ce qui se passait dans l'Epire.

Le prince, comprenant alors qu'Ali-pacha ne pouvait tarder à succomber, et que Khourchid, possesseur de ses trésors, réunissant une armée formidable, ne manquerait pas de retomber sur le Péloponèse avec tout le poids de ses forces, résolut de passer aussitôt en Achaïe, afin d'engager les Grecs à presser le siége de Patras. Il savait qu'ils

étaient en proie à de funestes divisions. Ils avaient éloigné Colocotroni et ses braves soldats, en lui conseillant de se rendre à Argos pour y prendre les ordres du sénat, n'ayant pas, à ce qu'ils prétendaient, besoin de toutes les troupes de la péninsule pour le succès de leur opération.

On a vu, malgré cette jactance, à quelle extrémité ils étaient réduits, lorsqu'ils reçurent le secours inespéré d'un bâtiment chargé de munitions de guerre, venant de Livourne. Mais au lieu de profiter du découragement que son arrivée causait aux Turcs pour les attaquer, les insurgés avaient engagé des discussions pareilles aux prétentions que les Tégéates élevaient contre les Athéniens pour prendre rang sur le champ de bataille de Platée [1]. Les montagnards ignoraient sans doute la victoire d'Echémus vainqueur d'Hyllus, chef des Héraclides, pour imposer silence aux Calavrytiotes, qui aspiraient à la suprématie contradictoirement avec les Patréens, car ceux-ci n'omirent pas de citer le nom du plus petit chef de voleurs issu du mont Erymanthe, afin de faire valoir leurs droits. Fiers de se dire Arcadiens, c'était au sein de leur ville que l'insurrection avait pris naissance! Les trois villages de Soudéna, situés au penchant du mont Cyllène [2], étaient ceux qui arborèrent les premiers l'étendard de la croix. Ils avaient pour la seconde fois franchi le mont Panachaïcos, pour aider à chasser les Turcs d'une ville qui n'était pas la leur! Ils devaient donc avoir la préséance sur tous les alliés, et une portion plus forte que les Patréens dans le pillage du château, qu'ils ne devaient pas conquérir sitôt qu'ils s'en flattaient.

Les Patréens, aussi orgueilleux, quoique moins braves, loin de faire taire leur avidité et leur amour-propre, répondaient qu'étant limitrophes de la mer, c'était par leurs mains que passait la prospérité tout entière de la Morée; que, si l'explosion de l'insurrection avait eu lieu à Calavryta, son foyer existait antérieurement parmi eux; enfin, non contents de refuser tout aux Calavrytiotes, ils soutinrent qu'ils avaient produit autant de pirates, qu'eux autres de chefs de bandes, et ils osèrent leur faire sentir qu'ils n'avaient pas besoin de leur secours pour réduire l'acropolis, qu'un blocus prolongé leur livrerait infailliblement. Les Calavrytiotes indignés, sans calculer les

[1] Herodote, Calliope, ch. 26.

[2] Soudena Cato, Soudena Mezzano, et Soudena-Apano. — Voyage dans la Grèce, tome IV, ch. 118, page 220.

suites funestes de leur mésintelligence, prirent leurs drapeaux, quittèrent le camp et rentrèrent dans leurs montagnes.

Les Patréens, réduits à eux seuls, se trouvèrent au nombre de sept mille; et ces forces étaient plus que suffisantes pour triompher des Turcs, si l'union et la vigilance avaient régné parmi eux. Mais loin d'observer sans cesse un ennemi qui se composait d'*une poignée d'hommes* d'autant plus redoutables qu'ils n'avaient aucune espérance de salut, comme on se croyait vainqueur, on le méprisa et on s'abandonna à cette confiance qu'on retrouve parmi les peuples demi-barbares. On oublia même jusqu'aux agents de l'Angleterre qui servaient les barbares par leur espionnage! et chacun ne songea qu'à se loger le moins mal possible, en formant des toits volants sur les murs des maisons restés intacts. On s'établit ainsi sans examiner si on serait en mesure de se secourir mutuellement en cas d'alerte. On visita ensuite ce qui existait et ce qui n'existait plus. On pleura sur les pertes éprouvées, en pensant au moyen de les réparer; et comme on était dans le moment de la récolte des olives dont les arbres étaient chargés, on se débanda pour les recueillir, en laissant la ville déserte, sans placer ni corps d'observation ni vedette entre Patras et les châteaux des petites Dardanelles de Lépante.

Ce fut alors que Mavrocordatos, Caradjea et André Louriotis, suivis d'une faible escorte, arrivèrent à Patras. Ils avaient le projet de se rendre à Argos pour y faire part de leurs vues au congrès, où les deux premiers étaient appelés comme députés, et ils engagèrent vainement les Patréens à se garder, sans se douter qu'ils étaient non moins imprudents qu'eux en séjournant dans une ville sans défense. Ils ne s'aperçurent pas que les domestiques de l'agent d'Angleterre et de son drogman allaient et venaient toutes les nuits de Patras à Lépante; que des signaux établis dans la citadelle entretenaient une correspondance continuelle entre les garnisons turques et ces deux places, et qu'un coup de foudre allait bientôt punir les Patréens de leur incurie.

En effet Jousouf-pacha, informé exactement de ce qui se passait par le drogman anglais Barthold, résolut de tenter un coup de main pour s'emparer de Mavrocordatos, et chasser encore une fois les Grecs de leur ville désolée! Il parut inopinément au quartier de Vlatéro, tandis que la moitié de sa troupe, longeant le rivage, annonçait son approche par l'incendie des établissements situés auprès du port. Re-

montant de là vers la ville, les Turcs brûlèrent les consulats de Prusse et d'Angleterre. Arrivés à celui de France ils en enfoncent les portes, égorgent une vieille femme qui y était encore réfugiée, en enlèvent les meubles, allument ensuite des brasiers au milieu des chambres; et un de nos plus beaux établissements consulaires du Levant fut réduit en cendres dans l'espace de quarante minutes.

Les Grecs répandus dans les campagnes, car il était alors midi, avertis de ce qui se passait par la fusillade et l'incendie, étant accourus, opposèrent assez de résistance pour tuer un grand nombre de Turcs; mais, ne sachant pas à combien d'ennemis ils avaient affaire, ils se débandèrent et prirent la fuite vers les montagnes. Mavrocordatos, Caradjea et André Louriotis, abandonnant ce qu'ils possédaient, ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux. Tels furent les derniers malheurs de Patras.

On remarqua dans cette affaire deux brocanteurs français, qui applaudirent à l'incendie du consulat de S. M. T. C., parce qu'ils espéraient, au moyen de cette catastrophe, solder leurs comptes avec leurs commettants. On vit, avant l'incendie du consulat d'Angleterre, qui était la propriété d'un Patréen nommé Barroucas, le frère de l'agent de S. M. B. dans sa maison; et comme il reparut maladroitement à Zante, quelques jours après, vêtu des dépouilles de Mavrocordatos, on présuma qu'il avait suivi Jousouf-pacha dans une autre intention que celle d'enlever les meubles de sa résidence consulaire. Enfin on expliqua l'apparition inopinée du sérasquier à Vlatéro, par celle d'un bâtiment anglais qui parut sur la rade, aux premières clameurs des Turcs; de façon que la voix publique accusa encore une fois les agents de la Grande-Bretagne du malheur des chrétiens. Des massacres et des supplices couronnèrent d'une manière digne des vainqueurs, cette journée, qui procura au consul de France la consolation de sauver le pavillon du roi et la vie d'un jeune médecin de la faculté de Paris, atteint de trois coups de feu, que Jousouf-pacha rendit à ses sollicitations.

Les Grecs sont étonnants dans l'adversité. La religion chrétienne, en imprimant dans leurs esprits le caractère de la charité, tempère leurs défauts mieux que l'éducation ne le fait dans nos sociétés civilisées. Parmi nous, c'est le vernis de la société qui donne souvent à certaines vertus, comme à certains vices, un air de dignité qu'on remarque rarement dans les hommes du commun que les leçons et les pré-

ceptes n'ont point façonnés. Tout est art dans nos sociétés européennes, jusqu'à la pitié ; tandis que l'enfant de la croix, élevé dans l'adversité, soit qu'il se livre à l'emportement ou à la bienfaisance, est rude, presque toujours extrême, mais grand et vraiment homme dans ses passions. A peine les Calavrytiotes eurent-ils connaissance des désastres de leurs frères de Patras, qu'ils s'empressèrent de pourvoir à leurs besoins. La plus touchante hospitalité fit place aux rivalités. On s'embrassa, on se demanda réciproquement pardon, on s'humilia devant le Seigneur, en se promettant d'être à l'avenir inséparables et de se venger bientôt sur les barbares.

De quelle espérance osait-on se flatter? La Grèce n'offrait que l'image du chaos, malgré les succès et l'enthousiasme de ses enfants. Des chefs en discorde ; des soldats sans direction, passant successivement de la terreur aux transports d'un courage brûlant ; des hommes tels que les Maniates, qui, après s'être mollement battus et largement enrichis, ne voulaient servir qu'à prix d'argent, parce que, n'ayant rien à craindre pour le pays montueux qu'ils habitent, ils ne connaissaient de patrie que les vallées du Taygète ; les Turcs victorieux à Patras, tandis que l'épouse et les odalisques de Khourchid-pacha étaient prisonnières des Grecs dans Tripolitza; la misère publique à côté d'oliviers chargés de fruits qui faisaient naguère la richesse du peuple ; des champs nouvellement ensemencés recouverts d'ossements et de cadavres ; des gouvernements provisoires établis dans vingt lieux différents sans aucune centralisation, tous les événements devenus problématiques au sein de la victoire ; tel était l'état de la chose publique, quand Mavrocordatos commençait son hégire politique en s'enfuyant de Patras.

Cette anarchie, comparable à celle des siècles héroïques qui paraissent si beaux à travers le prisme de l'histoire, faisait généralement sentir le besoin d'une législation. On parlait toujours d'une assemblée des états de la Grèce ; mais, depuis la prise de Tripolitza, les Péloponésiens ne voyaient plus que Corinthe dont ils se flattaient de s'emparer, par l'entremise de Kyamil-bey, leur prisonnier. On comptait sur ses trésors, et on prétendait ajourner la formation d'un gouvernement après le succès de cette entreprise.

En vain les Hydriotes, unis aux Spetziotes, demandaient des lois. Déjà Colocotrini, irrité qu'on eût nommé sans sa participation le gouverneur de Tripolitza, montrait, par une hauteur déplacée, qu'il

n'était pas l'ami des pouvoirs limités, tandis que l'attitude équivoque de D. Hypsilantis décelait un prétendant à l'autorité, fondé sur la mission qu'il avait reçue de son frère Alexandre, quoique celui-ci se trouvât emprisonné dans le château de Montgatz. On s'observait; et il n'était pas jusqu'à l'épouse et aux femmes de Khourchid-pacha, qui n'intervinssent, par leurs galanteries, dans les intrigues publiques. La captivité leur semblait plus douce que les lois austères du harem, et l'anarchie menaçait de tout dévorer, quand l'épidémie, qui avait désolé la ville pendant le siége, se ranima avec une activité fatale aux vainqueurs. Les meubles de luxe enlevés des palais, l'accumulation des cadavres privés de sépulture qui encombraient les places publiques, donnèrent lieu à une peste si terrible, qu'on jugea à propos de transférer le siége du gouvernement à Argos.

On se mit en route en prenant la voie du Trochos, lieu témoin de la victoire du taxiarque Nicétas; et on arriva, le 13-25 novembre, en vue du golfe, où l'on découvrit un brick anglais qui ravitaillait Nauplie. On reconnut son pavillon au moment où la population de l'Argolide accourait au-devant du sénat et des vainqueurs de Tripolitza, avec des transports de bonheur et d'allégresse inexprimables. Les femmes, prosternées le visage contre terre, ou faisant des signes de croix, nommaient les Hellènes leurs anges tutélaires, tandis que les Argiens, rangés en haie, les saluaient par des acclamations et des décharges de mousqueterie qui les accompagnèrent jusqu'à l'entrée de la ville désolée.

Argos, teinte du sang de ses habitants, avait été incendiée! Dès qu'on se fut établi au milieu des ruines de quelques maisons turques restées debout sur lesquelles on plaça des toits postiches, D. Hypsilantis reçut une lettre du colonel sicilien, prince de Staraba, qui l'informait de son arrivée à Calamate, avec quarante officiers de diverses nations : un bâtiment fut aussitôt expédié pour les transférer au quartier général. On présenta ensuite à Hypsilantis le colonel piémontais Tarella et le chef d'escadron français Dania, qui se trouvaient, depuis quelque temps, employés avec le capitaine Justin de Rouen, au blocus de Nauplie. Dania, ayant obtenu un entretien particulier, proposa au généralissime un plan d'attaque contre cette ville; et quelques officiers s'étant rendus sur les lieux pour l'examiner, ils revinrent avec la ferme persuasion qu'il était inexécutable [1].

[1] Mémoires de M. Vautier, pages 171 et 172.

Ils représentèrent qu'avec des troupes mal armées et indisciplinées, il n'y avait pas moyen de s'emparer d'une place pourvue d'une bonne garnison et défendue par une artillerie formidable. Le temps seul et un blocus sévère pouvaient en amener la réduction. Mais le chef d'escadron Dania, écoutant moins la prudence que son courage, parvint à faire adopter son projet à Hypsilantis, en profitant de l'élan des troupes exaltées par la prise de Tripolitza. Elles en avaient escaladé, par surprise, les remparts, et il fut décidé que Nauplie serait attaquée par terre et par mer. Quoique la chose fut très-différente de l'assaut de Tripolitza, on envoya des ordres à Hydra et à Spetzia, pour construire des échelles et armer quarante chaloupes canonnières qui devaient protéger un débarquement de deux mille hommes.

Tandis que ce plan s'organisait, le brick anglais dont on vient de parler déchargeait ses vivres sous les yeux des assiégeants qui n'avaient aucun moyen de l'en l'empêcher. Mouillé à l'abri des batteries turques, il insultait à l'armée qui bloquait Nauplie, et aux bâtiments chargés de croiser le golfe, lorsqu'on résolut d'empêcher son entier débarquement. On avait remarqué que la garnison du fort qui défend l'entrée du port, négligeait son service, au point d'en laisser parfois la surveillance à quelques hommes; et on détermina Hypsilantis à permettre de tenter un coup de main contre cette position, qui pouvait amener par la suite la réduction de la forteresse.

Il devait être exécuté avec deux chaloupes montées par soixante hommes d'élite, et un canot à deux paires de rames, destiné à porter directement à bord du brick un officier parlant anglais. Celui-ci avait ordre de prévenir l'équipage de ce bâtiment qu'il ne lui serait fait aucun mal, s'il gardait le silence; et on se serait caché sur son bord pour attendre le jour, qui était le moment où les Turcs quittaient le fort pour venir passer leur temps en ville. La nuit était calme et obscure: on partit, et on commençait à se flatter de réussir lorsqu'on dut s'arrêter pour connaître le succès de l'entreprise du canot détaché vers le brick anglais. Les barques grecques se trouvaient dans ce moment auprès de la petite forteresse de Bourdzi; on distinguait les paroles des sentinelles et le feu de leurs pipes. Le moment était décisif, car on était placé sous la volée des batteries de la Palamide, lorsqu'une des barques s'éloigna en ramant tumultueusement, et il ne resta plus d'autre parti que de la suivre.

On ne fut pas inquiété dans la retraite; mais le brick, qui eut vent

de cette tentative, étant parti la nuit suivante pour éviter d'être enlevé, fut pris par les croiseurs grecs. Son capitaine, ayant été amené devant D. Hypsilantis, montra par sa confusion qu'il connaissait son tort ; car il ne répondit que par des pleurs aux reproches qui lui furent adressés. Il confessa que trois autres bâtiments étaient armés par la même maison anglaise de Constantinople, qui l'avait expédié, et qu'ils avaient pour but de ravitailler les places maritimes du sultan que les insurgés tenaient bloquées. Malgré cet aveu, les Hellènes étaient obligés à tant de ménagements, qu'ils durent relâcher le coupable interlope, en se contentant de tirer de lui tous les renseignements qu'ils souhaitaient sur la situation de Nauplie [1].

En attendant l'assaut projeté contre toute raison, on aguerrissait les troupes par de fréquentes escarmouches, qui n'empêchaient pas une épidémie dangereuse de moissonner une foule de soldats, auxquels on n'avait souvent à donner que de mauvais pain, en ajournant, après la prise de Corinthe, leur solde ainsi que les lois si inutilement demandées ; ce qui fit que le capitaine Baleste ne put, faute d'ordre et d'argent, compléter son régiment. Cependant la flottille préparée à Hydra aborda à la plage de l'Argolide ; on bénit en grande cérémonie les échelles destinées pour l'escalade ; et le 16 décembre fut le jour fixé pour l'assaut de Nauplie.

Chacun s'y prépara par une sorte de lustration, en peignant sa chevelure, en se faisant raser, en se parant de ses plus beaux habits; et, après s'être approché des sacrements, on se réunit pour célébrer une sorte de fête qui se passa en chants et en danses. Un neveu de Bobolina se présenta chez Hypsilantis, où il fit entendre les hymnes du Thessalien Rigas; et, comme on s'étonnait de la joie qu'il manifestait, il répondit : *Nous vivons aujourd'hui, savons-nous ce que nous deviendrons demain? jouissons du dernier moment qui nous reste peut-être à exister.* Cette réponse était celle que tous les Grecs auraient faite, et Colocotroni était sans doute du même avis, quand il disait à ses palicares : *Enfants, je jetterai mon bâton pardessus ces hautes murailles, et vous irez le chercher.*

On lui avait répondu par une acclamation ; mais la fortune est avare de ses dons ; et Nauplie ne devait tomber au pouvoir des chrétiens, qu'après avoir fait briller leur courage par des vertus qui sembleraient plus qu'humaines, si les faits qu'on rapportera ne s'étaient passés de nos jours.

[1] Vautier, page 175.

La ville qu'on allait attaquer est bâtie sur une sorte d'isthme, auquel on n'arrive que par une chaussée resserrée entre la mer et un rocher couronné par la Palamide, citadelle formidable qui domine la partie basse de la place, que l'art a enceinte de remparts, de bastions, et d'ouvrages garnis d'une nombreuse artillerie. C'était sous le feu de ces batteries qu'il fallait s'avancer, pour tenter l'escalade du côté de la porte, tandis que Colocotroni inquiéterait la Palamide par une fausse attaque en descendant de la montagne.

Les choses étant ainsi convenues, on sortit du camp à deux heures du matin. Nicétas, qui n'avait voulu céder à personne l'honneur de monter le premier à l'assaut, marchait à la tête de la colonne que Baleste s'était chargé de soutenir avec sa troupe de ligne. On s'avança en silence; et l'obscurité ayant permis d'approcher sans être découvert, les échelles furent préparées, et on prit position. Tous les regards étaient tournés vers le sommet du mont Saint-Hélie, d'où un feu allumé devait donner le signal du combat.

Il parut. Colocotroni commença l'attaque, qui devint générale : mais bientôt les assiégés, qu'on croyait surprendre, prévenus par les mouvements extraordinaires qu'ils avaient remarqués dans le camp des Hellènes, ripostent avec vigueur. Les assaillants hésitent, s'arrêtent, et l'entreprise est manquée! Cependant Nicétas et les troupes régulières soutenaient la fusillade. Il fallait protéger la flottille qui devait attaquer la ville du côté de la douane; mais le calme ayant fait échouer son entreprise, il fallut, après le lever du soleil, ne plus songer qu'à la retraite.

Quel moment! en s'éloignant du rempart, on devait parcourir la chaussée, enfilée par une batterie de sept pièces de canon établie dans la ville basse, et marcher à découvert sous le feu de la Palamide. Une pluie de balles et de mitraille sillonnait le terrain; on les brava, et non-seulement il n'y eut ni faiblesse ni désordre, mais on vit des soldats s'arrêter pour charger leurs camarades blessés sur leurs épaules, et plusieurs les emporter quoique morts, afin d'ôter aux Turcs l'avantage de s'emparer de leurs têtes pour en faire des trophées.

Cet événement venait de se passer, quand Mavrocordatos arriva à Argos, pour siéger au congrès, où il avait été député par les habitants de l'Étolie. D. Hypsilantis l'accueillit froidement; il pressentait en lui un rival d'un mérite supérieur, et l'événement ne tarda pas à justifier ses craintes. Bientôt les députés, ennuyés des hauteurs déplacées de

D. Hypsilantis, ne se rendirent plus chez lui que pour la forme, et une réunion organisée sous le nom d'*amis de la patrie* acheva de le déconsidérer. L'archevêque Germanos était l'âme de ce club ; et tout ce qu'il y avait de chefs distingués dans l'armée en ayant fait partie, Hypsilantis, désespéré de l'abandon dans lequel il se trouvait, tourna ses idées vers la guerre.

Il partit pour Corinthe, avec Kyamil-bey, laissant le champ libre à ses adversaires, et peu de jours après, l'archevêque de Patras ayant proposé de transporter le siége du gouvernement à Épidaure, on se décida d'un commun accord à abandonner Argos. On venait de perdre l'éloquent évêque d'Hélos ; les maladies exerçaient d'affreux ravages, et on était journellement inquiété par les Turcs, qui faisaient des sorties fréquentes depuis l'assaut infructueux tenté contre Nauplie. Aussitôt, chaque membre de l'amphictyonie ayant plié bagage, tous s'acheminèrent, les uns montés sur des chevaux enharnachés de bâts, les autres à dos de mulet, et quelques-uns modestement affourchés sur des ânes ; car la fortune n'avait encore fait perdre aux Grecs que le sentiment de la crainte ; et tous arrivèrent à Epidaure, lieu dont le nom sera à jamais célèbre dans les annales de la Grèce.

On était convenu, avant de quitter Argos, de s'en remettre, pour la rédaction de l'acte d'indépendance et du projet de gouvernement provisoire, à une commission composée d'Alexandre Mavrocordatos, Germanos, archevêque de Patras, Coletti et Théodore Négris. Arrivés à Epidaure, on fit choix d'un verger ombragé d'orangers, pour le lieu des séances du congrès ; renouvelant ainsi sans y penser le mode antique des assemblées du Pnyx, où l'on délibérait en plein air, devant un peuple ravi d'entendre ses orateurs [1]. Mais comme on avait eu à se plaindre que les soldats apostrophaient parfois les nobles sénateurs au milieu de leurs délibérations, et que quelques discoureurs avaient été battus [2],

[1] Cette coutume, reproduite par les Grecs à Épidaure et à Astros dans la Cynurie, où les discussions publiques se pratiquaient comme les conférences de Platon aux jardins d'Academus, nous explique mieux que toutes les conjectures pourquoi les théâtres des anciens étaient construits à ciel ouvert ; la cause qui détermina à élever des portiques, à environner les temples de péristyles : parce que, dans un climat tel que celui de la Grèce, les hommes, réunis dans un local fermé, auraient été dans un bain d'étuves qui les aurait suffoqués.

[2] A Spetzia, les marins, ennuyés du bavardage d'un rhéteur, le jetèrent à bas de sa tribune, en disant qu'il leur fallait des hommes et non des discoureurs.

on rendit une ordonnance pour prescrire à l'avenir le silence et le respect.

Le 15 décembre, jour indiqué pour l'ouverture du congrès, auquel se trouvèrent cinquante-neuf députés, le canon d'une petite division navale qui se trouvait au port de Méthana ayant annoncé la solennité, chacun se rendit au lieu de l'assemblée, où le pieux Néophyte, archevèque de Talante et des Thermopyles, après avoir célébré la liturgie, sur les débris d'un autel consacré à Esculape, dieu d'Epidaure, déclara la session ouverte. Alors, chacun s'étant assis sur des nattes en paille, les jambes croisées à l'orientale, le président, se levant de son siége, qui était placé sous la feuillée d'un oranger, supplia le Dieu rédempteur de répandre les dons de la sagesse sur ses enfants.

Saluant ensuite la Grèce renaissante dans la personne de ses représentants, il rappela en termes simples, à l'assemblée, au peuple et aux soldats, les souvenirs immortels de leurs ancêtres, la gloire et les désastres de la patrie, ainsi que sa longue humiliation jusqu'à l'ère nouvelle qui commençait. Il insista particulièrement sur cette dernière époque, en démontrant, jusqu'à l'évidence, « la sainteté de l'insurrection contre un maître inique, auquel ses principes politiques défendent d'accepter le titre même de souverain légitime des Grecs, parce que, loin de les considérer comme des sujets, il ne peut les ranger, d'après ses principes antichrétiens, qu'au nombre des esclaves soumis au droit permanent du glaive. Enfin, s'écria-t-il, le titre de khounkiar [1] a tracé la ligne de démarcation entre ce chef de Tartares circoncis, et les rois pasteurs des peuples de la chrétienté. »

Examinant les titres que les Grecs avaient à la protection de la Russie, le prélat fit remarquer à l'assemblée « qu'il est de notoriété authentique, qu'aux yeux de la Porte Ottomane, la cause de la religion et de la nation grecque fut toujours liée à la cause politique et nationale des Moscovites; que dans chaque guerre entre la Russie et la Turquie, le gouvernement ottoman avait toujours confondu les vœux des Hellènes avec ceux des Russes ; » et par

[1] Ce titre, que les sultans s'arrogent, signifie *égorgeur*; il dérive du mot turc *kheun*, sang. Abstraction faite de toute considération, il faut dire, à l'honneur de l'humanité, qu'il ne pouvait y avoir dans le monde que des Turcs capables d'admirer dans un monarque la prérogative d'être *le tueur d'hommes* par excellence de son empire.

une transiton délicate, l'orateur se contenta de faire des vœux pour les prospérités temporelles de l'empereur orthodoxe. Il ne dit qu'un mot de quelques ministres de la Sainte-Alliance (Ἱερὰ Συμμαχία), *qui ont vainement essayé d'amalgamer les principes de l'Évangile avec ceux du Coran*. Le nom de *Parga* expira sur ses lèvres ; et, après avoir rendu grâce à *Louis XVIII, roi de France, protecteur de toutes les infortunes*, il termina son discours en annonçant qu'on se rassemblerait le lendemain pour entendre la lecture des lois organiques de la Hellade.

On se réunit, comme Néophyte l'avait annoncé ; mais dans quelle étrange confusion ne se trouva-t-on pas, quand il fallut discuter les prétentions de tant de ligues, de cantons et d'îles qui avaient des intérêts différents, et souvent même opposés ! On fut plusieurs fois au moment de dissoudre l'assemblée; mais comme on s'accordait sur un point, qui était la haine contre le gouvernement turc, Mavrocordatos sut s'en emparer de manière à rapprocher les esprits. Sa patience et sa douceur étaient inaltérables ; et il profita habilement de l'arrivée de deux députés de l'île de Crète pour occuper les esprits, de manière à leur faire accepter en bloc une constitution qui, sans être parfaitement régulière, devait au moins tenir une place non occupée, dans un pays où il était urgent d'étouffer l'anarchie.

Les dépêches dont les députés crétois étaient porteurs, annonçaient que les insurgés, qui étaient maîtres de la surface de l'île, après s'être emparés du fort de Buza [1], resserraient les grandes places fortes, situées dans la partie septentrionale de l'île. Les convois qu'on leur envoyait d'Egypte avaient été interceptés en grande partie par les armateurs de Kasos ; et les Turcs auraient été réduits à la plus grande détresse, si les Francs de Smyrne, abusant du pavillon de leurs sou-

[1] Ce mouillage, situé dans la partie la plus occidentale de la Crète, est une bonne station pour des bâtiments qui établiraient leur croisière du côte de l'île de Cythere. De deux écueils qui se trouvent à son entrée, un seul est fortifié, mais ses feux sont trop élevés. La garnison qui le défendait se composait d'une centaine de janissaires avec leurs familles. Ils regardaient ce poste comme leur propriété, et formaient une espèce d'ochlocratie armée, qui se moquait des pachas gouverneurs de l'île. Il n'y a point d'eau dans cette place. Les environs du port sont affreux, et on n'arrive au château que par un escalier taillé dans le roc ; ainsi la famine seule avait pu le faire tomber au pouvoir des Sphaciotes. C'est à cette extrémité de l'île qu'on remarque la montagne appelée par les anciens *Front du Belier* (κριοῦ μέτωπον), elle sert de point de reconnaissance quand on vient de l'ouest. — Mémoires manuscrits du lieutenant général Mathieu Dumas.

verains pour faire des gains illicites, n'avaient soutenu les barbares. On n'avait pas osé visiter ces coupables contrebandiers, qui violaient ainsi les lois de l'honneur et de la justice. Malgré cette assistance, le formidable boulevard de Candie[1] éprouvait de grandes privations; mais de toutes les places de guerre qui servaient d'asile aux Turcs, la Canée était celle qui était le plus vivement pressée.

Tandis que Michel Comnène Aphendoulief s'évertuait en proclamations, les Sphaciotes commandés par les intrépides capitaines Melidoros et Roussos, rompaient les acqueducs, s'établissaient sur la contrescarpe de la Canée, et réduisaient les assiégés à s'abreuver de l'eau saumâtre des puits, qu'ils avaient été obligés de creuser dans l'intérieur de la ville. Cette boisson insalubre avait causé une épidémie effrayante parmi les assiégés, qui n'avaient trouvé de remède à leurs maux qu'en recueillant l'eau des pluies; mais ils étaient réduits à démolir leurs maisons, pour se procurer le bois nécessaire à leurs cuisines. Les bestiaux qu'ils avaient renfermés dans les remparts mouraient de faim, et le pacha avait perdu, en dernier lieu, ce qui lui restait de bœufs et de moutons, qu'il faisait paître dans les fossés de la ville. Les Grecs lui avaient enlevé en plein jour cette dernière ressource, sans que les Turcs, loin de faire une sortie pour les

[1] La position de cette ville au centre de l'île, et sa force, en ont fait la capitale de la Crète. Son port ne peut recevoir que de petits bâtiments. Les fortifications qui le défendent par terre et du côté de la mer, consistent dans un château situé à l'extrémité du môle avec deux batteries armées de quinze bouches à feu. L'anse de Tramatra, comprise entre le môle et l'enceinte, présente huit pièces d'artillerie. De là, jusqu'au bastion de Saint-André, vingt-cinq bouches à feu. Bastion de Saint-André, vingt-quatre. Courtine et bastion de Panigra, douze. Bastion de Bethleem, six. Bastion de Martinengo avec son cavalier, douze. Bastion de Jésus, quatorze. Courtine entre le bastion de Jésus et celui de Vittury, trois. Bastion de Vittury, trois; son cavalier, un. Sur la pointe Saint-George, pierriers à boîte hors de service, huit. Lazaret, treize. Dans l'oreillon, deux. Bastion de Sabioniéra, courtine et batterie de l'arsenal, 37. Pièces de campagne, quarante. Obusiers, id., seize. Garnison sur le pied de paix, 3,700 hommes; par le fait de l'insurrection, 12,570 individus portant un fusil et deux pistolets. — Voir les Mémoires manuscrits du lieutenant général Mathieu Dumas.

La plaine qui entoure Candie est déboisée, et ne compte que sept villages, dont le principal est Kénourio-Castron. Son territoire est arrosé par une rivière d'un volume considérable, nommée Armyros à cause de la salure de ses eaux, qui se décharge dans la mer à l'est du cap Reschia. Les Grecs étaient maîtres de Damasta, village situé à deux lieues et demie de distance sur des rochers affreux, qu'il faut franchir pour se rendre de Candie à Rhétymnos. C'était au moyen de cette forte position qu'ils tenaient ces deux villes en échec. *Ibid.*

repousser, eussent songé à tirer sur les assaillants, tant ce trait d'audace les avait étonnés.

Cependant les Sphaciotes irrités montraient autant de générosité que leurs ennemis avaient déployé contre eux de cruauté et de barbarie. Forcés à user de représailles, quand ils saisissaient quelques Turcs, ce n'était qu'après un examen préalable qu'ils se décidaient à sévir contre eux. Ils ne faisaient, à la vérité, nul quartier à ceux qu'ils prenaient les armes à la main; mais les musulmans qu'ils trouvaient désarmés recevaient dans leur camp tous les soins dus aux prisonniers de guerre. On les envoyait ensuite dans les montagnes, où on ne leur imposait guère d'autres travaux que de garder les moutons, et de recueillir les fruits de la terre. Mais quand les Sphaciotes virent que leurs frères de la Canée continuaient à être pendus aux créneaux des remparts qu'ils assiégeaient, ces horreurs ne tardèrent pas à influer sur leur modération; et quoiqu'ils fissent semblant de ne pas apercevoir des vieillards et des femmes, qui faisaient parfois des excursions dans la campagne, pour enlever des fruits et des olives, il n'y eut plus de pardon pour tous les Turcs qui tombaient en leur pouvoir.

Après avoir entendu le rapport des affaires de la Crète, le congrès arrêta que les amiraux et commandants des escadres des rois chrétiens seraient humblement suppliés de ne pas prêter leur assistance aux interlopes qui ravitaillaient les places turques assiégées par les Hellènes. L'amirauté d'Hydra fut chargée de régler ces sortes d'affaires, et si elle ne réussit pas toujours dans ses négociations, elle n'eut qu'à se louer de la marine française.

Celle-ci recueillait dans ce moment le prix de sa philanthropie. Les chrétiens qui continuaient le siége de l'acropole d'Athènes, informés que la corvette *l'Écho*, qu'ils surnommaient le *vaisseau sauveur*, entrait au Pirée, s'y portèrent spontanément en foule, pour saluer M. Le Normand de Kergrist, qui la commandait. Des cris de joie éclataient de toutes parts; et les Turcs, qui avaient aperçu le pavillon français, laissèrent tranquillement défiler les Grecs sous le feu de leurs batteries. Il semblait qu'ils respectaient la joie d'un peuple reconnaissant; et les insurgés, conduits par le diacre Liberios, leur général, arrivés au Pirée, accueillirent leur bienfaiteur par mille et mille voix, dès qu'ils furent à portée de se faire entendre. On le nommait, on l'appelait; il fut forcé de se prêter aux vœux des

Athéniens, en paraissant sur le tillac de son vaisseau ; et ils ne reprirent le chemin de la ville, qu'après avoir vu la corvette se diriger vers la haute mer. Ils la suivirent longtemps des yeux ; et aussi respectés à leur retour qu'à leur départ, les hostilités ne recommencèrent entre les Grecs et les Turcs, que le lendemain de cette fête populaire.

Les Crétois reparaissaient ce jour même devant le sénat, pour se plaindre de Michel Comnène Aphendoulief, en demandant, pour commander leurs troupes, le capitaine Baleste, rejeton d'une famille qu'ils chérissaient [1] ; mais celui-ci se trouvait alors au siége de Corinthe avec D. Hypsilantis et plusieurs officiers du corps des philhellènes.

L'Acrocorinthe [2], qui était investie depuis longtemps, occupe un développement de plus de deux mille cinq cents toises, au sommet d'un rocher qu'il faut gravir en suivant une rampe difficile avant d'arriver à la porte qui est défendue par un triple rang d'ouvrages garnis d'une nombreuse artillerie. Les autres parties de cette citadelle sont enveloppées d'un simple cordon de murs ; et pour défendre une aussi vaste enceinte, les Turcs n'avaient que six cents combattants. Les insurgés avaient fait venir d'Hydra deux canons qu'on établit sur le mont Pente-Scouphi, dès qu'Hypsilantis parut, et leur feu empêcha les sorties des assiégés qui venaient couper des herbes ou ramasser du bois. Les boulets parvinrent même à les inquiéter dans leurs demeures situées en amphithéâtre en arrière de la porte d'entrée de la citadelle.

On touchait à la fin de décembre, et Kyamil-bey, sur qui D. Hypsilantis comptait pour amener les Turcs à capituler, hésitait à s'immiscer dans ces sortes d'affaires, lorsque Colocotroni [3], tranchant les difficultés par des menaces terribles, le contraignit de lui donner sur-le-champ une lettre pour sa mère ainsi que pour son épouse qui étaient renfermées dans l'Acrocorinthe, et les négociations commencèrent. On traita avec confiance, mais on s'aperçut que Kyamil-bey,

[1] M. Baleste père, domicilié à la Canée, avait émigré en 1793, et géré depuis ce temps la place de consul d'Autriche.

[2] Mémoires de M. Vautier, pages 188 et suiv.

[3] L'impitoyable Colocotroni poussa la cruauté jusqu'à priver Kyamil-bey du plaisir de fumer, abstinence la plus forte qu'on puisse imposer à un turc. Il le tint séparé de son épouse ; mais il est faux qu'elle ait été déshonorée presque sous ses yeux, quoique la chose ne fût pas impossible.

prévoyant qu'il serait forcé d'accéder à ce qu'on exigeait, avait trouvé moyen de prévenir sa femme et sa mère de ce qu'elles devaient faire; et un artilleur déguisé, qu'il leur expédia, ne tarda pas à révéler sa fourberie.

Jusque-là, les canonniers turcs n'avaient presque pas causé de dommage aux assiégeants, lorsqu'on remarqua une meilleure direction dans leur tir. Les boulets et les bombes, lancés avec justesse, tombaient presque tous sur la demeure d'Hypsilantis, qui fut obligé de changer de logement. Ce n'était plus le temps, à la vérité, où les Grecs se jetaient par terre au bruit du canon, et s'épouvantaient du feu de l'artillerie; ils y étaient tellement familiarisés que le fracas de l'artillerie ne les empêchait pas de fréquenter les marchés et de rendre religieusement les devoirs funèbres à leurs camarades. Mais le rusé Kyamil-bey avait de vastes intelligences, la face des événements pouvait changer, lorsqu'un nègre, sorti de la citadelle en explorateur, ayant été conduit devant Hypsilantis, lui apprit que les Schypetars mahométans commençaient à murmurer.

Du mécontentement à la défection, il n'y a qu'un pas pour des hommes qui font de la guerre un métier. Ceux-ci n'ignoraient pas que les Grecs avaient religieusement observé la parole donnée à Elmas-bey, qui était sorti de Tripolitza avec armes et bagages, et ils prêtèrent une oreille favorable aux propositions qu'on leur fit. Ils ne cherchaient qu'à se tirer d'un mauvais pas; mais les négociations, sans cesse entravées par Kyamil-bey et sa mère traînaient en longueur, quand le brave capitaine Panorias de Salone arriva au camp des Hellènes.

Ce vieux soldat, ayant été admis au conseil, parut aussi surpris qu'indigné du luxe insensé des capitaines grecs qui s'étaient enrichis à la prise de Tripolitza; il leur reprocha amèrement d'imiter les barbares qu'ils avaient vaincus, et il ne balança pas à leur dévoiler les malheurs, quoique éloignés, dont la patrie était menacée. Puis, se rappelant ses anciennes liaisons avec les Schypetars renfermés dans l'Acrocorinthe, il se chargea de couper court à l'intrigue.

Les braves s'entendent toujours sans peine; les menées de Kyamil-bey et de son harem cessèrent, on fit un pont d'or à l'avidité des Épirotes, qui sortirent le 22 janvier, au nombre de cent soixante et seize, emportant leurs armes et mille piastres chacun. Ils descendirent aussitôt au Leché, où des barques qui les attendaient les transpor-

tèrent sur un point de la côte voisine de Lépaute, d'où ils promirent de se rendre dans leur pays.

Les Turcs, épouvantés de la défection des Albanais et de l'exemple récent de leurs coreligionnaires de Tripolitza, ayant demandé à capituler, durent en passer par les conditions qu'on voulut leur imposer. Elles portaient qu'ils seraient transférés dans l'Asie mineure avec leurs familles, et leurs beys descendirent, le 26 janvier, à la porte de la citadelle, pour recevoir les capitaines grecs qui venaient en prendre possession. Ils jetèrent à leurs pieds fusils, pistolets, sabres et poignards, en s'écriant : *Nous vous rendons ces armes que nous sommes indignes de porter.*

Trop de ressentiments planaient sur leurs têtes pour se livrer ainsi désarmés ; car il n'existait pas un chrétien qui n'eût à redemander à quelque prisonnier de guerre le sang d'un parent et d'un ami. Cependant Hypsilantis veillait à ce que les Turcs ne se trouvassent pas en contact avec des ennemis irrités, mais les vaisseaux qu'il attendait ne paraissaient pas, et il fallait occuper l'Acrocorinthe. On n'y laissa d'abord entrer que quelques troupes d'élite, mais peu à peu on dut y admettre des milices, qui ne tardèrent pas à en venir des injures aux menaces, et des menaces aux voies de fait. Les prisonniers furent dépouillés, partiellement massacrés, et les femmes transportées dans des villages éloignés, avant qu'on pût arrêter ces désordres.

Le nom d'Hypsilantis était compromis : il en éprouva un tel chagrin, qu'il tomba dangereusement malade. Il ne devait plus avoir que des mécomptes ; car, indépendamment des trésors de Kyamil-bey, que celui-ci persista à tenir cachés, le congrès d'Épidaure venait de régler le sort de la Grèce, sans la participation de celui qui croyait devoir tout diriger en sa qualité de lieutenant de son frère Alexandre Hypsilantis.

Le dimanche, 1-13 janvier 1822, le congrès qui avait élu pour président du pouvoir exécutif Alexandre Mavrocordatos, promulgua au milieu d'un concours nombreux de peuple la constitution provisoire de la Grèce. Ses principales dispositions, contenues dans sept chapitres, renfermant cent deux articles exprimés sans ambiguïté, embrassaient ce qui concerne la religion et la tolérance, les droits des citoyens, la forme du gouvernement, les attributions du sénat législatif, dont la présidence était confiée à D. Hypsilantis pour l'année ; celles du conseil exécutif, de la judicature, de l'administration pu-

blique, avec quelques règlements transitoires. Enfin, en vertu de l'article quatre-vingt-quinze, Corinthe, en attendant la conquête d'Athènes, fut déclarée le chef-lieu du gouvernement des Hellènes : soixante-sept députés avaient souscrit cet acte constitutionnel.

Le 16-28 du même mois, l'acte d'indépendance de la nation grecque, signé par Mavrocordatos, et contre-signé de l'archigrammatiste Théodore Négris, ayant été proclamé, le congrès annonça au panhellénion de la Grèce, que, sa tâche étant finie, il cessait de représenter la nation, et que le devoir du peuple était désormais d'obéir au directoire exécutif de Corinthe.

Peu de temps après cette déclaration, le conseil exécutif rendit un décret relatif à un emprunt [1], et s'étant transporté à Corinthe, le premier bulletin des lois que la presse répandit dans la Grèce, fit connaître les actes qu'on vient de rapporter ; enfin le président débuta en

[1] Gouvernement provisoire de la Grèce.

Le président fait savoir que le pouvoir exécutif a arrêté, et le sénat législatif sanctionne ce qui suit :

Considérant la nécessité de pourvoir aux besoins pécuniaires urgents et à la pénurie du trésor, vu la lenteur des perceptions à cause de la guerre, il est décrété :

I. Il sera contracté un emprunt de cinq millions de piastres.

II. Cet emprunt sera divisé en cinq séries, savoir :

Première.	Piastres	1,000,000
Seconde.		1,125,000
Troisième.		1,000,000
Quatrième.		1,000,000
Cinquième.		875,000

III. La première série sera divisée en mille coupons de. . . . . 1,000 p.
la seconde en 1500 c. de. 750
la troisième en 2000 c. de. 500
la quatrième en 4000 c. de. 250
la cinquième en 8750 c. de. 100

IV. Le total de cet emprunt sera acquitté dans trois ans, en payant le tiers annuellement.

V. L'intérêt de cet emprunt sera de 8 pour 100 payable fin de chaque semestre.

VI. Les coupons de cet emprunt seront non-seulement recevables au trésor en place d'argent, mais préférés aux espèces monnayées.

VII. Ces obligations sont négociables et admissibles dans les affaires commerciales.

VIII. Il sera établi un bureau spécial pour cet emprunt, dans lequel seront déposés les talons par ordre et série.

IX. Les coupons porteront la signature du président du pouvoir exécutif, du premier secrétaire d'État et du ministre des finances.

X. Le ministre des finances prendra les mesures nécessaires pour la plus sûre

quelque sorte dans ses fonctions, en adressant au secrétaire d'État, ministre des affaires étrangères, un nommé Stéphano, qui avait été autorisé par le gouvernement Anglo-Ionien à se rendre auprès du directoire hellénique.

Cet émissaire était chargé de traiter de la rançon de l'épouse et du harem de Khourchid-pacha : le sénateur Fiscardi devait en compter le prix, et les négociations, qu'ils avaient sans doute ordre de faire traîner, dans des vues particulières, s'ouvrirent.

Le président s'empressa ensuite d'accéder au vœu des Crétois, et le brave Baleste, qu'ils connaissaient, s'étant rendu à leurs désirs, partit avec MM. Justin Grabowski, Kuschulewski, Isolani et Rossi, pour se rendre dans l'île de Candie.

Dès ce moment, la pensée du gouvernement régénéré se porta tout entière sur les moyens de résister aux efforts des Turcs. On savait qu'une escadre formidable se disposait à passer les Dardanelles, et que la Porte s'apprêtait à rejeter sur la Grèce ses armées du Danube, qui étaient sans objet depuis que la Russie se résignait à laisser égorger par les Turcs les Hellènes, ses constantes victimes. Enfin, on entrevoyait que la diversion opérée par Ali-pacha de Janina touchait à sa fin, depuis que les Schypetars avaient abandonné son parti pour se ranger sous les drapeaux de Khourchid-pacha.

émission des obligations sus-mentionnées, leur mise en circulation, et en général sera chargé de l'exécution de la présente loi, qui sera imprimée et insérée au Bulletin des lois.

A Épidaure, le 18 (30) janvier 1822.

Le président,
A. Mavrocordatos.
L'archigrammatiste,
Th. Negris.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

D. Hypsilantis, ne se rendirent plus chez lui que pour la forme, et une réunion organisée sous le nom d'*amis de la patrie* acheva de le déconsidérer. L'archevêque Germanos était l'âme de ce club ; et tout ce qu'il y avait de chefs distingués dans l'armée en ayant fait partie, Hypsilantis, désespéré de l'abandon dans lequel il se trouvait, tourna ses idées vers la guerre.

Il partit pour Corinthe, avec Kyamil-bey, laissant le champ libre à ses adversaires, et peu de jours après, l'archevêque de Patras ayant proposé de transporter le siége du gouvernement à Epidaure, on se décida d'un commun accord à abandonner Argos. On venait de perdre l'éloquent évêque d'Hélos ; les maladies exerçaient d'affreux ravages, et on était journellement inquiété par les Turcs, qui faisaient des sorties fréquentes depuis l'assaut infructueux tenté contre Nauplie. Aussitôt, chaque membre de l'amphictyonie ayant plié bagage, tous s'acheminèrent, les uns montés sur des chevaux enharnachés de bâts, les autres à dos de mulet, et quelques-uns modestement affourchés sur des ânes ; car la fortune n'avait encore fait perdre aux Grecs que le sentiment de la crainte; et tous arrivèrent à Epidaure, lieu dont le nom sera à jamais célèbre dans les annales de la Grèce.

On était convenu, avant de quitter Argos, de s'en remettre, pour la rédaction de l'acte d'indépendance et du projet de gouvernement provisoire, à une commission composée d'Alexandre Mavrocordatos, Germanos, archevêque de Patras, Coletti et Théodore Négris. Arrivés à Épidaure, on fit choix d'un verger ombragé d'orangers, pour le lieu des séances du congrès; renouvelant ainsi sans y penser le mode antique des assemblées du Pnyx, où l'on délibérait en plein air, devant un peuple ravi d'entendre ses orateurs [1]. Mais comme on avait eu à se plaindre que les soldats apostrophaient parfois les nobles sénateurs au milieu de leurs délibérations, et que quelques discoureurs avaient été battus [2],

[1] Cette coutume, reproduite par les Grecs à Épidaure et à Astros dans la Cynurie, où les discussions publiques se pratiquaient comme les conférences de Platon aux jardins d'Academus, nous explique mieux que toutes les conjectures pourquoi les théâtres des anciens étaient construits à ciel ouvert ; la cause qui détermina à élever des portiques, à environner les temples de péristyles : parce que, dans un climat tel que celui de la Grèce, les hommes, réunis dans un local fermé, auraient été dans un bain d'étuves qui les aurait suffoqués.

[2] A Spetzia, les marins, ennuyés du bavardage d'un rhéteur, le jetèrent à bas de sa tribune, en disant qu'il leur fallait des hommes et non des discoureurs.

on rendit une ordonnance pour ,prescrire à l'avenir le silence et le respect.

Le 15 décembre, jour indiqué pour l'ouverture du congrès, auquel se trouvèrent cinquante-neuf députés, le canon d'une petite division navale qui se trouvait au port de Méthana ayant annoncé la solennité, chacun se rendit au lieu de l'assemblée, où le pieux Néophyte, archevêque de Talante et des Thermopyles, après avoir célébré la liturgie, sur les débris d'un autel consacré à Esculape, dieu d'Epidaure, déclara la session ouverte. Alors, chacun s'étant assis sur des nattes en paille, les jambes croisées à l'orientale, le président, se levant de son siége, qui était placé sous la feuillée d'un oranger, supplia le Dieu rédempteur de répandre les dons de la sagesse sur ses enfants.

Saluant ensuite la Grèce renaissante dans la personne de ses représentants, il rappela en termes simples, à l'assemblée, au peuple et aux soldats, les souvenirs immortels de leurs ancêtres, la gloire et les désastres de la patrie, ainsi que sa longue humiliation jusqu'à l'ère nouvelle qui commençait. Il insista particulièrement sur cette dernière époque, en démontrant, jusqu'à l'évidence, « la sainteté de l'insurrec-
» tion contre un maître inique, auquel ses principes politiques dé-
» fendent d'accepter le titre même de souverain légitime des Grecs,
» parce que, loin de les considérer comme des sujets, il ne peut les
» ranger, d'après ses principes antichrétiens, qu'au nombre des
» esclaves soumis au droit permanent du glaive. Enfin, s'écria-t-il,
» le titre de khounkiar [1] a tracé la ligne de démarcation entre ce
» chef de Tartares circoncis, et les rois pasteurs des peuples de la
» chrétienté. »

Examinant les titres que les Grecs avaient à la protection de la Russie, le prélat fit remarquer à l'assemblée « qu'il est de notoriété
» authentique, qu'aux yeux de la Porte Ottomane, la cause de la
» religion et de la nation grecque fut toujours liée à la cause poli-
» tique et nationale des Moscovites ; que dans chaque guerre entre
» la Russie et la Turquie, le gouvernement ottoman avait toujours
» confondu les vœux des Hellènes avec ceux des Russes ; » et par

[1] Ce titre, que les sultans s'arrogent, signifie *egorgeur* ; il dérive du mot turc *khoun*, sang. Abstraction faite de toute considération, il faut dire, à l'honneur de l'humanité, qu'il ne pouvait y avoir dans le monde que des Turcs capables d'admirer dans un monarque la prérogative d'être *le tueur d'hommes* par excellence de son empire.

une transiton délicate, l'orateur se contenta de faire des vœux pour les prospérités temporelles de l'empereur orthodoxe. Il ne dit qu'un mot de quelques ministres de la Sainte-Alliance (Ἱερὰ Συμμαχία), *qui ont vainement essayé d'amalgamer les principes de l'Évangile avec ceux du Coran*. Le nom de *Parga* expira sur ses lèvres ; et, après avoir rendu grâce à *Louis XVIII, roi de France, protecteur de toutes les infortunes*, il termina son discours en annonçant qu'on se rassemblerait le lendemain pour entendre la lecture des lois organiques de la Hellade.

On se réunit, comme Néophyte l'avait annoncé ; mais dans quelle étrange confusion ne se trouva-t-on pas, quand il fallut discuter les prétentions de tant de ligues, de cantons et d'îles qui avaient des intérêts différents, et souvent même opposés ! On fut plusieurs fois au moment de dissoudre l'assemblée; mais comme on s'accordait sur un point, qui était la haine contre le gouvernement turc, Mavrocordatos sut s'en emparer de manière à rapprocher les esprits. Sa patience et sa douceur étaient inaltérables ; et il profita habilement de l'arrivée de deux députés de l'île de Crète pour occuper les esprits, de manière à leur faire accepter en bloc une constitution qui, sans être parfaitement régulière, devait au moins tenir une place non occupée, dans un pays où il était urgent d'étouffer l'anarchie.

Les dépêches dont les députés crétois étaient porteurs, annonçaient que les insurgés, qui étaient maîtres de la surface de l'île, après s'être emparés du fort de Buza [1], resserraient les grandes places fortes, situées dans la partie septentrionale de l'île. Les convois qu'on leur envoyait d'Egypte avaient été interceptés en grande partie par les armateurs de Kasos ; et les Turcs auraient été réduits à la plus grande détresse, si les Francs de Smyrne, abusant du pavillon de leurs sou-

[1] Ce mouillage, situé dans la partie la plus occidentale de la Crète, est une bonne station pour des bâtiments qui établiraient leur croisière du côté de l'île de Cythère. De deux écueils qui se trouvent à son entrée, un seul est fortifié, mais ses feux sont trop élevés. La garnison qui le défendait se composait d'une centaine de janissaires avec leurs familles. Ils regardaient ce poste comme leur propriété, et formaient une espèce d'ochlocratie armée, qui se moquait des pachas gouverneurs de l'île. Il n'y a point d'eau dans cette place. Les environs du port sont affreux, et on n'arrive au château que par un escalier taillé dans le roc ; ainsi la famine seule avait pu le faire tomber au pouvoir des Sphacriotes. C'est à cette extrémité de l'île qu'on remarque la montagne appelée par les anciens *Front du Bélier* (Κριοῦ μέτωπον), elle sert de point de reconnaissance quand on vient de l'ouest. — Mémoires manuscrits du lieutenant général Mathieu Dumas.

verains pour faire des gains illicites, n'avaient soutenu les barbares. On n'avait pas osé visiter ces coupables contrebandiers, qui violaient ainsi les lois de l'honneur et de la justice. Malgré cette assistance, le formidable boulevard de Candie [1] éprouvait de grandes privations ; mais de toutes les places de guerre qui servaient d'asile aux Turcs, la Canée était celle qui était le plus vivement pressée.

Tandis que Michel Comnène Aphendoulief s'évertuait en proclamations, les Sphaciotes commandés par les intrépides capitaines Melidoros et Roussos, rompaient les acqueducs, s'établissaient sur la contrescarpe de la Canée, et réduisaient les assiégés à s'abreuver de l'eau saumâtre des puits, qu'ils avaient été obligés de creuser dans l'intérieur de la ville. Cette boisson insalubre avait causé une épidémie effrayante parmi les assiégés, qui n'avaient trouvé de remède à leurs maux qu'en recueillant l'eau des pluies ; mais ils étaient réduits à démolir leurs maisons, pour se procurer le bois nécessaire à leurs cuisines. Les bestiaux qu'ils avaient renfermés dans les remparts mouraient de faim, et le pacha avait perdu, en dernier lieu, ce qui lui restait de bœufs et de moutons, qu'il faisait paître dans les fossés de la ville. Les Grecs lui avaient enlevé en plein jour cette dernière ressource, sans que les Turcs, loin de faire une sortie pour les

[1] La position de cette ville au centre de l'île, et sa force, en ont fait la capitale de la Crète. Son port ne peut recevoir que de petits bâtiments. Les fortifications qui le défendent par terre et du côté de la mer, consistent dans un château situé à l'extrémité du môle avec deux batteries armées de quinze bouches à feu. L'anse de Tramatra, comprise entre le môle et l'enceinte, présente huit pièces d'artillerie. De là, jusqu'au bastion de Saint-André, vingt-cinq bouches à feu. Bastion de Saint-André, vingt-quatre. Courtine et bastion de Panigra, douze. Bastion de Bethleem, six. Bastion de Martinengo avec son cavalier, douze. Bastion de Jésus, quatorze. Courtine entre le bastion de Jésus et celui de Vittury, trois. Bastion de Vittury, trois ; son cavalier, un. Sur la pointe Saint-George, pierriers à boîte hors de service, huit. Lazaret, treize. Dans l'oreillon, deux. Bastion de Sabioniera, courtine et batterie de l'arsenal, 37. Pièces de campagne, quarante. Obusiers, id., seize. Garnison sur le pied de paix, 3,700 hommes ; par le fait de l'insurrection, 12,570 individus portant un fusil et deux pistolets. — Voir les Mémoires manuscrits du lieutenant général Mathieu Dumas.

La plaine qui entoure Candie est déboisée, et ne compte que sept villages, dont le principal est Kénourio-Castron. Son territoire est arrosé par une rivière d'un volume considérable, nommée Armyros à cause de la salure de ses eaux, qui se décharge dans la mer à l'est du cap Reschia. Les Grecs étaient maîtres de Damasta, village situé à deux lieues et demie de distance sur des rochers affreux, qu'il faut franchir pour se rendre de Candie à Rhétymos. C'était au moyen de cette forte position qu'ils tenaient ces deux villes en échec. *Ibid.*

repousser, eussent songé à tirer sur les assaillants, tant ce trait d'audace les avait étonnés.

Cependant les Sphaciotes irrités montraient autant de générosité, que leurs ennemis avaient déployé contre eux de cruauté et de barbarie. Forcés à user de représailles, quand ils saisissaient quelques Turcs, ce n'était qu'après un examen préalable qu'ils se décidaient à sévir contre eux. Ils ne faisaient, à la vérité, nul quartier à ceux qu'ils prenaient les armes à la main; mais les musulmans qu'ils trouvaient désarmés recevaient dans leur camp tous les soins dus aux prisonniers de guerre. On les envoyait ensuite dans les montagnes, où on ne leur imposait guère d'autres travaux que de garder les moutons, et de recueillir les fruits de la terre. Mais quand les Sphaciotes virent que leurs frères de la Canée continuaient à être pendus aux créneaux des remparts qu'ils assiégeaient, ces horreurs ne tardèrent pas à influer sur leur modération; et quoiqu'ils fissent semblant de ne pas apercevoir des vieillards et des femmes, qui faisaient parfois des excursions dans la campagne, pour enlever des fruits et des olives, il n'y eut plus de pardon pour tous les Turcs qui tombaient en leur pouvoir.

Après avoir entendu le rapport des affaires de la Crète, le congrès arrêta que les amiraux et commandants des escadres des rois chrétiens seraient humblement suppliés de ne pas prêter leur assistance aux interlopes qui ravitaillaient les places turques assiégées par les Hellènes. L'amirauté d'Hydra fut chargée de régler ces sortes d'affaires, et si elle ne réussit pas toujours dans ses négociations, elle n'eut qu'à se louer de la marine française.

Celle-ci recueillait dans ce moment le prix de sa philanthropie. Les chrétiens qui continuaient le siége de l'acropole d'Athènes, informés que la corvette *l'Écho*, qu'ils surnommaient le *vaisseau sauveur*, entrait au Pirée, s'y portèrent spontanément en foule, pour saluer M. Le Normand de Kergrist, qui la commandait. Des cris de joie éclataient de toutes parts; et les Turcs, qui avaient aperçu le pavillon français, laissèrent tranquillement défiler les Grecs sous le feu de leurs batteries. Il semblait qu'ils respectaient la joie d'un peuple reconnaissant; et les insurgés, conduits par le diacre Liberios, leur général, arrivés au Pirée, accueillirent leur bienfaiteur par mille et mille voix, dès qu'ils furent à portée de se faire entendre. On le nommait, on l'appelait; il fut forcé de se prêter aux vœux des

Athéniens, en paraissant sur le tillac de son vaisseau ; et ils ne reprirent le chemin de la ville, qu'après avoir vu la corvette se diriger vers la haute mer. Ils la suivirent longtemps des yeux ; et aussi respectés à leur retour qu'à leur départ, les hostilités ne recommencèrent entre les Grecs et les Turcs, que le lendemain de cette fête populaire.

Les Crétois reparaissaient ce jour même devant le sénat, pour se plaindre de Michel Comnène Aphendoulief, en demandant, pour commander leurs troupes, le capitaine Baleste, rejeton d'une famille qu'ils chérissaient [1] ; mais celui-ci se trouvait alors au siége de Corinthe avec D. Hypsilantis et plusieurs officiers du corps des philhellènes.

L'Acrocorinthe [2], qui était investie depuis longtemps, occupe un développement de plus de deux mille cinq cents toises, au sommet d'un rocher qu'il faut gravir en suivant une rampe difficile avant d'arriver à la porte qui est défendue par un triple rang d'ouvrages garnis d'une nombreuse artillerie. Les autres parties de cette citadelle sont enveloppées d'un simple cordon de murs ; et pour défendre une aussi vaste enceinte, les Turcs n'avaient que six cents combattants. Les insurgés avaient fait venir d'Hydra deux canons qu'on établit sur le mont Pente-Scouphi, dès qu'Hypsilantis parut, et leur feu empêcha les sorties des assiégés qui venaient couper des herbes ou ramasser du bois. Les boulets parvinrent même à les inquiéter dans leurs demeures situées en amphithéâtre en arrière de la porte d'entrée de la citadelle.

On touchait à la fin de décembre, et Kyamil-bey, sur qui D. Hypsilantis comptait pour amener les Turcs à capituler, hésitait à s'immiscer dans ces sortes d'affaires, lorsque Colocotroni [3], tranchant les difficultés par des menaces terribles, le contraignit de lui donner sur-le-champ une lettre pour sa mère ainsi que pour son épouse qui étaient renfermées dans l'Acrocorinthe, et les négociations commencèrent. On traita avec confiance, mais on s'aperçut que Kyamil-bey,

[1] M. Baleste père, domicilié à la Canée, avait émigré en 1793, et géré depuis ce temps la place de consul d'Autriche.

[2] Mémoires de M. Vautier, pages 188 et suiv.

[3] L'impitoyable Colocotroni poussa la cruauté jusqu'à priver Kyamil-bey du plaisir de fumer, abstinence la plus forte qu'on puisse imposer à un turc. Il le tint séparé de son épouse ; mais il est faux qu'elle ait été déshonorée presque sous ses yeux, quoique la chose ne fût pas impossible.

prévoyant qu'il serait forcé d'accéder à ce qu'on exigeait, avait trouvé moyen de prévenir sa femme et sa mère de ce qu'elles devaient faire; et un artilleur déguisé, qu'il leur expédia, ne tarda pas à révéler sa fourberie.

Jusque-là, les canonniers turcs n'avaient presque pas causé de dommage aux assiégeants, lorsqu'on remarqua une meilleure direction dans leur tir. Les boulets et les bombes, lancés avec justesse, tombaient presque tous sur la demeure d'Hypsilantis, qui fut obligé de changer de logement. Ce n'était plus le temps, à la vérité, où les Grecs se jetaient par terre au bruit du canon, et s'épouvantaient du feu de l'artillerie; ils y étaient tellement familiarisés que le fracas de l'artillerie ne les empêchait pas de fréquenter les marchés et de rendre religieusement les devoirs funèbres à leurs camarades. Mais le rusé Kyamil-bey avait de vastes intelligences, la face des événements pouvait changer, lorsqu'un nègre, sorti de la citadelle en explorateur, ayant été conduit devant Hypsilantis, lui apprit que les Schypetars mahométans commençaient à murmurer.

Du mécontentement à la défection, il n'y a qu'un pas pour des hommes qui font de la guerre un métier. Ceux-ci n'ignoraient pas que les Grecs avaient religieusement observé la parole donnée à Elmas-bey, qui était sorti de Tripolitza avec armes et bagages, et ils prêtèrent une oreille favorable aux propositions qu'on leur fit. Ils ne cherchaient qu'à se tirer d'un mauvais pas; mais les négociations, sans cesse entravées par Kyamil-bey et sa mère traînaient en longueur, quand le brave capitaine Panorias de Salone arriva au camp des Hellènes.

Ce vieux soldat, ayant été admis au conseil, parut aussi surpris qu'indigné du luxe insensé des capitaines grecs qui s'étaient enrichis à la prise de Tripolitza ; il leur reprocha amèrement d'imiter les barbares qu'ils avaient vaincus, et il ne balança pas à leur dévoiler les malheurs, quoique éloignés, dont la patrie était menacée. Puis, se rappelant ses anciennes liaisons avec les Schypetars renfermés dans l'Acrocorinthe, il se chargea de couper court à l'intrigue.

Les braves s'entendent toujours sans peine ; les menées de Kyamil-bey et de son harem cessèrent, on fit un pont d'or à l'avidité des Épirotes, qui sortirent le 22 janvier, au nombre de cent soixante et seize, emportant leurs armes et mille piastres chacun. Ils descendirent aussitôt au Leché, où des barques qui les attendaient les transpor-

tèrent sur un point de la côte voisine de Lépante, d'où ils promirent de se rendre dans leur pays.

Les Turcs, épouvantés de la défection des Albanais et de l'exemple récent de leurs coreligionnaires de Tripolitza, ayant demandé à capituler, durent en passer par les conditions qu'on voulut leur imposer. Elles portaient qu'ils seraient transférés dans l'Asie mineure avec leurs familles, et leurs beys descendirent, le 26 janvier, à la porte de la citadelle, pour recevoir les capitaines grecs qui venaient en prendre possession. Ils jetèrent à leurs pieds fusils, pistolets, sabres et poignards, en s'écriant : *Nous vous rendons ces armes que nous sommes indignes de porter.*

Trop de ressentiments planaient sur leurs têtes pour se livrer ainsi désarmés ; car il n'existait pas un chrétien qui n'eût à redemander à quelque prisonnier de guerre le sang d'un parent et d'un ami. Cependant Hypsilantis veillait à ce que les Turcs ne se trouvassent pas en contact avec des ennemis irrités, mais les vaisseaux qu'il attendait ne paraissaient pas, et il fallait occuper l'Acrocorinthe. On n'y laissa d'abord entrer que quelques troupes d'élite, mais peu à peu on dut y admettre des milices, qui ne tardèrent pas à en venir des injures aux menaces, et des menaces aux voies de fait. Les prisonniers furent dépouillés, partiellement massacrés, et les femmes transportées dans des villages éloignés, avant qu'on pût arrêter ces désordres.

Le nom d'Hypsilantis était compromis : il en éprouva un tel chagrin, qu'il tomba dangereusement malade. Il ne devait plus avoir que des mécomptes ; car, indépendamment des trésors de Kyamil-bey, que celui-ci persista à tenir cachés, le congrès d'Epidaure venait de régler le sort de la Grèce, sans la participation de celui qui croyait devoir tout diriger en sa qualité de lieutenant de son frère Alexandre Hypsilantis.

Le dimanche, 1-13 janvier 1822, le congrès qui avait élu pour président du pouvoir exécutif Alexandre Mavrocordatos, promulgua au milieu d'un concours nombreux de peuple la constitution provisoire de la Grèce. Ses principales dispositions, contenues dans sept chapitres, renfermant cent deux articles exprimés sans ambiguïté, embrassaient ce qui concerne la religion et la tolérance, les droits des citoyens, la forme du gouvernement, les attributions du sénat législatif, dont la présidence était confiée à D. Hypsilantis pour l'année ; celles du conseil exécutif, de la judicature, de l'administration pu-

blique, avec quelques règlements transitoires. Enfin, en vertu de l'article quatre-vingt-quinze, Corinthe, en attendant la conquête d'Athènes, fut déclarée le chef-lieu du gouvernement des Hellènes : soixante-sept députés avaient souscrit cet acte constitutionnel.

Le 16-28 du même mois, l'acte d'indépendance de la nation grecque, signé par Mavrocordatos, et contre-signé de l'archigrammatiste Théodore Négris, ayant été proclamé, le congrès annonça au panhellénion de la Grèce, que, sa tâche étant finie, il cessait de représenter la nation, et que le devoir du peuple était désormais d'obéir au directoire exécutif de Corinthe.

Peu de temps après cette déclaration, le conseil exécutif rendit un décret relatif à un emprunt [1], et s'étant transporté à Corinthe, le premier bulletin des lois que la presse répandit dans la Grèce, fit connaître les actes qu'on vient de rapporter ; enfin le président débuta en

[1] Gouvernement provisoire de la Grèce.

Le président fait savoir que le pouvoir exécutif a arrêté, et le sénat législatif sanctionne ce qui suit :

Considérant la nécessité de pourvoir aux besoins pécuniaires urgents et à la pénurie du trésor, vu la lenteur des perceptions à cause de la guerre, il est décrété :

I. Il sera contracté un emprunt de cinq millions de piastres.

II. Cet emprunt sera divisé en cinq séries, savoir :

Première.	Piastres 1,000,000
Seconde.	1,125,000
Troisième.	1,000,000
Quatrième.	1,000,000
Cinquième.	875,000

III. La première série sera divisée en mille coupons de.	1,000 p.
la seconde en 1500 c. de.	750
la troisième en 2000 c. de.	500
la quatrième en 4000 c. de.	250
la cinquième en 8750 c. de.	100

IV. Le total de cet emprunt sera acquitté dans trois ans, en payant le tiers annuellement.

V. L'intérêt de cet emprunt sera de 8 pour 100 payable fin de chaque semestre.

VI. Les coupons de cet emprunt seront non-seulement recevables au trésor en place d'argent, mais préférés aux espèces monnayées.

VII. Ces obligations sont négociables et admissibles dans les affaires commerciales.

VIII. Il sera établi un bureau spécial pour cet emprunt, dans lequel seront déposés les talons par ordre et série.

IX. Les coupons porteront la signature du président du pouvoir exécutif, du premier secrétaire d'État et du ministre des finances.

X. Le ministre des finances prendra les mesures nécessaires pour la plus sûre

quelque sorte dans ses fonctions, en adressant au secrétaire d'État, ministre des affaires étrangères, un nommé Stéphano, qui avait été autorisé par le gouvernement Anglo-Ionien à se rendre auprès du directoire hellénique.

Cet émissaire était chargé de traiter de la rançon de l'épouse et du harem de Khourchid-pacha : le sénateur Fiscardi devait en compter le prix, et les négociations, qu'ils avaient sans doute ordre de faire traîner, dans des vues particulières, s'ouvrirent.

Le président s'empressa ensuite d'accéder au vœu des Crétois, et le brave Baleste, qu'ils connaissaient, s'étant rendu à leurs désirs, partit avec MM. Justin Grabowski, Kuschulewski, Isolani et Rossi, pour se rendre dans l'île de Candie.

Dès ce moment, la pensée du gouvernement régénéré se porta tout entière sur les moyens de résister aux efforts des Turcs. On savait qu'une escadre formidable se disposait à passer les Dardanelles, et que la Porte s'apprêtait à rejeter sur la Grèce ses armées du Danube, qui étaient sans objet depuis que la Russie se résignait à laisse régorger par les Turcs les Hellènes, ses constantes victimes. Enfin, on entrevoyait que la diversion opérée par Ali-pacha de Janina touchait à sa fin, depuis que les Schypetars avaient abandonné son parti pour se ranger sous les drapeaux de Khourchid-pacha.

émission des obligations sus-mentionnées, leur mise en circulation, et en général sera chargé de l'exécution de la présente loi, qui sera imprimée et insérée au Bulletin des lois.

A Épidaure, le 18 (30) janvier 1822.

Le président,
A. MAVROCORDATOS.
L'archigrammatiste,
TH. NEGRIS.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

LIVRE VI. — CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

LIVRE VII. — CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

FIN DE LA TABLE.

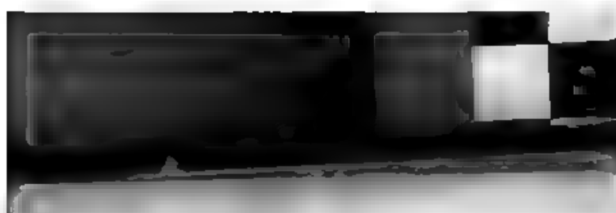
[redacted]

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE







[redacted]

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE

par

8, rue d'[illegible]

1843



HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE.

LIVRE SEPTIÈME.

(Suite.)

CHAPITRE III.

Détresse d'Ali-pacha. — Ruses du sérasquier Khourchid. — Défection de l'ingénieur Caretto. — Épisode de Nekibé. — Le château du lac est livré aux assiégeants. — Ali parlemente. — Son entrevue avec les envoyés de Khourchid. — Il leur présente son séide Félim. — Évacuation du château par les Osmanlis. — Proposition d'Ali acceptée ; — elle lui devient funeste. — Garanties trompeuses qu'on lui donne. — Songe qui lui annonce sa fin prochaine ; — il se transporte dans l'île du lac. — Ses illusions ; — ses anxiétés ; — sa mort ; — ses funérailles. — Vasiliki sauvée. — Envoi de la tête du tyran à Constantinople. — On l'expose en plusieurs endroits, et on la montre pour de l'argent.

Le satrape de Janina, qui était l'œuvre de la perfidie et du crime, devait succomber victime des causes de sa fausse grandeur. La plus terrible punition du ciel avait été de lui laisser ses richesses. En accumulant ces biens périssables, il était resté sourd à la voix qui lui répétait, chaque jour de sa coupable vie : *Prends, thésaurise, dépouille, entasse, il faudra tout quitter* [1]. Ces trésors, source de ses malheurs, allaient en effet lui échapper, par cela même qu'il les avait préférés à tout ; car si on se rappelle sa conduite, on conviendra que l'avarice

[1] *Rape, congere, aufer, posside ; relinquendum est.* Martial. Epigramm., lib. VIII.

entra pour beaucoup dans l'accomplissement des peines qu'il méritait à si juste titre.

Qu'il me soit permis de jeter un dernier coup d'œil sur cette poussière sacrilége qui se débattait sous le glaive de la vengeance divine, avant de donner le récit de son agonie. Rien de ce qui se passa pendant les derniers temps de la vie du tyran dont le nom sera classique dans l'histoire, si le récit de ses forfaits arrive à la postérité, rien, dis-je, ne m'a été caché.

Averti, longtemps d'avance, des desseins de la Porte Ottomane contre son existence, Ali pouvait enrôler des milliers de ces enfants téméraires de la guerre, qui, n'ayant plus rien à ravager en Europe, portaient alors leur courage aventurier dans l'Orient. Leur secours aurait suffi pour faire trembler le sultan jusqu'au sein de sa capitale; mais il fallait des dépenses, et on a vu que le cupide vieillard refusa de mettre ses fonds à découvert aussi longtemps qu'il crut pouvoir se dispenser de payer ses défenseurs. Il craignait d'ailleurs, et peut-être avec raison, que ceux qui l'auraient fait triompher ne devinssent ensuite ses maîtres. Ainsi, l'avarice unie à la peur lui faisant refuser un secours étranger, il voulut trouver ses moyens de défense dans l'intrigue et en se servant des éléments qui l'entouraient. Il s'abusa longtemps de l'idée que les Anglais, qui lui avaient vendu Parga [1], ne laisseraient jamais entrer la flotte turque dans la mer Ionienne. Trompé sur cet article, sa prévoyance fut également mise en défaut par la lâcheté de ses fils. La défection de ses troupes ne lui fut pas moins funeste, et il ne comprit bien l'essence de l'insurrection de la Grèce qu'il avait provoquée, que pour savoir qu'il n'était plus, dans ce conflit, que le mobile de l'affranchissement d'un pays qu'il avait trop cruellement opprimé, pour y tenir même un rang subalterne. L'iniquité s'était enveloppée dans ses propres filets; enfin, la dernière lettre qu'Ali écrivit aux Souliotes, pour les détourner du projet de le secourir, fut l'arrêt de sa perte, car dès lors il resta sans direction. Ses partisans, à leur tour, ouvrirent les yeux au bord de l'abîme où il les avait poussés; mais, retenus par une espèce de pudeur politique, ils voulurent encore traiter pour sauver la vie de leur ancien vizir.

[1] On connaît, et on pourra publier un jour toute la correspondance secrète entre Ali-pacha et le lord commissaire Thomas Maitland.

C'était le motif qui avait décidé Tahir Abas, Hago Bessiaris, Elmas-bey et leurs alliés, à rester neutres entre les parties belligérantes depuis les dernières affaires d'Arta. Ils ne voulaient pas être accusés un jour d'avoir contribué à répandre le sang de celui qui fut leur maître. Ils connaissaient l'affection que les Toxides portaient au vieil arnaoute de Tébélen, qui les avait, depuis plus de soixante ans, admis au partage de ses succès et de ses brigandages. Ainsi, avant de se décider à prendre parti contre lui, Khourchid dut leur assurer que, quels que fussent les événements prêts à s'accomplir, *les jours d'Ali-pacha seraient respectés*. Il produisit des firmans de la Porte, qui déclaraient que, *si Tébélen se soumettait, elle tiendrait la parole royale donnée à ses fils, de le faire transférer avec eux dans l'Asie mineure ainsi que son harem, ses serviteurs et ses trésors, pour y terminer en paix sa carrière*. On montra aux agas des lettres des fils d'Ali, qui attestaient les bons traitements qu'ils éprouvaient dans leur exil ; et, soit que ceux auxquels on communiqua ces pièces y ajoutassent foi, ou qu'ils ne cherchassent qu'un motif de capitulation de conscience, tous ne pensèrent plus qu'à forcer le rebelle à se soumettre ; enfin, huit mois de solde qu'on leur paya d'avance triomphant des derniers scrupules des avides Schypetars, ils embrassèrent franchement la cause du sultan.

La garnison du château du lac, qu'Ali-pacha semblait prendre à tâche de mécontenter, en lui refusant sa solde, parce qu'il la croyait assez compromise pour ne pas oser accepter une amnistie garantie par le mufti même, commença à déserter dès qu'elle eut connaissance de l'arrivée des Toxides au quartier général de l'armée impériale. Chaque nuit les soldats qui pouvaient franchir le fossé se rendaient au camp de Kourchid-pacha ; mais tant qu'il restait au rebelle cet officier du génie, nommé Caretto, que nous avons signalé précédemment, on croyait n'avoir rien obtenu de décisif.

On savait que Caretto était réduit à la dernière misère ; mais il n'avait pu oublier qu'il était redevable de la vie à celui qui ne payait ses services que de la plus sordide ingratitude. Dans son infortune, et au plus fort de son dépit, le souvenir de Nekibé, qu'il avait aimée autant qu'il en fut chéri, était gravé dans sa mémoire ; Ali l'avait pleurée, et les juges qui la condamnèrent étaient sous les tentes du camp ottoman. Amant et enfant vindicatif de la brûlante Parthenope, le ressentiment de Caretto contre les bourreaux de Nekibé lui

faisait oublier jusqu'à la honte de porter les fers du plus exécrable des hommes.

Fatal amour ! femme trop enchanteresse ! Au temps des prospérités d'Ali Tébélen, qui ne cherchait qu'à corrompre ceux qu'il voulait s'attacher, Caretto avait connu Nekibé. *La rose*, disaient les Turcs, *n'était pas plus belle dans les jardins du Faristan*. Le Napolitain, épris des charmes de la belle mahométane qui conçut pour son vainqueur une passion condamnée par la loi du prophète, avait tout bravé pour vivre dans ses bras. Leur sort était prospère. Le tyran pouvait se flatter qu'elle soumettrait au joug de Mahomet son amant ; et l'œil jaloux du fanatisme avait, dit-on, deviné la pensée d'Ali, quand Tahir Abas accusa Nekibé au tribunal du cadi, d'un commerce sacrilége avec un infidèle.

L'autorité du satrape était impuissante en faveur des coupables. Nekibé, qu'on avait seule saisie, ne pouvait échapper à la peine capitale qu'au prix de l'apostasie de son amant. Caretto était chrétien, et la loi commandait qu'il périt à son tour par le feu [1], s'il refusait de réhabiliter Nekibé en prenant le turban. Fidèle à son Dieu, il demanda à mourir. Il se préparait à expier, au milieu des brasiers, une fatale erreur, quand, enlevé par un ordre secret d'Ali, qui mettait bien plus de prix à se conserver un bon officier qu'à venger les outrages faits à une vaine religion, il disparut aux yeux des mahométans, qui craignirent de trop oser, s'ils avaient voulu éclaircir un des mystères de la politique du tyran : qu'importait à Ali que Caretto fût turc ou chrétien, pourvu qu'il lui restât ?

Nekibé, demeurée au pouvoir du sanhédrin mahométan, y comparut, confessa sa faute et entendit, sans accuser son amant de perfidie, la sentence qui la condamnait à être lapidée hors de l'enceinte de Janina. Les juges lui firent arracher son voile, en signe de dégradation religieuse, et elle marcha au supplice nu-pieds, vêtue d'une longue chemise blanche. Arrivée au lieu de l'exécution, elle descendit

[1] Tout chrétien surpris avec une musulmane est non-seulement tenu de l'épouser, mais encore de changer de religion. S'il s'y refuse, ou s'il a eu commerce avec une femme mariée, la loi le condamne irrémissiblement à la peine de mort. — Dohsson, Code religieux, tome IV, page 252. Dans ce cas le chrétien est enduit de soufre et brûlé vif, comme sacrilége, pour la plus grande gloire de Dieu et du prophète : *O vanas hominum mentes !* — Voyage du Levant, fait d'ordre du roy, en l'an 1621, par le sieur D. C. pages 222, 223.

dans la fosse creusée en forme de puits, qu'on recombla à hauteur d'appui, en laissant, exposée aux coups qui devaient la frapper, sa tête ombragée d'une longue chevelure blonde... Le cadi lança la première pierre contre la victime expiatoire de la politique d'Ali-pacha ; les juges suivirent son exemple, qui fut imité par la populace, quand un Albanais robuste, voulant terminer les souffrances de l'infortunée à qui la douleur n'arracha ni une plainte ni une larme, l'écrasa sous le poids énorme d'un quartier de roche, qui servit de base à un tombeau qu'on éleva aussitôt sur ses restes inanimés [1].

Depuis cet événement, arrivé en 1818, Caretto avait vécu dans un exil ignoré, d'où le satrape l'ayant rappelé aux jours de ses dangers, il promit de mourir pour celui auquel il était redevable de la vie. Personne ne l'avait depuis ce moment servi avec plus de zèle. Il est même probable que jamais un aventurier du caractère de Caretto n'aurait quitté Ali, s'il n'était pas dans la destinée des tyrans de fatiguer jusqu'à la fidélité, et d'être abandonnés à leur heure suprême, sans trouver un esclave pour trancher le fil de leurs jours.

Caretto, trompant la surveillance de l'infâme Athanase Vaïa, qui était chargé d'empêcher sa désertion, parvint à se sauver au moyen d'une corde attachée à la volée d'un canon. Il tomba ainsi au pied du rempart, d'où il se traîna jusqu'aux tentes de Khourchid, où il arriva avec un bras fracturé. Il était devenu presque aveugle par l'explosion d'une gargousse qui lui avait brûlé le visage. On l'accueillit aussi bien qu'on pouvait recevoir un chrétien dont on n'avait plus rien à craindre. On lui donna le pain de la charité, sans obtenir de lui aucun renseignement contre Ali Tébélen ; et comme un transfuge n'est guère estimé qu'en raison des services qu'on en espère, Caretto fut abandonné au triste sort qu'il méritait [2].

[1] Le supplice de la lapidation doit être exécuté publiquement ; l'homme attaché au milieu d'un champ, et la femme enterrée dans une fosse jusqu'au sein.

Les témoins (quand ils sont présents) jettent les premières pierres, après eux le magistrat, et ensuite le peuple, jusqu'à ce que les patients cessent de donner signe de vie.

Les suppliciés ne sont pas privés des honneurs de la sépulture. — Dobsson, Code pénal, ch. 6.

[2] Cet homme, endurci dans le mal, est rentré depuis ce temps au service des Turcs. Il se trouve maintenant à Venise chargé de la réparation des navires ottomans, dont plusieurs sont venus se radouber et se regréer dans les arsenaux de S. M. A. l'empereur d'Autriche.

La désertion de Caretto ne tarda pas à être suivie d'une défection qui était de nature à avertir le tyran de sa fin prochaine. La garnison, qui lui avait donné tant de preuves de dévouement, découragée par son avarice, en proie aux maladies, ne suffisant plus aux travaux qu'exigeait la défense de la place, en ouvrit tout à coup les portes aux assiégeants. Le satrape était perdu si son ennemi n'eût craint qu'un pareil événement ne cachât quelque embûche secrète : de sorte qu'Ali, qui s'était de longue main préparé contre toute espèce de surprise, eut le temps de gagner un endroit qu'il appelait son refuge, Καταφύγιον.

C'était une espèce de palanque, fortifiée en maçonnerie solide, garnie de canons, qui embrassait l'enceinte particulière de son sérail, nommée Kis-Koulé, c'est-à-dire la tour ou quartier des femmes. Il avait eu la précaution de faire démolir ce qui était susceptible d'être incendié, en ne conservant qu'une mosquée et le tombeau de son épouse Éminé, dont le fantôme avait cessé de le poursuivre depuis qu'elle lui avait annoncé l'éternité du repos, objet de sa croyance impie. Au-dessous se trouvait une vaste caverne, ouvrage de la nature, dans laquelle il avait fait emmagasiner ses munitions de guerre, des objets précieux, des vivres, et les trésors qu'il n'avait pas jugé à propos d'enfouir. Il avait fait pratiquer dans le même souterrain une enceinte pour Vasiliki et son harem, ainsi qu'un réduit où il se livrait au sommeil lorsqu'il était épuisé de fatigues. Cet antre était son dernier retranchement, il devait être son tombeau ; ainsi il ne s'inquiéta guère de voir le château tomber au pouvoir des impériaux. Il les laissa tranquillement occuper la porte d'entrée, délivrer les prisonniers [1], parcourir les remparts, compter les canons qui se trouvaient sur les plates-formes ébranlées par la chute des bombes ; mais arrivés à portée de l'entendre, il leur fit annoncer, par un des serviteurs, qu'il demandait que Khourchid lui envoyât un parlementaire de distinction, en leur enjoignant, d'un ton d'autorité, de s'arrêter à un endroit qu'il leur indiquait.

Ces paroles ayant été rapportées au sérasquier de sa hautesse, il s'imagina qu'Ali, réduit aux dernières extrémités, demandait à capi-

[1] Au plus fort de sa détresse, Ali n'avait jamais consenti à élargir un seul prisonnier, et il tenait auprès de lui Constantin Botzaris, de qui on a appris une partie de ces détails.

tuler. Il lui députa aussitôt Tahir Abas et Hago Bessiaris, qu'il écouta sans leur reprocher leur perfidie, en leur faisant dire que c'était avec quelques-uns des premiers officiers de Khourchid qu'il voulait s'entretenir.

Le sérasquier, ayant reçu cette réponse, envoya aussitôt vers Ali le grand maître de sa garde-robe, accompagné de son garde des sceaux et de quelques personnages élevés en dignité, qui furent introduits auprès du satrape. Il les reçut en vizir ; et, après les compliments d'usage, il les invita à descendre avec lui dans la caverne. Là, il leur montra plus de deux mille barils de poudre parfaitement rangés, ses trésors placés au-dessus, et une foule d'objets précieux étalés sur ce volcan avec les vivres qui lui restaient, ainsi que le lieu où il reposait pendant la nuit, pour n'être pas pris au dépourvu.

C'était une espèce de cellule, richement meublée, adossée aux poudres, à laquelle on n'arrivait qu'après avoir franchi trois portes dont lui seul connaissait le secret ; à côté se trouvait le harem. Sa garnison logeait dans la mosquée voisine du tombeau d'Eminé ; elle ne se composait plus que de cinquante hommes déterminés à s'ensevelir sous les décombres de cette enceinte, seul terrain qui lui restait de toute la Grèce, naguère soumise à son autorité.

Après cette revue, Ali présenta aux envoyés de Khourchid un de ses plus zélés séides, Féhim Coutzos [1], gardien du feu, jeune homme doué d'une figure aussi douce que son cœur était intrépide. Sa fonction était de se tenir toujours prêt à embraser le souterrain. Le tyran lui demanda s'il était toujours résolu à mourir, et l'ardeur avec laquelle Féhim colla ses lèvres sur sa main meurtrière qu'il lui donna à baiser, fut sa seule réponse. Il ne perdait pas son maître de vue.

Le fanal, près duquel fumait sans cesse une lance à feu, n'était confié qu'à sa garde ou à celle d'Ali, et ils se relevaient mutuellement pour veiller auprès de ce foyer destructeur. Tirant un pistolet de sa ceinture comme s'il eût voulu le diriger vers le dépôt des poudres, les envoyés de Khourchid poussèrent involontairement un cri de frayeur en tombant à genoux. Il sourit à ce spectacle, et il leur dit

[1] Féhim le Boiteux, de la tribu des Chamides ou Schypetars thesprotes. La première édition portait Sélim, mais je rectifie cette erreur d'après une observation d'Anagnostis de Carpenitze, grammatiste d'Ali-pacha, homme témoin de ses derniers moments, qui se trouve actuellement employé dans le ministère des Hellènes à Nauplie.

que « fatigué du poids de ses armes, il n'avait eu que l'intention de » s'en débarrasser. » Il les déposa aussitôt sur un sofa, en les invitant à s'asseoir. Puis, poursuivant sa phrase, il ajouta « qu'il ambitionnait de plus sanglantes funérailles que celles dont ils venaient » de lui supposer la pensée. Je n'enveloppe pas, ajouta-t-il, dans ma » perte ceux qui viennent me visiter comme amis. C'est Khourchid, » que je regardai longtemps comme un vieil ami, ses chefs, ceux » qui m'ont trahi et son armée, que je veux entraîner avec moi dans » la tombe; alors le sacrifice sera digne de ma renommée et de la » fin mémorable à laquelle j'aspire. »

Les envoyés du sérasquier se regardaient, quand Ali, reprenant la parole, leur dit encore « que non-seulement ils se trouvaient sur » la voûte d'une casemate chargée de deux cents milliers de poudre, » mais que tout le château qu'ils venaient imprudemment d'occuper, » était miné. Cela manquait à vos renseignements : vous avez vu le » reste! On m'a fait la guerre pour s'emparer de mes richesses : un » moment peut les détruire. La vie n'est rien pour moi. J'aurais pu » la passer au milieu des Grecs; mais comment, vieillard sans puissance, me résoudre à exister sur le pied de l'égalité, au milieu de » ceux dont je fus le maître absolu? Ainsi, de quelque côté que je » regarde, ma carrière est remplie. Cependant je tiens à ceux qui » m'environnent, et voici ma dernière résolution : qu'un pardon, » scellé de la main du sultan, me soit présenté, je me soumets. J'irai » à Constantinople, dans l'Asie mineure, partout où l'on voudra me » conduire : ce que je verrais ici ne peut plus me convenir. »

Les envoyés de Khourchid ayant répondu au vizir qu'ils ne doutaient pas que sa demande ne fût octroyée, il porta la main à sa poitrine et à son front, en priant Allah et Mahomet qu'il en fût ainsi. Puis, tirant sa montre et la présentant au kafetandgi ou maître de la garde-robe : « Je suis sincère, ami, ma parole sera » sacrée; mais si dans une heure tes soldats ne sont pas sortis du » château qu'on leur a livré traîtreusement, je mets le feu aux » poudres. Retourne vers le sérasquier : préviens-le qu'une minute » de plus que le temps donné, son armée, sa garnison, moi et les » miens, nous sautons; deux cents milliers de poudre engloutiront » tout ce qui nous environne. Prends cette montre dont je te fais » cadeau, » et en ayant réglé une autre sur sa marche, « mais » n'oublie pas que je suis homme de résolution. » Congédiant en-

suite les envoyés, il les salua gracieusement en les avertissant « qu'il » n'attendait pas de réponse avant que les soldats de Khourchid » eussent évacué le château. »

Les parlementaires étant de retour au camp n'eurent pas plutôt fait connaître au sérasquier la détermination d'Ali-pacha, qu'il ordonna à sa troupe de sortir du château du lac. Comme le motif de leur retraite ne put être ignoré, chacun s'exagérant le danger ne vit plus que les mines fatales prêtes à s'embraser, et l'armée tout entière voulait lever le camp. Ainsi Ali, réduit à se soutenir avec cinquante séides, faisait trembler près de trente mille hommes rassemblés sur les coteaux de Janina. Il avait des vivres pour longtemps; et comme personne n'était d'humeur à braver une mort certaine, le courage du soldat se trouvant glacé par la crainte, le satrape était plus terrible dans sa détresse qu'au commencement du siége. Chaque bruit, chaque fumée qui partait ou s'élevait du château, était un sujet d'alarmes pour les assiégeants. Khourchid n'apercevait plus de terme au succès de son entreprise, lorsque le mot de *pardon*, invoqué par Ali, revint à sa pensée. Sans s'ouvrir sur le parti éloigné qu'il voulait en tirer, il proposa à ses conseillers de signer une déclaration par laquelle ils s'engageraient collectivement, et en leur nom privé, à faire valoir auprès du sultan les raisons les plus puissantes pour obtenir la grâce que le proscrit sollicitait.

Cet acte dressé en forme, le 10 janvier 1822, revêtu de plus de soixante signatures, ayant été présenté à Ali, qui y était qualifié de vizir, de conseiller aulique (*devletli*), et de vétéran le plus distingué entre les esclaves du sultan, il en ressentit une joie extrême [1]. Un rayon d'espérance brilla encore une fois à ses yeux! Que ne pouvait-il pas attendre, avec le secours de son argent, de chefs avides qui ne cherchaient que l'occasion de trahir avec impunité leurs devoirs? Il envoya de riches présents à Khourchid et à ses principaux officiers, qui le firent exhorter à avoir bon courage, et il respira comme après une longue tempête. Mais autant cette journée de trêve fut calme, autant ses terreurs se renouvelèrent plus menaçantes, dès qu'il voulut s'abandonner au sommeil.

[1] La convention portait qu'Ali-pacha conserverait un tiers de ses trésors; que ses biens immeubles appartiendraient au fisc ou miri, et qu'il pourrait à son gré vivre à Constantinople ou se retirer dans l'Asie mineure.

Il avait laissé son fidèle Féhim à la garde du feu, pour se retirer dans sa caverne. Soit retour sur sa vie passée, crainte du présent, ou pressentiment de l'avenir (car les méchants, pour l'ordinaire, craignent tout et n'en sont ni moins criminels, ni moins impies), il s'imagina, comme cela lui était arrivé plusieurs fois pendant les derniers temps du siége, qu'on l'appelait par son nom. Se levant au bruit de cette voix, il s'avance vers l'appartement de Vasiliki, qui, réveillée en sursaut, lui demande ce qu'il veut. — « J'ai cru, ô fille chérie, oui, » j'ai cru entendre ta voix au milieu des ombres. Viens, mon maître, » disais-tu, réfugie-toi dans mon sein!.... Avais-tu conçu quelques » inquiétudes nouvelles pour Ali? réponds, ne me cache rien; les » femmes sont des créatures mystérieuses qui ont parfois des révéla- » tions surnaturelles. »

Vasiliki étonnée s'imagine que les chagrins ont aliéné l'esprit de Tébélen!... Elle soupire, et comme il la presse de s'expliquer, elle ne lui répond que par ses larmes. *Ah! je t'entends. Ali touche à son heure fatale. C'était sans doute la voix de la plaintive Éminé, qui m'invitait à partager sa couche. Elle me réclame, cette épouse infortunée. Elle revendique les droits de notre hymen. Fille de Plichivitzas Vasiliki, nous ne reposerons pas ensemble dans le même tombeau; la mère outragée de mes fils m'a appelé.*

La chrétienne, à ces mots, cherche à le consoler. Elle commande en même temps, à ses tristes compagnes, d'allumer la lampe qui avait cessé, depuis quelques nuits, de brûler devant l'image de la Vierge, son appui au sein des grandeurs, et sa consolatrice dans l'adversité. Elle fait fumer l'encens sur son autel, tandis que le vizir se retire à l'écart pour rêver à l'étrange vision qui l'agitait.

Pendant deux nuits consécutives, il crut entendre la même voix, et le sommeil ne ferma plus ses paupières brûlantes. Ses traits s'altéraient rapidement, sa constance semblait ébranlée. Appuyé sur un long roseau des Indes, il se rendait, dès l'aurore, au tombeau d'Éminé, sur lequel il offrit un sacrifice de deux agneaux sans tache, qui lui furent envoyés par Tahir Abas. Il consentit à ce prix à lui pardonner, et les lettres qu'il en reçut parurent adoucir ses peines. Il eut, quelques jours après, une conférence avec le grand maître de la garde-robe du sérasquier, qui le conforta, en lui annonçant qu'on ne devait pas tarder à recevoir des réponses favorables de Constantinople. Il apprit par lui la disgrâce de Pachò-bey, et celle d'Ismael Plassa, auquel

il portait une haine presque égale, et ce commencement de satisfaction lui laissa entrevoir quelques chances heureuses dans l'avenir. Il fit de nouveaux cadeaux au kafetandgi, qui lui inspira tant de sécurité, que le plus méfiant des Albanais devint la créature la plus aveuglément confiante en ses paroles.

Ali n'était plus le même homme. Effrayé par des songes, amolli par les pleurs de Vasiliki, il saisissait avec avidité tous les liens qui semblaient le rattacher à la vie. Le 27 janvier, Khourchid lui avait fait annoncer, par le confident chargé de l'abuser, qu'ayant supplié le sultan de lui accorder son pardon, *sa hautesse, changeant sa colère en miséricorde*, lui avait fait grâce. Il venait d'en recevoir l'avis semi-officiel, par la correspondance d'un membre du divan. Les conditions du *katicherif* portaient qu'Ali Tébélen se rendrait à Constantinople pour se prosterner aux pieds d'un souverain justement irrité, qui ratifiait d'avance, comme il le ratifierait alors, l'oubli du passé ; que l'amnistié conserverait sa fortune suivant l'accord convenu, le nombre d'amis qu'il voudrait choisir, et se retirerait ensuite en Asie.

En attendant l'arrivée de l'acte de clémence, le kafetandgi ne laissa point ignorer au vizir Ali qu'il convenait d'avoir une entrevue avec Khourchid-pacha. Il comprenait facilement que ce ne pouvait être dans le château, et qu'à cet effet il fallait se rendre dans l'île du lac. On venait d'y faire meubler à neuf le magnifique pavillon construit par lui dans des jours plus heureux ; ce kiosque devait être le lieu des conférences.

A cette proposition, le satrape parut un moment rêveur, et le kafetandgi, voulant prévenir ses objections, lui dit qu'en faisant la demande de passer dans l'île, il s'agissait de montrer à l'armée que toute mésintelligence publique avait cessé entre lui et le généralissime du sultan. Que Khourchid se rendrait à la conférence accompagné des seuls membres de son divan ; qu'il était naturel qu'un homme proscrit fût sur ses gardes ; qu'il pourrait envoyer visiter le local, prendre tel nombre qu'il jugerait convenable de ses gardes ; qu'on lui laisserait la faculté de tenir les choses sur le pied où elles se trouvaient dans la citadelle, c'est-à-dire la mèche allumée avec son gardien, comme la plus forte garantie qu'on pût lui donner d'être loin de pouvoir le tromper.

Ali, ayant demandé jusqu'au lendemain pour réfléchir, n'eut pas plutôt congédié les envoyés de Kourchid, qu'il fit appeler les otages

de Souli, qui étaient devenus ses seuls soutiens. Aucun d'eux ne répond à l'appel ; il s'inquiète, il crie : le seul Constantin Botzaris se présente. — On ne m'obéit plus? il faut mourir, je vais mettre le feu aux poudres.—C'est l'opinion de vos otages et la mienne, lui répondit froidement le Souliote. Mes amis se sont éloignés en entendant parler d'accommodement. Dites un mot, et nous sautons à l'instant. — J'y réfléchirai, qu'on se retire.

Le lendemain la proposition de Khourchid fut acceptée ; et Ali, s'étant rendu à l'île avec une dizaine des siens, ne s'y trouva pas plutôt un peu plus au large que dans sa casemate, qu'il se félicita d'avoir pris ce parti. Il y fit transporter Vasiliki, ses diamants, plusieurs caisses d'argent ; et deux jours s'étaient écoulés sans qu'il pensât à autre chose qu'à se procurer quelques commodités, quand il s'informa des motifs du retard de la visite du sérasquier. Celui-ci s'en excusa sur une incommodité, en lui faisant l'offre de permettre aux personnes qu'il voudrait entretenir de le visiter, en attendant qu'il pût jouir de ce plaisir.

Ali lui désigna aussitôt plusieurs chefs de l'armée, qui étaient ses anciennes créatures ; et comme on ne fit aucune difficulté de les laisser aller au rendez-vous, il en usa si largement, qu'il passa en revue une grande partie de ses vieilles connaissances. Toutes le confirmèrent dans les meilleures espérances. Tahir-Abas lui raconta ce qui s'était passé au congrès de Vrachori, où il s'était trouvé avec Alexandre Mavrocordatos ; et, voyant que ce nom l'offusquait, il changea de discours. Cependant, comme la conversation retombait sans cesse sur les affaires de la Morée, le vizir, impatienté, s'écria avec humeur : *Tahir, la liberté nous a tués, et les Grecs ne tarderont pas à hériter des dépouilles mêmes du sultan. Si j'avais pu soutenir l'idée d'être leur égal, je me serais mis depuis longtemps à leur tête, mais il n'y avait pas d'amalgame possible entre nous, je m'en suis aperçu trop tard.*

Cependant le temps s'écoulait ; Khourchid, ni le firman désiré ne paraissaient pas. Ali, qui s'en était d'abord inquiété ne parlait que rarement de l'un et de l'autre, et jamais on ne vit un trompeur plus complétement joué, ni dans une aussi parfaite sécurité. Elle était si entière, qu'il se félicitait hautement d'être venu dans l'île. Il avait commencé à renouer des intrigues, pour se faire enlever sur la route, quand on le conduirait à Constantinople ; et il ne désespérait même pas d'acquérir bientôt de nombreux partisans dans l'armée impériale.

Tout marchait au gré de ses désirs depuis huit jours[1], quand le 5 février au matin, Khourchid envoya complimenter Ali par Hassan-pacha, chargé de lui annoncer que le firman souverain, si longtemps attendu et désiré, était enfin arrivé. « Leurs vœux communs étant exaucés, » il convenait pour la dignité de leur monarque, afin de montrer sa » reconnaissance et sa soumission, de donner ordre à Féhim d'é» teindre la mèche fatale, de quitter le souterrain, et à ce qui y res» tait encore de la garnison d'évacuer la palanque, après avoir arboré » le drapeau impérial. » C'était la condition que Khourchid mettait, avant de consigner entre ses mains l'acte de clémence du glorieux sultan.

Ali, ayant prié Hassan de se retirer un moment, fait signe à Constantin Botzaris qu'il veut lui parler. — « C'est à présent qu'il » faut mettre le feu aux poudres. — Il n'est plus temps, reprit » celui-ci ; nos communications avec le château sont interceptées, il » ne nous reste qu'à vendre chèrement notre vie ! »

Cette déclaration consterna le tyran. Ses yeux se dessillèrent; mais il était trop tard. Il répondit en balbutiant à Hassan qu'il fit rappeler : « qu'en partant de la citadelle, il avait enjoint à Féhim de » ne se retirer et de n'obéir qu'à son ordre verbal ; que tout comman» dement écrit signé ou scellé de sa main serait sans effet, et qu'en » conséquence il demandait à se rendre en personne au château pour » faire exécuter ce qu'on lui demandait. »

Cette réponse amena une longue contestation, où toute la sagacité, l'adresse et les artifices d'Ali luttèrent vainement contre un parti pris. On renouvela les protestations mises en avant pour le tromper ; on jura même sur le Coran qu'on n'avait à son égard ni arrière-pensée ni mauvais desseins. Enfin le satrape, moitié ébranlé et moitié vaincu par les prières de ceux qui l'entouraient, quoique plein de défiance, se livrant sans doute à un faible espoir qui n'abandonne jamais les malheureux, et jugeant d'ailleurs que toute son habileté ne pouvait plus conjurer *la fatalité*, finit par se décider.

Tirant de son sein un signe particulier de convention, il le remit à l'envoyé de Khourchid, en lui disant : « Allez, présentez cet objet à » Féhim, et ce dragon terrible se changera en un timide et obéis-

[1] J'intercale ici les principales particularités de la mort d'Ali, telles que je les ai publiées dans une notice qui a été imprimée en 1822, dans plusieurs journaux, en y ajoutant les détails parvenus depuis à ma connaissance.

» sant agneau. En effet, à la vue du talisman, Féhim se prosterne, éteint la mèche et est aussitôt poignardé. En même temps la garnison se retire ; et le drapeau impérial du sultan ayant été arboré, le château du lac fut militairement occupé par les troupes du sérasquier, qui firent retentir l'air de leurs acclamations.

Il était alors midi ; et Ali qui se trouvait dans l'île, perdit toute espèce d'illusion. Son pouls battait avec une force extrême, sans que ses traits décelassent son trouble intérieur, ni les monologues terribles qui se passaient sans doute au fond de son âme. Ceux qui l'ont vu dans ce moment solennel prétendent qu'il montrait une contenance assurée. Il n'y avait pas une seule barque aux atterrages de l'île ; et ses gardes, rangés autour d'Ali, préparaient leurs cartouches, l'œil fixé sur le lac. A deux heures apres midi on remarqua qu'il semblait plongé par intervalles dans de profondes pensées ; qu'il bâillait fréquemment, et qu'il passait souvent les doigts dans sa barbe. Il but du café et de l'eau à la glace ; il tirait sans cesse sa montre, prenait sa longue-vue, regardant tour à tour le camp, les châteaux de Janina, le Pinde et les eaux tranquilles du lac. Les heures lui semblaient trop longues ; il n'osait fixer le ciel ; pas un seul mot de la Divinité, ni d'un autre avenir, ne sortirent de sa bouche. Occupé quelquefois à visiter ses armes, ses yeux étincelaient alors du feu de la jeunesse ; il semblait souhaiter un dénoûment dont l'issue n'était plus douteuse.

Le kiosque qu'il occupait formait l'avant-scène d'un corps de logis en bois, élevé sur colonnes, comme ces théâtres construits en plein champ pour une fête publique. Les femmes étaient reléguées dans quelques appartements éloignés. Tout était morne et silencieux. Suivant sa coutume habituelle, le vizir était assis en face de la porte d'entrée, pour être le premier à apercevoir ceux qui se présentaient. On venait de découvrir quelques bateaux qui approchaient, il était cinq heures du soir, quand on vit arriver avec un visage sombre Hassan-pacha, Omer Briones, Méhémet, sélictar de Khourchid, son kafetandgi, plusieurs chefs de l'armée et une suite nombreuse. A leur aspect, Ali se lève avec impétuosité, la main sur ses pistolets de ceinture : « Arrêtez !... que m'apportez-vous? crie-t-il à Hassan d'une voix tonnante. — « La volonté de sa » hautesse ; connaissez-vous ces augustes caractères? » en lui montrant le frontispice brillant de dorure qui décorait le firman. —

« Oui, et je les révère. — Eh bien ! soumettez-vous au destin ; faites » vos ablutions ; adressez votre prière à Dieu et au prophète, votre » tête est demandée par... » Ali ne laisse pas achever. — « Ma tête, » réplique-t-il en fureur, « ne se livre pas si facilement. »

Ces mots, prononcés rapidement, sont accompagnés d'un coup de pistolet qui blesse Hassan à la cuisse. Aussi prompt que l'éclair, Ali tue le kafetandgi, et, Constantin Botzaris, chef des otages de Souli, tirant sur la foule, jette bas plusieurs tchoadars. Les Osmanlis épouvantés, désertent le pavillon. Ali s'aperçoit que son sang coule; il est frappé à la poitrine. Il mugit comme un taureau. On tire de toutes parts sur le kiosque. Quatre de ses palicares tombent à ses côtés. Il entend le bruit des assaillants qui sont sous ses pieds. Ils le fusillent à travers le plancher en bois qu'il foule. Il vient de recevoir une balle dans le flanc ; une autre, tirée de bas en haut, l'atteint à la colonne vertébrale ; il chancelle, il s'accroche à une fenêtre, il roule sur le sofa. « Cours, » s'écrie-t-il, en s'adressant à Constantin Botzaris, « égorge Vasiliki ; que la malheureuse ne soit pas souillée par » ces infâmes. »

La porte s'ouvre, toute résistance a fini. Les palicares, qui ont cessé de défendre le tyran, se précipitent par les fenêtres. Botzaris et cinq de ses camarades se retirent dans les ruines du monastère de Sotiras. Le sélictar de Khourchid-pacha entre, suivi des bourreaux. Ali était encore plein de vie : *Que la justice de Dieu s'accomplisse*, dit un cadi; et les bourreaux saisissant, à ces mots, le criminel par la barbe, le traînent sous le péristyle : là, appuyant sa tête sur un des degrés de l'escalier, ils frappent à coups redoublés avec un coutelas ébréché, avant de pouvoir le décoller. Ainsi finit, après avoir subi les transes de l'agonie, Ali, mis à mort par la main de l'exécuteur des hautes œuvres.

La tête du tyran avait conservé quelque chose de si imposant et de si terrible, que les Osmanlis ne purent se défendre d'une sorte de stupeur en la voyant. Khourchid, auquel on la présenta sur un large plateau en vermeil, se leva pour la recevoir, s'inclina trois fois devant elle; et, baisant respectueusement sa barbe, il souhaita de mériter une fin pareille à la sienne, car la bravoure d'Ali l'emportait, dans l'esprit des barbares, sur le souvenir de ses crimes. Il ordonna de parfumer d'essences les plus précieuses cette relique, qui devait être envoyée à Constantinople, et il permit aux Schypetars de rendre les derniers devoirs à celui qui fut leur maître.

Ils étaient consternés, et jamais on ne vit douleur pareille à la douleur des belliqueux Épirotes ; tant il est vrai que les tyrans les plus funestes à l'humanité, ayant perverti toute morale et conservant l'ascendant du pouvoir sur les chasseurs d'hommes qu'ils ont dressés au carnage, sont toujours accompagnés de leurs regrets ! Pendant toute la nuit qui suivit la mort d'Ali, les Toxides, et les diverses tribus albanaises se relayèrent pour veiller auprès du cadavre inanimé de leur maître, sur lequel ils improvisèrent leurs éloquentes myriologies ou chants funèbres.

Passant en revue les actions principales de sa vie, les Iapyges rappelaient le temps de la jeunesse d'Ali, tel qu'ils l'avaient entendu raconter à leurs pères. Les habitants de l'Argyrine disaient les circonstances de son hymen avec la douce et belle Éminé, qu'ils comparaient à une jeune biche suivie de ses faons, qu'on voit bondir sur les rives fleuries de l'Argénis. « Changez-vous en nuages, ô vous qui » fûtes les faons chéris d'Éminé, Mouctar, et toi, Véli ; volez sur » les ailes des vents, venez mêler vos larmes à nos pleurs. Hâtez- » vous : au retour de l'aurore, la tombe de la biche du mont Pélage » va cacher votre malheureux père ! — Il est mort, répétaient les » Guègues, celui qui fit trembler les lâches ministres du sultan ! ils » l'ont assassiné ! » et le camp retentissait d'imprécations contre le *fils de l'esclave* [1]. Plus équitables envers Khourchid, que l'admiration, moins que la politique, avait porté à rendre hommage à la mémoire du tyran, ils le plaignaient d'avoir dû accomplir l'ordre rigoureux qui leur avait ravi *le héros des braves*.

Au lever du soleil, le corps d'Ali-pacha, après avoir été lavé et préparé suivant le rit canonique des mahométans, fut déposé dans un cercueil qu'on enveloppa des plus précieux cachemires de l'Inde, et sur lequel on déposa un turban magnifique, orné des panaches qu'il portait aux jours solennels des combats. On coupa la crinière de son cheval de bataille qu'on couvrit d'une housse de pourpre. On attacha ensuite, aux pommeaux des selles de plusieurs chevaux de main, son bouclier (kalcan), son glaive, sa masse d'armes, ses insignes : et le cortége, précédé de ses sept étendards, s'achemina vers le château.

Le sélam-aga, officier chargé de rendre le salut du maître, conduisait le deuil, entouré de *préfices* ou pleureuses, qui faisaient re-

[1] Épithète que les Turcs donnent au sultan dans leurs émeutes populaires.

tentir les ruines de Janina de leurs lamentations. Le canon tirait à de longs intervalles. La herse du château se leva à l'approche du convoi ; la garnison, rangée sur son passage, lui donna le salut militaire ; et le corps, couvert d'une natte, ayant été déposé dans une fosse contiguë à celle d'Éminé, on jeta dessus la terre qui range tous les hommes sous le niveau de l'égalité. Le recomblement de la fosse étant terminé, un iman s'approcha pour entendre le conflit prétendu entre le bon et le mauvais ange qui se disputent la possession du mort ; et ayant rapporté qu'Ali Tébélen Véli Zadé reposait en paix, les Schypetars, frémissant comme les flots de la mer après la tempête, rentrèrent dans leurs quartiers.

Kourchid, profitant de la nuit, que les Schypetars consacraient aux chants, ayant fait renfermer dans une boîte d'argent la tête d'Ali-pacha, l'avait expédiée furtivement à Constantinople. Son sélictar Mehémet, qui était chargé de la présenter au sultan, parce qu'il avait présidé à l'exécution, était escorté par trois cents Osmanlis. Il devait faire diligence, et il était hors d'atteinte, car on craignait les Arnaoutes, quand le jour parut.

Se rappelant que son épouse et son harem étaient entre les mains des Grecs, Khourchid n'avait pas jugé à propos de poursuivre à outrance Botzaris et ses camarades. Il leur fit offrir la vie sauve avec la garantie de leurs armes ; et les jeunes guerriers de la Selléide, ayant accepté ces conditions, se rendirent au camp d'où ils furent transportés quelque temps après avec Chrysé, épouse de Marc Botzaris, à Drama, dans la Thrace.

Le sérasquier commanda ensuite d'amener en sa présence l'infortunée Vasiliki, dont la vie avait été respectée. Elle se précipita aux genoux du vainqueur d'Ali, non pour lui demander de l'épargner, mais de respecter sa pudeur ; et il la rassura, en lui promettant la protection du sultan. Elle fondit en larmes en voyant les secrétaires, les trésoriers et l'intendant de son maître chargés de fers. On n'avait découvert que soixante mille bourses [1] de tous les trésors que possédait Ali ; et déjà on venait d'appliquer ses officiers à la torture, pour les forcer à déclarer où se trouvait le surplus de ses richesses. Elle craignait d'éprouver un sort pareil à celui de ces victimes d'un grand

[1] Soixante mille bourses, vingt-cinq millions de notre monnaie au cours du change actuel de la piastre turque.

désastre ; et, tombant évanouie entre les bras de ses suivantes, on la transporta à la ferme de Bonila, en attendant que la Porte Ottomane eût statué sur son sort.

Les courriers qui annonçaient la mort d'Ali, répandus dans toutes les directions, ayant précédé sur leur route le cortége triomphal du sélictar Méhémet, il vit, en approchant de Grévéno, arriver à sa rencontre la population de cette ville et des hameaux voisins, empressée de contempler la tête du satrape de Janina. Ils ne pouvaient concevoir comment il était tombé. Ils en croyaient à peine leurs yeux, lorsqu'on la tira de son coffre pour l'exposer dans la maison du mousselim Véli-aga, où elle resta offerte à leurs regards pendant que l'escorte se rafraîchit et changea de chevaux. Partout attendue avec une égale avidité, et partout présentée à la curiosité publique, on finit par ne satisfaire la multitude qu'à prix d'argent... Ce dernier opprobre était réservé aux destinées du tyran, et sa tête fut ainsi montrée de relais en relais jusqu'à Constantinople.

CHAPITRE IV.

Exposition de la tête d'Ali-pacha à la porte du sérail des sultans. — Yaphta ou écriteau qui y était attaché. — Lettre de Mahmoud II à Khourchid pacha et à son armée. — Exécution des fils et des petits-fils d'Ali-pacha à Khoutaéh ; — vente de leur harem. — Mécontentement des Schypetars à Janina. — Préparatifs de guerre des Turcs, — et des Grecs, discutés. — Voyage d'exploration de l'amiral Tombazis. — État de Psara et de Samos. — Capture importante d'artillerie. — Perfidie du pacha Aboulouboud. — Les Turcs envahissent la presqu'île du mont Athos. — Fuite des réfugiés et d'un grand nombre de religieux. — Prise d'un parc d'artillerie par les Psariens. — Arrivée de l'artillerie du mont Athos à Salonique. — Combats et victoires des Grecs à Zeitoun et à Patradgik, depuis le 31 mars jusqu'au 6 avril. — Dissensions et affaires de Naxos. — Organisation de Paros. — Situation de la Crète. — Formation de l'aréopage et du ministère du gouvernement hellénique. — Éphores d'Athènes. — État de cette ville.

La tête d'Ali Tébélen, exposée, le 23 février, à l'entrée du Bab Humayoum [1], et la naissance d'un héritier présomptif du trône d'Ottman, annoncée en même temps que la nouvelle de la chute du rebelle de Janina par le canon du sérail, jetèrent la populace militaire de Constantinople dans un tel accès de frénésie, qu'il est impossible d'en donner une idée affaiblie. Les chasseurs d'hommes demandaient à grands cris la guerre. Ils voulaient marcher contre les Russes, exterminer les Grecs ; le *yaphta* ou écriteau attaché à la tête du rebelle redoublait leurs transports [2]. Mahmoud venait de donner un

[1] Porte impériale.

[2] *Traduction du yaphta attaché à la tête d'Ali-pacha.*

« Personne n'ignore de combien de faveurs et de grâces, depuis trente à quarante ans, a été comblé Tébélen Ali-pacha par la Porte de félicité, toujours sublime et magnifique ; de combien de pays, de territoires, elle augmenta sa domination, et combien de grâces lui furent accordées, ainsi qu'à ses fils et à ses adhérents. Sans apprécier tant de faveurs, agissant avec une ingratitude marquée, au lieu de manifester sa gratitude spéciale et sa servitude reconnaissante envers la Sublime Porte, il n'y a pas d'iniquités qu'il n'ait commises contre les serviteurs de Dieu et du prophète. Les crimes dont il se rendit coupable n'ont jamais été entendus nulle autre part. Mêlé à toutes les séditions, à toutes les révoltes, il en était ou ouvertement, ou secrètement, le moteur, par son argent ou par ses intrigues.

» Non content des mansoubs confiés à son administration, il ne cessait d'essayer

fils à l'empire. Vainqueur de Tébélenleu, il était invincible ; le destin marquait d'une époque éclatante le sort du prince nouveau-né, qui pouvait désormais résister à son père ? Plus de moyen terme, plus de demi-mesures ! il ne fallait traiter que le sabre à la main avec la maison de Harb [1].

Le fils d'Adoulhamid, Mahmoud, partageant le fol enthousiasme de son peuple, répondit courrier par courrier à Khourchid-pacha, en lui adressant un diplôme autographe de félicitations hyperboliques, qu'il le chargeait de communiquer à l'armée. Il était de la teneur suivante : « Ton maître te mande qu'il a daigné abaisser ses re-
» gards sur tes services ; sois honoré et favorisé de son salut impé-
» rial. Braves soldats, qui marchez dans le sentier de la foi et de
» l'héroïsme, où vous n'avez que la terre pour sofa, et que la pierre
» pour appuyer votre tête, triomphez sans cesse ; que vos faces aient
» le poli de vos armes victorieuses et l'éclat du jour ; que vos sabres

d'étendre sa domination sur d'autres provinces, en s'environnant de troubles et de désordres. Prenant les biens des uns, ruinant tout le monde, il était devenu le fléau des peuples, qui sont un dépôt précieux, dont la garde a été confiée par l'Être suprême au monarque sunnite des croyants, qui suivent la loi de Mahomet, dont le nom soit mille fois béni ! Il a anéanti des familles entières en Albanie, à Yénitcher (Larisse), Monastir, et dans le Sarighiol (Macédoine cisaxienne).

» Informés de ses déprédations, la Sublime Porte l'a plusieurs fois exhorté à changer de conduite et à réfléchir à sa triste fin. Il refusa de déférer à ses remontrances ; et, mettant le comble à sa scélératesse, il osa attaquer jusque dans la capitale le *Chameau de Salhé*, notre esclave Ismael (auquel Dieu veuille accorder une fin heureuse), en lui faisant tirer deux coups de pistolet par ses émissaires.

» La justice, autant que l'outrage fait à la majesté de notre vicariat, qui s'étend sur les deux mers et les deux continents, ayant rendu la punition de Tébélenleu nécessaire, il fut destitué du vizirat, et le gouvernement de ses provinces fut confié au *Chameau de Salhé Ismael*. Alors se déclarant ouvertement rebelle et se flattant de pouvoir exécuter ses perfides desseins, il se fortifia dans le château redoutable de Janina, pensant résister aux forces toujours invincibles de la Sublime Porte. Il prouva l'intelligence secrète qu'il avait avec les insurgés grecs, ennemis du prophète, (que Dieu veuille anéantir !) en expédiant des sommes considérables aux dgiaours de la Morée et aux Souliotes ; il les excita à s'armer contre le peuple musulman. Prouvant ainsi de plus en plus qu'il était un homme sans religion et sans foi, et d'ailleurs la loi et les droits de souveraineté exigeant sa mort, notre bien-aimé Romili vali-cy et serasquier Khourchid-pacha s'étant emparé de sa personne, conformément au noble fetfa, ainsi qu'à l'ordre formidable du commandement impérial, lui a fait subir la peine de mort. Le peuple musulman a été ainsi délivré de ses violences ; ET CELLE-CI EST LA TÊTE DUDIT TÉBÉLENLEU ALI-PACHA, TRAITRE A LA FOI. »

[1] C'est une métaphore employée pour désigner la chrétienté.

» soient à jamais tranchants, rayonnants, et attachés par des nœuds
» redoublés au ceinturon de la valeur. Bénissez le pain et le sel que
» vous donnent mes deniers royaux. Je recommande chacun de vous
» à la garde du Tout-Puissant ; que ma bénédiction vous accom-
» pagne. Salut et paix. »

Ce protocole, usité, de temps immémorial, après des victoires, souvent pareilles à celle de Khourchid, qui se réduisait à avoir fait décapiter un rebelle, était accompagné d'une pelisse d'honneur, et d'un magnifique poignard garni de brillants, que son gracieux maître daignait lui envoyer. Il lui enjoignait en même temps d'exterminer les Souliotes ; de passer au fil de l'épée toute la population grecque de l'Épire, sans épargner les femmes et les enfants. Il devait ensuite joindre ses efforts à ceux de sa flotte, qui avait mis en mer, dès le mois de janvier, dans le but d'opérer un débarquement considérable de troupes à Patras, afin d'anéantir les *Moralis* (Moraïtes), et de ne laisser que des cendres et des ruines dans cette province.

Telles étaient les instructions du sultan à son sérasquier ; et ce fut à peu près en cette forme sanguinaire, qu'elles furent communiquées aux ministres des *krales* (rois) Nazaréens, résidants à Péra. Sa hautesse avait hâte d'étouffer l'insurrection, pour s'expliquer catégoriquement avec la Russie, à laquelle son cabinet différait de répondre, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre. Dès lors les lettres des Francs, qui furent toujours plus Turcs que les Turcs, représentèrent les Grecs comme perdus. Khourchid était le héros des temps modernes de l'Orient [1]. Les poëtes des monts Crapacks n'attendaient, disait-on, que le retour du printemps pour célébrer le nom de Khourchid. Mais déjà le ver rongeur s'était attaché au laurier de l'*Épirotique*. Tout en le complimentant, le divan le pressait d'envoyer l'état détaillé des trésors et des dépouilles d'Ali. Il fallait compter. L'avide sultan ne se payait pas de têtes et de chapelets d'oreilles ; il avait entrepris la guerre pour s'enrichir, et il voulait de l'or afin de combattre les Russes.

En attendant l'héritage de Tébélenleu, Mahmoud II tourna ses regards vers l'Asie mineure, où les fils d'Ali auraient sans doute été

[1] L'*Observateur autrichien*, en sa qualité de champion de la légitimité du successeur d'Omar, décerna au vainqueur d'Ali, de sa pleine et entière autorité, le titre de *khan*, qui n'appartient qu'à la dynastie d'Ottman.

oubliés dans leur exil, si on n'avait pas supposé qu'ils possédaient de grandes richesses. Un tyran ne s'abaisse point à feindre avec ses esclaves, quand il peut les dépouiller impunément. Sa hautesse leur envoya l'ordre de mourir. Véli-pacha, aussi peu courageux qu'une femme nourrie dans la mollesse du harem, entendit à genoux sa sentence. Le lâche, qui dansait au son des instruments, dans ses salons, à Arta, tandis qu'il faisait mettre à mort l'Étolien Sousmane et son fils [1], reçut au double la punition de ses crimes ! Il se jeta vainement aux pieds des bourreaux pour obtenir la grâce de mourir dans un lieu écarté : il dut savourer à longs traits le trépas, en voyant étrangler sous ses yeux le beau Méhémet, son fils aîné ; le doux Sélim qui aurait mérité, à lui seul, d'obtenir la grâce de sa famille, si le ciel, inexorable dans ses vengeances, n'eût pas résolu un pareil châtiment pour épouvanter les illustres scélérats. Enfin, après avoir vu exécuter son frère Salik-pacha, le fils bien-aimé d'Ali, qu'une esclave géorgienne lui avait donné aux jours de sa vieillesse ; Véli livra, en pleurant, sa tête criminelle aux bourreaux.

On s'empara aussitôt de ses femmes. L'infortunée Zobéide, dont la scandaleuse aventure avait pénétré jusqu'à Constantinople, cousue dans un sac en cuir, fut précipitée dans le Pursak, rivière qui confond ses eaux avec celles du Sagaris. Katherin, réservée à de plus longues douleurs, fut traînée, avec les jeunes filles de Véli, au bazar, où on les vendit ignominieusement à des bergers turcomans; et les exécuteurs procédèrent immédiatement au recensement des dépouilles de leurs victimes [2].

Ils ne devaient pas recueillir aussi paisiblement celles de Mouctar pacha. Un coup de pistolet renversa sans vie à ses pieds le capidgi bachi qui osa lui présenter le cordon : *Téméraire!* s'écria-t-il, en mugissant comme un taureau échappé à la hache du victimaire, *un Arnaoute ne meurt pas ainsi qu'un eunuque, je suis le fils de Tebélenleu! Aux armes, camarades! on veut nous égorger*. En achevant ces mots, il se jette, le poignard à la main, sur les Osmanlis qu'il repousse, et parvient à se barricader dans son appartement.

Soudain un orta de janissaires de Khoutaïéb, qui en avait l'ordre,

[1] Voyez liv. 1, ch. 2, de cette histoire.

[2] Elles ont été rachetées et se trouvent maintenant avec Hussein et Mahmoud, fils de Mouctar, à Andrinople.

s'avance en traînant du canon. Les faibles retranchements des braves volent en éclats. Le vieux Metché Bono, père d'Elmas-bey, resté fidèle au malheur, est emporté par un boulet : et Mouctar, criblé de blessures, après avoir immolé une foule d'ennemis, et vu périr tous les siens, ayant mis le feu aux poudres renfermées dans son palais, expire, en ne laissant pour héritage au sultan, que des cendres et des cadavres à demi consumés par les flammes. Trépas digne d'envie, si on le compare à celui de son père et de son frère, qui périrent de la main du bourreau.

Les têtes des modernes Atrides ayant été transportées à Constantinople, et exposées à la porte du sérail, étonnèrent la multitude. Le sultan lui-même, frappé de la beauté de celles de Méhémet et de Sélim, auxquelles les longues paupières fermées donnaient l'aspect de deux adolescents qui dorment d'un paisible sommeil, ne put se défendre d'une secrète émotion : *Je les croyais*, dit-il stupidement, *aussi vieux que leur père ;* et il témoigna du regret de les avoir condamnés.

On n'en était plus aux regrets à Janina. Khourchid, devenu l'objet des malédictions des Schypetars, avait soulevé, dans l'ivresse de sa gloire, l'opinion publique contre son autorité, en adressant aux chrétiens une circulaire conçue dans les termes suivants : « Voici ce » que le sérasquier de l'invincible padischa Mahmoud II, fait savoir » aux raïas ses esclaves ! On vous accorde la vie. Vous mangerez le » pain de la servitude en paix, si vous remettez incessamment vos » armes. Ceci s'adresse spécialement à vous, Souliotes et armatolis ; vous acquitterez, ainsi que les autres raïas, les sommes, re» devances, auguries, et autres tributs que vous payiez précédem» ment à Ali-pacha. Vous quitterez sur-le-champ les vêtements de » couleurs brillantes qui sont réservées aux musulmans et que vous » profanez. Vous ne laisserez plus croître, à l'avenir, vos cheveux, » et ne porterez, pour couvrir votre tête, qu'une coiffure de peau de » buffle. Vous recevrez et nourrirez, pendant trois jours, tous ceux » de nos soldats qui seront de passage dans vos villages. Vous ne » pourrez jamais monter un cheval avec une selle. Vous vous lèverez » à l'approche de tout musulman, et lui céderez votre place. Vous » ne bâtirez plus ni monastères, ni églises, ni ne pourrez ré» parer les édifices religieux qui sont détruits, et ne chanterez vos » offices qu'à voix basse. » Au reçu de cet ordre, ce qui restait

encore d'hommes indécis se joignirent aux insurgés. On fit serment sur la croix de mourir avec la patrie ; et on vit aussitôt s'organiser, en compagnies irrégulières, jusqu'aux femmes des montagnes de l'Etolie.

Le mécontentement ne fut pas moins grand dans l'armée, quand on y donna lecture du firman du sultan, que nous avons rapporté. Les Schypetars mahométans se moquèrent de la *bénédiction* du padischa, en disant que, n'ayant jamais mangé *le pain ni le sel provenant de ses deniers royaux*, ils prétendaient être payés ; et que les trésors d'Ali, qui étaient *leur sang*, ne sortiraient pas de l'Épire pour aller engraisser l'oisiveté des *mangeurs de soupe* de Constantinople. Il fallut les solder ; et Omer Brionès, qui venait d'être nommé pacha de Janina, conseilla de leur permettre de se retirer dans leurs villages. Il fit entendre à Khourchid que c'était un moyen immanquable de les calmer ; et qu'ils n'auraient pas passé un mois au milieu de leurs familles, que l'appât du butin les ramènerait sous ses drapeaux. On leur donna, en conséquence, un congé temporaire ; et l'événement justifia qu'Omer connaissait parfaitement ses compatriotes. Sur ces entrefaites, un courrier, expédié par le capitan-pacha, apporta la nouvelle de l'apparition de la flotte ottomane aux atterrages de la Morée.

On a vu par ce qui précède, que le congrès des Grecs se trouvait encore à Épidaure, lorsqu'on y fut informé des préparatifs de la Porte Ottomane contre le Péloponèse. Indépendamment des Francs, des vagabonds ramassés dans les carrefours et tirés des galères de Byzance, qu'on avait embarqués au nombre de dix à douze mille, il se formait encore des rassemblements considérables de troupes sur les côtes de l'Asie mineure. Méhémet Ali, pacha d'Egypte, préparait de son côté une grande expédition, destinée contre l'île de Crète. Une partie de l'armée du Danube devait se concentrer à Larisse, en Thessalie ; et Khourchid, prenant le commandement suprême de toutes ces forces, allait venger la majesté outragée du croissant, ainsi que son honneur offensé, dans l'injure faite à son harem, qui était toujours au pouvoir des Grecs. La campagne était au moment de s'ouvrir ainsi, du côté des Thermopyles et dans l'Acarnanie, qu'Omer Brionès devait traverser, pour donner la main aux Turcs de Patras, afin d'entrer, par l'isthme et le couchant, dans la Morée, qui serait mise à feu et à sang. Ce plan était gigantesque. Cent mille mahométans,

appuyés par une escadre, étaient prêts à s'ébranler; mais plus cet appareil était formidable, moins il présentait de chances de réussite, quand on venait à l'examiner de près.

La Porte Ottomane avait débuté par une ruse d'usage, en faisant répandre, pour la dixième fois, une sorte d'acte d'amnistie, qui était en contradiction avec la proclamation de Khourchid-pacha, qu'on vient de lire. La proclamation de sa hautesse était signée par le grand drogman Aristarque, Grec phanariote; et comme on savait ses liaisons avec un transfuge étolien nommé Rhasis, on n'en tint compte que pour rejeter, avec plus de hauteur que jamais, toutes les promesses faites au nom du Grand-Seigneur.

Le sénat de Corinthe, tranquille sur ce point, avait prévu que les espérances fondées, ou plutôt mises en avant par le divan, relativement à son armée du Danube, qui devait écraser la Grèce sous le poids de ses armes, étaient prématurées; si elles n'étaient pas même illusoires. Elle ne pouvait agir activement tant qu'elle refuserait satisfaction à la Russie, qui, ayant rendu publique la note diplomatique du baron de Strogonof, ne pouvait plus faire de pas rétrograde[1]. On avait beau répéter que la Porte avait accédé à toutes les demandes du cabinet de Pétersbourg; l'imposture était évidente. Était-ce avec franchise qu'elle agissait lorsque, rassemblant l'ochloratie civile et militaire de Constantinople, pour donner réponse à une note de l'internonce d'Autriche, les fanatiques, déchirant leurs vêtements, avaient crié : *Guerre, guerre à outrance contre les chrétiens.* Vainement aussi le divan avait mitigé ses dénégations, elles n'en étaient pas moins des refus positifs sur tous les articles mis en délibération ; enfin, les choses en étaient au point, qu'il ne pouvait plus y avoir de rapprochement entre la Russie et la Turquie.

Les Turcs voulaient une rupture ; le divan ne différait de leur pensée que sur le choix du temps et du moment pour l'entreprendre. Les chefs des janissaires et des corps de métiers, les édiles qui sont à la tête des regrattiers, des marchands de foie, des *bacals*, des tavernes, et des lieux infâmes de Kérato Chori, étaient tellement convaincus de cette nécessité, que, s'imaginant qu'on allait leur annoncer la décla-

[1] Elle l'a fait depuis, ce pas rétrograde ; mais sa politique est celle d'une *influence*, et non pas d'une direction naturelle. Celui qui s'est cru un moment le modérateur suprême de la diplomatie européenne apprendra un jour qu'on ne fait pas plus rétrograder un siècle, que remonter les eaux d'un fleuve contre son cours naturel.

ration de guerre contre les *infidèles Moscovites*, lorsqu'ils se rendaient au conseil de *l'étrier impérial*, ils prirent l'initiative en assommant les chrétiens qu'ils rencontrèrent sur leur passage ; et les *Francs* ne furent pas plus épargnés que les raias.

Le bruit, propagé par les orateurs de la lie du peuple, que l'Autriche appuyait les demandes de la Russie, leur servait de texte pour enflammer les esprits ; et quoique la Porte fît désavouer ces excès, d'après le conseil de Khalet-effendi, la populace qui n'admet pas de restriction politique, persista ostensiblement dans les desseins secrets de son gouvernement. Bien plus, Khalet-effendi lui devint suspect, ainsi qu'à l'ochlocratie, qui résolut dès ce moment sa perte. Il le sentit; mais ce fut inutilement, pour soutenir sa déplorable existence, qu'il permit de saisir deux bâtiments autrichiens, venant d'Odessa, avec leurs papiers, délivrés par la chancellerie de S. M. A., que les janissaires prétendaient être destinés pour les insurgés, et dont on traîna les équipages aux galères. Pouvait-on croire, d'après cela, que l'armée turque dût songer à dégarnir le Danube?

A juger des événements futurs par ce qui se passait alors dans l'Asie mineure, il était facile de prévoir que les hordes rassemblées au fond de ses golfes éprouveraient le sort des deux armées d'expédition, qu'on avait essayé d'y organiser ; et que les Anatoliens ne se décideraient pas à aborder aux rivages de la Hellade.

Dès la fin de décembre, les brandons de l'anarchie s'étaient rallumés dans la ville de Scala-Nova. Une de ces médiocrités qu'on tire du néant pour en faire des vizirs, Kalender-pacha, qui avait succédé à Elèz-aga, étant mort de maladie, la milice, unie aux habitants, avait nommé un gouverneur. Celui-ci avait tout compromis, en voulant ramener l'ordre dans un pays où le bien public, l'honneur et le patriotisme sont un contre-sens avec l'essence d'un gouvernement qui n'existe que par la terreur. Aussi, pendant les deux premiers mois de l'année 1822, on ne vit dans la campagne d'Éphèse, sur les bords du Méandre, et jusqu'au pied du mont Latmos, que meurtres, ravages et incendies. A Magnésie, plusieurs centaines de Grecs tombèrent sous les poignards des infidèles ; et partout où l'on formait des recrutements, les Turcs ne semblaient armés que pour exterminer les chrétiens.

Ce fut encore dans une de ces circonstances que l'amiral Halgan eut le bonheur de sauver l'évêque de Myrine, qui avait dérobé sa

tête au glaive ottoman dans la persécution de Constantinople. Quant à Smyrne, on y était tranquille, à peu près, comme on l'est sur un vaisseau qui se trouve emporté par les courants, au milieu d'un golfe parsemé de récifs. On y assassinait journellement les chrétiens paisibles, et on y pendait ceux qui cherchaient à se dérober clandestinement à la mort [1]. On formait cependant à Smyrne un armement de douze cents hommes, qui ne devaient pas non plus être destinés pour agir contre la Morée. C'était à des hécatombes plus faciles qu'ils étaient conviés ! Malheureuse Chios !.... mais n'anticipons pas sur ce funèbre événement.

Les rebelles de la croix (leur insurrection sera célébré d'âge en âge), qui n'avaient à opposer aux citadelles flottantes du sultan que de frêles navires, et à ses hordes nombreuses qu'une poignée de paysans encore mal armés, ignorants dans l'art de la guerre, mais pleins de l'esprit de Dieu, savaient que, pour mériter la victoire, il faut la préparer par la sagesse.

Dès le commencement de janvier, l'amiral Tombasis avait cinglé vers les Dardanelles, afin d'observer les mouvements de l'ennemi, et de prendre tous les renseignements possibles sur ses desseins. Il était revenu de là à Psara, pour engager l'amirauté à accélérer ses armements, qu'il trouva en bon état, ainsi que les fortifications de la ville et du port. Trente bricks de guerre et huit brûlots étaient prêts à appareiller au premier signal.

En touchant à Samos, il eut peine à reconnaître la physionomie de cette île belliqueuse. On y avait établi une fabrique de lames de sabre; une population de soixante mille âmes formait un grand atelier militaire, et on ne voyait que forges ou usines de toutes parts. Dix mille hommes parfaitement exercés se succédaient pour faire le service. L'entrée de toutes les gorges des montagnes était défendue par de larges fossés. On avait élevé des batteries sur les plages exposées à un débarquement ; une redoute armée de soixante canons couvrait le promontoire qui fait face à celui de Mycale ; les monastères s'étaient chargés du soin de caserner et de nourrir les défenseurs de la patrie. Peuple, clergé, soldats, n'ambitionnaient, ne souhaitaient et

[1] Ils avaient tort, sans doute ; *car*, disait le stupide *Spectateur oriental*, dans son langage barbare, *les Grecs, aussi bien que les Francs, ont passé paisiblement leur carnaval. Il est vrai de dire qu'un des quatre derniers condamnés n'a été gracié qu'au moment où le glaive* (qui était une corde) *étincelait sur sa tête.*

ne désiraient que de voir paraître l'ennemi qu'ils étaient allés plusieurs fois chercher, combattre et vaincre sur le continent. Les églises étaient pavoisées de drapeaux arrachés aux mahométans, les magasins remplis de munitions de guerre, et on organisait des compagnies, qu'on embarquait pour la Crète, dès qu'elles étaient suffisamment exercées aux manœuvres. L'amiral donna escorte à trois cent quatre-vingts Grecs crétois, qui se rendaient à Ténos, pour se joindre à d'autres volontaires, qu'on avait réunis dans cette île, d'où ils devaient se rendre au quartier des Sphaciotes.

Faisant ensuite circuler des vaisseaux au milieu des Cyclades, Tombasis parvint à engager les habitants des îles à payer les tributs de la manière la moins onéreuse pour les contribuables. Ainsi s'accomplissaient les décrets émanés du sénat de Calamate, qui avaient prescrit de réunir les Crétois épars sur le continent et dans les îles de l'Archipel. Le montant des contributions, joint aux parts de prises qui revenaient au gouvernement, le mirent en même temps à portée de fixer la paye du soldat en service permanent, à quinze piastres par mois. Le règne des lois succéda, de cette façon, aux désordres inséparables d'une commotion violente ; et Tombasis dut, avant de rentrer à Hydra, détacher une division navale, pour prendre connaissance des événements qui se passaient dans la presqu'île du mont Athos.

Les Psariens, informés qu'il existait un dépôt d'artillerie en bronze, provenant de deux vaisseaux de guerre turcs, qui s'échouèrent en 1807, sur une île voisine de Stagire, dans le golfe Strymonique, à la suite du combat qui eut lieu entre l'escadre russe et l'amiral Sinavin et la flotte ottomane, résolurent de s'en emparer pour armer leur ville et les batteries de la côte. Quatre bricks de guerre et deux sacolèves, expédiés à cet effet, embarquèrent ainsi quatre-vingts pièces de canon ; mais au moment de remettre à la voile, les Psariens apprirent que les Turcs ravageaient la presqu'île du mont Athos. Confiant leur capture à l'escorte de deux bricks, qui arrivèrent heureusement à bon port, ils se dirigèrent vers la baie d'Istillar, où ils ne connurent que trop les désastres de la trop égoïste thébaïde de la montagne sainte, dont ils sauvèrent un grand nombre de religieux, qui déploraient leur imprudente capitulation. Mais quelle que fût leur activité, ils ne purent s'emparer de l'artillerie cédée par eux à Abouloubond-pacha. Ils touchaient au moment de la saisir, lorsque

la flottille qui la portait, s'étant rangée sous la protection d'une frégate française, parvint à entrer à Salonique.

Les Psariens arrivèrent dans le golfe de Talante, au moment où les Hellènes se préparaient à attaquer l'armée d'observation, que Dramali, qui se trouvait à Larisse, avait portée sur la frontière de la Phocide et de la Livadie.

Ce général qui voulait seul obtenir la gloire de pénétrer dans l'Attique, ayant transféré son quartier général à Thaumacos, avait fait occuper Patradgik, et renforcer la garnison de Zéitoun. Il s'avançait en même temps avec circonspection, en poussant ses éclaireurs jusque sur les bords du Sperchius ; et il venait de s'établir au camp d'Allamana, lorsque les Grecs résolurent de l'attaquer. Ainsi c'était encore une fois au pas des Thermopyles que les Hellènes allaient combattre pour les saintes lois de leur patrie ; et ils voulurent célébrer la Pâque qui s'approchait par une commémoration digne d'apaiser les mânes du patriarche Grégoire, que les barbares avaient assassiné l'année précédente, pendant cette solennité.

« Jusqu'alors, dit Odyssée dans son rapport adressé au sénat Hellénique, nous nous étions tenus sur la défensive ; mais informés que » les Turcs concentraient leurs forces à Zéitoun et à Patradgik, qui » sont les clefs de la Thessalie, nous résolûmes de les chasser de ces » positions. Les troupes du Péloponèse, qui se trouvaient sous les » ordres d'Iatracos et de Nicétas, montaient à trois mille hommes, » et le total de notre armée s'élevait à huit mille soldats environ » qu'on divisa en deux colonnes. La première, qui fut mise sous le » commandement de Nicétas, d'Odyssée et de Dyovounitis, se dirigea » contre Zéitoun, tandis que la seconde, conduite par Démétrius » Contoïanis, Jean Gouras, se porta du côté de Patradgik, après » s'être entendue sur la manière et le temps de l'attaque, qui furent » réglés dans un conseil de guerre.

» Le vendredi saint, la première division fut embarquée à Palæochori, village situé vis-à-vis de Lithada, dans l'île d'Eubée, sur sept » bâtiments qui escortaient une foule de barques. Nous ne manquâmes » pas d'adresser nos prières à Dieu pour le succès de nos armes ; et le » samedi saint, 1er avril, au point du jour, on commença à opérer le » débarquement dans le port d'Échinos, voisin de Stélida. Il se faisait » avec ordre ; mais à peine avions-nous mis 300 hommes à terre, que » les Turcs, avec des troupes quatre fois plus nombreuses, qui se com-

» posaient en grande partie de cavalerie, se portèrent contre nous.
» Alors nos soldats rétrogradèrent vers la mer, où, renforcés par cinq
» cents des nôtres, ils marchèrent de suite en avant. Les Turcs furent
» bientôt battus avec perte de trente hommes et de six prisonniers,
» et ils durent évacuer Stélida, où ils laissèrent soixante et dix Schy-
» petars, qui se firent brûler vifs dans trois maisons où ils s'étaient
» retranchés.

» Pendant ce temps, Odyssée, qui s'était embarqué avec soixante et
» dix palicares déterminés, abordait au village de Sainte-Marine, situé
» au voisinage de la mer, à trois lieues de Zéitoun, et y prenait posi-
» tion, après en avoir débusqué deux cents Turcs, auxquels il tua un
» tiers de leur monde. Enfin la nuit étant venue, on se prépara au
» combat, qui s'annonçait pour le lendemain.

» C'était le jour de Pâques. Les Turcs, au nombre de trois mille
» hommes, cavalerie et infanterie, ayant de l'artillerie, se dirigèrent
» contre Sainte-Marine, où se trouvait Odyssée, qui avait reçu, pen-
» dant la nuit, cent trente hommes de renfort. Il fut attaqué avec
» vigueur; mais les tentatives de l'ennemi devinrent inutiles, à cause
» de la forte position de Sainte-Marine, quoique l'affaire durât jus-
» qu'au soir.

» Alors Odyssée ayant fait connaître à Nicétas ce qui se passait,
» celui-ci résolut de le rejoindre; et, marchant avec mille hommes,
» il se fit jour à travers les barbares, tandis que Dyovounitis, s'étant
» embarqué, se portait sur le même point, où ils arrivèrent tous
» heureusement.

» Le lendemain, qui était le lundi de Pâques, les Turcs s'imaginant
» que les troupes restées à Stélida s'étaient dispersées, s'avancèrent
» contre Odyssée avec la totalité de leurs forces, traînant des canons
» et des obusiers, pour déloger les Grecs de leurs positions. Ils tirèrent
» au début plus de cent coups de canon à boulets, et ils lancèrent
» autant d'obus, lorsque s'étant approchés des chrétiens, qui ne
» leur répondaient que par des chants patriotiques, Odyssée et Nicétas
» jugèrent qu'il était temps d'en finir. Déposant leurs fusils, et invi-
» tant leurs soldats à mettre comme eux le sabre à la main, ils se
» précipitèrent sur les infidèles qu'ils menèrent battant, pendant une
» lieue de chemin.

» La perte des Turcs se monta, tant pendant cette journée que
» dans les précédentes, à cinq cents morts; du côté des Grecs, à

» trente tués, cinquante-huit blessés ; et depuis ce moment on resta
» tranquille des deux côtés.

» Sur ces entrefaites, la division de Kontoïanis s'emparait de Pa-
» tradgik ; et les Turcs, contraints de repasser le Sperchius, s'établis-
» saient à Liano Cladi, village situé en plaine, où ils espéraient se
» maintenir, à cause de leur cavalerie. »

Ces combats n'étaient que le prélude de ceux qui devaient signaler l'invasion de la Hellade et du Péloponèse, qu'on fera connaître dans la suite de cette histoire.

L'ordre des événements nous reporte vers la mer Égée, où les Turcs allaient reparaître. Ils avaient résolu de faire une campagne d'hiver : de grands événements se préparaient. La crise était imminente, et ses résultats aussi incertains que terribles. L'existence générale des populations chrétiennes devenait problématique ; et, n'ayant pu les subjuguer par la fraude, on voulait les anéantir par la force. Ténos était le lieu d'asile des faibles tribus grecques répandues dans les Cyclades. Un éphore de Mycone y préparait des logements pour ses compatriotes, au moment où l'évêque de Carystos y établissait son quartier général. Après avoir résisté pendant longtemps aux Turcs de l'île d'Eubée, et vengé la mort du généreux Elias, fils de Pierre Mavromichalis, polémarque de l'Eleuthéro-Laconie, le prélat avait été relevé à son poste par l'évêque d'Andros. Le clergé était à la tête de toutes les insurrections, et ses chefs sanctifiaient ainsi la rébellion de la croix. Consolateurs du peuple dans son affliction, soldats, hommes d'État et martyrs depuis la mort du patriarche Grégoire, leur conduite héroïque rappelait les beaux jours de l'église primitive.

Cependant il y avait eu des contestations à Naxos, entre les catholiques et les orthodoxes. La noblesse des croisades de cette île, qui habite dans de vieilles tourelles, parce qu'un gentilhomme ne peut, sans déroger, occuper un rez-de-chaussée, s'était décidément prononcée en faveur de la légitimité du Grand Turc. Par une espèce de compensation, le chef des orthodoxes, Raphtopoulo, qui était consul de Russie, avait renoncé à son emploi politique et enlevé l'aigle impériale de sa chancellerie. Déclarant qu'il était Grec avant d'être Russe, il avait réuni un bataillon de huit cents hommes, et arboré le drapeau de cette croix impérissable, sous laquelle les ancêtres de la prétendue noblesse naxienne avaient combattu aux plaines d'Antioche et de Jérusalem ; et il s'était embarqué pour Candie. On se

promettait bien de le recommander au capitan-pacha. Cependant on n'osa pas toucher au pavillon régénérateur qu'il avait inauguré.

Paros, qui s'était signalée dès le commencement de l'insurrection, en envoyant dans le Péloponèse un contingent de soldats, qu'on vit figurer au siége de Tripolitza, sous la conduite de Constantin Trantas, et de Toussaint, fils de Démétrius, avait depuis ce temps formé un gouvernement à Paroécie (Παροικία), chef-lieu de l'île. Cette espèce de gérousie ou sénat, composé de Pierre Matzas Mavrogénis, Eleuthère Chamardos, Athanase Mavros, Jean Crispis, Siméon de la Grammatica, George Cyprien, et le même Toussaint, fils de Démétrius, député de Naoussès, bourgade principale de l'intérieur, correspondait avec l'île de Crète, où les insurgés obtenaient des avantages tels, que la dernière lettre de Baleste à son ami Toussaint, qu'il avait connu en Morée, était datée de la tente du pacha de Rhétymos qu'il avait battu, et forcé à se renfermer dans l'enceinte de cette ville.

Quoiqu'on comptât douze mille mahométans dans la ville de Candie, huit mille à la Canée, et six mille à Rhétymos, sous les ordres du sérasquier Chérif-pacha, ces derniers avaient été mis en déroute par Baleste, dans une sortie entreprise pour fourrager dans l'intérieur de l'île. Ils avaient été arrêtés à l'entrée des défilés, et deux cents Osmanlis cernés étaient tombés sous les coups des insurgés. Baleste venait d'obtenir cet avantage lorsqu'il reçut, le 18 février, un bataillon de huit cents hommes. A midi, ils mirent le feu à trois maisons de campagne des agas, situées près du village de Klaristos voisin de la Canée. « Leurs fusils, dit un témoin spectateur du combat, brillaient » au soleil, comme ceux de munition dans un jour de parade; nous en- » tendions leurs tambours, ce qui paraissait confirmer l'arrivée des » armes et des officiers que D. Hypsilantis devait envoyer du Pélo- » ponèse. »

Devenu plus circonspect, le vizir de Crète attendait les secours que Méhémet Ali, pacha d'Egypte, avait promis de lui envoyer. Enfin Michel Comnène Aphendoulief, toujours magnifique en proclamations, avait déclaré, à la suite de ces succès, tous les ports de l'île occupés par les Turcs, en état de blocus. Cette mesure n'était pas destituée de droit ni de raison ; elle fondait un principe ; mais l'insurrection étant caractérisée de révolte par les puissances européennes, la note de Comnène demeura comme non avenue.

Cependant, l'avenir de la Hellade sortait du sein du chaos, à la voix

de la religion et de la sagesse des enfants de J.-C., rassemblés sous l'étendard de la croix. Depuis la réunion du sénat à Corinthe, le territoire classique avait été divisé en cinq grandes éparchies, qui étaient : la Grèce centrale, comprenant le Péloponèse ; l'orientale, composée d'une partie de la Corinthe moderne, de la Mégaride, de l'Attique, de l'Eubée, de la Béotie ; la méridionale, englobant les îles de l'Archipel ; l'occidentale, ayant pour provinces l'Etolie, l'Acarnanie, l'Agraïde, l'Achelous, l'Anovlachie, l'Amphilochie, l'Athamanie, la Selléide et la Cassiopie; la septentrionale, se composant de la Doride, d'Agrapha, du mont OEta, et de toute la Thessalie jusqu'à l'Axius. Quoique plusieurs de ces régions fussent encore occupées par les Turcs, le sénat, qui jetait les fondements de la régénération de la Grèce, ne balança pas à les déclarer partie intégrante de la confédération, parce qu'étant chrétiennes elles devaient, tôt ou tard, faire partie de l'amphictyonie des Hellènes.

On avait ensuite décrété la formation d'une haute cour de justice, sous le nom d'aréopage, qui devait être composée d'autant de membres qu'il y aurait de cantons dans les cinq grandes divisions de la Grèce. Comme il fallait du temps pour régler les démarcations territoriales, on élut un aréopage provisoire, chargé de tenir ses assises partout où besoin serait, en décidant, en principe, qu'Athènes serait, dans des temps plus paisibles, le lieu de la résidence de ce corps souverain. On lui attribua, en attendant, le soin de l'organisation municipale de toute la Hellade.

Les aréopagites qui furent choisis provisoirement étaient : Néophyte, archevêque de Talante et des Thermopyles, homme de mœurs austères, intègre et éclairé dans les sciences divines et politiques ; Anthême Gazès, archimandrite du mont Pélion, savant connu dans les lettres ; le Thessalien Drosos Mansolas, docteur en médecine, littérateur très-distingué, et élevé en Allemagne ; Costas Thasicas, riche négociant qui avait fait des dons considérables à la patrie ; Alexandre Axiotès, savant et négociant opulent de Naxos ; Jean Euxénos, d'Athènes, neveu d'un ancien archevêque, et professeur de l'académie de cette ville.

Sur la proposition de plusieurs membres du corps législatif, on avait ensuite organisé un ministère. Le portefeuille de la direction générale, ainsi que le sceau de la justice, avaient été réunis aux autres attributions que possédait Mavrocordatos. Le département de la

guerre avait été confié à Jean Coletti de Syraco ; celui de la police ou administration intérieure, à Lambros Nano, Béotien, appartenant à une des premières maisons de Livadie ; les finances, à Panousios Notaras de Corinthe, issu d'une ancienne famille patricienne de Venise ; et les ministres entrèrent en fonctions dès que les aréopagites se furent mis en route pour Athènes.

Arrivés dans cette ville, où ils trouvèrent l'acropole assiégée par les chrétiens, les aréopagites ordonnèrent d'arborer le drapeau de la croix sur le palais du ci-devant aga d'Athènes. Ils firent ensuite choix d'une mosquée pour y tenir leurs séances ; et, dans leur première réunion, ils nommèrent douze éphores. Ils décrétèrent ensuite l'abolition de tous les signes du croissant ; et comme les ancêtres des barbares avaient autrefois renversé les églises, on démolit les minarets des mosquées.

Ces représailles, quoique tardives, n'en étaient pas moins légitimes ; car il était juste que tout emblème du mahométisme disparût d'une terre autrefois l'apanage du Dieu inconnu, qui y eut des autels honorés des plus purs sacrifices, jusqu'au temps où les Scythes du Caucase portèrent le deuil et l'esclavage dans la cité consacrée de toute antiquité à la sagesse éternelle.

Ce n'était pas ce que pensait un témoin oculaire qui répandait le venin de la calomnie la plus dégoûtante contre les aréopagites et les chrétiens [1]. L'insensé !... Une fausse philosophie avait depuis trop longtemps flétri son cœur pour lui permettre un élan de générosité envers ceux qui invoquaient la divinité du Christ à leur secours.

Sans doute, comme il le disait, les aréopagites étaient aussi étrangers aux affaires publiques que le peuple grec était barbare, pauvre, avili, ignorant ; mais l'aveu que les Hellènes faisaient à la face du monde [2], de ces restes de leur servitude, prouvait qu'ils étaient dignes

[1] Voyez le n° 48, 19 avril 1822, du *Spectateur oriental*.

[2] Voici ce qu'écrivait à ce sujet Thanos Kanzcaris, vice-président du gouvernement exécutif à un de ses amis à Pise :

« J'ai reçu, vers la fin de février, la lettre que vous m'avez écrite de Pise en Toscane. Je fais des vœux pour que la Grèce puisse trouver dans son sein beaucoup de fils sages et vertueux. Du moins, fasse le ciel qu'elle puisse un jour en obtenir de tels ! Car pour nous, qui sommes nés dans l'esclavage, et qui avons vieilli avec nos tyrans, il nous sera difficile de changer les habitudes contractées pendant notre vie, et les idées que l'habitude de l'esclavage nous a données..... C'est donc, ô mes frères, un devoir indispensable pour chaque ami de sa patrie, de venir la secourir par tous les

des bienfaits de la civilisation à laquelle ils aspiraient. Qui n'aurait compati à leurs misères? Hélas! il est des temps de larmes et d'épreuves, où la vertu la plus pure n'est pas à l'abri de l'injure. Les Grecs, depuis plus de quatre siècles, avaient *attendu d'en haut* leur libération. Ils étaient restés sans armes, dans les fers, et toujours suppliants. L'Europe connaissait leurs longues infortunes, et elle y était demeurée insensible, lorsque la voix de l'Eternel leur cria par l'organe de ses ministres : *Aide-toi, nation trop longtemps avilie, et mon bras tout-puissant t'assistera. Ne crains pas la mort et tu seras immortelle! Les cieux sont ouverts à tes défenseurs, les palmes du martyre leur sont acquises; tu servis trop longtemps sous l'Assyrien, ton insurrection est légitime et sacrée comme la croix qui la sanctifie.*

Sans s'inquiéter des vaines clameurs de leurs antagonistes, les aréopagites, continuant leur mission, prirent le chemin des Thermopyles, au moment où l'on annonçait qu'une escadre ottomane, commandée par un renégat nommé Ismaël Gibraltar, était en vue du cap Sunium.

talents que Dieu nous a accordés, l'un par sa bravoure, l'autre par sa prudence, celui-ci par sa fortune, d'autres par leur sagesse et leur instruction, puisque, ainsi que le dit l'immortel Homère :

Nul ne reçut des dieux tous les dons en partage

« Venez donc tous avec ardeur à son secours, ô mes frères... Pour moi, je me suis dévoué entièrement à sa défense, et c'est la poitrine découverte que je me présente au-devant des périls les plus imminents; j'emploie les armes contre la férocité de nos ennemis, et la politique contre tous ceux qui veulent corrompre les nobles sentiments inspirés par l'amour de la patrie; enfin partout je fais entendre que, pour que le gouvernement d'un État soit bon, il faut *que les témoins d'une injustice qui ne saurait les atteindre, éprouvent tous une indignation plus forte que ceux-là mêmes qui en sont les victimes.* »

CHAPITRE V.

Arrivée de l'escadre ottomane dans la mer Égée. — Stratagème des Hydriotes. — Débarquement des Turcs à Navarin ; — ils sont battus par le général Normann ; — relâche à Zante ; — accueil qu'elle y reçoit ; — sa composition. — Bruits répandus par la police. — Se dirige vers Patras. — Apparition de la flotte grecque, — commandée par l'amiral Miaoulis. — Patriarche d'Alexandrie. — Vœux qu'il fait pour les Bourbons et pour le pape. — Sommation de Khourchid adressée aux Acarnaniens et aux Étoliens. — Leur réponse. — Fuite et défaite des Turcs. — Leur escadre revient à Zante. — Bulletin du président Mavrocordatos. — Acte par lequel il proclame le blocus. — Événements maritimes. — Espion anglais. — Le consul français de Patras délivre plusieurs individus. — Fureur de Khourchid contre les Acarnaniens, — qui battent ses lieutenants. — Alarmes des Chamides. — Partialité révoltante des Anglais en faveur des Turcs ; — ils empêchent l'entreprise des Hydriotes contre Syvota. — Avantage obtenu sur les mahométans par Marc Botzaris à Regniassa. — Vasiliki et les secrétaires d'Ali envoyés à Constantinople. — Mort d'Abdin-bey de Larisse. — Exil d'Ismael Pachô-bey. — Dévouement magnanime des Souliotes.

Quand les Grecs n'auraient eu d'autres leçons que les tombeaux de leurs aïeux, ils suffisaient pour tracer leur devoir : *Mourir pour la patrie*, Θνήσκειν περὶ Πατρίδος ! Ces paroles sublimes de Spiros Alostros mourant [1] avaient retenti depuis les rives du Pruth jusqu'aux bords de l'Eurotas. Eurotas ! Eurotas ! la voix de la religion et de la patrie annonça la victoire dans tes vallées, aux premiers jours de l'insurrection ! L'expérience et le malheur devaient consolider son ouvrage, en appelant la sagesse aux conseils de la Grèce qui renaissait, en quelque sorte, avec les vieux héros de la fable et de l'histoire.

J'ai rapporté les principales dispositions des Hellènes. Effrayés des préparatifs maritimes des barbares, plusieurs habitants des îles avaient songé à se réfugier sur le continent. Les insulaires de Spetzia s'étaient hâtés d'évacuer leur pays, pour se retirer à Hydra, en se contentant de laisser un poste d'observation dans leur île ; et quelques-uns des plus riches Hydriotes songeaient à s'embarquer pour passer en Italie. Comme il était dangereux de laisser enraciner une pareille

[1] Liv. v, ch. 2, de cette histoire.

idée, qui était, dit-on, fondée sur les intrigues de l'épouse d'un nommé Constantin, que les Turcs tenaient aux fers, un homme aussi prévoyant que le fut Thémistocle, lorsque la flotte des confédérés se trouvait réunie dans le détroit de Salamine, qu'elle se proposait d'abandonner pour se rendre à l'isthme de Corinthe, usa d'un stratagème à peu près pareil pour sauver la Grèce [1].

On ignore encore par qui fut transmis à l'amiral turc l'avis « qu'il existait un parti à Hydra qui n'attendait que l'apparition de » sa flotte, pour intimider le peuple, et mettre les éphores de l'ami- » rauté en mesure de le faire consentir à une amnistie qu'ils souhai- » taient pour arrêter le cours des malheurs qu'une folle résistance ne » pouvait manquer d'attirer sur leurs têtes. » Le même individu avait envoyé au capitan-pacha une table de signaux pour correspondre avec les prétendus partisans du sultan. Ce fut cet avis qui le détermina à faire partir brusquement la division navale qu'on équipait pour Patras, où les Turcs se trouvaient étroitement assiégés pour la quatrième fois depuis le commencement de l'insurrection.

Le vice-amiral des barbares, qui la commandait, plus circonspect qu'on ne l'avait attendu, s'avança avec prudence, et, ayant arrêté ses vaisseaux en panne devant Hydra, fit pendant une demi-journée les signaux convenus, sans avoir aucune réponse. Il s'alarma même bientôt, en remarquant les batteries garnies de canonniers, et il comprit le lendemain, en poursuivant sa route, qu'il avait été abusé. Arrivé au cap Matapan, son arrière-garde fut attaquée par quelques vaisseaux grecs qui obligèrent deux de ses bâtiments de transport à s'échouer à la côte où il se perdirent corps et biens. Furieux de cet événement, il voulut prendre sa revanche en passant devant Navarin. Moustapha, bey de Coron, qui était venu à sa rencontre, l'avait informé que cette place ne renfermait qu'une faible garnison ; et il fit aussitôt porter le cap vers l'île de Sphactérie ou Sphagia, tandis que Méhémet-pacha, sérasquier des troupes de débarquement, se préparait à agir conjointement avec Ismaël Gibraltar, qui commandait l'escadre.

L'île de Sphactérie forme avec le continent la grande entrée du

[1] Voyez Hérodote, Uranie, ch. LXXV. Les journaux du temps ont fait mention du dessein des principaux armateurs d'Hydra, de se retirer en pays étranger. Nous sommes encore trop près des événements, pour qu'il me soit permis de nommer celui qui remplit à cette époque le rôle de Thémistocle.

port de Navarin, dans laquelle on pénètre en rangeant, à une encablure de distance, un rocher qui a retenu le nom antique de Pylos. Une frégate turque ayant donné dans cette passe, elle fut suivie des bâtiments de transport et d'une foule de barques chargées de soldats, qui prirent terre à la douane. Mille barbares s'avançaient en poussant des cris effroyables, lorsqu'un boulet tiré de la forteresse ayant rompu le grand mât de la frégate montée par Ismaël Gibraltar, elle vint heurter son matelot d'arrière et jeter la confusion au milieu des vaisseaux qui entraient au port.

Les Turcs se troublent. Au même instant le général Normann, auquel l'évêque de Modon et deux sénateurs hellènes s'étaient empressés de remettre le commandement, profitant de l'hésitation des ennemis, tombe sur eux à la tête de cent cinquante étrangers et d'un millier de Grecs ; les charge et les culbute si rapidement dans la mer, que les barbares ne parvinrent pas à rembarquer le quart de leur monde. L'escadre ottomane, ne regagna même la haute mer, qu'après avoir souffert d'assez fortes avaries ; et il est probable qu'elle aurait accompli ses destinées à Pylos, si on avait eu la précaution d'élever une batterie sur l'île de Sphactérie[1].

Tandis que la nouvelle du succès obtenu à Navarin se répandait dans le Péloponèse, le 13 février, les vigies de Zante signalèrent vingt voiles de guerre. Aussitôt le frère du consul anglais de Patras, bravant une mer orageuse, s'embarqua ; et comme on fit annoncer, par des crieurs publics, qu'aucun fugitif provenant du continent ne trouverait asile dans les îles Ioniennes, on en conclut que les vaisseaux qui se montraient à l'horizon étaient ottomans. Le zèle d'un séide imbu du fanatisme de la plupart des agents de la compagnie anglaise du Levant, et les nouvelles mesures de la police s'expliquaient ainsi l'un par l'autre, quand on vit mouiller sur la rade trois frégates, six corvettes, vingt bricks de guerre et quarante bâtiments de transport, qui reçurent le salut royal des batteries de S. M. B. C'était ainsi qu'on exécutait la proclamation du lord haut commissaire, qui déclarait le même jour, à son parlement corcyréen, qu'il avait donné des ordres pour qu'aucun bâtiment turc ni grec ne fût reçu dans les ports et mouillages de l'heptarchie ! Afin, sans doute, de prouver la sincérité de cette déclaration, le gouverneur de Zante pour S. M. B.,

[1] On y en a maintenant construit une qui défend l'entrée du port.

le vice-amiral et le capitan Ismaël Gibraltar, eurent réciproquement l'honneur insigne de se visiter et de se congratuler, sans s'inquiéter de l'indignation publique.

Cependant, comme tout peuple opprimé est ingénieux, les Ioniens trouvèrent encore, dans cette occasion, le moyen de servir leurs coreligionnaires, en faisant déserter plus de trois cents matelots grecs, qu'on avait embarqués de force à Constantinople et aux Dardanelles sur les vaisseaux turcs. Ils réussirent également à dérober quelques chaloupes des navires ottomans, avec lesquelles les transfuges se sauvèrent en Morée, non sans avoir été pourvus d'armes et de munitions de guerre par les Zantiotes.

Ils ne pouvaient arriver plus à propos au quartier général de Colocotroni, où l'alarme avait pénétré. Le consul d'Angleterre, instrument aveugle de l'espionnage des Turcs, venait d'annoncer à Jousouf-pacha l'arrivée des secours qu'il attendait depuis si longtemps. « Quinze » mille hommes allaient prendre place sous ses drapeaux, quarante » transports chargés de vivres et de munitions de guerre ne devaient » plus le laisser à la merci des événements contraires. Enfin on allait » encore une fois offrir le pardon aux révoltés. L'assurance devait » leur en être garantie par une douzaine de métropolitains et plus de » quatre-vingts ecclésiastiques, qui se trouvaient embarqués sur l'es- » cadre ottomane, où ils étaient traités avec tous les égards dus à » leur caractère. »

Il suffisait d'un peu de réflexion pour montrer la fausseté de pareils récits ; et ceux qui y avaient donné quelque croyance furent pleinement désabusés par les matelots échappés des vaisseaux turcs. Enfin un médecin sicilien, ayant trouvé le moyen de communiquer avec les Zantiotes, les chargea, comme chrétien et enfant des colonies grecques de la Trinacrie [1], de faire savoir aux insurgés « qu'il se » trouvait à peine trois mille hommes de débarquement à bord de » l'escadre ottomane ; que leur commandant Méhémet-pacha était un » valet d'écurie du sérail ; que l'armée navale, loin d'apporter des » vivres à Jousouf-pacha, en manquait pour ses besoins ; que la plus » grande division régnait entre les chefs qui la montaient, depuis

[1] Il existe encore maintenant en Sicile plusieurs villages habités par des Grecs et Schypetars chrétiens, qui s'y sont établis sous le règne de Roger et des princes normands.

» qu'ils avaient manqué leur expédition, dont le but était le pillage
» d'Hydra ; et qu'ils auraient aussi bon marché d'Ismaël Gibraltar,
» fanfaron sans courage, que de la *minuzzaglia* ou populace armée
» dont on cherchait à leur faire peur. »

Heureusement pour les insurgés qu'il ne se trouvait pas alors dans les îles Ioniennes un homme de talent, capable de diriger leurs ennemis autrement que par des intrigues. La police de Zante, chargée de relever les espérances des Turcs, fit répandre le bruit « que le séras-
» quier Khourchid s'avançait à marches forcées à travers l'Acar-
» nanie. Il avait déjà passé l'Achéloüs, il se trouvait aux portes de
» Missolonghi ; et la rébellion, trop longtemps triomphante, devait
» tomber sous ses coups depuis qu'Ali-pacha n'existait plus. »

Cependant les vents contraires, les seuls auxiliaires des chrétiens, retenaient l'escadre turque enchaînée au port de Zante, et ceux qui la montaient se félicitaient d'un pareil contre-temps, lorsque, le 23 février, elle communiqua avec deux bâtiments de guerre de la marine impériale d'Autriche. Ils appartenaient à la station qui croisait dans le Levant sous le commandement de l'amiral Armeni ; et après avoir fait chorus de mensonges officieux avec la police de Zante, qui débitait que la marine d'Hydra, livrée à l'anarchie, ne mettrait pas en mer de toute la campagne, la flotte turque appareilla le 25 février pour Patras. Le 26 au matin elle était hors de vue. Dès le lendemain on lui attribuait des succès, le 28 on la disait victorieuse, lorsque le 1er mars, à huit heures du matin, on signala un nombre considérable de vaisseaux dans le sud-ouest.

C'était l'escadre grecque qui s'avançait. Le patriarche d'Alexandrie, Anthème, qui vivait retiré à Cydonie depuis que les Français avaient abandonné l'Egypte, sauvé par les Hydriotes à l'époque où cette ville fut détruite par les barbares, avait voulu partager les dangers de ses frères. Monarque spirituel, il montait le vaisseau amiral commandé par le néarque André Miaoulis Vôcos, qui avait succédé à Tombasis, suivant la rotation de service prescrite par la loi. Assis à la poupe de la corvette sur laquelle flottait l'oriflamme de la religion, le prélat semblait, par ses prières, commander aux vents et soumettre les vagues qui s'inclinaient devant les proues de l'escadre hellénienne.

Mêlant depuis quelque temps, au nom des Bourbons, que les chrétiens invoquaient dans les dangers et après la victoire, le nom du souverain pontife Pie VII, que les Grecs nommaient *le père*

commun des fidèles, et le bon pasteur (λαῶν Ποιμένης), le ministre du Seigneur, l'amiral, les capitaines et les matelots, retraçaient l'image de ces armées aussi vaillantes que pieuses, qu'on vit autrefois, conjurées pour combattre la secte impie de Mahomet, apparaître dans l'Orient. A midi on comptait cinquante bâtiments portant le pavillon de la croix; et un calme absolu ayant suspendu leur marche, ils restèrent en vue de la ville de Zante jusqu'au coucher du soleil.

Les Ioniens, auxquels on avait représenté les Hydriotes livrés à des dissensions funestes, dépourvus de moyens de tenir la mer, étaient dans le ravissement, et ils ne cessèrent, jusqu'à la nuit, de faire publiquement des vœux pour le succès de leurs coreligionnaires. Ils crièrent même au miracle, en invoquant les noms de saint Denys et de saint Spiridion, quand, les brises éoliennes s'étant réveillées à l'apparition des premières étoiles, ils virent les navires des Hellènes manœuvrer avec tant de précision, que leur flotte parvint à doubler le promontoire Araxe, le 2 mars au matin.

Ainsi désabusés, les Ioniens, qui tenaient les Moraïtes au courant de ce qui se passait, ne tardèrent pas à savoir que l'invasion de l'Acarnanie par Khourchid-pacha était également un mensonge de leurs communs ennemis. Il est vrai, cependant, de dire que le sérasquier, après avoir traîtreusement assassiné Ali-pacha, oubliant toute espèce de modération, ne s'était pas contenté de proposer aux Grecs une amnistie qu'ils ne sollicitaient pas. Moins mesuré encore envers les chefs des peuplades guerrières de l'Acarnanie et de l'Étolie, il leur avait écrit pour les sommer de venir déposer leurs armes à ses pieds. Il les menaçait, s'ils n'acquiesçaient pas à cet ordre, de marcher contre eux, *non plus avec des fusils, mais avec le glaive redoutable des invincibles Osmanlis, et de les passer au fil de l'épée.*

C'était leur dire de se préparer à vaincre, car ils avaient appris depuis longtemps à mourir en gens de bien et d'honneur. Les chefs s'étant en conséquence réunis au grand village de Lépénou, qui a succédé à la ville antique de Stratos [1], rédigèrent la réponse suivante, qu'ils firent tenir à Khourchid-pacha par son propre messager : « Nous
» répondons ce qui suit au sérasquier Khourchid : Il n'est plus possible
» aux chrétiens de vivre sous le gouvernement tyrannique des Turcs.

[1] Stratos. Voyez tome III, pages 135 à 156, et 160 à 197 de mon Voyage dans la Grèce.

» L'expérience nous a appris qu'il ne doit jamais exister de rappro-
» chement entre eux et nous. Si tu viens, magnifique vizir, avec des
» fusils, nous te recevrons à coups de fusil ; si tu nous attaques avec
» le sabre, nous te combattrons avec le sabre, et nous ne te ferons
» pas plus de quartier que nous ne t'en demandons. Nous t'adressons
» cette réponse de Lépénou, où nous attendons tes *invincibles*
» *Osmanlis.* »

Il était facile de juger, par les menaces de Khourchid-pacha, qu'il n'était pas en mesure de prendre l'offensive, car c'est le propre des barbares de fondre sur leur proie et de l'égorger, quand ils sont certains de la victoire. Mais on n'était pas aussi tranquille sur les événements qui allaient se passer du côté de Patras. On ne distinguait plus au large que cinq ou six vaisseaux des chrétiens, qui croisaient entre Ithaque, les Oxyes et l'embouchure de l'Achélous, lorsqu'une tempête effroyable bouleversa tout à coup les mers [1].

La flotte grecque, qui ne se trouvait que depuis vingt-quatre heures aux atterrages de l'Achaie, avait vu fuir à son approche l'armée navale des Turcs, sur laquelle elle arrivait en ordre de bataille par division. Les barbares coupant leurs câbles, au lieu d'accepter le combat, s'étaient précipitamment retirés en dedans des Dardanelles du golfe de Corinthe et réfugiés sous le château de Lépante. Malgré leur célérité à fuir, les Grecs étaient parvenus à séparer un brick de leur arrière-garde, qu'ils coulèrent à fond, et à obliger à se brûler eux-mêmes quatre transports qui s'échouèrent au mouillage d'Aia, calanque éloignée d'une lieue de Patras. Ils se disposaient à forcer l'entrée du golfe, quand la bourrasque les contraignit de venir prendre port à Missolonghi.

Le 4 mars, les flots ayant commencé à mollir, une goëlette et un brick de guerre anglais, précurseurs ordinaires des grands événements, jetèrent l'ancre sur la rade de Zante; et, comme ils gardèrent le silence, l'augure était favorable, lorsqu'à trois heures après midi, on signala une flotte venant de Patras. On s'agita aussitôt ; comme on n'y remarquait pas de frégates, on la crut grecque, et on ne manqua pas d'ajouter qu'ayant été battue elle fuyait devant le pavillon du croissant.

[1] Le même coup de vent se fit sentir à Hydra, où il causa des dommages évalués à plus de trois cent mille francs, par la perte d'un grand nombre de barques qui firent côte et se brisèrent.

La nuit, qui survint, n'avait pas permis d'en apprendre davantage, quand un coup de canon, tiré vers les onze heures et demie du soir, mit la ville de Zante en alarme. On soupçonnait d'abord, que quelque navire, poussé par le vent de Bôra, qui soufflait avec violence, chassait sur les autres, quand un second et un troisième coup de canon, suivis d'une bruyante fusillade, révélèrent la présence de l'escadre ottomane. La frayeur que lui causaient les Grecs, auxquels elle avait échappé, faisait que, pour l'empêcher de s'échouer, les vaisseaux anglais avaient été obligés de tirer contre elle, afin de la forcer de jeter l'ancre au large. Enfin le lendemain on compta trente-quatre voiles turques sur la rade, c'est-à-dire tous les bâtiments de guerre qui étaient entrés dans le golfe de Patras, à l'exception d'une frégate, d'une goëlette, de deux bricks et des bâtiments de transport.

On devinait que les infidèles avaient été battus, mais on ignorait encore les détails de l'action, qui s'était passée le 3 mars, entre trente-cinq bâtiments de guerre ottomans et autant de bricks grecs, tandis que les navires de transport restaient au mouillage de Lépante. Quatre bricks des insurgés avaient attaqué bord à bord la frégate amirale ennemie, qui était au moment d'avoir ses feux éteints, lorsqu'un cinquième armement grec étant survenu pour prendre part à la victoire, une fausse manœuvre de sa part servit à la dégager. Démâté par une volée des gaillards d'avant de l'ennemi, ce brick s'embarrassa dans ses manœuvres; et le capitan-bey, profitant du désordre qu'il avait occasionné, en tira parti pour rallier sa division, qui fuyait toutes voiles dehors.

Ce retour était bien différent de celui du vice-amiral turc au mois d'octobre précédent, lorsque, traînant à la remorque la marine marchande de Galaxidi, il vint célébrer sa victoire à la face d'une population et d'une ville grecques, forcées d'endurer un pareil outrage. Les temps semblaient aussi politiquement changés; car, pour déférer à la proclamation de neutralité du lord haut commissaire, on ordonna aux Turcs de partir, dans le délai de vingt-quatre heures prescrit pour les *relâches forcées*.

Où fuir? quels vents propices pouvaient sauver encore une fois l'escadre ottomane? Le 5 mars à deux heures après midi, on signalait une flotte, à quatre heures on distinguait le pavillon de la croix. Le gouvernement de Zante fait réitérer aux Turcs l'ordre de partir; à cinq heures ils appareillent; mais ce n'était qu'un jeu pratiqué pour

leur faciliter de jouir de la clause de *relâche forcée*. En effet, à neuf heures du soir ils étaient de retour au port. Quelques coups de canon tirés par les Grecs, qui les attendaient en ordre de bataille sur la pointe de Scopos, avaient suffi pour obliger les barbares à la retraite.

Le 6 mars, contrainte de reprendre la mer, la flotte turque se dirigea vers Patras; et, ayant fait fausse route durant la nuit, on s'aperçut qu'elle avait trompé la vigilance des Grecs, car on les distinguait sous voile à la hauteur du cap Ichthys en Morée. Une frégate anglaise qui survint ne donna aucune nouvelle, mais on comprit à ses signaux qu'elle avait piloté les mahométans assez loin pour les tirer d'embarras; et ce ne fut que plus tard qu'on apprit qu'ils avaient perdu deux bricks aux atterrages d'Andros, ainsi que cinquante de leurs marins, qui sautèrent à bord d'un brûlot grec, où ils furent brûlés vifs, sans qu'Ismaël Gibraltar tentât de les secourir.

Le premier bulletin imprimé à Corinthe rendit compte des principaux événements de cette expédition dans les termes suivants :

« Le président du pouvoir exécutif fait savoir que la flotte ottomane » ayant été mise en fuite, après le combat du 20 février (v. s.), et » poursuivie par la flotte nationale, celle-ci (après l'avoir vue cingler » au Levant) reparut le 25 février (v. s.) au cap Araxe. S'étant » portée de là vers Patras, où elle trouva vingt-quatre bâtiments » ennemis, elle parvint à en incendier sept qui ne purent regagner » le mouillage de Lépante. S'étant retirée pendant la nuit à Missolonghi, elle revint le jour suivant porter l'épouvante dans le camp » de Méhémet-pacha, qui, voyant une grande partie de sa division » navale brûlée et ses troupes battues, se retira, plein de terreur, » dans la forteresse de Patras.

» *Signé :* Mavrocordatos, président;
» Théodore Negris, archigrammatiste.

» Corinthe, 1er mars (v. s.) 1823. »

Ce précis des événements fut suivi, le 13 mars (v. s.), d'une proclamation du président Mavrocordatos, qui confirmait et étendait le décret de Comnène Aphendoulief, relatif au blocus des ports ainsi que des places maritimes occupés par les Turcs [1].

[1] *Déclaration de blocus.*

La nation grecque, par un mouvement propre et spontané, a pris les armes contre

On en eut connaissance dans les îles Ioniennes, au moment où la frégate de S. M. B. *le Seringapatnam* arrivait sur la rade de Zante avec un colonel chargé de prendre le gouvernement de cette île. Cet Anglais, avant d'occuper son poste, avait jugé convenable de se rendre à Lépante, pour s'entendre avec Jousouf-pacha, relativement aux secrètes intelligences qu'ils méditaient pour la ruine des chrétiens.

En longeant le rivage de l'Étolie Épictète, l'officier anglais avait aperçu les feux de joie des Grecs qui célébraient leurs victoires en brûlant les maisons de campagne des agas de Lépante. Représailles funèbres! Ils se vengeaient ainsi des incendiaires des hameaux chrétiens disséminés sur les montagnes de Calydon. Mais ce qui affligea surtout un homme dévoué aux barbares, c'était la défaite de Méhémet-pacha, dont il fut presque témoin oculaire.

La flotte ottomane venait à peine de prendre la fuite, que Colocotroni, ayant réuni quelques milliers d'hommes, attaqua les quatre

ses tyrans. Ses droits sont connus et incontestables. Au milieu des sacrifices énormes qu'elle fait, elle ne cherche qu'à mettre un terme à l'injustice et à améliorer son sort, sans porter préjudice à aucune société d'hommes justes. Si elle réclame, d'un côté, ses droits, elle n'ignore pas non plus ses devoirs de l'autre ; et c'est dans cette raison qu'après avoir déclaré son indépendance, elle a établi un gouvernement central, qu'elle a chargé de défendre les premiers aussi bien que de remplir les seconds.

Jaloux d'atteindre ce but sacré de la nation, ce gouvernement s'impose le devoir de chercher de toutes les manières à ôter aux ennemis de la Grèce tous les moyens de résistance. A cette fin, il déclare, conformément au droit des gens de l'Europe, en état de blocus tous les ports occupés encore par l'ennemi, tant en Épire que dans le Péloponèse, l'Eubée et la Thessalie, depuis Épidamne jusqu'à Thessalonique, aussi bien que les ports de la mer Égée, des îles Sporades et de la Crète, qui sont encore au pouvoir de l'ennemi.

Les bâtiments étrangers de tout pavillon, qui, après avoir été suffisamment avertis par nos commandants et capitaines des lieux de cette déclaration, tenteraient d'entrer dans lesdits ports, seront pris et traités d'après les lois et usages reçus. Les commandants grecs sont chargés de continuer à signifier cette déclaration aux capitaines des navires étrangers, jusqu'à ce que le gouvernement ait acquis la certitude qu'elle est parvenue partout où il est nécessaire. La présente sera communiquée à tous les consuls des gouvernements amis qui résident dans les diverses parties de notre État.

Corinthe, le 13 (25) mars 1822.

Le président du pouvoir exécutif,
A. Mavrocordatos.
Le premier secrétaire,
Th. Négris.

mille Asiatiques débarqués à Patras. Le combat avait commencé à Hiérocomion ; et les Turcs, mis en déroute, s'étaient enfuis, saisis d'épouvante, dans l'acropole. On attendait des renforts pour les y bloquer ; et l'apparition de l'escadre grecque augmentait encore la consternation des infidèles ; tels étaient les combats que le bulletin de Mavrocordatos n'indiquait que sommairement. Ainsi l'expédition sortie de l'Hellespont à la fin du mois de janvier, trompée dans son attente relativement au complot qui devait lui livrer Hydra, entamée lorsqu'elle doubla le cap Ténare, repoussée à l'attaque de Navarin, battue aux rivages de l'Achaie, où elle n'avait débarqué quatre mille Asiatiques que pour les livrer au glaive des chrétiens, rentrait, au bout de deux mois de campagne, dans le canal de Constantinople, après avoir dévoilé son impéritie et sa lâcheté. L'assistance même des Anglais n'avait pu lui être profitable ; et une correspondance, que les Grecs prirent sur un émissaire protégé par le frère du consul de sa majesté britannique à Patras, les mit au fait des projets des infidèles contre les succès des soldats de la croix.

Cet événement nous oblige à nous rapprocher encore une fois de la police de Zante, pour dire comment l'agent anglais qu'on avait vu paré des vêtements de Mavrocordatos fut arrêté par les croiseurs grecs, dans une de ces excursions qu'il faisait à l'abri du pavillon de la Grande-Bretagne. Hélé à la hauteur du cap Papa, par un bâtiment insurgé qui le sommait de venir à l'obédience, l'émissaire, trop longtemps impuni, menaça vainement le capitaine croiseur *du courroux de la terrible nation souveraine des mers*, à laquelle il appartenait. On lui répondit que son pavillon ne devait pas servir à masquer *l'espionnage*, et il dut céder à la nécessité. On enleva de sa barque un nommé Omer, aga de Candie, favori de Jousouf-pacha ; on se saisit des dépêches dont il était porteur ; et son protecteur, croyant faire trembler les éphores de l'Etolie, suivit le captif à Missolonghi pour le réclamer.

Il s'imaginait encore parler à des raias, mais son arrogance dut fléchir devant le sénat de pêcheurs rassemblé dans cette ville. Ils rejetèrent raisons, prières, offres de rançon, sans craindre de faire entendre au *jeune barbare* anglais des vérités dont il se souviendra peut-être à son heure suprême, en jetant un dernier regard sur l'or, souillé de sang, qui fait son opprobre et celui de ses pareils. « *Tu t'es nourri de » larmes et de carnage*, lui dirent les Grecs, *sois libre, Dieu seul doit*

» *le châtier; quant à ton associé Omer-aga, il sera pendu; sors de notre* » *présence.* »

Il partit, l'insensé; et, de retour à Zante, il appelait la vengeance de la Grande-Bretagne sur la tête des Grecs. *Ils lui avaient enlevé*, disait-il, *jusqu'à ses vêtements;* mais comme on découvrit que ces prétendus spoliateurs avaient respecté une somme de trente mille piastres qu'il portait dans son coffre, ce fut un trait de lumière qui dessilla les yeux de l'amiral Graham, indigné d'avoir été trop longtemps la dupe de l'intrigue et de l'avidité.

Cependant il n'était question, à Zante, que du supplice d'Omer-aga. On racontait qu'enduit de goudron il avait été brûlé vif par la populace de Missolonghi; et les détails de sa mort étaient si bien circonstanciés, qu'ils paraissaient véritables. On criait anathème contre la barbarie des Grecs; la relation du trépas d'Omer-aga allait retentir en Europe[1], quand le consul du roi de France à Patras fit savoir à l'autorité supérieure de Zante *qu'Omer vivait, que ses jours seraient respectés, et qu'il pourrait être rendu à la liberté!* Il avait employé un moyen plus puissant que l'or pour le sauver, c'était *de demander sa grâce au nom du roi très-chrétien*; et une lettre de son agent consulaire, Antoine Maritza, lui annonçait qu'elle avait été accordée.

Cette nouvelle confondait la calomnie; et les agents anglais, contents de recouvrer Omer, qui était le favori *(putrem oculum)* de Jousouf-pacha, n'eurent que le déplaisir de devoir ce service à un Français, aussi indifférent à leur estime, que supérieur à leurs lâches persécutions...

Elles venaient de lui ravir l'*homme juste*, le vénérable ecclésiastique Spiros Antipa, que les chagrins dont ils l'avaient abreuvé firent mourir de douleur. C'était lui qui avait recueilli le pavillon des lis, au moment de l'incendie du consulat de Patras. Vieillard infortuné! sa cendre ignorée repose au fond des lagunes de l'Achélous! Français qui combattez encore sur ces bords, élevez un cippe funéraire à la mémoire de Spiros Antipa, agent de France à Pyrgos: il a bien mérité de l'humanité.

Le consul de France aurait pu délivrer également le harem de

[1] On avait déjà adressé à M. Pilate, rédacteur de l'*Observateur autrichien*, une relation de cet événement; et son correspondant, D. Vincenzo Macarelli, en fut pour ses peines, son encre et son papier.

Khourchid-pacha, mais il abandonna ce coup de finance aux soins cupides des agents anglais, pour ne s'attacher qu'aux malheureux. Il dédaigna même de faire valoir la délivrance d'Omer-aga, qui vint, quelques jours après, le remercier, pour obtenir la liberté de la famille du major russe Sava.

Possesseur d'aumônes recueillies à Paris par les soins généreux de la comtesse Orlof, de l'ambassadeur Pozzo di Borgo, et de plusieurs seigneurs russes, M. Hugues Pouqueville brisa les fers de quatre jeunes enfants et de leur mère, qui gémissaient dans une horrible captivité à Lépante. Les Turcs avaient décapité son époux; et il serait impossible de retracer la scène qui se passa quand la veuve Sava demeurée fidèle à son Dieu, tomba prosternée, le visage collé contre terre, aux pieds de son vénérable père, resté muet de douleur entre sa bru et ses petits enfants qu'il n'avait pas la force d'embrasser. La mère du major, âgée de cent dix ans, qui avait quitté pour la première fois son grabat depuis la perte de ses enfants, reconnut à la voix ceux qu'elle n'avait cessé d'appeler dans ses lamentables myriologies. Ses yeux fermés à la lumière retrouvèrent des larmes pour pleurer; mais ce que le ciel seul put lui accorder, ce furent les expressions brûlantes qu'elle improvisa pour invoquer les bénédictions de l'Éternel sur la tête de la comtesse Orlof, et des bienfaiteurs de sa pauvre famille.

Tandis que ces scènes épisodiques du tableau des événements de la Grèce se passaient, l'escadre d'Hydra, commandée par Miaoulis, composée de trente bricks ou brigantins armés de huit cent quarante pièces de canon: la division de Spetzia, aux ordres de Vasili Ghinis, forte de vingt bâtiments de différents échantillons, portant environ quatre cents bouches à feu, et celle de Psara, guidée par Anagnolis Apostolos, dans laquelle on comptait quatre navires à trois mâts, une goelette, deux brigantins et dix chaloupes canonnières, se préparaient à prendre diverses stations afin de surveiller et d'inquiéter l'ennemi sur tous les points où l'on avait intérêt à connaître, à déjouer, à prévenir ou à combattre ses mouvements. La guerre était flagrante au nord, au midi, à l'orient, à l'occident, du côté de Constantinople, de la Romélie, de l'Épire, de l'Egypte et des régences barbaresques. L'ennemi s'apprêtait à surgir de tous les points de l'horizon contre la Grèce, et ses enfants devaient lui présenter de toutes parts un front menaçant. Ce n'était rien d'avoir dispersé une escadre, d'en avoir vaincu dix; il fallait combattre et vaincre jusqu'à ce qu'on eût

anéanti des maîtres irrités, desquels il n'y avait ni paix ni trêve à espérer que quand il ne leur resterait plus aucun moyen de guerroyer. On ne se dissimulait ni les difficultés ni la durée de la lutte dans laquelle on s'était engagé. La palme était réservée à celui qui aurait la dernière planche de bois pour radouber un vaisseau, et le dernier baril de poudre pour faire sauter les bastions occupés par son antagoniste.

Le problème politique devait donc être résolu par une longue persévérance. Il fut en conséquence décidé que les Psariens cingleraient vers les côtes de l'Asie mineure, et qu'ils observeraient constamment les armements qui se préparaient aux Dardanelles de l'Hellespont. Les Spetziotes convinrent de croiser entre la Crète, l'Eubée et l'Attique, de manière à surveiller ce qui se passerait dans ces parages, sans permettre à aucun bâtiment de pénétrer dans le golfe d'Argos; car Athènes étant située à plus d'une lieue de la mer, et les insurgés maîtres de la campagne, on n'avait pas à craindre qu'elle pût être approvisionnée par le moyen de la navigation. Enfin, les Hydriotes se chargèrent du blocus de la Morée et du continent jusqu'à Buthrotum, et ils détachèrent dix-sept bâtiments afin d'établir un poste d'observation entre le cap Blanc de Corfou et Prévésa.

L'Épire appelait spécialement alors l'attention des insurgés. Au retour du courrier que Khourchid avait expédié aux Acarnaniens, leur réponse, qu'il communiqua à son conseil, y causa une telle fureur qu'on voulait aussitôt monter à cheval pour aller les exterminer. Un aga, se levant au milieu de l'assemblée, proposa de se charger du soin de la vengeance publique. Il ne demandait que mille hommes de bonne volonté, pour mettre tout à feu et à sang dans le pays compris entre l'Aspropotamos [1] et le golfe d'Arta. Comme cette proposition s'accordait avec les vues du sérasquier, il y consentit, et il ajouta qu'il lui adjoindrait cinq cents hommes tirés de la garnison de Prévésa.

Afin de ne pas laisser refroidir un si beau zèle, on hâta le départ de l'aga albanais, qui débarqua le 22 février à Loutraki [2] au moment où les cinq cents hommes qu'on lui avait promis prenaient terre à Vonitza [3]. On était encore dans l'enthousiasme causé par la mort

[1] Aspropotamos ou Achelous.

[2] Loutraki, ancienne Limnée. Voyez mon Voyage, tome III, pages 122, 123, etc.

[3] Vonitza *Idem*, tome III, pages 101, 112, 118, etc.

d'Ali ; rien ne semblait impossible à ses vainqueurs ; cependant on ne sait comment les Acarnaniens, informés du dessein des Turcs, se trouvèrent à point nommé pour le faire échouer. Zongos, et un nommé Sergios d'Agrapha, qui avaient devancé les barbares aux environs de Paradisi [1] et de Bah-bey [2], les surprirent si inopinément, qu'ils n'eurent que le temps de se sauver à toutes jambes, en laissant au pouvoir des Grecs quarante-quatre morts, trente prisonniers, soixante chevaux, en entraînant avec eux cent trente blessés, qu'ils embarquèrent pour Prévésa.

Khourchid, instruit du mauvais succès de son aga, voulut couvrir la faute qu'il avait commise par une entreprise mieux concertée. Il ordonna, à cet effet, aux trois pachas qui se trouvaient à l'Arta, de pénétrer avec toutes leurs troupes dans l'Acarnanie, en promettant de ne pas tarder à les soutenir en personne. C'était sur cette nouvelle que la police de Zante prétendait *qu'il se trouvait aux portes de Missolonghi* ; mais il en fut de cette expédition comme de la première. Les lieutenants de Khourchid, accablés au passage du Macrynoros, furent contraints de battre en retraite, après avoir perdu six cents hommes. Enfin, au moment où le sérasquier faisait partir de Janina deux mille janissaires, qui devaient se joindre à quatre mille soldats réunis à Salagora pour former une troisième tentative contre l'Acarnanie, il eut avis de l'apparition de la division navale hydriote sur les côtes de l'Épire, et se trouva obligé d'ajourner le projet qu'il méditait.

Les beys thesprotes qui s'étaient réunis à Khourchid depuis le mois de janvier, en l'informant de l'arrivée du navarque Miaoulis à Régniassa [3], mouillage de la Cassiopie, lui représentaient qu'indépendamment du danger auquel ils étaient journellement exposés de la part des Souliotes, leur pays se trouvait livré aux descentes qu'il plairait aux insurgés de faire sur la côte pour incendier leurs villages. Ils lui mandaient que l'ennemi se proposait de débarquer à Syvota, où s'étaient réfugiés plusieurs armements turcs ; et ils le conjuraient de les secourir, en lui déclarant que, pour les mettre à même de suivre ses drapeaux, il devait préalablement songer à les délivrer des chrétiens de la Selléide.

[1] Paradisi, village. Voyez mon Voyage, tome III, pages 119, 139, etc.
[2] Bah-bey, village. *Idem*, tome II, pages 120, etc.
[3] Regniassa. Voyez dans la table, tome V, de mon Voyage.

Ces réclamations coïncidaient avec l'ordre du sultan, qui prescrivait au sérasquier d'exterminer les Souliotes. Mais il fallait leur cacher cette résolution, en continuant de feindre qu'on voulait auparavant soumettre les Acarnaniens. Khourchid fit donc parquer, au caravansérai de Saint-Dimitri, l'artillerie de campagne qu'on dirigeait sur Arta, et il tint six mille Schypetars prêts à se porter dans la Thesprotie, en faisant répandre le bruit que ce corps de réserve se montait à peine à quinze cents hommes, qu'on entretenait de l'espérance d'être employés à une expédition contre le Xéroméros. Il ne restait plus qu'à s'opposer aux entreprises maritimes des Hydriotes, mais les Anglais seuls pouvaient accomplir cette œuvre salutaire. Ils s'étaient employés de si bonne grâce à négocier le rachat du harem de Khourchid, ils le servaient avec un zèle si pur, qu'ils devaient être charmés de saisir l'occasion de prouver qu'on doit favoriser les Turcs pour le salut desquels [1] *les rois chrétiens doivent s'estimer trop heureux d'entretenir des stations navales dans le Levant*. Ces raisons, tout absurdes qu'elles étaient, et quoique de nature à ne pas être goûtées, obtinrent un plein succès.

Le 19 mars, une division hydriote, ayant à bord un bataillon de Maniates, commandé par ce même Cyriaque qu'on a vu figurer un moment dans l'Eubée, faisait voile de Réguiassa pour se rendre à Syvota, où les Turcs avaient laissé quelques bâtiments de guerre qu'ils n'avaient pu rallier à cause de leur fuite précipitée. Le brave capitaine des Eleuthéro-Lacons avait sollicité depuis longtemps la faveur de venir partager les dangers de ses frères d'armes de la Selléide. Ses vœux étaient exaucés. Les vaisseaux qui portaient sa troupe avaient dépassé l'embouchure de l'Achéron, ils venaient de saluer l'acropole de Parga, vendue par l'Angleterre aux barbares; ils doublaient le promontoire Chimærium, ils approchaient de Syvota, où se trouvaient une frégate, une corvette et quatre bricks de guerre ottomans, quand un brick de la marine royale de S. M. B. se présenta en défendant aux insurgés, *par ordre supérieur, d'avancer plus loin*. Ce commandement était conçu dans les termes écrits sur le billet suivant : « Sachez, ô Grecs, que nous ne vous permettons pas

[1] Cette opinion est celle de tous les Turcs, et la conduite de quelques personnages a contribué jusqu'à ce jour à les entretenir dans cette orgueilleuse illusion. Dans cette circonstance, les barbares ont trouvé un appui constant dans les cabinets de l'Europe, contre la cause sacrée de l'honneur et de la croix.

» d'entrer dans le canal de Corfou. Si vous vous proposez d'aborder
» le nord de l'Epire, passez au vent de l'île, et commencez par rétro-
» grader. »

On empêchait les Grecs de vaincre : qu'on se représente leur douleur. Ils essayèrent de faire valoir leurs droits, en répondant : « Pour-
» quoi permettez-vous donc aux Turcs ce passage ? et comment pou-
» vons-nous les combattre entre vos bras ? » On dédaigna de les entendre, et la goëlette parlementaire, *la Terpsichore*, que l'amiral Miaoulis dépêcha le même jour, 19 mars, à Corfou, pour solliciter quelques explications, n'avait pas encore obtenu, le 31, une réponse du lord haut commissaire. L'expédition grecque, avec ses troupes de débarquement, avait été forcée, au préalable, de retourner à Régniassa, et la flotte hydriote dut bientôt s'éloigner des parages de la Tauride septinsulaire : on n'était plus reçu, depuis longtemps, dans les îles Ioniennes, à moins d'être juif ou mahométan.

Le capitaine de *la Terpsichore* avait été mis aux arrêts en entrant au port de Corfou. Cette injustice révoltante ne pouvait pas manquer d'être funeste aux Grecs, qui s'étaient flattés d'opérer en Epire une diversion importante à leurs projets. Les Turcs en sentaient si bien les conséquences, que, dès qu'ils se virent tranquilles du côté de la mer, grâce à la protection des Anglais, ils tentèrent, dès le 23 mars, un nouveau coup de main contre l'Acarnanie, en transportant trois mille hommes à Vonitza. Ils voulaient à tout prix se venger de leurs défaites ; et le combat s'étant engagé le lendemain, le capitaine Makrys, qui avait relevé Zongos et Ilyscos, les battit si complétement, qu'ils durent retourner honteusement, pour la troisième fois, à Prévésa, après avoir perdu plus de huit cents hommes.

Ce fut à cette occasion qu'on commença à soupçonner le capitaine Varnakiotis, qui ne s'était pas trouvé à cette affaire, sous prétexte que sa présence était nécessaire dans la partie de l'Acarnanie, qu'on appelle Xéroméros. Il donnait pour raison que l'apparition de l'escadre ottomane dans la mer de Patras l'avait contraint à surveiller les environs de Dragomestre ; et ce ne fut que par sa défection, ainsi qu'on le dira ailleurs, qu'il dévoila ses connivences avec les émissaires de l'Angleterre qui voulaient perdre les Hellènes.

Sans se rebuter, les Turcs de Prévésa ayant reçu un renfort de trois mille hommes, tirés d'Arta et de Salagora, se portèrent immédiatement contre Régniassa, où le capitaine Cyriaque tenait garnison

avec ses Maniates. Leur but était d'enlever ce poste aux Souliotes, dont ils auraient ainsi coupé les communications avec la mer. Ils marchèrent dans cette espérance; et ils avaient investi la place le 28 mars au matin, quand le son des trompettes de bois, qui sont la musique distinctive des vizirs de sa hautesse, s'étant fait entendre, ils s'imaginèrent que Khourchid-pacha arrivait en personne à leur secours.

Ils courent à l'instant aux armes pour faire parade à ses yeux de leur valeur; et ils préludaient à un assaut, en adressant des injures aux assiégés, lorsque Marc Botzaris, qui avait masqué son approche par ce stratagème, tomba sur eux, les dispersa, et les poursuivit, en leur tuant beaucoup de monde, jusqu'à Castra Skia, où il campa au bord du fleuve Naxie, qui tombe en cet endroit dans la mer Ionienne.

La nouvelle de ce quatrième échec des Turcs dans le midi de l'Épire arrivait à Janina au moment où Khourchid recevait de nouvelles faveurs de son souverain. Mais ces honneurs, ainsi que le bandeau royal lui-même, ne désignent guère, dans les gouvernements de haute tyrannie, que les victimes qui doivent être tôt ou tard immolées sur l'autel de l'anarchie. En l'accablant de grâces chimériques, le cupide sultan pressait son sérasquier de lui rendre compte de l'héritage du tyran épirote tombé sous le glaive du bourreau.

Déjà Abdin-bey de Larisse, sans avoir partagé ses dépouilles funestes, avait éprouvé de si terribles reproches des ministres de la Porte, au sujet de la guerre d'Épire, à laquelle il les avait poussés, que, tremblant pour sa tête, une fièvre violente l'avait conduit au tombeau. Cela devait faire réfléchir Khourchid, si la prospérité ne l'avait pas aveuglé! mais il demanda des délais, et il fit partir, en attendant, sous bonne escorte, Vasiliki, le saraf Minahet, l'infâme Athanase Vaïa, l'honnête et probe Drosos, ancien barataire français, intendant de Mouctar-pacha, ainsi que plusieurs autres personnages que le conseil de sa hautesse voulait interroger, et sans doute livrer aux tortures, pour les contraindre à révéler le lieu où étaient enfouies les richesses d'Ali, chose qu'ils ignoraient. On exila en même temps Ismael Pachô-bey à Drama sur l'Hèbre, où il fut condamné à rester en surveillance jusqu'à ce qu'on eût examiné sa conduite. Khourchid prit cependant sur lui de différer d'expédier à Constantinople les conseillers d'Ali, dans la crainte que cette mesure intempestive ne réveillât le mécontentement des Arnaoutes, qui commençaient, ainsi

que l'avait prévu Omer Brionès, à rejoindre les drapeaux du séras-quier.

L'histoire des siècles les plus barbares de l'antiquité ne nous offre aucun exemple d'hommes pareils aux Schypetars, indifférents à toute espèce de cause publique, qui se louent, sans haine et sans colère, pour massacrer, en vertu du droit de la guerre, sous toutes les bannières où ils trouvent de l'argent à échanger contre leur sang. Ces gladiateurs mercenaires, dressés comme les léopards qui servent aux plaisirs de la chasse des rois de Perse, après avoir pleuré Ali-pacha, accouraient pour se battre contre ses derniers partisans. A la vérité ils ignoraient qu'on se proposait de les lancer contre les Souliotes, parce que, quoique prêts à égorger parents et amis, les rochers de la Selléide, teints tant de fois de leur sang, auraient tempéré leur ardente cupidité : c'était l'appât seul de l'or qui les guidait.

Les Souliotes ignoraient également les projets formés contre eux ; mais loin de redouter les combats, ils les appelaient de tous leurs vœux. Instruits du peu de ressources des Hellènes, et du défaut d'ensemble qui régnait dans leurs opérations ; voyant d'ailleurs grossir de jour en jour l'armée de Khourchid-pacha, qu'ils croyaient destinée contre le Péloponèse, où sa famille était prisonnière, ils avaient ordonné des prières publiques pour demander à Dieu d'être les premiers objets du courroux des infidèles. Ils invoquaient la guerre comme un bienfait signalé de la Providence ; et ils faisaient, depuis plus de quinze jours, fumer l'encens sur les autels de sainte Vénérande, afin de mériter la grâce de verser les premiers leur sang pour la patrie, quand la nouvelle de l'insurrection de Chios retentit dans l'Épire.

CHAPITRE VI.

Précis des événements antérieurs à l'insurrection de Chios. — Vexations, — et assassinats des Turcs. — Mécontentement public. — Débarquement de Lycurgue Logothète ; — il fait révolter les campagnes. — Réunion d'une armée turque à Tchesmé. — Arrivée de la flotte ottomane. — Débarquement des Turcs. — Massacre. — Fuite de la population. — Amnistie proposée. — Dévastation du couvent de Néamoni. — Luxure des Osmanlis. — Les insulaires acceptent l'amnistie. — Logothète et les siens se retirent à Psara. — Eléz-aga prend le commandement des villages graciés. — Dévouement du père capucin de France. — Supplice de l'archevêque Platon et des otages. — Dévouement d'un Grec. — Martyre à jamais mémorable. — Fin tragique d'Irène. — Peste. — Terreur des Turcs. — Vente des esclaves. — Noyade des vieillards, des femmes enceintes et des enfants. — Bazars de Smyrne. — Réparation héroïque faite à la croix. — Ouverture du rhamazan.

Les habitants de Chios, satisfaits de leur condition, avaient été surpris par l'insurrection de la Grèce, au milieu d'une douce léthargie politique. Ce fut avec la nouvelle des événements de la Valachie et de la Moldavie, qu'ils entendirent parler, pour la première fois, de l'hétérie et de ses projets. Il en était de même des gouverneurs musulmans de leur île, qui ne conçurent aucun ombrage de ce qui se passait; et on vivait tranquille, lorsque vingt-cinq bâtiments grecs se présentèrent devant Chios, en mouillant au nord du château [1]. Alors les Turcs, au nombre de trois cents soldats et de deux cents Candiotes, s'étant rassemblés chez le mousselim, appelèrent au conseil les gérontes grecs, auxquels ils demandèrent vingt notables pour délibérer sur le salut de l'île.

Nous avons fait connaître ce qui eut lieu à cette époque, où les Chiotes, malgré leurs justes alarmes, se réfugièrent dans le sein du despotisme, afin de conserver leur tranquillité, en demandant qu'on resserrât leurs chaînes. Nous allons maintenant rapporter les raisons qui les déterminèrent à prendre ce parti. Les douleurs de Chios

[1] Liv. IV, ch. 3, de cette histoire.

méritent trop d'être connues pour en laisser ignorer l'origine, les détails et les sanglants résultats.

Sommés par les Turcs de se rendre à la citadelle, la moindre hésitation des notables compromettait la position des habitants. Chios n'existait que par le commerce et l'industrie. Il n'y avait pas de famille qui n'eût quelqu'un des siens employé à l'extérieur, et particulièrement dans les villes mahométanes [1]. Les laboureurs, quand ils avaient trois enfants mâles, en envoyaient un ou deux travailler en Turquie, où ils exerçaient ordinairement la plus douce des professions, celle de jardinier, dont les habitudes sont partout aussi pures que paisibles. De leur côté, les prolétaires s'expatriaient comme marins ou marchands, pour porter et vendre à Constantinople les produits de leur île; enfin, le négoce d'importation et d'exportation avait tellement étendu les rapports des Chiotes à l'extérieur, qu'ils existaient plutôt dans les provinces ottomanes qu'au sein de leur propre pays; et la fortune publique se trouvant répandue au dehors, il leur était impossible de se réunir aux Hellènes au premier signal de la grande insurrection.

Si à cette époque Chios avait adhéré à la demande des Hydriotes, ses négociants établis dans le Levant périssaient victimes des Turcs, et leur fortune aurait été confisquée. Dix ou quinze mille marchands ou artisans, qui donnaient la vie à cette contrée opulente, une fois perdus, l'île obérée se trouvait dans l'impossibilité de secourir les insurgés, et de contribuer aux frais de la guerre qu'ils soutenaient. Cette considération n'était pas moins puissante que celle de sa position particulière, en réfléchissant qu'en aventurant, par le fait de son insurrection, ses ressources pécuniaires, elle se trouvait en même temps placée en première ligne vis-à-vis des Turcs. Ne pouvant former des soldats de ses habitants, Chios était dans la nécessité d'avoir des troupes de terre et des forces navales pour se mettre à couvert d'une invasion turque, sans avoir le moyen de solder alors ni les unes ni les autres; et elle devenait, au lieu d'une alliée utile aux Hellènes, un fardeau de plus qu'ils auraient à soutenir.

Déjà plusieurs îles, incapables de se protéger, causaient assez d'em-

[1] On y comptait, indépendamment de quatre-vingts grandes barques pontées, employées au cabotage de Constantinople, cinq cents charpentiers et autant de scieurs de bois employés dans les villes de l'Asie mineure. — MS des affaires étrangères, c. n° 1468.

barras au nouveau gouvernement ; ainsi Chios devait rester neutre jusqu'au temps où elle aurait pu réunir ses capitaux et ses enfants. Alors, si elle embrassait la cause générale, elle devenait de la plus grande utilité à la Grèce entière.

Indépendamment de ces raisons, les vieillards avaient observé que le signal de l'insurrection était parti du fond de la Russie, et ils se rappelaient qu'en 1770 ils avaient racheté un grand nombre de Grecs, qui furent alors faits esclaves par les Turcs, sans que Catherine II s'intéressât au sort d'aucune des victimes de son machiavélisme. Deux autres insurrections consécutives avaient été également funestes aux chrétiens qui furent encore sacrifiés par les Moscovites; ainsi on se décida à obéir aux ordres du mousselim. C'était, comme on l'a rapporté, l'opinion de l'archevêque Platon, et l'expression de la volonté publique qui ne demandait qu'à temporiser.

Cependant, en agissant ainsi, les Chiotes, qui ne voyaient que leurs intérêts particuliers, s'abusaient en ce qu'ils se considéraient comme isolés de la grande question politique du jour. Mais on ne change pas le caractère des peuples : bons, honorables, spirituels, vertueux, mais égoïstes, ils avaient oublié les leçons de l'histoire, qui leur aurait révélé leur véritable situation, soit lorsque leurs ancêtres livrèrent le suppliant Pactyas aux satrapes du grand roi [1], soit lorsque, se rattachant ensuite à la cause des Grecs contre les Perses, ils périrent victimes des barbares qu'ils avaient tour à tour caressés et délaissés. Enfin les destinées de la moderne Chios étaient tracées dans ces lignes d'Hérodote, décrivant, comme par une sorte de prescience, l'invasion des Turcs asiatiques (dont le secret reposait encore dans l'avenir), en rapportant que « les barbares, étant descendus à Chios, en prenaient tous les habitants » comme au filet. Ils formaient, dit-il, une chaîne en se donnant la » main d'homme à homme ; et partant du bord de la mer au nord, » ils s'avançaient vers le midi. En marchant ainsi sur toute la » longueur de l'île, rien ne pouvait leur échapper, et ils chassaient » comme du gibier les hommes qu'ils rencontraient [2] ». Trop funeste avertissement qui devait s'accomplir à la lettre.

Les Chiotes, dédaignant tout calcul de prudence et d'intérêt, se

[1] Clio, ch. 160.
[2] Érato, ch. 15, 16, 27.

seraient immanquablement levés en masse, lorsque les Hydriotes voulurent les associer à la cause sacrée de la religion et de l'indépendance s'ils avaient envisagé l'avenir. Lesbos arborait aussitôt l'étendard de la croix ; et cette île, flanquée de celles de Psara et de Samos, ornait son front d'une couronne immortelle de gloire... Une fausse mesure, au contraire, ne réservait plus à Chios que des douleurs et des larmes de sang.

Les timides gérontes s'étant décidés à se rendre chez le mousselim, où ils trouvèrent rassemblés les chefs des autorités turques, ceux-ci leur déclarèrent que, malgré la bonne opinion qu'on avait de leurs sentiments de fidélité envers la Porte Ottomane, il était nécessaire qu'ils résidassent au château, pour tranquilliser les Turcs et maintenir les Grecs dans le devoir. Les chrétiens durent obéir en se constituant en otage ; mais à peine avaient-ils accédé à cette mesure que le gouverneur manda l'archevêque Platon, qui se soumit également à partager le sort des notables. Le lendemain on exigea le désarmement général des habitants, qui s'exécuta sans difficulté, ainsi que la remise de vingt-sept nouveaux otages pris dans les campagnes.

Les Hydriotes qui se trouvaient mouillés au nord du château, apprenant ce qui se passait, se retirèrent [1] ; et les otages, ayant demandé à être échangés contre d'autres individus, ainsi que cela leur avait été promis, les Turcs manquant à leur parole, refusèrent non-seulement cette grâce, mais ils exigèrent quarante-cinq autres chrétiens qu'ils désignèrent et qu'on dut leur livrer. On leur défendit de communiquer avec leurs familles, sans permettre aux malades de sortir, et la rigueur fut poussée au point qu'un d'entre eux mourut sans avoir la consolation d'embrasser ses enfants.

Cependant, à force d'instances et d'argent, les détenus obtinrent la faculté de sortir pendant le jour, pour veiller à l'administration publique, sans manquer à rentrer à la citadelle dès qu'il était nuit. Cette faveur fut due à l'intervention des sultanes qui avaient de tout temps protégé Chios. C'était leur dotation chérie ; et elles obtinrent, par l'intérêt motivé [2] qu'elles portaient à cet heureux pays, qu'on permit aux raïas de vaquer en sûreté aux soins de l'agriculture.

[1] Voyez liv. v, ch. 3, de cette histoire.

[2] La douane, le caratch, le timbre des étoffes, le mastic, rapportaient annuellement au fisc plus de 1,800,000 francs. — MS des affaires étrangères, c. n° 1165.

Chios était l'objet de leur sollicitude. Cette île délicieuse, placée sous le beau ciel de l'Ionie, riche d'une population de quatre-vingt-dix mille habitants [1], au nombre desquels on comptait à peine six mille mahométans amollis par son climat, n'était pas moins admirable par le luxe de ses campagnes que par son industrie [2]. Sa capitale, bâtie au penchant d'une montagne, présentait aux yeux du navigateur, avec l'opulence de trente mille habitants, l'aspect des villes maritimes de la fertile Trinacrie. Ses maisons élevées et solides, recouvertes de terrasses, servaient tour à tour de demeure et de belvédère aux habitants, soit qu'ils voulussent, pendant les nuits brûlantes de l'été, dormir au frais, ou promener, durant le jour, leurs regards sur la mer et les campagnes. Leurs yeux, toujours satisfaits, se reposaient tour à tour sur des demeures flanquées de tours gothiques, ouvrages des Génois [3], dont les massifs étaient à demi voilés par des groupes d'orangers, entremêlés de mûriers, de cédrats, de jasmins, de rosiers et d'arbustes odorants, ou sur des bocages émaillés de fleurs. De toutes parts on ne découvrait que sites ravissants; et les côtes de l'Asie mineure complétaient le tableau le plus séduisant que le navigateur pût rencontrer dans ses courses lointaines [4].

La capitale et les villages de Chios étaient en harmonie avec l'élégance de ses paysages ; car l'esprit des Grecs, dégagé de ses entraves, avait tout embelli, grâce à la protection des odalisques du harem impérial, qui s'étendait sur ce paradis terrestre. Bibliothèque, cabinet d'archéologie, collége, imprimerie, hôpitaux, établissements de santé,

[1] On compte, dit Galant, à Chios cent vingt mille âmes, et elle était beaucoup plus peuplée autrefois. Il y a dans la ville sept mille Turcs, deux cents juifs, et dix-sept cent soixante-six catholiques. — Relation de l'île de Chios, Paris, 1764.

[2] On comptait dans le rayon d'une lieue deux mille puits à roue tournés chacun par deux mulets qui se relayaient, pour arroser les jardins de citronniers, d'orangers, etc. Chaque famille de paysan avait une bête de somme et sa chèvre. — Ms des affaires étrangères, c. n° 1465.

[3] On voit sur la porte de beaucoup de maisons des armoiries dans un écusson de pierre placé au milieu du cintre. Plusieurs sont aux armes des familles de Justiniani, de Grimaldi, etc. — Galant, Relat. de Chios.

[4] La ville de Chios est située sur le rivage de la mer, vers le milieu de la longueur de l'île : elle est défendue par un château dont les fortifications ont été faites à diverses reprises par les Génois, les Vénitiens et les Turcs. La mer baigne à l'orient ses murailles et remplit, quand on veut, les fossés du château. Sa distance des côtes de l'Anatolie est de quinze milles. — Galant, Relat. de Chios.

lazarets, rien ne manquait à cette cité avec laquelle les campagnes rivalisaient de bonheur et de prospérité. Là, des femmes douées d'une vertu et d'une beauté héréditaires, comptaient les phases d'une vie innocente, par des occupations aussi délicates que leurs mœurs étaient chastes et chrétiennes [1].

Tandis que les citadines travaillaient aux tissus en soie, aux essences suaves et à préparer les substances précieuses qui se débitaient dans l'Orient, les paysannes s'occupaient à teindre le coton et la soie que celles-ci mettaient en œuvre. C'était avec les bois, les racines, les fleurs, les fruits, les pepins et les noyaux des arbustes et des arbres indigènes, qu'elles formaient les couleurs les plus brillantes, ou celles qui servaient à nuancer leurs ouvrages. Les Oréades, ou montagnardes, effeuillaient, suivant les saisons, des roses ou des pétales de jasmin qu'elles pressaient, ainsi que la fleur des tubéreuses, entre des molettes de coton, pour en exprimer les parfums. Et toutes, occupées des travaux légers des champs, de la récolte des fruits, du miel, du soin des abeilles, et de nourrir des perdrix qui revenaient chaque soir dans les basses cours à la voix de leurs maîtresses ; les douces filles de Chios se délassaient en chantant tantôt des rapsodies homériques, et tantôt les vieilles ballades de nos croisades chevaleresques qu'elles avaient apprises de leurs ancêtres [2].

Les habitants de Chios, rivalisant d'activité avec leurs femmes, étaient agriculteurs, marins, négociants : et ils joignaient aux richesses de leur sol un produit qu'on ne récolte dans aucune autre contrée du monde, le mastic. Cette gomme, qui découle annuellement du lentisque [3], est le bétel des créatures oisives qui peuplent les harems de l'Orient. Elles mâchent cette substance aromatique pour

[1] Les paysannes étaient si laborieuses, qu'elles ne prenaient souvent que deux heures de sommeil pendant la nuit. — MS des aff. étrang., c. n° 1465.

[2] Le commerce de l'île consistait en soie et soieries, térébenthine, mastic, oranges douces et amères, cédrats ou poncires, limons. On en retirait annuellement vingt-quatre mille livres de soie. On y employait au delà de cent cinquante mille livres de soie brute, tirée des îles de l'Archipel, en damas, serges croisées, satins unis et rayés, ceintures, turbans mêlés d'or et d'argent. — Galant, Relat. de Chios. Les principaux débouchés de Chios pour les soieries étaient Énos, Salonique, Rodosto, d'où elles passaient en Valachie. On en expédiait aussi à Constantinople et au Caire. — MS des affaires étrangères, c. n° 1465.

[3] On distingue quatre sortes de lentisques qui donnent le mastic : le *skinos*, *skinos aspros*, *cotomos* et *piscari*. Ces arbres fleurissent au mois de mars, en forme de grappe ; le *Votomos* seul porte de la graine. — Galant, *ibid.*

passer le temps qui les fatigue, et on peut juger quel intérêt avaient les femmes de sa hautesse à protéger des esclaves employés à la culture de leurs lentisques. Quoique surveillés avec autant de jalousie [1] que les Hollandais en déployaient autrefois à l'égard des habitants des Moluques, les villages à mastic étaient les plus florissants de l'île de Chios. Leurs colons jouissaient, indépendamment du droit de clocher, qui leur donnait celui de sonner quand bon leur semblait, du privilége de porter des bandelettes de soie blanche autour de leur coiffure. Heureux de cette espèce de décoration, elle servait à les consoler de leur esclavage, tant la vanité est partout le faible de l'homme né de la femme, qui n'a que peu de jours à vivre sur la terre.

On conçoit que le sultan se fût approprié, pour son harem, les vingt-deux villages à mastic, mais il n'est pas aussi facile d'expliquer comment les moines étaient restés presque aussi puissants que les Turcs dans cette île. Sur les soixante-huit villages qu'elle renfermait, ils en possédaient trente-deux, que le patriarche de Constantinople, à l'exemple du Grand Seigneur, avait annexés à la mense œcuménique de Byzance, de laquelle relevaient trois cents monastères et sept cents églises ou chapelles renfermées dans l'île de Chios.

Hélas! ces jours touchaient à leur déclin. Quelque temps après la reclusion des derniers otages, on vit débarquer au port de Chios mille Turcs asiatiques, qui devaient être commandés par les Oglous, seigneurs puissants de la Phrygie. Malheureusement ces chefs, à leur arrivée à Tchesmé, reçurent ordre de se porter à Scala-Nova, où se formait le rassemblement des troupes destinées à attaquer Samos. Ainsi les soldats ne furent pas plutôt entrés en ville, que, s'étant réunis à deux cents Candiotes, et à quelques brigands qui venaient d'y aborder sur une petite frégate ottomane, les désordres commencèrent.

L'inquiétude devint aussitôt générale dans la ville ainsi que dans les campagnes; et les paysans des villages à mastic, qu'on avait désarmés, déposèrent, avec les bandelettes de soie qu'ils portaient, leurs instruments aratoires, pour travailler aux fortifications que les barbares voulaient élever.

On n'éprouva plus que des vexations. Chaque instant était signalé

[1] Depuis le commencement de la recolte, jusqu'à ce que le fermier ait enlevé tout le mastic, il y a des gardes jour et nuit aux gorges des montagnes par lesquelles on entre dans le cap Masticos. — Galant, Relat. de Chios.

par des brigandages et des assassinats. Les femmes durent se renfermer pour éviter la rencontre des Turcs, auxquels on fut obligé de payer journellement deux piastres de haute solde ; et les plaintes que les notables portaient demeurèrent sans effet. Enfin les autorités turques craignant elles-mêmes pour leur vie, le mousselim, qui était fils d'un ancien capitan-pacha, osa seul se porter sur les différents points de l'île pour prévenir les malheurs qu'il pourrait empêcher.

Malgré ses soins, chaque jour renaissait, pour les insulaires, plus rempli de craintes et d'amertumes que celui qui l'avait précédé.

Dès le mois de novembre 1821, on avait été effrayé du supplice de quelques Samiens, qui avaient, disait-on, avant de mourir, fait des révélations tendantes à compromettre plusieurs individus ; et comme on n'en nommait aucun, l'inquiétude devint générale. Elle s'accrut encore en voyant massacrer quelques malheureux pêcheurs pris sur une sacolève qui se rendait paisiblement de Tchesmé à Mitylène ; et, plusieurs bandes turques, conduites par Véhib-pacha, ayant, à leur entrée en ville, au mois de janvier, sabré une foule de citoyens paisibles, on désespéra du salut public.

Quoiqu'il y ait des malheurs inévitables, et que le peuple le plus résigné ne puisse supporter qu'une somme déterminée de maux, les notables Grecs cherchaient cependant à calmer les insulaires, en les conjurant d'éviter toute espèce de mouvement qui aurait pu servir de prétexte aux barbares pour ravager Chios. Ils convinrent ensuite, avec Véhib-pacha, de lui payer seize mille piastres par mois pour sa maison, et dix-huit mille aux Asiatiques vassaux des Oglous, à la charge pour ceux-ci de maintenir la tranquillité.

Cette mesure eut un résultat favorable. Les deux commandants turcs, Véhib et Élèz-aga, chassèrent les Candiotes auteurs des troubles, ainsi que la petite frégate turque, et le calme reparut. Les communications, tant intérieures qu'extérieures se rétablirent. On reçut des vivres du continent. En vertu d'un firman émané de la Porte Ottomane, les otages détenus au château obtinrent d'être échangés et remplacés par d'autres ; mais il fallait périodiquement se racheter de l'honneur de ne pas posséder la flotte ottomane dans le port de Chios, payer le prix de la bonne conduite de Véhib-pacha ; et, quelques sacrifices qu'on pût faire, on ne réussit pas à empêcher trois des principaux otages que le sultan demandait, d'être embarqués pour Constantinople.

On était néanmoins parvenu à rassurer les esprits, lorsque le pacha commença à grever de nouveau les Grecs en les chargeant de corvées. Les gardes-côtes qui habitaient les tours des villages à mastic, l'œil fixé sur l'horizon, n'étaient plus occupés qu'à signaler les moindres barques qu'on découvrait. Soumis aux concussions militaires et à la bastonnade, les paysans ne travaillaient qu'à creuser des redoutes, à construire des fours à chaux; et, sous prétexte de fabriquer des affûts de canon, on fit abattre les plus beaux arbres des propriétés grecques. Le pacha voulut ensuite bâtir des casernes, des magasins : et non content des rétributions qu'on lui payait, il frappa l'île de contributions extraordinaires. Les soldats, à son exemple, s'emparèrent du monopole des denrées et du petit cabotage, lorsqu'on apprit qu'il se formait une armée d'occupation au fond du golfe de Tchesmé.

Le peuple, à cette nouvelle, commença à murmurer sourdement. Il savait, car une sorte de pressentiment le sert quelquefois mieux que la science de ceux qui le gouvernent, que le sultan voulait s'emparer des richesses et des biens du clergé, et qu'on avait le projet de remplacer une partie de la population chrétienne par des colonies turques tirées de l'Anatolie. Dès lors on remarqua des mouvements dans les villages ; et dix jours avant le débarquement des Samiens, le bruit de leur tentative contre Chios était public, mais il fit peu de sensation, car la même nouvelle avait été plusieurs fois répétée. Cependant, comme cette rumeur prenait de la consistance, les Turcs envoyèrent des émissaires dans les villages pour connaître l'état de l'esprit public ; et les Grecs, de leur côté, députèrent, avec l'autorisation du pacha, deux notables à Samos, afin d'engager les habitants à se désister d'une entreprise qui ne pouvait qu'être funeste aux chrétiens.

Deux jours après le départ des envoyés de Chios, les gérontes apprirent que dix-huit Samiens venaient de débarquer au village d'Aramma (Ἄραγμα), situé dans la partie septentrionale de l'île ; et ils s'empressèrent d'en informer le pacha, qui détacha aussitôt des troupes pour les saisir ; mais après trois jours de recherches infructueuses, elles revinrent sur leurs pas. Elles n'avaient découvert les traces d'aucun ennemi ; et Véhib ayant appelé devant lui les gérontes ainsi que les otages, leur signifia avec menaces d'aviser aux moyens de découvrir l'endroit où les insurgés s'étaient cachés et de les lui livrer.

Empressés d'obéir, les primats grecs envoyèrent trois explorateurs à la découverte. Ceux-ci, étant arrivés au village d'Airythé, y prirent quinze hommes d'escorte, avec lesquels ils se dirigèrent sur Volissos, hameau situé près d'Aramma, où ils apprirent que les Samiens s'étaient retirés dans une caverne qu'on leur indiqua. Ils s'acheminèrent de ce côté, en donnant avis du succès de leurs recherches aux gérontes qui ne le reçurent qu'au moment de l'explosion de l'événement qu'ils avaient vainement essayé de conjurer.

L'escadrille de Samos abordait aux rivages de Chios. Le vizir venait d'ordonner aux gardes-côtes de remplir leur devoir, il avait fait saisir les otages qu'il avait relâchés, il avait en même temps dirigé une partie de ses hordes du côté de Kontari, ce qui n'empêcha pas les Samiens d'opérer leur débarquement le samedi 11-23 mars, au point du jour, sur cette plage.

L'avis en fut aussitôt communiqué au vizir; et les gérontes qui étaient présents, ayant demandé aux messagers si les paysans avaient pris part à la révolte, et si le peuple de la ville était tranquille, ceux-ci répondirent que les paysans se retiraient sur les montagnes, et que la ville était paisible. Alors Véhib-pacha expédia deux gérontes pour maintenir l'ordre dans les campagnes; mais à peine s'étaient-ils mis en route, qu'ils rencontrèrent les troupes turques qui fuyaient en désordre vers le château. Elles s'étaient débandées pendant la nuit en entendant le bruit des porte-voix de Logothète, qui faisait crier à ses palicares de se préparer à marcher en avant. Un détachement de trois cents Turcs, posté sur le mont Tourlotis, seul point d'où l'on peut battre le château, restait en dehors de cette place; mais à peine eut-il aperçu une cinquantaine de Samiens qu'il se réfugia dans l'acropole.

Quelque rapide que fût ce mouvement, le gouverneur, non content de prendre les quarante otages qu'il avait relâchés, en fit arrêter quatre-vingts autres, et quelques centaines de paysans employés aux travaux de la citadelle. Cette mesure était inutile; car, forts de leur innocence, les chefs de l'Église, à l'exemple de leur archevêque, la magistrature et les principaux négociants, n'eurent pas plutôt appris la marche des Samiens, qu'ils demandèrent à se retirer au château. Ils ne voulaient pas participer à une entreprise téméraire, de sorte qu'il y eut, dès le principe de la révolution de Chios, défaut d'unanimité entre les chefs et le peuple, et entre la ville et la campagne.

Malgré cela les Turcs, attaqués à l'improviste, se seraient peut-être sauvés en Asie, s'ils n'avaient été informés par les *Francs* du véritable état des insurgés, qui n'étaient pas en mesure de les attaquer de vive force.

Quoique aucun habitant de Chios ni des villages ne prît parti pour les insurgés, les Samiens, conduits par Lycurgue Logothète, ne furent pas plutôt entrés en ville, que, voyant les mahométans renfermés dans la citadelle, ils commencèrent à piller amis et ennemis. Ils déménagèrent la douane qu'ils brûlèrent ainsi que deux mosquées couvertes en plomb, dont ils enlevèrent les toits qu'ils embarquèrent comme s'ils s'étaient préparés à la fuite; ils incendièrent ensuite quelques cafés turcs, et ce fut seulement vers le soir que les citadins se hasardèrent à sortir de leurs maisons.

Plusieurs Grecs des villages à mastic venaient de se joindre aux bandes de Logothète, qui se montaient à deux mille cinq cents hommes, des plus mauvaises troupes de Samos. L'attrait du pillage avait attiré parmi eux quelques *Mastico-Chorites*, et ils furent bientôt suivis des paysans d'Airithé, qui arrivèrent armés de bâtons durcis au feu ou de frondes. C'était avec de pareils hommes que l'insurrecteur en chef tint le lendemain ses assises, auxquelles il força de comparaître les notables de Chios que le pacha avait chargé de maintenir la tranquillité publique. Il déclara leurs institutions politiques abolies, en leur annonçant qu'il était prince de Chios et appelé à ce titre par le vœu général des paysans des villages à mastic. Il leur présenta, comme ses lieutenants, leur compatriote Parparios, qui avait autrefois servi en France; Klémis de Cariki, Dérè d'Elatée, Pantélis Picotakys, et un nommé Vitpenzès, fils d'un homme fort décrié à Smyrne. Ces trois derniers se trouvant, dit-on, au moment de faire banqueroute, s'étaient réfugiés à Samos, et ce fut là qu'ils conçurent le projet qu'ils venaient d'exécuter. Puis, changeant aussitôt de langage, Lycurgue Logothète déclara ce qui suit dans l'unique proclamation que nous connaissons de ce prince éphémère.

« En vertu du pouvoir qui lui avait été confié par le gouverneur
» général D. Hypsilantis, il annonçait qu'il avait choisi et nommé
» pour éphores de Chios, les sieurs Kousès, Bouros Pantélis Zervou-
» dakès, Nicolas Frangopoulos, Frangouli Palakès, Polychronis,
» Diomontaré, Étienne Janoutzès, pour régir et administrer l'île de

» Chios [1]. » On resta dans l'étonnement ; et on aurait inutilement demandé à Logothète de quel droit Hypsilantis s'était ingéré de lui déférer une autorité semblable à celle qu'il s'arrogeait ; mais comme il avait la force en main, les éphores qu'il avait nommés durent entrer en fonctions, et ils devinrent ainsi malgré eux juges, magistrats ou administrateurs.

Les ressources militaires de Lycurgue Logothète étaient en rapport parfait avec les institutions qu'il prétendait donner aux habitants de Chios. Son parc d'artillerie se composait de soixante-quatre pièces de canon du calibre de six et de huit, de deux barils de poudre, et d'un petit nombre de boulets. Aussi, avant d'entreprendre le siége de la citadelle, jugea-t-il convenable de demander des secours à l'amirauté de Psara ; mais ses envoyés furent éconduits et chassés par les Psariens, qui leur reprochèrent son audace ainsi que la désastreuse expédition qu'ils venaient d'entreprendre.

Cependant les éphores que Logothète avait nommés étant venus à leur tour demander assistance à Psara, le sénat leur fit délivrer deux cents barils de poudre avec deux canons, et il donna l'ordre à six bâtiments de croiser devant le port de Chios, afin d'intercepter les secours que les Turcs pourraient y envoyer du continent. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire ; et, comme ils n'avaient pas de boulets à donner aux insurgés, ceux-ci se rappelèrent qu'un vaisseau turc, échoué depuis plusieurs années du côté de Tchesmé, étant chargé de projectiles, on pourrait s'en procurer en les pêchant. On envoya aussitôt des plongeurs à la recherche des boulets, ils en retirèrent quelques-uns, mais comme ils ne se trouvèrent pas de calibre, on renonça à cette entreprise.

Sur ces entrefaites, les Turcs qui avaient écrit à Constantinople attendaient la flotte que le divan s'était empressé d'équiper dès qu'il avait eu connaissance du débarquement des Samiens. On avait exercé la presse dans les cafés, sur les places publiques, et jusque parmi les forçats qui avaient été enrôlés pour venger la majesté outragée du croissant. On avait, en même temps, adressé des firmans aux gouverneurs de l'Asie mineure, pour réunir leurs contingents à Tchesmé,

[1] Cette étrange proclamation se trouve imprimée en entier dans les prolégomènes du traité des délits et des peines de Beccaria traduit en grec par M. Coraï. 2e édit. de 1823.

en leur désignant Chios comme le but de l'expédition qu'on préparait : quelle fête ! Les habitants étaient riches, leurs femmes, leurs filles et leurs enfants superbes : que de butin ! Les hommes étaient efféminés et nombreux : que de têtes à couper !... En fallait-il davantage pour attirer des myriades de barbares sur les bords du golfe Herméen ?

Déjà plus de trente mille mahométans couvraient les plages de Cyssos, quand le vice-consul français Bourville quitta Chios pour se retirer à Smyrne, en confiant la gérance de son poste à un substitut. Était-ce le moment de s'éloigner ? . . . Grecs infortunés ! que n'emmena-t-il aussi avec lui le fatal régisseur qu'il laissa à sa place et tous les agents consulaires ; vous n'auriez pas été cruellement abusés. Que ne prîtes-vous la fuite vous-mêmes[1] en embrasant alors vos demeures, pour ne livrer que des ruines et des cendres à vos ennemis ! Pourquoi l'amiral Halgan ne fut-il pas écouté quand il parut un moment sur la rade de Chios !... Logothète, et les chefs des insurgés, auxquels il représenta l'imprudence d'avoir attiré des malheurs incalculables sur l'île qu'ils avaient soulevée, lui témoignaient une assurance qu'ils n'avaient pas. Leurs discours trahissaient leur pensée. Ils cherchaient à surprendre quelques motifs d'espérance dans les réponses de l'amiral, quand ils lui demandaient le parti qu'il tiendrait dans la lutte prête à s'engager. — *La neutralité.* — *Elle n'est pas dans votre cœur, général ; le sang des chrétiens crie vengeance.*

Ce furent là les dernières paroles qu'on entendit au moment où la frégate *la Guerrière* appareillait du rivage de Chios pour retourner en France. La citadelle était mollement assiégée par les Grecs. La crainte navrait le cœur des insulaires, tandis que l'orage prêt à fondre sur eux s'amoncelait au fond du golfe de Tchesmé[2].

L'Anatolie mahométane s'était levée en masse, et chaque Osmanli volait au combat. On avait été témoin à Smyrne de la formation d'un bataillon de sept cents Turcs qui furent enrôlés, armés, équipés dans

[1] Ils voulaient mettre leurs familles en sûreté; mais ils en furent empêchés par l'ordre d'un lieutenant de Logothète, en date du 19 mars. Voy. Coraï. Πρόλεγ. [illegible]

[2] Tchesmé, anciennement appelé Cyssus, n'est éloigné que de dix-huit milles de Chios. C'est un gros bourg ; son port, défendu par un château, est bon. L'eau et l'air y sont excellents, toutes les choses nécessaires à la vie y abondent. Les négociants européens établis à Smyrne seraient beaucoup mieux à Tchesmé, éloigné de quatorze heures de marche, que dans cette ville anarchique. On n'y est point exposé aux tremblements de terre, et le commerce s'y ferait plus aisément par rapport à la navigation et à l'appareillage des vaisseaux. — Voyez Galant, Relat. de Chios.

un seul jour, et mis en mouvement pour se rendre au quartier général de l'armée d'opération. A peine une horde sortait de la ville, qu'elle était suivie d'une autre horde. Les bandes se succédaient comme ces colonnes de sauterelles qui désolent les campagnes de l'Asie; tout était dévasté sous leurs pas. Les montagnes n'étaient plus un asile contre leur férocité; car les barbares suivaient les Grecs à la piste, et ni le sexe ni l'âge ne mettaient personne à l'abri de leur fureur.

Ainsi, une troupe de Yeurucks, attirés par les sons de la flûte phrygienne d'un pâtre du mont Sipyle, qui gardait des ruches d'abeilles près d'un antre consacré jadis aux nymphes, dirigent leurs pas du côté où se faisait entendre tour à tour le plaintif chalumeau et les chants du Grec qui bénissait le Seigneur. Étranger au monde, ce solitaire, quoique voisin de Smyrne, ignorant les troubles qui agitaient cette ville, n'a pas plutôt aperçu les Yeurucks, qu'il accourt à leur rencontre. Il les salue du nom de seigneurs et de maîtres, en leur offrant de se rendre à la grotte qu'il habite, où il leur donnera du pain d'orge, des fruits, du laitage et quelques rayons de miel : c'était tout ce qu'il possédait avec une panetière et sa natte de jonc pour meubles. Les mahométans défèrent à l'invitation du pasteur; ils acceptent ses dons, qu'ils mangent en s'informant s'il est sectateur de Mahomet ou du prophète Issa.— Le Grec leur répond sans hésiter *que le fils de Marie est son Dieu.— Issa est son Dieu!*... Les barbares se regardent, et un d'entre eux l'assassine d'un coup de pistolet, en disant : *C'est un chien de moins* [1].

Ces scélérats s'étaient ensuite accolés à une légion d'imans, de derviches et de faquirs, qui défilèrent dans les principaux quartiers de Smyrne, les yeux baissés, et dans une attitude pareille à celle de ces flagellants dont parle la déplorable histoire de nos guerres civiles. A leur démarche grave, à la longueur de leurs barbes, à l'austérité de leur maintien, on les aurait pris pour ces enfants de la prière, appelés à fléchir le ciel dans des jours de colère; mais aux armes dont ils étaient chargés, au tremblement convulsif de leurs lèvres, qui balbutiaient les noms de Allah et de Mahomet, on reconnaissait que c'étaient les sectateurs sanguinaires de Mahomet.

Les Turcs de Smyrne étaient ravis de voir d'aussi saints personnages

[1] Le *Spectateur oriental*, en bon et loyal sujet turc, assure que les Yeurucks furent punis d'une *assez forte bastonnade*, mais la chose est douteuse : car de quoi s'agissait-il? *de la mort d'un chrétien.*

renouveler les beaux jours de l'islamisme, en marchant au combat pour la défense du trône et de l'autel. Dans le zèle ardent qui animait cette horde frénétique elle fit main basse sur les chrétiens qu'elle rencontra; puis, s'avançant à travers les campagnes, en pillant magasins, celliers et basses-cours, elle arriva à Tchesmé au moment où la flotte ottomane entrait dans le canal de Chios.

Le 30 mars (11 avril), à neuf heures du matin, l'armée navale du sultan, forte de six vaisseaux de ligne, six frégates, quinze corvettes ou bricks et vingt-sept bâtiments de transport, longea le rivage de Chios sous la volée de quelques pièces d'artillerie, avec lesquelles les insurgés battaient la citadelle. C'était le dernier effort de leur désespoir : et le seul avantage insignifiant qu'ils obtinrent, eut pour résultat de couler bas une grande barque turque chargée de quarante soldats qui s'approcha d'une de leurs batteries.

Cet accident n'empêcha pas l'amiral Cara Ali de communiquer avec le pacha qui commandait dans la citadelle de Chios et de lui remettre une table de signaux. S'enfonçant ensuite dans le golfe de Tchesmé, il revint bientôt suivi de quinze mille hommes de troupes de débarquement, qui prirent terre au moment où le gouverneur du château faisait pendre cent vingt otages, qu'on vit tout à coup accrochés à des pals dressés sur les remparts.

Soudain, une épouvantable confusion se répand dans la ville; quelques habitants qui se faisaient encore illusion courent les bras ouverts au-devant des barbares, qu'ils appellent leurs *bons maîtres*, *leurs libérateurs !* Les soldats chiotes se débandent ; et les Samiens, abandonnés après avoir résisté pendant une heure dans une redoute dressée sur le mont Tourtolis, prennent la fuite avec leurs chefs.

Les Turcs mettent le feu à une église voisine du port : c'était le signal convenu du carnage, et cinquante incendies éclatent au même instant. Un cri épouvantable s'élève dans les airs; vieillards, femmes, enfants, inondent la terre de leur sang. Les derviches, les calenders et les faquirs ne font entendre que ces mots : *Exterminez! c'est Allah, c'est le prophète, c'est le sultan, qui l'ordonnent !* Véhib-pacha dirige les brandons ; un certain Jousouf Bayractar, de Smyrne, se distingue au milieu des meurtriers ! une large moisson d'hommes tombe sous leurs coups, au milieu de la détonation de l'artillerie et du fracas des armes.

Le fanatisme, le glaive et la torche à la main, cessant d'égorger,

quitte le glaive et la torche pour violer les tombeaux dans lesquels il suppose qu'on a caché des trésors. Les ossements et les cadavres à demi consumés sont jetés à travers les rues pêle-mêle avec les cadavres encore palpitants des chrétiens; mais bientôt la cupidité, trompée, reprend le cours de ses assassinats. Les barbares se baignent dans le sang en se relayant tant que le jour dure pour assassiner, sans que la nuit, rendue plus lugubre par la lueur de l'incendie, suspende leur fureur.

Elle semble au contraire s'accroître, et les flammes éclairent des scènes de luxure et de férocité inouïes dans l'histoire. Tandis que des femmes, traînées par les cheveux, sont violées au milieu des morts et des mourants; des derviches, ivres de vin, dansent autour des tas de cadavres qu'ils ont empilés comme des gerbes de blé entassées au milieu d'un champ pendant la récolte. Des soldats réunis autour des brasiers, s'occupent pendant ce temps, les uns à dresser des pyramides de têtes, au haut desquelles ils plantent leurs étendards, et les autres à former des guirlandes d'oreilles, destinées à couronner la poupe des vaisseaux ottomans. Les émirs, de leur côté, plongent dans le sang et dans la fange les images du Christ et les reliques des saints, en blasphémant la divinité du rédempteur et les mystères de sa croix. Chios retentit des chants impies des mahométans; une vapeur de sang imprègne son atmosphère; et, pareilles aux vestibules du Tartare, ses rues embrasées ne retentissent que des hurlements des bourreaux ou des accents plaintifs des chrétiens, qui expirent en témoignant la vérité du Dieu vivant.

Cependant, à la pâle clarté d'une aurore causée par l'incendie, on découvrait deux ortas de janissaires, silencieusement rangés autour de sept cents paysannes captives. Quelques orateurs militaires sortis des rangs semblaient occupés à calmer la soldatesque, qui ne pouvait s'accorder sur le partage. Un iman les exhortait de son côté à la concorde, lorsqu'un faquir l'interrompant, s'écria *que le moyen de terminer les différends entre les musulmans était de passer les chrétiens au fil de l'épée.*

On lui répond par une effroyable acclamation! Les femmes et les enfants sont taillés en pièces! Les hommes, traînés à l'écart, et saignés comme des moutons dans une boucherie, moururent si lentement, qu'un d'entre eux, auquel on n'avait coupé que la trachée-artère, n'expira qu'après une agonie de deux jours[1].

[1] Voyez le *Star* du 6 juillet 1822.

« A ce spectacle[1], que la plume et la parole ne sauraient exprimer, » et dont l'imagination ne peut concevoir l'idée, puisque ceux qui » furent spectateurs de ces événements ont autant de peine à se rap- » peler le témoignage de leurs yeux, qu'il sera sans doute difficile à » la postérité d'y ajouter foi ; dans un clin d'œil, les campagnes et la

[1] Pour prouver au lecteur qu'il n'y a rien que d'historique dans ce récit, je donne ici textuellement l'extrait d'un mémoire fort étendu qui m'a été adressé par les habitants de Chios, dont le récit, aussi simple qu'animé, est sans doute bien au-dessus de ma traduction.

Εἶναι ἀδύνατον νὰ παραστήσῃ ὁ κάλαμος, ἢ ὁ ἄνθρωπος νὰ φαντασθῇ, ἂν δὲν ἐστάθη αὐτόπτης, πόσα καὶ ὁποῖα εἴδη τραγικῶν σκηνῶν ἠκολούθησαν εἰς τόσον ὀλίγον καιροῦ διάστημα, εἰς τὴν σχεδὸν μὴ ὑπάρχουσαν πλέον Χίον. Καὶ ὁ αὐτόπτης αὐτὸς δὲν δύναται, στοχάζομαι, ν' ἀνακαλέσῃ εἰς τὴν μνήμην του ἀρκετὰ ἀκριβῶς τόσον πολυειδῆ καὶ πολυ[illegible] βαρβαρότητα, ὁ δὲ ἀκροατὴς πρέπει ν' ἀμφιβάλλῃ ἂν τῷ ὄντι ὑπῆρξαν.

Φαίνεται ὁ τουρκικὸς στόλος, καὶ ἡ νῆσος ὅλη μεταμορφόνεται εἰς Βαβυλῶνα· τρέχουν οἱ Χῖοι εἰς φυγήν· θόρυβος καὶ ἀμηχανία καταλαμβάνει τοὺς κατοίκους· οἱ γονεῖς ζητοῦν τὰ παιδία, καὶ τὰ παιδία τοὺς γονεῖς. Μόλις συναχθέντες ὀλίγοι συγγενεῖς, ἐμβαίνουν εἰς κίνησιν, ἀλλὰ ποῦ ὑπάγουν δὲν ἠξεύρουν· οὐδὲ ἐνθυμοῦνται οἱ περισσότεροι νὰ φροντίσουν τι περὶ τροφῆς, ἐνδυμάτων, ἢ ἄλλου. Ὡς τόσον τρέχουν ἀπροβλέπτως πρὸς τὰ ὑψηλότερα τῆς νήσου μέρη. Ἀλλὰ καὶ ἐδῶ ἡ συνδρομὴ τόσων διαβατῶν εἰς τοὺς αὐτοὺς δρόμους συγχύζει καὶ χωρίζει τοὺς συγγενεῖς· οἱ δὲ θρῆνοι καὶ ἀλαλαγμοὶ αὐξάνουν περισσότερον τὸν θόρυβον· ὅμως ἐδῶ καὶ ἐκεῖ ἀπαντᾷ τις ὀλίγους νέους ὁδηγοῦντας τοὺς γέροντας, ἢ ἄνδρας βοηθοῦντας τὰς γυναῖκάς των, καὶ φέροντας ἐν ταὐτῷ καὶ κἀνὲν παιδίον εἰς τοὺς ὤμους των.

Ἀλλὰ φθάσαντες καὶ εἰς τὰ ὑψηλὰ μέρη βλέπουν κάτω τὰς κατοικίας των καιομένας, καὶ τὰ κτήματα των διαρπαζόμενα, ἢ ἐρημονόμενα. Τέλος φθάνουν ὅπου καθεὶς ἀπεφάσισε νὰ σταθῇ, καὶ ἡ πεῖνα ἀρχίζει νὰ τοὺς κατατρώγῃ· τὰ παιδία κλαίουν, ὄχι πλέον διὰ τὰ παιγνίδια των, ἀλλὰ δι' αὐτὸ τὸ ψωμίον· τοῦ ὁποίου ἡ ὀνομασία ἀπὸ τὸ στόμα των πληγόνει βαθέως τὴν καρδίαν τῶν γονέων. Τὴν νύκτα ἐξαπλωμένοι κατὰ γῆς, περνοῦν πασχίζοντες νὰ ἐλαφρώσουν τὸ βάρος τῆς δυστυχίας των μὲ τοὺς ἀναστεναγμούς.

Καὶ [illegible] ἐδῶ αἱ συμφοραί των εἶναι ἀκόμη μέτριαι, μ' ὅλον ὅτι τόσον βαρεῖαι· ἀλλ' ὀλίγον [illegible] φθάνουν οἱ Τοῦρκοι καὶ εἰς ταῦτα τὰ καταφύγιά των, καὶ τὰ ποτίζουν ἀπὸ τὸ αἷμα τῶν ἀθώων· ἐδῶ ὁ ἄνδρας καὶ ὁ νέος σφάζονται παρὰ τῆς γυναικὸς καὶ μητρός· αἱ γυναῖκες σύρονται εἰς αἰχμαλωσίαν, τὰ νήπια ἁρπαζόμενα ἀπὸ τοὺς μαστούς των, ῥίπτονται κατὰ γῆς καὶ ἀποθνήσκουν, ἢ σπαράζονται ἡμιθανῆ· καὶ ὁποῖος δύναται φεύγει, μὴ ἔχων νοῦν νὰ ἐνθυμηθῇ οὐδὲ αὐτὴν τὴν συγγένειαν.

[illegible] πλέον ὁ τελευταῖος σκορπισμὸς τῶν συγγενῶν· ὅσοι ἐπρόλαβαν νὰ φθάσουν [illegible] μακρὰν βιαζόμενοι νὰ φύγουν τὴν νέαν τῶν βαρβάρων ἐπιδρομήν, χωρίζονται· ἀναβαίνουν καὶ καταβαίνουν τὰ ὄρη, ἐκνευρισμένοι ἀπὸ τὴν πεῖναν καὶ κακοπάθειαν, ἀνυπόδητοι, ὅτι τὰ ὑποδήματά των ἔμειναν εἰς τὰς πέτρας τῶν βράχων, καὶ μόλις δυνάμενοι νὰ σύρουν καὶ τὰ ὀλίγα των φορέματα.

Φθάσαντες δὲ εἰς τὸ τελευταῖον καταφύγιον, ὅπου ἔμειναν ἄλλος ὀλίγας καὶ ἄλλος πολλὰς ἡμέρας, τυραννοῦνται ὄχι μόνον ἀπὸ πεῖναν, ἀλλὰ καὶ ἀπὸ δίψαν· καὶ μὲ χόρτα, εἰς τῶν ὁποίων τὴν σύναξιν μόνον τὴν νύκτα τολμοῦν νὰ ἐξέλθουν, θεραπεύουν ὁπωσοῦν τὴν [illegible] ἔχοντα. [illegible] τὰ παιδία των θάλασσαν, ἀπὸ τὴν ὁποίαν πίνουν καὶ αὐτοί. Κατοικοῦν δὲ ὅλοι ἢ εἰς βαθείας κοιλάδας, ἢ ἔρποντες εἰς [illegible] τῆς γῆς τρύπαν, ἢ εἰς σπήλαια περιφραζόμενοι.

» ville présentèrent l'image d'une horrible confusion. L'épouvante
» et la terreur glacent les esprits. Les pères appellent les enfants ;
» ceux-ci appellent leurs pères : ils s'éloignent...... Mais où fuir, de
» quel côté porter leurs pas? Dans leur frayeur ils ne songent ni aux
» besoins du moment, ni aux besoins à venir. Ils s'élancent vers les
» montagnes; les familles partent en masse; mais, prenant bientôt au
» hasard des sentiers différents, elles s'égarent et se perdent. Alors
» les plaintes et les cris de ceux qui se cherchent et se demandent en
» vain, augmentent leur désespoir. Cependant chacun s'assiste mu-
» tuellement ; là, des adolescents soutiennent les pas incertains de
» quelques vieillards; ici, des hommes portent leurs enfants sur les
» épaules en aidant les femmes à gravir les montagnes, d'où ils dé-
» couvrent des maisons en feu, des champs dévastés, et une scène de
» désolation. Mais que sont ces incendies et ces pertes en comparaison
» des assauts plus pénibles qu'ils ont à soutenir, quand leurs enfants
» leur demandent, en pleurant, *du pain?* Paroles désespérantes : elles
» déchirent le cœur de leurs parents, qui n'ont que la terre à leur
» offrir pour reposer, et leurs soupirs brûlants afin de les réchauffer
» pendant la fraîcheur des nuits.

» Heureux ceux dont les Turcs, qui parurent au retour de la
» lumière, abrégèrent les souffrances!.... Hélas! le quatrième jour
» après leur débarquement, le sang inonda les campagnes voisines de
» Chios : femmes, hommes, enfants, périssaient d'abord sous leurs
» coups, quand la cupidité tempérant les transports frénétiques des
» barbares, ils s'arrêtèrent pour faire un triage parmi les premières
» peuplades tombées entre leurs mains. Les femmes, séparées de leurs
» enfants, qu'ils tuaient en les lançant contre les rochers, sont mises
» à part pour être vendues...

» A cette horrible vue la dispersion devient générale dans les
» hameaux ; et chacun, pour se soustraire à une perte inévitable, fuit
» à l'aventure vers les lieux les plus escarpés. Là, des familles, ou
» plutôt des individus qui ne connaissent plus que des infortunés
» comme eux, se cachent dans des fourrés épais, au milieu des rochers
» et au fond des antres. Dénués de vêtements et de chaussures,
» n'éprouvant plus qu'une peine, celle de la faim, ils sortent cepen-
» dant à la faveur des nuits pour recueillir les plantes sauvages qu'ils
» broutent ; et moins délicats que les animaux dont ils sont réduits à
» envier la condition, pressés par la soif, ceux qui peuvent descendre

» jusqu'à la mer s'estiment trop heureux de se désaltérer dans son » onde amère. »

Jusque-là, neuf mille chrétiens avaient succombé sous les coups des musulmans, qui commençaient à se lasser d'égorger, quand de nouvelles hordes sorties de l'Asie mineure, débarquées au port de Chios, demandèrent à prendre part au butin et au carnage. On comptait alors soixante mille barbares descendus dans l'île de Chios. Comme il n'y avait plus de Grecs en ville, que ceux qui étaient réfugiés dans les consulats, elles voulaient en violer l'enceinte; mais Véhib-pacha, qui avait encore intérêt à ménager les Francs, n'eut pas de peine à détourner les Asiatiques de ce dessein, en leur offrant le spectacle des arènes.

Le capitan-pacha, qui donnait l'exemple des crimes, qu'il feignait de déplorer en public (car, à son départ de Constantinople, il avait ordre de tout exterminer), en disant qu'il ne voulait châtier que les coupables, recevait des cargaisons de têtes et de Grecs qu'on ne cessait d'égorger. Six vaisseaux de haut bord, autant de frégates et seize autres bâtiments, qui composaient son escadre, étaient transformés en pontons, remplis d'autant de bourreaux qu'ils contenaient de matelots et de soldats. Chaque chrétien qu'on traînait à bord était aussitôt décapité; et les Asiatiques conviés à ces fêtes purent se repaître à loisir du plaisir de voir couler le sang des enfants de la croix. Cependant on commençait, ainsi que cela se pratiquait à terre, à épargner les femmes et les jeunes filles, dont un Algérien acheta une cargaison entière, qu'il embarqua sur un bâtiment génois, pour les transporter à Alexandrie.

Ainsi commença, à défaut de nègres, que la philanthropie à justement élevés au rang d'hommes, la traite des blancs, qu'on verra exercée par des marins indignes de naviguer sous le pavillon des puissances chrétiennes, et considérée comme une nouvelle branche de commerce par l'éphéméride antichrétienne de Smyrne[1]. Cependant

[1] « La malheureuse Chios, écrivait un homme qui avait bravé les poignards pour » sauver des milliers de chrétiens, est une autre Ilion. Elle l'est par les flammes, » par le meurtre, par l'esclavage de ses femmes et de ses enfants. Malgré les pro- » messes que la Porte Ottomane nous avait faites, les catholiques n'ont pas été plus » épargnés que les autres Grecs; leurs églises ont été entièrement détruites. Tant » d'horreurs ont embarrassé les partisans des Turcs; mais déjà *le lâche Spectateur* » *oriental* cherche à excuser les barbares, en supposant aux Grecs des crimes dont

on disait que le sultan, désarmé par les prières de la khasnadar-ousta, organe des femmes de son harem, dont une partie des villages de Chios formait l'apanage, avait prescrit d'épargner ce qui restait de djiaours. La chose parut hors de doute le 16-28 avril, lorsque l'amiral sembla recevoir, avec plaisir, une lettre que lui écrivaient les Mastico-Chorites pour lui demander quartier.

Il appela aussitôt les agents consulaires, qu'il n'avait protégés que pour les avilir en les faisant servir à ses desseins. Ceux-ci s'étant rendus auprès de Véhib-pacha, acceptèrent, avec un empressement criminel, la funeste mission de porter l'annonce d'un pardon sans réserve aux Grecs des Mastico-Choria et à ceux qui étaient réfugiés dans les montagnes. Le pacha leur avait promis de remplir tous les engagements qu'ils prendraient. On leur remit en même temps un firman du Grand Seigneur, qu'aucun d'eux ne savait lire, annonçant, disait-on, grâce de la vie à tout individu qui *déposerait les armes*, et se livrerait *à merci et miséricorde*. A cet acte souverain, vrai ou supposé, on joignit une proclamation pacifique du capitan-pacha, une pastorale de l'archevêque Platon, ainsi qu'une circulaire écrite par les otages qu'on tenait enchaînés dans la citadelle, qui mandaient à leurs compatriotes de se *soumettre sans condition* au très-clément amiral de sa hautesse.

Il n'en fallait pas tant à des hommes vendus à l'iniquité des Turcs, comme les agents consulaires de Chios, pour les décider à accepter l'office de médiateurs ; et pas un d'eux ne fit la réflexion qu'on ne voulait que parquer les Grecs, afin de les exploiter comme ces forêts qu'on met en coupe réglée, afin de diviser les différentes espèces de bois que la hache doit abattre successivement.

Les commissaires de Cara Ali et de Véhib-pacha partirent le 17-29 avril, pour coopérer à l'œuvre d'iniquité mûrie dans les conseils du sultan. Ils avaient sous les yeux le tableau de désolation d'une ville de trente mille âmes renversée de fond en comble, le spectacle lugubre des maisons de campagne qu'on incendiait, les pals garnis de suppliciés, les gibets chargés de chrétiens pendus, les créneaux de la citadelle ornés de têtes, les rues et les places publiques jonchées de cadavres, et ils allaient parler aux Grecs de la clémence des bour-

» les atrocités des musulmans ne seraient que les représailles. Détournons nos
» regards, bouchons nos oreilles et fuyons la logique des comptoirs. »

reaux de tout un peuple!... Mais, dira-t-on, les insurgés avaient provoqué la démarche qu'on faisait, en demandant quartier, à la condition de livrer quelques Samiens qu'ils avaient arrêtés. Eh bien! qu'avait-on besoin d'intervenir? Qui sait si les Grecs, à la faveur de cette ouverture, ne cherchaient pas à gagner du temps et à obtenir des délais, pour abandonner, à l'exemple des Parguinotes vendus par Thomas Maitland, la terre paternelle qu'ils ne pouvaient plus habiter avec leurs assassins?

Un motif dominant dans les vieilles idées des créoles levantins, dont les maximes furent toujours de servir l'oppresseur contre l'opprimé, aurait fait taire cette considération, quand même elle aurait été démontrée aux agents cupides de Véhib-pacha, qui ont professé publiquement la plus haute estime pour ce monstre. Tout était ligué contre les chrétiens; et les Turcs n'avaient que des hommes serviles, empressés à seconder leurs fureurs et à en faire l'apologie.

Qu'ils vivent, s'ils le peuvent, en paix, et surtout sans descendre dans leur conscience; je ne nommerai personne. Je ne dénoncerai point à la postérité, devant laquelle cette histoire sera un jour l'acte d'accusation de l'irréligieuse politique de notre siècle, ce misérable et méprisable capitaine marchand qui, fier d'avoir transporté deux cents Turcs de Tchesmé à Chios, s'estimait trop récompensé en se chargeant de onze caisses remplies des dépouilles ensanglantées des chrétiens, que le capitan-pacha envoyait à son père à Constantinople. Je tairai également l'avidité des agioteurs, qui spéculèrent sur le malheur pour revendre au poids de l'or des familles entières qu'une lâche soldatesque leur avait cédées à vil prix. La mémoire de ces deux infâmes capitaines, qui ne frémirent pas de noliser leurs vaisseaux pour transporter des cargaisons de têtes à Constantinople, restera à jamais ignorée. L'ombre des nuits n'a pu dérober l'énormité de leur crime à la Divinité, il n'appartient qu'à elle seule de le punir; car aucun code maritime ne prévit jamais un semblable forfait. Tout chrétien qui a levé la main contre les enfants de la croix périra sous le poids anticipé de l'anathème des générations futures... Malheureux les ennemis des Grecs! à quoi leur serviront les trésors qu'ils gagnèrent en les opprimant, quand le juge suprême, devant lequel ils comparaîtront un jour, leur dira : *Auro et cruore sitistis, séparez-vous des élus de mon père, séparez-vous*.... Qu'un autel expiatoire consacré à l'humanité et à la religion s'élève sur les ruines ensanglantées de Chios!

En voyant l'empressement que quelques marchands étrangers mettaient à seconder les barbares, l'amiral ottoman et ses égorgeurs ne purent-ils pas s'imaginer que l'Europe applaudissait à leurs forfaits? Aussi, sans attendre le retour de ses commissaires, Cara Ali ne balança pas à ordonner à Véhib-pacha de porter la dévastation dans les lieux voisins de Chios; et quatre villages de la partie des Campo-Choria furent aussitôt la proie des flammes. Prétextant que quelques Samiens s'étaient réfugiés dans le grand monastère de Néamoni [1], dix-huit mille Turcs se portent sans délai de ce côté avec du canon. Deux cents religieux présentent leurs têtes aux glaives des bourreaux, qui les égorgent; mais comme leur couvent renfermait une multitude de femmes et de grandes richesses, on procéda méthodiquement au pillage.

Le butin est étalé sous les yeux des Turcs. Les femmes, les filles et les enfants, ainsi que l'argenterie des églises, sont divisés par lots qu'on tire au sort, tandis que les chefs saisissent, au nom du sultan, tout le numéraire. On s'empare ensuite des provisions de bouche, on vide les celliers, on mange entourés de cadavres, on boit, on s'enivre; et les femmes, devenues l'objet de la luxure des barbares, sont contraintes de céder à leur brutalité. Toutes sont flétries sans être déshonorées, mais que faire maintenant de pareilles esclaves?.... Les musulmans ont mêlé leur sang avec elles, le fruit de leur lubricité peut être acheté aux bazars de Smyrne par quelques chrétiens! Cette idée se communique, le fanatisme mahométan s'enflamme, les monstres en délire plongent le poignard dans les flancs de celles qu'ils venaient de presser entre leurs bras; et le monastère de Néamoni, auquel ils mettent le feu, devient le bûcher funèbre de leurs tristes victimes!!! Il n'y aura jamais assez de larmes pour pleurer les malheurs de Chios.

Tandis que ces scènes se passaient, les insulaires réfugiés sur les montagnes et dans les villages éloignés cherchaient à se rapprocher des plages où les vaisseaux grecs, qui se montraient en force, abordaient

[1] Néamoni est situé à deux lieues de la ville; on y va par des chemins fort mauvais, dans lesquels il n'y a que les mulets qui puissent passer. Chaque religieux a sa maisonnette bâtie en pierres; elles consistent en un rez-de-chaussée et une chambre; tous ces appartements forment un petit bourg clos par les murailles des maisons, au milieu desquelles se trouve une fort belle église fondée par Constantin Monomaque, en 1050. — Galant, Relat. de Chios.

pour les sauver. Logothète et les Samiens restés fidèles à ses drapeaux, voulant couvrir la retraite des Chiotes, s'étaient établis à Lithocoron, village situé en face de Psara ; et plusieurs soldats l'ayant rejoint, sa troupe, qui se montait encore à sept cents hommes, aurait suffi pour contenir les Turcs. Mais le manque de vivres le força de se diriger du côté de Saint-George, hameau situé au sommet d'une montagne qui sépare la région des Mastico-Choria de la partie nommée Campos. Les habitants pourvurent à ses besoins, et il promettait de ne pas quitter cette forte position, lorsqu'un incident particulier l'obligea de changer de résolution.

Un détachement qu'il avait envoyé du côté de Thalasso Potamos venait d'être saisi par les paysans, qui les avaient livrés aux commissaires du capitan-pacha, inopinément arrivés pour proposer une amnistie, que les primats des villages du Mastic avaient implorée. Il dut faire retraite et s'embarquer pour Psara, où il n'arriva que pour être désarmé ainsi que les siens, et mis en prison par ordre de l'amirauté.

Cependant un grand nombre de bâtiments de Psara, de Mycone et de Ténos, abordaient aux atterrages des villages à Mastic, qui étaient encombrés de réfugiés. Ils offraient de les transporter dans les îles de l'Archipel ; mais déjà les mots d'oubli et de pardon avaient ranimé les espérances d'hommes pour qui rien n'était comparable à la terre paternelle où reposaient leurs aïeux. Les consuls des puissances chrétiennes missionnaires de la tyrannie les conjuraient de ne pas émigrer, en leur assurant que le capitan-pacha respecterait leur soumission ; et ils congédièrent, en les remerciant de leur assistance, les vaisseaux grecs, qui ne se montrèrent plus sur la côte qu'en petit nombre et à de longs intervalles, afin de ne pas compromettre la tranquillité après laquelle les Chiotes soupiraient.

Tout rentra dans l'ordre ; et les commissaires de Cara Ali, satisfaits de voir les chrétiens accourir de toutes parts dans les Mastico-Choria, qui étaient devenus leurs quartiers de sûreté, reprirent la route de Chios. Leur marche fut une espèce de triomphe, car ils amenaient à leur suite les primats des vingt-deux villages amnistiés, ainsi que quelques Samiens chargés de chaînes, qui furent remis à Véhib-pacha et décapités sous leurs yeux. Ainsi la pompe sacrilége finit par un sacrifice sanglant, et on crut la paix rétablie, quand Elèz-aga, dont la probité était un reproche public pour le vizir et le capitan-pacha, fut chargé de prendre le commandement des bourgades provisoirement

pardonnées. On fit ensuite, comme après une victoire, la part de chacun, en accordant aux commissaires la liberté de dix-sept catholiques qu'on retenait en prison. C'était la seule récompense qu'ils devaient ambitionner; mais comme toute œuvre impie exige salaire, ils consentirent à recevoir des cadeaux qui montraient qu'on s'était servi d'eux dans une autre intention que celle qui aurait dû les diriger.

Mais détournons nos regards, et citons le seul homme qui regrettait, sans vues d'intérêt, de ne pouvoir *sauver assez de victimes*, le père capucin de la mission de France; il n'était connu que sous ce titre d'humilité et par son inépuisable charité. Bravant le fer, les flammes et les poignards d'une milice forcenée, il avait arraché à la fureur des Turcs plus de six cents femmes ou enfants, qui vivaient réfugiés sous le pavillon du roi très-chrétien, quand la famine se fit sentir au milieu des horreurs de la guerre. Tous auraient péri, lorsque assisté par la marine royale de France, qui mit quelques milliers de rations de biscuit à sa disposition, on le vit munitionnaire, infirmier, père spirituel de l'enceinte sacrée où son zèle se déployait à chaque instant, distribuer des aliments aux réfugiés, panser leurs blessures, les veiller dans leurs maladies, les consoler à leur heure suprême, leur ouvrir par la prière les portes de l'éternité, et tel qu'un autre Tobie, leur rendre les devoirs de la sépulture quand ils avaient exhalé le dernier soupir. C'était un génie tutélaire au milieu des douleurs. Les barbares s'éloignaient respectueusement à son approche; et si les destins de Chios avaient pu être conjurés, si le ciel n'avait pas permis ses malheurs dans les vues impénétrables de sa providence, un seul religieux aurait sauvé une contrée naguère florissante et déjà trop malheureuse.

Dès la rentrée des commissaires, qui eut lieu le 18-30 avril, Cara Ali et Véhib-pacha avaient écrit à Constantinople pour informer le divan de la soumission des insulaires de Chios; mais soit, comme cela est probable, qu'ils eussent des instructions secrètes, ou qu'ils connussent la volonté du sultan, on remarqua que l'arrivage des barbares ne discontinuait pas. On s'aperçut en même temps que le droit d'asile dans les consulats devenait de plus en plus difficile à obtenir. On en expulsa même bientôt les réfugiés. A la vérité, c'étaient les plus pauvres; mais ceux qu'on y toléra, ô honte de notre siècle! durent payer cher le rachat de leurs têtes: car, en arrachant les dernières ressources des chrétiens malheureux, leurs protecteurs ne

rougirent pas d'employer les menaces. Quelques-uns y mirent des procédés ; mais, hâtons-nous de le dire, la plupart de ces cupides agents consulaires n'étaient que des créoles levantins.

La marche des événements prenait cette tournure alarmante, quand l'interdiction du passage des troupes de Tholo Potamos dans l'intérieur de l'île fut levée, et l'amnistie, qu'on n'avait publiée que pour parquer les chrétiens afin de les égorger méthodiquement, fut abolie au point de défendre d'en prononcer le nom. Les Turcs prirent aussitôt position pour agir ; et, tout étant disposé, le 23 avril - 5 mai, on commença à appliquer à la torture les otages renfermés dans le château et sur les vaisseaux, afin d'obtenir d'eux la révélation des différents endroits où ils avaient déposé leurs richesses. Les fouets, les mains de fer, l'huile bouillante, les tenailles rougies à blanc avec lesquelles on les mutilait, furent mis en œuvre pendant toute la journée et la nuit qui la suivit, lorsqu'on entendit, le 24 avril - 6 mai, au lever du soleil, une décharge générale de l'artillerie du vaisseau amiral, qui arbora aussitôt flamme et pavillon de combat en faisant des signaux à la citadelle ainsi qu'à son escadre.

Les cris de *Allah* et de *Mahomet* ébranlent aussitôt les airs. Les Turcs saluent de leurs acclamations huit cent quatre-vingt-cinq otages[1] que l'amiral et les capitaines de son escadre venaient de hisser aux vergues de leurs vaisseaux, qui tiraient le canon en signe d'allégresse. La forteresse leur répond par des décharges d'artillerie, en faisant pendre à la volée d'un de ses canons l'archevêque Platon, vêtu de ses ornements pontificaux. Véhib-pacha ordonne ensuite d'attacher à des gibets les soixante et seize principaux chrétiens qu'il tenait en son pouvoir, ainsi que tous les primats des villages amnistiés, qu'il avait retenus comme garants de l'obéissance qu'ils lui avaient jurée. Ainsi fut accompli le parjure de l'amiral et de Véhib-pacha, le jour même où le sultan Mahmoud II faisait égorger sur la place de son palais les otages de Chios, qu'on avait transférés, par son ordre, dans sa résidence impériale de Constantinople[2].

[1] Savoir quatre-vingt-cinq archontes, et huit cents jardiniers.

[2] Il faut lire le journal anglais, *le Courrier*, du 20 juillet, pour dévoiler l'horrible pensée des ennemis des Grecs.

« M. W. Smith demande à faire une question au marquis de Londonderry, sous le rapport de l'intérêt de l'Angleterre et de l'Europe entière. Les papiers publics contiennent le récit d'actions arrivées à Constantinople, qui ne peuvent qu'exciter

Cependant rien ne bougeait encore ; et tandis que les Turcs préparaient leurs armes pour une expédition qui n'était plus un mystère, un Grec, réfugié dans le consulat de France, informé que son frère n'avait été compris dans l'exécution du matin, monte à la citadelle. Il savait qu'on devait pendre le lendemain ce qui restait de détenus ; et il se flattait de sauver, au prix de sa tête, un père de cinq enfants qui n'avaient plus que lui pour appui et pour espérance dans cette vallée de larmes, d'où il aspirait à sortir en obtenant la couronne du martyre. Il s'était acheminé, chargé d'or et de bijoux, qu'il déposa aux pieds de Véhib-pacha, en disant : « Mon frère est ton otage, magnifique vizir; daigne le rendre à sa famille ; père de cinq pauvres » innocents, privés de leur mère, accorde-le à leurs larmes, en » acceptant ma tête en échange de la sienne, et ces dons précieux que » je te conjure d'agréer. — Tu seras satisfait, » répond Véhib-pacha. Il dit, et ordonnant à ses gardes d'amener le détenu : « Vous allez être » réunis, sortez.... » Puis, au mouvement d'un revers de sa main, les bourreaux, saisissant les deux chrétiens, font tomber leurs têtes, qu'ils rangent sur des plateaux à côté des présents que l'un d'eux venait de présenter au vizir.

un sentiment universel d'horreur. (Écoutez, écoutez.) Il demandait au noble marquis s'il avait reçu quelques détails officiels du ministre de S. M. B. ou de ses agents à ce sujet.

» La première partie de la réponse du lord Castlereagh ne fut pas entendue de la galerie. On comprit dans la seconde, à travers son hésitation, ces phrases entrecoupées : *Que dix ou douze otages de Chios avaient été exécutés à Constantinople, que c'était un malheur résultant d'actes de barbarie commis des deux parts. Des actes de barbarie* (silence), *les Grecs ont commis des cruautés qui ont causé les actes dont ils se plaignent*..... (silence).

» M. W. Smith dit qu'il sait qu'au lieu de dix ou douze otages, quatre-vingt-cinq ont péri par la main du bourreau ; que six avaient été empalés, sans avoir commis d'autre crime que d'être otages pour leurs compatriotes. (Écoutez, écoutez.)

» Sir J. Mackintosh demande au noble lord si quelqu'une des personnes massacrées par les lâches tyrans de Constantinople étaient sous la protection britannique, ou si elles s'étaient soumises au sultan avec une garantie. (Écoutez, écoutez.) S'il n'était pas vrai que les marchés de Smyrne et de Constantinople fussent remplis de Grecs des deux sexes, exposés à la lubricité des Turcs ; si les ministres ne pouvaient pas donner des renseignements sur le commerce des esclaves chrétiens ordonné par un gouvernement allié de l'Angleterre. (Écoutez, écoutez.)

» Le marquis de Londonderry. — Les honorables gentlemen proposent ici un problème et une question dont il faut ajourner la solution à d'autres temps.

» Puis jetant un voile sur les forfaits des Turcs, la majorité accoutumée étouffa la voix de l'humanité au sein du parlement qui abolit la traite des noirs. — Voyez Adress to the people of England in the cause of the Greeks occasioned by the late inhuman massacres in the isle of Scio, by the Rev. T. S. Hughes. London, 1822. »

Il semblait qu'on n'attendît que l'accomplissement de ce dernier forfait pour donner le signal du carnage général, qui n'est pas plutôt parti du vaisseau amiral qu'il est répété par le canon de la citadelle. Les hordes turques s'ébranlent en silence, précédées de quelques derviches, qui récitent des *doua* ou *prières*, en vociférant les noms de Allah et de Mahomet. Le monastère de Callimachia [1], où se trouvaient soixante religieuses, éprouve la première fureur des infidèles; les voix des pieuses colombes qui invoquaient le Seigneur sont étouffées par les cris des brigands, elles expirent dans leurs lubriques embrassements, et leurs têtes deviennent autant de trophées dont les monstres se glorifient.

Les Turcs se dirigent de là en suivant la marche des Perses rapportée par Hérodote; ils vont dévaster l'île du nord au midi, mais avec cette différence, que les exécutions auront lieu dans la ville de Chios, afin de séparer les esclaves destinés à être vendus, de ceux qui doivent périr par le glaive.

Les villages furent ainsi abandonnés par calcul à la soldatesque; et le sang de leurs habitants, qu'on traînait au lieu destiné pour les supplices, coulait depuis neuf jours, quand de nouvelles bandes d'assassins, partis de l'Anatolie, descendirent aux rivages de cette île désolée. Ils demandaient du pain, des esclaves, des têtes et du sang. On put aussitôt les satisfaire; car on apercevait dans ce moment des Turcs chassant devant eux une foule de chrétiens, qu'ils amenaient aux abattoirs de Chios.

Véhib-pacha ordonne de les abandonner aux Asiatiques, qui venaient à peine de les égorger, quand les sons d'une musique guerrière annoncèrent l'approche d'une troupe de malheureux qui avaient consenti à embrasser le mahométisme pour se dérober au massacre. On préparait une fête à ces apostats. Les derviches célébraient, par les chants du culte impie de Mahomet, la cérémonie de la circoncision des hommes et les douceurs du voile réservé aux femmes; le canon du fort tirait en signe d'allégresse...... Mais quelles voix se font entendre? d'où partent ces cris de triomphe : *Nous sommes chrétiens, vivent Jésus et Marie, gloire à la croix!......* Les Grecs auraient-ils

[1] Callimachia, monastère situé deux lieues au midi de la ville, est composé de cinquante religieuses. Les étrangers vont les visiter par curiosité pour entendre des psaumes qu'elles chantent fort bien : elles ont soin d'avoir toujours de belles voix parmi elles. — Galant, Rel. sur Chios.

ressaisi la victoire? auraient-ils reçu quelques secours inespérés?....

Oui, la croix triomphe ! Une multitude de chrétiens, qui avaient eu la faiblesse d'abjurer leur Dieu dans un moment d'épouvante, n'a pas plutôt envisagé de près la mort, qu'elle lui a paru superbe. Les maisons ruinées de la florissante Chios, les membres encore palpitants de leurs frères qu'on venait d'égorger, ont rappelé aux Grecs la céleste patrie qu'ils allaient perdre sans retour par l'apostasie. *Nous sommes chrétiens*, répètent-ils tous d'une commune voix; *rendez-nous la grâce du baptême d'immersion, par le baptême de sang!* ils renient ensuite Mahomet, en professant la divinité du Christ; ils demandent et obtiennent le martyre.

Ils sont en possession de la céleste patrie, promise aux confesseurs de l'Éternel. Mais que veulent ces femmes et ces filles pudiques devenues veuves et orphelines? où portent-elles leurs pas en élevant des enfants vers le ciel?..... Infortunées, que dis-je ! créatures généreuses, Dieu les inspire; il les anime de son souffle. *O mort! que tu es belle! Et nous aussi, nous sommes chrétiennes*, s'écrient-elles; *anathème au faux prophète Mahomet, aux meurtriers de nos familles! Vierge couronnée, reine des anges, ouvre-nous les demeures célestes de ton saint paradis! nous sommes les servantes du Christ.* — Χαίρετε, *réjouissez-vous*, s'écria un prêtre, resté parmi elles, qui venait d'entendre l'ordre fatal donné en langue turque par le féroce Bayractar de Smyrne, *nous allons vivre dans l'éternité! À genoux!*..... Il dit, et en finissant de les bénir il expirait avec elles sous le feu de la mousqueterie des mahométans.

Cependant un nègre, comprenant le dessein de Jousouf Bayractar, chef des assassins, s'était précipité, dans le moment d'incertitude qui précéda sa résolution, et avait réussi à enlever du milieu des femmes chrétiennes une jeune Oréade du mont Pelinée. Il l'entraînait malgré ses cris, en disant qu'elle était son épouse, en la nommant son épouse, et en menaçant de tuer quiconque oserait lui disputer sa proie. Il l'avait transportée à l'écart, lorsque la jeune Grecque évanouie fut aperçue éblouissante de beauté, par un grave musulman, qui s'approche du More en l'invitant à respecter sa pudeur. *Elle est mon esclave.* — *Oui, et toi aussi tu fus esclave, fils d'Agar.* En prononçant ces mots, l'islamite s'incline vers la fille de la croix, à laquelle il donne des soins qui la rappellent à la vie. — *Un Turc!* s'écrie-t-elle en le repoussant, *un noir mon maître!* On la calme, on s'informe

quelle est sa famille; elle consent à dire *que le nom d'Irène* lui fut donné au baptême ; puis elle demande *à mourir pour le Christ et la Vierge couronnée.— Voilà ton époux, ma fille*, dit l'Osmanli.—*Un nègre !....* Elle couvre sa figure de ses mains. —*Cède-moi cette jeune infidèle, Agarène, elle ne pourra jamais t'aimer ; prends cet or.* —L'Africain y consent.

Il s'éloignait, lorsque rencontré par des Leventis, race de brigands qui infestent les échelles de la Turquie, il leur parla d'Irène en exprimant quelques regrets. Ils se moquent de sa douleur, et de ces faux sages qui se parent des vertus qu'ils n'ont pas pour satisfaire leurs passions, et lui offrent de l'aider à reprendre l'esclave, destinée à passer dans les bras d'un riche voluptueux. A ces mots une pâleur livide, indice de la jalousie chez les Ethiopiens, couvre le visage du ravisseur, qui court en bondissant à l'endroit où il avait laissé Irène. —*Rends-moi mon épouse, disciple de Bélial*, dit-il d'une voix menaçante au Sunnite. —*Elle est mon esclave.* —*Elle est mon épouse*, répond le nègre, en appuyant son pistolet sur le sein d'Irène, qui s'écrie : *Je suis l'esclave du Dieu crucifié.* Elle n'était plus; le More venait de consommer son crime, l'arme fatale avait percé le sein de l'Oréade de Chios.

Les Grecs auxquels j'ai entendu raconter cet événement, qui fut publié par cette éphéméride servile [1], acharnée contre la sainteté de leur cause, ajoutent que le ciel, après le meurtre d'Irène, se voila de nuages, et qu'on entendit gronder le tonnerre dans le lointain. Nous rapportons ces faits sans les garantir ; mais il est certain qu'à partir de ce jour, la main de la vengeance divine s'appesantit sur les mahométans. De longs gémissements, des voix lamentables, interrompirent bientôt le silence des nuits ; et la mort, que les barbares avaient si largement distribuée, les atteignit au milieu de l'ivresse du sang qu'ils versaient encore à grands flots.

Les Turcs, qui égorgeaient depuis un mois entier, ayant amoncelé les débris mortels de plus de vingt mille chrétiens au milieu des ruines de Chios, l'air chargé de miasmes putrides engendra la peste, qui serait le terme suprême des misères humaines, si les Turcs n'a-

[1] L'infâme *Spectateur oriental*, alimenté par le venin des coteries franques de Para et de Smyrne, n'était occupé qu'à tromper la chrétienté sur le compte des Grecs.

vaient pas prouvé qu'ils étaient plus destructeurs que ce fléau. En vain le chef des assassins, Véhib-pacha, commanda alors de traîner les cadavres à la mer : le port était encombré de tant de victimes égorgées sur la flotte qu'on ne pouvait y voguer à la rame. Comme il n'y avait d'ailleurs plus d'ilotes chrétiens pour purger la ville d'immondices, la soldatesque, qui ne savait qu'assassiner, se contenta de prendre des positions éloignées du foyer de la contagion qui ne tarda pas à pénétrer jusque dans le consulat de France, où le vénérable religieux, inaccessible à la crainte, se signala au point d'entourer sa cellule de tombeaux.

Transformant une vigne, unique bien qu'il possédait sur la terre, en cimetière, il y ensevelissait les pestiférés. Il accomplissait ces funèbres devoirs à la clarté de la lune ou de quelque incendie, en récitant à voix basse la prière des morts, lorsqu'au milieu d'une de ces nuits rendues solennelles par le silence effrayant d'une ville anéantie, le canon d'alarme se fit entendre sur le vaisseau amiral. Une brise de terre assez forte, qui s'était subitement élevée, avait poussé vers son bord une foule de cadavres, rangés comme des escadrons qui se seraient avancés pour l'attaquer. Les sentinelles avaient inutilement crié de s'éloigner. Les équipages épouvantés couraient aux armes ; on commençait à faire feu, quand les nuages s'entrouvrant permirent de distinguer à la faveur de la lune qui brillait alors, que c'étaient des corps morts dont la plupart des vaisseaux étaient entourés. La crainte du danger faisant aussitôt place à la frayeur, chacun s'imagina reconnaître quelques-unes des victimes qu'il avait frappées. Mais l'effroi fut au comble quand le capitan-pacha distingua l'archevêque Platon que Véhib-pacha avait fait traîner à la mer par des juifs, entouré de son clergé, qui flottait sous le château de poupe de son navire, dans l'attitude menaçante où le cadavre de Caracciolo apparut dans la baie de Naples aux regards du parjure Nelson et de son infâme Hérodiade [1].

L'illusion se dissipa au grand jour ; mais les cadavres agglomérés autour des vaisseaux ne quittèrent plus leurs flancs. Ils suivaient leur sillage ; et un grand nombre arrivèrent, en leur servant ainsi d'escorte, jusqu'à Tchesmé, et dans le golfe de Smyrne. Ce phénomène, quoique naturel, joint à l'avidité, suspendit le cours des massacres,

[1] Voyez mémoires historiques et politiques sur Naples, par Grégoire Orlof, tome II, page 383.

et Véhib-pacha fit même marcher des troupes contre Jousouf Bayractar, qui, poursuivant le cours de ses assassinats, menaçait la contrée méridionale de l'île, restée intacte. Il en avait enlevé quatre-vingt-sept femmes qu'il fallut lui arracher par la voie des armes, en facilitant son évasion, afin d'éviter des poursuites judiciaires contre un de ces scélérats que la politique désavoue, quand leurs fureurs dépassent les limites de sa marche insidieuse.

L'ordre de sa hautesse qui prescrivait d'épargner les Mastico-Choria, venait d'ailleurs de parvenir au capitan-pacha. Il avait été accordé à la demande des femmes du harem impérial, qui avaient représenté à *l'ombre d'Allah sur la terre* qu'on allait manquer de mastic et de parfums, si on dépeuplait entièrement une île qui fournissait à leurs délices. Le cœur du sultan avait été touché par ces puissantes considérations ; et Khalet-effendi, accusé par la khasnadar-ousta d'avoir conseillé les excès que les sensibles odalisques déploraient, mandait à l'amiral que le gouvernement voulant user désormais de douceur envers ses habitants privilégiés, on devait suivre cette ligne de conduite et les épargner.

Par une compensation favorable aux dévastateurs, le sultan maintenait la teneur du firman qui spécifiait que les Chiotes faits esclaves par la soldatesque, étant la propriété des capteurs, seraient vendus à l'encan ; et les marchés s'ouvrirent. L'homme créé à l'image de Dieu, racheté au prix de son sang, fut exposé publiquement aux enchères. Ainsi cessons de flétrir du nom de barbares les Acanthies et les peuplades anthropophages de l'Afrique; car elles pourraient un jour répondre à l'Europe, qu'elle a vu massacrer et vendre sans réclamation des chrétiens ses frères et ses coreligionnaires. Le lâche *Spectateur oriental*, devenu le héraut des bazars d'esclaves, parla aussitôt de cette denrée humaine, comme d'un objet ordinaire de commerce. Il était sur son terrain ; car aucun traité ne prohibe la vente des blancs ; et les marchands pouvaient acheter, troquer, revendre des Grecs orthodoxes ou catholiques, sans crainte d'être repris de justice, puisque, suivant certaines doctrines modernes, on peut, sans égard pour les divins préceptes de l'Évangile, *faire impunément tout ce que la loi ne défend pas.*

Le despotisme est si atroce qu'il ne peut se calomnier. A la date du 10 mai, ainsi que le rapporte son ignominieuse éphéméride [1], les

[1] *Le Spectateur oriental*, n° 53. Je pourrais faire imprimer, si les bornes de l'his-

registres de la douane de Chios attestaient que plus de trente mille esclaves, hommes, femmes et enfants, avaient acquitté le droit de sortie, à un prix déterminé par tête, pour être exportés et vendus à l'étranger. Vendus! trop heureux ceux à qui ce sort était réservé; car jamais on ne pourra croire, et on refuserait peut-être dans l'avenir toute autorité à mes récits, si je n'invoquais pas le témoignage des Chiotes existants pour attester que les marchands d'esclaves, voyant mettre au rebut une foule de vieillards des deux sexes, ainsi que les femmes enceintes, et une multitude d'enfants en très-bas âge, dont personne ne voulait se charger à cause de l'embarras de l'état des mères et des infirmités inséparables de l'enfance, traînèrent ces créatures infortunées au port, où ils en firent une noyade générale.

Cependant ceux des chrétiens qui avaient trouvé des spéculateurs étaient livrés, à mesure qu'ils arrivaient à Tchesmé, à des caravaneurs chargés de les conduire à Smyrne et à Constantinople[1], où on les vit couverts de haillons, exposés sous les hangars des marchés infects de ces villes. Les frères et les sœurs, les jeunes filles et leurs mères, arrosaient vainement la terre de larges ruisseaux de larmes, pour obtenir la grâce d'être vendus ensemble; leurs gémissements ni leurs plaintes ne pouvaient attendrir des barbares sans entrailles. On arrachait les familles à leurs mutuels embrassements; et on leur interdisait, en les accablant de coups, jusqu'aux adieux, aux derniers adieux de leurs mères, moins heureuses que leurs pères et leurs fils qui avaient péri sous le glaive des barbares.

Martyrs du Seigneur, ils reposaient dans le sein de la Divinité, et ils veillaient sans doute encore sur leurs enfants; car, à l'exception d'un très-petit nombre, tous refusèrent la liberté et la vie, au prix

toire le permettaient, une relation plus détaillée, et, par conséquent, mille fois plus épouvantable, des malheurs de Chios. On y verrait chacun nommé et tracé suivant ses œuvres; mais cette pièce, revêtue de signatures authentiques, n'est pas encore destinée à être rendue publique.

[1] Nous arrivâmes déguisés à bord d'un vaisseau marchand, sur lequel se trouvaient trente-quatre jeunes femmes des meilleures familles de Chios que le capitan-pacha envoyait en présent au Grand Seigneur. Quoique connus d'elles, aucune ne donna aucun signe capable de nous déceler, et nous échappâmes ainsi miraculeusement. Infortunées, nous venons de voir saigner comme des bêtes leurs époux et leurs frères dans une des boucheries de la ville que nous fuyons. — Extrait d'une lettre de MM. Rodocanakis et J. Ziziniàs, Livourne, 18 juin 1822.

funeste de l'apostasie. Que dis-je! le triomphe de la religion, que quelques-uns avaient abandonnée, n'était que plus éclatant après cette chute. J'en appelle à l'amiral Halgan, qui vit, dans une crise moins orageuse, quelques transfuges, pénétrés du repentir de leur faute, se présenter devant les juges mahométans pour attester la divinité du Christ et entendre leur sentence de mort. O charme incompréhensible du martyre! A peine les Chiotes que la crainte avait avilis arrivaient dans une ville turque, qu'ils couraient au tribunal du cadi pour témoigner la vérité du Dieu rédempteur; et ils étaient aussitôt décapités ou fusillés. Ils auraient pu fuir, ils le savaient; gagner une terre étrangère, où, abjurant à l'abri du danger, ils seraient rentrés dans le sein d'une église de charité, prête à pardonner; mais telle était la ferveur, qu'on ne vit pas un seul des renégats qui n'ambitionnât de réparer sa défection, en mourant sous les yeux des chrétiens qu'il avait scandalisés.

On raconte qu'autrefois, dans Argos, un agneau échappé de l'autel fut épargné à la prière d'un enfant qui se jeta entre la victime et le sacrificateur. Mais ici les cœurs fermés à la pitié n'étaient pas plus touchés du zèle des défenseurs de la foi, qu'ils ne mettaient de prix à des êtres aussi inoffensifs que l'agneau dérobé au couteau du victimaire. Des juifs, race immonde: des Arméniens, accoutumés à vendre jusqu'à leurs enfants; des Turcomans, étrangers à tout sentiment humain, achetaient des pacotilles de Chiotes. Ils les acheminaient aussitôt vers les villes lointaines de l'Asie, non comme ces tribus captives d'Israël, qui s'éloignaient avec les lévites et les prophètes chargés de les consoler, mais souvent seul à seul, ainsi que le triste enfant d'Israël, Joseph, vendu par les patriarches ses frères aux Bédouins de l'Arabie. Le commerce sacrilége des hommes brisait ainsi tous les liens de l'ordre social; et malheur aux êtres souffrants! car ils étaient abandonnés sur les chemins, et souvent mis à mort, quand les marchands perdaient l'espérance d'en retirer un prix égal aux dépenses qu'ils leur occasionnaient.

On calculait sur la place de Smyrne, au 15 mai, que les Grecs vendus ou à vendre, qui se montaient à plus de quarante mille, évalués au prix moyen de trois cents piastres par tête formaient un capital éventuel de douze millions, dont le tiers revenait au Grand Seigneur, qui comptait ainsi sur une rentrée provenant de la vente de ses sujets. Jusque-là le débit des esclaves avait été assez rapide; mais comme le

nombre s'en accroissait journellement [1], le fisc impérial crut nécessaire au maintien du prix d'interdire les arrivages ; et il fut même question d'abolir la traite. Mais cette mesure, à laquelle les Turcophiles voulurent donner une couleur philanthropique, s'expliqua bientôt d'elle-même.

Le firman qui défendait la vente des Grecs ne concernait que les Francs et les chrétiens, auxquels il était interdit d'acheter des esclaves, à quelque titre et condition que ce fût, parce qu'on s'était aperçu que, dégagés de la sujétion à l'égard de leur souverain par le contrat d'acquisition, on les faisait passer hors des domaines de sa hautesse, but contraire à ses vues politiques. En vendant les Grecs, on avait d'une part en vue d'en déterminer le plus grand nombre à l'apostasie, et de l'autre, de ne pas perdre de vue ceux qui persisteraient dans le christianisme. Ainsi la propriété d'un chrétien n'était en principe qu'un contrat *à réméré*, avec risques de la perte du capital, s'il plaisait non-seulement à l'autorité, mais au premier fanatique coiffé d'un turban, d'assassiner les malheureux qu'on avait payés à bons deniers comptants. Ce défaut de garantie dans les achats fit baisser le cours des esclaves, qui faiblit et tomba si bas que les dévastateurs de Chios commencèrent à égorger les captifs qu'ils s'ennuyaient de nourrir. On craignait même qu'ils ne se révoltassent ; et le capitan-pacha, dans l'intérêt du fisc, eut recours aux régences barbaresques. Il les invita, par un reïs bouïourdi, à s'approvisionner à bon compte de chrétiens et de femmes, qu'il proposait au rabais, en promettant de les faire rendre à destination sous le pavillon des Francs, trop honorés sans doute de lui rendre, comme on dira ci-après, un service qu'un Turc aurait rougi d'avouer, s'il se fût agi de trafiquer sur le sang de ses coreligionnaires.

Ces dispositions paraissaient annoncer que les Turcs, agités par des inquiétudes dont ils ne pouvaient se rendre compte, puisqu'ils étaient vainqueurs, vivaient dans des alarmes continuelles. Quoique les bâtiments insurgés ne se montrassent que de loin en loin sur les rivages de Chios, dès qu'on entendait quelques coups de canon, on était consterné, parce que chacun s'étant enrichi ne songeait plus qu'à jouir du fruit de ses brigandages. Mais il n'en était pas ainsi du capitan-pacha, qui

[1] *Spectateur oriental*, n° 54. Je cite cette feuille pour montrer l'impiété et la froide barbarie de la politique antichrétienne, qui ne rougit pas de la protéger.

se complaisait sur le théâtre de sa coupable gloire, où il savourait les compliments de certains capitaines indignes de ce nom qui commandaient les stations navales des puissances chrétiennes dans le Levant.

Ces fractions de pouvoir s'étonnaient de l'inaction de l'hémovore après un coup de main qui n'était regardé que comme le prélude de l'extermination entière des peuplades grecques de l'Archipel. On aurait voulu le voir, le fer et la flamme à la main, parcourir la mer Egée, dévaster ses îles et terminer une lutte qui occupait depuis trop longtemps l'attention publique. Mais leurs vœux ne furent pas écoutés.

Cara Ali attendait la jonction de l'escadre égyptienne pour agir ; et le rhamazan ou mois d'abstinence canonique, pendant lequel les armées turques sont inactives, commença sous les auspices des vices infâmes qui transforment les vaisseaux ottomans en réceptacles de Gomorrhéens. Le 22 mai, l'apparition de la nouvelle lune fut saluée par des décharges générales d'artillerie. On avait des esclaves, de l'argent, des provisions en abondance, et chacun oubliant le danger ne songea plus qu'à se livrer à la sodomie, sans s'inquiéter des armements grecs.

Cependant le temps du châtiment approchait ; mais avant d'arriver au dénoûment du drame destiné à manifester la puissance d'un dieu vengeur de l'innocence, il est à propos de faire connaître ce qui se passait dans la mer Egée.

CHAPITRE VII.

Réflexions sur l'indifférence de la chrétienté relativement aux Grecs. — Noms de plusieurs officiers étrangers accourus à leur secours. — Forban arrêté à Monembasie. — Haine des habitants de Syros contre les insurgés. — Affaires de l'île de Crète. — Intrépidité des insulaires de Kasos. — Duplicité de Comnène Aphendoulief. — Bravoure de Baleste. — Réunion de la flotte des Hellènes à Psara. — Extrait du rapport du capitaine Paul Jourdain. — Suite des détails sur les désastres de Chios. — Dévastation des villages situés dans la partie méridionale. — Femme égorgée sur le berceau de son enfant. — Dévouement de deux prêtres grecs. — Combat naval du 30 mai. — Suite des affaires de l'île de Crète. — Arrivée de l'escadre égyptienne. — Débarquement des Turcs à Rhetymos. — Baleste trahi est tué par les mahométans. — Envoi de sa tête et de ses mains au capitan-pacha. — Lycurgue Logothète transféré à Hydra. — Les Samiens rejettent l'amnistie. — Résolution de détruire la flotte turque. — Anthême, patriarche d'Alexandrie, bénit les brûlots de Constantin Canaris et de George Pepinis. — Incendie du vaisseau amiral ottoman. — Funérailles dignes de Baleste. — Mort du capitan-pacha. — Triomphe de Constantin Canaris. — Fureur des Turcs. — Extermination totale des chrétiens de Chios.

Fallait-il abandonner les chrétiens à la rage de leurs bourreaux? Ne restait-il plus de pages dans l'histoire à occuper par les descendants de ces nobles familles dont les ancêtres cueillirent autrefois des lauriers sous les murs d'Antioche et de Jérusalem? Où étaient les Montmorency, la Trémouille, Blacas d'Aulps et les descendants de nos preux? Pourquoi, réunissant en leur nom privé des hommes avides de combats, ne venaient-ils pas venger l'humiliation antique de la croix sous les murs d'Athènes et dans la plaine de Stenyclaros, où tant d'illustres chevaliers français signalèrent leur courage contre les infidèles? N'existait-il plus de descendants de ces braves qui soutinrent les siéges mémorables de Candie et de la Sude? Où étaient les débris de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, institué pour combattre les Turcs à outrance [1]? Et comment ne vit-on, à cette

[1] Cela est positivement exprimé dans les lettres patentes de l'empereur Charles-Quint, datées du 24 mai 1530 : *Le susdit ordre et ses chevaliers ayant été de temps immémorial en guerre continuelle contre le Turc, persécuteur outré et ennemi irré-*

époque mémorable de gloire et de dangers, aucuns profès de Malte faire étinceler au milieu des phalanges grecques le fer des batailles si longtemps funeste aux infidèles? En vain une fausse philosophie répondra qu'il eût été ridicule de renouveler les croisades! Siècle d'égoïsme, devait-on laisser périr une nation entière, parce que, réduite au désespoir et n'ayant plus que le choix de vaincre ou de mourir, elle s'était insurgée sous l'étendard de la croix sans la permission de quelques diplomates antichrétiens?

Cependant, si on ne vit alors mêlés à la plus noble des causes, ni illustrations historiques, ni chevaliers de Malte, il se détachait encore quelques hommes généreux des plages de l'Occident pour accourir au secours des Grecs. Nous en avons nommé quelques-uns; et le 16 avril, plusieurs autres, parmi lesquels on citait MM. Jourdain, ancien capitaine de frégate, Pourpaker, Suisse, Dejourdy, de Bade, Han, Danois, et le médecin Hamsel débarquèrent à Monembasie. Ils avaient eu le bonheur d'échapper au tribunal vémique de Mayence[1], dont il n'est pas un des juges qui ne doive rougir et baisser les yeux devant un honnête homme. Parfaitement accueillis, ils ne tardèrent pourtant pas à s'apercevoir d'un refroidissement de la part des Grecs, qui les avaient vus parler avec un Ragusais qu'on y tenait en surveillance [2]. On avait saisi, sur ce misérable, une correspondance et des plans qui avaient pour but de faire retomber Monembasie au pouvoir des Turcs. Il méritait le dernier supplice; mais le pavillon du roi de France qui couvrait son bâtiment, et le nom de son ambassadeur,

conciliable de notre religion, etc. Ainsi, un chevalier qui, oubliant ses devoirs, embrasserait le parti des mahométans, manquerait à l'honneur et à la religion du serment.

[1] L'inquisition, ni le conseil des dix, n'égalèrent pas la cruauté de ce tribunal secret établi par Charlemagne en 803. Les juges étaient nommés secrètement par l'empereur, ils choisissaient eux-mêmes leurs associés sous le serment d'un secret inviolable; on ne les connaissait point; des espions liés par serment faisaient les informations. Les juges prononçaient sans jamais confronter l'accusé et les témoins, souvent sans les interroger, etc., etc. — Annales de l'empire. Voltaire.

[2] C'était ce fatal interlope nommé Listock que la bande noire de Smyrne avait chargé de poudre pour la Canée. L'amiral Halgan avait voulu lui retirer le pavillon, qu'il déshonorait; mais les Turcs, soulevés par les agioteurs, avaient empêché l'exécution de cette mesure, et ce misérable, ayant eu soin de se faire capturer par les croiseurs grecs à la hauteur de Cerigo, afin de remplir la mission d'espionnage dont il était chargé, se trouvait en surveillance. Qu'on juge, d'après cela, si on était en droit de réclamer des indemnités, comme on le dira dans la suite, pour un homme de cette espèce.

qu'il osa invoquer, désarmèrent les Hellènes, dont la modération dut apprendre à leurs détracteurs, que la justice fut presque toujours exclusivement le partage de ceux qu'ils calomniaient.

Une simple explication suffit pour dissiper les doutes ; et les étrangers venus pour combattre les infidèles, s'étant rendus à Hydra, furent aussitôt employés. Ils y arrivaient en même temps qu'une foule de fugitifs de Chios échappés aux massacres, qui en apprirent les horribles détails aux Hydriotes ; et une jeune Grecque, femme d'un nommé Glaracès, dont les muses de l'Ionie ont célébré la philanthropie [1], fit frémir l'assemblée au récit de ses malheurs. Elle avait vu égorger son père et sa mère, enlever une de ses sœurs que les barbares avaient traînée en esclavage, après lui avoir coupé un bras pour s'emparer d'un de ses bracelets qu'ils n'avaient pu détacher. A peine âgée de seize ans, l'épouse de Glaracès, quoique enceinte et parvenue au dernier terme de sa grossesse, avait retrouvé assez de forces pour prendre la fuite. Après avoir erré dans les montagnes, succombant de faim et de fatigue, elle s'était retirée dans une grotte au voisinage de la mer. Surprise dans cet antre solitaire par les douleurs de l'enfantement, les Ilithyes, qui président à la naissance des hommes, lui avaient été propices. Elle était accouchée seule ; et un bateau Psarien, que la Providence guida sans doute vers cet endroit, l'ayant trouvée agonisante, l'avait enlevée et rendue à la vie. Elle demandait des secours pour racheter une sœur chérie ! L'assemblée fondit en larmes.

Elles cessèrent bientôt pour faire place à l'indignation, quand un vieillard dit comment en touchant à Syros, avec une barque chargée de fugitifs, les primats qui avaient manifesté une haine constante aux insurgés, non contents de refuser l'hospitalité à des hommes sans asile, avaient poussé l'inhumanité jusqu'à défendre de leur vendre du pain et de puiser de l'eau pour se désaltérer. Au plus fort des massacres de Chios, au lieu de conjurer le ciel de désarmer sa colère, les insulaires de Syros avaient manifesté une joie cruelle en valsant, en dansant et en donnant des concerts [2].

[1] On connaît une charmante épître grecque adressée à Glaracès par N. S. Piccolo, au moment de son départ de Paris en 1820, ainsi que son élégante traduction en vers français par A. P. F. Guerrier de Dumast, imprimée chez Jules Didot, 1822.

[2] Les détails de cette inhumanité sont rapportés dans le n° 56 du *Spectateur oriental*.

Ces faits, tout véritables qu'ils étaient, ne pouvaient détourner l'attention publique alors fixée du côté des événements qui se passaient et qu'on était au moment de voir naître dans l'Archipel, où le courage des Grecs s'exaltait en raison des dangers dont ils étaient menacés.

Les Crétois, commandés par Baleste et son ami Justin, de Rouen, officier digne de la cause à laquelle il s'était attaché, informés, ainsi que les primats de Sphakia, qu'on équipait à Alexandrie d'Egypte une escadre chargée de troupes de débarquement destinées à agir contre eux, pressaient par tous les moyens possibles les Turcs, afin de les renfermer complétement dans les places fortes et d'occuper les positions extérieures où l'on pouvait opérer un débarquement. Secondés dans leurs entreprises par les croiseurs grecs, les Ottomans n'avaient plus de repos sur terre ni sur mer. Les armements de Kasos, îlot resté ignoré parmi les écueils de la mer Carpathienne, volaient sans relâche des rives de la Crète aux plages de l'Egypte; et, tels que Protée leur souverain mythologique, les Kasiotes, présents partout et sous mille formes diverses, inquiétaient tellement l'ennemi, qu'il n'osait plus tenir la mer qu'en corps d'escadre. Aussi les calomnies de l'éphéméride turque de Smyrne contre ces marins n'étaient pas moins animées que celles dont il avait gratifié les Sphaciotes, qu'il s'était plu à représenter comme des anthropophages, parce qu'au commencement de l'insurrection ils brûlèrent les cadavres et les vêtements des Turcs en ne se réservant que leurs armes pour combattre. Que ne restèrent-ils toujours aussi barbares! ils n'auraient pas connu le luxe, et ils ne se seraient pas énervés comme ils l'étaient déjà à cette époque.

Chefs et soldats, enrichis par la victoire, ne se montraient plus que coiffés des beaux turbans enlevés aux seigneurs turcs, parés de leurs vêtements et étalant une magnificence orientale, aussi peu conforme à des chrétiens qu'à la sainteté de l'entreprise qu'ils avaient conçue au moment où ils arborèrent le labarum. Après s'être partagé les riches provinces de Kyssamos, de Messara, de Mirabel, ils avaient, cependant, établi une police salutaire. Elle était simple, honorable sans doute : car quelques capitaines français qui avaient relâché à la Sude, venaient tranquillement à pied à la Canée, chose qui n'avait jamais eu lieu sous le gouvernement turc [1].

[1] *Spectateur oriental*, n° 57.

Mais autant cet ordre était satisfaisant, autant il contrastait avec les orages qui agitaient le conseil des Crétois, dominé par Comnène Aphendoulief.

Cet aventurier, qui n'était venu dans la Grèce, ainsi que la plupart des hétéristes, qu'avec des vues ambitieuses, aurait sagement fait d'imiter la conduite de son ami Cantacuzène [1], qui avait renoncé à la couronne de ses prétendus ancêtres, en s'éloignant à l'ouverture de la campagne, pour se retirer à Dresde. Mais Comnène aimait le pouvoir, et la Crète, à l'entendre, devait former un État entièrement séparé de la Hellade. Il avait, dit-on, à l'exemple du malheureux Alexandre Hypsilantis, des brevets de ducs, de marquis, de comtes et de barons, tout prêts à opérer d'étonnantes métamorphoses; malheureusement pour ce régénérateur, les Crétois étaient encore trop imbus des principes de l'égalité évangélique, pour élever leurs vues jusqu'aux conceptions héraldiques. Aussi la haine de ce régénérateur était-elle implacable contre ceux qui dédaignaient ses projets. Il en voulait spécialement aux hommes de courage qui soutenaient qu'on devait songer à conquérir l'indépendance avant de s'occuper de théories politiques.

Comme Baleste et les Français étaient surtout de cette opinion, l'acharnement de Comnène Aphendoulief [2] contre eux était sans bornes. Intrépide en paroles, il avait toujours un projet de loi en main, et il ne manquait pas d'assister à une seule assemblée; mais, le jour d'une affaire, sa présence était toujours nécessaire ailleurs, *pour cause d'administration publique*. Un prétexte de cette espèce le retint à Armyros, le 27 avril, tandis que les Grecs combattaient les Turcs par terre et par mer. Cet engagement eut pour résultat le double avantage de l'interception d'un convoi, et de livrer aux insurgés, jusqu'au village de Kalep, la récolte des grains que les mahométans avaient semés pendant l'hiver. Comnène, qui apprit qu'on en attribuait l'honneur à Baleste et aux Français, jura de s'en venger, et il n'en trouva que trop tôt l'occasion.

Sur ces entrefaites, l'escadre hydriote était arrivée aux environs de Chios. Le 10 mai, on comptait cent vingt bâtiments couverts du

[1] Cantacuzène se retira par suite du mécontentement qu'il éprouva à la prise de Monembasie. Caradjea s'éloigna à la même époque pour retourner en Italie.

[2] Aphendoulief se trouve actuellement à Malte.

pavillon de la croix, réunis à Psara ; chaque navire portait de huit à vingt pièces de canon, et de cent jusqu'à cent cinquante hommes d'équipage, sans compter douze brûlots grecs. Cette flotte avait soutenu un léger combat le 14 avec le capitan-pacha, devant lequel elle manœuvrait journellement, de manière à prouver qu'elle ne cherchait qu'à le surprendre. Elle agissait en même temps pour couvrir les opérations d'une foule de barques qui s'occupaient à sauver les débris de la population de Chios, quand le capitaine Jourdain proposa de faire un débarquement dans l'île, afin de recueillir une foule de malheureux qu'on savait réfugiés dans les montagnes, où ils périssaient en détail, depuis que le cours des exterminations avait recommencé, et que les Turcs étaient occupés à dévaster la partie septentrionale de Chios.

Sa proposition étant acceptée, il obtint la permission de se mettre à la tête de ceux qui voulurent coopérer à son entreprise ; et c'est du compte rendu par cet officier à l'amirauté d'Hydra, que j'ai extrait les détails suivants, auxquels on refuserait de croire, s'ils ne s'étaient passés de nos jours !

« Je n'entreprendrai point, dit M. Jourdain, de retracer le spectacle d'une île veuve de ses habitants, ni de ses villages désolés : » cette tâche est au-dessus de toute espèce de narration ; les malheurs » de Chios sont sans exemple dans l'histoire. Dans les premiers hameaux que nous parcourûmes, nous trouvâmes les cadavres des » habitants entassés avec ordre, et des vieillards mutilés qui se traînaient autour de ces charniers en levant les mains au ciel, qu'ils » priaient de leur ôter la vie, pour abréger l'excès de leurs souffrances. » Ailleurs on remarquait des femmes cruellement assassinées avec » des enfants qu'elles tenaient entre leurs bras, tandis que d'autres » semblaient avoir péri en défendant leurs pères ou leurs époux » qu'elles tenaient étroitement embrassés. Le rivage était jonché, » dans quelques baies solitaires, des corps morts de jeunes gens des » deux sexes qui s'étaient noyés en voulant se sauver à la nage. » Ces déplorables victimes avaient été retirées de la mer par les Turcs, » qui avaient voulu profiter de leurs dépouilles. Nous faisions cette » remarque, quand notre attention fut distraite par quelques coups » de fusil qui partaient d'un lieu peu éloigné. Notre petite troupe se » dirigea aussitôt de ce côté, lorsque nous aperçûmes une femme » plongeant et reparaissant tour à tour, qui servait de but aux

» Turcs. Un de nos canots vola aussitôt à son secours, l'enleva et la
» transporta sur un bâtiment grec, où elle n'arriva que pour ex-
» pirer, dès qu'un pieux ecclésiastique lui eut administré les sa-
» crements.

» Nous venions d'arracher cette femme aux coups des barbares,
» qui se sauvèrent dans un village peu éloigné où nous arrivâmes.
» J'ignore son nom, car aucune voix humaine ne s'y faisait entendre
» pour nous l'apprendre. Quel tableau que celui d'un hameau ré-
» cemment dépeuplé; entouré de vergers florissants, d'arbres en
» plein rapport, d'animaux domestiques sans maîtres, de chiens
» qui poussent des hurlements, comme s'ils pleuraient ceux qu'ils
» étaient chargés de défendre et qu'ils n'ont pu sauver! Non, jamais
» ce souvenir ne s'effacera de ma mémoire. Les Turcs s'étaient enfuis
» à notre approche : les lâches! ils ne savent qu'égorger! L'aspect
» du carnage ne nous étonnait plus, lorsqu'en entrant dans une mai-
» son dont l'extérieur annonçait l'opulence, je fus surpris de trouver
» une femme, les cheveux épars, à genoux devant un berceau, sur
» lequel elle était courbée en le tenant fortement avec ses deux mains.
» Un homme assassiné, c'était probablement son époux, gisait à ses
» côtés. Je m'approchais, quand un enfant fit entendre ses cris; il
» tendait ses petits bras vers sa mère, comme pour lui demander à
» teter! Je la croyais évanouie... hélas! il ne coulait plus de son
» sein que quelques gouttes de sang, les Turcs l'avaient percé. Déta-
» chant la victime, qui était fortement cramponnée au berceau,
» j'en enlevai l'enfant de la douleur, jeune orpheline de sept à huit
» mois, que j'envoyai sur un des vaisseaux de l'escadre chrétienne.
» Les matelots la reçurent à genoux, la nommèrent Théodora
» et lui donnèrent une chèvre pour l'allaiter jusqu'à son arrivée à
» Psara, où elle fut remise à une nourrice de Chios, échappée au
» massacre.

» Nous n'avions encore sauvé que cette innocente créature, quand
» le 29 mai au matin, en nous avançant dans l'intérieur des mon-
» tagnes, les matelots, qui marchaient en éclaireurs, entendirent des
» cris qui partaient du fond d'un ravin. Nous courûmes de ce côté,
» où nous trouvâmes un jeune homme combattant contre trois Turcs
» auxquels il disputait l'entrée d'une caverne. Il défendait avec deux
» ecclésiastiques, qui lui faisaient un rempart de leur corps, une jeune
» Grecque, dont la voix gémissante nous avait attirés.

» Dès que les infidèles nous aperçurent, ils prirent la fuite ; un » d'eux fut tué, et nos gens s'emparèrent des bagages des autres, » ainsi que de leurs chevaux qu'ils abandonnèrent pour escalader les » rochers. Le plus âgé des deux prêtres, qui avait dépassé sa soixante » et dixième année, nous raconta qu'allant à la découverte, la nuit » précédente, avec l'inséparable compagnon de ses pieuses sollici- » tudes, pour administrer des secours spirituels à quelques paysans » cachés dans des antres connus d'eux seuls, ils avaient rencontré » le chrétien et sa compagne, que les ombres avaient dérobés à la » rage des Turcs. Ceux que nous venions de mettre en fuite les » avaient suivis à la piste. Le jeune homme était couvert de blessures » qu'il avait reçues en défendant celle que le ciel et la volonté de » leurs communs parents lui destinaient pour épouse. La solennité de » Pâques, nous dit-il, devait être témoin de leur bonheur; et ce jour, » auquel ils allaient recevoir la couronne nuptiale, avait été marqué » par la destruction du hameau qu'ils habitaient ; le jeune homme » avait vu enlever une de ses sœurs sans pouvoir lui porter aucun se- » cours, et les familles de ces deux infortunés avaient été faites » esclaves ou massacrées. Ils fondaient en larmes en nous faisant ce » récit, qui fut interrompu par celui du prêtre septuagénaire, que je » conserve tel que je l'ai entendu.

» Combien il m'est pénible, monsieur, dit-il en s'adressant à moi, » d'avoir à déplorer l'aveuglement des agents consulaires de Chios, » qui ont plongé ces pauvres enfants et tant de milliers d'individus » dans l'abîme du malheur ! Pourquoi engagèrent-ils les Grecs à » mettre bas les armes, puisqu'ils ne se sentaient ni le courage ni la » volonté de les défendre au péril de leur vie? A peine nous espérions » dans la protection de l'amnistie, que les barbares, qui n'attendaient » qu'un signal parti du vaisseau amiral de leur flotte, tombèrent, » comme le feu du ciel, sur nos villages consternés. On n'entendit » bientôt que les cris des hommes, les plaintes de femmes, et les gé- » missements des enfants.

» Nous nous crûmes à l'heure du jugement dernier, quand le dé- » luge de feu réduira l'univers en cendres; là des hommes périssaient » dans les flammes, et de jeunes filles échevelées se sauvaient du » milieu de l'incendie, tandis que des vieillards muets de douleur se » laissaient assassiner sans se défendre. Quelques-uns, saisis d'une » espèce de délire, déchiraient leurs vêtements et s'asseyaient sur les

places publiques jusqu'à ce qu'on vînt les égorger, tandis que d'autres maudissaient le jour désastreux de leur naissance, qui aurait dû être effacé du nombre de ceux qui composent les siècles. Il s'en trouvait à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même; mais tous, en général, imploraient le secours de Dieu... La Providence avait, sans doute, permis ces malheurs, puisqu'ils sont arrivés. Mais que vous dirai-je de ces efforts qui semblent surpasser la puissance de la nature, quand j'ai vu des femmes et des enfants, dont plusieurs étaient en bas âge, couverts de blessures, s'embarquer dans les canots des Psariens, accourus à notre aide, sans verser une larme et sans proférer une plainte? Quelle main retenait leur langue et leurs pleurs? Quel charme enchaînait une foule de femmes à la plage qu'elles refusaient de quitter parce qu'elles ignoraient le sort de leurs époux, ou qu'elles voulaient les attendre?

» Et comme nous pressions l'ecclésiastique septuagénaire de partir avec les deux jeunes gens, que nous dirigeâmes vers les vaisseaux, il nous répondit qu'ayant peu de temps à vivre, il se résignait à la volonté de Dieu! Puis regardant son ami : *Théoclès*, lui dit-il, *profite de l'offre de nos frères, pars avec eux.* — *Non*, reprit celui-ci en tombant à ses pieds, *je veux partager avec toi la gloire du combat.*

» Nous nous éloignâmes, n'ayant pu décider les deux héros chrétiens à nous suivre; et nous nous rapprochâmes, un peu avant le coucher du soleil, du rivage de la mer, au moment où le capitaine hydriote Sactouris s'emparait d'une barque turque qui se rendait de Chios à la côte d'Asie. Il avait été obligé de tirer à mitraille sur ceux qui la montaient; les Turcs avaient été tués, à l'exception de trois qu'il fit pendre aux vergues de son bâtiment. On remarqua que parmi les passagers, qui étaient tous des chrétiens que les infidèles traînaient aux marchés de Smyrne, aucun ne fut blessé. Le ciel veillait cette fois sur l'innocence; et Sactouris, aussi humain que brave, adressa à son épouse, à Hydra, une veuve et un orphelin qui faisaient partie des individus qu'il venait d'arracher à l'esclavage.

» Dans un conseil qui eut lieu le 30 mai, il fut décidé qu'on attaquerait la flotte ennemie le lendemain dans la nuit. Les Turcs chômaient leur rhamazan, on pouvait espérer de les surprendre.

» En conséquence, quinze bâtiments et trois brûlots entrèrent dans le détroit de Chios à huit heures du soir, par la petite passe du nord, en longeant les Hécatonèses, qui sont à l'embouchure du canal. Les autres bâtiments grecs se tinrent en dehors de la passe, rangés sur une ligne qui s'étendait depuis la côte de l'Asie mineure jusqu'à la pointe septentrionale de Chios, afin de pouvoir se porter au besoin dans l'un des deux détroits. La flotte turque était composée de quarante-quatre bâtiments, dont six vaisseaux de ligne, neuf frégates, des corvettes, des bricks et des bombardes ; celle des chrétiens comptait cinquante-six navires, y compris les brûlots.

» Dès que les frégates turques, qui étaient sous voile, nous aperçurent, elles prirent la fuite en tirant du canon pour annoncer au capitan-pacha, qui se trouvait à l'ancre devant la ville de Chios, que les Grecs étaient entrés dans le détroit. L'ennemi coupa aussitôt ses câbles et appareilla dans le plus grand désordre. On fit signal à deux brûlots de suivre les frégates, et de tâcher d'aborder quelqu'un des vaisseaux. Un autre brûlot se tint près de l'amiral Miaoulis Vôcos, et avec trois autres bricks hydriotes nous attaquâmes le vaisseau du pacha. Le feu devint vif ; mais les Turcs pointent si mal, que nos voiles seules furent endommagées par quelques boulets qui les traversèrent. Le brûlot, profitant de cette attaque, s'approcha du bâtiment amiral ennemi pour l'aborder par la joue de bâbord. Le vent était au nord, bonne brise, le pacha tribord amures, et le brûlot courait grand largue bâbord amures. Dès qu'il fut près du vaisseau amiral turc, le capitaine grec mit le feu au brûlot, mais un peu trop tôt, ce qui donna le temps à l'ennemi de laisser arriver et de l'éviter, quoiqu'il passât très-près de sa poupe, chose qui ne serait pas arrivée s'il eût été embrasé une minute plus tard. Alors l'équipage du brûlot revint à notre bord, et on manœuvra pour sortir du détroit.

» La flotte turque qui avait pris la fuite, nous voyant revirer de bord, nous donna aussitôt la chasse, et ne cessa pas de tirer pendant tout le reste de la nuit, tandis que les Grecs louvoyaient pour quitter le canal, d'où ils sortirent par la même passe qui leur avait donné entrée. Les Turcs débouquèrent aussi, mais du côté qui avoisine l'Asie, en serrant l'extrémité de notre ligne, de façon que nous dûmes envoyer des chaloupes pour secourir un de nos brûlots qui allait être engagé. Le capitaine Bulgari, qui com-

» mandait le brick chargé de protéger cette manœuvre, échangea » quelques coups de canon avec l'ennemi qu'il contraignit à aban- » donner la chasse.

» Les vaisseaux s'étant ralliés, nous fîmes route vers Psara ; et, » dans un conseil de guerre qui eut lieu, il fut arrêté qu'on atten- » drait qu'il n'y eût plus de lune pour attaquer les ennemis. Il fut en » même temps décidé que deux brûlots seraient disposés pour entrer » dans le canal par la passe du nord, tandis que des bâtiments légers » croiseraient aux deux extrémités, afin de recueillir les canots des » barques incendiaires, quand elles auraient exécuté leur entreprise. »

Pendant que la foudre restait ainsi assoupie à côté du chef des barbares, les Crétois étaient attaqués par les forces de l'Egypte, dont on les menaçait depuis longtemps. La flotte qui les portait, commandée par un nommé Ali-bey, fut reconnue le 11 juin, à la pointe du cap Malek, forte de trois frégates, quatre corvettes à batterie couverte, de bricks, de goëlettes, et de trente-cinq transports, au nombre desquels figuraient six bâtiments anglais. En passant devant Rhétymos, cette escadre avait surpris huit barques de Kasos, dont les équipages s'étaient sauvés en se jetant à terre. Dès qu'elle eût mouillé dans la rade de Rhétymos, quelques Européens, rebut de la société, qui avaient volontairement pris du service sous le pavillon du croissant, ne rougirent pas d'écrire au capitaine d'un brick de la marine royale de France, qui avait jeté l'ancre à l'écart, pour se plaindre qu'étant journellement battus par les Algériens ils le priaient d'intervenir en leur faveur, afin d'améliorer leur sort. Il est inutile de dire que, ces misérables n'ayant que le traitement qu'ils méritaient, on n'eut aucun égard à leur requête. Le 12, trois mille Turcs débarquèrent sans éprouver aucun obstacle, et ils dressèrent aussitôt sur la plage, la magnifique tente du sérasquier Hassan-pacha, qui commandait les troupes de débarquement. Le 13, les vaisseaux anglais, honteux sans doute d'être mêlés à une pareille expédition, n'arborèrent plus les couleurs de S. M. B. Enfin, le 16, à quatre heures du matin, les Turcs ayant commencé à gravir les coteaux, les Grecs se portèrent à leur rencontre, et le combat s'engagea avec un grand avantage de position de la part des insurgés. On se fusillait avec une fureur inexprimable, sous le poids du jour et d'une chaleur excessive, depuis le matin, lorsque, à trois heures après midi, les barbares fléchissant tout à coup se mirent en déroute. Baleste venait dans ce

moment de détacher son ami Justin, pour apporter des munitions de guerre dont on commençait à manquer.

Aussitôt le canon d'alarme tira sur la rade ; et quatre à cinq cents hommes de troupes fraîches, qu'on débarqua des vaisseaux anglais, se portèrent à la réserve du sérasquier. On voyait le drapeau de la croix, déployé dans les airs, prendre cette direction. Les Turcs allaient être attaqués dans leur dernière position, quand Baleste, qui relevait à peine des fièvres, ayant eu son cheval tué sous lui, le Gréco-Russe Aphendoulief, jaloux du prix de la victoire que ce brave allait obtenir, fit entendre le cri fatal de *sauve qui peut*. Il prend en même temps la fuite ; et Baleste, blessé en voulant arrêter les fuyards, est entraîné par eux. Faible comme il l'était, ses camarades le soutenaient, et se relayaient pour le porter, lorsque arrivés à la lisière d'un petit bois, il les conjura de l'y laisser en le couvrant de branchages pour le cacher jusqu'à la nuit, où ils viendraient l'enlever et le transporter au camp de Platania. Ils obéirent ; mais les Turcs, ayant suivi leurs pas, ne les virent pas plutôt s'éloigner, qu'ayant fouillé le bois ils trouvèrent l'infortuné capitaine, auquel ils coupèrent la tête et les mains, en se contentant de faire esclave un Grec nommé Cokinos, qui était resté embusqué à quelques pas de son maître.

A cinq heures et demie du soir, une décharge générale de mousqueterie, qui se fit entendre dans le camp du sérasquier Hassan, annonça la victoire du jour, et la mort d'un officier français qui fut longtemps la terreur des infidèles. Empressé de communiquer une pareille nouvelle au capitan-pacha, il lui expédia un iman en personne, porteur de la tête et des mains de Baleste, qui s'embarqua sur un des vaisseaux anglais attachés au service du pacha d'Egypte. Ainsi, ce fut sous le pavillon de S. M. B. que furent transportés les restes mutilés du cadavre d'un officier français qui servit longtemps et valeureusement sa patrie.

L'iman envoyé par Hassan-pacha, ayant, à la faveur du bâtiment qu'il montait, traversé les croisières grecques, qui n'osèrent se permettre de le visiter, arriva, le 18 juin au matin, à bord du capitan-pacha. Au récit qu'il lui fit des événements qui étaient arrivés, le chef des barbares, ne se possédant pas de joie, commanda, après avoir conspué les débris humains qu'on étala à ses pieds, d'exposer la tête et les mains redoutables du guerrier victime de la perfidie, à la proue de son bâtiment. Il revêtit ensuite d'une pelisse précieuse le mes-

sager de Hassan, et, se pavoisant en gala [1], il fit tirer le canon d'allégresse. L'escadre suivit son exemple. C'était le dernier jour des prospérités du sacrilége. L'heure tardive de la vengeance approchait.

Les Grecs réunis à Psara, après avoir sauvé autant de chrétiens de l'île de Chios qu'ils purent en arracher à la mort, avaient cité devant leur tribunal Lycurgue Logothète, qui y comparut. Ils résolurent de l'envoyer chargé de fers à Hydra, pour y être entendu et jugé par l'amirauté, n'ayant pas le temps de former une enquête régulière, dans les circonstances où ils se trouvaient. En donnant avis de cette décision aux Samiens dont Logothète était un des éparques, ils eurent à les féliciter d'avoir bravé les menaces et repoussé les propositions du capitan-pacha, qui, croyant les intimider par l'exemple de Chios, leur avait proposé, par l'entremise d'un parlementaire anglais, de reprendre le joug de la servitude, en se soumettant à l'autorité du clément et victorieux sultan leur maître.

Dans un conseil secret qui suivit cette décision, on résolut d'exécuter le projet de venger enfin la cause du ciel et de l'humanité, en incendiant la flotte ottomane. On savait que, depuis la retraite des bâtiments grecs du canal de Chios, les Turcs, livrés à une profonde sécurité, passaient les nuits du rhamazan en fête, et que toute surveillance avait cessé dans leur armée. Leurs caravelles étaient remplies de femmes captives, de saltimbanques accourus de Smyrne, de derviches chargés de leur faire des contes, et de colporteurs arméniens qui les régalaient du spectacle licencieux des marionnettes turques. Dès que le jour finissait, les vaisseaux pavoisés allumaient tous leurs feux, et l'amiral s'éclairait de la manière la plus brillante. Ses sabords, son château de poupe et le gaillard d'avant étaient illuminés en verres de couleurs; ses agrès étaient garnis de fanaux jusqu'au haut des mâts, ainsi que les galeries de ses huniers. La proie qu'on convoitait particulièrement était ainsi facile à distinguer et à saisir.

D'après ces renseignements, Constantin Canaris de Psara, et George Pépinis d'Hydra, qui avaient été choisis, d'après l'offre qu'ils en avaient faite, pour commander deux chebecs doublés en cuivre, qu'on avait transformés en brûlots, reçurent leurs instructions, avec l'ordre de se tenir prêts à partir dans la nuit du 6-18 juin. Ils montèrent à bord ainsi que leurs équipages qui formaient un total

[1] Terme de marine.

de trente-quatre marins, tous hommes de bonne volonté et de forte résolution. Aussitôt les chefs de l'amirauté, précédés d'Anthème, patriarche d'Alexandrie, se rendirent au port pour assister à la bénédiction des brûlots, qui levèrent l'ancre dès que le vénérable prélat, après avoir répandu l'eau sainte sur leurs tillacs, leur eut commandé, au nom du Seigneur, de mettre à la voile.

Ils partirent avec la brise qui soufflait de terre, en se recommandant aux prières de leurs frères qui faisaient des vœux pour le succès d'une entreprise destinée à châtier l'orgueil des mahométans. A neuf heures du matin, on découvrait les deux brûlots retenus par le calme à la hauteur des îles Spalmadores. A midi on les avait perdus de vue, et, comme ils ne devaient agir que pendant la nuit, la division navale chargée de les protéger ne se proposait de mettre en mer qu'après le coucher du soleil, afin de ne pas inquiéter les deux frégates turques placées en sentinelle, qu'on distinguait à l'horizon.

La lune, qui terminait sa dernière phase, avait cessé d'éclairer les nuits. On approchait de la célébration de la néoménie du baïram, et les mahométans, conformément à leurs rites, commençaient depuis près d'un mois leurs réjouissances accoutumées à l'apparition des premières étoiles, quand les deux brûlots, qui avaient été contrariés par le calme et la présence des frégates turques, reconnurent les feux de l'escadre ottomane. Le capitan-pacha, qui donnait, suivant l'usage, ses audiences pendant la nuit, avait invité tous les états-majors des vaisseaux à un banquet. Indépendamment de ce gala, il y avait biniche ou cercle; et la victoire remportée par Hassan-pacha en Candie attirait en outre sur son bord une foule de curieux, empressés de voir les restes de Baleste, dont le nom était connu. On se préparait en même temps à la circoncision d'une foule de jeunes chrétiens de Chios, qui devait avoir lieu le lendemain. On célébrait ainsi un triomphe et la veille d'une cérémonie religieuse, quand les deux brûlots entrèrent dans le canal de Chios par la passe appelée Vénético.

Les frégates turques placées en vigie, ennuyées de croiser, venaient de jeter l'ancre. Le vaisseau amiral, mouillé en tête de la ligne, se trouvait à une demi-lieue environ de terre, ayant à bord deux mille deux cent quatre-vingt-six personnes. Le crépuscule éclairait encore les objets quand les deux chebecs incendiaires, qui portaient le cap dans la direction de Smyrne, arrivèrent d'une seule bordée si près des vaisseaux ottomans qu'on leur cria de s'éloigner. Ils obéirent en virant

de bord vers Tchesmé, où on perdit leurs traces. On les oublia : les fêtes commencèrent, le bruit des clairons, des tambours et des trompettes se faisait entendre, lorsqu'au bout de quatre heures de temps, revenant toutes voiles dehors, avec une brise favorable de terre, le brûlot de Constantin Canaris fond avec la rapidité de l'éclair sur le vaisseau de quatre-vingts canons, monté par le capitan-pacha en personne. Il enlace sa proue, et, cramponné à son beaupré, il jette ses grapins dans ses bossoirs. Il s'embrase au même instant, tandis que, descendant dans sa gondole, Canaris et son équipage passent sous le château de poupe de l'amiral, en le saluant de l'acclamation triomphale de *Victoire à la croix!* ΧΡΙΣΤΟΣ ΝΙΚΑΙ

Yangun var (le feu est à bord). Ce cri épouvantable glace les mahométans.

Le second brûlot, commandé par George Pépinis, vient de s'accrocher à la proue du capitan-bey, sur lequel se trouve le trésor de l'armée ; mais moins bien amarré que celui de Canaris, et le feu y ayant été mis trop tôt, son action n'est pas aussi décisive. Il se détache, et il heurte, dans sa course indéterminée, un autre bâtiment, qui s'enflamme. Le câble de celui-ci brûle, se brise et ils roulent, pareils à deux globes de feu, dans le golfe de Cyssos, au moment où la barque de Canaris ralliait celle de Pépinis. Tous les Grecs, qui étaient sains et saufs, poussent des acclamations de joie ; mais prévoyant les chances dangereuses d'un événement aussi téméraire, ils voguaient en tenant au milieu d'eux un énorme tonneau de poudre, résolus, s'ils étaient atteints par quelque bâtiment ennemi, à se brûler avec lui. Ils dépassent la ligne des Osmanlis et dès qu'ils se voient hors de danger, ils tombent prosternés devant le pavillon de la croix, en remerciant le Tout-Puissant d'avoir protégé leur audacieuse entreprise.

Le ciel l'approuve. Il était une heure après minuit ; un vent impétueux secondant la violence du feu qui serpente des ponts dans les haubans, des haubans aux hunes, des hunes aux voiles, et partout où il peut s'attacher, on n'entend que d'affreux rugissements sortir de la fournaise sacrilége qui renferme les bourreaux des chrétiens. Les barques qu'on approche du navire, pour sauver l'équipage, sombrent sous le poids de ceux qui s'y précipitent ; et la mer, devenue tout à coup menaçante par la violence du vent, les engloutit.

Les rivages de l'Anatolie et de Chios s'éclairent insensiblement

des feux de l'incendie, qui s'accroît. Les barbares, campés sur l'une et l'autre rive, contemplent avec effroi les progrès des flammes, sans que nulle embarcation, nul esquif, osent en approcher. Les canons, en s'échauffant, tirent comme dans un combat; qui oserait s'avancer sous leur volée? L'amiral fuit de la poupe à la proue de son vaisseau embrasé. Son sang coule d'une large blessure qu'il a reçue à la tête; il invoque Allah et son faux prophète; il demande à mourir!... Ce ne sera pas au poste d'honneur, sur son banc de quart, c'est le lit de mort réservé aux braves; un assassin en souillerait jusqu'au nom glorieux. On l'entraîne; on le contraint à descendre dans sa yole. Elle pousse au large. Elle allait déborder[1], quand un des mâts du vaisseau se brise, tombe et écrase le frêle esquif qui le portait. Des nageurs saisissent leur amiral. Ils l'entraînent les reins brisés, sort réservé à un homicide, jusque sur la plage de Chios, où il expire au milieu des cadavres des chrétiens assassinés par son ordre. *Hic digitus Dei!*

Le trépas du chef des barbares est annoncé par l'explosion de son vaisseau; les Turcs tombent, comme frappés de la foudre, le visage contre terre. Baleste a reçu des funérailles dignes de sa valeur; sa tête et ses mains n'éprouveront point l'indigne outrage d'être exposées à la porte du sérail d'un sultan.... Le ciel en feu a proclamé, jusqu'au milieu des bazars de Smyrne, le châtiment du grand coupable. Il a brillé et disparu comme un météore funeste. A deux heures du matin une obscurité profonde enveloppe les rivages et les ondes, témoins de son désastre. Cinquante-deux minutes ont vu le commencement, les progrès et la fin d'un des plus beaux faits d'armes de l'histoire. Trente-quatre pauvres matelots ont cueilli des palmes immortelles, la Grèce remonte au rang des nations; *victoire, victoire, victoire à la croix!*

Les flots et les vents s'étant calmés, dès que le vaisseau du capitan-pacha eut sauté, Canaris, profitant d'un vent favorable, cingla vers Psara. On avait aperçu de cette île une rougeur éclatante; mais on ne savait si on devait attribuer ce phénomène à l'incendie de quelque vaisseau ennemi, ou bien à une de ces aurores lumineuses qu'on voit parfois briller pendant la nuit. Une partie de la population avait veillé sous les armes, tandis que l'autre fatiguait le ciel par les plus

[1] S'éloigner du bâtiment, terme de marine.

ardentes prières, en lui demandant la victoire. A quatre heures du matin les vigies de la côte firent le signal d'*aperçu ;* une demi-heure après elles annoncèrent une voile latine. Aux premières lueurs du jour on reconnut le pavillon de la croix, et trente-cinq minutes après une flamme rouge, hissée au grand mât de la barque, annonça la victoire.

Soudain le son des cloches et le bruit du canon se font entendre ; la flotte se pavoise. Canaris entre au port, tenant en main le gouvernail de sa barque ; il annonce la destruction du vaisseau amiral ottoman. Les Grecs, montés dans les manœuvres de leurs navires, le saluent par mille acclamations, en agitant leurs bonnets. La population se précipite à la plage, en faisant retentir les échos des cris répétés de *victoire à la croix!* On montre le vainqueur, on salue le vainqueur, on proclame le vainqueur, Constantin Canaris.

Il aborde en faisant signe de s'éloigner; il quitte ses chaussures, et, suivi des braves qui ont partagé ses dangers, la théorie [1] pieuse s'achemine vers une église voisine. Là, prosterné devant l'autel de la Vierge, protectrice de l'insurrection des Grecs, Canaris reçoit la communion des mains de l'évêque de Myrine, que l'amiral Halgan, qu'il faut toujours citer quand on veut parler d'un des bienfaiteurs de l'humanité, avait arraché à la mort. Puis, non moins modeste que brave, le vainqueur se dérobe aux applaudissements qui l'accompagnent jusqu'à son humble demeure. Son épouse, qui l'attendait, le reçoit à genoux en baisant la main victorieuse qui avait mis le feu au navire ennemi, et la fin d'un jour de triomphe retrouve Canaris au port, mêlé avec les éphores de l'amirauté et le peuple qui travaillaient aux fortifications de la place, en écoutant le récit naïf qu'il leur faisait du succès remporté sur les infidèles.

Le même lever du soleil, qui éclairait l'entrée de Constantin Canaris au port de Psara, révélait aux Turcs les désastres de la nuit précédente. Cent quatre-vingts matelots, mutilés par le feu, étaient tout ce qui avait pu fuir du vaisseau amiral. Le navire du capitan-bey, et un autre, échoués sur la plage de Tchesmé, à côté du second brûlot grec, qui fumait encore, quoique incomplétement détruits, étaient hors de service ; et leurs équipages, après les avoir pillés, s'étaient enfuis dans les montagnes. La flotte, qui avait coupé ses câbles, voguait

[1] Procession.

dispersée; on apercevait des débris de mâts, d'antennes et de tillacs, que le flot commençait à pousser vers le rivage de l'île, quand Véhib-pacha, qui avait veillé assis à côté du cadavre du capitan-pacha, ordonna ses funérailles, en le faisant transporter dans l'acropole. Le canon tirait par intervalles irréguliers, lorsque la soldatesque rugissante s'écrie, en voyant les restes inanimés de son chef, portés sur les épaules des galiondgis : *Mort à tous les chrétiens!*

Il leur restait à égorger les paysans des Mastico-Choria, qui ne devaient un reste de sûreté qu'à l'active surveillance d'Elèz-aga. Ce chef avait dû céder depuis quelques jours à l'importunité des maraudeurs turcs, qui demandaient à grands cris qu'on leur livrât les réfugiés des autres villages de l'île, ainsi que quelques habitants de Chios, parvenus à se retirer sur cette terre, jusqu'alors respectée. On leur avait délivré plusieurs des suppliants, que ni les larmes, ni les prières, ni aucun déguisement ne pouvaient dérober à la rage des barbares, quand on eut avis du débordement de quinze mille scélérats, qui se dirigeaient de ce côté. Rien ne pouvait conjurer l'orage ; c'en était fait de tous les chrétiens retirés à cette extrémité de l'île, lorsqu'on vit paraître une division navale grecque, qui se dirigeait, en forçant de voiles, vers la partie méridionale de Chios.

L'amiral Miaoulis Vôcos, prévoyant ce qui arriverait dès le moment où les brûlots s'étaient portés contre l'escadre du capitan-pacha, s'était dirigé en personne, avec une partie de son armée navale, du côté du cap Mastic. Le nombre des Turcs s'étant grossi de tous ceux qui pillaient isolément, vingt mille assassins se précipitaient sur les hameaux amnistiés, au moment où il abordait à la plage.

A l'aspect des tourbillons de fumée qui s'élèvent, les Grecs, apercevant les vaisseaux sauveurs, se portent en foule à la plage, tandis qu'une partie, gagnant encore une fois les montagnes, se disperse en cherchant à se rapprocher de la mer, afin de rendre l'embarquement plus facile; et les barques ne pouvant suffire, tous ceux qui savaient nager se rendent directement à bord. D'autres, au moyen de planches ou de quelques radeaux construits avec des branchages, satisfaits de mettre entre eux et les Turcs un canal de cent pas de diamètre, se réfugient sur un écueil appelé Kokkina Chômata, qui devint ainsi le refuge d'une foule d'individus, qu'on embarqua plus tard. Mais il serait difficile de dire combien, car le nombre en était considérable, furent égorgés ou traînés en esclavage, dans cette catastrophe qui fut

le dernier acte de l'horrible tragédie qui durait depuis plus de deux mois.

Le 19 juin, au coucher du soleil, jour mémorable dans l'avenir, les destins de Chios étaient accomplis.

D'après un recensement fait le 5 du mois suivant, il fut constaté qu'il n'existait plus sur cette île désolée que neuf cents individus, restes d'une population de près de quatre-vingt-dix mille âmes, regardée comme la plus douce, la plus innocente, la plus intéressante et la plus civilisée des îles de la mer Egée.

L'ordre et la paix, disait à ce sujet le *Spectateur oriental*, étaient parfaitement rétablis à Chios !!! et l'*Observateur autrichien*, son écho, annonça bientôt, par un ukase émané de la chambre de commerce de Trieste, que les chrétiens échappés au fer des mahométans étaient frappés de la réprobation de sa majesté apostolique [1]. Cruelle et féroce politique !

On gémissait dans la Grèce sur les malheurs de Chios, et on applau-

[1] *Avis aux propriétaires et aux capitaines des navires du commerce autrichien.*

Déjà, sous la date du 9 octobre 1821, le gouvernement de cette ville a fait part à la haute chambre de commerce des ordres souverains de S. M. I. et R., relativement aux fugitifs grecs qui se sont compromis dans la révolte des provinces turques ; ces ordres leur interdisent l'entrée, la résidence, et même le passage dans les États de S. M. I. et R.

En conséquence du message que la chambre de commerce vient de recevoir encore à ce sujet, elle se voit dans la nécessité de prévenir les négociants que les fugitifs grecs qui arriveront désormais dans cette rade, à bord des bâtiments autrichiens, seront immédiatement renvoyés aux frais des capitaines qui les auront conduits, sans égard pour ces officiers, ni pour les armateurs ; qu'en outre les bâtiments seront condamnés pour la récidive à de fortes amendes.

Dans ce moment, où les événements de la Turquie augmenteront peut-être encore la masse des fugitifs, et surtout le nombre de ceux qui se rendent à Trieste, la chambre de commerce est également chargée de prévenir les armateurs pour qu'ils communiquent les instructions à tous les capitaines du commerce, qu'ils doivent éviter avec le plus grand soin de prendre de pareils passagers, attendu qu'ils seraient d'abord obligés de payer leur dépense au lazareth, et ensuite réduits à les reconduire à leurs frais, si ces fugitifs n'avaient pas les moyens de les payer.

S. Exc. le gouverneur espère que cet avertissement suffira pour détourner les capitaines et les armateurs de se charger à l'avenir du transport de ces fuyards pour Trieste ou pour tout autre port des États de S. M. I. et R. En agissant autrement, les capitaines et les armateurs s'exposeraient aux peines prononcées ci-dessus, et à des dommages plus grands encore.

Que ceux que cet avertissement regarde le mettent à profit, s'ils veulent éviter les punitions et les désagréments qu'ils encourraient en y manquant.

Trieste, 24 août 1822

[redacted]

dissait à la valeur de Canaris. Hydra le nommait le héros du siècle, lorsqu'il aborda à son rivage, accompagné de Pépinis, le 22 juin. Salué par le bronze des combats, accueilli par le son des cloches, le clergé s'avance à sa rencontre. Conduit au temple du Seigneur, son nom est mêlé aux chants de la doxologie. Il est proclamé le régénérateur de la Grèce. Le bruit des cloches et du canon ébranlent les airs; les maisons, les vaisseaux sont pavoisés et illuminés. Le peuple est dans l'allégresse, Canaris seul semble étonné des honneurs qu'on lui décerne.... Il pleurait les malheurs de Chios.

CHAPITRE VIII.

Allégresse des insulaires de la mer Égée. — Insurgés du mont Olympe et de la Macédoine cisaxienne, — attaqués par Mehemet Abouloubond. — Prise de Naoussa. — Massacre des habitants. — Bourreaux juifs. — Mort de Zaphyris. — Retour d'Abouloubond à Salonique. — Supplices. — Martyres de plusieurs femmes chrétiennes. — Mort de l'épouse du capitaine Tassos. — Femmes condamnées à périr de faim. — Lois et décrets du sénat de Corinthe. — Défaite des Turcs aux Thermopyles. — Division ottomane anéantie au pont de Baba dans le Tempé. — Combats devant Patras. — Arrivée de Marc Botzaris à Corinthe. — Lettre de son oncle. — Rachat et échange du harem de Khourchid-pacha. — Chryse est rendue à son époux Marc Botzaris. — Plan des Souliotes pour porter la guerre en Épire. — Organisation des Philhellènes et d'un régiment régulier. — Lois et décrets. — Mavrocordatos nommé dictateur. — D. Hypsilantis retourne à l'armée de la Grèce orientale. — Siége d'Athènes. — Proclamation. — Affaire de la goëlette hydriote *la Terpsichore*. — Lettre de l'amirauté d'Hydra au lord Maitland. — Sa réponse hautaine. — Départ de l'expédition grecque pour l'Épire. — Arrivée de Mavrocordatos à Missolonghi.

On devrait s'accoutumer à regarder le genre humain comme une famille à laquelle chacun appartient ; ce précepte est celui de l'Evangile. Oh ! combien il serait juste et doux d'entendre dire aux modérateurs de la destinée des nations : Ces hommes sont mes semblables, je pourrais être à leur place, mes neveux tomberont peut-être dans le malheur, comme ces Hellènes, nés du sang des illustrations historiques, qui sont l'objet de notre admiration. Ces martyrs mourant au milieu des supplices pour la vérité du Christ, ces malheureux, flétris par la tyrannie, écrasés par des mahométans impies, m'appartiennent, puisqu'ils pensent, agissent et combattent pour la plus sainte des causes, comme nous pensons, agissons et travaillons dans l'intérêt public, qui est celui des rois pasteurs des peuples, dont nous sommes les ministres. Les Grecs, par la tendance légitime de l'esprit humain, sont rentrés dans leurs droits ; aidons-les à améliorer leur condition : ils usent du privilége que Dieu donna aux hommes, en leur accordant la raison [1] et la valeur.

[1] Dieu a donné la raison à tous les hommes, pour s'instruire de ce qu'ils ignorent.

Hélas! aucune voix généreuse ne s'éleva, dans les conseils suprêmes des monarques, même en faveur des victimes de Chios. Il était réservé aux Hellènes de souffrir seuls et de triompher sans partage.

La nouvelle du désastre de la flotte ottomane ne fut pas plutôt répandu sur les côtes de l'Anatolie, qu'on vit, à Smyrne, les femmes turques emportant leurs enfants, s'enfuir dans la campagne, tandis que les familles grecques descendaient au port pour abandonner un rivage trop longtemps abreuvé de leur sang. Les Samiens, à leur tour, profitant de la consternation des Osmanlis, recommencèrent leurs incursions en terre ferme ; de façon que non-seulement les Turcomans, qui accouraient à la curée, rétrogradèrent, mais encore que les hordes campées à Tchesmé, après avoir jeté à la mer les enfants et les esclaves invalides, dont elles n'avaient pas trouvé à se défaire, se dispersèrent.

Le ciel semblait se déclarer contre les sacriléges. Des lettres de Chypre annonçaient que les troupes égyptiennes, qui tenaient garnison dans ce royaume, s'étant mutinées, avaient indistinctement saccagé les villages grecs et turcs. On savait, de plus, qu'après la trahison du 11 juin, dans laquelle périt le commandant Baleste, les Crétois avaient repris l'offensive, et battu Hassan-pacha, auquel ils avaient fait éprouver une perte de onze cents hommes. Il était bloqué de nouveau dans les places fortes, où la peste achevait de moissonner les débris de son armée. Enfin, dès le 30 juin (12 juillet) on avait vu manœuvrer l'escadre grecque, en ordre de bataille, dans le canal de Chios, au moment où l'on venait de destituer le sanguinaire Véhib-pacha, que la Porte avait remplacé par Élèz-aga, dès qu'elle n'avait plus eu de chrétiens à faire égorger.

Tandis que ces événements se passaient aux atterrages et sur les

et soumettre à l'examen ce qu'on leur a enseigné ; car il ne faut pas croire que ceux qui nous ont précédés nous aient surpassés en raison. Elle ne leur appartient pas plus que la lumière du soleil. La sagesse n'étant que l'étude du vrai, c'est anéantir toute sagesse qu'approuver sans discernement tout ce qu'ont adopté nos ancêtres, et se laisser conduire aveuglément comme de vils troupeaux. On se trompe quand on s'imagine qu'on ne peut pas être plus éclairé que ceux qu'on appelle les anciens, ou que les hommes du présent sont dans l'erreur. Qui donc nous empêcherait de suivre l'exemple de ceux qui nous ont précédés, et de transmettre à la postérité les vérités que nous avons découvertes, au lieu des erreurs nombreuses qui nous ont été léguées par nos ancêtres ? — Voyez Lactant., lib. II, ch. 8.

côtes de l'Asie mineure, la Macédoine avait éprouvé ses jours d'orage. En vain le sénat hellénique avait adressé, à la date du 25 avril 7 mai, une proclamation aux Grecs du mont Olympe, pour les engager à se lever en masse ; là, comme ailleurs, les chrétiens devaient être éprouvés par l'adversité, avant de mériter de vaincre sous l'étendard de la croix.

A peine Aboulouboud-pacha était rentré à Salonique, après son expédition au mont Athos, qu'il avait dévié de son système de modération. Il chargea d'abord ses administrés de contributions, en feignant de plaindre *les Grecs d'être obligés de payer les folies de leurs coreligionnaires; mais il venait de faire de grandes dépenses dans l'intérêt de leur conservation ; et il lui fallait*, disait-il, *de l'argent*. Quel moyen de répondre à d'aussi bonnes raisons ? Aussi dut-on s'exécuter : on paya, presque sans regret ; et on se serait consolé d'en être quitte à ce prix, si l'hypocrite n'eût pas réveillé les inquiétudes publiques en faisant mettre aux fers le consul de Danemarck [1].

Cet attentat, dont la fermeté de M. Bottu, consul de France, et les réclamations qu'on fit à Constantinople, ne purent obtenir le redressement, était d'une nature si extraordinaire que les Turcs de Salonique en témoignèrent leur mécontentement. C'était une violation, suivant eux, de l'*hospitalité*, qui leur permettait de croire

[1] Une maison commerciale de Salonique, celle des frères Emmanuel et Grégoire Kyriacos (Cyriaque), était devenue l'objet de sa cupidité. Longtemps ces deux frères, grecs d'origine et de religion, avaient été protégés par le consul autrichien ; mais devenus opulents et sentant le poids d'un patronage pécuniairement onéreux, l'aîné de cette maison, Emmanuel, avait sollicité et obtenu en 1817 le titre de consul de Danemarck. La Porte Ottomane lui avait accordé l'investiture de cette charge par un diplôme ou barat authentique, de sorte que la famille de Cyriaque était émancipée. Les choses étaient en règle ; mais il lui manquait de se faire pardonner sa régénération civile, auprès de l'avide protecteur auquel elle échappait par cet affranchissement.

Emmanuel Cyriaque était resté dans cette nouvelle position en rapports d'intérêts avec les pachas et les beys de Salonique auxquels il servait souvent de banquier. Cette circonstance avait engagé Aboulouboud à lui demander un prêt de cent mille francs, auquel il n'eut pas plutôt consenti, que le satrape se crut en droit de disposer de sa banque. Tout Turc est insatiable, et Aboulouboud prit un ton si absolu vis-à-vis d'Emmanuel, que celui-ci, fort de son caractère public, se crut en droit de lui fermer sa bourse. Les explications furent vives, menaçantes, et telles que le tyran, jetant le masque, déclara à Emmanuel qu'il n'avait jamais cessé de le regarder comme raïa, et le fit mettre en prison.

qu'Abouloubond-pacha ne respecterait pas davantage leurs droits, quand son intérêt le porterait à les attaquer.

Ils ne se trompèrent pas; car bientôt ils payèrent sur un pied d'égalité parfaite avec les Grecs et les juifs, contributions, redevances et avanies imposées sous une foule de prétextes si absurdes, qu'ils ajoutaient encore à ce que ces concussions avaient d'odieux. On n'avait plus qu'un espoir, c'était de voir désigner Abouloubond pour marcher contre les insurgés du Péloponèse. Les prouesses dont il se glorifiait étaient de nature à lui mériter cet honneur; mais comme le traître n'avait encore vaincu que par amnistie, il n'ambitionnait pas d'exposer sa réputation vis-à-vis d'hommes qui ne répondaient aux admonitions souveraines de sa hautesse qu'à coups de sabre et de fusil.

On vit en conséquence Abouloubond revenir au système qu'il avait autrefois suivi à Jaffa, en donnant tous ses soins aux fortifications de Salonique et des points de la côte qui pouvaient être inquiétés par les insurgés. Il fit ainsi élever des redoutes au cap Bernous et à Lithocoros, sous prétexte de protéger l'entrée du golfe Thermaïque, ainsi que l'embouchure de l'Axius; sans oublier de donner une grande importance à ces ridicules constructions.

Comme ces entreprises devaient nécessairement avoir un terme, il chercha à susciter des troubles pour avoir l'occasion de les réprimer. Afin de parvenir à ce but, il exaspéra tellement les paysans, que ceux-ci furent réduits à se réunir aux bandes insurgées du mont Olympe. Deux chefs fameux, qui commandaient dans cette partie de la Macédoine cisaxienne, Tassos et Zaphyris, donnèrent le signal de l'ébranlement, et les vœux d'Abouloubond furent accomplis.

Le dernier de ces capitaines, Zaphyris, qui avait au commencement de la révolution révélé le secret de l'hétérie, et sur lequel pèse encore l'accusation d'avoir assassiné l'émissaire envoyé aux Souliotes par Alexandre Hypsilantis [1], n'avait pas tardé à devenir suspect aux Turcs qu'il avait si obséquieusement servis. Tout homme influent est dangereux aux yeux du despotisme, et un Grec puissant était, surtout depuis l'insurrection, une anomalie politique incompatible avec le système dominant. Possesseur d'une fortune considérable, Zaphyris avait fait réparer quelques tourelles construites autour de Naoussa,

[1] Liv. IV, ch. 3, de cette histoire.

et celle surtout dans laquelle il se retirait quand il croyait sa sûreté menacée. Tassos et quelques capitaines avaient également fortifié leurs demeures situées dans la chaîne de montagnes qui unit Naoussa à la ville de Verria ; que fallait-il de plus pour les faire accuser de conspiration ? Ils le sentaient ; et, s'étant entendus avec les habitants des Demonèses ou îles du Diable, situées à l'entrée du golfe Thermaique, ils profitèrent du mécontentement général pour soulever les campagnes situées entre Naoussa et le Vardar.

Cette résolution pouvait sauver la Macédoine cisaxienne, mais un nommé Constantin Balli, vendu à Abouloubond, s'opposa à l'insurrection. S'appliquant à rassurer les esprits, il n'éclata que des mouvements partiels. Cependant, dès la fin du mois de mars, chaque nuit avait été signalée par l'incendie des villages turcs, dont on apercevait les feux de Salonique ; et les communications entre cette ville et le Vardar éprouvèrent des interruptions.

Méhémet Abouloubond, qui avait sa politique particulière, s'était d'abord contenté de faire sortir quelques troupes pour repousser les insurgés. Il détacha ensuite contre eux son kiaïa, et, satisfait de voir que ceux qu'il mettait en avant étaient successivement battus, il sortit de sa résidence pendant la nuit du premier avril, en laissant entrevoir aux consuls que, s'ils persistaient à réclamer le sieur Emmanuel Cyriaque, il pourrait le rendre à leur sollicitation. C'était le moment de sauver cet infortuné, le consul de France le souhaitait, il s'y intéressa, mais il éprouva dans cette circonstance que l'ancien protecteur de ce Grec était plus turc qu'Abouloubond-pacha.

Dès que ce vizir eut pris le commandement de son armée, les affaires changèrent de face. Mêlant les promesses d'amnistie aux menaces, unissant la ruse à la force, il employa jusqu'à la voix des ministres de la religion pour faire tomber les armes des mains des chrétiens, mais sans succès[1]. Il dut acheter au prix du sang des soldats les avantages qu'il obtenait ; et il comprit qu'il avait à combattre d'autres hommes que les paysans de la presqu'île de Cassandria.

[1] Le *Spectateur oriental* prétend que les Grecs assassinèrent quelques prêtres qui leur furent envoyés en parlementaires par Abouloubond ; que plusieurs Grecs, avant de se réfugier dans le mont Olympe, égorgèrent de leurs mains leurs femmes et leurs enfants. Voyez le n° 53 de ce journal, où cette accusation impie est suivie d'un tel débordement d'injures contre les chrétiens, qu'il n'est pas possible d'en citer une seule phrase.

Cette résistance ne pouvait qu'irriter un homme superbe! Aussi exerça-t-il les plus horribles cruautés contre les paysans sans défense, pour se venger d'un ennemi qu'il ne pouvait atteindre qu'avec des peines infinies. Tout nagea dans le sang : des villages entiers furent livrés aux flammes et leurs habitants réduits en esclavage ou massacrés.

Les bandes turques arrivèrent ainsi jusqu'à Coulakia, hameau situé à l'embouchure du Vardar, qui n'avait pris aucune part à la rébellion. Les Grecs, qui célébraient un des offices de la semaine sainte, se trouvant surpris dans l'église à l'approche des barbares, le prêtre mourut étouffé à l'autel, des femmes, des vieillards et des enfants furent foulés aux pieds, et les Turcs achevèrent le malheur d'une peuplade innocente en passant au fil de l'épée la population désarmée.

Pendant ce temps, Méhémet Abouloubond entrait à Cara-Verria, où il se contenta de prendre soixante et quatorze otages choisis entre les notables de la ville, dont il défendit le pillage, voulant exploiter cette place opulente à son profit. En attendant, les primats saisis furent envoyés attachés deux à deux, comme les chiens destinés aux chasses royales des satrapes, et conduits par des archers qui les chargèrent de chaînes pesantes, avant de les plonger dans un cachot infect, où ils restèrent en attendant qu'il plût au vizir de prononcer sur leur sort.

Dans cette occasion, M. Bottu, consul de France, eut encore le bonheur de faire bénir le nom du roi très-chrétien, en délivrant un Zantiote confondu avec les primats grecs de Verria, que le consul d'Angleterre refusa de réclamer, parce qu'il n'avait aucun papier pour constater sa nationalité; comme s'il n'était pas toujours digne d'un homme en place de tendre, avant toute espèce de formalité, une main secourable à un être malheureux !

La conduite d'Abouloubond-pacha étant en rapport parfait avec les intentions de son gouvernement, la Porte, en le félicitant sur les sacrifices humains qu'il avait offerts à la légitimité du sultan, lui annonça que sa hautesse confirmait ce qu'il avait fait à l'égard d'Emmanuel Cyriaque, auquel elle retirait son barat. Cependant, eu égard aux démarches des ambassadeurs de France et de Danemarck, relativement à ce *Kaffre*, elle avait décidé qu'on respecterait sa personne. Emmanuel reçut une lettre du vizir, en date du 21 avril, qui lui annonçait cette résolution, en lui ordonnant de se rendre à Naoussa. L'infortuné dut obéir tandis que son frère dé-

robait sa tête au glaive ottoman en s'embarquant pour Marseille[1].

Aboulouboud-pacha, ayant reçu du canon, s'était emparé de Naoussa, où il ne trouva de résistance que de la part des armatolis, qui tinrent assez de temps pour permettre à une partie de la population de s'enfuir dans les montagnes. Les chrétiens avaient été trahis par Constantin Balli qui venait de livrer une des portes de la ville. Il ne restait plus au vizir qu'à s'emparer d'une tour dans laquelle Zaphyris s'était renfermé. Le soin de l'emporter fut confié à un bey, qui, n'ayant pas réussi à saisir le rebelle, fut envoyé chargé de fers à Salonique. Après cet exemple de sévérité, Aboulouboud ordonna de poursuivre le primat qui avait pris la fuite avec une troupe d'armatolis qu'on atteignit à moitié chemin de Verria. Ils se défendirent vigoureusement, et cette poignée de Grecs réduits au désespoir s'étant fait tuer jusqu'au dernier, le sérasquier ne recueillit que leurs têtes et leur drapeau qui furent exposés pendant trois jours à la porte de son palais à Salonique.

Déployant une activité sans exemple, Aboulouboud détacha plusieurs corps de cavalerie pour poursuivre les Naoussiens qu'ils ramenèrent en grand nombre, ainsi que tous les paysans qu'ils pouvaient attraper. Constantin Balli, qui avait servi Aboulouboud, fut le premier coupé par morceaux devant sa tente, après avoir été tenaillé avec des instruments de torture rougis à blanc. Les chrétiens qu'on saisit ensuite, conduits devant le vizir, y étaient interrogés en masse et aussitôt livrés à des escouades d'Hébreux qui les abattaient comme des taureaux en les assommant et en les saignant ensuite à la gorge. Ces misérables, réprouvés de la société, associant leurs fureurs à celles d'Aboulouboud, s'étaient volontairement constitués ses bourreaux. Chaque jour ils égorgeaient devant sa tente une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, et le nombre en fut si grand, suivant un homme dont le témoignage est irrécusable, *que j'ai*, disait-il, *entendu un de ces juifs, quelque temps après ces massacres, se vanter d'avoir exécuté soixante-quatre chrétiens dans un seul jour.* Ce monstre et ses pareils formaient un corps de six cents victimaires ; nous laissons à juger quel dut être le nombre de leurs assassinats.

Ce fut au milieu de ces orgies sanglantes des Osmanlis et des

[1] Le consul autrichien, en apprenant l'évasion de cet infortuné, dit publiquement que M. Bottu lui faisait ainsi perdre cinquante mille piastres.

Israélites à la lueur de l'incendie qui dévorait Naoussa, que le consul de Danemarck Emmanuel arriva au quartier général d'Abouloubound-pacha. Il lui permit d'embrasser ses pieds, il lui fit un accueil assez obligeant et le retint à son service. On concevait cette vengeance de la part d'un barbare, et on comprit aussi facilement qu'il ne s'entourait d'autant de cadavres humains que pour exagérer l'importance de ses services. Il était de son intérêt de montrer à la Sublime Porte qu'il avait eu un nombre considérable d'ennemis à vaincre, et, dominé par cette pensée atroce, il dépeupla la Paraxie de l'innocente population chrétienne qui l'habitait, afin d'envoyer des milliers de têtes et des guirlandes d'oreilles à Constantinople.

Avant d'enrichir le palais des glorieux sultans de ces trophées, Abouloubound voulut s'en parer dans sa rentrée triomphale à Salonique, qui eut lieu le 7 mai au matin. Il traînait à sa suite, en costume de raia, Emmanuel Cyriaque, dans l'intention d'insulter aux consuls des puissances chrétiennes dont ce Grec avait été le collègue; et, pour satisfaire une soldatesque accoutumée au meurtre, il employa presque aussi activement le zèle des juifs que pendant le cours de sa campagne. Le bey qui n'avait pas réussi à saisir Zaphyris fut d'abord solennellement décapité au milieu de la cour de son palais. Il livra ensuite aux tortures les primats de Verria, dont trente-quatre seulement résistèrent aux épreuves du feu, de l'huile bouillante et de l'eau dégoûtante. Ces derniers, ayant obtenu à prix d'argent le rachat de leur vie, furent transportés sur des brancards à Verria, où ils obtinrent la faculté d'aller mourir de misère au milieu de leurs compatriotes. Les otages que les religieux du mont Athos lui avaient livrés périrent, à leur tour, sous le bâton, dans une agonie que les juifs eurent soin de prolonger.

Salonique n'était plus qu'un théâtre de tortures et de supplices, mais il sembla, vers la fin des exécutions, qu'Abouloubound et les Israélites avaient réservé les raffinements de leurs cruautés pour tourmenter d'une manière tout atroce les femmes prises dans son expédition.

J'ai longtemps hésité si je devais rapporter ces faits; mais la voix impérieuse de la vérité m'oblige de parler; et j'en atteste la Divinité, mon siècle et l'avenir, devant lesquels je suis responsable de mes récits, qu'il n'y a malheureusement rien que de trop véritable, quand je dirai que les malheureuses, auxquelles on avait proposé de renier le

Dieu rédempteur, furent mises à des épreuves telles que je frissonne d'horreur en traçant ces lignes... Plusieurs d'entre elles furent renfermées nues jusqu'aux épaules dans des sacs qu'on remplissait les uns de chats et les autres de rats, qu'on excitait pour les mordre et qu'on laissait ensuite affamer, afin de les ronger lentement en se repaissant de leur chair palpitante.

Ces moyens n'ayant pas obtenu le succès souhaité, qui était de forcer les chrétiennes à l'apostasie, on plongea, dans un sac rempli de serpents, l'épouse du capitaine Tassos, que ce chef de braves n'avait pu soustraire à la violence des Turcs. Abouloubond se flattait que les reptiles, s'insinuant dans les entrailles de cette infortunée, la feraient mourir dans d'horribles souffrances. Mais la morsure d'une multitude de vipères ayant répandu leur venin dans les veines de la martyre, une douce léthargie l'enleva à ses bourreaux pour qui elle ne cessa de prier avec ferveur, en invoquant le nom du *Dieu des forts* et celui de la *Vierge couronnée* jusqu'à son heure suprême.

Ainsi mouraient les femmes et les filles chrétiennes ; lorsqu'un supplice pareil à celui d'Ugolin fut connu de la population entière de Salonique, qu'elle remplit d'épouvante. L'élève de Djézar-pacha, Abouloubond, était destiné à surpasser en férocité celui qui fut son maître. On venait d'exhumer d'un souterrain six femmes condamnées à mourir de faim, qu'il y avait fait enfermer depuis douze jours. Toutes étaient vivantes, et on apprit de leur bouche qu'elles s'étaient nourries de charbon qu'elles avaient découvert dans un coin de leur cachot. C'était un avis pour le pacha de respecter celles que la Providence semblait protéger..... Fronçant le sourcil, le tyran ordonne de faire déchirer les martyres à coups de fouet, d'enlever le charbon qui leur avait servi d'aliment, de sceller de nouveau l'entrée du cloaque, et ce ne fut que le sixième jour après cette sentence que la dernière de ces victimes, âgée de plus de soixante ans, rendit son âme au Seigneur.

Abouloubond ne songea plus qu'à se procurer de l'argent afin de se soutenir dans un poste auquel il était résolu de se maintenir, regardant Salonique comme devant être le trône de sa puissance ou son tombeau. On venait d'apprendre que Tassos, dont l'épouse avait mérité la couronne du martyre, était parvenu à soulever la population du mont Olympe, en même temps que les Hydriotes appelaient aux armes les habitants belliqueux du mont Pélion ! *C'est ainsi*, disait à

cette occasion le *Spectateur oriental*, oracle des échoppes de Smyrne, *que les choses iront tant que la marine grecque ne sera pas détruite* [1].

La barbarie d'un pareil vœu n'exige pas de commentaire ; mais pour détruire la marine grecque, il fallait d'autres hommes que les Turcs. Les insurgés qui combattaient sous les drapeaux de la croix étaient des créatures vulnérables, mais désormais invincibles. Les revers n'étaient pour eux que des épreuves d'où ils sortaient plus énergiques et plus brûlants d'enthousiasme qu'avant de les avoir éprouvés. A des populations égorgées succédaient des myriades de guerriers jaloux de venger leurs frères, et les traits mêmes de la peste semblaient impuissants contre leur confiance dans le Dieu qui était leur moteur et leur unique recours.

Depuis que l'épidémie s'était manifestée dans l'île de Ténos, l'évêque de Carystos redoublant de zèle, car les ministres du Seigneur sont intrépides, même devant une mort obscure, avait assisté tous les affligés, sans cesser de veiller, comme général, à la sûreté publique. Chacun, à son exemple, rivalisant de charité, s'était regardé comme enchaîné à son poste par la Providence, et il n'y eut pas plus de déserteurs auprès du grabat des pestiférés que devant l'ennemi.

La voix de la religion était la seule entendue des Grecs, et les habitants du mont Olympe, quoique dégarnis de dix-huit cents hommes qu'ils avaient envoyés à Psara vers la fin de mars, ne furent pas plutôt informés des malheurs de Naoussa, qu'ils descendirent dans la vallée de l'Haliacmon. Rassemblant les fuyards, qui parurent se ranimer en touchant le sol natal de la liberté, Diamantis et Tassos, qu'on comparait aux lions qui habitaient jadis cette contrée, toujours fertile en braves, firent main basse sur quelques-unes des bandes d'Abouloubond, et parvinrent à enlever une caisse remplie de deux millions de piastres qu'on envoyait au vizir de Larisse, contre lequel ils ne tardèrent pas à tourner leurs efforts.

Pendant que ces choses se passaient en Macédoine, des combats meurtriers s'étaient livrés dans les régions du mont OEta. Les éphores de Cravari mandaient à la date du 21 avril (v. s.) au sénat de la Grèce occidentale séant à Missolonghi, que les Grecs, après avoir incendié Patradgik, tenaient les Turcs bloqués dans quelques maisons fortifiées.

[1] *Spectateur oriental*, n° 83.

La campagne avait commencé le 15 avril sous le commandement en chef de D. Hypsilantis. Ses lieutenants Nicétas le turcophage et Metché Condoianis avaient renversé les bandes de Méhémet Dramali, pris ses bagages, tandis que D. Hypsilantis se dirigeait vers Zéitoun, et qu'Odyssée, embarqué à Molos dans le golfe Maliaque, chassait les infidèles de Sainte-Marine ainsi que de Stellida.

Le bruit de ces avantages ayant retenti dans les montagnes, les Agréens, conduits par le stratarque Gavosterios, attaquèrent aussitôt Ali-bey, neveu de Méhémet, seigneur de Gastouni, ville du Péloponèse, qu'ils firent prisonnier, et le canton d'Agrapha se trouva ainsi affranchi. On laissa, après cette affaire, cinq cents hommes à Kérachia, sous les ordres des colonels Rhengos, Phocas et Cara Hyscos, afin d'observer les mouvements de l'ennemi, tandis qu'on se portait dans la Thessalie. On s'avança ainsi jusqu'à Phanaraki de Tricala, où l'on se battit avec des chances diverses contre les Turcs, qui perdirent Alai, pacha du Moulahk [1], et plusieurs officiers de distinction.

Cette entreprise avait été conduite avec une rare bravoure par Metché Condoianis et Scaltzodimos, qui sortirent ensuite des montagnes d'Agrapha afin de se mettre en communication avec Panorias, chef des Phocidiens, et le stratarque Odyssée. C'était à regret qu'on s'était vu forcé de sacrifier une ville telle que Patradgik : mais la campagne qui allait s'ouvrir du côté des Thermopyles ne permettait pas de demi-mesures.

Les Hellènes avaient senti la nécessité de régulariser leurs opérations. Ce n'était plus au gré de chefs qui n'avaient jusqu'alors pris conseil que des circonstances, qu'on se proposait d'agir contre les Turcs. Le 12 avril (v. s.) on avait consacré l'antique métropole de Corinthe, dédiée à saint Paul, depuis changée en mosquée, et installé un archevêque. On avait un gouvernement, les bases d'un système de finance [2] quelques lois fondamentales et une mesure plus efficace

[1] Moulahk, nom moderne de la haute Thessalie, qui comprend le sangiac de Tricala.

[2] LOI.

Les impôts établis sur les fonds de terre et sur leurs productions, pendant le régime de la tyrannie, étaient non-seulement trop onéreux et très-inégalement répartis; mais aussi une infinité d'abus introduits dans leur perception aggravait encore le sort du peuple. Dès les premiers jours de son établissement, le gouvernement, portant son attention sur cette branche importante de l'administration

que toutes celles qui l'avaient précédée, fut l'arrivée des commissaires du gouvernement dans les îles de l'Archipel.

Cette résolution, annoncée par une circulaire du ministre de l'intérieur, en date de Corinthe le 27 avril-9 mai, si elle avait été plus tôt adoptée, aurait sans doute prévenu les malheurs de Chios, en empêchant Lycurgue Logothète d'entreprendre une expédition contraire aux vues du gouvernement hellénique.

On décréta ensuite les couleurs du pavillon grec et de la cocarde nationale [1]; on aurait étendu la sphère des institutions, mais on dut encore une fois ajourner les projets d'administration pour ne s'occuper que de la défense de la patrie.

publique, qui fait une des principales ressources de l'État; considérant que les besoins urgents de la guerre réclament un prompt secours, et qu'un mode parfait d'impositions dépend d'une réorganisation entière et d'une infinité de détails qu'il n'est pas encore possible d'exécuter, le sénat législatif a décrété et le conseil exécutif a sanctionné ce qui suit :

1. Les impôts sur les grains, fruits et autres productions de la terre seront d'un dixième de leur valeur.

2. Les jardins et autres propriétés des particuliers qui servent aux besoins domestiques de leurs propriétaires sont exceptés de cette disposition, et restent libres de tout impôt.

3. Ceux qui cultivent les biens de l'État payeront les trois dixièmes des productions de ces propriétés, les riz et les olives exceptés.

Ceux qui auront lesdits biens de l'État à ferme ne payeront que l'impôt ordinaire.

4. L'impôt sur les riz des biens de l'État est d'un cinquième.

5. Celui sur les olives de ces mêmes biens sera réglé par une loi spéciale.

6. Les chefs-lieux où les recettes de ces impôts seront transportées restent les mêmes qu'auparavant. Le ministre des finances est chargé de l'exécution de la présente loi.

Donné à Corinthe le 25 avril-7 mai 1822.

Le président du pouvoir exécutif,
A. Mavrocordatos.
Le premier secrétaire,
Th. Negris.

[1]

DÉCRET.

Vu l'art. 104 de la constitution qui déclare pour couleurs nationales le bleu et le blanc; vu l'art. 105 sur l'arrangement de ces couleurs, dans la formation des drapeaux et des pavillons, le conseil exécutif a décrété et décrète ce qui suit :

1. Les drapeaux de troupes de terre seront de forme carrée, et auront le champ bleu partagé en quatre quartiers égaux par une croix blanche, qui les traversera d'un bout à l'autre dans toute l'étendue du champ.

2. Les pavillons seront au nombre de deux : un pour les vaisseaux de guerre et l'autre pour les bâtiments de commerce. Le pavillon de guerre sera divisé en neuf parallélogrammes (bandes, horizontaux, formés des deux couleurs, le blanc et le

D. Hypsilantis ne pouvait dissimuler le déplaisir qu'il éprouvait de n'avoir pas obtenu la présidence du pouvoir exécutif qu'il se croyait acquise en vertu de sa qualité de lieutenant de son frère Alexandre. Dédaignant le titre de président du corps législatif, il affectait de rejeter cette dénomination en prenant celle de patriote qu'il était loin de justifier par une semblable conduite. Opposé dans toutes les circonstances aux mesures du gouvernement, on lui accorda sans peine la commission qu'il sollicitait de se rendre à l'armée de la Grèce orientale, commandée par Odyssée, qui avait établi son quartier général aux Thermopyles.

Les Turcs, dont le nombre augmentait par l'arrivée des renforts sortis de la Thessalie, de Zeitoum, de Bodonitza et de Talante, avaient forcé les Grecs à se replier. Ils menaçaient de pénétrer dans la Béotie, lorsque D. Hypsilantis arriva à l'armée. On se décida aussitôt à attaquer l'ennemi, quoiqu'on eût à peine cinq mille hommes à opposer à son armée qui se montait à quinze mille soldats, cavalerie et infanterie. Malgré cette disproportion de forces, il fut décidé qu'on se diviserait afin d'aborder les Turcs sur plusieurs points à la fois. En conséquence, Condoïanis eut ordre de les tourner par la droite en gagnant les hauteurs du mont Catavôthra ; Hypsilantis devait tenir le centre prêt à secourir Odyssée, ainsi que Nicétas et Panorias-Papa Andréas, tandis que Jean Gouras agirait isolément sur les derrières de l'armée ottomane. Les combats s'engagèrent dans cet ordre vers la

bleu, alternés. Dans la partie supérieure vers la gaine, sera placé un quartier bleu, traversé d'une croix blanche.

Le pavillon de commerce aura le champ bleu, et dans la même partie supérieure, il sera formé un quartier blanc qui sera traversé d'une croix bleue.

3. La cocarde grecque aura la forme ronde, et les deux couleurs seront disposées de manière à ce que le blanc commence et finisse l'encadrement de ces couleurs.

Toute autre forme ou couleur est défendue.

4. Tous les officiers et employés de l'État, civils et militaires, porteront à la tête la cocarde nationale.

5. Celui qui contreviendrait à l'une des dispositions ci-dessus exprimées se rendra coupable d'infraction à la loi.

Les ministres de l'intérieur, de la guerre, de la marine et de la police sont chargés de l'exécution du présent verbal.

Donné à Corinthe le 15-27 mai 1822.

Le président,
A. Mavrocordatos.
Le premier secrétaire,
Th. Négris.

mi-mai, et les mahométans furent si complétement battus que Dramali, ayant perdu ses bagages, sa caisse militaire et son neveu qui fut fait prisonnier, ne regagna qu'avec peine Thaumacos. On prétendit même alors qu'il aurait été pris sans D. Hypsilantis, qui ne parut sur le champ de bataille que pour élever des prétentions de suprématie.

On le chargea d'aller rendre compte au sénat de Corinthe, que dans les différents combats qui avaient eu lieu aux Thermopyles, depuis la fin du mois de mars, les pertes éprouvées par les barbares se montaient à près de cinq mille hommes tués ou blessés. Au nombre de ces derniers on comptait Jousouf, bey d'Avlone, et une foule de Turcs des premières familles de la moyenne Albanie.

Il se retira avec cette commission ; et comme il avait à se plaindre d'Odyssée, il parvint, dit-on, de concert avec l'archigrammatiste Théodore Négris, à jeter sur ce brave une défaveur dont nous rapporterons les suites funestes.

Sur ces entrefaites, le gouvernement provisoire des Hellènes recevait l'avis que les taxiarques Diamantis et Tassos, avaient vengé les chrétiens de Naoussa, en exterminant, au pont de Baba, sur le Pénée, un corps de janissaires que le kiaïa du Romili vali-cy conduisait au secours du bey de Khaterin. Ils s'étaient ensuite emparés de cette ville, dont ils avaient tué les Turcs et dévasté les propriétés, pour se venger des excès commis par Abouloubond-pacha.

Un courrier annonçait en même temps que l'Achaïe avait été de nouveau le théâtre des combats. André Zaimis et Colocotroni, qui venaient de reprendre l'offensive, s'étaient emparés des aqueducs de Patras après un combat dans lequel une centaine de Turcs avaient été tués. Mais cette affaire ne devait avoir d'autres résultats que de prolonger une lutte interminable, car de hauts et éminents personnages de Péra-lez-Constantinople, se donnaient la main pour soutenir cette place. En effet, malgré le blocus, il y arrivait journellement, sous pavillon neutre, des secours de Constantinople et même de Londres, à la vue des croiseurs grecs, qui ne pouvaient, sans se compromettre, faire respecter les lois, quoique équitables, de leur gouvernement.

Au milieu de ce conflit d'événements, on reçut une lettre du vénérable polémarque de la Selléide, Nothi Botzaris. Sa vie était celle du pasteur homérique des peuples, Gérénius Nestor, le dompteur des coursiers. Il avait eu au temps de sa jeunesse la force et la valeur du roi de Pylos ; mais il n'en possédait plus que la sagesse et cette fleur

de langage qui est le partage des enfants de la Hellade, auxquels le ciel a départi le don de la parole avec des inspirations divines. Il avait vécu avec les braves du siècle dernier, conversé avec des hommes de tous les pays, et l'esprit prophétique de Dodone semblait s'exprimer par sa bouche, quand il expliquait les plans des ennemis, dont il devinait jusqu'aux pensées.

Après avoir rendu grâce au Dieu de bonté qui avait accordé à sa vieillesse le bonheur de voir l'étendard de la croix arboré dans la Grèce, il conjurait le président de s'occuper du sort des otages que les Souliotes avaient livrés au vizir Ali-pacha, et qui se trouvaient depuis sa mort au pouvoir de Khourchid-pacha.

« Mes aïeux, mon père, un frère que je chérissais, écrivait-il, » sont morts pour la cause qui nous arme aujourd'hui. Ils ont été nos » précurseurs, vous le savez, mes frères ; car, quel Grec n'a pas en- » tendu parler des guerres, des combats et des malheurs des enfants » de la Selléide, contrée qu'on surnommait le dernier boulevard de » la liberté ? Je ne vous parlerai pas des maux que j'ai endurés, » mais le plus cruel est de voir maintenant mes enfants et mes com- » patriotes au pouvoir de nos ennemis.

» Informé que des agents de l'Angleterre, commissionnés par ceux » qui ont vendu Parga, traitent avec nous l'échange du harem de » Khourchid à prix d'argent, en écartant la question de la restitu- » tion des otages du château de Janina ; j'ai dû vous prévenir que nos » ennemis espèrent, par ce moyen, élever des divisions entre nous. » Je m'empresse donc de signaler ce nouveau piége tendu à votre » loyauté. Les enfants de la Selléide sont prêts à donner leur vie pour » la patrie. Ils avaient fait le sacrifice de leurs familles quand ils » consentirent à les remettre au pouvoir d'un homme qui, victorieux, » les aurait sacrifiées, et auquel elles n'ont échappé que par des cir- » constances indépendantes de sa volonté. Serait-il dit un jour que » le gouvernement des Hellènes les aurait abandonnées ? »

Marc Botzaris arrivait avec cette lettre du polémarque. On ne parlait que d'un discours sur le mépris des richesses et l'amour de la patrie qu'il avait prononcé en passant à Missolonghi, devant l'assemblée des Hellènes de la Grèce occidentale, réunis dans cette ville. Il redemandait son épouse Chrysé, ainsi que son frère Constantin qu'on avait transférés à Drama sur l'Hèbre, et Mavrocordatos s'empressa d'accéder à la légitimité de ses vœux. Il se fit rendre compte de l'état

de la négociation relative au rachat du harem de Khourchid-pacha, que Théodore Négris dirigeait d'une manière ambiguë. Il fut enjoint à ce ministre de ne pas se départir de la clause absolue de la restitution des otages chrétiens livrés à Ali-pacha, et le traité fut conclu sur cette base.

Les brocanteurs anglais qui s'étaient rendus à Corinthe comptèrent au ministre des finances Notaras 540,000 francs. Quelque temps après, les échanges furent consommés. On consigna aux commissaires anglais la femme de Khourchid et soixante-quatre odalisques, qui répandirent des larmes en se séparant des Grecs dont elles préféraient les chaînes à celles d'un pacha à moitié caduc, sous le joug duquel elles rentraient. L'épouse de Marc Botzaris lui fut rendue; mais, comme le sérasquier n'avait pas voulu relâcher son frère Constantin, les Grecs retinrent tous les officiers attachés au harem de Khourchid.

Débarrassé de cette négociation, qui durait depuis plus de cinq mois, le gouvernement hellénique promulgua plusieurs actes salutaires. De ce nombre fut un décret du 30 avril-12 mai qui divisait le territoire de la Grèce en éparchies (Ἐπαρχίαι), antéparchies (Ἀντεπαρχίαι), communes (Κοινότηται), et justices de paix (Δικαστήρια εἰρηνοποιά), dont il serait trop long de rapporter la hiérarchie, ainsi que les attributions qu'on trouve dans le bulletin des lois imprimé à Corinthe.

Ce travail fut suivi, le 7-19 mai, d'une proclamation [1] annonçant

[1] PROCLAMATION.

Soldats,

Vous défendez l'indépendance de la nation, et son gouvernement vous doit le prix de vos travaux. Si la confédération n'a pas les moyens pécuniaires pour acquitter votre solde, la patrie vous offre une paye plus honorable, plus précieuse et plus analogue à vos besoins et à vos intérêts. Vos ancêtres s'honoraient de cultiver la terre dont des oppresseurs étrangers vous ont dépouillés depuis quatre siècles. Il est juste que vous la cultiviez à votre tour, et que vous recueilliez les fruits de ce sol affranchi par votre valeur. Ce résultat dépend de vous. Accourez, enrôlez-vous, renforcez les bataillons des défenseurs de la patrie et de l'indépendance nationale. N'oubliez jamais surtout les devoirs de la discipline et de la subordination envers vos chefs militaires, premières qualités du vrai soldat. La patrie et les lois vous ont ouvert la carrière de la gloire et du bonheur. Rappelez-vous le courage de vos ancêtres, souvenez-vous que vous êtes Hellènes, et que les Hellènes, quand ils le voulurent, vainquirent toujours les barbares.

Corinthe, 7 mai (v. s.) 1822.

Le président,
A. MAVROCORDATOS.
L'archigrammatiste,
TH. NÉGRIS.

que les terres conquises sur le gouvernement turc seraient affectées au payement des soldats. Enfin, on oublia un acte du pouvoir exécutif, sanctionné le 11 du même mois par le sénat législatif, relativement à la formation des commissions d'enrôlement avec la désignation des lieux où résideraient les préposés à cette opération. C'était ainsi que les magistrats de la Grèce, dans l'intervalle des combats, fondaient leur état politique, sans perdre de vue les intrigues, les dangers et les ennemis qui menaçaient la patrie, les autels du Seigneur, et l'existence d'un peuple armé tout entier pour la plus légitime des causes.

Comme les périls étaient plus pressants que le besoin des lois dans un pays insurgé, au nom de Dieu, par un clergé dirigé d'après des principes supérieurs aux conventions humaines, on dut plus d'une fois abandonner, sans trop d'inconvénients, la rédaction des règlements administratifs, pour s'occuper de faire face à l'ennemi. Ainsi, comme le ministre de la guerre avait annoncé, par une lettre du 2 mai, au sénat de l'Étolie, qu'on lui enverrait incessamment des secours ; on hâta, sous ce prétexte qui cachait des vues d'un ordre supérieur, l'équipement du bataillon des Philhellènes, qui se formait à Corinthe sous la direction du général Normann. On décida qu'il composerait l'avant-garde d'un corps d'armée avec lequel Mavrocordatos passerait en Etolie, où il serait joint par le taxiarque Iatracos de Sparte, qui marchait avec quinze cents hommes recrutés dans la partie de la Laconie baignée par l'Eurotas. Il avait sous ses ordres dix capitaines sortis de la Cynurie et d'Hélos, ville dont le nom a survécu à celui de Sparte dont elle fut esclave, et des environs de Monembasie, qui avaient servi longtemps dans la Moldavie et sous les drapeaux de la Russie pendant la dernière guerre des Moscovites contre les Turcs.

Pierre Mavromichalis s'apprêtait de son côté à entrer en campagne avec quinze cents Eleuthéro-Lacons, charmés de l'idée de rejoindre le brave Cyriaque qui se trouvait en Epire. Le colonel Daglianis et le modeste Sakeris avaient ordre de se diriger sur le promontoire Araxe avec douze cents Arcadiens ou Tégéates, pour s'embarquer à Cavro Stassi sur des vaisseaux hydriotes qui avaient ordre de concourir à cette expédition. Enfin, Marc Botzaris, qui avait réuni à Trisonia, île du golfe de Lépante, quatre cents palicares de race dorienne, devait guider l'armée destinée à établir le foyer de la guerre dans la basse Albanie.

L'idée de cette entreprise était due aux chefs de la Selléide. Leur plan consistait à débarquer avec six mille hommes au port Glychys dans la Thesprotie, près duquel se trouvait le taxiarque Cyriaque qui occupait, avec un corps de Maniates, la palanque de Phanari. En prenant terre dans cet endroit, on trouvait dans la Selléide quatre mille hommes prêts à entrer en campagne, suivant les contrôles que le polémarque Nothi Botzaris avait adressés au gouvernement provisoire. Marc Botzaris ralliait en même temps les bandes de la Cassiopie, du Djoumerca, du mont Polyanos, et il se trouvait à la tête de quatre à cinq mille hommes, en donnant quelques subsides aux habitants de Godistas, qui ne demandaient qu'une somme assez modique pour entrer en campagne. Stournaris et Christos Tzavellas sortaient des vallées supérieures de l'Achéloüs avec douze cents hommes. George et André Hyscos de l'Agraide, Zongos, neveu de Hadgi Antoni et de Lepeniotis, Varnakiotis, Rhengos, Makrys, Gôgos Bacolas, unis à une partie des Etoliens, s'avançaient par le Macrynoros sur Arta avec sept mille hommes; et Khourchid-pacha, attaqué par plus de dix-huit mille Grecs pleins de courage, était réduit à se renfermer dans les châteaux délabrés de Janina, qu'il n'avait pas eu le temps d'approvisionner. On l'y assiégeait, et, pendant ce temps, les Epirotes chrétiens, se levant en masse, rejetaient les Schypetars mahométans au delà de l'Achelous. Le succès de la campagne était immanquable; et la question ramenée sur le terrain de la Hellopie, où elle avait commencé, s'y terminait.

Pendant ce temps l'armée turque qui se rassemblait à Larisse ne pouvait rien entreprendre contre la Morée; et, avant le retour de l'hiver, la Hellade était affranchie du joug des sultans. Afin d'éviter le conflit d'autorité et les rivalités, on convint que Mavrocordatos serait investi d'une sorte de pouvoir dictatorial pour six mois, à dater du jour qu'il sortirait du Péloponèse.

Persuadé qu'il fallait se tenir sur la défense du côté de la Phocide et de la Béotie, Mavrocordatos, qui n'agissait encore qu'en qualité de président, se décida, d'après l'avis du sénat et les insinuations de l'archigrammatiste Théodore Négris, à renvoyer D. Hypsilantis aux Thermopyles. Il s'était réconcilié avec Odyssée, qui, comme tous les braves de son tempérament, était violent, mais sans rancune. On le chargea de répandre une proclamation en forme de circulaire, adressée aux différents états de la Grèce qui venaient d'apprendre les premiers

massacres de Chios [1]. Enfin il avait ordre, dans sa tournée, de passer par Athènes.

L'acropole, dont les monuments sont restés intacts par un hasard qu'on ne peut expliquer, bloquée par deux mille cinq cents Grecs aux ordres du diacre Libérios, qui s'étaient ennuyés de la bombarder, n'était plus défendue que par quelques centaines de Turcs; car le restant étaient des vieillards, des femmes et des enfants. Les barbares, après avoir muré la porte d'entrée, afin qu'elle ne fût pas brûlée comme l'avait été celle de la première enceinte au retour des insurgés, avaient cessé de canonner la ville. Les assiégeants et les assiégés passaient les journées à se regarder, tandis que des éclaireurs échangeaient assez inutilement quelques coups de fusil, en se chargeant d'injures et d'imprécations. Enfin, quand la nuit venait, chacun s'endormait presque aussi tranquillement que si on eût été en paix; car, si les Grecs n'avaient point à craindre de sortie de la part des assiégés qui s'étaient claquemurés, ceux-ci n'avaient pas non plus d'assauts à redouter. Les assiégeants s'étaient chauffés avec les échelles préparées pour une attaque de vive force, et la prise de l'acropole de Cécrops devait être l'œuvre du temps.

Tout annonçait que l'issue n'en était pas éloignée. Les maladies exerçaient de grands ravages parmi les assiégés, que la crainte de quelques bombes lancées au hasard avait obligés à se retirer dans des magasins humides, situés sous les propylées. Ils ne parlaient cependant pas de se rendre, et comme l'agglomération des Turcs, aux Thermopyles, faisait craindre une invasion dans l'Attique, le stratarque ré-

[1] *Proclamation du gouvernement de Corinthe.*

Braves chefs et soldats,

Aux armes! la patrie vous appelle. Arrachez vos frères, vos femmes et vos enfants au glaive exterminateur des barbares. Heureux jusqu'à présent dans presque tous les combats, vous avez prouvé à l'ennemi ce que pouvait un peuple peu nombreux, mais résolu à vaincre ou à mourir. Vous avez su vous suffire à vous-mêmes; grands dans la détresse, soyez intrépides dans le danger qui s'approche. Que chacun de vous devienne soldat. Enlevez vos enfants même à leurs jeux pour les mener au combat. L'union fera votre force, et l'ennemi reculera devant vos rangs. Disséminés et irrésolus, il vous détruira en détail. Vos devoirs, vos serments, vos autels, vos femmes, vos frères, vos familles sont sous le couteau d'un ennemi impitoyable. Volez aux combats.

J. COLETTI, ministre de la guerre.
Contre-signé : DEMETRIUS PAOLIS.

Acrocorinthe, 12 mai 1822.

veillant l'ardeur de ses soldats proposa de tenter un assaut. Ce fut le vœu général des Hellènes, la religion y intervint. Ses cérémonies se mêlèrent aux préparatifs des guerriers; l'archevêque d'Athènes, entouré de son clergé, officia au milieu de l'armée réunie sur le penchant de la colline du Musée. Il prononça un discours propre à enflammer le courage des soldats, qui, après avoir baisé les reliques des saints et orné leurs têtes de feuillages bénits n'attendirent plus que l'explosion d'une mine qu'on fit jouer, afin de pratiquer une brèche suffisante pour donner entrée dans l'acropole.

On mit le feu aux poudres pendant la première veille de la nuit, mais les Turcs, prévenus par un Corse nommé Origoné, qui s'était établi dans le consulat de France, se trouvèrent prêts à repousser l'assaut. La forteresse, qu'ils avaient garnie d'un cordon de *dadi* ou bois gras (usage que les Turcs ont conservé dans tous les siéges pour découvrir l'ennemi), fut tout à coup illuminée. Ils commencèrent en même temps la fusillade, en faisant rouler simultanément des pierres, des obus et des grenades enflammées sur les Hellènes, qu'ils obligèrent à se retirer, après avoir perdu plusieurs braves, et le lieutenant Stralendorf, qui avait ambitionné l'honneur de monter un des premiers à l'assaut. On dut donc attendre le secours de la famine pour s'emparer d'une forteresse à laquelle était lié le sort de l'Attique.

La Morée, plus heureuse, indépendamment du sénat qui veillait à sa sûreté, d'une foule de chefs vaillants, et de quarante mille paysans armés de fusils apportés de l'étranger, semblait n'avoir rien à craindre de la part des Turcs.

On s'occupait ainsi, en toute sûreté, de l'expédition contre l'Épire, quand George Spanolaki, expédié par l'amirauté d'Hydra vers le lord haut commissaire, afin de réclamer contre l'arrestation arbitraire de la goëlette *la Terpsichore*, fit parvenir au président Mavrocordatos une note officielle relative à sa mission.

Elle portait que la goëlette *la Terpsichore*, à peine arrivée à Corfou, avait été séquestrée, et son équipage mis aux arrêts. Des sbires s'étant rendus sur son bord avaient abattu de vive force le pavillon de la croix qu'elle portait. On avait ensuite intimé l'ordre au capitaine de mouiller entre quatre armements de guerre anglais, et de dégréer son bâtiment. A tant d'affronts Thomas Maitland avait donné pour prétexte le vol de quelques moutons enlevés à Leucade par un corsaire insurgé. C'était l'aventure du loup et de l'agneau ; mais comme les

Turcs n'avaient dévoré que des chrétiens, les Hydriotes furent témoins oculaires de l'accueil qu'on fit à la division navale ottomane qu'on les avait empêchés de capturer, et des soins que le lord haut commissaire prit pour l'empêcher de tomber au pouvoir des insurgés grecs.

Le capitaine et l'équipage de *la Terpsichore* gémissaient ainsi sous le poids de l'iniquité quand le parlementaire George Spanolaki aborda à Corfou, terre ennemie. Sans se plaindre de l'outrage fait à *la Terpsichore*, l'amirauté à laquelle on avait porté plainte au sujet du prétendu vol de moutons commis à Leucade, délit plus digne de la foudre d'Albion que les massacres de Chios vus d'un front impassible par la chrétienté, promettait de faire droit à cette réclamation fondée ou non, dès qu'on lui nommerait la partie lésée et le coupable. Elle réclamait ensuite la goélette, en demandant à quelle distance l'escadre chrétienne devait se tenir de Corfou, quand elle se porterait dans la mer Ionienne et jusqu'à quelle hauteur ses croiseurs pouvaient naviguer.

On ne pouvait agir avec plus d'humilité ; il était difficile d'exiger plus de déférence. « Nous avons applaudi, disaient les archontes de » l'amirauté d'Hydra, en terminant leur lettre, aux assurances souvent » répétées que la Grande-Bretagne resterait tranquille observatrice » de la lutte du désespoir contre la tyrannie ; qu'elle assisterait, au » moins par l'indifférence et l'inertie, un peuple malheureux qui se » débat sous le glaive de ses oppresseurs. Néanmoins, qu'il nous soit » permis de témoigner à votre excellence, qui a proclamé tant de » fois la neutralité, notre douleur et notre surprise de voir un dé- » menti formel donné à ses déclarations par la longue station des » Turcs à Syvota, par la défense faite à notre escadre de les y attaquer, » et d'être expulsés, comme nous le sommes, des ports où les flottes » ottomanes sont reçues, approvisionnées, protégées et accueillies » avec les honneurs du salut royal. »

Il est vraisemblable que cette lettre, quoique mesurée, n'aurait eu d'autre résultat que de laisser pourrir *la Terpsichore* dans le port de Corfou, sans les représentations du commodore sir Henri Moore, qui ne fut jamais étranger aux sentiments de l'humanité. Il avait déjà blâmé la conduite des brocanteurs de Zante [1], et il fit relâcher

[1] On assure que ces messieurs se proposent de fulminer contre l'*Histoire de la régénération de la Grèce*. Nous leur disons à l'avance que le mépris inspiré par leur

la goelette hydriote ; mais il est probable qu'il n'eut pas connaissance de la lettre suivante, monument de stupidité et d'arrogance digne d'un nabab, qu'on remit a George Spanolaki.

Corfou, 28 avril 1822, à huit heures du soir.

« Monsieur,

» Le lord haut commissaire, dans les îles Ioniennes, vient de re- » cevoir des lettres qui se disent venir de la part de gens qui se » donnent d'eux-mêmes le nom de gouvernement de la Grèce, et » d'un agent qui se trouve actuellement dans ce port, chargé par » ce soi-disant gouvernement, de traiter avec le lord haut com- » missaire.

» Son excellence ignore absolument l'existence d'un *gouverne- » ment provisoire de la Grèce*, et ne peut par conséquent recon- » naître un tel agent. La nécessité seule de maintenir, *comme son » excellence l'a toujours fait*, les principes de la plus stricte neu- » tralité [1], le porte à *consentir* [2] à faire réponse à quelques passages » de ces lettres. *Il plaît* enfin à son excellence de signifier et de dire » qu'elle ne veut plus entrer en aucune communication avec une » puissance *nominale* qu'elle ne reconnaît pas [3], et que sa détermi- » nation se résume ainsi : 1° Aucun bâtiment se disant grec, sous » un pavillon non reconnu et non autorisé dans le monde [4], ne » pourra être reçu dans les ports britanniques [5] ; 2° son excellence » n'est pas tenue de discuter avec une puissance *non reconnue*, sur » ce qu'elle a cru convenable de faire. Elle *s'avance* [6] néanmoins

bande noire ne nous fera rompre le silence que pour désigner en toutes lettres ceux que nous nous sommes contentés de signaler.

[1] On a remarqué dans le cours de cette histoire comment le lord haut commissaire Maitland entendait la neutralité.

[2] Synonyme affaibli de *daigner* ; sa grâce, qui s'était fait ériger une statue, bâtir un palais, qui tenait des *levers*, hésite cependant sur ce mot, mais il lui *plaît* ; l'un vaut l'autre ;

Quid domini facient, audent cum talia....?

[3] Lisez : *Que S. M. B. ne reconnaît pas.*

[4] La croix, adoptée pour signe de régénération par les Grecs, compte dix-huit cents ans de gloire, et *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*. On voit bien que *sa grâce ne descend pas des familles qui prétendent rattacher leur origine aux croisades.*

[5] C'est-à-dire dans les ports de l'heptarchie ionienne.

[6] Il n'y a aucun établissement sur l'île de Syvota. Si elle fait partie de l'heptarchie, pourquoi y souffrir les Turcs, les y laisser s'établir militairement ? On raisonne mal quand on est en colère.

» jusqu'à dire que l'île de Syvota est une dépendance du gouvernement ionien, et que le roi d'Angleterre est son seul protecteur. Son excellence considère en outre *le canal tout entier* de Corfou, depuis le cap Blanc jusqu'à Casopo, comme étant de fait le port de Corfou. Le gouvernement ionien ne peut que déplorer (d'après les principes de la même neutralité qu'il a toujours maintenus) la folle présomption de celle des deux parties belligérantes, qui a occasionné le présent état des choses.

» Son excellence désire que la personne qui se trouve dans ce port veuille à l'instant faire voile. »

Cette lettre était signée, d'ordre du lord haut commissaire Th. Maitland, par Frédéric Hankey, personnage dont on a vu précédemment figurer le nom dans la vente de Parga.

La communication de cette pièce officielle au gouvernement des Hellènes était de nature à faire craindre que l'entreprise méditée contre l'Épire n'éprouvât des obstacles de la part des Anglais. Le ton menaçant d'un office semi-diplomatique, qui taxait de *folle présomption* l'héroïsme d'un peuple poussé à défendre son existence physique, car il fallait tendre la gorge au couteau, même en se soumettant, expliquait trop en faveur de qui sa grâce formait des vœux, pour compter sur l'inertie de ses dédains. Cependant, en relisant sa note hautaine, comme la navigation interdite au labarum grec ne s'étendait qu'au canal de Corfou qu'on limitait, on reprit courage. Le port Glychys ou Phanari étant sept lieues au-dessous des bornes sur lesquelles on avait tracé le *nec plus ultrà* de la croix, on s'imagina qu'on pouvait librement agir en deçà de cette barrière. L'espérance reparut dans le conseil des Hellènes, devenus, par ce qui se passait, plus intéressés que jamais à couvrir le but de leur expédition du prétexte de pénétrer dans l'Etolie, afin de s'opposer à l'invasion que Khourchid-pacha méditait contre la Grèce occidentale.

Le président Mavrocordatos (puisse son nom rester grand dans l'histoire de la Hellade !), dirigé par la seule ambition de servir sa patrie, n'eut pas plutôt entrevu la possibilité de poursuivre l'exécution du plan proposé par les Souliotes, qu'il s'empressa de nommer le général Normann son chef d'état-major. Loin de redouter son mérite, il s'en remit à lui pour toutes les mesures nécessaires au succès de l'entreprise, et comme on avait envoyé depuis longtemps des commissaires de recrutement dans les îles, et sur tous les points où l'on

pouvait trouver des hommes qui eussent servi en Europe, on parvint à former deux corps d'élite régulièrement disciplinés.

Le premier, composé de deux cent cinquante-six officiers français, italiens, allemands, polonais, prussiens, danois et suisses, car les enfants de Guillaume Tell, partout braves et loyaux, ne pouvaient pas manquer d'avoir des représentants armés dans la lutte de la croix contre l'étendard de Mahomet ; cette compagnie, composée d'étrangers, prit le nom de Philhellène. L'honneur de combattre contre les barbares avait fait accourir de l'Occident ces nouveaux croisés, parmi lesquels on citait le capitaine Laskis, de Varsovie ; le lieutenant Pourpaker, Helvétien ; le lieutenant Dejourdi, de Bade ; Guys de Saint-Hellène, Graillard, Daniel, Français ; Renecke, Elster, Prussiens ; Rhodios, Grec ; Raybaud Vautier, élève de première classe de la marine royale, Mignac, capitaine de hussards, Francais ; Chauvassaigne, garde du corps de Monsieur ; Han, Danois, lieutenant de bombardiers ; le capitaine Haney, de Paris ; Dandré, Français ; et Hamsel, médecin suisse. Le commandement de ce bataillon d'élite fut confié au colonel Dania, Génois d'origine, ancien chef d'escadron de chasseurs.

Un second corps, ou régiment, fort de six cents hommes, tous Grecs, ayant servi en France ou en Russie, divisé en deux bataillons, fut mis sous les ordres du colonel piémontais Tarella. Ainsi l'armée d'expédition eut une espèce de garde de vétérans d'honneur, composée de huit cent cinquante-six hommes, dont Alexandre Mavrocordatos fut nommé stratarque par le sénat législatif de Corinthe. Il donna ensuite ses dernières instructions relativement à Nauplie, forteresse que Bobolina bloquait par mer depuis plus de quatorze mois, avec une persévérance qu'on aurait cru au-dessus des forces de son sexe, si l'infatigable constance de cette femme extraordinaire n'était attestée par des témoins irrécusables.

On était informé depuis quelques jours seulement que le sérasquier Khourchid-pacha n'avait pas plutôt appris la consommation de l'échange de son harem, qui fut débarqué le 2 mai à Prévésa, qu'il avait manifesté ses vues secrètes. Ce n'était ni vers la Thessalie, ni du côté de l'Acarnanie, qu'il avait dirigé son attaque, mais contre la Selléide. Le moment était arrivé de saisir l'ennemi au corps, de prendre les Turcs en défaut, de les terrasser, de précipiter leurs hordes dans les ondes de l'Achéron, de leur porter un coup décisif, et peut-être

de les anéantir. On partit précédé du labarum, en prenant la route qui passe par Sicyone et Ægium pour se rendre à Patras. Arrivé près de cette dernière ville, Mavrocordatos eut un entretien avec Colocotroni, qui bloquait le château, et on s'embarqua au mouillage de Saint-André, à la vue des Turcs étonnés de la belle ordonnance des chrétiens.

Le vent était propice : on aurait cinglé vers l'Épire ; mais comme on craignait que Th. Maitland n'eût décrété que le port de Corfou s'étendait depuis la pointe d'Otrante jusqu'aux terres de la Morée, Mavrocordatos, jetant un regard douloureux sur la belle mer de la Grèce, fermée à la valeur de ses enfants, ordonna de porter le cap vers Missolonghi, où il aborda le 5 juin à midi.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Khourchid tourne ses armes contre Souli. — Prise de Régniassa. — Douleur des Souliotes. — Punition de deux de leurs capitaines. — Plan de défense des Grecs. — Affaire du 29 mai. — Combat du 30. — Anxiétés des chrétiens. — Combat du 31 ; — ils perdent leurs positions. — Prise du village de Souli par les Turcs ; — ils sont repoussés à Samoniva. — Traits particuliers d'audace. — Fidélité admirable d'un vieux Osmanli. — Manière de combattre des parties belligérantes. — Choc du 1er juin. — Arrivée de Khourchid à l'armée. — Négociations. — Assaut du 7 juin. — Résolution terrible des Souliotes. — Courage de leurs femmes, — qui s'organisent militairement. — 10 juin, reprise des hostilités. — 12 juin, victoire des Grecs ; — s'emparent du cheval de bataille d'Omer Brionès ; — ses regrets. — Injures mutuelles des combattants. — Déroute des Turcs. — Osmanlis prisonniers. — Retour de Khourchid à Janina. — Son entrevue avec l'archevêque Gabriel. — Son départ et son arrivée à Larisse.

Le ciel avait exaucé les vœux des guerriers de la Selléide. Rassuré par la promesse que le lord haut commissaire des îles Ioniennes, Thomas Maitland, lui avait donnée d'empêcher les vaisseaux d'approcher des côtes de l'Épire et de l'Acarnanie, Khourchid s'était décidé à attaquer Souli avant de se porter contre la Morée ; et, pour régulariser ses opérations, il résolut de s'emparer de Régniassa [1].

C'était le point principal de communication des Souliotes avec les Hydriotes ; il n'avait pour le défendre qu'une tour qui renfermait une garnison de cinquante-trois soldats, commandés par les capitaines Perevos, Costas Timolas et Kitzos, contre lesquels on envoya un corps de quatre mille hommes, sous la conduite d'Achmet Brionès, neveu d'Omer-pacha. Il avait ordre d'employer la voie des armes ou de la corruption afin de se rendre maître de Régniassa ; et, comme les chré-

[1] Régniassa. Tome II, pages 1, 4, 39, 111 ; tome III, ch. 5, pages 184, 185, de mon Voyage dans la Grèce.

tiens n'étaient pas assez nombreux pour venir à sa rencontre, il les attaqua avec deux pièces de campagne qu'il traînait à sa suite. Les assiégés firent bonne contenance; mais après quelques combats dans lesquels il y eut du côté des Turcs douze soldats tués et trente blessés, Achmet Brionès ayant parlé d'argent, les Souliotes, qui n'avaient perdu qu'un seul homme, manquant d'eau à cause du mauvais état des citernes, consentirent à traiter. Il dictèrent la capitulation. Elle portait qu'ils recevraient quarante mille piastres turques pour solde de leurs services pendant le siége de Janina, et qu'ils rentreraient à Souli avec armes et bagages.

Ces conditions furent acceptées. Ils partirent. Ils livrèrent un poste qu'ils avaient juré de défendre jusqu'à la mort, sans que les tombeaux de ces femmes généreuses qui s'ensevelirent sous les ruines de la tour de Régniassa en 1802 [1], pour se dérober à l'ignominie de tomber au pouvoir des Turcs, réveillassent en eux aucun sentiment de gloire.

Ω ΜΕΓΑ ΠΕΝΘΟΣ ΣΟΥΛΙΩΝ, Ω ΓΗΣ ΗΠΕΙΡΩΤΑΝ! *ô douleur des Souliotes! ô terre d'Épire!* s'écria le polémarque Nothi Botzaris, en recevant la lettre qui lui donnait avis d'une pareille transaction. Il fait défendre à la garnison de Regniassa, qui se trouvait au pont de l'Achéron, de monter à Sainte-Vénérande. Il envoie en même temps un détachement de palicares pour la désarmer; Costas Timolas et Kitzos sont mis aux fers, leurs maisons sont peintes extérieurement en noir depuis les combles jusqu'aux fondements, en signe de deuil. Les femmes s'arrachent les cheveux en demandant le divorce « Comment, di-
» saient-elles, nous présenter à l'avenir devant nos compagnes? De
» quel front pourrions-nous soutenir leurs regards? Qui d'entre
» nous oserait aller aux citernes, où nous ne serions admises qu'avec
» dédain à puiser de l'eau [2]? Assises aux derniers rangs dans les
» églises du Seigneur, délaissées comme des lépreuses et des excom-
» muniées, qui nous donnera le salut de paix? »

Malheureux! s'écriaient les pères des Souliotes qui avaient capitulé, *nous avons trop vécu.* Emportées par leurs transports, quelques mères, tant leur douleur était véhémente, ne craignirent pas de décou-

[1] Voyez liv. I, ch. 5, de cette histoire.

[2] L'usage voulait que les femmes des Souliotes qui s'étaient déshonorées par quelque acte de lâcheté, ne fussent admises que les dernières à puiser de l'eau aux fontaines publiques, et elles devaient céder partout le pas aux épouses des braves.

rir à leurs lâches enfants le sein qui les avait engendrés. « Opprobre de ma vieillesse, si tu pouvais rentrer dans ces flancs qui t'ont porté, s'écria une d'elles, je te pardonnerais, dans l'espoir qu'en te donnant une seconde fois la vie, tu renaîtrais peut-être à l'honneur. Meurs donc, ou fais-toi Turc. Il ne te reste qu'un de ces partis à prendre!... » Et les enfants, fondant en larmes, demandaient des armes pour réparer l'outrage fait à leur nom. Jamais affliction plus générale et plus profonde ne fut répandue dans les montagnes de la Selléide.

Deux jours entiers s'écoulèrent sans que les guerriers, plus malheureux que coupables d'avoir cédé à quatre mille barbares, reçussent de consolation que de la part des ministres du Dieu de clémence, qui leur apportaient secrètement de quoi subsister aux bords de l'Achéron, où on les avait laissés privés d'armes et de nourriture. Leurs plaintes pénétrèrent jusque dans la forteresse de Sainte-Vénérande, où elles furent portées par les prêtres, devenus leurs avocats auprès du polémarque et du conseil des vieillards. Des larmes mouillèrent les yeux des vieillards qui étaient tous d'anciens soldats, couverts d'honorables cicatrices. Costas Timolas et Kitzos furent relégués dans des lieux solitaires, l'affaire de Pérévos, regardé comme étranger, fut renvoyée au sénat de Corinthe, et on rendit aux guerriers les armes dont on les avait dépouillés. Avec quels transports ils les reçurent! avec quel serrement de cœur ils embrassèrent mères, femmes et enfants! La patrie leur avait pardonné, et ils ne tardèrent pas à montrer qu'ils n'avaient pas cessé de mériter l'honneur de la servir.

Les jours tant souhaités des combats approchaient. Les Souliotes allaient se trouver en présence des mahométans! Khourchid-pacha, comblé des grâces du sultan, déclarait hautement le dessein d'anéantir les Doriens de la Selléide. Les Schypetars, plus nombreux que jamais, étaient accourus sous ses drapeaux de toutes les parties de l'Illyrie macédonienne et de l'Épire. Les Iagyges Chaoniens et les Chamides Thesprotes avaient embrassé la cause du Grand Seigneur; et soixante mille bourses (trente millions) trouvées, dit-on, dans l'épargne d'Ali-pacha, devaient être employées à l'expédition contre Souli. Omer Brionès, renommé par son intrépidité, commandait l'armée sous les ordres de Khourchid-pacha, qui devait rester au quartier général de Janina, afin de surveiller les mouvements excentriques des insurgés et de couvrir les opérations. Tahir guidait les Toxides, avec Elmas-bey,

qui n'avait pas tardé à oublier l'engagement contracté à Tripolitza [1]. Hago Bessiaris était chargé de diriger les Musachéens et les Guegues, tandis que quinze pachas et vizirs, conduisant douze mille hommes, seconderaient leurs efforts. Des corps de cavalerie devaient occuper les champs Élyséens ou campagne de Paramythia ; des mulets transportaient de l'artillerie de montagne; et comme, grâce à la sollicitude de Thomas Maitland, on n'avait rien à craindre du côté de la mer, on pouvait, avec un effectif de plus de vingt mille combattants, se flatter d'un succès rapide et complet. Dans l'idée de se faire précéder de la terreur, le sérasquier avait annoncé que son armée se montait à quarante mille hommes : mais cette ruse de guerre n'en imposa pas plus aux Souliotes que l'appareil formidable des barbares.

Le 23 mai, après une revue générale, le polémarque Nothi Botzaris ayant rappelé à ses compatriotes la gloire qui les attendait en soutenant le premier choc des Turcs, désigna à l'assemblée des vieillards le poste d'honneur qu'il désirait occuper. C'était celui de Goùras, position centrale, où il se proposait de s'établir avec neuf cents hommes, afin d'observer les manœuvres de l'ennemi, et de pouvoir venir au secours de ceux qui auraient besoin d'assistance. Il indiqua ensuite aux principaux capitaines qui étaient sous ses ordres leurs destinations particulières [2]. Ainsi Nicolas Tzavellas, fils de Photos, guerrier de mémoire immortelle parmi les Épirotes [3], et George Dracos, issu de ces familles doriennes dont l'illustration se perd dans la nuit de l'histoire, reçurent l'ordre de se porter à Liviskitas, avec mille hommes accoutumés dès l'enfance au métier des armes.

Un grand nombre de ces soldats se glorifiaient d'avoir servi les Bourbons de Naples et l'Angleterre, sous le commandement de William Bentinck et de Richard Church, pour qui ils furent des braves aussi longtemps qu'on eut besoin de leurs services. Maintenant, désavoués par une politique antisociale, on les qualifiait de rebelles, parce que, renonçant au métier de mercenaires, ils versaient leur sang pour l'autel et la patrie.

[1] Voyez liv. VI, ch. 5, de cette histoire.

[2] Voyez, pour l'intelligence de cette topographie, le tome III, ch. 34, de mon Voyage dans la Grèce, et la carte dressée par M. Lapie, d'après mes Mémoires.

[3] Qui prendrait place dans le souvenir des hommes, si la tragédie des *Martyrs de Souli* de M. Népomucène Lemercier était un jour représentée sur le premier théâtre de la moderne Athènes, et le rôle d'Ali confié à Roscius Talma.

On décerna la défense périlleuse de Zavroucos à Tzigouri Tzavellas et à George Karabinis, auxquels on donna le commandement de mille policares. Touzas Zerva fut placé, avec trois cent cinquante Spaches [1] aux *pieds légers*, du côté de Scoupa et du moulin de Dâla, qui avoisine l'Achéron, afin de surveiller la cavalerie turque répandue sur les bords de ce fleuve. Natché Photomaras et George Malamos, avec cinq cents soldats, furent désignés pour occuper le village de Seritchani. Ainsi, avec quatre mille sept cent cinquante soldats, parmi lesquels il y en avait au plus sept cents originaires de la Selléide, on se crut en mesure de résister à vingt-deux mille hommes, parmi lesquels on comptait un effectif de dix-sept mille combattants, le surplus n'étant que des vivandiers, des valets et des juifs, que les Turcs traînent toujours à la suite de leurs hordes.

L'esprit de Dieu, l'amour de la patrie, l'habitude des combats et des succès, tels étaient les auxiliaires des Grecs, contre un ennemi plus de trois fois supérieur en nombre aux forces qu'ils avaient à lui opposer. Sans se faire illusion, car ils avaient aussi connu le malheur, les gérontes de la Selléide, persuadés qu'ils ne pourraient conserver toutes leurs positions, avaient arrêté un plan de concentration. Il consistait à se retirer, en disputant le terrain de rocher en rocher et de ravins en ravins, en dedans d'un triangle formé par le torrent de Samoniva, le fleuve Achéron et la chaîne du mont Voutzi, auquel le défilé d'Avaricos [2] est appuyé. Forcés dans ce centre, leur refuge était dans Kiapha, dernier boulevard de la patrie, où les chrétiens étaient résolus à s'ensevelir.

Ce projet ayant été communiqué aux capitaines, ils se rendirent aux différents postes qu'on leur avait assignés, après avoir invoqué, par des jeûnes et des prières la protection du Dieu des batailles. Ils laissaient six cents hommes à la défense du fort de Sainte-Vénérande, sous la conduite de leurs gérontes, lorsqu'ils partirent accompagnés de leurs femmes, chargées de munitions, et accoutumées à les assister au fort de la mêlée, en préparant leurs armes; car quelques-uns d'entre eux avaient plusieurs fusils de rechange. Arrivés dans leurs

[1] Spaches, tribu albanaise exercée à soutenir de longues marches. Voyez tome II, page 304, et n° 2, de mon Voyage dans la Grèce.

[2] On présume que c'est l'Averne des mythologues.

embuscades, ils s'occupèrent à les fortifier, sans cesser de s'exercer à la course, à la danse, à la lutte et au jeu du disque.

Les palicares de Natché Photomaras sortaient d'un de ces exercices, lorsqu'un cri de joie, parti des monts Zagoùras ou Tymphéens [1] se fit entendre. L'avant-garde des Schypetars Toxides, conduite par Omer Brionès, s'avançait pour les combattre. Ils entonnent le chant de guerre, *Allons, enfants des Grecs!* qu'ils venaient à peine de finir quand les Turcs, débouchant du défilé de Variadès, le 28 au matin, engagèrent la fusillade, plutôt dans l'intention de tâter le terrain que pour entreprendre une affaire sérieuse, ainsi qu'on en put juger par l'inaction de leurs bandes nombreuses, qui se montraient dans le lointain sans prendre part au combat. Ce fut le jugement qu'en portèrent les capitaines souliotes, qui furent prévenus pendant la nuit que le sérasquier Omer-pacha avait résolu de les faire harceler le lendemain sur plusieurs points à la fois, afin de diviser leur attention, tandis qu'il formerait une attaque principale contre le centre des montagnes de la Selléide.

Sans ajouter une foi entière à cet avis, qui pouvait être un stratagème pour leur faire abandonner leurs positions, les capitaines souliotes, certains d'être à la veille d'une suite d'affaires importantes, s'empressèrent, au moyen de feux allumés sur les montagnes, de donner avis de l'approche des Turcs, à leurs divers cantonnements. Ils prévinrent en même temps le taxiarque Cyriaque, qui commandait le bataillon des Maniates retranchés à Phanari, près du port Glychys, d'être sur ses gardes, parce qu'ils avaient découvert que les Chamides de Margariti devaient se porter de son côté, dès que les hostilités auraient éclaté dans la Thesprotie.

L'instinct frappe au but, parce qu'il est une inspiration naturelle: ainsi les Souliotes, en jugeant les manœuvres des Turcs, qui n'exécutaient qu'un plan communiqué à Khourchid-pacha par des chrétiens indignes de ce nom [2], avaient deviné les desseins de leurs ennemis. Le 29 mai, les Grecs, attaqués à Goûras, à Sèritchani, à Zavroucos et Liviskitas, par les Turcs qui marchaient précédés de trente pièces de canon et d'obusiers de montagne ornés du chiffre de *Georgius rex*, furent partout vainqueurs [3].

[1] Voyez tome II pages 30, 42, 55, de mon Voyage dans la Grèce.

[2] On accusa les agents d'Angleterre et d'Autriche d'avoir dirigé et fourni le plan de cette attaque à Khourchid-pacha.

[3] C'était l'artillerie donnée autrefois à Ali-pacha par lord Castlereagh, que le capi-

Il serait difficile de faire connaître en détail les faits d'armes qui signalèrent cette journée. L'action commença au point du jour à Liviskitas, entre les capitaines Tzavellas et Dracos, qu'Omer Brionès attaqua avec cinq mille hommes ; elle se soutenait depuis plus de six heures avec acharnement, quand Tzavellas étant parvenu à attaquer la colonne turque en flanc, tandis que son collègue la battait de front, les Toxides prirent la fuite, en laissant quatre cent trente-huit morts, et plus de cinq cents blessés, sur le terrain.

Hago Bessiaris n'était pas alors plus heureux contre le polémarque Nothi Botzaris, qui le repoussa en lui faisant éprouver une perte de plus de trois cents soldats. Cependant Tahir Abas, accouru au secours de son compatriote avec une colonne de quatre mille hommes, parvint à rétablir le combat. Il était alors deux heures après midi ; et le polémarque, ayant tiré un renfort de trois cents palicares du poste de Photomaras, fit charger les barbares avec une telle impétuosité, qu'il leur enleva douze drapeaux et deux pièces d'artillerie. Enfin, au coucher du soleil, les mahométans, battus sur tous les points, se retirèrent avec perte de treize cents hommes tués ou blessés, et de dix-huit étendards, que les femmes grecques présentes au combat portèrent en triomphe à Souli, où elles furent reçues aux acclamations des gérontes, et au bruit du canon de la forteresse de Sainte-Vénérande.

Malgré les brillants avantages de cette journée, qui n'avait coûté aux Souliotes qu'une trentaine d'hommes tués ou blessés, ils comprirent que, l'ennemi n'ayant engagé contre eux que six à sept mille soldats, il leur restait des dangers presque incalculables à surmonter. Les feux des bivacs de l'armée ottomane couvraient les montagnes, les vallons, les gorges et le bord des précipices. Au milieu des ombres de la nuit on entendait tour à tour les vociférations des Turcs qui répondaient aux psalmodies des derviches, en invoquant Allah et Mahomet, et les hennissements de leurs coursiers, impatients d'ouïr le signal des batailles.

Les échos rendaient ces bruits plus formidables, et les Grecs, s'imaginant que le nombre des infidèles, déjà considérable, s'était encore augmenté depuis le jour précédent, ne purent, quoique intrépides, se défendre de cette terreur que les plus braves éprouvent parfois au

taine Leake débarqua à Prévésa. Il y avait aussi quelques forges de campagne et des caissons d'ambulance.

moment d'un combat. Leurs mains vacillantes soutenaient à peine leurs fusils; leurs esprits étaient tristes; des soupirs s'échappaient de leurs poitrines brûlantes, lorsque, reportant leur pensée vers *le Dieu des forts*, les guerriers de Sainte-Vénérande se mirent en prière. Elevant leurs mains suppliantes vers le ciel, ils demandaient, prosternés devant le signe auguste *de la regénération du genre humain*, au *Dieu mort et ressuscité*, de leur accorder le courage nécessaire pour vaincre ou mourir avec gloire. Nulle idée ambitieuse ne se mêlait à leurs demandes; *vivre ou mourir pour la croix*, c'était là leur unique vœu! Les brises qui agitaient le feuillage des bosquets de la Thesprotie ayant fait croire aux Souliotes que leurs demandes étaient entendues de l'Éternel, un rayon d'espérance vint ranimer leurs cœurs religieux, et les chefs les ayant engagés à prendre de la nourriture, ils s'assirent, divisés par pelotons, sur la pelouse.

Les amazones de la Selléide venaient de leur apporter des provisions, des outres remplies de vin, et des munitions de guerre, qu'elles leur répartirent avec cette sollicitude enchanteresse qui encourage l'homme condamné au travail, à supporter le poids de la vie. Chacune d'elles ayant ensuite baisé respectueusement la main d'un époux ou d'un frère, elles reprirent le chemin des montagnes, en emportant les blessés sur leurs épaules dans les escarpements de Kiapha. Ainsi l'avait prescrit le polémarque Nothi Botzaris, qui ordonna ensuite que les femmes se retirassent dans les aspérités des montagnes.

Cependant une colonne de cinq mille Toxides mahométans, commandés par Tahir, profitant des ténèbres, s'avançait en silence du côté de Goúras, où ils parurent le 30 mai, aux premières clartés du jour. Leur chef, qui connaissait les localités, ayant calculé qu'en enfonçant le centre des positions, défendu par Nothi Botzaris, il pourrait pénétrer dans l'intérieur de la Selléide, s'était dirigé de ce côté, résolu à tout sacrifier pour exécuter son projet. Il ambitionnait le prix d'une victoire, qui aurait été d'autant plus signalée que Omer Briones n'avait pu parvenir à entamer les chrétiens dans les deux journées précédentes. Rappelant à ses Toxides, avec des accents mâles, les combats livrés aux Souliotes par leurs pères et par eux-mêmes depuis trente-cinq ans, Tahir déposant sa chlamyde s'écria, en leur montrant les rochers de Souli : « Les voilà ces mornes exécrables, teints » du sang des mahométans, qui vous rappellent tant de veuves et

» d'orphelins que l'Albanie regrette. Couverte d'habits de deuil, la » patrie vous demande vengeance. »

A ces mots les Schypetars, brisant le fourreau de leurs sabres, et mettant leurs fusils en bandoulière, demandent à monter à l'assaut. Les derviches, le Coran dans une main et le sabre dans l'autre, font retentir les airs de hurlements ; et, fondant à l'arme blanche, tous se précipitent contre les chrétiens. Ceux-ci, plus calmes, les reçoivent par une fusillade si bien dirigée qu'elle les contraint à reculer. Sans s'épouvanter, les Turcs se groupent de nouveau autour de Tahir, s'excitent, s'encouragent, se pressent ; et quatre fois assaillants et repoussés, ils commençaient à se débander, suivant l'usage qui permet la retraite après quatre charges malheureuses, quand Omer Brionès, informé de leur situation, accourut avec une division de cinq mille hommes pour les secourir. Il donne le temps aux Toxides de se rallier à l'abri du feu de sa colonne, qui, plus sagement conduite, engage une action régulière contre les Souliotes.

Le terrain disputé, attaqué et défendu avec valeur, est pris et repris tour à tour par les deux partis, qui déployèrent une valeur étonnante pour conserver et pour s'emparer du moindre pan de rocher, lorsque le polémarque Nothi Botzaris s'aperçut que les Turcs étaient parvenus à le tourner, et débordaient sa gauche. Contraint de céder, il se retire en bon ordre jusqu'au pied du mont Voutzi ; de là il porte une partie de sa division au hameau de Mourgas, à l'endroit où le sentier commence à s'incliner à l'occident, vers le village ouvert de Souli, et il établit son quartier à l'église de Saint-Nicolas, qui commande l'entrée du défilé.

Le combat cesse dans cet instant. La fatigue, le poids du jour, les armes devenues brûlantes, les besoins physiques des soldats, suspendent la fureur des Grecs et des Turcs.

Haletants, dévorés par une soif brûlante, les Souliotes, séparés des sources, voient les ennemis établir leurs bivacs autour de ces fontaines, où ils ne peuvent plus étancher leur soif ; et un morne silence règne dans leurs rangs. Pour comble de douleur, ils entendent les barbares chanter l'hymne qui commence par ces paroles du Coran : *La victoire vient de Dieu.* Ils gémissent, ils prient, ils conjurent le seul vrai Dieu, le Dieu vivant, de les assister et de les dérober à la fureur de l'*Assyrien impie.* Ils lui demandaient quelques gouttes d'eau, échappées des nuages qui versent la fertilité dans les cam-

pagnes de la Thesprotie, quand on signala des blancheurs qui voltigeaient sur le faîte des montagnes de Souli.

Tous les regards se portent vers le pic de Kounghi, qui s'environne de vapeurs aériennes. Les vents de mer cessent de souffler ; l'air devenu étouffant fait couler des ruisseaux de sueur des membres harassés des soldats ; les nuées se condensent, le tonnerre gronde, l'éclair déchire l'orage qui se résout en torrents de pluie. Un cri d'allégresse se fait entendre, l'armée chrétienne renaît à la vie ! Les soldats présentant leurs fez de pourpre, reçoivent l'eau que les torrents, toujours limpides, des coteaux de la Selléide, répandent bientôt en flots écumeux autour de leur camp.

A dix heures du soir le ciel avait repris sa sérénité ; et les ministres du Seigneur, entonnant le *trisagion*, faisaient redire aux échos de la Thesprotie le nom du *Dieu trois fois saint* qu'ils invoquaient. Les soldats, répondant à l'hymne sacré, fourbissaient leurs armes et séchaient leurs vêtements au feu des bivacs, quand une compagnie de femmes de Sainte-Vénérande se présenta aux avant-postes. Elles demandaient l'honneur d'être admises à combattre avec leurs frères ; et le polémarque, s'étant rendu à leurs vœux, leur assigna le poste de Samoniva, vers lequel on devait battre en retraite dans le cas où l'on serait forcé de céder le terrain à l'ennemi. Elles se portèrent ainsi en dedans de la ligne qu'on avait juré de défendre jusqu'au dernier soupir. On leur confia en même temps le soin de remporter les blessés, qui étaient au nombre de dix-huit ; et les chrétiens, s'étant partagé les veilles de la nuit, goûtèrent tour à tour un sommeil suffisant pour les rétablir des fatigues de la veille.

Quel sommeil ! les Souliotes ne pouvaient plus espérer de repos qu'au sein de la victoire, ou dans l'asile des tombeaux. Khourchid-pacha, qui avait fait serment de les anéantir, ayant envoyé de nombreux renforts à Omer Brionès, ses troupes, qui se montaient à onze mille combattants, se dirigèrent, le 31 mai, contre le village de Mourgas, défendu par deux mille trois cent soixante Hellènes.

Dès la pointe du jour, le chef des barbares donna le signal du combat, en faisant tirer à boulet dix-huit pièces de canon, qu'il était parvenu à mettre en batterie pendant la nuit. Sans s'étonner du fracas d'une artillerie mal dirigée, les Grecs attendirent, pour commencer l'action, que les Turcs abordassent leurs positions. Ceux-ci, enhardis par une attitude qu'ils prenaient pour un effet de la peur, s'avancent,

et ne reconnaissent l'erreur de leur présomption qu'en voyant tomber trois cents de leurs meilleurs soldats, ainsi que les derviches qui les animaient par leurs cris.

Le temps des miracles est passé depuis longtemps pour les mahométans; et Tahir Abas, qui ne croyait pas plus aux paroles du Coran que son ancien maître Ali-pacha, laissant le soin à Omer Brionès d'attirer l'attention des Souliotes, parvint à les tourner. Prenant avec lui trois mille Toxides, il fit un circuit de plusieurs milles en se dirigeant par la crête des montagnes, jusqu'à Stretezza, dont il s'empara. Maître de ce défilé, il vint à bout, à force de bras, d'établir une pièce de canon sur une éminence qui plongeait l'acropole de Kiapha; et, par un mouvement rapide, il se précipita dans le village de Souli, dont il parvint à s'emparer.

Informés de cette manœuvre, qui allait les mettre entre deux feux, les Souliotes s'empressent d'évacuer Mourgas. Le moment était décisif; l'ennemi, qui venait d'apprendre l'avantage obtenu par Tahir, accourant par la voie la plus directe, descendait de toutes parts vers Souli. Les chrétiens y arrivent en même temps, et des cris épouvantables ébranlent les airs.

On se bat pêle-mêle, à coups de fusil, le sabre à la main, et souvent corps à corps, aux cris répétés du Christ et de Mahomet. Les barbares sont repoussés. Quatre fois ils prennent et perdent Souli; les artilleurs, et la pièce de canon que Tahir avait placée au sommet des montagnes, sont précipités au fond des abîmes. A cette vue, les Turcs transportés de fureur retombent sur Souli. Ni les quartiers de roche que les femmes lancent du haut des escarpements, ni les troncs d'arbres qu'elles font rouler sur eux, ne suspendent plus leur impétuosité. Foulant aux pieds les cadavres de leurs camarades, ils pressent, ils poussent, ils chassent les chrétiens, qui sont rejetés au delà du torrent de Samoniva, limite qu'ils avaient juré de défendre jusqu'au dernier soupir.

Abordant franchement cette vaste anfractuosité, au fond de laquelle coulaient en bondissant les eaux écumeuses formées par l'orage de la nuit précédente, les Turcs, renforcés de huit cents hommes que conduisaient Elmas-bey et Soultzio Ghéortcha, se battent avec un tel acharnement, que jamais désespoir ne fut pareil à celui des combattants. Ils semblent s'accroître en raison inverse des pertes qu'ils éprouvent, et un morne silence règne dans leurs pelotons, qui se soutiennent mutuellement.

Les femmes souliotes, accourues en armes, se mêlent de leur côté avec les palicares, qu'elles électrisent en les exhortant à se défendre et à mourir en héros, tandis que de jeunes filles, portant des rafraîchissements, étanchent leur soif, distribuent des cartouches, et, recevant les blessés, les transportent dans des lieux regardés comme inaccessibles. La voix de ces femmes, aussi éclatante que le son de la trompette, appelant par leurs noms des époux, des frères ou des fils, leur redit leurs devoirs et l'opprobre réservé à leurs familles s'ils perdent la position, suprême et dernière espérance de la patrie, qu'ils ont fait serment de défendre jusqu'à la mort. Joignant l'exemple aux paroles, elles se confondent dans les rangs des guerriers, et chacun redouble de courage; tous les coups frappent au but, et jamais dévouement plus héroïque, jamais transport plus unanime et plus généreux, jamais mépris semblable de la mort n'éclatèrent parmi les enfants de la Selléide, qui, à force de prodiges de valeur, contraignirent enfin l'ennemi à renoncer à son entreprise.

L'action, qui avait commencé à trois heures du matin, finit au moment où, la plus grande chaleur du jour rendant les armes, échauffées par un tir continuel, impossibles à manier, les soldats ne demandaient plus, de part et d'autre, qu'à se reposer. Les Turcs s'éloignèrent ainsi du torrent de Samoniva, emportant leurs morts et leurs blessés, tandis que quelques partis isolés combattaient encore pour se conserver dans leurs positions.

Lorsque les chrétiens avaient abandonné, pour la dernière fois, le village de Souli, soixante et dix palicares s'étaient obstinés à rester dans deux maisons crénelées, qu'ils avaient résolu de défendre, afin d'opérer une diversion favorable aux chrétiens. Athanase Dracos, frère du capitaine George, s'était également retranché, avec trente hommes, dans sa propre maison, située sur une éminence à l'occident du village. Ils se battaient depuis dix heures du matin contre les mahométans qui s'étaient relayés pour les assaillir; et, attaqués par des troupes fraîches, qu'Omer Brionès détacha contre eux dès qu'il se vit contraint de renoncer à forcer les Souliotes dans leurs derniers retranchements, ils auraient encore résisté, si celui-ci ne se fut décidé à les faire canonner.

Voyant avancer l'artillerie, et comprenant qu'ils allaient être écrasés sous les ruines des maisons qu'ils défendaient, deux de ces postes sortirent le sabre à la main, et parvinrent à s'ouvrir un passage à tra-

vers les infidèles, confondus de l'excès d'une audace à laquelle ils ne purent se défendre d'applaudir par un cri d'admiration. Un des postes seul restait, et tout moyen de fuir était impossible, lorsque, suivant le droit de la guerre établi entre les Schypetars, il obtint la permission de sortir avec armes et bagages, en prononçant la formule usitée : *Bessa ya bessa* (foi pour foi), et les Souliotes se rendirent à Kolôni, où ils rejoignirent leurs frères d'armes.

Cet usage de la foi, donnée avec promesse de réciprocité, entre les Souliotes et les Schypetars, enfants d'un même pays, mais divisés par la croyance, qui ont conservé quelques traces d'une civilisation antique au milieu de la barbarie, n'étonnera pas moins, sans doute, que le respect d'un Albanais mahométan pour les lois de l'hospitalité, et sa rare fidélité au malheur.

Un vieux musulman, boiteux, nommé Zalicos, Toxide de la tribu des Tomorites, ancien toparque de Souli, pour Ali-pacha, resté attaché aux chrétiens, que ses compatriotes avaient abandonnés, par rapport à Hussein-pacha, fils de Mouctar, que son grand-père [1] avait confié à ses soins, combattit avec intrépidité sous les drapeaux de la croix, dans cette journée. Modèle de bravoure, inébranlable au plus fort de la mêlée, il se signala contre ses coreligionnaires, quoique son fils unique se trouvât parmi les soldats d'Omer Brionès, où il fut blessé. Chacun plaignait ce vieillard, chacun l'admirait ; et, quoique accablé de douleur et d'années, il ne retourna auprès de son maître, Hussein-pacha, qu'après que les Grecs eurent repoussé les mahométans, qui prirent leurs quartiers au village de Souli.

On recevait dans ce moment la nouvelle que, tandis qu'on était aux prises de ce côté avec les infidèles, Méhémet, vizir de Morée, aidé de deux autres pachas, s'était porté contre le moulin de Dâla. Touza Zervas, chargé de défendre cette position, ne pouvant supposer qu'on l'attaquerait sérieusement, avait détaché la majeure partie de ses troupes, pour secourir ses frères de Kiapha. Il s'était dégarni au point de ne garder avec lui que cent cinquante soldats, quand les Turcs, ayant passé l'Achéron au nombre de deux mille, fondirent sur lui à l'improviste. Ils furent reçus fièrement ; mais comme on avait négligé de garder le défilé de Cherdelina, les Souliotes, se trouvant tournés, se virent contraints d'abandonner Dâla. Ce fut le seul

[1] Voyez liv. III, ch. 6, de cette histoire.

point qu'il entrait dans leur plan de guerre de conserver à toute extrémité, qui tomba au pouvoir des mahométans.

Dans ce combat, dont la durée fut de onze heures, les Turcs perdirent deux mille cinq cents hommes, tués ou blessés. Du nombre des premiers fut Soultzo Ghéortcha, Schypetar, renommé pour sa bravoure entre les Toxides des monts Devols ; et le corps qui souffrit le plus fut celui d'Omer Brionès, composé en grande partie d'Asiatiques. Les Souliotes, malgré leurs revers, n'eurent à regretter que la perte du plus jeune des fils de Photos Tzavellas, de vingt hommes et huit femmes, qui moururent les armes à la main. Ils parvinrent, même en faisant leur retraite derrière le ravin de Samonisa, à remporter leurs blessés, qui se montaient à trente individus des deux sexes, sans que les Turcs obtinssent d'autres trophées qu'une seule tête, et un prisonnier qu'ils surprirent.

Ces résultats sembleraient incroyables, si on ne disait pas que les Souliotes, qui se battent en tirailleurs, ne présentent que très-rarement leur poitrine découverte à l'ennemi. Embusqués derrière les rochers, ou garantis par des épaulements, ils tirent disséminés en voltigeurs, avec une telle justesse, qu'ils ne perdent presque jamais une balle. Quelquefois même ils s'éloignent hors de portée pour recharger leurs fusils, en revenant vers l'ennemi à la course, et presque jamais au même endroit d'où ils ont fait feu, à moins qu'ils n'occupent quelque forte embuscade. Cette manière de se battre fait qu'ils ne perdent que très-peu de monde dans ces sortes d'affaires.

Il en est de même des Schypetars mahométans ; mais les janissaires, qui marchent à découvert, et les Asiatiques, accoutumés à ne combattre qu'à cheval, avec leurs longues carabines, n'ajustent jamais, ou tournent la tête quand ils tirent ; aussi leurs coups arrivent rarement au but qu'ils se proposent d'atteindre. Exposés ainsi à la fusillade d'un ennemi caché, ils ont encore un autre désavantage, s'ils sont démontés ou repoussés. Ne pouvant fuir qu'en relevant de la main gauche leurs larges pantalons, embarrassés par leurs sabres, gênés par l'ampleur de leurs vêtements et de leurs bottes, ils s'arrêtent au bout d'une course de deux cents pas ; et, assis les jambes croisées, ils attendent, la carabine ou le pistolet à la main, l'ennemi, qui n'a d'autre précaution à prendre que de les tourner pour les fusiller. Ainsi, dans une affaire où les barbares comptaient deux mille cinq cents tués ou blessés, il n'est pas étonnant que des hommes, qui

agissent tour à tour à la manière des chasseurs et des Scythes, n'éprouvassent que des pertes très-faibles.

Les Souliotes, renfermés dans leurs dernières lignes, avaient aussitôt travaillé à s'établir militairement à Samoniva, où le polémarque fixa son quartier. Tzegouri Tzavellas prit en même temps le commandement du château de Caco-Souli, dans lequel se trouvait Hussein-pacha, fils de Mouctar, qui, depuis la perte entière de sa famille, obtenait, de la part des Grecs, des égards et une sûreté qu'il aurait été loin d'espérer auprès de Khourchid-pacha. Plusieurs autres capitaines furent chargés de défendre les plateaux de Kiapha, Avaricos, Khonghi, Khône, Dembès, ainsi que Stretezza et Seritchani, qu'on reprit dans la nuit du 1er au 2 juin. Les Turcs, de leur côté, se retranchaient dans les positions qu'ils avaient enlevées. Omer Brionès et Tahir, qui occupaient le village de Souli, y formaient des magasins, tandis que le kiaïa de Khourchid renforçait son camp établi sur le mont Voutzi; et depuis le moulin de Dàla, près duquel Méhémet avait fait dresser ses tentes, le cours de l'Achéron était occupé par les mahométans.

Les Souliotes, témoins des dispositions des ennemis, qu'ils regardaient comme les préparatifs de leurs funérailles, à moins de l'arrivée des secours attendus du Péloponèse, voyant les Schypetars du Drin grossir les bandes du kiaïa-bey, qui occupait le mont Voutzi, résolurent de tout sacrifier pour le chasser de cette position.

Le 5 juin, jour marqué pour cette entreprise audacieuse, deux mille palicares, s'accrochant aux rochers, les escaladent, en fondant, avec la rapidité des vautours, sur les infidèles, qui étaient au nombre de six mille; ils pénètrent au milieu de leurs tentes, le fer et la flamme à la main, en se dirigeant vers leurs magasins, qu'ils embrasent. A cet aspect les Asiatiques, commandés dans ce moment par le pacha de Khoutayé, donnent le signal de la déroute, dans laquelle ils entraînent les Guègues, indignés de leur lâcheté. Tout le matériel des Turcs tombe au pouvoir des Souliotes, qui les poursuivent jusqu'au Palæochori, lieu où la mythologique antiquité avait, dit-on, élevé un temple aux divinités de l'Erèbe et de l'Averne. L'étendard de la croix est arboré sur les débris de cette enceinte, ouvrage des Cyclopes; et le bruit de la victoire des chrétiens retentit du faîte des montagnes jusqu'au fond des vallées. Ainsi, les Souliotes avaient repris une énergie nouvelle en touchant aux rochers qui furent le ber-

ceau des races doriennes, auxquelles des traditions confuses rattachent leur origine.

Le récit de la défaite des musulmans étant parvenu à Khourchid, qui était déjà dévoré de chagrins domestiques, car le harem, qu'on venait de conduire auprès de lui, avait éprouvé des atteintes telles, que son épouse, élevée dans le sérail des sultans, offrait, ainsi que toutes ses compagnes, des preuves non équivoques de leur infidélité; il maudit le jour où une fatale ambition lui fit accepter le titre de sérasquier de l'Épire. Dans sa douleur il enviait le sort d'Ali-pacha. *Est-il assez vengé?* s'écriait-il, *suis-je assez puni de l'avoir trompé? Que m'importent de vains honneurs, quand tout, jusqu'à celle que j'aimais à nommer mon épouse, me trahit!* Puis se rappelant qu'il avait pris l'engagement, auprès de la Porte Ottomane, de soumettre la Selléide, sa raison ne tarda pas à surmonter sa douleur.

Mesurant la profondeur de l'abîme au bord duquel sa mauvaise fortune l'avait poussé, il ne se voyait entouré que de dangers. La Porte, qui le pressait de réduire Souli, lui ordonnait en même temps de se rendre à Larisse, pour prendre le commandement de l'armée destinée à envahir le Péloponèse. On lui redemandait, pour la vingtième fois, compte des trésors d'Ali-pacha. Il venait en même temps d'être informé que Mavrocordatos avait quitté Corinthe avec le projet de pénétrer dans la Grèce occidentale, car il ignorait encore qu'il était débarqué à Missolonghi. Il savait, enfin, que de vives dissensions s'étaient élevées, depuis l'ouverture de la campagne, entre son kiaïa et Omer Brionès. Il n'ignorait pas, car de fâcheuses vicissitudes lui avaient appris à connaître l'inconstance des Schypetars, que, rebutés par des combats interminables, ils pouvaient encore une fois abandonner ses drapeaux. Pressé par ces considérations, il se détermina à quitter Janina, afin de se rendre en personne devant Souli, espérant que la victoire ou des négociations adroitement conduites lui livreraient ce dernier boulevard des hommes libres de l'Épire; son sort dépendait de l'issue heureuse ou malheureuse de cette affaire.

Le 7 juin, Khourchid-pacha, suivi de trois mille soldats d'élite, arriva devant Samoniva. Au lieu de manifester des dispositions hostiles, il envoya complimenter les Souliotes, en leur faisant offrir un arrangement amical. Les conditions, qu'il leur proposait comme son ultimatum, portaient de lui consigner, dans un délai dont on conviendrait, le château fort construit par Ali-pacha; de remettre à ses

commissaires Hussein-pacha, petit-fils de ce vizir; de leur livrer un certain nombre d'otages; d'agréer en échange de la Selléide un territoire à leur choix dans la Perrhébie, ou bien au delà du Pinde, et de recevoir, à titre d'indemnité, douze mille bourses (six millions) comptant. En acceptant ces conditions, le sérasquier garantissait aux Souliotes tous les priviléges, droits et immunités concédés et octroyés par les glorieux sultans, aux armatolis de la Hellade. Il finissait en leur déclarant qu'il leur accordait trois jours pour délibérer sur le traité de clémence qu'il leur proposait, prenant Allah et le prophète à témoin que, passé la durée de ce temps, ils n'auraient plus ni paix ni trêve à attendre de sa part. Pour preuve de son invariable résolution, il ordonna de concentrer ses troupes, et Khourchid, en négociant l'épée à la main, se disposa à attaquer les chrétiens avec toutes ses troupes réunies, qui se montaient à près de vingt mille hommes.

Il n'y eut qu'une opinion dans le conseil des Souliotes au reçu du message de Khourchid, qui fut de se défendre. Résolus à mourir avec la patrie, les chrétiens décidèrent, lorsqu'ils seraient réduits aux abois, sort qui semblait inévitable, de faire leurs adieux solennels au monde, en effaçant jusqu'à l'exemple sublime qui leur avait été légué par le polémarque Samuel, lorsque ce chef intrépide consomma son holocauste, en se faisant sauter avec le magasin aux poudres du château de Sainte-Vénérande [1]. Ne prenant, à leur heure suprême, conseil que du désespoir, ils convinrent d'égorger femmes, enfants, et de se précipiter, avec ce qui leur resterait de vengeurs, au milieu des ennemis, où ils trouveraient un trépas non moins utile à la Grèce que les glorieuses funérailles de Léonidas et de ses trois cents Spartiates.

La patrie survivait ainsi, dans la pensée des Souliotes, même au delà du tombeau, quand leurs femmes, informées de cette résolution, apostrophèrent les vieillards en ces termes, qu'on a pu recueillir et conserver. « Depuis quand, hommes superbes, formés et nourris de » notre sang, élevés par nos soins avec tant de sollicitude au milieu » des infirmités du berceau et de l'enfance, le Dieu qui nous créa » vous a-t-il donné le droit de disposer de la vie de celles qu'un même » foyer vit naître dans nos montagnes? Filles, épouses, mères, sœurs,

[1] Voyez liv. I, ch. 5, de cette histoire.

» enfants d'une commune origine, qui d'entre les femmes de Souli
» ne vous a pas suivis depuis la cabane jusque dans les retranche-
» ments, où vos sœurs, vos femmes, vos mères n'ont pas craint, au
» fort des dangers, de charger vos fusils, d'étancher votre sang, de
» panser vos blessures et de rafraîchir vos poitrines haletantes par
» des boissons salutaires, sans craindre les balles et les boulets?
» Vous les connaissez, ces femmes, vos compagnes, qui, plus d'une
» fois, le sabre en main, ont chargé les barbares, fait des esclaves,
» et honoré le nom de Souli à la face du monde. Eh bien ! ces mêmes
» créatures, toujours dévouées et soumises, sanctionnent aujourd'hui
» l'arrêt que vous avez porté contre elles. Elles demandent à mourir
» en chrétiennes, voulant paraître devant le tribunal de leur juge
» suprême en martyres, et non pas comme un vil troupeau immolé
» par le désespoir à la jalousie. Elles réclament des armes et
» l'honneur de périr à vos côtés ; c'est à ce prix qu'elles consentent
» au grand sacrifice que la nécessité vous a imposé. Elles auront soin
» que leurs enfants ne tombent pas au pouvoir des mahométans ;
» eux, ainsi que les vieillards, trouveront, dans les mines du château
» de Sainte-Vénérande, le moyen de se soustraire à une honteuse
» servitude. »

Touchés de ce discours, les chefs s'empressent d'organiser un bataillon de quatre cents femmes et ils renvoient à Khourchid-pacha ses commissaires, en leur disant qu'ils n'avaient pas d'autre réponse à lui donner que le récit qu'ils les chargèrent de lui faire, de ce qu'ils avaient vu et entendu à Souli.

Le 10 juin les combats recommencèrent dans la Selléide. Ses défenseurs, impatients de chasser les Turcs du triangle de leurs lignes, attaquèrent Méhémet-pacha et reprirent le moulin de Dâla. Mais, comme si la fortune se fût complue à ne leur accorder ses faveurs que pour leur faire sentir plus cruellement son inconstance; tandis qu'ils obtenaient ce succès, deux mille Turcs, commandés par Omer Brionès, enlevaient Avaricos. Le polémarque, que les années rabaissaient au-dessous de la valeur bouillante des Souliotes, au lieu d'attaquer l'ennemi au même instant, avait laissé Khourchid envoyer des renforts à son lieutenant, qui garnit aussitôt de canons et d'obusiers ce plateau sur lequel on pouvait faire manœuvrer quelques pelotons de cavalerie légère. La faute fut plus sensible le lendemain, quand un parti turc, très-considérable, se précipita du côté de Samoniva, d'où

on ne parvint à l'éloigner qu'après une lutte sanglante qui dura pendant cinq heures de temps.

La journée du 12 se passa en actions brillantes sur les différents points de la Selléide où les Grecs et les Turcs étaient établis; et il serait impossible, sans se répéter, d'indiquer toutes les prouesses qui eurent lieu dans les divers engagements.

Le 13 au matin, les Souliotes, décidés à sortir, par un coup d'éclat, de la position précaire à laquelle ils étaient réduits, escaladent et emportent les hauteurs d'Avaricos, tandis que des détachements isolés se rendaient maîtres des défilés qui conduisent à cette hauteur. Les barbares, épouvantés d'une pareille résolution, s'effrayent, reculent, et, voyant les passages au pouvoir de leurs ennemis, se rallient pour les repousser. On se presse, on se dispute le terrain, lorsque sept Souliotes, descendant de rocher en rocher, parviennent au bord de l'Achéron, qui roule ses eaux mugissantes au fond des abîmes, à l'endroit où elles séparent Avaricos du village de Souli, et mettent le feu aux magasins des Turcs.

A cette vue les infidèles poussent un cri de désespoir, et les chrétiens, profitant de leur confusion, pénètrent dans la place qu'ils occupaient. La déroute devient générale. Les Asiatiques, qui ne peuvent fuir, sont précipités du haut des mornes. Dix-sept cents d'entre eux périssent, et la terreur devenant générale, les Schypetars mahométans se débandent, en laissant aux Souliotes artillerie, drapeaux, munitions; Omer Brionès, obligé de se sauver à pied à travers les escarpements, a la douleur de voir prendre, sous ses yeux, son cheval de bataille.

Parvenu au delà du fleuve, harassé et tombant de fatigue, il est réduit à monter une mule, sur laquelle il fait sa rentrée à Souli, en déplorant plus amèrement la perte de son cheval, que celle des Asiatiques dont les cadavres encombraient le lit des torrents qu'il venait de repasser. Il se retourne plusieurs fois vers Avaricos, en poussant de profonds soupirs pour le compagnon de ses dangers. Tel qu'Achille assis devant sa tente, il demande non un autre Patrocle, mais son coursier qu'il chérissait avec tout l'amour d'un Bédouin [1], en chantant la myriologie de cet animal qu'il nommait *son bien-aimé, la gloire*

[1] Omer Brionès, qui avait longtemps servi en Égypte, avait les mœurs des Bédouins.

et la lumière de ses yeux [1]. Il expédia plusieurs parlementaires afin de redemander son *généreux coursier* ; il offrait cinq mille talaris pour sa rançon (vingt mille francs), mais il ne fut pas écouté. Exaspéré de ce refus, et non moins affligé de l'idée que son cheval serait possédé par un capitaine chrétien, Omer Brionès promit la même somme à celui qui parviendrait à le reprendre ou à le tuer. Il priait, il conjurait, il pressait ses Toxides de venger son injure, et il leur exprima son désespoir en des termes si pathétiques, qu'ils demandèrent, d'une commune voix, à marcher contre les Souliotes.

A quatre heures après midi, les Toxides et le restant de l'armée, sortis du village de Souli et des postes qu'ils occupaient, se dirigent, en frémissant de colère et d'indignation, vers le torrent de Samoniva. Un feu épouvantable, mêlé par intervalles de menaces et d'imprécations, éclate aussi loin que l'œil peut mesurer l'espace. Le cheval d'Omer Brionès, que les Souliotes regardaient comme leur plus beau trophée, paraissait sur une éminence, attaché à un mât de pavillon au haut duquel flottait l'étendard de la croix. Le bataillon des femmes avait pris rang parmi les guerriers de la Selléide, et le bruit de la mousqueterie, semblable aux roulements du tonnerre qui retentissent pendant les nuits d'hiver dans la Thesprotie, faisait gémir les échos, quand les Turcs s'écrièrent : « Trapézolâtres, infidèles, adorateurs du triple dieu, brigands sans trône et sans autel, vils raïas » révoltés contre l'autorité de votre souverain légitime et de vos agas, » qui ont des places fortes et un empereur à Constantinople, sauvez vos » têtes en tombant à nos pieds ! — Impurs, répondaient les chrétiens, » elle ne fut jamais notre roi, la poussière couronnée que vous nom» mez votre padischa. Notre roi, le grand Roi, l'auguste Trinitaire, » Jésus-Christ, c'est là notre souverain. Notre pavillon, c'est sa » croix ! Vos mosquées et ces forteresses, qui font votre orgueil, sont » nos autels usurpés et le domaine sacré de nos aïeux, que nous » vous arracherons. Nos armes et la victoire, voilà notre légitimité. » — Eh quoi ! hommes sans religion, ne craignez-vous donc ni ciel » ni terre, en osant brûler des vaisseaux du roi, tuer des pachas et des

[1] L'antiquité et les historiens arabes rapportent plusieurs traits semblables de l'attachement d'un guerrier pour son cheval. Nous pourrions en multiplier les exemples, qui sont plus excusables dans des âmes brûlantes, que chez quelques personnages, qui poussent la sensibilité jusqu'à faire élever des tombeaux à leurs chiens et à leurs perroquets.

« beys? — Impurs, nous vous brûlerons vous-mêmes! bourreaux » sacriléges du martyr Grégoire, assassins de Chios, vous tom- » berez sous nos coups, et nous vendrons vos femmes et vos » enfants. »

Enflammés par ces injures, les Turcs épirotes redoublaient d'efforts pour franchir le ravin de Samoniva, tandis qu'un corps de Souliotes, commandés par Natché Photomaras, qui avait repris le moulin de Dàla, rejetait Méhémet-pacha au delà de l'Achéron, et le poursuivait jusqu'à Tzécouri. Cette nouvelle étant parvenue à ceux qui tenaient tête à Omer Brionès, au fort de l'action, des cris de joie percent les airs; et les femmes, quittant les hauteurs qu'elles occupaient, donnent le signal de se porter en avant.

Le soleil venait de se coucher. C'était l'heure où les Turcs qui chômaient le rhamazan, se retiraient vers leurs campements. Dans l'espace d'une heure, le ravin, qui avait arrêté sept mille ennemis, est franchi. Malgré l'obscurité de la nuit on attaque le village de Souli. Le feu est mis aux magasins de fourrages des mahométans, qui poussent des hurlements épouvantables. Frappés de mille côtés à la fois, tombant sous les coups d'ennemis qu'ils n'apercevaient qu'au feu des armes qui leur envoyaient la mort, ils fuient en désordre. Des groupes de cavaliers roulent au fond des gouffres, tandis que d'autres, arrêtés par les rochers, abandonnent leurs chevaux pour se sauver. Le quartier d'Omer Brionès est forcé, les Souliotes prennent son secrétaire, ses papiers, une partie de son trésor, ses bagages, ainsi que les munitions de guerre, que les femmes transportent dans la montagne, et le retour de la lumière laisse apercevoir un corps considérable de mahométans cernés sur le mont Dondia.

Séparés de leur armée, qui s'était enfuie à quatre lieues de cet endroit, on leur offre de se rendre, avec promesse de la vie sauve, et six cents Turcs asiatiques, ayant mis bas les armes, tombent aux pieds des chrétiens. On les dépouille, et, après les avoir obligés de se prosterner devant l'étendard de la croix, on les renvoie au sérasquier Khourchid, qui était rentré pendant la nuit du 14 au 15 juin dans sa résidence de Janina.

L'ordre de se rendre dans la Romélie arrivait au même moment à Khourchid, qui, voyant le mauvais état des affaires en Epire, ne fut pas fâché de laisser Omer Brionès terminer, à ses risques et périls, la guerre de Souli.

Celui-ci venait d'être nommé pacha de Janina ; il devait justifier la confiance dont on l'honorait. Personne ne pouvait mieux tirer parti des Schypetars qui commençaient à se débander, les rallier et confondre, par son activité, les projets des chrétiens. Son neveu, Achmet Brionès, avait un peu compensé les échecs éprouvés devant Souli, par la prise des châteaux de Playa, d'où il avait encore une fois chassé les Grecs. Khourchid donna des instructions détaillées à Omer-pacha sur le plan de campagne qu'il devait suivre.

Ayant ensuite mandé l'archevêque Gabriel, il eut, avec ce prélat, un entretien, où, se moquant des « magnanimes Hellènes qui prétendaient lutter contre les forces de l'empire ottoman, il lui dit ironiquement qu'au retour de sa campagne il se concerterait avec sa sainteté, pour aviser à la portion de liberté qu'on laisserait à ces rebelles. Nous causerons à ce sujet, poursuivit-il, en se caressant la barbe ; en attendant, prends soin de maintenir les chrétiens épirotes dans le devoir, car je jure par Allah et Mahomet que, s'il survient des troubles dans le pays d'Arnaoutlik (Épire), tu éprouveras, ainsi que tes pareils, le châtiment mérité que mon glorieux padischa a infligé au *mourta* (impur) patriarche Grégoire. »

Après cette entrevue, Khourchid-pacha, qui avait depuis longtemps fait prendre les devants à ses bagages, partit pour la Thessalie sous l'escorte de quatre mille cavaliers, et il arriva le 27 juin à Larisse, où il trouva une armée de plus de cinquante mille hommes, qui n'attendoit que sa présence pour entrer en campagne.

CHAPITRE II.

Souhait remarquable de Henri IV. — Paroles du trône dans la session de 1822. — Réponse de deux orateurs français à l'accusation portée contre le ministère français. — Préparatifs des Turcs contre le Péloponèse. — Arrivée de plusieurs familles Chiotes à Corinthe. — Capitulation de l'acropole d'Athènes. — État de ses monuments après le siége. — Arrivée de D. Hypsilantis et de Nicétas en Béotie. — Proposition d'Odyssée pour attaquer les Turcs.— Succès incomplet de son entreprise. — Injures qu'il adresse à Hypsilantis. — Résolution du conseil exécutif contre Odyssée. Il quitte le commandement ; — est remplacé par Palascas et Alexis Noutzas. — Assassinat de ces deux individus. — Observations sur cet événement. — Ses suites. — Pourparlers des Turcs de Nauplie. — Résolution de Bobolina. — Capitulation conditionnelle de Nauplie. — Faute des Grecs. — Dissensions. — Cupidité. — Anarchie. — Dangers publics.

Sully rapporte [1] qu'au nombre des vœux formés par Henri IV, le plus ardent était de gagner, en personne, contre les Turcs, une bataille dans laquelle il aurait été généralissime de la chrétienté. Un aussi noble sentiment animait le cœur de son auguste descendant, Louis XVIII, quand les paroles émanées du trône firent entendre, au milieu des chambres réunies du parlement français en 1822, les sentiments d'intérêt que le roi très-chrétien portait à l'église militante d'Orient.

Les sujets du petit-fils de Henri IV avaient exprimé les mêmes pensées dans leurs adresses respectives, quand une voix fit entendre ces paroles : *Si la Grèce périt, c'est la France qui en est la cause.* A ces mots, un député, M. Lainé (son nom est son plus bel éloge pour exprimer le talent oratoire uni à la vertu) s'écria : « Ah ! si la » Grèce périt, si l'histoire, si la génération présente, ont le droit » d'accuser quelque potentat ou l'Europe même, la France ne » sera pas comprise dans le sévère jugement que portera la postérité.

» Je n'irai pas, préjugeant imprudemment ses arrêts, discuter si » le temps a donné des droits sacrés à la barbarie même ; si à l'ori- » gine de l'insurrection il n'était pas naturel d'intervenir là comme

[1] Sully, Économiques, tome III, page 63.

» ailleurs. On aurait au moins évité cette grande effusion de sang,
» qu'il eût été si facile de prévenir. Je n'aurai pas l'orgueil d'examiner
» si une puissance philanthropique est devenue l'alliée de celle qui fait
» esclaves des chrétiens, et si elle prohibe l'hospitalité quand il s'agit
» des Grecs. Laissons ces accusations, filles, peut-être, d'une géné-
» rosité prévenue. Ne demandons pas non plus à ceux qui disent que
» l'ordre social est exposé ailleurs, si la sociabilité n'est pas là en
» péril; mon but n'est que de justifier la France injustement
» accusée [1]. »

Succédant à l'orateur qui montrait les vaisseaux de S. M. T. C., alliée fidèle de l'infortune, et son pavillon partout favorable aux Grecs, M. de Bonald reprenait : « La France a fait ce qu'elle devait
» faire. Le drapeau blanc, secourable au malheur, l'a cherché, et
» a offert un asile à toutes les victimes des déplorables événements.
» Je m'honore, pour la chambre, que ce soit un de ses membres qui
» ait été chargé, dans le Levant, de cette honorable mission, qu'il a
» remplie avec autant de courage que de zèle et d'humanité. Et si
» nos usages l'eussent permis, j'aurais demandé, pour notre hono-
» rable collègue, le contre-amiral Halgan, des remercîments qui
» auraient été accueillis à l'unanimité [2]. »

Envisageant la question sous un point de vue plus étendu, M. Lainé de Ville-Lévêque avait traité quelque temps auparavant [3] la question, en disant : « L'antique patrie des arts et du génie, la Grèce, a relevé
» son front belliqueux en invoquant le Dieu vengeur des peuples
» opprimés. Le sang de ses pontifes et de ses vierges immolées par
» les Turcs demandait vengeance. Des mains longtemps meurtries
» par les fers ignominieux de la plus cruelle servitude ont saisi avec
» transport un glaive religieux. C'est sous l'étendard auguste de la
» croix que les Hellènes volent au combat. La noble poussière des
» héros de la Grèce s'est ranimée ! elle a enfanté des légions de
» braves ! La victoire a déjà plus d'une fois couronné leurs efforts :
» et l'Europe, tristement livrée à de frivoles intrigues, parle de la
» vaine légitimité d'un sultan, ennemi de l'Évangile, qui ne se
» repaît que de larmes et de sang. »

[1] Séance du 22 juillet 1822.
[2] *Ibid.*, dans le *Moniteur* de cette date.
[3] Séance du 19 mars 1822.

Hélas ! au moment où ces discours, ces vœux, ces hommages publics retentissaient au milieu du parlement français, la Grèce, qui avait inutilement imploré la pitié de l'Europe dans la langue de Socrate, ralliée sous le signe de notre rédemption, semblait toucher à son heure suprême. Personne n'avait succédé à l'amiral Halgan pour la bienfaisance, et les Hellènes, entourés d'ennemis altérés de leur sang, n'avaient plus de ressources que celles du désespoir. Khourchid-pacha, la chose n'était que trop véritable, se trouvait à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes prêts à fondre sur le Péloponèse. La flotte turque, dispersée après l'incendie du capitan-pacha, s'était réunie à Ténédos, d'où elle se préparait à mettre bientôt à la voile pour entrer dans la mer Égée, lorsque l'acropole d'Athènes se rendit, le 23 juin 1822, par capitulation [1], aux Grecs, qui l'assiégeaient depuis plus de sept mois. Les mahométans qui manquaient d'eau s'étaient soumis aux conditions qui leur avaient été imposées par les commissaires du gouvernement, Alexandre Axiotis et André Calamogdartis.

Les Turcs qu'on devait, aux termes de la capitulation, transporter en Asie, furent aussi bien accueillis qu'ils pouvaient l'être dans l'état

[1] *Capitulation d'Athènes.*

Le ministre de la guerre annonce aux Hellènes la nouvelle que les Turcs d'Athènes, voyant leur impuissance, et ne pouvant plus résister à nos armes, se sont rendus aux conditions suivantes :

Article Ier.

Ils remettront au pouvoir du gouvernement grec l'acropole, avec tous les canons, armes, etc., appartenant à la place.

II.

Ils remettront pareillement leurs armes, sans réserver même un couteau.

III.

Tous les effets quelconques appartenant aux vaincus seront divisés en deux parts. L'une restera aux Turcs, et l'autre au pouvoir du gouvernement grec, qui disposera généralement de tous les immeubles, sans indemnité.

IV.

Tous les Turcs qui voudront se retirer en Asie y seront transportés aux frais du gouvernement hellénique.

La consignation de l'acropole a été faite le 10 juin (vieux style) 1822.

Argos, 13 juin (v. st.) 1822.

Signé : le ministre de la guerre, J. COLETTI ; en l'absence du premier secrétaire, Démét. SARDELLIS.

Pour copie conforme :

Le secrétaire garde du sceau, Nicolo L[illegible].

d'exaltation où se trouvaient des hommes exaspérés par le récit des massacres de leurs frères de Chios. Les soldats grecs transportaient les vieillards, les femmes, les enfants, les malades sur leurs épaules dans le palais du vaivode. On oubliait les maux d'un long siége; et le peuple cria au miracle, en voyant un ciel devenu d'airain depuis plus de deux mois se couvrir de nuages et répandre des torrents de pluie sur l'Attique. Vingt-quatre heures plus tôt la pluie remplissait les citernes de l'acropole, et Athènes serait peut-être encore au pouvoir des Turcs.

Les débris infortunés de la population de Chios abordaient en ce moment dans tous les ports de la Grèce, où les vents propices poussaient les barques qui les avaient arrachés à la mort. Trois cents femmes, toutes veuves ou orphelines, sans être accompagnées par un seul vieillard (car aucun n'était échappé au glaive des barbares), avaient pris terre à Cenchrée, et étaient entrées le même jour à Corinthe, couvertes de blessures. Les unes avaient la tête, le visage ou le sein balafrés de larges coups de sabre; d'autres portaient en écharpe leurs bras fracassés par des coups d'armes à feu; et toutes, avec la pâleur de la mort répandue sur leurs traits inanimés, ressemblaient à des spectres échappés du tombeau. La frayeur les glaçait encore; et elles avaient tant pleuré, que la source des larmes paraissait tarie dans leurs yeux à demi éteints au fond de leurs orbites. Elles n'avaient ni le courage, ni la force de rien demander. Satisfaites de camper sous quelques toiles qu'on tendit pour les préserver du serein, on les vit, en se retrouvant au milieu des Hellènes et en apercevant le labarum flottant dans les airs, lever les mains jointes au ciel, s'agenouiller et renaître par la douleur à la vie, en remerciant Dieu de les avoir soustraites au fer des bourreaux de leurs familles.

Il en débarquait également au Pirée, le jour de la capitulation de l'acropole de Cécrops. Transférées à Athènes, le premier spectacle et les premières voix qui frappèrent leurs yeux et leurs oreilles, furent de voir des Turcs esclaves et d'entendre les chants de *victoire à la croix*, répétés par l'écho de la caverne de Pan, auquel l'écho du Pnyx et de la tribune aux harangues répondait par les acclamations de patrie et de liberté. Le clergé, précédé de l'étendard sacré *de notre rédemption*, chantant des hymnes saints, s'acheminait entouré et suivi des fidèles vers les propylées en rendant grâce au Dieu des armées. Parvenus dans la citadelle, le Parthénon fut purifié par l'ar-

chevêque, et consacré à la vierge mère de Jésus-Christ ; ainsi, le dieu inconnu fut de nouveau glorifié sous les portiques du temple de Minerve, après tant de siècles de blasphèmes, qui avaient changé son temple en mosquée.

Les édifices n'avaient pas été endommagés, à l'exception de la *cella*, partiellement démolie par les Turcs qui en avaient arraché le plomb employé à sceller les marbres, pour en faire des balles. Les monuments de Pandrose et d'Érechthée n'avaient, depuis les dévastations du lord Elgin, éprouvé aucun nouveau dommage par l'effet du bombardement qui s'était réduit à un bruit insignifiant [1].

On s'occupa ensuite à mettre la citadelle en état de défense. Les citernes furent nettoyées, le puits existant dans le théâtre d'Hérode Atticus fut réparé, et on joignit au système des fortifications de l'enceinte, par une batterie pratiquée à l'angle de la caverne de Pan, la source mentionnée par Pausanias, qu'on retrouva au moyen des indications de cet historien. Ainsi, ce fut au guide le plus sûr des voyageurs qui étudient la Grèce, qu'on fut redevable de découvrir ce puits contesté, dont les eaux suffiront désormais à la garnison d'une place qu'on peut regarder maintenant comme le boulevard de l'Attique.

La réduction de l'acropole ne pouvait arriver plus à propos : car, indépendamment des pluies d'orage qui auraient rempli ses citernes, de funestes divisions étaient au moment d'éclater entre les chefs des Hellènes chargés de défendre le pas des Thermopyles.

D. Hypsilantis, que des vues étrangères à l'intérêt de la patrie avaient entièrement dépopularisé [2], avait été, comme on l'a dit, envoyé de nouveau à l'armée de la Grèce orientale. Arrivé dans la Béotie avec le brave Nicétas, à la tête de quelques milliers de Péloponésiens, les stratarques se concertèrent pour débusquer les Turcs des positions qu'ils occupaient sur la frontière. On venait d'apprendre

[1] On n'en serait pas même venu à cette extrémité, sans les intrigues du Corse Origone, consul de Hollande. Chaque jour, à la faveur d'un pavillon qu'il déshonorait, il faisait des signaux aux assiégés pour les tenir au courant des travaux des assiégeants, soit que ceux-ci travaillassent aux mines, ou préparassent des attaques qui, en hâtant la capitulation, auraient épargné bien des maux à ceux qu'il servait avec tant de zèle.

[2] Il ne parlait depuis quelque temps que du gouvernement russe, en donnant définitivement à entendre qu'il était son délégué, et il n'en fallut pas davantage pour le discréditer.

l'arrivée de Khourchid-pacha à Larisse, et la question de la lutte entre les opprimés et les oppresseurs n'avait jamais été aussi compliquée qu'elle se présentait au commencement du mois de juillet 1822. A la vérité on avait brûlé le vaisseau du capitan-pacha, obtenu de grands avantages maritimes, pris l'Acrocorinthe et Athènes, battu Dramali aux environs du Sperchius; mais Khourchid comptait sous ses drapeaux trente-cinq mille hommes de cavalerie et plus de douze mille fantassins. La flotte turque, qui s'était ralliée à Ténédos, devait reparaître plus formidable qu'auparavant dans la mer Egée. On l'attendait sur les côtes occidentales du Péloponèse afin de lier ses opérations avec celles d'Omer Brionès, à moins que Mavrocordatos n'obtînt des succès assez marquants pour tenir ce vaillant pacha isolé dans l'Épire. Il y avait urgence pour prendre un parti décisif.

Odyssée, bon juge du terrain qu'il était chargé de défendre, ayant prouvé la nécessité de prévenir les desseins du sérasquier Khourchid, en démontrant qu'il fallait à tout prix l'empêcher de franchir les montagnes, proposa de prendre l'offensive. Ce genre de guerre convient au caractère bouillant des Grecs. Il fut convenu qu'il attaquerait la position importante de Fourca, située à quelques milles de Zeitoun, que les Turcs avaient retranchée et fortifiée. D'après ce plan, D. Hypsilantis devait se porter sur les derrières des Turcs, et l'ennemi pris entre deux feux ne pouvait manquer d'être délogé de son camp. Il était probable qu'à ce signal l'armée ottomane de Larisse entrerait en campagne; mais au lieu de pénétrer dans le Péloponèse, elle allait se trouver engagée dans une guerre de montagnes. La nombreuse cavalerie qui faisait sa principale force, lui devenant alors inutile, on viendrait facilement à bout de son infanterie, et les barbares, sans cesse harcelés, seraient bientôt forcés de se replier sur la Thessalie.

D'après ces considérations Fourca fut attaqué par Odyssée et Gouras. Odyssée s'y porta avec sa valeur accoutumée; mais, ne s'étant pas trouvé secondé par D. Hypsilantis, sans qu'on sache encore pourquoi, il ne parvint à en chasser les Turcs qu'en perdant un grand nombre de ses palicares et un de ses cousins qu'il chérissait.

Cet avantage, chèrement acheté par Odyssée, qui n'avait pas encore éprouvé de pertes aussi considérables, l'irrita au point d'éclater en injures contre Hypsilantis, dès qu'il le revit au milieu des stratarques, où il l'apostropha, dit-on, à la manière des héros d'Homère. Non

content de lui reprocher de n'être venu, ainsi que ses pareils, dans la Grèce que pour l'exploiter dans des vues particulières à quelques familles soi-disant princières, imbues de l'idée de gouverner sous la suzeraine protection d'une puissance funeste aux Grecs, il ne ménagea ni les menaces, ni les expressions du mépris qu'il professait pour les Grecs du Phanal.

« Tu dédaignais, dit-il à Hypsilantis, naguère jusqu'au titre de » président dont nos compatriotes t'avaient honoré, en évitant de » l'accoler au protocole de tes vaines proclamations. Tu as persisté » trop longtemps pour n'être pas démasqué, à te dire le commissaire, » l'agent de ton frère Alexandre, qui se qualifiait de *représentant*, » de *régent* et de lieutenant général de la Grèce. Qui lui avait conféré » ces titres? En vertu de quel mandat agissait-il? Que signifiait cette » hétérie, ces couleurs et ces serments mystérieux qu'il a si mal » tenus? Le malheureux! entouré comme toi de saltimbanques et » d'orateurs, il n'a su ni vaincre ni mourir! Pour cacher ton dépit, » tu prends maintenant le nom de patriote : patriote! tu ne l'es pas » plus que Grec; et tout barbares que sont nos palicares, aucun de » nous n'est un parvenu en fait de gloire.

» Phanariote né pour servir et pour opprimer, écoute : la croix, » voilà notre maître. Cette terre arrosée de notre sang, cette terre » nourricière de nos aïeux, cette terre qui possède leurs tombeaux, » voilà notre patrie.... Elle te désavoue ainsi que nos palicares morts » par ta faute, qui t'accusent peut-être dans ce moment devant le » tribunal de Dieu. »

Au lieu de répondre en soldat à cette diatribe virulente, D. Hypsilantis, quoique personnellement brave, mais toujours de cette caste phanariote accoutumée à attaquer son ennemi par des souterrains, se hâta d'adresser au sénat de Corinthe un rapport de ce qui s'était passé entre lui et Odyssée. Il s'y plaignait avec une amertume mêlée d'aigreur de son antagoniste, qu'il qualifiait de *barbare, qui n'avait pour mérite qu'une valeur brutale; d'homme violent, sans frein, sans réserve, et sans aucun sentiment de soumission aux lois.*

On connaissait assez généralement Odyssée sous quelques-unes de ces désignations; et le récit d'Hypsilantis n'ayant pas manqué d'être envenimé par l'archigrammatiste Théodore Négris, il lui fut facile de faire prendre une détermination humiliante contre le bouillant stratarque épirote.

On lui intima l'ordre de se rendre à Corinthe pour répondre à plusieurs chefs d'accusation portés contre sa conduite. N'ayant pas obéi à cet appel, on lui retira le commandement de l'armée [1], et on nomma à sa place le chiliarque Christos Palascas, qui partit accompagné du trop fameux Zagorite Alexis Noutzas pour se rendre en Livadie.

Quoiqu'on accordât du mérite à Palascas, qui avait obtenu le grade de major d'artillerie au service de Russie, il avait le malheur d'être fils de celui qui trahit autrefois les Souliotes en livrant leur patrie. Comme il est rare que les fautes, qui devraient être personnelles, ne rejaillissent pas sur le fils d'un traître, surtout dans un pays où les ressentiments sont aussi ardents que le climat, le sénat de Corinthe ne pouvait faire un plus mauvais choix, dans les circonstances où l'on se trouvait. De quel œil des capitaines et des braves, liés d'intérêt avec les Souliotes, pourraient-ils supporter le commandement d'un stratarque qui portait un nom entaché d'infamie? Il aurait suffi sans cela que Palascas se trouvât accolé à Alexis Noutzas pour perdre toute espèce de considération.

Celui-ci, qui avait connu Odyssée à Janina, au service d'Ali, où il n'avait pas manqué de lui prodiguer des dédains, était regardé comme l'adversaire le plus prononcé de l'émancipation des Grecs, dont il n'avait jamais parlé qu'avec dérision. A Souli, à Vrachori, à Missolonghi, où il avait voté constamment avec Tahir, devenu pacha depuis qu'il eut trahi Marc Botzaris à l'attaque d'Arta [2], Noutzas n'avait jamais ouvert la bouche pour plaider en faveur du tyran de l'Épire, qui le nommait son fils. C'était sous la protection d'Ali qu'il avait gouverné en pacha turc, plutôt qu'en vaivode chrétien, les quarante-deux villages grecs de la Perrhébie qui gémirent trop longtemps sous son administration. Compagnon de débauche de Mouctar et de Véli, il en avait les mœurs dissolues. Il ne connaissait pas de plus beau gouvernement que celui du sabre et du bâton! Il semblait cependant, depuis l'extinction de Tébélen, s'être converti en désespoir de cause au parti des Hellènes.

L'histoire, dit Platon, qui a reçu ce nom parce qu'elle *arrête le*

[1] On assure que ces commissaires étaient porteurs d'une espèce de firman de mort contre Odyssée, et des renseignements qui nous sont parvenus permettent de donner croyance à cet acte irrégulier.

[2] Voyez liv. VII, ch. 1, de cette histoire.

flux de notre mémoire, ne se compose pas seulement de dates et de faits, elle doit être *utile*, et à ce titre, suivant le précepte d'Horace, *mère de justice et d'équité*. Arrivé au point le plus contesté des annales de la Grèce moderne, et trop près des événements pour en juger quelques-uns avec parfaite connaissance de cause, je me contenterai de les faire connaître tels qu'ils m'ont été communiqués. Mais il en sera probablement de l'événement que nous allons rapporter, comme de la trahison imputée aux Alcmæonides, après la journée de Marathon [1] : il restera peut-être à jamais couvert de doutes, et sujet à beaucoup de commentaires.

A peine Odyssée fut-il informé qu'on envoyait, pour le remplacer, le stratarque Palascas et Alexis Noutzas, qu'on disait chargés de le faire saisir pour le conduire à Corinthe, qu'il remit le commandement de l'armée à son état-major, et se retira, avec quatre-vingts de ses plus intrépides palicares, dans le voisinage d'Arachôva. Il n'avait pas prétendu disputer le pouvoir contre l'autorité du gouvernement hellénique ; mais il refusait d'obéir à sa citation juridique. Élevé à la cour du satrape Ali-pacha, où être accusé et mandé pour se justifier étaient synonymes d'un arrêt capital, il crut qu'en se rendant à Corinthe c'était courir à sa perte, et la chose n'était pas hors de vraisemblance. La famille de Palascas avait été de tout temps ennemie de la sienne ; Alexis Noutzas lui était plus que suspect ; D. Hypsilantis, encore puissant, l'avait dénoncé ; Théodore Négris, chargé de dresser son acte d'accusation, voulait le perdre. Quelle honte d'ailleurs pour un brave qui avait rendu d'aussi éclatants services, d'être réduit à paraître et à répondre en coupable devant des juges ? Abandonner la Livadie, berceau de ses aïeux, où se trouvaient les propriétés de la dot de sa femme, un pays qu'il avait si courageusement défendu, le devait-il, le pouvait-il ? Il prit donc, sinon le parti le plus légal, celui du moins qui était le plus propre à le sauver, en se mettant à portée d'attendre les événements.

Retiré à peu de distance du théâtre de la guerre, Odyssée s'était mis en rapport avec les éphores de Salone, qui étaient Papa Jean Œconomos, Basile Khazaris, Anagnoste, fils de Nicolas, Anagnoste, fils de Christophe, et Eustate Pharétras, pour aviser aux moyens de défendre la Phocide. Utilisant ainsi les loisirs de sa disgrâce, si les

[1] Voyez Hérodote, liv. VI, Érato, ch. 114.

Turcs se montraient, il voulait leur faire une guerre de partisans, quand on apprit que Palascas et Alexis Noutzas avaient été tués à l'entrée du Triodos, défilé qui, depuis la mort tragique de Laius, a toujours été fameux par les assassinats, et ce double meurtre ne manqua pas d'être attribué au fils d'Andriscos.

Tels sont les faits connus au sujet de cet événement qui répandit la consternation dans l'armée de la Grèce occidentale, si on peut donner ce nom à quelques milliers d'armatolis et de Péloponésiens répandus dans le voisinage des Thermopyles, car la plupart des corps s'étaient débandés depuis la retraite d'Odyssée. Sa tête fut frappée d'un anathème général. La confusion régna dans le sénat des Hellènes; la patrie allait être déclarée en danger, si pour faire trêve à ces alarmes Thanos Kanacaris, vice-président du pouvoir exécutif, et Gonivos, député, qui se trouvaient à Argos, n'eussent écrit que les Turcs, assiégés dans le château de Nauplie, étaient entrés en pourparlers afin de capituler.

Depuis l'incendie du vaisseau amiral, qui avait été suivi de la dispersion de la flotte ottomane, les Turcs chargés de la défense de Nauplie, n'espérant plus de secours, avaient fait des propositions pour traiter de la reddition de cette forteresse. Les premières paroles de cette négociation, qu'on n'avait jamais entreprise qu'afin d'échanger de plus près des injures et des menaces, furent adressées à cette femme intrépide, Bobolina, qui avait repris avec persévérance, depuis le mois d'octobre 1821, le blocus maritime d'une place à laquelle les destinées du Péloponèse seront à jamais attachées.

C'était par son entremise que les parlementaires ennemis avaient presque toujours communiqué avec les chefs des Hellènes. Aussi adroite que courageuse, elle devinait leurs desseins et leurs pensées. Soit qu'ils envoyassent, comme ils le firent plusieurs fois, les hommes de bonne mine et les mieux portants, afin de montrer aux Grecs que, loin d'être exténués par la disette, ils conservaient toute leur énergie; soit qu'ils déléguassent les plus rusés d'entre eux pour nouer quelques intrigues, ils étaient constamment prévenus par leur ennemie. Bobolina disait aux uns « que leur extérieur, loin de montrer qu'ils » étaient pourvus de vivres, prouvait qu'ils n'étaient pas assez sobres » pour des assiégés, dont la famine triompherait tôt ou tard, grâce » à la garde sévère qu'elle faisait aux portes de Nauplie. » Elle ne donnait aux autres que des nouvelles affligeantes; et devant eux,

comme au milieu du conseil des Hellènes, sa conclusion était toujours : « J'ai perdu mon époux ; Dieu soit loué ! Mon fils aîné est » mort les armes à la main ; Dieu soit loué ! Un second fils, âgé de » quatorze ans, qui me reste, combat avec les Grecs, et il est pro» bable qu'il obtiendra un trépas glorieux ; Dieu soit loué ! Je verse» rai aussi mon sang sous le drapeau de la croix ; Dieu soit loué ! » Mais nous serons vainqueurs, ou nous aurons cessé de vivre avec la » consolante idée de ne pas laisser après nous de Grecs esclaves dans » le monde. »

Étonnés de cette résolution magnanime, que Bobolina accompagnait de gestes trop expressifs pour n'être pas comprise, les Turcs, pressés par les besoins de la vie, avaient enfin demandé à traiter dès qu'ils surent à quelles conditions leurs coreligionnaires d'Athènes s'étaient soumis. S'étant, en conséquence, présentés au conseil des Hellènes, rassemblé au milieu de l'enceinte de Tirynthe, ouvrage des Cyclopes, que des siècles n'ont pu renverser, ils saluèrent ceux qu'ils qualifiaient naguère d'*espèce née pour servir*, d'*idolâtres* et d'*esclaves*, des noms de *maîtres* et de *seigneurs*. Ces humbles négociateurs, baisant le pan de la robe de Bobolina et la main des Grecs, leur demandaient en suppliant de les épargner.

« Depuis longtemps, disaient-ils, Nauplie se serait rendue, si les » Hellènes, plus religieux observateurs des traités, n'avaient pas fait » périr les familles turques renfermées dans l'Acrocorinthe. Cette » conduite impolitique leur avait jusqu'alors fait rejeter jusqu'à l'idée » de tout rapprochement possible. Voyant qu'on revenait à des sen» timents plus modérés, ils proposaient de remettre le fort de » Bourdzi situé sur un îlot placé à quelque distance de la darce, » devant le front du château Itchcalhesi. A dater de son occupation, » les assiégeants devaient s'engager à fournir aux assiégés une quan» tité déterminée de rations de vivres ; et si dans le délai de quarante » jours la place n'était pas secourue, la garnison ainsi que toutes » les familles turques seraient embarquées sous pavillon étranger, » pour être transportées dans l'Asie mineure. »

Cet accord, conclu et ratifié, mit au pouvoir des Grecs un avant-poste, qui ne tarda pas à devenir pour eux d'une grande importance. Les esprits, jusqu'alors exaspérés, se calmèrent. On se livra réciproquement quarante otages, choisis entre les principales familles turques et grecques. Par suite des égards nouveaux qu'on se témoi-

gnait, on consentit, sur la demande du pacha qui commandait à Nauplie, de ne pas transporter ses otages plus loin qu'Argos, afin d'être à portée d'en faire l'échange, en cas de rupture ou de consommation de la convention. Les Grecs étaient dans la joie; mais ils allaient bientôt éprouver la vérité de cet adage d'un de leurs ancêtres, Lamachus, capitaine athénien : *qu'on ne peut deux fois faillir en guerre, parce que les fautes y sont de telle conséquence, qu'elles causent la perte de l'État et de ceux qui les commettent.*

Ils avaient interrompu le blocus de Nauplie pendant le siége de Tripolitza, et, battus avec une perte considérable lorsqu'ils voulurent le reprendre, ils se trouvaient, après avoir surmonté beaucoup d'obstacles, rejetés en arrière de leurs espérances. Ils consentaient cette fois à accorder un sursis à un ennemi réduit aux abois, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, tandis qu'avec quinze jours de persévérance ils triomphaient, et l'étendard de la croix, arboré au faîte de la Palamide, proclamait l'affranchissement du Péloponèse.

Les ministres des Hellènes et leurs chefs commirent donc une grande faute en signant une capitulation éventuelle avec la garnison turque de Nauplie. Les délais n'étaient qu'en faveur des assiégés; car les Grecs ne pouvaient pas ignorer qu'ils n'avaient point d'armée à opposer à Khourchid-pacha, qui couvrait les rives de l'Apidane et du Pénée des tentes d'une multitude de soldats, impatients d'entrer en campagne. L'acropole d'Athènes, dont on venait à peine de s'emparer, n'était pas encore à l'abri d'un coup de main ; et l'insouciance des ministres du conseil exécutif était telle, qu'ils avaient négligé d'approvisionner l'Acrocorinthe.

On s'excusait sur ce qu'ayant fait entrer en ligne de compte les trésors de Kyamil-bey pour acheter des munitions de guerre et de bouche, ce fourbe mahométan persistant à dire qu'il n'avait pas d'argent caché, on n'avait pu faire face aux dépenses qu'entraînerait la mise en état de siége d'une place de cette importance. Cependant, depuis la prise de Tripolitza, on éprouvait une aisance générale dans le Péloponèse. Plus de quarante millions de francs étaient passés aux mains des insurgés. Les officiers étaient chargés d'armes massives en or; les magistrats s'étaient enrichis; mais personne ne voulant rien débourser, chacun cherchait à cacher son égoïsme, en disant que les Turcs n'oseraient pas entreprendre une nouvelle campagne.

Vainement le vieux Panorias, chef des Doriens du Pindoros[1], avait prédit de grands malheurs ; plus vainement encore Krévata de Lacédémone, qui ne paraissait au conseil que sous la bure grossière des Spartiates, avait reproché et reprochait encore aux Hellènes leur luxe et leur imprévoyance. On ne discutait plus, mais on disputait dès que le conseil se réunissait. Le ciel avait ôté le jugement à ceux qu'il voulait châtier et éprouver par de grands malheurs. Ce n'est qu'ainsi qu'il est possible d'expliquer l'aveuglement des Grecs ; car de prétendre, comme on l'a dit depuis, que les coups qui assassinèrent Palascas et Alexis Noutzas étaient partis de Corinthe, dans l'intention de perdre Odyssée, serait aussi injuste que d'attribuer ce crime à Khourchid-pacha (quoique un pareil attentat soit assez ordinaire aux Turcs), dans l'intention de jeter des brandons de discorde entre les Grecs. Ainsi, au lieu de nous perdre en conjectures, il faut s'humilier sous la main puissante de Dieu, cause première et souveraine de l'ordre éternel, qui fait que la valeur n'est pas constamment heureuse, ni la prudence même toujours clairvoyante dans son propre intérêt.

Une dernière observation servira à faire connaître cette époque, pendant laquelle, ministres, sénateurs, députés, capitaines, s'étaient partagé les lambeaux ensanglantés d'une proie qui était au moment de leur échapper ; c'est qu'on n'avait plus parlé de Mavrocordatos, depuis qu'il était descendu au port de Missolonghi dans l'Etolie.

[1] Voyez mon Voyage dans la Grèce, tome III, pages 214 et 230.

CHAPITRE III.

Apathie des Grecs. — Pronostics fâcheux sur l'expédition de Mavrocordatos. — Il se décide à marcher en avant. — Il arrive à Comboti. — Douleur de Marc Botzaris. — Diversion entreprise par Cyriaque, et contrariée par les Anglais. — Combat des Souliotes au faîte des montagnes. — Héroïsme de plusieurs femmes. — Peste à Janina et à Paramythia. — Mouvements militaires d'Omer Brioues. — Escarmouches aux environs de Comboti. — Détresse des Philhellènes. — Arrivée du capitaine Gogos Bacolas à leur camp. — Mouvements dans l'Acrocéraune et dans le Musurbé. — Cyriaque communique avec les Souliotes. — Lettre qu'ils lui écrivent. — Marc Botzaris entre dans l'Épire; — bat les Turcs à Placa et à Selivani; est obligé de rétrograder. — Embarras de Mavrocordatos. — Occupation de Péta par les insurgés. — Combat du 16 juillet. — Défaite des Philhellènes. — Valeur. — Traits de courage d'une foule d'officiers étrangers. — Supplices des prisonniers. — Représailles. — Excursion de Christos Tzavellas dans la Thesprotie. — Mort de Cyriaque. — Nouvelles de l'invasion du Péloponèse par les mahométans.

S'il est vrai que les républiques se fondent par enthousiasme, et se soutiennent par la vertu, on pouvait dire, en réfléchissant sur ce qui se passait dans la Grèce, que la liberté n'y avait brillé que comme un de ces astres, effroi du vulgaire, qui sont suivis d'une stupeur générale. Depuis que Mavrocordatos était sorti du Péloponèse, le feu sacré s'était assoupi, et il semblait que les génies protecteurs de la patrie avaient passé avec lui le golfe des Alcyons. Les stratarques et les principaux magistrats du peuple paraissaient satisfaits de son éloignement. Plusieurs d'entre eux avaient, sous différents prétextes, regagné leurs métairies, afin de respirer l'air frais des plateaux de l'Arcadie, et le patriotisme n'échauffait plus que les âmes généreuses de quelques montagnards. On comptait neuf cents hommes à l'isthme, trois mille aux environs d'Athènes, deux mille cinq cents dans l'Argolide, et trois mille sous l'étendard de Colocotroni, qui tenait de fort loin le blocus de Patras; c'était tout ce qu'il y avait de troupes dans la partie occidentale du Péloponèse et dans les autres contrées de la Hellade.

Mavrocordatos, depuis son arrivée à Missolonghi, ne voyait arriver aucun des secours qu'on lui avait promis; et en pensant à ce qui se

passait, on pouvait présumer qu'il y avait non-seulement apathie, mais trahison contre lui. Comment s'était-il décidé à abandonner la presqu'île, quand il ne pouvait pas ignorer qu'une armée ennemie très-considérable se réunissait en Thessalie? Qu'allait-il faire en Epire? Deux mois plus tôt le projet était salutaire; mais il était maintenant évident qu'on ne centraliserait pas la guerre dans cette province. Ainsi la raison commune prescrivait d'acquiescer à ce qu'on fit plus tard. Il fallait abandonner les Souliotes à eux-mêmes, fortifier Missolonghi et y laisser garnison. Marchant de là à travers les montagnes vers les Thermypoles, on se consacrait à leur défense, et les barbares y trouvaient leur tombeau. Les calculs ordinaires de la prudence semblaient dicter ce parti; mais la Providence voulait faire triompher les Grecs en opposition à toutes les combinaisons humaines, afin de confondre l'intrigue, les trahisons les plus odieuses, les calomnies antichrétiennes et les manœuvres criminelles, qui avaient tracé aux Turcs leurs plans d'extermination.

Informé des événements qui s'étaient passés dans la Selléide depuis le 27 mai jusqu'au 13 juin, Mavrocordatos, n'espérant plus de renforts, partit avec quelques milliers d'hommes pour entrer en Epire. Il passa le 15 l'Achéloüs au-dessous du village de Stamma, remontant par les lacs de l'Acarnanie, il fut joint à Laspès par les palicares du Valtos et par une compagnie de Céphaloniotes, aux ordres d'un nommé Spiro Panos. On tint conseil auprès de la fontaine de Coupbara, et le 18 on s'achemina à travers les vastes forêts du Sparton et du Macrynoros jusqu'à Comboti, où le président établit son quartier général. On reçut dans cet endroit les bagages et quelques pièces de campagne, qui y furent apportés par un nommé Passano d'Ancône, commandant de deux chaloupes canonnières. Jusque-là on n'avait pas aperçu d'ennemis; les capitaines Acarnaniens semblaient bien disposés; on se concerta sur l'ensemble des opérations, et il fut décidé qu'on attaquerait la ville d'Arta [1].

Tandis qu'on s'y préparait, on apprit que les combats avaient recommencé dans la Selléide, et l'intrépide Marc Botzaris reçut une nouvelle que son courage ne put supporter, sans payer à la nature un abondant tribut de larmes. On a dit comment [2] son frère Con-

[1] Mémoires de Max. Raybaud; ils sont fort bien circonstanciés dans cet endroit, parce qu'il dit ce qu'il a vu. Tome II, pages 261 à 267.

[2] Voyez liv. III, ch. 7, de cette histoire.

stantin avait été livré en 1820 en qualité d'otage au vizir Ali-pacha, quand les Souliotes traitèrent pour racheter la Selléide, en s'attachant à son parti. Ce jeune homme devait être compris dans l'échange du harem de Khourchid, au pouvoir duquel il était tombé après la mort d'Ali. L'honneur des Anglais, qui avaient concouru à ce pacte, était intéressé à ce qu'il fût ponctuellement exécuté, surtout dans un moment où ils travaillaient à corrompre les capitaines grecs : mais, soit qu'ils eussent oublié ou non cette affaire, Khourchid avait, disait-on, fait pendre, en arrivant à Larisse, les otages, au nombre desquels se trouvait le frère de Marc Botzaris. Mourant les armes à la main, Marc eût applaudi au trépas de son frère, et il fallut toute l'autorité de la religion pour le consoler dans cette douloureuse circonstance. Il ne vit plus que sa patrie et la croix, au pied de laquelle il s'humilia devant la volonté du Seigneur [1].

Les guerriers de la Selléide étaient aux prises avec les mahométans. Omer Brionès, qui était parvenu, à force de soins et d'activité, à recomposer son armée aussitôt que Khourchid-pacha eut quitté l'Épire, avait dressé ses tentes sur la rive droite de l'Achéron. Le brave Cyriaque, frère de Mavromichalis, qui était retourné dans le Magne pour s'y recruter, abordait en même temps au port Glychys avec quinze barques à voiles latines, chargées de soldats. Sans s'inquiéter des prétentions maritimes du lord haut commissaire de Corfou, il s'était dirigé vers Syvota : prenant terre à la plage de Mourtoux, il avait incendié cette bourgade et fait cent cinquante Turcs prisonniers, qu'il dirigea de suite vers la Morée. La lueur des flammes portant la consternation sur les rives de la Thyamis, il pouvait se flatter de parvenir à débloquer les montagnes de Souli, lorsqu'un avis secret l'obligea à se retirer. Les Anglais, qui secondaient ouvertement les barbares, se disposaient à brûler ses bâtiments ; il dut se rembarquer et revenir à Phanari.

Ce poste était en danger. Les Chamides, prêts à se débander à la vue de leurs villages embrasés, ayant été rassurés par les promesses d'Omer Brionès, qui leur mandait que Cyriaque serait bientôt réprimé

[1] Cette nouvelle était fausse : Constantin Botzaris venait d'être rendu en vertu du traité d'échange ; mais son frère l'ignorait. Il n'en est pas moins vrai que la nouvelle de sa mort fut alors répandue dans les îles Ioniennes, afin de décourager les partisans des Grecs. Mon correspondant de Corfou, homme véridique et bien informé, m'en fit part à cette époque.

par la généreuse sollicitude de Thomas Maitland, reprirent courage. En vain Cyrisque, pour les épouvanter, parvint, dans une dernière excursion, à incendier les magasins que les Turcs avaient formés au port Saint-Jean, calanque située entre Glychys et Parga, ils tinrent ferme sous les drapeaux de Hassan et de Méhémet-pacha.

Ceux-ci avaient la parole des agents anglais que ces efforts étaient les derniers de l'insurrection, dont ils étaient parvenus à corrompre les principaux chefs, parmi lesquels on citait tous ceux qui l'avaient jusqu'alors soutenue avec le plus d'intrépidité. Fondés sur cet espoir, des affaires meurtrières s'engagèrent sur toute la ligne de l'Achéron; et Cyriaque, réduit à combattre en champ clos, afin d'ôter tout moyen de retraite à ses soldats, congédia les bâtiments qui les avaient apportés. En leur prescrivant de retourner en Morée, il enjoignit à cinq des plus fins voiliers de cingler vers l'Acrocéraune pour hâter l'insurrection des Chimariotes. On devait d'abord tirer d'eux le plus de secours possible en hommes, et ne les engager à arborer l'étendard de la croix que lorsqu'on apprendrait l'entrée de Mavrocordatos. dans la Selléide.

Les Souliotes, auxquels Cyriaque trouva moyen de faire connaître l'arrivée du président dans l'Épire, voulurent célébrer cette heureuse nouvelle en attaquant les Turcs, parvenus à réoccuper quelques escarpements voisins de Kiapha. A la faveur des brumes qui enveloppaient alors les montagnes, ils avaient traversé les hautes régions; et tombant, au bruit d'un tonnerre épouvantable, sur les barbares, ils les frappèrent à la manière de la foudre. On s'attaquait, on se heurtait avec fureur, et le feu de la mousqueterie durait depuis une heure, sans avoir été entendu, à cause du fracas de l'orage, quand les nuages, en se dissipant, montrèrent au sérasquier ottoman le danger de ses avant-postes.

A cette vue, il pousse un cri perçant, qui est répété par tous les Turcs. Sans attendre d'ordre, ils montent à l'assaut au milieu de la pluie, des torrents, des avalanches et des pierres que les chrétiens font rouler sur eux. Quelques-uns escaladent les rochers, et ce n'est qu'au bout de cinq heures de combat que les mahométans se retirent, après avoir perdu environ quatre cents de leurs meilleurs soldats.

Comme on s'était joint corps à corps dans plusieurs endroits, les Souliotes eurent à regretter cent trente hommes, vingt-six femmes commandées par un vieillard âgé, dit-on, de soixante et seize ans, qui,

s'étant précipitées le poignard à la main, périrent en tombant la plupart avec les Turcs dans les gouffres de l'Achéron. Telle fut la dernière victoire que les Grecs remportèrent dans la Selléide le 19 juin, époque mémorable dans les annales de la Hellade par l'incendie du vaisseau de l'amiral turc. Le même jour Mavrocordatos s'avançait vers le village de Péta, voisin d'Arta : et Omer Brionès, apprenant ce mouvement, qui avait pour but de secourir les Souliotes, se vit contraint de changer son système d'opérations.

Le moment était décisif, et tout autre chef que ce sérasquier aurait succombé dans la crise qui se préparait ; car la peste, qui accompagne toujours les armées turques, venait de se manifester à Janina et à Paramythia. Le nombre des malades et des morts augmentait avec une effrayante rapidité dans ces deux villes, où se trouvaient ses dépôts. La contagion avait passé dans quelques villages ; elle pouvait pénétrer dans son camp ; et comme il est rare qu'elle atteigne les troupes en mouvement, ainsi qu'une longue expérience l'a prouvé, il partit pour se rendre à Variadès, position intermédiaire entre Janina, Souli et le kan retranché des Cinq-Puits. Mais, aussi bon capitaine que vaillant soldat, Omer Brionès, sans perdre de vue le grand objet de sa pensée, qui était la réduction de Souli, laissa à Tahir-Abas le soin de tenir les chrétiens en échec, en occupant la rive droite de l'Achéron, tandis qu'il chargeait Hassan et Mehémet-pacha, unis aux Chamides, de faire tête au capitaine des Maniates, Cyriaque, retranché à Phanari. Convertissant ainsi l'attaque de la Selléide en blocus, il pourvut à la sûreté des Cinq-Puits, en faisant choix de Routchid-pacha pour défendre ce poste, qui devenait de la première importance, si Mavrocordatos avait intention de pénétrer dans la Thesprotie. Tel fut le changement de front d'Omer en apprenant ce qui se passait dans la basse Albanie, et les événements prouvèrent qu'il ne pouvait être mieux conçu quoiqu'il fût ensuite redevable des succès qu'il obtint, plutôt à la trahison de quelques chefs grecs, qu'à la valeur de ses soldats.

Après quelques combats honorables, quoique de peu d'importance, qui eurent lieu aux environs de Comboti, où l'on dispersa plusieurs corps de cavalerie, détachés par les pachas cantonnés à l'Arta, les insurgés s'étaient établis à Péta. La position de ce hameau dont le lieutenant-colonel Charles de Stietz avait levé le plan, était l'endroit d'où on devait partir pour s'emparer d'une ville qu'il était indis-

pensable d'occuper avant de s'avancer dans l'intérieur de l'Épire, lorsque Mavrocordatos fut rejoint par Gogos Bacolas, taxiarque des armatolis de l'Athamanie.

Ce vieillard, flétri d'ancienne date par l'assassinat du père de Marc Botzaris, nourri au milieu des intrigues de la cour d'Ali-pacha, dont il avait été successivement l'ami et l'ennemi, n'aurait pas dû inspirer une grande confiance, si on avait écouté les hommes au courant des affaires d'un pays que Mavrocordatos ne connaissait pas mieux que la presque totalité des soldats qui servaient sous ses ordres. Ceux-ci, enchantés de l'aspect de l'Amphilochie qui s'offrait à leurs regards, ne voyaient que la possession de ce riche et beau pays, prêt à subvenir à leurs besoins; car la disette qu'ils éprouvaient était telle, que la plupart d'entre eux n'avaient pour nourriture que des épis de maïs, qu'ils faisaient rôtir sur les charbons.

Marc Botzaris seul soupirait. Il sentait qu'il pouvait démasquer le traître; mais n'aurait-il pas été soupçonné de partialité par les hommes qui savaient que Gogos était le meurtrier de son père? Mavrocordatos comprenait lui-même combien il était utile d'étouffer toute espèce de ressentiment; il en parla dans ce sens à Marc Botzaris, dont l'âme noble et élevée ne vit plus dans Gogos Bacolas qu'un homme cauteleux qui, cédant aux circonstances, resterait fidèle à la cause des Grecs autant qu'ils seraient heureux. On se décida donc à l'employer; et le fourbe vieillard, qui avait une influence très-étendue sur les armatolis de l'Athamanie, s'excusa avec tant de franchise de son hésitation, trouva tant de moyens de légitimer les diverses circonstances de sa conduite, que Mavrocordatos n'hésita pas à lui confier la défense de Péta, concurremment avec les régiments des Philhellènes, et des troupes régulières, dont il avait le commandement en chef.

Cette faute fut suivie d'une condescendance qui eut des résultats non moins funestes, quoiqu'elle provînt d'une cause bien différente. Marc Botzaris, informé de la détresse de ses compatriotes, ne voyant qu'eux, comme sujet dominant dans l'expédition de l'Épire, demandait six cents hommes pour marcher à leur secours. Il était informé qu'après le dernier mouvement opéré par Omer Brionès, Cyriaque, qui n'avait pu parvenir à établir ses communications avec les Souliotes, était vivement pressé par Méhémet-pacha. Ses compatriotes, qui s'étaient répandus en partisans, écrivaient en lui donnant avis qu'ils venaient de détruire plusieurs postes mahométans, de leur

enlever un convoi considérable; que, s'il parvenait à leur donner la main, on pouvait rétablir les affaires, qui n'étaient rien moins que désespérées. Les Chimariotes, auxquels le nouveau pacha de Janina avait demandé impérieusement des otages qu'ils refusaient, étaient en armes. Les féroces habitants de Ducatès promettaient de les seconder; et comme les Turcs d'Avlone venaient de faire pendre le mousselim qui leur avait été envoyé par Omer Brionès, on pouvait calculer que, n'ayant plus rien à craindre des Toxides du Musaché, qui étaient compromis par cet acte de rébellion, l'insurrection se propagerait jusque parmi les chrétiens de la moyenne Albanie.

Ces espérances étaient fondées, d'un autre côté, sur la mésintelligence qui venait d'éclater entre les beys du Musaché et Omer, que la Porte avait imprudemment nommé béglier-bey de Bérat, pour régir cette province conjointement avec le sangiac de Janina. Les Toxides, qui n'avaient point oublié les bienfaits d'Ibrahim-pacha, leur ancien vizir, demandaient, et rien n'était plus légitime ni surtout plus politique, d'être gouvernés par son fils. Omer Brionès, auteur des maux du juste Ibrahim, retenait en otage, dans le château du lac de Janina, ce dernier rejeton d'une famille à laquelle se rattachait le nom vénéré de Courd-pacha, et la mémoire de Scanderbeg. En le rendant à leur amour on accomplissait un grand acte de justice: puisque le père de ce jeune homme était mort pour la cause du sultan, victime de la vengeance d'Ali-pacha. Il y avait équité, raison, tandis qu'Omer Brionès ne se présentait à ses compatriotes qu'entaché de l'opprobre d'avoir trahi son ancien vizir, et occasionné les malheurs qui l'avaient conduit au tombeau. Voyant qu'on ne les écoutait pas, ils s'étaient révoltés, en faisant mettre à mort les agents que le béglier-bey qu'ils abhorraient leur envoyait. Il était naturel que, s'étant placés dans cette position, ils ne seraient même pas fâchés de voir l'Acrocéraune insurgé.

D'après ces considérations, on se persuadait que, si on parvenait à débusquer Omer Brionès des positions qu'il occupait, on le forcerait à se replier sur Janina. Ces raisons étaient séduisantes; et Mavrocordatos, qui n'entendait rien aux intrigues des Epirotes, toujours prêts à se diviser et à se réconcilier, consentit à ce que demandait Marc Botzaris, qui entra aussitôt dans les régions montueuses de l'Athamanie.

Cyriaque était encore une fois attaqué par les Chamides, unis à

Méhémet-pacha, qui furent battus et repoussés, le 1er juillet, jusqu'au marais Achérusien. Il parvint, à la faveur de la confusion qui régnait parmi les Turcs, à faire parvenir des lettres aux Souliotes, et à connaître leur véritable situation. Il leur faisait part des événements qu'on vient de rapporter, et ceux-ci lui apprenaient : qu'indépendamment du convoi qu'ils avaient enlevé aux barbares, ils recevaient journellement quelques renforts des chrétiens de la plaine, qui parvenaient à se réfugier auprès d'eux avec des vivres.

« Depuis quelque temps, » disaient-ils en terminant leur rapport, « les infidèles semblent craindre d'approcher de nos montagnes ; et la » quantité que nous en avons exterminés surpasse ce qu'on pourrait » croire, vu le petit nombre de nos forces militaires. Nos femmes, » qui ne sont la plupart armées que de frondes, en ont tué quelques » centaines à elles seules. Leur régiment en a fait dernièrement » soixante et douze esclaves, qu'elles ont conduits à Kiapha, où elles » les ont sabrés, sans que nous ayons pu en arracher un seul de leurs » mains. Nos palicares ont, de leur côté, pris un grand nombre de » Turcs, des mortiers, des obus, et quatre pièces de canon de campagne. Tels sont les principaux événements qui se sont passés, » depuis le 20 jusqu'au 30 juin ; ils nous paraissent si extraordinaires, » que nous ne pouvons en rapporter la gloire qu'à Dieu, et au signe » auguste de la croix, sous lequel nous combattons.

» Lisez à nos frères cette lettre, que vous écrivent Marie Photos, » mère de Christos Tzavellas, et son fils Costas le taxiarque : de » Kiapha, le 3 juillet 1823. »

Dès le moment de son arrivée dans l'Athamanie, il fut convenu, entre Marc Botzaris et les différents capitaines qui se trouvaient dans cette région, que Coutelidas, commandant des Dolopes de Godistas, village du mont Polyanos[1], descendrait dans les Catzana-Choria, villages chrétiens, que leur situation au midi de Janina rend d'une extrême importance pour les besoins de cette ville. Il devait inquiéter les Turcs, leur enlever leurs ressources, et engager les habitants à se lever en masse afin de seconder les insurgés, tandis qu'un frère de Gogos, André Hyscos, chef des Agréens, Théodore Grivas et Tassos, inquiéteraient Omer Brionès, en attaquant les positions voisines de Variades.

[1] Polyanos. Voyez tome II, pages 170 à 234, de mon Voyage dans la Grèce.

Les choses étant ainsi arrangées, Marc Botzaris se dirigea vers Placa, où il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour faire ses dispositions, afin de se porter à Sclivani ; et de là, par le Cleïsoura ou défilé de la Parorée, au kan des Cinq-Puits, qu'Omer venait de fortifier et de munir d'une nombreuse garnison, circonstance qu'on ignorait entièrement.

On leva le camp, ou plutôt on partit de Placa en jetant la cape sur l'épaule ; car les palicares épirotes n'ont pour tente, pour abri, pour vêtement et pour lit, que la bure grossière qu'on fabrique dans les colonies valaques du Pinde ; et on marcha avec la légèreté de chasseurs qui cherchent leur proie. On avait franchi le mont Sideros, on commençait à gravir le chemin taillé en galeries qui se déploie par étages sur ses flancs, quand les palicares signalèrent l'ennemi. Il s'avançait au nombre de plus de trois mille hommes, commandés par le kisaïan-bey de Khourchid-pacha, qui avait été fait prisonnier et échangé avec le harem de son maître de Tripolitza. On prit sur-le-champ les mesures de guerre usitées dans la tactique des Schypetars, en se répandant en tirailleurs par groupes isolés sur les coteaux, tandis que Marc Botzaris, qui commandait ces guérillas, dont la totalité se montait à peine à huit cents, s'embusquait à l'entrée de la forêt de Déréra [1].

Les Turcs, informés de ces dispositions, serrèrent leur cavalerie ; et forts de la supériorité numérique, ils se disposèrent à franchir les échelles. Ils préludèrent au combat par un *Doua*, et les derviches ayant lu les prières s'avancèrent en agitant des drapeaux, aux cris prolongés d'*Allah* et de *Mahomet*, que les soldats répétaient en se précipitant sur leurs pas. La fusillade commença aussitôt de la part des Grecs, qui, à la faveur des épaulements (car ils combattaient à l'abri des rochers et des arbres), tiraient juste, et n'avaient que peu de dangers à courir. Il n'en était pas de même de leurs ennemis, occupés à gouverner leurs chevaux, embarrassés de leurs longues carabines, qu'ils déchargeaient au hasard, sous le feu de leurs adversaires. Malgré ce désavantage le combat se soutenait ; et il durait depuis près de trois heures, quand les insurgés, remarquant que les Turcs se dégarnissaient pour emporter leurs tués et leurs blessés, résolurent

[1] Voyez, pour la topographie de cette contrée, le tome II, ch. 38, du Voyage en Grèce

de fondre sur eux. Quittant subitement leurs embuscades, ils descendaient des coteaux, lorsque ceux-ci les aperçurent, et prirent la fuite, en laissant quelques morts sur le terrain. Il aurait été dangereux de les poursuivre; quoique, suivant les rapports des prisonniers, ils eussent perdu cent quatre-vingts hommes, au nombre desquels se trouvaient le kisaïan, le gendre de Balios Coscas de Margariti, et Idris, aga de Gricochori, qui appartenaient aux principales familles mahométanes de la Thesprotie.

Il était essentiel, avant de s'avancer davantage, de connaître le résultat des opérations des capitaines qu'on vient de nommer, pour se porter à l'attaque des Cinq-Puits, qu'il fallait nécessairement occuper afin de secourir les Souliotes, et de parvenir au but qu'on se proposait. On était dans cette alternative, quand on apprit que Metché Abas, cousin de Tahir, avait surpris et battu le stratarque Coutelidas dans les Catzana-Choria, où, depuis ce succès, le vainqueur mettait tout à feu et à sang. André Hyscos et Théodore Grivas n'avaient pas été plus heureux contre les avant-postes d'Omer Brionès. Le seul capitaine Tassos, quoique contraint de céder le terrain devant un ennemi supérieur en forces, était parvenu à racheter le mauvais succès de sa tentative, en faisant prisonniers cent cinquante janissaires et cinq beys, qui périrent quelques jours après, en voulant profiter du désastre des Grecs pour recouvrer leur liberté.

L'expédition de l'Épire, sur laquelle reposaient tant d'espérances, ne se présenta plus dès lors que sous un aspect sinistre. Marc Botzaris découvrait les montagnes de sa patrie, qu'il ne pouvait secourir, et il voyait la perte de la Selléide écrite dans la marche des événements, quand il donna l'ordre de rétrograder vers Placa. L'Épire mahométane s'était levée en masse à son approche ; les Schypetars qui avaient déserté les drapeaux de Khourchid, ralliés au cri du danger, s'avançaient, conduits par Achmet Brionès, neveu d'Omer, et par Hago Bessiaris.

Le jour des SS. Apôtres, 30 juin, correspondant au 12 juillet, ainsi que le porte une lettre de Marc Botzaris, les Grecs furent attaqués au point du jour par un ennemi qui leur était dix fois supérieur. Les plus vaillants soldats, choisis entre les Guègues et les Toxides, marchaient à l'avant-garde, sans bruit, sans vociférations, mais au milieu d'un feu nourri, qui ne montrait que trop qu'on n'avait pas affaire à des Osmanlis. Cependant, après une lutte opiniâtre, qui

avait duré pendant quatre heures, la victoire penchait en faveur des chrétiens, quand les mahométans ayant été renforcés de troupes fraîches, Achmet Brionès rétablit le combat.

Pénétrant au milieu des insurgés, qui combattaient par groupes, il parvint à isoler et à attaquer les embuscades de Botzaris, d'Alexis Nacopoulos, de Démétrius Contébédia, de Déizygotis, et de Boucovallas, petit-fils du célèbre armatolis de ce nom, qui venait de descendre du Pinde ; de façon que, se trouvant placés entre deux feux, ils durent songer à la retraite. Comme ils étaient maîtres des hauteurs, ils réussirent à retirer de la mêlée les corps du capitaine Douraxis et de plusieurs chefs qui avaient été tués. Le taxiarque Tassos remporta également ses morts ainsi que ses blessés, a la vue des Turcs, qui perdirent dans cette affaire Hassan Tomoritza, dervendgi d'Arta, et plusieurs officiers de marque. Les Grecs ayant ensuite donné le signal de dispersion, Marc Botzaris avec trente-deux des siens, reprit la route d'Arta, tandis que les autres capitaines regagnaient les montagnes de l'Athamanie.

Les Grecs, qui avaient si vaillamment combattu, s'étant enfuis avec la rapidité des chevreuils, car, ainsi qu'au siècle de Thésée, les montagnards de la Hellade surpassent encore les autres hommes *en force de bras et en légèreté de pieds* [1], leur défaite ne tarda pas à être connue de Routchid Achmet et d'Ismael Pliassa, pachas qui commandaient à l'Arta.

Omer Brionès, qui leur transmettait cet avis, leur ordonnait d'attaquer Mavrocordatos, en les assurant que, réduit aux forces qu'il avait amenées du Péloponèse, il ne serait plus secouru par aucun des capitaines chrétiens de l'Épire. Déjà les insurgés de Godistas, informés de la catastrophe d'Alexis Noutzas, leur ancien primat, dont on attribuait la mort à Odyssée, étaient rentrés dans leurs montagnes, en déclarant qu'ils se séparaient de la cause des insurgés. On comptait sur la neutralité de Stournaris, qui commandait dans les vallées de l'Achélous. On était en traité avec Gogos, auquel on promettait le commandement de l'Athamanie entière ; et on pouvait espérer de le corrompre, de sorte qu'il ne s'agissait plus que d'exterminer les étrangers pour reconquérir l'Épire. Quant aux Souliotes, Omer avait à peu près la certitude de les réduire de gré ou de force.

[1] Plut. in vitâ Thes., ch. 6.

Dans cet état de choses, le corps d'armée de Mavrocordatos, n'aspirant plus qu'à se maintenir dans la position qu'il occupait, et bornant son entreprise à la possession d'Arta, on pensa à mettre tout en œuvre pour obtenir ce dernier résultat. Déjà on ne se procurait plus de vivres qu'avec peine, lorsqu'on se décida à profiter du secours d'un aventurier nommé Passano, qui commandait deux chaloupes canonnières sur le golfe Ambracique, afin de transporter l'artillerie, dont on manquait. On expédia ensuite le lieutenant Raybaud [1] dans l'Etolie, pour amener d'autres canons qu'il devait faire traîner jusqu'au port d'Olpé, d'où Passano les aurait apportés par mer à Coprena, échelle de Comboti. Mais il en fut de ce projet comme de ceux dont on s'était imprudemment flatté. L'artillerie resta au lieu où elle se trouve encore. Les chaloupes canonnières furent capturées par les armements du capitan-bey, qui se contenta de faire mettre aux fers Passano, *carbonaro* armé précédemment dans l'intérêt d'Ali-pacha, sujet indigne de mêler son nom à ceux des illustres soldats de la croix.

On n'avait pas connaissance de ces faits, lorsque le 15 juillet Mavrocordatos, qui se trouvait à Langada, informé des desseins des Turcs, assembla un conseil de guerre, pour aviser aux moyens de défendre le village de Péta. Les revers de Marc Botzaris démontraient qu'il fallait s'attendre à être attaqué. Il était évident qu'on ne serait plus en mesure de reprendre l'offensive, à moins qu'une victoire signalée, en relevant le courage des Grecs, ne ramenât sous les drapeaux de la croix les capitaines épirotes qui étaient dispersés dans les montagnes de l'Athamanie. Ceux de l'Acarnanie n'arrivaient pas; et comme on ne pouvait ni avancer ni reculer sans combattre, on prit les dispositions convenables pour tirer le meilleur parti possible de la fausse position dans laquelle on s'était engagé.

Il fut ainsi résolu que le taxiarque Gogos occuperait une hauteur qui commandait la position de Péta. Dimo Alios et quelques autres furent jetés en éclaireurs sur les hauteurs. On plaça ensuite à l'aile droite le colonel Rameau, avec le premier bataillon de troupes régulières, qui était fort de trois cents hommes. Le centre fut composé

[1] Il n'a jamais eu que ce rang dans un régiment d'infanterie française; quant aux titres de colonels et autres grades, que s'arrogent les philhellènes, ils proviennent de brevets que les Grecs accordaient à peu près à tout venant, sans y attacher aucune importance. Aucun étranger n'a jamais commandé en titre, mais auxiliairement; car ne sachant pas la langue, comment aurait-il pu se faire comprendre et être obéi?

du corps des philhellènes, à la tête desquels se trouvait le colonel Tarella, Piémontais d'origine, avec le chef d'escadron Dania, natif de Gênes, qu'on fit flanquer par la brave compagnie des Céphaloniens, race d'hommes intrépides, qui servaient depuis près d'un an, sous les ordres de leur compatriote Spiro Panos. On dispersa deux compagnies grecques en tirailleurs, aux environs d'une réserve établie sur une éminence en arrière de Péta ; et le front de bataille fut couvert par deux pièces de canon de campagne, qui composaient toute l'artillerie des insurgés. La retraite, à laquelle des officiers aussi expérimentés que ceux qui se trouvaient parmi les philhellènes ne pouvaient manquer de penser, fut ménagée, au moyen d'un poste par lequel on fit garder le défilé qui conduit à Langada. Telles furent sommairement les dispositions des Hellènes et des étrangers présents à Péta, au nombre de deux mille environ, non compris la bande de Gogos, et la réserve, qu'on avait laissée à Langada, où se trouvaient Mavrocordatos et plusieurs officiers.

Les pachas Routchid Achmet et Ismaël Pliassa, qui avaient hésité à attaquer le corps campé au voisinage d'Arta, qu'ils croyaient composé de forces considérables, étant mieux informés, et encouragés par ce que leur mandait Omer Brionès, se portèrent le 16 juillet contre Péta, qu'ils attaquèrent au point du jour. Une division considérable commença le combat contre le premier bataillon de troupes régulières, qui reçut les barbares avec ce calme qu'inspire la discipline aux soldats tacticiens. Cependant ils n'ébranlèrent pas l'ennemi, qui s'obstinait à s'emparer d'une petite église, située sur un mamelon, autour de laquelle il fit une perte si considérable, que les cadavres de ses soldats formaient une masse presque égale en grosseur de cet édifice.

Cependant, après quelques efforts, les Schypetars commençaient à fléchir, et le corps des philhellènes venait de les charger de manière à décider le succès de la journée en faveur des chrétiens, quand le perfide Gogos, qui tenait Ismaël Pliassa en échec, abandonna son poste, et s'enfuit avec les siens sur le mont Scoulicaria.

L'aile droite, qui était dans ce moment victorieuse, se trouvant ainsi découverte, se déconcerta et crut la trahison consommée en voyant flotter une vingtaine de drapeaux turcs sur ses flancs. Ils étaient portés par un détachement de Grecs, que leurs chefs avaient expédiés pour mettre ces trophées en sûreté au quartier général ;

mais ces soldats, ayant erré pendant une heure au milieu des bois, venaient de reparaître sur les hauteurs, au moment où on les croyait ailleurs. On les prit pour l'avant-garde d'une division turque qui menaçait de couper la retraite, et la crainte de se trouver entre deux feux porta l'épouvante parmi les vainqueurs.

Ceux qui venaient d'arracher ces étendards aux Turcs, perdent dans un moment le fruit de leur victoire ; et les mahométans, s'apercevant de la faute des Grecs, tombent comme un torrent sur cette même aile droite. Malgré la plus courageuse résistance, elle fléchit, elle cède, elle se débande, et traverse en désordre le village de Péta, pour prendre position sur la hauteur où se trouvait la réserve commandée par le général Normann.

Tel fut le premier résultat de la trahison, et d'une erreur impossible à prévoir, qui fit manquer une entreprise devenue téméraire depuis qu'elle n'avait pu être exécutée sur le plan et dans le temps indiqués par les Souliotes.

Les Turcs, vainqueurs de ce côté, portant aussitôt la majeure partie de leurs troupes sur le front de bandière des Grecs, attaquent avec fureur le second bataillon des troupes régulières, qui, n'étant plus appuyé, se trouve assailli de toutes parts, et obligé de faire son mouvement de retraite vers la réserve. Au même instant le colonel Tarella, qui le commandait, est blessé mortellement. Cependant il commande encore une charge pour se dégager. On fait feu, on se forme, on dispute le terrain, mais il faut prendre la fuite. Le jeune Wrendlie de Zurich, qui commandait l'artillerie, est haché sur ses pièces avec ses canonniers ; et Tarella, ne pouvant plus suivre, prie ses camarades de se sauver, en leur recommandant de faire connaître sa mort à sa famille. Infortuné ! quelques minutes après il n'était plus, les barbares le massacrèrent sous les yeux de ceux qui ne pouvaient le secourir.

Tandis que la valeur trompée cédait au nombre, le terrain entrecoupé de monticules sur lequel on se battait ayant dérobé aux philhellènes le mouvement rétrograde qui venait de s'opérer, pendant qu'ils combattaient avec une valeur surnaturelle, ils se virent tout à coup cernés et abandonnés à leurs propres forces. Les Turcs étaient maîtres de Péta et des collines environnantes.

Pas un cri, une plainte, ni un murmure ne se font entendre. Les vétérans de la gloire, au nombre desquels on comptait des braves de

tous les pays, mais pas un seul Anglais, voient d'un œil serein le jour d'éternelle mémoire qui doit éclairer de nouvelles Thermopyles !... Déjà l'intrépide Dania est aux prises avec un Turc qui a saisi les rênes de son cheval, et, en voulant se débarrasser, il est percé par un autre cavalier ennemi qui le frappe par derrière. Il tombe mort sur la terre, et sa tête aussitôt coupée passe de main en main jusqu'aux pieds de Routchid-pacha, qui excitait ses soldats au carnage ! A cette vue les philhellènes, ne prenant conseil que du désespoir, ne cherchent plus qu'à vendre chèrement une vie épargnée par mille combats.

Dania venait de succomber, lorsque le jeune Chauvasseigne, qui sortait des gardes du corps de Monsieur, frère du roi, après avoir tué trois ennemis, apercevant un de ses camarades prêt à être égorgé, renverse le mahométan qui le poursuivait en haletant de fureur. Sa baïonnette s'engage dans le corps du Turc ; et tandis qu'il veut la retirer, il est lui-même attaqué par un bairactar ou porte-drapeau. Forcé d'abandonner son fusil, il saisit son adversaire, lutte corps à corps, le renverse, et, lui mettant le pied sur la poitrine, arrache de ses mains l'étendard qu'il défendait, lorsqu'il est atteint d'un coup de sabre au front par un spahis. Aveuglé par le sang qui coule de sa blessure et ne pouvant se guider, au lieu de se retirer du côté de ses camarades, il va tomber avec son étendard au milieu des Osmanlis, qui le taillent en pièces.

Il est aussitôt vengé par Mignac, capitaine de hussards français. La foudre ne frappe pas avec plus de rapidité que les bras de ce guerrier, adroit aux armes et accoutumé au danger. Sept Turcs tombent sous ses coups [1], l'épouvante suit ses pas, il aurait à lui seul immortalisé la journée du 16 juillet ! Mais son sabre se brise dans sa main et il est déchiré en lambeaux par les barbares irrités de sa valeur funeste, qui venait de causer la perte de leurs plus braves soldats. En vain le généreux Beyerman, le major Chevallier, le garde du corps Viel, Frelon de Chartres et Guichard de Normandie veulent venger son trépas, ils périssent bientôt à ses côtés.

La mêlée devient générale ; et, pour énumérer les traits de courage qui éclatèrent sur les coteaux de Péta, il faudrait citer tous les braves philhellènes, parmi lesquels figuraient au premier rang Amiot, Ti-

[1] Un témoin, le capitaine Daniel, alors aide de camp de Mavrocordatos, assure que Mignac tua onze ennemis avant de succomber.

relli, Briffari de Pignerol, Seguin de Chambéry, et Faccio, dont le sang se mêla à celui d'une foule de Turcs qu'ils immolèrent avant de succomber. Cependant on distingua à travers cette mêlée, tel qu'un flambeau qui se ranime avant de cesser de briller, un lieutenant prussien, Teichemann, porte-drapeau des nobles aventuriers qui combattaient sous le signe immortel de la régénération du monde. Blessé mortellement, Teichemann, qui avait substitué une baïonnette à la pique de son étendard, tua, avec cette arme, un cavalier accouru pour le dépouiller, et, sa tête retombant sur sa poitrine, il expira en prononçant le nom de Berlin sa patrie. A ses côtés fut blessé le capitaine adjudant-major Hanay, qui parvint à se dérober au fer des mahométans.

Le drapeau de Teichemann fut aussitôt relevé par onze officiers polonais, soldats de ce Poniatowski que les eaux de l'Elster ravirent trop tôt à son pays, maintenant asservi. Renversant devant eux les rangs des barbares, Merzieweski, Mlodowski, Koutcheliski, Dobronowski, qui les conduisaient, rentrent dans Péta, afin de célébrer par un illustre trépas la fin d'un combat destiné à tenir une place brillante dans l'histoire.

Nous regrettons de ne pas connaître les noms de tous ces illustres chevaliers, car ils étaient de haute origine par la gloire de leurs armes et de leurs aïeux. Ils s'établissent successivement dans plusieurs maisons d'où les Turcs ne parviennent à les déloger qu'en éprouvant des pertes considérables et en y mettant le feu. Débusqués du milieu des ruines, leur audace semblait s'accroître en raison des obstacles dont ils triomphaient, lorsqu'une clameur, pareille à celle d'Odin conviant ses guerriers aux fêtes sanglantes de Mars, se fait entendre.

C'était la voix d'un Scandinave, le cri terrible du capitaine Staël Holstein ! Salut et gloire aux illustres Germains ! ils demandaient à mourir. Autour du brave des braves, marchent Sandemann, de Hambourg, qui vient de tuer, de sa main, deux Turcs acharnés à sa poursuite ; le lieutenant Sander, les Prussiens Smith, Krusmarck, Feldau, qui ont dispersé une nuée de barbares, Seiger de Stuttgard, le sergent Ober, Felds Hellmann de Leipzig, Wolf, Descheffy, Dieterlein, Kœnig, qui se groupent pour combattre et pour périr ensemble. On voit se réunir à leurs accents Kaisemberg, Olmacher, Ebu, Wetzer, Eisen, Rosensthiel, Lascy, Plenario de Trieste, Miowilowitchs de Venise, Torricella de Milan, Plenario, Tazzio, les Cépha-

Ioniens Métaxas, George, et ce vieil enfant de tribu, d'[illegible] sous-lieutenant des mameluks de la vieille garde de France, [illegible] marchent, le front levé, en jonchant les rues de Péta de morts; [illegible] parvenus à s'emparer d'une chapelle isolée, ils consomment [illegible] glorieux sacrifice en s'ensevelissant, avec l'étendard sacré de [illegible] qu'ils avaient juré de défendre, sous les ruines embrasées du temple de l'Éternel.

A la faveur de la résistance de ces honorables victimes, [illegible] de guerriers, qui s'étaient fait jour à travers les rangs des [illegible] guidés par le général Normann, parvinrent à se rallier à [illegible] où Marc Botzaris rejoignit, le soir même, le quartier général, composé d'Alexandre Mavrocordatos, et quelques officiers qui n'avaient pas assisté au combat. Les prisonniers turcs qu'il conduisait [illegible] avaient été massacrés par les armatolis du mont Djoumerca, auxquels il les avait confiés, quand ils apprirent la défection de leur capitaine [illegible]gos Bacolas. Ils s'étaient imaginé, par cette cruauté, donner aux insurgés une preuve de leur fidélité, en rompant ainsi, pour toujours avec les Turcs; de sorte qu'il y eut, dès ce moment, dissension entre les armatolis de l'Athamanie. Marc Botzaris, en gémissant de [illegible] action, offrit encore à Mavrocordatos de reprendre l'offensive, mais on ne songeait plus qu'à battre en retraite. Le découragement était tel, qu'on proposait de partir à l'instant; cependant, en réfléchissant que les mahométans étaient aussi fatigués qu'on l'était, et qu'on avait plusieurs lieues d'avance sur eux, on reprit courage, et on ne se remit en route que le lendemain pour se rendre à Comboti, d'où l'on continua paisiblement à rétrograder vers l'Acarnanie, sans rencontrer aucun obstacle.

Les Turcs avaient trop chèrement acheté la victoire pour songer à poursuivre les chrétiens. Plus empressés de jouir de leurs succès que de courir de nouveaux hasards, les pachas victorieux étaient rentrés le 16 juillet au soir à l'Arta, chargés des dépouilles des vaincus, précédés des deux pièces de canon qu'ils leur enlevèrent, et traînant à leur suite trente-deux blessés qu'ils avaient pris sur le champ de bataille. Plusieurs des mahométans portaient, attachés à leurs turbans, des étoiles de la Légion d'honneur, des décorations militaires et des ornements de franc-maçonnerie qu'ils avaient trouvés sur les morts ou dans les bagages. L'air retentissait des chants des derviches, des vociférations des spahis, des hurlements d'une multitude irritée d'a-

voir perdu plus de neuf cents hommes et de compter le double de blessés qui poussaient des cris lamentables en demandant du sang et des têtes.

Tous étaient d'accord sur ce point, et on n'avait épargné les prisonniers que pour les livrer aux plus cruels supplices, sans que le moyen de l'apostasie, qu'on leur offrit pour se racheter, fût capable d'ébranler leur constance. De vieux soldats ne renient pas plus leur Dieu que leur patrie. Après leur avoir crevé les yeux, on les laissa exposés, pendant plusieurs jours, à l'ardeur du soleil sur la place de l'église de Saint-Minas, livrés aux insultes d'une soldatesque fanatique, qui les mutila avec tous les raffinements de la cruauté, avant que les pachas permissent aux bourreaux d'abréger leurs souffrances en faisant tomber leurs têtes. Telle fut la fin de ces hommes dignes d'un meilleur sort, que le capitaine Allios et le protopalicare du capitaine Makrys vengèrent bientôt après, en faisant pendre sur le champ de bataille de Péta, l'un par l'autre jusqu'au dernier, qu'on renvoya aux pachas après lui avoir crevé les yeux, six beys et quatre-vingt-deux mahométans qu'ils avaient pris dans une embuscade.

Tandis que ces affreuses représailles s'exécutaient, Cyriaque se signalait aux bords de l'Achéron par des prodiges de valeur, qui sembleraient surpasser le courage humain, si on n'avait pas connu, par les récits de cette histoire, ce dont les enfants des pâtres de la Grèce sont capables. Dans une sortie il avait tué six agas de sa main, et, dédaignant de frapper la tourbe vulgaire des soldats, il poursuivait leur sérasquier prêt à tomber sous ses coups. C'en était fait du noble barbier de Khourchid, Méhémet-pacha, le chevrier du mont Taygète était au moment de l'atteindre, quand un boulet frappa son cheval. Le coursier de la Laconie tombe en bondissant, et Cyriaque, étourdi de sa chute, reste privé de sentiment.

Les barbares, à cet aspect, reviennent sur leurs pas pour enlever ses dépouilles, et un combat sanglant s'engage entre eux et les palicares accourus pour s'emparer du corps de leur chef. Des cris perçants retentissent, on se chargeait déjà avec fureur, quand Cyriaque, qui n'était qu'évanoui, se levant avec une vigueur nouvelle et ressaisissant son sabre, frappe, repousse et disperse les Turcs épouvantés, qui s'éloignent pour faire face à d'autres dangers, tandis que les chrétiens, soutenant leur capitaine, regagnaient la palanque de Phanari.

Les barbares venaient d'être informés par Omer Brionès, que Christos Tzavellas, qu'on croyait dans les hautes régions du Pinde, était au moment de pénétrer dans la Thesprotie.

Après les affaires malheureuses de Sclivani, de Placa et de Péta, réunissant les débris des bandes de Marc Botzaris et des capitaines qui avaient combattu sous ses drapeaux, il en avait formé un corps avec lequel il voulait pénétrer dans la Selléide. Traversant les Catzana-Choria, il avait brûlé, en vue de Janina, les magasins des Turcs établis à Rapchistas, et égorgé leur dépôt qui se trouvait au kan de Saint-Dimitri. Précédé de l'épouvante, il venait de franchir les montagnes de la Tymphéide, lorsque arrivé près de Paramythia, il trouva devant lui un corps nombreux de Turcs qui le contraignirent de retourner sur ses pas. Déjà de nombreux détachements avaient été mis à sa poursuite, et, comme il n'avait que trois cents hommes pour faire face à tant d'ennemis, il se contenta de leur avoir causé des pertes considérables et de rentrer dans l'Achéloïde, qui était occupée par le capitaine Stournaris.

Les Turcs, libres de ces inquiétudes, étant revenus en force contre Phanari, et ayant renversé les murs de ce fort, Cyriaque, voyant l'impossibilité d'une plus longue résistance, conseilla aux palicares qui lui restaient de ne plus songer qu'à leur salut. Pour lui, criblé de blessures, défaillant, il voulut être porté sur la brèche pour mourir en face de l'ennemi. Les voiles de la mort couvraient son visage quand il y fut déposé. Il distribua ses armes à ses camarades, comme un chef donne des lauriers et des couronnes après la victoire à ceux qui se sont distingués. Il remit sa ceinture baignée de sang à son fidèle écuyer pour la porter à Marathonisi, dans le Magne, où elle devait rester suspendue dans sa demeure, afin de rappeler aux siens qu'il mourut en combattant les Turcs, et qu'il leur lègue le soin de sa vengeance. Il maudit trois fois Th. Maitland qui vendit Parga et s'opposa ensuite à ses généreuses entreprises; puis, rendant grâce à Dieu de lui avoir accordé une mort glorieuse, il pria ses soldats de ne pas souffrir *que la tête de Cyriaque tombât au pouvoir des Turcs*, et il expire en prononçant le nom d'*Élias son neveu.*

Telle fut la fin de cet illustre capitaine. Ses restes, ayant été embarqués sur l'Achéron, furent transportés à Missolonghi par trente guerriers de l'Eleuthéro-Laconie, débris héroïques du bataillon qu'il avait organisé, tandis que les autres se dispersèrent dans les mon-

tagnes de la Cassiopie, d'où ils parvinrent à rentrer dans le Péloponèse.

Phanari fut ainsi occupé, à la fin de juillet, par les Turcs Chamides, et Omer Brionès ayant détaché son neveu Achmet du côté de Prévésa, la trahison, qui se décelait de toutes parts, commença à s'organiser sous les auspices des agents de la Grande-Bretagne et du consul Meyer, qui méditaient la ruine des Hellènes.

Ainsi l'Épire, naguère au moment de s'affranchir, passait de nouveau sous le joug de ses oppresseurs. Déjà l'Acrocéraune était entrée en arrangement avec les Turcs par l'entremise des Anglais; Mavrocordatos *reguéait* l'Achéloüs, qu'il n'aurait jamais dû passer; et les Souliotes, livrés à eux-mêmes, ne voyaient plus que des ennemis victorieux autour de leurs montagnes, quand sept tatars ou courriers, expédiés par Khourchid-pacha au vaivode de Prévésa, annoncèrent l'entrée de l'armée de Méhémet Dramali en Morée, la reprise de l'Acrocorinthe par les Turcs, la dispersion du sénat des Hellènes, le renversement de ses nouvelles institutions, et l'arrivée de l'escadre du capitan-pacha à Patras.

La Grèce retombait dans les fers. Cette nouvelle communiquée officiellement au consul d'Angleterre Meyer, à Prévésa, par le vaivode Békir Dgiocador, fut envoyée au général qui commandait à Corfou à la place de sir Th. Maitland, d'où elle retentit dans la Selléide, et bientôt après par toute la chrétienté.

Une joie barbare éclata parmi les Turcophiles, qui voulaient que l'holocauste des chrétiens fût entier. Des ordres inhumains émanés du pandémonion de Corcyre, défendirent de recevoir aucun Grec dans les îles Ioniennes : tous étaient condamnés à périr. Ainsi on avait vu, l'année précédente, repousser des mêmes rives une foule de pèlerins, sujets de l'empereur Alexandre, revenant de la Palestine, qui, aussi mal accueillis à Trieste qu'à Corfou, durent à la charité du comte Golowkin, qui se trouvait à Vienne, d'être tolérés sur les terres inhospitalières d'Autriche et de pouvoir rentrer dans leur patrie. Cette fois on écarta des bords de la Tauride ionienne jusqu'aux fugitifs de Chios, qui n'avaient pour recommandation que les larmes et la voix du malheur.

CHAPITRE IV.

Odyssée diffamé. — Tentatives de Khourchid-pacha pour le corrompre. — Le sénat des Hellènes se prépare à occuper Nauplie. — Mehemet Dramali passe les Thermopyles. — Troubles et massacres à Athènes. — Odyssée est rappelé au commandement de l'armée. — Plan des Grecs contre les Osmanlis. — Marche insensée des barbares. — Leurs succès. — Mort de Kyamil-bey. — Reddition honteuse de l'Acrocorinthe. — Achille, qui l'avait abandonnée, se tue. — Résolution des insurgés. — Mesures de défense qu'ils adoptent. — Entrée des mahométans dans l'Argolide. — Dispositions respectives des parties belligérantes. — Belle conduite de D. Hypsilantis. — Nauplie débloquée. — Combat d'Argos. — Bombardement de la citadelle Larissa. — Ordre de brûler Nauplie, resté sans exécution. — Arrivée de Colocotroni à l'armée. — Les Grecs s'emparent de l'isthme — et des défilés de la Corinthie. — Ordre de harceler les Turcs. — Combat du 20 août. — Retraite et déroute des infidèles ; — leurs désastres ; — sont battus de toutes parts. — Translation du gouvernement hellénique à Astros.

Le sérasquier Khourchid-pacha, informé de ce qui se passait aux Thermopyles, avait profité des dissensions survenues entre Odyssée et D. Hypsilantis, pour le succès de l'entreprise qu'il méditait. Persuadé que le soldat n'a point de morale, et qu'il s'attribue le droit de propriété sur tout ce qu'atteint son glaive dévastateur, en même temps qu'il promettait le pillage de la Grèce à son armée, il s'appliquait à diviser les chrétiens, en semant parmi eux le doute de la suspicion. Ainsi, tandis que ses émissaires secrets accusaient à Corinthe le fils d'Andriscos du meurtre de Palascas et d'Alexis Noutzas, il faisait par d'autres voies répandre le bruit que leur soi-disant assassin, tel qu'un autre Coriolan, demandait à passer sous ses drapeaux pour venger l'injure faite à son nom. Odyssée, ajoutaient quelques-uns de ses agents, avait vendu son épée à Khourchid-pacha au prix de deux mille bourses, de façon qu'il ne se passait pas un jour sans qu'un bruit, plus ou moins mensonger, tendît à décréditer, à avilir et à perdre celui que les Turcs avaient le plus grand intérêt à priver de la confiance des Hellènes.

On faisait, à ce sujet, des versions non moins erronées dans les îles Ioniennes, où le système de tyranniser ses contemporains pour

fonder dans l'avenir des jours prospères était érigé en principe, parce que l'esprit dominant des hommes d'Etat de notre siècle se fonde sur cette erreur que les plans qu'ils enfantent ne doivent jamais finir. Agissant comme ces laboureurs qui traceraient des sillons pour des saisons que le soleil n'éclaire pas encore, on prétendait que les gens qui aspiraient à une régénération, soin qu'ils auraient dû léguer à leur postérité, pour ne pas déranger certaines combinaisons de l'amour-propre, allaient enfin payer la peine de leur présomption, et on ne craignait pas, tant on était sûr des moyens qu'on avait employés, de fixer le terme fatal de l'insurrection à la campagne de l'année 1822. Alors renaissaient les beaux jours de la Turquie, le despotisme vainqueur allait régner sur des ruines et rendre pour des siècles à la Hellade dépeuplée la paix des tombeaux.

Odyssée était un traître, un transfuge; tous les Grecs, des brigands ou des lâches! Au milieu de ces bruits, précurseurs de la tourmente, le ministère et le sénat des Hellènes, croyant à l'accomplissement de la capitulation qui devait leur ouvrir les portes de Nauplie, étaient descendus à Argos avec cet empressement inconsidéré d'hommes plus avides de jouir d'un succès, que de songer à s'assurer les avantages qu'ils avaient obtenus. Vainement, avant de s'éloigner, on avait fait de nouvelles tentatives auprès de Kyamil-bey, ancien toparque de la Corinthie, pour découvrir ses trésors; le rusé mahométan continuant à protester qu'il avait dépensé tout ce qu'il possédait à la défense de Tripolitza, on l'abandonna à la merci d'un chiliarque qui avait ordre de le surveiller et de vaincre son obstination.

On avait également laissé, faute d'argent pour l'approvisionner, l'Acrocorinthe à la garde d'Achille, prêtre de l'église orthodoxe, homme brave, mais sans expérience dans l'art militaire; enfin D. Hypsilantis, qui aurait dû rester à ce poste important, partit lui-même pour se rendre dans l'Argolide. Et dans quel moment? On ne peut se le dissimuler : lorsqu'une armée turque était à la veille de passer le Sperchius, et quand l'isthme de Corinthe était abandonné à la garde des dervendgis de Mégare.

Nauplie était l'objet de l'attention générale. Le temps marqué pour sa reddition approchait. On avait occupé le fort de Bourdzi, situé à l'entrée de la darse, qui y donne accès par mer; les Turcs paraissaient disposés à exécuter les conditions; on avait nolisé des bâtiments pour les transporter en Asie, quand on apprit que Khourchid-pacha

venait de lancer contre la Morée trente mille hommes sous les ordres de Méhémet Dramali. On en reçut le premier avis par Odyssée, qui écrivait au vice-président, Athanase Kanacaris : « Je vous envoie » trente mille Turcs pour vous mettre d'accord; faites-en ce que » vous pourrez; pour moi je vous promets de n'en plus laisser passer » d'autres, et je me charge du sérasquier Khourchid-pacha. »

Le même signal d'alarmes était déjà parvenu à Athènes, où l'on apprenait que la flotte du capitan-pacha, augmentée d'un vaisseau à trois ponts, forte de plus de cent voiles, avait appareillé de Ténédos pour se rendre en Morée.... C'était le 11 juillet que ces nouvelles se succédaient, quand le peuple en fureur, qui voyait les Turcs, qu'on n'avait pu parvenir à embarquer, sortis de l'acropole, prêts à grossir le nombre des barbares qu'on disait arrivés à Marathon, fit main basse sur quelques-uns d'entre eux qu'il savait disposés à exercer de cruelles représailles contre les Athéniens. Un grand nombre périt [1]; la chose était inévitable au milieu d'une guerre où les passions étaient en présence; et, le 17, un vaisseau de la marine royale de France étant arrivé au Pirée, le capitaine, assisté de sept matelots, qui se rendirent à Athènes, parvint à sauver une foule de familles turques réfugiées dans les consulats.

Quoique cette circonstance prouve que ces malheureux ne couraient pas d'aussi grands dangers qu'on s'est plu à le dire, de la part d'un peuple réduit au désespoir, les officiers de la marine royale ne s'acquirent pas moins, dans cette circonstance, une gloire particulière; et s'ils ont eu le malheur d'être félicités de leur dévouement par le *Spectateur oriental*, les bénédictions de ceux qu'ils sauvèrent doivent leur tenir lieu de compensation. Ils firent leur devoir. Pourquoi le chef de la division navale, qui les avait envoyés à Athènes, ne leur procura-t-il pas également le bonheur de secourir aussi efficacement les chrétiens de Chios [2], au lieu de complimenter leur bourreau, et d'abandonner un bâtiment sarde, à la fureur du lâche commandant de Smyrne?

La justice, inséparable de l'histoire, nous oblige de dire que les officiers qui sauvèrent les Turcs d'Athènes dépassèrent les bornes de

[1] Le journal de Smyrne porte ce nombre à 750; mais il y a exagération. Voyez le n° 63 du même journal, 1822.

[2] L'apologiste du capitan-pacha, assassin des Chiotes, attribuait aux réfugiés de cette île, qui se trouvaient à Athènes, le massacre des Turcs. Voyez *ibid.*, n° 63, 1822

l'impartialité en leur faveur. De quel droit osèrent-ils se permettre d'empêcher les paysans de l'Attique, qui s'enfuyaient une seconde fois à l'approche des barbares, de s'embarquer pour passer dans l'île de Salamine, en tenant le Pirée bloqué [1] ? Les Turcs n'étaient plus qu'à quelques lieues d'Athènes! Quelle excuse aurait-on pu alléguer, si, tombant sur les Grecs fugitifs, des officiers de la marine française avaient été la cause de massacres pareils à ceux que les victimes de Chios reprocheront à jamais, du fond de leurs tombeaux, aux escadres chrétiennes, qui ne firent aucun mouvement pour leur tendre une main secourable?

Le ciel veillait sur les Hellènes, et les desseins de Khourchid-pacha n'avaient pas dans ce moment pour objet l'Attique ni Athènes, qu'une garnison de huit cents Grecs, qui s'étaient renfermés dans l'acropole, mettait à l'abri d'un coup de main. Il s'était réservé cette expédition pour un autre temps. Dramali avait ordre de se diriger, par la ligne la plus courte, vers la Morée, et d'y porter la désolation, tandis que le capitan-pacha, auquel on prêtait officieusement vingt mille hommes de troupes de débarquement, attaquerait la presqu'île du côté de Patras.

Pendant ce temps, le sérasquier, dont le plan de campagne avait été tracé par les ennemis des Grecs, organisait une armée beaucoup plus considérable que celle qu'il avait mise sous les ordres de Dramali. Indépendamment de douze mille hommes d'élite qu'il avait retenus auprès de lui, on avait vu défiler à Salonique, du 7 au 15 juillet, onze mille soldats de l'armée du Danube, que la Porte, rassurée sur les intentions de la Russie, envoyait à Larisse; et avec les milices de la Macédoine transaxienne, il devait, avant le commencement du mois d'août, compléter un total de quarante mille combattants.

C'était une pareille masse de forces qu'Odyssée prétendait arrêter, quand il mandait aux chefs du Péloponèse *qu'il se chargeait de*

[1] Voici ce que dit à ce sujet le *Spectateur oriental*, en parlant de la manière dont les Turcs furent sauvés : *Il eut* (le commandant français) *la présence d'esprit de bloquer tout à fait le Pirée, où se rendaient deux ou trois mille âmes fuyant d'Athènes, et il arrêta cette populace, prête à passer à Salamine. A cet effet, il expédia à l'estafette l'ordre de s'embosser, et d'empêcher qu'aucune embarcation des Grecs ne sortît avant que les Turcs qu'il voulait sauver ne fussent rendus à bord.* (*Spectateur oriental*, n° 63.)

Khourchid-pacha. Comment était-il rentré en scène? Quels étaient ses moyens militaires pour tenir sa promesse? C'est ce qu'il convient d'expliquer, en faisant connaître le terrain sur lequel les Hellènes allaient s'immortaliser.

On a dit comment Odyssée, retiré, non comme Achille sous sa tente, à la vue des dangers qui menaçaient les Grecs, et satisfait des maux prêts à fondre sur eux, mais inquiet sur le sort de la Hellade, se préparait à servir la patrie, qu'un sénat imprudent l'empêchait de défendre à la tête d'une armée. Dans cette fausse attitude, il avait reçu plusieurs communications de la part de Khourchid-pacha, qui lui offrait les dons de la fortune et les séductions d'un avenir exempt d'orages, s'il voulait se ranger sous ses drapeaux. Il avait feint d'écouter le satrape; et, à la faveur de cette espèce de négociation, il s'était appliqué à connaître ses projets et ses forces.

Réunissant pendant ce temps tous les pâtres audacieux du Parnasse et de l'OEta, qui, de gardiens de troupeaux timides, étaient, ainsi que lui, devenus les chefs de ces armatolis parmi lesquels la houlette avait fait place au sabre et au fusil, il méditait le plan le plus vaste que jamais enfant des Grecs conçut depuis les mémorables journées de Marathon et de Platée.

Uni de sentiments et de principes avec Panorias, d'Amphisse, qui n'avait jamais quitté le costume de chevrier, vêtement ordinaire des paysans du mont Zonas, Odyssée et son ami réunirent les braves de Lidoriki et de Cravari. On fut alors émerveillé de voir sortir, au grand étonnement de la Hellade, au lieu de ces hideux mendiants, opprobre de la société, qui descendaient annuellement d'Amourani[1], une belle race d'hommes, parlant la langue primitive de la Hellade. Ils semblaient, comme les fils de Dorus, apporter avec eux de nouvelles destinées à la Grèce: car, à peine furent-ils rassemblés à Arachova, qu'on vit tous les vieux capitaines de la Phocide accourir au rendez-vous qu'on leur avait indiqué. De ce nombre étaient Kondoianis, Jean Gouras, Dyvouniotis, Diamantis, Gavosterios et les chefs du Catavothra, qui, d'un commun accord, nommèrent pour leur polémarque Odyssée, fils d'Andriscos.

Ce choix ayant été confirmé par l'armée, qui se montait à cinq mille combattants environ, on mit en délibération si on devait essayer

[1] Voyage dans la Grèce, tome III, pages 229 à 230.

de s'opposer aux bandes de Dramali-pacha, fortes de trente mille hommes, qui se préparaient à passer le Sperchius pour se diriger contre la Morée.

La question, ainsi posée, ne se présentait plus comme au printemps précédent, lorsque les campagnes, couvertes de moissons, possédaient l'espérance de l'année, qu'il fallait protéger afin de sauver les moyens d'existence du peuple et de ses défenseurs. On était au mois de juillet, et les grains avaient été, dès la mi-juin, foulés, recueillis et transportés dans les lieux les plus inaccessibles du Parnasse, asile des Phocidiens et des Béotiens, lors de toutes les invasions des barbares. La terre, dépouillée de verdure, comme il arrive pendant les chaleurs, qui sont la morte saison de la Grèce, n'offrait plus de pâturages. Les troupeaux étaient depuis longtemps retirés dans les parcours d'été, qui succèdent aux glaciers du Sperchius et du Céphise. Une aridité générale couvrait le plat pays, et à l'exception des rizières, des maïs semés dans les marais et dans les fondrières, où il est dangereux de pénétrer, on n'apercevait au loin que des plants de coton, des garancières, des vignobles hors de maturité, qui pussent procurer quelques rafraîchissements aux hommes et aux animaux. On devait sans regret sacrifier cette partie des récoltes. Telle était l'opinion commune des vieillards, qui trouvaient dans une invasion des Turcs l'avantage de diviser leurs forces, en les laissant pénétrer dans le pays, tandis qu'avec une armée double en nombre ils pouvaient envahir, conquérir et occuper méthodiquement la Hellade ainsi que le Péloponèse.

Odyssée, qui ne prenait jamais l'initiative dans le conseil, appuya cet avis en démontrant par des raisonnements irrécusables que, si on venait à bout dans ce moment de rejeter, comme on l'avait déjà fait, les Turcs dans la Thessalie, ils reviendraient bientôt plus formidables, et qu'en succombant, c'en était fait de la patrie. Ils restaient alors maîtres des défilés, et, portant des forces considérables sur la Morée, avec leurs communications libres, ils viendraient à bout dans trois mois de temps, à l'aide des renforts qu'ils recevaient, d'exterminer la population entière de la presqu'île, comme ils avaient massacré celle de Chios. Les débris des compagnies grecques pourraient bien, à la vérité, leur enlever des convois, les harceler ; mais, n'étant plus capables d'entreprendre rien d'important, ils se fondraient insensiblement et deviendraient, comme avant l'insurrection, des *ar-*

matolis commandés par des capitaines de klephtes. Au contraire, en ouvrant la lice aux barbares, il suffisait de considérer la nature et l'étendue du terrain qu'ils avaient à parcourir pour prouver qu'on détruisait d'un seul coup Dramali et les trente mille hommes qu'il commandait ; que ce n'était qu'une incursion de Tartares qui se précipitaient dans une *impasse*, et que Khourchid les poussait en avant, peut-être dans le but de perdre les auteurs d'un plan conçu sans sa participation.

Sans approfondir les mystères d'iniquité propres à la cour des sultans, Odyssée, entrant dans tous les détails de stratégie appliqués à la connaissance des lieux, prouva que de Larisse à Tripolitza, capitale de la Morée, la distance étant, à vol d'oiseau, de soixante et dix lieues, et de cent environ, à cause des détours qu'il fallait prendre pour suivre les défilés des montagnes, une armée de trente mille Turcs, abandonnée à elle-même, quand elle ne trouverait de résistance qu'à l'extrémité du rayon qu'elle avait à suivre, serait perdue si elle était seulement arrêtée pendant quinze jours. Discutant toutes les chances, il fit voir qu'immédiatement après avoir franchi les Thermopyles elle perdait ses communications, puisqu'on pouvait faire occuper ce défilé par les troupes grecques. Séparée ainsi de la Thessalie, on devait, en faisant lever en masse les paysans de l'Attique et d'une partie de la Phocide, former une seconde ligne d'insurrection sur ses derrières, en occupant les passages du Cithéron, ainsi que la ligne des monts Cérates et Géraniens jusqu'au golfe de Corinthe.

Si les barbares forçaient l'isthme, comme on pouvait débarquer, en sortant du Pirée, sur la plage labourée par le torrent du massacre, on cernerait facilement le poste qu'ils laisseraient au grand défilé, en occupant les flancs boisés des monts Œniens, d'où on les bloquerait comme dans une place assiégée.

En les supposant entrés dans le Péloponèse, l'Acrocorinthe, le défilé du Trété, celui de Lerne, le Trochos ou Strata Khalil-bey, joints aux précédents, formaient sept lignes élevées en arrière des Turcs. Portés à cent lieues de leur centre d'opération, si on les supposait campés au pied du mont Ménale devant Tripolitza, l'armée de Dramali ne reverrait jamais la Thessalie. « Ce sont trente mille hommes » qu'on nous offre en sacrifice, dit Odyssée ; ils pourront troubler » les loisirs de nos seigneurs les ministres de Corinthe ; mais, à coup » sûr, leur présence rendra l'énergie à nos frères du Péloponèse.

» C'est à eux à s'en arranger. S'ils ne veulent pas se donner la peine » de les tuer, qu'ils laissent ce soin aux fièvres et à la famine. » Dans deux mois ils seront anéantis. »

Panorias, quittant sa chlamyde en poil de chèvre, se leva et embrassa deux fois la poitrine d'Odyssée, qui bondit, en faisant briller ses armes étincelantes d'or et de pierres précieuses; car, jeune et bouillant, il aimait autant la parure au milieu des camps, qu'il ambitionnait le poste du danger dans un jour de combat. *Oui*, dit le vieux chevrier du Parnasse, *les fièvres, la famine et le sultan, voilà nos fidèles auxiliaires*. Puis il ajouta *qu'il s'offrait pour former l'avant-garde de l'armée turque*; et, comme chacun le regardait, il s'écria : *j'ai un quatrième auxiliaire à vous offrir, le feu destructeur*.

Expliquant ensuite sa pensée, il démontra la nécessité d'incendier les villages situés sur la route que les barbares devaient tenir, de brûler les meules de paille, les chaumes, de faire refluer les populations dans les montagnes, de chasser les bestiaux au fond des bois, de ne pas laisser une poule dans les basses-cours, une ruche d'abeilles sous les hangars, un fruit sur les arbres, et de faire tellement de dégât que l'ennemi ne trouvât que la nudité du désert destiné à lui servir de tombeau.

On applaudit à sa proposition, et on convint non-seulement de laisser aux Turcs le défilé des Thermopyles libre, mais de s'éloigner de manière à ne leur inspirer aucune inquiétude. On confia à Panorias le soin de la dévastation des plaines, tandis que les barbares, au nombre de plus de trente mille, débouchaient d'une manière triomphale dans la Béotie. Le 7 juillet, ils entraient à Livadie, et vingt-huit mille hommes de cavalerie couvrirent le lendemain les environs de Chéronée et du lac Copaïs, où leurs chevaux dévorèrent jusqu'aux roseaux des marais, pendant les deux journées que Dramali passa au milieu des décombres d'une ville qu'il trouva déserte. Le 10, les Turcs arrivèrent à Thèbes, et, laissant Athènes à main gauche, ils entrèrent par les défilés du mont Cithéron dans la Mégaride.

Les cabanes d'Eleusis avaient été réduites en cendres, et les barbares s'en vengèrent sur la bourgade de Mégare, qu'ils brûlèrent, sans réfléchir qu'ils se privaient ainsi d'une ressource pour déposer en deçà de l'isthme les malades, qui commençaient à être nombreux dans leur armée. Les dieux qui présidaient jadis aux mystères de la bonne déesse semblaient les avoir frappés d'aveuglement.

Les stratarques retirés dans les forêts du Parnasse, informés, au moyen des feux allumés sur les montagnes, de la marche de Dramali pendant la nuit du 13 juillet, occupèrent le lendemain le kan de Hellada, Fourca, et quelques jours après Khourchid connut la faute énorme qu'il avait commise, quoique sa responsabilité fût à couvert. L'ordre émané de Constantinople lui défendait de rien entreprendre avant d'avoir reçu des nouvelles de ce qui se passerait en Morée, et, pour s'y conformer, il résolut d'attendre; de manière que les insurgés eurent ainsi le temps de se fortifier dans les défilés du mont Catavôthra. Dès ce moment aussi, cessèrent toutes les communications entre l'armée de Dramali et le quartier général de Larisse; car Panorias, ainsi que les paysans de l'Attique et de la Phocide, qui s'étaient jetés en partisans dans le Cithéron et l'Hélicon, interceptèrent jusqu'aux courriers qui pouvaient entretenir les relations entre les deux armées turques.

Indifférent à ce qui se passait sur ses derrières, Dramali comptant trouver des vivres dont son armée commençait à éprouver le besoin, et se fiant sur la coopération du capitan-pacha, qu'on disait chargé de troupes de débarquement, de munitions de guerre et de bouche, hâtait sa marche pour atteindre le plus rapidement possible la terre de promission. Il était muni d'un firman qui le nommait vizir de Morée. Sans hésiter, il attaqua le grand défilé, d'où les Grecs épouvantés se retirèrent dans les escarpements des monts Œniens, et le 15 juillet au matin, son armée descendit dans la plaine de Corinthe, qui fut inondée dans un instant par une multitude de barbares.

A cet aspect, le commandant de l'Acrocorinthe, Achille[1] et sa faible garnison, saisis d'épouvante, s'étant empressés de fuir à bas bruit, en se jetant dans les montagnes de la Solygie, chacun ne songea plus qu'à les imiter. Dès le matin les femmes de Chios, réfugiées dans la ville basse, s'étaient acheminées vers la Sicyonie, d'où elles se rendirent à Phénéon. Achille, revenant sur ses pas, essaya d'emmener Kyamil-bey. Celui-ci qui temporisait, dans l'espoir d'une prompte délivrance, voulut résister, et Achille ayant ordonné de s'en défaire, l'arrière-garde grecque se retira en emportant la tête du malheureux Kyamil,

[1] Achille s'était rendu à Argos dès qu'il sut que les Turcs avaient forcé le pas des Thermopyles; mais il ne put rien obtenir ni en hommes ni en vivres pour défendre l'Acrocorinthe.

au moment où les mahométans se déployaient en vue de la place.

Croyant la citadelle toujours occupée par les Hellènes, Dramali faisait défiler son armée du côté de la mer, en se dirigeant vers le Léché, quand une négresse, descendue à l'acropole en agitant une écharpe, s'approcha des coureurs, en les priant de la conduire devant le sérasquier, qu'elle avertit de venir occuper le château évacué par les chrétiens. La chose semblait incroyable; Dramali se le fit répéter, et, dans sa haute prudence, ainsi que ceux qui l'entouraient, il contraignit, par les voies ordinaires du bâton, quelques vivandiers juifs de son armée à se rendre sur les lieux pour constater l'exactitude du rapport de la négresse. Son récit s'étant trouvé positif, on se porta vers la citadelle, et l'épouse de Kyamil-bey, suivie des femmes turques, que les Grecs avaient respectées, ouvrit les portes de l'Acrocorinthe au lieutenant général de sa hautesse Méhémet Dramali-pacha, qui était bien éloigné de se flatter d'un pareil succès.

Fière d'arborer elle-même l'étendard de pourpre du sultan sur les donjons de Corinthe, honneur qu'on lui décerna, l'épouse de Kyamil-bey n'avait plus qu'un vœu à réaliser, celui de voir, d'embrasser et de presser sur son sein un époux qu'elle idolâtrait autant qu'elle en était adorée. Elle le demandait lorsque la négresse avait députée vers le sérasquier, arrivant les cheveux épars en se déchirant le visage, lui apprit que Kyamil-bey n'était plus. Elle n'avait trouvé que son cadavre mutilé dans l'appartement qu'il occupait.

Il serait difficile d'exprimer le désespoir d'une femme naguère triomphante, qui éprouvait un pareil revers. Privée de sentiment, elle ne revint à la vie que pour verser un torrent de larmes, en demandant à entretenir le sérasquier auquel elle avait à communiquer une importante révélation, qu'elle lui fit, dit-on, en ces termes : « Veuve de » Kyamil-bey, sa mort me dégage d'un serment que je lui avais fait. » Renonçant désormais à l'éclat des grandeurs pour vivre avec ma » douleur, je ne te demande, sublime vizir, que de lui faire élever » un tombeau magnifique. Le prix t'en sera généreusement payé. » Écoute : ici près, dans un puits, qu'elle lui indiqua, sont cachés » des trésors qui ont causé la perte de mon époux et mon malheur. » Tu peux les faire retirer à l'instant et t'en servir pour venger la » mort de Kyamil-bey, le plus beau et le plus noble des mortels. »

Elle dit, et le sérasquier, ravi de ce qu'il entendait, ayant fait descendre, dans le puits que la veuve de Kyamil-bey avait désigné,

quelques fontainiers attachés au service de son armée, on en retira environ quarante mille bourses ou vingt millions en espèces monnayées. Quelle conquête ! quel élément inespéré de succès ! J'ignore si on a élevé un monument funèbre à Kyamil-bey [1], car la reconnaissance envers ceux dont on n'a plus rien à espérer est souvent parcimonieuse; mais on peut s'imaginer quelle fut la joie de Dramali, maître d'une pareille somme. Son succès lui parut assuré. Vizir et tout à coup opulent, il ne comptait jusqu'alors que des journées de marche sans obstacles. La prise de l'Acrocorinthe, citadelle regardée comme la clef du Péloponèse, ne lui avait coûté que la peine d'y monter pour l'occuper. Il y trouvait un trésor suffisant à l'entretien de son armée pendant une campagne, et, pour comble de bonheur, il apprenait en même temps que le prêtre Achille désespéré d'une action qui compromettait le salut des Hellènes, venait de se punir de sa propre lâcheté en se donnant la mort.

Dramali était dans le ravissement quand ses coureurs, qui avaient reconnu le défilé d'Aspro-Chôma au point d'intersection avec la voie rurale d'Angelo-Castron, bourgade située dans l'Épidaurie, ainsi que les gorges de Cléones, voisines du kan de Courtessa [2], jusqu'à l'entrée du Trété, lui ayant rapporté qu'il ne se trouvait aucun ennemi en vue, il ordonna à l'armée turque de quitter Corinthe le 17 juillet, et le 18 au matin elle entrait dans l'Argolide.

Guidés jusque-là par une fortune aveugle, les mahométans, qui avaient trouvé un trésor à Corinthe, persuadés que le destin se déclarait en leur faveur, fondaient leurs espérances sur les magasins de vivres que les Grecs avaient formés à Argos. Une estafette, expédiée à leur généralissime par Jousouf-pacha avant son départ de Corinthe, l'informait d'ailleurs, que la flotte de sa hautesse attendue à Patras, n'y toucherait que pour prendre le sérasquier Méhémet, nommé capitan-pacha, et qu'elle ferait aussitôt voile pour Nauplie, qu'elle était chargée de ravitailler.

Ne voyant plus devant lui que la nécessité de débloquer cette place par terre, Dramali renouvelait sa garnison, et marchait vers Tripolitza afin d'y célébrer les funérailles de l'indépendance et de la régéné-

[1] Voyez, pour ce qui concerne ce personnage, le tome IV, pages 13, 22, 129, 187 et 208, de mon Voyage dans la Grèce.

[2] Courtessa. Voyez tome IV, pages 142 et 147, de mon Voyage dans la Grèce.

ration de la Grèce. Quelle moisson de têtes, d'esclaves et d'or les chefs et les soldats avaient en perspective! Leur enthousiasme était au comble. Déjà ils saluaient par des acclamations prolongées le pavillon ottoman, qui flottait sur la Palamide de Nauplie. Huit cents artilleurs, flanqués par dix-sept mille hommes de cavalerie, faisaient gémir les échos de l'Argolide du tonnerre de soixante pièces de canon, quand le sérasquier, établi sur les hauteurs de Mycènes, aperçut l'incendie qui dévorait les magasins d'Argos.

Les Grecs, informés depuis deux jours de l'approche des barbares, qu'ils croyaient devoir être arrêtés au passage de l'isthme et devant l'Acrocorinthe, apprenant le véritable état des choses, venaient d'adopter de grandes mesures de salut public. Elles annonçaient une résistance opiniâtre, et ce qu'Odyssée avait prévu pouvait encore se réaliser, si la persévérance soutenait les résolutions des magistrats et des chefs militaires de la Morée.

Le sort de la patrie dépendait de l'attitude qu'ils allaient tenir, et elle fut digne du danger dont on était menacé. Athanase Kanacaris, au premier signal d'alarme, avait écrit au stratarque Colocotroni, qui assiégeait Patras, de se porter à marches forcées vers l'Argolide, et le courrier chargé de cette dépêche le rencontra à Calavryta. Il avait été prévenu par Odyssée de l'invasion imminente des barbares, et il s'occupait à réunir les levées en masse des montagnards, qui venaient de toutes parts se ranger sous l'étendard de la croix. Jamais pareil enthousiasme n'avait animé les Grecs, depuis la mémorable journée de Platée, à laquelle concoururent presque toutes les populations de la Hellade. Les soldats de l'Achaïe, ceux du mont Cyllène, les Calavrytiotes, les Phénéates, les Stymphaliens s'étaient réunis au premier cri du danger. Tous demandaient à combattre l'ennemi, et la certitude de la victoire s'annonçait dans l'ardeur des chrétiens, qui ne s'informaient que du lieu où se trouvaient les barbares.

Il n'en était pas de même à Argos [1], où l'on venait de décider de

[1] Dès que Mavromichalis y fut arrivé à la tête de deux mille hommes, les Maniates, qui étaient ses soldats, demandèrent la part des dépouilles de Nauplie, que les Turcs occupaient, trente piastres de paye par mois, et dix mois de solde arriérée qu'on leur devait. Ils voulaient prendre D. Hypsilantis à partie pour cette dette, quand Thanos Kanacaris les fit consentir à un salaire de vingt-cinq piastres payable en deux termes, moitié au commencement, et le surplus à la fin de chaque mois. Alors un nommé A. Loucopoulos fournit de sa bourse mille mahmoudies (environ vingt-quatre mille francs), qu'on donna à compte aux avides et rapaces Lacons.

transporter le quartier général à Lerne, village situé à deux lieues de cette ville sur le chemin de Tripolitza. Quoiqu'on n'eût pas plus de deux mille hommes disponibles, en y comprenant ceux qui étaient employés au blocus de Nauplie, on garnit les positions susceptibles d'être défendues. On évacua ensuite la ville, en faisant passer à Hydra, par le moyen des vaisseaux qui devaient embarquer la garnison turque de Nauplie, les familles et les bouches inutiles, chacun sauvant ce qu'il pouvait emporter; tandis que les Eleuthéro-Lacons, fidèles à leur instinct, volaient tout ce qu'ils attrapaient. En vain leur chef Pierre Mavromichalis essayait de les contenir, les Maniates pillèrent en grande partie les Argiens, et ils ne revinrent sous leurs drapeaux qu'après avoir déposé dans les montagnes le fruit de leurs larcins que les dames lacédémoniennes, informées des bonnes œuvres de leurs époux, transportèrent dans la vallée de l'Eurotas.

Après avoir pourvu à la sûreté des non-combattants, le vice-président du pouvoir exécutif, Athanase Kanacaris, s'embarqua sur une goelette hydriote avec ses collègues Orlandos, Boudouris, membre du corps législatif, Bulgari, ministre de la marine, et le comte Métaxas de Céphalonie, ministre de la police. Négris, ministre des affaires étrangères, Coletti, ministre de la guerre, Caracazzaki, Monarchidès, Vlasi et Constantas, députés au corps législatif, passèrent sur un autre bâtiment, confiant ainsi à la mer les débris d'un gouvernement expirant, car le ministre des finances, Notaras, vieillard estimable, s'était, depuis quelque temps, retiré à Tricala, bourgade du mont Cyllène, pour y rétablir sa santé. Mais cette retraite des autorités civiles, loin d'être une défection, tendait à servir plus efficacement l'État qu'en délibérant au moment du danger, et en exhalant l'autorité qui leur était confiée dans de vaines proclamations. Il fallait agir, et lorsque l'Argien Baroukas, qui sauva les archives du gouvernement, eut apporté à bord le grand-livre des finances, l'argenterie et ce qui appartenait au trésor public, chacun se trouva utilisé de manière à prendre une part active à la défense publique. Mais, avant de développer ces dispositions, il convient de faire connaître le terrain sur lequel allait se décider la lutte des Grecs contre leurs oppresseurs.

Le vallon d'Argos [1], percé au nord par le défilé du Treté, qui ser-

[1] Voyez, pour la topographie détaillée de la route de Corinthe à Argos et de l'Argolide, les ch. 111 et 112, de mon Voyage dans la Grèce, qu'il est nécessaire de consulter pour bien suivre les détails de cette campagne mémorable.

pente entre les montagnes sourcilleuses dont il est enveloppé, a trois lieues et demie environ d'étendue jusqu'à la mer, sur un diamètre d'une lieue à une lieue et demie à son ouverture vers le golfe Argolique. A main gauche en sortant du Trété ou Rito, on monte à Mycènes, ville pélasgique, au-dessous de laquelle s'élève sur le renflement de ses coteaux le village de Carvathi. De ce point, où Dramali avait placé son quartier dans le kan voisin de la plaine, on compte deux lieues dans la direction S. O. à Argos, et trois et demie N. S. jusqu'à Nauplie. A l'extrémité de ces deux lignes, qui coupent une vallée, sillonnée par quelques torrents, s'ouvrent deux issues : l'une, vaste et dégagée de montagnes, conduit à Epidaure, en tournant à l'orient, quand on est à la hauteur du village d'Anasissa, qu'on croit avoir remplacé la bourgade de Midée. Arrivé par le travers de ce hameau, si on continue à marcher au midi, on passe devant Tirynthe ; et une demi-lieue au delà, on entre à Nauplie, ville bâtie au penchant d'un contre-fort du mont Arachné, qui sépare la Trézénie de l'Hermionide jusqu'en face d'Hydra.

La seconde issue du bassin de l'Argolide, qui s'ouvre au S. O., est celle qu'on prend pour se rendre à Tripolitza ; mais autant la passe d'Épidaure est accessible, autant celle-ci est d'un abord difficile, si on ne parvient pas à s'emparer d'Argos. Cette place ouverte et sans défense, où les colonies d'Inachus fondèrent la citadelle Larissa, qu'on voit encore au faîte d'un rocher hérissé d'aspérités, a un avantage de position qui semble avoir été méconnu par tous les conquérants modernes de la Chersonèse de Pélops, quoique l'ouvrage des Pélasges les avertît que c'était la clef de l'Arcadie. Aussi difficile à tourner au midi, par rapport aux marais qui la séparent de la mer, qu'à assaillir de front, à cause des montagnes auxquelles elle est appuyée, Argos aurait été, malgré sa position, une barrière de peu de résistance contre d'autres hommes que des Turcs, qui devaient l'emporter avant de pénétrer dans l'intérieur du pays. Quelques compagnies de voltigeurs en auraient chassé les Grecs ; mais ceux-ci, qui connaissaient leur ennemi, y trouvèrent des ressources inespérées.

On résolut de défendre les ruines d'Argos ; car, si on jette les yeux sur la carte, on verra que Tripolitza et le centre de l'Arcadie ne peuvent être envahis qu'en occupant cette ville, ou bien par une expédition maritime, qui débarquerait sur la plage de Lerne, d'où, n'ayant que huit lieues de chemin à faire et le seul défilé de Trochos

à franchir, on peut pénétrer sur le plateau de la Tégéatide. C'était ainsi que le fameux Hassan Gésaër, capitan-pacha, soumit la Morée en 1779. Mais en comparant l'état actuel des choses, on s'apercevait que son entreprise n'avait aucune ressemblance avec celle de Dramali. En effet Hassan, maître de Nauplie, partait d'Argos; et n'agissant que contre une masse d'insurrection concentrée à Tripolitza, la question se décidait devant cette ville : tandis que maintenant, la Morée entière se trouvant en armes, il fallait livrer autant de combats qu'il y avait de plateaux et de vallées, qui offraient des systèmes de défense plus ou moins compliqués contre un ennemi sans expérience.

Soit calcul ou hasard, les Grecs comprirent la faute des Turcs qui venaient de s'engager, sans infanterie, dans une vallée où ils pouvaient faire de fort belles évolutions de cavalerie, mais au delà de laquelle cette espèce de troupe leur devenait inutile et même nuisible. On reprit courage, et, par une inspiration qui ne pouvait venir que du Dieu protecteur de la cause des chrétiens, D. Hypsilantis, Pierre Mavromichalis, Nicolas Stamatopoulos, Nicétas, frère du Turcophage, le Spartiate Panagiotis Krévata, s'étant trouvés d'accord en tout point malgré l'opinion de plusieurs hommes fort braves, auxquels il avait paru indispensable de se retirer dans les montagnes, on adopta les mesures suivantes.

On échelonna une partie des Maniates dans les vignobles qui bordent la rive gauche de l'Inachus[1], et de cette façon on eut des avant-postes placés entre des espèces de palissades suffisantes, à cause de la hauteur des ceps, pour contenir les batteurs d'estrade et se mettre à l'abri de leurs coups. Dès lors on vit commencer une guerre assez bizarre entre les maraudeurs turcs qui, obligés de mettre pied à terre pour grappiller des raisins, s'enfonçaient entre les vignes, où les Grecs embusqués en tuaient autant qu'il s'en présentait, et faisaient aussitôt passer dans les montagnes leurs chevaux, dont ils s'emparaient. On plaça ensuite de distance en distance, le long du rivage de la mer,

[1] D. Hypsilantis se comporta dans cette circonstance en homme de tête et d'honneur. Rencontrant Mavromichalis et trois cents Lacons embusqués sur une butte, il les excite et les engage à se rapprocher d'Argos. Il court à Lerne, d'où il ramène une foule de soldats fugitifs. Il presse le sénat d'écrire à Colocotroni de hâter sa marche; on venait d'apprendre qu'il était arrivé au village d'Agladocampos. Nous regrettons que l'histoire, qui n'admet pas une foule de détails, nous empêche d'énumérer tous les mouvements que D. Hypsilantis se donna à cette époque, qui fut marquée par le salut du Péloponèse.

entre les lagunes et au milieu des rizières, des groupes de tirailleurs, afin d'empêcher l'ennemi de fourrager dans les marais, et pour l'attirer, en le provoquant parfois, dans les fondrières où il était facile d'en venir à bout. Enfin quelques officiers français, parmi lesquels on cite le capitaine Jourdain et le colonel Lavillasse, dans les intervalles libres que la fièvre laissait à ce dernier, qui perdait peu d'occasions de faire le coup de fusil contre les Turcs, ayant fait construire des épaulements en pierre sèche, appuyés aux murs des maisons incendiées d'Argos, on réussit à s'établir, de manière à soutenir un coup de main contre les barbares.

Tout ce qu'on pouvait faire étant ainsi prévu, il en résulta qu'au moyen des embuscades réparties le long de la mer, on réussit à lier depuis Argos la ligne d'opération avec la petite forteresse de Nauplie, que les Turcs avaient livrée aux Grecs, en vertu de la capitulation éventuelle conclue précédemment. Alors Nicolas Stamatopoulos et Nicétas, qui tenaient le blocus de Nauplie, s'établirent sur les montagnes en arrière de cette place, et plusieurs bâtiments furent désignés pour porter des secours aux différents postes établis près de la côte. Ainsi une péniche, armée de deux canons, reçut ordre de s'embosser sous la petite forteresse de Bourdzi, dont on remit le commandement au capitaine Philippe Jourdain, qui s'occupa aussitôt de faire embarquer les otages que les Grecs y avaient fait conduire comme garants de l'accord arrêté avec les Turcs qu'on prévint de cette disposition. Une autre péniche eut ordre de stationner aux moulins de Lerne afin de veiller à la sûreté du quartier général; enfin une troisième fut mise à la garde des bâtiments de transport, et on tint des chaloupes canonnières, ainsi qu'une foule de bateaux, à la disposition des commandants, pour se porter partout où ils seraient jugés nécessaires aux besoins du service. Le vice-président Kanacaris, et le comte André Métaxas de Céphalonie, devenus l'âme et le conseil de cette division navale, à la tête de laquelle se trouvait Bobolina, ainsi que quelques navarques d'Hydra, reçurent pour instruction, *de se porter partout où il faudrait secourir et renforcer les postes des Hellènes;* mais, en hommes prudents, les sénateurs qui n'entendaient rien à l'art nautique, laissèrent aux marins le soin de manœuvrer comme ils le jugeraient convenable. On savait qu'il fallait vaincre, que la loi rigoureuse de l'histoire est de juger les hommes d'après les événements; on ne vit plus que la patrie, le monde chrétien et la postérité.

Pendant que les Grecs faisaient ces dispositions, Dramali, qui était depuis huit jours campé au pied des coteaux de Mycènes, au lieu de se mettre en rapport avec Nauplie, dont ses avant-postes n'étaient éloignés que d'une lieu et demie, attendait, comme on l'a su depuis, l'accomplissement de promesses de Jousouf-pacha. Les yeux tournés vers la mer, il cherchait à découvrir la flotte ottomane, quand, pressé par la disette qui se faisait sentir dans son armée, il se décida à marcher en avant. Les queues, signal du départ, furent arborées devant sa tente le 31 juillet; et le 1er août, un cri immense, entremêlé du hennissement des chevaux et du bruit des clairons, annonça l'approche des barbares qui inondèrent la plaine, tandis qu'une partie de leurs hordes se dirigeait vers Nauplie, où elles entrèrent aux acclamations des assiégés [1]. Le gros de l'armée, conduit par le sérasquier, se porta en même temps vers Argos, où les Grecs qui avaient reçu des renforts, n'avaient cependant à lui opposer que dix-huit cents hommes. En considérant ces faibles éléments de défense, il fut encore une fois question de se retirer dans les escarpements des monts Lyrcée et de l'Artémisius; mais quand on consulta les stratarques et leurs soldats, tous demandèrent à n'abandonner les ruines d'Argos que teintes du sang des barbares, en disant qu'il serait toujours temps de suivre le parti qu'on leur proposait.

Le drapeau de la croix fut aussitôt déployé au faîte des montagnes d'Argos, où l'on n'avait laissé qu'un homme préposé à la garde des signaux destinés à donner avis des mouvements de l'ennemi. Les Turcs, précédés d'une forêt d'étendards, ayant commencé l'attaque avec cette furie ordinaire à leur premier choc, l'aile droite, forte de quinze mille hommes, est arrêtée tout à coup par trois cents Lacons embusqués au village de Coutzopodi, qui ne se retirent qu'après en avoir fait un grand carnage. Les barbares ne sont pas peu surpris de trouver sous les pas de leurs chevaux des trous et des fossés dans lesquels plusieurs s'abattent, tandis que ceux qui parviennent à franchir ces obstacles se voient de nouveau arrêtés devant des épaulements en pierre sèche, d'où ils sont assaillis par une fusillade terrible. Dans un instant les plus fanatiques, qui devaient leur courage aux vapeurs de l'opium dont ils s'enivrent au moment d'un combat, sont tués; et

[1] Ce fut un nommé Ali-pacha, maintenant prisonnier des Grecs, qui pénétra dans cette ville.

comme l'usage des Turcs est de relever aussitôt du champ de bataille leurs morts ainsi que leurs blessés, la confusion se met parmi eux. Ils reculent ; mais, s'étant ralliés à peu de distance, et revenant avec une nouvelle fureur, ils ont bientôt formé une seconde attaque. Malgré leur résolution, celle-ci n'ayant pas été plus heureuse que la première, le sérasquier fait avancer les spahis, qu'on regarde comme la meilleure cavalerie mahométane, qui donnent avec impétuosité. Sans s'étonner, les Grecs, au nombre de deux mille, les reçoivent avec intrépidité ; et ce n'est qu'au bout de huit heures de combat, et après avoir soutenu six charges consécutives, que Dramali, s'étant mis à la tête de sa maison, contraint les chrétiens à abandonner leurs retranchements.

Comme ils n'avaient que quelques pas à faire, ils se jettent dans la partie des rochers, vulgairement appelés *les Chambres de Danaus*, à cause de certaines excavations qu'on voit aux environs. Les Turcs doivent s'arrêter au pied des escarpements, en restant toutefois maîtres des ruines d'Argos, qui leur coûtèrent neuf cents hommes et le double de blessés, tandis que la perte des Grecs ne s'élevait qu'à une trentaine de braves morts ou mis hors de combat.

Dans la position où ils se trouvaient rejetés, les Hellènes, au nombre de huit cents, embusqués derrière un mur flanqué de deux bastions adossés aux rochers, étaient plus terribles qu'au moment où Dramali les avait attaqués ; car, sans infanterie, comment pouvait-il parvenir à les débusquer ? Ce fut alors que D. Hypsilantis se décida à occuper l'acropole pélasgique d'Argos, d'où le signal de la délivrance de la Grèce devait partir, par la glorieuse résistance que ses défenseurs opposèrent aux barbares. A son approche, une nuée d'aigles, de vautours et de corbeaux, seuls habitants de cette forteresse cyclopéenne, s'étant envolés, les chrétiens en tirèrent un augure appliqué aux Turcs, *auxquels il ne resterait bientôt plus*, disaient-ils, *que de prendre ainsi leur essor pour sortir de l'Argolide.*

Vainement le sérasquier fit tirer son artillerie ; les insurgés ne répondirent aux boulets, qui rebondissaient contre les rochers, que par des chants patriotiques, et plusieurs d'entre eux osèrent même redescendre dans la plaine pour provoquer l'ennemi. Plus rapides à la course que les chevaux des spahis, ils en attiraient toujours quelques-uns à l'écart, qu'ils ne manquaient pas de tuer, car rarement ils perdaient un coup de fusil ; et, à cette vue, les barbares accourant

jusque sous le feu des embuscades y laissaient, comme dit Puffendorf dans ses récits naïfs, *quelques-unes de leurs plumes.* On remarqua, dans une de ces escarmouches, un porte-drapeau grec, pressé par quatre cavaliers, poursuivi comme dans le combat des Horaces et des Curiaces, tuer, en les isolant, deux de ses ennemis, blesser le troisième, et, serré de près par le quatrième, s'élancer derrière un pan de rocher, y planter son étendard, ajuster et percer d'une balle celui qui lui donnait la chasse.

Les combats ne cessèrent plus, ni pendant le jour ni pendant la nuit. Chaque instant était signalé par quelques semblables prouesses; on occupait la scène de cette façon, tandis que Pierre Mavromichalis faisait garnir la ligne des montagnes jusqu'à l'Erasinus [1], et que le Spartiate Krévata harcelait les mahométans avec ses tirailleurs. Ils mirent le sérasquier dans un tel accès de fureur, que, le 4 août, il ordonna à une partie de ses troupes de se tenir prête à donner un assaut nocturne pour déloger les insurgés de leurs positions. Il était irrité des pertes de sa cavalerie que les maniates tuaient en détail, et d'un échec considérable que lui avait fait éprouver Démétrius Plapoutas, qui venait d'arriver à Argos. La perte des Osmanlis dans cette journée avait été de près de quatre cents soldats, tandis que celle des Grecs n'était que de trois hommes.

Une résolution pareille à celle de Dramali ne pouvait sortir que du cerveau d'un général turc. Il prescrivit, en conséquence, à quatre mille hommes de cavalerie de mettre pied à terre, ainsi qu'à deux mille Arabagis ou valets du train et autres gens de la basse soldatesque destinés à les appuyer, d'attaquer les escarpements qui enveloppent Argos à l'occident. On attendit la nuit; et, dès qu'elle fut arrivée, l'assaut commença, non point en silence, ainsi qu'il convient en pareil cas, mais aux vociférations tumultueuses de *Allah* et de *Mahomet*.

Jamais scène de pyrotechnie n'offrit un coup d'œil plus admirable que le pic sur lequel s'élève la forteresse Larissa, et les rochers au pied desquels sont sculptés les gradins des cirques, des stades et des théâtres construits anciennement par les Argiens. Une fusillade entremêlée d'obus et de bombes, que les Turcs lançaient au hasard, éclaira tout à coup l'Argolide, tandis que les barbares essayaient d'escalader

[1] Voyez tome IV, page 160, de mon Voyage dans la Grèce.

les rochers du Lyrcée. Les Grecs, établis dans des positions de leur choix, connaissant les replis du labyrinthe, dans lequel ils ne tiraient qu'à coup sûr contre des hommes qui s'exposaient à découvert sous leur feu, en firent une moisson sanglante. Tantôt les Turcs tiraient sur leurs propres soldats, tantôt ils étaient accablés de pierres ; et au bout d'une lutte qui dura pendant quatre heures, forcés de se retirer, le silence de la nuit ne fut plus interrompu que par les gémissements de leurs blessés, que les Grecs passèrent presque tous au fil de l'épée.

D. Hypsilantis était sorti dès le commencement du combat de l'acropole, à la tête de deux cent cinquante hommes, pour se rendre à Képhalarion, position distante d'une lieue de l'ennemi, en laissant cinquante hommes à la garde du poste qu'il quittait. Il fond sur les mahométans auxquels il enlève deux obusiers, et, réuni au stratarque Plapoutas, il met en déroute les barbares, dont on compta trois cent soixante-trois morts sur le champ de bataille. Dans cette affaire brillante, il ne resta autour d'Hypsilantis, dont le cheval avait été tué, que M. de Maison, officier français, Denis Eumorphopoulos d'Ithaque, Jean Basilidès de Constantinople, Christos Léonidas de Zante et George Kalos de Patmos : les Ottomans parlent encore avec épouvante de la terreur que leur causèrent ces braves.

Au lever du soleil, Dramali, connaissant l'étendue de sa perte, écrivit à Corinthe, où il avait laissé environ dix mille hommes, de lui envoyer un renfort de trois mille soldats. Informé ensuite que les Turcs de Nauplie, au lieu d'agir contre le taxiarque Nicétas, étaient intimidés par les Grecs qui occupaient la forteresse de Bourdzi, il se décida à se porter de ce côté. Il transféra en conséquence son quartier général dans l'enceinte cyclopéenne de Tirynthe, qui est éloignée d'une lieue et demie d'Argos, où il fit braquer onze pièces de canon, en laissant à son kiaïa et à huit pachas qu'il mit sous ses ordres, le soin de surveiller les mouvements de Mavromichalis, de D. Hypsilantis, et de Colocotroni, qui était en vue d'Argos.

L'armée de Dramali éprouvait d'ailleurs le besoin d'eau, malgré la quantité de puits existants dans Argos. En prenant cette nouvelle position il évitait cet inconvénient, car il se rapprochait de la fontaine Canathienne [1], source suffisante aux besoins d'une armée nombreuse,

[1] Canathienne. Voyez mon Voyage, tome IV, page 168.

où les Naupliens trouvent une eau toujours fraîche, même pendant les ardeurs de la canicule. Il croyait encore, par ce moyen, engager les assiégés à tirer sur le fort de Boudzi qu'ils avaient livré aux Grecs; et, voyant qu'ils n'en voulaient rien faire, il détacha des canonniers de son armée afin de diriger l'artillerie des remparts de Nauplie contre cette position importante. Ces soldats étaient du nombre de ces *Francs* expatriés, aventuriers sans honneur, prêts à servir à prix d'argent, par toute terre, que leurs chapeaux et la justesse du *pointé* ne tardèrent pas à faire reconnaître pour des manœuvriers supérieurs aux *topdgis* turcs, qui ne savent guère que brûler de la poudre inutilement.

Les membres du sénat, qui se trouvaient sur la péniche stationnée dans ces parages, adressèrent alors l'ordre suivant au capitaine Jourdain pour l'inviter à passer dans la petite forteresse.

« Honorable colonel Philippe Jourdain [1], il vous est ordonné de » vous rendre à l'instant dans le fort de Bourdzi situé vis-à-vis de » Nauplie; d'employer tous les moyens possibles de votre art pour » brûler la ville comprise entre les remparts, afin d'épouvanter les » Ottomans ennemis des nouveaux Hellènes, et de les amener promp- » tement à rendre la citadelle qu'ils occupent.

» Du golfe d'Argos : 8 septembre (27 août) 1822.

» *Signés :* ATHANASE KANACARIS, vice-
» président; JEAN ORLANDOS, et
» BASILE BOUDOURIS. »

La petite forteresse, au moment où Philippe Jourdain s'y présenta, muni de l'ordre du vice-président et des membres du gouvernement des Hellènes, était défendue par MM. Franck Hastings, Américain, chef de bataillon d'artillerie, Antoine Anemat, Grec, capitaine commandant d'armes, Johan Hanck, lieutenant de bombardiers, et De-

[1] Texte de l'original de cet ordre, écrit de la main de Kanacaris :

Γενναῖε κολονὲλ Φίλιππε Γιουρδαν,

Διορίζεσθε νὰ ἀπέλθετε εἰς τὸ καστέλο Μπουρτζη, ἀντικρὺ τοῦ φρουρίου τοῦ Ναυπλίου, καὶ νὰ μεταχειρισθῆτε ὅσους τρόπους σᾶς ὁδηγεῖ ἡ ἐμπειρική τέχνη σας διὰ νὰ κατακαύσετε τὴν ἔνδον τοῦ φρουρίου χώραν καὶ νὰ τρομάξετε τοὺς ἐχθροὺς τῶν νέων Ἑλλήνων Ὀθωμανοὺς, διὰ νὰ ἔλθουν εἰς συμφωνίας τῆς παραδόσεως τοῦ φρουρίου.

1822, Ἰουλίου 27. Ἀργολικὸς Κόλπος.

Ἀθανάσιος ΚΑΝΑΚΑΡΗΣ, ἀντιπρόεδρος.
Ἰω. ὈΡΛΑΝΔΟΣ,
Βασίλ. ΜΠΟΥΝΤΟΥΡΗΣ.

métrius Kalergis, sous-lieutenant. On s'occupa à remplir de terre plusieurs caissons afin de soutenir le parapet, et on éleva un cavalier sur lequel on parvint à établir une pièce de trente-six, qui plongeait la ville basse. On ouvrit après cela plusieurs embrasures, et on fit les dispositions nécessaires pour avoir la plus grande quantité possible de bouches à feu dirigées contre la place. On établit en même temps des grils afin de chauffer des boulets, et on fit savoir aux assiégés qu'on allait les brûler s'ils ne cessaient pas de tirer.

Intimidés par ces menaces, les Turcs Naupliens, craignant pour leur ville et leurs otages, quoiqu'ils eussent un nombre égal de ceux des Grecs en leur pouvoir, prièrent Dramali de retirer ses canonniers; et, plusieurs jours s'étant passés en négociations inutiles, le feu commença des deux côtés le 15 août au matin. On se canonna avec vigueur, sans que les insurgés, informés de la bonne foi des Naupliens, fissent usage des boulets rouges, qu'ils se réservaient d'employer dans le cas seulement où leur armée, forcée dans ses positions, serait obligée de se retirer vers Tripolitza. Malgré cette réserve, la ville ne pouvait manquer de souffrir, quoique les assiégeants ne tirassent qu'aux batteries et de plein fouet. On combattit ainsi pendant cinq jours. L'attaque, qui commençait à l'aurore durait jusqu'à dix heures du matin, terme de la plus grande chaleur, pendant laquelle on était obligé de part et d'autre de se reposer jusqu'à quatre heures après-midi ; alors on retournait aux batteries qui ne cessaient plus de tirer.

Pendant que les Grecs arrêtaient ainsi dans sa marche le sérasquier Dramali, on apprit que Nicétas le Turcophage qui se trouvait aux Thermopyles, franchissant les défilés du Parnasse, avait débarqué à Sicyone, d'où, traversant la Stymphalide à la tête de deux mille hommes, il venait de déboucher par Némée dans les passages de Cléones et du Trété dont il s'était emparé. Il annonçait l'approche d'une armée turque qui se trouvait à Nevropolis dans la haute Phocide, mais on n'y fit aucune attention ; l'enthousiasme était au comble dans le Péloponèse. Chacun demandait de quel côté était l'ennemi ; et deux mille Arcadiens accourus sur les pas de Colocotroni, venaient d'occuper également la passe du mont Polyphengos [1]. Il arrivait en même temps quinze cents hommes à Pierre Mavromichalis, et les postes se

[1] Polyphengos. Voyez tome IV, pages 5, 170, 182, 183 et 192, de mon Voyage dans la Grèce.

trouvèrent disposés de façon que les Turcs furent cernés par onze mille Grecs embusqués autour du vallon d'Argos et privés de leurs communications avec Corinthe.

Après les avoir ainsi enveloppés dans un réseau de fer, les chefs, s'étant concertés, élurent Colocotroni pour généralissime. Ce fut alors que ce vieillard énergique, qui n'était connu que comme un partisan fameux, improvisant son plan à la vue de l'ennemi, mérita d'obtenir une des victoires les plus signalées parmi celles qui illustreront un jour le monument historique de la régénération de la Grèce, dont il ne nous est encore permis que de pouvoir ébaucher le péristyle [1].

Instruit que les Turcs, dans l'ivresse de leur succès, avaient négligé de garder l'isthme de Corinthe, le gouvernement hellénique résolut de leur enlever cette position, et de les bloquer, de loin, dans une place que la lâcheté leur avait livrée. Détachant en conséquence deux mille hommes qui arrivaient de la Laconie et de la Messénie, il les fit embarquer sur les bâtiments de transport mouillés à Lerne, dont le navarque J. Tombazis prit le commandement. Ce chef, appareillant aussitôt avec cette célérité qui est propre aux Grecs, profita si heureusement des vents, qu'il avait occupé le port de Cenchrée [2] avant qu'on eût avis de son départ, et que les Grecs de la Mégaride, conduits par l'archimandrite Grégoire Dikaios resté au milieu d'eux, informés de ce mouvement par un aviso [3] qu'on leur expédia, se fussent emparés des défilés de l'isthme. Ainsi les neuf mille hommes restés à Corinthe (car il n'y en avait plus que ce nombre depuis que Dramali, afin de réparer ses pertes, en avait appelé trois mille auprès de lui) se trouvèrent isolés, excepté du côté du golfe de Lépante [4].

Un courrier expédié à Nicétas le Turcopélékas, qui arriva dans quelques heures de temps de Cenchrée aux avant-postes grecs établis au kan de Courtessa, dans le défilé de Cléones, l'ayant instruit du

[1] Nous espérons que ce ne sera pas le sieur Cantacuzène, réfugié à Dresde, qui se chargera de cette entreprise, quoiqu'il ait farci les journaux allemands de bon nombre d'articles qu'il cite comme des autorités. Il prétend que c'est aux Grecs à écrire leur histoire. Dans ce cas il n'a pas voix au chapitre; car il est né Valaque, et reste aussi étranger aux Hellènes qu'à leur langue toujours belle et harmonieuse.

[2] Cenchrée. Voyez tome IV, pages 58, 59, 140, 142, de mon Voyage dans la Grèce

[3] Espèce particulière de bâtiments, connue dans la marine.

[4] Ce fut alors que D. Hypsilantis qui s'était éloigné de Tripolitza quelques jours avant la prise, demanda un décret de nomination, en vertu duquel il était chargé de la défense des défilés de l'isthme et de ceux de Cléones.

succès de l'expédition de Tombazis, on ne songea plus qu'à resserrer l'armée de Dramali. Les insurgés, armés de fusils et assez abondamment pourvus de munitions de guerre, depuis qu'on avait formé une manufacture de poudre aux environs de Tripolitza, eurent ordre de rapprocher leurs postes, de manière à s'appuyer mutuellement. Les Turcs de Corinthe, quoique bloqués à grande distance, ne pouvaient plus s'éloigner de l'acropole ; Dramali était dans l'impossibilité de communiquer avec eux, et, cernés isolément, leur perte devint inévitable.

Les barbares étaient dans cette fausse situation quand ils furent attaqués, le 16 août au matin, par Pierre Mavromichalis ; et le Spartiate Krévata, avec ses Lacons, s'étant glissé au milieu des ruines d'Argos, parvint à leur enlever cinq pièces de canon de campagne. Dans le même temps D. Hypsilantis, qui avait fait un long circuit pour dérober la connaissance de sa marche aux ennemis, reparaissait dans la citadelle Larissa, où depuis plus de trente siècles on n'avait peut-être pas mis garnison. Après ce qui venait de se passer, les Grecs se retirèrent dans leurs positions, résolus de ne pas engager d'affaire générale contre un ennemi qu'ils pouvaient anéantir en détail avec de la persévérance et du temps.

Dramali semblait se prêter à cette mesure. Irrité de voir D. Hypsilantis maître de la citadelle Larissa, il voulut à tout prix l'en chasser, et il quitta en conséquence son quartier général de Tirynthe pour venir camper à Argos. Il fit en même temps transporter de Nauplie des mortiers et des canons de siége, avec lesquels il commença une attaque illusoire : car comment pointer sous un angle pareil à la hauteur à laquelle on voulait atteindre, qui était telle, que les bombes mêmes n'y pouvaient parvenir ? Cependant la montagne était investie afin de protéger ce prétendu siége ; et, pour fournir des vivres à D. Hypsilantis, qui s'était enfermé dans cette acropole aérienne avec trois cents hommes, comme il fallait sans cesse perdre du monde pour le ravitailler, on s'aperçut qu'il avait fait, en l'occupant, une bravade plutôt qu'une action réfléchie. Cependant comme on venait d'y introduire des vivres pour quelques jours, on résolut de les lui laisser épuiser avant d'aviser au parti ultérieur qu'on prendrait.

L'ordre de Colocotroni portait de harceler les Turcs ; et tandis que Dramali brûlait inutilement de la poudre devant l'acropole des Pélasges Argiens, qui n'avait pour porte que quelques fagots d'épines,

Nicolas Nicétas, frère du Turcopélékas, descendu du mont Arachné, reprit ses lignes de blocus devant Nauplie. Les combats commencèrent immédiatement sur toute l'étendue du terrain occupé par les Turcs, obligés de faire face à une multitude d'ennemis, qui les attaquaient avec impétuosité, ou qui les attiraient dans des embuscades.

Les vignobles étaient pour les mahométans autant de piéges où, surpris chaque jour, ils payaient de leur vie le besoin qu'ils éprouvaient de se désaltérer en mangeant des raisins, qu'on finit par leur laisser cueillir en paix, dès qu'on fut informé qu'ils répandaient la dyssenterie dans leur armée. Réduits à manger leurs chevaux, ils n'eurent bientôt plus, avec la chair de ces animaux, que la ressource funeste des vignobles. Les chevaux eux-mêmes périssaient en détail ; car lorsque leurs cavaliers voulaient aller fourrager dans les rizières, seule verdure existante dans l'Argolide, ils étaient fusillés par les tirailleurs qu'on y avait embusqués.

Inquiétés de toutes parts, aussi longtemps que la chaleur du jour embrasait les vallons, la nuit n'était pour les Turcs qu'une longue souffrance. Assaillis par des myriades de moucherons, ils ne pouvaient fermer la paupière, et, au moment où ils éprouvaient le besoin le plus pressant du sommeil, des attaques partielles les réveillaient en sursaut. Il fallait se porter au secours des avant-postes ; et la forteresse de Bourdzi à laquelle on avait prescrit de tirer sept coups de canon d'heure en heure, à des intervalles inégaux, tenait les assiégés et le camp tout entier dans des frayeurs telles, que l'armée aurait succombé sans coup férir, si les Hellènes, trop empressés de se venger, en reprenant l'offensive, n'eussent voulu en venir aux mains avec les Turcs, le 18 août.

Constamment victorieux, ils se hasardèrent à les attaquer en rase campagne, et ce fut dans une de ces affaires qu'entourés par les ennemis, on vit des Grecs sauter en croupe derrière des cavaliers turcs et les poignarder ; d'autres, saisissant leurs chevaux par la bride, les démonter à coups de pistolet, tandis qu'un plus grand nombre saisissant leurs adversaires par les jambes, les renversaient et leur tranchaient la tête. Mais celui qui fit trembler l'armée entière des infidèles était un Arcadien d'une taille gigantesque, armé d'une faux avec laquelle il taillait en pièces autant d'Osmanlis qu'il en pouvait atteindre. La mort semblait être à ses ordres ; et il ne tomba, sous les

coups de fusil des Schypetars, qu'au moment où le soleil, en mettant fin à une journée sanglante, disparut derrière le mont Artémisius.

On évacua, pendant cette nuit, la citadelle Larissa, dans l'idée que les Turcs ne manqueraient pas de s'en emparer, et que la garnison qu'ils y mettraient, en les affaiblissant, serait sous peu de jours au pouvoir des Grecs, qui ne pouvaient plus manquer de reconquérir l'Argolide. D. Hypsilantis partit en même temps pour prendre le commandement des troupes qui occupaient les défilés de la Corinthie, et il perdit encore une fois le prix d'une victoire qu'il avait en quelque sorte préparée.

Voyant que Nicétas le Turcopélékas occupait les défilés de Cléones, et que l'archimandrite Grégoire Dikaios défendait ceux de l'isthme, il adresse des lettres à tous les chefs des villages pour les appeler sous ses drapeaux. Il s'embarque à Cenchrée, se rend à Salamine, écrit à Athènes, fait des promotions, réunit deux mille hommes, et cherche à se faire nommer chef de l'Aréopage. Il s'agite avec toutes les ressources de la médiocrité, tandis que Colocotroni, planant, sur l'Argolide, continuait à harceler une armée à moitié expirante, qui comptait à peine douze mille combattants.

On venait de l'entamer, quand le sérasquier Méhémet-Dramali envoya son secrétaire au quartier de Mavromichalis. Il apportait des paroles de paix de la part de son maître, qui *s'engageait*, tant sa démence était grande, *à gouverner avec douceur les Grecs, s'ils consentaient à déposer les armes, promettant qu'ils ne payeraient qu'un karatch modéré, et qu'ils seraient traités avec tous les égards qu'on devait à des rayas qui rentreraient dans le giron de l'obéissance.*

On déchira, en présence de son parlementaire, la lettre du sérasquier Dramali, sans daigner faire aucune réponse à d'aussi absurdes propositions. On donna en même temps connaissance à l'armée qu'on serait vraisemblablement attaqué le jour même, ou le lendemain. Cet avis fut communiqué sur toute la ligne; les vaisseaux débarquèrent plusieurs pièces de canon, et on fit les dispositions nécessaires pour recevoir l'ennemi de manière à en finir par une action générale.

Des chants patriotiques retentissaient dans l'armée des Grecs, qui redisaient sur la lyre les actions héroïques de leurs ancêtres, tandis que d'autres s'exerçaient à la lutte et aux danses belliqueuses, ordi-

naires aux guerriers de l'Eurotas, quand les chefs furent prévenus, le 20 août, au lever du soleil, que le sérasquier Dramali avait retiré ses canonniers de la citadelle de Nauplie.

Tout autre qu'un homme habitué aux stratagèmes des armatolis l'aurait attaqué ; mais Colocotroni était pénétré, sans s'en douter, de cette pensée d'un capitaine que la postérité placera à côté d'Annibal : « Il avait deviné que le génie de la guerre de montagnes, comme » l'a dit Napoléon [1], consiste à occuper des camps, ou sur les flancs ou » sur les derrières de ceux de l'ennemi, qui ne lui laissent que l'alter- » native ou d'évacuer ses positions sans combattre pour en prendre » d'autres en arrière, ou d'en sortir pour attaquer : que dans une » pareille circonstance celui qui attaque a toujours du désavantage, » même dans la guerre offensive, l'art consistant à n'avoir que des » combats défensifs, et à obliger l'ennemi à attaquer. » Ces préceptes, comme on l'a vu par ce qui précède, avaient été fidèlement observés ; les Turcs, à une seule exception près, avaient constamment attaqué ; car les provocations des insurgés n'avaient amené que l'affaire de l'avant-veille, et leurs ennemis devaient encore prendre l'offensive pour sortir du pas dans lequel ils s'étaient engagés.

Pendant toute la journée la cavalerie des barbares fit de grandes évolutions dans la plaine ; et, le 22, on commença à soupçonner que Dramali songeait à opérer sa retraite, en manœuvrant de manière à arriver vers le soir à l'entrée du Trété, qu'il se proposait de passer de nuit, tandis qu'une de ses divisions se porterait vers le défilé du mont Polyphengos, afin de rentrer par Némée dans la Corinthie. Colocotroni s'était porté sur ce point ; Nicétas, frère de celui qui se trouvait devant Nauplie, défendait le Trété ; et D. Hypsilantis, dont la valeur ne fut qu'un météore, devait être arrivé à Cléones. Pierre Mavromichalis détacha alors Krévata avec quinze cents hommes ; et, dès qu'on sut véritablement que l'ennemi était en pleine retraite, on se mit de toutes parts à sa poursuite.

Les Turcs qui avaient perdu leurs chevaux tombèrent les premiers sous les coups des Grecs. Ne pouvant courir qu'en soulevant d'une main les larges pantalons qui entravaient leur marche, ils jetaient leurs carabines, et, épuisés au bout de quelques centaines de pas, ils s'asseyaient, attendant, le pistolet à la main, leurs ennemis, auxquels ils ne pré-

[1] Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, tome III, page 72.

sentaient qu'une proie facile à dépouiller. On en tua de cette manière quelques centaines, qui, ne sachant ni se rendre, ni se défendre, devinrent la proie d'une foule de paysans descendus des montagnes.

A la faveur de ces traîneurs, offerts en sacrifice aux premiers coups des Grecs, Dramali étant parvenu à l'extrémité de la plaine qu'on nomme *Drogomanou Campos* [1], et ayant trouvé l'entrée du défilé libre, se crut hors d'atteinte. Nicétas s'était retiré à son approche pour le tenir dans une fausse sécurité, et il prolongea peut-être même trop longtemps son illusion; car la tête de la colonne turque commençait à déboucher de l'autre côté quand il attaqua l'ennemi en flanc. Alors commença une affreuse confusion. Le Trété, auquel Pausanias ne donnait de son temps pour diamètre que la voie d'un char, rétréci depuis l'époque où il écrivait, par les cours d'un torrent, fut aussitôt encombré de morts, de mourants et de cavaliers qui, se pressant dans cet étroit passage, furent écrasés sous leurs chevaux qui finirent par l'obstruer. On n'entendait que des hurlements épouvantables, sans que personne songeât à se défendre : car il n'y eut pas un seul coup de fusil tiré de la part des Turcs, qui se tuaient plus de monde que l'ennemi qui tirait au hasard dans l'obscurité. Montant sur des tas d'hommes et d'animaux, ceux qui parvenaient encore à se dégager, culbutés et étouffés par leur propre nombre, furent enfin arrêtés par une barrière insurmontable de cadavres, et la terreur devint générale, quand le cri funeste, *On ne peut plus passer*, se fit entendre.

Le son de la trompette qui appellera devant le juge suprême les chrétiens qu'une honteuse avidité porta à attirer la guerre sur le Péloponèse, ne retentira pas plus terrible à leurs oreilles, que ce cri ne le fut à celles des mahométans, victimes expiatoires du despotisme et des passions cupides de quelques étrangers..... Dans un clin d'œil cinq mille cavaliers turcs, tournant bride, traversent les bandes conduites par Pierre Mavromichalis, le sabre en main, et viennent se réfugier sous le canon de Nauplie, qui avait cessé de faire feu depuis que Dramali en avait retiré ses canonniers. Le jour commençait à poindre dans ce moment, et le soleil qui se leva bientôt après, éclaira

[1] Drogomanou Campos, champ du Drogman. Voyez tome IV, page 148, de mon Voyage dans la Grèce.

une de ces scènes dont le récit n'ajouterait rien à ce que l'histoire nous montre dans ses pages ensanglantées, depuis que les hommes se font la guerre, si la cause des Grecs ne différait en tous points de celles qui ont aveuglément armé jusqu'à ce jour les peuples contre les peuples.

Plus de deux mille cinq cents cadavres obstruaient le Trété qui roulait une eau limoneuse mêlée de sang. Les bagages de l'armée turque, ses tentes dispersées, une multitude de chevaux sans cavaliers, errants dans la campagne, en poussant des hennissements plaintifs, des drapeaux, des fusils, des glaives épars, des chameaux agenouillés, portant encore leurs fardeaux, des canons échoués dans les torrents, où les chevaux abandonnés de leurs guides les avaient entraînés, et non loin du trésor de l'armée, qui renfermait encore trois millions de piastres, le pacha qui commandait en second, étendu mort à côté de son cheval de bataille : tel était l'aspect qu'offrait l'espace compris entre Mycènes et le Trété.

De tant de butin, Nicétas, aussi brave que désintéressé, ne voulut accepter que la selle appartenant au pacha, qui lui fut présentée par ses soldats, et il les prévint de se préparer pour la nuit suivante à une nouvelle attaque. Ce fut à cette occasion que l'armée lui décerna le surnom de Turcophage. Il avait soutenu avec tant d'activité le poids du combat, que sa main gonflée ne pouvait plus se dégager de la dragonne de son sabre. Il envoya à Kanacaris la tête du pacha traversée d'une large balafre, que celui-ci reçut et fit aussitôt jeter à la mer.

Pendant ce temps, Colocotroni, qui avait pris le commandement du défilé de Cléones, après avoir détaché D. Hypsilantis du côté de Némée, avait battu Dramali. Ce sérasquier, l'avant-veille si menaçant encore, n'était parvenu à lui échapper qu'en perdant un quart de son monde ; il était arrivé à Corinthe meurtri, ses vêtements en lambeaux et sans turban. Les Grecs, dans cette seconde affaire, firent prisonnier un nommé Ali-pacha, et deux cents Ottomans. On en forma un convoi, composé en outre de huit cents chevaux de race arabe, de trente chameaux et de douze cents mulets qu'on chargea d'armes et de bagages, qui furent dirigés vers Tripolitza, où l'orgueilleux sérasquier s'était flatté d'arborer les queues emblème de sa puissance, qui s'évanouit comme un fantôme.

Sur ces entrefaites, les Turcs abandonnés dans la citadelle Larissa, qu'on avait cessé de surveiller, ainsi que plusieurs postes isolés qui

n'avaient pas été prévenus de la retraite de leur sérasquier, s'étant repliés en bon ordre, suivaient le rivage de la mer pour se rendre à Nauplie. Ignorant l'étendue des désastres de leur armée, ils tombèrent sur une avant-garde grecque qui s'était postée sur leur chemin pour les assaillir. Elle avait quitté une embuscade avantageusement située au bord de la mer, sous la protection d'un bateau armé, qui se trouvait à l'extrême droite de la ligne d'opération des Hellènes. Surprise isolément, elle avait déjà perdu une trentaine de ses meilleurs soldats, quand le bateau vint la dégager, en tirant à boulet sur les Turcs. Elle put ainsi se rapprocher de la côte ; mais quelques secours que lui donnassent les Hydriotes, il fallut sacrifier les blessés, qui furent en grande partie noyés, et les Turcs entrèrent triomphants, avec des têtes, à Nauplie.

Ce succès ayant rendu le courage aux Osmanlis, qui se trouvaient réunis au nombre de cinq à six mille devant Nauplie, ils résolurent de tenter de nouveau la fortune, pour se retirer vers Corinthe. Ils eurent le sort de leur sérasquier : neuf cents d'entre eux restèrent dans le défilé ; et de quinze cents qui le passèrent, il en arriva à peine douze cents auprès de Dramali, à cause des pertes que leur firent éprouver Nicétas, Colocotroni et le brave Anagnoste Pétimessas, qui gardaient les défilés supérieurs. On prit encore dans cette occasion huit cents chevaux et une quantité considérable d'armes, que les barbares jetaient pour s'enfuir avec plus de vitesse. Le 24 et les jours suivants, les Turcs firent plusieurs autres manœuvres pour sortir de l'Argolide, mais elles furent inutiles ; et ils durent se concentrer autour de Nauplie, où Pierre Mavromichalis établit son quartier général, et les bloqua.

La capitulation éventuelle conclue avec les Turcs Naupliens se trouvant ainsi rompue, les assiégés ayant reçu de Dramali quelques provisions de bouche et des munitions de guerre, l'époque de la reddition de la place devenait incertaine, lorsqu'on vit entrer dans le golfe Argolique deux frégates, qui mouillèrent à l'entrée de la petite rade, non loin de la forteresse que les Hellènes occupaient. Le vice-président et plusieurs membres du gouvernement, qui tenaient la mer, vinrent leur présenter leurs hommages en les priant de ne pas communiquer avec les Turcs : chose plus que conforme aux lois maritimes, car Nauplie était en état de blocus effectif. Le commodore anglais y consentit, et invita les magistrats Grecs à monter sur son bord,

où il les traita avec distinction, en leur témoignant le plaisir qu'il éprouvait à entendre le récit de leurs succès, qu'ils lui firent avec autant de simplicité que de modestie.

Pourquoi, car la vérité nous force de le dire, ne furent-ils pas accueillis avec un égal intérêt par un capitaine de frégate française, homme justement estimable, mais trompé par ces agioteurs, qui osaient qualifier un trafic interlope de commerce national ? Non content du refus de condescendance à une demande que le commodore anglais, non moins jaloux de l'honneur de son pavillon, avait accordée aux Grecs, le Français exigea d'eux vingt-cinq mille piastres pour le bâtiment de ce contrebandier [1] que le commandant de Monembasie avait arrêté, et cinq mille pour je ne sais quel autre dédommagement. Le sénat des Hellènes consentit à tout ; et il fut convenu que les sommes réclamées seraient payées dans le délai de deux mois, c'est-à-dire vers la fin d'octobre suivant. Les bâtiments étrangers reprirent ensuite la mer.

Le 25 août, Colocotroni, Anagnoste Pétimessas, Krévata, Nicétas et André Zaïmis, informés que Dramali, qui n'avait pas trouvé plus de subsistance à Corinthe que dans l'Argolide, se préparait à se débarrasser d'une partie de ses troupes, en les faisant filer vers Patras, où la flotte du capitan-pacha était arrivée, sortirent des montagnes pour se porter à leur rencontre. Débouchant à l'improviste par la vallée de Némée, Zaïmis joignit les mahométans au versant oriental des montagnes de la Phliasie, les battit et les mit dans une telle déroute, que de quatre mille hommes qu'ils étaient, il s'en sauva à peine deux mille, qui se réfugièrent sous le canon de l'Acrocorinthe. Ce fut alors que les chrétiens purent se dire victorieux, quoique Colocotroni ne regardât pas la chose comme terminée, si on en juge par la lettre suivante, qu'il écrivait sous la date du 27-15 août, de Souli, village de la Corinthie, au révérend dom Anthème, religieux de l'ordre des confesseurs. Il avait perdu quatre-vingts hommes ainsi que le brave Anagnoste Pétimessas et son cœur saignait de cette blessure quand il traça ces lignes:

« Si depuis longtemps je ne vous ai pas écrit, vous en connaissez la
» cause et j'espère que vous l'approuverez. Trouvant maintenant une
» occasion sûre pour m'acquitter de ce devoir, je vous dirai que nos

[1] Je sais qu'on a retiré depuis le pavillon français à ce misérable ; mais la justice sera incomplète, aussi longtemps qu'on n'aura pas sévi contre ceux qui le commissionnèrent.

» diplomates (il désignait par là D. Hypsilantis, Négris et les hétéristes) et leurs projets ont causé les plus grands maux à notre patrie.
» Mais j'espère, avec l'aide de Dieu, que nos Hellènes, instruits par le
» malheur, ne seront plus leurs dupes, et qu'ils surmonteront tous
» les obstacles à l'avenir, comme ils viennent de le faire.

» Il y a à peine un mois que les ennemis, presqu'au nombre de
» trente mille, sont entrés dans le Péloponèse. Nous en avons jusqu'à
» présent détruit six à sept mille ; le reste se trouve humilié et confiné à Corinthe et aux environs de cette place, dans un état de
» désespoir. Ils n'ont plus de cavalerie, et leur perte est inévitable. Tel
» est le résultat de la campagne jusqu'à ce jour ; et avec l'assistance
» divine, nous les anéantirons. En attendant, l'esprit public s'est beaucoup amélioré, et cela nous donne les meilleures espérances pour
» l'avenir. » THÉODORE COLOCOTRONI. »

La veille de la date de cette lettre, Pierre Mavromichalis battait les Turcs devant Nauplie, et les rejetait dans cette place, après leur avoir fait éprouver une perte considérable. Mais comme si la fortune avait voulu avertir les Grecs qu'elle vend ses faveurs, et qu'elles ne sont que trop souvent baignées de larmes, ils eurent à pleurer dans ce jour de victoire, la mort du taxiarque Nicolas Nicétas, frère de celui qui avait exterminé tant de mahométans dans le défilé de Trété. Emporté au milieu des ennemis, par un cheval fougueux qu'il montait, il fut percé de coups, et ses palicares ne parvinrent qu'avec des efforts extraordinaires, à recouvrer son corps, auquel ils rendirent les devoirs funèbres, sous le canon de la petite forteresse, où on a dû depuis lui ériger un tombeau.

Les combats cessèrent le 1er septembre. L'invasion de la Morée avait coûté plus de dix mille hommes aux mahométans ; mais Argos et tous les autres villages avaient disparu ; et comme il n'y avait plus de lieu habitable dans cette partie de la presqu'île, il fut décidé que le siége du gouvernement serait transféré à Saint-Jean-d'Astros, dans la Cynurie.

Les vaisseaux hydriotes firent aussitôt voile de ce côté ; et le 3 du même mois, les premières délibérations des députés eurent lieu à l'ombre des orangers d'un verger, qui devint le local des séances du corps législatif des Hellènes.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

trouvèrent disposés de façon que les Turcs furent cernés par onze mille Grecs embusqués autour du vallon d'Argos et privés de leurs communications avec Corinthe.

Après les avoir ainsi enveloppés dans un réseau de fer, les chefs, s'étant concertés, élurent Colocotroni pour généralissime. Ce fut alors que ce vieillard énergique, qui n'était connu que comme un partisan fameux, improvisant son plan à la vue de l'ennemi, mérita d'obtenir une des victoires les plus signalées parmi celles qui illustreront un jour le monument historique de la régénération de la Grèce, dont il ne nous est encore permis que de pouvoir ébaucher le péristyle [1].

Instruit que les Turcs, dans l'ivresse de leur succès, avaient négligé de garder l'isthme de Corinthe, le gouvernement hellénique résolut de leur enlever cette position, et de les bloquer, de loin, dans une place que la lâcheté leur avait livrée. Détachant en conséquence deux mille hommes qui arrivaient de la Laconie et de la Messénie, il les fit embarquer sur les bâtiments de transport mouillés à Lerne, dont le navarque J. Tombazis prit le commandement. Ce chef, appareillant aussitôt avec cette célérité qui est propre aux Grecs, profita si heureusement des vents, qu'il avait occupé le port de Cenchrée [2] avant qu'on eût avis de son départ, et que les Grecs de la Mégaride, conduits par l'archimandrite Grégoire Dikaios resté au milieu d'eux, informés de ce mouvement par un aviso [3] qu'on leur expédia, se fussent emparés des défilés de l'isthme. Ainsi les neuf mille hommes restés à Corinthe (car il n'y en avait plus que ce nombre depuis que Dramalı, afin de réparer ses pertes, en avait appelé trois mille auprès de lui) se trouvèrent isolés, excepté du côté du golfe de Lépante [4].

Un courrier expédié à Nicétas le Turcopélékas, qui arriva dans quelques heures de temps de Cenchrée aux avant-postes grecs établis au kan de Courtessa, dans le défilé de Cléones, l'ayant instruit du

[1] Nous espérons que ce ne sera pas le sieur Cantacuzène, réfugié à Dresde, qui se chargera de cette entreprise, quoiqu'il ait farci les journaux allemands de bon nombre d'articles qu'il cite comme des autorités. Il prétend que c'est aux Grecs à écrire leur histoire. Dans ce cas il n'a pas voix au chapitre; car il est né Valaque, et resté aussi étranger aux Hellènes qu'à leur langue toujours belle et harmonieuse.

[2] Cenchrée. Voyez tome IV, pages 58, 59, 140, 142, de mon Voyage dans la Grèce.

[3] Espèce particulière de bâtiments, connue dans la marine.

[4] Ce fut alors que D. Hypsilantis qui s'était éloigné de Tripolitza quelques jours avant la prise, demanda un décret de nomination, en vertu duquel il était chargé de la défense des défilés de l'isthme et de ceux de Cléones.

succès de l'expédition de Tombazis, on ne songea plus qu'à resserrer l'armée de Dramali. Les insurgés, armés de fusils et assez abondamment pourvus de munitions de guerre, depuis qu'on avait formé une manufacture de poudre aux environs de Tripolitza, eurent ordre de rapprocher leurs postes, de manière à s'appuyer mutuellement. Les Turcs de Corinthe, quoique bloqués à grande distance, ne pouvaient plus s'éloigner de l'acropole ; Dramali était dans l'impossibilité de communiquer avec eux, et, cernés isolément, leur perte devint inévitable.

Les barbares étaient dans cette fausse situation quand ils furent attaqués, le 16 août au matin, par Pierre Mavromichalis ; et le Spartiate Krévata, avec ses Lacons, s'étant glissé au milieu des ruines d'Argos, parvint à leur enlever cinq pièces de canon de campagne. Dans le même temps D. Hypsilantis, qui avait fait un long circuit pour dérober la connaissance de sa marche aux ennemis, reparaissait dans la citadelle Larissa, où depuis plus de trente siècles on n'avait peut-être pas mis garnison. Après ce qui venait de se passer, les Grecs se retirèrent dans leurs positions, résolus de ne pas engager d'affaire générale contre un ennemi qu'ils pouvaient anéantir en détail avec de la persévérance et du temps.

Dramali semblait se prêter à cette mesure. Irrité de voir D. Hypsilantis maître de la citadelle Larissa, il voulut à tout prix l'en chasser, et il quitta en conséquence son quartier général de Tirynthe pour venir camper à Argos. Il fit en même temps transporter de Nauplie des mortiers et des canons de siége, avec lesquels il commença une attaque illusoire ; car comment pointer sous un angle pareil à la hauteur à laquelle on voulait atteindre, qui était telle, que les bombes mêmes n'y pouvaient parvenir ? Cependant la montagne était investie afin de protéger ce prétendu siége ; et, pour fournir des vivres à D. Hypsilantis, qui s'était enfermé dans cette acropole aérienne avec trois cents hommes, comme il fallait sans cesse perdre du monde pour le ravitailler, on s'aperçut qu'il avait fait, en l'occupant, une bravade plutôt qu'une action réfléchie. Cependant comme on venait d'y introduire des vivres pour quelques jours, on résolut de les lui laisser épuiser avant d'aviser au parti ultérieur qu'on prendrait.

L'ordre de Colocotroni portait de harceler les Turcs ; et tandis que Dramali brûlait inutilement de la poudre devant l'acropole des Pélasges Argiens, qui n'avait pour porte que quelques fagots d'épines,

Nicolas Nicétas, frère du Turcopélékas, descendu du mont Arachné, reprit ses lignes de blocus devant Nauplie. Les combats commencèrent immédiatement sur toute l'étendue du terrain occupé par les Turcs, obligés de faire face à une multitude d'ennemis, qui les attaquaient avec impétuosité, ou qui les attiraient dans des embuscades.

Les vignobles étaient pour les mahométans autant de piéges où, surpris chaque jour, ils payaient de leur vie le besoin qu'ils éprouvaient de se désaltérer en mangeant des raisins, qu'on finit par leur laisser cueillir en paix, dès qu'on fut informé qu'ils répandaient la dyssenterie dans leur armée. Réduits à manger leurs chevaux, ils n'eurent bientôt plus, avec la chair de ces animaux, que la ressource funeste des vignobles. Les chevaux eux-mêmes périssaient en détail; car lorsque leurs cavaliers voulaient aller fourrager dans les rizières, seule verdure existante dans l'Argolide, ils étaient fusillés par les tirailleurs qu'on y avait embusqués.

Inquiétés de toutes parts, aussi longtemps que la chaleur du jour embrasait les vallons, la nuit n'était pour les Turcs qu'une longue souffrance. Assaillis par des myriades de moucherons, ils ne pouvaient fermer la paupière, et, au moment où ils éprouvaient le besoin le plus pressant du sommeil, des attaques partielles les réveillaient en sursaut. Il fallait se porter au secours des avant-postes; et la forteresse de Bourdzi à laquelle on avait prescrit de tirer sept coups de canon d'heure en heure, à des intervalles inégaux, tenait les assiégés et le camp tout entier dans des frayeurs telles, que l'armée aurait succombé sans coup férir, si les Hellènes, trop empressés de se venger, en reprenant l'offensive, n'eussent voulu en venir aux mains avec les Turcs, le 18 août.

Constamment victorieux, ils se hasardèrent à les attaquer en rase campagne, et ce fut dans une de ces affaires qu'entourés par les ennemis, on vit des Grecs sauter en croupe derrière des cavaliers turcs et les poignarder; d'autres, saisissant leurs chevaux par la bride, les démonter à coups de pistolet, tandis qu'un plus grand nombre saisissant leurs adversaires par les jambes, les renversaient et leur tranchaient la tête. Mais celui qui fit trembler l'armée entière des infidèles était un Arcadien d'une taille gigantesque, armé d'un faux avec laquelle il taillait en pièces autant d'Osmanlis qu'il en pouvait atteindre. La mort semblait être à ses ordres; et il ne tomba, sous les

coups de fusil des Schypetars, qu'au moment où le soleil, en mettant fin à une journée sanglante, disparut derrière le mont Artémisius.

On évacua, pendant cette nuit, la citadelle Larissa, dans l'idée que les Turcs ne manqueraient pas de s'en emparer, et que la garnison qu'ils y mettraient, en les affaiblissant, serait sous peu de jours au pouvoir des Grecs, qui ne pouvaient plus manquer de reconquérir l'Argolide. D. Hypsilantis partit en même temps pour prendre le commandement des troupes qui occupaient les défilés de la Corinthie, et il perdit encore une fois le prix d'une victoire qu'il avait en quelque sorte préparée.

Voyant que Nicétas le Turcopéléka occupait les défilés de Cléones, et que l'archimandrite Grégoire Dikaios défendait ceux de l'isthme, il adresse des lettres à tous les chefs des villages pour les appeler sous ses drapeaux. Il s'embarque à Cenchrée, se rend à Salamine, écrit à Athènes, fait des promotions, réunit deux mille hommes, et cherche à se faire nommer chef de l'Aréopage. Il s'agite avec toutes les ressources de la médiocrité, tandis que Colocotroni, planant, sur l'Argolide, continuait à harceler une armée à moitié expirante, qui comptait à peine douze mille combattants.

On venait de l'entamer, quand le sérasquier Méhémet-Dramali envoya son secrétaire au quartier de Mavromichalis. Il apportait des paroles de paix de la part de son maître, qui *s'engageait*, tant sa démence était grande, *à gouverner avec douceur les Grecs, s'ils consentaient à déposer les armes, promettant qu'ils ne payeraient qu'un karatch modéré, et qu'ils seraient traités avec tous les égards qu'on devait à des rayas qui rentreraient dans le giron de l'obéissance.*

On déchira, en présence de son parlementaire, la lettre du sérasquier Dramali, sans daigner faire aucune réponse à d'aussi absurdes propositions. On donna en même temps connaissance à l'armée qu'on serait vraisemblablement attaqué le jour même, ou le lendemain. Cet avis fut communiqué sur toute la ligne; les vaisseaux débarquèrent plusieurs pièces de canon, et on fit les dispositions nécessaires pour recevoir l'ennemi de manière à en finir par une action générale.

Des chants patriotiques retentissaient dans l'armée des Grecs, qui redisaient sur la lyre les actions héroïques de leurs ancêtres, tandis que d'autres s'exerçaient à la lutte et aux danses belliqueuses, ordi-

naires aux guerriers de l'Eurotas, quand les chefs furent prévenus, le 20 août, au lever du soleil, que le sérasquier Dramali avait retiré ses canonniers de la citadelle de Nauplie.

Tout autre qu'un homme habitué aux stratagèmes des armatolis l'aurait attaqué ; mais Colocotroni était pénétré, sans s'en douter, de cette pensée d'un capitaine que la postérité placera à côté d'Annibal : « Il avait deviné que le génie de la guerre de montagnes, comme » l'a dit Napoléon [1], consiste à occuper des camps, ou sur les flancs ou » sur les derrières de ceux de l'ennemi, qui ne lui laissent que l'alter- » native ou d'évacuer ses positions sans combattre pour en prendre » d'autres en arrière, ou d'en sortir pour attaquer : que dans une » pareille circonstance celui qui attaque a toujours du désavantage, » même dans la guerre offensive, l'art consistant à n'avoir que des » combats défensifs, et à obliger l'ennemi à attaquer. » Ces préceptes, comme on l'a vu par ce qui précède, avaient été fidèlement observés ; les Turcs, à une seule exception près, avaient constamment attaqué ; car les provocations des insurgés n'avaient amené que l'affaire de l'avant-veille, et leurs ennemis devaient encore prendre l'offensive pour sortir du pas dans lequel ils s'étaient engagés.

Pendant toute la journée la cavalerie des barbares fit de grandes évolutions dans la plaine ; et, le 22, on commença à soupçonner que Dramali songeait à opérer sa retraite, en manœuvrant de manière à arriver vers le soir à l'entrée du Trété, qu'il se proposait de passer de nuit, tandis qu'une de ses divisions se porterait vers le défilé du mont Polyphengos, afin de rentrer par Némée dans la Corinthie. Colocotroni s'était porté sur ce point ; Nicétas, frère de celui qui se trouvait devant Nauplie, défendait le Trété ; et D. Hypsilantis, dont la valeur ne fut qu'un météore, devait être arrivé à Cléones. Pierre Mavromichalis détacha alors Krévata avec quinze cents hommes ; et, dès qu'on sut véritablement que l'ennemi était en pleine retraite, on se mit de toutes parts à sa poursuite.

Les Turcs qui avaient perdu leurs chevaux tombèrent les premiers sous les coups des Grecs. Ne pouvant courir qu'en soulevant d'une main les larges pantalons qui entravaient leur marche, ils jetaient leurs carabines, et, épuisés au bout de quelques centaines de pas, ils s'asseyaient, attendant, le pistolet à la main, leurs ennemis, auxquels ils ne pré-

[1] Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, tome III, page 62.

sentaient qu'une proie facile à dépouiller. On en tua de cette manière quelques centaines, qui, ne sachant ni se rendre, ni se défendre, devinrent la proie d'une foule de paysans descendus des montagnes.

A la faveur de ces traîneurs, offerts en sacrifice aux premiers coups des Grecs, Dramali étant parvenu à l'extrémité de la plaine qu'on nomme *Drogomanou Campos* [1], et ayant trouvé l'entrée du défilé libre, se crut hors d'atteinte. Nicétas s'était retiré à son approche pour le tenir dans une fausse sécurité, et il prolongea peut-être même trop longtemps son illusion; car la tête de la colonne turque commençait à déboucher de l'autre côté quand il attaqua l'ennemi en flanc. Alors commença une affreuse confusion. Le Trété, auquel Pausanias ne donnait de son temps pour diamètre que la voie d'un char, rétréci depuis l'époque où il écrivait, par les cours d'un torrent, fut aussitôt encombré de morts, de mourants et de cavaliers qui, se pressant dans cet étroit passage, furent écrasés sous leurs chevaux qui finirent par l'obstruer. On n'entendait que des hurlements épouvantables, sans que personne songeât à se défendre ; car il n'y eut pas un seul coup de fusil tiré de la part des Turcs, qui se tuaient plus de monde que l'ennemi qui tirait au hasard dans l'obscurité. Montant sur des tas d'hommes et d'animaux, ceux qui parvenaient encore à se dégager, culbutés et étouffés par leur propre nombre, furent enfin arrêtés par une barrière insurmontable de cadavres, et la terreur devint générale, quand le cri funeste, *On ne peut plus passer*, se fit entendre.

Le son de la trompette qui appellera devant le juge suprême les chrétiens qu'une honteuse avidité porta à attirer la guerre sur le Péloponèse, ne retentira pas plus terrible à leurs oreilles, que ce cri ne le fut à celles des mahométans, victimes expiatoires du despotisme et des passions cupides de quelques étrangers..... Dans un clin d'œil cinq mille cavaliers turcs, tournant bride, traversent les bandes conduites par Pierre Mavromichalis, le sabre en main, et viennent se réfugier sous le canon de Nauplie, qui avait cessé de faire feu depuis que Dramali en avait retiré ses canonniers. Le jour commençait à poindre dans ce moment, et le soleil qui se leva bientôt après, éclaira

[1] Drogomanou Campos, champ du Drogman. Voyez tome IV, page 148, de mon Voyage dans la Grèce.

une de ces scènes dont le récit n'ajouterait rien à ce que l'histoire nous montre dans ses pages ensanglantées, depuis que les hommes se font la guerre, si la cause des Grecs ne différait en tous points de celles qui ont aveuglément armé jusqu'à ce jour les peuples contre les peuples.

Plus de deux mille cinq cents cadavres obstruaient le Trété qui roulait une eau limoneuse mêlée de sang. Les bagages de l'armée turque, ses tentes dispersées, une multitude de chevaux sans cavaliers, errants dans la campagne, en poussant des hennissements plaintifs, des drapeaux, des fusils, des glaives épars, des chameaux agenouillés, portant encore leurs fardeaux, des canons échoués dans les torrents, où les chevaux abandonnés de leurs guides les avaient entraînés, et non loin du trésor de l'armée, qui renfermait encore trois millions de piastres, le pacha qui commandait en second, étendu mort à côté de son cheval de bataille : tel était l'aspect qu'offrait l'espace compris entre Mycènes et le Trété.

De tant de butin, Nicétas, aussi brave que désintéressé, ne voulut accepter que la selle appartenant au pacha, qui lui fut présentée par ses soldats, et il les prévint de se préparer pour la nuit suivante à une nouvelle attaque. Ce fut à cette occasion que l'armée lui décerna le surnom de Turcophage. Il avait soutenu avec tant d'activité le poids du combat, que sa main gonflée ne pouvait plus se dégager de la dragonne de son sabre. Il envoya à Kanacaris la tête du pacha traversée d'une large balafre, que celui-ci reçut et fit aussitôt jeter à la mer.

Pendant ce temps, Colocotroni, qui avait pris le commandement du défilé de Cléones, après avoir détaché D. Hypsilantis du côté de Némée, avait battu Dramali. Ce sérasquier, l'avant-veille si menaçant encore, n'était parvenu à lui échapper qu'en perdant un quart de son monde ; il était arrivé à Corinthe meurtri, ses vêtements en lambeaux et sans turban. Les Grecs, dans cette seconde affaire, firent prisonnier un nommé Ali-pacha, et deux cents Ottomans. On en forma un convoi, composé en outre de huit cents chevaux de race arabe, de trente chameaux et de douze cents mulets qu'on chargea d'armes et de bagages, qui furent dirigés vers Tripolitza, où l'orgueilleux sérasquier s'était flatté d'arborer les queues emblème de sa puissance, qui s'évanouit comme un fantôme.

Sur ces entrefaites, les Turcs abandonnés dans la citadelle Larissa, qu'on avait cessé de surveiller, ainsi que plusieurs postes isolés qui

n'avaient pas été prévenus de la retraite de leur sérasquier, s'étant repliés en bon ordre, suivaient le rivage de la mer pour se rendre à Nauplie. Ignorant l'étendue des désastres de leur armée, ils tombèrent sur une avant-garde grecque qui s'était postée sur leur chemin pour les assaillir. Elle avait quitté une embuscade avantageusement située au bord de la mer, sous la protection d'un bateau armé, qui se trouvait à l'extrême droite de la ligne d'opération des Hellènes. Surprise isolément, elle avait déjà perdu une trentaine de ses meilleurs soldats, quand le bateau vint la dégager, en tirant à boulet sur les Turcs. Elle put ainsi se rapprocher de la côte ; mais quelques secours que lui donnassent les Hydriotes, il fallut sacrifier les blessés, qui furent en grande partie noyés, et les Turcs entrèrent triomphants, avec des têtes, à Nauplie.

Ce succès ayant rendu le courage aux Osmanlis, qui se trouvaient réunis au nombre de cinq à six mille devant Nauplie, ils résolurent de tenter de nouveau la fortune, pour se retirer vers Corinthe. Ils eurent le sort de leur sérasquier : neuf cents d'entre eux restèrent dans le défilé ; et de quinze cents qui le passèrent, il en arriva à peine douze cents auprès de Dramali, à cause des pertes que leur firent éprouver Nicétas, Colocotroni et le brave Anagnoste Pétimessas, qui gardaient les défilés supérieurs. On prit encore dans cette occasion huit cents chevaux et une quantité considérable d'armes, que les barbares jetaient pour s'enfuir avec plus de vitesse. Le 24 et les jours suivants, les Turcs firent plusieurs autres manœuvres pour sortir de l'Argolide, mais elles furent inutiles ; et ils durent se concentrer autour de Nauplie, où Pierre Mavromichalis établit son quartier général, et les bloqua.

La capitulation éventuelle conclue avec les Turcs Naupliens se trouvant ainsi rompue, les assiégés ayant reçu de Dramali quelques provisions de bouche et des munitions de guerre, l'époque de la reddition de la place devenait incertaine, lorsqu'on vit entrer dans le golfe Argolique deux frégates, qui mouillèrent à l'entrée de la petite rade, non loin de la forteresse que les Hellènes occupaient. Le vice-président et plusieurs membres du gouvernement, qui tenaient la mer, vinrent leur présenter leurs hommages en les priant de ne pas communiquer avec les Turcs : chose plus que conforme aux lois maritimes, car Nauplie était en état de blocus effectif. Le commodore anglais y consentit, et invita les magistrats Grecs à monter sur son bord,

où il les traita avec distinction, en leur témoignant le plaisir qu'il éprouvait à entendre le récit de leurs succès, qu'ils lui firent avec autant de simplicité que de modestie.

Pourquoi, car la vérité nous force de le dire, ne furent-ils pas accueillis avec un égal intérêt par un capitaine de frégate française, homme justement estimable, mais trompé par ces agioteurs, qui osaient qualifier un trafic interlope de commerce national ? Non content du refus de condescendance à une demande que le commodore anglais, non moins jaloux de l'honneur de son pavillon, avait accordée aux Grecs, le Français exigea d'eux vingt-cinq mille piastres pour le bâtiment de ce contrebandier [1] que le commandant de Monembasie avait arrêté, et cinq mille pour je ne sais quel autre dédommagement. Le sénat des Hellènes consentit à tout ; et il fut convenu que les sommes réclamées seraient payées dans le délai de deux mois, c'est-à-dire vers la fin d'octobre suivant. Les bâtiments étrangers reprirent ensuite la mer.

Le 25 août, Colocotroni, Anagnoste Pétimessas, Krévata, Nicétas et André Zaimis, informés que Dramali, qui n'avait pas trouvé plus de subsistance à Corinthe que dans l'Argolide, se préparait à se débarrasser d'une partie de ses troupes, en les faisant filer vers Patras, où la flotte du capitan-pacha était arrivée, sortirent des montagnes pour se porter à leur rencontre. Débouchant à l'improviste par la vallée de Némée, Zaïmis joignit les mahométans au versant oriental des montagnes de la Phliasie, les battit et les mit dans une telle déroute, que de quatre mille hommes qu'ils étaient, il s'en sauva à peine deux mille, qui se réfugièrent sous le canon de l'Acrocorinthe. Ce fut alors que les chrétiens purent se dire victorieux, quoique Colocotroni ne regardât pas la chose comme terminée, si on en juge par la lettre suivante, qu'il écrivait sous la date du 27-15 août, de Souli, village de la Corinthie, au révérend dom Anthème, religieux de l'ordre des confesseurs. Il avait perdu quatre-vingts hommes ainsi que le brave Anagnoste Pétimessas et son cœur saignait de cette blessure quand il traça ces lignes :

« Si depuis longtemps je ne vous ai pas écrit, vous en connaissez la
» cause et j'espère que vous l'approuverez. Trouvant maintenant une
» occasion sûre pour m'acquitter de ce devoir, je vous dirai que nos

[1] Je sais qu'on a retiré depuis le pavillon français à ce misérable ; mais la justice sera incomplète, aussi longtemps qu'on n'aura pas sévi contre ceux qui le commissionnèrent.

» diplomates (il désignait par là D. Hypsilantis, Négris et les hétéristes) et leurs projets ont causé les plus grands maux à notre patrie.
» Mais j'espère, avec l'aide de Dieu, que nos Hellènes, instruits par le
» malheur, ne seront plus leurs dupes, et qu'ils surmonteront tous
» les obstacles à l'avenir, comme ils viennent de le faire.

» Il y a à peine un mois que les ennemis, presqu'au nombre de
» trente mille, sont entrés dans le Péloponèse. Nous en avons jusqu'à
» présent détruit six à sept mille ; le reste se trouve humilié et confiné à Corinthe et aux environs de cette place, dans un état de
» désespoir. Ils n'ont plus de cavalerie, et leur perte est inévitable. Tel
» est le résultat de la campagne jusqu'à ce jour ; et avec l'assistance
» divine, nous les anéantirons. En attendant, l'esprit public s'est beaucoup amélioré, et cela nous donne les meilleures espérances pour
» l'avenir. » THEODORE COLOCOTRONI. »

La veille de la date de cette lettre, Pierre Mavromichalis battait les Turcs devant Nauplie, et les rejetait dans cette place, après leur avoir fait éprouver une perte considérable. Mais comme si la fortune avait voulu avertir les Grecs qu'elle vend ses faveurs, et qu'elles ne sont que trop souvent baignées de larmes, ils eurent à pleurer dans ce jour de victoire, la mort du taxiarque Nicolas Nicétas, frère de celui qui avait exterminé tant de mahométans dans le défilé de Trété. Emporté au milieu des ennemis, par un cheval fougueux qu'il montait, il fut percé de coups, et ses palicares ne parvinrent qu'avec des efforts extraordinaires, à recouvrer son corps, auquel ils rendirent les devoirs funèbres, sous le canon de la petite forteresse, où on a dû depuis lui ériger un tombeau.

Les combats cessèrent le 1er septembre. L'invasion de la Morée avait coûté plus de dix mille hommes aux mahométans; mais Argos et tous les autres villages avaient disparu ; et comme il n'y avait plus de lieu habitable dans cette partie de la presqu'île, il fut décidé que le siége du gouvernement serait transféré à Saint-Jean-d'Astros, dans la Cynurie.

Les vaisseaux hydrioles firent aussitôt voile de ce côté ; et le 3 du même mois, les premières délibérations des députés eurent lieu à l'ombre des orangers d'un verger, qui devint le local des séances du corps législatif des Hellènes.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

LIVRE VII. — CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

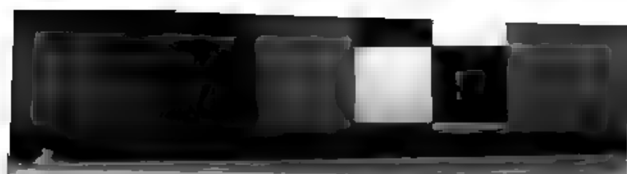
CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

LIVRE VIII. — CHAPITRE I.

FIN DE LA TABLE.



HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE





[redacted]

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE

[illegible]

[illegible]

1813



[redacted]

HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE

COMPRENANT

le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824

par

F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE



BRUXELLES

WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

8, rue d'Assaut

1843



HISTOIRE

de la régénération

DE LA GRÈCE.

LIVRE HUITIÈME.

(Suite.)

CHAPITRE V.

Arrivée de la flotte ottomane devant Patras. — Conseils donnés aux Turcs. — Nouvelles des prétendus désastres des Grecs, transmises à Souli. — Escarmouche de Krio Nero. — Les Souliotes intimidés capitulent. — Bruits sur un protectorat des Anglais, réfutés. — Arrivée des Souliotes à Céphalonie. — Intrigues du consul anglais de Prevésa. — Nouvelle de l'invasion de la Morée par Dramali, transmise à Constantinople. — Départ de cette ville des ambassadeurs Strangford et Lutzof, appelés au congrès de Vérone. — Incursions des croiseurs grecs. — La Porte détrompée sur ses victoires. — Évêques députés par Khourchid vers Odyssée. — Dispersion de l'armée mahométane de Larisse. — Combat du 18 septembre. — Avidité des généraux turcs. — Le capitan-pacha met à la voile. — Préparatifs des Grecs. — Engagement naval devant Hydra. — État imposant de la flotte ottomane. — Saisie d'un brick autrichien. — Lettres interceptées. — La flotte turque prend la fuite; se retire à la Sude. — Situation des Grecs et des Turcs dans l'île de Crète. — Trait d'audace des insulaires de Kasos. — Départ de M. Villoch, pour la Perse. — Décapitation d'Ismael Pachô-bey. — Translation de la croix de Constantin à Hydra. — Cérémonie. — Oraison funèbre des martyrs de Chios.

La flotte ottomane, composée de la presque totalité des forces navales de la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Afrique, était arrivée, au nombre de quatre-vingt-quatre voiles, dans les premiers jours du mois d'août devant Patras.

Suivant les principes de la neutralité pratiquée par les Anglais, ils

lui avaient, à son passage à Zante, donné assistance, renseignements, et surtout des conseils tels, que s'ils eussent été suivis, les Grecs étaient sans doute perdus. Après avoir informé le vice-amiral turc de la défaite des philhellènes à Péta ; du soin qu'une compagnie d'agioteurs, établie dans les îles Ioniennes, pour approvisionner les places turques, avait pris de ravitailler Carystos dans l'île d'Eubée, qui commençait à manquer de vivres, on lui promit de mettre tout en œuvre pour amener les Souliotes à une capitulation, afin de nettoyer l'Épire du seul foyer d'insurrection dont elle était encore infestée. On lui démontra enfin la nécessité de virer de bord sans aucun délai, afin de seconder les opérations de Dramali, qui venait d'entrer en Morée. L'apparition seule de la flotte turque, en cet instant dans le golfe d'Argos, devait suffire pour épouvanter les Grecs, déjà consternés, qui se seraient dispersés dans les montagnes de l'Arcadie. Ils n'avaient plus d'armée aux Thermopyles ; des rapports certains annonçaient que les Turcs avaient franchi les défilés, envahi l'isthme, occupé l'Acrocorinthe, sans éprouver aucune résistance ; et que Khourchid-pacha, marchant sur leurs pas, s'avançait pour les soutenir. Ainsi, avec un léger effort de la part de l'armée navale, c'en était fait de la cause trop vantée d'une insurrection sur laquelle on n'avait eu jusqu'alors que des *documents erronés*.

Tels furent, sommairement, les avis et les conseils qu'on donna aux barbares, à leur entrée dans la mer Ionienne. Les uns n'étaient pas entièrement exacts ; mais il est certain que, s'ils eussent suivi les plans qu'on leur proposait, ils auraient probablement été funestes aux chrétiens. Ils promirent d'y avoir égard, en les soumettant au nouveau capitan-pacha, qui se trouvait dans le château de Patras, dès qu'il aurait pris le commandement de la flotte. On fit voile aussitôt vers le golfe de Lépante, tandis que la police de Zante, chargée d'abuser l'opinion publique, annonçait à son de trompe, dans l'Occident, l'humiliation de la croix, et les triomphes imaginaires du peuple antichrétien.

Soit que les agents anglais de l'heptarchie comptassent réellement sur les succès des Turcs, ou qu'ils fussent abusés par leur haineuse ignorance, ils travaillaient de toute la puissance de leur machiavélisme à faire réussir les infidèles dans leurs projets d'extermination.

On a vu avec quelle joie le consul britannique de Prévésa s'était empressé, sur la foi des courriers expédiés de Larisse à Békir Dgio-

cador, de publier la conquête du Péloponèse. Les Anglais avaient, de leur côté, transmis cette nouvelle aux Souliotes, affligés de la retraite de Mavrocordatos, qui les abandonnait à la fureur des Turcs. Depuis cette révélation fatale, les bulletins anglo-turcs n'annoncèrent plus aux belliqueux enfants de la Selléide que des désastres ; et le mensonge, coloré de vues philanthropiques, fut si adroitement déguisé, que ceux qui avaient fait trembler les mahométans éprouvèrent des alarmes jusqu'alors inconnues. Tantôt les agents britanniques, qui feignaient de compatir au sort des Souliotes, leur communiquaient des lettres dans lesquelles on racontait qu'Odyssée, après avoir livré le pas des Thermopyles, était entré au service de Khourchid-pacha, dont il avait reçu les plus fortes garanties et des richesses considérables. Tantôt le congrès des Hellènes, convaincu de son impuissance, avait, disait-on, accepté une amnistie ; et son exemple, suivi par les îles d'Hydra, de Spetzia et de Psara, ne pouvait manquer d'amener la soumission de la Hellade entière. On effrayait ainsi, et on conjurait les Souliotes, au nom de l'intérêt qu'inspirait leur valeur, de sauver les débris de leur population en abandonnant leurs montagnes, et en acceptant une capitulation conclue sous les auspices du gouvernement anglo-ionien, qui leur offrait un asile dans les Sept-Iles.

Ebranlés par les récits qu'ils entendaient, les Souliotes demandèrent des sauf-conduits pour que quatre de leurs commissaires pussent se rendre à Prévésa, auprès du consul d'Angleterre, où ils arrivèrent en même temps à peu près que la flotte ottomane, qui, ayant touché à Zante, laissait tomber l'ancre sur la rade de Patras. On ne manqua pas de leur raconter qu'elle portait quarante mille hommes de troupes de débarquement, d'exagérer tout ce qu'on leur avait dit de l'invasion de la Morée par Dramali, et de leur assurer que la marine grecque avait accepté l'amnistie que le sultan avait daigné lui accorder. Vainement ils auraient voulu vérifier ces faits ; tout ce qui les entourait était intéressé à les tromper. On les traitait, non comme des négociateurs, mais sur le pied de parlementaires gardés à vue ; et le consul d'Angleterre, qui avait sans doute des instructions, veillait à ce qu'ils n'apprissent que ce qu'il voulait qu'ils sussent.

Son secrétaire grec, de qui on tient ces détails, fut plusieurs fois tenté d'avertir les commissaires que cette flotte ottomane, tant vantée, portait à peine trois mille hommes de troupes de terre, et qu'un typhus destructeur moissonnait ses équipages. Il aurait pu leur dire

encore que les vaisseaux turcs s'étant approchés de Crio Néro, source située au pied du mont Chalcis, les paysans de Calydon étaient tombés sur leurs chiourmes, qu'ils avaient exterminées ; mais indépendamment de sa sûreté, qu'il aurait compromise, il craignait de faire perdre aux Souliotes une bonne occasion de traiter. Ceux-ci n'étaient peut-être pas fâchés eux-mêmes de sortir avec honneur d'une position telle qu'ils commençaient à manquer de vivres.

Le 9 août, les envoyés de Souli signèrent, avec les délégués d'Omer Brionès sous la garantie du gouvernement anglo-ionien, une capitulation tendant à évacuer leurs montagnes. Elle portait qu'ils s'embarqueraient au port Glychys, ou sur tel autre point de la côte à leur convenance, pour être embarqués sur des vaisseaux de S. M. B., transportés à Assos dans l'île de Céphalonie, avec leurs familles et tout ce qu'ils pourraient embarquer ; qu'arrivés dans cet endroit, on leur fournirait des logements ; et le cas échéant, comme ils n'étaient engagés par aucun serment, ils pourraient, quand bon leur semblerait, prendre les armes, combattre à leurs risques et périls avec leurs frères de la Grèce, par terre ou par mer, contre leurs communs ennemis. Ce fut à ces conditions que les Souliotes consentirent à abandonner leur triste patrie pour la seconde fois; et l'appui qu'ils trouvaient dans les Anglais donna lieu à divers bruits qu'il n'est pas indifférent de rapporter.

Pendant la durée des négociations entre les Souliotes et Omer Brionès, on avait remarqué qu'après l'arrivée du général Frédéric Adams à Zante, celui-ci avait aussitôt expédié dans le golfe de Lépante un Anglais nommé Banks, qui revint trop précipitamment pour permettre de croire qu'il y était allé pour prendre connaissance des événements de l'Argolide. Les soupçons que son excursion mystérieuse avait éveillés se fortifièrent, lorsqu'on vit presque aussitôt arriver à Zante un évêque grec, sous prétexte de prier les agents anglais d'intervenir afin de réclamer de Jousouf-pacha l'argenterie d'un monastère pillé par ses soldats. On prétendait conclure de ce qu'il ne s'était abouché qu'avec un protopapas dévoué à la police britannique, qu'il avait proposé, au nom de ceux qui trahissaient la patrie, de mettre la Morée sous la protection de S. M. B.

La chose parut évidente aux yeux du vulgaire quelques jours après, à l'apparition de Zaphiropoulos et de Timolas Ponéropoulos, membres du sénat des Hellènes, qui s'étaient sauvés avec une bande d'orateurs

de l'hétérie, lorsque les Turcs envahissaient l'Argolide. Le protopapas les avait visités dès leur arrivée au lazaret ; et comme on les savait en correspondance avec le docteur Stéphano, qui avait négocié l'affaire du harem de Khourchid concurremment avec le consul Green, ces rapprochements, qu'on communiqua aux Grecs réunis à Astros, les décidèrent à investir Colocotroni d'une espèce de pouvoir dictatorial.

Cette mesure, bonne en soi, péchait cependant par les raisons qui l'avaient motivée. En y réfléchissant, on aurait été facilement convaincu que les Anglais ne pouvaient ni ne devaient prétendre à aucune espèce de protectorat sur les Grecs. En effet, une pareille détermination était contraire à la marche politique qu'ils avaient suivie, et ils auraient donné gain de cause aux ministres qu'ils avaient fait éloigner des conseils de l'empereur orthodoxe. A la moindre manifestation d'une intention de cette nature, ils déterminaient inévitablement, de la part de la Russie, une résolution qu'ils voulaient conjurer. De l'inauguration du pavillon britannique sur une des îles de l'Archipel, ou dans quelque port du continent, dépendait la prise de Constantinople par les Moscovites ; et on savait de reste que le cabinet de Saint-James a rarement fait des démarches qui aient tourné à l'agrandissement d'une puissance rivale. Il avait pu avoir l'idée de l'émancipation d'Ali-pacha, pour opposer un contre-poids politique à la suzeraineté que la Russie exerçait sur les provinces ultra-danubiennes. Il pouvait, plus tard, souhaiter que la Grèce changeât ses fers contre des entraves qu'on lui donnerait, en la faisant exploiter régulièrement, sous la suzeraineté de la Grande-Bretagne, par des princes phanariotes, dont les familles, restant en otage à Constantinople comme celles des hospodars, répondraient au sultan de la misère et du servage des Hellènes[1].

[1] Cette idée de diviser la Grèce en principautés est, à proprement parler, le grand œuvre des Phanariotes, qui furent de tout temps les instruments de la politique russe. Voici une partie des conseils perfides qu'ils transmettaient de père en fils et d'âge en âge à leurs enfants.

« Si vous parvenez au drogmanat et ensuite à l'hospodarat, n'oubliez pas que le » clergé grec vous déteste, et que vous devez sans cesse le tenir en respect, en per- » sécutant celui de ses membres qui voudrait s'affranchir du système phanariote. » Tant qu'il vous sera soumis, vous gouvernerez facilement les Grecs, parce qu'il » les tiendra sous la domination du préjugé, dans l'obéissance à vos volontés, et » c'est alors que vous serez véritablement chefs de la nation grecque et que vous » aurez un parti chez elle.

» Rappelez-vous, mes enfants, que les Phanariotes ont toujours fait en secret des

C'était le pis aller de la philanthropique bienveillance du ministère de lord Castlereagh, quand il saurait les Hellènes vainqueurs ; mais des esprits effervescents ne pénétraient pas aussi loin dans l'avenir, et ils furent bientôt désabusés quand ils apprirent ce qui se tramait à Prévésa.

Les Souliotes, qui avaient obtenu un délai de six semaines pour sortir de leurs montagnes, ayant réuni leurs peuplades éparses, le dénombrement qu'on en fit donna trois cent vingt-deux hommes, la plupart habitants de Lacca, contrée située à l'orient de Souli, et environ neuf cents femmes ou enfants, les palicares capables de soutenir les fatigues de la guerre de partisans s'étant disséminés dans les montagnes, avant la signature de la capitulation. Réunis à Phanari, les restes des habitants de la Selléide, emportant les images des saints et leurs drapeaux couronnés de lauriers, descendirent le 15 septembre, avec armes et bagages, au port Glychys, où se trouvaient deux transports anglais, sur lesquels ils montèrent ; et le 16 ils firent voile, sous l'escorte de deux bricks de guerre, qui les escortèrent jusqu'à Assos dans l'île de Céphalonie, où ils débarquèrent le 18 du même mois.

Satisfait d'avoir arraché la Selléide aux Grecs, le directeur des complots de la police britannique, Meyer, apprenant qu'il s'était élevé des mésintelligences entre Khourchid et ses lieutenants, s'empressa de proposer sa médiation pour les réconcilier. Il offrait de remplir cette bonne œuvre en se rendant à Larisse, lorsqu'on le fit prier de rester à Prévésa, afin d'organiser les projets qu'il avait conçus pour écraser les chrétiens et remettre la Grèce sous le sceptre de ses dévastateurs.

Le vieux sérasquier, content des trophées qu'il recueillit devant Janina, sans se douter du titre de *kan* que l'*Observateur autrichien* lui avait décerné, allait subir le sort d'Ali, qu'il avait envié : mais il n'était pas destiné à tomber avec une pareille célébrité. Informé, par

» efforts pour détruire les pachaliks, soit dans la Servie, soit dans la Morée, même à
» Chypre, non dans l'intention d'en rendre les peuples indépendants ou autonomes,
» mais pour les placer sous leur autorité, comme ceux des provinces de la Moldavie
» et de la Valachie. Rappelez-vous-en si l'occasion se présente, afin de pouvoir
» accomplir ce vaste projet. » — *Essai sur les Phanariotes*, par M. P. Zallony, pages 206, 207. Marseille, 1824.

C'est le fonds de cette proposition qui a été remis depuis en avant par certains négociateurs, aussi étrangers à la connaissance de la pensée des Grecs qu'aux intérêts de leurs souverains, qui sont inséparables de ceux de la justice et de l'humanité.

hasard, des premiers succès de Dramali, car ses courriers étaient régulièrement interceptés, il ne manqua pas de les attribuer à sa haute prudence dans un pompeux rapport qu'il adressa à Constantinople, pour faire savoir que *les djiaours du pays de Moreh avaient été passés au fil de l'épée, et cette province reconquise par son vaillant cimeterre, remis aux mains de Dramali, le plus distingué entre les esclaves de sa hautesse.* Au reçu de cette dépêche il y avait eu grande joie au sérail, et le divan s'était empressé de propager cette nouvelle, en expédiant des courriers dans toute l'étendue de l'empire, afin de faire savoir que *l'insurrectoin du pays de Roum était éteinte dans le sang de ses fauteurs.*

L'ambassadeur d'Angleterre, Strangford, qui avait reçu de pareils avis, s'était rendu au palais du sultan afin de complimenter ses ministres. Il croyait tirer avantage de ces événements pour les amener à des sentiments pacifiques, mais ce fut en vain, et il quitta Constantinople le 8 septembre, pour se rendre par Varna et Vienne au congrès de Vérone, en donnant au divan l'assurance d'amener la Russie à un accommodement pacifique.

Il était cependant loin d'être porteur de paroles amicales de la part d'un gouvernement devenu plus que jamais ombrageux et hautain vis-à-vis des légations européennes. Dans ces dernières conférences avec le divan, le reis-effendi et le favori de sa hautesse, Khalet, avaient répondu aux propositions que le lord Strangford leur avait faites d'évacuer les provinces ultra-danubiennes; d'annoncer officiellement à la Russie la nomination des hospodars; de rétablir le commerce de la mer Noire; d'envoyer un plénipotentiaire à Vérone, afin de concerter avec les puissances chrétiennes les moyens de faire cesser l'effusion du sang : *que S. H. ne ferait jamais aucune avance vis-à-vis du Moscove.* Loin de là, il persistait à lui imputer l'insurrection des Grecs et la guerre des Persans, déclarant que la Porte s'en référait au contenu de toutes ses notes. Elle exigeait, en conséquence, *que la Russie lui restituât ses châteaux situés sur le Phase qu'elle gardait contre la teneur des traités, et qu'alors il serait libre à cette puissance de renouer les rapports diplomatiques avec le divan, en envoyant un plénipotentiaire à Constantinople; que d'ailleurs la Porte n'ayant aucune espèce de satisfaction à donner au cabinet de Pétersbourg, il n'y avait nul motif de pousser plus loin les négociations.*

Jamais Tamerlan au faîte de sa puissance ne parla avec plus d'ar-

rogance, et ce fut avec cette réponse que le lord Strangford partit pour Vérone. Il n'avait sans doute point oublié l'assassinat du patriarche Grégoire, le renversement des églises, l'insulte faite au pavillon russe, que les Turcs avaient jeté dans un cloaque à Patras ; le massacre de la population de Chios ; mais il devait soutenir le funeste système de lord Castlereagh, dont il ignorait encore la fin tragique.

Il comptait sur la longanimité de l'empereur orthodoxe ; Capo-d'Istria, le baron de Strogonof étaient éloignés de ses conseils ; l'Europe alarmée avait d'ailleurs besoin de calme ; il pouvait user et abuser. Le cabinet de Vienne était si ouvertement prononcé contre la cause de la croix [1], qu'il était présumable que ce qui pourrait arriver de plus propice aux Grecs dans les circonstances présentes, était de les abandonner à eux-mêmes, en observant à leur égard une stricte neutralité.

L'internonce, M. Lutzoff, prit quelques jours après le chemin de Vérone ; mais déjà le divan, après avoir fait publier *ses immenses victoires*, commençait à recevoir quelques doutes sur leur authenticité. Un firman relatif à des règlements somptuaires, qui prescrivait aux particuliers de dégalonner leurs habits et de porter leur argenterie à la monnaie ; le récit du massacre d'une caravane de sept mille pèlerins destinée pour la Mecque, commis par les Vahabis, alarmait les janissaires, qui, ne voyant arriver ni têtes, ni dépouilles opimes du Péloponèse, commençaient à contester les succès de Dramali. Ce fut pis encore quand on entendit raconter à quelques patrons de barques venant de l'Archipel, que les insurgés, qu'on disait anéantis sur terre et sur mer, avaient paru dans les premiers jours du mois d'août près de Clazomènes, où ils avaient débarqué, et enlevé les grains ainsi que les bestiaux de plusieurs tchiftliks turcs. Pour comble d'audace, ils avaient battu trois corsaires barbaresques que le pacha de Smyrne avait détachés à leur poursuite. Enfin on fut d'une colère extrême au sérail même, d'apprendre que plus de quatre cents familles mahométanes de Morée, se fiant au rapport des victoires publié par ordre du

[1] Le prince de Metternich, dont la charité apostolique pour le bonheur du genre humain est si connue, venait d'ordonner la publication d'un ouvrage de M. Smith, tendant à la réunion des églises grecque et latine. Il y avait ainsi confusion dans les idées, occasionnée par la politique de la peur, qui prend ou feint de prendre des fantômes pour des réalités, sans réfléchir que le pouvoir arbitraire est l'intérêt viager et mal entendu de la royauté.

sultan, s'étant embarquées pour se rapatrier, avaient été rencontrées par les croiseurs de Psara, qui avaient coulé ou pris la totalité des bâtiments qu'ils montaient. On dépêcha aussitôt plusieurs capigis-bachis à Larisse, afin d'ordonner à Khourchid de marcher en avant et de donner des renseignements positifs sur l'état de la Hellade.

Les premiers officiers de la Porte qui furent ainsi expédiés *ab irato*, étant arrivés au quartier du sérasquier le 15 août, le trouvèrent engagé dans une négociation qu'il avait entamée avec les insurgés redevenus maîtres du défilé des Thermopyles. Il avait député vers eux l'archevêque de Larisse et plusieurs prélats de la Magnésie, qui avaient ordre *d'exhorter Odyssée à la soumission, et de lui demander passage pour se rendre en Morée*. Leur but était en même temps de travailler à ramener les chrétiens de la presqu'île sous le joug de l'obédience du sultan Mahmoud.

Le fils d'Andriscos Odyssée, Panorias et les autres chefs avaient accueilli les ministres du Seigneur en fléchissant le genou devant la sainteté de leur caractère ; mais quand ils leur entendirent faire l'apologie des beautés du despotisme, de la magnanimité du sultan, et de la protection qu'il accordait aux autels du Christ, Odyssée tirant d'un sachet attaché sur sa poitrine un morceau de toile grossière qu'il présenta aux évêques, leur demanda s'ils connaissaient cette relique ? — Ils répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était. — *Eh bien, cette relique sacrée qui fait la force de nos braves*, repartit Odyssée, *est un morceau du linceul de notre patriarche martyr Grégoire. Voilà notre réponse à l'éloge que vous venez de faire de son assassin et des bourreaux qui l'ont égorgé...* Puis reprenant la parole avec douceur, il offrit aux prélats de rester sous ses drapeaux, et ceux-ci s'étant excusés d'y consentir, il les congédia en les priant de ne plus faire de démarches inutiles auprès de lui et de ses frères d'armes.

Les choses en étaient à ce point, et Khourchid venait de faire traîner en prison l'archevêque ainsi que les prélats qui avaient échoué dans leur négociation, quand d'autres officiers de sa hautesse parurent pour le sommer d'entrer en campagne. Il s'y décida, et il venait de faire arborer les queues devant sa tente, pour annoncer que chacun eût à se tenir prêt à marcher dans le délai de trois jours, lorsqu'on apprit les désastres de Dramali dans l'Argolide. Il n'y eut dès lors qu'un cri dans l'armée : *On veut nous mener à la boucherie! Qu'on laisse les raïas* (Grecs) *tranquilles ! Ils sont les instruments de la*

vengeance d'Allah, qui les a suscités pour châtier sur nous la démence de Khalet-effendi et du Fils de l'esclave (le sultan), *qu'il entraîne dans l'abîme.*

Les janissaires de Larisse qui vociféraient ainsi, ayant remporté les marmites de leurs ortas aux casernes, déclarèrent qu'ils ne partiraient pas. Le restant de l'armée suivit leur exemple, et, deux jours après cette émeute, les capigis-bachis partirent pour annoncer à la Sublime Porte que son sérasquier Khourchid, n'ayant plus autour de lui que sa maison militaire, était dans l'impossibilité de prendre l'offensive, et qu'il ne pourrait peut-être pas passer l'hiver sur les bords du Pénée.

Les capigis-bachis s'acheminèrent avec ces fâcheux détails, mais sans savoir qu'au delà de la triple chaîne de montagnes dont les croupes remplies d'insurgés les séparaient du Péloponèse, Dramali, battu par André Zaïmis dans une dernière affaire qui eut lieu le 18 septembre sur les bords de la rivière de Némée, avait perdu la réserve de son armée dont les débris périssaient en détail par la faim et les maladies.

A peine avait-il rétrogradé sur Corinthe après ce dernier échec, qu'il s'était empressé d'écrire au capitan-pacha de le débarrasser d'une partie de ses troupes, ainsi qu'à Jousouf-pacha, gouverneur de Lépante, de lui envoyer des vivres; ces deux chefs, au lieu de répondre à ses justes demandes, avaient défendu la navigation du golfe. S'appropriant ainsi le monopole des fournitures, Jousouf tira des magasins de l'état du biscuit qu'il aurait dû fournir gratuitement à l'armée, pour le vendre aux soldats turcs, au prix exorbitant de cinq francs l'oque, du poids de quarante-quatre onces. Le capitan-pacha empêchant, de son côté, les spéculateurs des îles Ioniennes de rien porter directement au camp des Turcs sous Corinthe, s'arrangeait à bas prix de leurs cargaisons pour en trafiquer, et Dramali comprenant qu'il fallait savoir tirer parti de tout, s'étant entendu avec les agioteurs, on vit trois chefs, qui auraient dû secourir leurs soldats, les réduire à vendre leurs armes pour se procurer le pain nécessaire à leur existence. On permit aux enfants d'Israël de venir acheter les fusils, les sabres et les pistolets des soldats du sultan, qui s'en défaisaient pour obtenir les moyens de prolonger leurs souffrances : car la vie qu'ils traînaient dans un pays en proie à la contagion n'était pour eux qu'une longue agonie.

Il faut avoir été témoin d'une pareille déprédation pour y ajouter foi ; et ce qui ne paraîtra sans doute pas moins incroyable, sera d'apprendre que, tandis qu'on défendait aux étrangers de porter des subsistances aux mahométans, Jousouf-pacha et l'amiral Méhémet laissaient le champ libre aux Ioniens pour trafiquer avec les insurgés qui occupaient les positions d'Acrata, de Xylo-Castron et de Sicyone. Il suffisait d'obtenir de Jousouf-pacha un sauf-conduit et un capitaine de pavillon qu'on payait et dont on répondait, pour se rendre sur les points qu'on vient d'indiquer. Là on chargeait des raisins de Corinthe, que les Grecs échangeaient contre du biscuit, de la poudre, des balles, des armes, et Colocotroni reçut ainsi de nouveaux moyens qui le mirent à même de continuer sa campagne. A la vérité, il fallait payer au pacha soixante talaris (trois cent vingt-cinq francs) pour chaque millier de raisin sec qu'on exportait ; mais les bénéfices étaient tels, que ce commerce inouï d'un général qui faisait périr les troupes de son prince, en favorisant les insurgés, ne finit que quand les Grecs n'eurent plus de denrées à vendre. Alors les Osmanlis, anéantis par la misère, furent contraints, après avoir mangé leurs chevaux, de se renfermer avec Dramali dans l'Acrocorinthe, où l'on songea à leur donner des approvisionnements de siége, quand ils furent réduits au nombre de trois mille hommes, dont on n'avait plus l'espérance de tirer d'argent.

Une considération aussi déterminante que de n'avoir plus de moyens de pressurer pour s'enrichir, et la peste qui s'était manifestée à bord de ses vaisseaux, ayant rappelé au capitan-pacha qu'il était temps de jeter quelques vivres dans la forteresse de Nauplie avant de rentrer à Constantinople, il partit de Patras le 8 septembre. Les vaisseaux grecs étaient, disait-on, retenus dans leurs ports par la crainte que leur inspirait l'armée navale du sultan. On avait transporté la population de l'île de Spetzia à Hydra, en laissant à sa place des hommes préposés aux vigies pour signaler l'ennemi. L'amiral ottoman naviguait dans cette confiance, lorsque sa flotte, arrivée dans les parages orageux de Cythère, fut assaillie par une bourrasque qui l'obligea de filer vent arrière vers l'île de Crète, où elle prit port au mouillage de la Sude.

Les Hydriotes, qui connaissaient le projet des Turcs, renforcés par les divisions navales de Spetzia et de Psara, faisaient alors les dispositions nécessaires pour empêcher les barbares d'approcher de

Nauplie, lorsqu'on vit paraître un frégate française. Partie de Smyrne le 3 septembre, elle entrait le 12 dans le golfe d'Argos, suivie d'une gabare et d'une goëlette, au moment où trente-cinq bricks grecs se trouvaient sous voiles, et trente autres ancrés à Spetzia prêts à appareiller. L'amiral des Hellènes ayant aussitôt envoyé le capitaine Sahini complimenter le commandant français et le prier de ne pas communiquer avec Nauplie, il en reçut un refus formel, ainsi que la déclaration qu'il venait toucher les trente mille piastres (environ vingt-cinq mille francs), reconnues par une obligation qui n'était exigible qu'à la fin d'octobre. Ainsi se reproduisait cette honteuse affaire de l'interlope Listock. Les Grecs pouvaient réclamer l'exécution de leur contrat; mais le respect qu'ils portaient au roi très-chrétien, au nom duquel on exprimait cette volonté, les détermina à payer sans discussion la somme exigée dans le délai de six jours.

Le vice-président Kanacaris, Papadiamantopoulos, Cavakatzanys, s'étant rendus garants de son exécution, expédièrent à Tripolitza pour se procurer vingt mille piastres turques, tandis que le grammatiste Théodore Négris se rendit à Hydra afin de compléter le restant de l'indemnité exigée. C'était à cette humiliation que les Grecs se résignèrent ; et l'être le plus insensible serait ému, si on mettait sous ses yeux la dureté des injonctions faites à des hommes d'honneur à côté de leurs réponses aussi justes que respectueuses, dans lesquelles on ne remarquerait que la crainte qu'ils avaient de se montrer ingrats envers un monarque dont le nom sera vénéré d'âge en âge par tous les chrétiens orientaux.

Cet accord étant fait, la frégate, cinglant pour reprendre sa croisière au large, rencontra, le 18 après-midi, au débouquement de la passe du sud qui mène à Hydra, l'escadre grecque commandée par André Miaoulis Vôcos, se dirigeant à la rencontre de la flotte turque. La journée du 19 se passa en évolutions de la part de ces Hellènes si longtemps dédaignés, qui ne craignaient pas de tenir la mer devant un ennemi capable de les écraser avec un seul de ses vaisseaux de haut bord ; tant ils étaient persuadés que Dieu protégeait l'étendard de la croix et combattait avec ses enfants. Le 20, la flotte turque parut; il semblait qu'elle devait foudroyer tout ce qui se présenterait devant elle. On distingua à sa manœuvre qu'elle voulait se rendre à Nauplie par la passe de Spetzia. Les insurgés avaient laissé à la garde de cette île un corps de troupes suffisant pour s'opposer à un débarquement,

tandis que douze mille paysans descendus des montagnes occupaient les mouillages et les plages du littoral du Péloponèse; de sorte qu'autour du golfe et dans le golfe d'Argos tout annonçait une affaire générale et decisive.

Les Grecs, inspirés par le génie qui révéla à Thémistocle le moyen de vaincre Xercès à Salamine, s'étant saisis du détroit situé en face de la ville de Spetzia et de cette partie du Péloponèse où fleurit Hermione, y prirent position avec dix-huit bricks et huit brûlots, qu'ils échelonnèrent sur trois lignes, de manière que six vaisseaux seulement pouvaient être engagés et combattre de front. Rétablissant l'égalité numérique, quoique inférieurs en échantillon et en artillerie, leurs bâtiments incendiaires, que les Turcs redoutaient, compensaient les avantages au point qu'ils se crurent invincibles au moyen de la triple barrière de feux qu'ils opposaient à un ennemi assez stupide pour avoir entrepris de penetrer dans le golfe par cette passe étroite. L'amiral des Hellènes fit aussitôt signal au restant de son escadre de manœuvrer pour cingler au vent des îles, afin d'attaquer l'arrière-garde ennemie. Le canon se fit entendre, et le combat commença par pelotons. Au même instant un brûlot lancé par les Grecs attaqua une frégate turque par la poupe. Elle commençait à s'embarrasser, quand une cinquantaine de ses matelots, s'étant précipités sur cet esquif, parvinrent à briser ses grapins, mais le feu devint si violent qu'ils furent tous brûlés ou noyés, tandis que les Hydriotes n'eurent que deux hommes blessés par la fusillade. On se battait pendant ce temps avec vivacité dans le canal, et l'artillerie de la forteresse de Spetzia était si bien servie, que c'en était fait des barbares, si les vents, qui cessèrent, n'avaient pas retenu en calme les vaisseaux destinés à les prendre entre deux feux.

Les habitants d'Hydra, ayant à leur tête le saint évêque d'Egine, réunis sur le rivage, attendaient avec anxiété le résultat d'une bataille qui allait décider du sort de la Grèce; chacun, les yeux sur la scène du combat, admirait en tremblant la manœuvre des bâtiments grecs, au milieu d'une mer parsemée de rochers; les mèches brûlaient auprès des canons, quand une de ces péripéties impossibles à prévoir vint attrister leurs regards.

Plusieurs fois j'ai été tenté de quitter la plume pour dérober ce fait à l'histoire, en taisant la conduite de cette frégate française, si malheureusement compromise dans une fausse démarche, lorsqu'elle attaqua une goëlette chargée des otages turcs de Nauplie, sur laquelle

elle n'avait nul droit, ni aucun contrôle à exercer. Un boulet tiré de son bord traversa ce frêle navire, et sa conserve tira quatre coups de canon dont les boulets vinrent se perdre à la plage. Témoins de cet attentat, les Grecs se précipitèrent vers leurs batteries. Mais bientôt, dociles à la voix de leurs gérontes, ils s'arrêtèrent par respect pour le pavillon du roi de France ! Le sang innocent fut épargné ; et la seule vengeance que le sénat d'Hydra tira de M. de V...., fut d'inscrire autour du trou du boulet, la date d'un événement que les Grecs s'empresseront sans doute d'oublier, en réfléchissant que des fautes de cette nature sont personnelles.

Après un combat qui dura pendant six heures de temps, les Turcs se retirèrent sans avoir pu forcer le passage, et les deux flottes s'observèrent réciproquement jusqu'au 23 après midi. En ce moment le capitan-pacha donnait en plein dans le golfe Argolique, en doublant le sud de l'île de Spetzia, tandis que les vaisseaux grecs y entraient par le détroit d'Hermione, qu'ils avaient si vaillamment défendu les jours précédents. Les deux armées ne pouvaient manquer de se rencontrer; et elles se rapprochaient tellement qu'un brûlot grec, stationné à la pointe de l'île, se trouva si près des Turcs qu'il n'échappa que par miracle à leur canonnade.

On était en présence, quand la frégate qui avait attaqué la goëlette chargée des otages, se trouvant alors dans la partie occidentale du golfe, s'empressa d'expédier un officier à l'amiral ottoman pour le complimenter, et régler avec lui le salut d'usage. Ce fut alors aussi qu'un nègre échappé d'Hydra, où il était prisonnier de guerre, fit connaître au capitan-pacha les dispositions prises par les insurgés pour l'incendier ; mais cette révélation lui devint plus nuisible qu'utile. Soit qu'il en fût intimidé ou non, au lieu de poursuivre sa marche, il fit aussitôt prier le commandant français de vouloir bien prendre sous sa protection un bâtiment autrichien chargé de grains destinés au ravitaillement de Nauplie, n'osant pas l'escorter avec les quatre-vingt-quatre vaisseaux qu'on lui avait confiés pour sauver ce boulevard de la Morée. On en avait trop fait pour les Turcs, et cette fois la complaisance ayant déjà dépassé les limites de l'équité, on éluda de le satisfaire, quoiqu'il s'abaissât jusqu'aux supplications. La frégate française cingla vers Astros, et le vent ayant cessé, le calme auquel succédèrent les brises du fond du golfe s'étant opposé à la marche des Ottomans, les Grecs, qui avaient l'avantage de position, mirent en

panne par groupes. Durant la soirée des grains pluvieux se succédèrent, les nuages condensés lancèrent des rafales; l'orage gronda de tous côtés sur les montagnes, et le ciel enflammé parut annoncer aux barbares qu'il s'opposait à leurs tentatives.

Le 24 au matin, après une nuit orageuse, le soleil, s'étant levé au milieu d'un horizon sans nuages, découvrit les deux armées qui étaient en ligne. Le golfe d'Argos présentait, dans cet instant, le plus beau spectacle que les mers de la Grèce eussent depuis longtemps offert aux regards des hommes. La flotte ottomane, forte de quatre-vingt-quatre voiles, au nombre desquelles on comptait sept vaisseaux de ligne, quinze frégates, des corvettes, des bricks, deux bombardes, portant plus de deux mille canons en bronze, favorisée par une belle brise du large, s'avançait contre l'escadre grecque, composée de soixante bâtiments de faible échantillon et de quinze brûlots. On voyait d'un côté la puissance courbant les flots sous ses vaisseaux chargés de soldats et d'artillerie; de l'autre, la surveillance unie à l'activité, suivant tous les mouvements des infidèles qu'elle cherchait à attirer au fond du golfe. Les Turcs n'étaient plus qu'à dix milles de Nauplie, les assiégés touchaient au moment de leur délivrance, lorsque la flotte mahométane s'arrêta à la hauteur de Cavouro-Nisi et détache le brick autrichien qui, après avoir passé sous la poupe du capitan-pacha, fait voile vent arrière vers la plage de Tirynthe. C'était sur ce bâtiment que reposait le sort de Nauplie, les Turcs le suivaient des yeux, quand deux navires grecs, l'un servant de garde à la forteresse de Bourdzi, et l'autre qui était un brûlot caché derrière l'île Pityuse, lui donnent chasse et le capturent à la vue des barbares.

A cet aspect, le capitan-pacha se couvrant de voiles, donne le signal de retraite à son armée, et ses vaisseaux consternés manœuvrent en désordre pour sortir du golfe Argolique. Les Grecs poussent en même temps le cri de *victoire à la croix!*

Elle triomphe, ils ont saisi le bâtiment autrichien duquel dépendait la réduction de Nauplie. On trouve à bord un approvisionnement de grains et la correspondance de l'amiral mahométan [1], monument

[1] *Première lettre trouvée dans la correspondance interceptée.*

Le capoudan-pacha au commandant de Nauplie;

[illegible]

Grâce au tout-puissant Allah, il y a presque un mois que les affaires de l'Épire

propre à démontrer, à ceux qui cherchent des matériaux propres à écrire l'histoire dans les annales turques, le fond qu'on doit faire sur les récits de leurs écrivains.

ont commencé à prendre une tournure favorable. Le château appelé Souli a été pris par S. A. le pacha de Janina, Omer Briones ; les infidèles qui étaient dedans ont été en partie mis à mort, et les autres se sont sauvés dans les montagnes. En face de Patras, plusieurs vizirs sont entrés dans le lieu appelé Missolonghi, après s'être rendus maîtres de tous les pays voisins ; il y a deux jours que nous avons cette nouvelle, qui est très-certaine.

S. A. le grand sérasquier Khourchid-pacha se dirige sur la Morée avec un nombre considérable de troupes. Notre invincible armée de Corinthe n'a rien souffert jusqu'à présent, et se prépare à descendre vers Nauplie pour vous fournir des vivres en abondance. Nous sommes sortis de Patras avec notre invincible flotte le 13 du mois dernier ; mais les vents contraires ne nous ont permis d'entrer dans le golfe d'Hydra et de Spetzia que le 5 du courant mois de mouharrem. Ce jour ayant vu quatre-vingts bâtiments des djaours hydriotes et spetziotes devant notre invincible armée, qui se dirigeaient avec intrépidité contre nous, nous avons formé une ligne de bataille ; et les infidèles persistant dans la détermination de nous résister, nous avons combattu pendant près de six heures. Mais, grâce au tout-puissant Allah, et par la faveur de notre prophète, nos batteries ont coulé à fond six de leurs bâtiments, et dix autres, dont une corvette et un brick, ont été incendiés par notre feu.

Grâce au tout-puissant Allah, nous avons de bonnes nouvelles de toutes parts. Vous serez informés dans ce moment que dans la grande bataille que nous avons livrée aujourd'hui aux Hydriotes avec notre invincible flotte, nous les avons accablés. On va continuer à les poursuivre jusqu'à ce qu'ils soient entièrement détruits, et c'est dans ce moment que nous vous envoyons un bâtiment avec des vivres.

Le 9 mouharrem.

Seconde lettre.

Assurés du mauvais état dans lequel se trouvait la forteresse de Nauplie, à cause de la pénurie des vivres, nous vous envoyons un bâtiment autrichien chargé de sept mille kiles de maïs en farine, et fasse le ciel qu'il vous arrive ! A peine entré au port, faites le débarquement de la cargaison, et vérifiez-en la quantité, pour remettre une lettre de crédit au capitaine, afin qu'il soit payé par le gouvernement impérial de S. H. à Constantinople, suivant nos conventions. Vous acquitterez le nolis, et ferez débarquer les objets sans payer de rétribution.

Comme il n'y a pas suffisamment de profondeur d'eau dans le fond du golfe, notre invincible armée ne peut y entrer ; nous sommes en outre assurés que, près du petit fort de Nauplie, il y a six brûlots des djaours, et de plus dix autres brûlots à l'île de Spetzia, préparés pour nous incendier.

Continuez, illustre gouverneur, à vous régler comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour. De notre côté, nous redoublerons d'efforts pour vous envoyer des vivres. C'est pour cela que nous vous écrivons la présente.

9 courant mois de mouharrem.

Une troisième lettre était relative à deux autres bâtiments autrichiens chargés de vivres, que les vents contraires avaient forcés de relâcher à la Sude dans l'île de Candie.

La flotte turque tira des bordées pendant toute la nuit du 24 au 25 pour sortir du golfe d'Argos, en abandonnant un de ses bricks, qui fut brûlé par les Grecs. Ceux-ci, dans l'après-midi du même jour, parvinrent, en serrant le vent, à livrer des combats partiels, et ils avaient réussi à attirer plusieurs frégates turques dans l'est de l'île de Spetzia, quand un brûlot se montra. Il voulait couper la retraite aux barbares, mais il manœuvra trop tard; car ils le virent à peine déboucher qu'ils virèrent de bord, en tirant leurs canons de poupe dans la direction qu'il tenait pour les chasser. Ce fut ainsi, en fuyant devant une frêle embarcation, que les Turcs s'éloignèrent des parages de la Hellade, où ils ne s'étaient montrés que pour attester à la face du monde leur impéritie, leur lâcheté et la honte éternelle du croissant.

Le 27 septembre, l'amiral de l'*invincible armée* de sa hautesse forçait de voiles pour s'éloigner des côtes de l'Argolide, lorsqu'une tempête furieuse, sortie du sein des nuages qui enveloppaient l'horizon, assaillit ses vaisseaux. Le vent, sautant d'un point du compas à l'autre, les disperse; et les vagues soulevées, l'orage, les éclats de la foudre portant l'épouvante, font perdre le courage aux matelots, qui naviguent à l'aventure. Les uns se laissent emporter vers la Sicile, où ils arrivent endommagés, tandis que les autres naufrageaient au fond de la grande Syrte, et que le superbe capitan-pacha, suivi du gros de l'escadre à moitié démâtée, entrait au port de la Sude. Suivant l'usage immémorial de sa nation, il ne se trouva pas plutôt en sûreté, qu'il annonça à l'armée d'Egypte, commandée par Hassan, lieutenant de Méhémet Ali, qu'il avait ravitaillé Nauplie et remporté une victoire éclatante sur les Hellènes.

On le crut sur parole; car jamais en Turquie on ne discute les bulletins d'un général ni d'un ministre aussi longtemps qu'ils sont en place. *Le maître l'a dit*, telle est l'expression de l'esclavage; mais jamais nouvelle ne pouvait arriver plus à propos pour calmer les inquiétudes de Hassan-pacha. Ce sérasquier du vice-roi philanthrope, qui a régénéré l'empire des Pharaons, en s'emparant de tous les biens-fonds; en s'appropriant le monopole du commerce; en faisant nettoyer, au prix du sang de trente mille fellahs, morts sous le bâton, un canal qui porte les eaux du Nil à Alexandrie, dont les talus sont garnis de palissades formées avec les ossements des malheureux employés à ce travail, Hassan, né, dit-on, comme son illustre sei-

gneur, d'un chef de brigands de la Macédoine transaxienne, ne portait plus ses regards que vers un effrayant avenir. La peste, qui régnait au Caire, avait été introduite dans son armée par les vaisseaux chargés de lui fournir des vivres. De cinq mille hommes venus avec lui sur une flottille de cent cinq bâtiments [1], au nombre desquels on comptait les chebecs de Barbarie, il n'en restait pas la moitié. La contagion régnait à la Canée, à Candie, à Réthymos, à la Sude, et il soutenait une guerre si désastreuse contre les Crétois insurgés, qu'il venait d'être obligé de demander de nouveaux renforts à son maître.

Il ne pouvait pas, à l'exemple de l'amiral de sa hautesse, cacher ses désastres, car il comptait à peine, de tant de soldats qui l'avaient suivi et des troupes candiotes qu'il avait réunies, quatre mille hommes effectifs sous ses drapeaux. Les plus braves avaient péri dans des combats partiels, qui consistaient à s'emparer de la plaine que les insurgés réoccupaient presque aussitôt qu'il était parvenu à les repousser dans leurs montagnes. Jamais il n'avait pu franchir les défilés du mont Ida qui conduisent à Sphakia, quoiqu'il eût accordé des primes considérables à ses soldats pour les emporter. Ils avaient été écrasés, comme les Titans armés contre l'Olympe, sous les rochers que les Crétois faisaient rouler sur leurs hordes; et un corps de Turcs sortis de la forteresse de Candie, qui avait disparu, portait l'épouvante parmi les mahométans. Les Grecs à son aspect avaient pris la fuite, afin de se faire poursuivre, l'avaient attiré à une lieue et demie de la place, lui avaient coupé la retraite, et, de douze cents hommes qui le composaient, aucun n'avait reparu pour rapporter des nouvelles de cet événement fatal.

Les Turcs, qui font rarement assez de cas de leurs ennemis pour s'informer de leurs noms, savaient, à force de les avoir trouvés devant eux, qu'ils avaient eu affaire, dans ces différents combats, à Astyges, à Campo Doro et au brave Koumourlis, dont le souvenir les faisait entrer en fureur, depuis que, jetant le masque de l'islamisme, sous lequel sa famille s'était perpétuée depuis deux siècles dans l'île de

[1] La flotte égyptienne, sortie d'Alexandrie le 28 mai précédent, sous le commandement d'Ismael Gibraltar, forte de quarante frégates, corvettes, bricks, et de cent vingt bâtiments de transport. Le jour de son départ plusieurs matelots du brick français le *Russe*, furent maltraités, et le capitaine dut partir sans avoir, suivant l'usage, obtenu aucune satisfaction.

Crète, il s'était déclaré le champion de la croix. Ils connaissaient aussi celui de Comnène Aphendoulief, mais pour le mépriser; car ce sectaire de l'hétérie et d'un pouvoir occulte ne les avait jamais combattus qu'avec des proclamations. Il vivait maintenant renfermé dans une tour qu'il refusait de remettre aux Crétois, sous prétexte qu'il en avait pris possession en vertu des pouvoirs du *régent de la Grèce*, auquel seul il était comptable de ses actions; mais ce rôle équivoque devait bientôt finir. En attendant, le sérasquier du vice-roi d'Egypte s'épuisait, lorsqu'un bâtiment autrichien, arrivant de Damiette, lui apprit qu'il ne pouvait plus compter sur les secours qu'on devait lui expédier de ce port.

Les Kasiotes, irrités d'avoir perdu quelques-unes de leurs barques, obligées de faire côte sur l'île de Crète, à l'apparition de l'escadre égyptienne dans la mer Égée, n'avaient pas tardé à tirer vengeance de cet affront. Leurs barques à vingt paires de rames avaient aussitôt mis en mer; et les prises nombreuses qu'elles firent ne tardèrent pas à obliger les bâtiments marchands turcs à ne pouvoir naviguer qu'avec escorte. Ne trouvant plus ainsi de proie à capturer, les Kasiotes résolurent d'aller chercher l'ennemi dans ses ports; et, informés qu'on préparait à Damiette un convoi destiné pour l'armée de Hassan-pacha, ils se dirigèrent vers l'embouchure Pelusiaque du Nil. Quatre de leurs armements, étant en conséquence arrivés le 17 septembre dans ce parage, passèrent le Bogaz et s'emparèrent de dix-neuf transports chargés de riz, ainsi que d'un paquebot, sur lequel ils trouvèrent un million de piastres fortes d'Espagne [1]. Maîtres de ce butin, les Kasiotes, qu'on avait jusqu'alors qualifiés de pirates, aussi jaloux de prouver leur probité, que de causer des dommages aux Turcs, chargèrent un vaisseau qu'ils abandonnèrent sur la rade, des ballots portant la marque des factoreries européennes, parce qu'ils pouvaient appartenir à quelque maison franque établie dans le Levant, et ils se retirèrent en emmenant leurs prises à la vue des Turcs, qui s'étaient sauvés sur le rivage du Nil.

Ce rapport, propre à consterner Hassan-pacha, fut aussitôt transmis à Constantinople par le capitan-pacha, qui dénonçait à la Sublime Porte l'audace des Kasiotes, chose plus facile que de la réprimer, ainsi que celle des Samiens. Ces derniers, écrivait-il à Khalet-effendi,

[1] Environ cinq millions quatre cent mille francs.

non contents de faire des descentes presque journalières sur les côtes de l'Asie mineure, venaient de fortifier le port Vathi, et de creuser des fossés de soixante pieds de large sur vingt-cinq de profondeur à l'entrée des défilés des montagnes, pour en défendre l'approche. Tel était le sens de la dépêche plus que ridicule du capitan-pacha, auquel on répondit *de tenir la mer et de venir le plus tard possible hiverner aux Dardanelles, sans se présenter devant la face resplendissante de gloire du sultan, avant d'avoir calciné Samos, Psara, Hydra et Spetzia.*

La Porte, après cette réponse, tourna ses regards vers la Perse, d'où le prince royal Abbas Mirza était sorti vers la fin de juillet, après les négociations infructueuses du résident anglais Willoch, pour se diriger sur Erzeroum. Le 3 août il avait battu les Turcs, et, sans le choléra morbus qui affligea son armée, il se serait emparé de Bagdad. Quoique la guerre fût peu de chose dans cette partie de l'empire ottoman, on jugea convenable de traiter, et la légation anglaise s'étant offerte comme médiatrice, elle trouva convenable de réexpédier en Perse son résident afin de réconcilier deux souverains qui n'avaient aucun intérêt bien marqué à se faire la guerre.

Le sultan, pour l'amour duquel M. Willoch, ministre de S. M. B. auprès du schah de Perse, venait de reprendre la route de Théran, afin d'y négocier un arrangement favorable aux Osmanlis, et le lord Strangford, ainsi que l'internonce d'Autriche, qui avait eu l'honneur de complimenter sa hautesse en langue turque, cheminaient pour aller plaider la cause des barbares aux assises royales de Vérone, quand l'ordre qu'on vient de rapporter fut expédié au capitan-pacha.

Le divan était irrité contre lui ; car son impéritie ne pouvait être révoquée en doute, quoiqu'en bonne justice on eût dû s'enquérir, avant de l'employer, s'il avait la capacité requise, plutôt que d'être réduit à le châtier pour une faute imputable, dans ce cas, aux ministres. Nauplie n'avait point été ravitaillée ; Dramali était battu ; l'armée de Khourchid s'était débandée ; plusieurs familles turques de Morée, sur la foi des bulletins émanés de l'étrier impérial du successeur des califes, avaient péri victimes de leur empressement à se rapatrier. Les milices de Constantinople murmuraient contre Khalet-effendi, qui s'en prit au janissaire aga, qu'on destitua avant d'arriver jusqu'au favori du jour. Celui-ci crut, à son tour, conjurer l'orage en rejetant la cause des malheurs publics sur ceux qui avaient suscité

la guerre en faisant proscrire Ali-pacha de Janina, et on se souvint à ce sujet d'Ismaël Pachô-bey, exilé à Démotica. Il fut, selon l'usage, accusé, jugé, condamné, sans comparaître, sans être entendu, sur le bon plaisir du souverain, et sa tête, qui figura le 1er novembre à la porte impériale du palais de sa hautesse, apprit au public, par le yaphta qu'on y avait attaché, la cause de sa mort [1]. Le sang des Souliotes, de l'évêque de Hiéroméri, qu'il avait dénoncé, et des chrétiens épirotes, était ainsi vengé par le peuple antichrétien, que la Providence réserve, dans sa justice éternelle, à se déchirer de ses propres mains, à défaut de ceux qui devraient le rejeter dans les landes de la Tartarie.

Il est difficile de s'arrêter dans la carrière du crime! L'exécution d'Ismaël Pachô-bey fut suivie de celle de plusieurs des conseillers de l'ancien vizir Ali-pacha de Janina; et ce qui surprit fut d'apprendre qu'on s'était contenté de renfermer Vasiliki dans une maison particulière (où elle vit encore du pain de l'aumône), tandis que son frère Simon se trouvait à la tête des insurgés du Pinde. Les janissaires se calmèrent à la vue de ces exécutions; le prix du pain fut diminué, et le sequin de dix piastres, fixé à douze par un firman de sa hautesse, enrichit d'un trait de plume le trésor et les particuliers, qui ne tardèrent pas à payer les denrées un quart en sus du cours ordinaire auquel on les achetait avant cette opération fiscale.

Pendant que ces mesures d'anarchique administration s'exécutaient à Constantinople, les Hydriotes, qui avaient relâché le bâtiment autrichien violateur du blocus de Nauplie, en lui laissant jusqu'à sa cargaison, s'empressèrent de détacher dix-huit bricks, fins voiliers, à la poursuite de l'amiral. Ceux-ci, après l'avoir observé jusqu'au port de la Sude, cinglèrent aussitôt vers l'île de Samothrace, où l'on avait déposé, comme on l'a rapporté dans le cours de cette histoire,

[1] *Traduction du Yaphta cloué à la tête d'Ismael Pachô-bey, exposée à la porte du sultan Mahmoud.*

Le ci-devant gouverneur de Janina, Ismael Pachô-bey, exilé depuis quelque temps à Demotica, étant l'auteur de la revolte de Cacosouli, et se trouvant convaincu d'entretenir des relations en Albanie pour soulever cette province, vient d'attirer sur lui la colère de sa hautesse. De tout temps cet homme a ete porte à ourdir des intrigues; en consequence, pour delivrer la société de ce perturbateur, un arrêt de mort a été lancé contre lui, et il a ete, en vertu de cet ordre fatal, decapite à Demotica,

ET CELLE-CI EST LA TÊTE D'ISMAEL PACHO-BEY.

une partie des religieux du mont Athos, qui s'étaient soustraits au glaive d'Aboulouboud-pacha de Salonique. La sollicitude des Hellènes pour les pères de la Sainte-Thébaïde et un objet plus religieux encore les attiraient vers cette île mystérieuse, qui fut de tout temps le sanctuaire des initiations que nul mortel n'osait révéler. On y avait déposé la croix donnée autrefois par l'empereur Constantin aux religieux de la Vierge des Blaquernes, qui la transportèrent dans la suite des temps au mont Athos.

L'amiral André Miaoulis Vôcos et ses matelots étaient trop religieux pour s'enorgueillir des succès maritimes qu'ils avaient obtenus. Ils ne pouvaient les attribuer qu'à la protection toute-puissante de la Providence, qui avait confondu l'orgueil des soldats de Mahomet, et comme la victoire vient de Dieu, on résolut de décerner les honneurs du triomphe à sa croix en la transportant, escortée de l'escadre grecque, à travers les îles de la mer Egée, pour la déposer à Hydra. Un aviso fut aussitôt expédié pour annoncer cette résolution dans les Cyclades et à l'amirauté des Hydriotes, qui se préparèrent par des jeûnes et des lustrations à recevoir le Palladium immortel de la Grèce régénérée, mais non pas restaurée, car il lui restait encore des torrents de larmes et de sang à verser, avant d'arriver à ce but désiré.

Jamais Délos n'attendit avec autant d'empressement les théories qui abordaient à ses plages avec des hécatombes parfaites ; jamais Israël ne souhaita avec plus d'amour le retour des lévites chargés de rapporter l'arche d'alliance dans le temple de l'Eternel, que les chrétiens d'Hydra ne soupiraient après l'apparition du vaisseau chargé du signe auguste de notre rédemption. On devait le reconnaître à une flamme de pourpre arborée au grand mât du vaisseau amiral. Les vigies, l'œil à l'horizon, frémissaient d'impatience, et dès qu'elles signalèrent la nef sacrée, le tonnerre de l'artillerie des redoutes et le son des cloches ébranlèrent les échos de l'Argolide. On comptait les instants, et les sémaphores ayant annoncé l'approche de l'escadre, Cyrille, évêque d'Egine, accompagné du sénat, de l'amirauté, des dicastes, des éphores, d'un peuple nombreux et du labarum, qui précédait la pompe chrétienne, descendit au rivage entouré du clergé.

L'ancre venait de tomber, lorsqu'on vit un groupe de religieux de l'ordre de saint Basile, soutenus par les matelots, descendre dans des gondoles couvertes de tapis, et former un cortége autour de la yole de l'amiral, sur laquelle un Hégoumène, tenant la croix entre ses

bras, voguait vers le môle..... Le peuple, les magistrats, une multitude de femmes se prosternent et s'inclinent à son approche le front dans la poussière, tandis que les prêtres font fumer l'encens. Le palladium sacré est remis aux mains de Cyrille, et la litanie ou cortége reprend le chemin de l'église du Pantocrator, plus connue sous le nom de *Monastère*, en chantant le *trisagion*.

Gloire au trois fois saint, disaient Cyrille et les ministres du Seigneur: *Gloire au Dieu immortel*, répondaient les vieillards: *Étoile des mers, ô Marie!* chantaient les femmes et les enfants, *sois propice à nos nautoniers! Astre toujours brillant, qui précèdes et accompagnes le lever et le coucher du soleil, guide à jamais nos vaisseaux et leurs équipages à la victoire!*

Que ce jour soit célébré dans les siècles des siècles, dit l'évêque Cyrille après avoir déposé la croix dans le sanctuaire, et le peuple ayant répondu *amen*, on fit silence pour entendre de sa bouche l'oraison funèbre des martyrs de Chios, qui devait terminer cette sainte cérémonie.

Essuyant ses yeux baignés de larmes, qu'il tint longtemps élevés au ciel, Cyrille prit pour texte de son discours ces paroles du roi prophète: *Ils ont, Seigneur, affligé ton peuple, ils ont opprimé ton héritage, ils ont mis à mort la veuve et l'étranger, ils ont tué les orphelins!*

Embrassant son sujet de toute la hauteur des idées religieuses que ce moment solennel rappelait, le prélat, après avoir représenté à ses auditeurs les délices de Chios, son air embaumé, ses élysées enchanteurs, la vie douce et prospère de ses habitants, qu'il compara aux illusions d'un songe; soulevant tout à coup le linceul jeté sur les quarante mille martyrs tombés sous le fer des barbares, s'écria d'un ton souverain: « La voilà, mes frères, cette mort, ou plutôt » ce triomphe, qui, les arrachant à un monde périssable, a trans» porté nos frères dans une patrie à jamais exempte d'orages et de » larmes! contemplez ces quarante mille enfants, hommes, femmes » et filles. O mort! que tu es belle pour le chrétien! Salut, tombeaux » vénérables! Mânes des martyrs, salut! Dômes du ciel, ouvrez vos » parvis éblouissants; les vainqueurs s'avancent! Le fils de l'homme » convie les martyrs couronnés à entrer dans la céleste Jérusalem; il » les appelle: venez, vieillards des autels, colombes du Seigneur, » vierges sans tache, enfants bénis de mon père, approchez; et

» vous, mon peuple chéri, entrez dans la lumière éternelle; vous avez
» mérité la palme du combat. »

Cyrille, arrivé à cette partie de son discours, ne pouvant plus maîtriser les sanglots de l'auditoire, s'arrêta lui-même pour verser un torrent de larmes!..... Redevenu homme avec les hommes qui l'entouraient, il ramena leur attention sur la scène ensanglantée de la Grèce, pour les avertir de se préparer à de nouveaux dangers.

« Le dieu qui nous a suscités dans la sagesse de ses impénétrables
» desseins va nous guider par la main contre les implacables ennemis
» de son nom. Il n'admet ni partage, ni transaction avec Moloch,
» ce dieu jaloux, qui réunira un jour tous ses enfants autour de
» son trône. Déjà il nous aurait accordé l'assistance des rois pas-
» teurs des peuples de la chrétienté; mais il les éprouve eux-mêmes
» en ce moment; car un nuage formé des vapeurs de la calomnie
» leur dérobe la vérité. On nous a montrés, à travers ce prisme im-
» posteur, aux princes de la terre, sous les couleurs de révoltés anar-
» chiques. Mais cette accusation tombera devant les monarques,
» lorsqu'ils verront que, combattant pour la croix, sous l'étendard de
» la croix, nous aurons, par elle et avec elle, triomphé du peuple
» antichrétien.

» Déjà, mes frères, vos députés, réunis à Astros, ont fait choix
» d'hommes recommandables pour porter les vœux de la Hellade à
» la connaissance des souverains qui doivent se réunir à Vérone.
» C'est à vous de mériter qu'ils vous soient propices en ceignant
» l'épée de la valeur. Nos frères de l'Étolie nous appellent; la mer
» vous présente de nouveaux lauriers à moissonner, et Dieu vous
» ordonne de marcher à l'ennemi.

» Aux combats, à la gloire, au martyre, marchez sous l'étendard
» du roi des rois. »

CHAPITRE VI.

Situation de la Hellade au mois de septembre 1822 ; — de Cos. — Moines sellés et bridés dans l'île de Chypre. — État prospère de Samos et de Psara. — Délibérations du congrès réuni à Astros. — Intrigues dévoilées. — Projet d'envoyer des députés à Vérone. — Discussion à ce sujet. — Rédaction et acceptation de l'adresse aux monarques chrétiens. — Désignation des envoyés chargés de la porter. — Michel Comnène Aphendoulief rappelé de l'île de Crète. — remplacé par un harmoste, ou conciliateur. — Discussion remarquable sur les finances. — André Louriotis envoyé à Londres pour former un emprunt. — Bons territoriaux. — Plan de la campagne d'automne. — Mésintelligences entre Omer Brionès et Routchid-pacha. — Intrigues funestes du consul anglais de Prevesa. — Il séduit plusieurs capitaines acarnaniens. — Trahison infâme de George Varnakiotis. — Circulaire de D. Makrys. — Invasion de l'Acarnanie, et de l'Étolie par les Turcs. — Sages dispositions de Mavrocordatos. — Affaire du 4 novembre ; — conduite héroïque de Marc Botzaris. — Il embarque sa famille pour Ancône. — Blocus de Missolonghi par les Osmanlis.

Les Grecs étaient vainqueurs ; mais leurs regards ne se reposaient plus que sur un pays désolé. L'Argolide, délivrée des barbares, n'offrait au loin que des villages incendiés ; la Mégaride, l'Attique et la Béotie étaient couvertes de décombres. L'Eubée était soulevée ; mais les Turcs, qui occupaient les places fortes, continuaient à y porter l'épouvante, et les chrétiens expulsés des plaines, vivaient retranchés dans les montagnes. On avait perdu l'Acrocorinthe ; et la bande noire de Zante, composée d'hommes sans honneur, qui avaient un crédit ouvert sur le trésor impérial de Constantinople afin d'approvisionner les places fortes du Péloponèse occupées par les Turcs, pouvait prolonger l'effusion du sang. Le sultan devait à cette association la conservation de la forteresse de Lépante, de ses châteaux, de l'acropole de Patras, de Modon, de Coron, et on pouvait encore craindre que quelques bâtiments chargés de grains ne pénétrassent dans Nauplie, quoiqu'on fût maître du fort de Bourdzi, qui forme la clef du port.

Les rapports extérieurs, dont le sénat des Hellènes prit ensuite connaissance, ne parlaient plus de Chios que comme d'un ossuaire

3.

couvert des squelettes de sa population [1]. Cos et Rhodes étaient au pouvoir des Turcs, qui avaient égorgé une partie de leurs habitants. Il en était de même de Chypre, où soixante-deux bourgs et villages avaient entièrement disparu. Les Turcs, suivant leur expression familière, continuaient à y *chasser aux chrétiens*. Plusieurs églises avaient été converties en mosquées, d'autres en écuries; et le pacha de Césarée, enchérissant sur ses pareils, avait poussé la démence jusqu'à faire seller et brider les moines du couvent de Panteleimon. Ses officiers avaient pris plaisir à parcourir les campagnes montés sur le dos de ces infortunés, dont plusieurs étaient morts de fatigue, de coup de fouet, ou étouffés par le mords, qu'on leur introduisait dans la bouche en leur brisant les dents. Un plus grand nombre avaient été empalés, avec le cérémonial ignominieux attaché à ce genre de supplice [2]. Dans plusieurs parties de l'île on avait brûlé les vignobles, coupé les arbres fruitiers, embrasé les forêts, et l'opulente île de Chypre, dépouillée de ses bosquets, ne présentait plus qu'une scène de ruines et de tombeaux.

A côté de ce tableau tracé par le comte Métaxas, il montrait Samos, la terreur des barbares, portant périodiquement le fer et le feu au sein de leurs possessions de l'Asie mineure, Psara, victorieuse du capitan-pacha Cara Ali; mais Lesbos était encore esclave, et Syros, non contente de rester étrangère à la cause de la croix, était devenue le centre de l'espionnage du gouvernement ottoman [3]. Tout ce qu'il y avait d'ennemis des chrétiens semblaient s'y être réunis: on y conspirait ouvertement contre les Hellènes; on s'y réjouissait de leurs désastres; on avait célébré les hécatombes de Chios, par des danses, et les concerts joyeux n'y étaient interrompus que par le récit des victoires des Grecs qui étaient des jours de deuil pour les Syriotes.

[1] L'île est encore dans le même état. On n'y rencontre, au milieu des décombres et des ruines des maisons, que des ossements humains et les carcasses d'animaux.

[2] On fait coucher le patient sur le ventre, après lui avoir attaché les mains; on lui endosse ensuite le bât d'un âne sur lequel s'asseyent deux valets de l'exécuteur, tandis que celui-ci lui enfonce lentement le pieu dans les entrailles.

[3] Les Grecs n'ont pas de plus cruels ennemis. Nous devons le dire, afin que nos missionnaires s'empressent de réformer la conduite des chrétiens latins. La haine aveugle des enfants d'une église de charité est telle, que nous avons connu à Paris un jeune homme de Tenos, qui s'était constitué le pourvoyeur des calomnies répandues contre les Hellènes. Il appelait cette sorte de trafic infâme: *faire la guerre aux schismatiques*.

Kasos, avec ses *scampa via* [1], aurait depuis longtemps châtié tant d'impudence ; mais des raisons politiques obligeaient les Hellènes à dissimuler l'injure nationale.

L'île de Crète, qui appelait depuis longtemps l'attention du gouvernement hellénique, ne réclamait ni hommes ni argent, mais le rappel de Michel Comnène Aphendoulief, et l'assistance d'un magistrat éclairé pour diriger ses affaires. Enfin les Grecs, informés du départ pour Vérone des ambassadeurs Strangford et Lutzof, s'imaginant que l'équité des souverains ne consentirait pas à prononcer dans leur cause, sans entendre la voix suppliante des défenseurs de la croix, résolurent de leur envoyer une députation. On conçut en même temps l'idée de faire partir pour Londres un commissaire chargé de faire connaître l'état de la Grèce à la société des philhellènes d'Angleterre, et d'aviser aux moyens de former, par leur entremise, un emprunt hypothéqué sur les biens du Vacouf [2] ou propriétés qui avaient appartenu aux mosquées. Elles avaient, dans l'antiquité, formé l'apanage du Parthénon, du temple d'Olympie, avant d'être annexées à la mense des métropoles chrétiennes, auxquelles les mahométans les avaient enlevées pour doter leurs imans ; ainsi la reprise de ces biens était légitime.

Ce n'était point, comme on voit, sur de vaines théories ni sur des abstractions idéologiques, que les chefs de la Grèce, réunis à Astros, allaient prendre des résolutions. Les hommes appelés à délibérer n'étaient point des rêveurs égarés dans des projets chimériques, qui cherchent l'ordre où il n'existe pas, mais des gens instruits par l'adversité et empressés d'aller au-devant des maux qu'ils n'avaient pu éviter. Ils étaient convaincus que, s'il est facile de combattre les grandes passions, parce qu'on peut les attaquer en face, il est presque impos-

[1] Le *scampa via*, ou bateau de chasse, en usage à Kasos, et maintenant à Psara, qui en a fait construire un nombre considérable, est une espèce de demi-chaloupe canonnière, armée d'un ou deux canons, propre à aborder les côtes, à pénétrer dans toutes les anses, et à faire les coups de main les plus hardis. Chaque barque de cette espèce est équipée de vingt paires de rames, pourvue de voiles latines taillées en ailes d'oiseau, et porte soixante à cent hommes pour le service de la manœuvre, de l'artillerie et de la mousqueterie ; son genre d'attaque est ordinairement l'abordage.

[2] Vacouf. La donation des mosquées, indépendamment de cette origine, se compose d'un droit pareil à celui qui s'établit en Italie en 1069, pour se soustraire à une foule de petits tyrans. C'était de donner ses biens à l'Église, comme les Turcs les donnent aux mosquées, sous le titre d'*oblata*, afin d'en rester possesseur feudataire, au moyen d'une légère redevance.

sible de déjouer les menées obscures. L'expérience leur avait également démontré, dans l'application de l'acte constitutionnel d'Epidaure, que les changements, pour arriver au mieux possible dans le gouvernement d'un Etat, doivent être lents, et que la maturité des projets fait leur force.

Des exemples récents venaient à l'appui de ces considérations. Les intrigues de Théodore Négris, qui avait entraîné dans son parti la famille des Déli-Ianéi de Caritène, jointes aux ressentiments de quelques individus contre Odyssée, compromis le salut de la patrie. On avait perdu l'Acrocorinthe par un aveuglement fatal et une confiance présomptueuse dans des moyens de défense trop faibles pour résister aux Turcs, que de vains orateurs, prompts à fuir dans le danger, représentaient comme incapables de tenir la campagne. Ces démagogues hétéristes étaient maintenant réfugiés dans les îles Ioniennes, où la plupart, changeant de rôle, avaient déposé les armes, qu'ils étaient indignes de porter, pour revêtir le *tribonium*, et se faire rhéteurs ou maîtres d'école. On convenait qu'on avait accordé trop de confiance à D. Hypsilantis qui, persistant à se croire prince et délégué de son frère le soi-disant régent de la Grèce, dédaigna le titre qu'on lui avait décerné pour prendre celui de *patriote* que son orgueil était loin de justifier. Enfin on avouait qu'on s'était laissé trop facilement déterminer à entreprendre la campagne d'Epire, qui avait causé la ruine des Souliotes, et mis en problème le sort de la Grèce occidentale. Il fallait désormais prévenir de semblables calamités; mais avant d'y aviser, on mit en délibération l'envoi de la députation des états de la Hellade au congrès de Vérone.

En abordant cette importante question, le comte Métaxas, croyant nécessaire de prévenir les objections qu'on ferait à la démarche qu'il provoquait, essaya de démontrer qu'en principe rigoureux de justice, les augustes souverains ne se refuseraient pas à entrer en communication avec un Etat non reconnu, parce qu'écouter un rapport quelconque quand il est respectueux, n'est pas y donner son assentiment. Il lui semblait que, s'il est dangereux de favoriser la révolte, on ne pouvait se prévaloir de ce principe pour attaquer la révolution des Hellènes, parvenue au point de posséder un gouvernement installé, et d'avoir rendu plus que problématique, par ses victoires, le rétablissement du pouvoir de l'ancien souverain. C'était le cas où se trouvait la Hellade. Le sultan, loin de prétendre à exiger des secours

des princes chrétiens contre ses anciens sujets, puisqu'il n'existait aucun traité obligatoire à cet égard, rejetait leur médiation. Il n'avait pas fallu des raisons aussi décisives que celles des Hellènes pour faire reconnaître Cromwell et plusieurs autres usurpations heureuses.

Sans doute, disait-il encore, ce qui est admis comme droit oblige les souverains et les peuples. Aucun avantage particulier ne doit autoriser à l'enfreindre, parce qu'il est plus important pour l'humanité que la justice triomphe, qu'il ne l'est que tel ou tel Etat soit conservé ; et, tirant la conséquence que les Turcs sont qualifiés par Bacon de *peuple hors la loi commune*, il en concluait qu'ils étaient exclus par le fait de l'association des puissances européennes. On ne pouvait donc pas reprocher aux chrétiens une insurrection conçue dans l'intérêt de la religion, quoique les saintes écritures aient pour but la morale plutôt que la législation des actes extérieurs des gouvernements, parce qu'elles se trouvaient, dans ce cas, inséparables. On ne peut être, disait l'orateur, chrétien et mahométan ! Et qu'a-t-on à craindre d'un peuple qui tombe par milliers sous le glaive des bourreaux, auxquels il n'opposa trop longtemps qu'une pieuse résignation ? La sagesse de notre divin législateur est telle dans l'ordre qu'il a établi entre les rois qui s'honorent de le servir, que jamais l'observation des règles de la justice ne fut préjudiciable à un Etat, ni ne causa sa ruine ; tandis que l'empire ottoman, fondé sur l'injure et le brigandage, porte en soi le germe de sa destruction. Que de faux errements aient jusqu'à présent laissé exister les mahométans, il est désormais impossible à des monarques qui ont adopté pour principe le maintien de la morale chrétienne dans l'univers, de proclamer la divinité de J.-C. dans une partie de l'Europe, et de reconnaître en Orient les droits du califat, fondés sur l'apostolat de Mahomet.

Ce considérant ayant été entendu, on donna lecture de l'adresse destinée à être présentée aux monarques réunis en congrès à Vérone, qui fut arrêtée dans les termes suivants :

« Dix-huit mois se sont écoulés depuis que la Grèce est aux prises
» avec l'ennemi du nom chrétien. Toutes les forces du mahométisme
» sont dirigées contre elle. L'Europe musulmane, l'Asie et l'Afrique
» s'arment à l'envi pour seconder la main de fer qui opprima si long-
» temps un peuple qu'elle veut maintenant anéantir... Deux fois,
» depuis que la lutte est commencée, la Hellade a élevé la voix par

» l'organe de ses représentants légitimes pour invoquer le secours,
» ou pour obtenir au moins la stricte neutralité des puissances de la
» chrétienté.

» Aujourd'hui qu'une réunion des principaux souverains, formée
» dans la péninsule italienne, y délibère solennellement sur les grands
» intérêts de l'humanité ; alors que toutes les nations en attendent le
» maintien de la paix et la dispensation de la justice, le gouvernement
» hellénique croirait manquer à son devoir s'il n'exposait encore une
» fois aux augustes monarques alliés l'état de la nation qu'il repré-
» sente, ses droits, ses vœux, ainsi que la ferme résolution où sont
» tous les Grecs d'obtenir justice des dépositaires du pouvoir sur la
» terre, comme ils ont jusqu'à présent trouvé grâce devant le suprême
» arbitre des empires, ou de mourir tous chrétiens et libres.

» Des torrents de sang ont été répandus. Mais l'étendard de la
» croix, partout victorieux, flotte dans le Péloponèse, l'Attique,
» l'Eubée, la Béotie, l'Acarnanie, l'Etolie, l'Epire, partie de la
» Thessalie, sur le mont Ida de Crète et au sein des îles de la mer
» Egée. Tels ont été les progrès et telle est la position des armées
» grecques.

» Dans cet état de choses, il est évident, pour tout homme qui
» connaît la Turquie, que les Grecs ne sauraient poser les armes
» avant d'avoir conquis ou obtenu les garanties d'une existence poli-
» tique distincte, indépendante et nationale, seul gage de la pro-
» tection du culte, de la vie, de la sûreté des propriétés et de l'hon-
» neur des citoyens. D'après cette manifestation des intentions de la
» Grèce, si l'Europe, dans le but de maintenir la paix, condescendait
» à négocier avec la Porte Ottomane, dans la vue d'associer la nation
» grecque à un même système de pacification générale, le gouver-
» nement provisoire s'empresse de déclarer officiellement par la pré-
» sente qu'il n'acquiescera à aucune transaction, quelque avantageuse
» qu'elle puisse être en apparence, qu'après que ses députés auront
» été admis à défendre sa cause, à exposer ses griefs, à constater ses
» droits, ses besoins et ses intérêts les plus chers.

» Les sentiments de piété, d'humanité et de justice, dont la réu-
» nion des augustes souverains est animée, font espérer au gouver-
» nement hellénique que sa juste demande sera convenablement
» accueillie. Si, contre toute attente, l'offre qu'il fait venait à être
» rejetée, la présente déclaration équivaudra à une protestation for-

» melle, que la Grèce suppliante dépose en ce jour au pied du trône
» de la justice divine; protestation qu'un peuple chrétien adresse
» avec confiance à l'Europe et à la grande famille de la chrétienté.

» Faibles et délaissés, les Grecs n'espéreront plus alors que dans
» le Dieu fort, et, soutenus par sa main toute-puissante, ils ne flé-
» chiront pas devant la tyrannie.

» Chrétiens persécutés et martyrs depuis quatre siècles, pour être
» restés fidèles à notre Sauveur et souverain maître, nous jurons de
» défendre jusqu'au dernier soupir son église, nos foyers et nos tom-
» beaux. Heureux d'y descendre libres et chrétiens, ou de vaincre,
» comme nous avons vaincu jusqu'à ce jour, les ennemis de son culte
» par la force et l'assistance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous
» sommes résolus à vaincre ou à mourir.

» Astros, 19 août (v. s.) 1822.

» En l'absence du président du pouvoir exécutif, le vice-prési-
» dent : ATHANASE KANACARIS.

» Le secrétaire d'État, ministre des affaires étrangères :
» THÉODORE NÉGRIS. »

L'adresse aux monarques chrétiens étant ainsi rédigée et acceptée, on procéda au choix de trois plénipotentiaires chargés de la porter au lieu du congrès et d'y négocier, dans le cas où ils y seraient admis. On nomma en conséquence, pour remplir cette mission, Germanos, archevêque de Patras, le comte André Métaxas, l'un des ministres du gouvernement provisoire, et George, fils de Pierre Mavromichalis, qui s'embarquèrent pour Ancône. Leurs instructions portaient de notifier, aussitôt leur arrivée dans ce port, à qui de droit, la cause de leur voyage en Italie; d'adresser, au nom du sénat des Hellènes, une lettre au souverain pontife Pie VII, pour remercier sa sainteté de l'hospitalité qu'elle avait daigné accorder dans ses États aux chrétiens fugitifs de Chios et des autres parties de la Grèce. Ce fut là tout ce qu'on connut au sujet de cette légation, et il est encore impossible de dire avec certitude si elle eut vraiment ordre d'ouvrir des communications avec l'ordre de Malte pour l'engager à demander de rentrer en possession de Rhodes et de l'île de Chypre. On ne peut fonder à cet égard que des conjectures, et nous en dirons autant de la réunion de l'église d'Orient à celle d'Occident, qui devraient depuis longtemps ne faire qu'une seule et même famille.

A aucune époque les Hellènes ne s'étaient occupés d'objets plus

importants que ceux qui faisaient le sujet de leurs délibérations, dans lesquelles on sera sans doute aussi étonné de remarquer des considérations de haute politique, que de les voir renaissant au monde, entourés de l'éclat des victoires digne de leurs ancêtres. Ainsi, pendant le cours du mois de septembre et d'octobre, ils avisèrent successivement aux moyens de resserrer le blocus de Corinthe et d'approvisionner l'acropole d'Athènes, dont on venait d'augmenter les fortifications. On décida ensuite de rappeler de l'île de Crète Michel Comnène Aphendoulief, de le mettre en jugement et de le remplacer par le frère du navarque Tombazis, qui fut investi du titre d'harmoste ou conciliateur, chargé du gouvernement civil et militaire de la patrie de Minos.

On ne s'était point encore occupé de finances, de manière à comparer les recettes aux dépenses, et il fallait songer à l'avenir, en intéressant l'étranger par une de ces opérations de banque regardées de nos jours comme la prospérité des États.

On prétend, dit à ce sujet André Métaxas, qu'un Etat emprunte communément pour acquérir, pour conserver ou pour former de grands établissements; et, ajoute-t-on, dans tous les cas cette mesure est presque toujours mauvaise de sa nature. En effet, emprunter, n'est-ce pas appeler à son secours et indiquer qu'on est dans la nécessité, de sorte que la souveraine puissance, de qui toute loi doit émaner, reçoit la loi des publicains? Mais les Grecs n'étant pas dans ce cas, on ne peut pas objecter que, n'ayant pu subvenir à leurs besoins avant un emprunt, ils seraient encore moins dans le cas d'y faire honneur, quand on devrait liquider la restitution surchargée des intérêts. Ce n'est point ici pour remédier à des désastres, pour effacer les traces d'une guerre, d'une peste ou d'un cataclysme, qu'on emprunte, mais pour conjurer tous ces fléaux. L'argent ne doit point sortir de la bourse des citoyens pour servir à les opprimer. Il n'est pas nécessaire de créer de nouveaux impôts pour solder les intérêts; car les intérêts et le capital sont hypothéqués sur les biens des mosquées. Ces propriétés ne sont point la dépouille de la veuve et de l'orphelin, mais un terrain arraché aux chrétiens pour en doter les temples de Mahomet, dont ceux-ci rentrent en possession par la victoire. D'après cela, n'est-il pas présumable que les États européens, qui ont en quelque sorte homologué les emprunts des cortès d'Espagne et d'une foule de colonies, accueilleront des propositions de la nature de celle des Grecs? Le

sénat des Hellènes présente des garanties bien plus positives que les cortès et Iturbide. On désigna donc André Louriotis d'Arta pour se rendre à Londres, afin d'aviser aux moyens d'y jeter les bases d'un emprunt national.

On avait essayé de rectifier l'organisation civile au sujet des finances; mais on était entravé dans la régularité de la perception par les administrations locales formées dans chaque canton et dans chaque ville. Toutes étaient dévouées à la patrie : mais elles rejetaient les charges publiques les unes sur les autres, et il fallut continuer à faire face aux dépenses par des bons territoriaux.

On s'occupa ensuite de la campagne d'automne, en chargeant Pierre Mavromichalis, Nicétas et plusieurs autres chefs de surveiller le blocus de Nauplie. L'amirauté d'Hydra, de concert avec celles de Spetzia et de Psara, promirent de tenir des stations navales en mer. Les unes devaient observer les mouvements de l'escadre du capitan-pacha, en croisant constamment dans ses eaux pour saisir le moment de le surprendre, et les autres devaient se rendre sur les côtes d'Étolie, afin de secourir le président Mavrocordatos, qui ne devait pas tarder à se trouver aux prises avec Omer Brionès. Enfin, dans les derniers jours d'octobre, le gouvernement décida, vu l'âpreté des froids qui se font sentir en hiver dans la Cynurie, le défaut de logements, et, pour être plus à portée de communiquer avec Hydra, qu'il se transporterait à Cranidi ou Hermione, bourgade située à la pointe méridionale de l'Argolide.

L'Etolie, qu'on se proposait de secourir, appelait spécialement l'attention des Hellènes. Depuis la fatale journée de Péta, Mavrocordatos, ayant réuni, comme on l'a déjà dit, les débris de sa troupe à Langada, s'était mis en route pour Vrachori, en laissant à la garde des défilés du Macrynoros les armatolis d'Hyscos, de Lépéniotis et de quelques capitaines de l'Agraïde [1]. Il était persuadé avec raison que l'ennemi ne s'engagerait plus dans ces défilés, depuis qu'il était devenu maître de la navigation du golfe Ambracique, en détruisant les chaloupes canonnières de Passano. Il pouvait maintenant, avec ses armements, se diriger vers les ports de Vonitza et de Loutraki, y débarquer et pénétrer dans l'Acarnanie. Il fallait se tenir désormais sur la défensive, en occupant quelques positions pour lui disputer le passage.

[1] Agraïde. Voyez tome III, ch. 83, de mon Voyage dans la Grèce.

On fut confirmé dans cette opinion par des avis qu'Omer Brionès se donna lui-même la peine de faire parvenir aux insurgés. Jaloux de voir, tandis qu'il négociait avec les Souliotes, Routchid-pacha prétendre soumettre l'Acarnanie, il s'appliquait non-seulement à déjouer ses plans en les portant à la connaissance des Grecs, mais encore à empêcher les Schypetars de les seconder. La chose était facile; car ces soldats mercenaires calculaient qu'il était de leur intérêt de faire traîner la guerre afin de gagner en détail l'équivalent des trésors d'Ali-pacha dont ils se regardaient comme frustrés par les Osmanlis; et si on avait eu de l'argent à leur offrir, on les aurait facilement débauchés. Ils savaient d'ailleurs que, si l'Epire retombait sous la main du sultan, il leur donnerait des pachas de race asiatique, et qu'ils seraient ainsi pour jamais asservis.

Les choses étaient dans cet état, quand Omer Brionès, après l'évacuation de la Selléide, descendit à l'Arta, satisfait d'avoir entravé son antagoniste, mais ayant au fond dérangé et compromis le succès de la campagne qui avait été résolue antérieurement. En effet, six semaines plus tôt, lorsque Dramali pénétrait dans l'Argolide, au moment où la flotte du capitan-pacha mouillait à Patras, l'exécution d'un pareil plan ne rencontrait presque aucun obstacle. Il fallait, après la défaite des Grecs à Péta, et la destruction des armements de Passano, marcher droit sur l'Achéloüs; les chrétiens étaient consternés; ils auraient abandonné Missolonghi; ainsi on avait perdu une occasion, dont ni les Turcs, ni les Anglais, qui les conseillaient, n'avaient pas connu l'importance. Enfin on crut devoir procéder par l'intrigue, ressource misérable des hommes d'Etat sans vues et sans moyens; et on se trompa complétement.

Le consul d'Angleterre Meyer, quoique éconduit par Khourchid, qui avait refusé ses services, était trop satisfait des succès qu'il avait obtenus en abusant les Souliotes, pour ne pas s'empresser d'accourir à l'Arta, afin d'apaiser les mésintelligences survenues entre Omer Brionès et Routchid-pacha. Il s'était déjà entendu avec ce dernier pour faire des ouvertures à George Varnakiotis, capitaine des armatolis du Xéroméros[1]; et il venait offrir le moyen de livrer toute la Grèce occidentale aux mahométans.

Il croyait avoir fasciné les yeux des insurgés; mais ceux-ci, aux-

[1] Xeromeros. Voyez tome III, ch. 72, de mon Voyage dans la Grèce.

quels Omer Brionès s'était adressé sous main, pour leur révéler les desseins de Routchid-pacha, étaient sur la trace des complots qu'on tramait. Prévenus depuis longtemps contre Varnakiotis, les Grecs avaient intercepté des lettres, dans lesquelles on lui demandait l'échange des prisonniers, et où il était question d'amnistie. Il n'en fallut pas davantage pour les irriter. S'étant aussitôt transportés vers Mavrocordatos, ils lui firent répéter le serment de ne jamais traiter avec les mahométans, et de livrer au glaive des lois quiconque oserait émettre une semblable proposition. On décréta la levée en masse; mais il était déjà trop tard.

Varnakiotis, cédant aux insinuations du consul anglais, qui s'était rendu auprès des pachas à l'Arta, avait consommé l'acte de sa trahison, en entraînant dans son parti Jean Rhengos, et plusieurs autres capitaines acarnaniens. Non content de cette lâche apostasie, il avait lancé des proclamations, faites longtemps d'avance; et les Agréens s'étaient enfuis dans les hautes vallées de l'Achélous, tandis qu'une partie des Xéromérites émigraient de leur côté, pour se réfugier à Calamo et à Meganisi, îles dépendantes de l'heptarchie ionienne.

Il fallut aussitôt songer à évacuer les positions d'Agrilos, près du grand lac Ozéros, de Papadatès, de Machala, de Catouna, abandonner le Valtos [1], et se replier derrière la rive gauche de l'Achélous. Cependant on fit mine de vouloir conserver le poste de Stratos, ville voisine du gué de Lépénou, tandis que le capitaine Makrys s'établissait avec huit cents hommes à Angélo-Castron, décidé à défendre ce passage, l'Achélous n'étant plus praticable qu'au moyen d'un bac, depuis cette hauteur jusqu'à la mer. Mais c'en était fait des Grecs, s'ils avaient été attaqués à cette époque de confusion; et ils l'auraient été, si la peste n'eût éclaté à l'Arta, et forcé les pachas à tenter les voies de la négociation, qui donnèrent aux chrétiens le temps de se reconnaître.

Depuis la malheureuse affaire de Péta, le président Mavrocordatos, rentré à Vrachori, ville qu'il n'aurait jamais dû quitter, convaincu, comme le général Normann et les officiers qui l'entouraient, qu'il était facile de défendre un pays montueux, couvert de forêts, avec une population entièrement armée, ne respirant qu'une indépendance

[1] Valtos. Voyez, pour la topographie de ce canton, le tome III, ch. 82, de mon Voyage.

farouche, habituée au pillage, s'était occupé à l'organiser en compagnies. Son infatigable activité lui avait fait parcourir tous les villages, et les lieux les plus inaccessibles de l'Acarnanie et de l'Étolie. Calmant d'un côté les superbes armatolis d'Agrapha, excitant ailleurs des peuplades engourdies par des siècles de misère et d'asservissement, il était parvenu, à force d'habileté, de douceur et de patience, à assoupir ou à éteindre les haines et les rivalités des capitaines; à faire goûter aux primats grecs un genre d'administration moins vexatoire pour les paysans; à créer dans chaque lieu les moyens de défense, et à établir l'harmonie entre des peuplades jusqu'alors discordantes [1].

A la faveur de sa longanimité le président avait réussi à composer un corps d'environ cinq mille hommes de milices, qui se trouvaient campés au village de Paradisi, voisin de Vonitza, quand Varnakiotis, auquel il en avait confié le commandement, trahit sa confiance et la patrie.

A cette nouvelle Mavrocordatos, qui se trouvait à Anatolico, informé que ces mêmes troupes s'étaient débandées et que les défilés étaient ouverts à l'ennemi, rassemblant ce qu'il put trouver d'hommes capables de porter les armes, marcha en avant le 19 septembre à dix heures du soir. Arrêtant de toutes parts les fuyards et les déserteurs, il arriva à Vrachori le 24, et la tranquillité publique se rétablit à son aspect.

Les capitaines auxquels il avait envoyé des ordres n'ayant pas tardé à se rendre auprès de lui, il quitta aussitôt Vrachori pour se rendre à Calivia Zygotica, petit village situé au delà d'Angélo-Castron, sur le bord de l'Achélous. C'était le rendez-vous assigné aux troupes pour leur organisation; et, ayant eu à son arrivée connaissance de l'amnistie proposée par les pachas, il exhorta les chefs à feindre de l'accepter afin de gagner du temps, tandis qu'on aviserait aux moyens de se défendre.

Cet avis ayant été adopté à l'unanimité dans un conseil de guerre,

[1] Le 28 juillet Alexandre Mavrocordatos vint de Missolonghi à Anatolico, pour assister à l'oraison funèbre des braves morts à Peta.

Le 31 juillet il partit pour se rendre au camp de Marc Botzaris; la flotte turque se trouvait devant Missolonghi.

Le 12 août son bivac se trouvait à deux lieues de Vrachori.

Le 4 septembre il se rendit à Stamna, où il apprit la trahison de Varnakiotis. — Mémoires manuscrits communiqués à l'auteur.

le capitaine Makrys, qui avait la confiance des paysans, sentant la nécessité de contre-balancer l'effet des proclamations du transfuge Varnakiotis, leur adressa une circulaire de la teneur suivante, en réponse à une lettre que les troupes débandées lui avaient fait parvenir :

« Acarnaniens, mes frères, par cette lettre fraternelle je vous fais
» savoir que j'ai reçu celle que vous m'avez adressée. J'ai fort bien
» compris son contenu et je reconnais avec joie que nous sommes
» tous du même avis, c'est-à-dire d'attaquer de concert nos ennemis.
» Nos frères de Cravari, d'Aponéro, d'Involucos, de Zygos se réu-
» nissent dans ce moment à Vrachori. Tous se rassemblent autour du
» président Mavrocordatos; et moi, à la tête de treize cents hommes,
» je suis ici, à Castrounia. Demain, avec l'aide de Dieu, nous serons en
» marche ainsi que les autres chefs; nous nous porterons contre les
» Turcs, que chacun de nous doit abhorrer comme ses péchés, et ne
» jamais craindre. Nous serons fidèles au redoutable serment que nous
» avons prononcé avec une foi sincère en Dieu; et s'il faut mourir, ce
» sera en hommes, et non pas comme des femmes timides. Enfin, si
» Dieu le permet, il faut que nous soyons tous réunis demain à Machala.
» Je vous recommande de ne prendre avec vous aucuns bagages.
» Ne vous munissez que de vos armes, et mettez-vous en marche
» pour courir sus à l'ennemi, comme je vais le faire avec mon ca-
» marade Zongos. DÉMÉTRIOS MAKRYS. »

Le président Mavrocordatos, non moins actif que Makrys, tout en faisant fortifier l'emplacement de Tousonia, ainsi que les ponts de Primicos et de Nescio, situés à la décharge du lac Trichon ou Soudi, dans l'Achéloüs, était parvenu à réunir deux mille hommes, avec lesquels il résolut de fermer à l'ennemi les défilés de Laspès et de Machala. Calculant sa ligne de retraite en cas de revers, il ordonna d'élever un retranchement à la tête de la vaste chaussée qui sépare le grand lac en deux parties, et il plaça à Dougri, près des ruines de Thermos, un corps de Cravariotes chargés de défendre le passage de la forêt de Koudounia, qu'il faut traverser pour pénétrer dans l'Apocoro, contrée située sur l'Événus. Il détacha en même temps des commissaires dans tous les villages, avec la mission de tranquilliser les esprits, de réunir les hommes capables de porter les armes, et de les diriger suivant le système de défense dont on était convenu. Il envoya, dans les îles et en Morée, des commissaires chargés de demander des secours en hommes et des vaisseaux. Enfin, tout ce que

la prudence humaine, tout ce que le patriotisme pouvaient suggérer, fut mis en usage par Mavrocordatos pour remédier à des affaires aussi désespérées que l'étaient celles des chrétiens insurgés de la Grèce occidentale.

Vain espoir! Mavrocordatos avait en tête un ennemi non moins actif que lui, dont la prévoyance, mise en défaut, mais bientôt réveillée par les agents anglais, le détermina à marcher, avant que les Grecs eussent occupé les défilés de Laspès et de Machala. Leurs desseins lui avaient été révélés par George Varnakiotis, qui avait eu connaissance de la circulaire adressée par Makrys aux Acarnaniens; et les pourparlers relatifs à l'amnistie avaient été rompus. Omer Brionès venait en même temps de recevoir un convoi de poudre et de munitions de guerre, tiré de l'arsenal de Corfou, qui avait été débarqué à Prévésa, par la corvette de S. M. B. *la Medina*, et il entra immédiatement en campagne.

Son armée, composée de douze mille Schypetars, qui sont les meilleures troupes de la Turquie, ayant de l'artillerie, et une nombreuse cavalerie, conduite par le traître Varnakiotis, franchit les défilés à la vue des paysans soulevés par D. Makrys, qui s'enfuirent dans les escarpements les plus inaccessibles de l'Agraïde. Les eaux de l'Achélous se trouvant très-basses dans cette saison, qui était le milieu de l'automne, l'armée turque passa facilement le fleuve au gué de Stratos, et Routchid-pacha, qui commandait la cavalerie, inonda dans un instant la plaine de ses Kersales et des Tolpaches des Dibres. Au même instant les Grecs, qui avaient fait passer leurs familles dans les forêts du mont Callidrôme, mirent le feu à Vrachori, ainsi qu'à tous les villages du Vlochos[1], et l'arrivée des barbares fut célébrée par un vaste incendie. Etonnés de ce spectacle, ils s'étaient arrêtés, lorsque Marc Botzaris avec ses palicares, qui avaient dirigé l'embrasement, poussant un cri funèbre, annoncèrent aux enfants d'Agar qu'ils foulaient une terre destinée à devenir leur tombeau.

Six cents palicares, commandés par le héros de la Selléide, font aussitôt retraite vers le défilé de Douzi, sans que les Turcs osent les poursuivre. A cette vue D. Makrys, intimidé par le nombre, toujours croissant, des ennemis, abandonne inopinément la position qu'il occupait, pour se jeter dans le mont Aracynthe. Le poste de Calivia

[1] Vlochos. Voyez, pour la topographie de ce canton, le tome III, ch. 84, de mon Voyage dans la Grèce.

Zygotica est également évacué, sur la fausse nouvelle que les Turcs ont passé l'Achélous au-dessus de Stamna. Le corps d'observation qui défendait l'accès de la chaussée du lac Trichon n'a que le temps de gagner le défilé de Gérasovo ; et si l'ennemi se fût aperçu du désordre qu'il avait causé dans l'armée grecque, ce jour aurait marqué l'entière destruction des Hellènes.

Mavrocordatos, qui comprit que les Turcs avaient perdu le moment de l'anéantir, passa la nuit à combiner les moyens de lui disputer le terrain, et de défendre les inextricables défilés du mont Aracynthe. Il avait déjà fait plusieurs dispositions, lorsqu'on aperçut le 24 octobre au matin, huit cents familles grecques, abandonnant la plaine formée par les Échinades, qui sont maintenant réunies au continent, se précipiter du côté des lagunes, pour se réfugier à Anatolico [1], et dans les îles de ses vastes pêcheries. C'était le signal de l'approche de l'ennemi, et il fallut renoncer à la défense de la grande chaussée du lac, dont on fit sauter quelques arches. On se retira du côté de Dervendista, où Mavrocordatos fit sa jonction avec Marc Botzaris.

Cependant la cavalerie ennemie, devant laquelle on avait vu fuir les paysans de la campagne, gagnait du terrain. Elle débordait la position de Stamna, et indépendamment de la perte de l'Acarnanie, il fallait se résigner à quitter le Zygos, qui est le dernier canton de l'Etolie, pour ne par se trouver enveloppé dans le mont Aracynthe. La trahison se réunissait à des malheurs qu'on n'avait pu conjurer ! Déjà plusieurs capitaines grecs, embauchés par l'apostat Varnakiotis, non contents de déserter les drapeaux de la croix, avaient joint leurs armes à celles de l'ennemi. Il fallait choisir son point de retraite et se décider sans perdre un seul instant. On se compromettait visiblement si on descendait en plaine ; et cette tentative ne réussissant pas, tout espoir de salut était perdu. Une seule voie semblait ouverte ; c'était de passer l'Evénus, et de gagner les montagnes de Cravari. Arrivés dans cette partie de la Locride Ozole, on pouvait se retirer du côté où se trouvait Odyssée, ou bien choisir un moment favorable pour entrer en Morée. Les officiers qui donnaient ce conseil à Mavrocordatos ignoraient que cette retraite même était impossible. Les

[1] Pour l'intelligence de toutes ces manœuvres, il est nécessaire de relire le ch. 85 du tome III de mon Voyage. Qu'on me pardonne de me citer ; mais comme c'est le seul ouvrage qui ait fait connaître ces contrées, je suis obligé d'y renvoyer. Il faut également consulter la carte, elle donne toutes les positions.

Turcs sortis de Névropolis d'où on n'avait pu les débusquer, franchissant rapidement les défilés de Gravias et de Zéménos venaient de s'emparer de Salone, de façon qu'on se trouvait réduit à combattre, à vaincre, ou à s'ensevelir dans les lagunes de Missolonghi.

Le président sembla cependant avoir déféré à l'avis de son conseil, lorsqu'on le vit traverser la plaine Lélante, en se dirigeant vers l'Évênus ; mais c'était pour tromper les regards de l'ennemi. Rétrogradant bientôt après, en trompant à la fois les Turcs et les siens, il revient au village de Gérasovo, et entre le 17 octobre, à midi, avec la rapidité de l'éclair, à Missolonghi.

On le presse de quitter cette ville; de ne plus s'obstiner à défendre l'Étolie ; mais Mavrocordatos, plus affligé de la trahison des Acarnaniens qu'affecté du malheur de sa position, répondit : « Les habitants » de ces provinces sont peu dignes que nous nous sacrifiions pour » eux ; mais si je m'éloigne ils se soumettront, et les hordes alba» naises passeront à Patras ; le Péloponèse, qui peut à peine résister » à l'armée ottomane, sera accablé par ces nouveaux ennemis, et » c'en est fait de la cause des Hellènes : C'EST ICI QUE NOUS » DEVONS PERIR. »

Tandis que ces choses se passaient, Marc Botzaris, avec six cents palicares, soutenait le poids et les efforts de l'armée mahométane, commandée par Omer Brionès et Rontchid-pacha ! Les Thermopyles pâliront un jour à ce récit ! Retranchés auprès de Crionéro, fontaine située à l'angle occidental du mont Aracynthe, en face d'Anatolico, ses braves, après avoir peigné leurs belles chevelures, suivant l'usage immémorial des soldats de la Grèce, conservé jusqu'à nos jours, se lavent dans les eaux de l'antique Aréthuse ; et, revêtus de leurs plus riches ornements, ils demandent à s'unir par les liens de la *fraternité*, en se déclarant *vlamia*. Un ministre des autels s'avance, et, prosternés au pied de la croix, ils échangent leurs armes ; ils se donnent ensuite la main en formant une chaîne mystérieuse ; et recueillis devant le Dieu rédempteur, ils prononcent les paroles sacramentelles : *Ma vie est ta vie, et mon âme est ton âme.* Le prêtre alors les bénit ; et, ayant donné le baiser de paix à Marc Botzaris, qui le rend à son lieutenant, ses soldats, après s'être mutuellement embrassés, présentent un front menaçant à l'ennemi [1].

[1] J'ignore d'où vient le mot *vlam* et *vlamia* au pluriel; mais cette cérémonie est

C'était le 4 novembre 1822, au lever du soleil; on apercevait de Missolonghi et d'Anatolico, le feu du bataillon immortel, qui s'assoupit vers midi. Il reprit avec une nouvelle vivacité deux heures après le passage du soleil au méridien, et il diminua insensiblement jusqu'au soir. A l'apparition des premières étoiles, on aperçut dans le lointain les flammes des bivacs ennemis, répandus dans la plaine. La nuit fut calme, et le 5 au matin Marc Botzaris entra à Missolonghi, suivi de trente hommes; le surplus de ses braves avait vécu.

A la faveur de leur courageuse résistance, le président Mavrocordatos, qui n'avait pu secourir le bataillon de Marc Botzaris, s'était occupé à faire entrer dans la place des bestiaux, et tous les vivres qu'on avait trouvé moyen de réunir. Il avait en même temps songé au salut des habitants, en faisant embarquer pour le Péloponèse les vieillards, les femmes, les enfants et les bouches inutiles.

Marc Botzaris, époux, père et chef de famille, après avoir rempli ses devoirs de soldat, avait aussi des mesures de sûreté à prendre pour des objets qui lui étaient plus chers que la vie. Au premier bruit de la défection de Varnakiotis et de ses complices, il les avait envoyés à Missolonghi; et sa sœur mariée à un des apostats qui étaient passés sous les drapeaux du croissant, ne voulant plus porter un nom déshonoré, avait demandé le divorce. On avait différé jusqu'à ce jour de prononcer la redoutable sentence qui brise les liens que l'Éternel a ratifiés; mais la cause majeure de haute trahison étant manifeste, le divorce fut accordé par Porphyre, archevêque d'Arta, qui s'était attaché à la cause des chrétiens depuis qu'il les avait vus trahis et malheureux; il demandait à Dieu d'expier ses fautes, en répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la croix.

Rendue libre par cet acte, Marc Botzaris résolut de la faire embarquer avec sa famille sur un vaisseau prêt à faire voile pour An-

connue sous le nom de 'Αδελφοποιΐα, ἢ Ἀδελφοποίησις, *adoptio in fratrem*, chez les écrivains du Bas-Empire. Voyez Demetr. Cho. Archiep. Bulgar., page 135, et l'Euchologe, page 898. Leo. grammat. in Mich. Theophil. F., page 460, de Basilio postmodum imperatore : ἀπελθὼν εἰς τὸ λουτρὸν ἤλλαξεν αὐτὸν, καὶ ἐλθὼν ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ ἐποίησεν ἀδελφοποίησιν. Voyez Nomocanon Coteler. n° 811, et in Concil. Chalcedon., act. 10 de Iba episcopo et ejus accusatoribus, deinde reconciliatis : Ποιήσαμεν δὲ αὐτοὺς φίλους. Τὰ ἅγια δῶρα ἄνω ἐν τῷ ἐπισκοπείῳ ἐκοινώνησαν μετ' ἀλλήλων, αὐτοὶ καὶ οἱ πρεσβύτεροι. Alter est Evagrii, lib. I, Hist., cap. 13 ubi Domnus, Antiochiæ episcopus, et S. Simon Stylites, ἅμα συνελθέτην, καὶ τὸ ἄχραντον ἱερουργοῦντες Σῶμα, τῆς ζωοποιοῦ κοινωνίας ἀλλήλοις ἀντεδώσαν.

cône. Sa sœur, empressée de quitter une terre qui lui rappelait l'opprobre du nom qu'elle venait de réprouver, ne demandait qu'à partir; mais il n'en était pas de même de la tendre et douce Chrysé.

Par combien de détours ingénieux elle essaya de fléchir son époux! Tantôt elle lui proposait de l'envoyer à Ithaque, et tantôt à Céphalonie, où se trouvait le polémarque son oncle : « Je vaincrai, » disait-elle, « la rigueur des Anglais, je désarmerai ces insulaires au » cœur de fer! pourraient-ils résister aux larmes d'une mère? — » Chère Chrysé, que dis-tu, fléchir les Anglais? ils sont durs comme » l'Océan. Ils ont vendu Parga, l'aurais-tu oublié? L'intérêt est leur » Dieu; et, s'il l'exigeait, ils te vendraient ainsi que nos chers enfants. — Je n'ai plus que des attraits vulgaires, cher Marc, et toi » seul peux encore trouver ta Chrysé belle; ces pauvres innocents ne » sauraient être séparés de leur mère. — Et leur mère pourrait-elle » habiter dans un pays gouverné par ceux qui viennent de consommer la perte de Souli, et d'organiser la trahison de Varnakiotis? » — Non jamais, » s'écria Chrysé, « l'épouse de Marc ne devra » l'hospitalité aux ennemis des chrétiens. Mais dans quel pays dois-tu » m'envoyer? sous quel ciel est située Ancône? — Sous le ciel du » patriarche auguste de Rome, ma bien-aimée, c'est le père commun » des fidèles; et si ton époux..... — N'achève pas, conserve-toi pour » tes enfants. J'obéis, je pars. »

Elle dit, et tombant à ses pieds avec les timides créatures qui le nommaient leur *seigneur* et leur *père*, Marc Botzaris bénit son épouse ainsi que ses enfants au nom du Dieu des batailles. Il accompagne ensuite sa famille au port; il suit des yeux le vaisseau dont les vents sonores du midi enflent aussitôt les voiles; il la salue, il lui fait longtemps signe encore en tendant les bras. Le vaste sein des mers ravit la nef rapide à ses regards.

Le même jour, le clergé célébrait les obsèques du stratarque Cyriaque, dont les soldats avaient débarqué la dépouille mortelle au fort de Vasiladès. On l'avait ainsi transporté dans la ville, où il semblait s'établir comme les ombres généreuses des héros indigènes toujours propices à la patrie, pour inspirer de nobles sentiments aux Hellènes. Le 6 les barbares arrivèrent à la tête de la chaussée qui commence au-dessous de Plevrone; et Jousouf-pacha ayant fait sortir de Lépante deux bricks de guerre, Missolonghi fut investie le 7 novembre, par terre et par mer.

LIVRE NEUVIÈME.

—

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs des Péloponésiens pour secourir Missolonghi. — Désintéressement de Nicetas. — Projets de l'amirauté d'Hydra. — Audace des insulaires de Thenos. — Débarquement des barbaresques à Mycone. — Ils sont battus par Modena Mavrogenie. — Servilité des habitants de Syros. — Translation du gouvernement à Hermione. — Arrivée de l'escadre hydriote à Psara. — Résolution de détruire la flotte ottomane. — Départ des brûlots commandés par Constantin Canaris et Cyriaque. — Incendie d'un vaisseau de ligne. — Naufrage et dispersion de l'armée turque. — Notice sur Constantin de Canaris. — Son retour à Psara. — Allégresse des Grecs. — Troubles à Constantinople. — Mécontentement des janissaires. — Révolution dans le sérail. — Exil de Khalet-effendi. — Sa mort. — Empoisonnement de Khourchid-pacha. — Refus d'admettre les envoyés des Hellènes au congrès de Vérone, — et d'entendre les réclamations de l'ordre de Malte. — Tentatives pour ravitailler Nauplie. — Prise de cette forteresse. — Défaite du dernier corps d'armée de Dramali. — Convocation des États de la Hellade.

Les courriers porteurs des dépêches de Mavrocordatos, qui annonçaient l'invasion de l'Acarnanie et de l'Étolie, arrivaient sur ces entrefaites à Astros. Loin de se laisser abattre par le récit des désastres que le vice-président fit connaître, chacun rivalisa de zèle pour y remédier. Pierre Mavromichalis, Canelos de la famille des Déli-Ianeï de Caritène, André Zaïmis de Calavryta, Londos de Vostitza, offrirent leurs services, qu'on accepta, et tous se préparèrent à partir, en convenant de se rendre à Andravida[1], près du golfe de Cyllène, où des vaisseaux viendraient les embarquer pour les transporter à Missolonghi.

Cette expédition fut décidée sans aucune difficulté ; mais il n'en

[1] Voyez tome IV, ch. 121, de mon Voyage en Grèce.

fut pas de même du départ des vaisseaux. Les matelots demandaient un salaire pour nourrir leurs familles pendant leur absence ; on avait besoin d'approvisionnements de bord pour tenir la mer, *dès qu'on se serait séparé de la terre nourricière des hommes* ; et plus prodigue de son sang que de son argent, quoiqu'on fût généralement riche des dépouilles des Turcs, on se regardait. Tout le monde se disait pauvre, et chacun balançait à faire des sacrifices, quand Nicétas s'avança au milieu de l'assemblée, déposant un sabre de grand prix qu'il avait enlevé au général turc dans les derniers combats, il dit : *Voilà tout ce que je possède ; j'en fais hommage à la patrie !* D. Hypsilantis, se levant à son tour, fit don de son argenterie. Ces exemples faisant monter la rougeur au visage des plus avares, chefs, navarques, capitaines, tous s'empressèrent d'offrir leurs tributs volontaires, et l'armement fut décrété.

L'amirauté d'Hydra soumit ensuite ses plans au conseil des Hellènes. Informée que le capitan-pacha se préparait à quitter le port de la Sude pour rentrer aux Dardanelles, elle avait résolu de le suivre, de le barceler et de lui faire éprouver quelque échec considérable dans sa traversée, afin de terminer d'une manière éclatante la campagne de 1822. C'était là son but principal ; car on n'avait rien à craindre de la part des Turcs contre les Cyclades. L'esprit public y était monté au plus haut point d'exaltation, et les moindres îles étaient sur un pied de défense formidable. Ainsi, au simple avis donné par une barque venant de Syros, que la flotte ottomane croisait dans ces parages, on avait vu à Ténos, le 20 octobre, les habitants courir spontanément aux armes, et sept mille hommes border la plage du port Saint-Nicolas. Depuis cette fausse alarme, on l'avait fortifié au moyen de deux redoutes, et les Grecs y faisaient le service avec la régularité d'une garnison européenne, quoiqu'ils eussent encore à craindre le fléau de la peste, qui les avait affligés pendant tout l'été.

Mycone venait également de se signaler. Le 22 octobre, au moment où l'armée navale turque défilait dans ses eaux, les Grecs avaient arboré le pavillon de la croix, et tiré sur un brick algérien qui rasait la côte à portée du pistolet, en accompagnant leur fusillade, contre les *plagiaires* [1], du chant patriotique de Rigas, et d'un torrent

[1] C'était le nom qu'on donnait dans l'antiquité aux écumeurs de mer qui volaient

d'injures adressées au prophète Mahomet. Le capitan-pacha, dans sa rare prudence, avait trouvé au-dessous de sa dignité de répondre à de semblables provocations ; mais le barbaresque irrité en jugea autrement. Après avoir tiré plusieurs volées perdues, au bruit desquelles quelques armements rallièrent le pavillon vert de l'Africain, il voulut se venger en opérant un débarquement sur l'île de Mycone... Il met aussitôt ses embarcations à la mer, il s'approche de la plage, et y jette deux cents volontaires, qui marchent en vociférant : *Allah ! Mahomet ! Mort aux djiaours !*

A cet aspect, la noble fille d'Étienne Mavrogénis, Modéna, qui jura autrefois, devant les prétendants à sa main, *de ne jamais épouser qu'un homme libre*, réunissant la compagnie d'élite qu'elle forma dès le commencement de l'insurrection, s'avance à la rencontre des barbaresques. Fondant sur eux avec la rapidité de l'aigle, elle les attaque, les presse, les bat, et les force à se rembarquer en laissant une partie de leurs armes, dix-sept morts et soixante blessés au pouvoir des Myconiens. Elle foule aux pieds la tête du chef des barbares, qu'elle frappe dédaigneusement du talon, en s'écriant : *Honneur aux braves ! Victoire à la croix ! — Victoire au sang des héros !* répondent les Myconiens. *Gloire à Modéna Mavrogénie, fille du martyr Étienne ! Que ses palmes soient immortelles !*

Pendant que ces choses se passaient à Mycone, le capitan-pacha, après avoir reconnu de loin Paros et Amorgos, recevait les hommages des primats de Syros, auxquels il décernait les honneurs du cafetan, toge de l'esclavage, en leur demandant, à la vue de Chios qui fumait encore du sang des chrétiens, pourquoi les habitants des îles de la mer Égée ne venaient pas déposer leurs armes à ses pieds ? Il voulait, disait-il, oublier leurs torts ; il était toute clémence depuis la tentative inutile qu'il avait faite pour ravitailler Nauplie. Les Syriotes lui répondirent par des flatteries ; et les Algériens, battus par Mavrogénie, l'ayant rejoint, il cingla vers Ténédos, *statio male fida carinis.*

C'était le 5 novembre. Le sénat des Hellènes s'était, depuis huit jours, transporté d'Astros à Hermione, comme ces oiseaux de passage qui suivent les vents tempérés, en se réfugiant à l'extrémité des promontoires méridionaux du Péloponèse, quand les neiges couvrent

des enfants et des esclaves. On ne l'applique plus maintenant qu'aux frelons et aux monopoleurs en littérature, qui se nourrissent du travail des abeilles.

les hautes régions du Parnasse : ainsi les législateurs ambulants de la Grèce arrivaient avec les orthygies ou cailles en face d'Hydra, au moment où trois divisions navales, déployant le pavillon de la croix, appareillaient pour se porter du côté de l'Etolie, aux plages de la Crète et vers les rivages de l'Asie mineure, tandis qu'une station navale partait afin de renforcer le blocus de Nauplie.

Le son des cloches, le bruit du canon et les acclamations du peuple ayant accompagné l'armée aussi longtemps qu'on crut se faire entendre, les occupations habituelles reprirent leur cours. On était calme, lorsque, le 11 novembre, des barques venant de Kasos rapportèrent qu'elles n'avaient trouvé devant elles qu'une mer libre, mais que pendant la nuit, elles avaient aperçu, vers l'orient d'été, un météore lumineux, signe de quelque incendie. L'indice était vague ; mais à peine les préposés à la garde du port en eurent fait part à quelques personnes, que le peuple, qui n'avait pas encore eu le temps d'en avoir connaissance, mû par une de ces inspirations spontanées qu'on ne saurait définir, s'attroupa tumultueusement en criant que *la flotte turque était en feu et dispersée.*

En effet, les Hydriotes avaient à peine touché à Psara, qu'on vota unanimement la destruction de l'escadre ottomane qui se trouvait à Ténédos. Une division navale, composée de douze bricks psariens, détachés à sa suite, avait observé ses mouvements et sa position. L'entreprise était difficile ; les Turcs, sans cesse aux aguets depuis la catastrophe de Chios, se gardaient avec un soin particulier, et visitaient les moindres barques. Cependant, comme l'amirauté avait une confiance entière en ses marins et dans les services de Constantin Canaris, qui s'offrit de nouveau pour remplir cette mission périlleuse, on se décida à la hasarder.

On ajouta un brûlot à celui que le plus intrépide des hommes de mer de notre siècle devait monter, et, malgré le temps orageux qui régnait, les deux armements appareillèrent le 9 novembre à sept heures du soir, accompagnés de deux bricks de guerre fins voiliers. Arrivés le jour suivant à leur destination, les gardes-côtes de Ténédos les virent sans défiance doubler un des caps de l'île sous pavillon turc. Ils semblaient chassés par les bricks de leur escorte qui battaient flamme et pavillon de la croix, le costume ottoman que portaient les équipages des brûlots complétait l'illusion, lorsque deux frégates turques placées en vedettes à l'entrée du port les signa-

lèrent, en les laissant se diriger vers le mouillage qu'ils cherchaient.

Le jour commençait à baisser, et il était impossible de distinguer le vaisseau amiral au milieu d'une forêt de mâts, quand celui-ci répondit aux signaux des frégates d'avant-garde par trois coups de canon. *Il est à nous*, dit aussitôt Canaris à son équipage, *courage, camarades! nous le tenons.* Manœuvrant directement dans la direction d'ou le canon s'était fait entendre, il aborde l'énorme citadelle flottante en enfonçant son mât de beaupré dans un de ses sabords. La torche à la main il met deux fois le feu à son brûlot, et le vaisseau ennemi s'embrase avec une telle rapidité, que, de plus de deux mille individus qui le montaient, le capitan-pacha et une trentaine des siens parviennent seuls à se dérober à la mort.

Au même instant un second vaisseau est mis en feu par le brûlot de Cyriaque, et la rade n'offre plus qu'une scène de désordre et de confusion. Les canons, qui s'échauffent, tirent successivement, ou par bordée, et quelques-uns, chargés de boulets et d'obus, propagent l'incendie, tandis que la forteresse de Ténédos, croyant les Grecs entrés au port, canonne ses propres vaisseaux. Ceux-ci coupent leurs câbles, se pressent, se heurtent, se démâtent, arrachent mutuellement leurs bordages ou s'échouent, et la majeure partie, ayant réussi à s'éloigner, malgré la confusion inséparable d'une telle catastrophe, est à peine portée au large, qu'elle est assaillie par une de ces tempêtes qui rendent une mer étroite aussi terrible que dangereuse pendant les longues nuits du mois de novembre. Les vaisseaux voguent à l'aventure ou s'abordent dans l'obscurité. Plusieurs périssent corps et biens; douze bricks font côte sur les plages de la Troade; deux frégates et une corvette abandonnées de leurs équipages sont emportées par les courants jusqu'aux atterrages de Paros.

Pendant que les Turcs se débattaient au milieu des flammes et des flots, les équipages des brûlots, formant un total de dix-sept hommes, assistaient à la destruction de la flotte du sultan. Ils virent successivement sauter le vaisseau amiral, et se sauver à terre dans un canot, celui qui montait, quelques minutes auparavant, le plus beau navire des mers de l'Orient. Le second vaisseau s'abîma ensuite avec seize cents hommes, sans qu'il en échappât plus de deux individus à demi brûlés qui s'accrochèrent à des débris que la vague mugissante porta vers la plage, sur laquelle étaient échouées deux superbes frégates.

O Ténédos! Ténédos! ton nom, rendu célèbre par la lyre d'Homère

et de Virgile, ne peut plus être oublié quand on parlera de la gloire des enfants des Grecs. Le chantre des Messéniennes, Casimir Delavigne, a dit leurs douleurs et leur héroïsme; mais qui célébrera leur triomphe en racontant comment les bricks des Hellènes, après avoir recueilli Constantin Canaris, Cyriaque et leurs braves, présentant leurs voiles à la tempête, et naviguant sur la cime des vagues, reparurent le 12 novembre au port de Psara [1]? Les éphores, suivis d'une foule nombreuse de peuple, de soldats et de matelots, s'étaient portés à leur rencontre dès qu'on eut signalé leur approche. Mille cris de joie éclatent au moment qu'ils prennent terre : *Salut aux vainqueurs de Tenedos! Honneur et gloire aux braves! — La patrie reconnaissante,* dit le président des éphores en posant une couronne de lauriers sur la tête de Canaris, *honore en toi le vainqueur de deux amiraux ennemis.*

Il dit, et, remontant vers la ville, le cortége, précédé de Canaris, se rend à l'église. Là, le héros déposant sa couronne aux pieds de l'image de la Vierge mère du Christ, le front prosterné dans la poussière, en disant que toute victoire vient de Dieu, s'humilie devant le Seigneur. Il confesse les péchés de la faiblesse humaine aux pieds d'un ministre des autels, et, après avoir reçu le pain de vie, aussi modeste que grand, *le vainqueur de deux amiraux ennemis*, se retire au sein de sa famille.

Mais il veut en vain se dérober aux hommages; son nom a retenti avec trop d'éclat pour rester ignoré. Le capitaine du vaisseau anglais *le Cambrian*, qui arrivait à Psara, demande Canaris et l'interroge : il veut savoir comment les Grecs préparent leurs brûlots pour en obtenir de pareils résultats? — *Comme vous le faites, commandant; mais nous avons un secret que nous tenons caché ici*, dit-il en montrant son cœur, *l'amour de la patrie nous l'a fait trouver* [2].

[1] M. Nepomucène Lemercier, qu'il faut toujours nommer quand on veut citer une grande idée, a célébré les Souliotes, augustes ruines de la Grèce; et nous apprenons dans ce moment que M. Lebrun s'occupe de chanter les Hellènes.

[2] C'était en ces termes, et en d'autres non moins simples, que ce même homme racontait au capitaine Clotz, commandant la corvette de S. M. B. *la Rose*, les deux faits d'armes les plus mémorables de la marine moderne.

Constantin Canaris, dit le commodore anglais, est âgé de 29 à 30 ans. M. Clotz s'étant rendu à son domicile, il y trouva sa femme avec quelques voisines occupées à faire des cartouches. — *Vous avez un brave homme pour mari! — Sans cela je ne l'aurais pas épousé.* Il entra dans ce moment, et le commodore fut étonné de voir un petit homme sans apparence, ayant le regard vif, perçant, et l'air mélanco-

Une goëlette, qui accompagnait *le Cambrian*, déployant ses voiles, cingle aussitôt vers Hydra, et, arborant le pavillon de la croix à côté de celui d'Angleterre en entrant au port, le capitaine transmet, avant de jeter l'ancre, la nouvelle du succès obtenu par Canaris à Ténédos. Le peuple court en foule aux églises pour remercier Dieu d'une victoire marquée du sceau de sa toute-puissance. On se félicite ; et cette nouvelle, passant dans les Cyclades, y répand une allégresse générale. La croix triomphe : les Grecs propagent, jusque sur les rives occupées par l'ennemi, le récit des exploits de leur marine. Ils l'apprennent à coups de canon à l'aga de Clazomène, qui voit enlever sous ses yeux les barques chargées de fruits destinées pour Smyrne. Les Turcs can-

lique. Il lui demanda des détails sur ses deux expéditions, et celui-ci les donna avec simplicité.

« Nous étions, dit-il, deux brûlots pour l'expédition de Chios. Le calme nous » surprit devant les îles Spalmadores, à la vue de deux corvettes ennemies qui » étaient en observation. Mes matelots eurent peur que nous ne fussions reconnus » et massacrés; ils se soulevèrent contre moi : alors je leur dis : *Que me voulez-vous ?* » *Si vous craignez, jetez-vous à la mer et regagnez Psara ; pour moi, je reste.* Ils » se décidèrent alors à rester. *Que ce calme ne vous inquiète pas*, leur dis-je ; *il* » *arrête nos ennemis aussi bien que nous : à dix heures nous aurons du vent.* En » effet, à neuf heures et demie il se leva une brise qui nous poussa dans le canal de » Chios, et à une heure après minuit le vaisseau turc était en feu. »

Canaris, poursuivant son récit, dit à M. Clotz : « Nous étions encore deux brûlots » pour l'expédition de Ténédos, un Hydriote et moi. Les gardes-côtes de Ténédos » nous virent sans défiance doubler un des caps de l'île. Nous portions pavillon turc, » et paraissions fuir la poursuite de quelques bâtiments grecs. Obligés de passer » entre la terre et les vaisseaux turcs, il me fut impossible de m'accrocher comme » la première fois au bossoir de l'amiral. Je profitai donc du mouvement de la » vague pour faire entrer mon beaupré dans un des sabords du navire turc, et dès » qu'il fut ainsi engagé, j'y mis le feu en criant aux Ottomans : *Cornus, vous voilà* » *brûlés comme à Chios !* La terreur se répandit aussitôt parmi eux, fort heureu- » sement, car mon brûlot ne s'étant pas bien enflammé je remontai à bord pour y » mettre une seconde fois le feu, et je pus me retirer dans mon canot sans aucun » danger ; car ils ne tirèrent pas même un coup de fusil. »

Le capitaine Clotz fit ensuite plusieurs questions à Canaris, auxquelles il répondit avec clarté, et il lui offrit son poignard d'abordage, qu'il accepta.

Quelque temps après cette entrevue, l'amirauté d'Hydra décerna à Canaris une récompense considérable, qu'il refusa, quoique pauvre, en se contentant de demander des secours pour les gens de son équipage. On lui proposa ensuite de le créer amiral et de lui donner un commandement ; mais il s'excusa d'accepter ces avantages, en répondant qu'il était capitaine, et ne se sentait pas les moyens nécessaires pour remplir un emploi supérieur. Canaris content de ses filets pour vivre, fait ordinairement le service de simple matelot sur la flotte, en attendant qu'on lui donne la direction de quelque brûlot.

tonnés dans l'île de Mitylène s'en effrayent, et le sérail des sultans, agité par des factions, est dans l'épouvante.

Il touchait à une de ces crises dont il est toujours difficile de prévoir les conséquences. Depuis quelque temps des chansons et des pamphlets séditieux circulaient dans les casernes des janissaires. En vain on voulut faire trêve à leurs pensées, en leur offrant le spectacle du supplice de Constantin Négris, ancien caïmacan de Valachie, injustement accusé de correspondances criminelles avec son frère Théodore, secrétaire d'État du gouvernement des Hellènes ; l'ochlocratie militaire de Constantinople voulait un sang plus illustre, à défaut de celui de son souverain, qu'elle ne respecte que parce qu'il n'a pas de successeur en âge de lui succéder ; elle avait juré la perte de Khalet-effendi.

Ce favori du jour, trop confiant dans la protection du sultan, était accusé par les grands de l'empire, envieux de son crédit, de vouloir substituer des milices régulières aux hordes des janissaires ; et le grand vizir, Salik-pacha, qui était sa créature, donnait, disait-on, activement les mains à ce plan, de concert avec le mufti ou cheik-islam. Tel était, aux yeux d'une soldatesque anarchique, le crime d'hommes remplis de bonnes intentions, qui n'avaient pas compris à quel point est dangereux le poste de réformateur dans un pays gangrené d'abus, toujours profitables à la haute domesticité qui environne et assiége le trône d'un maître absolu.

Le mécontentement des janissaires éclata, dans les premiers jours de novembre, par des cris et des menaces contre les chrétiens, étrangers à toute espèce d'affaire politique. Les séditieux se rassemblèrent en tumulte autour du sérail, et Khalet-effendi ne parvint qu'à suspendre l'orage en répandant l'or à pleines mains, tandis qu'il excitait leur fureur en les menaçant de faire marcher contre eux les troupes asiatiques campées à Scutari. Sa perte fut accélérée ; et les séditieux, ayant rédigé une requête dans laquelle ils demandaient l'éloignement du favori, chargèrent un nommé Abdoulla de la présenter au sultan en l'accompagnant d'un mémoire : il était à peu près conçu en ces termes :

« On a remarqué de tout temps, avec raison, que les ministres » accoutumés à violer leur foi et leurs serments ne se sont jamais » arrêtés au premier parjure. Race de Bélial, habituée à faire usage » du mensonge, ces illustres esclaves ont réduit ce crime en art et » couvert du nom de politique leur mauvaise foi. Funeste aveugle-

» ment qui sous le prétexte d'une précaution affectée a longtemps » caché le parjure et la dissimulation de Khalet-effendi. Sultan, » *fils d'esclave*, ouvre les yeux : Allah, le prophète, notre sainte re- » ligion demandent la punition des traîtres ; n'attends pas que le » bras de nos invincibles janissaires s'arme du glaive de la ven- » geance. »

Cette démarche jointe à quelques incendies, signal ordinaire du mécontentement public, décidèrent le Grand Seigneur à se convaincre personnellement de l'état de la ville. Le 9 novembre, veille de la destruction de la flotte à Ténédos, il parcourut les rues de Constantinople, sans autre escorte que celle de deux bourreaux, cachés comme lui sous le voile de l'incognito. Il visita les cafés, s'entretint avec plusieurs personnes, et les renseignements qu'il recueillit l'ayant éclairé, il se détermina à accéder au vœu de ses gardes prétoriennes.

Rentré dans son palais, il prononça la déposition du grand vizir, qui fut remplacé par Abdalla, créature des factieux ; il changea également le mufti, auquel il donna pour successeur Sidik Zadé, député des ulémas, l'un des provocateurs du mécontentement des soldats. Dans la lettre d'usage, sa hautesse annonçait à Abdalla qu'elle avait destitué son prédécesseur à cause de son caractère *avide et opiniâtre*, et lui recommandait de se concerter à l'avenir avec les ulémas et les chefs des odgiaklis (janissaires) pour le bien de la religion et de l'empire. Le ton de ce protocole disait assez sous quelle influence il était dicté. Enfin le noble barbier perdit l'emploi qui le mettait en possession de raser la tête et d'être le gardien des archives de son maître. il fut exilé avec Khalet-effendi. On renvoyait en même temps des offices du sérail une foule de scribes, d'employés ; et la kasnadar ousta, livrée, pour être fustigée, au bras séculier du chef des eunuques noirs, ainsi qu'un grand nombre d'odalisques, fut renfermée dans les lieux de correction du harem.

Comme on ne versa pas de sang, on pouvait dire que jamais révolution de sérail ne s'était opérée avec autant de ménagement. L'éloignement de Khalet-effendi, surtout, ne fut accompagné d'aucune mesure de rigueur ; on ne touchait ni à sa fortune, ni à ses propriétés. On lui avait assigné la ville d'Iconium (Kénich) pour lieu d'exil.

Il sortit de Constantinople en plein jour, entouré de ses serviteurs et de ses clients, moins en proscrit qu'en homme qui allait prendre

possession d'une de ces riches satrapies de l'Anatolie, objets de l'envie des courtisans. On croyait même à son prochain retour ; mais l'événement ne tarda pas à prouver qu'un favori écarté des yeux de son maître est bientôt loin de son cœur. A peine se trouvait-il à quelques journées de marche que ses ennemis, qui connaissaient l'avidité du sultan, le décidèrent à faire apposer d'abord les scellés sur les papiers de son esclave ; et le séquestre s'étant étendu jusqu'à ses biens, on n'eut pas de peine à obtenir le firman de mort, qu'un nommé Arif, aga des janissaires, fut chargé de mettre à exécution, tandis qu'on faisait conduire dans les prisons du bostandgi-bachi le juif Hazakiel, banquier du proscrit, avec ses commis et toute sa famille.

Dans cet intervalle, Khalet-effendi, qui voyageait avec une suite considérable, cheminait vers le lieu de son exil ; et quoiqu'il eût douze journées de marche d'avance sur Arif, chargé de son firman de mort, celui-ci, prenant des chemins détournés, arriva avant lui à Blavoudoun. Il se rendit sur-le-champ auprès du cadi, afin de lui donner connaissance de l'objet de sa mission, et requérir, en cas de besoin, l'appui de la force armée. Il se retira ensuite, et Khalet, étant arrivé aux portes de la ville, y fut reçu par une foule de derviches d'Iconium, accourus à sa rencontre pour le complimenter. Ils l'accompagnèrent au logement qu'on lui avait préparé, et il se disposait à prendre du repos, lorsqu'on introduisit Arif, qui lui présenta le firman fatal, en l'engageant à se soumettre à sa destinée et à se préparer à la mort.

Vainement Khalet-effendi, accablé d'un coup parti de la main d'un prince dont il se croyait aimé, voulut s'appuyer d'un écrit autographe, par lequel le sultan garantissait ses jours contre tout ordre contraire. Arif persista à demander sa tête. Mettant alors la main sur ses pistolets il allait se défendre, quand l'aga des janissaires, se précipitant sur lui, le terrasse et réussit, après une lutte violente, à l'étrangler avec le cordon en soie de son sabre. Il tranche lui-même la tête du favori ; il s'en empare, et, le 4 décembre, elle était exposée sur un plat d'argent, à l'endroit où avait figuré celle d'Ali Tébélen, dont tous les ennemis étaient destinés à périr de mort violente, et à subir l'affront du yaphta ou sentence infamante [1].

[1] *Yaphta attaché à la tête de Khalet-effendi.*

Cette tête, exposée aux regards du public pour servir d'exemple, est celle de

Le yaphta du favori était encore attaché à sa tête exposée à la porte de son maître, quand les ulémas, unis aux janissaires, présentèrent à la sanction du sultan une liste de proscription contre les adhérents et fauteurs de Khalet-effendi. Khourchid qu'ils surnommaient Djiaour-pacha, à cause qu'il était né chrétien, y figurait en première ligne. Son armée s'était débandée ; il n'avait pas rendu compte des trésors du satrape de Janina, et on oublia qu'il avait terrassé cette hydre, pour ne voir, dans un vieux serviteur de l'État, qu'un vil concussionnaire. La sentence fatale fut lancée contre lui, et si sa chevelure ne figura pas au pilori impérial des sultans, c'est que le poison prévint l'arrivée à Larisse du capigi-bachi chargé de trancher les jours du vainqueur d'Ali Tébélen.

Khourchid mourut, dit-on, sans regretter une vie dont il n'avait guère connu que les amertumes. Géorgien d'origine, arraché du sein de sa famille, vendu comme esclave, devenu le favori de l'amiral Kutchuk Hussein, il avait été promu au grade de pacha, en 1803, à la recommandation de Mouhamed Khosrouf ou Khoreb-pacha. Ainsi, il avait été esclave, favori d'un esclave son compatriote, et protégé d'un esclave ; car Hussein et Khosrouf ses compatriotes, étaient, comme lui, enfants de tribut. Nommé vizir du Caire, on le vit tour à tour flotter entre le parti des Schypetars commandés par Omar-bey (plus connu sous le nom d'Omer Brionès) et celui des mameluks et des Osmanlis, dont il éprouva successivement l'ingratitude, aussi longtemps qu'il fut chargé du gouvernement anarchique

Khalet-effendi, ci-devant nichandgi. S'il fut élevé aux premières dignités de l'empire, et comblé des grâces de son souverain, le but de cette faveur était qu'il servît l'État avec droiture et fidélité, et qu'il travaillât à maintenir cet esprit de concorde qui, dans les circonstances actuelles, devrait former de tous les croyants un seul corps, les porter à renoncer au goût d'un luxe effréné, que réprouve la loi de notre prophète, et leur inspirer le zèle de servir la foi par le sacrifice de leurs passions particulières.

Telles étaient les obligations sacrées de cet homme pervers. Loin de les remplir, il s'est livré aux impulsions de son caractère perfide. Il a employé un grand nombre d'artifices, dont une foule de malheureux ont été les victimes. Il s'est fait une habitude de semer la zizanie et la discorde entre les croyants, tandis qu'il revêtait les dehors d'une droiture et d'une fidélité sans bornes, qualités dont il se servait comme d'un masque pour mieux cacher son extrême égoïsme et sa perversité. Cette conduite, si opposée aux intentions du monarque, avait été découverte. Un traître pareil ne pouvait s'attendre à une punition moindre que la peine capitale ; elle a été consommée envers lui d'après un ordre du Grand Seigneur,

ET CELLE-CI EST LA TÊTE DE KHALET-EFFENDI.

de l'Égypte. Vainqueur des Serviens, lorsqu'il fut nommé grand vizir, on paya ses services par une disgrâce. Non moins malheureux à Alep, la fortune ne sembla lui sourire un instant en Épire que pour lui rendre plus sensible la perte de ses faveurs. Il descendait dans la tombe affligé du déshonneur d'une épouse qu'il chérissait, et, moins favorisé qu'Ali-pacha, dont il envia le sort, il n'excitait aucun regret. Il fut enseveli par ses esclaves dans le linceul qu'il portait [1], à l'exemple de tous les Turcs élevés en dignité, qui ont sans cesse présente à la pensée l'image d'une fin tragique, et aucun ami ne versa des pleurs sur ses restes inanimés.

Les officiers du fisc impérial, étant arrivés à Larisse, saisirent les dépouilles de Khourchid au nom du sultan qui s'empara de ses propriétés, et la ligue impie des janissaires unis aux ulémas s'applaudit de ce nouveau forfait.

Tout prospérait à son audace! les éphémérides mensongères de Smyrne et de Vienne, qui célébraient naguère la sagesse de Khalet-effendi et les prouesses de Khourchid, avaient changé comme leur fortune. Non contentes de déverser le blâme sur leur mémoire, elles semblaient prêter main-forte à l'inflexible opiniâtreté du divan, qui avait refusé de prendre part aux négociations du congrès de Vérone, en haine de la Russie, qu'il s'obstinait à considérer comme la cause de l'insurrection des Grecs. Un des ministres mandés de Constantinople à Vérone, pour y faire connaître le véritable état des affaires de l'Orient, semblait excuser la barbarie des Turcs, par le rapport qu'il fit devant le sénat des rois chrétiens. « La rébellion, disait-il, » est anéantie! L'armée de Dramali a envahi le Péloponèse; le ca- » pitan-pacha avec une flotte redoutable, appuie son entreprise, et » il ne tardera pas à purger l'Archipel des pirates impunis jusqu'à » présent, qui osent l'infester. Les chefs des révoltés sont achetés, » ceux qui semblent encore tenir sont en marché pour se vendre, et » les trésors d'Ali-pacha achèveront de tout pacifier. On a donné » trop d'importance à une pareille émeute. »

Les esprits étaient ainsi prévenus dans le congrès, quand on apprit l'arrivée à Ancône de l'archevêque Germanos, du comte André Metaxas et de George, fils de Mavromichalis. Une police hostile leur

[1] C'est un usage constant parmi les Turcs élevés en dignité, de se précautionner d'un drap mortuaire, persuadés que tout homme en place a un pied dans la tombe.

défendit de passer le Rubicon, et ils furent retenus loin de Vérone. Ils envoyèrent leur requête, mais on ne fit que hausser les épaules de pitié à la lecture de cette adresse touchante dictée par la religion, dont elle empruntait la voix, et elle fut écartée sur la demande d'un individu [1], qui prouva à sa manière que *les Grecs étaient suspects d'idées révolutionnaires*. Ce fut ainsi que se trouva condamnée une cause sanctifiée par le martyre du patriarche Grégoire, de son synode, de la majeure partie des prélats de l'église d'Orient, et de quarante-cinq mille chrétiens assassinés dans l'île de Chios.

Les réclamations des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem pour le rétablissement de l'ordre de Malte, que sa destination primitive et ses statuts constituaient en état de guerre perpétuelle contre les ennemis du nom chrétien, n'eurent pas, dit-on, plus de succès que ceux des Hellènes [2]. L'Angleterre avait intérêt à éloigner une semblable négociation, qui laissa cependant des arrière-pensées plus faciles à signaler qu'à discuter dans l'état actuel de la politique européenne, et que nous rapporterons comme un de ces projets aventurés dont il était question parmi les Grecs.

L'ordre de Malte se présentait au congrès avec ses souvenirs historiques et des institutions avouées, mais dans l'hypothèse d'une restauration qui était entièrement à recomposer. Ses commanderies aliénées sans retour, le siége de son gouvernement englobé dans l'empire britannique, mettaient les chevaliers dans l'alternative de recevoir un territoire qu'on leur aurait concédé en toute souveraineté pour y relever la bannière de la religion, ou de reconquérir un Etat par la voie des armes. Le dernier de ces partis était le plus convenable à la gloire des vieux champions de la croix ; mais, dans tous les cas, ils devaient être assistés au début de leur entreprise, qu'il convenait de discuter sans préventions ambitieuses, sans vues d'un passé auquel il ne fallait emprunter que le souvenir de ses héros et l'humilité plébéienne de son fondateur.

Cette question subséquente aux moyens donnés pour la restaura-

[1] Comme on pressait ce diplomate de donner une réponse aux envoyés des Grecs, il répondit avec humeur : Je mettrai ces canailles à leur place ! — *Mais*, dit un personnage auguste, *rangez-vous Mavrocordatos dans cette catégorie !* — *Le visigoth musqué*, fronçant le sourcil, changea de conversation.

[2] Pas un chevalier de Malte ne s'est montré sous le drapeau de la croix : que seraient-ils venus faire à Vérone ?

tion de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, devait conduire ses chefs à examiner de quel côté ils tourneraient leurs armes. Si, par un sentiment de justice qu'il eût été si beau de voir émaner de l'Angleterre pour compenser l'occupation de Malte, qui ne fut jamais ratifiée par ses souverains légitimes, l'Angleterre, qui n'a que la protection des îles Ioniennes, eût rétrocédé ses droits à la religion sur une heptarchie impatiente de son joug, les chevaliers se trouvaient aussitôt et à peu de frais à même de signaler leur zèle contre les infidèles, et d'acquérir par la plus sainte des conquêtes, une indépendance bien différente de celle qu'ils eurent dans les plus beaux siècles de l'Ordre.

Remuant, avec l'assistance du souverain pontife, les missions catholiques de la haute Albanie, aidés d'une langue russe agrégée à l'ordre depuis le règne de Paul Ier, les chevaliers pouvaient remplir le but de leurs statuts, et porter un coup funeste à l'empire ottoman, sans alarmer les Hellènes, dont le territoire antique ne dépassa jamais la région de la froide Dodone. Ils relevaient, à l'aide des Mirdites, des Poulati, des Clémenti et des peuplades latines, les marquisats, comtés et baronnies de Scodra, d'Antivari, d'Alessio, de Dulcigno, de Durazzo, d'Avlone et du Musaché, qui furent les apanages des seigneurs normands et des paladins attachés aux maisons d'Anjou et de Roger roi de Sicile. Qui sait même où une pareille entreprise pouvait les conduire, si on réfléchit que l'Herzegovine et la Bosnie ont pour fond de population des chrétiens catholiques, et que les Schypetars ne sont peut-être pas aussi éloignés qu'on le croirait de rentrer dans le sein d'une église dont la violence seule arracha leurs ancêtres.

Si les chevaliers tournaient au contraire leurs armes vers l'Orient, ils ne pouvaient guère songer à s'emparer de Candie sans se rappeler que cette île ne fut qu'imparfaitement soumise aux Vénitiens, et que les Crétois ne supporteraient pas volontiers un joug étranger. Ils pouvaient reconquérir Rhodes, s'emparer de Cos, de Chios et même de Lesbos, mais l'ordre ne fondait, avec ces possessions, qu'un établissement précaire, à moins de conquérir quelques satrapies de l'Asie mineure et de les transformer en commanderies.

Telles étaient les considérations que fit naître dans le public le souvenir de l'ordre de Malte ; et quoique la question des Grecs fût plus directe et moins compliquée, on se sépara sans vouloir rien entendre sur leurs dispositions. Ainsi fut justifié ce qu'a dit un historien moderne, *que la folie des anciennes croisades a toujours empêché qu'on*

en fit de nouvelles, lorsqu'elles étaient raisonnables[1]. Les envoyés des Hellènes restèrent à Ancône, tandis que l'ambassadeur d'Angleterre, qui était le 7 décembre à Trieste, se préparait à retourner à Constantinople. Il devait probablement savoir que les assertions qu'il avait émises dans le congrès étaient plus que hasardées, mais quelle dut être sa surprise, car on aimait à croire qu'il avait parlé de bonne foi, lorsqu'il apprit, en abordant aux îles Ioniennes, que Dramali, *qui avait envahi l'Argolide,* se trouvait bloqué sous les murs de l'Acrocorinthe ; que *la superbe flotte du capitan-pacha* était anéantie ou dispersée, que Nauplie de Romanie venait d'ouvrir ses portes à *ces Grecs vendus ou en traité pour se vendre,* et que l'étendard de la croix, victorieux, dominait dans la mer Égée ?

Les Grecs, commandés par Nicétas et Staïcos Staïcopavlou, avaient repris le blocus de Nauplie dès que Dramali eut abandonné l'Argolide, et les assiégés ne tardèrent pas à se repentir d'avoir rompu la capitulation qu'ils avaient réglée avec les Hellènes. Témoins de la fuite honteuse du capitan-pacha, qui n'avait pu réussir à les ravitailler, les croisières grecques ne leur présentaient plus qu'un vaste filet dans lequel tombaient tous les secours qu'on essayait encore de leur faire parvenir. En vain le zèle des Francs établis à Smyrne s'était hautement manifesté pour secourir une place à laquelle était lié le sort politique du Péloponèse ; le navire autrichien *le Sincère,* capitaine Pallina, ainsi que *le Palémon,* capitaine Calvi, chargés de vivres, escortés par le brick de guerre *le Rapide,* commandé par un nommé Buratovich, avaient été interceptés et saisis sous leurs yeux à l'entrée du port de Nauplie.

Peu de jours après ils avaient été témoins d'une capture qui les consternait entièrement. Une goëlette chargée à Ancône pour le compte du consul anglais de Patras, Green, montée par deux des frères de cet agent, gens capables de tout oser quand il s'agit de s'enrichir, avait, à deux reprises différentes, essayé de franchir la ligne de blocus ; quand les Grecs, l'ayant inutilement sommée de se retirer, déployèrent les moyens de répression pour l'écarter. Il s'engagea un combat dans lequel le bâtiment anglais fut obligé d'amener pavillon. Conduit à Hydra, il fut déclaré bonne prise, la cargaison confisquée, et l'amiral Graham Moore, indigné des pirateries restées trop longtemps impu-

[1] Annales de l'empire, an 1460. Voltaire.

nies, laissa à la justice un libre cours qui enleva en même temps les dernières ressources aux Turcs assiégés.

C'est à cette époque aussi qu'il faut rapporter cette espèce de variation dans le système de sévérité des agents de S. M. B. dans les îles Ioniennes contre les Grecs, qui ne manquèrent pas d'en rapporter la cause à la mort du lord Castlereagh. Ils en parurent pleinement convaincus, quand ils apprirent qu'on refusait de délivrer des expéditions aux bâtiments chargés de vivres pour les places véritablement assiégées par les Grecs. Cette mesure devait changer les dispositions des agioteurs établis à Smyrne et à Zante, qui n'avaient plus à brocanter qu'avec les places fortes de l'île de Crète, et à faire mentir leur *Spectateur oriental*. Dans leur fureur, ils firent entendre le cri de detresse des assiégés de Nauplie jusque sous les murs de l'Acrocorinthe.

Alors Dramali, qui avait reçu quelques renforts et des vivres, essaya d'en faire parvenir aux assiégés naupliens ; mais toutes ces tentatives devinrent inutiles, et les partis qu'on essaya de mettre en campagne furent taillés en pièces. La situation de la garnison turque était désespérée ; car elle n'osait plus même invoquer la clémence d'un ennemi qu'elle avait trompé.

Les derniers aliments manquèrent dans la place le 28 novembre (10 décembre). La garnison de la Palamide, poussée par la faim, descendit dans la ville et ne remonta pas le soir. Un Turc et sa femme, sortis de la forteresse à la faveur de la nuit, se rendirent au camp des Grecs pour implorer leur pitié. Ils firent un tableau déplorable de l'état des assiégés, exténués, en proie aux maladies, et tellement affaiblis, qu'ils avaient abandonné la Palamide pour se concentrer dans le quartier d'Itchkhalési, où ils étaient décidés à attendre du sort ce qu'il déciderait de leur existence.

Le chef des Hellènes, voulant profiter d'un avis qu'ils croyaient d'autant plus certain qu'il n'avait pas été provoqué, résolurent d'en tirer parti, en escaladant avec précaution les rochers de la Palamide du côté des montagnes. La nuit du 29 au 30 novembre (v. s.), à la faveur d'une obscurité profonde et d'un vent impétueux, les Hellènes avancèrent à bas bruit, prêtant l'oreille, et ils arrivèrent ainsi à la porte de la citadelle, qu'ils trouvèrent ouverte. Ils s'y établirent, et, après avoir successivement occupé tous les postes où ils ne trouvèrent qu'un petit nombre de soldats, qui ne firent aucune résistance, ils attendirent le jour pour attaquer la garnison réfugiée dans la basse ville ; mais

elle se rendit à la première sommation, et il n'y eut pas de sang répandu [1].

Au point du jour, le canon de la Palamide annonça aux habitants de l'Argolide la prise de l'importante forteresse de Nauplie. C'était le jour de la fête de l'apôtre saint André, patron du Péloponèse; elle ne pouvait être mieux célébrée que par le double éclat d'une victoire et d'un acte de clémence. On octroya aux Turcs une capitulation, en vertu de laquelle on leur garantissait la vie et la faculté d'être transportés à Scala-Nova dans l'Asie mineure, en donnant pour gage de la sûreté de ceux qui seraient chargés de cette commission les deux pachas, parmi lesquels se trouvait Ali d'Argos, qu'on transféra à Tripolitza avec leurs harems. On convint à cet égard qu'ils ne seraient rendus qu'au moyen d'une rançon, et de leur plein gré les Grecs distribuèrent à chaque prisonnier une somme de vingt francs, une chemise et une couverture pour les abriter pendant la traversée. Enfin ces dispositions ayant été ratifiées par le congrès, une proclamation qu'il adressa aux Hellènes, en annonçant le grand événement du jour, répandit partout l'allégresse [2].

[1] Au milieu d'une nuit obscure et pluvieuse, les Grecs, qui avaient escaladé les rochers, appliquèrent deux échelles contre les remparts de la Palamide. Elles pliaient, à cause de leur longueur, sous le poids d'un seul homme, qui, étant arrivé aux derniers échelons, se trouva à six pieds au-dessous des embrasures de la première enceinte. Détachant alors sa ceinture qu'il noua avec la toile roulée en turban autour de sa tête, il parvint à enlacer la volée d'un canon, et il se hissa de cette façon jusqu'à l'embrasure qu'il franchit. Il fit monter ensuite huit de ses camarades, en prévenant ceux qui se trouvaient en bas de se diriger vers une porte dont le seuil en pierre était usé. Ils s'y rendirent, dégagèrent ce passage qu'un habitant d'Hermione venait de leur indiquer, en se glissant par-dessous la porte, et deux cents hommes occupèrent ainsi la Palamide, en s'emparant des redoutes jusqu'au dernier étage supérieur qui couronne ce formidable rocher. — Extrait d'un mémoire manuscrit qui m'a été envoyé de Nauplie par un membre du gouvernement, en janvier 1823.

[2] *Gouvernement provisoire de la Grèce.*

Le vice-président du pouvoir exécutif :

Dieu est avec nous. O miracles de nos jours, pareils à ceux qu'il opéra en faveur d'Israël!

Le 18 juin (v. s.) les Ottomans avaient accepté et souscrit une capitulation restée entre nos mains, revêtue de quatorze sceaux des chefs, commandants et agas de Nauplie.

Une proclamation vous annonça à cette époque que la persévérance fait la gloire des hommes généreux. Eh bien ! cette même persévérance du gouvernement, jointe aux efforts de nos guerriers et au courage du stratarque Staïcos Staïcopoulou, aidé de la protection divine, a obtenu sa récompense. Le jeudi, jour de la fête de l'apôtre

Les Grecs, qui avaient rivalisé de zèle pour secourir les vaincus, se disputaient en quelque sorte à qui les transporterait dans l'Anatolie, quand la frégate anglaise *le Cambrian*, capitaine Hamilton, demanda à participer à cette œuvre généreuse. « Ce n'est point, dit-il à Jac- » ques Tombazis, pour assurer le salut des prisonniers de guerre, » qui m'ont été recommandés par le pacha de Smyrne ; mais je dé- » sire porter ces Turcs pour qu'on ne puisse pas dire encore que » je ne cherche à être utile qu'aux Grecs. »

On se rendit à ces raisons ; et ce qui servira à peindre la férocité de ceux qu'aucuns bienfaits ne gagnèrent jamais, c'est que ces mêmes Turcs, qui ne firent jamais quartier à un malheureux, n'eurent pas plutôt touché le sol de l'Asie mineure, qu'ayant inutilement essayé de tuer les Hydriotes qui les y déposèrent, ils fondirent, dès qu'ils eurent ressaisi des armes, sur les chrétiens de Scala-Nova, dont ils égorgèrent ceux que l'autorité locale ne put dérober à leur fureur.

La nouvelle de la prise de Nauplie étant, sur ces entrefaites, parvenue à Corinthe, Dramali, n'ayant plus de diversion à opérer de ce côté, résolut de faire passer la presque totalité de son armée à Patras. Il en confia la direction à un chef expérimenté, qui partit, croyant les passages libres, depuis que Colocotroni, entraîné par son avidité, s'était rendu à Nauplie, où il espérait s'enrichir comme il l'avait fait

saint André, à six heures de nuit, la Palamide de Nauplie est tombée en notre pouvoir, et nos soldats y ont arboré l'étendard de la croix. Réjouissez-vous, Hellènes régénérés, réjouissez-vous !

Que la sagesse et l'humanité, qui caractérisent les âmes généreuses, soient désormais votre partage. Imitez le nouvel Achille de la Grèce, Nicétas, qui vous rappelle et surpasse celui des siècles héroïques qui combattit devant Troie. Vainqueur des barbares, c'est à son bras, c'est à sa valeur, en repoussant les attaques des Turcs, en les écrasant dans les défilés, en leur présentant sans cesse un front redoutable, qu'est due cette famine qui nous a livré les Turcs de Nauplie. Mais plutôt louons et bénissons le Seigneur.

Que la croix accompagne partout la justice et la philanthropie ; que la sagesse dirige partout la valeur, et que la clémence marche toujours à la suite de la victoire. Loin de vous les désordres, la pusillanimité et la vaine gloire. Grands et généreux, épargnez les vaincus, et montrez au monde qu'aussi intrépides que sensibles, vous êtes dignes de remonter au rang des nations, et alors les monarques chrétiens s'empresseront de reconnaître et de proclamer l'indépendance, objet de nos vœux.

Donné à Hermione, le 1-13 décembre 1822, l'an 2 de la régénération.

Le vice-président,
ATHANASE KANACARIS.

L'archichancelier d'État, ministre des affaires étrangères,
THÉODORE NÉGRIS.

à la prise de Tripolitza. Mais le brave Nicétas, qui n'aspirait qu'à moissonner des lauriers, venait de prendre le commandement de la Corinthie, et, prévenu des desseins de l'ennemi, il avait jugé convenable de ne l'attaquer que quand il serait trop avancé dans sa marche pour ne plus avoir la faculté de rétrograder.

La côte septentrionale du Péloponèse, que les Turcs devaient parcourir pour se rendre à Patras, est susceptible d'être disputée à chaque pas, dès qu'en partant de Corinthe on a quitté le territoire de la Sicyonie[1], parce qu'elle est coupée de défilés et de rivières torrentueuses formées par les égouts et les promontoires escarpés des montagnes. Ainsi les Turcs, après avoir défilé sans obstacle à travers les campagnes d'Aspro-Chôma et de Vasilica, ne furent pas plutôt arrivés au défilé de Mavra Litharia, qui ferme la frontière orientale de l'Achaïe, qu'ils se trouvèrent dans la nécessité de combattre l'avant-garde des Hellènes. L'affaire fut sanglante, et les mahométans ne purent forcer cette espèce de gorge, défendue par cinq cents Grecs, qu'en perdant un nombre d'hommes presque égal à celui des chrétiens, qu'ils parvinrent à repousser. Ils durent encore payer de leur personne au pont du Crathis, fleuve impétueux qui a pour source primitive le Styx, dont la cascade sort des glaciers du mont Cyllène[1]. Ils s'y fortifièrent en plaçant quatre cents hommes au caravansérai d'Acrata.

Les Hellènes, qui marchaient par les hauteurs, laissèrent, sans les inquiéter, les Turcs se retrancher à Acrata. Ils leur permirent de franchir tranquillement la vallée de Zacoula, ainsi que le défilé de Kaki-Scala, chemin abrupt taillé dans le roc à une hauteur perpendiculaire effrayante. Après être sorti de ce passage, les barbares s'avançaient dans un espace fourré, en se dirigeant vers Vostitza, quand un taxiarque, ayant donné avis de leur approche à André Zaïmis, celui-ci, qui descendait du défilé de Sainte-Irène, marcha aussitôt à leur rencontre, tandis que les Grecs s'emparaient de Kaki-Scala, que l'ennemi avait négligé de garder.

Maîtres des positions, les insurgés font sommer les mahométans de se rendre, et six cents hommes que les infidèles perdirent dans un

[1] Voyez tome III, ch. 102 et 103, de mon Voyage dans la Grèce, pour l'intelligence de cette marche, des mouvements et des opérations des Grecs et des mahométans.
[2] Tome III, pages 570 et 571, de mon Voyage dans la Grèce.

clin d'œil après avoir rejeté cette proposition, ayant convaincu les Schypetars de l'inutilité de leurs efforts, trois cents d'entre eux mirent bas les armes, à la seule condition d'être conduits à Tripolitza. Mais on pressa vainement les Osmanlis de prendre ce parti. Ils ne répondirent que par des paroles insultantes, et soit qu'ils se crussent trop coupables pour obtenir leur pardon, soit qu'un orgueil funeste les aveuglât, ils furent taillés en pièces jusqu'au dernier. Ainsi finit le combat de Sainte-Irène, dans lequel les chrétiens perdirent deux cent soixante hommes tués, trois cents blessés; et la prise du kan d'Acrata, qui eut lieu quelque temps après, ayant coûté aux Turcs quatre cents hommes, on évalua leurs dernières pertes à près de trois mille hommes, qui étaient l'élite de l'armée d'invasion commandée par Dramali-pacha.

Telle fut l'issue de cette campagne, annoncée hautement comme devant être le tombeau de *la folle insurrection des Grecs*, que le ciel, à défaut des secours de la chrétienté, protégea d'une manière visible. Ils venaient d'anéantir la fleur de l'armée d'extermination lancée contre le Péloponèse. Le labarum flottait sur la Palamide; ils avaient trouvé dans Nauplie quatre cent quatre-vingts pièces de canon, un grand nombre de fusils, sans y comprendre ceux de la garnison qui avait déposé les armes, et ils étaient maîtres de la première place forte du Péloponèse. C'était à dater du jour de son occupation que le gouvernement hellénique devait se flatter d'avoir un point fixe pour résider, un arsenal et une place de sûreté, d'où, assistés de la marine d'Hydra, les Hellènes pouvaient se relever des plus grands désastres.

Après avoir rendu de solennelles actions de grâces à la Divinité, le sénat résidant à Hermione, dont les pouvoirs étaient au moment d'expirer, adressa aux Hellènes une proclamation tendante à convoquer les états de la Grèce. Elle avait été décrétée dans une séance solennelle, et elle fut communiquée au peuple par l'organe du clergé, chargé d'en faire la lecture dans toutes les églises.

Elle était conçue en ces termes, que nous rapporterons comme un monument historique.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE

DE LA GRÈCE.

« Le vice-président du pouvoir exécutif.

» La première période du gouvernement provisoire touche à son

» terme, et elle nécessite la convocation des colléges électoraux, » auxquels appartient l'élection des représentants des Etats de la » Grèce. Avant d'entrer en aucune explication à ce sujet, le conseil » exécutif sent la nécessité de prévenir les Hellènes que, malgré ses » constants efforts, les difficultés survenues pendant sa session ne lui » ont pas permis d'établir un gouvernement ferme et stable. Ce- » pendant les travaux auxquels il s'est livré sans relâche depuis son » installation lui font concevoir l'espérance de parvenir à ce but, » pendant l'année législative qui est prête à commencer. Lorsque » cette époque désirée arrivera, la nation, à laquelle il appartient » de délibérer sur ses intérêts par l'organe de ses députés, sera con- » voquée en assemblée générale afin de décider du sort politique de » la Grèce.

» En attendant ce moment heureux, le peuple continuera à être » régi par son gouvernement provisoire, choisi en vertu d'une loi » d'élection promulguée. Si elle n'est pas la plus parfaite qu'on puisse » souhaiter, elle est au moins la meilleure que les circonstances de la » guerre nous ont permis d'adopter. Prêtres et citoyens, tous sont » appelés par cette loi à élire leurs représentants.

» Comme les difficultés résultant des embarras de la guerre s'op- » posent à ce que les Hellènes se réunissent sans inconvénient dans » les chefs-lieux de leurs éparchies, la loi transporte chez eux les » élections primaires. Elle prend de plus les députés dans le sein » même des électeurs; elle veut que ce soient des hommes bien con- » nus de vous, et dans lesquels vous ayez une confiance entière; » qu'ils vous connaissent également, et qu'ils affectionnent jusqu'à » vos intérêts particuliers. Le seul devoir du peuple est d'éloigner » dans ces élections tout sentiment de haine ou de partialité, et de » chercher dans la personne de ses députés les lumières et les vertus » qui seules peuvent assurer à la nation un bonheur certain et » durable.

» La tâche que le gouvernement s'est imposée comme une des plus » importantes, a été de n'épargner aucun effort pour réintégrer la » nation dans toute la plénitude de ses droits, droits pour lesquels » elle a pris les armes, et fait tant de sacrifices.

» La forme du gouvernement destiné à être le plus propre à notre » pays et à notre situation particulière a spécialement occupé notre » attention, et fixé l'objet de nos délibérations. Ainsi, dans l'état de

» dévastation où la tyrannie ottomane, par son système de spoliation,
» avait réduit notre pays, il n'y a que le gouvernement représentatif
» qui puisse convenir à la Grèce. C'est celui entre tous qui offre le
» plus de ressources pour relever notre patrie du sein de ses ruines
» et de la barbarie dans laquelle elle a si longtemps gémi.

» Cependant plus une nation tient à la véritable liberté, plus elle
» doit être en garde contre l'abus de cette même liberté. C'est surtout dans les révolutions pour acquérir son indépendance, c'est
» dans le chemin des peuples vers l'affranchissement, que l'esprit de
» licence s'introduit sous le voile d'un patriotisme jaloux. C'est là
» que se présente l'écueil qui fait dévier vers l'anarchie, source de
» toute subversion, et par conséquent cause inévitable de la perte
» des nations.

» Si des hommes nourrissant ces principes pernicieux se présentaient au milieu de vous, votre propre intérêt vous commande de
» vous en méfier et de combattre cet esprit dangereux, dont vous
» deviendriez nécessairement les victimes. La liberté est le fruit des
» vertus politiques. Le citoyen jaloux de l'obtenir, ou de la conserver
» quand il la possède, repousse d'un côté l'anarchie, qui ravale
» l'homme à la condition des animaux des forêts; et, fier d'appartenir
» à une société d'hommes libres, il ne désire pas, de l'autre, de s'élever
» au-dessus de ses semblables.

» Le conseil exécutif termine en déclarant au peuple grec qu'il
» attend avec impatience ses nouveaux députés pour leur rendre
» compte de sa gestion. La publication de ce compte fera mieux
» connaître à la nation les avantages du gouvernement représentatif;
» chaque citoyen verra avec quelles faibles ressources le conseil
» exécutif a fait face aux dépenses de la guerre, qu'il n'a négligé
» aucun moyen d'économie pour ne pas charger le peuple d'impôts
» trop onéreux, et rendre le gouvernement plus cher à la nation.
» Tel a été le but principal de nos efforts.

» Donné à Hermione, le 21 novembre 1822 (v. s.), et le second
» de la régénération.

» Signé : le vice-président du conseil exécutif,
» ATHANASE KANACARIS.
» L'archichancelier,
» TH. NEGRIS. »

Cette adresse fut reçue favorablement : mais de plus grands in-

térêts fixaient l'attention des Grecs. Leurs vues étaient portées vers l'Etolie, où Mavrocordatos se trouvait aux prises avec les Turcs. La place de Missolonghi réclamait le secours du Péloponèse, et on dut encore une fois ajourner les mesures législatives jusqu'après le résultat d'un événement qui tenait les esprits suspendus entre la crainte et l'espérance.

Ainsi la *prospérité*, qu'un orateur chrétien nomme *une persécution continuelle contre la foi, à moins de lui opposer le courage des martyrs*, ne s'était montrée aux Hellènes que pour les convier à de nouveaux combats. L'Eternel voulait encore éprouver « ceux qui n'avaient » passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur la terre, » sans cesser de le bénir dans leur affliction et de l'invoquer dans leur » délaissement. Mais ils savaient que le Seigneur a toujours soufflé » le vent de sa colère sur des maîtres impies ! que les vases d'argile, » entre les mains de l'ouvrier souverain, deviennent bientôt des vases » de gloire et de magnificence ; et que tout chrétien est né grand » parce qu'il est né libre et pour le ciel. »

CHAPITRE II.

Dévouement héroïque des Grecs. — Mavrocordatos prend la défense de Missolonghi. — État de cette place; — attaquée par onze mille Turcs. — Négociations entamées par Omer Brionès. — Marc Botzaris contribue à l'abuser. — comment. — Moyens de défense améliorés. — Secours envoyés à Missolonghi. — Jousouf-pacha croise les négociations d'Omer Brionès. — Avantages que Mavrocordatos retire des rivalités des pachas. — Bombardement. — Apparition d'une division navale grecque. — Elle fait lever le blocus des Turcs par mer. — Arrivée des secours du Péloponèse. — Mort du général Normann. — Mesure des agents anglais favorable aux Grecs. — Noms des chefs péloponésiens. — Intempérie; mauvais état de l'armée ottomane. — Ébranlement insurrectionnel des Étoliens. — Diversion. — Révélation des projets d'Omer Brionès. — Assaut donné par les Turcs. — Ils sont battus. — Affliction d'Omer-pacha. — Sage temporisation de Mavrocordatos. — Levée du siége. — Les Grecs s'emparent de l'artillerie, des tentes et des bagages des mahométans. — Tentative pour passer l'Achéloüs. — Ils sont battus. — Passent l'Achéloüs. — Leur arrière-garde taillée en pièces. — Omer se réfugie à Prévesa. — Routchid rentre à l'Arta. — Troubles dans l'Albanie. — Marc Botzaris nommé stratarque. — Lettre du comte Metaxas. — Mavrocordatos rentre dans le Péloponèse.

Dans l'état de notre civilisation moderne, les armées se composent en général, d'hommes qui versent leur sang pour des intérêts qu'ils ne connaissent pas. De là ces ambitions toutes personnelles qui ne montrent aux soldats, dans la mort de leurs semblables, qu'un mode d'avancement par lequel ils sont portés en avant, comme ces vagues soulevées par la tempête, qu'un grain de sable arrête à la plage : leur sphère se borne à la terre destinée à leur servir de tombeau. Il n'en était pas ainsi des Grecs. La cause pour laquelle ils s'étaient armés faisait qu'ils regrettaient la perte du moindre de leurs guerriers autant qu'ils se montraient prodigues de la vie pour soutenir la cause de la croix. Fiers de leur noble pauvreté, leurs couronnes étaient des bandelettes trempées du sang de leurs frères égorgés à Chios, des lambeaux arrachés des vêtements de leurs évêques morts en témoignant la vérité du Dieu vivant ; les ordres militaires de leurs officiers, une parcelle du linceul qui servit à envelopper les restes vénérés du

patriarche Grégoire ; leurs encouragements, la parole d'un ministre du Seigneur, et leur unique ambition la liberté ou le martyre.

Il fallait un aussi puissant mobile pour déterminer Mavrocordatos à se renfermer dans un cloaque tel que Missolonghi, et pour envisager de sang froid la déplorable position dans laquelle il s'était engagé, contre l'opinion des officiers étrangers, au nombre desquels nous citerons MM. Graillard et Daniel, car le général Normann ne traînait plus que les restes d'une vie languissante. La ville, si on peut donner ce nom à un assemblage de maisons bâties sur un terrain plus bas que la mer, contre laquelle les atterrissements continuels de l'Achéloüs lui servent de digue, renfermait, dans les temps ordinaires, une population de quatre à cinq mille âmes, qui venait de se réfugier en Morée, à l'exception de trois cents pêcheurs aussi pauvres que ceux de Théocrite dont leurs établissements rappelaient le souvenir [1].

On avait formé quelques compagnies de ces hommes et des marins, pour servir quatorze vieux canons en fer, destinés à la défense de la place du côté de terre. Comme on ne pouvait l'attaquer que sur cette ligne, située en face de l'ancienne Plevrone, on y avait élevé des fortifications exécutées contre toutes les règles de l'art, et si étendues que leur développement, qui était trois fois trop grand, aurait nécessité une garnison de plus de quatre mille hommes. Un fossé de sept pieds de largeur sur cinq de profondeur, qui n'était pas terminé dans plusieurs endroits, enveloppait un parapet en pierres sèches élevé de quatre pieds au-dessus de la contrescarpe, et son peu de solidité était tel qu'il présentait à peine une épaisseur de deux pieds et demi. Tels étaient les remparts derrière lesquels on attendait les Turcs ! On avait de la poudre pour un mois et de la farine de maïs pour longtemps, car la cargaison, commandée par Mavrocordatos ne présentait qu'un effectif de trois cent quatre-vingts hommes.

Comme il n'y avait pas à délibérer, on mit aussitôt la main à l'œuvre pour réparer le parapet auquel des éboulements, occasionnés par les pluies, avaient fait de larges brèches. On plaça trois canons en fer en batterie vis-à-vis la chaussée qui aboutit à la terre ferme. On fit de la mitraille avec des bombes qu'on brisa sans peine, tant elles étaient oxydées. De vieilles baïonnettes qu'on trouva dans un ma-

[1] Voyez le tome III, ch. 85, de mon Voyage dans la Grèce.

gasin, mises au bout de pieux, servirent à garnir la muraille et à armer quelques paysans; et on travaillait à s'éclairer en faisant des abatis d'oliviers sur l'esplanade qui s'appuie au mont Aracynthe, quand les Turcs parurent au bord des lagunes, le 7 novembre au matin. Comme on n'était pas en force pour leur discuter le col de la chaussée, ni le passage des salines, Omer Brionès et Routchid-pacha commencèrent presque au même instant les opérations du siége avec onze mille hommes. Ce fut ainsi que trois cent quatre-vingts insurgés se trouvèrent tout à coup réduits à tirer des moyens de défense de leur seule industrie; car ils étaient bloqués du côté de la mer par deux bricks et par une goëlette de guerre que Jousouf-pacha avait fait sortir de Lépante.

A la vérité on n'avait rien à craindre d'un débarquement, car les hauts fonds interdisent l'approche de Missolonghi aux barques; mais on pouvait être accablé par terre, si un ennemi plus entreprenant eût su profiter de ses avantages. Omer Brionès se chargea lui-même de compromettre le succès de son entreprise. Au lieu d'assaillir l'enceinte sur plusieurs points à la fois, il dirigea ses attaques vers la porte, où les trois cent quatre-vingts hommes d'élite, réunis en masse, lui opposèrent un feu si opiniâtre, qu'il s'imagina que leur nombre était beaucoup plus considérable. La vue des pieux armés de baïonnettes dont la muraille était garnie dans cet endroit, le bruit du tambour que les Hellènes ne cessaient de faire entendre, le rebutèrent au point qu'il se décida à faire des propositions d'accommodement, s'imaginant sans doute réussir comme il l'avait fait à Souli, plutôt que par la voie des armes; car, s'il avait beaucoup d'hommes, il comptait peu de soldats.

Varnakiotis l'avait flatté de cette espérance, en lui faisant entendre qu'en engageant les Anglais à intervenir comme garantie, on viendrait facilement à bout de s'emparer de Missolonghi, et qu'on pourrait aussitôt entrer dans le Péloponèse. Cette idée ayant été proposée dans le conseil y fut adoptée, malgré l'opposition de Routchid-pacha et peut-être parce qu'il s'y montra contraire; car la division régnait dès l'ouverture de la campagne entre les Schypetars et les mahométans, qui avaient toujours eu des vues différentes. Un parlementaire fut envoyé aux assiégés; ceux-ci ayant feint de se prêter aux propositions dont il était porteur, on convint d'un armistice de six jours pour tenir des conférences, et chacun voulut aussitôt négocier.

Un des aides de camp d'Omer Brionès, qui avait autrefois connu Marc Botzaris, fut mis en avant par son chef, afin de tâcher de le séduire; et le guerrier de la Selléide, qui était aussi perspicace que brave, sut se servir du corrupteur qu'on lui adressait, pour tromper l'ennemi sur l'état des assiégés. « J'ai sous mes ordres, lui disait Marc, » huit cents hommes; le capitaine Macrys en compte autant; les » Francs qui sont ici forment un corps d'élite de six cents soldats, tu » sais combien ils sont fiers! Il faut de la patience et de l'adresse » pour les amener à capituler. Ne brusquons rien, car, en désespoir » de cause, nous pourrions, avec la population de Missolonghi, op- » poser quatre mille fusils à ton maître. » Et chaque jour l'officier d'Omer Brionès, en rentrant au camp, engageait son général à traîner les affaires en longueur.

Mavrocordatos, non moins habile à flatter Omer-pacha, lui persuada sans peine qu'avec des ménagements il pourrait déterminer sa garnison, fatiguée de la perfidie des Etoliens, à composer pour évacuer la place, d'après la garantie connue de la loyauté avec laquelle il s'était comporté vis-à-vis des Souliotes. On se vit fréquemment sur ce pied, tandis qu'à la faveur des pourparlers les assiégés poursuivaient leurs travaux de défense, auxquels les ennemis ne semblaient faire aucune attention. On arma ainsi, avec l'artillerie d'un brick turc qu'on avait capturé quelque temps auparavant, deux barques destinées à flanquer la muraille située en face de la chaussée, qu'on pouvait tourner par ses extrémités, où la mer et la vase n'avaient que peu de profondeur. Deux chapelles situées en arrière de la porte d'entrée furent crénelées et jointes par un fossé de manière à offrir un point de défense concentré, dans le cas où la première enceinte serait forcée. Enfin on parvint à tirer cinq cents hommes de renfort d'Anatolico, seule ville de l'Etolie que les barbares n'avaient pas envahie, à cause de sa position dans une île située au milieu des pêcheries.

Les conférences étaient au moment de se rompre malgré toute l'adresse de Mavrocordatos et de Marc Botzaris, lorsque, le 10 novembre, Jousouf-pacha, non moins jaloux des succès d'Omer Brionès que celui-ci l'était de Routchid-pacha, qui lui portait également envie, entra en pourparlers avec Mavrocordatos. La tête du président était un objet ambitionné, que les contendants auraient voulu pouvoir envoyer à Constantinople. Le barbare, après de grandes protestations de clémence, exigeait pour conditions la mise à sa discrétion

d'une vingtaine d'individus et l'exil d'un pareil nombre dont il envoyait la liste ; c'étaient tous les capitaines et le chef même du gouvernement hellénique, Mavrocordatos[1].

Rien ne pouvait arriver de plus heureux. Le président s'étant empressé de communiquer les propositions de Jousouf-pacha aux sérasquiers Omer Brionès et Routchid comme s'il n'eût pas été éloigné d'y accéder, ceux-ci en conçurent un dépit extrême. Dans leur mauvaise humeur, ils consentirent d'autant plus volontiers à une nouvelle trêve que des pluies pareilles à celles des tropiques les empêchaient de rien entreprendre. Cet incident, favorable aux assiégés, auxquels il donnait du temps, était cependant moins rassurant que les dispositions qu'ils virent bientôt prendre aux Turcs. Ceux-ci recevaient journellement des canons, des obusiers, et dressaient des batteries ; d'où on pouvait conclure qu'ils ne songeaient plus à une escalade, à laquelle il aurait été difficile de résister ; et on ne pensa qu'à augmenter la solidité du rempart, qui fut porté à cinq pieds d'épaisseur.

Les assiégés avaient obtenu ce résultat, quand l'armée turque, démasquant ses batteries, ouvrit son feu avec des pièces de vingt-quatre, dont elle se promettait le plus grand succès. Mais les Grecs étaient aguerris ; et, bientôt accoutumés à ce fracas, ils n'y firent d'autre attention que celle qu'on prête à une scène de pyrotechnie. C'était surtout pour eux un spectacle aussi nouveau qu'amusant de voir tomber des bombes, qu'ils étouffaient presque toutes et qu'ils rapportaient, ainsi que les boulets, après lesquels ils couraient, pour gagner le modique prix auquel on les payait. Chaque jour ils attendaient avec impatience la canonnade ; et on raconte qu'on vit un montagnard, qui n'avait peut-être jamais entendu tirer le canon, courant au-devant d'une bombe, s'amuser à jeter des pierres contre la fusée enflammée, jusqu'à ce qu'averti par les cris des siens, il put encore s'éloigner avant qu'elle éclatât.

Pendant que ces combats avaient lieu, le président, feignant de se rapprocher de Jousouf-pacha, parvint à exciter une telle jalousie

[1] Les propositions apportées par l'agent de France, Antoine Maritza, étaient de la teneur suivante :

1° Le sérasquier demande la tête d'Alexandre Mavrocordatos, celles de Capsali-Marc Botzaris, Makrys et de trente autres capitaines.

2° La remise, comme esclaves, de tous les Francs, Souliotes et soldats.

3° Le peuple retournera sans être molesté aux travaux de la campagne.

dans l'esprit d'Omer Brionès et de Routchid-pacha, indignés de voir que leur antagoniste pouvait leur ravir la gloire de leur succès avec quelques vaisseaux, qu'ils firent cesser, pour la troisième fois, les hostilités afin de recommencer les négociations.

C'était ce que souhaitait Mavrocordatos; mais l'ennemi pouvait s'apercevoir d'une ruse, qui n'avait pour but que de temporiser afin d'attendre les secours qu'on devait lui envoyer du Péloponèse. Avec quelle anxiété on les désirait! « Nos regards, dit le lieutenant-colonel du » génie, M. Graillard [1], cherchaient à découvrir à l'horizon quelque » point mobile qui finit par se dessiner en forme de voile! Combien » de fois, dans notre attente déçue, ne prîmes-nous pas pour des navires l'aspect trompeur de quelques nuages fugitifs! Enfin le 20 novembre au matin, nous vîmes la goëlette turque, qui faisait partie » des armements de Jousouf-pacha, manœuvrer pour rentrer dans le » golfe de Patras, tandis qu'un des bricks ennemis, trop avancé pour » suivre la même direction, à cause du vent contraire, cinglait toutes » voiles dehors vers Ithaque. Ils avaient aperçu l'étendard de la croix » flottant aux mâts de six bâtiments hydriotes, qui arrivaient avec la » rapidité des alcyons, poussés par le vent du midi.

» Ils portent le cap sur l'ennemi, ils le poursuivent, ils gagnent, » ils l'approchent, ils le serrent, l'éclair brille, le canon tonne, le » combat s'engage; le brick turc se bat bord à bord avec un brick » hydriote commandé par le navarque Lazaros, et, après avoir perdu » la moitié de son équipage, il s'échoue sur la plage d'Ithaque.... » Nous suivons des yeux l'escadre libératrice, mais le vent tombe, et » la nuit qui survient la dérobe à notre vue.

» Partagés entre le bonheur d'un secours désiré et quelques craintes, » avec quelle impatience nous passâmes la nuit! Le 21 novembre au » matin, nous aperçûmes les vaisseaux grecs à l'ancre près du fort de » Vasiladès! Quels transports! quel moment de bonheur! il nous » sembla voir le génie tutélaire de la Hellade sortir du sein des eaux, » pour dominer encore et la terre et la mer. »

La division navale grecque n'eut pas plutôt rendu la navigation libre entre l'Étolie et le Péloponèse, que quatre de ses vaisseaux mirent à la voile, pour aller prendre, dans le golfe de Cyllène, les troupes

[1] Relation manuscrite de la défense de Missolonghi, par M. Graillard, datée du 22 janvier 1823.

que le gouvernement des Hellènes envoyait au secours de Missolonghi. C'était le 23 novembre; mais ce jour d'allégresse fut troublé par la mort du général Normann, qu'une fièvre ataxique, résultat de sa funeste campagne en Épire, conduisit au tombeau. Infortuné! Il sentit approcher son heure suprême avec l'unique regret de mourir loin d'une jeune épouse qu'il chérissait; car il entrevoyait la certitude de la victoire, dès qu'il eut appris l'arrivée de l'escadre hydriote. Le président perdait en lui un ami, ses camarades un frère, les soldats un chef intrépide. On lui rendit les honneurs funèbres dus à son grade, et il fut enterré auprès de Cyriaque Iatrani, qui avait perdu la vie quelques mois auparavant, en combattant aux bords de l'Achéron.

C'était la dernière perte sensible que l'armée devait éprouver dans cette campagne. On venait d'apprendre qu'Odyssée et le stratarque André Londos avaient réoccupé Salone, les Turcs s'étant enfuis à l'approche de ces deux généraux, qui s'étaient emparés d'une partie de leurs bagages. On vit entrer, quelques jours après, au port, un vaisseau chargé de munitions de guerre, commandé par Spiros Vitalis, Zantiote, qui venait de Livourne. Il avait fait voile vers Missolonghi à la première nouvelle du blocus de cette ville. Le même jour les frères Kalergys firent don au gouvernement de fusils et de canons; mais les Maniates en volèrent une partie. La fortune commençait à sourire aux chrétiens. Mavrocordatos, satisfait d'avoir obtenu, à la faveur de la discorde qu'il avait excitée entre les pachas, le temps nécessaire pour recevoir du secours du Péloponèse, allait être non moins secondé par la haine aveugle que les agents anglais des îles Ioniennes portaient aux Hellènes.

On a dit avec quelle joie cruelle les émissaires du gouvernement britannique de Corfou avaient publié l'invasion de Dramali en Morée; le parti qu'ils tirèrent de cet événement pour abuser les Souliotes; la part que le consul de Prévésa prit aux succès des barbares dans l'Acarnanie, en coopérant à la défection de Varnakiotis et des complices de ce criminel de lèse-patrie. Informés qu'une foule de Grecs Acarnaniens et Etoliens s'étaient réfugiés, à l'approche des Turcs, à Leucade, à Ithaque, ainsi qu'aux îles Téléboennes, un ordre supérieur leur enjoignit d'en sortir pour rentrer sur le continent. On fut sourd à leurs réclamations; celui qui semblait prendre plaisir à se baigner dans les larmes qu'il faisait alors couler des yeux des chrétiens, le lord haut commissaire Maitland, avait parlé; tous durent partir dans

le délai de trois jours pour se rendre au port de Dragomestre.

A cette nouvelle, Mavrocordatos détache un bâtiment hydriote vers ce mouillage pour annoncer aux Acarnaniens de prompts et efficaces secours. Ils s'enfoncent aussitôt dans les bois, où, retrouvant les armes qu'ils y avaient cachées, tandis que leurs familles se rendaient dans les escarpements du mont Berganti, onze cents Acarnaniens se dévouent à la défense de leur pays. Ils se nomment des chefs, et, ne prenant conseil que de leur désespoir, la rive droite de l'Achélous est purgée dans le délai de huit jours des postes turcs que les sérasquiers Omer Brionès et Routchid-pacha avaient établis depuis le bac de Catochi jusqu'au gué de Stratos. Enfin une de leurs bandes ayant taillé en pièces une escorte turque, qui accompagnait cinq otages choisis entre les notables Etoliens qu'Omer-pacha faisait transférer à l'Arta, les Acarnaniens les envoyèrent à Mavrocordatos. Ils mirent dans la barque chargée de ce dépôt sept beys qu'ils avaient faits prisonniers, en lui faisant connaître le détail de leurs opérations.

On criait, sur ces entrefaites, à la trahison dans le camp ottoman. On accusait les Anglais; on accusait Varnakiotis de déloyauté et de perfidie! L'Acarnanie et l'Etolie avaient été traversées par les bandes turques, mais ces provinces n'étaient pas soumises. Leurs populations s'étaient retirées dans les montagnes, sans vouloir rendre les armes et en maudissant les chefs qui s'étaient lâchement rangés sous les drapeaux du croissant. Les Acarnaniens expulsés des îles Anglo-Ioniennes, en reprenant les armes, avaient écrit de tous côtés aux armatolis de se réunir pour tomber sur les derrières de l'ennemi. Prêtres, éphores, primats, paysans, chacun se levait pour courir contre les infidèles. Un mouvement spontané s'organisait, quand les vaisseaux hydriotes, revenant du golfe Cyllénien, apportèrent les premières troupes que le Péloponèse envoyait au président Mavrocordatos.

Sa noble conduite attirait auprès de lui l'élite des guerriers du Péloponèse. On vit aussi descendre des vaisseaux hydriotes et spetziotes, Pierre Mavromichalis, ancien bey du Magne, que son âge avancé n'avait pas empêché de marcher à la tête de ses Lacons; Canélos Délilaneï, commandant des Arcadiens; Zaïmis de Calavryta, suivi de soldats nés dans les riches vallées du Ladon et du Cérynite; et André Londos de Vostitza, qui conduisait les montagnards du Crathis et du Cyllène. Depuis ce moment, il ne cessa plus d'arriver à Missolonghi des députations armées des diverses parties de la péninsule, pour re-

nouveler une Béotie non moins illustre que celle conviée par Méléagre à la chasse du sanglier de Calydon, emblème anticipé du chef et des barbares qui désolaient dans ce moment l'Étolie.

Les Péloponésiens, au nombre de deux mille, enorgueillis de leurs victoires récentes, habitués à attaquer l'ennemi en face, s'indignaient de voir leur courage enchaîné derrière des murailles. Enflammant les esprits les plus timides par le récit des combats d'Argos et de Nauplie, montés dès l'aurore sur les remparts, ils chantaient la gloire et les triomphes de la croix. Défiant les Turcs par les insultes les plus outrageantes contre le prophète et son culte, sans échanger aucune parole injurieuse contre les Guègues et les Toxides qu'ils estimaient autant qu'ils en étaient estimés, ils provoquaient sans cesse les indolents et lâches Asiatiques. Enfin, comme on avait reçu du canon expédié de Navarin, ainsi que des munitions de guerre, Mavrocordatos, qui ne pouvait plus maîtriser le courage des soldats, leur ayant permis de faire une sortie dans la matinée du 10 décembre, ils rapportèrent cent dix têtes ennemies, sans éprouver d'autre perte que celle d'une quinzaine d'hommes tués ou blessés.

Depuis cette éruption belliqueuse les combats devinrent fréquents. Les mahométans, irrités d'avoir perdu cent dix têtes qu'ils voyaient plantées sur la muraille de Missolonghi, ne cessaient de faire des attaques nocturnes pour tâter les assiégés, qui eurent encore l'occasion de faire une grande différence entre le courage des Schypetars et celui des Turcs de race osmanlique. Ces derniers se rebutaient ordinairement après le premier feu, et il était assez rare qu'ils ne fissent pas leur retraite à la débandade. Ils éprouvaient, en outre, la funeste influence des pluies qui continuaient avec violence. Constamment dans la boue jusqu'aux genoux, n'ayant pour abri que des tentes ou des cabanes en roseaux ; accablés de fatigues, privés de sommeil ; des fièvres meurtrières firent de tels ravages dans l'armée ottomane, que le sérasquier Routchid-pacha fut contraint de porter son camp sur les bords de l'Événus.

Cantonné dans les villages de Galata et d'Hypochori [1], situés à l'extrémité de la plaine Lélantique, territoire toujours fertile [2],

[1] Galata et Hypochori. Voyez tome III, pages 200, 201, 214, 498, 198, 199 ; et tome IV, page 39, de mon Voyage dans la Grèce.

[2] Lelante, campagne. Voyez tome III, pages 184, 196, 198, 199, 200 et 203, de mon Voyage dans la Grèce.

Routchid-pacha se proposait d'y passer l'*hivernage* ou saison des pluies, tandis qu'il surveillerait les mouvements des insurgés de l'Etolie Epictète. Il établissait en même temps ses communications avec Lépante, Patras, et les châteaux des petites Dardanelles, où commandaient Jousouf-pacha, Derviche Aga et Adgem Oglou, fils d'un Mirza des bords de l'Euphrate. On jugea convenable d'y transférer les malades et le dépôt général de l'armée, qu'on pouvait embarquer facilement en cas de malheur, pour les soustraire aux Grecs, qui prenaient chaque jour une attitude de plus en plus menaçante.

En effet les armatolis du Valtos, répondant au signal des Acarnaniens que les Anglais venaient d'expulser des îles de l'heptarchie ionienne, avaient propagé le cri de guerre jusque dans les hautes vallées de l'Achélous, d'où Stournaris, stratarque du Pinde, avait détaché son lieutenant Christos Tzavellas, pour observer le pont de Coracos, de sorte que les communications étaient interceptées de ce côté avec l'Athamanie et le Radovich. On avait vu en même temps des bandes d'armatolis descendus du Callidrome et du mont Tymphrestos, voltiger dans le bassin de Thermos et insulter les postes turcs établis sur les bords du lac Trichon. On savait d'une autre part que les Cravariotes et des troupes parties de Salone étaient au moment de pénétrer dans l'Apocoro. Chaque soir le mont Corax étincelait des feux allumés par les insurgés qui tenaient ainsi les Turcs dans de vives alarmes.

L'armée qui se trouvait devant Missolonghi continuait cependant à y lancer des bombes, lorsqu'un boulet tiré des batteries grecques contre la tente d'Omer Brionès ayant tué son *tchiboukdgi* ou donneur de pipe, au moment où celui-ci lui présentait le narguilet [1], il se détermina à s'éloigner de la tranchée. Il apprit au même instant la fin tragique de Khourchid-pacha, qu'on a précédemment rapportée. Il avait servi pour et contre ce sérasquier en Egypte ; car, homme de tous les partis, il n'avait jamais eu de guide que cette ambition vulgaire qui a l'argent pour mobile et pour objet. Cependant il ne put retenir ses larmes en se rappelant que Khourchid avait souhaité de mourir comme Ali-pacha. Ce souvenir, celui d'Ali Tébélen, la crainte de succomber victime de la perfidie du divan, le déterminèrent à

[1] Narguilet, ou pipe persane; elle n'est guère usitée que chez les pachas et les grands seigneurs dans la Turquie d'Europe.

tenter un coup de main que l'insurrection des montagnards Étoliens nécessitait impérieusement.

Cependant, afin d'abuser les assiégés qu'il avait constamment en tête, Omer Brionès recommença ses conférences avec Marc Botzaris. On se revit; et l'aide de camp turc, qui ne manquait jamais d'exagérer les forces de son pacha, ayant parlé de l'arrivée prochaine d'une armée dont l'avant-garde se trouvait au gué de Stratos, Marc Botzaris ne put s'empêcher de rire. — Douterais-tu, ami, de ce que je te dis? Eh bien, si vu veux envoyer deux hommes de confiance, je leur donnerai des passe-ports pour se rendre jusqu'à l'Arta, où ils verront tous les défilés occupés par nos soldats. — Ami, je sais que ton pacha avait envoyé sept beys pour prendre le commandement de troupes qui n'existent plus, et qu'ils conduisaient cinq de nos primats enchaînés dans les prisons d'Arta. Eh bien, les esclaves chrétiens sont délivrés; et les beys, qu'il lui nomma, sont ici dans les fers! Ainsi, ajouta-t-il, ce sera bientôt à moi à te donner un sauf conduit pour sortir de l'Étolie. — A ces mots le Schypetar se frappa le front, quitta Botzaris, et toute communication cessa entre le camp ennemi et Missolonghi.

On était alors au 28 décembre, les cataractes du ciel versaient des torrents de pluies, et Omer, informé de l'état des choses, résolut d'en finir. Il se concerta de nouveau avec Routchid-pacha; mais les tracasseries inséparables des conciliabules turcs firent qu'il dut, de l'avis de ceux qui l'entouraient, ne fixer l'attaque contre Missolonghi qu'au 6 janvier 1823.

Ce jour, qui correspond, suivant le calendrier non réformé, au 25 décembre style grec, fut choisi par Omer-pacha, dans l'espérance que les chrétiens, qui célébraient alors la fête de la Nativité pendant la nuit, ne seraient probablement pas aussi bien sur leurs gardes que dans un temps ordinaire. Suivant toute apparence, les assiégés, qui n'avaient pas quitté le rempart depuis deux mois, le dégarniraient pour se répandre dans les églises, et il ne trouverait que peu ou point de résistance. Il avait de longue main fait préparer des fascines pour combler le fossé, et des échelles afin d'escalader la muraille, lorsqu'un Grec, prisonnier de guerre, parvenu à s'échapper du camp des barbares, fit connaître ces préparatifs au président Mavrocordatos. Il lui confirma ce qu'il ne savait que d'une manière confuse : que les Grecs des montagnes, revenus de leur consternation, se soulevaient de toutes

parts et semblaient animés du plus ardent patriotisme. Les Acarnaniens rentrés dans le Xéroméros avaient fait insurger le Valtos et reporté le théâtre des hostilités jusque sur le golfe Ambracique. Varnakiotis avait inutilement essayé d'arrêter les progrès de l'incendie; également méprisé des Grecs et des Turcs, il avait perdu toute espèce d'influence. Les communications entre l'Arta, Prévésa, Vonitza et le quartier général ottoman avaient cessé, et les défilés étaient au pouvoir des insurgés.

Tout leur prospérait! Dramali venait de mourir à Corinthe. La Porte, pour le punir du mauvais succès de sa campagne dans l'Argolide, le tenant pour suspect du pillage des trésors d'Ali Tébélen, de concert avec Khourchid-pacha, avait envoyé vers lui un émissaire par lequel il fut empoisonné. Telle fut la fin du beau-père de Pachô-bey, dont la mort porta le mécontentement dans son armée et dans le camp des Turcs qui se trouvaient en Etolie.

Mavrocordatos, qui connaissait les dispositions haineuses des sérasquiers turcs, et l'envie qu'ils se portaient mutuellement, saisissant d'un coup d'œil la question militaire qu'il avait à résoudre, se décida à une entreprise qui étonna d'abord les chefs des Hellènes. Après leur avoir fait part des révélations du prisonnier parvenu à s'échapper du camp d'Omer Brionès, il n'eut pas de peine à prouver que ce sérasquier se trouvait dans une position très-fâcheuse. Les insurrections qui se manifestaient ne devaient pas tarder à le tenir bloqué dans ses propres lignes. Il ne lui restait qu'une ressource, celle d'emporter d'assaut Missolonghi et de disperser ensuite les armatolis, en divisant son armée pour leur donner la chasse, dès qu'il aurait laissé garnison dans la place dont il se serait emparé. Il avait dû faire ce raisonnement.

Partant de cette hypothèse, Mavrocordatos, ayant démontré qu'il avait des moyens suffisants pour soutenir une attaque de vive force, avec une partie des troupes réunies sous ses ordres, d'autant mieux que l'ennemi comptait sur une surprise déjouée puisqu'elle était prévue, proposa de détacher une division pour appuyer les Acarnaniens. Son arrivée, en leur fournissant un secours qu'on leur avait fait espérer, enflammerait le courage des armatolis, qui se grouperaient autour de ses drapeaux. Enfin l'ennemi, échouant dans l'entreprise qu'il projetait, se trouvant obligé de battre en retraite, serait cerné, harcelé, et peut-être exterminé en détail. Entrant à cet

égard dans des détails de localités, le président démontra si clairement les avantages de la diversion qu'il proposait, que Pierre Mavromichalis se chargea de la diriger.

Le vieux bey du Magne s'embarqua, en conséquence, le 5 janvier, avec douze cents hommes, pour se rendre, en remontant l'Achélous par l'embouchure des Œniades appelée Bocca Kolo Syrtis[1], jusqu'à Catochi, dont les Acarnaniens s'étaient emparés.

Le départ de Mavromichalis ne laissait que dix-neuf cents hommes dans la place de Missolonghi, pour résister à plus de dix mille Turcs; et on aurait été dans de mortelles inquiétudes, si on avait présumé qu'on devait être immédiatement attaqué. Le président, mieux éclairé, y comptait heureusement contre l'opinion de plusieurs de ses officiers, qui regardaient la chose comme éloignée, et il n'en douta plus à l'arrivée d'un bateau venant d'Anatolico. Le patron qui le montait avait été hélé par le canot d'un chrétien inconnu caché dans les roseaux, qui lui avait dit que l'ennemi attaquerait Missolonghi deux heures avant le lever du soleil, au signal d'une décharge d'artillerie, et que les Turcs monteraient à l'assaut.

Le président prit, en conséquence, ses mesures de défense dès le 24 au soir, en faisant défendre, par le ministère de l'archevêque Porphyre, de sonner les cloches, et en relevant les chrétiens de l'obligation d'assister au service divin. Chacun reçut en même temps l'ordre de se rendre à son poste. On doubla le nombre des sentinelles et des patrouilles. Pour lui, parcourant sa ligne d'opération, il expliquait à chacun ce qu'il devait faire, en rappelant aux capitaines ainsi qu'aux soldats leurs devoirs, et en engageant tout le monde à ne rien craindre d'un ennemi qui n'avait plus en sa faveur que la chance, plus que douteuse, de cette dernière attaque, si on lui résistait, ainsi que la religion et le devoir le commandaient.

On passa la nuit, dit M. Graillard, auquel j'emprunte une partie de ces détails, dans les batteries et sur les remparts. Il était près de cinq heures du matin quand l'ennemi se mit en mouvement; la pâleur de la lune, à moitié voilée de nuages, semblait favoriser l'audace des Turcs. Déjà huit cents des plus déterminés étaient parvenus, sans être découverts, à se glisser dans le fossé avec des échelles et des fascines. A deux cents pas en arrière se trouvaient deux mille hommes de leur

[1] Voyage dans la Grèce, tome III, pages 134 et suiv.

infanterie, prêts à les seconder, en dirigeant leurs feux contre le parapet, de manière à diviser l'attention des Grecs et à les attirer d'un côté opposé à celui du véritable point d'attaque, pour faciliter l'assaut à ceux qui devaient l'exécuter. Omer Brionès, Boutchid et deux autres pachas devaient se précipiter, au même instant, avec le reste de leurs soldats, et faire main basse sur les chrétiens. Le succès leur semblait immanquable ; Omer en avait informé d'avance Varnakiotis, qu'il avait contraint de se rendre sur la frontière de Xéroméros, en lui écrivant : *Je dîne demain à Missolonghi.*

A cinq heures précises du matin, le signal ayant été donné par une décharge générale de l'artillerie turque, l'attaque commence sur toute la ligne avec une furie inconcevable. La fusillade s'engage, et, des deux côtés, le feu du canon éclate avec vivacité. Les Turcs embusqués dans le fossé s'élancent et montent à l'assaut en poussant des hurlements affreux. Armés de sabres et de poignards afin d'être plus légers à l'attaque, ils atteignent le sommet du rempart, où les chrétiens, attentifs à la voix du commandement, persuadés que le moment décisif est arrivé, les saisissent parfois corps à corps et les terrassent. De deux porte-drapeaux turcs qui avaient planté leurs étendards sur le parapet, l'un tombe percé d'une balle, et l'autre est fait prisonnier dans la place où il était entré; les barbares sont renversés. Le carnage commence! un peloton, parvenu à franchir la muraille, est égorgé par les Arcadiens du mont Cyllène ; les soldats de Canelos unis aux Étoliens, écrasent les Turcs qui se débattent dans le fossé. Des décharges d'artillerie à mitraille foudroient les deux mille hommes d'infanterie qui s'avançaient pour soutenir les assaillants ; et ceux qu'un zèle religieux pousse à vouloir enlever les blessés et les morts tombent victimes de leur fanatisme sur les glacis de la place.... Mais le jour augmente, la campagne s'éclaire, et les premiers rayons du soleil, en dévoilant cette scène nocturne, révèlent aux barbares l'étendue de leurs pertes, en même temps qu'ils font connaître aux Hellènes l'importance de leur victoire. Mille des plus braves soldats d'Omer Brionès étendus sur la fange, dix drapeaux enlevés aux infidèles, tels étaient, à huit heures du matin, les résultats d'une victoire due à la sagesse de Mavrocordatos. Il l'avait méritée par sa rare prudence, autant que les Grecs par leur valeur ; et, chose qui semblerait incroyable, si des officiers français témoins oculaires de cette action ne l'attestaient, les chrétiens ne perdirent que six hommes dans cette affaire mémorable.

On apprit, le même jour, par quelques Grecs esclaves, échappés du camp des Turcs à la faveur du désordre qui y régnait, qu'ils étaient consternés de leurs pertes. Omer Brionès avait versé des larmes ; et, au lieu de l'attaquer, comme quelques capitaines le demandaient, Mavrocordatos, qui avait des vues d'un ordre supérieur, jugea nécessaire de lui laisser reprendre confiance, et défendit de faire aucune sortie.

Il venait d'apprendre que Pierre Mavromichalis était arrivé à Catochi, et que les Souliotes qui se trouvaient à Céphalonie depuis la perte de la Selléide, se disposaient à se rallier sous ses drapeaux. Ils en avaient obtenu la permission des Anglais, en faisant valoir la capitulation qu'ils avaient consentie sous leurs auspices et en représentant qu'étant une peuplade de soldats ils ne pouvaient nourrir leurs familles qu'en faisant la guerre aux Turcs, leurs ennemis naturels. La politique britannique s'était accommodée de ces raisons, et la seconde partie de la grande catastrophe préparée par Mavrocordatos devant s'accomplir de concert avec les insurgés, il voulait par cette raison temporiser. Mais comment modérer l'ardeur de slions intrépides qui venaient de vaincre les infidèles ?

La marine grecque se chargea de distraire les soldats. Par une de ces singularités qui leur sont assez ordinaires, les Anglais, qu'on avait vus négocier, pour procurer sur terre des succès aux Turcs, semblaient les abandonner sur mer à des bricks marchands, devenus la terreur du croissant. Le ministère de S. M. B. avait reconnu le blocus des places assiégées par les Hellènes; et les Grecs, informés que la *bande noire* chargée de leurs approvisionnements attendait un bâtiment de guerre étranger, pour escorter un convoi de vivres qu'elle voulait envoyer à Patras, résolurent d'empêcher cette expédition.

Le navarque, informé à point nommé de l'expédition projetée par la compagnie des agioteurs de Zante, avait à peine établi sa croisière au promontoire Araxe, que ses vigies signalèrent un bâtiment suspect escortant un convoi. Il porte soudain le cap dans cette direction, et, parvenu à distance, il assure le pavillon de la croix par un coup de canon, auquel le navire inconnu répond en hissant sa baudière. On l'approche ; c'était un brick armé de quatorze pièces de canon, *le Montecuculli*, et on lui signifie que la ligne du blocus ayant été déterminée et reconnue jusqu'à cette hauteur, il ne pouvait naviguer au delà. Il insiste pour passer, en prétendant au titre de bâtiment de

guerre ! On lui répond qu'il n'est qu'un pacotilleur, et on lui en fournit la preuve, en lui envoyant la liste des marchandises qui se trouvaient sur son bord. On l'entoure ; on saisit son convoi, qui, amariné sous ses yeux, est conduit à Missolonghi, et il est obligé de virer de bord, sous l'escorte de trois bâtiments grecs, jusqu'au port de Zante où il rentre honteusement, à la vue des Anglais qui félicitent les Hellènes de soutenir des droits qu'ils ont si glorieusement acquis.

La marine impériale d'Autriche favorable aux Turcs dut feindre d'ignorer cet affront, dont elle ne tarda pas à faire retomber la vengeance sur Antoine Maritza, agent consulaire de France. Dénoncé comme complice de baraterie dans une affaire atroce qui s'était passée aux Scrophes, il est enlevé d'un bâtiment autrichien qu'il avait sauvé, par le lieutenant de vaisseau Angelo Soardo. Arraché au milieu d'une foule de femmes et d'enfants réfugiés sur ce navire, on le charge de chaînes, ainsi que son neveu, son écrivain, et ils sont bientôt après traînés dans les prisons de Trieste [1].

Ces incidents ayant fait trêve à l'impatience de la garnison de Missolonghi, Mavrocordatos trouva le moyen de l'amuser ensuite par des escarmouches, qui durèrent jusqu'au 11 janvier (30 décembre), jour auquel Omer Brionès reçut une lettre de Varnakiotis, qui l'obligea de prendre un parti décisif. Il lui mandait que J. Rhengos, oubliant la foi jurée lorsqu'il embrassa la cause du sultan au mois d'octobre précédent, s'était de nouveau rangé dans le parti des Grecs Acarnaniens rentrés en terre ferme. A la suite d'une violente altercation avec le vieux Gôgos Bacolas, capitaine de l'Athamanie, dont la fidélité était, disait-il, équivoque, il avait déclaré publiquement qu'il voulait désormais combattre et mourir pour la cause de la croix. Qu'il marchait, par Langada, à la tête de trois cents palicares, pour lui couper la retraite dans le Macrynoros. Enfin il le prévenait de l'arrivée à Catochi, de Pierre Mavromichalis, qui avait déjà réussi à rassembler plus

[1] Ils arrivèrent le 13 janvier suivant à Trieste, et, reconnus innocents, ils furent relâchés le 2 juillet 1823, après cinq mois d'incarcération. Les auteurs de leurs maux furent Nicoletto Zen et son collègue. Voici un état des objets qu'Antoine Maritza réclame de la probité des agents de l'Autriche, qui s'empresseront sans doute de faire droit à ses réclamations : quarante-quatre chemises, une ceinture avec agrafe estimées quarante sequins de Venise, cent louis d'or monnaye, trois cents roubles, trente sequins vénitiens, six rospons, une double pontificale, dix-huit ducats, ses meubles embarqués sur le bâtiment, sa batterie de cuisine, et les effets appartenant à son épouse.

de deux mille cinq cents hommes sous ses drapeaux ; de l'occupation des défilés des lacs Ozeros par les insurgés de l'Agraide, de la levée en masse des paysans du Valtos, et de la nécessité de pourvoir à sa sûreté avant que toute espèce de retraite lui fût coupée. Pour comble d'embarras, on venait d'apprendre qu'Odyssée manœuvrait sur l'Evénus, et qu'il était au moment de pénétrer dans le Vlochos.

La nuit qui suivit la réception de cette dépêche fut extrêmement agitée, sans que les assiégés en connussent la cause. Le 13 janvier, à deux deures du matin, on aperçut les feux d'un vaste incendie. C'étaient les tentes des Turcs auxquelles ils avaient mis le feu. Mais on craignait quelque ruse et on attendit le jour pour faire une reconnaissance. En effet, à sept heures on sortit. Omer Brionès s'était mis en route à deux heures du matin, et son armée le suivait en désordre. On n'osait encore ajouter foi à une retraite aussi précipitée, on craignait qu'elle ne couvrît un stratagème, et ce ne fut qu'au retour de quelques éclaireurs détachés pour reconnaître le camp ennemi, qu'on apprit qu'il était en pleine retraite.

Une partie de la garnison, conduite par Mavrocordatos, se porte aussitôt sur les lieux. On s'empare de huit pièces de canon en bronze, montées sur affûts de campagne, de leurs caissons, de deux obusiers, d'un mortier, des munitions de guerre, des fusils, des effets de campement et d'une quantité considérable de provisions de bouche. On montre le lieu où était dressée la tente d'Omer Brionès, qu'on trouve renversée ; on voit les tables qu'il n'avait pu emporter, une partie de ses harnais. On visite le quartier des Toxides, celui des Guègues, et le lieu où les Asiatiques avaient dressé leurs somptueux pavillons. A chaque pas on découvre des armes, des selles, des bagages ; on fait main basse sur quelques traînards, après avoir tiré d'eux des renseignements relativement à la route que l'ennemi suivait dans sa fuite.

Informé qu'Omer Brionès se retirait par le défilé de Cleisoura, tandis que Routchid-pacha, traversant la forêt de Coudouni, marchait vers Gérasovo, on détache cinq cents hommes à leur poursuite. Ils volent sur leurs traces, en passant au fil de l'épée les fuyards qui tombent sous leur main ; arrivés à Cleisoura, ils enlèvent aux Turcs la dernière pièce d'artillerie qu'ils avaient sauvée, et ne les quittent qu'en vue du lac Trichon [1].

[1] Ce fut à peu près dans ce temps que le docteur Lucas, médecin d'Ali Tebelen,

Ils rentraient au camp en même temps qu'un détachement envoyé à l'embouchure de l'Evénus, où Routchid-pacha avait établi son camp. Instruit à temps de la résolution de son collègue, il avait évacué les malades et les blessés sur Lépante ; et on avait saisi une grande quantité de bagages abandonnés dans les villages de Galata et d'Hypochori. Les Grecs ramenaient en triomphe deux canons et un mortier, dont ils s'étaient emparés. Leur bonheur était au comble ; ils étaient désormais invincibles; ils triomphaient du superbe Omer Brionès. Il ne s'agissait plus que d'anéantir son armée ; et dès que Mavrocordatos leur eut permis de la poursuivre, les chrétiens prirent la route de Vrachori, vers laquelle l'ennemi opérait sa retraite.

C'était de 26 janvier. Omer Brionès, au moment où l'on découvrit ses avant-postes, en s'éloignant des bords de l'Achéloüs, rétrogradait. Le fleuve, gonflé par les pluies qui n'avaient pas cessé de tomber depuis six semaines, ne lui avait pas permis d'opérer son passage au gué de Stratos. Cependant quelques éclaireurs qui avaient gagné la rive droite, à la faveur des chevaux dressés pour franchir ce passage à la nage, lui en avaient assez appris pour connaître que la position de Lépénou était occupée par un corps d'insurgés, ainsi que les principaux défilés. Dès lors il conçut le projet d'attirer l'attention des Grecs sur plusieurs points, et de chercher ainsi le moyen de se frayer un passage pour rentrer dans l'Epire.

Après avoir formé cette résolution, il vint s'abriter au milieu des ruines de Vrachori, afin de reprendre haleine, et il y séjourna jusqu'au 2 février, où, apprenant que les eaux de l'Achélous étaient considérablement baissées, il voulut de nouveau tenter le passage du gué de Stratos. Sa cavalerie pouvait lui donner la facilité de l'effectuer, en prenant en croupe un fantassin qu'elle déposerait sur la rive droite du fleuve. Ceux-ci devaient, à leur tour, former une espèce de tête de pont, tandis que les cavaliers transporteraient successivement les

et frère de l'infâme Athanase Vaïa, déserta du camp d'Omer Brionès pour se réfugier à Missolonghi. Il donna à Mavrocordatos plusieurs renseignements utiles, qu'il n'est pas encore temps de révéler. On sut par lui que ce sérasquier avait fait un médecin d'un des philhellènes pris à Peta, auquel il avait sauvé la vie. L'esculape de sa façon tuait journellement une foule de malades sans rien perdre de sa considération. Omer soutenant envers et contre tous que c'était un fort habile homme, quoiqu'il eût dépêché un des ephèbes, *delicias domini!* En revanche l'archiâtre s'était décidé à prendre le turban ; nous nous abstenons de nommer cet individu par respect pour sa famille.

hommes de pied ; et tous, partant de là en masse, avaient assez de moyens pour forcer les passages, et regagner les bords du golfe Ambracique ; mais ce projet, sans être déraisonnable, n'eut aucun succès.

A peine les premiers pelotons de l'infanterie turque avaient pris pied sur la berge opposée de l'Achéloüs, que les compagnies de Lépéniotis, unies aux Acarnaniens et à quelques détachements des soldats de Mavromichalis, les ayant chargés, ils furent culbutés dans le fleuve, et la cavalerie qui arrivait à leur secours partagea leur désastre. Les chevaux qui n'avaient pas eu le temps de respirer, obligés de se remettre aussitôt à la nage, furent emportés par la rapidité des courants et se noyèrent. Ce fut un spectacle affreux de voir les cavaliers saisissant les bordures de lauriers-roses lorsqu'ils parvenaient à se dégager de leur selle, lutter contre la mort, ou ne gagner quelques bas-fonds que pour y servir, en quelque sorte, de but aux tirailleurs grecs qui les perçaient de balles. Le cœur d'Omer Brionès, quoique endurci dans le métier des armes, ne put résister à ce spectacle ; et, après avoir vu périr quinze cents de ses meilleurs soldats, il se retira du côté de Zapandi, en versant des larmes.

Il y apprit, durant la nuit, par le retour de quelques Iapyges qu'il avait envoyés à la découverte dans l'Acarnanie, que ceux de ses soldats qui avaient été d'abord assez heureux pour gagner les montagnes, avaient été tués ou faits prisonniers par les Grecs, dès qu'ils eurent passé le fleuve. Ils lui confirmèrent la nouvelle de la défection de Rhengos, qui occupait les passages du Macrynoros, et que les routes jusqu'à l'Arta étaient interceptées par les insurgés. Ainsi, il fallait vaincre ou périr ; car le Vlochos n'offrait de toutes parts que des villages incendiés, une campagne désolée, et les maladies faisaient de tels ravages parmi les Turcs, que pour sauver ceux que la nécessité retenait encore sous les drapeaux du croissant, il n'y avait plus un instant à perdre.

Ainsi, après avoir chargé Routchid-pacha d'injures ainsi que les Osmanlis, qu'il commandait, auxquels il attribuait les désastres d'une campagne commencée sous d'heureux auspices, Omer Brionès se décida à tenter le passage du pont de Coracos. Mais il ne fut pas plus heureux dans cette troisième tentative. Prévenu par Ilyscos et Christos Tzavellas, qui campaient depuis quinze jours aux environs de Véternitza, les bandes du mont Phrycias qui faisaient cause commune

avec eux n'eurent pas plutôt aperçu l'avant-garde albanaise, qu'ils l'enveloppèrent, et Omer n'échappa à leur poursuite qu'en laissant cinq cents de ses Toxides sur le champ de bataille. Rejeté ainsi en dehors du canton de Carpénitze, son armée se trouva réduite à manger ses chevaux.

Omer Brionès détacha du côté de l'Évênus Aslan-bey d'Argyro-Castron, qui était un de ses plus braves officiers, en faisant répandre le bruit qu'il se proposait de traverser le mont Callidrone, et de pénétrer, par la vallée du Sperchius, dans la Thessalie. Il n'en fallut pas davantage pour attirer une partie des Grecs de ce côté vers lequel George Hyscos, frère d'André, chiliarque d'Agrapha, se porta en toute hâte; et les insurgés qui gardaient la rive droite de l'Achélous s'étant dégarnis à cette nouvelle, Omer Brionès, dirigé par ce même Passano d'Ancône, dont nous avons parlé précédemment [1], effectua son passage dans la nuit du 27 février, au gué de Stratos, qu'il n'aurait jamais dû franchir, sans la faute commise par les insurgés. Le 28, il avait dépassé les Ozeros ou lacs de l'Acarnanie, et, une partie de ses soldats ayant abandonné armes et bagages pour mieux courir, il arriva le 5 mars à Vonitza avec quatre mille hommes, tristes débris d'une armée florissante, composée de près de dix-sept mille combattants lorsqu'il était entré en campagne, au mois d'octobre précédent. Il resta pendant trois jours dans cette ville pour attendre des embarcations qui n'avaient pas encore reçu tous ses soldats, quand son arrière-garde fut attaquée par Marc Botzaris [2], qui lui tua et prit une partie de ce corps ainsi que ses bagages.

Accablé du malheur de sa situation, Omer Brionès s'empressa de se réfugier à Prévésa, auprès de son ancien ami Békir Djiocador, qu'il trouva, suivant sa coutume, jouant tranquillement aux cartes avec quelques débauchés qui formaient son entourage habituel. Routchid-pacha s'embarqua de son côté pour rentrer à l'Arta; et les Schypetars, après avoir chargé de malédictions Omer, Routchid, le sultan, ainsi que toutes les dynasties passées, présentes et futures

[1] Il le considérait comme son esclave. Cet aventurier, après avoir végété longtemps dans les fers, est parvenu à se tirer des mains des Turcs, et il se trouve maintenant en Italie.

[2] Marc Botzaris avait pénétré à plusieurs reprises dans le camp des Turcs. Il osa même entrer dans la tente de Routchid-pacha; il avait plusieurs fois usé de ce stratagème pour découvrir la situation des ennemis.

d'Ottman, mirent Vonitza au pillage. Arrachant aux Osmanlis des armes *dont ils ne savaient pas se servir*, ils s'équipèrent à leurs dépens; et, dès qu'ils eurent passé le golfe Ambracique, ils surent si bien s'indemniser aux dépens des paysans de la basse Albanie, qu'ils rentrèrent dans leurs montagnes mieux pourvus qu'ils n'en étaient sortis.

Cependant le Musaché, en voyant reparaître les débris de ses vieilles bandes, fut plongé dans la douleur. Les femmes firent retentir les vallons du mont Ismaros d'imprécations contre Omer Brionès et la majesté des sultans. On chassa tout ce qui était Osmanli à Bérat; Avlone se donna des magistrats, et la Toscaria dressa un *arzugal* (pétition), afin de demander le fils d'Ibrahim pour vizir, en déclarant que la prière cesserait dans les mosquées si on ne faisait pas droit aux réclamations du peuple. On envoya quelques derviches en députation à Constantinople; mais la brigue, qui ne laissait plus depuis longtemps retentir la voix de la vérité jusque sous le dais impérial de sa hautesse, sut enchaîner leur langue.

Omer-pacha ferma lui-même les yeux sur les troubles de la moyenne Albanie; c'était le meilleur moyen de les apaiser. Mais quelques efforts qu'il fît, ainsi que le consul anglais de Prévésa, ils ne purent soustraire au mépris public Varnakiotis et ses complices. Le traître, obligé de quitter l'Acarnanie, obtint la permission de se retirer à Zante [1].

Tel fut le résultat de la campagne des Turcs dans l'Acarnanie et l'Étolie, où Mavrocordatos venait de nommer Marc Botzaris stratarque de la Grèce occidentale, quand il reçut des dépêches du comte Métaxas, qui l'informait du résultat de sa mission auprès du congrès de Vérone.

La lettre d'André Métaxas, écrite d'Ancône, le 15 janvier 1823, contenait, parmi une foule de lieux communs, certaines observations dignes d'être rapportées. « Dans ma correspondance avec les ministres » des augustes souverains réunis à Vérone, écrivait-il en parlant de

[1] On l'y vit paraître avec autant de plaisir que le buste du lord haut commissaire Maitland. Mais comme on n'avait pas de sentinelles pour éloigner le public, il dut en partir, et, après avoir erré dans plusieurs îles de l'heptarchie, se retirer sur l'écueil de Calamo, où il vécut l'objet des anathèmes de l'église qui l'a rejeté de son sein. Il se trouvait en 1824 auprès d'Omer Brionès, mais il est probable qu'il ne tardera pas à recevoir le châtiment dû à ses forfaits.

» la situation politique et militaire de la Grèce, ainsi que des exploits » des Hellènes combattant sous l'étendard de la croix, j'ai évité soi- » gneusement toute expression susceptible de pouvoir être qualifiée » de séditieuse et d'incendiaire. Le sénat m'avait chargé d'exposer » les griefs, les besoins des Hellènes, et de défendre leurs droits. » Malheur à moi, si je les avais soutenus avec des armes propres au » mensonge et à l'erreur: j'ai dû témoigner, et j'ai témoigné la vérité. » J'ai fait le mieux qu'il m'a été possible, car il n'était pas en mon » pouvoir de m'élever à la hauteur de mon sujet. Que n'aurais-je pas » donné pour posséder le génie et le talent de l'éloquent Athénagore! » A défaut de ses moyens, si un vif désir de servir la patrie avait pu » y suppléer, j'aurais sans doute réussi [1].

» Eh quoi! des individus, parce qu'ils occupent quelques postes » éminents parmi les hommes, et prêts comme eux à devenir la pâ- » ture des vers, sans penser qu'ils auront à rendre compte à Dieu de » leur passage sur la terre, ont osé nous représenter aux monarques » chrétiens comme des *carbonari*? Hélas! Dieu en est témoin, il » n'y a peut-être pas trente personnes en Grèce qui sachent, dans le » sens qu'on l'entend, ce que c'est que cette secte, dont le peuple » même ignore le nom.

[1] Que ferons-nous de la Grèce? Que ferons-nous de Constantinople? se demandaient, dit-on, les diplomates réunis à Vérone. La réponse la plus simple et la plus naturelle à ces questions ambiguës aurait été de dire : Faites de Constantinople ce qu'elle a été, ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un trône chrétien, indépendant, et vous ne serez plus embarrassés de faire de la Grèce ce qu'elle doit être, ce qu'elle ne devait jamais cesser d'être, une nation européenne, légalement libre et politiquement indépendante. Cessez de mentir à votre conscience en défigurant le motif de la cause nationale des Grecs, qui est essentiellement celle du christianisme et de la civilisation européenne. Renoncez à l'idée de représenter comme dangereuse aux souverains une insurrection sacrée, et tout évangélique!

Dans vos théories fallacieuses la nation grecque n'est comptée pour rien : personne ne l'interroge, aucun de vous ne daigne consulter ses besoins, ni embrasser ses intérêts. Seule, isolée, attaquée même par quelques lâches chrétiens, elle verse son sang par torrents ; tandis que vous proclamez l'abolition de la traite des nègres, disons le mot, vous cherchez à remettre les Grecs sous le joug du successeur des califes. Pourquoi avez-vous refusé d'entendre les envoyés des Hellènes? Il eût été moins inique de les faire renfermer dans les cachots de Mayence. Là on les aurait interrogés à huis-clos ; ils auraient parlé ; et la vérité, qui plus d'une fois a retenti du fond des prisons, aurait peut-être produit quelques grandes conversions. — Voyez, pour l'éclaircissement de cette question, une brochure intitulée : *Lettre Messénienne*, sur l'intervention des puissances alliées dans les affaires de la Grèce. Paris, 1824.

» Il n'existe point parmi nous de ces esprits inquiets qui peuvent
» tout souffrir excepté le repos, et qui ont besoin de troubler l'ordre
» public des États! mais je dois vous dénoncer les complots des
» ennemis du genre humain, qui veulent nous enlever comme ils l'ont
» déjà ravie aux Parguinotes, jusqu'à la consolation de mêler nos
» cendres avec celles de nos aïeux. A la faveur de leurs calomnies,
» ils sont venus à bout d'empêcher les rois pasteurs des peuples de la
» chrétienté de nous tendre une main secourable. Ils vont oser plus
» encore : frémissez! ils vont intriguer auprès du Grand Seigneur
» pour tâcher de vous porter le dernier coup.

» Si on peut vaincre l'orgueil du sultan, on vous proposera une
» amnistie ; on vous donnera de l'argent, des terres, en vous pro-
» mettant des garanties pour votre existence et votre fortune. Si vous
» acceptez, vous êtes perdus!... A peine vos tyrans auront ressaisi le
» pouvoir, que vous ne pourrez plus sortir de la Grèce ; et, ce qu'ils
» vous auront accordé, ils le reprendront avec usure. Enlevés à vos
» familles, vous serez bientôt après transportés comme esclaves dans
» l'Asie mineure, en ne laissant sur le sol paternel que vos enfants
» pour les faire élever dans la servitude la plus abjecte, afin de les
» parquer et d'en user comme on le fait des nègres dans les colonies.
» Ces créatures infortunées, qui formeront une espèce dégradée, de-
» viendront la propriété des barbares, et seront rangées au nombre
» des animaux exclusivement attachés à la glèbe.

» Tel est le plan projeté par des maîtres impitoyables, et tel est
» le sort qui vous attend si vous fléchissez. Ne frémissez-vous pas
» d'horreur à une pareille idée? Et, pour vous la rendre plus sensible,
» ramènerai-je vos regards sur l'affligeant tableau des maux que vous
» avez endurés? Vous montrerai-je l'humanité dégradée par la ser-
» vitude, la vie rendue à charge par la barbarie de vos maîtres, le
» luxe et la décadence de ces lâches mahométans, l'arbitraire de
» leurs pachas, leurs déprédations?

» O Grèce! comment a pu ton antique et majestueux vaisseau ré-
» sister à un si long orage?.... Elle a été ébranlée, elle a chancelé,
» elle tombait, notre chère patrie, si le Seigneur, le seul miséricor-
» dieux, ne l'eût pas soutenue.

» Bénissez son bras puissant ; et, en vous rappelant ce que vous
» étiez hier, jugez des bienfaits de Dieu par ce que vous êtes aujour-
» d'hui. Vous étiez esclaves, il vous a rendus libres. Voudriez-vous

» donc transiger avec vos anciens maîtres et redevenir leurs esclaves ?

» De tous les biens dont l'Éternel combla l'homme créé à son » image, le premier, c'est la liberté, sa jouissance et son besoin le » plus impérieux. Vous l'avez prouvé en résistant, non à des hommes, » mais aux tigres altérés de sang qui ont dévasté l'île de Chios. Que » dis-je? ce n'est ni le sang que les Turcs ont répandu, ni les plaies » que leurs mains impies ont faites à notre patrie que je veux attester » contre leur barbarie, c'est eux-mêmes !

» Les voyez-vous? ils se déchirent; soldats, généraux, ministres, » monarque, ils s'égorgent; ils nagent dans une mer de sang; on ne dis- » tingue leurs physionomies qu'à la lueur des incendies. Autour d'eux, » parmi eux, dans leurs cités, au sein des campagnes, tout n'est que » brigandage, meurtre, immoralité, anarchie, et ils n'invoquent le » ciel, ils ne lui adressent leurs prières que pour demander la mort » des chrétiens. Mais, diront les instigateurs qui vous approcheront, » les Turcs ne se sont livrés à tant d'excès que parce qu'ils ont trouvé » de la résistance. S'ils n'avaient pas craint pour eux-mêmes, si le » succès... Comme si la Providence pouvait trahir la cause de la re- » ligion et de l'humanité !

» Ainsi les augustes souverains, trompés par de faux rapports, car » il est probable que nos lettres ne sont pas venues à leur connais- » sance, nous abandonnent à nos propres moyens. Qu'ils nous ac- » cordent au moins une stricte neutralité. Nous avons vaincu jusqu'à » présent avec l'aide de Dieu, sous l'étendard de la croix ; et, pleins » de confiance dans la sainteté de notre cause, nous triompherons des » barbares. »

Le contenu de ce rapport, qui signalait de nouveaux dangers, et l'expulsion des Turcs au delà du golfe Ambracique, ne nécessitant plus la présence de Mavrocordatos, il se décida à rentrer dans le Péloponèse.

Le cours des événements qui s'étaient passés pendant l'absence du président, avait mis les fonctionnaires publics dans le cas de prolonger l'exercice de leurs attributions au-delà du temps prescrit par l'acte constitutionnel d'Épidaure, qui était loin d'avoir lui-même reçu son application dans les différentes branches de l'administration. Il devenait donc indispensable, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, par la proclamation du vice-président Athanase Kanacaris, de convoquer les assemblées électorales, afin de donner un caractère légal à toutes les autorités constituées.

CHAPITRE III.

Existence de l'empire ottoman devenue problématique. — Destruction de l'arsenal de Tophana. — Fetfa qui exempte le sultan de se rendre aux incendies. — Prophéties du cheik Achmet. — Firman rendu à ce sujet. — Les armements grecs désolent le commerce turc. — Importance et force de l'île de Psara. — [illegible] de Samos. — Désolation de Chios. — Cruautés d'Aboulouboud, pacha de Salonique. — Conspiration qu'il invente ; — parti qu'il en tire. — Sa conduite approuvée. — Percepteurs grecs envoyés dans l'Archipel. — Prises faites par les insurgés. — Événements de l'île de Crète. — État des insurgés de l'île d'Eubée. — S[illegible] que leur amène Mod[illegible] Mavrogénie. — Croisières des Grecs ; — leur position maritime. — Remarque politique importante. — Nouvelle révolution de sérail. — [illegible] et dissensions des Péloponésiens. — Congrès d'Astros. — Moyens et plans militaires des Turcs. — Proclamation du congrès. — Installation du gouvernement à Tripolitza. — Armée navale turque. — Anarchie des Schypetars Épirotes. — Jousouf-pacha envoyé pour les commander. — Déclaration du congrès de Vérone. — Départ de la flotte ottomane de Constantinople.

Le soleil, qui répand la vie dans l'univers, suit comme un serviteur docile la route que l'Éternel lui a tracée : l'univers a ses limites ; la mer a ses bornes, qu'elle ne peut franchir, et l'esprit insensé d'un despote de l'Orient a pu seul concevoir l'orgueilleuse pensée de dire : *Je suis tout, tout doit céder à mon autorité*, répétait sans cesse le successeur des califes, Mahmoud II, en voyant périr ses flottes et ses armées. Accoutumé à ne régner que sur des esclaves, car l'Orient, suivant l'expression de la sagesse divine, ne posséda jamais, au lieu de nations, que des races asservies ; plus il éprouvait de défaites, et plus sa vanité humiliée formait de projets de vengeance.

Cependant, au milieu de l'agitation de la Turquie, ce n'était plus l'indépendance des Grecs qui était problématique ; mais l'existence de l'empire ottoman que la démence de son souverain mettait en question. Né dans une cour où les vertus étaient depuis longtemps oubliées, le sultan entouré de délateurs qui ne cessaient, au sein des misères publiques, de lui répéter l'adage trop ordinaire des courtisans : *tout va bien*, sa politique antieuropéenne annonçait une catastrophe dont on pouvait retarder le dénoûment par quelques péri-

péties machiavéliques, mais que rien ne pouvait conjurer. Ainsi, à moins de participer à l'aveuglement du divan, ou de partager son opinion, M. Strangford dut se convaincre, en rentrant à Constantinople, que sa hautesse, indifférente à ce qui s'était passé au congrès de Vérone, ne voulait écouter aucune proposition, qu'afin de gagner du temps pour être en mesure d'agir contre les Hellènes. Décidée à régner par le glaive, elle promettait des amnisties, avec l'intention de n'en respecter aucune. En cela elle était aussi conséquente que dans le désir d'un rapprochement avec la Russie, en prétendant que cette puissance lui rendit les châteaux du Phase, et laissât le commerce de la mer Noire soumis au bon plaisir des douaniers de Constantinople. Le Pont-Euxin ne devait plus être qu'un bassin clos, dont le sultan aurait ouvert ou fermé l'entrée à ceux qu'il aurait daigné favoriser. De pareilles propositions semblaient inadmissibles.

Aussi orgueilleux que perfide, le chef des croyants et ses conseillers, attentifs à mécontenter les envoyés des puissances chrétiennes, n'avaient pas montré plus de ménagements pour la France. Son ambassadeur venait de demander ses passe-ports pour se retirer, en laissant un chargé d'affaires à sa place, quand un incendie terrible éclata le 1er mars à Constantinople. Trente mosquées, les casernes des canonniers de Tophana, le faubourg de ce nom, la fonderie, les quartiers de Kobatach et de Fondoukli, devinrent la proie des flammes, sans qu'aucune des demeures appartenant aux chrétiens éprouvât, dit-on, le moindre dommage.

On attribua, suivant l'usage, cet événement à un accident fortuit, quoiqu'on eût remarqué, au fort de la bourrasque, des brandons lancés par les janissaires. Des cris séditieux s'étaient fait entendre au milieu du désordre, où l'on fut étonné de ne pas voir paraître le sultan, qui est tenu de se rendre en personne sur le terrain où éclate un incendie. On fut plus inquiet encore quand on sut qu'il était dispensé de cette obligation par le mufti [1]. Le fetfa ou oracle du grand prêtre d'Ismaël étant motivé sur ce que, « depuis la connaissance que l'on » avait eue des complots criminels formés contre les jours précieux » de sa hautesse, ils ne devaient jamais être compromis, » on en conclut que le Grand Seigneur craignait comme Tibère, « la mul-

[1] Voyez le journal turc de Smyrne ou *Spectateur oriental*, rédigé sous le bâton du cadi de cette ville et digne d'être l'écho des ukases du divan.

» titude, quelque faibles que soient les parties qui la composent. »

Cependant, comme il est d'anciens usages qu'on ne change pas impunément, le peuple alarmé de cette mesure murmura contre le divan, et ne vit plus, dans le cours des événements, que les signes de la colère céleste qui frappait les musulmans. Ce qui se passait, et une prophétie émanée du sanctuaire de la Mecque, que le divan accrédita, répandirent la terreur parmi les Ismaélites, sans les rappeler à la pratique de la vertu.

Un de ces enthousiastes qui sont assez communs en Turquie, le cheik Achmet, réputé l'ami d'Allah et son vase d'élection par un peuple ignorant et superstitieux, au moment où, retiré dans le temple de la Mecque, il faisait seul sa prière devant la pierre noire sur laquelle Abraham voulait offrir Isaac en sacrifice au Seigneur, Achmet avait entendu la voix de Mahomet, qui se plaignait à lui des péchés des musulmans. « Je n'ose plus me présenter, » disait-il, « devant Allah :
» les autres prophètes me tournent en dérision. Les croyants ne sont
» plus dignes des saintes lois que je leur ai données. Sur cent quatre-
» vingt mille d'entre eux qui ont péri à la guerre dans l'espace de
» deux années, à peine dix mille ont eu le bonheur d'entrer dans le
» Jardin promis aux fidèles. Lève-toi, cheik Achmet ; va, retrempe
» la foi de mon peuple. Arrache-le à ses désordres, qu'il redevienne
» digne de moi et d'Allah [1]. »

Le divan, après un long commentaire sur cette prophétie, et une énumération fastidieuse des délices du paradis de Mahomet, promis à ceux qui meurent dans les combats pour la foi, y avait joint un firman non moins merveilleux, dont il fit lecture dans toutes les mosquées. Il était enjoint à chaque Turc de donner croyance pleine et entière à la prophétie du cheik Achmet, de s'en procurer une

[1] Journal turc de Smyrne, *idem*. Ce cheik est de la secte des santons gomorrhéens dont parle Baugmarten, quand il dit : *Audivimus hæc dicta et dicenda per interpretem Mucrelo nostro insuper sanctum illum quem eo loco vidimus, publicitus apprime commendari eum esse sanctum, divinum, ac integritate præcipuum, eo quod nec fœminarum unquam esset, nec puerorum, sed tantummodo asellarum concubitor atque mularum.* — Baugmarten, lib. II, cap. 1, page 73. C'est la légitimité du maître d'un pareil peuple, qu'on ose assimiler à celle des princes chrétiens ; et la vérité outragée n'a pas encore fermé la bouche au sycophante qui l'outrage !

Que penser, d'après cela, de la morale des Islamites et de leurs apologistes ? Répétons avec un des pères de l'église romaine : *Gens ignominiosa, inhumana, fornicaria, quo usque ?* — Æn. Sylv., pontif. Pius II.

copie, de la porter sur son cœur, et d'éteindre soigneusement les mangals ou réchauds avec lesquels on se chauffe à Constantinople, afin d'éviter à l'avenir les incendies. On diminuait en même temps le prix du pain de quelques deniers, et l'ochlocratie militaire de Stamboul recommença aussitôt à glorifier l'invincible sultan, ses flottes et ses armées, en se promettant que la campagne de 1823 verrait la fin de la rébellion des Grecs. Le grand vizir reprit le cours de ses assises avec les ulémas. Le reis-effendi se remit à ses écritures ; le sultan recommença ses courses en bateau, en s'amusant à faire pendre quelques janissaires ivres, et chaque chose reprit son train ordinaire dans la capitale du bas-empire ottoman.

En attendant les prodiges qu'on se promettait, la marine grecque, restée maîtresse de la mer, arrachait au journal turc de Smyrne des réflexions qui n'annonçaient rien de propice à la cause des barbares. Il s'écriait dans son style baroque : « Notre horizon est sombre et » gronde à l'est et au sud, sans être encore tout à fait éclairci au » nord. La plus grande partie de l'Archipel est en feu, la Crète et » la Morée sont volcanisées. »

En effet, les armements grecs montraient leur pavillon jusque dans le golfe Herméen, et quoique, suivant ce rédacteur stupide, les bals de Smyrne, où l'on dansait *inter cædes et funera*, fussent très-animés, le pacha faisait fortifier autant qu'il le pouvait les approches de la ville où les insurgés pouvaient tenter des débarquements. Les Turcs, dont l'imagination était encore effrayée par les derniers événements de Ténédos, avaient retrouvé de l'activité pour mettre le château en état de défense ; mais comme rien ne protégeait les mahométans de Clazomènes et des plages de la Carie, plusieurs avaient transporté leurs familles dans l'intérieur des terres.

Ce n'était pas sans raison ; car les Psariens, dont l'île était hérissée de redoutes, venaient de transformer cette place en un arsenal que l'exagération orientale comparait au formidable rocher de Malte. Indépendamment du fort Saint-Nicolas, qui était garni de trente-six canons du plus fort calibre, on y avait récemment mis en batterie quarante autres pièces d'artillerie en bronze, qui, comprises avec les canons provenant du vaisseau turc brûlé à Sygrium au commencement de la guerre, présentaient un front de défense tel, que les Turcs ne devaient plus songer à attaquer cette place imposante [1]. Il

[1] Psara n'est plus, et l'iniquité qui a livré cette île aux infidèles sera un jour

régnait un ordre si parfait à Psara, et une police si active, que les Grecs, bien informés de tous les mouvements des Turcs, avaient fait saisir un espion du pacha de Smyrne, après lui avoir laissé remplir sa mission. On avait trouvé sur lui des plans, un contrôle detaillé des vaisseaux, un état des magasins ; et, après l'avoir fait brûler vif, châtiment capable de rebuter ceux qui auraient eu envie de l'imiter, les Psariens avaient, disait-on, résolu de faire un débarquement à Mitylène. Tout semblait préparé pour une expédition dont on ignorait le but. Un embargo général avait été mis sur les vaisseaux. Indépendamment des brûlots que les Psariens possédaient, ils venaient d'en construire vingt-quatre ayant très-peu de carène, d'une coupe légère et propres à se porter sur les plages, pour y incendier les navires qui chercheraient à s'y abriter.

Samos était animée du même esprit guerrier que Psara ; quand à Chios, il ne restait plus dans cette île désolée qu'une seule église, située à Pirghi, et deux prêtres septuagénaires, destinés à consoler une population de sept cents individus, qu'on faisait travailler à la récolte du mastic, avec la précaution de les tenir à la chaîne pendant la nuit, dans la crainte qu'ils ne s'évadassent. Le chef de la police turque, ayant saisi un bateau monté par deux Autrichiens, en avait fait décapiter un par mégarde ; mais comme il s'était empressé de rendre la tête de cet individu au vice-consul de S. M. A., l'amitié de ces deux agents n'en était que plus fervente [1]. Tel était l'ordre admirable, vanté par le *Spectateur oriental*, et l'état des infortunés sur lesquels s'était étendue l'amnistie philanthropique du sultan... On venait d'envoyer deux cents canonniers pour maintenir ce beau idéal de l'administration turque.

Tout était également tranquille à Salonique et aux environs, où Aboulouboud-pacha continuait à maintenir, disait l'*Observateur autrichien, une excellente police*. Le tyran, parvenu à force d'argent à se faire proroger au poste qu'il ensanglantait, n'eut pas plutôt promulgué ses nouvelles lettres patentes que la consternation devint générale. Il avait attenté à toutes les fortunes, et on n'envisageait l'avenir qu'avec effroi, dans l'idée qu'il mettrait tout en œuvre pour se per-

désolée. En attendant, nous dirons qu'un Franc établi à Smyrne a osé donner un bal pour célébrer le massacre de six mille femmes et enfants, exterminés dans cette catastrophe. Le nom de ce cannibale ne restera pas ignoré.

[1] *Spectateur oriental*, n° 101.

pétuer dans sa résidence. Craignant également d'être envoyé à l'armée et d'être promu au grade de Romili vali-cy, Abouloubond, sans cesser de critiquer les généraux qui se trouvaient en première ligne devant les insurgés, feignait d'être inquiet sur les progrès des Grecs, en disant qu'il était seul capable de borner l'incendie au cours du Vardar. Occupé jour et nuit à se fortifier, il déplorait *la nécessité à laquelle il était réduit de grever ses administrés d'impôts pour subvenir à ses dépenses. Il sentait le malheur des temps*, disait-il à la face d'une population qu'il écrasait ; car tout tremblait devant sa tyrannie. Grecs, juifs, Turcs, étaient également ses victimes. Chaque nuit des puits et des fossés, creusés à l'avance, étaient remplis des victimes de ses fureurs. Enfin il poussa l'hypocrisie jusqu'à faire proclamer, au milieu de ces assassinats, un de ces firmans qu'on tient toujours en réserve pour abuser la multitude, par lequel il était prescrit de respecter les Grecs *innocents*, et surtout de n'user d'aucuns sévices envers les esclaves pour les contraindre à embrasser le mahométisme. Mais un trait qui ne pouvait sortir que de la tête d'un scélérat consommé, fut de recourir à l'invention d'une conspiration qui devait l'enrichir et le consolider au poste de Salonique, en faisant servir à ses desseins un antagoniste de sa fortune et de ses crimes.

Jousouf-pacha de Lépante, dont on a si souvent parlé dans le cours de cette histoire, qui était un des plus riches tenanciers de cette partie de la Macédoine que les anciens désignaient sous le nom d'Amphaxie, n'avait pu voir sans déplaisir, et peut-être sans envie, qu'Abouloubond se fût enrichi aux dépens de cette contrée, devenue le théâtre de ses déprédations. Ses plaintes à ce sujet avaient été portées jusqu'à Constantinople, lorsque Abouloubond découvrit inopinément un complot tendant à expulser de Serrès Moustapha, fils de Jousouf, qui avait été substitué aux honneurs de son père. Tous les beys auteurs de cet attentat, dont il n'eut pas besoin d'administrer les preuves, furent mandés à Salonique, où ils n'eurent pas plutôt mis le pied que, saisis, dépouillés, chargés de fers et livrés au bâton des juifs, on les fit périr ou disparaître au fond des cachots. Ainsi Abouloubond, en se réhabilitant auprès de Jousouf, qui était alors puissant, gagna son suffrage au point qu'il ne fut plus question de l'éloigner de Salonique.

Le malaise général, résultant de tant de froissements, était d'ailleurs

la conséquence d'une campagne désastreuse pour les Turcs, qui ne comptaient au nombre de leurs succès, depuis le mois d'octobre 1821, où ils détruisirent la marine marchande de Galaxidi, que le massacre de l'innocente population de Chios. Combien était différente la position des Hellènes, qui n'éprouvaient plus que le choc des passions d'hommes étrangers au joug des lois auxquelles ils avaient peine à se plier, moins par esprit de résistance, que par la crainte de passer des entraves de la tyrannie dans celles de quelques dominateurs.

Malgré ces fausses alarmes, l'administration marchait insensiblement vers un meilleur ordre de choses. Dès le 23 janvier, Constantin Métaxas, frère d'André, parcourait les îles de la mer Égée afin de percevoir les tributs tels que leurs habitants les payaient autrefois au Grand Seigneur, mais avec les modifications qu'on a fait connaître. Il suffisait que les riches s'exécutassent, pour que leur exemple fût suivi par les citoyens les moins opulents. Ainsi Mélos, Ténos, l'une quoique pauvre et l'autre désolée par la peste, Céos, Andros, Mycone, Séryphe, Amorgos, Paros, Naxos et toutes les Cyclades avaient acquitté leurs redevances avec empressement; mais il n'en était pas de même à Santorin, où il avait fallu employer l'autorité pour obliger les catholiques à solder leur contingent.

A ce rapport des zétètes, ou percepteurs, était jointe une lettre de Samos portant que Lycurgue Logothète, qui avait échappé à la rigueur des lois, ayant chassé un certain *Moralis* ou Moraïte, son compétiteur, avait réussi à s'emparer de nouveau d'une autorité qu'il était indigne d'exercer. Il avait refusé les tributs dus au gouvernement, et on résolut de charger, en temps et lieu, les Psariens du redressement de ce grief.

Ils rentraient dans ce moment, chargés de butin, à la suite de deux expéditions faites l'une à Mitylène et l'autre dans le golfe d'Adramytte. Ils avaient enlevé à Mosconisi des magasins de vivres et de marchandises appartenant aux Turcs de l'Asie mineure, qui les mettaient à même de pourvoir à la défense de leur île, par le prix qu'on en retirerait. Ils n'avaient pas été moins heureux à Lesbos. Vingt-six de leurs bâtiments ayant réussi à opérer une descente sur la côte de Plumari, ils s'étaient dirigés contre cette bourgade, qui n'était presque occupée que par des musulmans depuis l'insurrection. Parvenus à s'en emparer, après une légère résistance de la part des barbares, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, ils l'avaient pillée en vidant les

magasins, et s'étaient rembarqués, en écrivant au vizir, campé au port des Oliviers, *qu'ils auraient l'honneur de venir lui rendre une nouvelle visite le 3 mars suivant.*

Les six frères Déli-Ianaki, de Sphakia, qui avaient les premiers foulé aux pieds les ordres de Comnène Aphendoulief, Théodore Svigna et Anagnoste Papadakis, avaient, à force de bravades, forcé les Turcs à sortir des forteresses pour les attirer et les battre en rase campagne. Hassan-pacha, lieutenant du vizir d'Egypte Méhémet Ali, s'était avancé contre les Crétois insurgés pour les débusquer de la position de Spina-Longa, qu'ils occupaient ; mais il avait échoué dans cette entreprise. Obligé de se retirer avec perte de deux mille hommes, il avait eu le déplaisir de voir ses soldats tués ou blessés, entassés sur d'énormes bûchers, brûlés par les Crétois, qui n'approchaient des Turcs qu'à la distance du coup de fusil, afin de ne pas gagner la peste, à laquelle ceux-ci étaient en proie. Ainsi les Crétois, qui n'avaient pas de lazaret pour renfermer les prisonniers tombés en leur pouvoir, étaient devenus cruels par nécessité, sans qu'il fût, à la rigueur, possible de leur en faire un crime.

Depuis ces affreuses exécutions, Hassan-pacha, ainsi que les commandants turcs de la Sude, de Candie, de Rhétymos et de la Canée, vivaient renfermés dans les places fortes, où la peste exerçait de grands ravages. Ne buvant qu'une eau insalubre, les soldats qui n'étaient pas atteints par l'épidémie mouraient de dissenteries, ou devenaient la proie des fièvres. Tous souffraient ; et non-seulement les nègres qu'on détachait pour se procurer du bois de chauffage ne reparaissaient plus, mais des convois entiers, partis des côtes de l'Asie mineure et de l'Égypte, étaient fréquemment interceptés par les armements de Kasos. La dernière espérance d'Hassan-pacha reposait sur les secours qu'on préparait à Constantinople, et surtout à Alexandrie, où la contagion sévissait avec autant de véhémence qu'en Candie. En attendant, le sérasquier entra en accommodement pour racheter le pacha de Rhéthymos, ainsi que plusieurs officiers de distinction, pris dans les combats antérieurs, tant il était effrayé de la férocité des Crétois, ne pouvant comprendre que la crainte de la peste fût le motif de leur conduite.

L'île d'Eubée, entourée de croiseurs grecs, n'était pas, pour le gouvernement turc, dans un état plus rassurant que la Crète. La ville de Négrepont, défendue par une garnison de dix-huit cents hommes,

en y comprenant ceux qui s'étaient renfermés dans le château de Kara-baba, souffrait de dures privations. L'île entière, habitée par des Grecs, était dans une insurrection si complète, que Vassos et Diamantis, qui commandaient les chrétiens, y avaient établi un gouvernement provisoire. Le premier s'était échappé par ruse des mains des Turcs, auxquels il faisait chèrement expier les maux qu'il avait endurés. Il agissait, et administrait au nom du sénat hellénique avec un tel empire qu'on n'y parlait du sultan que dans les deux places de Négrepont et de Carystos, lorsqu'on y vit, dit-on, débarquer Modéna Mavrogénie.

Aux temps anciens les Hellènes auraient cru voir apparaître Pallas venant des rivages de l'Attique ; mais la croix en diamants de son malheureux père, cette croix de Saint-Vladimir, dérobée aux Turcs, lorsque ceux-ci tranchèrent sa tête vénérable, annonçait que c'était une guerrière chrétienne, fille d'un martyr, armée pour l'autel et la patrie. Insensible aux larmes de sa mère, oubliant la faiblesse de son sexe, appelant autour d'elle les hommes jaloux de partager sa gloire, elle était parvenue à former seize compagnies de cinquante soldats, à la tête desquelles elle marchait armée de l'épée que Mavrogénis reçut autrefois de l'auguste Catherine, impératrice du Nord. Elle était déjà teinte du sang des Algériens, et elle ne demandait pour se signaler que de nouveaux hasards.

Les Hellènes étaient ainsi victorieux sur terre et sur mer, lorsque l'amirauté d'Hydra réélut à l'unanimité André Miaoulis Vôcos pour son navarque général pendant la campagne de l'année 1823. Il devait réunir sous ses ordres, de concert avec les capitaines de l'Union, quarante-huit bâtiments psariens, trente-cinq hydriotes, douze spetziotes, tandis qu'une escadrille de quarante barques, à voiles et à rames, sorties de Kasos, se rendrait sur les côtes de l'Anatolie, de la Syrie et de l'Egypte. Déjà des corsaires, répandus dans ces mers, avaient capturé une corvette algérienne aux atterrages de Cos ; d'autres avaient enlevé plusieurs transports ottomans à Pholiéri, à Tchesmé, sur les côtes de la Troade et jusqu'en vue des Dardanelles. Encouragés par ces succès, les Hydriotes venaient de détacher seize armements légers, destinés à se mettre en rapport avec Suleyman, pacha de Saint-Jean d'Acre, qui était en révolte contre le Grand Seigneur. Une autre division navale fut envoyée en croisière sur le cap Bon, une seconde sur celui de Guardia, et toutes deux eurent le bonheur

de délivrer un grand nombre de Grecs de Chios, que les spéculateurs de Smyrne envoyaient vendre dans les régences barbaresques.

C'était par ces travaux et leur constance à tenir la mer au fort de l'hiver que les Grecs se préparaient à mériter de nouvelles victoires navales. Ils avaient compris la question de leur indépendance mieux que ceux qui demandaient s'ils avaient des institutions civiles, des régiments disciplinés d'après notre tactique, un crédit public et des finances. Ils venaient à peine de briser leurs entraves, qu'ils jetaient les bases d'une puissance destinée à renverser, après beaucoup de temps et de combats, le trône d'Ottman. L'expérience leur avait révélé que Constantinople, objet de la jalousie des nations, n'est, sans les îles de la mer Egée, qu'un port en état de blocus perpétuel. Il ne s'agissait pas pour cela de posséder Chypre, Rhodes, Chios, ni Ténédos; il suffisait aux Grecs, comme aux Anglais, qui tiennent sous leur trident la partie occidentale de la Méditerranée, d'avoir une marine et des positions telles que Gibraltar et Malte [1], pour être maîtres de l'Archipel. Ainsi, avec les îles de Psara et de Samos [2], les Hellènes sont maîtres de la navigation du golfe de Smyrne et des côtes de l'Asie mineure, sans craindre pour ces postes avancés des forces plus imposantes que celles des sultans.

Les Grecs en disaient autant avec orgueil du rocher de Kasos, relativement au grand cabotage, entre les îles de Crète, de Cos, de Rhodes et de l'Egypte avec la capitale de l'empire ottoman, parce que ses navigateurs, cachés au milieu des écueils de la mer Carpathienne, peuvent à volonté intercepter les communications, sans craindre d'être forcés dans leur repaire. Cymé présentait également un point de départ et de retraite non moins favorable pour les croisières; et Samos, placée comme une tête de pont aux atterrages de l'Asie mineure, ne permettait déjà plus aux mahométans d'habiter à poste fixe sur les côtes de la Lycie et de la Carie.

Enfin on pouvait se convaincre de la réalité du blocus maritime

[1] Les Anglais pourraient avec ces deux positions se dispenser de garder les îles Ioniennes, que le désir d'en éloigner les Russes a pu seul leur faire ambitionner. Corfou n'est point, comme on l'imagine, la clef de l'Adriatique; c'est le port de Brindes, s'il était mis en état de recevoir une flotte.

[2] L'île de Psara n'existe plus, et la question reste encore la même par la supériorité maritime que les Grecs ont acquise pendant la campagne de 1824. Kasos a subi le même sort; mais Samos a plus que compensé ces malheurs qui furent l'œuvre de la trahison.

de Constantinople en jetant les yeux en arrière de ces postes avancés, où l'on remarque une foule d'îles que les barbares ne peuvent se permettre d'attaquer sans encourir le danger des brûlots grecs, que leur inexpérience ne saurait guère éviter dans une mer entrecoupée de canaux. Les Cyclades, à la vérité, devaient être sous la protection des voiles de la marine grecque, en attendant qu'on pût s'emparer de Syra et fortifier cette île, qui doit tôt ou tard faire partie de la confédération hellénique. On devait partir de là pour conquérir Lemnos ainsi que Ténédos, qui devront être encore pendant longtemps possédées par les Turcs, si la sagesse préside aux conseils des Hellènes.

Ces avis leur prescrivent de marcher comme ces marins prudents qui naviguent la sonde en main, à la vue d'une terre ennemie; car les destins ainsi que les flots sont inconstants, et la Fortune, fille de l'Océan, redoute les naufrages. Avec Hydra maintenant hérissée de batteries, les Grecs ne doivent s'étendre que progressivement, et en songeant aux moyens de conserver ce qu'ils auront conquis; car il ne faut jamais reculer devant les barbares. L'exemple de Chios était trop récent pour ne pas servir à cet égard de règle de conduite. En suivant cette marche qui est la pensée des marins de la mer Égée, ils savent qu'indépendamment des avantages qu'ils en retireront, ils obtiendront tôt ou tard l'assentiment des puissances maritimes, et cela par des raisons que tout homme d'Etat peut concevoir, sans qu'il soit nécessaire de les indiquer.

Ces vues, soit qu'elles fussent ou non appréciées par le divan, lui causaient assez d'inquiétudes pour l'arracher à sa léthargie habituelle, en le forçant d'aviser aux moyens d'entreprendre une troisième campagne; mais la diplomatie européenne ne pouvait faire entendre raison au sultan. Il s'en tenait à ce qu'il avait dit depuis le commencement des troubles : « Que la Russie fasse le premier pas en envoyant un » négociateur à Constantinople, et on s'expliquera relativement à » ses prétentions. Quant aux Grecs, ma souveraine volonté ne con» sentira jamais à leur accorder qu'une amnistie sans garantie. » Comme l'une de ces prétentions était plus facile à satisfaire que l'autre, il fallait donc, en facilitant les moyens d'un rapprochement entre la Russie et la Porte, procurer à celle-ci la faculté de déployer toutes ses forces contre les rebelles de la croix.

Pour parvenir à ce but, il s'agissait de réconcilier le schah de Perse avec les Turcs, qui avaient été battus à plate couture aux environs

de Mendouli par les soldats de Feth Ali. Le commerce de Smyrne réclamait des Anglais, qui tenaient une flottille d'armements légers dans le golfe Persique, où ils occupaient l'île de Chismé, de faire cesser une guerre dont le contre-coup s'était fait sentir en dernier lieu jusqu'à Damas. La caravane avait été pillée par un Bédouin nommé Abdallah, chef des Anazis, chassés dans ces derniers temps de la Mésopotamie, et la légation britannique de Constantinople redoubla de zèle pour rétablir la paix entre la Perse et la Turquie.

En attendant le résultat des négociations que l'Angleterre entamait en faveur des Turcs, sa hautesse renouvelait son ministère en exilant et en faisant bientôt après étrangler son grand vizir Abdalla [1],

[1] *Kiat-y-chérif de Mahmoud II, au grand vizir Ali-pacha.*

Moi, qui par l'excellence des faveurs infinies du Très-Haut, et par les miracles remplis des bénédictions du chef des prophètes, suis le sultan des glorieux sultans, l'empereur des puissants empereurs, le distributeur des couronnes aux Cosroes qui sont assis sur les trônes, l'ombre de Dieu sur la terre, le soleil de justice, le maître de la surface du globe, le défenseur des faibles et des malheureux, l'exterminateur des infidèles et des polythéistes, le second Alexandre qui règne sur l'Orient et l'Occident, le soutien de l'islamisme, le porte-étendard de la loi divine, le maître de la vie des nations, le motif de la paix et de la sûreté des mortels, la cause de la tranquillité d'esprit des humains, le roi des rois, le centre de la victoire, sultan, fils de sultan, Mahmoud II, etc.

A toi, mon vizir azem et gouverneur suprême, Ali-pacha, après t'avoir honoré de mon salut impérial; apprends ce qui suit :

Ton prédécesseur, Abdallah-pacha, n'avait fait, à la vérité, jusqu'à présent aucun acte directement contraire à mon bon plaisir impérial; mais comme c'est un homme de mœurs simples, et surtout d'un cœur sans énergie, il a négligé les affaires du vizirat et l'administration est tombée en décadence. Il est évident que le moment est arrivé où tous les vizirs, ulemas, et autres employés dans ma servitude, doivent travailler au soutien de mon inébranlable empire, et par conséquent il est nécessaire de le congédier.

Comme ta probité et ton intégrité me sont connues, je t'ai choisi pour remplir les hautes fonctions de vizir absolu; je t'ai envoyé avec ce noble écrit impérial, par l'intermédiaire de mon second écuyer, un cheval de selle richement caparaçonné de ceux qui sont destinés à mon usage particulier. Montre-toi, afin que je te voie; agis de concert, selon ta probité et ton intégrité, avec mes vizirs, mes ulémas, mes sérasquiers et mes esclaves; n'ayez qu'un cœur et qu'une main.

Pense jour et nuit à diriger les affaires pressantes de Morée et de Perse, d'une manière qui convienne à la dignité de la foi et de la religion; emploie toutes tes forces, et que tout s'accorde avec la noble loi; mets tout ton zèle à garantir le repos et la sécurité de ma haute résidence, ainsi que de toutes mes hautes possessions.

Que Dieu te garde avec sa providence divine et éternelle, ainsi que tous ceux qui servent avec zèle et probité dans les affaires de mon immense empire.

1er jour de la lune de redgeb 1238.

ainsi que le janissaire Aga, qui s'étaient ligués, quelques mois auparavant, pour perdre Khalet-effendi. On les remplaça, suivant l'usage, par des prédestinés au cordon : car tout prétendant aux hautes fonctions de l'État n'a que ce sort en perspective ; et on se rappela à ce sujet de Khousrouf ou Khoreb-pacha, qui avait été vice-roi d'Égypte et vizir de Bosnie, pour en faire un amiral. Ces choix, applaudis comme ceux des hommes promus aux dignités le sont par les gens qui cherchent à exploiter leurs faveurs, furent suivis de mouvements extraordinaires dans l'arsenal, afin d'équiper une flotte destinée à appareiller aux premiers jours du printemps. Elle pouvait, d'après les conseils des turcophiles, qui avaient tracé jusqu'alors au divan des plans de campagne, avoir les plus heureux résultats. La flotte devait ne se composer que de frégates, de corvettes et de bricks de guerre: c'était le moyen infaillible de saisir bord à bord les armements grecs; et cette campagne fut proclamée comme le terme des prospérités de ces esclaves présomptueux qui osaient aspirer à l'indépendance.

Ces choses se passaient au mois de février, temps où les Hellènes de retour de l'Étolie, ainsi que ceux qui avaient vaincu les barbares aux Thermopyles, à l'isthme, aux plaines d'Argos et sur les frontières de l'Achaie, célébraient par des mariages le retour du printemps. Les familles des braves formaient des liens nouveaux, lorsque la discorde, secouant ses torches au milieu du conseil des Grecs, montra que, s'ils étaient unis devant l'ennemi, ils étaient malheureusement encore les descendants de ces mêmes hommes que l'antiquité nous représente, après la victoire, en proie aux factions qui firent le malheur de la Hellade.

L'anarchie menaçait de désoler la Grèce. Les autorités civiles et militaires étaient en présence. Les unes invoquaient le règne des lois, les autres voulaient du pouvoir, et l'intrigue aux aguets rendait Théodore Négris un des personnages les plus importants de cette époque désastreuse. Incapable d'élévation, vivant au jour le jour, il s'attachait à tous ceux de qui il pouvait espérer du crédit et de l'argent. D. Hypsilantis, qui a montré en Grèce beaucoup de vertus publiques, voulait, quoique indolent, rentrer en scène ; et Mavrocordatos, se défendant d'aspirer à aucun emploi, prêt à figurer dans les derniers rangs pourvu qu'il servît sa patrie, ne cherchait qu'à rétablir la concorde entre des chefs divisés par des rivalités d'intérêt et de cupidité.

Plusieurs députés de la Grèce orientale et des îles de l'Archipel étaient déjà arrivés dans le Péloponèse, quand le gouvernement hellénique qui se trouvait à Hermione, demanda à transférer le siége de ses délibérations à Nauplie. Il en fit part à Panos, fils de Colocotroni, commandant dans cette place, qui osa répondre qu'il ne les admettrait que comme simples citoyens; et, pour éviter une rupture, ils durent se rendre à Argos, d'où ils ne tardèrent pas à s'acheminer vers Tripolitza.

Théodore Colocotroni, accusé depuis longtemps d'avidité, ne s'était pas plutôt uni à la famille des Déli-Ianei, de Caritène, par le mariage d'un de ses fils, qu'il montra une ambition démesurée. Enorgueilli des succès qu'il avait obtenus pendant la dernière campagne, et livré aux suggestions de Théodore Négris, qu'on avait éloigné des conseils du gouvernement, le vieux chef de bande, qui fit toujours son dieu de l'argent, prétendait forcer ses compatriotes à le choisir aux prochaines élections pour président du conseil exécutif. Déclamant avec le ton des démagogues, qui n'invoquent la liberté que pour s'emparer du pouvoir, il ne cessait de se plaindre des prétentions des Phanariotes, qui regardaient la Grèce comme l'apanage des prétendues familles historiques dont ils avaient usurpé les noms. Il pouvait citer avec raison Michel Comnène Aphendoulief, qui ne parlait qu'imparfaitement le grec, Cantacuzène et Caradjea, qu'on avait vus disparaître successivement; D. Hypsilantis, qu'une vanité ridicule, quoique bon, aveuglait ; mais il osait répandre des soupçons injurieux contre Mavrocordatos ; et la fourbe fut démasquée. Il parut même se trahir lorsqu'il déclara qu'il ne remettrait la citadelle de Nauplie au gouvernement hellénique, qu'à condition qu'il serait élu président, ce qui aurait équivalu à confier le soin de l'administration à Négris ; car Colocotroni, qui sait à peine signer son nom, fut de tout temps étranger au maniement des affaires publiques.

Sans donner trop d'importance aux prétentions d'un homme incapable de soutenir le rôle auquel il aspirait, on réunit les assemblées électorales de la Hellade, dont les choix ne furent pas plutôt connus, que le gouvernement précédent s'empressa d'annoncer la cessation de ses fonctions. Mavromichalis avait été nommé président d'un congrès qui venait de succéder au gouvernement provisoire, tel qu'il avait été organisé dans la session tenue à Epidaure au mois de janvier 1822. Déjà plus de trois cents députés étaient réunis à Astros, dans la

Cynurie, où l'on avait établi le siége des états, quand on reçut les propositions de Colocotroni, qui s'expliquait article par article sur la nature de ses prétentions. Elles furent toutes mises au néant ; sommé de remettre les clefs de Nauplie de Romanie, il évacua cette place, en laissant son fils Panos à la tête de la garnison ; et on le nomma généralissime du Péloponèse. Odyssée fut confirmé dans le commandement de la Grèce orientale, et Marc Botzaris dans celui de la Hellade hespérienne.

Telle était la situation du gouvernement hellénique, qui semblait prendre modèle sur la marche tortueuse de la Porte Ottomane. En même temps qu'elle faisait arrêter à Jassy et à Bukarest les boyards qui y étaient rentrés en vertu de son amnistie, le consul autrichien de Zante inondait la Morée et les provinces adjacentes de prétendues déclarations des puissances alliées, adressées aux chrétiens, dans le but de les engager à s'en remettre au bon plaisir de leurs oppresseurs. Ces notes fallacieuses portaient qu'à la suite de la médiation de la Sainte-Alliance, les différends qui étaient survenus entre la Russie et la Turquie venaient d'être arrangés à l'amiable ; que les puissances chrétiennes, toujours animées des sentiments les plus religieux et les plus philanthropiques, étaient ensuite intervenues auprès de la Sublime Porte, pour l'engager à pardonner à ceux qui reviendraient promptement à une soumission sincère, tandis que les récalcitrants contre cet acte de clémence seraient livrés à toute la rigueur des peines réservées aux rebelles.

Ces paroles retentissaient dans le désert [1], car tout s'élevait contre la Porte pour en démontrer l'absurdité ; il n'était plus temps de tenir un pareil langage à un peuple qui, ennuyé d'attendre le Messie politique qu'on lui avait annoncé, aspirait à changer le provisoire par un état fixe d'institutions.

[1] Le consul autrichien, étonné du manque absolu de succès de ses homélies, en demandait la raison à un député du congrès qui se trouvait à Zante. — « Hélas ! monsieur, nous savons à quoi nous en tenir sur l'oubli du passé et les paroles des Turcs. Voyez les suites de l'amnistie de Chios et des garanties données par des consuls tout aussi désintéressés que vous. Sachez, pour vous guérir de la manie des interventions, que la Porte, ne doutant pas, au commencement de la dernière campagne, qu'elle reconquerrait la Morée, avait enjoint à Jousouf-pacha de publier une amnistie, et de passer au fil de l'épée tous les chrétiens dès qu'il aurait réussi à les désarmer. Épargnez-vous donc la peine de répandre des proclamations, et surtout ne vous donnez plus une importance inutile auprès de votre gouvernement, à moins qu'il ne juge à propos de continuer à être abusé sur le compte des Grecs. »

Quoique l'ordonnance de convocation [1] qui indiquait le mode à suivre dans les nouvelles élections, en insistant sur la nécessité de choisir des hommes distingués par leurs vertus, spécifiât strictement le nombre des représentants fixé par l'acte d'Épidaure, l'ardeur des communes, pour installer une confédération capable de contribuer au bien-être général, était telle, qu'environ trois cents députés étaient réunis, au commencement du printemps, à Astros. Il s'y trouvait également un corps considérable de troupes, une foule de chefs militaires, tels qu'Odyssée, Mavrocordatos, D. Hypsilantis, l'archimandrite G. Dikaios, et un grand nombre d'étrangers. Les séances et les délibérations du congrès se tenaient à l'ombre d'un bocage de citronniers et d'orangers, entre le lever du soleil et midi, tandis que l'auditoire et les spectateurs restaient à l'écart sous le couvert d'un plant d'oliviers.

Le premier soin du congrès ainsi constitué fut de reviser et corriger quelques articles de la constitution d'Épidaure. Les députés, prenant pour leurs modèles les législations connues, et y cherchant ce qui était applicable à leur situation, avaient nommé une commission. Sur sa proposition on déclara que les diverses gérousies ou juntes locales seraient dissoutes, à cause des entraves que leur complication apportait à la marche de l'administration, en statuant qu'à l'avenir les provinces ainsi que les îles dépendraient du pouvoir exécutif également institué par les Etats de la Grèce.

En vertu d'un autre décret, il fut statué que l'archinavarque (amiral en chef) et l'archistratége (généralissime) n'auraient qu'un pouvoir temporaire, relatif à la durée de leurs expéditions; chacun de ces chefs devait rentrer, à leur expiration, dans son premier grade militaire, la direction générale des forces de terre et de mer n'appartenant à perpétuité qu'au gouvernement hellénique.

Il fut question d'introduire l'épreuve par jury dans la procédure légale; mais on se contenta préalablement du code pénal français, en chargeant un comité, composé de neuf jurisconsultes, de corriger nos lois draconiennes, par des décisions tirées des Basiliques qui ont succédé aux Institutes de Justinien, sous le titre de droit grec-romain.

[1] Voyez le rapport du chevalier Édouard Blaquière sur l'état actuel de la confédération grecque, et sur les droits à l'assistance et aux secours de la chrétienté, lu au comité grec à Londres le 13 septembre 1823; traduit et imprimé à Paris, 1823.

On présenta à l'assemblée un projet de décret sur l'organisation ecclésiastique, qui fut renvoyé au ministère de la religion, pour être médité et discuté par les archevêques, évêques et autres ecclésiastiques de la Hellade. On abolit, en attendant, la prison ainsi que la bastonnade, que les membres du haut clergé faisaient infliger aux prêtres séculiers, avant le temps de la régénération politique des Hellènes, en déclarant ces usages *barbares et tyranniques*. Le pieux Théoclet, évêque de Bristhènes dans l'Éleuthéro-Laconie, qui était vice-président du congrès, fut chargé de l'exécution de ces mesures, en tempérant autant que possible ce qu'il y avait d'abusif dans les excommunications et diverses autres pratiques superstitieuses de l'église orthodoxe.

On entama ensuite la question des finances, et on s'aperçut aussitôt qu'on ne pouvait plus s'entendre : car, sous ce rapport, tout a changé dans le monde avec le progrès des lumières ; et la politique est, sur ce point, aussi versatile que le calendrier des différentes bourses de la chrétienté. Il fut impossible de régulariser les comptes. La caste militaire avait tout dévoré sous les prétextes les plus frivoles, et elle demandait encore des indemnités, tant l'insatiabilité des successeurs de Nemrod est dévorante en tout pays : que de maux son ambition préparait à la patrie !

On examina également sans succès la loi qui accordait la faculté de distribuer une portion des domaines nationaux entre les chefs et les soldats. On n'avait pas fait attention que, les dix-neuf vingtièmes du territoire étant arrachés aux usurpateurs, il était équitable, pour ceux qui avaient passé leur vie dans les travaux de l'agriculture comme esclaves, de désirer, quelque peu considérable qu'il fût, la possession d'un morceau de terre qu'ils pourraient appeler leur propriété. Le congrès était, à cet égard, dans les meilleures dispositions ; mais telles furent les difficultés qui s'élevèrent dans la discussion, quand on vint à examiner l'aliénation du domaine public ; les obstacles résultant de l'état de guerre avec un partage impartial, et, sur toutes choses, l'effet que cela produirait relativement au crédit public de la confédération, lorsque le pouvoir exécutif serait autorisé à contracter un emprunt étranger, qu'on ajourna la question d'un consentement unanime, jusqu'à l'époque où l'expérience des affaires porterait plus de clarté dans une opération aussi capitale.

Le congrès fit ensuite une enquête sur l'étendue des forces navales

et militaires de la confédération, afin d'adopter les plans les plus efficaces pour repousser les attaques de l'ennemi. Les divers comités de la guerre, de la marine, des affaires étrangères et de l'intérieur, furent entendus le 9 mars en ce qui les concernait. Ils proposèrent de décerner pour récompenses militaires *des couronnes de laurier, dans des solennités pareilles à celles des jeux olympiques, aux guerriers qui se seraient distingués, ou qui se signaleraient à l'avenir par des actions d'éclat* [1].

On apprit ensuite, par les ministères réunis de la police et de l'intérieur, que le sultan se préparait à faire sortir des Dardanelles, sous le commandement du capitan-pacha, soixante-huit frégates, corvettes ou bricks qui, réunis aux escadres barbaresques, présenteraient un effectif de cent douze voiles de guerre, montées par plus de vingt mille matelots, et portant en batterie au delà de deux mille canons de tout calibre. Le commandement suprême de ces forces redoutables, dans d'autres mains que celles de Khoreb-pacha, qui n'avait aucunes connaissances maritimes, était cependant plus inquiétant que les armements des années précédentes ; mais comme il n'y a pas *de bâtiments légers pour les marins turcs* [2], on laissa le soin aux navarques grecs de faire justice des infidèles par mer, tandis qu'on leur tiendrait tête sur les frontières.

Un rapport de Marc Botzaris, stratarque de la Grèce occidentale, informait le congrès que les débris des armées d'Omer Brionès et de Routchid-pacha rentraient à peine dans l'Epire, lorsque des ordres, émanés de Constantinople, leur prescrivirent de rejoindre les drapeaux du sultan avec de nouvelles levées qui devaient se réunir à Larisse et à Janina. Les firmans de guerre, publiés dans les différents cantons des Albanies, par lesquels on promettait vingt-cinq piastres de solde par mois aux Schypetars, ne compensaient pas à leurs yeux le prix du sang versé dans une guerre qu'ils soutenaient depuis plus de trois années. Le rocher de Souli leur avait coûté onze mille hommes, la dernière campagne dans l'Etolie autant : « Et l'œil du voyageur, disaient les chefs des Toxides, ne voyait bientôt plus que des femmes dans les montagnes naguère habitées par une population florissante. »

[1] Extrait du procès-verbal des séances du congrès d'Astros.
[2] Extrait d'une lettre d'un officier de la station navale française.

L'année précédente, la Porte Ottomane avait inutilement appelé les Bosniaques à la défense du trône d'Ottman, et il était probable qu'ils seraient aussi indifférents à sa cause pendant le cours de cette campagne [1]. Il ne devait pas en être de même de Moustaï-pacha, pourvu qu'on le tranquillisât sur les dispositions des Monténégrins, chose à laquelle le congrès savait qu'une puissance limitrophe du Czerna Góra travaillait activement. Il était donc probable que ce jeune vizir descendrait en Épire, et que les principaux efforts des Turcs seraient dirigés contre l'Etolie. Marc Botzaris travaillait en conséquence à rendre Missolonghi une place de refuge pour toute la population de cette province. Déjà il était parvenu à faire creuser un fossé large de quarante pieds sur vingt-cinq de profondeur, du côté de la terre ferme, où l'on avait établi soixante et douze pièces de canon en batterie. On s'était également occupé de fortifier l'île d'Anatolico, située à l'entrée des pêcheries. On avait fait approvisionner le rocher d'Apocleïstra, mais Botzaris recommandait en cas de danger imminent, de ne pas perdre de vue Missolonghi, au sort duquel étaient liées la défense et la sûreté du Péloponèse, aussi longtemps qu'on ne serait pas maître du château de Patras, ainsi que des Petites-Dardanelles et de Lépante, qui étaient toujours occupés par les Turcs. Enfin, un rapport d'Odyssée faisait connaître, en ces termes, les moyens de sauver la patrie [2].

« Mon opinion relativement à la manière de nous défendre sur la frontière de la Grèce orientale, est d'attaquer l'ennemi pendant l'hiver et de nous tenir sur la défensive en été. La Grèce étant coupée de golfes et entourée de la mer, une force navale est indispensable. Mon opinion serait que le gros de nos escadres fût stationné aux environs de Psara, ou bien à Samos pour défendre ce passage contre la flotte ottomane.

» Il y a deux grandes routes par lesquelles on peut envahir la Grèce, Arta et Zeitoun. Pour empêcher les Turcs d'avancer jusqu'à Livadie, Salone, etc., on doit placer deux mille hommes à Strelezza, appuyés

[1] Il existe des capitulations en vertu desquelles les Bosniaques ne marchent à l'armée qu'en cas de guerre contre l'Autriche. Leur présence était d'ailleurs nécessaire pour surveiller et maintenir les Serviens dans l'obéissance.

[2] C'est ce document que le colonel Stanhope vient de faire imprimer, quoique Odyssée lui en eût donné communication, sous la condition expresse de le tenir secret. Nous nous étions abstenu d'en faire mention, et ce n'est que parce qu'il est rendu public que nous le ra[illegible]

par des croiseurs qui se tiendraient dans le golfe Maliaque, tandis que mille hommes de ces troupes seraient embusqués entre Zeitoun et Thaumacos, afin de couper les lignes de communication des barbares. Deux mille hommes doivent être établis dans le pas des Thermopyles. L'espace entre la mer et les montagnes sera fortifié par des redoutes et des travaux de campagne. Le troisième corps, fort de trois mille soldats, sera envoyé dans la province de Patradgick. De cette dernière division, deux mille hommes camperont à Altos, et le surplus, près de la place, embusqué dans les bois. Attaqués sur ce point par les Turcs, nos soldats, cachés dans les bois voisins de Nea Patra, tomberont sur les barbares pendant la nuit et les disperseront.

» Un autre corps de cinq mille hommes sera envoyé dans le district de Macrynoros; trois mille de ceux-ci seront portés dans le défilé de ce nom, et le restant s'étendra aux environs.

» Par ces moyens, l'armée ennemie, que j'évalue à soixante mille hommes, ne pourra essayer de pénétrer dans la Grèce que par l'une des deux routes dont j'ai fait mention; et douze mille fantassins, pourvus de ce qui est nécessaire, seront suffisants sur ces points pour arrêter l'ennemi. Il est toutefois bien entendu que les Grecs doivent être maîtres de la mer, ou mon plan est impossible. »

Le ministre de la guerre, en faisant ce rapport, ne manqua pas de prouver à l'assemblée que la Macédoine et la Thessalie, situées en première ligne, étaient hors d'état de fournir une armée aux Osmanlis. Ces provinces, épuisées de leurs populations turques par trois années consécutives de guerre, avaient au contraire besoin de secours étrangers pour être à l'abri d'une invasion de la part des Hellènes. Du nombre des Sangiac-beys, ou seigneurs, qui auraient pu rassembler l'arrière-ban des milices mahométanes, vingt-six avaient été vendus aux dernières enchères publiques à Tripolitza, et presque tous les autres étaient morts.

Le recrutement d'une armée dans la Macédoine transaxienne était à peu près illusoire, car la fausse position dans laquelle se trouvait Aboulouboud vis-à-vis de son gouvernement, annonçait qu'il paralyserait les forces de son pachalik. On était même porté à croire qu'après avoir créé une conspiration à Serrès, pour se donner une grande importance, il n'était pas étranger aux troubles qui s'étaient récemment manifesté à Philippopolis ainsi que dans plusieurs autres

villes de la Bulgarie, où l'on s'était prononcé contre toute espèce de recrutements forcés. Enfin, il était positif que les janissaires, qui avaient mis le feu à l'arsenal de Tophana, loin de prendre part à la guerre, s'appliquaient à la dépopulariser ; et, leur système se trouvant conforme à l'apathie de la masse du peuple de Constantinople, sa hautesse ne parviendrait pas à faire sortir de sa capitale un seul orta de janissaires pour combattre les insurgés.

Telle fut la première partie du rapport ministériel ; mais, comme on savait que Sélim, pacha d'Andrinople, était parvenu à rassembler douze mille hommes, il fallait songer à prendre des mesures afin de le combattre. Ce vizir, nommé sérasquier, s'était mis en marche pour combattre les Hellènes dès le commencement du mois d'avril, en réunissant sous ses drapeaux quelques contingents de la Macédoine transaxienne. En passant en Salonique il s'était renforcé d'un corps de trois mille quatre cents hommes et de mille canonniers, qui avaient un parc de soixante pièces de canon de campagne. Les coups qu'on méditait contre la Hellade devaient partir de Larisse ; et les Grecs chargèrent, en vertu d'une décision décrétée le 7-19 avril, le général Panorias de se rendre dans la Phocide et de donner le signal d'alarme aux montagnards par la proclamation suivante.

« Très-chers frères, habitants de la Grèce orientale, le congrès national, attentif aux dispositions nouvelles de nos oppresseurs contre la Hellade, vous annonce le retour des combats. Quoique sans inquiétude sur leur issue, car les Grecs ne peuvent plus être vaincus par les Turcs, vos députés, sachant que vous n'étiez pas en mesure de repousser l'ennemi, vous offrent, en attendant les secours qui vous seront envoyés, de recevoir dans les provinces de Vostitza, de Corinthe et de Calavryta, les femmes, les vieillards et les enfants que vous jugerez à propos d'éloigner de votre pays. Pour vous, courez aux armes. Nous avons déjà obtenu de grands et de nombreux succès sur nos tyrans ; encore quelques sacrifices, et le triomphe de notre liberté est certain. »

Par suite des dispositions qu'on arrêta en conséquence de cette proclamation, Odyssée, Jean Gouras, Panorias, et les frères Hyobdaches, furent nommés stratarques de la Grèce orientale. Le béotarque Diamantis et Cara Tassos du mont Olympe eurent ordre de couvrir Trikeri ainsi que la Magnésie ; et, Constantin Métaxas ayant été nommé éparque de Missolonghi, l'assemblée porta son attention sur des objets d'une importance moins directe.

Emmanuel Tombazis fut confirmé en qualité d'harmoste de l'île de Crète, à laquelle on permit de conserver son gouvernement particulier. Depuis qu'elle était délivrée de la funeste influence de Michel Comnène Aphendoulief, les insurgés s'étaient emparés du fort de Sélino. Les suites de l'occupation de cette place avaient eu pour résultat l'affranchissement des cantons voisins de la ville de Candie, dans laquelle les barbares avaient été obligés de se renfermer, et où ils s'étaient aussitôt trouvés en proie au fléau de la peste.

Des considérations pareilles décidèrent le congrès à permettre que l'Eubée, qui est une des sept principales îles de l'Archipel, fût régie par une gérousie particulière. On plaça à la tête de ce sénat Théoclet Pharmacide, archimandrite de l'église grecque de Vienne en Autriche, et rédacteur du *Mercure hellénien*, qui s'imprimait autrefois dans cette ville [1]. On nomma ensuite à la présidence du pouvoir exécutif Pierre Mavromichalis, à celle du sénat législatif George Condouriotis, d'Hydra ; enfin, l'assemblée des états de la Hellade ayant décidé que le siége du gouvernement serait fixé à Tripolitza, en attendant qu'il fût, conformément à l'acte d'Epidaure, établi à Athènes, le dernier acte du congrès fut la déclaration suivante adressée au peuple grec :

« La troisième année de guerre, que nous soutenons pour mériter
» l'indépendance, vient de commencer. L'ennemi, vaincu jusqu'à
» présent partout où il s'est présenté, n'a recueilli, pour prix de ses
» efforts, que des humiliations et des pertes constantes ; tandis que
» nos armées victorieuses soutenaient la gloire de nos armes. Leur
» bruit retentissait au sein des remparts de Constantinople quand
» les Hellènes accomplissaient à Epidaure l'acte de leur indépen-
» dance politique : depuis cette époque, le gouvernement a tout fait
» pour consolider la régénération.

» Seize mois se sont écoulés jusqu'au jour où le nouveau congrès
» national a été convoqué à Astros, et une révision scrupuleuse de
» nos lois fondamentales a fait le sujet de ses premières délibérations.
» L'assemblée a porté ensuite son attention sur l'état approximatif
» des dépenses de l'année, réglé ce qui est relatif aux armements de
» terre et de mer. Conformément à la loi organique d'Epidaure,

[1] Avant l'influence antilittéraire d'un personnage qui aspire à gouverner par l'ignorance ; moyen conseillé aux pauvres d'esprit par Machiavel.

» elle remet aujourd'hui le pouvoir à des délégués auxquels elle
» recommande la haute importance de leurs devoirs.

» Avant de se séparer, le congrès, organe légitime de la nation
» qu'il représente, proclame pour la seconde fois, à la face de Dieu
» et devant les hommes, *l'existence et l'indépendance politique des*
» *Grecs*. Forts de leurs droits imprescriptibles, ils continueront la
» lutte dans laquelle ils sont engagés avec la ferme volonté d'arra-
» cher à l'usurpateur les prérogatives inaliénables dont il les dépouilla
» par la violence, en combattant pour la sainte religion chrétienne,
» pour le bonheur de la nation à laquelle ils appartiennent, pour
» leur indépendance absolue, résolus à vaincre ou à descendre jus-
» qu'au dernier dans le tombeau en chrétiens et en hommes libres.
» Telle est la tâche que les Grecs se sont imposée pour parvenir à
» une indépendance qui n'est point la chimère d'une suggestion
» étrangère, comme on a voulu le faire croire, mais un sentiment
» national, unanime et inné parmi eux. La terre classique qu'ils
» habitent leur rappelle que la liberté est leur patrimoine, et les sou-
» venirs qu'elle retrace leur disent à chaque pas les efforts de leurs
» ancêtres ainsi que les victoires à jamais mémorables qu'ils rempor-
» tèrent sur les barbares.

» Indépendamment des travaux législatifs dont le congrès s'est
» occupé, il était donc essentiel que les mandataires du peuple
» proclamassent encore une fois, en présence du monde entier, la
» cause pour laquelle la nation grecque a pris les armes. Sa mani-
» festation est l'expression simple des volontés de tous les habitants
» de la Hellade. Leur but est et sera de rétablir dans leur pays la
» civilisation qui répand ses bienfaits sur les États policés de l'Europe,
» dont ils espèrent plus que jamais de mériter et d'obtenir la bien-
» veillance et les secours que la justice et la religion réclament en
» faveur des Hellènes.

» Le congrès est, de plus, chargé par ses commettants de remer-
» cier de leur part les armées de terre et de mer des nobles efforts
» avec lesquels elles ont soutenu depuis seize mois, si glorieusement,
» la cause sacrée de la patrie. Du nombre des hordes innombrables,
» accourues des extrémités de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique,
» déjà plus de quatre-vingt-dix mille hommes ont péri sur le sol
» qu'ils osèrent souiller de leur présence. Enfin, le congrès vote des
» remercîments au gouvernement et aux gérousies qu'il vient de

» dissoudre, en les félicitant sur les services qu'ils ont rendus à la » patrie.

» Le congrès, en terminant sa session, invoque pour les Hellènes » la faveur et les grâces éternelles du Dieu vivant des chrétiens, dont » ils défendent la religion contre les ennemis de son nom.

» Donné à Astros, le 18-29 avril 1823, et le troisième de l'indé- » pendance.

» *Signé :* PIERRE MAVROMICHALIS, président
» du congrès ;
» THÉODORET, évêque de Bristhènes,
» vice-président ;
» TH. NÉGRIS, premier grammatiste. »

Le congrès ayant déclaré sa session extraordinaire close et terminée, les membres du gouvernement, après avoir rendu une loi relative à l'organisation de l'administration publique [1], se mirent

[1] *Gouvernement provisoire de la Grèce.*

Article XVI du Code des lois.

Le président du pouvoir exécutif,

Considérant que le premier intérêt de l'État est une sage et équitable administrations, etc., etc. ;

Le conseil exécutif a décrété, et le pouvoir législatif a sanctionné ce qui suit :

I. Afin de régulariser les fonctions publiques, nous avons cru nécessaire d'adopter la forme d'organisation suivante.

II. Cette forme sera la même pour toutes les provinces organisées ou à organiser.

III. L'état actuel de la Grèce ne permettant pas de fixer les limites des éparchies, cette tâche est ajournée.

IV. Le corps exécutif indiquera les démarcations provisoires.

Corinthe, 30 avril 1822.

En vertu de la loi ci-dessus, il est décrété ce qui suit :

Organisation des provinces ou éparchies.

I. Le territoire de la Grèce est divisé en provinces.

II. Les provinces sont subdivisées en bourgs et villages.

III. Chaque province a un éparque, un chancelier public, un économe, un receveur des denrées, et un édile qui remplira les fonctions de capitaine de port dans les places maritimes.

IV. Chaque village a des représentants dont le nombre est proportionné à celui des familles ou maisons qui le composent : savoir, ceux qui sont composés de cent feux élisent un député ; ceux de deux cents en élisent deux ; ceux dont le nombre excède quatre cents, n'en peuvent pas élire plus de quatre.

V. Chaque capitale ou bourg nommera des députés en observant la proportion ci-dessus.

Des éparques.

VI. L'éparque est immédiatement nommé par le gouvernement. Il ne doit pas être

aussitôt en route pour se rendre à Tripolitza. Plus de dix mille hommes s'avancèrent à leur rencontre dès qu'ils parurent sur le plateau de la Tégéatide, et, précédés de croix, de bannières, de drapeaux, de palmes, de lauriers, les princes de la patrie firent leur entrée en ville au bruit du canon, aux acclamations d'un peuple couronné de fleurs, qui renaissait aux lois et à l'espérance d'un avenir de gloire et de liberté.

Constantinople éprouvait en même temps une phase d'allégresse pour les Osmanlis. Le 22 avril, des salves d'artillerie, qui furent suivies de feux d'artifice tirés à midi par le soleil le plus brillant, avaient annoncé la naissance d'un prince nommé Abdoul-Mesdchid. Les minarets furent illuminés le soir ; et le sultan, qui avait dépouillé le juif Hazakiel, banquier de Khalet-effendi, ainsi que le vizir et les ministres récemment disgraciés, en signe du joyeux événement du nouveau-né que lui avait donné une esclave circassienne, s'était rendu

choisi parmi les individus de la province où il est né, et un habitant de cette province ne peut être éparque de celle où le premier a été choisi.

VII. L'éparque représentant le gouvernement doit avoir l'administration de la province.

VIII. Il doit correspondre avec le gouvernement par l'intermédiaire des ministres pour tout ce qui concerne les affaires intérieures de sa province.

IX. Il surveillera avec beaucoup de vigilance la conduite des employés.

X. Il a un pouvoir exécutif proportionné à l'étendue de sa province. Les deux tiers des forces mises à sa disposition sont immédiatement nommés par le gouvernement central, ainsi que le chef qui les commande, et le tiers restant est pris parmi les habitants de cette même province.

XI. Il prête main-forte pour l'exécution des jugements.

XII. Il seconde pareillement de son pouvoir les chefs, employés, notables, édiles, dans leurs fonctions.

XIII. De concert avec les députés ou notables, il juge les procès, fait exécuter les ordres du gouvernement, et met les troupes recrutées à la disposition du chef désigné par le gouvernement.

Du chancelier.

XIV. Le chancelier est immédiatement nommé par le gouvernement.

XV. Il est directeur du bureau.

XVI. Il contre-signe tous les actes officiels signés par l'éparque.

XVII. En l'absence de l'éparque, il en remplit les fonctions.

Des députés.

XVIII. Les députés sont choisis parmi les personnes les plus respectables et les plus distinguées de la province, de la manière suivante :

XIX. Chaque village nomme un ou plusieurs électeurs, ainsi que les villes et la capitale, en proportion de leur population. 1° Les électeurs se rendent à la capitale

à son palais de Bechik-Tach pour s'y livrer tout entier aux plaisirs. La naissance d'Abdoul-Medschid le consolait de l'imbécillité de l'héritier présomptif de sa couronne, qui était atteint d'épilepsie, maladie regardée comme un châtiment du ciel dans la personne de ceux qu'elle afflige.

Sa hautesse, qui considérait dans la naissance d'un héritier une longue sécurité pour sa personne, ne portait pas ses regards avec moins de complaisance sur sa flotte prête à appareiller, qui couvrait dans ce moment le golfe de Céras. Le succès de la campagne ne semblait pas douteux. Le plan en avait été dressé de nouveau par ce cabinet officieux qui prétendait que les affaires des Grecs ne devaient se traiter qu'avec l'épée. Moustaï, pacha de Scodra, rassuré sur les dispositions des Monténégrins, devait marcher à la tête de quarante mille hommes tirés de la Prévalitaine, des Dibres, du sandgiac d'Ochrida et de la partie de l'Illyrie macédonienne qui avoisine

pour élire les députés. 2e Les votes des deux tiers des électeurs suffisent pour qu'une élection soit valable.

Receveurs.

XX. Le receveur des impôts perçoit les contributions de sa province, et en tient un compte exact. Il ne fait aucun payement sans un ordre signé par l'éparque.

XXI. Il présente ses comptes tous les deux mois, par l'entremise de l'éparque, au ministre des finances.

XXII. Il reçoit les ordres du ministre des finances par le canal de l'éparque, et il s'en entend avec ce dernier.

(Suivent plusieurs dispositions locales.)

De l'édile.

XXVII. L'édile ou chef de la police est immédiatement nommé par le gouvernement, qui le dirige dans ses opérations.

XXVIII. Le ministère de la police lui fait parvenir ses ordres par le canal de l'éparque, et correspond avec lui.

Des gérontes, vieillards ou notables.

XXIX. Sont élus par le peuple (suit le mode d'élection).

XXX. Ils font exécuter les ordres de l'éparque.

XXXI. Vérifient les recettes et les dépenses.

XXXII. Présentent leurs comptes tous les mois au corps législatif.

XXXIII. Remplissent les fonctions de juges de paix.

Donné à Corinthe, 30 avril (v. s.) 1822.

Article XXXI des actes du congrès d'Astros.

Ordonne que la présente loi soit enregistrée et exécutée.

Astros, 15 avril (v. s.) 1823.

Signés : PIERRE MAVROMICHALIS, président.
TH. NEGRIS, archigrammatiste.

l'Haliacmon. Omer Brionès et Routchid-pacha, réunissant encore une fois les Toxides, les Chamides et les Iapyges, avaient ordre de pénétrer, en prolongeant le golfe Ambracique, dans l'Acarnanie, tandis qu'une armée rassemblée à Larisse se porterait vers les Thermopyles. Cent mille hommes se trouveraient ainsi prêts à agir dans les premiers jours de juin, au moment où le signal serait donné par l'arrivée du capitan-pacha sur la rade de Patras.

Tel était en somme le plan de campagne adopté par le divan. Il ne s'agissait plus que d'obtenir la réponse des astrologues pour connaître le jour et l'heure favorables au départ de la flotte; car, comme le remarque Plutarque [1], les despotes de l'Orient ne manquent jamais de recourir aux oracles pour se diriger, à défaut de sagesse et de jugement dans leurs opérations. Du reste les baguettes divinatoires, les sentences du Coran qu'on avait tirées au sort, ainsi que les réponses du cheik Achmet de la Mecque, dont nous avons rapporté les extases mystiques, n'annonçaient que des succès aux mahométans pour l'année 1239 de l'hégire, correspondant à celle de 1823 ; et la chose était si bien démontrée, que le *Spectateur oriental* prophétisait la conquête du Péloponèse dans le terme d'un mois, à dater du jour où les hostilités commenceraient autour de la Chersonèse de Pélops.

L'*Observateur autrichien* faisait chorus avec son confrère de Smyrne, et l'Europe, attentive aux événements, devait bientôt apprendre qu'il ne restait plus de la Grèce insurgée que des ruines couvertes de carnage et de cendres.

Cependant les Grecs savaient que les deux pachas, Omer Brionès et Routchid Méhémet, loin de parvenir à rassembler les tribus belliqueuses de l'Épire, pouvaient à peine subvenir aux besoins de quinze cents hommes qu'ils comptaient sous leurs drapeaux. Ces tristes débris de l'armée, qui avaient survécu à la dernière campagne de l'Étolie, ne leur restaient attachés que pour recevoir l'arriéré de la solde qu'on leur devait et qu'ils demandaient avec menaces. Ils avaient récemment tenu aux arrêts Routchid-pacha, appelé à un commandement particulier dans l'armée qu'on réunissait à Larisse, en lui déclarant qu'il ne partirait pas sans les avoir payés. Il avait inutilement cherché à engager ses effets les plus précieux pour se procurer de l'ar-

[1] De Orac. Pyth.

gent, et l'annonce seule de l'arrivée de Jousouf, pacha de Lépante, qu'on disait puissamment riche, avait pu calmer l'effervescence du soldat.

C'était ainsi sur des ressources éventuelles que reposaient les moyens de créer et de maintenir une armée dans la basse Albanie, tandis que les Grecs, remplis d'énergie, envisageaient de nouveaux jours de gloire. Déjà leurs vaisseaux ramenaient des prises ou recueillaient les tributs des îles de la mer Égée, qui ne s'empressaient pas toutes à acquitter avec un zèle égal les redevances imposées pour le salut de l'État. Il s'était même élevé à cet égard des discussions fâcheuses à Santorin. Le délégué du gouvernement hellénique, choisi par l'amirauté d'Hydra, à laquelle on avait abandonné le soin du recouvrement des impositions de l'Archipel, avait trouvé les Grecs catholiques de cette île aussi récalcitrants à payer que les orthodoxes s'étaient montrés empressés à s'exécuter. C'étaient chaque jour de nouvelles difficultés de la part des Latins, qui attendaient tantôt des ordres de Constantinople pour délier le cordon de leur bourse, et qui tantôt invoquaient une protection étrangère à laquelle ils n'avaient pas plus de titres que celle-ci à s'immiscer dans les affaires intérieures de la Grèce. Enfin il était évident que toutes ces tergiversations n'avaient pour but que d'attendre l'apparition de la flotte ottomane pour se refuser à toute espèce de payement. La même chose avait eu lieu à Naxos, où la soi-disant noblesse de l'ère des croisades s'était déclarée en faveur de la légitimité du Grand Turc, quand un bâtiment hydriote parut devant cette dernière île le 27 avril (v. s.), en faisant signal à la ville d'envoyer quelqu'un pour lui parler à la rade de Saint-Procope, où il jeta l'ancre.

On obéit à cette sommation laconique, et une députation de deux notables s'étant rendue au lieu désigné, ils ne tardèrent pas à rentrer en ville accompagnés du capitaine Lazare Lâla, Hydriote. La gérousie s'étant aussitôt rassemblée, le navarque lui déclara en termes précis, comme le sont ceux des gens de mer, qu'on eût à tenir prêts dans le délai de deux jours, pour le service de la flotte grecque qui arriverait au mouillage de Saint-Procope, cent bœufs et autant de moutons, six cents oques d'huile, trois cents barils de vin, quarante quintaux de fromage et trente-quatre mille piastres en espèces.

Le président de la gérousie ou sénat, Michel Marcopolitis, ainsi que les archontes grecs, opprimés jusque-là par le bas peuple que les dis-

sidents avaient soulevé, trouvant ces demandes aussi modérées que légales, y consentirent. On dressa l'état de répartition, et l'escadre, forte de douze voiles de guerre, ayant paru à jour fixe, chacun paya, à l'exception des nommés Francopoulos et François Somma-Ripa. Ils prétendaient, en leurs qualités, l'un d'agent consulaire d'Angleterre et l'autre de Hollande [1], s'exempter des impositions qu'ils devaient comme propriétaires indigènes, et il fallut recourir aux voies de rigueur pour leur faire entendre raison. L'exemple fut salutaire, car les catholiques de Santorin ainsi que ceux de Patmos n'en eurent pas plutôt avis qu'ils payèrent ; mais on dut ajourner l'apuration du rôle des comptes avec les insulaires de Syros, qui avaient donné des fêtes tandis qu'on égorgeait les habitants de Chios.

Ces affaires étaient à peine réglées, lorsqu'on signala une escadre sortie d'Hydra, qui cinglait vers l'île de Crète. On avait nommé pour la commander le navarque Skourtis d'Hydra, chargé d'escorter deux mille hommes que le gouvernement hellénique avait mis sous les ordres d'Emmanuel Tombazis, promu au grade d'harmoste des peuplades belliqueuses de la Crète. Elles ne devaient pas tarder à être attaquées par une armée que le vizir d'Égypte se disposait à faire sortir du port d'Alexandrie. La flotte turque était en même temps chargée de ravitailler les places de la rive septentrionale de l'île, et il fallait nettoyer sa surface de quelques partis turcs qui occupaient des positions dans l'intérieur, afin de les rejeter dans les forteresses où la peste exerçait ses ravages.

Il n'était pas moins urgent de rassurer les insulaires de la mer Égée contre les trames politiques qu'on essayait de renouer à la faveur de certaines propositions d'amnistie qui pouvaient servir à intimider quelques peuplades isolées. Déjà Mavrocordatos avait fait échouer de pareilles tentatives dirigées par la haute police des îles Ioniennes, qui répandait en Étolie un prétendu manifeste du congrès de Vérone [2]. La Porte, de son côté, en s'adressant à quelques

[1] Depuis ce temps l'Angleterre a signifié à ses agents domiciliés dans les îles de l'Archipel qu'étant propriétaires d'immeubles, ils eussent à payer les impôts dus au gouvernement hellénique.

[2] Voici l'analyse fidèle de cette pièce singulière, qu'on répandit avec profusion dans l'Archipel et sur le continent.

Vérone, 24 décembre 1822.

Au moment où le congrès de Laybach allait être terminé, un nouvel incident

tiles sans défense avait vu échouer les efforts de sa vieille politique ; mais il fallait se hâter, et présenter l'attitude de la force, afin de déjouer tous les complots. Ainsi l'escadre grecque reprit la mer pour se porter à la rencontre du capitan-pacha.

Les auspices étaient favorables ; cet amiral avait enfin appareillé du golfe de Céras, au bruit du canon et des hourras de ses matelots. Afin de donner plus de solennité à sa sortie, il avait ensuite mouillé à Koum-Capi, à l'entrée de la Propontide, où le sultan s'était rendu dans sa gondole d'apparat pour passer une dernière fois la revue de

survint. L'esprit de sédition qui s'était manifesté en Espagne et en Italie, parvint à se déclarer à l'orient de l'Europe. Lorsque les troupes stationnées à Naples et à Turin venaient de subjuguer les forces de *la tactique la mieux combinée*, le feu de l'insurrection a éclaté au centre des provinces turques. Ces mouvements ayant eu lieu en même temps, démontrent qu'ils partent d'une même source *, parce que les mêmes malheurs qui ont frappé l'humanité dans tant de lieux divers, et qui étaient accompagnés des mêmes formes et des mêmes discours, quoique, dans le fait, *le motif fût différent*, ont prouvé qu'ils dérivaient d'une cause commune.

Comme les hommes qui ont été les auteurs de cette machination espéraient par ce moyen jeter plus facilement la division dans l'assemblée des souverains, et détourner des forces dont le secours peut devenir aujourd'hui nécessaire dans d'autres parties de l'Europe pour repousser de nouveaux dangers, leur espoir est déçu. Les souverains sont occupés à détruire le principe et la source de toutes les insurrections, en quelque lieu et sous quelques formes qu'elles éclatent ; et ils se sont empressés, d'un accord unanime, de les condamner. Mus par le même désir, et pour remplir le vœu qui les anime, ils ont repoussé toute idée qui pourrait les détourner du but qu'ils se proposent ; mais en même temps écoutant la voix de la conscience et des devoirs sacrés, ils défendent les droits de l'humanité en s'occupant à protéger ceux qui n'étaient que les victimes innocentes de cette imprudence et de cette entreprise digne de blâme **.

Les différents points qui ont été agités parmi les cinq grandes cours, dans cet intervalle de temps qui était le plus honorable de leur alliance, ont confirmé clairement la bonne harmonie des souverains sur l'état politique des nations orientales. En conséquence, le congrès de Vérone n'avait rien autre chose à faire que de confirmer vigoureusement les intentions ci-dessus énoncées. Ainsi les puissances amies de la Russie peuvent se flatter que, par le moyen de leur coopération commune, elles surmonteront tous les obstacles qui pourraient retarder la réalisation de leur vœu.

* Conséquence ridicule.

** Comment ont-ils protégé Chios, le patriarche Grégoire, le clergé et les négociants grecs égorgés par milliers? On n'abuse plus personne. Le temps des déceptions est passé ! La peur conseille mal, on gouverne aussi impolitiquement par la tromperie que par la terreur. Louis XI traita avec les Suisses, lorsqu'il n'y avait encore que huit cantons d'unis..... La Grèce est plus avancée.

son escadre. Il avait revêtu Khoreb-pacha d'une pelisse magnifique, en lui remettant son cimeterre enrichi de diamants ; il avait fait distribuer de l'argent à ses chiourmes, et annoncé, dans un fort beau discours, qu'il remettait entre leurs mains la défense de la gloire et des destinées du trône d'Ottman.

CHAPITRE IV.

Avis et plans donnés aux Turcs. — Préparatifs des Grecs. — Mesures de défense des Psariens. — Trait d'audace d'un de leurs capitaines. — Arrivée d'Emmanuel Tombazis dans l'île de Crète. — Capitulation qu'il accorde aux Turcs de Castelli. — Comment ils la violent. — Le capitan-pacha ravitaille Carystos; — menace Trikeri; — arrive à Patras. — Réunion d'une armée à Vonitza. — Expéditions des Psariens. — Jalousie d'Omer Brionès contre Jousouf-pacha. — Révolte des Schypetars; — se débandent. — Expédition contre les bergers valaques. — Terreur des Turcs de la Thessalie. — Armistice. — Arrivée d'Édouard Blaquière dans le Péloponèse. — Origine des dissensions entre Mavrocordatos et Colocotroni. — Plan de campagne d'Odyssée. — Division de douze mille Turcs envoyée dans la Magnésie; battue. — Invasion de la Phocide par les Turcs; — rejetés dans la Béotie. — Ils y égorgent trois cents femmes et enfants. — Défaites successives qu'ils éprouvent. — Ils rentrent en Thessalie. — Courage de Modéna Mavrogénie. — Apathie et monopole du capitan-pacha. — Peste sur sa flotte. — Ne peut ravitailler l'Acrocorinthe. — Le président du pouvoir exécutif part pour l'armée. — Anarchie. — Discours de Mavrocordatos. — Il se démet de la présidence. — Mort du Resla-bey. — Audace de quatre femmes de Iolcos. — Seconde invasion des Turcs dans la Hellade. — Défection de Khoreb-pacha. — Nouvelles qu'il colporte dans l'Anatolie.

« Conquérez le Péloponèse, » disait au divan le comité directeur de ses plans; « car, en attaquant les îles de l'Archipel, leurs » populations reflueraient vers cette partie volcanisée du continent, » et leurs désastres tourneraient au profit de l'insurrection qu'il faut » étouffer dans le sang de ses fauteurs. »

Du sang, toujours du sang! ce cri parti de Smyrne et le ton menaçant, quoique amphibologique, de la prétendue déclaration du congrès de Vérone, annonçaient aux Grecs qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la victoire. Déjà leurs croisières éparses se rapprochaient de l'Archipel, comme ces corps d'éclaireurs qu'un général rappelle au moment d'une grande bataille. Les navarques chrétiens savaient qu'en y comprenant les escadres barbaresques, la flotte du capitan-pacha se composerait, dans le courant du mois de mai, de cent vingt voiles de guerre.

D'après les dispositions du gouvernement hellénique, on s'était

mis en mesure d'opposer à ces forces, non des bâtiments de l'échantillon de ceux des Turcs, puisqu'on n'en avait pas, mais ces navires agiles, convenables à une mer entrecoupée d'îles, qui avaient immortalisé jusqu'alors l'étendard de la croix. Les Hydriotes avaient en conséquence armé quarante bricks de premier rang, portant huit cents canons, montés par quatre mille huit cents marins, auxquels ils avaient joint douze brûlots [1]. Psara équipait vingt-quatre navires de même rang, équipés de quatre cent quatre-vingts canons et de deux mille huit cent quatre-vingts hommes, l'élite de leur marine, avec six brûlots. Spetzia fournissait le même nombre de bâtiments, d'équipages, d'artillerie et de brûlots, de sorte que, sans compter les armements particuliers des autres îles de l'Archipel, l'escadre grecque devait être composée de quatre-vingt-huit voiles de guerre, armées de dix-sept cent soixante canons et de dix mille cinq cent soixante matelots.

Malgré ces moyens de défense, comme on n'était pas en mesure de se présenter en ligne devant l'ennemi à cause de la supériorité de ses frégates, les Psariens, qui croyaient leur île menacée, redoublaient d'activité pour se mettre en état de résister aux forces de terre et de mer de l'empire ottoman [2]. Hommes, femmes, enfants étaient sans relâche occupés aux travaux des fortifications, en s'animant tour à tour par des chants religieux ou guerriers, qui enflammaient les esprits de la multitude du plus véhément enthousiasme, quand un de leurs bâtiments vint annoncer que la flotte des barbares était arrivée aux Dardanelles. Il avait échappé miraculeusement à l'escadre algérienne au milieu de laquelle il était tombé. On avait aperçu sa manœuvre des hauteurs de Psara, lorsque, canonné et poursuivi, il s'était subitement entouré d'une fumée épaisse, au moyen d'une grande quantité d'algue marine étalée sur ses gaillards, à laquelle il avait mis le feu. On le reçut au milieu des acclamations, et on ne douta plus que la Providence ne veillât au salut de Psara, dont on

[1] Tous les bâtiments grecs sont maintenant armés de manière à devenir à volonté des brûlots.

[2] Convaincus qu'ils ne pouvaient résister à une attaque sérieuse, les Psariens avaient songé à évacuer l'île qu'ils habitaient ; ils devaient venir s'établir dans l'Eubée ; mais il fallait en chasser les Turcs, et c'est ce dont on ne put venir à bout pendant la campagne de 1823. Nous n'avions pas jugé convenable de faire connaître jusqu'à présent cette particularité, qu'il n'y a plus d'inconvénient à rendre publique.

compléta le système de défense, en établissant deux télégraphes qui servaient à communiquer et à recevoir les avis de l'intérieur et de l'extérieur de la place.

Ces mesures étaient relatives à une attaque par mer, car les levées qu'on faisait alors dans l'Anatolie n'étaient importantes qu'aux yeux du *Spectateur oriental*, qui annonçait emphatiquement l'arrivée de *vingt-six chameaux* chargés de munitions de guerre destinées à composer le fonds d'une nouvelle expédition contre Samos. Nous ignorons si l'*Observateur autrichien* signala cette particularité importante ; mais ce qu'aucun de ces héroïques avocats de la cause antichrétienne n'osa sans doute publier, c'est que les Samiens ne furent pas plutôt informés de l'arrivée de ces vingt-six chameaux à Scala-Nova, qu'ils débarquèrent aux douanes de ce port, où ils enlevèrent les munitions qui devaient servir à les foudroyer.

Pendant ce temps, un navire spetziote coupait les vivres aux Turcs assiégés dans la place de Candie. Il avait aperçu, en relâchant à Standia, deux bricks ottomans occupés à *transborder* des provisions de bouche sur trois navires anglais, qui devaient les consigner au sérasquier Hassan-pacha. Il s'en empara (quoique les connaissements fussent au nom de la maison anglaise Briggs d'Alexandrie) ; il saisit également les transports ennemis, en donnant, pour prix du fret, aux bâtiments étrangers, quelques tonneaux de marchandises, ainsi que les esclaves turcs qu'il leur abandonna.

Le héraut des bazars de Smyrne, en rapportant cette mésaventure, s'en dédommageait en annonçant qu'il venait de partir pour Constantinople dix-huit compagnies de cinquante hommes chacune, pour grossir l'armée destinée à agir contre les Hellènes. C'étaient les contingents d'autant de *dérébeys* ou *princes des vallées* de l'Anatolie, qui s'étaient rachetés à prix d'argent de l'honneur d'aller en personne moissonner des lauriers dans le Péloponèse, qu'on devait reconquérir [1].

Les palmes du mont Ida ne tentaient pas davantage les mahométans asiatiques, informés que les Crétois brûlaient tout ce qui était turc, dans la crainte que leurs soldats, en s'emparant des dépouilles des

[1] De ces dix-huit bayracks ou compagnies, il n arriva à Constantinople que 72 hommes portant, à la vérité, les 18 drapeaux ; le reste ayant déserté chemin faisant.

vaincus, ne répandissent la peste dans les campagnes. Depuis ces effroyables mesures sanitaires, les garnisons ottomanes épouvantées, n'osaient sortir des forteresses, où elles s'éteignaient en détail. Chaque jour la mortalité s'accroissait, quand l'insurrection en masse des habitants de Kissamos et de Sélino, auxquels les Péloponésiens avaient envoyé des armes, dès qu'ils se furent emparés de l'arsenal de Nauplie, refoula ce qui restait de barbares, dans les forteresses de la Sude et de Spina-Longa.

Tel était l'état des choses au moment où l'harmoste Emmanuel Tombazis, ayant pris terre dans le golfe de Cydon avec deux mille Péloponésiens, établit son quartier général à Saint-Théodore. Voulant justifier le titre de conciliateur dont il était revêtu, il s'empressa de proposer une capitulation aux Turcs renfermés au nombre de dix-huit cents à Castelli, fort situé sur le cap Spada, à l'occident de la Canée, et on entra en pourparlers. Comme il ne fut pas difficile de s'entendre, on convint, pour toutes conditions, de la remise immédiate de la place aux Crétois, et de l'échange des familles grecques qui se trouvaient à la Canée ainsi qu'à Rhétymos, contre les Turcs renfermés à Castelli. Emmanuel Tombazis se contentant de quatre otages pour l'exécution de la teneur de cette convention, les assiégés furent aussitôt embarqués à bord de quelques bâtiments anglais et sur un nombre suffisant de bateaux qui les transportèrent à la Canée.

Les affaires ne se passaient pas aussi tranquillement du côté de Sélino. Une population mahométane de huit mille âmes s'y soutenait depuis la levée en masse des paysans, quand les Turcs de la Canée, informés de l'état précaire de leurs coreligionnaires, résolurent de faire une trouée pour les délivrer. Ils savaient que George Polyanakis, qui commandait dans cette province, se trouvait en tournée dans les montagnes, et que les Coumourlis étaient occupés aux travaux de la campagne. A la faveur de cette espèce de suspension d'armes occasionnée par la récolte, ils avaient communiqué un plan d'évasion aux assiégés. Ceux-ci devaient partir à une époque fixe et être rejoints en route par les Turcs candiotes, qui auraient couvert leur retraite.

Ce plan aurait obtenu un plein succès, si les Turcs ne s'étaient pas amusés à brûler un village grec situé sur leur chemin. A la vue de l'incendie qui dévorait leurs maisons, les Crétois, poussant des cris effroyables, réveillent l'harmoste Emmanuel Tombazis et ses soldats occupés à mettre en défense le poste qu'ils venaient de con-

quérir. On se précipite sur les mahométans, qu'on oblige de replier vers la Canée, en laissant plus de deux mille femmes ou enfants au pouvoir des insurgés. Comme ils sortaient d'une contrée où la peste n'avait pas pénétré, on leur accorda quartier, et l'harmoste fit consentir la gérousie à épargner les prisonniers, en les parquant dans les montagnes où l'on se hâta de les faire passer.

Une partie de la flotte turque sortie des Dardanelles était en vue le 15-3 juin, et les Turcs de la Canée, oubliant la foi jurée, avaient aussitôt détaché une bombarde pour réclamer les quatre otages remis à Emmanuel Tombazis, sans prétendre relâcher les familles chrétiennes qu'ils retenaient. Ils offraient une rançon qu'on rejeta, et, aussi téméraires que coupables, ils osèrent s'exhaler en menaces qu'ils expièrent dès le lendemain. Enorgueillis d'un renfort de trois cents canonniers qu'ils venaient de recevoir, ils osèrent faire une sortie dans la matinée du 16; mais ils furent si complétement battus par les frères Déliyanaki de Sphacia, qu'ils perdirent jusqu'à la pensée d'oser à l'avenir s'aventurer hors des remparts de la Canée. Telle fut l'honorable vengeance que les assiégeants tirèrent des infidèles, tandis qu'ils voyaient avec douleur ravitailler la Canée, Rhétymos et Candie, qu'une escadre égyptienne grossie d'une foule de navires autrichiens ne devait pas tarder à renforcer de nouvelles garnisons.

Pendant ce temps, le grand amiral Khoreb-pacha jetait huit cents hommes dans la place de Carytos, approvisionnait Négrepont, menaçait Trikéri, et arrivait bientôt après à Patras, pour seconder les armées de terre destinées à reconquérir le Péloponèse. Il croyait, au moment où il laissa tomber l'ancre sur la rive achéenne, l'armée de Jousouf-pacha et d'Omer Brionès campée aux bords de l'Achéloüs, celle de Moustaï-pacha de Scodra devant Missolonghi, et le séraskier de Larisse, Djéladin-pacha, maître des Thermopyles. On lui avait annoncé, au moment de quitter Constantinople, que toutes les bandes de l'Arnaoutlik et de la Romélie étaient en pleine marche. Mais personne ne paraissait, et les rapports de deux frégates algériennes, laissées par l'amiral dans le canal de Chios, lui prouvèrent que les Grecs avaient repris une nouvelle énergie depuis son apparition dans les mers de la Grèce.

Tandis que le pacha de Smyrne guerroyait en amateur autour du golfe Herméen, les Psariens sortis de leur île avec cent cinquante bateaux chargés de Schypetars chrétiens qu'ils avaient pris à leur

service, avaient fait une descente à Sanderli, échelle de l'Anatolie, où la Porte tenait une partie des magasins destinés à l'approvisionnement de l'armée qu'elle se proposait d'envoyer en Morée. Débarqués inopinément au fond du golfe Eléen, les Albanais, à la faveur de quelques pièces de campagne, s'étaient emparés de la ville de Sanderli, où ils avaient pris une partie des trésors, ainsi que les femmes et les enfants du prince de la Phrygie, Cara Osman Oglou, seigneur de Pergame. Se répandant ensuite dans les campagnes, ils en avaient arraché les populations turques, incendié leurs villages, et s'étaient rembarqués avec un butin considérable. Ils avaient également enlevé des îles Mosconèses ce qui s'y trouvait encore de chrétiens; enfin, jaloux de rendre la visite qu'ils avaient annoncée au pacha de Mitylène avant de rentrer à Psara, ils avaient abordé dans cette île, où ils avaient levé une contribution de guerre.

Les mêmes lettres portaient que les Samiens à l'exemple des habitants de Psara, étaient débarqués à Carabournou ainsi qu'à Clazomènes, où ils avaient pris des Turcs, des troupeaux et des vivres. Ainsi toutes les espérances de recevoir des secours de l'Asie mineure s'évanouissaient, et les événements qui venaient de se passer en Épire annonçaient au capitan-pacha que le succès de sa campagne était plus que douteux.

Omer Brionès, jaloux de voir Jousouf-pacha à la tête de l'armée albanaise qui s'organisait dans l'Acarnanie, n'avait pas appris avec moins de déplaisir l'élévation de Khoreb ou Khousrouf au poste de capitan-pacha; car si l'un était son rival dans la carrière militaire, l'autre était son ancien ennemi. Il avait puissamment contribué à le déposséder de la vice-royauté d'Egypte, et il savait qu'il lui portait une haine égale à celle qu'il lui avait vouée. Enfin, pour comble de complications politiques entre les chefs turcs divisés par de vieilles jalousies, Khoreb se trouvait le même capitan-pacha chargé en 1816 de faire décapiter Condouriotis d'Hydra [1], qui venait d'être nommé par le congrès d'Astros président du corps législatif de la Hellade. Ainsi jamais plus d'intérêts contraires et d'animosités privées ne

[1] Lorsque j'étais consul général dans la Grèce, la Porte, qui convoitait les richesses de Condouriotis, essaya de le faire assassiner. J'eus le bonheur de lui faire donner avis du danger qui le menaçait, par l'entremise d'un homme que sa position actuelle ne me permet pas de nommer.

s'étaient trouvés en présence, que dans le conflit prêt à s'engager entre les Grecs et les Turcs.

Au milieu de cette fluctuation d'animosités, Jousouf-pacha, à force de firmans et d'argent, était venu à bout de réunir, dans les premiers jours du mois de mai, environ huit mille hommes qui campaient à Vonitza. Il avait choisi cet emplacement, afin de les séparer de l'Amphilochie par le diamètre du golfe Ambracique, et de les empêcher ainsi de déserter, en fermant sa ligne par un corps de deux mille Asiatiques qu'il avait établis à Olpé, poste situé à l'entrée des défilés du Sparton-Oros. On entassait en même temps des magasins considérables de grains, de biscuit et de fourrages sur la plage d'Actium, et on n'attendait que l'arrivée de quelques vaisseaux du capitan-pacha pour transporter ces troupes par mer à Patras, afin de concourir à l'invasion du Péloponèse. Ainsi le portait le plan donné par le divan; mais il en devait être de ces préparatifs comme de ceux qu'on avait faits à Sanderli et à Scala-Nova.

Omer Brionès, qui ne voulait ni maître ni compétiteur, s'était servi, pour neutraliser les plans de Jousouf-pacha, de l'entremise de ce lieutenant resté le constant ami de Marc Botzaris, qu'on a fait connaître en donnant l'historique du siége de Missolonghi. Il ne manquait pas de tenir, par cet intermédiaire, le stratarque de la Grèce occidentale au courant de ce qui se passait, et ils résolurent d'un commun accord de travailler à dissoudre l'armée réunie à Vonitza. Omer, qui vivait dans une condition presque privée auprès de son ami Békir Djocador, dont la tête, ainsi que la sienne, était proscrite par le capitan-pacha, savait que les Schypetars réclamaient la paye qui leur était due par Routchid-pacha. Impatients de toucher ce qui leur revenait, ainsi que les avances convenues pour entrer en campagne, ils convoitaient la caisse militaire de Jousouf-pacha, qui renfermait plus de six millions de piastres. Ils se seraient depuis longtemps payés à ses dépens; mais, comme on l'a dit, resserrés par le golfe Ambracique et le Sparton-Oros, qui était gardé par deux mille Osmanlis, n'ayant aucun moyen de retraite assuré pour rentrer dans leurs montagnes, quand ils se seraient révoltés, ils restaient sous les drapeaux de Jousouf-pacha.

Cependant le temps d'entrer en campagne approchait et il fallait prendre un parti, quand Marc Botzaris communiqua à Omer Brionès un plan qui conciliait ses vues particulières avec les intérêts des

Schypetars. Il se chargeait de faciliter leur retraite en débusquant les Osmanlis qui gardaient le Sparton-Oros, et il leur garantissait sûreté à travers le Macryn-Oros pour regagner leurs montagnes; c'était à lui d'aviser aux moyens de les faire insurger et déserter.

La chose fut facile en se servant d'émissaires apostés par Omer Brionès pour augmenter le mécontentement des Schypetars, et la catastrophe éclata au moment où l'on apprit que Marc Botzaris ayant attaqué pendant la nuit du 7 mai les Turcs campés à Caravansérai ou Olpé, les avait mis en déroute. Quelques barques chargées de fuyards échappés au glaive des Hellènes en apportèrent la nouvelle au port de Vonitza, où il se manifesta aussitôt une vive rumeur dans l'armée. Les Albanais commencèrent à demander leur paye, en disant qu'il fallait les transporter sur l'autre rive du golfe ou bien à Prévésa, d'où on les embarquerait plus facilement pour Patras que dans un lieu où ils pouvaient à chaque instant être accablés par les insurgés de l'Acarnanie.

Jousouf-pacha, accoutumé aux séditions qui sont le partage des camps anarchiques des mahométans, crut apaiser les Schypetars par des promesses; mais la nuit était à peine venue, qu'on aperçut un vaste incendie dans le lointain. Marc Botzaris venait de faire mettre le feu aux magasins et aux meules de fourrages entassés sur la plage d'Actium.

A ce signal, les Shypetars se précipitent vers la tente de leur sérasquier Jousouf-pacha; ses gardes sont égorgés, son trésorier est assassiné, sa caisse livrée au pillage, et lui-même n'a que le temps de monter sur une barque pour gagner le large, tandis que les officiers de sa maison se réfugiaient, sans qu'on fît attention à eux, dans la citadelle de Vonitza. Les révoltés passent la nuit à se disputer à coups de sabre les dépouilles de leur général, et le 11 mai, ils avaient disparu de Vonitza pour regagner leurs montagnes, où Marc Botzaris, fidèle à la parole qu'il avait donnée, les laissa rentrer, sans permettre à ses palicares de dépouiller les spoliateurs de Jousouf-pacha, dont les richesses, provenant du sac de Patras, étaient le fruit du brigandage.

Il fallait avoir le bandeau du fatalisme sur les yeux, pour ne pas reconnaître, dans les événements qui marquaient le commencement de cette campagne, que la démoralisation des armées turques ne permettait pas de compter sur aucun succès possible contre les Grecs.

Mais telle est l'habitude dominante des mahométans, qu'ils seraient réduits à la possession de l'espace compris entre les longs murs auxquels se bornait l'empire des derniers Constantins, qu'ils se croiraient encore le premier peuple du monde. Pour la même raison, Khoreb-pacha, maître de la mer à cause de la masse de ses forces, indépendamment de la confiance qu'il avait dans ses talents comme marin, fondait son espoir sur les armées qui se trouvaient en Thessalie ; et un avantage obtenu pendant le mois de mai contre les Grecs aux environs de Tricala, lui fit oublier la défection de l'armée réunie à Vonitza, avec d'autant plus de facilité qu'Omer Brionès lui mandait qu'il allait la recomposer plus forte et mieux disciplinée qu'elle ne l'était, avant un malentendu qu'il fallait attribuer à l'impéritie de Jousouf-pacha.

Les avis qu'on recevait de Larisse n'étaient guère plus rassurants. Sultzios Ghéortcha, nourri dans les monts Candaviens, ayant remarqué que les bergers mégalovlachites, qui descendent chaque année dans les plaines de la Thessalie, se préparaient à rentrer dans leurs parcours d'été, avait surpris dix mille de ces nomades avec leurs troupeaux. Se portant aussitôt vers la vallée de l'Achélous, où il comptait également faire esclaves les pasteurs errants dans cette contrée solitaire, il fut arrêté dans cette entreprise par Stournaris et Christos Tzavellas, qui le battirent si complétement aux environs de Clinovo [1], qu'il regagna Tricala avec un très-petit nombre des siens.

C'étaient les détails du beau côté de ce coup de main qui avaient consolé le capitan-pacha des événements de Vonitza. On n'avait voulu l'informer que de ce qui était avantageux aux mahométans, car au moment où Sultzios sortait des montagnes, Cara Ilyscos avait vengé les chrétiens. Tombant sur un corps de Turcs Coniarides, qui marchaient en chantant des cantiques dans lesquels ils priaient Allah et Mahomet *de leur livrer la Morée sans combat, afin de conquérir au plus tôt à la vraie foi Vienne, Rome, Pétersbourg et Moscou*, il avait taillé en pièces *ces bons croyants* [2]. Brûlant ensuite la petite ville de Cardista, qui est la capitale de ces anciennes tribus d'Iconium, il avait répandu une telle épouvante sur les rives du Pénée, que le sérasquier

[1] Voyez tome II, ch. 39, 40 et 41, de mon Voyage dans la Grèce, pour ce qui concerne les Mégalovlachites et Clinovo.

[2] Coniarides. Tome II, page 427 et n. 1, 431 ; III, pages 97, 98, de mon Voyage dans la Grèce.

de Larisse, Djéladin-pacha, n'avait trouvé moyen de rassurer les esprits qu'en lui proposant une suspension d'armes.

La première condition offerte par Djéladin-pacha, neveu d'Ali Tébélen, était de mettre en liberté les nomades Valaques et de leur rendre leurs troupeaux, sans empêcher qu'ils remontassent dans leurs parcours d'été. Il reconnaissait ensuite spontanément l'autorité de Stournaris et de Hyscos, comme chefs militaires indépendants des montagnes d'Agrapha, avec la faculté de pouvoir prêter assistance aux Etoliens, partout où ils en seraient requis, pourvu que ce fût en dehors du bassin de la Thessalie. Ce traité, trop avantageux pour ne pas cacher quelque perfidie, fut ratifié, et l'Agraïde forma ainsi une autonomie militaire qui n'était plus ni grecque ni turque, quoiqu'elle conservât une apparence de liaison avec les Hellènes.

Un armistice ambitieux conclu au moment où l'armée ottomane, commandée par le sérasquier Sélim-pacha, se réunissait à Thaumacos, ne fut pas plutôt connu à Tripolitza, qu'il y produisit un mécontentement général. Stipuler une transaction pareille sans faire mention du gouvernement hellénique, était un attentat politique qu'il ne pouvait ratifier. On suspecta la fidélité de Stournaris, qui n'avait jamais agi avec une franchise prononcée, ainsi que les sentiments de Christos Tzavellas, qu'on savait divisé de Marc Botzaris, par d'anciennes rivalités de famille qui se rapportaient aux guerres de la Selléide. Comme on était pressé par la marche des événements depuis que le capitan-pacha se trouvait à Patras, et que de funestes dissensions s'étaient élevées parmi les chefs du Péloponèse, on résolut de renvoyer à d'autres temps l'examen de la conduite de Stournaris, qu'il était à propos d'entendre avant de le juger.

L'attention était occupée dans ce moment de l'arrivée d'André Louriotis, qui revenait de Londres avec le chevalier Edouard Blaquière, député du comité grec établi en Angleterre. Cet envoyé des philhellènes de la Grande-Bretagne était débarqué le 30 mai au matin dans une baie voisine de Pyrgos [1]. L'aspect du Péloponèse avait charmé ses regards [2].

« Les premiers objets, a-t-il dit depuis à ses commettants, qui » frappèrent ma vue, furent beaucoup d'hommes et de femmes occu-

[1] Pyrgos. Voyez tome IV, pages 231 et suiv., de mon Voyage dans la Grèce.

[2] Rapport sur l'état actuel de la confédération grecque, traduit de l'anglais. Paris, 1823.

» pés aux travaux de l'agriculture, tandis qu'on voyait de nombreux » troupeaux paître dans une plaine de la circonférence de quinze » milles environ, bordée par un rang de collines couvertes d'oliviers et » d'autres arbres fruitiers. Arrivé à Pyrgos, ville entourée de vi- » gnobles, de champs couverts de moissons et de vergers remplis de » mûriers, je ne voyais que des groupes de femmes et d'enfants » autour des puits, tous occupés à puiser de l'eau ou à arroser, comme » si l'on eût joui de la plus parfaite sécurité. Nous suivîmes bientôt le » cours de l'Alphée en admirant ces scènes ravissantes, et nous par- » courûmes un espace de plus de soixante milles, entouré de ces » sites délicieux, avant de gravir la chaîne de montagnes qui hé- » risse le centre de la Morée. Ici le chemin est bordé de rocs et » des plus affreux précipices, formant un nombre de défilés presque » impénétrables. Passant ensuite dans un pays couvert de pins ma- » gnifiques, nous voyageâmes sur un plateau bien cultivé, avant » d'atteindre celui de la Tégéatide où l'on trouve Tripolitza.

» Le gouvernement hellénique venait d'être installé dans cette » ville. Pierre Mavromichalis, un des hommes les plus opulents de la » Grèce, était président du pouvoir exécutif et, George Condouriotis, » proèdre du corps législatif. Des triomphes obtenus au milieu des » plus grands dangers, des difficultés les plus accablantes, et des pri- » vations qui auraient effrayé les cœurs les plus intrépides [1], sem- » blaient être plutôt l'ouvrage du Dieu tout-puissant, invoqué par » l'éloquente proclamation d'Astros, que d'un peuple sans armes, dis- » persé, abandonné ou réprouvé de l'univers.

» Hélas! ils avaient cependant tout fait pour mériter l'appui de la » chrétienté. Ils invoquaient son secours, et jamais rien de plus juste » ni de plus légitime n'aurait eu lieu. Leur appel était fondé sur les faits » les plus connus et les plus incontestables; car il n'y a pas un Grec, » quelque ignorant et sans culture qu'il puisse être, qui ne sache que le » flambeau des lumières, éteint depuis si longtemps par la tyrannie, et » qui éclaire maintenant la plus grande partie des deux hémisphères, » fut d'abord allumé en Grèce, et que tout ce que nous possédons pour » animer et embellir notre existence nous vient de leurs ancêtres.

[1] L'auteur aurait pu ajouter, et de la terreur; car les femmes et les filles du Péloponèse se trouvèrent, par le fait des événements, privées tout à coup des signes de la fécondité, qui ne reparurent qu'après les victoires des Grecs, comme si le ciel ne les eût plus destinées qu'à donner le jour à des hommes libres.

» Quel autre sentiment qu'une vigueur d'âme innée, unie à la » résolution la plus héroïque, avait pu rendre les Grecs capables » non-seulement de soutenir l'honneur de la chrétienté, mais de ché- » rir les qualités et les talents qui font la splendeur et l'ornement des » autres nations?... Amour de la religion, amour de la charité » mutuelle, assistance dans le malheur, valeur et intrépidité person- » nelles, où les femmes mêmes ont bravé les périls et les dangers des » batailles, tant de vertus mériteraient d'être gravées en caractères » indélébiles, s'il n'y avait pas une passion plus fortement enracinée » dans le caractère grec que celle de la gloire des armes, *la soif de* » *l'instruction.*

» Ce besoin, supérieur à tous les autres, avait engagé le gouver- » nement à donner tous ses soins à l'établissement des écoles lanca- » striennes, pendant que l'ennemi était si près et que les troupes » manquaient souvent de subsistances. On venait de convertir une » des plus grandes mosquées de Tripolitza, en école d'enseignement » mutuel, où soixante et dix enfants des deux sexes au-dessous de » dix ans recevaient une éducation aussi instructive que religieuse. » Alexandre Mavrocordatos en avait établi deux autres, presque à la » vue des troupes mahométanes, à Missolonghi et à Gastouni dans » l'Élide. »

Tel est succinctement le récit du chevalier Édouard Blaquière, qui traçait ces notes véridiques, tandis que son ambassadeur réfutait en dialecticien du Bas-Empire [1] les prétentions ambitieuses de la Sublime Porte. Si cette pièce diplomatique et le rapport qu'on vient de faire connaître passent à la postérité, ils suffiront presque à eux seuls pour montrer l'esprit divergent des cabinets et des peuples qui vivaient au commencement du dix-neuvième siècle.

Le tableau de la situation du Péloponèse, que traçait le chevalier Édouard Blaquière, était ce calme trompeur qui précède la tempête dans les mers de la Grèce. La discorde, qui n'était qu'assoupie allait éclater dans le conseil des Hellènes, qui n'avaient pu s'accorder rela-

[1] Voyez dans l'annuaire historique la note du lord Strangford, adressée au reis-effendi; Constantinople, 23 mai 1823. Il est déplorable qu'un homme du mérite de ce diplomate ait été réduit à jouer un pareil rôle. Il a trop prouvé le cas qu'il fallut faire des *longanimités*, de la *générosité* et d'autres lieux communs répandus dans certains protocoles, pour croire qu'il ait pris le change sur la véritable attitude que l'Angleterre devait tenir dans les affaires de la Grèce.

tivement à la division des pouvoirs entre le civil et le militaire. Mavrocordatos, qui aurait voulu faire dominer l'empire des lois, était contrarié par Colocotroni, dont l'opinion était que les généraux devaient réunir le pouvoir administratif à celui du glaive. Il ne fallait, à l'entendre, que de l'or, du fer et des soldats. Entretenu dans son erreur par la faction des Déli-Ianéi de Caritène, que Théodore Négris animait de ses ressentiments personnels, le vieux chef de bande ne dissimulait pas ses prétentions au pouvoir, quoique persuadé de son incapacité pour tenir les rênes du gouvernement. Ambitieux sans élévation, il n'avait encore vu dans le changement des choses, que le moyen de se substituer aux Turcs; et le beau idéal de ses conceptions était de jouer en Morée le rôle qu'Ali-pacha avait si funestement rempli dans l'Epire. A défaut de chefs d'accusation, le texte de ses déclamations roulait constamment sur l'ambition des princes phanariotes; mais, comme il ne pouvait rien arguer contre Mavrocordatos, il fallait lui supposer des arrière-pensées criminelles.

La chose était difficile; car sa conduite, comme chef du gouvernement pendant le siége de Missolonghi, et le refus qu'il avait fait d'être réélu président, mettaient Movrocordatos au-dessus du soupçon de toute espèce de vues ambitieuses. On accusa alors sa modestie, en prétendant qu'il n'avait fait porter aux emplois supérieurs Pierre Mavromichalis et George Condouriotis que pour gouverner à l'ombre de leur autorité. Il fallait, disait la faction militaire, non des idéologues, mais un dictateur, afin de faire face au danger. Ces propos retentissaient journellement en public et en particulier à Tripolitza, quand on y apprit qu'Odyssée, à la suite d'un conseil de guerre tenu à Athènes, avait résolu de retirer ses troupes des Thermopyles, et de laisser l'entrée de la Béotie ouverte à l'armée mahométane réunie à Thaumacos en Thessalie.

On crut reconnaître dans cette manœuvre la tactique de l'année précédente pour mettre les Péloponésiens d'accord, quand Odyssée écrivait au vice-président du pouvoir exécutif, Athanase Kanacaris, vieillard estimable, que la mort venait de ravir aux Hellènes [1] : *Je*

[1] Il expira sur une natte de jonc, sans regretter les dons de la fortune dont il avait été comblé. Vieillard infortuné! puisse la justice trop tardive que je rends à ses vertus civiques lui mériter les hommages de sa patrie et de ceux qui l'ont mal jugé, comme je m'empresse de le faire! car moi-même je fus longtemps abusé sur ses intentions.

vous envoie trente mille Turcs, faites-en ce que vous pourrez: je me charge de Khourchid-pacha et de ceux qui restent en Thessalie. Mais les choses étaient bien changées : car l'Acrocorinthe, qu'Odyssée regardait alors comme suffisante (quoique l'évenement prouvât le contraire) pour arrêter une invasion, étant au pouvoir des Turcs, elle portait d'un trait leur armée au centre de l'Argolide. Sa détermination était fondée sur un plus puissant motif.

L'armistice conclu entre Stournaris, Cara Hyscos et Djéladin-pacha de Larisse, rejetant sur l'armée de la Grèce orientale toutes les forces ottomanes réunies en Thessalie, il ne fallait pas attendre, pour les attirer en champ clos, l'arrivée de Moustaï-pacha de Scodra, qui s'avançait à la tête d'une armée de plus de vingt mille combattants. On était informé (car l'œil des Grecs ne cessa jamais de pénétrer ce qui se passait dans le conseil des Turcs), que le capitan-pacha, jaloux d'enlever au vizir des Scodrians la gloire de reconquérir le Péloponèse, ne s'était autant empressé de se rendre à Patras que pour le devancer dans ses opérations. Déjà Khoreb-pacha avait eu le déplaisir de voir échouer les espérances qu'il fondait sur l'armée de Jousouf-pacha et d'Omer Brionès, qu'il avait intention de faire décapiter s'il parvenait à les attirer sur ses vaisseaux, afin de payer l'armée avec leurs trésors; car tel était le texte de ses instructions, et il voulait agir avec les forces turques disponibles qui se trouvaient en Thessalie.

Un commandement impérial plaçant Sélim-pacha leur chef sous les ordres de Khoreb, celui-ci lui avait prescrit d'éviter l'Attique ainsi que l'isthme où les Grecs étaient retranchés, en dirigeant son armée à travers la Béotie et la Phocide vers le golfe de Salone, où il l'embarquerait afin de la transporter à la plage de Sicyone ou Vasilica. Tel était le plan du capitan-pacha ; et Odyssée, instruit que cette armée ne se montait pas à plus de dix-huit mille combattants, s'était concerté avec les chefs militaires de la Grèce orientale pour la détruire dans le trajet de terre qu'elle devait parcourir. Indépendamment de l'avantage de battre l'ennemi en détail, les Grecs y trouvaient un résultat qui ne les touchait pas d'une façon moins directe. Jamais leurs soldats n'avaient été aussi dénués. Manquant souvent de pain, sans habits pour se couvrir et sans argent pour subvenir aux besoins de leurs familles, ils attendaient l'approche des infidèles avec plus d'impatience que les Israélites, campés dans le désert, ne soupiraient après le passage des cailles, puisqu'ils comptaient sur les magasins ennemis

ainsi que sur leurs dépouilles pour avoir des vivres, des vêtements et de l'argent.

Ces considérations avaient décidé les stratarques de la Grèce orientale à ouvrir l'entrée de la Hellade aux barbares. Ils savaient que le sérasquier Sélim était arrivé à Larisse avec plusieurs pachas et agas, parmi lesquels on citait le Bulgare Abdoulla de Smocôvo, le redoutable vizir de Procovitza, le fameux bim-bachi Ali du mont Orbelos, et Ismael Potta, ou Podèz, ancien sélictar d'Ali-pacha, avait détaché douze mille hommes pour porter le ravage et la désolation à Volo, à Trikéri, ainsi qu'à Xérochori, contrée qui fut le patrimoine antique d'Admète, pasteur des peuples, dont la cour était l'asile des proscrits.

Sans s'étonner du nombre des barbares, Diamantis et Cara Tassos, assistés de Modéna Mavrogénie et d'une foule de braves sortis de l'île d'Eubée, s'étant renforcés à l'entrée des gorges du mont Pélion, reçurent l'ennemi avec une telle vigueur, qu'Ismaël Potta ne put se refuser à rendre hommage à la valeur des chrétiens. Abdoulla, au contraire, irrité de la résistance de ces *raias révoltés*, ne cessait de redoubler d'efforts pour triompher des obstacles qu'ils lui opposaient, et, étant parvenu a pénétrer dans les defilés, il insultait aux Schypetars. Il leur reprochait de reculer devant des rebelles qui n'avaient que le désespoir pour courage, lorsque, environné et accablé, il expia sa témérité avec plus de trois mille de ses Kersales, que les insurgés passèrent au fil de l'épée. Effrayés d'un pareil carnage, les Turcs, qui avaient déjà perdu près de cinq mille hommes dans les différentes attaques, se sauvèrent à Larisse, en abandonnant aux vainqueurs les bagages, provisions et munitions de guerre qu'ils traînaient à leur suite.

Les Grecs se gardèrent de les poursuivre, dans la crainte que le sérasquier ne vînt les attaquer avec des troupes fraîches; mais celui-ci, comptant sur un succès certain, s'était porté en avant. Arrivé à Zéitoun, il avait lancé ses troupes dans la Béotie et dans la Phocide par le défilé de Pétra dont l'issue aboutit au Triodos.

La campagne était déserte; le territoire des antiques peuplades d'Aba, d'Hyampolis, de Philobéotie et de Daulis était dépouillé de moissons; et, ne trouvant que des villages abandonnés à incendier, les Turcs parcouraient la Phocide la torche à la main. Le sérasquier Sélim venait de brûler Arachova, qui est la clef du Triodos; Castri, vil-

lage situé sur l'emplacement de Delphes; lorsqu'en approchant de la vallée d'Amphise, Panorias lui apparut à la tête des Criséens, qu'il était parvenu à rassembler. Il avait réuni ce qui restait de braves dans cette contrée, en disant *qu'on ne fuyait pas les armes à la main*. Puissant par la parole, fort par sa volonté, grand par son courage, dès qu'il avait été rejoint par les montagnards du Parnasse, il s'était embusqué à l'entrée du défilé où l'on trouve la fontaine Castalie.

Les sources ont conservé quelque chose de divin dans la Grèce; l'*aphétor*[1], humble prêtre de J.-C. qui préside à cet *agiasma*[2], n'eut pas plutôt béni son onde inspiratrice qu'il répandit sur les soldats de la croix, en les déclarant lavés de leurs souillures, que ces pauvres paysans parurent animés d'une ardeur surnaturelle. Ils voyaient pour la première fois des janissaires réguliers, accompagnés de sakas, ou porteurs d'eau, vêtus de dalmatiques en cuir de vache de Russie, et des tolpaches, coiffés de bonnets en peau de renards. Ils commencèrent le combat au nombre de cinq cents contre une nuée de ces barbares, auxquels ils résistaient depuis plus de trois heures, quand le chiliarque Scaltzodîmos arriva à leur secours avec trois cent cinquante Doriens. Il fait entendre le cri de *Victoire à la croix*, et tous se réunissant, chargent les Turcs, qui replient leurs colonnes vers les plaines de la Béotie, où leur cavalerie empêche les Grecs de les poursuivre.

En exécutant leur retraite, ils se rallient, et, s'étant portés vers le golfe d'Anticyre sans apercevoir aucun vaisseau du capitan-pacha, ils cherchaient à pénétrer vers Dobréna, échelle principale de la Livadie. Ils remontaient du côté de cette bourgade, que leurs coureurs avaient à moitié détruite quelques jours auparavant, lorsque, ayant dépassé l'emplacement d'Ascrée, ils s'arrêtèrent devant le vaste couvent de Saint-Luc. Leur fureur s'était rallumée à la vue de cette chartreuse, défendue par quatre cents religieux, qui les arrêtèrent assez de temps pour permettre à Odyssée de joindre l'ennemi et de les venger; car ils n'existaient plus au moment où il arriva dans la vallée du Permesse.

Dès que le fils d'Andriscos, Odyssée, avait eu connaissance de l'entrée des Islamites dans la Phocide, il était sorti d'Athènes en se

[1] *Aphetor*, gardien des sources sacrées.
[2] *Agiasma*, nom moderne donné aux sources auxquelles on attribue des vertus particulières.

dirigeant par Thèbes et Livadie pour leur couper la retraite du côté des montagnes qui bordent le bassin du Céphise. Son but, par cette manœuvre, était de surveiller en même temps les mouvements d'un certain Bercofezli, vizir de l'Eubée, qui, se trouvant débarrassé des meilleures troupes grecques cantonnées dans cette île, qu'on avait envoyées au secours des insurgés de Volo et de Trikéri, pouvait faire une irruption soudaine dans l'Attique. Il craignait donc avec raison de se trouver entre deux feux, tandis que les braves, commandés par Diamantis et Modéna Mavrogénie, combattaient *dans les champs de la fertile et populeuse Phthiotie, contrée toujours environnée de montagnes ombreuses et baignée des flots de la mer retentissante*[1]. Il aurait ainsi été obligé de se retirer de prime abord dans la Mégaride. Mais Odyssée avait pesé les conséquences de ces mouvements, lorsqu'il apprit que deux mille Péloponésiens, conduits par Nicétas le Turcophage, sortaient de l'isthme pour le secourir. Rassuré par ces auxiliaires qui ne pouvaient tarder à le rejoindre, et voyant que rien ne bougeait encore du côté de l'Eubée, il se porta à Platée, où il avait établi son quartier le 19 juin (v. s.), quand quelques paysans lui annoncèrent que les barbares attaquaient le monastère de Saint-Luc.

Franchissant aussitôt les coteaux des Cynocéphales Béotiennes et les hauteurs du mont Sphingis, Odyssée arriva en vue de Saint-Luc au moment où les flammes achevaient de consumer cet édifice, justement appelé les archives de la Grèce à cause de la quantité de marbres chargés d'inscriptions, employés dans ses constructions. A cet aspect qui les transporte de fureur, les Grecs chargeant cependant avec une froide impétuosité les barbares, les délogent successivement de toutes les positions qu'ils occupaient, sans leur faire aucun quartier. Ils les poursuivent de vallée en vallée, de plateau en plateau, en les foudroyant partout où ils pouvaient les attaquer sans s'exposer aux charges de la cavalerie. Ils les pressent, les fusillent, tantôt en leur coupant le chemin de la mer, et tantôt en leur disputant un terrain fourré d'arbustes. Sans leur donner de relâche, sans leur accorder un seul instant de repos, jour et nuit, sous le poids du midi le plus brûlant comme au lever de l'aurore, ils les harcèlent; et, forcés d'évacuer Dobréna, battus devant Thèbes ainsi qu'à Pétra, défilé qui s'ouvre entre la Béotie et la Phocide, les Hellènes ne cessent de poursuivre les

[1] Homer., Il., lib. 2.

barbares qu'à l'entrée des plaines de la Livadie. Ceux-ci, quoique harassés de fatigue, s'empressent de les traverser, afin de s'emparer du grand défilé du Parnasse, où ils touchaient après dix jours de combat. Satisfaits d'en être quittes pour la perte d'un quart de leur armée et d'une partie de leurs équipages, ils espéraient se sauver, lorsqu'ils se trouvèrent devancés au poste de Fontana par Panorias et Scaltzo Dimos.

Obligés de redescendre en rase campagne, où ils conservaient la supériorité contre les Hellènes à cause de leur cavalerie, les Turcs, conduits par le redoutable vizir de Procovitza, vinrent camper près de Chéronée, où ils purent respirer en liberté. Contents de trouver des pâturages pour leurs chevaux, suffisamment encore pourvus de vivres pour satisfaire à leurs besoins, ils se flattaient d'y être bientôt secourus par le vizir de Négrepont. Cette idée leur rendant le courage, ils mirent à mort quelques vieillards qu'ils avaient faits esclaves, et, ayant découvert dans les fondrières du lac Copaïs trois à quatre cents femmes ou enfants, qui s'y étaient réfugiés à leur approche, ils les égorgèrent impitoyablement. Ce fut la perte la plus sensible que les Grecs éprouvèrent; car ils n'avaient à regretter jusque-là que cinquante hommes tués et le double à peine de blessés.

Les Turcs, après cette expédition, étaient rentrés dans leur camp de Chéronée, où le sérasquier Sélim était resté, lorsque, pendant la nuit du 16 au 17 juin, Odyssée les ayant surpris dans leur sommeil, en tua quatre cents, leur enleva cent chameaux, quatre cents mulets, et répandit une telle confusion dans leur armée, qu'elle se divisa en deux colonnes, sans trop savoir de quel côté elle se dirigeait. Une d'elles, ayant pris son chemin du côté de l'Hélicon pour pénétrer dans l'Attique, fut recontrée par Jean Gouras, qui était sorti d'Athènes, et si complétement battue dans la journée du 20 juin, qu'elle dut faire un mouvement rétrograde. Elle reprenait la route de la Béotie, lorsqu'elle se vit attaquée par le Turcophage Nicétas, qui tua de sa main le vizir de Procovitza. Quinze cents hommes périrent dans cette affaire, et, deux jours après, ses débris ayant été assaillis par le stratarque Diamantis du mont Olympe au moment où ils cherchaient à rentrer dans l'Eubée, il les chargea avec une telle furie, qu'à peine cinq cents des mieux montés parvinrent à regagner la forteresse de Karababa, qui défend l'entrée de l'Euripe.

Cependant la seconde colonne ottomane, qui se composait encore

de plus de six mille combattants, conduits par le sérasquier Sélim, restait tranquillement campée près de Calomi, village situé au milieu de la grande plaine de Livadie, où les insurgés se seraient bien gardés de l'attaquer à cause de la supériorité de la cavalerie, qui constituait sa principale force, quand le feu ayant pris à ses munitions de guerre, le hasard procura un succès qu'on ne se flattait pas d'obtenir. Quatre cents Turcs furent brûlés vifs, et l'épouvante régnait dans leurs rangs, lorsqu'ils virent apparaître une foule de paysans, hommes et femmes, sortis du Péloponèse, de la Mégaride, de l'Attique, qui accouraient au partage de leurs dépouilles, en chassant devant eux des bandes de chevaux, d'ânes et de mulets. Ils s'étaient mis en route à la nouvelle des premiers succès remportés par Odyssée ; et les montagnards de la chaîne du Parnasse arrivant de leur côté guidés par la soif du pillage, la Grèce entière apparut en quelque sorte dans la Béotie.

Les Turcs, à cet aspect, prennent la fuite, en croyant voir les sillons ensemencés par Cadmus avec les dents du serpent Python reproduire encore des bataillons armés. Ils abandonnent tentes, bagages, munitions, artillerie, trésor ; et, à la faveur de la confusion occasiionnée par l'arrivée des pillards, cinq mille spahis bien montés parviennent à regagner la Thessalie. Tel fut le résultat des opérations du second corps d'armée, sur lequel la Porte Ottomane fondait ses espérances pour reconquérir le Péloponèse.

Ses débris étaient en fuite, tandis que les Hellènes vainqueurs, mais aussi avides que braves, se disputaient les dépouilles des barbares avec les populations accourues pour les partager. On s'arrachait des tentes, des selles, des armes, des chevaux, des turbans et des pelisses, au lieu de poursuivre l'ennemi. On en vint même aux mains dans plus d'un endroit pour quelques lambeaux d'étoffe, et chacun ayant pris sa part du butin, l'armée se dispersa et se fondit si rapidement, qu'Odyssée, Nicétas, ainsi que les autres chefs, purent à peine retenir un dixième de leurs soldats, chacun voulant mettre en sûreté dans son village les richesses dont il s'était emparé. Ainsi on n'avait obtenu que des succès sans résultas pour la cause publique ; trop heureux même de ne pas reperdre ces avantages ; mais les Turcs n'étaient ni plus disciplinés, ni surtout mieux dirigés que les Hellènes.

Le capitan-pacha, qui comptait sur l'armée qui venait d'être anéantie, n'avait, comme on l'a remarqué, fait aucune tentative pour l'utiliser lorsqu'elle parut en vue des golfes de Salone, d'Anticyre et de

Dobréna, où il aurait dû se trouver. Fier de déployer son superbe pavillon au milieu d'une flotte composée de quatre-vingt-douze voiles de guerre, il restait à l'ancre sous le château de Patras, occupé à brocanter avec quelques bâtiments marchands qui allaient acheter des raisins de Corinthe à Vostitza, Acrata, Xilo-Castron, et sur la côte septentrionale de la Morée, où les Grecs exploitaient leurs vignobles comme en pleine paix.

Sans calculer les avantages que les rebelles retiraient de ce commerce, ou plutôt empressé à en tirer parti, Khoreb-pacha l'encourageait, moyennant une taxe de 16 talaris (84 francs) par millier, qu'on versait dans son épargne. Afin d'exploiter toutes les ressources présentes, il n'avait porté le tarif sur les munitions de guerre que les étrangers fournissaient aux Grecs, qu'à dix pour cent. Ainsi, comme son altesse savait par expérience qu'il faut vivre et s'enrichir de son emploi en Turquie, sans compter sur la munificence d'un prince dont les ministres n'ont guère à attendre que le cordon pour pension de retraite, elle s'était bien gardée de pénétrer dans le golfe des Alcyons, où la présence de sa flotte aurait été nuisible à l'état de sûreté exigé par un commerce aussi légitime que celui qu'elle encourageait.

Cependant, afin de faire preuve d'hostilité, le grand amiral entretenait une croisière devant Missolonghi. Il y brûlait de la poudre; mais il ne se passait guère de jour sans que les scampa-via des Étoliens lui tuassent beaucoup de monde, ou s'emparassent des convois qu'on lui expédiait de Prévésa. Jousouf-pacha et Omer Brionis s'empressaient de le dédommager de ses pertes. Ils épuisaient l'Amphilochie, afin de pourvoir aux approvisionnements de sa flotte; mais ils n'avaient garde de se rendre à ses invitations pour se concerter avec lui sur les mesures militaires de la campagne. Ils étaient trop riches; et s'ils savaient comment on entre sur le vaisseau d'un capitan-pacha, ils n'ignoraient pas de quelle façon on en sort. Aussi ne cessaient-ils pas de le combler de présents pour être dispensés de l'honneur qu'il leur faisait, en désirant prendre conseil de leur expérience.

Il est probable qu'aucun des grands personnages qui ne cherchaient qu'à se tromper n'était dupe de ce qui se passait entre eux, lorsque Khoreb-pacha, dont la peste commençait à infester les chiourmes, résolut de ravitailler d'Acrocorinthe. La garnison de cette citadelle formidable éprouvait de grandes privations. L'amiral, sans se porter en personne à son secours, forma le plus lentement possible un con-

voi composé de trois armements turcs et d'autant de bâtiments marchands autrichiens chargés de provisions de bouche, qui entrèrent dans le golfe. Arrivés, au bout de quelques heures de navigation, au Léché, la forteresse arbora son pavillon, qu'elle assura de deux coups de canon. Le pacha qui y commandait fit en même temps sortir cent trente cavaliers chargés de couvrir le débarquement et de protéger le transport des vivres jusqu'à Château, qui est éloigné d'un mille et demi de la mer.

Les cavaliers partirent avec ces instructions, et quelques Grecs qui se trouvaient en embuscade ayant pris la fuite à leur approche, on se crut en sûreté. On accéléra néanmoins le débarquement, et on se disposait à effectuer le transport des vivres sous l'escorte des cavaliers, lorsque deux mille insurgés, descendus brusquement des hauteurs du mont Penté-Scouphi, les chargèrent si impétueusement, que le tiers à peine de cette troupe parvint à leur échapper. Les Turcs débarqués à la plage n'ayant eu de leur côté que le temps de se rembarquer, les provisions qu'ils avaient mises à terre restèrent au pouvoir des Hellènes, qui purent dès lors calculer l'époque à laquelle l'Acrocorinthe retomberait en leur pouvoir.

La nouvelle de cet échec étant parvenue à l'amiral Khoreb-pacha, il jura Allah et Mahomet de s'en venger. Faisant aussitôt signal à une division de sa flotte d'appareiller, il lui commanda de se rendre dans la baie de Cyllène située en face de Zante, de réparer l'insulte faite au pavillon du croissant, en dévastant les villages de l'Elide, et en réduisant leurs habitants en esclavage.

Ils portent aussitôt le cap dans cette direction, et quinze bâtiments de guerre embossés sous la plage du golfe de Chiarenza ayant commencé à canonner une petite église et quelques magasins situés auprès du mouillage de Caloscopi, apprirent aux Hellènes que les barbares menaçaient la campagne d'Andravida. Dans un instant deux mille Grecs prirent position entre les rochers, et, voyant que le débarquement ne s'effectuait pas malgré le vacarme de l'artillerie ottomane, ils résolurent de le provoquer. Ils firent en conséquence paraître en vue des armements ennemis un troupeau de moutons conduit par un berger, et le stratagème réussit. Les Turcs voguant vers la côte, avec quatre embarcations, chargées de soldats, prennent terre en poussant de grands cris. Les Grecs, trop empressés de les attaquer, les chargent; et les barbares, auxquels ils auraient pu couper la retraite en tempo-

risant, se rembarquent en laissant quinze morts et quelques blessés sur la grève.

Ce fut à ce brillant exploit que se réduisirent les tentatives du capitan-pacha contre le Péloponèse, quoique son intrépide champion, le *Spectateur oriental* de Smyrne, fit parcourir aux phalanges imaginaires qu'il lui prêtait le grand diamètre de la presqu'île compris entre Patras et Coron, où l'on peut circuler sans peine sur la carte, franchir l'Alphée, les lacs et les sables de la Triphylie, ainsi que le territoire escarpé du Gérennios, mais qu'aucune armée n'entreprendrait impunément de traverser. Hélas! laissant de côté l'imposture, le journaliste turc aurait pu, sans descendre à l'ignominieuse parodie de ce qui se passait à Tripolitza, fournir un triste et plus véridique tableau de la discorde qui déchirait les Hellènes.

Le congrès d'Astros, qui voulait cicatriser les plaies encore saignantes de la patrie, les avait irritées en prescrivant au gouvernement d'en sonder la profondeur. Dès que les pouvoirs exécutif et législatif furent installés à Tripolitza, leur attention s'était portée sur l'état des finances. On savait que le Péloponèse payait, avant l'insurrection, vingt millions de francs à la Porte Ottomane. Depuis ce temps on avait supprimé l'impôt du caratch ou capitation, ainsi que les droits arbitraires des pachas ; mais comme on avait compensé ce qu'on retranchait, par un octroi sur les denrées, la somme restant égale, on pouvait se flatter de faire face aux dépenses de la campagne. Deux millions et demi avaient été perçus pendant le premier trimestre de l'année 1823, quand on apprit l'invasion de la Phocide par l'armée turque de la Thessalie.

On avait fait partir Nicétas, général aussi brave que désintéressé ; mais la faction de Colocotroni s'étant ranimée avec une nouvelle exaspération, on n'avait trouvé d'autre moyen d'apaiser ce vieux chef de bande qu'en l'admettant au pouvoir exécutif en qualité de vice-président. On avait aussitôt expédié Pierre Mavromichalis dans l'Attique, qui devait être le théâtre de la guerre, la Morée se trouvant à l'abri de toute attaque. Mavrocordatos, accoutumé à ne voir aucun poste au-dessous de son mérite, s'était offert de l'accompagner en qualité de secrétaire général, lorsqu'on s'aperçut que le trésor public était entièrement épuisé. Les généraux qui se trouvaient à la tête de la force armée avaient dévoré toutes les ressources, sous prétexte de se payer des avances qu'ils avaient faites pour entretenir leurs soldats.

Sur ces entrefaites, le président du gouvernement exécutif, qui s'était d'abord établi à Mégare, avait dû transporter sa résidence au monastère de Saint-Lavrenthios dans l'île de Salamine [1]. On ne comptait plus que deux mille hommes chargés de la défense de l'isthme, deux mille cinq cents en observation devant Patras; et la marche des troupes, que la pénurie d'argent arrêtait, ne permettant pas d'envoyer les renforts qu'on demandait de toutes parts, le service public était compromis. En vain Mavrocordatos, de concert avec le président et les membres du corps législatif, essayait d'aviser aux moyens de combler le déficit, quand deux bataillons, l'un composé de Spartiates commandés par Iatracos, et l'autre formé d'Arcadiens dirigés par plusieurs capitaines, vinrent augmenter les embarras dans lesquels on se trouvait.

Ces deux corps, qui devaient marcher, l'un vers Corinthe et l'autre du côté de Patras, excités par les haines auxquelles leurs chefs étaient en proie, ne se furent pas plutôt reconnus, qu'ils en vinrent aux mains avec une telle animosité, qu'une vingtaine d'entre eux furent tués dans les rues de Tripolitza. Alors le gouverneur de la ville, qui était frère du chiliarque Iatracos, craignant les suites d'un événement qu'il n'avait pu ni prévenir ni réprimer, quitta son poste pour se réfugier dans la Laconie. Il ne tarda pas à y être suivi par l'évêque de Brysthènes, vice-président du corps législatif; et le président du sénat législatif s'étant démis de son emploi, le parti de Colocotroni resta maître du terrain.

Cependant, comme il n'y avait jusque-là que défection de la part de ceux qui auraient dû faire tête à l'orage, le corps législatif, pénétré de l'importance de ses fonctions, résolut d'élire un nouveau président. Les députés s'étant réunis aux termes de la loi, tous, à l'exception d'un seul, donnèrent leurs voix à Mavrocordatos, qui fut proclamé président. On lui notifia aussitôt le choix qu'on venait de faire; mais il refusa d'y obtempérer, en représentant combien il était dangereux d'irriter les passions dans un moment où l'on avait à soutenir le choc des armées turques, et par conséquent le plus grand intérêt à ménager les chefs militaires. Déjà la retraite de Iatracos et de l'évêque de Brysthènes faisait craindre un schisme public; et les clameurs de Colocotroni, propagées par Anagnoste Déli-Ianei, contre

[1] Voyez tome IV, depuis la page 87 jusqu'à la 123e, de mon Voyage dans la Grèce.

lui, ne permettaient pas de douter que la dignité qu'on lui conférait ne devînt funeste à la chose publique.

Sans s'arrêter à ces considérations, le corps législatif ne répondit à Mavrocordatos qu'en lui faisant signifier officiellement sa nomination à la présidence ; et sur son refus motivé par écrit de l'accepter, il fut sommé de se présenter à la barre de l'assemblée. Il y comparut, et, menacé d'être considéré comme rebelle en cas d'obstination, il dut accepter la charge que la patrie lui imposait.

Hélas! la Grèce n'avait fait que changer de maîtres ; l'intérêt et l'avidité étaient les seuls mobiles de la faction qui composait le pouvoir exécutif ; et tous ses membres, à l'exception d'André Zaïmis de Calavryta, semblaient autant de pachas chrétiens ligués pour dévorer l'héritage de la liberté. Colocotroni aspirait à une espèce de dictature militaire. Sa demeure était remplie d'une foule de Grecs armés ; il disait publiquement que, si Mavrocordatos parlait plus longtemps du règne des lois, *il le ferait attacher sur un âne, et chasser à coups de fouet de la Morée!* C'était une espèce de tyran féodal, qui avait succédé aux vizirs de Tripolitza, car, s'il les égalait en orgueil, il leur était encore comparable sous le rapport de l'avidité et de l'ignorance.

Mavrocordatos, pénétré de la pensée douloureuse que les militaires sont aussi dangereux à un Etat libre qu'ils lui sont utiles dans la guerre, convaincu d'ailleurs qu'il ne pouvait opérer le bien, ayant convoqué le sénat le 14 juillet, trois jours après son entrée en fonctions, il lui parla en ces termes, en demandant, avec l'acceptation de sa démission, que le discours qu'il prononça fût consigné au procès-verbal de ses séances.

« Sénateurs,

» Mon devoir m'impose l'obligation de vous exposer mes vues re-
» lativement au repos public, et de justifier un bien qui m'est plus
» cher que la vie, mon honneur, qu'on a cruellement compromis.

» Je ne sens que trop combien il est difficile à quelqu'un de parler
» de soi-même ; mais obligé de le faire dans les circonstances où je
» me trouve placé, j'invoquerai votre indulgence en vous suppliant
» de me pardonner, et de daigner prêter une oreille attentive à mes
» paroles.

» Si, depuis que j'ai mis le pied sur le territoire grec, je n'ai pas
» rempli mes devoirs ; si, comme citoyen et comme homme public,
» je n'ai pas fait tout ce qui dépendait de moi pour le bien de la pa-

» trie ; si, pour opérer ce bien, je ne me suis pas exposé aux plus
» grands dangers, j'en appelle à tous ceux qui, pendant ce temps,
» se sont trouvés près de moi dans les camps et dans les affaires
» publiques, où ils ont pu observer et juger ma conduite : c'est
» à eux que je m'adresse pour rendre le témoignage le plus ri-
» goureux.

» Ce que je désire encore vous rappeler, sénateurs, si, par sys-
» tème, je me suis tenu constamment éloigné de toute espèce de
» faction, gardant la neutralité au milieu des partis, occupé unique-
» ment à maintenir la concorde et l'union, que je regarde comme les
» principaux moyens de salut public, il serait aussi absurde qu'impo-
» litique de changer de direction, à celui qui s'est entièrement dévoué
» à la défense des libertés nationales.

» Lorsque vous me fîtes notifier, sénateurs, le choix dont vous
» m'aviez honoré en m'élevant à la présidence du corps législatif,
» j'eus l'honneur de déduire à vos envoyés les raisons qui m'obli-
» geaient de refuser cet honneur. Je priai l'assemblée de vouloir
» bien réfléchir sur le choix qu'elle venait de faire ; je promis de
» mon côté d'y penser, de lui communiquer à ce sujet mes idées par
» écrit. Ainsi toutes mes réflexions ayant été conformes à ma pre-
» mière résolution, je persistai à vous prier de porter vos vues sur une
» autre personne, lorsque je fus appelé devant vous.

» J'exposai toutes les raisons propres à vous convaincre que je
» n'étais pas celui qui convenait pour remplir les desseins de l'assem-
» blée, qui me répondit, le 11 juillet, qu'après les plus mûres déli-
» bérations elle persistait dans une résolution où elle apercevait beau-
» coup d'avantages et aucun inconvénient. Vous protestâtes d'avance
» contre les raisons que je pourrais alléguer afin de motiver mon
» refus, et je parus devant vous pour obéir aux pères de la patrie.

» J'essayai cependant encore, sénateurs, comme vous le savez, de
» remémorer les raisons qui subsistaient pour décliner votre choix.
» Je demandai la parole, lorsque vous vous écriâtes d'une voix una-
» nime : *que j'allais occasionner la dissolution du gouvernement en ne*
» *me rendant pas à vos vœux, et que je serais comptable un jour à la*
» *patrie de ma désobéissance*. Je cédai, mais à regret et contre ma
» volonté, en déclarant que je déférais à vos ordres, afin qu'on
» n'eût pas à me reprocher d'être le moteur de quelque grande ca-
» tastrophe.

» Si mes refus, sénateurs, ont été sincères ou non, c'est par les » faits que vous devez répondre. Je laisserai donc de côté les accusa- » tions portées contre moi, *d'avoir provoqué votre choix*. Dieu, ma » conscience et vous-mêmes, savez et pouvez déclarer si jamais je » recherchai à cet égard l'honneur de vos suffrages; si, lorsque je vous » fus proposé au congrès d'Astros pour faire partie du conseil exé- » cutif, je ne me défendis pas d'être promu à cette dignité, en me » contentant de l'emploi de secrétaire général que j'ai accepté.

» En vain dira-t-on que j'affaiblis l'action du gouvernement en » m'éloignant des affaires publiques; vous trouverez au contraire, » sénateurs, qu'en prenant un parti différent, je réveillerais les ani- » mosités existantes entre les deux premiers corps de l'État, dont » l'harmonie est si essentielle à la chose publique. Je ne veux être ni » directement ni indirectement la cause d'aucun scandale natio- » nal. Fidèle à mon système, et aussi empressé à calmer les dis- » cordes qu'à en éloigner la cause, je renonce aux fonctions de » président dont vous m'avez investi. Le plus âgé d'entre nous, » comme il est tant de fois arrivé, peut présider; et il est de votre » devoir de conserver un gouvernement que vous avez juré de dé- » fendre. Cette tâche vous appartient, ainsi qu'à moi de me démettre » d'un emploi que la patrie me commande de résigner.

» Tripolitza, 14 – 26 juillet.

» *Signé* : A. Mavrocordatos.

» *Contre-signé* : A. Polyzoïtis. »

La voix patriotique de Mavrocordatos finissait à peine d'exprimer ces nobles sentiments, quand le gouvernement reçut l'avis d'un dernier effort tenté par le capitan-pacha contre l'Étolie Épictète. Les vivres qu'on lui expédiait de Prévésa ne suffisant pas aux besoins de ses équipages, Khoreb résolut d'établir un camp volant composé de deux mille hommes tirés des garnisons de Lépante, des châteaux des Petites-Dardanelles et de ses propres vaisseaux, qu'il se proposait de placer au port de Calydon, maintenant appelé Cavouro-Limni [1]. Le réala-bey ou vice-amiral devait en avoir le commandement. Il aurait dirigé de ce point des fourrageurs dans l'intérieur du pays pour enlever des bestiaux, faire des esclaves et saccager les villages qui étaient encore occupés par les Grecs.

[1] Cavouro-Limni. Voyez tome III, pages 205 et 209 à 214; tome IV, page 39, de mon Voyage dans la Grèce.

Tel était le plan médité par le chef des barbares ; mais les Étoliens, depuis l'arrivée de sa flotte dans leurs parages, soupçonnant qu'il pourrait tenter quelque descente sur les côtes, s'étaient réunis en nombre suffisant pour s'y opposer. Ainsi ils ne virent pas plutôt la division ottomane partie de la plage de Patras, aborder à la source de Calydon, située au fond de son port, que, se levant à un signal convenu, ils tombèrent sur les premières troupes qui prirent terre. Celles-ci, protégées par l'artillerie des chaloupes qui les avaient apportées, espérèrent un moment de pouvoir se maintenir. Mais, sans s'effrayer de la mitraille, les Grecs, après avoir tué cent cinquante Turcs et pris un nombre considérable de blessés, contraignirent les barbares à se rembarquer, en remportant leur réala-bey blessé, qui expira dès qu'on l'eut reconduit sur son bord.

La fortune étant aussi contraire au capitan-pacha, dont les chiourmes étaient rapidement moissonnées par la peste, il songea à rentrer dans l'Archipel, d'où il lui arrivait des nouvelles aussi peu propres à le rassurer que les événements qui se passaient sous ses yeux. Quoiqu'il fût au courant des divisions funestes qui déchiraient les chefs des Hellènes, et qu'il n'ignorât pas qu'elles seraient longtemps fomentées par Colocotroni, il savait qu'au plus léger signal d'alarme toutes les populations grecques de la Morée se lèveraient pour combattre les Osmanlis. Au premier coup de tambour, quarante mille hommes, abjurant aussitôt leurs discordes, étaient prêts à marcher, et ce nombre, en cas de danger réel, pouvait former une masse de plus de soixante mille fusils [1], qui, bien que maniés par des paysans, n'en portaient pas pour cela des coups moins homicides. En pareil cas, chacun était prêt à courir aux armes ; et les femmes de l'Arcadie, aussi bien que les filles du Taygète, ayant fait preuve de bravoure, le meilleur moyen d'affaiblir les Grecs était de les abandonner à leurs orages politiques.

Cependant on avait éprouvé une espèce de répit à Tripolitza dès que Mavrocordatos eut donné sa démission de la présidence du corps législatif, et les véritables amis de la patrie en avaient profité pour diriger quelques troupes du côté de Modon et de Coron. Constance Zacharie, reprenant le casque et l'épée, s'était portée vers ces places, situées

[1] M. Leicester-Stanhope porte le nombre des milices en 1824 à près de cent cinquante mille.

à l'extrémité méridionale de la Chersonèse de Pélops. On savait leurs garnisons tellement affaiblies, qu'elles avaient fait murer une partie des portes, et ce n'était qu'à la pointe de l'épée qu'elles se procuraient les bestiaux nécessaires à leurs besoins.

Elles venaient d'entreprendre une de ces excursions le 12 août au matin, quand elles furent rencontrées par Constance Zacharie, qui leur tua quarante-cinq hommes, et leur fit six prisonniers, en les poursuivant jusque sous le canon de Modon, devant lequel elle dut s'arrêter. Elle plaça ensuite des embuscades autour de cette forteresse et dans les environs de Coron où elle se porta bientôt après. C'était tout ce qu'elle pouvait faire; car la bande noire des agioteurs établie à Zante s'était, dès le commencement de l'insurrection, chargée de ravitailler les places maritimes turques, qui auraient, sans cela, capitulé depuis longtemps. Des bâtiments autrichiens et anglo-ioniens, car il n'y avait que ces deux nations qui servissent de pourvoyeurs aux mahométans, faisaient le commerce sacrilége qui prolongeait l'effusion du sang humain. Leurs bénéfices avaient été, suivant les besoins des assiégés, qu'ils laissaient affamer, de 100, 200 et jusqu'à 300 pour cent. Ils n'avaient pas, à la vérité, tous les profits nets; car étant payés en lettres de change sur le trésor du sultan, ils devaient partager leurs gains usuraires avec les banquiers de Constantinople, qui étaient eux-mêmes obligés à de grands sacrifices pour obtenir le remboursement d'effets que tout le monde n'était pas disposé à négocier.

On écrivait à ce sujet que le banquier de sa hautesse avait déjà refusé d'accepter plusieurs de ces traites [1] et qu'un esprit de mutinerie, qui ne cessait de se manifester parmi les janissaires, faisait craindre quelque événement sinistre. La misère publique, la cessation absolue des affaires commerciales, l'altération rapide des monnaies, qui réduisait la piastre turque à cinquante-cinq centimes, compromettaient toutes les classes de la société, lorsqu'un incendie vint augmenter la confusion.

On ne sait comment le feu fut mis à l'arsenal de Constantinople, qui parut tout à coup embrasé. Mais la terreur devint générale

[1] On voit la confirmation de ce fait dans une lettre de M. Leicester-Stanhope, datée du 26 novembre 1823. « J'ai la satisfaction, mon cher Bowring, de vous apprendre que les billets de M. Green, qui se montaient à 2,000 livres sterling, n'ont pas été acceptés à Constantinople. » *Chron. du Lev.*, tome I, page 257.

quand on vit une frégate de premier rang enflammée se détacher dès que ses câbles eurent cédé, consumer un vaisseau et quelques navires qui étaient en désarmement. Poussée par le vent, sans que personne osât s'en approcher pour la couler, elle parcourut pendant une demi-heure les diverses parties du port, menaçant tantôt le sérail, tantôt la ville, et successivement plusieurs établissements. On attendait avec anxiété la fin d'un événement qui glaçait le peuple d'effroi, lorsqu'une brise qui s'éleva porta ce bâtiment du côté des bas-fonds, où il s'échoua.

Cet incendie, qui épouvanta le sultan, fit dire au peuple que le ciel se déclarait pour les Grecs, et le bruit s'en étant répandu jusqu'à Patras, où le capitan-pacha apprit en même temps que Hassan-pacha lieutenant du vizir d'Égypte, venait de mourir de la peste, il résolut de rentrer dans l'Archipel. Ayant rassemblé tous ses capitaines, il déclara son intention de remettre en mer. Mais, indépendamment de ces raisons, des motifs plus puissants le portaient à sortir du golfe.

On a vu, par ce qui précède, comment Khoreb-pacha étant à peine entré dans la mer Ionienne, les Psariens et les Samiens avaient détruit les magasins établis sur les côtes de l'Asie mineure, et dispersé les milices qui devaient contribuer à la conquête de la Morée. Depuis cette époque, une flottille sortie d'Hydra et de Spetzia avait opéré un débarquement dans la baie de Carystos; et les Grecs descendus des montagnes, joints aux habitants du bourg de Cumes qui avait été incendié par les barbares, les avaient repoussés dans la ville, où ils les tenaient bloqués.

D'autres troupes, transportées par les Hydriotes dans le golfe de Vôlos, étaient arrivées assez à temps à Trikéri pour se trouver en mesure de trouver Tassos qui commandait dans cette ville, et de battre Ismael Podèz, l'un des plus vaillants capitaines de Djéladin-pacha de Larisse. A la suite de ces succès, quatre héroïnes, dont nous regrettons de ne pas connaître les noms, sorties du port de Iolcos avec autant de navires pourvus des marins les plus intrépides du golfe Pagasétique, portant le fer et la flamme sur les côtes du mont Olympe, avaient répandu la terreur jusqu'à Salonique. Chaque peuplade de la mer Égée avait fait sortir jusqu'à ses barques de pêcheurs afin de se répandre sur toutes les plages où il se trouvait des Turcs ou des propriétés mahométanes à ravager, et l'audace des corsaires était telle,

qu'ils venaient de détruire un entrepôt de vivres appartenant au gouvernement de sa hautesse qui se trouvait à Imbros, île située à l'embouchure de l'Hellespont. Enfin, on annonçait l'apparition prochaine d'une flotte grecque de soixante et quinze voiles qui devait sortir d'Hydra vers le 24 août, pour se rendre dans la mer de Patras.

Ces événements méritaient sans doute de fixer l'attention du capitan-pacha, mais au moment où tant d'incidents semblaient se réunir pour l'accabler, la fortune se déclarait encore une fois contre les Hellènes.

Diamantis et Tassos qui se trouvaient aux prises avec les Turcs, dans la Phthiotie, après les avoir expulsés des environs du golfe Pagasétique, étaient au moment de faire prisonnier Bercofezli-pacha de Négrepont, quand une nuée de cavaliers conduits par Ismael Podet parut inopinément sur leurs flancs. « Tels alors, comme le dit Homère[1], que des chasseurs suivis de leurs meutes, prêts à fondre sur un cerf à la haute ramure, se troublent et se dispersent à l'aspect d'un lion à l'épaisse crinière accouru à leurs cris, les Grecs, tout à coup épouvantés, sont saisis de frayeur et toute leur force est dans leurs pieds. » En vain Tassos l'Olympien et le béotarque Diamantis veulent les retenir, leur voix n'est plus entendue. Les Hellènes se débandent ; ils venaient d'apprendre que Moustaï-pacha de Scodra, à la tête de trente mille Schypetars guègues, avait pénétré dans la Thessalie, et qu'une armée de vingt mille barbares thraces, macédoniens et bulgares, sortis de Larisse, s'avançaient vers les Thermopyles.

Le bruit d'une nouvelle invasion des mahométans passe aussitôt du continent dans l'Eubée, que les habitants de la plaine s'empressent de quitter pour se réfugier dans les îles voisines, tandis que les Hydriotes, appareillant de la baie de Carystos, reprenaient la direction de l'Argolide. Odyssée replie ses troupes dans les escarpements du Parnasse. Tassos et Diamantis rentrent dans les forêts du mont Pélion; Gouras, qui s'était avancé vers Thèbes, rétrograde précipitamment sur Athènes, suivi de toutes les populations de la Béotie et de la Phocide, qu'on embarque aussitôt pour Salamine, où elles trouvent Pierre Mavromichalis et une partie du gouvernement hellénique établis.

[1] Iliad. lib. xv, a v. 271 ad 276. Cette phrase se trouve citée dans les lettres d'un témoin oculaire de ce combat.

C'était, pour le capitan-pacha, le moment de ressaisir la victoire. Sa coopération, unie à tant d'éléments nouveaux de succès, aurait été fatale aux Hellènes; mais, comme il n'avait pour conseillers que les infâmes étrangers qui avaient partagé son monopole, et quelques intrigants subalternes, il se contenta de charger l'escadre algérienne de bloquer Missolonghi, tandis que Moustaï-pacha assiégerait cette place par terre. Pour lui, qui n'aurait pas aimé à voir réussir les sérasquiers envoyés par le divan, satisfait de la collecte pécuniaire qu'il avait recueillie, il mit à la voile avec l'intention d'établir sa croisière dans le canal de Chios, où il arriva vers les premiers jours de septembre.

Pour rassurer les Asiatiques épouvantés d'une récidive de descentes faites sur leurs plages par les Samiens, qui avaient brûlé cinq villages et emmené une foule de Turcs en esclavage, le capitan-pacha répandit la nouvelle de la destruction complète des Hellènes. L'Attique était, disait-il, au pouvoir du vizir Bercofezli; Moustaï-pacha s'était emparé de Missolonghi; la majeure partie de la Morée était envahie par les armées du sultan; Colocotroni, qui célébrait dans ce moment à Tripolitza les noces d'un de ses fils avec une fille de Pierre Mavromichalis, avait été assassiné à Mégare par une femme; Mavrocordatos, qui avait voulu vendre le Péloponèse aux Anglais, allait être pendu.

Quelle joie pour les enfants d'Islam! Quelle allégresse parmi les turcophiles étrangers! Le pacha de Smyrne, fidèle interprète de leurs communs sentiments, ne crut, en conséquence, pouvoir faire au grand amiral Khoreb un plus agréable cadeau de bienvenue, qu'en lui envoyant, chargés de chaînes, vingt-deux pauvres marins grecs qui lui avaient été livrés par le commodore de la station navale de S. M. l'empereur d'Autriche dans le Levant [1].

[1] Voyez le *Spectateur oriental* pour les details de cette affaire.

CHAPITRE V.

État de la Grèce comparé à celui où elle se trouvait au temps de Mardonius. — Anarchie des stratarques du Péloponèse. — Retraite de Mavrocordatos. — Indignation des habitants de l'Archipel contre les Péloponésiens. — Mavrocordatos engage les Hydriotes à secourir l'Étolie. — Politique adroite de Moustaï-pacha. — L'île d'Eubée est ravagée par Sélim-pacha. — Changement de conduite de Moustaï-pacha. — Réunion du gouvernement hellénique à Salamine. — Mesures diverses qu'il adopte. — Précautions prises par Marc Botzaris pour défendre Missolonghi. — Arrivée de l'éparque Constantin Metaxas dans cette ville. — État malheureux des Grecs bannis des provinces russes. — Hospitalité qu'ils reçoivent en Allemagne et en Suisse. — Moustaï-pacha pénètre dans le canton d'Agrapha. — Lettre de Marc Botzaris à l'archevêque Ignace. — Combats partiels de Stornaris, Zongos et Makrys. — Forces de l'armée ottomane. — Arrivée de Marc Botzaris avec les Souliotes devant l'ennemi. — Attaque nocturne qu'il exécute. — Blessure mortelle qu'il reçoit. — Consolation qu'il donne à ses amis. — Défaite des Turcs. — Dernières paroles de Marc Botzaris. — Sa mort. — Honneurs funèbres qu'on lui décerne.

Hérodote rapporte [1] que, l'armée perse ayant atteint la Béotie, les Thébains conseillèrent à Mardonius de s'arrêter dans un point d'où il pourrait soumettre la Hellade sans courir les hasards d'un combat. « Si vous suivez notre conseil, lui disaient-ils, vous vous rendrez sans » peine maître de toutes leurs délibérations. Bornez-vous à envoyer » de l'argent aux hommes influents dans les différentes villes ; vous » sèmerez ainsi la division dans la Grèce, ensuite, à l'aide de ce » moyen, vous viendrez facilement à bout de ceux qui n'auront pas » voulu s'entendre avec vous. »

Ce moyen, comme on l'a vu dans un des livres précédents de cette histoire, avait été mis en usage, non à la demande des Béotiens, mais des agents de la police britannique, qui avaient séduit plusieurs chefs étoliens, quand Omer Brionès vint établir le siége devant Missolonghi, au mois d'octobre 1822. Depuis ce temps, des divisions, plus dangereuses que l'or de Mardonius ne l'avait été pour leurs aïeux, affai-

[1] Calliope, ch. 2.

blissaient les modernes Hellènes. Les ennemis de Mavrocordatos, non contents de l'attaquer par des libelles diffamatoires, en étaient venus au point de menacer ses jours, quand le sénat législatif et le peuple, dont il était chéri, lui conseillèrent de se condamner à un ostracisme volontaire, en se retirant à Hydra.

Il céda ; et, tel que Phocion, avec lequel il avait déjà plus d'un trait de ressemblance, il entrevit dans son éloignement un nouveau moyen de servir sa patrie. Mais, avant de quitter Tripolitza, Mavrocordatos conseilla au corps législatif de se rendre à Salamine, où, réuni au président du pouvoir exécutif, il pourrait contribuer aux moyens de salut public que nécessitaient les événements qui agitaient la Grèce orientale. On consentit à suivre son avis ; et, comme il eut encore la satisfaction de voir qu'on mettait à la disposition du ministre de la marine une somme de deux cent mille piastres, il espéra que cet acheminement à un retour vers l'ordre lui donnerait le moyen de calmer l'amirauté d'Hydra, qui était en rupture ouverte avec le gouvernement hellénique.

Les habitants des Cyclades, indignés de savoir les escadres grecques amarrées dans leurs ports sans tenir la mer, faute d'argent pour payer leurs équipages, avaient envoyé leurs contributions à Hydra, à Spetzia et à Psara ; et les navarques, dans un conseil tenu à Métochi, persuadés de l'urgence du danger, n'eurent pas plutôt entendu Mavrocordatos, qu'ils résolurent d'équiper une escadre pour secourir Missolonghi, place regardée comme le boulevard du Péloponèse du côté de l'Etolie. C'était le meilleur moyen de faire cesser l'anarchie qui désolait la presqu'île. On pouvait espérer qu'en apprenant ces préparatifs les Arcadiens, qui venaient de prendre les armes contre la faction de Colocotroni et des Déli-Ianéi, Zaimis et Londos, qu'on savait retirés dans l'Achaïe, formeraient aussitôt un faisceau pour combattre l'ennemi commun, et que le danger forcerait chacun à faire franchement son devoir ; sauf à se déchirer quand on n'aurait plus les Turcs sur les bras.

L'ennemi était aux portes. Le moderne Mardonius, Moustaï-pacha, guidé par les conseils de ceux qui avaient empêché les Monténégrins d'opérer une diversion en faveur des Grecs, était à peine arrivé à Tricala qu'il s'était empressé de ratifier le traité conclu entre le vizir de Larisse, Stournaris et Cara Hyscos, pour la neutralité respective d'Agrapha et de la Thessalie. Non content d'adopter cette mesure

politique, le jeune vizir, qui unissait une prudence qu'on était loin de soupçonner de sa part à une extrême affabilité, s'était appliqué à rassurer les esprits au point qu'une partie des villages d'Agrapha, instruits des dissensions qui déchiraient le Péloponèse, avaient consenti à déposer les armes. Accordant sûreté et amnistie, et faisant remise des impôts, la renommée de sa justice avait attiré jusqu'à son quartier un grand nombre d'armatolis plus contents de servir sous ses drapeaux que sous ceux de chefs avides dont ils n'avaient qu'à se plaindre. Enfin, Moustaï-pacha ayant fait pendre un de ses propres beys, ainsi que les Guègues qu'il commandait, parce qu'ils avaient pillé un village grec, cet acte de sévérité lui aurait gagné tous les cœurs s'il n'avait pas été dans sa destinée de rentrer dans la voie de l'iniquité, pour complaire aux fanatiques dont il était entouré.

Elle se dévoilait, cette iniquité, à l'extrémité orientale de la Thessalie par les œuvres du sérasquier Sélim et du vizir de Négrepont. Ces chefs, informés de ce qui se passait au camp de Moustaï-pacha, rappelant subitement les troupes qu'ils avaient portées dans la Béotie, étaient rentrés dans l'Eubée, qui se trouvait momentanément dégarnie de ses meilleurs soldats. Traversant cette île dans tous les sens, ils y avaient égorgé trois mille femmes ou enfants, et répandu une telle épouvante, que les habitants qui n'avaient pu gagner les montagnes s'étaient réfugiés à Skiathos, à Scopélos et jusqu'à Ténos, où la peste avait cessé ses ravages. L'intention des Turcs, par cette mesure d'extermination, était de ne laisser aucun ennemi sur leurs flancs, avant de pénétrer dans l'Attique, qui était défendue par le stratarque Gouras.

Moustaï-pacha, connaissant les événements de l'Eubée, résolut, à l'exemple de ses collègues, de purger le Pinde des bandes dont l'attitude pouvait compromettre le succès de ses opérations. Elevant d'abord des difficultés contre la teneur de l'armistice qu'il avait ratifié, il voulut que les capitaines grecs se réunissent à ses troupes ; et, ceux-ci s'y étant refusés, il les somma de lui livrer leurs armes. Sur leur refus, il entra dans les montagnes ; et Stournaris, pris au dépourvu, eut la douleur de voir les Guègues envahir la vallée entière de l'Achéloïde jusqu'au pont de Coracos. Il dut prendre position dans le canton des Tripoloïdes [1], sans pouvoir secourir les villages que les

[1] Tripoloïdes. Tome II, pages 123, 183, 201, 205, 206 ; tome III, pages 156, 157, de mon Voyage dans la Grèce.

Turcs incendiaient, les paysans qu'ils traînaient en esclavage ou qu'ils massacraient : il en fut de même de Cara Hyscos qui se retira dans les escarpements du mont OEta, et l'attention publique se partagea entre l'Etolie et l'Attique.

Le pouvoir exécutif, réuni à la majorité du corps législatif, s'était, comme on l'a dit, rassemblé à Salamine, où il avait réuni un corps de six mille hommes [1]. Indépendamment de cette troupe, l'île renfermait plus de deux cent mille réfugiés, de façon que l'Attique, la Béotie, et la Grèce entière, par ses fugitifs et ses représentants, était concentrée sur cet écueil, où l'on était réduit à louer, à prix d'argent, jusqu'au couvert de quelques vieux oliviers pour s'abriter. Le premier soin du gouvernement fut de faire transporter une partie de cette population sur Egine, Calaurie et du côté d'Epidaure. Il pensa ensuite à secourir Gouras qui commandait à Athènes, et à défendre l'isthme dans le cas où l'ennemi chercherait à pénétrer dans la Mégaride par les défilés du mont Cithéron. On nomma, après cela, Jean Coletti de Syracos éparque de l'île d'Eubée, qui se chargea de former une diversion importante de ce côté, et réussit dans cette entreprise. Mais quelle devait être l'issue des événements de l'Etolie? voilà ce qu'il était impossible de prévoir.

Marc Botzaris, nommé stratarque de la Grèce occidentale, avait fait travailler dès le mois de janvier à fortifier Missolonghi, place regardée, en attendant la conquête des châteaux de Patras, de Lépante et des Petites-Dardanelles, comme le rempart du Péloponèse. Le col de la chaussée qui traverse les lagunes avait été coupé par un large fossé, en arrière duquel on avait élevé une muraille solide, garnie de soixante pièces de canon de différents calibres. Le plan de ces travaux et de diverses autres redoutes avait été dressé par des ingénieurs européens ; et M. Cokinnis, chargé de les exécuter, s'en était acquitté avec tant de zèle que tout était fraisé, palissadé et achevé au commencement de juillet.

A cette époque Constantin Métaxas, que le gouvernement hellénique avait nommé éparque de l'Etolie, était arrivé à Missolonghi.

[1] Ce fut à cette assemblée que parurent pour la première fois les agents de lord Byron, et qu'il offrit une forte somme d'argent. M. Trelawney, son représentant, ajouta à ce don ces mémorables paroles, qui se rapportaient à la défense de Missolonghi : *Je ferais, si je le pouvais, monnayer mon cœur pour sauver ce boulevard de la Grèce.*

Il avait eu la gloire d'y aborder en vue de la flotte ottomane, qui croisait dans le golfe de Patras, sans qu'aucune des sept barques de pêcheurs, dont son cortége se composait, fût inquiétée dans sa traversée depuis Cavrostasi jusqu'à Vasiladès, où il avait été reçu avec des transports de joie extraordinaires. Il avait publié depuis ce temps quelques règlements salutaires, et établi une correspondance active avec son frère André Métaxas, qui était chargé du blocus de Patras.

Depuis que Moustaï-pacha était arrivé en Thessalie, l'éparque avait donné asile à plus de trente-deux mille habitants du Vlochos, qu'on était parvenu à transférer en Morée avant que l'escadre algérienne, laissée devant Patras par le capitan-pacha, eût établi sa croisière entre Ithaque et les côtes de l'Étolie. Il avait ensuite, de concert avec l'archevêque Porphyre et les notables, organisé les différentes parties du service public, lorsque le ciel versa dans son âme la plus douce des consolations, en lui permettant d'entrevoir l'avenir de ses enfants et d'une épouse qu'il chérissait.

Les pasteurs ecclésiastiques de la Suisse avaient, ainsi que le monde et la postérité sans doute se plairont un jour à le répéter, réchauffé dans leur sein les Hellènes qu'une politique inhumaine chassa de la Bessarabie après l'entreprise irréfléchie d'Alexandre Hypsilantis. Ces malheureux, obligés de sortir des États de Russie au milieu d'un hiver rigoureux, et de traverser le grand diamètre de l'Europe, afin de venir s'embarquer à Marseille pour rentrer dans leur patrie, avaient dû parcourir en proscrits les États d'Autriche. Traités sans commisération par certains personnages, obstinés à voir une émanation du carbonarisme dans la plus religieuse des causes, les Hellènes, nus, sans chaussures, en proie aux plus cruels besoins, n'avaient commencé à respirer qu'en entrant au cœur de cette vieille Allemagne, terre d'inépuisable charité, où un clergé riche de ses vertus les avait accueillis comme les enfants malheureux du Dieu rédempteur. Ils avaient été reçus avec un égal empressement par les Suisses [1]. Assis aux foyers

[1] Un ministre évangélique de Berne m'a assuré que M. S ..., envoyé d'Autriche, présenta un office pour l'éloignement de ces infortunés, qui demandaient l'aumône en chantant les psaumes de David dans la langue d'Homère et de Démosthènes. On fit des collectes en leur faveur, et on remarqua, dit une dame demeurant près de Lausanne, qu'il y avait plus de pièces de trente sous que de vingt francs. Les plus pauvres ouvriers jeûnèrent pour contribuer de leurs économies à secourir les Grecs. Des journaliers se cotisèrent, et la Suisse tout entière se couvrit de gloire en protégeant des chrétiens réprouvés par la politique insensée de quelques ministres de la Sainte-Alliance.

hospitaliers des habitants de Zurich et des principales villes de l'Helvétie, ils nommaient, aux descendants des montagnards affranchis par Guillaume Tell, le martyr Grégoire et les prélats de l'église orthodoxe, qui avaient donné leur vie en témoignage de la vérité du Dieu vivant ; George l'Olympien, mort pour la croix et la patrie ; Canaris, deux fois vainqueur à Chios et à Ténédos par la destruction de deux amiraux turcs; Odyssée le *Thermopylien*, Nicétas *l'Arcadique*, Mavrocordatos *l'Étolique*, et Marc Botzaris, *la gloire de leurs armes*. Ils appelaient ce dernier *leur héros*, *l'Aigle de la Selléide ;* et les Suisses, touchés de l'intérêt que leur avaient inspiré les Hellènes, avaient, disait-on, offert un asile à la famille de Marc Botzaris, dont les enfants devaient être admis dans un de leurs colléges [1].

Des larmes de reconnaissance mouillèrent les yeux de Marc Botzaris en apprenant cette nouvelle. Une douce sérénité avait depuis lors reparu sur son front, naguère chargé de soucis. Reprenant sa lyre, si longtemps délaissée, il avait retrouvé, comme aux jours où il ceignit la tête de Chrysé de la couronne nuptiale, des accents vainqueurs pour célébrer son épouse et sa douce patrie. Souli, Chrysé, ses enfants, les bons Helvétiens et les braves étaient les objets de ses improvisations, lorsque, pour charmer les longues veilles de la nuit, il chantait, assis devant le feu des bivacs établis sur les hauteurs du mont Aracynthe. On remarqua que, par une sorte de prévision assez commune aux enfants de Mars qui touchent à leur heure suprême, l'Aigle de Selléide parlait fréquemment de Léonidas. Il semblait ambitionner la gloire de ce roi d'éternelle mémoire, pour la léguer à ses enfants ; c'était le seul héritage qu'il pouvait leur transmettre, car la pauvreté fut toujours son partage ; il ne devait emporter dans la tombe qu'une couronne de lauriers.

Sur ces entrefaites Moustaï-pacha, enorgueilli de la conquête de l'Achéloïde, transférait son quartier à Névropolis, dans les montagnes d'Agrapha, près de Phanari, ville épiscopale de ce district. Trompé par l'aspect d'un pays sans défense, il se hâta de détacher Sépher-pacha et Djéladin-bey avec huit mille hommes pour s'emparer des défilés du Callidrome et du mont Tymphreste, jusqu'au Phrycias ou

[1] Cette nouvelle n'était pas exacte, ils se trouvaient à Ancône. Un d'eux a été adopté par le philanthrope Jérémie Bentham, homme à qui nulle bonne action ne fut jamais étrangère ; l'autre se trouve maintenant à Missolonghi, où il est revenu avec sa mère.

Amphrysse. Il donna en même temps ordre à Hago Bessiaris, de se porter par Rendina dans la vallée de l'Évènus, en indiquant pour point central de réunion, à ces différents chefs, l'emplacement de Vrachori, car la ville avait été détruite pendant la campagne précédente. Le succès pouvait être calculé à point nommé ; Hyscos, qui était tombé malade, se trouvait renfermé dans le monastère de Brossos, situé au canton d'Apocoro ; et les Turcs n'avaient, à proprement parler, en tête que Stournaris, qui couvrait avec trois cents cinquante hommes le pont de Tatareina, distant de cinq heures de marche de Vrachori.

Les détails de ces mouvements, qui annonçaient l'invasion générale de l'Étolie par les barbares, étant parvenus à la connaissance de Marc Botzaris dans la nuit du 14-2 août, il résolut de marcher à l'ennemi. Il connaissait la grandeur du danger qui menaçait la patrie ; et s'il n'espérait pas arrêter le torrent, il est vraisemblable qu'il se flattait d'obtenir, par une mort salutaire, les résultats que produisit autrefois parmi les Grecs le beau trépas de Léonidas, en ranimant le courage des Hellènes. Avant de se porter en avant, il fit ses adieux à sa famille, à laquelle il écrivit, ainsi qu'au vénérable archevêque d'Arta, Ignace, retiré depuis plusieurs années à Pise, auquel il adressa la lettre suivante, qui fait connaître l'état des affaires de la Grèce occidentale.

« Très-saint archevêque métropolitain », lui mandait-il, « l'ennemi a pénétré dans la Grèce occidentale ! Les éparchies d'Aspropotamos et d'Agrapha sont en son pouvoir ; il traîne en esclavage ou il égorge une foule de leurs habitants. Ceux qui ont pu se dérober à sa fureur se réfugient dans le Sovalacos, le Zygos et les villages de ces contrées. Pour nous, nous marchons à sa rencontre, en nous dirigeant du côté de Carpenitzé. Les Acarnaniens occupent et défendent les défilés de leur province. Le sérasquier en chef de l'armée ennemie est le Scodra-pacha.

» Que la divine Providence nous donne la force de résister à l'ennemi, et qu'elle daigne nous assister.

» MARC BOTZARIS.

» De Sovalacos, le 3 août (v. s.) 1823. »

Dans cet instant mémorable, Zongos et Makrys, qui avaient rassemblé plusieurs bandes, étant parvenus à former un corps de seize cents montagnards, harcelaient l'avant-garde ennemie, forte de sept

mille hommes, en voltigeant sur sa droite, tandis que Stournaris inquiétait son flanc gauche par de fréquentes attaques. A chaque défilé, au passage de tous les lieux boisés, on avait fait payer cher aux barbares le terrain qu'ils gagnaient, sans pouvoir empêcher Moustaï-pacha de s'emparer de Carpenitzé, où il avait établi son quartier général, lorsque Marc Botzaris fit savoir à ses frères d'armes de faire les mêmes manœuvres jusqu'au pont de Tatareina, qu'il fallait empêcher l'ennemi de franchir. Les Grecs continuèrent donc à se replier jusqu'au mont Phrycias ou Amphrysse, où ils se réunirent pour faire front à l'ennemi, qu'ils battirent près du village d'Achillée, et qu'ils obligèrent à se retirer précipitamment vers Carpenitzé, où Moustaï-pacha envoya aussitôt des secours afin de reprendre l'offensive.

Les Turcs, qui avaient été repoussés aux approches du pont de Tatareina, reparaissaient en force de toutes parts, lorsque Marc Botzaris arriva à l'entrée des gorges du mont Callidrome, le 19-7 août, avec quatre cent cinquante guerriers de la Selléide, et trois cents Hellènes recrutés dans le mont Aracynthe. Réunissant aussitôt ces Etoliens au corps commandé par Makrys, il lui assigna, ainsi qu'à Zongos et aux autres chefs, les différents postes qu'ils devaient occuper pour inquiéter l'armée turque, en les prévenant d'en suivre les mouvements, de la harceler et de cesser toute espèce d'attaque pendant la nuit suivante, jusqu'à un signal convenu qu'il leur donnerait.

Chacun obéit, et les Hellènes, au nombre de deux mille cinq cents, tels que des vautours prêts à fondre sur leur proie, s'étant rendus aux embuscades qui leur étaient désignées, l'Aigle de la Selléide avec quatre cent cinquante braves, seuls devant une armée de plus de vingt mille barbares, résolurent de s'opposer à ce torrent.

Moustaï-pacha, indépendamment de quatorze mille Guègues, de la haute Albanie, avait reçu une division de cinq mille Toxides, levés dans les monts Candaviens; près de deux mille Iapyges enrôlés dans les villages voisins de Tébélen, et une foule de milices turques sorties de Castoria ainsi que des villages qui avoisinent l'Haliacmon. Les chrétiens connaissaient ces troupes, ils savaient apprécier leur valeur, lorsque, le 20-8 août, Marc Botzaris résolut d'attaquer un corps de huit mille hommes que le sérasquier avait porté en avant.

Suivant l'usage immémorial des belliqueux enfants de la Grèce,

Marc Botzaris se prépara au combat en célébrant avec ses soldats un banquet dans lequel il offrit des libations à la *Vierge couronnée*, protectrice de Souli. Chacun se purgea ensuite de toute espèce de souillure en se baignant dans les eaux du Campyse, rivière qui s'épanche dans l'Achélous; et après avoir soigneusement peigné leurs chevelures ondoyantes, tous parés de leurs plus beaux habits, s'étant couronnés de fleurs, se réunirent devant le polémarque pour entendre sa résolution.

Marc Botzaris, vêtu de sa chlamyde bleue, signe distinctif des straturques parmi les Hellènes, leur exposa son dessein dans ces termes, que nous nous faisons un devoir de rendre fidèlement : « Mes » chers frères et compagnons d'armes! Que ceux qui croient à la » divinité du Christ, dont le signe auguste flotte devant nous, se » préparent à combattre, à vaincre ou à mourir! Si nous comparons » nos forces avec celles des barbares, nous sommes incomparable» ment les plus faibles en nombre; mais vous avez dû juger, par les » mesures que j'ai prises, que, s'il nous est impossible de leur résister » en plaine, nous pouvons les battre partiellement et les anéantir en » détail. Tel était d'abord mon projet; mais entourés comme nous le » sommes maintenant, il serait aussi honteux à des Souliotes de recu» ler, que de chercher inutilement à disputer aux infidèles le terrain » par des escarmouches. Amenés par Dieu même en champ clos, la » patrie et la postérité attendent de nous un exemple mémorable!!

» Cette nuit, mes frères, cette nuit même, pendant cette nuit » redoutable, j'ai résolu d'entrer dans le camp des infidèles sans » brûler une amorce. Le poignard et le sabre seront nos seules » armes pour y répandre la désolation, la terreur et la mort, com» pagnes inséparables des coups que nous leur porterons dans l'obscu» rité!... L'entreprise est audacieuse, je le sens avec orgueil; que » chacun de vous en considère le danger, et se décide librement, car » je n'admets au partage d'aussi nobles périls que des hommes de » bonne volonté. »

Ainsi parla Marc Botzaris; et deux cent quarante palicares sortis des rangs s'étant écriés : *Nous marcherons cette nuit avec toi, et nous espérons que la divine Providence nous assistera*, il les bénit au nom de la patrie et de l'Éternel.

Promenant ensuite ses regards sur les Souliotes qui avaient gardé le silence, il rejeta la demande tardive qu'ils lui firent de l'accom-

pagner, en les remerciant avec bonté. *Le ciel*, leur dit-il, *a marqué à chacun de nous sa place, mes frères; mais je compte sur vous*, ajouta-t-il, *comme sur un boulevard inexpugnable, pour couvrir notre retraite. Je vous confie la garde du drapeau de la croix; et mon frère Constantin qui s'avance ne tardera pas à vous seconder.*

Prenant ensuite le brevet par lequel le gouvernement hellénique le nommait stratarque de la Grèce occidentale, il le baisa respectueusement et le déchira en s'écriant : *C'est scellés de notre sang qu'il nous faut désormais des diplômes! Amis, notre commune patrie est au sein de la victoire, ou dans les parvis glorieux de l'Éternel, dont nous défendons la cause.*

Nous venons de dire que Moustaï-pacha avait détaché une division de huit mille hommes, qui s'était emparée de Carpenitzé, ville au-dessous de laquelle elle était campée dans un terrain spacieux, entrecoupé de vignobles et de champs entourés de fossés. Marc Botzaris se trouvait à une lieue et demie de distance, et dès que le soleil fut couché il se mit en route, en prescrivant au capitaine Belerès, qui formait son centre, de se porter sur la gauche, en faisant un long détour pour couper la retraite à l'ennemi. Il fit prendre la même direction à trois cent cinquante soldats de la division de Cara Hyscos, en leur donnant le mot de ralliement qui était *sternari* (pierre à fusil).

Il dirigea ensuite le capitaine Tzégouris Tzavellas, avec un petit nombre de Souliotes et le bataillon du commandant Kitzos, fort de cinq cents hommes, sur Aniada où le taxiarque Hyoldache était attendu. Il laissa son frère Constantin avec la réserve, en prévenant les chefs et les soldats de ne faire aucun mouvement qu'en entendant sonner les trompettes qu'il emmena avec lui. Chacun partit; et Marc Botzaris s'étant mis en prière vers les dix heures du soir, ainsi que ses soldats, donna le signal du départ en s'écriant : *Dieu nous voit et nous guide*. Observant le plus profond silence, ils marchèrent incontinent en répétant : *Dieu nous voit et nous guide! Que le Seigneur nous soit en aide!*

Il était minuit quand Botzaris avec ses deux cent quarante palicares surprirent l'avant-garde ennemie, dont les soldats, épars sur la pelouse, dormaient sans avoir pris aucune mesure de sûreté. Dans une heure de temps plus de cinq cents barbares sont égorgés, et Marc, satisfait d'avoir répandu l'alarme de ce côté, se replie sur sa

réserve, qui l'avait suivi à une distance convenue. Il prêtait l'oreille aux cris qui commençaient à se faire entendre, lorsqu'il fut rejoint par une quinzaine de ses soldats. Ceux-ci ayant perdu ses traces, et ne pouvant le suivre dans la rapidité de sa retraite, s'étaient couchés au milieu des Schypetars guègues, qui s'écriaient qu'*on les assassinaient, et que les Albanais épirotes les trahissaient.*

Les Souliotes finissaient à peine le récit de ce qu'ils avaient entendu, lorsqu'une vive fusillade éclata dans l'armée ennemie ; et deux palicares restés en arrière de ceux qui venaient de parler, annoncèrent que les Scodrians et les Epirotes, s'accusant de trahison, étaient aux prises, et se fusillaient réciproquement.

Compagnons ! s'écria à ces mots Marc Botzaris, *vous venez de l'entendre, le ciel nous livre les infidèles. Suivez-moi, marchons !* Il dit, et, rassemblant tous ses palicares, il envoie l'ordre aux Hellènes embusqués sur les flancs de l'armée ennemie de se mettre en mouvement, afin d'attaquer les Turcs. Il se porte aussitôt vers une autre partie du camp que celle qu'il venait d'aborder, en criant : *Où sont les pachas? Les Hellènes attaquent les avant-postes !* Il place en même temps une partie de ses soldats de manière à pouvoir faire feu tour à tour contre les Scodrians et les Épirotes, afin de les empêcher de se reconnaître. Pour lui, continuant à demander, *Où sont les pachas? Les Hellènes attaquent les avant-postes !* il arrive à la tente d'Hago Bessiaris, lieutenant général du sérasquier, qu'il prend par la barbe : *Bourreau des Souliotes, tu ne m'échapperas pas ;* et il le poignarde. Saisissant à quelques pas de là, sous sa tente, Sépher-pacha à moitié endormi, il le remet aux mains de ses palicares, en leur ordonnant de le tuer s'il prononce une seule parole.

Frappant de toutes parts, en répétant *Où sont les pachas?* Marc Botzaris et une partie des siens pénètrent au quartier général. Tout tombe sous leurs coups, et le nouveau Machabée, appelant vainement Moustaï-pacha, venait d'immoler successivement son sélictar ou porte-glaive et sept des principaux beys de la fertile province du Zadrima, quand il fut atteint d'une balle à la ceinture. Un nègre, auquel il avait dédaigné d'ôter la vie, lui avait tiré un coup de pistolet au moment où il sortait de la tente du sérasquier pour atteindre d'autres infidèles.

Retiré à l'écart pour panser sa blessure, qui était légère, mais dont il voulait dérober la connaissance à ses palicares, Marc Botzaris en-

tend les Turcs qui s'efforçaient de rassurer leurs soldats, en disant *que ce qui se passait était un malentendu* (χωτάς), *et que les Hellènes n'attaquaient pas leur avant-garde.* Soudain l'Aigle de la Selléide s'élance en criant : *Non, ce n'est point un malentendu. Tremblez, barbares! c'est Marc Botzaris en personne qui a pénétré dans votre camp, et il vous tuera tous.* Il ordonne en même temps à ses trompettes de sonner la charge.

A ce bruit les Turcs faisant une décharge générale du côté où le son se faisait entendre, Marc Botzaris, atteint d'une balle à la tête, tombe privé de sentiment.

Les premières blancheurs du jour, qui commençait à paraître, permettent aux mahométans de distinguer l'étendard de la croix, arboré au milieu de leur camp; ils reconnaissent les Souliotes, et ils entendent la voix de Sépher-pacha qui leur crie que *Marc Botzaris est mort.*

A ces mots, Sépher-pacha tombe percé de coups; et les Turcs s'étant ralliés pour se disputer la tête de Botzaris, un combat terrible s'engage autour du héros étendu sur la terre. Vingt-six Souliotes sont tués auprès de leur chef; six reçoivent de graves blessures; et tous, réunissant leurs efforts, couvrent la retraite d'Athanase Touzas, qui parvient à enlever du champ de bataille le héros qu'ils chérissaient. Celui-ci venait, quoique mortellement frappé, de reprendre connaissance, et ils arrivaient, chargé de ce précieux fardeau, au pied du mont Amphrysse, où ils le déposaient à peine, lorsqu'ils aperçurent les Hellènes, conduits par leurs stratarques, qui descendaient des montagnes pour chercher l'ennemi.

Le soleil paraissait dans ce moment à l'horizon. Hyscos, qui avait, quoique malade, quitté le monastère de Broesos, Zongos, Makrys, Belezès, les Souliotes, retombant sur les barbares avec tout le poids de la fureur, les attaquent et les mettent en déroute. Ils fuient en abandonnant aux chrétiens tentes, bagages, munitions, et en laissant la terre couverte de quinze cents morts. Ils se retirent dans les montagnes d'Agrapha, et les cris de *Victoire à la croix!* font retentir les airs.

Les Hellènes n'avaient à regretter que cinquante-trois hommes tués et six blessés, mais ils éprouvaient la plus cruelle de toutes les pertes, Marc Botzaris était atteint d'un coup mortel, et il fallait songer à la retraite tandis qu'il en était temps encore, car les hordes ennemies

allaient se renforcer d'une foule d'Epirotes, rassemblés par Omer Brionès. Le traître Varnakiotis, pareil au serpent qui reprend des forces nouvelles et des poisons plus actifs au retour du printemps, s'était ranimé à l'approche des bandes ottomanes. Le transfuge de la croix lançait déjà des proclamations insidieuses dans l'Agraïde : il devenait instant de s'occuper du salut du dernier boulevard de l'Etolie, en défendant Missolonghi.

Ces considérations déterminent les Hellènes à opérer leur retraite! ils s'acheminent, après avoir dépouillé le camp ennemi, pour se retirer derrière le mont Aracynthe. Marc Botzaris est déposé sur un brancard. La perte d'un seul homme a changé les lauriers de la victoire en cyprès. On craint de s'interroger, lorsque Constantin Botzaris, qui avait ignoré jusque-là l'état de son frère, se précipite suivi des stratarques et des principaux officiers de l'armée grecque, vers le brancard sur lequel le héros était porté par ses palicares. Celui-ci leur tend la main, et dit d'une voix tremblante : « Mes frères, j'ai » payé ma dette à la patrie, et je meurs satisfait. Je recommande » mon épouse et mes enfants à votre amour et à celui de la nation. » Soyez unis, fidèles à la patrie, humbles devant Dieu..... Marchez » sans peur à l'ennemi, et accomplissez l'œuvre que j'ai commencée. »

En achevant ces mots, le généreux Marc Botzaris cessa de parler ; et les Hellènes fondant en larmes se désolaient, quand le *nouvel Achille*, Constantin Botzaris, tirant son sabre, leur dit : « Pourquoi » gémir, mes frères? C'est en le vengeant qu'il faut honorer notre » compagnon d'armes et en lui sacrifiant des hécatombes de maho- » métans, ou bien en mourant comme lui pour la patrie ! » Tous se levant à ces mots, courent vers un gros d'ennemis qui s'avançait, en tuent quatre cents ; et, vers le soir, ils se retirent, avec le héros agonisant, dans un village dont la forte position les mettait à l'abri de toute espèce de surprise nocturne.

Le lendemain on dirigea vers Missolonghi Marc Botzaris, dont la garde fut confiée à un détachement de cent guerriers de la Selléide, commandés par Athanase Touzas, chargés de l'accompagner ainsi que les dépouilles et les trophées arrachés aux barbares. Arrivé au pont de Lysimachia, vulgairement appelé *Gephyros d'Achmet*, le héros tomba dans un tel évanouissement que ses compagnons d'armes, croyant qu'il avait cessé de vivre, commencèrent leurs tristes myriologies, en rappelant ses vertus et ses rares exploits.

Ils poursuivaient leur marche en s'animant par le récit de la belle vie du chef qu'ils regrettaient, lorsque, parvenus à Képhalo-Vrysson, fontaine sacrée, témoin du serment qu'il fit prêter à ses soldats [1], l'année précédente, quand Omer Brionès vint assiéger Missolonghi, le héros soulevant pour la dernière fois les voiles de la mort prêts à couvrir ses paupières, leur adressa ces paroles : « Amis chers à mon » cœur, cessez vos regrets. Je meurs satisfait, puisque la patrie est » libre. Si vous voulez honorer ma mémoire, imitez les exemples que » je vous ai donnés. Rappelez-vous qu'un État ne brise ses entraves » et ne fonde son indépendance qu'au prix du dévouement et du sang » d'un grand nombre de ses enfants..... » Il expira en achevant ces mots, les yeux fixés au ciel ; et les échos du mont Aracynthe, répondant aux gémissements de ses soldats, portèrent jusqu'au fond des lagunes de Missolonghi la nouvelle du trépas de l'Aigle de la Selléide.

Le brave, l'intrépide, le sage Marc Botzaris n'est plus ! ! ! Chacun fondait en larmes, et chacun se demandait *comment celui qui sauva tant de fois les Hellènes était tombé ....*

L'éparque Constantin Métaxas, réuni aux notables, ainsi qu'à une foule de peuple et de soldats, s'étant avancé à la rencontre de Marc Botzaris, pour honorer dans ses restes mortels la mémoire du grand homme que la Grèce venait de perdre, le brancard funèbre et triomphal s'avança aussitôt vers Missolonghi. Il était précédé des prisonniers mahométans qui marchaient suivis des chevaux de bataille des pachas et des beys tués dans le combat nocturne du 20 août, qu'on conduisait enharnachés des housses, des aigrettes, des masses d'armes, des cimeterres, et des *kalkans*, ou boucliers des nobles esclaves auxquels ils avaient appartenu. On comptait ensuite cinquante-quatre drapeaux, que les Hellènes belliqueux tenaient renversés ; mais toute l'attention se fixa sur Marc Botzaris, enveloppé dans sa chlamyde bleue, que ses plus anciens palicares portaient sur leurs épaules. Huit mille moutons ou chèvres enlevés aux barbares formaient son escorte, comme pour rappeler sa condition primitive ! Enfin la marche était fermée par plus de mille chevaux de selle, et par un grand nombre de mulets chargés de trois mille deux cents fusils, sept cents paires de pistolets, de tentes, de munitions de guerre, de bagages, et d'une partie du trésor de l'armée ennemie.

Le corps de Marc Botzaris fut déposé dans la maison de l'éparque.

[1] Voyez liv. VI, ch. 8, de cette histoire.

On désigna ensuite quarante soldats armés de toutes pièces, coiffés d'un fez noir, pour composer sa garde d'honneur ; et Porphyre, archevêque métropolitain aux titres canoniques d'Arta, d'Etolie et de Naupacte, ayant ordonné des prières publiques, les fidèles se rendirent en foule dans les églises pour demander au Seigneur la *paix éternelle*, en faveur du héros chrétien *mort pour son Dieu et sa patrie*.

On commença l'office des morts, pendant lequel les ministres du Très-Haut redisaient, en faisant fumer l'encens [1], ces paroles entendues jadis dans la terre de Hus : *Il est né semblable à la fleur, il a passé comme l'ombre* [2]. *Les jours de l'homme*, répondait un chœur de jeunes lévites, *sont fugitifs* [3] *! Les yeux qui le virent ne le reverront plus, mais il renaîtra dans la lumière éternelle* [4]. *Il fut l'œil de l'aveugle, l'appui du faible*, chantaient les diacres *et le père des pauvres* [5] ! Et les hiérarques alternant avec les différents ordres du clergé, terminèrent l'*agrypnie* ou *vigile* par ce verset de l'Écriture : *Ses jours seront multipliés dans sa postérité comme ceux du palmier ; sa gloire sera immortelle* [6].

Tandis que les temples du Dieu vivant retentissaient de ces chants expiatoires, on n'entendait au camp, sur les remparts et dans la ville, que des gémissements et des sanglots. Les femmes, improvisant des myriologies lamentables, redisaient tous les événements de la vie de Marc Botzaris, pasteur, soldat, voyageur, époux et père, mourant dans les bras de la victoire, mais loin de sa Chrysé et de ses enfants. Ses compagnons d'armes montraient la pierre sur laquelle, assis au feu des bivacs, il avait pris place au milieu d'eux la nuit où il leur parlait de Léonidas ! Quelques-uns prétendaient avoir vu son front étincelant de lumière lorsqu'il reçut le coup fatal aux champs de Névropolis [7]. *Il aurait anéanti le culte de Mahomet*, s'écriaient-ils ; et de larges ruisseaux de larmes, coulant de leurs yeux, humectaient la poussière.

Le soleil venait de se coucher; on était dans une de ces nuits bri-

[1] L'encensement a lieu suivant le rituel grec dans les cérémonies funèbres de l'église orthodoxe grecque.

[2] Job, ch. 14, v. 12. — [3] *Ibid.*, v. 5. — [4] *Ibid.*, ch. 20, v. 9 ; 17, v. 12.

[5] Job, ch. 29, v. 15 et 16. — [6] Id., ibid., v. 18 et 20.

[7] Καὶ λέγουν νὰ ἐφάνη εἰς τὸ μέτωπόν του λάμψις ἄδρου φωτὸς σταλμένου ἀπὸ τὸν Θεὸν τῶν Χριστιανῶν πρὸς τὸν ἀντίμαχον τοῦ Μωάμεθ.

Λογ. ἐπιτ. σελ. 38.

lantes de la canicule, où les hommes et les animaux reposent sans goûter les douceurs d'un sommeil tranquille. Le mont Aracynthe, échauffé depuis plus d'un mois par les ardeurs du soleil, ne renvoyait, au lieu de ses émanations vivifiantes, que des vapeurs pareilles à celles d'une fournaise ardente recouverte de cendres. Les forêts qui renferment les brises éoliennes étaient sans haleine, et aucun souffle n'agitait les bordures verdoyantes des roseaux ornements des lagunes. Des insectes phosphorescents, ou des moustiques incommodes, étaient les seuls êtres animés dont les bourdonnements s'unissaient aux bruissements aigus des cigales. Le calme de la mer, interrompu par le bondissement de quelques poissons, auxquels les loups de mer donnaient la chasse, étaient les seuls bruits qui troublaient une nuit dont la lune marquait le cours silencieux, tandis que les guerriers baignés de sueur exhalaient en plaintes brûlantes leur profonde douleur.

Les approches de l'aurore, où des songes propices calment ordinairement les plus cuisants chagrins, n'avaient pu fermer leurs paupières, quand le glas de la cloche et le bruit du canon annoncèrent les apprêts de la pompe funèbre du héros qu'ils pleuraient. Le soleil montant en vainqueur sur l'horizon déploie son disque éclatant de lumière au sommet du Parnasse, et mille voix adressent aussitôt un éternel adieu à Marc Botzaris. Le corps de l'Aigle de la Selléide, vêtu de l'uniforme hellénique, le front ceint d'une couronne de lauriers, ayant pour poêle sa chlamyde bleue, pour insignes son sabre teint du sang des barbares, venait d'être exposé devant le vestibule du palais de l'éparque. Palais digne d'envie, c'était l'humble demeure d'un pêcheur; mais elle était ornée de vingt groupes de drapeaux et de trophées arrachés aux infidèles par la valeur du fils d'un pâtre de la Selléide.

Depuis la maison de l'éparque jusqu'à l'église, les rues étaient jonchées de fleurs et de lauriers. Les cloches sonnaient, le canon tonnait en se répondant depuis Anatolico jusqu'à Vasiladès, quand le catafalque, orné de guirlandes d'immortelles, de roses et d'asphodèles, fut élevé sur les épaules des douze plus anciens palicares de Marc Botzaris; une foule d'officiers, de soldats portant des crêpes au bras droit, se groupèrent alentour, et l'étendard de la croix déployé dans les airs donna le signal du départ.

Il était suivi du métropolitain Porphyre, de ses évêques suffragants et de son clergé, accompagnés d'un chœur de diacres et de thurifé-

raires, qui faisaient fumer l'encens, en chantant : « Le miséricordieux » a retiré le juste du milieu des tribulations, le Seigneur l'a entendu » dans sa clémence[1]. La main du Tout-Puissant a fait ma force, » répondaient les guerriers au nom du héros, « elle m'a exalté! Renversé, le Fort m'a soutenu ; mais il ne m'a pas livré à la mort, » puisque je vivrai pour le bénir. — La pierre qu'ils réprouvèrent, » répétaient les fidèles, « est devenue la pierre angulaire; ce miracle s'est » opéré sous nos yeux ! »

En alternant ces chants, on arriva à l'église, où, l'office des morts et la lecture des évangiles ayant eu lieu suivant le rit orthodoxe, on procéda à la cérémonie de l'*Aspasmos* ou *dernier baiser*, que le vainqueur reçut de ses soldats qui le nommaient leur père ! Ils se rangèrent ensuite hors de l'église pour faire place aux Missolonghistes, aux Etoliens et au peuple, qui embrassèrent la main et le front de celui qu'ils appelaient *le libérateur et le sauveur de la patrie*.

Cet acte de piété publique étant terminé, Porphyre, appuyé sur la *patéritza* ou sceptre sacerdotal, administra les onctions saintes au serviteur du Christ, Marc Botzaris, dont le chrême avait sanctifié l'initiation au baptême qu'il reçut dans les eaux du Selléis; et après avoir fait couler l'huile sainte sur la terre qui allait le recouvrir, on descendit le corps dans la tombe. Une députation choisie pour la recombler ayant rempli cette triste fonction, le peuple et l'armée, défilant en silence autour du tertre héroïque, le bénirent, en souhaitant *la paix du ciel et de l'éternité* au héros qui avait pris rang parmi les martyrs du Seigneur.

Le métropolitain s'étant à son tour approché du tertre, prononça un discours aussi simple que touchant qui finissait par ces paroles : « La Grèce entière reconnaît dans Marc Botzaris, objet de ses regrets, » son second Léonidas. Elle adopte sa famille ; tel est le prix de ses » services. Repose dans le sein du Seigneur, âme généreuse; que la » terre te soit légère, Aigle de la Selléide! Adieu, Botzaris, adieu, » adieu ![2] »

[1] Psalm. CXVII.

[2] Voici l'épitaphe composée en l'honneur de Marc Botzaris :

Dors, ô Léonidas, Marc Botzaris triomphe ; la renommée proclame partout ses victoires.

Voilà le tombeau de Botzaris ! ah ! si tu revenais à la lumière, tu t'écrierais :

Europe ! apprends que la Grèce, quoique trop longtemps esclave, sortant enfin de la barbarie, montre qu'elle possède des enfants plus braves que moi.

CHAPITRE VI.

Constantin Botzaris succède à son frère. — Invasion des Turcs. — Dévastation de l'Étolie. — Retraite des Hellènes. — Les Turcs pénètrent dans la Doride ; — sont repoussés. — Marche de Moustaï-pacha. — Il est rejoint par Omer Brionès. — Ils arrivent devant Missolonghi. — Apparition de l'escadre barbaresque. — Guerre civile du Péloponèse. — Exploits des Psariens. — Mort de Hassan-pacha dans l'île de Crète. — Débarquement des Samiens dans l'Anatolie. — Aventure singulière arrivée aux Turcs de Taglianos. — Prétendue tête de Marc Botzaris envoyée au sultan. — Descentes diverses des insurgés dans l'Asie mineure. — Séjour de Khoreb, capitan-pacha, à Mitylène. — Flotte grecque dans ses eaux. — Aventure de vingt-deux chrétiens qui se sauvent de Constantinople. — Engagement entre les escadres grecque et turque. — Cruautés d'Aboulouboud-pacha. — Retour à l'ordre du gouvernement hellénique. — Femmes grecques à la tête de plusieurs croisières. — Rentrée des habitants de l'Attique dans leurs villages. — Défection de quelques Bulgares, événement remarquable. — Succès des Acarnaniens. — Cara Hyscos malade se fait transporter à Ithaque. — Avantage qu'il obtient sur les Turcs. — Martyre du religieux Christos mis en croix. — Capitulation de l'Acrocorinthe. — Préparatifs des barbares contre Anatolico et Missolonghi. — Échec qu'ils éprouvent. — Peste dans le camp ottoman. — Levée du siége de Missolonghi et d'Anatolico. — Retraite de l'armée turque. — Fuite de Moustaï-pacha. — Il retourne à Scodra. — Arrivée de Mavrocordatos à Missolonghi.

Constantin Botzaris avait été salué polémarque par les Souliotes, qui l'invitèrent à prendre la place du héros, dont la tombe venait de couvrir les restes inanimés. Le fils de Kitzos se rendit à leurs vœux, et *le disque du soleil ayant disparu au vaste sein des mers, n'eut pas plutôt fait place à la nuit qui enveloppa la terre* [1], que les autorités civiles et militaires, réunies dans la maison de l'éparque, cessant de répandre des larmes, délibérèrent sur les moyens propres à conjurer les dangers qui menaçaient la patrie.

Après le combat nocturne du 20-8 août, les Hellènes, rentrés dans leurs positions, n'avaient pas tardé à voir reparaître les barbares, qui

[1] L'auteur de ce récit fait allusion à ces vers d'Homère :

> Ἐν δ' ἔπεσ' Ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
> Ἕλκον νύκτα μέλαιναν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.

avaient reçu des renforts considérables de la Thessalie. Conduits par quelques lâches transfuges (ἀχαρακτηρίστους προδότας), enfants dénaturés de la Grèce qui les vit naître, ils attaquèrent deux mille Hellènes retranchés sur le mont Amphrysse. Leurs chefs, qui étaient Makrys et Zongos (car Flyscos, en proie à une fièvre brûlante, avait été obligé de quitter le commandement), peu inquiets du nombre des ennemis, avaient soutenu leur choc de façon à montrer que l'esprit de Marc Botzaris animait le cœur de ses compagnons d'armes. Chargés à diverses reprises, ils étaient restés maîtres du terrain, et les infidèles avaient été obligés de se retirer avec perte de six cents hommes.

Sans se laisser abattre par cet échec, les mahométans, toujours guidés par les transfuges, ayant réussi à tourner les défilés du mont Amphrysse, en prenant des sentiers qui n'étaient connus que des chevriers, parvinrent, le 26 août (7 septembre), à se trouver en mesure d'attaquer les Hellènes de front et par leur flanc gauche. Alors un combat terrible s'engagea; et les chrétiens, qui résistaient depuis quatre heures de temps, pendant lesquelles ils tuèrent ou blessèrent plus de mille ennemis, ne comprirent le danger de leur position, qu'en se voyant presque entourés par un nombre considérable d'assaillants, qui se pressaient pour les accabler.

Les Hellènes à cet aspect se débandent! Aussi rapides à la course que des chevreuils, ils escaladent les montagnes, franchissent les précipices, et gagnent les forêts du mont Thymphreste, où ils se rallient à des signaux convenus. Presque tous se retrouvent, car, dans le conflit sanglant d'où ils sortaient, ils n'avaient eu que sept hommes tués et quinze blessés. Douze de ces derniers avaient été laissés en sûreté avec des vivres dans une caverne ignorée de l'ennemi; et leurs frères d'armes en rapportaient trois qui avaient été blessés. C'étaient Monogènes, fils bien-aimé de Metcho Kondoïanis, stratarque des Béotiens; le Souliote Tzigouri Tzavellas, et le Thesprote Démétrius Contozès de Plichivitzas. On les confia aux soins de quelques nomades, car il fallait fuir. On manquait de munitions, et l'ennemi suivait de si près les Hellènes, qu'ils durent passer précipitamment l'Evénus, pour se réfugier chez les Doriens de Cravari.

Deux phalanges grecques qui défendaient les approches du pont de Tatareïna, se trouvant isolées lorsque les chrétiens eurent abandonné le mont Amphrysse, furent également contraintes de se retirer dans le Zygos ou Aracynthe. Ainsi les ponts, les gués de l'Achélous et les

défilés se trouvèrent simultanément abandonnés par le fait de la trahison des transfuges qui guidèrent les barbares jusque dans les montagnes de Cravari, où ils arrivèrent presque en même temps que les Grecs de la division de Hyscos. Victorieux à Platanos [1], qu'ils réduisirent en cendres, les Turcs envahissaient des lieux regardés jusqu'alors comme inaccessibles, en chassant devant eux les populations et les soldats, qui ne commencèrent à leur disputer le terrain, qu'en entrant dans les météores ou escarpements de la Doride. Les Turcs pénétraient en cet instant dans l'Apodotie, canton situé entre l'Etolie Épictète et l'Ophionie, lorsque les Valaques Cossiniotes, unis aux Hellènes qui avaient battu en retraite, les attaquèrent au pied du mont Couporachi, chaîne centrale du Callidrome, les battirent et les repoussèrent, après deux jours entiers d'efforts et de succès, vers Carpenitzé, où Moustaï-pacha venait d'établir son quartier général.

Ce sérasquier ayant ordonné de transporter les blessés à Tricala en Thessalie, informé que le Vlochos était entièrement évacué par les insurgés, résolut de descendre à Vrachori, où il arriva le 10 septembre, à la tête de seize mille combattants. Il avait à peine assis son camp entre cette ville ruinée et les bords de la Thermisse, qui tombe dans le lac Trichon, lorsqu'il fut joint par le vizir de Janina, Omer Brionès. Ce chef actif, qui avait réussi à rassembler encore une fois les indociles Schypetars de l'Épire, comptait sous ses drapeaux six mille soldats et quelques armatolis commandés par le traître Varnakiotis. Cette jonction ayant été opérée, l'armée combinée de Moustaï et d'Omer Brionès se mit en marche vers le Zygos qu'elle envahit, en inondant le littoral des pêcheries, depuis Anatolico jusqu'à Missolonghi.

Toutes les populations avaient fui à l'approche des barbares, qui incendiaient les hameaux, les métairies et ce qui existait encore de moissons sur pied, sans réfléchir qu'ils se privaient des seules ressources d'une contrée, que les habitants, retirés dans les montagnes, se préparaient à défendre jusqu'au dernier soupir. Dans l'ivresse des succès, qui leur faisaient oublier la défaite de Névropolis, ils ne voyaient que le présent, et ils voulurent envoyer à Scodra, comme trophée, trois cents esclaves qu'ils avaient faits dans l'Agraide. Moustaï-pacha en adressait une partie à sa mère. Il devait un pareil

[1] Voyage dans la Grèce, tome III, ch. 87, page 225.

hommage à cette femme cruelle, qui fit périr la bonne et douce Aïsché [1] son épouse. Mais arrivés au passage du Macryn-Oros, le taxiarque André Hyscos attaqua l'escorte qui accompagnait les captifs, et la battit en tuant quatre-vingt-cinq hommes. Les Hellènes s'empressèrent de consoler leurs frères; ils renvoyèrent, au sein de leurs familles, les prisonniers qu'ils venaient de délivrer, tandis que les Schypetars guègues, échappés à leurs coups, se réfugiaient à l'Arta, où ils répandaient l'alarme.

Ce succès, obtenu par les Hellènes, aurait dû rappeler à Omer Brionès et à Moustaï-pacha qu'ils étaient menacés de voir renouveler ces myriades d'insurrections partielles, qui avaient fait échouer l'année précédente l'entreprise dirigée contre Missolonghi, place alors sans consistance, que Marc Botzaris avait depuis fait mettre sur un pied de défense formidable. Ce rapprochement les aurait peut-être découragés; mais comme ils s'étaient emparés de l'embouchure de l'Achélous, et qu'ils se trouvaient par ce moyen en communication avec la mer, ils crurent pouvoir dédaigner les mouvements des montagnards, sans craindre d'être affamés dans leur camp.

En effet, l'escadrille algérienne, que Khoreb-pacha avait laissée devant Patras, venait d'établir sa croisière sur les rivages de l'Étolie, de façon que Missolonghi et Anatolico, ne recevant plus aucune assistance, devaient immanquablement succomber. On y avait refoulé un grand nombre d'habitants des campagnes, qui devaient être victimes de la famine, tandis que l'armée ottomane était journellement approvisionnée par des bâtiments autrichiens chargés de vivres, sortis de la Dalmatie, de Raguse et des Bouches du Cattaro. Le génie malfaisant qui avait engagé Moustaï-pacha à quitter Scodra pour ravager la Grèce, l'assistait ainsi dans son entreprise; et l'*Observateur autrichien* préconisait à l'avance les succès du jeune chef des barbares, contre les défenseurs religieux de la croix.

Ce n'était pas sans quelque apparence de réalité, en raisonnant suivant le cours ordinaire des événements; car le Péloponèse, d'où les Étoliens pouvaient recevoir des secours, était plus que jamais en proie à l'anarchie des chefs qui se disputaient l'autorité. Les ambitieux qui n'avaient vu dans un changement de choses que l'avantage de se substituer aux Turcs avaient remplacé les beys mahométans. Les

[1] Voyez liv. II, ch. 6 de cette histoire.

Déli-Ianeï, Anagnoste et ses cinq frères, un certain Papa-Phléonas, Baroucas d'Argos et Colocotroni, n'étaient plus que de coupables chefs de parti ! Les Déli-Ianeï, qui se disputaient la possession des timars ou fiefs, dont ils ne considéraient les habitants que comme des *vilains corvéables*, venaient d'outrager, dans un combat devillage contre village, un stratarque nommé Koléopoulos, qui s'opposait à leurs prétentions. A la suite de cet événement, la terre de Pélops avait vu se reproduire des scènes pareilles à celles qui précédèrent le siècle de Thésée, exterminateur des monstres. Les vainqueurs avaient traîné en esclavage le gendre de Koléopoulos, coupé la chevelure de sa fille ; et les haines, les représailles, suites de cet événement, avaient occasionné une guerre civile dont il était difficile de calculer les conséquences.

D'un autre côté, André Zaïmis de Calavryta, et André Londos de Vostitza, attaquaient George Sissinis, primat de Gastouni, et ces dissensions avaient tellement paralysé les forces des insurgés, qu'on n'était pas encore parvenu, le 18 septembre, à resserrer le blocus de Patras [1], conformément à l'ordre qui en avait été donné par le gouvernement hellénique avant son départ pour Salamine. Cependant on savait à cette époque, à Tripolitza, que cinq mille Turcs sortis de l'île d'Eubée étaient en marche pour assiéger Athènes.

C'était donc en vain que toutes les voix parties de l'Étolie, depuis la mort de Marc Botzaris, demandaient des secours aux Péloponésiens lorsque l'éparque Constantin Métaxas fit connaître l'invasion des barbares à l'amirauté d'Hydra, qu'il priait de venir à son secours. Mavrocordatos, qui se trouvait dans cette île, avait prévenu ses vœux à cet égard, en engageant la marine grecque à mettre en mer. Mais

[1] La lettre suivante du colonel français de La Villasse, adressée à un de ses correspondants à Zante, confirme ce triste état de choses.

Gastouni, 6-18 septembre 1823

« J'arrive de Patras, et je compte partir demain pour le camp qui doit se former » à deux lieues de cette ville. Hier les Turcs sont venus, au nombre de mille » hommes, nous attaquer ; mais au bout d'une demi-heure de combat, ils ont » battu en retraite, quoique nous n'eussions que deux cents soldats à leur opposer. » Notre perte a été de six individus tués, deux blessés et un prisonnier. L'ennemi » a eu seize morts, et un blessé que nous avons fait prisonnier. Ce sont deux cents » cavaliers qu'il avait jetés en avant, qui nous ont attaqués, et ils ne nous ont pas » donné le temps de les attendre ; l'infanterie mahométane a pris la fuite.

» Si les Grecs n'étaient pas désunis, les Turcs seraient bien peu de chose ; mais » la guerre civile divise les Hellènes, et s'ils ne changent pas de conduite, il est à » craindre qu'ils ne compromettent leur existence politique. »

comment y parvenir? On manquait d'argent pour payer les équipages; et d'ailleurs, convenait-il d'aventurer une escadre du côté de Patras, tant que le capitan-pacha serait en force dans l'Archipel? La prudence s'y opposait; car on savait que son intention était de rétrograder vers l'île d'Eubée. Il fut donc décidé que Missolonghi pouvant résister jusqu'à la fin de l'automne, l'attention du navarque se porterait sur les mouvements qui se passaient dans la mer Egée.

Les Psariens, non contents de faire des descentes sur les côtes de l'Asie mineure, venaient d'épouvanter la flotte du capitan-pacha, en lui détachant un brûlot qui avait suffi pour le faire sortir du canal de Chios. Des corsaires de Spetzia enlevaient, à peu près en même temps, plusieurs bâtiments de transport turcs dans la bouche Pelusiaque du Nil, et s'emparaient, au retour, d'un chebec qui portait la solde à l'armée ottomane de l'île de Chypre. Enfin la peste, auxiliaire fidèle des Hellènes, avait moissonné dans le cours d'une semaine le fameux Cassan ou Hassan, lieutenant général de Méhémet Ali en Candie; le vizir de Rhétymos, celui de la Canée, et un nombre si considérable de soldats, qu'Ismael Gibraltar, amiral du pacha d'Egypte, avait dû rentrer à Alexandrie, pour y faire une nouvelle cargaison de généraux, d'officiers et de milices.

A la faveur de cette discordance d'opérations, les Samiens débarqués à Taglianos, dans l'Asie mineure, récoltaient les produits de la moisson dans les campagnes que les Turcs avaient abandonnées à leur approche. Persuadés que les barbares ne manqueraient pas de les attaquer, ils imaginèrent un stratagème particulier pour les abuser.

Connaissant la poltronnerie des Asiatiques, ils arborèrent un drapeau sur la maison la plus apparente du village de Taglianos. Dirigeant ensuite leurs pas d'un autre côté, ils continuèrent à butiner partout où il se trouvait des grains et des troupeaux à enlever. Plaçant des vigies sur les hauteurs, ils battirent le pays; tandis que les mahométans, qui n'avaient pas tardé à revenir en force, perdaient leur temps à bloquer étroitement leur propre bourgade.

A la vue du drapeau des insurgés, placé sur la demeure de leur aga, ils s'imaginèrent que les Samiens étaient retranchés dans leurs maisons. Et *comme ils désiraient*, dit le Spectateur oriental [1], *éviter toute*

[1] *Spectateur oriental*, n° 128.

effusion de sang, en obligeant les Grecs à se rendre à discrétion, ils attendaient depuis quatre jours qu'ils voulussent bien leur livrer leurs têtes, lorsqu'ils commencèrent à soupçonner que leur bourgade ne renfermait peut-être personne. On tint conseil à ce sujet. Les raisons pour et contre furent entendues; mais comme personne n'était disposé à sonder le terrain pour s'assurer du fait, on contraignit quelques juifs d'aller vérifier l'état des lieux. Il est inutile de dire qu'il fallut largement stimuler à coups de bâton ces Israélites afin de leur inspirer du courage; mais à peine eurent-ils rapporté aux enfants d'Islam qu'il n'y avait pas de Samiens cachés dans leurs maisons, que les barbares se précipitèrent en faisant des décharges de mousqueterie et le sabre entre les dents vers leur bourgade, qu'ils occupèrent en vainqueurs, trop contents d'avoir un drapeau à expédier à Constantinople, où douze Tartares, envoyés par Moustaï-pacha de Scodra, apportaient un trophée non moins important.

C'était la tête de Marc Botzaris : le grand prévôt de la diplomatie germanique le fit publier dans le journal à ses ordres; voici le fait. Dans le combat du 20 août, les Souliotes avaient été forcés d'abandonner dix de leurs soldats tués au pouvoir des ennemis, qui se hâtèrent d'en tranche les têtes qu'ils envoyèrent à Moustaï-pacha, en lui en désignant une comme étant celle du polémarque Botzaris. Sans autre examen, le jeune sérasquier s'était empressé de l'expédier à Constantinople, ainsi que le bulletin de la grande victoire de Névropolis qu'il avait remportée sur les Hellènes. C'était avec le récit de ce brillant fait d'armes, propagé en Orient par la flotte turque, qu'on se faisait illusion ; mais on apprit plus tard qu'il en était des succès de tes trophées de Moustaï-pacha, comme du drapeau que les Osmanlis de Toglianos avaient enlevé aux Samiens.

Ceux-ci, redoublant d'activité, abordaient entre Clazomènes et Cyssos, tandis que les Toglianiens chantaient victoire. Poussant leurs incursions au delà de Siegiek et de Gulbakché, ils enlevaient une caravane turque qu'ils ramenaient en triomphe dans leur île, tandis que le capitan-pacha Khoreb, réfugié au port Olivaro de Mitylène, avec soixante et douze voiles de guerre, passait joyeusement sa vie au milieu de ses icoglans et en comptant les bénéfices du monopole qu'il avait exercé à Patras.

Il aurait bien voulu terminer sa campagne aux atterrages de Lesbos, ainsi que les braves qui se trouvaient sur sa flotte ; mais une escadre

On désigna ensuite quarante soldats armés de toutes pièces, coiffés d'un fez noir, pour composer sa garde d'honneur; et Porphyre, archevêque métropolitain aux titres canoniques d'Arta, d'Etolie et de Naupacte, ayant ordonné des prières publiques, les fidèles se rendirent en foule dans les églises pour demander au Seigneur la *paix éternelle*, en faveur du héros chrétien *mort pour son Dieu et sa patrie.*

On commença l'office des morts, pendant lequel les ministres du Très-Haut redisaient, en faisant fumer l'encens [1], ces paroles entendues jadis dans la terre de Hus : *Il est né semblable à la fleur, il a passé comme l'ombre* [2]. *Les jours de l'homme*, répondait un chœur de jeunes lévites, *sont fugitifs* [3] ! *Les yeux qui le virent ne le reverront plus, mais il renaîtra dans la lumière éternelle* [4]. *Il fut l'œil de l'aveugle, l'appui du faible,* chantaient les diacres *et le père des pauvres* [5] ! Et les hiérarques alternant avec les différents ordres du clergé, terminèrent l'*agrypnie* ou *vigile* par ce verset de l'Ecriture : *Ses jours seront multipliés dans sa postérité comme ceux du palmier ; sa gloire sera immortelle* [6].

Tandis que les temples du Dieu vivant retentissaient de ces chants expiatoires, on n'entendait au camp, sur les remparts et dans la ville, que des gémissements et des sanglots. Les femmes, improvisant des myriologies lamentables, redisaient tous les événements de la vie de Marc Botzaris, pasteur, soldat, voyageur, époux et père, mourant dans les bras de la victoire, mais loin de sa Chrysé et de ses enfants. Ses compagnons d'armes montraient la pierre sur laquelle, assis au feu des bivacs, il avait pris place au milieu d'eux la nuit où il leur parlait de Léonidas ! Quelques-uns prétendaient avoir vu son front étincelant de lumière lorsqu'il reçut le coup fatal aux champs de Névropolis [7]. *Il aurait anéanti le culte de Mahomet*, s'écriaient-ils ; et de larges ruisseaux de larmes, coulant de leurs yeux, humectaient la poussière.

Le soleil venait de se coucher; on était dans une de ces nuits bri-

[1] L'encensement a lieu suivant le rituel grec dans les cérémonies funèbres de l'église orthodoxe grecque.

[2] Job, ch. 14, v. 12. — [3] *Ibid.*, v. 5. — [4] *Ibid.*, ch. 20, v. 9 ; 17, v. 12.

[5] Job, ch. 29, v. 15 et 16. — [6] Id., ibid., v. 18 et 20.

[7] Καὶ λέγουν νὰ ἔφανη εἰς τὸ μέτωπόν του λάμψις ἁδροῦ φωτὸς σταλμένου ἀπὸ τὸν Θεὸν τῶν Χριστιανῶν πρὸς τὸν ἀντίμαχον τοῦ Μωαμεθ.

Λόγ. ἐπιτ. σελ. 30.

lantes de la canicule, où les hommes et les animaux reposent sans goûter les douceurs d'un sommeil tranquille. Le mont Aracynthe, échauffé depuis plus d'un mois par les ardeurs du soleil, ne renvoyait, au lieu de ses émanations vivifiantes, que des vapeurs pareilles à celles d'une fournaise ardente recouverte de cendres. Les forêts qui renferment les brises éoliennes étaient sans haleine, et aucun souffle n'agitait les bordures verdoyantes des roseaux ornements des lagunes. Des insectes phosphorescents, ou des moustiques incommodes, étaient les seuls êtres animés dont les bourdonnements s'unissaient aux bruissements aigus des cigales. Le calme de la mer, interrompu par le bondissement de quelques poissons, auxquels les loups de mer donnaient la chasse, étaient les seuls bruits qui troublaient une nuit dont la lune marquait le cours silencieux, tandis que les guerriers baignés de sueur exhalaient en plaintes brûlantes leur profonde douleur.

Les approches de l'aurore, où des songes propices calment ordinairement les plus cuisants chagrins, n'avaient pu fermer leurs paupières, quand le glas de la cloche et le bruit du canon annoncèrent les apprêts de la pompe funèbre du héros qu'ils pleuraient. Le soleil montant en vainqueur sur l'horizon déploie son disque éclatant de lumière au sommet du Parnasse, et mille voix adressent aussitôt un éternel adieu à Marc Botzaris. Le corps de l'Aigle de la Selléide, vêtu de l'uniforme hellénique, le front ceint d'une couronne de lauriers, ayant pour poêle sa chlamyde bleue, pour insignes son sabre teint du sang des barbares, venait d'être exposé devant le vestibule du palais de l'éparque. Palais digne d'envie, c'était l'humble demeure d'un pêcheur ; mais elle était ornée de vingt groupes de drapeaux et de trophées arrachés aux infidèles par la valeur du fils d'un pâtre de la Selléide.

Depuis la maison de l'éparque jusqu'à l'église, les rues étaient jonchées de fleurs et de lauriers. Les cloches sonnaient, le canon tonnait en se répondant depuis Anatolico jusqu'à Vasiladès, quand le catafalque, orné de guirlandes d'immortelles, de roses et d'asphodèles, fut élevé sur les épaules des douze plus anciens palicares de Marc Botzaris; une foule d'officiers, de soldats portant des crêpes au bras droit, se groupèrent alentour, et l'étendard de la croix déployé dans les airs donna le signal du départ.

Il était suivi du métropolitain Porphyre, de ses évêques suffragants et de son clergé, accompagnés d'un chœur de diacres et de thurifé-

raires, qui faisaient fumer l'encens, en chantant : « Le miséricordieux » a retiré le juste du milieu des tribulations, le Seigneur l'a entendu » dans sa clémence [1]. La main du Tout-Puissant a fait ma force, » répondaient les guerriers au nom du héros, « elle m'a exalté ! Renversé, le Fort m'a soutenu ; mais il ne m'a pas livré à la mort, » puisque je vivrai pour le bénir. — La pierre qu'ils réprouvèrent, » répétaient les fidèles, « est devenue la pierre angulaire; ce miracle s'est » opéré sous nos yeux ! »

En alternant ces chants, on arriva à l'église, où, l'office des morts et la lecture des évangiles ayant eu lieu suivant le rit orthodoxe, on procéda à la cérémonie de l'*Aspasmos* ou *dernier baiser*, que le vainqueur reçut de ses soldats qui le nommaient leur père ! Ils se rangèrent ensuite hors de l'église pour faire place aux Missolonghistes, aux Etoliens et au peuple, qui embrassèrent la main et le front de celui qu'ils appelaient *le libérateur et le sauveur de la patrie*.

Cet acte de piété publique étant terminé, Porphyre, appuyé sur la *patéritza* ou sceptre sacerdotal, administra les onctions saintes au serviteur du Christ, Marc Botzaris, dont le chrême avait sanctifié l'initiation au baptême qu'il reçut dans les eaux du Selléis; et après avoir fait couler l'huile sainte sur la terre qui allait le recouvrir, on descendit le corps dans la tombe. Une députation choisie pour la recombler ayant rempli cette triste fonction, le peuple et l'armée, défilant en silence autour du tertre héroïque, le bénirent, en souhaitant *la paix du ciel et de l'éternité* au héros qui avait pris rang parmi les martyrs du Seigneur.

Le métropolitain s'étant à son tour approché du tertre, prononça un discours aussi simple que touchant qui finissait par ces paroles : « La Grèce entière reconnaît dans Marc Botzaris, objet de ses regrets, » son second Léonidas. Elle adopte sa famille : tel est le prix de ses » services. Repose dans le sein du Seigneur, âme généreuse; que la » terre te soit légère, Aigle de la Selléide ! Adieu, Botzaris, adieu, » adieu ! [2] »

[1] Psalm. CXVII.

[2] Voici l'épitaphe composée en l'honneur de Marc Botzaris :

Dors, ô Léonidas, Marc Botzaris triomphe ; la renommée proclame partout ses victoires.

Voilà le tombeau de Botzaris ! ah ! si tu revenais à la lumière, tu t'écrierais :

Europe ! apprends que la Grèce, quoique trop longtemps esclave, sortant enfin de la barbarie, montre qu'elle possède des enfants plus braves que moi.

CHAPITRE VI.

Constantin Botzaris succède à son frère. — Invasion des Turcs. — Dévastation de l'Étolie. — Retraite des Hellènes. — Les Turcs pénètrent dans la Doride ; — sont repoussés. — Marche de Moustaï-pacha. — Il est rejoint par Omer Brionès. — Ils arrivent devant Missolonghi. — Apparition de l'escadre barbaresque. — Guerre civile du Péloponèse. — Exploits des Psariens. — Mort de Hassan pacha dans l'île de Crète. — Débarquement des Samiens dans l'Anatolie. — Aventure singulière arrivée aux Turcs de Taghanos. — Prétendue tête de Marc Botzaris envoyée au sultan. — Descentes diverses des insurgés dans l'Asie mineure. — Séjour de Khoreb, capitan-pacha, à Mitylène. — Flotte grecque dans ses eaux. — Aventure de vingt-deux chrétiens qui se sauvent de Constantinople. — Engagement entre les escadres grecque et turque. — Cruautés d'Aboulouboud pacha. — Retour à l'ordre du gouvernement hellénique. — Femmes grecques à la tête de plusieurs croisières. — Rentrée des habitants de l'Attique dans leurs villages. — Défection de quelques Bulgares, événement remarquable. — Succès des Acarnaniens. — Cara Hyscos malade se fait transporter à Ithaque. — Avantage qu'il obtient sur les Turcs. — Martyre du religieux Christos mis en croix. — Capitulation de l'Acrocorinthe. — Préparatifs des barbares contre Anatolico et Missolonghi. — Échec qu'ils éprouvent. — Peste dans le camp ottoman. — Levée du siége de Missolonghi et d'Anatolico. — Retraite de l'armée turque. — Fuite de Moustaï-pacha. — Il retourne à Scodra. — Arrivée de Mavrocordatos à Missolonghi.

Constantin Botzaris avait été salué polémarque par les Souliotes, qui l'invitèrent à prendre la place du héros, dont la tombe venait de couvrir les restes inanimés. Le fils de Kitzos se rendit à leurs vœux, et *le disque du soleil ayant disparu au vaste sein des mers, n'eut pas plutôt fait place à la nuit qui enveloppa la terre* [1], que les autorités civiles et militaires, réunies dans la maison de l'éparque, cessant de répandre des larmes, délibérèrent sur les moyens propres à conjurer les dangers qui menaçaient la patrie.

Après le combat nocturne du 20-8 août, les Hellènes, rentrés dans leurs positions, n'avaient pas tardé à voir reparaître les barbares, qui

[1] L'auteur de ce récit fait allusion à ces vers d'Homère :

Ἐν δ' ἔπεσ' Ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
Ἕλκον νύκτα μέλαιναν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.

furent affectés au service de la marine d'Hydra, à la disposition de laquelle un illustre philhellène, lord Byron, avait déjà fait parvenir une somme d'argent considérable [1]. L'amiral Miaoulis Vôcos venait d'appareiller de nouveau pour se rendre dans le golfe Thermaïque; on n'avait plus qu'à s'occuper de la délivrance de l'Etolie.

Les habitants de cette province et ceux de l'Acarnanie, désertant leurs villages à l'approche des barbares, s'étaient retirés à Calamas, à Castos, et dans les îles Téléboënnes qui avoisinent le continent. D'autres s'étaient enfoncés dans les forêts qui couvrent le Xéromeros. Huit cents familles étaient passées dans une île située au milieu du lac Lezini, sous la protection d'un chiliarque de Zongos, qui y commandait une garnison de deux cent cinquante Agréens. Ces derniers, revenus de leur première épouvante, n'avaient pas tardé à recommencer les excursions qui furent si funestes l'année précédente à Omer Brionès. Déjà ils avaient enlevé plusieurs courriers, lorsque enhardis par ces succès, les Grecs sortis de l'île du lac Lezini s'emparèrent d'un convoi de trois cent cinquante chevaux chargés de munitions de guerre et de provisions de bouche, en tuant ou faisant esclaves soixante et quinze Turcs. Dans une seconde expédition ils avaient exterminé cent cinquante ennemis, deux cent quatre-vingts dans une troisième, et pris une foule d'objets d'approvisionnement, lorsqu'ils virent arriver George Cara Hyscos.

Ce stratarque, dont l'état de maladie s'était aggravé dans le combat nocturne du 20 août, ne trouvant pas de soulagement au monastère de Brossos où il s'était encore une fois retiré, avait pris la résolution de passer à Ithaque pour se faire traiter au sein de sa famille qui y était établie. Ses palicares le portaient sur un brancard, lorsque, parvenus dans les forêts de l'Acarnanie, où ils avaient résolu de passer la nuit, les éclaireurs de son avant-garde découvrirent, campée à peu de distance, une caravane turque venant d'Arta qui se rendait à Mis-

[1] C'était à cette époque, que M. Leicester-Stanhope écrivait à M. Bowring : « Il » est de mon devoir de dire toute la vérité au comité. Lord Byron, le colonel Napier, » tous enfin représentent le corps exécutif comme dépourvu de vertus publiques et » animé par l'avarice ou par une basse ambition. Le corps législatif s'est toujours » conduit avec la plus grande prudence. Les armées de terre et de mer sont mal » famées dans l'esprit de tous les Européens : cependant ce qui les justifie, c'est » d'être constamment victorieuses; mais ce qui est le plus important, c'est le » caractère du peuple ; il est avide d'instruction et entièrement dévoué au corps » législatif. »

défilés se trouvèrent simultanément abandonnés par le fait de la trahison des transfuges qui guidèrent les barbares jusque dans les montagnes de Cravari, où ils arrivèrent presque en même temps que les Grecs de la division de Hyscos. Victorieux à Platanos [1], qu'ils réduisirent en cendres, les Turcs envahissaient des lieux regardés jusqu'alors comme inaccessibles, en chassant devant eux les populations et les soldats, qui ne commencèrent à leur disputer le terrain, qu'en entrant dans les météores ou escarpements de la Doride. Les Turcs pénétraient en cet instant dans l'Apodotie, canton situé entre l'Etolie Epictète et l'Ophionie, lorsque les Valaques Cossiniotes, unis aux Hellènes qui avaient battu en retraite, les attaquèrent au pied du mont Couporachi, chaîne centrale du Callidrome, les battirent et les repoussèrent, après deux jours entiers d'efforts et de succès, vers Carpenitzé, où Moustaï-pacha venait d'établir son quartier général.

Ce sérasquier ayant ordonné de transporter les blessés à Tricala en Thessalie, informé que le Vlochos était entièrement évacué par les insurgés, résolut de descendre à Vrachori, où il arriva le 10 septembre, à la tête de seize mille combattants. Il avait à peine assis son camp entre cette ville ruinée et les bords de la Thermisse, qui tombe dans le lac Trichon, lorsqu'il fut joint par le vizir de Janina, Omer Brionès. Ce chef actif, qui avait réussi à rassembler encore une fois les indociles Schypetars de l'Épire, comptait sous ses drapeaux six mille soldats et quelques armatolis commandés par le traître Varnakiotis. Cette jonction ayant été opérée, l'armée combinée de Moustaï et d'Omer Brionès se mit en marche vers le Zygos qu'elle envahit, en inondant le littoral des pêcheries, depuis Anatolico jusqu'à Missolonghi.

Toutes les populations avaient fui à l'approche des barbares, qui incendiaient les hameaux, les métairies et ce qui existait encore de moissons sur pied, sans réfléchir qu'ils se privaient des seules ressources d'une contrée, que les habitants, retirés dans les montagnes, se préparaient à défendre jusqu'au dernier soupir. Dans l'ivresse des succès, qui leur faisaient oublier la défaite de Névropolis, ils ne voyaient que le présent, et ils voulurent envoyer à Scodra, comme trophée, trois cents esclaves qu'ils avaient faits dans l'Agraïde. Moustaï-pacha en adressait une partie à sa mère. Il devait un pareil

[1] Voyage dans la Grèce, tome III, ch. 67, page 225.

hommage à cette femme cruelle, qui fit périr la bonne et douce Aïsché [1] son épouse. Mais arrivés au passage du Macryn-Oros, le taxiarque André Hyscos attaqua l'escorte qui accompagnait les captifs, et la battit en tuant quatre-vingt-cinq hommes. Les Hellènes s'empressèrent de consoler leurs frères ; ils renvoyèrent, au sein de leurs familles, les prisonniers qu'ils venaient de délivrer, tandis que les Schypetars guègues, échappés à leurs coups, se réfugiaient à l'Arta, où ils répandaient l'alarme.

Ce succès, obtenu par les Hellènes, aurait dû rappeler à Omer Brionès et à Moustaï-pacha qu'ils étaient menacés de voir renouveler ces myriades d'insurrections partielles, qui avaient fait échouer l'année précédente l'entreprise dirigée contre Missolonghi, place alors sans consistance, que Marc Botzaris avait depuis fait mettre sur un pied de défense formidable. Ce rapprochement les aurait peut-être découragés ; mais comme ils s'étaient emparés de l'embouchure de l'Achéloüs, et qu'ils se trouvaient par ce moyen en communication avec la mer, ils crurent pouvoir dédaigner les mouvements des montagnards, sans craindre d'être affamés dans leur camp.

En effet, l'escadrille algérienne, que Khoreb-pacha avait laissée devant Patras, venait d'établir sa croisière sur les rivages de l'Étolie, de façon que Missolonghi et Anatolico, ne recevant plus aucune assistance, devaient immanquablement succomber. On y avait refoulé un grand nombre d'habitants des campagnes, qui devaient être victimes de la famine, tandis que l'armée ottomane était journellement approvisionnée par des bâtiments autrichiens chargés de vivres, sortis de la Dalmatie, de Raguse et des Bouches du Cattaro. Le génie malfaisant qui avait engagé Moustaï-pacha à quitter Scodra pour ravager la Grèce, l'assistait ainsi dans son entreprise ; et l'*Observateur autrichien* préconisait à l'avance les succès du jeune chef des barbares, contre les défenseurs religieux de la croix.

Ce n'était pas sans quelque apparence de réalité, en raisonnant suivant le cours ordinaire des événements ; car le Péloponèse, d'où les Étoliens pouvaient recevoir des secours, était plus que jamais en proie à l'anarchie des chefs qui se disputaient l'autorité. Les ambitieux qui n'avaient vu dans un changement de choses que l'avantage de se substituer aux Turcs avaient remplacé les beys mahométans. Les

[1] Voyez liv. II, ch. 6 de cette histoire.

Déli-Ianeï, Anagnoste et ses cinq frères, un certain Papa-Philéonas, Baroucas d'Argos et Colocotroni, n'étaient plus que de coupables chefs de parti ! Les Déli-Ianei, qui se disputaient la possession des timars ou fiefs, dont ils ne considéraient les habitants que comme des *vilains corvéables*, venaient d'outrager, dans un combat de village contre village, un stratarque nommé Koléopoulos, qui s'opposait à leurs prétentions. A la suite de cet événement, la terre de Pélops avait vu se reproduire des scènes pareilles à celles qui précédèrent le siècle de Thésée, exterminateur des monstres. Les vainqueurs avaient traîné en esclavage le gendre de Koléopoulos, coupé la chevelure de sa fille ; et les haines, les représailles, suites de cet événement, avaient occasionné une guerre civile dont il était difficile de calculer les conséquences.

D'un autre côté, André Zaïmis de Calavryta, et André Londos de Vostitza, attaquaient George Sissinis, primat de Gastouni, et ces dissensions avaient tellement paralysé les forces des insurgés, qu'on n'était pas encore parvenu, le 18 septembre, à resserrer le blocus de Patras [1], conformément à l'ordre qui en avait été donné par le gouvernement hellénique avant son départ pour Salamine. Cependant on savait à cette époque, à Tripolitza, que cinq mille Turcs sortis de l'île d'Eubée étaient en marche pour assiéger Athènes.

C'était donc en vain que toutes les voix parties de l'Etolie, depuis la mort de Marc Botzaris, demandaient des secours aux Péloponésiens lorsque l'éparque Constantin Métaxas fit connaître l'invasion des barbares à l'amirauté d'Hydra, qu'il priait de venir à son secours. Mavrocordatos, qui se trouvait dans cette île, avait prévenu ses vœux à cet égard, en engageant la marine grecque à mettre en mer. Mais

[1] La lettre suivante du colonel français de La Villasse, adressée à un de ses correspondants à Zante, confirme ce triste état de choses.

Gastouni, 6/18 septembre 1823

« J'arrive de Patras, et je compte partir demain pour le camp qui doit se former
» à deux lieues de cette ville. Hier les Turcs sont venus, au nombre de mille
» hommes, nous attaquer ; mais au bout d'une demi-heure de combat, ils ont
» battu en retraite, quoique nous n'eussions que deux cents soldats à leur opposer.
» Notre perte a été de six individus tués, deux blessés et un prisonnier. L'ennemi
» a eu seize morts, et un blessé que nous avons fait prisonnier. Ce sont deux cents
» cavaliers qu'il avait jetés en avant, qui nous ont attaqués, et ils ne nous ont pas
» donné le temps de les attendre ; l'infanterie mahométane a pris la fuite.

» Si les Grecs n'étaient pas désunis, les Turcs seraient bien peu de chose ; mais
» la guerre civile divise les Hellènes, et s'ils ne changent pas de conduite, il est à
» craindre qu'ils ne compromettent leur existence politique. »

comment y parvenir ? On manquait d'argent pour payer les équipages; et d'ailleurs, convenait-il d'aventurer une escadre du côté de Patras, tant que le capitan-pacha serait en force dans l'Archipel ? La prudence s'y opposait ; car on savait que son intention était de rétrograder vers l'île d'Eubée. Il fut donc décidé que Missolonghi pouvant résister jusqu'à la fin de l'automne, l'attention du navarque se porterait sur les mouvements qui se passaient dans la mer Egée.

Les Psariens, non contents de faire des descentes sur les côtes de l'Asie mineure, venaient d'épouvanter la flotte du capitan-pacha, en lui détachant un brûlot qui avait suffi pour le faire sortir du canal de Chios. Des corsaires de Spetzia enlevaient, à peu près en même temps, plusieurs bâtiments de transport turcs dans la bouche Pélusiaque du Nil, et s'emparaient, au retour, d'un chebec qui portait la solde à l'armée ottomane de l'île de Chypre. Enfin la peste, auxiliaire fidèle des Hellènes, avait moissonné dans le cours d'une semaine le fameux Cassan ou Hassan, lieutenant général de Méhémet Ali en Candie ; le vizir de Rhétymos, celui de la Canée, et un nombre si considérable de soldats, qu'Ismaël Gibraltar, amiral du pacha d'Egypte, avait dû rentrer à Alexandrie, pour y faire une nouvelle cargaison de généraux, d'officiers et de milices.

A la faveur de cette discordance d'opérations, les Samiens débarqués à Taglianos, dans l'Asie mineure, récoltaient les produits de la moisson dans les campagnes que les Turcs avaient abandonnées à leur approche. Persuadés que les barbares ne manqueraient pas de les attaquer, ils imaginèrent un stratagème particulier pour les abuser.

Connaissant la poltronnerie des Asiatiques, ils arborèrent un drapeau sur la maison la plus apparente du village de Taglianos. Dirigeant ensuite leurs pas d'un autre côté, ils continuèrent à butiner partout où il se trouvait des grains et des troupeaux à enlever. Plaçant des vigies sur les hauteurs, ils battirent le pays; tandis que les mahométans, qui n'avaient pas tardé à revenir en force, perdaient leur temps à bloquer étroitement leur propre bourgade.

A la vue du drapeau des insurgés, placé sur la demeure de leur aga, ils s'imaginèrent que les Samiens étaient retranchés dans leurs maisons. Et *comme ils désiraient*, dit le Spectateur oriental [1], *éviter toute*

[1] *Spectateur oriental*, n° 125.

effusion de sang, en obligeant les Grecs à se rendre à discrétion, ils attendaient depuis quatre jours qu'ils voulussent bien leur livrer leurs têtes, lorsqu'ils commencèrent à soupçonner que leur bourgade ne renfermait peut-être personne. On tint conseil à ce sujet. Les raisons pour et contre furent entendues; mais comme personne n'était disposé à sonder le terrain pour s'assurer du fait, on contraignit quelques juifs d'aller vérifier l'état des lieux. Il est inutile de dire qu'il fallut largement stimuler à coups de bâton ces Israélites afin de leur inspirer du courage; mais à peine eurent-ils rapporté aux enfants d'Islam qu'il n'y avait pas de Samiens cachés dans leurs maisons, que les barbares se précipitèrent en faisant des décharges de mousqueterie et le sabre entre les dents vers leur bourgade, qu'ils occupèrent en vainqueurs, trop contents d'avoir un drapeau à expédier à Constantinople, où douze Tartares, envoyés par Moustaï-pacha de Scodra, apportaient un trophée non moins important.

C'était la tête de Marc Botzaris : le grand prévôt de la diplomatie germanique le fit publier dans le journal à ses ordres; voici le fait. Dans le combat du 20 août, les Souliotes avaient été forcés d'abandonner dix de leurs soldats tués au pouvoir des ennemis, qui se hâtèrent d'en tranche les têtes qu'ils envoyèrent à Moustaï-pacha, en lui en désignant une comme étant celle du polémarque Botzaris. Sans autre examen, le jeune sérasquier s'était empressé de l'expédier à Constantinople, ainsi que le bulletin de la grande victoire de Névropolis qu'il avait remportée sur les Hellènes. C'était avec le récit de ce brillant fait d'armes, propagé en Orient par la flotte turque, qu'on se faisait illusion ; mais on apprit plus tard qu'il en était des succès de tes trophées de Moustaï-pacha, comme du drapeau que les Osmanlis de Taglianos avaient enlevé aux Samiens.

Ceux-ci, redoublant d'activité, abordaient entre Clazomènes et Cyssos, tandis que les Taglianiens chantaient victoire. Poussant leurs incursions au delà de Siegiek et de Gulbakché, ils enlevaient une caravane turque qu'ils ramenaient en triomphe dans leur île, tandis que le capitan-pacha Khoreb, réfugié au port Olivaro de Mitylène, avec soixante et douze voiles de guerre, passait joyeusement sa vie au milieu de ses icoglans et en comptant les bénéfices du monopole qu'il avait exercé à Patras.

Il aurait bien voulu terminer sa campagne aux atterrages de Lesbos, ainsi que les braves qui se trouvaient sur sa flotte ; mais une escadre

grecque, composée de quarante-cinq bricks, venait d'être signalée. Sa sortie était due aux instances de Mavrocordatos et au zèle des habitants des Cyclades, qui s'étaient empressés de verser leurs contributions dans les caisses de l'amirauté. Avant de monter à bord, l'amiral Miaoulis Vôcos, qui la commandait, avait fait son testament ; et son apparition était une provocation calculée pour amener Khoreb-pacha à un combat, ou bien pour le forcer de se retirer aux Dardanelles, persuadé que vaincu ou fugitif, il payerait de sa tête les résultats d'une expédition qui devait, comme les précédentes, tourner à la honte du croissant.

Le navarque grec reprenait le large, lorsqu'il aperçut un brick spetziote traînant à la remorque un navire ottoman, dont le pavillon renversé balayait la surface de la mer. Il fait signal ; le vaisseau s'approche; on reconnaît, ô surprise ! ô joie inexprimable ! c'étaient les vingt-deux marins que le commodore autrichien [1] livra au pacha de

[1] Les Grecs surnomment maintenant ce marin, le Nelson des Barnabotis.

Arrivés à Moubalich, on avait transbordé ces vingt-deux chrétiens sur un navire conduit par dix-sept Turcs, qui, ayant atterré de nuit à Constantinople, jeta l'ancre à Coumcapi, sous les murs du sérail des sultans. Les Turcs, qui s'empressèrent de descendre à terre, n'avaient laissé que trois hommes de garde, en mettant les Grecs à fond de cale, après leur avoir ôté les chaînes, et en se contentant de les garrotter avec des cordes, pour pouvoir les descendre plus facilement au bagne où ils devaient être décapités. Les victimes s'y attendaient, lorsqu'elles entendirent les barbares qui se livraient à la gaieté dans la chambre du capitaine, et elles conçurent l'espérance de se sauver ou de vendre chèrement leur vie.

Le capitaine grec ayant fait part de son projet à ses matelots, en leur disant qu'il ne se trouvait à bord que trois Turcs, que ceux qui étaient allés en ville avaient laissé leurs armes, et qu'on pouvait enlever le vaisseau, il engagea un des siens à le débarrasser de ses liens, que celui-ci parvint à couper avec ses dents. Sans différer, il détacha quelques-uns des matelots, qui, s'aidant mutuellement à briser leurs entraves, tombèrent sur les barbares qu'ils surprirent endormis, et qu'ils égorgèrent.

Demeurés maîtres du navire, les vingt-deux Grecs s'habillent à la turque ; chose qui leur fut d'autant plus facile, que depuis leur captivité ils n'avaient pas rasé leur barbe. Ils appareillent, et, favorisés par le vent, ils cinglent vers l'Hellespont. Arrivés aux Dardanelles, où on leur crie d'arrêter, ils répondent en turc que le courant les entraîne, qu'ils portent des ordres du sultan à son escadre ; et on les laisse passer. Ils évitent avec le même bonheur les derniers châteaux ; mais, parvenus devant Ténédos, une frégate turque vient sur eux. Tous alors montent sur le pont et se réfugient sous le canon de la citadelle ; ce qui, ayant convaincu l'armement qu'ils étaient Ottomans, fait qu'il s'abstient de les visiter.

Le gouverneur du château de Ténédos, également trompé par cette manœuvre, attend au lendemain pour reconnaître le navire, placé sous ses batteries, qui, ayant profité du vent, partit au milieu de la nuit. Ils n'avaient pas tardé à être rencontrés

Smyrne, qui avait fait hommage de leurs têtes au capitan-pacha. Celui-ci, plus humain que le général chrétien qui les avait ainsi condamnés à une mort inévitable, avait jugé à propos de les envoyer enchaînés à Constantinople.

Ἔτι κηδέται Θεος Ἑλλάδος, *Dieu protége toujours la Grèce !* s'écria le navarque Miaoulis Vôcos, en entendant le récit de leurs infortunes ; et, faisant signal à sa flotte, elle se dirigea vers le golfe Toronaïque, où une tourmente révolutionnaire agitait dans ce moment les esprits.

La politique peut protéger les Turcs ; mais aucune âme généreuse ne s'intéressera jamais à leur sort[1], fussent-ils, comme les tribus d'Israël, traînés captifs sur des rives lointaines avec leurs ulémas, leur culte mensonger et leurs sultans. Leurs lois, leurs mœurs et leurs usages sont antisociaux ; leurs guerres sont impies : car, tandis qu'ils tiennent les armes à la main, ils mettent à prix la tête de leurs ennemis, ou ils les font assassiner, à la manière de Jousouf Kior-pacha, qui employa le poignard d'un séide pour tuer le trop confiant Kléber au sein de ses foyers. Il leur faut du sang. Ainsi les barbares n'avaient su se venger des incursions des Samiens et des Psariens qui avaient enlevé le harem de Méhémet Oglou à Sanderli, qu'en égorgeant un millier de chrétiens de l'innocente population de Pergame.

Par une analogie non moins criminelle, Abouloubond-pacha assassinait les Macédoniens, à cause de la peur anticipée que lui causaient les Hellènes, contre lesquels il avait reçu l'ordre de marcher. Ces massacres avaient répandu une telle confusion aux environs de Serrès, qu'on ne pouvait tirer de troupes de la Macédoine transaxienne, sans craindre de voir cette province se révolter contre l'autorité du sultan. Ce désordre était l'ouvrage du féroce mameluk de Djézar-pacha, dont la nomination au commandement en chef de l'armée de Thessalie ne fut pas plutôt connu au delà du Vardar, que l'alarme devint générale dans la Romélie. Les Turcs et les juifs même de La-

par le brick septziote, auquel ils s'étaient fait reconnaître, ils se rendaient à Psara, où ils abordèrent heureusement au bout de cinq jours de navigation depuis leur départ de Constantinople.

[1] Nous apprenons que Pierre le Cruel, qui fit acheter des chiens à la Vera-Cruz pour dévorer les nègres de Saint-Domingue, est allé tout récemment offrir son épée à Mehemet Ali-pacha d'Égypte. Un pareil homme était digne de soutenir une pareille cause; ses semblables devraient s'empresser de l'imiter ; les Grecs en feront justice.

risse s'étaient retirés dans l'Illyrie macédonienne, quand on apprit que l'éparque J. Coletti, débarqué aux environs de Carystos, dans l'île d'Eubée, réunissait les montagnards, et commençait à obtenir quelques succès contre les Turcs, dont plusieurs partis avaient été taillés en pièces.

La série des calamités qui avaient affligé les Grecs tirait ainsi à sa fin; car la concorde commençait à réunir les chefs du Péloponèse, qui avaient ajourné leurs querelles afin de s'occuper des intérêts de l'État. On formait des magasins considérables de vivres à Gastouni en Élide, pour approvisionner une armée qui avait la double destination de secourir Missolonghi et d'assiéger Patras. On avait envoyé trois mille hommes de renfort à l'isthme. L'Acrocorinthe demandait à capituler. Le gouvernement hellénique, réuni à Salamine, marchait dans le sentier de la justice et de la raison. L'île qu'il occupait était abondamment pourvue de moyens de défense. Égine était protégée par une croisière d'esquifs légers, commandés par deux héroïnes qui déployaient une rare activité. Athènes, qui avait été momentanément occupée par cinq mille Turcs, en était délivrée, grâce à la valeur de Jean Goûras, resté maître de l'acropole. Battus à Marathon par ce chef intrépide qui les avait poursuivis jusqu'à Thèbes, les barbares se trouvaient tellement harcelés par Odyssée, stratarque des Béotiens uni à Tassos et à Diamantis, chefs des Magnésiens, que Berrofcali Jousouf-pacha avait dû accourir à leur secours avec quatorze ou quinze mille hommes, disaient les rapports turcs. Pendant ce temps, les Grecs réfugiés à Skiatos et à Scopelos étant revenus vers l'Eubée, en avaient reconquis la partie septentrionale. Enfin, l'amiral Miaoulis Vôcos avait eu une rencontre, le 27 septembre, dans les parages du mont Athos, avec une division de la flotte turque qui s'était réfugiée dans le golfe de Volos avec dix-huit frégates ou corvettes, ravie d'avoir évité quelques brûlots qu'on lui avait lancés. On annonçait, à la vérité, que Khoreb capitan-pacha, qui dormait sur ses lauriers à Mytilène, allait se diriger de ce côté. Il le pouvait avec d'autant plus de sécurité que l'armée navale grecque s'empressa de rentrer à Hydra, afin de laisser l'ennemi s'engager dans les eaux du golfe Thermaïque, où il devenait vulnérable, par la facilité qu'on aurait à l'attaquer.

Rassurés par le nouvel ordre de choses, les habitants de l'Attique et d'une partie de la Béotie s'étaient empressés de retourner dans leurs foyers pour récolter les fruits des oliviers et se livrer aux travaux

paratoires de l'emblavement des campagnes. Ils étaient persuadés, un secret instinct, que les Turcs allaient encore une fois être les ruments de leur propre perte. Ils n'ignoraient pas qu'Ibrahim, avait remplacé Abouloubloud au sangiac de la Macédoine transenne, continuait à les servir par les mesures atroces sur lesquelles ondait son autorité. En effet, à peine entré en fonctions, il avait mettre en prison les notables de Salonique, auxquels il demandait somme considérable d'argent. Persévérant dans les principes de devancier, il avait en même temps fait pendre six bergers qui daient leurs troupeaux avec des fusils pour les défendre contre loups, sous prétexte que le port d'armes était interdit aux chrées.

Ce coup d'autorité avait tellement mécontenté les Bulgares qu'on it parvenu à attirer dans l'armée du sultan, qu'ils s'étaient dédés en jurant haine à mort aux mahométans. Depuis ce temps, avait remarqué de vives inquiétudes parmi les montagnards du nt Hémus; et ce sera peut-être un jour à dater de cette époque il faudra commencer l'histoire de l'insurrection des Scytho-Slaves, t les populations belliqueuses qui entourent la Hellade, impantes du joug, ne demandent qu'un signal pour arborer à leur tour endard de la croix.

En attendant cet événement impossible à conjurer, quoiqu'il ose encore dans l'avenir, Odyssée, qui s'était rendu le 25 octobre alamine, annonçait au gouvernement hellénique que les barbares nt concentré leurs forces aux environs de Zeitoun, il avait pris mesures nécessaires pour leur couper les communications avec mée de Moustai-pacha campée dans l'Etolie. Nicétas le Turcoge, avec Panorias, Scaltzo Dimos et les autres chefs de la Phocide, vraient les défilés de Salone. André Londos, à la tête d'un corps Péloponésiens, défendait les approches du golfe de Lépante. Quant Odyssée, il se chargeait, comme il l'avait fait, de suivre les mounents des Turcs, et il repartit pour occuper un poste où il devait eillir de nouveaux lauriers.

L'horizon, naguère enveloppé de nuages sinistres, commençait si à s'éclaircir devant les pas des Hellènes, qui résolurent unaniment de transférer le siége du gouvernement à Nauplie, et de là Gastouni, suivant la tournure que prendraient les affaires. On créta ensuite un règlement relatif aux douanes, dont les fonds

furent affectés au service de la marine d'Hydra, à la disposition de laquelle un illustre philhellène, lord Byron, avait déjà fait parvenir une somme d'argent considérable [1]. L'amiral Miaoulis Vôcos venait d'appareiller de nouveau pour se rendre dans le golfe Thermaïque; on n'avait plus qu'à s'occuper de la délivrance de l'Etolie.

Les habitants de cette province et ceux de l'Acarnanie, désertant leurs villages à l'approche des barbares, s'étaient retirés à Calamos, à Castos, et dans les îles Téléboënnes qui avoisinent le continent. D'autres s'étaient enfoncés dans les forêts qui couvrent le Xéroméros. Huit cents familles étaient passées dans une île située au milieu du lac Lezini, sous la protection d'un chiliarque de Zongos, qui y commandait une garnison de deux cent cinquante Agréens. Ces derniers, revenus de leur première épouvante, n'avaient pas tardé à recommencer les excursions qui furent si funestes l'année précédente à Omer Brionès. Déjà ils avaient enlevé plusieurs courriers, lorsque enhardis par ces succès, les Grecs sortis de l'île du lac Lezini s'emparèrent d'un convoi de trois cent cinquante chevaux chargés de munitions de guerre et de provisions de bouche, en tuant ou faisant esclaves soixante et quinze Turcs. Dans une seconde expédition ils avaient exterminé cent cinquante ennemis, deux cent quatre-vingts dans une troisième, et pris une foule d'objets d'approvisionnement, lorsqu'ils virent arriver George Cara Hyscos.

Ce stratarque, dont l'état de maladie s'était aggravé dans le combat nocturne du 20 août, ne trouvant pas de soulagement au monastère de Brossos où il s'était encore une fois retiré, avait pris la résolution de passer à Ithaque pour se faire traiter au sein de sa famille qui y était établie. Ses palicares le portaient sur un brancard, lorsque, parvenus dans les forêts de l'Acarnanie, où ils avaient résolu de passer la nuit, les éclaireurs de son avant-garde découvrirent, campée à peu de distance, une caravane turque venant d'Arta qui se rendait à Mu-

[1] C'était à cette époque, que M. Leicester-Stanhope écrivait à M. Bowring : « Il » est de mon devoir de dire toute la vérité au comité. Lord Byron, le colonel Napier, » tous enfin représentent le corps exécutif comme dépourvu de vertus publiques et » animé par l'avarice ou par une basse ambition. Le corps législatif s'est toujours » conduit avec la plus grande prudence. Les armées de terre et de mer sont mal » famées dans l'esprit de tous les Européens : cependant ce qui les justifie, c'est » d'être constamment victorieuses; mais ce qui est le plus important, c'est le » caractère du peuple; il est avide d'instruction et entièrement dévoué au corps » législatif. »

ui. « *Enfants*, dit alors à ses soldats le stratarque Cara Hyscos, *ortez-moi dans quelque lieu caché et de difficile accès ; et tombez sur nos implacables ennemis*[1].
t ; et les mahométans, qui étaient au nombre de trois cents rs, furent dispersés avec perte de cinquante-sept hommes. Cara Hyscos, apprenant que ses soldats étaient maîtres du , les pria de renoncer à cette prise en faveur des Agraphiotes. ortunés, à qui la plupart des bêtes de somme appartenaient, et villages avaient été dévastés par les Turcs, errant au milieu s, réduits à se nourrir de glands du chêne doux, ne pouvaient r un secours plus efficace. Tous les braves consentirent à cette de, et le stratarque ayant été transporté le lendemain au port dili, s'y embarqua pour se rendre à Calamas. La police anglaise ussa d'abord de ses rivages en lui disant d'aller à Ithaque, où fusa de le laisser débarquer ; enfin, admis au lazaret de Cépha- dès qu'il y eut purgé sa contumace, il revint à Ithaque où, par s de sa famille, il ne tarda pas à recouvrer la santé.
Acarnaniens, sortis du Valtos et du lac Lézini, n'étaient pas s qui désolaient les barbares, en enlevant leurs convois. Les qui s'étaient retirés aux Œniades, ville à demi submergée, l'embouchure de l'Achélous, et sur les îles désertes qui bordent , ne leur causaient pas moins de dommages. Bravant les croi- barbaresques qui bloquaient le continent, il ne se passait pas t sans qu'ils y fissent quelque débarquement fructueux. Péné- nême jusque dans le camp ottoman ils y tuaient des Turcs, ient leurs armes, leurs bagages, leurs chevaux ; et plus d'une Judith enleva la chevelure des Holophernes islamites qui les t faites esclaves.
montagnards, rivalisant de zèle, descendaient dès que le soleil ouché dans les vallons, où ils ne manquaient jamais de saisir es-uns des chevaux qu'on y faisait pâturer, et parfois ceux qui daient. Répandus de tous côtés, une multitude de partisans oins alertes inquiétaient les musulmans, depuis le gué de jusqu'à l'Arta, à tel point que les Turcs indigènes maudissaient

[1] les paroles de Cara Hyscos : Μωρὲ παῖδές μου, συνεργήσατε ἐμένα εἰς ἕνα ρος πλέον δύσβατον καὶ κρυφόν, καὶ ὕστερα νὰ κτυπήσετε αὐτούς τους ἀπίστους μας. — Extrait de son rapport.

les armées libératrices, leurs chefs et le sultan, dont ils prétendaient qu'il fallait se séparer, puisque sa protection était pire que le mal auquel il voulait remédier.

Ce n'était probablement pas l'opinion des ulémas de Janina, que les Schypetars ont de tout temps qualifiés d'*hépatophages* ou *mangeurs de foie*, afin de désigner leur goût pour la grosse chère. Ces graves docteurs de la loi, qui se croient, comme aux beaux jours de l'islamisme, toujours les seuls sages et les plus forts, parce que, retranchés derrière le Coran, ils sont les plus ignorants et les plus orgueilleux, n'avaient pas plutôt appris l'arrivée de Moustaï-pacha devant Missolonghi, qu'ils avaient repris le projet d'extirpation du christianisme, conçu par leur glorieux sultan Mahmoud II et son conseil.

Informés qu'un pauvre religieux, Christos, c'était ainsi qu'on l'appelait, consolait les fidèles en leur annonçant le règne du Christ, ils l'avaient fait saisir, traduire et comparaître devant le tribunal du cadi. Interrogé sur sa croyance, il avait témoigné *la vérité du Dieu vivant, sa naissance et sa mission annoncée par les prophètes, sa mort, sa résurrection et son règne pendant l'éternité.* Questionné sur l'apostolat de Mahomet, il avait gardé le silence, quand le cadi, déchirant ses vêtements, ordonna de lui appliquer la bastonnade et le condamna au supplice de la croix.

L'église orthodoxe célébrait dans ce jour la fête de l'apothéose ou *Sommeil de la sainte Vierge* [1], lorsque le martyr fut livré aux bourreaux. Ceux-ci, pour imiter les scènes de la passion, afin de contrister le cœur des chrétiens dans un jour d'allégresse, et d'insulter aux mystères de notre religion, avaient ceint le front de la victime d'une couronne d'épines. Traîné à travers les rues de Janina au milieu d'une foule qui croyait l'insulter en l'appelant Christos, on conduisit le prêtre du Seigneur aux platanes de Calo-Tchesmé, qui sont le *Golgotha*, ou lieu ordinaire des exécutions des criminels. Là, dépouillé de ses vêtements, conspué, on l'étend sur la croix à laquelle on l'attache en perçant de clous ses pieds et ses mains. On élève le pal sanctifié par le sang du juste ; il prie pour ses bourreaux, qui lui disent de demander au Christ de le sauver. Accroupis sur leurs talons, ils ne cessent de l'injurier, quand, le voyant s'affaiblir, un Turc lui

[1] Κοίμησις τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου que nous appelons l'Assomption.

perce le flanc d'un coup de sabre ! Il expire, et les Bohémiens enduisant son corps de poix y mettent le feu, au milieu duquel il se consume comme les cadavres des chrétiens que Néron faisait servir aux illuminations de ses jardins, dans lesquels il conviait les cochers et les gladiateurs à ses fêtes nocturnes.

Le récit du martyre de Christos passant de bouche en bouche, pénétrait dans l'Etolie, au moment où le sérasquier Moustaï-pacha, irrité des pertes qu'il éprouvait, offrait une prime de mille piastres à chacun de ses soldats qui voudrait tenter de monter à l'assaut de Missolonghi ; mais ce fut en vain, tous refusèrent. La peur avait glacé le courage des Guègues belliqueux, qui avaient quitté les fertiles vallées du Drin et les bords riants du lac Labeatis, en croyant traîner en esclavage et vendre aux habitants du Zadrima, les Hellènes qu'ils regardaient comme les descendants du même peuple dont leurs ancêtres firent une si copieuse moisson, lorsqu'ils dévastèrent en 1770 l'Etolie et le Péloponèse.

Les temps étaient changés ; la valeur, don du ciel, échauffait l'âme des Grecs, tandis que la frayeur qui les saisissait jadis à la vue d'un turban était devenue le partage des barbares tremblants au seul aspect de l'étendard de la croix. Moustaï-pacha en faisait lui-même alors la triste expérience. Retiré sous sa tente, le jeune satrape s'exhalait en vaines imprécations contre ses soldats, quand des dépêches qu'il reçut du vizir de Lépante lui apprirent que l'Acrocorinthe avait capitulé. Les assiégés, après avoir mangé chevaux, mulets, chameaux, ânes, étaient venus au point de commencer à se dévorer. La terre de Pélops avait ainsi revu ses anthropophages, lorsqu'ils se déterminèrent à entrer en arrangement. La garnison réduite à 410 cadavres ambulants, débris d'une garnison de six mille soldats, avait été transportée par les Grecs dans l'Asie mineure, et le labarum flottait sur une forteresse regardée comme le boulevard du Péloponèse.

Il assembla aussitôt son conseil pour lui faire part de cette nouvelle qu'on voulut inutilement cacher à l'armée, car elle l'apprit le lendemain de la bouche des Grecs qui solennisèrent la prise de l'Acrocorinthe par une doxologie accompagnée de salves d'artillerie. Ils avaient été informés de cet événement, en recevant un convoi de quarante à cinquante barques chargées de vivres et de munitions de guerre expédiées du golfe de Cyllène, qui avait réussi à tromper la vigilance de la croisière turque. Un coup de vent avait forcé les barbaresques à

s'éloigner, et ils eurent la douleur de voir entrer en plein jour une goëlette chargée de provisions de toute espèce, qui les brava en les saluant à boulets jusqu'au mouillage de Vasiladès, sur lequel elle laissa tomber l'ancre aux acclamations répétées des Hellènes.

Consternés de ce qui se passait, Moustaï-pacha, Omer Brionès et les chefs auraient levé le siége, en maudissant avec toute l'armée le sultan et ses folles combinaisons, si le traître Varnakiotis et quelques transfuges ne les eussent rassurés en leur conseillant de s'emparer d'Anatolico. Cette île, située à l'extrémité des pêcheries du côté des atterrissements qui unissent les Echinades au continent, en tombant au pouvoir des Turcs, les établissait militairement au sein des lagunes. De là, ils pouvaient s'emparer des hauts-fonds sur lesquels les pêcheurs ont élevé quelques cabanes; et, en s'y retranchant, ils seraient, de proche en proche, parvenus à resserrer Missolonghi qu'ils assiégeaient inutilement, tandis qu'elle recevait des secours par mer.

Cette idée fut goûtée des sérasquiers mahométans. On dressa une batterie de mortiers contre Anatolico. On envoya chercher des barques à Prévésa pour opérer une descente, en masquant cette opération par une espèce de siége régulier qu'on continuait en canonnant et en bombardant Missolonghi, afin d'attirer l'attention des Grecs vers cette ville. On fit même feinte de la menacer d'un assaut en portant une forte avant-garde qui s'établit à peu de distance du fossé avec des fascines et des échelles; mais la ruse devait tourner à la confusion des barbares[1].

Moustaï-pacha reprenait ainsi quelque courage; mais il n'en était pas de même d'Omer Brionès, qui lui tint un discours pareil à celui que Thersandre, citoyen d'Orchomène, attribue à un Perse de l'ar-

[1] Voici le journal du siége de cette place, tel qu'il a été écrit par Michel Cokkini.

7 octobre. Les Turcs forment le siége d'Anatolico, place située sur une île au milieu des bas-fonds. Notre chef du génie était Michel Cokkini, les fortifications se trouvaient en mauvais état. Nous perdîmes un capitaine et plusieurs soldats par l'effet du bombardement. Une bombe, étant tombée sur l'église de Saint-Michel, tua la mère du curé, et, en brisant le pavé, fit jaillir une source qui devint le salut de la garnison et des habitants réduits à boire l'eau des lagunes.

22 octobre. Continuation de la canonnade et du bombardement, avec perte de quelques hommes. Le canonnier anglais Martin réussit à tuer les meilleurs bombardiers turcs. Vieillards, femmes, enfants, travaillent à réparer nos batteries avec une ardeur admirable. Un jeune homme a la main emportée, il prie sa mère qui se désole d'étancher son sang, afin de continuer son travail.

27 octobre. Le feu des Ottomans se ralentit. La garnison de Missolonghi fait une

mée de Mardonius dans une circonstance presque semblable. « Vous » voyez, mon frère, cette armée ; vous connaissez sa valeur : eh bien, » de tout ce nombre d'hommes campés au bord des lagunes, d'ici à » très-peu de temps, croyez-moi, il en restera à peine quelques-uns. » — Mon frère, répliqua Moustaï, ce que le destin a réglé, les » hommes ne peuvent l'éviter. Abstenez-vous de contrister mon âme. » Il n'y a pas pour l'homme de plus grand chagrin que de prévoir ce » qu'il y a de mieux à faire et de ne pouvoir l'exécuter. Trahis par » le capitan-pacha qui s'est enfui à notre approche, c'est à nous de

sortie pour intercepter un convoi de vivres venant d'Hypochori, dont elle s'empare après avoir tué 47 cavaliers turcs.

29 octobre. Nous recevons trois pièces de canon, qui nous sont envoyées de Livourne par le pieux métropolitain Ignace, archevêque d'Arta.

31 octobre. L'ennemi nous envoie un parlementaire chargé de nous offrir une capitulation : on le chasse. Reçu une barque chargée de grains et de plomb provenant de Clarence en Morée.

4 novembre. Tempête, torrents de pluie ; cependant le bombardement continue.

5 novembre. L'ennemi prépare des bateaux plats pour nous attaquer. Que Dieu daigne nous protéger ! ! !

9 novembre. Le bombardement recommence avec une fureur extraordinaire. Les troupes, le peuple et les autorités s'irritent : la disette est extrême. L'ingénieur découvre l'importance d'un haut-fond nommé Poros, qu'on peut regarder comme un boulevard placé entre Anatolico et Missolonghi. Il entreprend d'y élever une batterie ; l'ennemi fait tous ses efforts pour l'en empêcher, mais inutilement.

10 novembre. Le bombardement continue avec la même fureur. Nous avons à regretter un canonnier spetziote et un jeune homme de seize ans. Jusqu'à ce jour les Turcs ont lancé deux mille bombes. Mon calcul me porte à croire qu'ils ont dépensé 72,000 livres de fer, 12,000 de poudre, sans autre résultat que de nous avoir tué treize individus, et renversé quelques cabanes.

11 et 12 novembre. Le feu des ennemis se ralentit ; nous avons perdu un homme par l'explosion d'une bombe.

15 novembre. Nous apprenons que des troupes sorties des Dardanelles de Lépante sont venues renforcer les corps d'Omer Brionès et de Moustaï-pacha, dont les armées se montent à vingt mille hommes, la plupart cavaliers. Les munitions, les fourrages leur manquent, les maladies les désolent. On ne fait point de prisonniers dans cette guerre acharnée ; on n'a pu encore en faire sentir la nécessité.

17 novembre. Un esclave grec, échappé du camp des Turcs, nous apprend qu'ils songent à se retirer. En effet, ils embarquent leur grosse artillerie, ils incendient leurs barques, et ils abattent les oliviers.

18 novembre. On fait une sortie pour poursuivre l'ennemi, auquel on tue quelques chevaux. Il nous a laissé une quantité de boulets, de bombes, de farine, avec une lettre portant que *les Grecs reverront au mois de mai prochain le redoutable sabre du Scodra-pacha*. Qu'il vienne ! sa perte est de plus de 1500 hommes tués ou emportés par l'épidémie.

» tenter la fortune ; espérons que Allah nous dirigera dans le sentier
» de la valeur [1]. »

Constantin Botzaris, qui avait succédé à son frère, soupçonnant les desseins de l'ennemi, résolut de le déloger du poste qu'il occupait. Prenant avec lui huit cents hommes déterminés, il l'attaque de nuit, tue ou enlève une partie de ses soldats, et rentre en ville chargé de dépouilles.

Cet événement, qui eut lieu dans les premiers jours de novembre, ne tarda pas à être suivi des pluies de l'automne ; et lorsque les barques de Prévésa arrivèrent, les radeaux qu'on avait construits à Tzambaraki étant prêts, l'armée turque affaiblie ne se trouva plus en mesure de prendre l'offensive.

Un soupçon fatal qui seul aurait suffi pour paralyser ses efforts planait dans l'armée ; la Porte venait d'en troubler l'harmonie par sa politique. Adressant secrètement un firman à Omer Brionès, elle l'avait chargé de défaire le sultan d'un vizir puissant qui lui portait ombrage, en lui envoyant la tête de Moustaï-pacha de Scodra. Un ukase semblable avait été envoyé à Moustaï pour faire décapiter Omer Brionès, accusé d'avoir hérité des trésors d'Ali Tébélen. On s'observait, on se tenait dans une défiance réciproque en s'épiant mutuellement, lorsque les éléments, d'accord avec la perfidie du divan, vinrent mettre le sceau aux calamités des Ismaélites.

Epuisés par des veilles et par les alarmes continuelles que leur causaient les insurgés, les mahométans ne s'endormaient plus qu'au bruits des orages qui inondaient leurs tentes et leurs bivacs d'un déluge d'eau, dès que le soleil était couché. A des nuits pluvieuses succédaient des journées brûlantes ; et les tremblements de terre, qui sont fréquents à l'automne, imprégnant l'asmosphère de miasmes délétères, les fièvres ne tardèrent pas à se multiplier dans l'armée. C'était l'effet de la température de la région marécageuse de la basse Étolie. On y faisait peu d'attention (car que sont les hommes aux yeux du despotisme ?), lorsque chacun éprouva un malaise général.

Les soldats n'avaient jusque-là ressenti que des lassitudes dans les membres, des odontalgies ou maux de dents, des ophthalmies et des horripilations auxquelles succédaient des paroxysmes avec délire, quand, le nombre des morts augmentant, les ottomans prétendirent

[1] Calliope, ch. 16.

qu'on avait empoisonné les sources. Insensés! la peste, communiquée par le capitan-pacha à l'escadre barbaresque, avait pénétré des vaisseaux algériens dans le camp turc, qui offrit les scènes les plus terribles causées par ce fléau meurtrier. On vit bientôt la terre jonchée de malades ayant les yeux injectés de sang, ou le regard menaçant, la bouche remplie d'ulcères, les membres couverts de taches noires; exhalant, avec des sanglots, un souffle cadavéreux du fond de leurs poitrines. Les uns, courant aux fontaines ou vers l'Achélous pour étancher leur soif, s'y précipitaient et s'y noyaient. D'autres, atteints d'hydrophobie, fuyant les eaux des sources, gravissaient les rochers ou montaient sur les arbres, en demandant leurs armes pour combattre des fantômes qu'ils croyaient apercevoir dans les airs. Plusieurs déchirant leurs vêtements, s'exposaient nus et baignés de sueur à l'impression des vents pour rafraîchir leurs membres couverts de pustules bleuâtres, d'où coulaient des ruisseaux de sang, lorsqu'ils se déchiraient avec leurs ongles, pour calmer un prurit qu'ils ne faisaient qu'exaspérer. Les moins énergiques, attaqués de bruissements d'oreilles, croyaient d'entendre des voix menaçantes parties du ciel, ou sortant du fond de la terre, qui leur annonçaient leur dernière heure. Ils versaient des larmes en nommant les lieux qui les avaient vus naître, leurs parents, leurs familles, leurs femmes et leurs enfants qu'ils ne devaient plus revoir. Un grand nombre, expuant péniblement une sanie visqueuse, la langue gonflée, roulant des regards furieux, expiraient suffoqués. Le désespoir se peignait dans les gémissements de ceux que des bubons qui ne pouvaient faire éruption enlevaient au milieu du transport convulsif. Plusieurs, frappés de cécité, errants à l'aventure, tombaient en accusant de mauvais génies de les obséder, tandis que des brigands, attentifs à profiter des dépouilles des morts et des mourants, entassaient des monceaux d'armes, de pelisses, de turbans et de ceintures sur lesquels ils expiraient, furieux de se voir ravir par d'autres le prix de leurs crimes. Ailleurs des soldats mettant les magasins au pillage s'enivraient et se disputaient des vivres devenus plus précieux que l'or et les objets de la cupidité ordinaire des hommes.

La peste exerçait ses ravages depuis dix-huit jours, quand Moustaipacha et les chefs de l'armée ottomane résolurent de lever les siéges de Missolonghi et d'Anatolico qu'ils battaient inutilement depuis un mois. Voulant faire des adieux dignes de leur barbarie aux Etoliens,

ils ordonnèrent de couper les oliviers qui couvrent les flancs du mont Aracynthe. Six mille pieds de ces arbres tombèrent sous la hache de leurs soldats, et, ayant mis le feu aux barques ainsi qu'aux radeaux qui se trouvaient à Tzambaraki, ils partirent le 17 novembre (v. s.), en se dirigeant sur Vrachori.

Arrivés à ce campement, les vizirs Moustaï et Omer Brionès firent évacuer le dépôt général qui se trouvait à Calochi, qu'on embarqua à la destination de Prévésa et de Salagora, échelles principales du golfe Ambracique. Abandonnant ensuite canons, mortiers, projectiles, et tout ce qui n'était pas susceptible d'être transporté, l'armée mahométane, réduite au tiers, passa l'Achéloüs au gué de Stratos. Arrivée à Olpé, Omer Brionès s'embarqua pour Prévésa, après avoir révélé à son collègue Moustaï-pacha que la Porte Ottomane avait le dessein formel de le faire décapiter, et de se tenir sur ses gardes. *Pour moi*, dit-il, *on verra à quel prix je livrerai ma tête, qui est proscrite comme la tienne par les intrigues de Méhemet-Ali d'Égypte.*

Tels furent, dans la Grèce occidentale, le résultat de la campagne de l'année 1823 et la dernière entrevue des deux satrapes réunis pour éteindre la sainte rébellion de la croix dans le sang de ses glorieux défenseurs.

Moustaï-pacha, poursuivant sa retraite après cet entretien, s'arrêta à l'Arta, où il introduisit la peste. Il se mit quelques jours après en route pour regagner l'Illyrie ; mais à peine arrivé à Coumchadez, ses soldats, qui s'étaient écartés pour piller les villages, furent chargés avec une telle vigueur par les Epirotes, qu'un grand nombre ne reparurent plus sous ses drapeaux. Attaqué bientôt après à Moughana par les montagnards de Lacca, qui s'étaient cantonnés dans les forêts voisines de la Selléide, il perdit une grande partie de ses bagages. Enfin assailli par Ismaël Podèz, ancien sélictar d'Ali-pacha, qui venait de se révolter, ce ne fut qu'en faisant le coup de fusil qu'il parvint à entrer, au bout de six jours de marche, à Janina, tant son armée était accablée de maux. Il y apporta la contagion qu'il répandit dans la vallée de l'Aous, au sein des villages du Musaché, sur les rives du Drin et à Scodra, où il n'était pas encore arrivé que le canon de la victoire annonçait l'apparition d'une escadre grecque sur les rivages de l'Etolie.

Mavrocordatos, nommé commandant de la Hellade occidentale, abordait à Missolonghi où il apportait l'abondance et le règne des

lois. Colocotroni, à la tête de huit mille hommes, sortait de l'Élide pour attaquer Patras. Un brick spetziote, commandé par le navarque Colombotes, foudroyait une corvette algérienne aux atterrages d'Ithaque. Les Étoliens et les Acarnaniens sortis des îles Téléboénnes, des forêts, du sein des lacs, ou descendus des montagnes qui leur avaient servi d'asile, rentraient dans les campagnes. Les dissensions publiques avaient cessé dans le Péloponèse. Le sénat hellénique rassemblé à Astros discutait les moyens de régulariser un emprunt que des commissaires devaient être chargés d'aller négocier en Angleterre. L'attention publique, tournée vers l'île d'Eubée, suivait les pas d'Odyssée. On avait éprouvé des revers en Crète, mais ils étaient réparables. La mer Egée était libre, et la campagne prête à finir ne pouvait plus offrir que des résultats prospères, lorsqu'on apprit que l'amiral Miaoulis Vôcos venait d'obtenir un grand succès dans les parages orageux du golfe Pagasétique.

CHAPITRE VII.

Bruits avant-coureurs d'une victoire navale remportée par les Grecs. — Capitulation de Trikeri. — Sommation du capitan-pacha adressée aux Grecs de Skiatos. — Refus qu'il éprouve. — Attaque infructueuse contre cette île. — Cause de la défection d'Ismael Podèz. — Arrivée de la flotte ottomane dans le golfe Pagasétique. — Cérémonie funèbre en l'honneur du souverain pontife Pie VII, célébrée par les Grecs. — L'amiral Miaoulis Vôcos s'empare d'un convoi turc; — attaque la flotte ottomane, — la bat et la disperse. — Rentrée du capitan-pacha aux Dardanelles. — Excursions des marins de l'Archipel. — Captures et esclaves qu'ils font. — Odyssée rentre en campagne. — Retraite de Bercofezli Jousouf-pacha sur Larisse. — Débarquement d'Odyssée dans l'île d'Eubée. — Turcs surpris et battus. — Siéges de Carystos et d'Érythrée. — Désastres, revers et succès des Crétois. — Proclamation de Thomas Maitland. — Sa mort. — Allégresse des Grecs. — Disgrâce d'Abouloubond. — Révolution de sérail. — Ministres étranglés. — Remarques de George Tourtouris sur les affaires des Grecs. — Secours qu'ils reçoivent. — Arrivée de lord Byron à Missolonghi. — Décret relatif à la publication d'un journal périodique. — Envoi des troupes à Psara et en Crète. — Considérations générales. — Conclusion.

Au moment où les Grecs voyaient s'éloigner les barbares, le bruit se répandit parmi les soldats qui composaient la garnison de Missolonghi, que l'amiral Miaoulis Vôcos avait battu les Turcs dans les parages de Volo. On citait, à l'appui de cette nouvelle, un fait plus décisif que *l'apparition d'un caducée apporté par les flots* [1] sur la plage de Mycale qui annonça la victoire de Platée aux Grecs, le jour où ils battaient les Perses dans cette partie de l'Asie mineure. C'était la disparition de l'escadre barbaresque qui avait quitté subitement les rivages de l'Étolie. On conjecturait, d'après cela, que le capitan-pacha était en fuite, et peu de jours s'étaient écoulés lorsque des barques venant du Péloponèse, publièrent le récit des événements qui s'étaient passés dans la Grèce orientale ainsi que dans la mer Égée.

Lors de l'arrivée de la flotte ottomane qui avait ravitaillé les forteresses de Cara Baba, d'Érythrée et de Carystos, les Grecs de Trikéri avaient accédé à une espèce de neutralité proposée par le vizir de Larisse. Il avait été réglé que leur ville ne recevrait point garnison mahométane, mais qu'elle cesserait de faire cause commune avec les Hellènes, et qu'elle payerait une redevance à titre d'hommage au

[1] Voyez Hérodote, Calliope, ch. 100.

sultan. En vertu de cette convention les partisans de l'indépendance s'étaient éloignés, et on serait resté tranquille si on n'avait pas appris la nomination d'Aboulouboud-pacha au poste de Romili vali-cy : événement qui mettait chacun dans la nécessité de se prémunir contre la férocité d'un barbare accoutumé à ne rien respecter.

Les Trikériotes s'occupaient, sans montrer rien d'hostile, à pourvoir à leur sûreté, quand des signaux établis sur le mont Pélion annoncèrent, le 4 novembre, l'approche de l'escadre ottomane. Le capitan-pacha Khoreb reparaissait dans le golfe Thermaïque. Son intention était de s'emparer de l'île de Skiatos, où s'était réfugiée une partie de la population grecque de l'Eubée. Il voulait l'exterminer ou la faire esclave, pour célébrer sa rentrée à Constantinople par le spectacle des têtes et des captifs. Enfin il avait le projet de renverser Trikéri de fond en comble, afin d'avoir la relation de quelque fait d'armes à présenter au divan. Unissant la ruse à la force qu'il se proposait de déployer, il envoya en parlementaire auprès des habitants de Skiotas, Stéphanos Bogoridès, drogman de la mer Blanche, chargé de leur demander : *l'eau, la terre et leurs armes*.

Vaincre ou mourir, fut la seule réponse à cette sommation arrogante ! Elle ne pouvait être reçue différemment par des hommes tels que Diamantis et Tassos, qui s'étaient retirés à Skiatos depuis que les Trikériotes avaient paralysé, par leur soumission, les efforts des insurgés de la Magnésie. Il fallait en venir aux mains ; et Khoreb, ayant fait signal de mettre à la mer les embarcations, qu'on chargea de douze cents soldats, on porta le cap vers l'île qu'on se proposait de dévaster. Les vaisseaux de haut bord, manœuvrant sous leurs huniers, devaient protéger la descente qui venait de s'effectuer, lorsqu'un coup de vent impétueux les força de gagner le large. Les Grecs descendus des montagnes attaquent en même temps les barbares, qui se précipitent dans leurs barques qu'une mer furieuse engloutit, sans que leur amiral puisse les secourir ; et, obligé lui-même de pourvoir à sa sûreté, il se réfugie dans le golfe Pagasétique, où d'autres dangers l'attendaient.

Ismaël Podèz ou Potta, qui avait à deux reprises attaqué sans succès Trikéri, continuait alors à surveiller cette ville, en faisant exécuter le traité qu'elle avait conclu avec Djéladin, vizir de Larisse. Ces égards nouveaux, le refus qu'il avait fait de contrevenir à la foi jurée, ne tardèrent pas à élever contre lui les soupçons des fanatiques, qui se réunirent pour le dénoncer.

Les mauvais princes sont le fruit ordinaire de la dépravation sociale. Ils se forment lorsque les délateurs se sont multipliés, quand chacun se fait geôlier ou victimaire pour de l'argent, et surtout lorsqu'il se trouve des adulateurs au sein des misères publiques qui crient que tout prospère. Ismael Potta était trop homme de bien pour persister impunément dans la ligne qu'il suivait. Sa tête fut proscrite par un firman de sa hautesse, auquel il eut le bonheur de se soustraire en tuant de sa main quatre capigi-bachis apostés pour l'assassiner. A peine échappé à ce danger, il avertit les Trikériotes de se tenir sur leurs gardes, en leur faisant savoir qu'on ne leur avait accordé une trêve que pour les massacrer, quand on serait en mesure de le faire. Pour lui, jurant une haine éternelle aux Osmanlis, à la Sublime Porte et au sultan, il s'était retiré en Épire avec les Toxides, qu'on vient de voir attaquer les débris de l'armée de Moustaï-pacha, lorsqu'il opérait sa retraite vers Scodra.

Les Trikériotes se trouvaient ainsi sur la défensive quand Khoreb mouilla dans le golfe Pagasétique. Informé de ce qui était arrivé, il envoya aussitôt à Trikéri son drogman Bogoridès, qu'il chargea de rassurer les habitants. Il leur faisait donner des assurances éventuelles, en leur prodiguant des serments fallacieux, s'ils voulaient consentir à lui rendre les armes ; et peut-être aurait-il réussi à tromper des hommes qui n'aspiraient qu'à vivre en paix, sans l'apparition de l'escadre grecque.

Pendant que la bourrasque désemparait la flotte ottomane, l'archinavarque Miaoulis Vôcos, qui s'était arrêté à Ténos après avoir perçu les contributions de cette île, rendait, à l'exemple de tous les Grecs orthodoxes des Cyclades, hommage à la mémoire du souverain pontife Pie VII, pour qui les catholiques célébraient un service funèbre. Un coup de canon était tiré de quart d'heure en quart d'heure, les cloches sonnaient, et les églises des deux communions, tendues en noir, attestaient le deuil général des fidèles. Pie VII avait reçu dans ses États les Grecs forcés de fuir loin de leur patrie. Les députés des Hellènes avaient été honorablement accueillis à Ancône. Il n'avait pas dépendu de sa sainteté qu'ils ne fussent admis au congrès de Vérone. On savait qu'une politique oppressive de la sienne avait seule entravé les intentions d'un prince dont on pouvait dire que, pendant une carrière orageuse, *il n'avait jamais fait porter le deuil à aucune famille*. Une voix religieuse et patriotique

exprima en ces termes les regrets de l'église orthodoxe d'Orient [1].

« Le souverain pontife Pie VII, objet de nos regrets, ne se borna » pas, mes frères, à des vœux stériles pour la cause des Grecs armés » contre leurs tyrans antichrétiens. Non content de parler en leur » faveur, il ouvrit à l'infortune ses ports, il accueillit les victimes » échappées au glaive des barbares, que l'Autriche et l'Angleterre » repoussaient de leurs plages. Il vint, vous le savez, à leur secours » en offrant à nos compatriotes avec le pain de l'hospitalité, asile et » protection. Honneur au père commun des fidèles ! ses vertus étaient » dans son cœur, et sa mémoire sera éternellement chère aux Hellènes.

» En effet, mes frères, si les sentiments de la philanthropie n'a- » vaient pas été innés dans le cœur de Pie VII, quoiqu'il fût chef » spirituel de la chrétienté, assez de motifs plausibles pouvaient l'at- » tacher au parti de nos ennemis. N'avait-il pas un prétexte naturel » dans l'antique dissidence qui sépare l'église grecque de l'église » latine ? N'avait-il pas des raisons politiques en voyant les commo- » tions politiques de l'Italie, qui agitaient même une partie des » États pontificaux ? Ne pouvait-il pas partager les soupçons des rois » qui croyaient voir dans le soulèvement de la Grèce la suite du » mouvement révolutionnaire dont l'Europe était menacée ? Mais il » n'en fut pas ainsi, mes frères, l'œil pénétrant du souverain pontife » reconnut dans les Hellènes les héroïques défenseurs de la croix, » les enfants d'un même dieu, et il leur tendit une main secourable.

» Salut au roi pontife, salut au bienfaiteur des Hellènes Pie VII, » que son nom soit parmi nous béni et révéré d'âge en âge! »

Au sortir de cette pompe religieuse, Miaoulis Vôcos avait repris la mer, lorsqu'en approchant de Skiatos il s'empara d'un convoi sorti de Salonique, qui se composait d'une corvette et de quatre bâtiments de transport. Ils étaient chargés de vivres et d'esclaves chrétiens que le nouveau vizir de Macédoine envoyait en présent à Khoreb-pacha. On donna des armes aux captifs délivrés, et l'archinavarque, se dirigeant vers le golfe Pagasétique, y entra au moment où Khoreb-pacha était en pourparlers avec les habitants de Trikéri.

[1] Voyez le nº 7 du *Télégraphe grec*, où le fragment du discours que je cite est inséré. Que diront maintenant ceux qui trompent encore la piété des princes chrétiens, dans les États desquels ils enrôlent des officiers assez coupables pour armer un bras sacrilége contre la croix ? O honte de notre siècle, quand on saura un jour ce qui s'est passé !... je suspends la révélation de ce grand crime social.

Détachant aussitôt un brûlot, qu'il lança sans succès au milieu de la flotte ennemie, les Turcs saisis d'épouvante coupent leurs câbles pour mettre à la voile. Ils ne voient et n'entendent plus rien. Tous veulent sortir du golfe; et le bruit du canon qu'ils tirent au hasard, leur dérobe la connaissance d'un second brûlot qui prend feu sous la poupe du capitan-pacha. Il a le bonheur de l'éviter; mais l'esquif incendiaire heurte contre une de ses frégates qui s'embrase. Deux autres, ainsi que trois bricks, ne pouvant s'élever au vent, sont affalés et s'échouent sur la côte, sans que les barbares songent à y mettre le feu. Trois autres corvettes, six bricks et plusieurs armements abandonnés de leurs équipages, sont détruits par les Grecs aux atterrages de Sainte-Marine, près de Zeitoun. Vingt-deux voiles de guerre, qui faisaient partie de la flotte turque, composée, quelques heures avant, de cinquante-quatre navires de tout rang, se réunissent seules autour de Khoreb-pacha, qui prend la fuite en apercevant le pavillon de la croix arboré sur les hauteurs de Trikéri; et le 17 novembre, jour ou l'armée de Moustaï-pacha évacuait l'Étolie, la flotte de sa hautesse, qualifiée d'invincible, laissait tomber l'ancre sous le château d'Asie des Dardanelles. Ainsi les efforts des Turcs pendant cette campagne, comparés à l'invasion de Dramali dans l'Argolide en 1822 et aux entreprises de leur marine, n'avaient été que des vagues qui battent les rivages après une grande tempête.

Le capitan-pacha, dont l'expédition se terminait d'une manière si désastreuse aux atterrages de l'Hellespont, respirait à peine, lorsqu'un scampa-via de Psara, monté par trente-quatre marins, résolut de lui prouver que les Grecs seraient peut-être bientôt en mesure de faire trembler le sultan jusqu'au fond de son sérail. Bravant le canon de Sestos et d'Abydos, avec plus d'intrépidité que ne le fit l'amiral Duckworth en 1806, méprisant les vaisseaux de l'armée impériale de Mahmoud II, l'esquif s'était avancé, à la faveur de la nuit, jusqu'à Nagara, mouillage situé au delà des châteaux. Il s'y était emparé d'une sacolève turque chargée de *lakerda* (poisson salé de la mer Noire), mais il voulut attendre le jour pour célébrer sa victoire. Les Psariens, présentant la voile au vent du nord, repassent les Dardanelles à la vue des forteresses et de l'escadre, en remorquant leur prise et en insultant par des chants patriotiques au croissant, au prophète et à la majesté du sultan, *souverain des deux mers et des deux continents*.

Le produit de cette capture venait d'être adjugé à Psara, le 24 no-

vembre, au prix de quarante mille piastres, lorsqu'on y vit aborder cinquante matelots, dont les barques pavoisées étaient chargées d'un autre butin. Ils apportaient les draps, les cafés, les articles des manufactures étrangères, les mulets, les chevaux, les ânes et les âniers, les chameaux et les chameliers d'une caravane qui se rendait de Smyrne à Pergame.

Deux autres armements déchargeaient en même temps les dépouilles des Turcs de Lemnos. Débarqués de nuit au port de Condia, ils s'étaient avancés jusqu'au village d'Esmadia, situé à deux lieues de distance de la mer, où ils avaient enlevé le noble aga du sultan, qui offrait vingt mille piastres pour sa rançon. On le céda à ce prix au gouvernement, qui avait dessein de l'échanger contre des familles grecques, que les mahométans relâchaient afin de se racheter de l'esclavage.

Ils avaient d'abord fait des difficultés pour accepter de pareilles conditions; mais l'amirauté de Psara ayant fait embarquer en dernier lieu cent cinquante beys ou agas de l'Anatolie pour aller travailler aux fortifications d'Athènes, les Turcs asiatiques étaient devenus plus accommodants. Du reste, il ne se passait pas de jour sans qu'il arrivât quelques-uns de ces barbares à Psara ou à Samos. Les barques de ces îles étaient devenues la terreur des mahométans, au point qu'elles faisaient trembler jusqu'au rédacteur du *Spectateur oriental*, qu'il eût été assez équitable de voir, accouplé avec l'*Observateur autrichien*, travaillant à recrépir les remparts de l'acropole de Cécrops, sous le fouet des descendants d'Harmodius et d'Aristogiton, en expiation des injures et des calomnies dont ils les avaient gratifiés.

Mais la justice divine étant éternelle, est lente à punir; et les Hellènes savaient qu'il fallait encore répandre des flots de sang, avant d'obtenir de la chrétienté la reconnaissance de la légitimité de la croix sous laquelle ils combattaient. L'amirauté d'Hydra décida en conséquence d'envoyer une division navale aux Thermopyles, afin de seconder Odyssée, Goûras, Nicétas le Turcophage, les béotarques Diamantis et Tassos, qui se préparaient à chasser les infidèles de l'île d'Eubée.

Odyssée était à peine sorti de Salamine, qu'informé des succès de Goûras, qui avait repoussé les infidèles des frontières de l'Attique, il résolut de les attaquer dans la Béotie. Ils s'y concentraient sans paraître avoir aucun dessein fixe, si ce n'était d'y passer le restant de la campagne avant de rentrer dans leurs quartiers d'hiver, car, riches

des dépouilles de l'Eubée, ils ne songeaient plus qu'à mettre leur butin en sûreté. Ainsi un de leurs pachas, trouvant une occasion favorable, s'était déjà enfui dans les montagnes de la Bulgarie, et Bercofezli Jousouf-pacha ne soupirait qu'après le moment de se retirer à Larisse.

Les Turcs de l'Eubée, et Omer qui commandait la partie méridionale de cette île, satisfaits d'avoir incendié douze villages et dévasté plus de cinquante autres, tandis que les habitants étaient occupés aux soins de la vendage ou à récolter le maïs, vivaient dans une sécurité profonde. Indifférents sur l'avenir, ils avaient relâché plus de soixante et dix mille têtes de bétail qu'ils avaient enlevées, et que les montagnards sortis des forêts avaient aussitôt reprises, en se retirant dans l'Attique, où ils vendirent, tant leur misère était extrême, les bœufs au prix de quinze francs; les moutons et les chèvres, de trente à cinquante sous la pièce. C'en était fait de l'Eubée, le despotisme avait transformé cette île florissante en une vaste solitude, lorsque la défaite du capitan-pacha contraignit Bercofezli Jousouf-pacha à rentrer en Thessalie.

Ce mouvement rétrograde ayant dégagé les Magnésiens, ils ne tardèrent pas à reparaître aux environs de Zeïtoun; et l'escadre de Psara ayant abordé presque en même temps dans le golfe de Talante, les insurgés convinrent d'attaquer l'Eubée sur plusieurs points à la fois.

En conséquence de cette résolution, le 25 novembre (v. s.), Odyssée, débarqué pendant la nuit devant Carystos, surprit les ennemis répandus dans la campagne, où ils espéraient passer tranquillement la fin de l'automne. Au lever du soleil, trois cent quarante-cinq mahométans de distinction étaient tombés sous les coups de ses soldats, qui avaient fait esclaves cent familles ennemies; et Omer-pacha de Carystos, avec le restant de la population, n'avait trouvé de salut qu'en se réfugiant dans la place qu'il avait négligé d'approvisionner.

La famine les y suivit; et l'imprévoyant Omer-pacha ne trouva d'autre remède à son malheur, qu'en se rendant en personne, à la faveur d'un déguisement, auprès du vizir qui commandait à Érythrée, pour le conjurer de l'assister dans le péril imminent où se trouvaient ses coreligionnaires renfermés dans la forteresse de Carystos. Sa demande avait été octroyée, lorsque les Grecs parvenus à s'évader de Négrepont révélèrent le dessein des Turcs au stratarque Tassos, qui entrait dans l'Eubée à la tête de mille guerriers du mont Olympe. Celui-ci s'empressa de communiquer cet avis à Odyssée, en l'engageant à laisser le soin du blocus à un de ses lieutenants, et il ne

l'eut pas plutôt rejoint au défilé de Kaki-Scala, près du village de Vathi, qu'ils eurent à combattre trois mille barbares conduits par Omer-pacha. Ils les mirent en déroute; et les Grecs victorieux ayant reparu devant Carystos avec les drapeaux des mahométans, les assiégés, auxquels on laissa les moyens de s'évader, profitèrent en grande partie de l'obscurité de la nuit pour se jeter dans les bois, d'où la plupart parvinrent à se réfugier à Erythrée.

Les Eubéens rentrèrent en foule dans leurs foyers, et Odyssée, Tassos, Diamantis, unis aux navarques de Psara, s'étant portés vers Erythrée, cette place, dernier asile des Turcs, fut si complétement assiégée, que tout porte à croire qu'elle ne peut longtemps résister. Alors sera complétée la conquête de la Hellade; car les Grecs n'ont point oublié cet adage de Philippe de Macédoine : *que celui qui est maître de l'Eubée, est maître de l'Attique;* ὅτι ὁ ἄρχων τῆς Εὐβοίας ἄρχει τῆς Ἑλλάδος

Mais quelle main pouvait étancher les flots de sang qui coulaient dans la Crète, au moment où les chrétiens étaient victorieux au sein de la Hellade? Le gouvernement qui se trouvait à Argos venait d'apprendre que la flottille de Méhémet Ali, pacha d'Egypte, après avoir escorté jusqu'aux Dardanelles des navires chargés de présents envoyés par les pachas d'Acre et de Tarse au sultan, avait abordé, au retour de cette mission, à Candie. Embarquant aussitôt six mille Turcs tirés de cette ville, elle les avait transportés à Rhétymos, où, donnant la main à la garnison de la Canée, ils avaient fait une invasion dans l'intérieur de l'île. Réunis au nombre de neuf mille combattants, conduits par Pilal-pacha, ils étaient tombés à l'improviste sur les Grecs occupés à la cueillette des olives, dont ils avaient exterminé un grand nombre. Trente-six villages avaient été réduits en cendres! Huit cents vieillards, femmes ou enfants, qui s'étaient cachés dans la grotte de Stomarambellos, enfumés comme les bêtes féroces que les chasseurs forcent dans leurs terriers, avaient été étouffés de cette manière.

Ici s'arrêtait la relation de ce désastre, lorsqu'on fut informé que l'Harmoste Tombazis, avec un corps de six mille Grecs, avait rejeté les barbares dans les places, où ils étaient de nouveau renfermés. Aussi la nouvelle des succès des mahométans dans la Crète, quoique propagée avec la gothique emphase du *Spectateur oriental*, ne produisit pas plus de sensation à Constantinople que dans la chrétienté, où l'*Observateur aut* [illegible] avouait, avec un dépit concentré, *que*

les événements militaires de la Grèce avaient de nouveau vivement inquiété le ministère ottoman. On n'a pas, disait-il à ce sujet, *regretté beaucoup la perte de l'Acrocorinthe* [1], *dont la garnison luttait depuis six mois contre la faim* [2], *et était presque réduite à rien* [3]. *On a été plus affecté de la nouvelle que les insurgés* [4] *avaient pris pied dans l'île de Négrepont, et qu'ils étaient débarqués à Mitylène.*

Ces paroles, ou plutôt ces derniers abois d'une cause désespérée, ne tardèrent pas à être exprimés d'une manière plus accablante encore pour les turcophiles, à l'arrivée de Th. Maitland dans les îles Ioniennes. Sa grâce, qui avait touché aux îles de Zante et de Céphalonie, où elle avait apprit l'affaire de la corvette algérienne capturée aux atterrages d'Ithaque par le navarque Colombotes, ne goûta plus de repos. Ne pouvant punir les Hellènes, elle fit retomber sa colère sur les Ioniens, en faisant publier la proclamation suivante :

« Corfou, 20 décembre 1823.

» Attendu que, le 10 et le 12 du courant, une des plus flagrantes » violations de territoire a eu lieu dans les îles de Sainte-Maure et » d'Ithaque, de la part de quelques bâtiments grecs armés, lesquels » étaient sous le commandement *d'un homme appelé le prince Mavro-* » *cordatos* [5], et cela en opposition à tout principe reconnu de neu- » tralité et du droit des nations, S. Exc. le lord haut commissaire » de S. M. B. se voit, avec un souverain déplaisir, forcé d'ordonner » que les deux îles ci-dessus nommées soient sur-le-champ mises, » relativement au reste des îles Ioniennes, en une quarantaine de » trente jours. L'inspecteur général du département sanitaire de » Corfou est chargé de transmettre immédiatement les ordres né- » cessaires à cet effet.

» S. Exc. éprouve une véritable douleur pour les inconvénients et

[1] Il faut bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher. C'est ici le dédain du renard gascon pour les raisins dont il ne pouvait tâter.

[2] Pourquoi le capitan-pacha et quatre armées lancées dans la Béotie n'ont-ils pas ravitaillé cette place ?

[3] C'étaient les débris de vingt-huit mille hommes avec lesquels Dramali envahit l'Argolide au mois de juillet 1822.

[4] On pourrait croire qu'il y a ici une faute d'impression ; car les Grecs sont qualifiés d'*insurgés*. On les avait traités jusqu'alors de *rebelles*, mais l'*Observateur autrichien* s'amende. Il a fait d'autres concessions plus importantes ; espérons qu'il se convertira, en désespoir de cause.

[5] Mavrocordatos est d'aussi bonne famille que Th. Maitland ; car il est noble à double titre, *armis et atavis*.

» les pertes qui doivent nécessairement résulter d'une pareille mesure; » et ce qui la rend d'autant plus effrayante, c'est qu'on devait moins » s'attendre à voir tenter de compromettre et d'insulter le gouver- » nement ionien, placé sous la protection exclusive de S. M. B, par » *des hommes* qui déclarent combattre pour leur propre liberté, et » de rendre ainsi ce gouvernement, si le fait avait été passé sous » silence, complice de ces terribles malheurs et des odieuses atrocités » qui dans cette occasion et dans plusieurs autres, ont signalé la » conduite des parties engagées dans la guerre actuelle. »

Cet incident, et surtout les victoires des Hellènes, altérèrent si rapidement la santé d'un homme irritable, qu'atteint le 17 janvier, à son retour à Malte, d'une apoplexie foudroyante, on entendit presque aussitôt retentir d'île en île jusqu'au fond du Péloponèse et dans Argos, ces paroles effroi des méchants : *Sir Thomas Maitland, l'ennemi des Grecs, se meurt; sir Thomas Maitland, l'ennemi des Grecs, est mort! Vanités des vanités! le lord haut commissaire des îles Ioniennes est scellé dans la tombe! Anathème à ses œuvres et à sa mémoire!*

Quelques Grecs voulaient se couronner de fleurs; mais, réfléchissant sur l'instabilité des grandeurs humaines, ils se contentèrent de remercier le ciel de les avoir délivrés d'un *homme* déjà trop puni sans doute des maux dont il affligea les enfants de la croix. On avait des motifs plus nobles et surtout plus importants de se réjouir et de remercier la Providence, qui protégeait visiblement la Hellade.

Le capitan Khoreb-pacha avait été disgracié au retour de sa campagne. Aboulouboud, nommé à une satrapie insignifiante au fond de l'Asie mineure, venait de disparaître de la scène de la Grèce [1]. Le sultan avait déposé son grand-vizir Ali [2] et changé son divan, en

[1] Il fut réintégré quelques mois après dans la charge de Romili vali-cy, la Porte ayant senti le besoin de cet instrument du terreur.

[2] Ali vizir azem fut remplacé par Ghalib-pacha, auquel le sultan notifia son élévation par le khatti-chérif suivant en date du 13 décembre :

« Salut, mon premier vizir, représentant absolu, probe et fidèle, Esseco-Mehmed-» Saïd-Ghalib-pacha, apprends que ton prédécesseur Ali-pacha, d'après son carac-» tère négligent, et ne s'inquiétant de rien, n'a pris soin d'aucune affaire depuis sa » nomination, quoique ce fût de son devoir; et comme sa conduite n'a nullement » répondu à mon attente, son renvoi est devenu nécessaire. Comme depuis long-» temps tu as été employé à des affaires importantes *, que tu es instruit de tous les » intérêts de l'empire, et que tu as constamment donné des preuves de fidélité et de » probité, en conséquence je t'ai nommé mon premier vizir avec des pleins pouvoirs. » J'abandonne à ton expérience et à ta fidélité reconnue la direction des affaires,

* Il a été ambassadeur à Paris.

dépouillant ses ministres dont une partie furent étranglés. Fet Ali, schah de Perse, dirigé par les conseils du Céphalonien Képhalas, hésitait à ratifier le traité de paix négocié par M. Willoch, qui devait rendre le calme aux provinces ottomanes voisines de l'Euphrate. Lord Strangford n'avait pu opérer une anomalie politique qui aurait réconcilié la Russie avec la Porte Ottomane.

Au milieu de ces agitations du sérail, on apprit à Constantinople que Moustaï-pacha n'était pas plutôt rentré à Scodra, qu'informé d'une manière positive par ses capitchoadars du danger qui menaçait sa tête, proscrite par le sultan, il avait dévoilé, dans une circulaire adressée aux Schypetars, les causes auxquelles on devait attribuer la perte de tant de braves qu'ils pleuraient. Toutes les familles de la Guégaria étaient en deuil, et elles avaient juré, dans leur douleur, de ne plus s'armer pour la défense d'un monarque qui avait résolu de les asservir, s'ils avaient été assez malheureux pour anéantir les Grecs. Ismaël Potta parvenu à soulever l'Epire, demandait à la Sublime Porte la révocation d'Omer Brionès, et le poste de vizir de la basse Albanie pour Mahmoud-bey, fils de Véli, étranglé à Khoutayé dans l'Asie mineure. Enfin l'Illyrie macédonienne et l'Épire n'attendaient qu'un signal pour se séparer du bas-empire ottoman de Constantinople.

Tant de gloire, de succès et d'espérances auraient pu éblouir les Hellènes. Ils se disaient [1] : « Nos pères régis par des lois, éclairés du » flambeau de la civilisation, guidés par des chefs expérimentés, » maîtres de villes florissantes et d'arsenaux, élevés à l'école du » génie, des arts et de la gloire, confondirent l'orgueil des Perses. » La discipline et la science dans l'art militaire triomphèrent du » nombre et de la valeur mal dirigée des barbares. Les enfants déshé-

» Dirige-toi en tout d'après la loi sacrée, et cherche à rétablir l'ordre dans les affaires. » Que le Dieu de compassion te soutienne en tout. Comme il est évident que, si la » révolte de la Morée n'est pas terminée jusqu'à ce jour, il faut l'attribuer au peu » de zèle de ceux qui en étaient chargés, tu auras soin de prendre par la suite les » mesures nécessaires, tant par terre que par mer, pour arracher promptement aux » rebelles grecs les forteresses et les villes qui sont entre leurs mains, et mettre fin » à ces affaires. Tu auras soin en même temps de rassembler des vivres et l'argent » nécessaire pour les habitants de ma capitale, afin qu'ils ne souffrent en aucune » manière. Tu prendras aussi des mesures pour que ces habitants, ainsi que ceux » de mon empire, jouissent d'un repos parfait.

» Puisse le favori du Seigneur, Mahomet, se servir de toi pour son honneur et sa » gloire, et comme un instrument pour ce qui t'est confié ! »

[1] Je me contente de traduire littéralement ce morceau, extrait d'un rapport tra-

» rités et avilis du pays qu'ils illustrèrent, des pâtres, des chefs de » bande flétris du nom de brigands, parce qu'ils osaient soustraire » leurs têtes au joug de l'oppression, des paysans, des vieillards et » des femmes, se lèvent en invoquant *le Dieu des forts !* Un nouveau » Gédéon quitte l'aire sous laquelle il foulait le grain, et tout s'anime » à sa voix souveraine. Quelques milliers de chrétiens, la fronde à » la main, terrassent les Assyriens. Ils s'emparent de leurs armes » pour combattre, non plus les hordes de Xerxès, mais tout ce que » l'Europe, l'Asie et l'Afrique comptent de mahométans les plus » intrépides, qui s'avancent par terre et par mer pour anéantir les » auteurs et les soutiens d'une indépendance proclamée sous les » auspices du Dieu rédempteur. Les Ismaélites ont succombé ; l'im- » mortelle Hellade a terminé une campagne plus importante que » celles qui l'ont précédée ; nous avons égalé et peut-être surpassé » nos aïeux. »

Ainsi parlait un Grec enfant du Pinde ; mais autant son enthousiasme était légitime, car jamais on ne combattit pour une cause plus juste et plus importante, autant il déplorait les malheurs de ces contrées qui pendant trois années révolues avaient été le théâtre de la guerre. « Depuis les rochers de la Selléide jusqu'aux Thermopyles, » la vue, continuait-il, ne se repose que sur les ruines, des dé- » combres et des tombeaux. Aucune ville, aucun village, pas une » seule cabane n'apparaissent sur cette terre désolée, d'où les trou- » peaux mêmes ont disparu. Les habitants nus, n'ayant pour abri » que les antres et le couvert des forêts, privés d'instruments ara- » toires pour remuer la terre, sont sans espérance : qui les assistera » dans leur détresse ? »

Il avait à peine tracé ces lignes, lorsque les chrétiens accourus de l'Occident à la voix du malheur, vinrent sécher les larmes des Etoliens et des Acarnaniens. Ils leur apportaient les secours de ce clergé bienfaisant d'Angleterre, de Suisse et d'Allemagne, qui ambitionna, dès le commencement de la sainte révolte des Grecs contre le vicaire de Mahomet, le titre de philhellènes, devenu synonyme d'amis de l'infortune et de consolateurs des martyrs du Très-Haut. Ils leur en-

étendu sur les événements qui ont eu lieu dans la Grèce pendant les trois derniers mois de l'année 1823, tel qu'il m'a été adressé par M. George Tourtouri de Calarites, que je puis maintenant nommer. C'est le même qui m'a fourni une grande partie des détails sur les affaires de l'Épire ; et la Grèce compte en sa personne un citoyen aussi dévoué que vertueux.

voyaient, non de ces paroles banales qui décourageraient jusqu'à la piété, en faisant maudire la vertu; mais des vêtements, des pioches, des socs de charrues, destinés à fournir aux vainqueurs des Turcs les moyens de manger un pain acquis à la sueur de leurs fronts. De grandes dames, car le cœur magnanime des femmes de la vieille Europe et du monde chrétien sera à jamais du parti des Grecs, y avaient joint d'abondantes aumônes : que ne m'est-il permis de publier leurs noms !

Des hommes aussi recommandables par leurs sentiments religieux que par leurs lumières se présentèrent à leur tour pour instruire les Grecs au grand art de l'administration publique, qui n'est un secret que pour ceux qui veulent faire prévaloir des vues particulières, contre l'intérêt général. Plusieurs s'étaient préparés à d'aussi honorables fonctions par l'étude de la langue grecque, et ne demandaient à les remplir, qu'en s'entretenant à leurs frais dans les emplois qu'ils sollicitaient. Mais un incident qui attira l'attention particulière du gouvernement, fut l'arrivée du moderne Tyrtée; lord Byron, le front ceint des lauriers du Parnasse, abordait à Missolonghi, avec des presses, des artistes, des ingénieurs et des artisans. Il n'avait pas attendu les succès des Grecs, pour flétrir leurs tyrans en vers pindariques. Il apportait des secours, et l'espérance de voir réaliser un emprunt, que les envoyés du sénat d'Argos étaient chargés de négocier à Londres. Il avait avancé une partie des fonds qui avaient donné les moyens à l'amiral Miaoulis Vôcos de tenir la mer et de foudroyer l'escadre du capitan-pacha dans le golfe Pagasétique.

Son exemple donnant l'impulsion aux esprits, un horizon immense apparut aux Grecs, qui découvrirent, au milieu d'un océan de gloire, des dangers et de nouveaux triomphes. La position fortifiée de Missolonghi, qui est la clef du golfe des Alcyons, jointe à la possession récente de l'Acrocorinthe, livraient désormais la citadelle de Patras, Lépante et les châteaux des Petites-Dardanelles à la discrétion des insurgés, devenus possesseurs des rives qui entourent ces mers intérieures du territoire classique. On pouvait laisser les garnisons turques s'y fondre en détail. Le temps ne devait pas manquer de les contraindre à rendre les armes. Colocotroni et André Métaxas, maîtres des aqueducs et des hauteurs de Patras, après avoir battu les Turcs dans quatre sorties différentes, les avaient contraints à se renfermer dans la place. Le malaise devait y être grand; car déjà

plusieurs familles mahométanes en étaient sorties après avoir traité particulièrement avec les stratarques chrétiens, qui leur avaient accordé des sauf-conduits pour se rendre dans l'Elide.

Malgré ces symptômes, avant-coureurs d'une capitulation, Mavrocordatos songeait à l'accélérer, en mettant le siége devant Lépante et le château situé sur le cap Antirrhion de l'Etolie Epictète [1]. On s'occupa aussitôt des préparatifs de cette entreprise, qui était au moment d'être mise à exécution, lorsqu'un décret émané du gouvernement de la Grèce occidentale, annonça qu'à partir du 13-1 janvier, on imprimerait à Missolonghi un journal intitulé la *Chronique hellénique*, destiné à éclairer le monde civilisé sur des événements trop longtemps défigurés par les ennemis de la croix.

Le conseil exécutif venait, de concert avec le sénat législatif séant à Argos, de décréter l'envoi de trois mille soldats à Psara, où ils étaient demandés par l'amirauté de cette île belliqueuse qui soupirait après la réduction de l'île d'Eubée, afin d'y établir sa population exposée en première ligne, ainsi qu'une foule de réfugiés de Chios et de l'Asie mineure. Des secours plus considérables avaient mis à la voile pour se rendre en Crète. On utlisait ainsi soixante mille guerriers qui se trouvaient trop à l'étroit dans le Péloponèse. On se proposait de voter bientôt un *printemps sacré*, en envoyant un grand nombre de montagnards en Thessalie, pour se réunir aux Magnésiens, afin de transporter en 1824, le théâtre de la guerre sur les bords de l'Axius, en posant éventuellement les limites de la confédération à Thessalonique.

On avait, en attendant, le projet d'établir un hôtel des monnaies à Tripolitza, où l'on battrait des espèces d'or et d'argent au titre et au coin du sultan. Cette mesure qui aurait donné un bénéfice net de plus de soixante pour cent, portait un coup plus funeste à l'empire ottoman que toutes les pertes qu'il avait éprouvées jusqu'alors. Ainsi tombait le colosse aux pieds d'argile, auquel il en avait déjà trop coûté pour remettre sous le joug de sujets, qu'il serait plus facile d'exterminer que de subjuguer; parce qu'il est aussi absurde de vouloir régner sur des cœurs ulcérés, que de prétendre, comme on l'a fait pendant longtemps, que les terres découvertes par Colomb ont été créées de toute éternité pour être une dépendance de l'Europe.

[1] Ce projet ne fut pas mis à exécution, par suite des dissensions qui se réveillèrent dans la Grèce après la campagne de 1823.

O Providence! la Grèce et l'Amérique asservies au commencement du quinzième siècle, se retrouvent au commencement du dix-neuvième en présence de leurs dévastateurs!... Mais sans nous perdre dans des considérations étrangères au sujet qui nous occupe, prions ce Dieu que les Hellènes invoquaient au jour solennel de leur insurrection, de leur apprendre l'usage qu'ils devront faire de l'indépendance qu'ils ont acquise, et de les aider à soutenir le poids de leurs prospérités. Ils perdirent leurs ancêtres, égarés par Thémistocle dans la route qu'il leur ouvrit. Maîtres de la mer, les Hellènes peuvent tout oser contre un ennemi qui a des vaisseaux et point de matelots, mais qu'ils n'oublient pas que si la marine d'Athènes fut son salut, elle ne tarda pas à devenir la cause de son ambition et de sa perte [1]. Ils savent qu'ils ne doivent plus attendre les barbares sur le terrain de la Hellade, et que pour paralyser leurs efforts, il suffit de menacer l'Asie mineure. Ils peuvent oser davantage!... l'empire ottoman tombe en lambeaux. Il faut saisir la fortune dans son vol rapide, et ne pas abuser de ses faveurs pour surprendre des villes sans défense, ou ravager des terres abandonnées, espèce de guerre [2], « qui apprend » à calculer ses forces, à prendre la fuite sans rougir, et qui en donnant aux soldats les vices des pirates, les conduit [3] à dominer au » sénat et à faire passer l'autorité aux mains du peuple, ainsi qu'il » arrive presque toujours dans un État où la marine est florissante. »

Tels sont les conseils de l'expérience que les sages de la Grèce ont légué à leurs neveux; puissent-ils être écoutés!

Pour moi, satisfait d'avoir fait connaître *les souffrances des Hellènes, leurs mémorables actions et la barbarie des Turcs, au monde occupé des événements de l'Orient*, je me croirai assez récompensé si j'obtiens un jour des fils de Dorus un rameau de l'olivier aux belles couronnes, qui ceignit le front d'Hérodote aux fêtes d'Olympie.

Je borne ici ma carrière et mes vœux!... et toi, Muse sévère de l'histoire, à qui je dédie le fruit de mes veilles, Clio, chaste sœur d'Apollon, daigne protéger mon ouvrage, et reçois pour jamais mes adieux.

[1] Aristot. de Rep., lib. v, cap. 3.
[2] Isocrat. de Pac., tome I, page 393.
[3] Plat. de Leg., liv. iv, tome II, page 706.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

LIVRE VIII. — CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

LIVRE IX. — CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

FIN DE LA TABLE.







